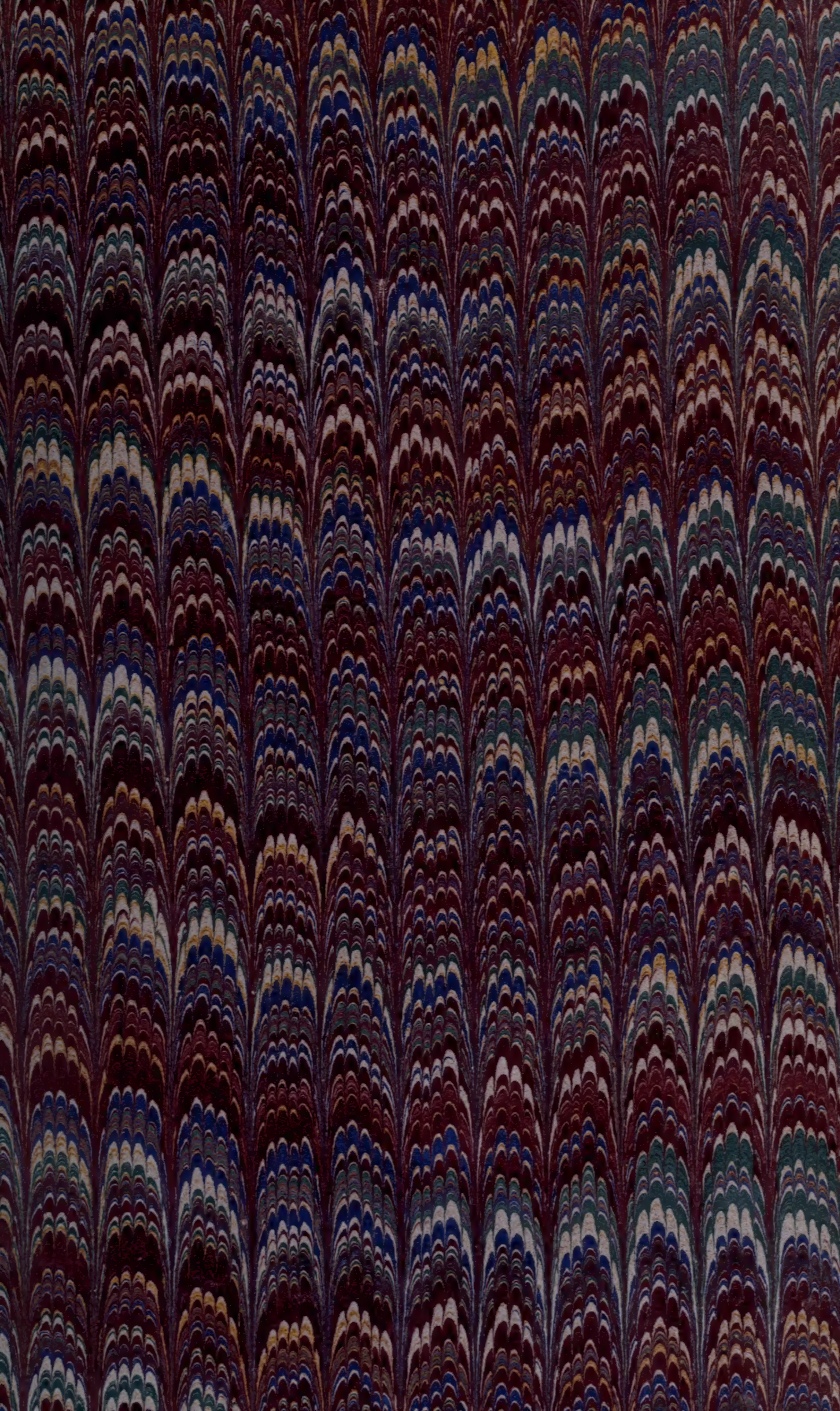

3 1761 07358717 2









NOUVELLE

GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE

8286. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

NOUVELLE

GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

IV

L'EUROPE DU NORD-OUEST

(BELGIQUE, HOLLANDE, ÎLES BRITANNIQUES)

CONTENANT

6 CARTES EN COULEUR TIRÉES A PART, 205 CARTES DANS LE TEXTE

ET 81 VUES ET TYPES GRAVÉS SUR BOIS

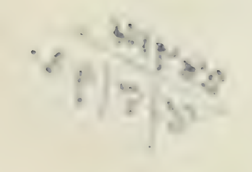
PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1883



NOUVELLE
GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LIVRE IV
L'EUROPE SEPTENTRIONALE

CHAPITRE PREMIER

L'ATLANTIQUE BORÉAL

I

Les eaux qui baignent, au nord-ouest et au nord de l'Europe, les Pays-Bas, les Iles Britanniques, les Färöer, l'Islande, le Danemark, la Scandinavie, le Spitzberg, roulent au milieu de golfes et de mers peu ouvertes; toute cette partie de l'Atlantique n'est guère qu'un bassin latéral, une vallée secondaire, bien moindre en dimensions et en profondeur que le vaste Atlantique du sud, serpentant entre les deux mondes. Les mers septentrionales de l'Europe, où la géologie nous raconte que des assises de continents ont disparu, pour surgir encore, puis s'engouffrer de nouveau, recouvrent des espaces que la terre et l'eau se sont disputés pendant les cycles immenses de la planète : des îles, des archipels, des bancs, de larges seuils sous-marins partagent en bassins secondaires les abîmes de l'Atlantique boréal, et, dans le voisinage de l'Europe, les fonds de la Manche, du canal d'Is-

lande, de la mer du Nord, de la Baltique, peuvent être considérés comme appartenant géologiquement à la terre ferme : ce sont des plaines inondées.

Déjà sur les continents les limites des régions naturelles sont difficiles à reconnaître, car il est rare que les transitions de relief et de climat se fassent brusquement de pays à pays; mais sur l'Océan il est tout à fait impossible de marquer des lignes idéales de séparation. Non-seulement les oscillations des saisons et les alternatives des vents se produisent librement à la surface unie des mers, mais la masse liquide se déplace par l'effet des tempêtes, des marées, des courants et des contre-courants, superficiels et profonds; en outre, un échange se fait incessamment entre les eaux de températures et de conditions physiques différentes. C'est donc d'une manière tout à fait approximative que l'on peut indiquer les espaces de partage entre les régions océaniques.

Toutefois les explorations sous-marines que l'on a faites au moyen de sondages, depuis le milieu du siècle, ont permis de reconnaître des zones de transition entre les divers bassins. La partie de l'Atlantique boréal que l'on pourrait appeler l'océan Scandinave et Britannique est séparée des eaux américaines par des abîmes de plus de 4000 mètres : là est la fosse creusée entre les deux masses continentales. Une vallée latérale de ce gouffre qui s'ouvre au large du banc de Terre-Neuve se dirige à l'orient vers le milieu de l'Atlantique, à l'encontre d'un autre bassin profond qui s'étend à l'ouest du golfe de Gascogne et de la péninsule Ibérique : entre ces deux cavités, une sorte de seuil rattache le plateau des Açores à ceux des mers européennes. Dans son ensemble l'Atlantique du nord de l'Europe n'a qu'une faible profondeur relative; même un soulèvement d'une centaine de mètres ferait presque disparaître ses golfes orientaux, la Baltique, la mer du Nord, le canal de Saint-George et la Manche. En dehors du plateau qui porte les îles Britanniques sont épars d'autres plateaux de moindre étendue, ceux de Rockall, des Färöer, de l'Islande, de Jan Mayen. De l'Écosse au Grönland se prolonge un isthme sous-marin dont on n'a pas encore entièrement mesuré le relief, mais qui n'est pas recouvert par 700 mètres d'eau dans les parages les plus profonds, entre les Orcades et le banc des Färöer; entre les Färöer et l'Islande, le seuil est en moyenne à 500 mètres de la surface : d'après un sondage isolé pris au milieu du canal qui sépare l'Islande et le Grönland, on présume que cette partie du seuil n'est pas immergée sous une nappe d'eau plus épaisse. Les pierres ramenées du fond par Wallich [1] permettent de croire que l'isthme rattachant

[1] *North Atlantic Sea-bed.*

l'Islande aux Färöer est d'origine volcanique et que les forces souterraines ont contribué à partager les eaux de l'Atlantique boréal en deux bassins séparés. Quant au plateau de Rockall, il ne se relie aux Hébrides que par un seuil d'environ 1500 mètres. La profondeur moyenne de tout le bassin oriental qui s'étend de l'Islande à la Norvège, et que M. Mohn propose d'appeler mer Norvégienne[1], est aussi de 1500 mètres, soit environ la troisième partie de l'épaisseur approximative des eaux océaniques sur la Terre. Cependant au centre de cette mer la sonde a trouvé 3405 mètres.

Autrefois un grand nombre de géographes, guidés par des indices trompeurs, admettaient comme probable l'opinion que l'Océan boréal diminue graduellement en profondeur vers le pôle; mais l'exploration suédoise de 1868 a démontré que cette idée préconçue était complétement erronée. A 300 kilomètres environ à l'ouest du Spitzberg, la sonde a trouvé le fond à 4836 mètres seulement : jeté dans cet abîme, le mont Blanc lui-même n'arriverait pas à la surface de l'eau. La mesure prise le plus avant vers le nord, dans la mer de Parry, est de 2500 mètres. En 1818 déjà, le grand navigateur polaire Scoresby avait jeté la sonde entre Spitzberg et Jan Mayen sans trouver le fond à 2150 mètres. Ainsi, du côté du nord, aussi bien que dans la direction du sud, l'Atlantique européen est limité par des gouffres profonds. Les glaces polaires qui, sous forme de banquises et de montagnes flottantes, s'avancent plus ou moins vers le sud, suivant les alternatives des saisons, constituent aussi pour les mers d'Europe une ligne de séparation naturelle. C'est un phénomène remarquable que le fond de l'Océan présente dans son relief des traits analogues à ceux des continents voisins. Si les eaux s'abaissaient de 2000 mètres, de manière à révéler la forme du lit marin, on verrait surgir entre l'Europe et le Grönland deux péninsules se dirigeant vers le sud comme la Scandinavie, l'Ibérie, l'Italie, la Grèce. Si une autre couche liquide de 2000 mètres venait à disparaître, une très-grande presqu'île, découpée en de nombreuses ramifications secondaires et se prolongeant aussi vers le sud, se montrerait au-dessus des flots à l'est des mers de Terre-Neuve; enfin le seuil qui sépare les deux gouffres océaniques de l'occident et de l'orient formerait un isthme rattachant aux terres du nord une péninsule d'énormes dimensions s'orientant également dans la direction du nord au sud, jusqu'au delà des Açores. D'après d'anciennes légendes, que les cartes marines recueillaient jadis comme des faits certains, une de ces presqu'îles immergées, dont la sonde suit aujourd'hui les contours, aurait été visible au-dessous

[1] *Mittheilungen von Petermann*, janvier 1878.

des flots lorsque les premiers navigateurs se hasardèrent dans ces parages. Cette terre disparue portait même un nom : c'était la « Terre Noyée de Buss ». D'après de l'Isle et quelques géographes du siècle dernier, c'est là que se serait trouvée cette île de Finlandia découverte à la fin du quatorzième siècle par les frères vénitiens Zeno, et cherchée vainement depuis par les navigateurs.

Les mouvements qui s'accomplissent dans la masse des eaux de l'Atlantique boréal ont, comme ceux de toutes les autres mers, une multiple origine; mais ils se distinguent par leur amplitude et la variété de leurs écarts. Nulle part on n'a mieux étudié ces phénomènes de l'Océan, mais nulle part non plus ils ne s'entremêlent d'une manière aussi étrange. Beaucoup de problèmes restent à élucider dans l'étude de ces mouvements, car la connaissance des courants superficiels ne suffit pas; il faut suivre aussi par la pensée tous les contre-courants cachés, observer la température changeante et la salinité des eaux dans toute leur épaisseur.

Grâce à sa périodicité journalière, la marche normale des marées dans les mers et les golfes de l'Europe boréale est beaucoup mieux connue que celle des courants. La grande vague de flux qui se propage du sud au nord dans la vallée centrale de l'Atlantique, en frappant à heure égale les côtes opposées de l'ancien monde et du nouveau, se divise naturellement en trois vagues distinctes, dès qu'elle est arrivée au carrefour de détroits, au sud-ouest des îles Britanniques. La vague principale continue de se diriger vers le nord, le long des côtes occidentales de l'Irlande, tandis que deux vagues secondaires pénètrent, l'une dans la mer de Saint-George, l'autre dans la Manche. Mais le flux de marée qui contourne l'Irlande à l'ouest trouve aussi une autre porte marine ouverte devant lui : il pénètre, par le détroit du nord, entre l'Angleterre et l'Irlande et vient se rencontrer avec la vague entrée par la porte du sud. Autour de la Grande-Bretagne, le choc des marées se fait d'une manière analogue : le flot qui, après avoir fait le tour de l'Écosse, ondule du nord au sud le long des côtes orientales de l'Angleterre, se heurte dans le voisinage du Pas de Calais contre la vague venue par le chemin beaucoup plus court de la Manche. Seulement cette marche des intumescences de marée varie constamment suivant la position de la lune et du soleil, la force et la direction des vents, les variations infinies de l'atmosphère; on ne peut en donner que la moyenne. Les hydrographes anglais, Whewell, Airy, Beechey, Scott Russell, d'autres encore, ont tracé sur les cartes marines les lignes « isorachiques » ou « cotidales » des

mers anglaises, c'est-à-dire les courbes que forment, d'heure en heure, les flots de marée en se propageant autour des îles Britanniques. Ces lignes sont loin d'être parallèles : toutes les inégalités du lit et des rivages causent une

N° 1. — LIGNES COTIDALES AUTOUR DES ILES BRITANNIQUES, D'APRÈS SCOTT RUSSELL.

D'après Scott Russell — C. Perron.

Prof.^{rs} de 0 à 100 — de 100 à 200 — de 200 m au-delà

1 : 10,625,000

0 100 200 300 40 500 kil.

différence dans la marche du flux, et par suite dans le tracé des courbes. Plus les eaux sont profondes, plus la vague de marée s'élance avec vitesse; chaque saillie du fond, chaque resserrement des rives la retarde en proportion du frottement, et l'on peut ainsi, d'une manière approximative, deviner, à l'espacement des lignes cotidales, quelle est l'épaisseur de l'eau

sur le lit marin. Quant à l'amplitude du flot, elle diffère singulièrement. Dans les golfes où deux, même trois vagues de marée, venant de divers points de l'horizon, pénètrent à la fois, comme dans le canal de Bristol, le flux s'élève à la grande hauteur de 15 et même de 18 mètres; de six heures en six heures, d'immenses étendues de plages sont alternativement couvertes et découvertes; ailleurs, comme sur les côtes sud-orientales de l'Irlande ou devant le promontoire anglais de Portland, le flux d'une vague coïncide avec le reflux d'une autre vague qui vient en sens inverse, les mouvements contraires se neutralisent, et l'eau ne subit que de légères oscillations. En outre, la géographie locale indique une foule d'irrégularités apparentes dans le renversement, la vitesse et la hauteur du flot.

En dehors du plateau sous-marin des îles Britanniques, la profondeur des mers permet aux ondulations de se propager plus rapidement, et les lignes cotidales, indiquant ses progrès d'heure en heure, sont beaucoup plus espacées; mais autour des îles et des archipels se produisent les mêmes phénomènes de bifurcation, puis de rencontre et de croisement des marées. Là aussi on voit deux intumescences se superposer et doubler la hauteur du flot, tandis qu'en d'autres parages le flux et le reflux se détruisent mutuellement, laissant toujours la surface de la mer au même niveau. Des courants violents passent à travers les détroits quand les eaux sont de part et d'autre à des hauteurs différentes, et maint défilé marin des Shetland, des Färöer, des Lofoten, est redouté des pêcheurs à cause de la rapidité des fleuves temporaires qui se portent alternativement de chaque côté du détroit, comme à travers une grande écluse, et forment de redoutables tourbillons en se heurtant contre d'autres courants auxquels ils viennent faire équilibre. Les marées présentent les mêmes phénomènes sur les côtes de l'Angleterre. La science des hydrographes n'a pu qu'à grand'peine y débrouiller le réseau des courbes se croisant à l'infini, et les marins les plus expérimentés ne peuvent y connaître que d'une manière générale l'heure, la durée, la direction et tous les phénomènes du flux et du reflux, variant à l'infini et constamment troublés par les vents qui se succèdent. Les promontoires de la Cornouaille anglaise, Land's End, le cap Lizard, de même que les Sorlingues et les îlots qui s'avancent en pleine mer entre la Manche et le canal de Bristol, se dressent dans une mer incessamment agitée par le flot et le jusant, non moins que par les tempêtes et les courants du large. En haut, les pluies, le vent, le soleil fissurent les rochers; en bas la marée les sape; d'énormes blocs s'écroulent en amas bizarres. De quelques-uns de ces écueils l'imagination populaire a fait des « Chevaliers Armés » (*Armed Knights*) qui défendent le continent; ils



ROCHES DES « CHEVALIERS ARMÉS » (ARMED KNIGHTS), PRÈS DU CAP LAND'S END EN CORNOUAILLE.

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

résistent à la mer pendant des siècles, mais ils cèdent à leur tour et leur masse noire s'engloutit dans les vagues.

De même que les marées, les courants généraux qui parcourent l'Atlantique européen viennent du sud et du sud-ouest. Dans leur ensemble, les eaux superficielles, sur une épaisseur de plusieurs centaines et même de plus d'un millier de mètres, se meuvent certainement du sud-ouest au nord-est et du sud au nord, des Bermudes et des Açores aux îles Britanniques et à l'Islande, à la Scandinavie et à l'archipel de Spitzberg. On ne peut avoir aucun doute à cet égard en voyant des plantes et des graines d'origine tropicale transportées sur les plages du nord de l'Europe et des îles polaires, ainsi que divers objets de l'industrie humaine portant encore leur marque de provenance; mais il est difficile de dire dans quelle proportion le vaste courant, occupant toute la largeur de l'Atlantique boréal, prolonge ce Gulfstream qui s'échappe du golfe du Mexique par le canal de Bahama. Il faut y voir surtout, avec Carpenter[1], Findlay et d'autres physiciens, l'effet d'un déplacement général des eaux tièdes de la zone torride allant à la rencontre des eaux froides du pôle. Cette vérité s'impose absolument à l'esprit, car le détroit de la Floride est un défilé de trop étroites dimensions pour donner passage à un courant qui s'étale de bord à bord entre la Scandinavie, l'Islande, le banc de Terre-Neuve, sur un espace d'au moins 4 millions de kilomètres carrés, et que la sonde reconnaît encore à plus de 1500 mètres au-dessous de la surface. Suivant leurs théories, les auteurs évaluent diversement, à 3 milliards[2] ou seulement à 500 000 mètres cubes[3], la portée du Gulfstream de Bahama dans chaque seconde; mais les mesures approximatives faites par les marins qui n'avaient point d'hypothèses à soutenir indiquent pour le débit normal une masse liquide d'environ 40 millions de mètres cubes : il ne faudrait pas moins de dix années à ce fleuve salé pour remplir tout l'espace où se meuvent actuellement les eaux tièdes. D'ailleurs, les hydrographes qui ont exploré la mer des Bermudes ont distinctement reconnu que le courant du Golfe se divise, au large des États-Unis, en de nombreux courants partiels, séparés les uns des autres par des bancs d'eau plus froide et finissant par se perdre dans le grand courant général de l'Atlantique. C'est donc à tort que, dans le langage usuel, on emploie le terme de Gulfstream pour désigner l'immense nappe d'eau tiède qui parcourt l'Atlantique boréal.

On n'a point encore pu mesurer avec certitude la vitesse de ce courant,

[1] *Lecture at the Royal Institution, Nature;* 10 march 1870.
[2] James Croll, *Philosophical Magazine*, february 1870.
[3] Findlay, *Journal of the Geographical Society*, 1853.

car il se meut avec trop de lenteur pour qu'on puisse le reconnaître au milieu des mouvements divers que les vents produisent à la surface. L'amiral Irminger lui donna une vitesse moyenne de 5 kilomètres par jour, tandis que le capitaine Otto a cru pouvoir indiquer, pour le même espace de temps, du moins sur les côtes de Norvège, une rapidité beaucoup plus grande, celle de près de 20 kilomètres[1]. D'après Findlay, il lui faudrait d'un an à deux ans pour aller de la Floride en Europe, tandis que, d'après Petermann, quelques mois suffiraient. En 1823, pendant le séjour du général Sabine à Hammerfest, on y recueillit en effet des barils d'huile de palme provenant d'un navire qui s'était perdu l'année précédente au cap Lopez, sur la côte d'Afrique, dans le voisinage de l'équateur : ces barils avaient dû cheminer, en moins d'une année, deux fois à travers l'Atlantique. Des bouteilles flottantes renfermant des lettres de navigateurs en détresse et ramassées en divers parages permettent de fixer approximativement à six mois le temps nécessaire au déplacement des eaux, de l'une à l'autre rive de l'Océan du nord.

Mais si le courant général de l'Atlantique européen n'est pas rendu visible aux navigateurs par la vitesse de ses eaux, il se révèle nettement par sa température élevée : les observations que l'on a faites par centaines de mille et qui ont rendu célèbres, parmi les hydrographes, les noms de Maury, d'Andrau, de Wallich, de Buchan, d'Irminger, d'Inglefield, de Mohn, ont même permis de dresser avec précision la carte de ce courant, mois par mois, et d'en tracer les limites flottantes. En été, lorsque sa lutte avec le courant polaire lui donne ses contours les plus irréguliers, il doit s'infléchir fortement par la pression des eaux froides sorties de la baie de Baffin; mais aussitôt après avoir dépassé ce fleuve polaire, qui continue dans les profondeurs sa course vers le sud, le courant méridional reprend sa marche au nord-ouest, sans que les lignes isothermales qui le révèlent aient à se détourner de leur voie régulière. Il vient frapper les côtes occidentales de l'Islande et en longe le rivage tourné vers le nord; mais là il rencontre un deuxième courant polaire qui se heurte aux promontoires orientaux de l'Islande et se recourbe même le long de la côte méridionale. Dans ces parages les eaux tièdes, soumises à une énorme pression, doivent s'infléchir de nouveau, se détourner de la direction qu'elles avaient vers le nord-ouest. Le courant polaire d'eau froide ne plonge pas aussitôt au-dessous des couches superficielles pour former aux eaux méridionales un lit se mouvant en sens inverse; il lutte longtemps pour la prépondérance

[1] *Mittheilungen von Petermann*, 1873, 1878.

et les deux courants se divisent en bandes parallèles qui marchent à côté les unes des autres, animées de mouvements contraires. D'après les observations de l'amiral Irminger, toute l'étendue de mer comprise entre l'Islande et l'Écosse est traversée de ces bandes alternativement chaudes et froides appartenant aux deux courants opposés. Lord Dufferin, allant en juin 1856 de Stornoway, dans les Hébrides, à Reykjavik, en Islande, fit observer la température de l'eau superficielle toutes les deux heures, en tout 90 fois, et ne constata pas moins de 44 changements de 1 à 5 degrés, tandis qu'au départ aussi bien qu'à l'arrivée, le thermomètre plongé dans la mer marquait exactement 8°,89[1]. Sur le fond marin se trouvent côte à côte des objets provenant de Jan Mayen, et d'autres originaires des Antilles. Charriées par les petits courants partiels de l'afflux polaire, les glaces en dérive, quoique moins nombreuses au sud de la banquise que sur les côtes du Grönland, descendent beaucoup plus loin dans ces parages froids que dans les autres régions de l'Atlantique boréal. En 1822, Scoresby voguant à l'est de l'Islande, observa une grande quantité de glaçons épars flottant vers le sud; sir James Clark Ross en a même vu au sud-est des Färöer.

Après avoir traversé le courant polaire, dont la direction normale semble être de Jan Mayen aux côtes de la Frise, le courant dit Gulfstream continue de couler vers le nord-est, parallèlement aux côtes de la Scandinavie, puis il contourne cette terre au nord, se dirigeant vers l'île de Novaia Zemlia. Mais tandis que la masse principale de ses eaux suit le continent, une branche secondaire, arrêtée par le seuil sous-marin qui s'étend de l'île des Ours à l'archipel de Spitzberg, se replie vers le nord sous le 75e degré de latitude, et, du moins pendant les mois de juillet, d'août et de septembre, quand la mer est libre de glaces, se dirige au nord, parallèlement aux côtes occidentales de Spitzberg, puis fait le tour des îles pour se porter au nord-est et se perdre peu à peu dans la mer boréale. La température moyenne de cette branche du courant d'eau tiède est 4 degrés centigrades[2].

A l'ouest du Spitzberg et du seuil sous-marin qui sépare cet archipel de la Scandinavie, la profondeur de l'Océan est en moyenne beaucoup plus grande qu'à l'orient, dans les mers de la Novaia Zemlia : les sondages qu'a faits le docteur Bessels ont trouvé de faibles épaisseurs d'eau entre cette grande île et le Spitzberg oriental. La cause de ce contraste dans le relief sous-marin provient probablement de la lutte des courants. Tandis qu'à l'ouest ce sont les eaux relativement tièdes qui l'emportent et détournent

[1] La Tour du Pin, *Annales hydrographiques*, 4e trimestre 1873.
[2] Von Freeden, *Mittheilungen von Petermann*, VI, 1869.

vers d'autres parages les traînées de banquises, à l'est prévalent des courants froids, qui coulent avec une vitesse de 15 kilomètres, telle qu'un canot, monté par de vigoureux rameurs peut à peine se maintenir contre eux [1] : ces courants entraînent vers le sud des convois de blocs glacés

N° 2. — TEMPÉRATURE DE LA MER PENDANT L'ÉTÉ DE 1868 EN DEGRÉS CENTIGRADES.

D'après Petermann. Gravé par Erhard.

1 : 10.000.000

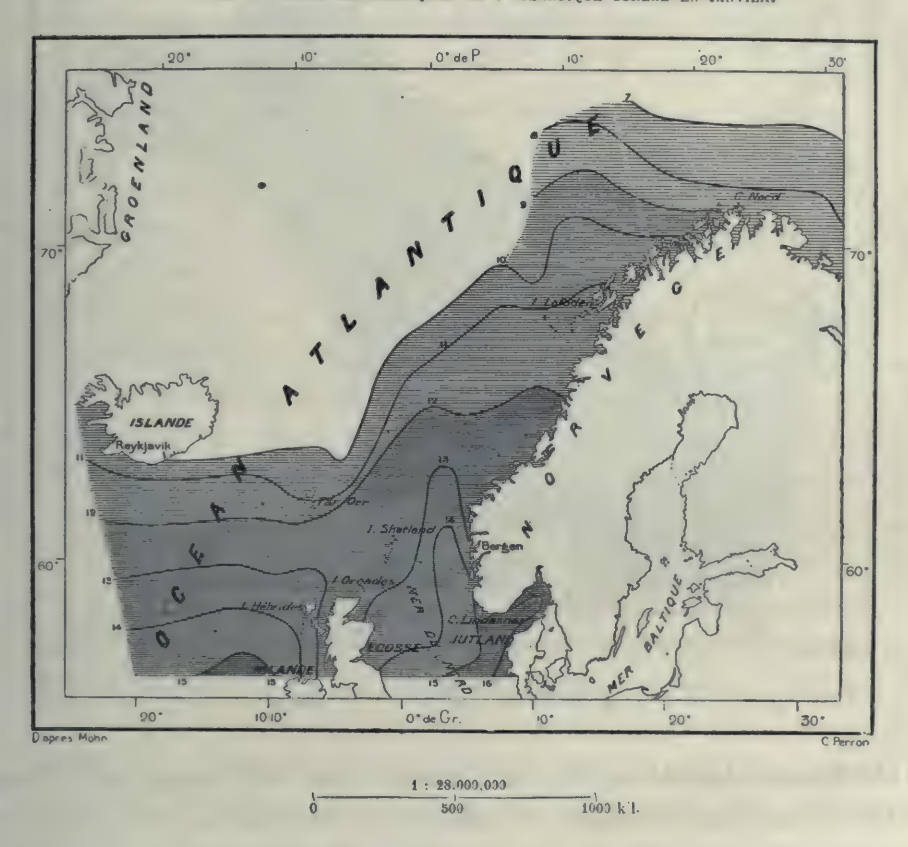
avec leur chargement de débris, qui tombent sur le fond pendant l'été, au contact de la branche méridionale des eaux atlantiques. Le vaste banc qui se prolonge au nord-est de l'île des Ours paraît être une immense moraine sous-marine, pareille au banc de Terre-Neuve[2]. Mais au delà de ces

[1] Lamont, Masqueray, *Bulletin de la Société de Géographie*, Oct. 1872.
[2] *Mittheilungen von Petermann*, IV, 1870.

amas de roches le courant polaire se continue jusque dans les eaux plus tièdes venues du midi et y fait pénétrer des langues d'eau froide, semblables à celles que l'on rencontre dans les parages situés à l'orient de l'Islande.

Dans son ensemble, l'Atlantique boréal d'Europe se trouve donc assez nettement limité, à la fois par la forme du lit sous-marin, par le mouvement général des eaux et les conditions météorologiques; du moins en été, les mers européennes sont occupées presque en entier par le flot de l'Atlan-

N° 3. — LIGNES ISOTHERMIQUES DE L'ATLANTIQUE BORÉAL EN JANVIER.

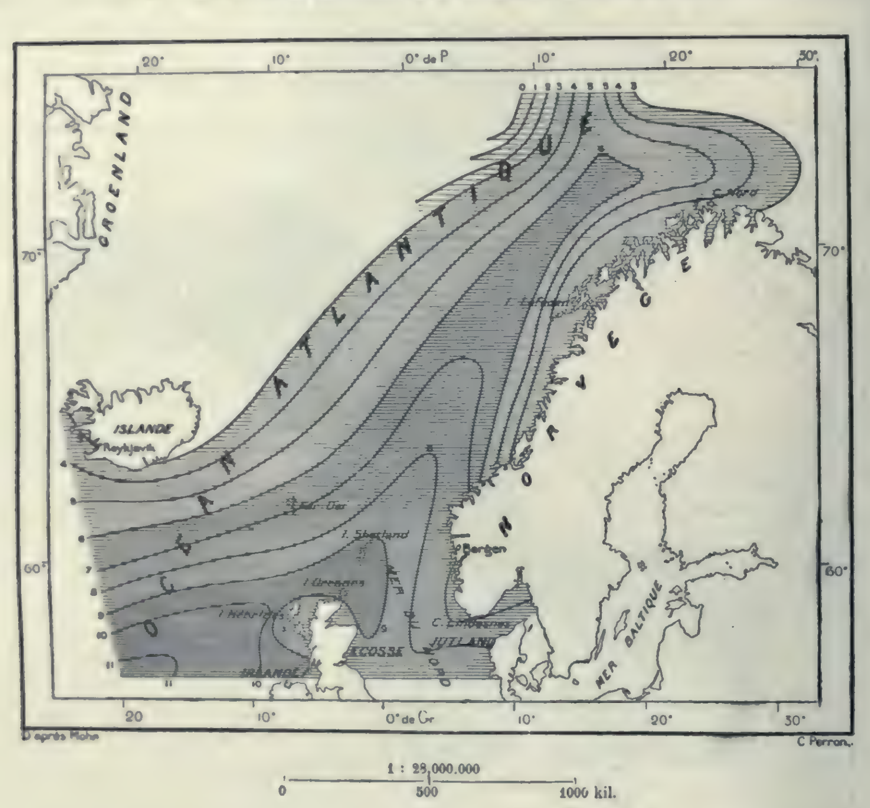


1 : 28.000.000
0 500 1000 kil.

tique tropical. En hiver, il est vrai, le courant d'eau tiède, quoique beaucoup plus régulier dans son mouvement que pendant la saison chaude, est repoussé à une grande distance vers le sud dans toute l'étendue des mers : au nord de Jan Mayen et de l'île des Ours, l'eau est plus froide que le point de glace et les banquises en ont envahi presque toute la surface; mais la température moyenne de l'Atlantique européen n'en est pas moins toujours beaucoup plus élevée qu'elle ne devrait l'être d'après les latitudes. En moyenne, l'écart de la chaleur au froid, pour un même point de l'Atlantique boréal, est de 5 degrés seulement, de juillet en janvier. Tout le

bassin maritime compris entre l'Écosse et la Norvège, l'Islande et le Spitzberg, a des eaux superficielles d'un à trois degrés plus chaudes que l'air surincombant; seulement la proportion est renversée pendant les mois d'été : alors la température de l'atmosphère est légèrement plus élevée; la mer rafraîchit le climat, tandis que d'ordinaire elle le réchauffe[1].

N° 4. — LIGNES ISOTHERMIQUES DE L'ATLANTIQUE BORÉAL EN JUILLET.



L'influence générale que le grand courant d'eau tiède exerce sur le climat de tout le continent d'Europe, et spécialement des contrées qu'il entoure de ses eaux, est si considérable, que sans lui les îles Britanniques et la Scandinavie seraient des pays inhabitables : autres terres du Labrador, elles resteraient le séjour des animaux sauvages; à peine quelques peuplades pourraient-elles vivre sur le bord des criques abritées : c'est le courant méridional, de concert avec les vents du sud-ouest, qui a permis au peuple anglais de naître et de se développer; il a donc une part capitale dans l'histoire moderne de l'humanité.

La déviation des lignes isothermiques causée dans l'Atlantique boréal par

[1] H. Mohn, *Mittheilungen von Petermann*, XI, 1876.

les courants aériens et maritimes est le phénomène de ce genre le plus remarquable que l'on observe sur toute la surface de la Terre : la valeur des latitudes pour le climat local semble être complètement supprimée en maints endroits et la température moyenne s'accroît, non du nord au sud, mais du sud au nord. C'est que les eaux du sud entraînent avec elles la chaleur des tropiques pour la dégager dans les régions de l'Europe du nord : un climat apporté du midi par le courant vient se superposer au climat normal de la contrée. Tandis qu'au milieu de l'Atlantique boréal, sous le 50e degré de latitude, les eaux ont encore au mois de janvier une température de plus de 12 degrés centigrades, le thermomètre s'abaisse parfois en Silésie et dans la Russie, sous la même latitude, à 30 et même à 35 degrés au-dessous du point de glace. Sur les côtes occidentales de l'Irlande, où le myrte fleurit comme sur les rivages de la Méditerranée, la température hivernale est supérieure à celle de Naples et d'Athènes. Dans la Grande-Bretagne, la pointe septentrionale de l'Écosse, baignée par les eaux venues du sud, jouit, pendant le mois de janvier, d'une atmosphère un peu plus tiède que Londres et les autres villes du sud de l'Angleterre : les lois ordinaires du climat se trouvent renversées. Les hivers de l'Islande, « l'île des Glaces », sont moins rigoureux que ceux du Danemark. Enfin, la température de la mer, prise en janvier à la station de Fruholm, près du cap Nord de la Scandinavie, sous une latitude où le soleil reste au-dessous de l'horizon pendant un mois entier, est en moyenne de 3°,27, près de 3 degrés de plus qu'à Vevey, sur les bords du Léman, 2 degrés de plus qu'à Venise, sur les rivages de l'Adriatique. Dans l'île de Tresco, l'une des îles principales de l'archipel de Sorlingues ou Scilly, des yuccas et d'autres plantes tropicales peuvent croître en plein air dans les jardins, quoique les Açores, situées à plus de 10 degrés plus près de l'équateur, se trouvent encore en dehors de l'aire géographique des palmiers [1]. Un voyageur qui se rendrait en janvier de Philadelphie au cap Nord de l'Europe, à 3500 kilomètres plus près du pôle, se maintiendrait toujours sous la même latitude isothermale de 2 à 3 degrés; mais en allant directement au nord, dans la baie de Baffin, il trouverait, sous le même parallèle que le promontoire extrême de la Scandinavie, une température moyenne de — 25 degrés. La chaleur totale dégagée par les eaux de l'Atlantique suffit pour donner à tout le nord-ouest de l'Europe une température d'hiver que sans elle cette partie de la Terre n'aurait pas même en été.

Grâce aux deux courants superposés des eaux et des airs qui abordent

[1] Oscar Drude, *Mittheilungen von Petermann*, 1878.

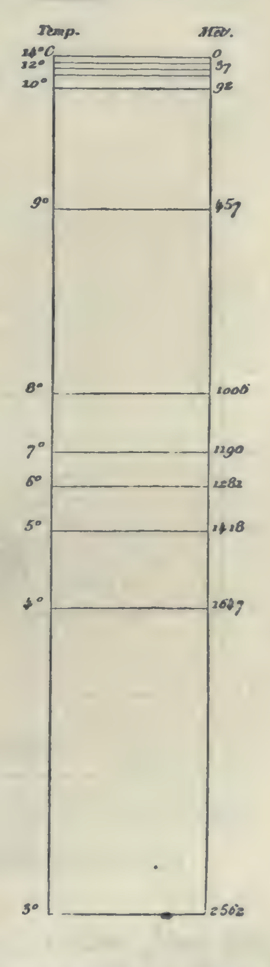
le continent par ses côtes du nord-ouest, c'est là qu'est le principal laboratoire du climat européen, c'est par là surtout qu'arrivent les grands orages; la courbe des cyclones qui commence dans les Antilles et aux États-Unis parcourt l'Atlantique au-dessus des eaux tièdes et se déroule sur l'Europe en passant par les îles Britanniques. Nulle part la comparaison des ondes



YUCCAS A L'ILE TRESCO, L'UNE DES SCILLY.
Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Gibson.

barométriques n'a plus d'importance que sur les côtes européennes de l'Atlantique boréal; les météorologistes ont surtout à regarder vers cette région pour connaître les probabilités du temps. Les vents d'ouest qui soufflent sur les rivages de l'Europe occidentale pendant la plus grande partie de l'année sont ceux qui donnent la pluie à l'étendue la plus considérable du continent et y font naître la multitude des rivières : l'atmosphère de vapeurs qui baigne l'Europe jusqu'au centre de la Russie vient principalement de l'Atlantique du nord. Il est vrai que l'humidité de l'air diminue graduellement en proportion de l'éloignement des eaux : loin des mers, on ne voit

pas de ces brouillards intenses, si fréquents dans les parages de l'Angleterre; peut-être étaient-ce là ces « poumons marins » qui ne sont ni de l'air, ni de l'eau, ni de la terre, mais un mélange des éléments, et qui empêchent la marche des navires, ainsi que le prétendait Pythéas, né sous un ciel pur près des eaux bleues de la Méditerranée. En exemple de cette région des brouillards, on peut citer les parages qui s'étendent au nord et à l'ouest de l'Islande. En 1868, les voyageurs de l'expédition polaire allemande trouvèrent dans ces eaux boréales une moyenne journalière de huit heures d'un brouillard tellement épais, que d'un bout du navire ils ne pouvaient distinguer l'autre bout; pendant le mois de juin, ils ne virent pas une seule fois le bleu du ciel. En revanche, l'atmosphère sous laquelle reposent ces mers est ordinairement paisible; les tempêtes y ont rarement une grande violence, quoique la froidure de l'air les fasse paraître quelquefois plus fortes qu'elles ne le sont en réalité. La plupart sont de courte durée et toutes, sans exception, se terminent par un calme absolu[1].



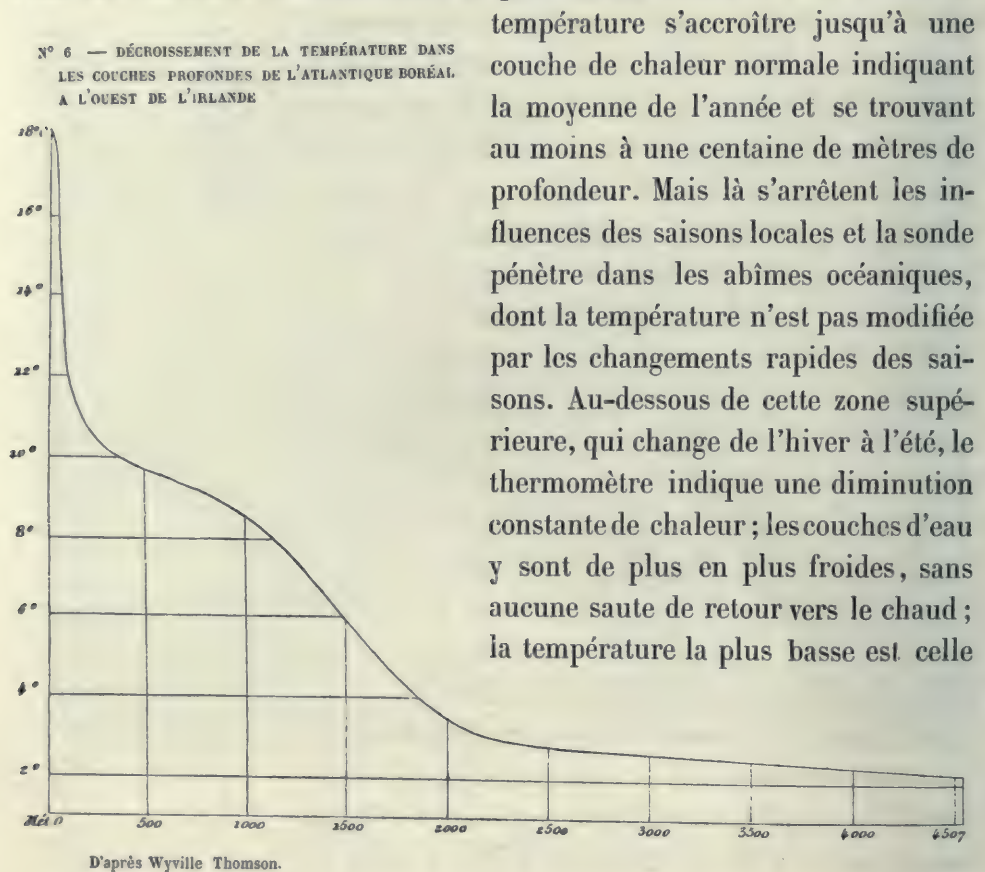
N° 5. — TEMPÉRATURE DE L'OCÉAN A L'OUEST DE ROCKALL, D'APRÈS WYVILLE THOMSON.

La température des eaux superficielles a permis aux météorologistes de préciser les limites extérieures du courant d'eau tiède qui parcourt l'Atlantique boréal, et c'est aussi par des mesures de chaleur prises dans les eaux profondes que l'on a pu reconnaître l'épaisseur normale du courant dans les diverses mers scientifiquement explorées; mais, on le comprend, ces expériences délicates et coûteuses n'ont encore pu se faire que sur une faible étendue de l'Océan. Récemment encore, presque tout ce que nous savions à cet égard nous avait été appris par MM. Wyville Thomson et Carpenter, secondés par d'autres hommes de science faisant partie des expéditions du *Lightning* et du *Porcupine*, en 1868 et en 1869. Depuis cette époque, d'autres voyages d'exploration sous-marine faits sous la direction de savants suédois et norvégiens se sont succédé dans ces parages, et le météorologiste Mohn, qui parcourut, en 1877, à bord du *Vöringen*, presque toute l'étendue de la mer Norvégienne,

[1] Von Freeden, *Mittheilungen von Petermann*, IV, 1869.

a pu en dresser la carte isothermique, d'après ses propres recherches et celles de ses devanciers[1].

Les observations ayant été faites pendant la belle saison, alors que les eaux superficielles sont chauffées exceptionnellement par les rayons du soleil d'été, la température de la surface observée jusqu'à nos jours par les savants était toujours élevée et s'abaissait assez rapidement dans les couches plus profondes jusqu'à 100 mètres environ. En hiver, quand la surface de l'eau est refroidie, on observerait le phénomène contraire : on verrait la température s'accroître jusqu'à une couche de chaleur normale indiquant la moyenne de l'année et se trouvant au moins à une centaine de mètres de profondeur. Mais là s'arrêtent les influences des saisons locales et la sonde pénètre dans les abîmes océaniques, dont la température n'est pas modifiée par les changements rapides des saisons. Au-dessous de cette zone supérieure, qui change de l'hiver à l'été, le thermomètre indique une diminution constante de chaleur ; les couches d'eau y sont de plus en plus froides, sans aucune saute de retour vers le chaud ; la température la plus basse est celle du fond, mais en aucun endroit on ne l'a trouvée au point de glace, qui, pour l'eau de mer à salinité moyenne, est de — 3°,67[2]. On le voit, les sondages thermométriques de M. Wyville Thomson et de ses compagnons ont définitivement écarté l'hypothèse de sir James Ross, d'après laquelle une courbe ayant une température constante de 4 degrés centigrades, température que l'on supposait à tort être celle du point de plus grande condensation, aurait occupé le fond de l'Océan, de l'un à l'autre pôle.



N° 6 — DÉCROISSEMENT DE LA TEMPÉRATURE DANS LES COUCHES PROFONDES DE L'ATLANTIQUE BORÉAL A L'OUEST DE L'IRLANDE

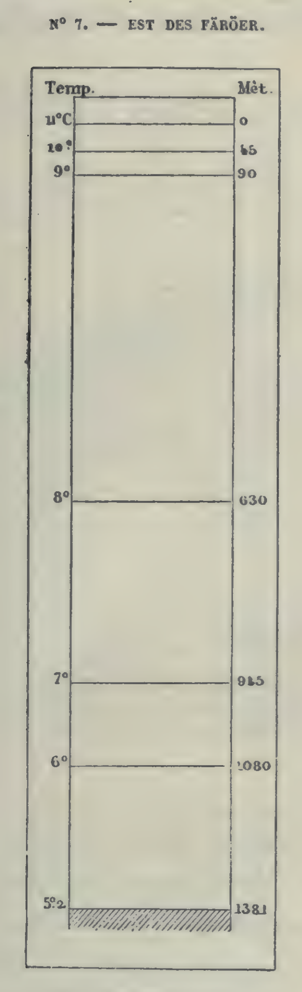
D'après Wyville Thomson.

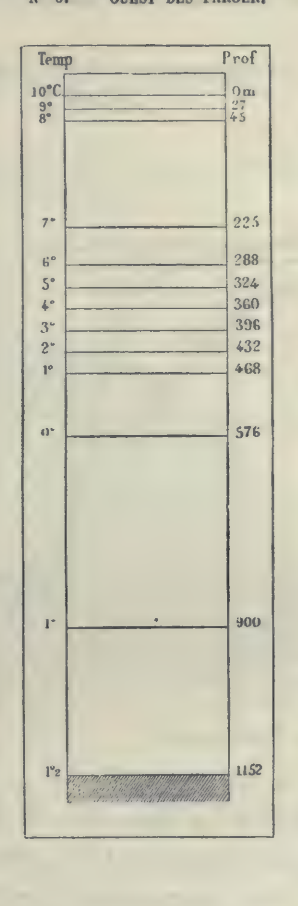
[1] *Mittheilungen von Petermann*, jan. 1878.

[2] Despretz, *Recherches sur le maximum de densité des dissolutions aqueuses.*

Dans l'Atlantique boréal, comme dans toutes les autres mers, la chaleur décroît de la surface au fond, mais non d'une manière uniforme : tandis qu'à travers certaines couches le décroissement ne se mesure que par dixièmes de degré sur des centaines de mètres d'épaisseur, elle est

DIMINUTION DE LA TEMPÉRATURE DES EAUX PROFONDES.



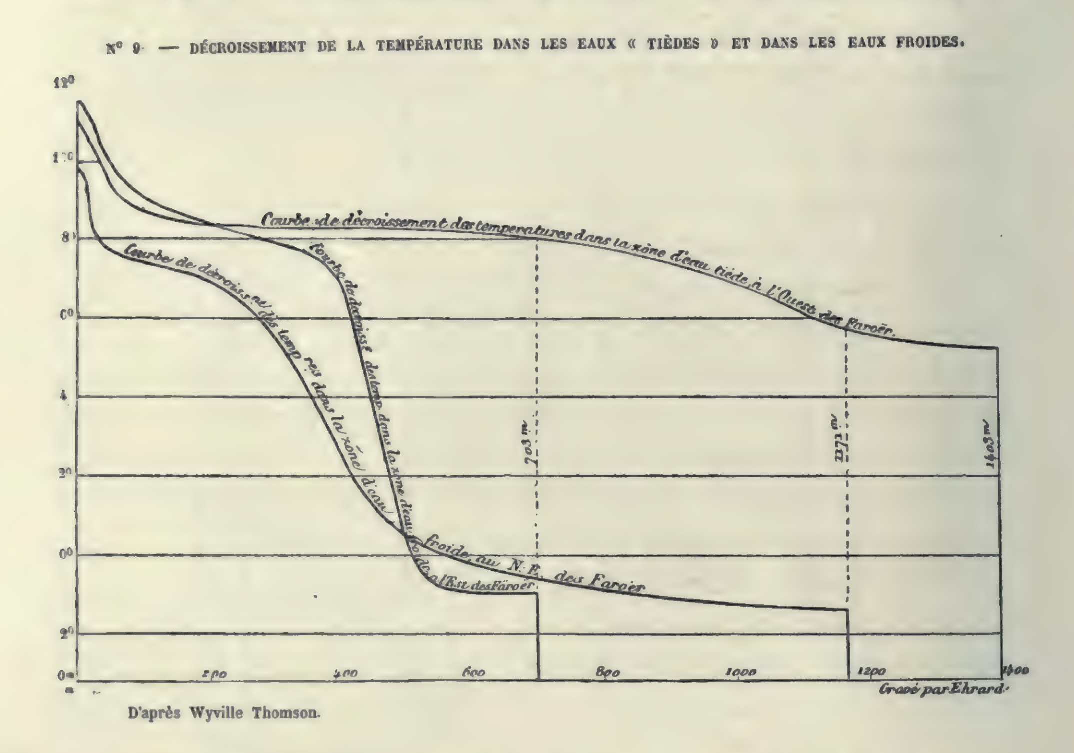


D'après Wyville Thomson.

soudain de plusieurs degrés dans les masses liquides qui se trouvent au-dessous. Ces différences considérables dans la diminution progressive de la température ne peuvent être expliquées que par la rencontre de masses d'eau de provenances diverses. Ainsi, de 100 mètres à 1000 mètres de profondeur, l'eau des régions atlantiques situées entre l'Irlande et Rockall ne se refroidit que lentement ; elle appartient en entier à cette masse liquide d'eau tiède en mouvement qui vient des mers tropicales. Mais de 1000 à

1500 mètres et à 2000 mètres la diminution de température est beaucoup plus rapide : la cause en est à l'afflux d'eau froide venant des régions polaires et s'écoulant avec lenteur en sens inverse des eaux supérieures plus chaudes. Enfin, au-dessous de 2000 mètres, le décroissement se fait de nouveau par degrés insensibles jusqu'au fond. A l'endroit le plus creux où les savants du *Porcupine* aient fait descendre leur sonde et leurs thermomètres, à 4455 mètres, ils observèrent une

N° 9. — DÉCROISSEMENT DE LA TEMPÉRATURE DANS LES EAUX « TIÈDES » ET DANS LES EAUX FROIDES.



D'après Wyville Thomson.

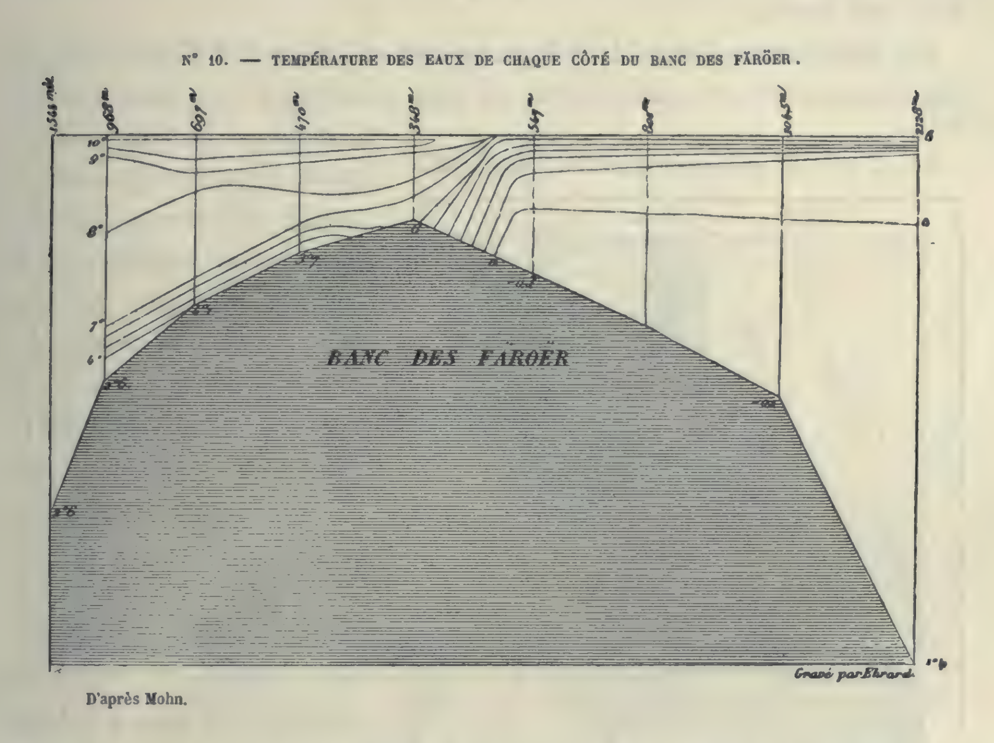
température de 1°,65; mais là ils se trouvaient déjà en dehors de l'Atlantique boréal proprement dit, exactement à l'ouest de la Bretagne française.

L'étude des températures profondes a démontré que les deux bassins de l'Atlantique boréal contrastent nettement, des deux côtés de l'isthme sousmarin de l'Écosse à l'Islande. A l'ouest, l'Océan est rempli jusqu'au fond d'une eau qui ne descend nulle part à la température de zéro, tandis qu'à l'est, l'eau tiède ne se rencontre qu'à la surface et repose sur des couches liquides à température glaciale et moins chargées de sel.

Dans le large détroit ouvert entre les Färöer et les Shetland, les sondages ont nettement révélé l'existence de la masse profonde d'eau froide glissant sous les couches supérieures plus chaudes, et même il a été possible de délimiter approximativement les rivages de cet immense fleuve sousmarin. De chaque côté de cette région des eaux froides, la température

de la mer s'abaisse à peu près suivant la même proportion que dans l'Océan voisin ; vers 1500 mètres de profondeur, la chaleur de l'eau est encore d'environ 5 degrés centigrades, tandis que dans la zone froide cette température de 5 degrés se rencontre déjà à 350 mètres au-dessous de la surface, et qu'à 600 mètres le thermomètre marque le zéro de l'échelle : en moyenne, il existe un écart de 7 degrés entre la chaleur des eaux de la zone froide et celle des mers environnantes. A en juger par sa direction, cette masse profonde

N° 10. — TEMPÉRATURE DES EAUX DE CHAQUE CÔTÉ DU BANC DES FÄRÖER.



D'après Mohn.

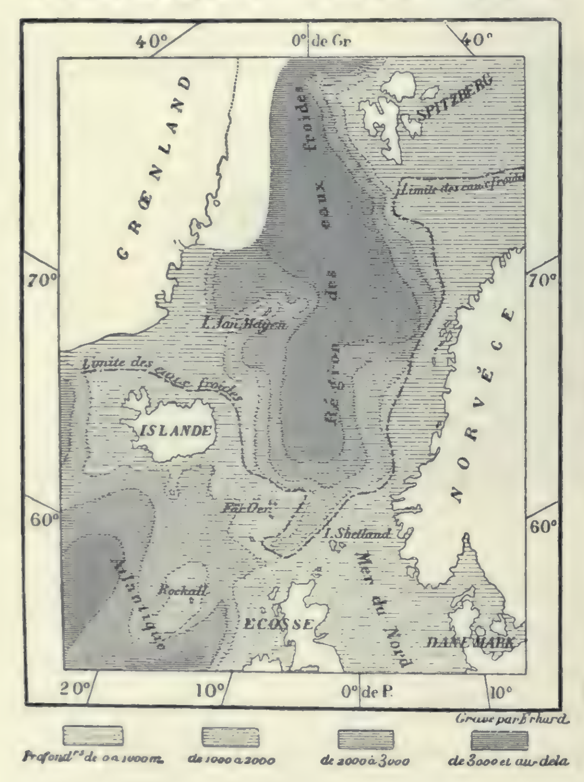
d'eau à température presque glacée continue le courant polaire qui passe à l'est du Spitzberg et de l'île des Ours, pour descendre ensuite au-dessous des couches plus chaudes et s'écouler dans les profondeurs. Arrivée sur le seuil qui réunit le banc des Färöer aux Hébrides, la zone d'eau froide se termine soudainement ; les diverses stations de sondage que l'on a faites dans cette région de la mer ne laissent aucun doute au sujet de cet arrêt de la couche d'eau glacée. Pourtant les eaux froides s'élèvent, en cet endroit, un peu plus haut que le seuil ; elles pourraient le franchir, si elles n'avaient à lutter contre le courant d'eau plus chaude ; elles ne peuvent triompher de cet obstacle, et sont obligées de refluer en arrière avec le courant supérieur qui les entraîne, et qu'en échange elles refroidissent singulièrement, le réduisant à une mince nappe superficielle [1].

[1] Mohn, *Mittheilungen von Petermann*, I, 1878.

M. Mohn a essayé de tracer provisoirement les contours de la mer des eaux froides, à peine recouvertes par une couche d'eau tiède venue des mers tropicales. Les limites de cette mer, marquées par l'isotherme du zéro de l'échelle, coïncident à peu près avec celle des profondeurs de 500 à 700 mètres à l'est des Färöer et de l'Islande, et s'avancent au sud en longue péninsule dans le « détroit du *Lightning* », c'est-à-dire dans la fosse profonde qui sépare les Färöer des Shetland. Le seuil des bancs arrête partout les contours de la mer froide.

Les physiciens ont aussi dans l'analyse des sels un moyen d'investigation, fort délicat d'ailleurs, pour suivre les eaux océaniques dans leurs circuits immenses. Ils ont reconnu que la salinité de l'Atlantique boréal proprement dit est notablement supérieure à la salinité moyenne de tout l'Océan, et cet écart considérable ils l'attribuent naturellement à l'évaporation qui se produit dans les mers tropicales à la surface des courants voyageant vers le nord. Dans tous les parages où se fait sentir le mouvement du courant tropical, on peut en reconnaître les eaux à la forte proportion de sel, tandis que la présence du courant polaire se révèle aussitôt par une eau moins saline [1].


N° 11. — ZONE DES EAUX FROIDES DANS L'ATLANTIQUE BORÉAL.



[1] Salinité moyenne de l'Océan : 34.404 pour 1000.

Salinité moyenne de l'Atlantique boréal :

Courant tropical. .	Entre l'Écosse et Terre-Neuve	35.946 pour 1000.
	Entre l'Islande et le Labrador	35.391 »
	Entre la Norvège et le Spitzberg	35.347 »
Courant polaire . .	Au nord du Spitzberg.	33.623 »

(Forchhammer, *Philosophical Transactions*, 1865.)

PROFONDEURS DE L'

O de Paris 70 65 60 55 50 45 40 35 30 25 20 15

MER DE BAFFIN

Détroit de Davis

GROENLAND

I. Shannon

O

C. Brewster

C. Dan

C. Nord

C. Langanes

ISLANDE

Reykjavik

Cap Farewell

Färöer

Hébrides

Rockall

C. Malin

IRLANDE

Dublin

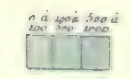
C. Clear

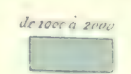
Land's End

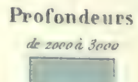
O. de Greenwich 30 25 20 15 10 5

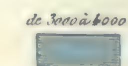
Gravé par Erhard, 12 r. Duguay-Trouin. Paris.

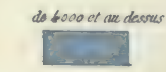
Profondeurs


0 à 100 — 100 à 300 — 300 à 1000


de 1000 à 2000


de 2000 à 3000


de 3000 à 4000


de 4000 et au dessus

Echel...
50 100

NTIQUE BORÉAL.

Hachette et Cie Paris



Paris. Imp. Fraillery.

Hauteurs

de 0 à 100 | de 100 à 500 | de 500 à 1000 | de 1000 et au dessus

400 500 Kil.

II

Les explorations faites récemment dans l'Atlantique boréal n'ont pas seulement détruit l'hypothèse de sir James Ross relativement à une prétendue température uniforme des fonds, elles ont aussi définitivement écarté les théories d'Edward Forbes sur la non-existence d'une faune profonde[1]. Déjà les preuves du contraire abondaient; des naturalistes et des marins avaient trouvé bien des formes animales au-dessous des limites que le savant explorateur leur avait tracées. Cependant leur témoignage n'avait pas reçu toute l'attention à laquelle il avait droit : il a fallu les triomphantes expéditions scientifiques du *Lightning* et du *Porcupine* pour que les trouvailles faites auparavant dans les gouffres de la mer par les Ross, par Wallich, Sars, Fleeming Jenkin, Alph. Milne-Edwards, aient été considérées comme définitivement acquises à la science. Dans toutes leurs stations de sondage, aux alentours des Shetland, des Hébrides, des Färöer, de Rockall, aussi bien qu'aux endroits les plus profonds de l'Atlantique boréal, MM. Carpenter, Wyville Thomson, Gwyn Jeffreys ont trouvé le lit marin couvert d'organismes animaux. De même, dans les grandes cavités de la mer du Spitzberg, M. Torell avait découvert des organismes en quantités prodigieuses, bien supérieurs par la richesse de leurs formes à ceux des côtes scandinaves. En certains parages, le fond de la mer est tellement revêtu d'animaux de toute espèce, qu'il est transformé, pour ainsi dire, en une sorte de « bouillie ». Même l'endroit le plus bas de l'océan Glacial qu'ait touché la sonde, à près de 5000 mètres, possède une faune d'espèces nombreuses. Ces explorations du lit marin n'ont que faiblement accru les poissons connus des naturalistes; mais beaucoup d'échinodermes nouveaux, parmi lesquels il s'en rencontre de fort curieux et d'une grande beauté, ont enrichi les musées, et M. Wyville Thomson, à lui seul, a pu décrire 250 espèces de mollusques encore inconnus. Quant aux limites de la flore maritime, elles sont restées telles qu'on les connaissait : au delà de 100 mètres, les algues deviennent rares; à 350 mètres, elles disparaissent complètement[2].

La richesse de la faune est d'autant plus grande dans les mers boréales de l'Europe, que leurs eaux affluent de régions différentes par le climat. Tandis que le courant d'eau tiède qui forme les couches supérieures apporte avec lui des animaux du sud, le contre-courant polaire entraîne des poissons

[1] *The Natural History of the European Seas.*
[2] Wyville Thomson, *Depths of the sea*, p. 45.

et d'autres êtres vivants d'origine septentrionale . c'est ainsi que dans la « zone froide » du canal des Färöer presque tous les échinodermes appartiennent aux mêmes espèces que ceux de la Scandinavie et du Grönland[1]. Mais, quoique les mers européennes soient de beaucoup les mieux étudiées de la planète, principalement sur les côtes de la Grande-Bretagne et de la Scandinavie, chaque exploration amène encore la découverte d'organismes nouveaux pour la science.

On peut se faire une idée de l'immensité de la vie dans l'Atlantique boréal par les formations géologiques auxquelles cette vie animale donne incessamment naissance. Dans la région maritime qui s'étend entre la Norvège, les Färöer et l'Islande, le fond de la mer, à 2000 mètres et davantage, est partout une argile calcaire de couleur grisâtre, provenant en très-grande partie des débris d'une espèce de foraminifère appelée *binoculina* par les naturalistes. Cet organisme a le même rôle géologique dans la mer de Norvège que le *globigerina* dans les parages du Grönland ; il forme aussi des assises crayeuses, même plus rapidement que le foraminifère des mers occidentales : l'argile que l'on retire du fond se change bientôt en une pierre solide[2]. En étudiant ces roches nouvelles, qui ne cessent de se déposer au fond de l'Atlantique, MM. Wyville Thomson et Carpenter les assimilèrent à la craie, et même ils émirent l'hypothèse que la période crétacée s'est, pour ainsi dire, continuée sans interruption et se continue encore dans les fonds des mers septentrionales. En effet, la craie qui naît actuellement dans ces eaux ressemble tellement à celle des falaises de l'Angleterre, qu'il n'est pas toujours facile au micrographe le plus habile de les distinguer; elle contient aussi un grand nombre de formes identiques aux fossiles de l'ancienne craie[3], et les espèces différentes présentent le même type : elles semblent s'être modifiées peu à peu pendant le cours des âges. Les analyses chimiques de Forchhammer, confirmées depuis par les explorateurs anglais, ont prouvé que la partie de l'Océan la plus riche en substances calcaires est précisément la région de l'Atlantique boréal comprise entre l'Irlande et Terre-Neuve : les animalcules y trouvent en quantité plus que suffisante les éléments qu'ils ont à fixer pour les changer en ces assises de rochers, où l'on retrouve parfois jusqu'à 60000 enveloppes calcaires par centimètre carré[4]. Dans les golfes de

[1] Wyville Thomson, *Depths of the sea*, p. 43.
[2] Sars, — Broch, *Bulletin de la Société de Géographie*, mai 1877.
[3] 19 foraminifères sur 110, d'après Rupert Jones.
[4] Mantell, — Wyville Thomson, *Depths of the sea*, p. 477.



CÔTE NORVÉGIENNE. — VUE DE THRONDHJEM

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

l'Atlantique, tels que le Kattegat et la Baltique, la proportion de calcaire est encore plus considérable[1]. La destruction des falaises riveraines fournit constamment des matériaux à la mer pour la construction de roches nouvelles.

Pendant le cours des dix derniers siècles, l'action de l'homme a pu modifier quelque peu la faune de l'Atlantique boréal. Les pêcheurs basques ont d'abord exterminé l'espèce de baleine qui fréquentait leurs parages. Plus tard, la baleine franche, que l'on rencontrait au large des côtes européennes dans toutes les mers du Nord, a été pourchassée à outrance par les Basques et d'autres marins ; depuis le commencement du dix-huitième siècle, on a dû la poursuivre de plus en plus loin au bord des glaces flottantes de l'Océan polaire : c'est en parcourant les mers où elle s'est réfugiée que Scoresby a pu recueillir les observations qui font de son livre l'un des plus utiles à consulter sur les mers glaciales[2]. Au commencement du siècle, on tuait en moyenne plus d'un millier de baleines par an dans les mers du Spitzberg ; en 1814, on en massacra dans ces parages quatorze cent trente-sept ; mais d'année en année l'animal se fit plus rare ; il avait disparu en 1840. Pour atteindre leur proie, les baleiniers ont à courir les mêmes dangers que les explorateurs des chemins polaires. Actuellement la chasse de la baleine est presque abandonnée dans l'Atlantique du Nord. Les pêcheurs de cétacés ne cherchent plus ces géants des mers, et quant aux énormes rorquals, ils n'ont pas assez d'huile pour que la capture en soit profitable ; jusqu'à maintenant on ne les a utilisés qu'en les découpant pour en fabriquer du guano. Le morse, jadis si commun que les Normands, sans quitter les eaux de la Scandinavie, trouvaient de quoi payer leur « denier de Saint-Pierre » en ivoire dentaire de cet animal, ne se rencontre plus que dans les parages du Nord : autrefois on évaluait à 70 000 ou 80 000 les morses qui peuplaient l'île de la Madeleine ; ils n'y sont plus maintenant assez nombreux pour valoir la peine d'être chassés ; mais les bateaux de pêche poursuivent toujours le globicéphale ou *grindehval*, dont les Féringeois ou marins des Färoër tuent, à eux seuls, plus de 1200 individus par an[3].

[1] Proportion du calcaire dans l'eau marine :

Moyenne de l'Océan.	2.96	pour 1000.
Atlantique boréal, entre le 30° et le 55° de latitude . . .	3.07	»
Kattegat	3.29	»
Baltique	3.59	»

(Forchhammer, *Philosophical Transactions*, 1865.)

[2] *An account of the Arctic Regions*, 1820.

[3] Irminger, *Notes sur les pêches du Danemark, des îles Färöer*, etc.

Les pêcheurs capturent aussi le *scimmus borealis* (*haakjäring, hakal*), grand squale qui voyage solitaire dans les profondeurs de l'Océan du nord, et le tuent pour lui enlever le foie; environ 23 000 requins de cette espèce sont massacrés chaque année sur les seules côtes d'Islande. On chasse surtout les phoques, dont cinq espèces peuplent les côtes de l'Islande, de Jan Mayen, du Spitzberg, et sont entraînés çà et là dans les mers glaciales sur les glaces flottantes que poussent les vents et les courants. Les phoques exterminés annuellement dans les eaux qui s'étendent de la Scandinavie au Grönland sont évalués à un millier[1]. L'industrie moderne, de plus en plus âpre à la curée, demande toujours une plus grande provision d'huiles et de peaux, et les pêcheurs continuent leurs tueries avec un acharnement croissant. Or, comme tout se tient dans la nature et que l'ensemble des organismes forme un enchaînement immense, des cétacés puissants aux foraminifères imperceptibles, toute rupture de l'ancien équilibre dans une des parties de la faune marine doit produire un déplacement général dans toutes les autres parties de ce monde vivant, jusqu'aux êtres les plus rudimentaires.

Quant aux poissons de mer que poursuivent les pêcheurs dans le voisinage des côtes et sur les bancs, ils ne semblent pas jusqu'à maintenant être menacés d'extermination par l'homme, tant est grande la multitude de leurs œufs : d'ailleurs les massacres de poissons que font les marins ne sont que peu de chose en comparaison du prodigieux carnage qui s'accomplit dans les eaux elles-mêmes entre les espèces ennemies. On sait quelle est l'importance de la morue pour l'alimentation de l'homme, mais il n'est pas à craindre que les pêcheurs des côtes d'Islande, ceux de Rockall, du banc des Färöer et du Doggerbank, dans la mer du Nord, ni les vingt mille Norvégiens et Lapons qui les poursuivent autour des îles Lofoten, en diminuent la race : seulement les bandes de ces animaux ne se montrent pas toujours dans les mêmes parages, et naguère, avant que le télégraphe électrique ne renseignât les marins, ceux-ci perdaient souvent plusieurs jours ou même des semaines à leur recherche. Tandis que la plupart des poissons, entre autres le saumon, l'esturgeon, l'éperlan, quittent les profondeurs des mers pour aller déposer leurs œufs dans les rivières et le long des côtes, la morue, ainsi que l'a découvert Sars, le célèbre naturaliste norvégien, pond ses œufs en pleine mer et les embryons se développent loin des rivages. Ainsi, quelle que soit la destruction du fretin et des grands poissons dans le voisinage du littoral, les immenses laboratoires où se renouvelle la race elle-même ne sont pas atteints.

Les harengs, dont on pêche au moins trois cent millions sur les seules

[1] Ch. Grad, *Esquisse physique des îles Spitzbergen.*

côtes de Norvège, ont dans l'histoire économique une valeur plus grande encore que celle des morues, et l'on sait combien ces poissons ont contribué à la prospérité générale de la Hollande et à sa puissance parmi les nations. Les pêcheurs ont pu croire souvent que ce poisson allait cesser de foisonner dans l'Océan; mais si les bancs de poissons se déplacent, ils n'en sont pas moins épais, et tous les ans on les voit surgir quelque part, rendant l'eau vivante, pour ainsi dire, et suivis par des bandes d'animaux carnassiers: « il semble qu'une île immense se soit soulevée, et qu'un continent soit près d'émerger[1]. » Pendant deux siècles après l'an mil le hareng se montra principalement dans la Baltique orientale; puis il se porta de préférence, jusqu'au milieu du seizième siècle, vers les rivages de la Scanie; ensuite les grandes stations de pêche furent celles de la mer du Nord, le long des grèves et des falaises de l'Écosse et de la Norvège; enfin pendant le cours du dix-huitième siècle, les harengs apparurent en grand nombre sur les côtes de la Suède occidentale, dans le Kattegat. Ces migrations imprévues ont eu quelquefois pour conséquence une disette générale parmi les pêcheurs du littoral abandonné. Malgré tous ces déplacements, le hareng n'est point un poisson de voyages annuels, comme on se le figurait autrefois; il habite de profondes vallées océaniques, d'où il monte vers les côtes pour y déposer ses œufs que la chaleur doit féconder. Les naturalistes ont découvert aussi que l'animal ne peut vivre dans les eaux dont la température est moindre de trois et demi degrés centigrades[2]; dès que les pêcheurs entrent dans une couche liquide plus froide, ils savent d'avance qu'ils n'y trouveront point de harengs. Les experts peuvent même reconnaître loin des pêcheries à quelle variété appartiennent les harengs, s'ils proviennent des côtes de la Norvège ou de l'Écosse, de la Baltique ou de la mer du Nord.

Cette dernière partie de l'Atlantique boréal, sorte de golfe ouvert entre la Scandinavie et la Grande-Bretagne, mais communiquant avec d'autres mers par la Manche et par le Sund, est extrêmement riche en vie animale, et c'est à juste titre que l'un de ses parages a été nommé Fishers' Bank ou « Banc des Pêcheurs », car les poissons s'y jouent par myriades et les bateaux de pêche viennent y prendre des morues vivantes pour les marchés de Londres et des autres grandes villes de l'Europe septentrionale. Ainsi que le fait remarquer Möbius[3], les fonds de la mer du Nord sont bien autrement productifs pour l'homme que les vastes étendues de landes formant au sud une partie de son littoral. En moyenne 900 chaloupes de

[1] Michelet, *la Mer*.
[2] A. Boeck, van Beneden, etc.
[3] *Das Thierleben am Boden der Ost- und Nord -See.*

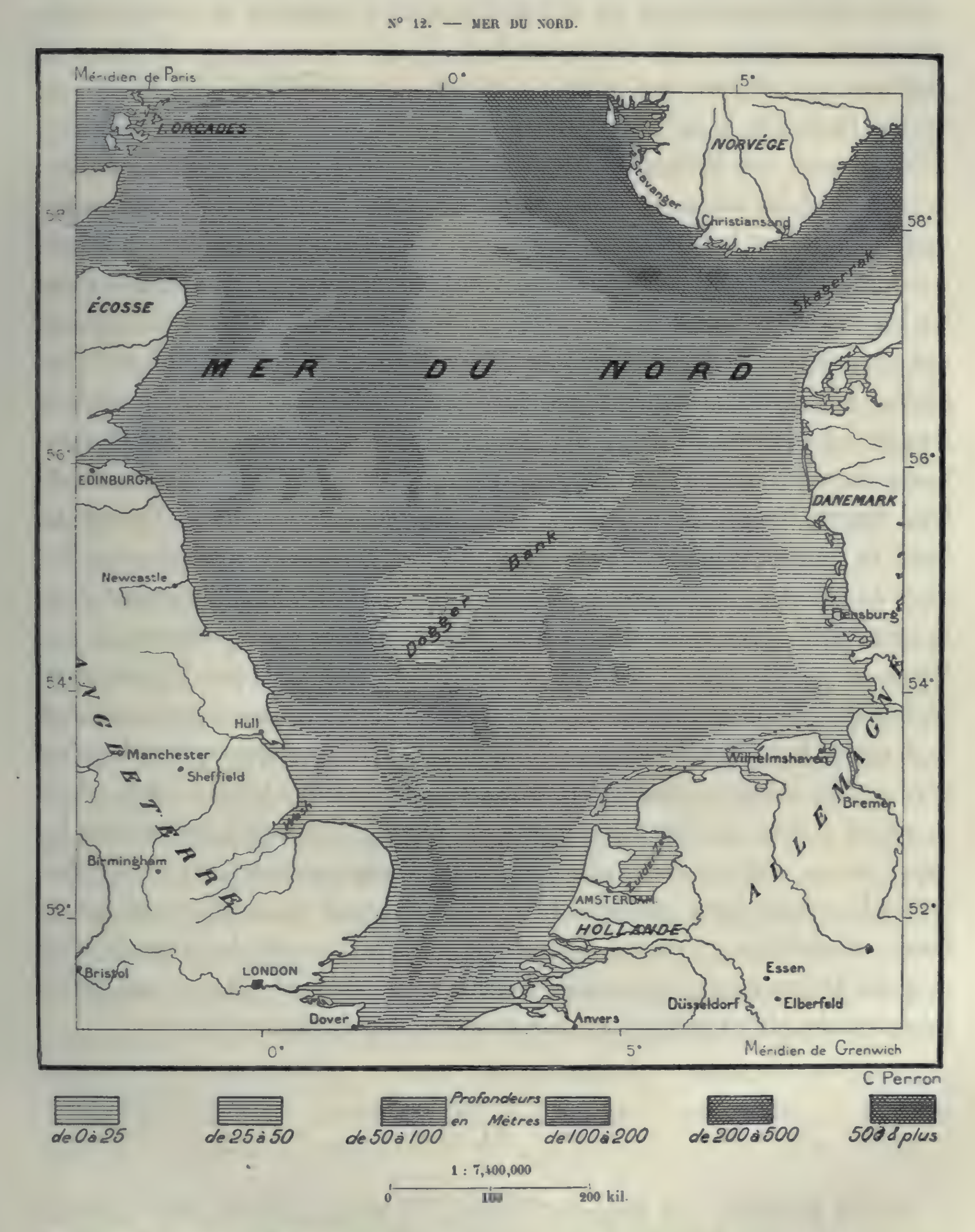
pêche, dont 650 appartenant à des armateurs anglais, se rendent sur ses bancs et l'on évalue à 75 000 tonnes la récolte de poissons qui est annuellement extraite de ses eaux : c'est de l'un de ses hauts-fonds, le Doggerbank ou « banc des Lougres[1] », que provient la morue la plus recherchée. La mer du Nord, étalant sa mince couche liquide sur le plateau qui porte les îles Britanniques, offre ces excellents fonds de pêche précisément parce qu'elle est sans épaisseur et que son lit n'est couvert nulle part de pierres et de rochers; les seuls objets résistants auxquels viennent de temps en temps se heurter les dragues des pêcheurs sont des bancs d'huîtres. Ces mollusques de la haute mer ont peu de saveur ; en revanche, on apprécie les huîtres des côtes, et dans le nombre il en est de très-estimées, notamment celles que l'on importe des côtes d'Angleterre pour les engraisser dans les parcs de la Belgique, et que l'on connaît sous le nom d'huîtres d'Ostende. C'est en vain qu'on a essayé de « cultiver » les huîtres sur la plupart des côtes allemandes de la mer du Nord. Si ce n'est sur quelques points des plages du Hanovre, et dans le voisinage des îles de Sylt, d'Amrum et de Föhr, où l'on trouve environ 5 millions d'huîtres répartis sur 47 bancs, il a été impossible de faire vivre ce mollusque : les vases trop molles des plages n'offrent pas à l'animal un point d'appui suffisant ; il paraît même, d'après le dire des marins, que les bancs des îles frisonnes existent seulement depuis le commencement du dix-huitième siècle[2]. D'une manière générale, les espèces sont peu nombreuses sur ces rivages, à cause de l'extrême uniformité des fonds; mais la plupart de ces espèces sont représentées par des quantités prodigieuses d'individus, grâce à l'abondance de nourriture que leur fournissent les cent cinquante espèces d'algues des bas-fonds[3] et les impuretés de toute espèce charriées dans les eaux marines par les fleuves qui s'y jettent. C'est par centaines de millions qu'il faut évaluer les moules, les pétoncles et autres coquillages que l'on ramasse chaque année sur les sables marins du Schleswig-Holstein pour en fabriquer de la chaux ou pour les employer à l'amendement des terres. La variété des espèces, animales et végétales, n'est vraiment grande, en proportion de la surface, que dans une seule partie de la mer du Nord, autour des rochers de Helgoland. A la variété des formes dans le relief marin correspond celle des organismes qui l'habitent.

Plus grande en superficie que les îles Britanniques, la mer du Nord est limitée du côté de l'Atlantique boréal par un rapide accore, connu sous le

[1] Non le « banc des Chiens », ainsi que le portaient d'anciennes cartes.
[2] *Expedition..... der Pommerania* en 1871.
[3] Prestel, *Boden von Ostfriesland.*

nom de *Kimmer* ou de « *Borneur*[1] », et se distingue nettement, par ses faibles profondeurs, de l'Océan qui roule librement ses flots dans la direction du pôle. Presque partout la sonde trouve le fond avant d'avoir traversé une couche

N° 12. — MER DU NORD.



liquide de plus de 50 mètres d'épaisseur. Ses grands abîmes, à l'orient de l'Écosse, ont 100 et 120 mètres. Dans ses parages méridionaux, l'endroit le plus profond, à 5 kilomètres au sud de Helgoland, n'a que 56 mètres : c'est

[1] *Neptune français.*

une couche d'eau à peu près égale à la hauteur du rocher qui domine cette région des flots. Dans son ensemble, le fond de la mer du Nord ressemble à ces *watten* de ses rivages dont les vasières s'étendent à perte de vue, traversées dans tous les sens par des fosses que les courants et les conflits de marées ont creusées dans les sables et que l'on peut comparer à des bras de méduses se ramifiant à l'infini. Le lit tout entier de la mer du Nord n'est qu'un immense banc, divisé en de nombreux bas-fonds secondaires. Évidemment, ces plaines de la mer, où tout relief naturel a disparu sous les sables et les vases, doivent leur uniformité singulière à un phénomène unique, agissant à la fois sur de vastes étendues. La plupart des géologues considèrent la mer du Nord comme ayant été, à l'époque glaciaire, le golfe où les courants poussaient en longs convois les masses flottantes tombées des glaciers de la Scandinavie, de l'Islande, de la Grande-Bretagne[1]. Ces glaces, se renouvelant incessamment dans le golfe sans issue, y laissaient tomber les pierres, les débris de toute espèce dont ils étaient chargés; les restes de montagnes et de plateaux, menuisés à l'infini, devinrent ainsi le fond marin. Encore de nos jours, ce travail de comblement de la mer du Nord se continue; les glaces ne viennent plus, il est vrai, s'échouer sur les côtes de la Frise; mais le courant polaire, qui se fait sentir faiblement dans le vaste golfe, y entraîne des pierres ponces rejetées par les volcans de Jan Mayen et de l'Islande[2]. C'est le même phénomène, quoique l'importance géologique en soit infiniment moindre. On se demande seulement comment il a pu se faire que la mer du Nord se comblât peu à peu, tandis qu'au nord-est la fosse du Skager Rak maintenait ses profondeurs de 300 à 500 et même à 800 mètres, le long des côtes de la Norvège méridionale. La cause en est probablement aux glaciers qui emplissaient jadis cette fosse profonde, ancien fjord immergé dans lequel viennent s'unir plusieurs autres fjords secondaires; c'est en dehors de cette cavité que les masses réunies des fleuves de glace entraient dans le grand courant polaire, qui devait les entraîner plus au sud et en distribuer les débris sur le fond.

III

La mer Baltique, vers laquelle s'avance, en forme de bras, cette fosse du Skager Rak, est, comme la mer du Nord, un golfe de l'Atlantique boréal, mais elle diffère de cet océan aussi bien par la composition que par les

[1] Ramsay, *Physical Geology and Geography of Great Britain*, p. 157.
[2] *Annales hydrographiques*, 4e trimestre 1873.

phénomènes de ses eaux. Le nom de Baltique, d'origine probablement lithuanienne, comme celui de l'île Baltia dont parle Pline, est, dit-on, synonyme de « mer Blanche » et lui viendrait de ses vagues courtes et clapoteuses, à l'écume blanchissante. Quant aux Allemands, ils lui donnèrent jadis, lorsque les rivages méridionaux de cette méditerranée étaient occupés par des Slaves, le nom de mer Orientale (*Ostsee*), et cette désignation, vraie pour le Danemark seulement, a fini par rester à l'ensemble du bassin maritime.

A certains égards, cette « mer Orientale » peut être considérée comme un affluent de l'Atlantique, car elle lui donne beaucoup plus d'eau qu'elle n'en reçoit. La Neva, le Niemen, la Vistule, l'Oder et les deux cent cinquante autres fleuves, grands et petits, qui se déversent dans la mer Baltique, lui apportent une masse liquide bien supérieure à celle que lui fait perdre l'évaporation. On n'a point encore mesuré directement ces apports; mais, à en juger par l'eau de pluie et de neige qui tombe en moyenne dans le bassin de la Baltique, on peut évaluer à douze mille mètres cubes par seconde l'accroissement normal de la mer intérieure. Tout cet excédant doit s'échapper en entier dans l'Atlantique par le Sund et surtout par le détroit du grand Belt, car le niveau de la Baltique n'est pas, comme on le croyait naguère, plus élevé que celui de la mer du Nord : les mesures précises faites aux deux extrémités du canal de l'Eider ont prouvé qu'en temps ordinaire les surfaces des deux mers sont précisément à la même hauteur[1]. Il faut donc que les eaux surabondantes de la Baltique trouvent leur voie vers la mer du Nord, et l'on remarque en effet un courant de sortie qui se porte régulièrement de Copenhague et Helsingör vers le Kattegat, si ce n'est quand il est renversé ou même neutralisé par les vents du nord[2]. Dans le grand Belt, porte de communication principale entre les deux bassins, la marche du courant de sortie est beaucoup plus régulière[3].

Néanmoins les fleuves maritimes qui s'échappent de la Baltique n'occupent point toute la profondeur du lit que leur offrent les détroits. De même que dans les Dardanelles et dans le Bosphore, un contre-courant inférieur d'eau plus saline, et par conséquent plus lourde, coule en sens inverse du

[1] Ant. von Etzel, *Die Ostsee und ihre Küstenländer*.

[2] Marche du courant superficiel dans le Sund pendant 134 jours :

De la Baltique à la mer du Nord.	86 jours.
De la mer du Nord à la Baltique.	24 »
Équilibre	24 »

Forchhammer (et Prosilius), *Philosophical Transactions*, 1865.

[3] *Expedition der Pommerania*, 1871.

courant supérieur d'eau relativement douce et légère, et va se répandre au loin dans le bassin de la Baltique. Si ce fleuve caché ne venait pas de l'Atlantique pour maintenir la salure de la mer intérieure, celle-ci, où ne se jettent que des rivières d'eau douce, perdrait en un petit nombre de siècles tout le sel qu'elle renferme; elle ne serait plus qu'un large fleuve ayant l'aspect d'un golfe de l'Océan, mais n'en faisant point partie. L'analyse chimique de l'eau de la Baltique recueillie à diverses profondeurs a permis de constater l'existence de ces contre-courants inférieurs du grand Belt et du Sund, qui renouvellent incessamment la salure de la mer suédoise : les proportions du sel contenu dans les eaux de la surface et dans celles des profondeurs diffèrent toujours de plusieurs millièmes. Dans le grand Belt, les explorateurs Meyer, Möbius, Karsten, Hensen, ont constaté que le courant supérieur d'eau peu salée a 18 mètres d'épaisseur et qu'au-dessous la masse d'eau saline venue de la haute mer est épaisse de près de 50 mètres[1]. D'ailleurs, les travaux hydrauliques entrepris dans le port de Copenhague et dans le Sund ont fourni aux ingénieurs les moyens de mesurer directement le contre-courant salin. On a remarqué fréquemment que lorsque deux navires à voiles de grandeur différente essayent de remonter le Sund en luttant contre le courant superficiel, beaucoup plus mince dans ce détroit que dans le grand Belt, le gros navire a de beaucoup l'avantage, grâce à l'eau profonde dans laquelle plonge sa carène et qui l'aide dans son mouvement. Au printemps, lors de la fonte des glaces, l'action des eaux salines se fait également sentir : de plusieurs degrés plus tièdes que le courant de la surface et néanmoins plus lourdes à cause de leur teneur en sel marin, elles fondent rapidement la partie inférieure des glaçons, et, grâce à elles, le phénomène du dégel s'accomplit en très-peu de temps. Pour expliquer la disparition presque subite des glaces, les pêcheurs prétendent qu'elles plongent en masse pour aller se désagréger lentement sur le fond même de la mer.

Quoique le contre-courant profond envoyé par l'Atlantique renouvelle incessamment la salinité des eaux intérieures, ainsi qu'on l'a fréquemment observé sur les côtes allemandes jusqu'à Rügen[2], cependant les golfes les plus éloignés de l'entrée ne reçoivent qu'une très-faible proportion de sels : du Skager Rak aux baies reculées de la Botnie et de la Finlande, les flots deviennent de moins en moins salés. Tandis que la salinité de la mer du Nord, quoique influencée déjà par la grande quantité d'eau douce sortie de la Meuse, du Rhin, de la Weser, de l'Elbe, est à peine inférieure à la

[1] *Expedition der Pommerania*, 1871.

[2] Meyer, *Untersuchungen über physikalische Verhältnisse des westlichen Theiles der Ostsee. Ein Beitrag zur Physik des Meeres.*

salinité moyenne de l'Océan, la proportion normale des sels est réduite de moitié à l'entrée de la Baltique, dans le Kattegat, dans le grand Belt et dans le Sund, du moins à la surface de l'eau. Vers le milieu de la mer intérieure, sur les côtes sud-orientales de la Suède, la salinité n'est que des six septièmes, et dans les golfes extrêmes, près de Saint-Pétersbourg, d'Umeå, de Torneå, l'eau superficielle est presque douce[1]. Même aux environs de Stockholm, dans les baies extérieures, les riverains peuvent boire sans inconvénient l'eau à peine saumâtre de la mer; mais quand les vents d'est se maintiennent longtemps et font refluer l'eau du large dans le dédale des canaux de Stockholm, le lac Mälaren lui-même se mélange d'un flot salin. Suivant les alternatives des vents et l'abondance des rivières qui se jettent dans la Baltique, la salure de ses eaux varie constamment dans les mêmes parages; cependant elle n'est point suffisante pour qu'il soit possible aux riverains d'extraire du sel de l'eau marine. Pendant la guerre de Crimée, les habitants de la Finlande et de l'Estonie, privés de la provision de sel que leur apportent d'ordinaire des navires du midi de l'Europe, allaient en demander à bord des vaisseaux anglais et français, au risque d'être faits prisonniers[2].

La mer Baltique diffère aussi de la mer du Nord et de l'Atlantique boréal par les grands écarts de sa température de saison en saison; à cet égard, elle ressemble plus aux lacs d'eau douce du nord de l'Europe qu'à la mer libre dont les flots viennent battre la Scandinavie. Tandis qu'au plus profond de l'hiver les côtes de la Norvège et de la Laponie, jusqu'au delà du cap Nord, ne se frangent pas d'un seul glaçon, tout le golfe de Botnie, tout celui de la Finlande se recouvrent d'une dalle de glace : la moindre salinité des eaux, leur manque de profondeur, enfin l'action des vents froids de l'est et du nord-est, que les collines de la Finlande et de la Russie ne peuvent arrêter dans leur course, sont les causes de cette congélation hivernale d'une grande partie de la Baltique. Les deux golfes restent pris en moyenne pendant cinq mois, de novembre en avril; mais les côtes germaniques de la mer principale sont aussi bordées de glaces jusqu'à une assez grande étendue en mer; les eaux libres qui s'étendent au centre du bassin sont parsemées de glaçons flottants, et les canaux de sortie sont interdits à la navigation à

[1]

Salinité moyenne de l'Océan	. . . .	34.404	pour 1000.
»	de la mer du Nord	32.823	»
»	du Kattegat et du Sund.	16.250	»
»	de la Baltique	4.331	»
»	de la rade de Kronstadt	0.610	»

(Forchhammer, *Philosophical Transactions*, 1865.)

[2] Ant. von Etzel, *Die Ostsee und ihre Küstenländer*.

cause des fragments glacés que les courants y promènent en longs convois.

En quelques années de grands froids, la Baltique a même été prise en entier, et des routes de commerce ont été frayées temporairement à sa surface. Au moins dix fois, pendant le treizième, le quatorzième et le quinzième siècle, la glace s'étendait en plaine continue des côtes de la Russie à celles de la Suède, des plages de l'Allemagne aux rivages de la Laponie; les îles du Danemark étaient réunies de chaque côté à la terre ferme, et même en dehors de la Baltique, le Jydland s'était rattaché à la Norvège. Des caravanes de marchands se rendaient de la Suède et du Danemark à Lübeck, à Rostock, à Stralsund, à Danzig : on érigea même des auberges au bord de ces routes, et des foires se tinrent sur la glace. Les loups passèrent aussi des forêts de la Norvège dans les plaines du Jydland. En 1658, des armées s'aventurèrent même sur la glace et s'y heurtèrent en batailles. Frédéric III, roi de Danemark, ayant imprudemment déclaré la guerre à la Suède, Charles-Gustave, qui guerroyait alors en Pologne, accourut aussitôt; il campa au bord du petit Belt avec son armée de 20 000 hommes, fit sonder la glace et y hasarda chevaux, canons, trains d'approvisionnement; il battit l'ennemi qui voulait l'empêcher d'aborder dans l'île de Fyen (Fionie), puis, s'engageant sur les glaces du grand Belt par les îles de Laaland et de Falster, il entra dans l'île de Själland et vint dicter la paix à Copenhague. Mais en 1809 la capitale de la Suède fut à son tour menacée par une expédition russe qui traversa la Baltique, à l'endroit le plus étroit du golfe de Botnie, là où se trouve l'archipel des Qvarken. Pendant les quatre derniers siècles, les grandes congélations de la Baltique ont été plus rares qu'elles ne l'étaient précédemment. Il y a pour l'ensemble du bassin un radoucissement certain dans la rigueur des froids extrêmes de l'hiver : c'est là un fait contraire à l'hypothèse de ceux qui croient, avec Adhémar, au refroidissement de l'hémisphère du nord depuis le douzième siècle[1].

Les montagnes de glace flottante ne se voient point dans la Baltique comme dans les mers polaires; mais çà et là des blocs détachés de la côte s'élèvent à 4 et 5 mètres au-dessus de l'eau et donnent comme une image affaiblie des fragments de glaciers que l'on voit cheminer sur les flots au sud du Spitzberg et du Grönland. Ces blocs, de même que ceux des époques glaciaires, font voyager quelquefois des pierres et d'autres débris : ils continuent, d'une manière affaiblie, ce transport des erratiques, jadis si important dans l'histoire géologique de la péninsule Scandinave, de la Finlande et de la Germanie. Les mémoires scientifiques citent un grand nombre de

[1] *Révolutions de la mer.*

faits qui témoignent de ce déplacement des rochers emportés du nord au sud par le courant de débâcle : on a même vu des blocs de granit, pesant des millions de kilogrammes, transportés ainsi de la côte finlandaise à l'île



N° 13. — PROFONDEURS DE LA BALTIQUE.

de Hogland[1]. Les glaces du littoral reçoivent de deux manières leur chargement de débris pierreux, soit par l'effet du dégel, quand les rochers du bord se fendillent et se délitent, soit à la suite des grandes froidures qui

[1] Von Baer; — Forchhammer; — Ant. von Etzel, *Die Ostsee*,

donnent une forte épaisseur à la glace et lui font saisir des pointes d'écueils qu'elle arrache du fond de la mer. Il est aussi certains parages, dans les régions peu profondes de la Baltique, où la glace se forme d'abord sur le lit marin, avant que la surface ne se congèle. Au nord de Helsingör est un petit banc de sable où, vers le commencement de l'hiver, les pêcheurs se trouvent environnés soudain par des glaçons, qu'ils voient monter du fond et qui renferment encore des fragments d'algues détachés des bancs[1].

La loi de décroissement des températures que l'on observe de la surface au fond dans l'Atlantique boréal, prévaut également dans les eaux de la Baltique, du moins en été; mais la transition de degré à degré y est beaucoup plus rapide, car la mer intérieure ne subit que bien faiblement l'action du courant qui vient attiédir les eaux des mers septentrionales. Les couches basses varient en température, comme celles de l'Océan, et sont en moyenne très-rapprochées du point de glace; le plomb de sonde qui va toucher le fond à 100 et 200 mètres de la surface traverse ainsi, dans un fort court espace, des couches liquides offrant un écart d'au moins 10 degrés. La mer Baltique n'est nulle part aussi profonde que le Skager Rak. Entre Copenhague et Bornholm, la sonde n'atteint en aucun endroit 60 mètres de profondeur; à l'est de Bornholm et sous la même latitude, elle descend jusqu'à 120 mètres, mais en moyenne à 80 mètres seulement, et des bancs sous-marins, tels que Stolpe-Bank, où l'on trouve 15 mètres d'eau, s'élèvent au-dessus des fonds. Plus au nord, là où la Baltique présente la plus vaste étendue entre ses rivages, la profondeur croît en proportion de la surface. La cavité la plus basse trouvée dans le lit marin par le navire d'exploration la *Pommerania*, en 1871, est entre Gotland et Windau; en cet endroit, la sonde a dû traverser une épaisseur de 250 mètres d'eau avant de trouver le fond; des sondages antérieurs, certainement erronés, avaient donné près de 400 mètres. Au delà du bassin central, le lit s'exhausse de nouveau, surtout dans les golfes. Mais, au sud aussi bien qu'au nord, les ports n'ont en général qu'une faible profondeur naturelle et ne peuvent recevoir que des navires ayant un tirant d'eau de 5 ou 6 mètres. Cependant la Baltique est, dans son ensemble, plus profonde que la mer du Nord proprement dite[2] : son lit n'a pas été nivelé, pour ainsi dire, et présente encore des inégalités nombreuses. A cet égard, il ressemble au fond des lacs d'eau douce parsemés en multitudes dans la péninsule Scandinave et dans la Finlande.

[1] Forchhammer, *Philosophical Transactions*, 1865.

[2]
Superficie de la Baltique.	358 000 kilomètres carrés.
Profondeur moyenne, d'après Meyer. . . .	63 mètres.
Contenance approximative	22 554 kilomètres cubes.

Il n'y a point de flux ni de reflux appréciable dans la Baltique. Au sud des détroits, les matelots n'ont plus à s'occuper de la marée, quoique les physiciens puissent en constater l'existence dans les ports du Mecklenburg et de la Poméranie et qu'ils en indiquent la hauteur, à quelques millimètres près : c'est ainsi que, dans le port de Wismar, l'écart entre le flux et le reflux de vives eaux est évalué à près de 9 centimètres; plus à l'est, cet écart va sans cesse en diminuant, jusqu'à ce qu'il échappe même aux observateurs les plus habiles. Que sont ces faibles oscillations de marée en comparaison des changements produits dans le niveau marin par les courants atmosphériques? Les vents d'ouest forts et continus font baisser les eaux dans le port de Kiel de $1^m,20$ à $1^m,50$[1]. Sur les plages basses de la Baltique, la ligne du rivage se déplace de plusieurs centaines de mètres suivant la direction du vent.

De même qu'à tous les bassins fermés, les oscillations de la mer aérienne impriment à la Baltique de grands balancements, analogues à ceux qui se produisent dans une cuvette : ce sont des « seiches » pareilles à celles du Léman et du lac de Neuchâtel. Schulten, le premier, a donné l'explication de ces phénomènes en montrant leur coïncidence avec les mouvements du baromètre. La hauteur de ces ondes est d'autant plus grande que la dépression de l'air est plus forte : elle s'élève fréquemment à plus d'un mètre; parfois même, quand la seiche est soutenue par des vents réguliers ou par des raz de marée, l'écart d'oscillation entre les hautes et les basses eaux est beaucoup plus considérable. C'est principalement au printemps, en automne, lors des changements de saisons, que l'eau se gonfle le plus fréquemment dans la Baltique; mais le phénomène se produit aussi en hiver, sous les couches de glace, que l'effort des eaux soulevées fait bomber en forme de voûte ou qu'elle rompt avec un bruit formidable. Des mouvements autres que les seiches, et non encore expliqués, ont aussi lieu quelquefois dans les eaux de la Baltique, mais à des intervalles très-éloignés. On raconte que par un beau temps la mer mugit, se gonfle et recouvre au loin ses plages : c'est ainsi qu'en 1779 elle inonda complétement la ville de Leba, dans la Poméranie orientale, en s'élevant de 5 mètres au-dessus de son niveau moyen : on donne à ces raz de marée le nom de *seebären*, « ours de mer », non sans doute à cause du mugissement qui accompagne la crue soudaine, mais plutôt parce que ce phénomène des *bären* a quelque analogie avec les « barres » des estuaires marins. D'autres fois, l'évènement contraire a eu lieu : sans

[1] Möbius, *Das Thierleben am Boden der deutschen Ost- und Nord-See.*

cause apparente, on a vu la mer se retirer à une grande distance le long des plages basses [1].

Il est certain que pendant les époques géologiques récentes la Baltique a grandement changé de forme, et les observations faites sur ses rivages montrent qu'elle change encore pendant la période actuelle. Dans son ensemble, la mer suédoise occupe une longue vallée parallèle au plateau scandinave, mais l'issue de cette vallée, sa porte de communication avec l'Océan, a changé de place. Les détroits du Sund et des Belt ont été ouverts à travers des roches qui formaient jadis une terre continue : en divers endroits de ces passages on voit les rives se correspondre, elles ont été rompues par la pression des eaux. En outre, les dépôts marins laissés dans l'intérieur de la Suède prouvent que la Baltique s'unissait directement au Kattegat par les grands lacs Wenern et Wettern, que relie maintenant les uns aux autres le canal de Göteborg. Le naturaliste Lovén a pêché dans ces lacs, à des profondeurs considérables, des crustacés, espèces arctiques marines appartenant les unes à la mer Glaciale, les autres au golfe de Botnie[2]. La présence de ces animaux prouve qu'à l'époque glaciaire ces lacs communiquaient avec la mer Baltique : c'étaient non des lacs d'eau douce, mais de vastes détroits d'eau salée, serpentant d'une mer à l'autre. Par l'effet du soulèvement de la presqu'île Scandinave, qui se continue de nos jours, ces détroits se changèrent en bassins fermés, et peu à peu l'eau alimentée incessamment par les pluies et les ruisseaux perdit toute sa salure. La plupart des animaux périrent, pourtant quelques-uns réussirent à s'acclimater et ce sont eux que l'on découvre maintenant dans les eaux les plus profondes des lacs suédois[3].

La Baltique est l'une des mers les plus pauvres en espèces animales, le mélange de l'eau douce et de l'eau salée, le grand écart des températures annuelles, n'y sont pas favorables au développement de la vie. D'après Nilsson, le nombre de ses poissons d'eau salée n'atteint pas même la trentaine, et les seules espèces de cétacés qui l'habitent sont les phoques ou « chiens de mer » et les dauphins, car les baleines et d'autres grands animaux qui viennent parfois s'échouer sur les côtes de la Scanie et même plus au nord, ne sont que des voyageurs égarés. Toutes les espèces de poissons et de cétacés qui peuplent la Baltique se trouvent également dans la mer du Nord : ce sont de simples immigrants. Les seules différences observées jusqu'à nos jours entre les animaux de la mer Scandinave et ceux de l'Océan

[1] *Globus*, n° 22, 1872

[2] *Mémoires de l'Académie des sciences de Suède*, 1861.

[3] Ch. Martins, *Du Spitzberg au Sahara*.



PÊCHE DANS LE SUND, AU LARGE D'ELSENEUR

Dessin de Th. Weber, d'après nature.

voisin, sont de simples variations causées par la différence des milieux : en passant des eaux moins froides et plus salées du Kattegat dans les eaux glaciales et presque douces des golfes de Finlande et de Botnie (Botten), certaines espèces se sont légèrement modifiées pour s'accommoder aux conditions de leur nouvelle patrie ; elles se sont surtout rapetissées : ainsi la moule comestible, dont la longueur, dans la baie de Kiel, est en moyenne de 8 à 9 centimètres, n'en a plus que 3 ou 4 sur les côtes de Gotland, et sa coquille est devenue si mince, qu'elle disparaît presque aussitôt après la mort de l'animal. Toutefois ces faibles changements ne suffisent pas pour légitimer les créations d'espèces baltiques tentées par les naturalistes scandinaves : peut-être le poisson d'eau salée que l'on pourrait le mieux considérer comme une espèce vraiment baltique est une morue, très-appréciée pour la saveur de sa chair, le *gadus callarius* ou *balticus*. Si les espèces immigrées du Kattegat dans la Baltique sont peu nombreuses, les individus de chacune des espèces auxquelles le milieu est favorable n'en foisonnent pas moins. On peut en avoir une idée par ce fait, que dans la baie de Kiel les pêcheurs ont capturé jusqu'à 240 000 harengs par jour et que chaque hareng avait dans son estomac au moins dix mille de ces petits crustacés appelés *tamora longicornis :* pendant la période de pêche, qui est d'environ trois semaines, plus de 50 milliards de *tamora* ont donc été dévorés par une seule espèce d'animal, dans une seule baie de la Baltique [1]. Le fjord d'Odense, par lequel les eaux du Kattegat pénètrent dans la côte septentrionale de l'île de Fyen, est fréquenté par une telle quantité d'excellentes morues, que, faute de débit, on les emploie quelquefois comme engrais, en les vendant aux paysans, qui les payent 2 à 3 francs la charretée [2]. C'est par milliards de millions qu'il faut compter les organismes pullulant dans le moindre golfe de la Baltique.

Le même contraste que l'on observe entre la mer libre et la mer fermée par les îles danoises, existe aussi entre le bassin occidental de la Baltique et le bassin oriental. A l'ouest de Rügen, sur les côtes du Mecklenburg et de Lübeck, les plantes, les animaux marins présentent un très-grand nombre de variétés qui ne se trouvent pas sur les plages du golfe de Stettin [3]. Dans son ensemble, le bassin oriental de la Baltique est beaucoup moins peuplé que les eaux occidentales, ce qui s'explique par sa température moindre et plus extrême, de même que par la nature saumâtre du liquide, qui ne convient ni aux animaux d'eau douce ni à ceux d'eau salée : les orga-

[1] Möbius, *Expedition der Pommerania*, 1871.
[2] Irminger, *Notice sur les pêches du Danemark*. Revue maritime et coloniale, sept. 1863.
[3] *Expedition der Pommerania*, 1871.

nismes qui ont pu s'adapter à ce milieu sont ceux qui peuvent supporter sans mourir les extrêmes de chaleur et de froid, et auxquels en conséquence Möbius propose de donner le nom d'eurythermes. Ainsi, on ne trouve dans ces parages que 69 espèces invertébrées, soit environ le tiers de la faune des mers qui baignent les îles danoises [1]. Partout où l'eau devient potable, la faune marine disparaît. Les golfes de Botnie et de Finlande sont habités exclusivement par des mollusques d'eau douce, et les vingt espèces de poissons qu'on y trouve sont aussi des espèces semblables à celles qui peuplent les lacs de la Finlande et de la Suède : ainsi la Baltique offre l'exemple curieux d'une mer ayant deux faunes distinctes, l'une océanique, l'autre lacustre. C'est qu'elle est double en effet : par ses grands bassins de l'ouest et du sud, elle est golfe de la mer ; par ses extrémités du nord et de l'est, elle se compose de lacs ouverts, semblables par leurs phénomènes et leurs produits aux eaux du continent qui les entoure.

[1] 216 espèces dans le bassin occidental ; 241 dans toute la mer Baltique. Möbius, *Expedition der Pommerania*, 1871.

CHAPITRE II

LA BELGIQUE

I

Au nord du détroit où se rejoignent les courants de marée qui viennent de contourner la Grande-Bretagne, la mer du Nord est bordée, sur une longueur de 67 kilomètres seulement, par le territoire de la Belgique. Cet État, qui se trouve en entier sur le versant de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin, est l'un des plus petits de l'Europe et, comme puissance indépendante, il n'existe pas même depuis un demi-siècle. Ses frontières l'enferment en un espace trop étroit pour qu'il puisse compter fièrement sur lui seul dans les conflits des peuples; les faibles dimensions de son domaine, qui est environ la 4500e partie de la superficie des terres[1], l'autoriseraient à revendiquer le privilège de la neutralité, quand même tous ses voisins n'auraient pas été d'accord pour lui laisser son existence autonome, dans l'intérêt de l'ordre public européen. Mais, quoique si pauvre en étendue territoriale, la Belgique se distingue entre tous les pays d'Europe par des traits particuliers, et même, à certains égards, elle est au premier rang. Ainsi que dans les masses rocheuses une partie de la pierre reste avec sa constitution particulière entre les molécules qui se groupent autour de centres de cristallisation également puissants, la Belgique, sollicitée à la fois par la France, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, ayant pendant des siècles appartenu à des maîtres étrangers, Espagnols, Autrichiens, Français ou Néerlandais, n'en a pas moins gardé, malgré tous les changements politiques, une existence à part, reconnue maintenant d'une manière officielle par les autres États. Très-riche par elle-même, elle est devenue par excellence une contrée

[1] La 4541e partie de la surface des terres (d'après Behm et Wagner), la 17314e partie de la surface planétaire.

de passage pour les hommes, de transit pour les marchandises : nulle région de l'Europe occidentale n'a en proportion de son étendue une égale importance comme intermédiaire de commerce. La Belgique est, pour ainsi dire, un vaste carrefour; la population s'y est groupée en beaucoup plus grand nombre pour une même surface que dans la plupart des pays du monde : aucun des États d'Europe n'a plus d'habitants par kilomètre carré; en beaucoup de districts ruraux, les hommes y sont plus pressés qu'ils ne le sont, par exemple en Russie, dans certaines circonscriptions urbaines portant le nom de villes. Les richesses du sous-sol, en même temps que les facilités des échanges, ont aidé cette population si nombreuse à trouver sa subsistance dans l'espace étroit qu'elle occupe. Par certaines industries manufacturières, aussi bien que par son commerce extérieur, la Belgique est, relativement au nombre de ses habitants, le premier pays de l'Europe; à cet égard, elle est supérieure même à l'Angleterre. Enfin, toute petite qu'elle est, la contrée qui parmi ses villes compte Liége, Courtrai, Gand, Bruges, Anvers, peut revendiquer quelques-unes des plus nobles pages de l'histoire[1].

Des plaines du littoral, où quelques champs endigués se trouvent au-dessous du niveau moyen des eaux, le sol de la Belgique s'élève par degrés vers l'est et le sud-est jusqu'au plateau des Ardennes, faîte général de tout le territoire belge et du Luxembourg, ainsi que d'une partie de la France du nord.

Les hauteurs ardennaises, dont le point culminant n'est guère inférieur à 700 mètres, sont formées des roches les plus anciennes de la Belgique : ardoises et quartzites, elles sont le noyau central autour duquel se sont déposés les terrains stratifiés de la contrée. Beaucoup plus élevé pendant les époques géologiques antérieures, le massif de l'Ardenne est une grande ruine, que des failles, des écroulements, l'action des eaux ont divisée en fragments distincts et constamment abaissée pendant le cours des âges. Cependant la faible hauteur des collines de l'Ardenne, la nature de ses roches, le manque de terre végétale suffisent pour donner à cette région de la Belgique un aspect qui contraste singulièrement avec celui de tout le reste de la contrée. L'angle sud-oriental du pays, qui s'étend de la France à l'Allemagne, des falaises de la Meuse aux bords de la Vesdre, et qui forme les Hautes Fagnes ou l'Ardenne proprement dite, est comme un petit monde

[1]

Superficie de la Belgique.	Popul. en 1840.	Popul. en 1880.	Popul. probable en 1883.	Popul. kilom.
29 455 kil. carrés.	4 073 150 hab.	5 536 654 hab.	5 596 500 hab.	190 hab.

à part, bien différent de la Belgique inférieure, si remarquable par la richesse de ses cultures, le grand nombre de ses villes, la multitude de ses habitants. Les hauteurs d'entre Moselle et Meuse sont en général d'un aspect mélancolique ; si ce n'est dans quelques vallées herbeuses, où se ramifient des rigoles d'irrigation, et dans les défilés où les eaux d'un vivier font mouvoir des roues et des pilons, on ne voit que des taillis de hêtres, de chênes, de bouleaux, des bois de pins, des landes que percent çà et là des pointes de roches, des pâturages maigres où des fougères, des touffes de genévriers se mêlent au gazon des pentes, tandis que dans les bas-fonds les joncs et les mousses croissent au bord des tourbières. Dans ces dernières années pourtant, le reboisement a changé la physionomie de la contrée ; de véritables forêts rendent à certaines parties de l'Ardenne l'aspect qu'elle avait, il y a quinze siècles, au temps où les grands bois s'étendaient des bords de l'Oise à ceux du Rhin.

Sur les collines de la région la plus sauvage, la couche de terre végétale est de quelques centimètres à peine et repose en maints endroits sur le roc nu ; de faibles arbrisseaux peuvent à peine y faire ramper leurs racines ; ailleurs la roche, recouverte d'une pâte imperméable par le schiste argileux désagrégé [1], garde les eaux de pluie à la surface, et celles-ci s'étalent en nappes fangeuses dans les cavités de la pierre. Les demeures humaines sont rares dans cette région et celles qui se montrent au milieu des bruyères ou des bois, sont des maisons de briques ou de schistes, couvertes d'ardoises ou de chaume, toutes de l'aspect le plus maussade : auprès d'elles, la moindre masure italienne prendrait l'apparence d'un monument de l'art. Le nom même de « Paris en Ardenne » donné par ironie à la ville de Bastogne témoigne de la pauvreté générale des bourgs de la contrée. Longtemps les rares populations de l'Ardenne, protégées contre l'invasion par leur isolement même, aussi bien que par leur misère, purent garder leurs anciennes mœurs. Le culte de la déesse Ardoine (Arduinna), que l'on confondait avec Diane, se maintint beaucoup plus longtemps dans la région du plateau que dans les plaines avoisinantes ; les derniers autels n'y furent renversés qu'au septième siècle [2], à l'époque où, suivant la légende, saint Hubert rencontra dans la forêt des Ardennes le cerf portant sur son front, entre ses deux hauts andouilliers, la croix resplendissante [3]. Cependant les gens de la plaine, qui jadis changèrent, de gré ou de force, les pratiques religieuses et les mœurs

[1] J. C. Houzeau, *Essai d'une géographie physique de la Belgique.*
[2] Alph. Leroy, *Patria Belgica*, III.
[3] Alfred Maury, *Grandes forêts de la Gaule*, p. 161.

des Ardennais, renouvellent de proche en proche le sol lui-même. Aux abords des villes du pourtour de l'Ardenne, on voit quel besoin de travail existe en Belgique par l'acharnement avec lequel sont utilisées des ressources qui seraient négligées partout ailleurs. Au moyen de chaux répandue sur le sol, les agriculteurs cherchent à vivifier la terre inerte; là où la roche est nue, des carriers l'exploitent pour en tirer de la chaux, de l'ardoise, des pierres à bâtir, du minerai, des argiles plastiques; le moindre cours d'eau est retenu captif, de distance en distance, par les barrages d'usines.

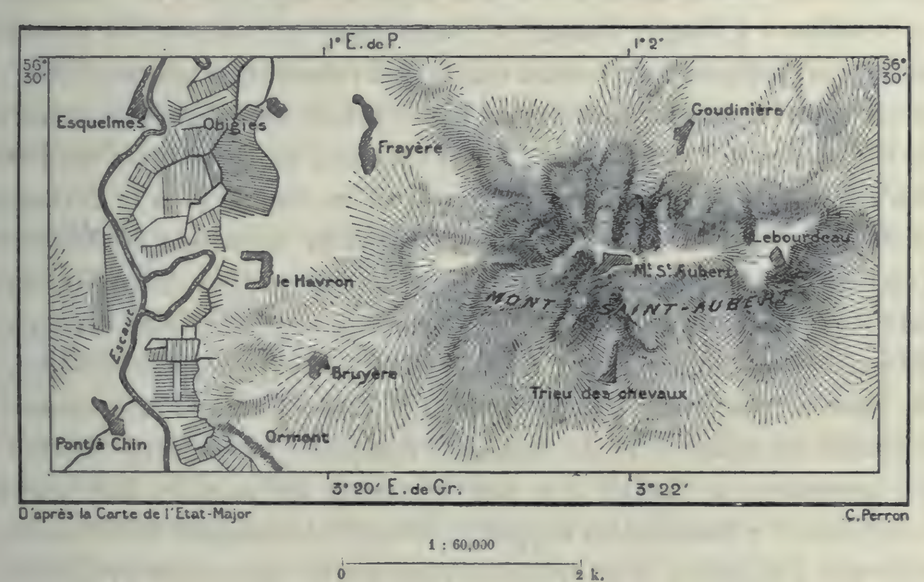
Sur le versant méridional des Ardennes, un district lorrain, dont les assises jurassiques se prolongent au loin en France et dans le Luxembourg, appartient encore politiquement au territoire de la Belgique : c'est une partie des bassins de la Semoy et de la Chiers; mais cette « Petite Provence », bien abritée au nord par le massif des Fagnes, est une région de faible étendue. Le versant septentrional des Ardennes occupe au contraire une part considérable de la Belgique : les roches calcaires et schisteuses de cette région, dont l'altitude moyenne est d'environ 275 mètres, s'étendent des frontières de la France à celles de l'Allemagne et forment un plateau très-accidenté, coupé de vallées profondes : des forêts, qui croissent sur les terrains schisteux, alternent avec les belles cultures des pentes calcaires et les prairies des bas-fonds humides. Dans son ensemble, toute cette région est par son aspect, aussi bien que par son altitude, le gradin extérieur de l'Ardenne. Entre la Sambre et la Meuse, elle est connue sous le nom de Marlagne; entre la Meuse et l'Ourthe, on l'appelle Condroz, vieux nom gaulois qui fut celui de la vaillante nation des Condruses; plus au sud, autour de la ville de Marche, c'est la Famenne, que l'on croit avoir été ainsi nommée de la peuplade de Pemannes ou Phemannes[1] ; enfin entre la Meuse et la Vesdre, ses beaux pâturages sont renommés au loin sous la désignation de pays de Herve. Les géologues et les agronomes donnent à la zone entière l'appellation de région condruzienne, d'après le Condroz, qui en est la part la plus importante.

La Sambre et la Meuse indiquent approximativement par leur cours la limite de la contrée montagneuse. Au nord de ces rivières commence la Belgique moyenne, plateau doucement ondulé, s'inclinant par degrés vers la mer, arrosé par de nombreux cours d'eau qui serpentent en de larges et peu profondes vallées. Çà et là des bois, des ruisseaux, des coteaux en pente douce, des moulins, des édifices à tourelles donnent un aspect gracieux aux paysages de la contrée; mais le relief du pays est trop faible pour qu'il n'ait

[1] Charles Piot, *Les Pagi de la Belgique;* — Emile Tandel, *Notes manuscrites.*

pas été malheureusement facile de le vulgariser en maints endroits par des amas de bâtisses et des cultures distribuées sans goût. Dans cette partie du territoire, la plus uniformément belle est celle qui se prolonge à l'ouest vers les frontières de France. Dans le Tournaisis notamment, les immenses prairies, les ormeaux et les autres arbres qui bordent les routes et les canaux, en doubles, triples et même septuples rangées, enfin les collines, que leur isolement même fait paraître plus majestueuses, donnent à la contrée une véritable beauté. Toutes les régions de la Belgique moyenne, à l'est la Hesbaye, au centre le Brabant, au sud et au sud-ouest le Hainaut et le Tournaisis, sont recouvertes d'une couche limoneuse, çà et là mêlée de

N° 14. — MONT SAINT-AUBERT OU DE LA TRINITÉ, PRÈS DE TOURNAY.



cailloux et de sable, que les inondations des âges quaternaires ont enlevée aux plateaux montagneux des Ardennes; les cailloux de transport ou « pierres de fagnes » y emplissent en lits épais les vallées les plus rapprochées du massif, puis diminuent de plus en plus vers le nord et l'ouest, en proportion de l'éloignement du point de départ. Ce limon, analogue au löss de la vallée rhénane et connu par les géologues belges sous la désignation générale de limon hesbayen, cache toutes les formations plus anciennes du sous-sol : schistes et porphyres, conglomérats, grès, calcaires, et ces terrains houillers qui remplissent une longue dépression, ouverte du bassin de Liège à celui de Mons et de la Flandre française; la houille proprement dite y entre pour un quarantième environ.

A leur surface, les roches de la formation carbonifère sont assez unies,

mais les explorations souterraines des géologues ont démontré que le fond de la dépression houillère est très-inégal et que vers Namur il se relève jusqu'à la superficie du sol actuel : en cet endroit, l'érosion a fait disparaître toutes les couches supérieures, et les strates houillères les plus basses, celles qui donnent la houille « maigre à courte flamme », viennent affleurer la surface. De chaque côté de ce seuil, l'ensemble de la formation s'incline, à l'est vers Liège, à l'ouest vers Mons, et forme ainsi deux bassins à pentes opposées dont la profondeur s'accroît peu à peu dans la direction de ces deux villes : on estime qu'elle atteint 2370 mètres au-dessous du niveau de la mer, près de Boussu, à l'ouest de Mons[1]. Sous la ville de Liège, elle paraît être moins considérable. Dans le bassin du Hainaut, on ne commence à rencontrer les houilles « grasses » que près de Charleroi ; les houilles « à longue flamme », employées surtout pour la préparation du gaz d'éclairage, et connues sous le nom vulgaire de « charbon Flénu », ne se trouvent qu'aux environs de Mons, parmi les couches supérieures du bassin. Les diverses couches, dont l'épaisseur moyenne est d'un demi-mètre à un mètre, sont très-nombreuses : on en connaît dans le Borinage, au sud de Mons, de 130 à 160, dont les deux tiers sont exploitables; il en existe une cinquantaine d'utilisables dans la province de Liège[2]. Mais pour les atteindre et les extraire, tout en maintenant la solidité des roches qui forment le « mur » et le « toit », que de travaux, ensemble prodigieux de galeries, pareilles aux rues de villes qu'on aurait superposées ! A l'ouest de Mons, vers la frontière française, les « morts-terrains » qui recouvrent la houille ont une épaisseur de plus de 300 mètres et renferment d'inépuisables nappes aquifères et des couches de sables mouvants que l'ingénieur a dû traverser pour arriver aux veines productives. « Ces travaux de percement, dit M. Cornet, sont les plus grandioses que l'art des mines ait jamais entrepris. » La faune fossile que l'on trouve dans le terrain houiller de la Belgique n'est pas d'une grande richesse, mais les restes de la végétation y sont fort nombreux : on y reconnaît surtout des fougères, des calamites, des lépidodendrons, des sigillariées.

Par un de ces phénomènes de compression latérale dont les assises terrestres offrent tant d'exemples, les couches supérieures du bassin de Charleroi ont été reployées plusieurs fois sur elles-mêmes de la manière la plus étrange : au-dessous de Charleroi, elles sont pliées 22 fois et n'occupent guère qu'une largeur de 6600 mètres au lieu de 11 kilomètres et demi

[1] Michel Mourlon, — Cornet, *Patria Belgica*, t. I, p. 134, 206, etc.
[2] Renier Malherbe; — Dewalque, *Bulletin de l'Académie de Belgique*, 1875.

qu'elles recouvriraient si elles étaient restées horizontales [1]. Cette région basse que parcourt la Sambre, et, bien plus encore celle où coulaient jadis les eaux de la Haine, remplacée maintenant par un canal, fut, avant l'époque crétacée, un des pays les plus accidentés du globe. Il était traversé par des montagnes qui ne le cédaient pas en relief aux Alpes actuelles et qui se dressaient des côtes de la Manche au bassin de la Roer, au-dessus des contrées qui sont devenues la Belgique méridionale. Des failles prodigieuses, ouvertes dans les roches houillères, témoignent de la grandeur des révolutions qui se sont accomplies dans cette partie de l'Europe. La faille de Boussu a fait plonger les strates d'une hauteur d'environ 2200 mètres; au midi, une autre faille refoula les terrains du sud au nord, les transporta sur un espace de 10 kilomètres et les redressa à 5000 mètres au moins au-dessus du niveau qu'ils occupent aujourd'hui [2].

L'histoire nous raconte quelle a été l'importance stratégique, dans les conflits des nations, de ces plaines de la Belgique moyenne, qui recouvrent des terrains si tourmentés, et qui sont devenues maintenant si riches par leur agriculture et leur industrie. La géographie explique la destinée naturelle de ce pays comme grand chemin des peuples : c'est là qu'avant l'ouverture des routes artificielles s'étendaient les premières campagnes d'accès facile entre les bassins de la Meuse et du Rhin et celui de la Seine, uni par l'isthme d'Orléans à la vallée de la Loire; le cours de l'Oise, celui de l'Escaut, guidaient, pour ainsi dire, vers ces campagnes les populations en marche et leur faisaient éviter, d'un côté, les âpres rochers des Ardennes, de l'autre les marécages incertains du littoral maritime. Cette région, quoique peu élevée, est pourtant un faîte naturel entre deux bassins fluviaux, et ceux qui la parcourent n'ont point à traverser de rivières abondantes : de simples ruisseaux sont les obstacles naturels à franchir; les chemins creux y sont plus dangereux que les vallées. De tout temps aussi on a pu trouver sur cette route les lieux d'approvisionnement facile, grâce à la fertilité naturelle du pays. Tous ces avantages, qui jadis avaient une importance relative beaucoup plus considérable que de nos jours, faisaient de la Belgique moyenne, de même que de la Flandre française, un des territoires les plus fréquemment disputés entre les armées. De Courtrai à Jemmapes, à Fleurus et à Waterloo, que de grandes batailles y furent livrées depuis l'extermination des vaillants Nerviens par César, et que de forteresses situées dans le voisinage des limites politiques ont été bâties pour

[1] Amédée Burat, *Géologie de la France.*
[2] Cornet et Briart, *Sur le Relief du sol en Belgique après les temps paléozoïques.*

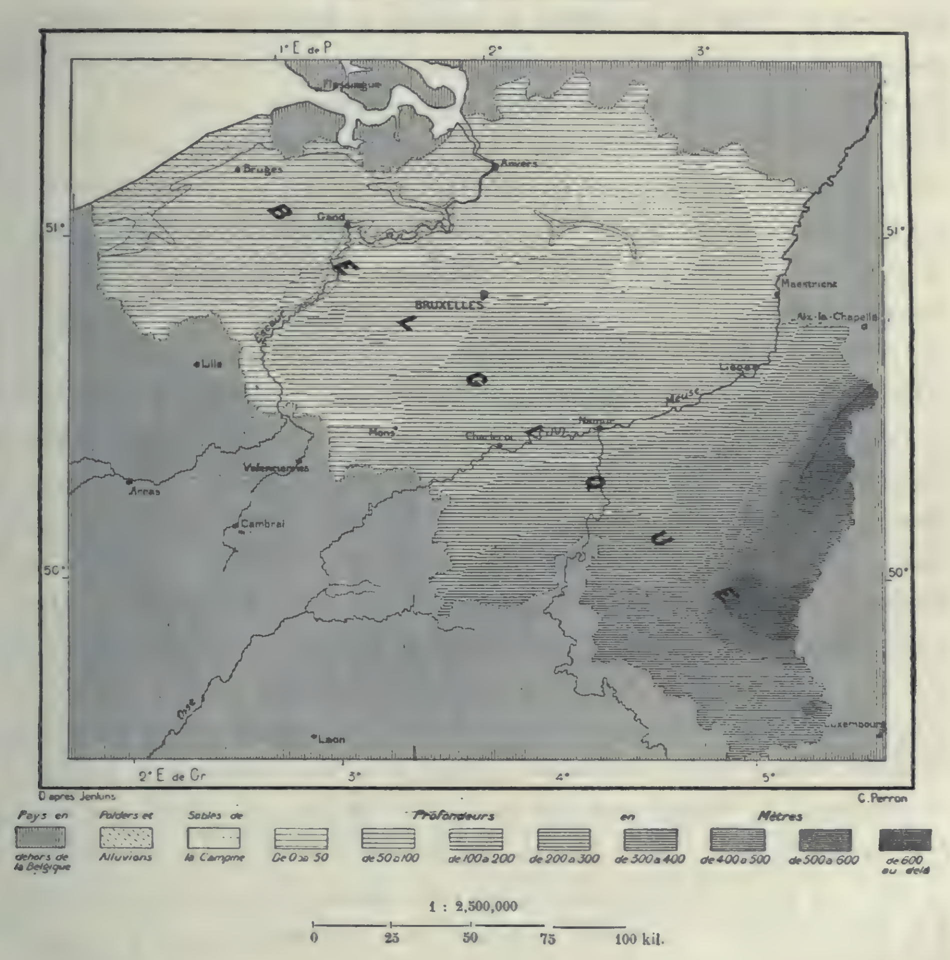
remplacer les frontières naturelles absentes! Dans les vastes plaines qui s'étendent au sud et à l'est de Bruxelles, des maisons de ferme rappellent par leur construction même que, si le pays est d'une grande richesse agricole, il était aussi exposé à de fréquentes incursions de guerre. Les demeures, basses et massives, s'ouvrent par leurs fenêtres sur une cour intérieure, et ne communiquent avec le dehors que par une porte surmontée ordinairement d'une tour carrée[1].

En dehors de la région du limon hesbayen, on entre dans une contrée dont le sol superficiel lui-même, composé de sable, est d'origine océanique. Cette contrée est la Campine, la « campagne » par excellence, qui comprend la plus grande partie de la Belgique nord-orientale. Déjà sur les lisières de la Campine, des territoires étendus qui eurent jadis le même aspect ont été si bien transformés par la culture, qu'ils se sont, pour ainsi dire, ajoutés à la Hesbaye : tel est le Hageland ou le « Pays des Haies », dont les sables stériles et les halliers, remplacés maintenant par de belles cultures, occupaient le nord-ouest du Brabant. Dans la Campine même, dont l'altitude moyenne est d'environ 75 mètres, des oasis de champs fertiles, de plus en plus nombreuses, parsèment la surface des landes. En beaucoup d'endroits on trouve l'argile à moins d'un mètre de profondeur, de sorte que les agriculteurs peuvent, sans trop de frais, la ramener à la surface et la mêler au sable pour obtenir un bon sol de labour. Mais l'ancien aspect de la Campine se maintiendra longtemps encore dans les régions les plus sablonneuses. Là s'élèvent des dunes, parfaitement semblables à celles du littoral de la mer du Nord, si ce n'est qu'elles sont formées de molécules arénacées plus grosses et contiennent de petits fragments des terrains de transport[2]. Les dunes de la Campine et celles des côtes sont recouvertes des mêmes espèces de plantes : quoique très-éloignés de la côte actuelle, les monticules de la Campine sont encore mobiles ; le vent les déplace, là où des arbres n'en consolident pas les grains de sable : on peut citer en exemple les dunes de Beverloo, où se font les grands exercices militaires. Entre les rangées de monticules, le sol est couvert de bruyères, de thyms, de labiées aromatiques, et çà et là parsemé de flaques. Les eaux qui tombent dans ces solitudes se chargent du tannin des bruyères et pénètrent dans le sous-sol, agglomèrent les grains de sable et en forment un tuf compacte de couleur rougeâtre, entièrement pareil à l'*alios* des landes de Gascogne et du Jydland : cet alios renferme aussi en divers endroits

[1] Van Bemmel, *Patria Belgica*, I.
[2] Alph. Belpaire, *De la plaine maritime depuis Boulogne jusqu'au Danemark.*

du fer que l'on peut exploiter comme minerai. On a des raisons de croire que certaines parties de la Campine étaient jadis beaucoup plus cultivées qu'elles ne l'étaient au milieu du siècle actuel, avant tous les grands travaux de reconquête agricole. Au-dessous de la couche superficielle du sol on a trouvé des arbres de haute futaie renversés, des armes, des restes de constructions. On sait qu'au moyen âge de grandes abbayes s'étaient

N° 15. — HAUTEURS DE LA BELGIQUE.



entourées de territoires cultivés de beaucoup d'étendue; mais à la suite des guerres du seizième siècle la population dut s'enfuir, se réfugier dans les villes, et les plantes sauvages reprirent possession du sol[1].

La Flandre, qui continue la Campine à l'ouest, en est le prolongement géologique. Les dépôts superficiels du sol y sont aussi formés de sables

[1] E. de Laveleye, *Patria Belgica*, t. I, p. 511.

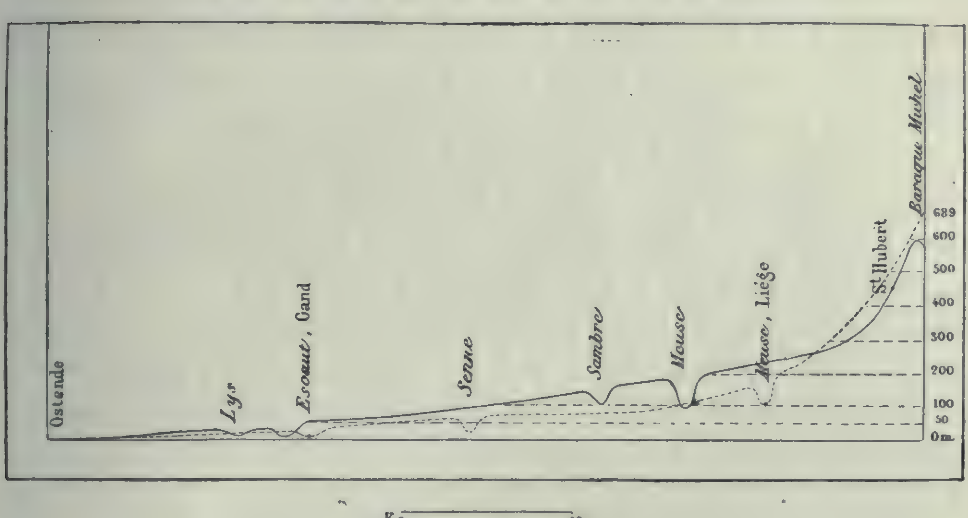
d'origine marine et des formations récentes s'étendent au-dessous, sur une grande épaisseur, ainsi que l'a révélé le puits artésien d'Ostende. Ce forage a rencontré à 300 mètres de profondeur, sous les couches de craie, un terrain que l'on croit être de formation silurienne[1] : c'est là seulement que se trouvent les solides assises continentales, qui se redressent dans l'Ardenne à plus de 600 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les travaux des fortifications d'Anvers ont aussi permis d'explorer une partie de ces anciens fonds marins, en mettant à découvert de grands dépôts tertiaires qui renferment par milliers des ossements de baleines et de phoques, de reptiles, de poissons et d'oiseaux, toute une faune disparue. Les sables infertiles des Flandres n'auraient jamais pu donner que de mauvaises récoltes si les habitants n'avaient partout ramené à la surface le sous-sol argileux ; c'est ainsi qu'ils ont changé leur terre naturellement stérile en campagnes d'une grande fécondité : ils en ont fait « cette bonne Flandre, le meilleur comté de la chrétienté », ainsi que le disait l'un de ses fils, le grand géographe Ortelius. Leur pays est devenu ce que la Campine pourra, grâce au travail, devenir elle-même dans un temps plus ou moins éloigné. Du reste, les terres sablonneuses de la Flandre se continuent en maints endroits, surtout dans le voisinage du littoral, par des espaces jadis emplis de tourbe, et que la charrue a transformés de la même manière que les sables. Ainsi le pays de Waes était jadis un immense marécage : on voit encore çà et là des restes des anciennes fondrières, et les larges fossés qui séparent les champs sont encore trop remplis; mais la terre grasse est d'une grande fertilité naturelle, et les industrieux Flamands ont su la nettoyer et l'aménager en « jardin ». Les champs, clos de haies, ombragés de grands arbres, sont pour la plupart de dimensions régulières; dans chaque domaine s'élève une maison modeste, mais propre, commode, ornée de fleurs, entourée de hangars et de granges. Les villages sont peu nombreux : de loin, on croirait que le pays est couvert de bois; toutes les constructions sont cachées par la verdure.

Des lacs intérieurs, les *moeres*, qu'avait formés l'accumulation des eaux à la base orientale du cordon de dunes, ont été asséchés comme les marais de Waes et transformés en polders, semblables à ceux de la Hollande, quoique moins étendus. Là aussi la superficie du sol se trouve au-dessous du niveau moyen des eaux; là aussi les cultures sont défendues contre le retour offensif des rivières et des marées par de hautes et puissantes digues; là aussi les terres sont découpées régulièrement en îlots rectangulaires par des canaux portant les batelets des agriculteurs : presque tous les

[1] Michel Mourlon, *Patria Belgica*, t. I, p. 108.

noms de lieux rappellent l'ancien état à demi-fluide du sol de la contrée[1]. Jadis le pays était très-insalubre, et dans les régions saines de l'intérieur on parlait avec effroi de la « mort d'Ypres ». La plaine n'a pas encore été parfaitement assainie par la végétation, et la mortalité des villes de la Flandre occidentale est grandement accrue par les miasmes paludéens qui s'élèvent en été des bas fonds[2]; mais c'est dans leur voisinage immédiat, de l'autre côté du cordon de dunes et de leurs bois, que se trouvent les grandes

N° 16. — PROFIL DE LA BELGIQUE, DU NORD-OUEST AU SUD-EST.



Ko 50

Echelle des longueurs 1 : 2.300.000
Échelle des hauteurs 1 : 25.000

La ligne pleine, entre Ostende et Saint-Hubert, coupe la Sambre entre Charleroi et Namur, et la Meuse au nord de Dinant.
La ligne pointillée va d'Ostende à Baraque-Michel (Hautes Fagnes), passe par Gand, coupe la Senne au nord de Bruxelles et la Meuse à Liège.

stations de santé de la Belgique, les villes de bains de mer, si peuplées pendant la belle saison.

La région des dunes maritimes qui forme le rempart extérieur de la contrée est si peu considérable par son étendue, si mince en certains endroits, si peu élevée, qu'elle pourrait sembler insignifiante en comparaison des anciennes dunes de la Campine : la superficie totale en est évaluée seulement à 374 hectares. La comparaison des cartes anciennes avec les documents modernes confirme la tradition qui parle de l'amoindrissement graduel du cordon de dunes. Depuis mille ans, ce rempart naturel de défense a certainement diminué d'épaisseur, il a été aussi coupé en maints endroits par l'irruption des eaux, et c'est à la suite de ces invasions de

[1] Joossens, *Bull. de la Société belge de Géographie*, 3, 1877.
[2] Meynne, *Topographie médicale de la Belgique*.

la mer que les Flamands du littoral, obligés de s'enfuir et d'aller demander un asile aux maîtres des pays voisins[1], allèrent fonder des colonies nombreuses en Allemagne et même en Transylvanie, où leurs descendants sont connus maintenant sous le nom de Saxons. Scarphout est une de ces villes qui furent détruites par la tempête en 1334, et celle qui la remplace aujourd'hui, Blankenberghe ou « Montagnes Blanches », n'a plus une seule des dunes qui lui ont valu son nom et qui figurent dans ses armoiries[2]; tout récemment, en 1877, une grande partie des buttes de sable qui s'élevaient entre Ostende et Mariakerke, a été enlevée par la mer pendant la tempête. Jadis, fuyant devant les flots, les dunes pouvaient empiéter librement sur la campagne et sur les marais de leur base orientale, mais elles ont à lutter depuis des siècles contre l'homme, qui défend ses cultures avec acharnement et ne veut pas les laisser envahir : prise entre deux forces opposées, la mer aveugle et le travail conscient du cultivateur, la lisière des sables s'amincit donc de siècle en siècle, et pour garantir le territoire qu'elle protégeait jadis, il faut construire à grands frais des épis et des digues de défense. Ne serait-il pas plus sage de maintenir avec soin tout ce qui reste des anciennes dunes et de les consolider par des plantations de roseaux et de trembles? Autrement les eaux pourraient bien reconquérir le territoire qu'elles recouvraient jadis[3].

La Belgique n'a pas un territoire assez étendu pour qu'un seul fleuve lui appartienne en entier, de la source à l'embouchure, mais elle empiète sur les bassins de deux cours d'eau descendant vers des fleuves étrangers : la rivière française l'Oise prend son origine en Belgique, près de Chimay, et la Sure ou Sauer, petit affluent de la Moselle allemande, et par elle du Rhin, naît en Belgique dans les gorges des Ardennes pour serpenter dans le grand-duché de Luxembourg, dont elle est la rivière principale. La Meuse et l'Escaut, les deux fleuves qui emportent à la mer presque tout l'excédant des eaux de pluie qui tombent sur la Belgique, se ressemblent d'une ma-

[1] Émile de Borchgrave, *Essai historique sur les colonies belges.*
[2] Bortier, *Le littoral de la Flandre au neuvième et au dix-neuvième siècle.*
[3] Altitudes diverses de la Belgique :

Baraque-Michel (Ardennes)	689 mèt.	Stavelot	280 mèt.
Hauteur moyenne du Condroz	225 »	Charleroi	100 »
Mont Trinité (près de Tournay)	146 »	Liège	60 »
Pellenberg (près de Louvain)	101 »	Bruxelles	15 »
Dunes, en moyenne	10 à 12m	Gand	5 »
Arlon	444 »	Groenendyk, près Saint-Gilles-Waes.	—0.77 »



CONFLUENT DE LA SAMBRE ET DE LA MEUSE A NAMUR.



nière générale par l'orientation et les sinuosités de leur cours; on remarque également une sorte de parallélisme entre les vallées principales du plat pays : c'est que leur lit se trouvait comme tracé d'avance par la forme du relief, l'inclinaison du sol et la disposition des gouttières de plissement ou de fracture dans lesquelles devaient descendre les eaux [1]. En sortant du territoire français, la Meuse et l'Escaut coulent l'une et l'autre dans la direction du nord; puis, à la jonction du principal affluent occidental, les deux rivières cessent brusquement d'aller au nord pour suivre vers le nord-est la vallée ouverte dans le prolongement de celle d'où vient leur tributaire : ainsi la Meuse semble continuer la Sambre, et l'Escaut devenir la Lys inférieure. Enfin, avant de sortir de la Belgique pour entrer sur le sol de la Hollande, les deux grands cours d'eau reprennent, du sud au nord, leur direction normale, pour se replier l'un et l'autre vers l'ouest en se rapprochant de la mer. La Meuse et l'Escaut présentent aussi cette coïncidence, que la plus grande quantité d'eau leur vient surtout du côté de l'est; ainsi le veut la pente générale du terrain, incliné des Ardennes vers l'Océan.

Mais ces ressemblances mêmes rendent plus frappants les contrastes offerts par les deux fleuves de la Belgique. La Meuse (Mouse en wallon, Maes, Maas en flamand et en hollandais), le plus abondant des deux cours d'eau, quoiqu'il ne comprenne pas dans son bassin la part la plus considérable du territoire de l'État, est presque un fleuve de montagnes, comparé au paisible Escaut. De Mézières à Namur, la Meuse, qui pénètre en Belgique à la hauteur d'environ 100 mètres, traverse directement le massif de l'Ardenne au lieu de le contourner à l'ouest, ainsi que semblerait l'indiquer d'avance l'inclinaison du sol. Les roches d'ardoises ou de quartz, évidées en tournants ou coupées en promontoires, se dressent à 50 et même à 100 mètres au-dessus du courant; en quelques endroits, on peut apercevoir des rives le rebord des plateaux ardennais, plus hauts de 300 mètres. Des villes et des villages, à l'étroit sur le bord du fleuve, montent par leurs faubourgs à l'escalade des rochers; d'anciens châteaux, maintenant en ruine, auxquels ont succédé, en quelques endroits, des fortifications modernes, dominent les roches les plus escarpées, dont les assises, redressées bizarrement, accroissent, par leur allure tourmentée, l'impression de force toute-puissante que donne l'aspect des gorges [2]. André Dumont et d'autres géologues après lui ont reconnu que, dans une grande partie de la percée des Ardennes, la Meuse emprunte une faille du sol, car les parois des ro-

[1] J.-C. Houzeau, *Essai d'une géographie physique de la Belgique.*
[2] J.-C. Houzeau, *même ouvrage.*

chers ne se correspondent pas de l'un à l'autre côté du fleuve, et même on y voit des formations appartenant à des âges différents : ainsi près des ruines du château de Poilvache, les schistes houillers font face au calcaire carbonifère[1]. Mais si les fissures du plateau ont facilité le passage au fleuve, la vallée tout entière n'a pu se creuser que par le soulèvement graduel de la contrée : chaque méandre s'approfondissait à mesure que s'élevaient ses berges.

Les parties calcaires des roches que traversent la Meuse et ses affluents, dans les Ardennes et le Condroz, sont en plusieurs endroits percées de fissures où les eaux de la pluie ou des ruisseaux disparaissent pour aller rejaillir à une distance considérable, soit dans la même vallée, soit dans une autre. Des couches d'argile imperméable, qui remplissent un grand nombre de dépressions dans la région plus basse des Ardennes, forment des barrages naturels; l'eau, retenue par ces obstacles, doit se chercher une autre issue et s'échappe par les fissures des collines, appelées dans le pays « aiguigeois » ou « chantoirs ». Le plus grand de ces aiguigeois est la célèbre grotte de Han, dans laquelle s'engouffre la Lesse, un des affluents orientaux de la Meuse. Jadis cette rivière contournait la roche à ciel ouvert, et de nos jours encore, en temps de grande crue, elle y écoule une petite partie de ses eaux; mais le lit normal a été frayé par le courant dans l'intérieur même de la pierre. La rivière appelée Lhomme passerait aussi tout entière sous la partie méridionale de la ville de Rochefort, si l'on ne barrait l'entrée du canal souterrain pour la forcer à suivre son ancien lit. De même que la plupart des grottes, celles de Han et de Rochefort se composent de galeries et de salles de grandeurs différentes, ornées de stalactites blanches ou grisâtres, dans lesquelles l'imagination peut se représenter les objets les plus merveilleux, de la dentelle des fées aux statues et aux temples des dieux. D'autres cavernes, moins vastes, mais d'autant plus curieuses qu'elles ont été moins arrangées par la main de l'homme, contribuent, avec les hautes falaises et les beaux sites de bois et de pâturages, à la renommée de ces vallées profondes du bassin de la Meuse belge. La Semoy serpentine, bordée au nord par les pentes douces du trias, au sud par les pentes escarpées des formations jurassiques; la Lesse, que dominent des parois percées de cavernes; l'Ourthe, visitée en été par la foule des promeneurs liégeois, et son affluent l'Amblève, riche en cascades, en rochers, en vieux châteaux; la Vesdre, qui se cache et se montre tour à tour aux voyageurs, emportés par les convois de chemins de fer, toutes ces rivières ont, comme la

[1] E. Dupont, *Patria Belgica*, I.

Meuse elle-même, leurs beaux défilés, leurs sites pittoresques et fameux. En deux parties de son cours, la Vesdre coule dans des galeries souterraines, l'une entre Limbourg et Verviers, l'autre près de Pepinster[1].

De même que la Seine, si bien étudiée par Belgrand, la Meuse fut jadis un fleuve puissant, comparable au Mississippi. Les terrasses latérales, les débris de cailloux et de limon laissés sur les anciens rivages, les hautes grottes des falaises emplies de plusieurs couches superposées d'alluvions fluviales, prouvent que, pendant les âges quaternaires, la Meuse atteignit une hauteur supérieure de 60 mètres au niveau moyen des eaux actuelles, et qu'elle eut de 7 à 8 kilomètres de large au-dessus du défilé de Dinant, où le fleuve est aujourd'hui réduit à 60 mètres de rive à rive[2]. Même pendant la période actuelle, la Meuse paraît avoir diminué de volume : plusieurs documents épars dans les anciennes chroniques témoignent qu'il y a quatre et cinq siècles, une plus grande abondance d'eau roulait en moyenne dans le lit du fleuve[3] ; c'est au prix d'énormes dépenses et par la construction de plusieurs barrages éclusés que les ingénieurs ont pu donner à la Meuse canalisée une profondeur de 2 mètres 10 centimètres, suffisante pour la navigation des petits bateaux à vapeur ; en 1879, une voie navigable régulière sera parfaitement établie de Sedan à Liège par le lit de la Meuse, que continue un canal latéral, creusé en aval de Liège jusqu'à Maastricht[4]. La Meuse, à sa sortie du territoire belge, à 25 mètres d'altitude, représente à peu près la vingtième partie de ce Rhin au-devant duquel coulent ses eaux, et qu'elle rejoint pour lui imposer son propre nom[5].

L'Escaut, la Schelde des Flamands, comprend dans son bassin d'écoulement la plus grande partie de la Belgique, c'est-à-dire presque toute la région des plaines. Sorti de France, il n'a plus qu'à traverser des campagnes unies, si ce n'est près de Tournay, où il baigne la base de quelques coteaux. Là son niveau moyen n'est qu'à 16 mètres d'altitude ; aussi n'a-t-il pas été difficile de le transformer en un grand canal de navigation en le divisant en six biefs de diverses longueurs. D'ailleurs il n'a pas fourni la moitié de son cours sur le territoire qu'il est déjà soutenu par le reflux. A Gand, où

[1] J.-C. Houzeau, *Essai d'une géographie physique de la Belgique.*

[2] *Annales des travaux publics de Belgique*, III, 1845.

[3] E. Dupont, *Patria Belgica*, t. I, p. 56 et suiv.

[4] Emile Tandel, *Notes manuscrites.*

[5]

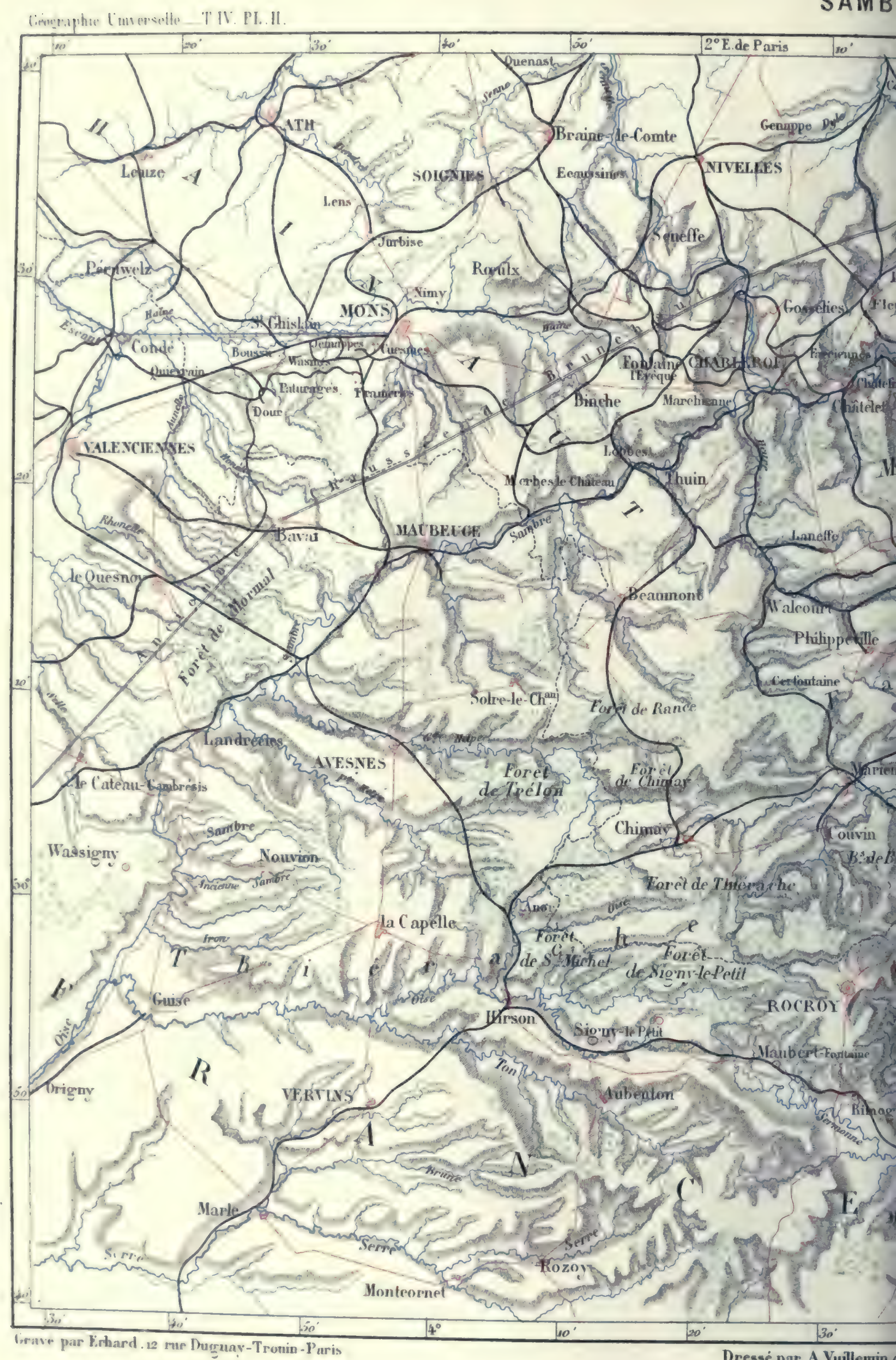
Longueur de la Meuse jusqu'au confluent du Rhin ou Wahl.	790	kilomètres.
» en Belgique.	194	»
Débit moyen de la Meuse à son entrée en Belgique, d'après Guillery . .	40	mèt. c. à la sec.
» » à Liège	65	»
» » à la sortie de Belgique	90	«

l'Escaut reçoit la Lys, née également en France, la marée s'avance à la rencontre du fleuve ; elle y atteint 1 mètre 19 centimètres de hauteur moyenne et sa durée dépasse quatre heures[1]; ses ondulations se porteraient encore bien plus haut, surtout en temps de sécheresse, si le mouvement du flot n'était arrêté par des écluses. En aval de Gand, le régime de l'Escaut devient de plus en plus celui d'un estuaire marin. L'eau douce entre en moyenne pour la cent-vingtième partie dans la masse liquide qui emplit le bras de mer de la Zélande appelé Escaut occidental[2]; la salure des flots ne se perd qu'à une petite distance au-dessous d'Anvers. Au sud de cette ville, la marée remonte non-seulement le Rupel, principal affluent de l'Escaut, mais encore les trois rivières qui le forment, la Nèthe jusqu'à Lierre, la Dyle jusqu'à Malines, la Senne jusqu'à Vilvorde, à 11 kilomètres de Bruxelles. Bien que ces trois cours d'eau représentent l'excédant de toute la masse liquide tombée sur un cinquième de la Belgique, ils ne sont guère que des grands ruisseaux avant d'être soutenus par le flot : c'est à la mer que le Rupel, formé par leur jonction, doit sa largeur, sa profondeur et le régime de ses eaux : c'est moins une rivière qu'un chenal marin. Les harengs le remontaient jadis en bancs énormes, où les riverains ramassaient le poisson pour en faire de l'engrais[3], et les phoques se montrent encore dans les eaux d'Anvers.

Dans toute la partie basse de la Belgique, les divers cours d'eau sont si bien canalisés et réunis les uns aux autres par des voies navigables naturelles et artificielles, qu'au milieu de tout ce réseau liquide il est devenu impossible de reconnaître l'ancien cours des eaux : canaux et ruisseaux se confondent. D'après Vifquain et d'autres hydrographes, l'Escaut, la Lys, la Dyle, la Dendre, qui s'écoulent aujourd'hui par la même embouchure, auraient parcouru autrefois des bassins maritimes distincts et devraient leur jonction au travail des hommes. La Lieve, qui rejoint maintenant l'Escaut et la Lys dans la ville de Gand, paraît être un ancien bras de la Lys, séparé de la rivière maîtresse[4]. L'enchevêtrement des coulées naturelles et des canaux artificiels est si grand, que le géographe historien le plus érudit ne saurait s'y reconnaître; on peut dire, avec Alphonse Belpaire, que par les divers canaux de la contrée la Lys coule de tous les côtés, aussi bien vers Bruges et vers Ostende, que vers Gand, la ville où se termine officiellement

[1] Stessels, *Port d'Anvers.*
[2] Alphonse Belpaire, *De la plaine maritime depuis Boulogne jusqu'au Danemark.*
[3] Van Beneden, *Patria Belgica*, I.
[4] Du Fief, *Patria Belgica*, II.

SAMB



Gravé par Erhard, 12 rue Duguay-Trouin - Paris

Dressé par A. Vuillemin

MEUSE.

Librairie de L.Hachette et C^ie_ Paris.



et l'Etat-Major Français

Imp. Fraillery, 3 rue de Cluny _ Paris

15 20 Kil.

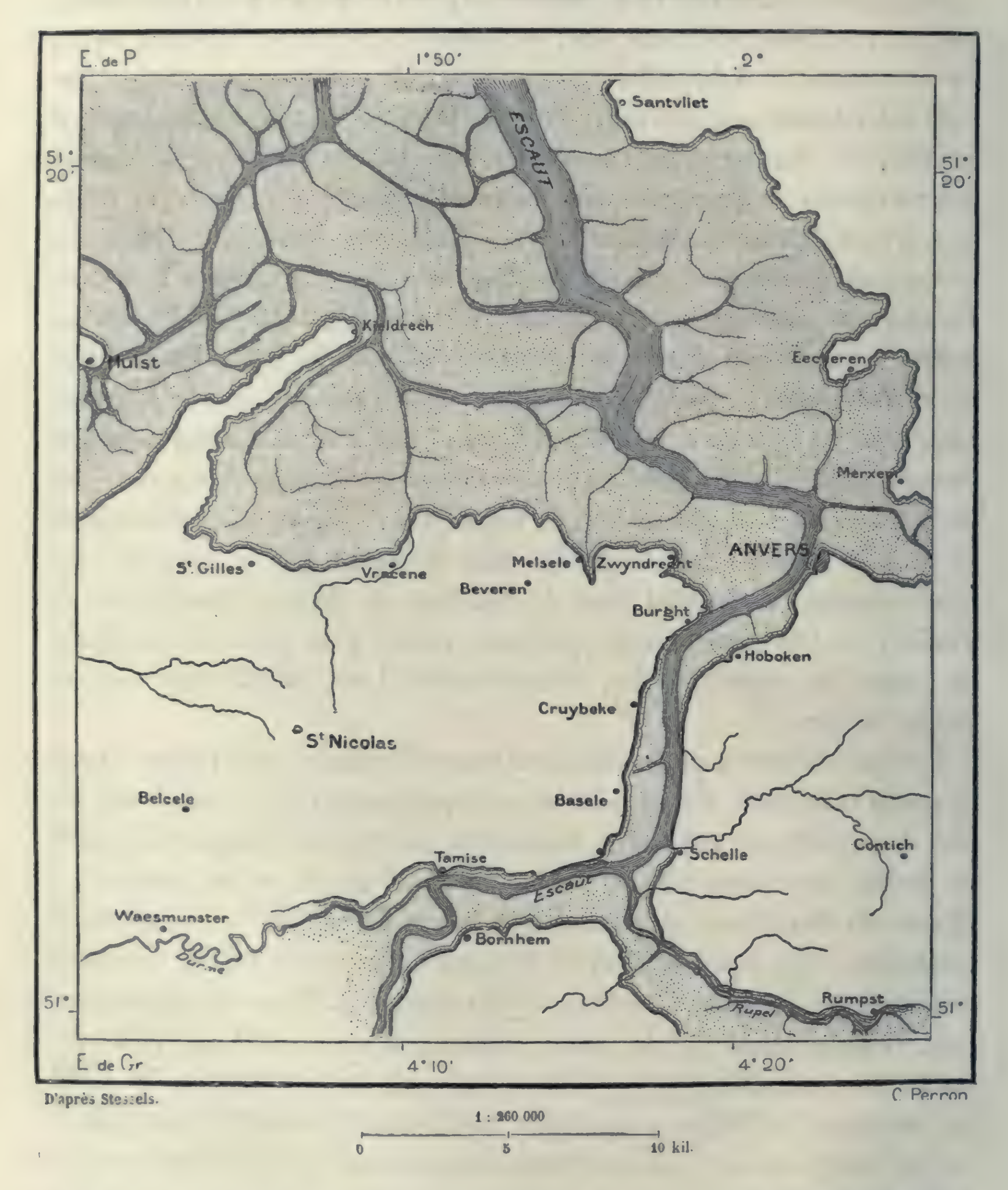
son cours. La ville de Gand, menacée par les inondations de l'Escaut et de la Lys, n'a cessé depuis plus de neuf siècles de faire creuser des canaux d'écoulement vers le bas Escaut, pour se débarrasser de l'excédant des eaux, et les Hollandais, de leur côté, maîtres du golfe de sortie, ont fréquemment obstrué ces fosses, obligeant ainsi les Gantois à creuser sur d'autres points en accroissant le labyrinthe des canaux. L'estuaire principal de l'Escaut suivait aussi une tout autre direction; depuis les temps historiques, il n'a cessé de s'incliner vers l'ouest. Autrefois le Hont ou Escaut occidental, qui est devenu la grande voie commerciale d'Anvers et de toute la Belgique, n'était qu'un simple marigot sans profondeur, puisque en 1058 des processions entières, voyageant de village en village, longeaient la côte de Flandre et passaient sans peine dans l'île de Walcheren [1]. S'il faut en croire les anciennes chroniques, c'est en 1173 que les dunes des Flandres et de Walcheren, emportées sur une très-grande étendue, laissèrent passer largement les eaux de la mer dans l'Escaut [2] : on connut d'abord ce nouvel estuaire sous le nom de Dollart ou de « Furieux », comme cet autre golfe de la Frise dans lequel se jette la rivière Ems [3]. Avant cette invasion de la mer, le fleuve allait se perdre dans la Meuse par le bras de l'Escaut oriental, en passant dans le voisinage de Bergen-op-Zoom et de Tholen; en 1867, ce détroit était assez rétréci pour qu'on ait pu y jeter un viaduc de chemin de fer, et maintenant il est définitivement obstrué par les sables.

Lorsque les eaux marines pouvaient entrer librement dans l'Escaut, toute sa partie inférieure, d'Anvers à l'estuaire proprement dit, avait plutôt l'aspect d'un golfe que celui d'un fleuve. Son courant se déplaçait facilement au milieu des vases, suivant la pression des marées et des tempêtes; à l'heure du flux, l'eau se répandait à perte de vue par des *schorrens* ou « schorres » qui reparaissaient de nouveau à l'heure du reflux, parcourus dans tous les sens par des canaux au lit changeant. Même en amont d'Anvers, l'Escaut, gonflé par la marée, était un fleuve assez large pour que des flottes ennemies pussent s'y livrer des combats. C'est ainsi qu'en 1302 les mariniers de Malines, en guerre avec le duc de Brabant, furent défaits par les troupes de ce prince sur la vaste nappe d'eau qui se trouvait au confluent du Rupel, et qui est de nos jours remplacée presque en entier par les polders de Hingene.

[1] Alphonse Belpaire, *De la plaine maritime depuis Boulogne jusqu'au Danemark.*
[2] Stessels, *le Port d'Anvers.*
[3] *Carte de la Flandre* par Mercator; — Wauwermans, *Bulletin de la Société de Géographie d'Anvers*, tome I, 5e fasc 1877.

Mais dès le onzième siècle les riverains se mettaient à l'œuvre pour endiguer ces schorres de l'Escaut et pour les transformer en terrains de cul-

N° 17. — LE BAS ESCAUT AU COMMENCEMENT DU ONZIÈME SIÈCLE.



D'après Stessels.

1 : 260 000

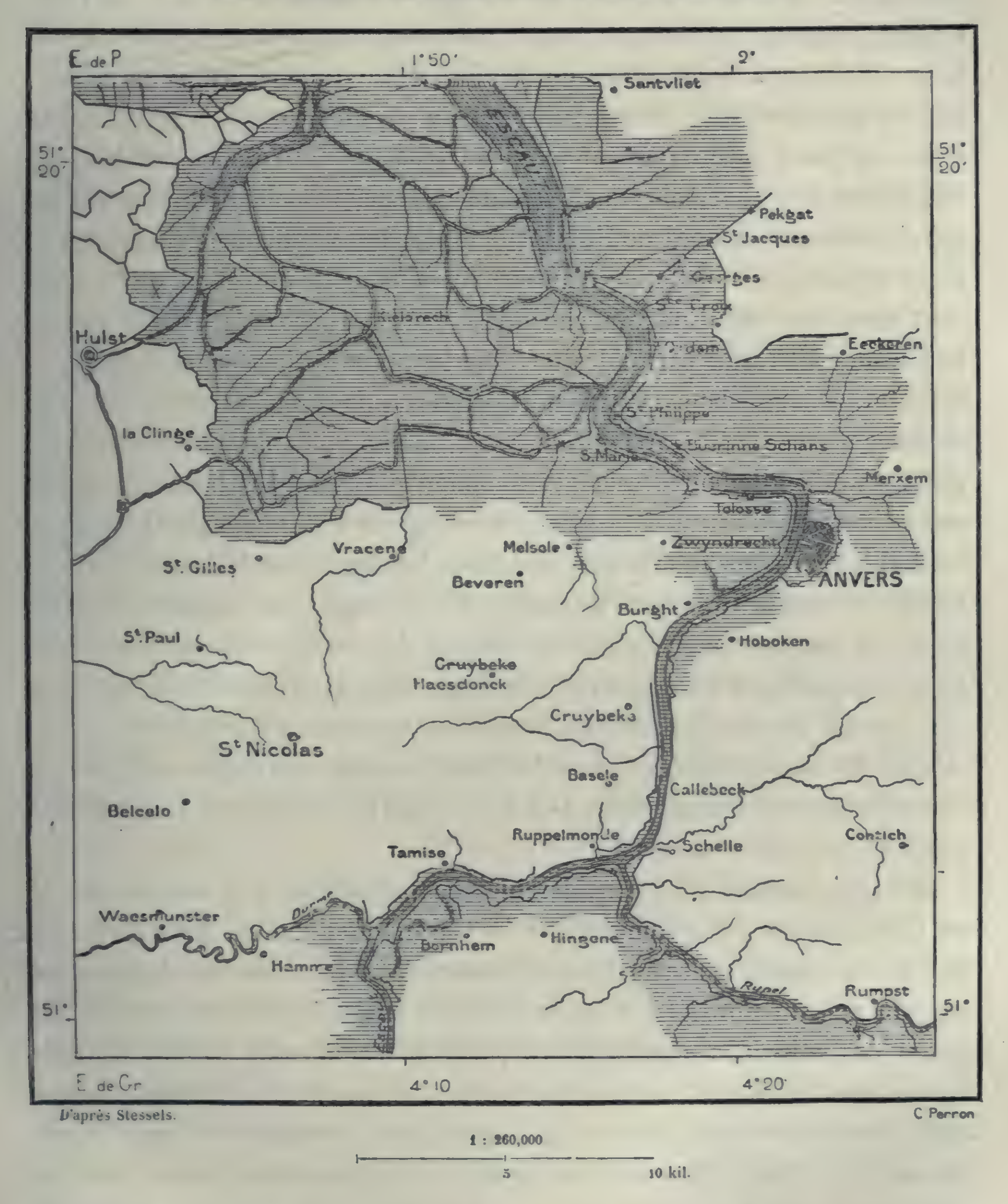
0 5 10 kil.

ture : au douzième siècle, les chroniques mentionnent déjà expressément la construction des digues; en 1124, il est question du polder de Lillo, en aval d'Anvers[1]. M. É. de Laveleye évalue à plus de 50,000 hectares le do-

[1] Kummer, *Annales des travaux publics de Belgique*, II, 1844.

maine agricole dont s'est accrue la Belgique depuis le treizième siècle par l'endiguement des polders; depuis 1815, le gain a dépassé 8000 hectares, et le territoire de culture peut encore s'augmenter beaucoup, puisque l'es-

N° 18. — INONDATION DES POLDERS PENDANT LE SIÈGE D'ANVERS, EN 1583.



D'après Stessels. C Perron

1 : 260,000

5 10 kil.

tuaire de l'Escaut, de Flessingue à Burght, en amont d'Anvers, comprend, suivant la hauteur du flot, de 22 552 à 33 612 hectares[1]. Mais une œuvre d'ensemble pour la transformation des terres indécises en champs endi-

[1] Stessels, *le Port d'Anvers.*

gués est rendue très-difficile par la division du territoire entre deux États ayant chacun des intérêts distincts et un corps d'ingénieurs suivant des traditions différentes. Les conquêtes actuelles de l'agriculture ne sont en partie que la revendication de terrains ajoutés à la terre ferme dès le milieu du seizième siècle. Le siège d'Anvers par Alexandre Farnèse, de 1583 à 1585, siège qui fut l'un des grands faits militaires de l'histoire des Pays-Bas, eut également des suites de la plus haute importance pour la géographie physique de la contrée; l'aspect du pays fut complètement changé, et de nos jours encore on peut voir les traces du grand évènement dans les campagnes de l'Anversois : quelques-uns des anciens polders de Saaftingen, qui s'étendaient au nord de Hulst, sur le territoire hollandais, restent toujours submergés, ainsi que d'autres terrains déjà noyés en 1542 pendant une tempête. En revanche, des marais consolidés par le prince de Parme sont restés parmi les terrains les plus fertiles de la Belgique : de cette époque date la transformation d'une grande partie du pays de Waes en un jardin[1]. A la fin du siège, la superficie des polders inondés dépassait 300 kilomètres carrés; en amont d'Anvers, les bords du Rupel étaient couverts d'eau jusque dans le voisinage de Malines; en aval, presque toutes les terres que les riverains avaient endiguées depuis le douzième siècle avaient été rendues à la mer, les unes par les assiégés, qui voulaient éloigner ainsi les troupes ennemies, les autres par les assiégeants, qui voulaient ouvrir un passage à leurs bateaux. Les combats les plus terribles se livrèrent sur l'étroite levée qui réunissait le fort Saint-Jacques au fort Sainte-Croix, et dont la possession était pour les deux armées une question de vie ou de mort. Souvent les tranchées déjà faites pour la coupure des levées furent remplies avec des cadavres.

Des changements plus considérables en proportion que ceux des bords de l'Escaut[2] ont été accomplis par le travail de l'homme dans le bassin de l'Yser ou Ijzere et des autres petits cours d'eau qui s'écoulent directement dans la mer du Nord. Là d'anciennes baies ont complètement disparu par l'effet des alluvions marines; des ports de commerce se sont changés en villages agricoles, et les bassins où voguaient les grands navires sont maintenant des polders que parcourent seulement les bachots des fossés. En 1116, le port de Lombardzyde fut entièrement comblé par une

[1] Lothrop Motley, *Histoire des Provinces Unies des Pays-Bas.*

[2] Longueur du cours de l'Escaut, de la source à Anvers . . 332 kilomètres.
» » en Belgique . . . . . . 212 »
Débit moyen du fleuve à son entrée en Belgique . . . . 57? mèt. cubes par seconde.
» » à son embouchure, d'après Belpaire 200? » »

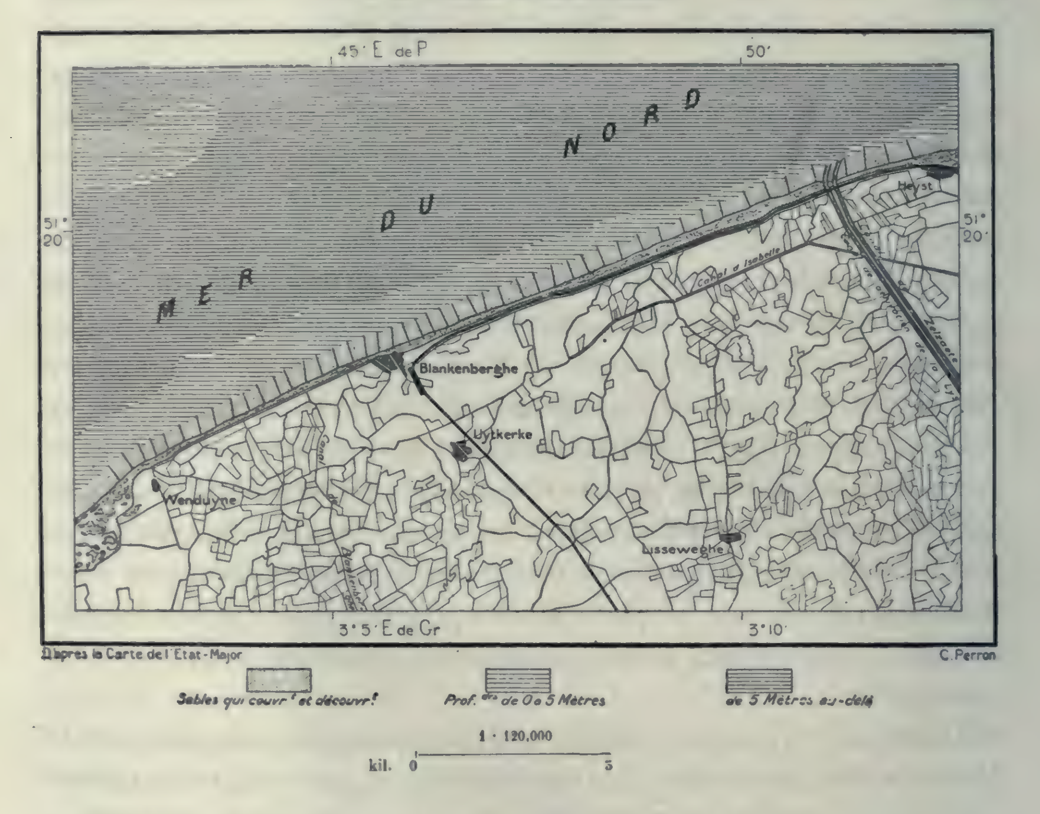
tempête, et l'on dut ouvrir un « nouveau port » (Nieuport, Nieuwport), qui, grâce au courant de l'Yser, s'est maintenu jusqu'à ce jour. Bruges est aussi un de ces ports abandonnés dans les campagnes : jadis les navires pouvaient y monter facilement avec le flot, et telle fut probablement la cause à laquelle la cité dut d'être fondée. Plus tard, les gros bâtiments durent s'arrêter à Damme, où l'on vit jusqu'à 150 navires entrer en une seule marée. Les atterrissements continuant sans cesse, le grand port s'établit beaucoup plus bas sur l'estuaire du Zwyn, là où se livra en 1213 la terrible bataille navale de Sluis ou de l'Écluse, entre la flotte de Philippe Auguste, forte de 200 voiles, et celle des Flamands et des Anglais alliés. A son tour, la rade de l'Écluse s'est comblée, et des chaloupes de quelques tonneaux de jauge peuvent à peine remonter maintenant jusqu'au petit village hollandais de Retranchement. Les grandes digues de l'Écluse dont parle Dante[1] sont devenues inutiles pour repousser la mer : celle-ci se retire d'elle-même, et le golfe du Zwyn, encore si vaste à la fin du seizième siècle, d'après la carte qu'en a laissée le peintre Peter Pourbus dans l'hôtel de ville de Bruges, n'est plus maintenant qu'une faible indentation du littoral, que des ingénieurs proposent de combler en entier. Le bourg hollandais de Sluis, avec ses puissantes fortifications qui ne défendent plus rien, la petite ville belge de Damme, avec ses beaux édifices municipaux presque abandonnés, enfin la ville de Bruges elle-même, avec ses rues désertes, témoignent par leur aspect des changements considérables qui se sont faits dans la géographie de la contrée. Il est vrai qu'on a mis de nouveau la « Venise du Nord » en communication avec la mer, au port d'Ostende, par un canal de plus de 4 mètres et demi de profondeur ; mais la grande vie commerciale d'autrefois n'est point revenue.

Tandis que les eaux de la surface marine apportent le sable qui sert à la formation des dunes et les vases qui comblent les estuaires, le flot de fond ne cesse d'entamer la côte au-dessous de la berge sous-marine. Des tourbes où l'on reconnaît des feuilles de chêne, des noisettes et même des semences de genêt, ainsi que d'autres débris provenant des terrains immergés, sont rejetés chaque jour par la vague sur l'estran, témoignant ainsi de l'érosion qui s'accomplit dans les profondeurs. Un coquillage fossile des terrains éocènes, *cardita planicosta*, se trouve mêlé sur les plages de Heyst aux restes des espèces vivant actuellement dans la mer du Nord[2]. Il est certain que la côte de la Flandre belge a reculé devant la mer depuis l'époque historique, au moins à l'orient de Nieuport : les preuves réunies par Antoine

[1] *Inferno*, xv, 4 à 6.
[2] E. Dupont, *Patria Belgica*, I, p. 38.

et Alphonse Belpaire ne laissent aucun doute à cet égard[1]. La ville d'Ostende même montre par la forme de sa plage les traces de l'érosion marine pendant les trois derniers siècles : la digue de mer qui portait l'ancienne citadelle s'avance d'environ 200 mètres en dehors du profil général de la côte; elle a maintenu le rivage sur lequel elle avait été construite, tandis qu'à droite et à gauche l'estran a dû reculer. Dans son ensemble, la plage de la Belgique, telle qu'elle est depuis que ses golfes sont comblés, est

N° 19. — JETÉES DE BLANKENBERGHE.



d'une régularité singulière; elle est presque rectiligne, mais, pour la défendre contre les assauts de la mer, il faut en beaucoup d'endroits l'armer d'épis qui s'enracinent sur la côte de distance en distance. En Europe, il est peu de plages que l'on ait dû consolider par des travaux comparables en importance aux jetées et aux épis qui hérissent le littoral de Blankenberghe et de Heyst et remplacent une ancienne digue dite du comte Jean. Toute cette côte est l'une des plus pauvres du continent en coquillages, à cause du manque de rochers où ils pourraient se fixer : sur un nombre d'environ 9000 espèces connues, on n'en a trouvé que 158 dans les sables

[1] *De la plaine maritime depuis Boulogne jusqu'au Danemark.*

de la côte belge[1]. Des bancs nombreux, d'un sable fin, gris ou noir, et séparés par des fosses de profondeurs variables, sont disposés parallèlement à l'estran et se redressent çà et là en *pollaerts* très-dangereux pour les navigateurs, car, à marée basse, il ne reste plus que 3 mètres d'eau sur les bas-fonds; le flux, qui est en moyenne de 4 mètres, n'est pas suffisant pour permettre aux navires d'un fort tirant d'eau de voguer sans péril sur ces brisants.

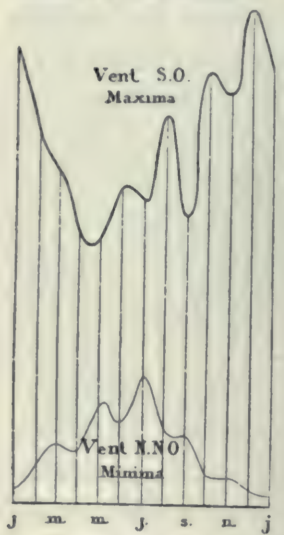
Par sa position même entre la zone océanique de l'Europe occidentale et les plaines de l'Allemagne du Nord, de même que par le contraste de ses régions basses avec les plateaux du sud, promontoire extrême des hauteurs rocheuses du continent, la Belgique appartient à trois climats distincts : à l'ouest, la température des saisons et les phénomènes météorologiques sont les mêmes qu'en France et en Angleterre sur les deux bords du Pas de Calais; à l'est, sur les frontières d'Allemagne, le climat est plus continental, les hivers sont plus froids; au sud-est, sur le plateau des Ardennes, la température moyenne de toute l'année est plus basse, et les climats locaux varient davantage, à cause de la différence des expositions. En été, toute la basse Belgique, de Furnes à Moresnet, n'a qu'un même climat : les mêmes plantes cultivées y mûrissent en même temps; mais en hiver les plaines orientales sont fréquemment couvertes par la neige, tandis que les flocons se fondent en tombant sur le sol dans le voisinage du littoral atlantique. Enfin, on peut évaluer à 3 degrés la différence moyenne de la température entre les plaines du Brabant et des Flandres et le plateau des Hautes Fagnes. Cette différence de 3 degrés entre la base et les croupes de l'Ardenne égale l'écart que le voyageur observe en se rendant des côtes de la Belgique à celles de la Norvège méridionale[2].

La moyenne du climat de la basse Belgique est à peu près celle que l'on observe à Bruxelles, située dans la région centrale de la contrée : c'est d'ailleurs l'une des villes du monde où, grâce à l'illustre Quetelet, les phénomènes météorologiques ont été le mieux étudiés[3]. La température moyenne de Bruxelles n'est que légèrement inférieure à celle de Paris[4];

[1] Nyst, *Patria Belgica*, I, p. 392.
[2] J.-C. Houzeau, *Essai d'une géographie physique de la Belgique; — Patria Belgica*, vol. I.
[3] Ad. Quetelet, *Météorologie de la Belgique comparée à celle du globe.*
[4] Température de Bruxelles de 1833 à 1872 :
Moyenne de l'année : 9°,94.
Printemps, 9°,13; été, 17°,36; automne, 10°,27; hiver, 2°,87
(Ernest Quetelet, *Bulletins de l'Académie de Belgique*. 1873.)

mais les écarts du froid au chaud y sont plus considérables : dans les mois de janvier et de février d'années différentes on a constaté des variations de température s'élevant à 32°,3 et à 34°,8 [1] ; l'écart de la moyenne de juillet à la moyenne de janvier est de 16 degrés, quatre degrés de plus qu'en Angleterre, six degrés de moins que dans l'Allemagne centrale. De même que dans toute l'Europe occidentale, les courants aériens qui portent la chaleur sont ceux de l'ouest et du sud-ouest, tandis que les vents du nord et du nord-est refroidissent l'atmosphère. Les vents tièdes ou chauds sont de beaucoup les plus nombreux, même pendant toutes les saisons de l'année ; en moyenne, les vents qui soufflent du quart de l'horizon compris entre 15 degrés au nord et 75 degrés au sud de l'occident vrai, équilibrent à eux seuls les vents qui proviennent des trois autres quarts. On a constaté que la force des courants atmosphériques est plus grande en hiver qu'en été et le jour que la nuit. En se propageant de l'ouest à l'est, le vent moyen de la Belgique prend une direction de plus en plus oblique au méridien : lorsqu'il souffle du midi à Ostende et à Gand, il dévie déjà au-dessus de Bruxelles et souffle du sud-ouest, tandis que pour les villes de la frontière allemande il est presque occidental [2].

N° 20. — DIRECTION DES VENTS EN BELGIQUE, D'APRÈS QUETELET.



La Belgique, parcourue surtout par les vents humides qui viennent de la mer du Nord et de l'Atlantique, est constamment baignée par un air empli de vapeur d'eau [3]; les brouillards y sont aussi très-fréquents pendant les mois d'hiver. La quantité d'eau de pluie qui tombe sur le pays est considérable; quoique inférieure à celle qui se déverse sur les pentes des Alpes et des Pyrénées, elle dépasse certainement la colonne liquide que mesurent les pluviomètres dans les plaines de la France. Presque toute la région occidentale de la Belgique est arrosée annuellement par 70 ou 80 centimètres de pluie, tandis qu'à l'est de la Meuse la quantité s'accroît avec le relief du sol [4]. Sur tout le pays, les jours humides sont très-fréquents; mais le nombre

[1] Ad. Quetelet, *Météorologie de la Belgique, comparée à celle du globe.*
[2] Ad. Quetelet, même ouvrage.
[3] Humidité moyenne de l'air à Bruxelles : juin, 75 pour 100; décembre, 93 pour 100.
[4] Hauteur moyenne des pluies :

Gand	0^m,777 (16 ans d'observations).	Louvain . . .	0^m,721 (13 ans d'observations).
Bruxelles. . .	0^m,712 (30 » »).	Liège	0^m,750 (7 » »).

Stavelot. . . . 1^m,029 (3 ans d'observations).

en varie beaucoup d'année en année : tandis qu'en 1857 on a compté à Bruxelles seulement 154 jours de pluie, ils ont été de 244 en 1860; suivant les années, la quantité d'eau tombée peut aussi varier du simple au double. Quoi qu'il en soit, les habitants ne peuvent jamais compter sur une série de beaux jours; en moyenne, le nombre des journées sans nuages est de 12 seulement[1]. Le mois de septembre est toujours le plus calme et le plus serein de l'année.

II

Située sous le même ciel que les Gaules et la Germanie, la Belgique devait être habitée par des plantes et des animaux de même race; comparée aux pays voisins, elle ne présente que de faibles différences, ou plutôt de simples transitions de flore à flore et de faune à faune. Cependant quelques espèces y trouvent leur limite par l'effet du climat. Ainsi le châtaignier, qui ne dépasse pas les zones où la température de janvier atteint au moins deux degrés, est inconnu dans l'Ardenne, et très-rare dans les Flandres, où il a de la peine à mûrir. Le houx, tué par la rigueur des hivers, ne croît plus sur les pentes orientales des Fagnes. Le maïs, qui a besoin de chaleur en été, ne réussit point dans les terrains de l'humide littoral, mais prospère sur le versant méridional de l'Ardenne. Enfin, la vigne, qui résiste bien aux froids de l'hiver, manque de la chaleur nécessaire en été, et l'on ne fait pas de vin dans les plaines belges; il n'y a de vignobles que sur les bords de la Meuse[2].

De même qu'en France et en Allemagne, les espèces sont devenues moins nombreuses en Belgique, par suite de la mise en culture du sol et de la destruction des anciennes forêts. Parmi les grands mammifères, l'élan, le bœuf urus, l'aurochs, ont disparu de la contrée depuis les premiers temps de la période historique; l'ours brun, qui vivait encore dans les forêts du Hainaut au douzième siècle de l'ère vulgaire, a depuis longtemps cessé de parcourir même les solitudes les plus reculées de l'Ardenne. Le loup-cervier est aussi l'un des animaux dont la race se serait éteinte dans le pays pendant le cours des vingt derniers siècles. Un mammifère moyen, le castor, a longtemps maintenu contre l'homme civilisé le combat pour l'existence, mais il a fini par succomber, et le hérisson, habitant des haies mal

[1] Jours de pluie à Bruxelles, en moyenne, 197; jours de neige, 25; jours de grêle, 10; jours de brouillard, 60. (Ad. Quetelet, *Météorologie de la Belgique.*)

[2] J.-C. Houzeau, *Essai d'une géographie physique de la Belgique.*

entretenues, est menacé d'une extermination prochaine. En échange des espèces éteintes, la Belgique a reçu deux rongeurs, le rat noir et le surmulot, venus en colonies immenses, le premier après les croisades, le deuxième au siècle dernier. Ne sont-ce pas là des ennemis plus redoutables pour l'agriculture que ne l'étaient l'ours et le loup-cervier[1]?

L'Ardenne est naturellement la partie de la Belgique où l'ancienne faune a pu le mieux se maintenir, grâce à l'âpreté du sol et aux solitudes que l'homme y laisse encore. Le chevreuil s'y rencontre fréquemment. Le cerf, cet animal si commun jadis dans toute la contrée, se voit encore dans certaines forêts du Luxembourg, surtout aux environs de Saint-Hubert, la ville légendaire des chasseurs : du reste, l'extermination complète du cerf serait bientôt accomplie si quelques grands propriétaires ne le protégeaient dans leurs parcs pour le plaisir de la vénerie. Le sanglier, plus commun que le cerf, habite aussi les bois de l'Ardenne, d'où il fait des incursions, très-redoutées des cultivateurs, dans le Condroz et jusqu'aux portes de Liège; il n'est pas même détruit dans l'Entre-Sambre-et-Meuse. Le loup, dont la tête est mise à prix, le renard, la martre, la belette, la fouine, le putois, le blaireau, le chat sauvage, l'écureuil, le lièvre, le lapin et divers petits rongeurs, appartiennent aussi à la faune de la Belgique, de même que la loutre, qui pêche encore dans la Semoy, la plus poissonneuse des rivières de la Belgique[2]. Le petit coq de bruyère et la gelinotte gîtent sur les plateaux incultes. Toutes les bêtes qui vivent sur le territoire belge n'ont pas encore revêtu la livrée de la domesticité. D'après Houzeau, le dernier vestige de l'art chevaleresque de la fauconnerie se maintient à Arendonck, près de Turnhout : on y apprivoise le faucon pour la chasse.

On sait quelle importance les anciennes cavernes à ossements de la Belgique ont prise dans les études des archéologues; mais les précieux débris qu'on y a découverts ne sont pas seulement ceux d'animaux dont la race a péri : parmi les os épars se rencontrent également ceux des hommes qui habitaient anciennement la contrée. Telle grotte, comme celle de Goyet, dans laquelle on n'a pas trouvé moins de cent cinquante « ours des cavernes », est certainement fort curieuse; mais on regarde avec un intérêt bien plus vif le trou d'Engis, près de Liège, où Schmerling recueillait, il y a bientôt quarante ans, un crâne humain, mêlé à des ossements de rhinocéros, d'éléphants et d'autres grands animaux aujourd'hui disparus. Cette

[1] Sélys-Longchamps, *Patria Belgica*, t. I.
[2] J.-C. Houzeau, *Essai d'une géographie physique de la Belgique*.

heureuse trouvaille vint confirmer la découverte de l'homme fossile faite par Tournal, de Narbonne, en 1828; elle démontra victorieusement que l'homme avait été le contemporain de tous ces puissants pachydermes d'autrefois, qu'il avait disputé la possession de ses antres aux ours d'espèces diverses, à l'hyène, au lion, à d'autres carnassiers. Les preuves fournies par Schmerling étaient incontestables; cependant la routine maintint longtemps encore dans les écoles un enseignement contraire, jusqu'à ce que les découvertes faites dans la vallée de la Somme eussent établi définitivement la vérité.

L'homme le plus ancien du territoire belge est celui dont on a découvert le silex grossièrement taillé dans la tranchée de Mesvin, près de Namur. Contemporain des mammouths et des rhinocéros, il n'avait qu'une industrie toute rudimentaire, comme les hommes de la même époque vivant dans les vallées de la Somme, de la Seine, de la Tamise. Il habitait surtout les plaines ; cependant on le rencontre aussi dans quelques cavernes des collines[1].

La gracieuse vallée de la Lesse, qui s'unit à celle de la Meuse un peu en amont de Dinant, était rarement visitée naguère, malgré le fier aspect des falaises qui la dominent et les gouffres dans lesquels tournoie l'eau cristalline du torrent. Elle devint tout à coup célèbre, en 1864, quand le géologue Dupont eut découvert une partie de ses immenses trésors préhistoriques. Près du village de Furfooz, les parois des rochers qui dominent la Lesse sont percées d'un grand nombre d'anfractuosités, dont l'une est le trou des Nutons; la superstition populaire, alimentée peut-être par une vague tradition, y voit la demeure des farfadets, appelés « nutons » et « sotais » dans le pays : c'est là que demeuraient les indigènes aux âges de la pierre. Les troglodytes des bords de la Lesse connaissaient le feu, qu'ils se procuraient par le choc d'un silex sur un rognon de pyrite. Vivant exclusivement de la chasse, ils ne possédaient aucun animal domestique, pas même le chien. Grands carnivores, ils utilisaient pour la nourriture au moins quarante-huit espèces d'animaux, dont on trouve les débris dans les grottes. Étaient-ils anthropophages? Rien, d'après M. Dupont, n'aurait paru l'indiquer : cependant des ossements humains fendus et portant des empreintes de dents permettraient de croire qu'au moins les habitants de la caverne de Chauvaux se nourrissaient de chair humaine, comme plusieurs tribus de leurs contemporains d'Europe. Les sauvages troglodytes aimaient beaucoup la parure, à en juger par les nombreux colliers de coquilles et de dents trouées que l'on a découverts sur le sol des

[1] G. de Mortillet, *Notes manuscrites*.

grottes, par la couleur rouge dont ils se servaient, peut-être pour se peindre, et par les os travaillés auxquels les archéologues ont donné le nom de « bâtons de commandement ». Quelques-uns de ces os portent les marques de dessins rudimentaires. Ils faisaient déjà un commerce considérable, car c'est au loin qu'ils devaient se procurer une grande partie des matériaux dont ils avaient besoin pour leur industrie. Le silex manque dans le Condroz et dans l'Entre-Sambre-et-Meuse; ils l'importaient, soit des alentours de Maastricht, soit de l'extrémité méridionale de la Champagne. Les coquilles fossiles qu'ils employaient provenaient de la montagne de Reims; des polypiers, également fossiles, étaient obtenus dans les terrains de Vouziers, le jayet était des limites de la Lorraine; enfin, l'ardoise avait été extraite des rochers de Fumay. Tous ces débris d'origines diverses couvrent le sol des cavernes, qui d'ailleurs étaient tenues avec une extrême négligence. Les restes des repas, de même que l'humidité suintant à travers les parois, devaient rendre ces demeures fort insalubres : aussi les ossements humains portent-ils des traces évidentes du rachitisme[1]. En moyenne, ces hommes des cavernes étaient petits : leur taille ne dépassait guère 140 centimètres.

Les trois niveaux successifs de la vallée de la Meuse correspondent à trois degrés de la civilisation des troglodytes. Lorsque le fleuve avait plusieurs kilomètres de largeur et venait effleurer l'entrée des grottes supérieures, telles que le trou Magrite et le trou de la Naulette, où l'homme avait alors son refuge, celui-ci avait à combattre le mammouth, le rhinocéros à narines cloisonnées, le lion, l'ours, l'hyène des cavernes. Plus tard, quand la Meuse abaissée baignait l'entrée des grottes du deuxième étage, l'homme n'avait plus à lutter contre ces ennemis terribles; on ne trouve plus dans ses demeures que les restes d'animaux vivant encore en Europe, mais ayant émigré vers d'autres contrées, tels que le renne, le chamois, le bouquetin. Enfin, au niveau inférieur, les grottes jadis habitées ne renfermaient plus que les ossements d'espèces domestiques ou de bêtes sauvages non disparues actuellement du pays.

A cette époque, les invasions d'étrangers avaient déjà commencé en Belgique; on est à l'âge de la pierre polie, tandis qu'aux deux niveaux supérieurs les instruments et les armes ne sont qu'en pierre taillée ou éclatée, en os, en corne de cerf ou de renne. C'est au temps de la pierre polie qu'il faut attribuer les célèbres sépultures du « trou du Frontal », grotte ainsi nommée d'un os frontal d'homme qu'y découvrit l'un des premiers coups de pioche.

[1] E. Dupont, *L'homme pendant l'âge de la pierre.*



ENTRÉE DE LA VALLÉE DE LA LESSE

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de M. Dandoy.

Cette caverne, qui avait été habitée dès l'âge du renne, était sans doute un cimetière : on y a recueilli les ossements de seize squelettes, ainsi que de nombreux objets déposés à côté des morts.

Aux temps où les habitants de la contrée plaçaient les cadavres dans le trou du Frontal, la race était déjà fort mêlée : on y reconnaît trois types différents[1]. Cependant le type principal se distingue par un crâne allongé, aux arcades sourcilières très-prononcées, et dans la contrée « l'homme de Furfooz » aurait encore de nombreux représentants[2]. La population mêlée de l'âge de la pierre polie se composait déjà d'agriculteurs, d'industriels, de marchands. Elle avait des animaux domestiques, des ateliers de poteries, des chantiers pour la fabrication des armes. Aux environs de Mons, près du village de Spiennes, un vaste terrain est parsemé de silex bruts et travaillés, en si grand nombre, que les habitants du pays lui ont donné le nom de *Camp des cayaux* ou « Champ des cailloux ». Ce sont les restes d'un grand atelier de haches et d'autres instruments dont les fabricants allaient chercher la matière première dans les couches sous-jacentes de la formation crétacée; le sous-sol a été trouvé miné dans tous les sens par des puits et des galeries[3]. La plupart des outils de silex que l'on recueille à la surface du sol dans les Flandres proviennent de ce grand atelier du Hainaut, où cependant la hache, semble-t-il, ne se fabriquait qu'à l'état d'ébauche. Ce sont probablement les hommes de cet âge qui eurent à soutenir le choc des invasions germaniques, avant la conquête romaine. Quant à la religion des dolmens, elle ne semble pas avoir eu grande influence dans le pays, car les mégalithes de ce genre sont rares sur le territoire belge; mais des cavernes naturelles étaient utilisées pour la sépulture. Les buttes funéraires se comptaient jadis par centaines sur le faîte de partage situé entre Tirlemont, Tongres et Maastricht; mais toutes, à l'exception de trois, ont été nivelées[4]. Les pierres levées qui furent peut-être, pendant la période germanique, consacrées à Brynhild, la walkyrie guerrière, sont devenues, dans le langage populaire, les « pierres de Brunehaut », la reine d'Austrasie, grandie par l'imagination des hommes[5].

Par une coïncidence remarquable, le contraste qui existe dans l'aspect général de la nature entre la Belgique sud-orientale, celle des collines, et

[1] E. Dupont, *Patria Belgica*, t. I, p. 346.
[2] De Quatrefages, *l'Espèce humaine*.
[3] Cornet et Briart, *Bulletin de l'Académie de Belgique*, t. XXV, p. 126, 1868.
[4] Bauduin, *Notes manuscrites*.
[5] Simrock, *Mythologie;* Vanderkindere, *Recherches sur l'ethnologie de la Belgique*.

la Belgique du nord et de l'ouest, celle des plaines, se reproduit dans les populations elles-mêmes, les Wallons et les Flamands : l'opposition est parfaitement tranchée entre deux éléments distincts. Une ligne tracée de Saint-Omer à Maastricht, à travers la Belgique moyenne, indique presque exactement la limite nord-occidentale du wallon, tandis qu'une autre ligne dirigée de Maastricht vers Metz marque, avec beaucoup moins de régularité, la limite orientale du même idiome. Le sommet de l'angle de ce domaine glottologique, par 50° 50′ de latitude, est le point le plus septentrional de l'Europe où soit parlée une langue latine. Les idiomes tudesques l'ont emporté en dehors de cette région : à l'est, on parle le *hoch deutsch* et le *platt deutsch*, au nord et à l'ouest le neerlandais.

L'opinion commune veut que la population wallonne soit d'origine gauloise, tandis que les Flamands seraient les descendants de Germains. Cette opinion repose sur un fonds de vérité ; mais il est hors de doute que les mélanges ont été de tout temps fort nombreux dans ces pays, si souvent envahis par les armées étrangères et continuellement visités par les trafiquants de toute l'Europe. D'ailleurs les indigènes antérieurs aux invasions aryennes ont certainement fourni par leur descendance un des éléments ethniques les plus importants de la Belgique actuelle. Sans parler de « l'homme de Furfooz », les anthropologistes signalent dans toutes les parties du territoire belge des groupes de famille, et même des populations entières, dont le type ne peut aucunement se rattacher à celui des Gaulois ou des Germains aryaques. Dans la vallée de la Meuse et dans le Hainaut, on remarque fréquemment des femmes à la peau jaunâtre, aux cheveux et aux yeux noirs, au front étroit et proéminent, à la figure large, de très-petite taille, et l'on ne peut, à la vue de ces êtres étrangers d'aspect, échapper à l'idée qu'on se trouve en présence de personnes d'une autre race[1]. Dans plusieurs communes de la Flandre occidentale, au sud de

[1]

		Yeux foncés.	Cheveux foncés.
Pays wallon.	Liège (ville)	340 pour 1,000.	474 pour 1,000.
	» (campagne)	409 »	499 »
	Namur	470 »	575 »
	Dinant	383 »	566 »
	Huy	436 »	568 »
	Tournay	361 »	457 »
Pays flamand	Bruges	376 »	354 »
	Anvers (ville)	320 »	283 »
	» (campagne)	255 »	202 »
	Malines	240 »	205 »
	Ostende	256 »	176 »

(Beddoe, *Report of the British Association for the advancement of sciences*, 1857 ; *Patria Belgica*, II.)

Dixmude, de pauvres gens, dont la seule industrie est la fabrication des balais, vivent dans des huttes et des tanières creusées en terre. Sur le territoire de la Flandre orientale, ces « Hommes des Bois » ou *Boschkerlen* sont encore beaucoup plus nombreux. A Zele, où on les connaît sous le nom de *Burjongs* ou « Garçons de fermes », ils sont colporteurs pour la plupart et parlent un argot très-différent du patois local[1].

M. Huyttens signale plusieurs groupes ou tribus de la Flandre gantoise restant aussi à l'écart des autres habitants et se distinguant par une taille moins élevée, les cheveux généralement noirs, les yeux bruns, plus d'entrain, d'emportement et de gaieté, un moindre esprit de suite. Mais, ainsi que le démontrent les tableaux de recensement, le type brun se retrouve dans toute la Belgique, non-seulement dans le pays liégeois, où il représente près de la moitié des habitants, mais aussi sur le territoire flamand, où il forme le tiers ou le quart de la population[2].

Presque tous les anthropologistes voient dans cet élément brun la part qu'il faut attribuer à la descendance directe des antiques tribus préaryennes de la contrée. Cet élément, semblable en tous points à celui que l'on retrouve en France sous le type gaulois et que plusieurs écrivains croient devoir attribuer aux Ligures, explique le grand nombre d'hommes à tête arrondie et de taille petite qui se rencontre dans les Flandres. On aurait tort d'attribuer la formation de ce type brun à l'influence ethnique des Espagnols qui séjournèrent et commandèrent jadis dans le pays[3]. On ne saurait nier cette influence, dont témoignent encore plusieurs noms de famille, mais elle a été singulièrement exagérée.

Quant à l'origine en très-grande partie gauloise des Wallons, c'est-à-dire des « Gaulois », car tel est dans les idiomes germaniques le sens du mot Wallon, elle ne peut être contestée que par des écrivains de parti pris. Les peuplades belges dont parlent les auteurs anciens portent des noms gaulois, et des frontières de la France jusque dans la Hollande actuelle on trouve en grand nombre des villes ayant une appellation gauloise[4], telles que Namur, Dinant, Cortoriacum (Courtrai), Lugdunum, Noviomagus (Nimègue). La conquête romaine fit en pays belge ce qu'elle avait fait dans le reste des Gaules, elle introduisit sa langue, et celle-ci, peu à peu modifiée pendant le cours des siècles, est devenue le wallon, par un procédé de croissance analogue à celui qui a produit l'italien, le provençal et le français. Les nombreux colons de

[1] Vanderkindere, *Recherches sur l'ethnologie de la Belgique.*
[2] Ruelens, *Congrès géographique d'Anvers*, 1871.
[3] Sélys-Longchamps, *Patria Belgica*, I.
[4] Grandgagnage, *Mémoire sur les anciens noms de lieux de la Belgique orientale.*

race germaine qui vinrent s'établir au milieu des Wallons dans le bassin de la Meuse étaient trop inférieurs en civilisation pour ne pas apprendre la langue des habitants. Toutefois leur influence se retrouve dans les dialectes qui prévalent près de la frontière. Le liégeois, qui du reste est le langage wallon le plus riche par sa littérature et le plus soigneusement cultivé, sans doute à cause de l'importance de la cité où il se parle, a reçu un grand nombre de mots germaniques, même des tournures grammaticales d'origine tudesque, et se distingue par ses fortes aspirations. Le namurois, le montois, le tournaisien se rapprochent davantage des dialectes qui se parlent en France; même le tournaisien diffère peu du « rouchi » de Valenciennes[1]: c'est dans le Hainaut, paraît-il, que l'allemand a eu le moins d'influence sur le dialecte wallon. Pendant tout le moyen âge, les Hennuyers n'ont reçu dans leur pays qu'un très-petit nombre d'immigrants germaniques[2].

Physiquement, le Wallon est facile à distinguer de son compatriote le Flamand. Il a la figure beaucoup plus osseuse, les membres plus forts, le corps plus anguleux; la chair est moins développée chez lui; il a rarement le teint frais et vermeil que l'on rencontre si fréquemment parmi les Germains de la plaine; il n'a ni éclat ni beauté. On rencontre parmi les Wallons plus d'hommes grands que parmi les habitants des Flandres : c'est dans les provinces à type gaulois de Namur et du Luxembourg que la taille moyenne des conscrits est toujours la plus élevée. Les Wallons ont aussi sur les Flamands l'avantage de vivre plus longuement et d'être plus exempts de maladies. Ainsi, tandis que dans les Flandres et dans la province d'Anvers on compte 90 décès pour 100 naissances, on n'en compte que 70 dans les quatre provinces wallonnes de Hainaut, Namur, Liège et Luxembourg. Cette immunité relative des Wallons doit-elle être attribuée à la race, ou plutôt à la plus grande aisance relative et aux meilleures conditions de salubrité? Ils ont plus de bien-être, habitent des régions plus hautes et plus saines et sont groupés en populations moins pressées : de là peut-être une durée plus longue de la vie[3]. Pendant le moyen âge, les Flamands, que favorisait d'ailleurs la position de leur pays, si heureuse pour le commerce et l'industrie, étaient en moyenne supérieurs, sinon aux Liégeois, du moins aux autres Wallons, non-seulement par la richesse, mais aussi par la civilisation réelle et la pratique de la liberté. Les grandes révolutions dont la Belgique a été le théâtre et les lentes transformations qui se sont accomplies dans la masse du peuple ont fini par déplacer le siège de la puissance.

[1] Alph. Leroy, *Patria Belgica*, III.
[2] Beddoe; — Vanderkindere, etc
[3] Guillard; — Bertillon; — Meynne, etc.

De nos jours, ce sont les Wallons qui l'emportent par l'activité industrielle et la culture de l'esprit; mais les Flamands ont gardé leur supériorité dans les arts proprement dits : ce sont eux surtout qui donnent au pays ses peintres et ses musiciens. Quant au nombre des Belges de langue française, il est inférieur à celui des Flamands; cependant plusieurs colonies wallonnes sont éparses en dehors du territoire national, dans les grandes villes de la Hollande et de la Germanie rhénane : on y vante leur amour du travail, leur persévérance, leur probité. Le caractère liégeois, pris en particulier, se distingue par quelque chose de méridional, la gaieté, l'entrain, la présence d'esprit, l'amour de la plaisanterie.

Les Flamands, devenus plus nombreux dans la plaine basse que les descendants des indigènes, sont des « étrangers », des « fugitifs » : ainsi l'indique leur nom saxon, *Fläminger* ou *Vlamingen*[1], à moins que l'on ne veuille avec Meyer, dans sa chronique de Flandre, faire dériver cette appellation de *vlae*, marais[2]; d'après cette étymologie, les Flamands seraient les « hommes des marais ». Ils purent s'établir d'autant plus facilement dans les régions occidentales de la contrée que celles-ci étaient à peine habitées. De vastes marécages, des lacs formés par le débordement des rivières, s'étendaient en deçà des dunes, et presque tout le reste du pays qui est devenu la Flandre actuelle, la province d'Anvers et le Limbourg, était une plaine de sable aride. Enfin, une large zone de forêts, la grande *silva carbonaria*, qui vers le sud-est allait rejoindre l'Ardenne, séparait naturellement le pays wallon des terres où s'établirent la plupart des colons germaniques. Dans le Brabant, où des fragments considérables de l'antique forêt subsistent encore, tous les villages situés à l'est de ces bois sont restés wallons, tandis que les villages occidentaux sont flamands[3]. Mais là où les colons se trouvèrent en contact avec des îles de population romanisée, la distinction des races s'est longtemps maintenue. C'est ainsi qu'au moyen âge on oppose fréquemment les habitants de langue française du *pagus mempiscus* ou « pays des Ménapiens » aux Flamands des alentours[4].

Dès l'époque romaine, les Germains arrivent en multitudes dans les plaines de la Belgique. Ainsi que le prouvent les terminaisons des noms de villages et plusieurs témoignages historiques, un grand nombre de ces étrangers étaient des Franks : ce sont des tribus de cette confédération qui ont fourni l'élément principal de la nationalité flamande. Cependant le nom

[1] H. Leo, *Angelsächsisches Glossar*.
[2] Bauduin, *Notes manuscrites*.
[3] Vanderkindere, *Recherches sur l'ethnologie de la Belgique*.
[4] Alph. Wauters, *Revue trimestrielle*, janvier 1867.

même des Flamands doit être attribué aux immigrants saxons qui peuplèrent surtout le littoral, longtemps désigné d'après eux sous le nom de *littus saxonicum*. Ils devaient être des parents très-rapprochés des Anglo-Saxons qui peuplèrent l'Angleterre, à en juger par les terminaisons de *muth*, *mude*, qu'ils donnèrent aux embouchures de leurs rivières, et de *ham* que prirent plusieurs de leurs villages. Peut-être, ainsi que le pensent des historiens, sont-ils aussi venus par mer en longeant les rivages de la Frise et de la Hollande. Ce qui rend cette hypothèse probable, c'est que l'influence des Frisons occidentaux, établis en Zélande, s'étendit au loin sur tout le littoral belge. Des traits de mœurs semblables à ceux du nord de la Hollande se retrouvent dans toute cette région, et la ville d'Ostende est même désignée par un ancien historien comme un port frison. Aux premiers colons d'origine saxonne vinrent s'en ajouter d'autres, amenés de force dans le pays par Charlemagne, à la suite de ses grandes guerres. L'existence de ces Saxons dans les Flandres donne peut-être la raison du nom de *Sachsen* porté par les colons flamands introduits au douzième siècle en Transylvanie. La plupart d'entre eux, venant surtout du littoral, exposé plus que les autres parties de la contrée aux désastres des inondations, étaient en effet d'origine saxonne. Les grandes émigrations flamandes ne doivent pas être attribuées à l'amour du changement, au goût des aventures; elles ont toujours été imposées par une dure fatalité : le Flamand est très-casanier, très-attaché à la glèbe où il est né : *Oost, west, 't huis best*[1]. La disparition de ses champs sous les eaux de la mer ou des fleuves le chassait du patrimoine. Les guerres qui vinrent si fréquemment ravager le pays forcèrent aussi une multitude d'habitants à prendre le métier de soldats et à se donner comme mercenaires au plus offrant. De même les compagnies de « Brabançons » et les régiments « wallons » parcouraient l'Europe à la solde des rois.

Les Flamands purs ont, comme les Wallons, un type très-distinct. Ils ont les yeux clairs, la chevelure blonde ou châtaine; leur teint est d'une grande fraîcheur et le sang se porte facilement à la peau au moindre mouvement de colère. Les contours du visage sont fréquemment indécis, surtout chez la femme, et se déforment de bonne heure : à la beauté donnée par l'éclat du teint, la richesse du sang, la douceur du regard, peut succéder parfois, presque brusquement, la bouffissure, la couperose et la laideur. Les anciens tableaux, auxquels il faut toujours revenir pour l'étude comparée des types, indiquent un trait spécial aux visages des Flamands et des Allemands du Nord, la séparation du menton et de la joue par un sillon très-fin[2], ce qui

[1] A l'est, à l'ouest, — c'est chez nous qu'on est mieux !
[2] Vanderkindere, *Recherches sur l'ethnologie de la Belgique*.

donne à la physionomie quelque chose de prudent et d'avisé. Quant à la stature des Flamands, l'opinion commune se trouve en désaccord avec la statistique. L'expression populaire de « grands Flandrins » n'est pas justifiée, puisque les deux Flandres sont précisément celles des provinces belges où l'on rencontre le plus de petits hommes. Il est vrai que la moyenne de la taille est abaissée par les hommes du type brun qui représentent l'ancienne population. Les Flamands du type blond germanique sont les plus élevés de taille parmi les habitants du pays bas : principalement sur les côtes, là où prédomine l'élément saxon, les hommes de haute stature sont fort nombreux.

La langue flamande, l'ancien *dietsch*, connu jadis par les Wallons sous le nom de « thiois », est un dialecte du *platt-deutsch*, de même que le hollandais et le frison. D'après Müllenhof[1], elle a conservé le caractère primitif de la langue franque, et par conséquent elle se rapproche plus des origines aryennes que le haut-allemand, accepté maintenant par les Franks eux-mêmes dans la Germanie proprement dite. Les Flamands de la Campine, et surtout des environs de Turnhout, où l'immigration franque a plus longtemps duré que dans les autres régions de la Belgique, sont ceux qui, tout en gardant le mieux leurs coutumes, leurs mœurs, leurs antiques superstitions, parlent aussi la langue la plus pure. D'ailleurs, on le comprend, la diversité des dialectes est fort grande, car, suivant les cantons, on y rencontre les origines franques, saxonnes, frisonnes même, et de nombreux éléments empruntés au wallon et au français.

Dès le douzième siècle, le thiois était une langue écrite, et des fabliaux, des chansons de geste commençaient à en fixer l'orthographe. Pendant la période des libertés communales, la littérature flamande eut aussi sa part de grandeur, mais pour se changer en une vaine rhétorique aux temps de la domination bourguignonne. Lors des guerres de l'indépendance contre l'Espagne, elle eut son grand écrivain, Marnix de Sainte-Aldegonde; puis, redevenue langue de vaincus, sous le régime des Espagnols et celui des Autrichiens, elle fut de plus en plus considérée comme un patois et dédaignée des écrivains. En 1803, un décret de Napoléon ordonnait que tous les actes publiés dans les départements des ci-devant Pays-Bas autrichiens, où se serait maintenue la langue du pays, fussent désormais rédigés en français, et même en 1812 l'empereur ordonna, pour faciliter la besogne de la censure, que tout journal flamand eût à s'accompagner d'une traduction française. Lorsque la Belgique eut été donnée à la Hollande, le neerlandais jouit

[1] *Einleitung zu den Denkmälern deutscher Prosa und Poesie.*

à son tour de privilèges considérables comme langue des nouveaux maîtres, et ceux des Flamands dont le patois différait notablement du pur hollandais, se trouvèrent lésés comme les Wallons eux-mêmes ; dans les Flandres, aussi bien que dans les provinces de l'est, des pétitions, inspirées d'ailleurs en grande partie par la haine religieuse, furent signées contre l'emploi de la langue neerlandaise. La révolution de 1830 amena de nouveaux changements, et le français devint l'idiome officiel dans toute l'étendue de la Belgique. Du reste, on ignorait que les Flamands eussent une si grande importance numérique, et le recensement, qui révéla la véritable proportion des langues dans le pays, surprit les Flamands eux-mêmes : il se trouva que sur sept Belges, quatre parlaient le thiois ou *dietsch*.

Depuis cette époque, la proportion des langues a changé[1]. Sur la frontière des idiomes, quelques hameaux ou villages se sont peut-être francisés, par le fait de déplacements partiels de la population, et l'on cite en effet, dans la province de Limbourg, le village d'Heure-le-Tiesche (c'est-à-dire le Thiois), qui depuis le dernier siècle a cessé d'être flamand[2]. Mais ce n'est point par la conquête directe du territoire que le français gagne sur l'idiome germanique[3], c'est bien plutôt par une lente pénétration, surtout dans les villes. L'usage du français, général dans les grands corps délibérants, dans toutes les administrations de même que dans l'armée, contribue peut-être pour une certaine part aux empiètements de la langue française, mais ses progrès sont dus surtout à l'usage qui en est fait librement dans les groupes scientifiques, littéraires, industriels, commerciaux. Le français est, bien plus que le flamand, la langue de la civilisation dans la Belgique actuelle. Environ les deux tiers des journaux sont rédigés en français et ce sont eux qui ont la plus grande publicité. Pour les livres, l'influence du français est, grâce au voisinage de Paris, bien autrement prépondérante : à cet égard, il n'est point de ville belge qui ne soit francisée[4]. Littérairement, Bruxelles

[1]

1830	Flamands :	1 860 000	Wallons :	1 560 000
1846	»	2 471 250	»	1 827 140
1866	»	2 406 500	»	2 041 800
1876	»	2 659 900	»	2 256 850

Bilingues et trilingues en 1876 : 370,750 ; Allemands, 38,050 ; etc.

Proportions des Belges en 1876 :

Flamands : 49.84 p. 100. Wallons : 42.29 p. 100. Allemands : 0.71 p. 100.

Bilingues et trilingues, Flamands pour la plupart : 6.95 p. 100.

[2] Ch. Grandgagnage, *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois.*

[3] Raoux, *Mémoires sur l'origine des langues flamandes et wallones*, mémoires de l'Académie, V. 1826. — Scheler, *Patria Belgica*, III.

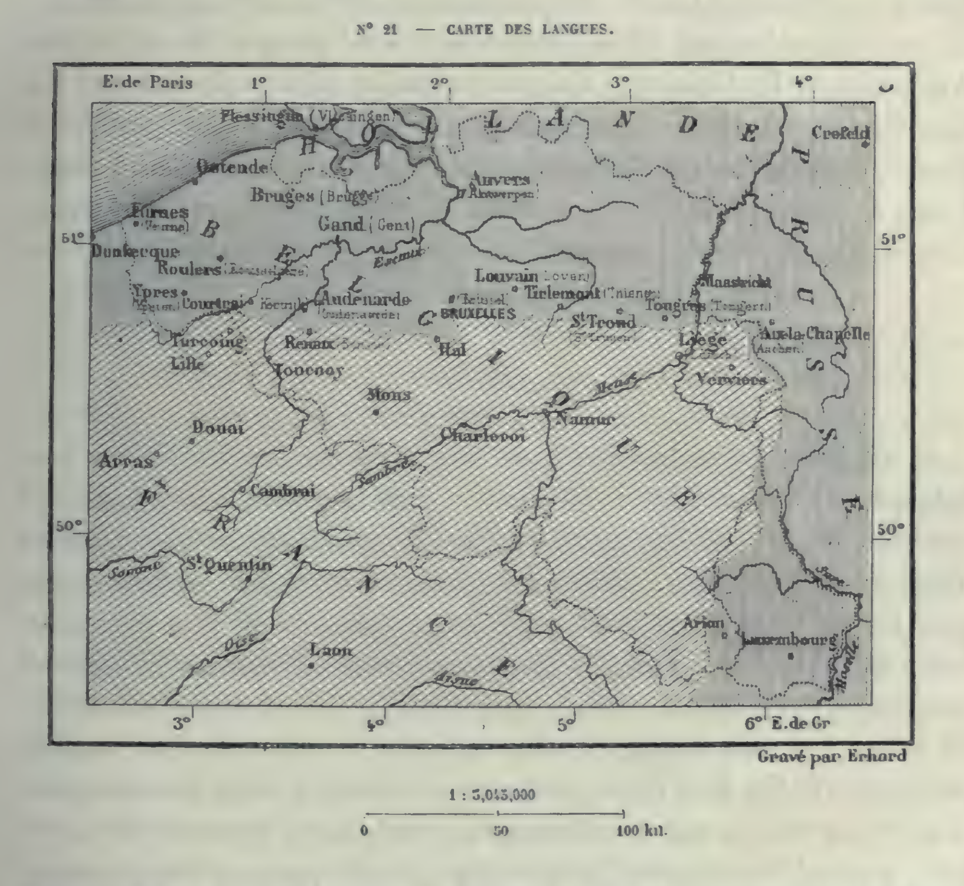
[4]

Ouvrages publiés dans les villes de Belgique	1009
» déposés en 1868 (formalité supprimée depuis)	1639

est une cité presque entièrement française, quoique, à la fin du dernier siècle, les actes y fussent encore rédigés en flamand. Elle se trouve pourtant en plein territoire germanique : seulement, dans le quartier de Marolles les ouvriers wallons avaient été assez nombreux au dernier siècle pour faire naître un patois spécial appartenant à la fois aux deux idiomes par les mots et par la charpente grammaticale.

Quoique le français fasse d'année en année des progrès comme langue

N° 21 — CARTE DES LANGUES.



prépondérante de la Belgique, le flamand a gagné en force de cohésion, en dignité, pour ainsi dire, depuis la renaissance littéraire des trente dernières années[1]. Il compte maintenant de nombreux écrivains, et parmi eux le principal romancier de la Belgique, Henri Conscience; ses poëtes, ses orateurs sont devenus populaires; des centaines de sociétés se sont fondées dans toutes les parties du pays pour encourager l'étude et l'anoblissement de la langue. Par un phénomène remarquable, l'union du neerlandais et du flamand en un seul idiome, union qui n'avait pu se

[1] Journaux quotidiens belges en 1840 : français, 28; flamands, 0.
» » » 1874 » 54; » 14.

faire sous le gouvernement de la Hollande, s'est accomplie depuis la séparation officielle des deux peuples : ce que n'avait pu faire l'État, la libre volonté l'a réalisé. Malgré l'opposition d'un parti qui repoussait avec horreur toute alliance de langue avec les Hollandais « hérétiques », l'orthographe neerlandaise a été définitivement adoptée en 1864 pour le flamand, et de nombreux congrès linguistiques, tenus tantôt au nord, tantôt au sud de la frontière des douanes, aident à faire disparaître dans la langue littéraire toutes les différences locales. On peut dire qu'il n'y a plus maintenant dans les Pays-Bas qu'un seul idiome germanique parlé par plus de six millions d'hommes. Si les Flamands veulent résolument et avec persévérance que leur idiome soit admis de nouveau dans le parlement, dans les cours de justice, dans les bureaux de l'administration, dans les écoles, dans l'armée, à une égalité parfaite avec le français, la réussite ne dépend que d'eux ; rien ne les empêche de conquérir leur droit.

III

De nos jours, les centres de population se pressent dans les plaines de la Belgique, ce territoire étroit où, du temps de la domination romaine, il n'existait que deux villes proprement dites, Turnacum (Tournay) et Atuatuca Tungrorum (Tongres) [1], car Bagacum (Bavai) se trouve sur territoire français. En plusieurs districts du pays, les groupes urbains sont plus nombreux que ne le sont les villages dans la plupart des contrées de l'Europe, et ces groupes se distinguent en outre par une forte individualité communale : ils furent des cités comme l'étaient celles de la Grèce, les villes républicaines de l'Italie, de la Hanse germanique. Après les luttes de nationalités et de classes dont on voit distinctement la trace dans le *Roman du Renard* [2], jadis si populaire dans les Flandres, les villes du pays, solidement constituées en communes, avaient pu conquérir chacune sa vie indépendante, sa physionomie originale : de même que les cités du nord de la France, celles du Brabant et Liège la wallonne, les libres municipes des Flandres belges, qui résistèrent avec tant de vaillance aux évêques, aux barons et aux rois, peuvent, comme Florence et Venise, revendiquer leur part considérable d'influence dans le mouvement qui a donné naissance au monde moderne.

L'origine des communes en Belgique comme en France eut pour cause le déplacement des intérêts. De la campagne, où dominait le seigneur, le centre

[1] Piot, *Patria Belgica*, II ; — Ernest Desjardins, *Géographie de la Gaule.*
[2] Willems, Vandevelde, Oetker, etc.

de gravité se portait vers la ville, où se réunissaient les marchands, où travaillaient les corps de métiers. En 779 déjà, Charlemagne, pressentant le danger que les associations d'hommes de labeur pourraient causer au pouvoir souverain, interdisait tout accord, toute « conjuration » entre serfs du « Fleandreland », du « Mempisque » et autres lieux voisins de la mer. « Que personne n'ait l'audace de prêter ces serments par lesquels on a coutume de s'associer dans les gildes... ; que personne ne se lie par des serments au sujet de la contribution pécuniaire, pour les cas de naufrage et d'incendie[1].... » En dépit de ces défenses et des persécutions, les gildes redoutées, contenant en germe la liberté des communes, purent se maintenir, se fortifier et créer peu à peu les industries des villes. Lorsque les communes se montrent pour la première fois dans l'histoire, dès le onzième siècle, les guerres, les conventions, les traités, avaient eu çà et là une certaine part à leur naissance; mais la cause intime de cette révolution fut toujours l'influence grandissante des métiers et des associations de commerce.

Cependant la commune primitive, constituée contre la féodalité, était un véritable fief, et les échevins étaient toujours pris dans les grandes familles « lignages » ou « linages » (*geslachten*), de même que dans les villes impériales d'Allemagne les places étaient réservées aux *geschlechter*. Ces personnages de haute origine gouvernaient seuls la cité, et l'accès du pouvoir était rigoureusement interdit, non-seulement aux ouvriers, mais aussi aux bourgeois, même aux plus riches[2]. Il en résulta de continuelles dissensions entre les « petits » et les « grands » de chaque ville, analogues à celles qui se livraient à Nürnberg, à Florence, entre les « maigres » et les « gras ». Les corps de métiers se soulevèrent fréquemment et profitèrent de chaque guerre civile ou extérieure pour revendiquer leurs droits au gouvernement de la cité. A chaque défaite ils furent cruellement traités : c'est ainsi qu'après une révolte réprimée, quinze cents tisserands et autres ouvriers d'Ypres furent roués, décapités ou pendus sans jugement; les chroniqueurs racontent avec un certain orgueil, pour glorifier la puissance des maîtres, que les villes des Flandres ressemblaient parfois à des forêts, tant les gibets étaient nombreux sur les places publiques et dans les rues[3]. Malgré défaites et massacres, les gildes des petits finirent par obliger les grands à leur faire une place dans le conseil des cités. Au treizième siècle, et surtout durant la première moitié du quatorzième siècle, on voit se constituer régulièrement dans presque toutes les communes un « large conseil » où les « nations », c'est-à-dire les man-

[1] Vandenpeereboom, *Patria Belgica*, II.
[2] Borgnet, *Bulletin de l'Académie*, 2e série, tome XXVII.
[3] Vandenpeereboom, *Patria Belgica*, II.

dataires, « consaux » ou « jurés » des corps de métiers, siégeaient à côté des échevins et des notables et délibéraient en égaux sur les « affaires majeures » de la ville. A Bruxelles, à Louvain et en d'autres villes du Brabant, les « nations » avaient un bourgmestre distinct de celui des « lignages ». A Liège, la ville fameuse dont les bourgeois, portant depuis longtemps le titre de « seigneurs », habitaient un domicile inviolable, une maison « sacrée », le triomphe des « petits » fut beaucoup plus complet : en vertu de la paix d'Angleur, conclue en 1313, il fut décidé qu'aucun bourgeois de Liège appartenant à la noblesse ne pourrait devenir bourgmestre ou membre du conseil s'il ne faisait partie d'une corporation des vingt-cinq métiers[1] : tous étaient électeurs, les ouvriers comme les maîtres : les apprentis eux-mêmes, — exemple bien rare dans l'Europe de cette époque, — avaient le droit d'acclamation ou de suffrage.

Dans ce grand chaos du monde féodal, où les seigneurs étaient en lutte permanente les uns contre les autres, mais où « nulle terre n'était sans seigneur », où toute autorité était censée venir d'en haut, par l'entremise de pape, empereur ou roi, ce fut pour les villes belges une grande victoire que de se faire les égales des barons, d'acquérir une personnalité féodale, de traiter directement avec les souverains. Un nouvel ordre de choses avait commencé, car c'est d'en bas, de la masse profonde du peuple, qu'était née l'indépendance des villes. A en juger par les éléments épars de la nouvelle société flamande et wallonne, telle qu'elle essaya de se constituer, et comme on le vit surtout à Gand, sous la direction de Jacob van Artevelde, il semble qu'elle visait à former une grande ligue de cités autonomes, composées elles-mêmes de libres corps de métiers : la fraternité ou « frairie » de chaque groupe de travailleurs, telle était la molécule primitive de la société. Chaque association, soit d'ouvriers, soit de bourgeois, était un corps complet représentant en résumé l'ensemble de l'État, ayant le multiple caractère de confrérie religieuse, de tribunal pour le jugement des crimes et délits, de syndicat de commerce pour la défense des intérêts communs et même d'association de plaisir pour la célébration des fêtes[2]. D'ailleurs, les métiers imposaient à tous leurs membres une discipline très-sévère; non-seulement le costume de guerre, mais encore les vêtements de travail étaient réglés strictement : des inspections avaient lieu, à des époques déterminées, pour constater si les confrères tenaient leurs armes, leurs cottes, leurs habits en bon état. Dans tous les actes de sa vie, l'individu avait à compter avec le corps dont il faisait

[1] Michelet, *Histoire de France*, tome XV.
[2] Cellier, *Une commune flamande, Recherches sur les institutions de la ville de Valenciennes*

partie[1]. Il reste encore aujourd'hui des traces de cet ancien ordre de choses. Les habitants de Gand, par exemple, sont embrigadés par « décades » et portent des costumes du seizième siècle, avec fraise au collet et hallebarde au poing ; ils sont réquisitionnés et commandés dans les grandes circonstances, quand il s'agit de « sortir » en costume, soit pour fêter le retour d'un compatriote illustre, soit pour célébrer quelque grand fait des aïeux[2].

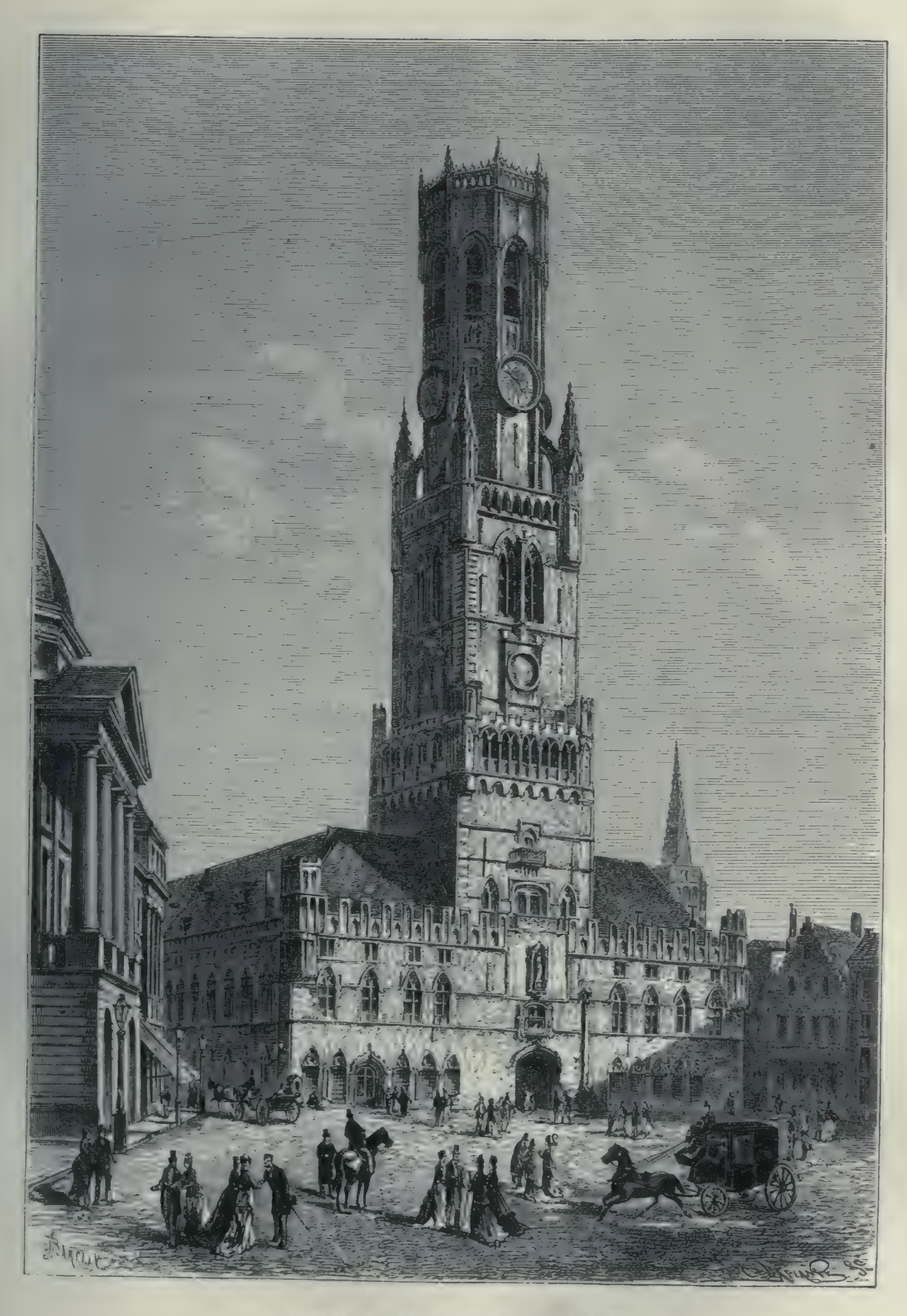
La commune, composée des associations bourgeoises et des corps de métiers, formait le groupe supérieur, et quand la cloche du beffroi appelait les citoyens au combat, tous ne devaient plus avoir qu'une seule âme contre l'ennemi. Souvent cet ennemi était l'armée d'une cité rivale; mais le danger commun avait fait comprendre aux villes la nécessité d'une fédération. En 1312, elle était indiquée déjà par la charte de Cortenbergh, où l'on vit dix-huit villes et « franchises » du Brabant s'unir à un certain nombre des vassaux de Jean II et former avec eux une sorte d'assemblée législative. En 1334, un traité de fédération fut conclu entre les habitants de la Flandre et ceux du Brabant; il fut décidé que le commerce serait libre entre les deux provinces, qu'on y ferait usage de la même monnaie, et que les grandes villes, Bruxelles, Anvers, Louvain, Gand, Bruges, Ypres, enverraient trois fois par an des députés à une assemblée délibérante, où siégeraient aussi les représentants du comte de Flandre et du duc de Brabant, et qui se réunirait successivement à Gand, à Bruxelles et à Alost. Au siècle précédent déjà, les grandes corporations des villes flamandes avaient formé une gilde internationale, dite la « Hanse de Londres », dans laquelle les marchands de dix-sept villes belges étaient associés à ceux de l'Angleterre[3]. Il est vrai que les statuts de cette Hanse étaient fort peu démocratiques. Les teinturiers, « ki tignent de leurs mains meismes et ki ont les ongles bleus », les chaudronniers, « ki afaitent les caudieres et ki vont criant aval les rues », tous ceux qui vendaient en détail et à la livre ne pouvaient être membres de la confrérie commerciale[4].

Quoique la forme de société nouvelle qui se préparait dans les cités de la Belgique n'ait pu se réaliser complètement et que la prospérité des citoyens ait toujours été orageuse, exposée à d'incessants périls, les progrès de toute espèce accomplis dans ce petit coin de la Terre en firent au moyen âge un des centres de la civilisation. Dans quelques campagnes même s'étaient formées des gildes semblables à celles des villes, et ces associations rurales, fières

[1] Henri Hymans, *Patria Belgica*, III.
[2] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*
[3] Ernest van Bruyssel, *Patria Belgica*, II.
[4] Vandenpeereboom, *Patria Belgica*, II.

de leurs « keures », confirmation écrite de leurs droits, avaient pu justifier cette conquête par l'admirable culture de leurs terres. Les paysans des Flandres devinrent, dès le douzième siècle, les initiateurs des autres populations du nord de l'Europe : grâce à des colons industrieux conviés par les souverains eux-mêmes, de petites Flandres se fondaient partout, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Danemark. Les artisans des villes flamandes et brabançonnes, non contents d'acquérir des richesses par les anciens procédés, travaillaient à créer de nouvelles industries, et, par l'effet de la diversité croissante des produits, le nombre des corps de métiers allait toujours en augmentant. La ville de Bruges, qui fut pendant un temps à la tête de l'industrie manufacturière dans le monde entier, eut au quinzième siècle quatre-vingts corporations de métiers; Gand en avait à peu près autant, et les tisserands y formaient à eux seuls vingt-sept associations, s'occupant chacune de fabriquer des étoffes différentes. Bruxelles eut cinquante métiers, groupés en neuf « nations »; Tournay plus de quarante; Liège et Ypres, plus de trente chacune. Quant aux progrès des communautés flamandes dans les travaux de la pensée, ils sont attestés par l'importance qu'avait prise leur langue dans la littérature contemporaine et par le grand nombre de savants qu'elle fournit à la Hollande à l'époque des persécutions.

C'est par leurs grands édifices municipaux que les communes flamandes racontent le mieux leur ancienne gloire. La plupart des églises construites à cette époque sont restées inachevées; mais les monuments civils, d'ailleurs élevés sur un plan plus vaste, et plus richement décorés à l'extérieur, ont été presque tous terminés, et les architectes actuels n'ont plus qu'à en réparer les parties dégradées. Les diverses corporations avaient chacune sa maison de gilde, d'autant plus amoureusement ornée que les membres de la confrérie habitaient eux-mêmes des maisons de plus pauvre aspect. Les halles, aux puissantes proportions, témoignent surtout de la solide fortune des bourgeois qui pouvaient bâtir de pareilles nefs de pierre. Les hôtels de ville ont l'aspect le plus imposant, mais ils se distinguent aussi par la splendeur de leur décoration architecturale : c'est par ces édifices que les citoyens exprimaient à la fois leur orgueil d'appartenir à la communauté et la joie filiale qu'ils éprouvaient à l'embellir. Chaque cité tenait à honneur de construire son palais municipal d'après un plan qui lui appartînt bien en propre ; sauf la ressemblance générale que donne le style de l'époque, tout diffère dans ces édifices; ils n'étaient pas, comme la plupart de ceux que construisent les villes de nos jours, la banale copie de quelque monument de capitale imposé comme modèle : tel hôtel de ville, comme



BRUGES. — LA HALLE ET LE BEFFROI

Dessin de Barclay, d'après une photographie de M. Braun.

celui de Louvain, ressemble à un immense écrin d'orfèvrerie; tel autre, comme celui de Bruxelles, se fait admirer surtout par l'élégance de sa flèche percée à jour; d'autres encore se distinguent par leur aspect pittoresque ou par la noble simplicité de leur façade : dans presque tous ces palais de ville la plate-forme d'où les magistrats parlaient au peuple diffère par l'emplacement et la forme : ici c'est une « bretèche » placée en encorbellement sur la façade, ailleurs un balcon, ou bien un perron de marbre. Le beffroi, témoignage de l'indépendance de la cité, est isolé à Gand, ou dressé au-dessus des halles comme à Bruges, ou dominant l'hôtel de ville comme à Alost, et placé soit à un angle, soit au milieu de la façade. Il en est qui ressemblent à un donjon, d'autres à un clocher d'église : le caractère original de la cité se montre surtout dans ce monument, dont le « secret » renfermait les chartes du droit local et où résonnait la grande cloche pour célébrer les victoires décisives ou conjurer le péril commun.

Ces monuments et les places qu'ils dominent étaient le théâtre principal des fêtes populaires que de tout temps les Belges aimèrent tant à célébrer. Là se faisaient les grandes processions que nous représentent encore de curieux tableaux conservés dans les musées; là se juraient les « serments » et se distribuaient les prix remportés par les tireurs à l'arbalète, par les chanteurs ou les poètes, car les communes flamandes, de même que jadis les cités grecques, avaient leurs fêtes de poésie : les députations de chaque ville arrivaient montées sur des chariots ou des bateaux de triomphe et des processions de citoyens allaient au-devant d'eux. Toutefois les fêtes de poésie finirent par dégénérer en joutes de « rhétoriciens » et de rimailleurs. Aux temps de la décadence, quand les villes n'eurent plus qu'une apparence de liberté, la splendeur des fêtes, l'abondance des discours, la vanité retentissante des paroles eurent précisément pour but de faire oublier aux habitants que jadis ils avaient été leurs propres maîtres.

La ruine suivit de près les jours de prospérité des cités flamandes, et cela en grande partie par la faute des communes elles-mêmes. L'extrême danger leur faisait comprendre l'importance de la fédération, mais la paix extérieure les ramenait à leurs dissensions intestines. Bruges et Gand, trop voisines l'une de l'autre, étaient toujours prêtes à en venir aux armes : une rivalité jalouse divisait les deux villes et les portait à se faire tout le mal possible par la force ou la ruse. C'est ainsi qu'en 1379 les Gantois détruisirent à main armée le canal de navigation maritime que les gens de Bruges creusaient dans la direction de Deynze[1]. D'après les règlements des confréries bour-

[1] *Annales des travaux publics de la Belgique*, 1843.

geoises, les marchands d'une ville qui se rendaient en corps à une cité voisine devaient toujours y aller bien armés, pour défendre au besoin l'honneur de leur ville et de leur corporation, et celui qui négligeait les précautions voulues avait à payer une amende[1]. A la moindre alerte, on se mettait en défense, on se livrait des combats. Les enfants de dix à quatorze ans se groupaient eux-mêmes en compagnies de guerre : en 1488, deux de ces bandes se livrèrent bataille dans les rues de Bruges, et cinq enfants restèrent morts sur le pavé. La rigueur des règlements qui assuraient le monopole aux divers corps de métiers et les rendaient ennemis les uns des autres contribua aussi pour une forte part aux malheurs des cités et à la perte de leur énergie patriotique. A Tournay, il y avait des corporations de « porteurs de beurre », de « porteurs de charbons », de « porteurs de marchandises fabriquées », et malheur à celui que l'on trouvait portant un objet qui n'était pas fait pour ses épaules[2]. Il en était à peu près de même dans toutes les communes flamandes. Encore au commencement du siècle, il existait à Bruges une corporation de *Kraanenkinders* ou « Enfants du robinet », qui seuls avaient le droit de tirer le vin : lors des grands jours, ils portaient encore leur uniforme traditionnel[3].

Les ducs de Bourgogne, que tentait la richesse des villes flamandes, profitèrent de leurs dissensions intestines et devinrent les maîtres du pays. L'industrie des cités leur servit à augmenter la splendeur de leur cour ; mais les citoyens furent assouplis au joug, le régime des forts impôts, des droits protecteurs, des ordonnances, remplaça la libre initiative des communes, et la décadence commença. Les révoltes furent cruellement châtiées, et les ducs ne perdirent aucune occasion d'humilier les villes dans leur fierté. En 1468, Liège fut presque détruite, quarante mille personnes y furent massacrées, et le « perron », symbole des libertés municipales, fut enlevé; l'année précédente, Charles le Téméraire avait arraché leurs bannières aux ouvriers de Gand et les avait fait suspendre aux voûtes des églises de villes éloignées, comme des trophées de sa victoire sur le peuple. Charles-Quint, Gantois lui-même, supprima les libertés de Gand, condamna les citoyens les plus énergiques à l'échafaud ou à l'exil, dicta les règlements d'obéissance aux habitants et fit descendre du beffroi la grande cloche appelée Roland, la voix même de la cité. Lorsque l'écrivain Jacques Mayer publia son Histoire de Flandre en 1538, Charles-Quint ne l'y autorisa qu'à la condition « d'obmettre l'insertion

[1] L. Cellier, *Une commune flamande.*
[2] Friedrich Oetker, *Belgische Studien.*
[3] Émile Tandel, *Notes manuscrites.*

des priviléges d'aulcunes villes ». Les chartes ou *luyster* du Brabant furent enfermées dans une tour de Bruxelles et les citoyens ne les revirent qu'après l'écroulement de l'édifice, lorsque l'armée de Louis XIV vint bombarder la ville [1].

Sous la domination de Philippe II, les guerres religieuses amenèrent les grands désastres, et le silence de la terreur se fit dans les cités. Les « chambres de rhétorique » elles-mêmes devinrent suspectes ; le duc d'Albe fit pendre un grand nombre de ceux qui avaient pris part à ces joutes littéraires, et le bourgmestre Van Stralen, principal organisateur de la fête célébrée en 1561 à Anvers, mourut sur l'échafaud [2]. L'industrie tomba, les villes s'appauvrirent et se dépeuplèrent; même des campagnes florissantes furent abandonnées; le désert se fit çà et là. Un grand mouvement d'émigration se porta vers les provinces du nord, et l'on évalue même à cent mille le nombre des Belges qui se rendirent en Hollande [3] : ces expatriés étaient précisément les hommes les plus énergiques, ceux auxquels la nation devait sa vie intellectuelle et son initiative; sans eux, la Belgique se trouvait exsangue pour ainsi dire. Cette émigration, plus encore que les massacres et les guerres, explique l'affaiblissement moral de la contrée dans les siècles qui suivirent. M. Vanderkindere émet même l'hypothèse, sans toutefois y insister outre mesure, que la diminution de la taille moyenne chez les Flamands a peut-être été un effet indirect de l'émigration : ce seraient principalement les habitants de race saxonne qui auraient quitté le pays [4].

Mais si grande qu'ait été l'infortune politique de la contrée, le vieil esprit municipal s'est maintenu avec une énergie singulière et se manifeste surtout à l'occasion des fêtes patronales et des kermesses. Alors les processions religieuses, les cortèges militaires, les représentations théâtrales, les danses et les joyeusetés populaires se mêlent diversement comme au moyen âge, de sorte que l'ensemble des cérémonies garde dans chaque ville un aspect original. A Courtrai, à Furnes, des processions symboliques rappellent les mystères chrétiens; à Châtelet et en d'autres villes du Hainaut, les « marches » ont un caractère à la fois religieux et militaire : à Thiméon, près de Gosselies, dans le Hainaut, il existerait même encore une « procession dansante [5] ». Enfin, d'anciennes communes, Mons, Ath, Tournay,

[1] Ch. Potvin, *Patria Belgica*, III.
[2] Stecher, *Histoire de la littérature flamande*, *Patria Belgica*, III.
[3] De Smet, *Histoire de la Belgique*, II, 15 ; — Gaillard, *De l'influence exercée par la Belgique sur les Provinces-Unies*. Mémoires publiés par l'Académie de Belgique, tome VI, 1853.
[4] *Recherches sur l'ethnologie de la Belgique.*
[5] Reinsberg-Düringsfeld, *Calendrier belge ;* — Van Bemmel, *Patria Belgica*, III.

Malines, Anvers, Gand, de même que celles de la Flandre française, Douai par exemple, tiennent à honneur d'avoir des « cavalcades » où les scènes historiques s'unissent aux allégories pour raconter l'histoire de la cité.

Il n'y a point de ville belge dans les deux lambeaux des bassins de l'Oise et de la Sure ou Sauer rhénane qui appartiennent au territoire belge; mais il en est plusieurs dans les bassins de la tortueuse Semoy et de la Chiers, qui vont rejoindre la Meuse dans le département français des Ardennes. Une seule a plus de 5000 habitants, Arlon, qui fut le *vicus* romain d'Orolaunum et qui est maintenant la capitale de la province de Luxembourg; elle est bâtie en amphithéâtre, à plus de 400 mètres d'altitude, sur un plateau que parcourent librement les vents du nord, et n'a d'autres curiosités que les débris romains renfermés dans son musée; mais elle se distingue par le nombre et l'excellence de ses établissements d'instruction publique : on y voit un remarquable musée scolaire [1]. Près de la frontière française est la petite Virton, bien abritée des vents froids : c'est la Nice de la Belgique. Bouillon, autre bourgade ayant le nom de ville, est dans la vallée de la Semoy, non loin de l'endroit où, de méandre en méandre, la rivière va pénétrer sur le territoire français : les maisons se groupent modestement au pied d'un promontoire qui porte l'ancienne forteresse illustrée par Godefroi et d'autres grands hommes de guerre.

En sortant de la France, au nord de Givet, la Meuse arrive bientôt à la ville de Dinant, bâtie à l'étroit entre la rive droite du fleuve et des rochers à pic hérissés de murailles désormais abandonnées comme forteresse. Ville déchue, Dinant n'a pu se relever qu'à demi depuis que Philippe de Bourgogne, si improprement surnommé « le Bon », la fit dévaster de fond en comble. Elle n'est plus célèbre par ses ouvrages de cuivre, connus dès le douzième siècle sous le non de « dinanderies »; les produits les plus appréciés de son industrie sont maintenant ses « couques », gâteaux de pain d'épices préparés d'une façon particulière et représentant des personnages, des processions, des paysages même, et jusqu'à des scènes de mœurs. Dinant, l'une des villes les plus pittoresques de la Belgique, est aussi le principal centre d'excursions pour les promeneurs dans la haute vallée de la Meuse et dans celle de la Lesse, qui remonte au sud-est dans le cœur de l'Ardenne. Les bourgs de Ciney, « capitale » du Condroz, de Marche, « capitale » de la Famenne, de Bastogne l'Ardennaise, sont bâtis sur les pla-

[1] E. Tandel, *Notes manuscrites.*

teaux de cette région faiblement peuplée. Saint-Hubert, où passe une des anciennes voies les plus fréquentées du massif montagneux, est célèbre par ses chasses. L'ancienne coutume était d'y célébrer une grande battue, le 3 novembre, jour de la fête de l'évêque chevalier qui a donné son

N° 22. — NAMUR ET LE CONFLUENT DE SAMBRE ET MEUSE.

D'apres la Carte de l'Etat-Major, levée en 1866. C. Perron

1 : 30.000

0 1 kil.

nom à la ville. Avant de se mettre en route, les chasseurs, suivis de leurs meutes aboyantes, assistaient à la messe. L'abbaye recevait les prémices du gibier tué dans la journée et la dîme de celui que l'on abattait pendant l'année entière. Les religieux, eux-mêmes grands chasseurs, élevaient une espèce particulière de chiens dont ils étaient tenus d'offrir annuellement six couples au roi de France, et dont il n'existe plus aujour-

d'hui, et en Angleterre seulement, qu'un petit nombre de représentants[1].

En aval de Dinant et de Bouvignes, modeste commune qui fut jadis rivale de Dinant, la Meuse n'arrose le territoire d'aucune ville jusqu'à Namur, bâtie sur les deux bords de la Sambre, au pied d'un promontoire escarpé qui domine le confluent La position de Namur est trop avantageuse au point de vue stratégique pour qu'elle n'ait pas été fortifiée : une puissante citadelle, occupant tout l'angle du promontoire, y remplace depuis la fin du siècle dernier le château fort des anciens comtes de Namur. Très-nombreuses ont été les rencontres sanglantes entre les armées qui se disputaient la possession de ce point d'appui militaire. En 1815 encore, après la bataille de Waterloo, l'arrière-garde française y arrêta les alliés. Les sièges, les bombardements, les incendies dont la ville eut fréquemment à souffrir ont fait disparaître presque tous ses anciens édifices : un beffroi, un couvent transformé en palais de justice, tels sont les seuls monuments du moyen âge qui restent encore à la capitale de la province de Namur; la cathédrale moderne possède le tombeau de don Juan d'Autriche, le vainqueur de Lépante, mort en 1578 dans un camp voisin. Le philologue Honoré Chavée était natif de Namur. L'industrie de la ville est active; elle comprend des verreries, des coutelleries, de grands établissements métallurgiques. Depuis vingt siècles au moins le travail du fer est pratiqué dans le pays : on y a découvert des traces d'anciennes forges et des cavités renfermant du métal fondu.

La vallée moyenne de la Sambre, grâce à sa richesse en houille, dépasse Namur par le nombre et l'importance de ses fabriques de toute espèce. Le chef-lieu de cette région industrielle, dont les produits sont expédiés dans le monde entier, est la ville de Charleroi, qui fut ainsi nommée, il y a plus de deux siècles, en l'honneur de Charles II, roi d'Espagne, mais qui, simple village à cette époque, portait alors l'appellation de Charnoy. Vauban l'entoura d'une enceinte, qui fut assiégée plusieurs fois et que remplacent maintenant des places, des boulevards, de grands édifices modernes. On ne s'étonne point que dans une ville d'industrie comme Charleroi, centre des travaux métallurgiques dans les Pays-Bas, le monument principal soit l'énorme nef de la gare, où vont et viennent les trains de houille et de minerai. Charleroi se prolonge en une vaste cité dans la vallée de la Sambre, par des villes et des bourgades nombreuses constituées en communes différentes : au sud et au sud-est, Marcinelle et Couillet ; à l'est, Montigny sur-Sambre, Châtelet, Châtelineau; au nord-est, Gilly, Ransart, Courcelles

[1] Ernest Parent, *Patria Belgica*. I.

au nord, Lodelinsart, Jumet, Gosselies; au nord-ouest, Roux-lez-Charleroi; à l'ouest et au sud-ouest, Dampremy, Marchienne-au-Pont, Monceau-sur-Sambre, Mont-sur-Marchienne. Thuin, situé plus haut dans la vallée de la Sambre, est déjà en dehors de Charleroi : c'est un groupe isolé de fabriques, de même que le vieux bourg de Fontaine-l'Évêque, situé à l'ouest sur un plateau qui sépare les bassins de la Sambre, de la Haine et de la Senne. Sur le territoire des communes qui forment l'agglomération de Charleroi

N° 23. — DISTRICT HOUILLER DE CHARLEROI.

D'après la Carte de l'État-Major — C. Perron

1 : 75,000

0 — 2 kil.

on ne voit qu'usines aux cheminées fumantes, forges, hauts fourneaux, verreries, établissements de produits chimiques; partout l'horizon est limité par des amas de scories dressant leurs talus en véritables collines [1]. Plusieurs chemins de fer croisent dans cette région houillère la grande ligne de Liège à Paris; en outre, un canal, où les bateaux chargés se sui-

[1] Fabrication du fer à Charleroi :

1842	20 000 tonnes.	1862	112 300 tonnes.
1852	37 300 »	1872	250 000 »

Production sidérurgique de la province de Hainaut en 1876 :

Fonte et fer . . . . 516 489 tonnes. Valeur. . . . . 65 017 000 fr.

vent en longs convois, réunit le cours de la Sambre au réseau des voies navigables de la basse Belgique. Au sud, vers les frontières de France, sont les petites villes de Mariembourg, de Philippeville, de Chimay, souvent citées dans l'histoire des guerres et des traités politiques. Au nord de Charleroi sont les célèbres champs de bataille de Fleurus et de Ligny. Une partie de la plaine de Fleurus est couverte d'une efflorescence blanchâtre, le sulfate de baryte, que l'on exploite en grand depuis quelques années; malheureusement, paraît-il, cette poudre n'est pas employée seulement à divers usages industriels légitimes, mais elle sert aussi à la falsification de nombreuses denrées : des spéculateurs éhontés la mélangent même aux farines.

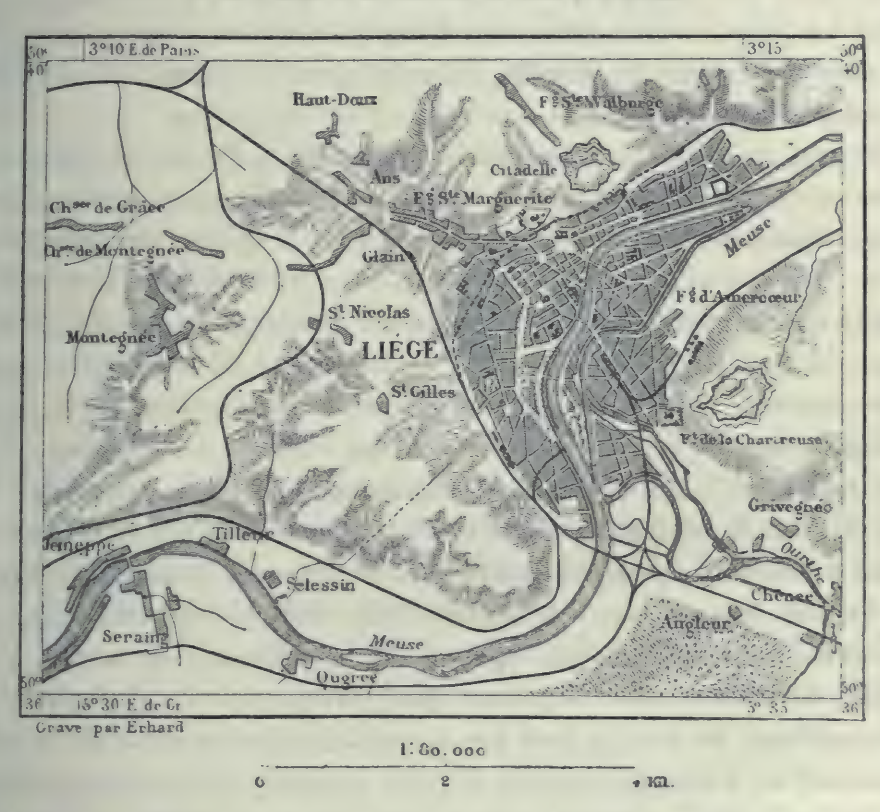
Au-dessous du confluent de la Sambre et de la Meuse, le fleuve s'écoule en longues sinuosités entre des pentes gracieuses, où se montrent de vieilles ruines et des châteaux modernes. Andenne, sur la rive droite, est une ville de papeteries, de faïenceries, de carrières. Plus loin, la ville de Huy est située sur la même rive, au pied d'une citadelle désormais inutile, mais d'un effet pittoresque. Huy est une des vieilles cités du pays wallon : elle eut jadis jusqu'à dix-sept monastères, dont l'un possédait le tombeau de Pierre l'Ermite, l'apôtre de la croisade. Au nord de la grande commune de Saint-Georges-sur-Meuse et du village d'Engis, important par ses carrières et devenu célèbre dans le monde savant par les précieux débris préhistoriques trouvés dans ses grottes, les bords de la Meuse sont couverts d'usines et de villages d'ouvriers : on est entré dans la région industrielle de Liège.

La métropole de la Belgique wallonne est située sur les deux rives de la Meuse, en aval du confluent de l'Ourthe; à l'ouest s'élève une colline allongée, que surmonte une citadelle et d'où la vue est fort belle, quand elle n'est pas obscurcie par la fumée des innombrables cheminées d'usines. La ville se prolonge au loin, par ses faubourgs industriels, dans la vallée et sur les pentes des coteaux, et couvre de ses constructions une grande île qu'entourent la Meuse et l'un de ses bras canalisés. Plusieurs ponts traversent le fleuve; l'un d'eux, fréquemment reconstruit, est celui des Arches, qui succéda, dit la légende, au « souverain pont » élevé par le paladin Ogier le Danois. Liège est une de ces villes dont le nom, répété par les poëtes du cycle de Charlemagne, aussi bien que par les chroniqueurs et les historiens, devint fameuse dans toute l'Europe. Est-il un village de l'Europe germanique et latine où ne soit connu le double « Almanach liégeois » de Matthieu Laensberg?

Le centre de Liège est peu éloigné du pont des Arches. Là, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, une colonne, entourée des trois Grâces, remplace l'ancien « perron » ou « péron » qui fut le symbole des libertés locales pour les bour-

geois de la vieille cité républicaine. Près de là, l'ancien palais des princes-évêques renferme les tribunaux, les archives, les bureaux du gouvernement provincial : c'est un édifice de vastes dimensions, qui domine la place Saint-Lambert, ainsi nommée d'une somptueuse cathédrale, à laquelle tout Liégeois, riche ou pauvre, devait jadis léguer en mourant une somme quelconque, ne fût-elle que d'un sou, et qui fut démolie pendant la Révolution française. L'université[1], fondée en 1817 par le gouvernement neerlandais, à la place d'un ancien collège des jésuites, renferme une précieuse biblio-

N° 24. — LIÈGE ET LE CONFLUENT DE MEUSE ET D'OURTHE.



thèque, un médaillier, de nombreuses collections d'histoire naturelle, de préparations anatomiques, d'instruments de physique et de chimie. Une école des arts et manufactures, une école des mines, une école normale, sont annexées à l'université, et dans le voisinage immédiat se voit le Conservatoire de musique, d'où sont sortis plusieurs élèves devenus célèbres[2]. L'académie des beaux-arts n'est pas moins fréquentée[3]. L'institut archéolo-

[1] Nombre des professeurs en 1877, 63 ; nombre des étudiants, 630 ; élèves des établissements annexes, 331.

[2] 345 élèves en 1877 ; 47 cours.

[3] 350 élèves en 1876.

gique liégeois possède un curieux musée. Devant la façade de l'université, la statue d'André Dumont rappelle les travaux du grand géologue, et sur la place du Théâtre s'élève la statue d'un autre Liégeois, le compositeur Grétry. Liège a aussi dressé un monument à Charlemagne, car elle est une des villes qui prétendent avoir été le lieu de naissance de l'empereur légendaire. De nombreuses églises élèvent au-dessus des maisons leurs clochers ou leurs coupoles. La plus curieuse au point de vue historique est celle de Saint-Martin, bâtie à l'angle du promontoire qui domine la ville à l'orient; sa haute tour remplace celle où se réfugièrent les « grands » lors de la révolution populaire de 1312, et où ils furent brûlés vifs par les « petits ». C'est dans cette église qu'avait été célébrée, en 1246, la première Fête-Dieu, devenue l'une des grandes solennités de l'Église catholique.

D'après les chroniques locales, les gisements et l'usage du charbon de terre auraient été découverts, à la fin du douzième siècle, par un forgeron de Liège nommé Houllos, dont le nom modifié serait devenu celui du combustible fossile; quelle que soit la valeur de cette étymologie[1], elle prouve du moins que le charbon de terre est depuis très-longtemps utilisé dans le pays liégeois. La houille, que l'on exploite dans les environs et même sous le cours de la Meuse et sous les quartiers de la ville, est l'aliment indispensable des fabriques nombreuses qui s'élèvent dans la ville et dans ses faubourgs[2]. Les principales manufactures de Liège sont celles des armes, dont la fabrication a lieu surtout à domicile, l'armurier ayant la forge à proximité de son modeste logis[3]; en beaucoup de pays, notamment en France, presque tous les fusils de chasse sont de fabrication liégeoise. L'État belge possède à Liège, depuis 1802, une fonderie de canons, ainsi qu'une fabrique d'armes de guerre, dont presque tous les gouvernements d'Europe ont été tour à tour les clients[4]. Le plus grand établissement industriel de la Belgique, et l'un des plus importants du monde, est celui que John Cockerill et le roi Guillaume Ier des Pays-Bas fondèrent en 1817 à Seraing, à quelques kilomètres en amont de Liège, sur la rive droite de la Meuse, dans un ancien palais des princes-évêques de Liège. De même que le Creusot et l'usine Krupp, la manufacture de Seraing est une ville de hangars, de forges et d'ateliers, où la force de machines à vapeur par cen-

[1] La houille « serait l'allemand *scholle* » d'après A. Scheler, *Dictionnaire d'étymologie française;* — *Patria Belgica*, III.

[2] Puits de mine de la province de Liège en 1876 : 85. Production : 3 368 000 tonnes.

[3] Bauduin, *Notes manuscrites.*

[4] Fabrication en 1874 : 834 200 pièces, dont 478 100 fusils; 356 100 pistolets et revolvers, etc.

taines est secondée par des milliers de mineurs, de fondeurs et d'autres ouvriers. Depuis 1822, époque où Seraing fournit sa première machine de bateau à vapeur, et 1835, date de sa première locomotive, l'usine a fourni au commerce une force collective de plusieurs millions de chevaux-vapeur; les aciéries de Seraing peuvent laminer jusqu'à 365 tonnes de rails en un seul jour. L'école industrielle de Seraing a plus de 200 élèves. Plus haut sur la Meuse est la verrerie de Val-Saint-Lambert, l'une des plus considérables du continent; Jemeppe, situé sur la rive gauche du fleuve, en face de Seraing, n'en est en réalité qu'un faubourg; plus près de Liège, Sclessin, de même que le bourg d'Ougrée, ainsi nommé, dit-on, d'une colonie hongroise[1], ont leurs grandes usines métallurgiques; au sud-est de la ville, Grivegnée a son haut fourneau; plus loin, Chênée, au confluent de l'Ourthe et de la Vesdre, possède, parmi d'autres usines, d'importantes fonderies de zinc appartenant à la société de la Vieille-Montagne. A l'ouest, Ans est un gros faubourg entouré de charbonnages. En comptant toutes ses annexes naturelles, dans un rayon d'une dizaine de kilomètres, Liège n'a pas moins de 175 000 habitants[2].

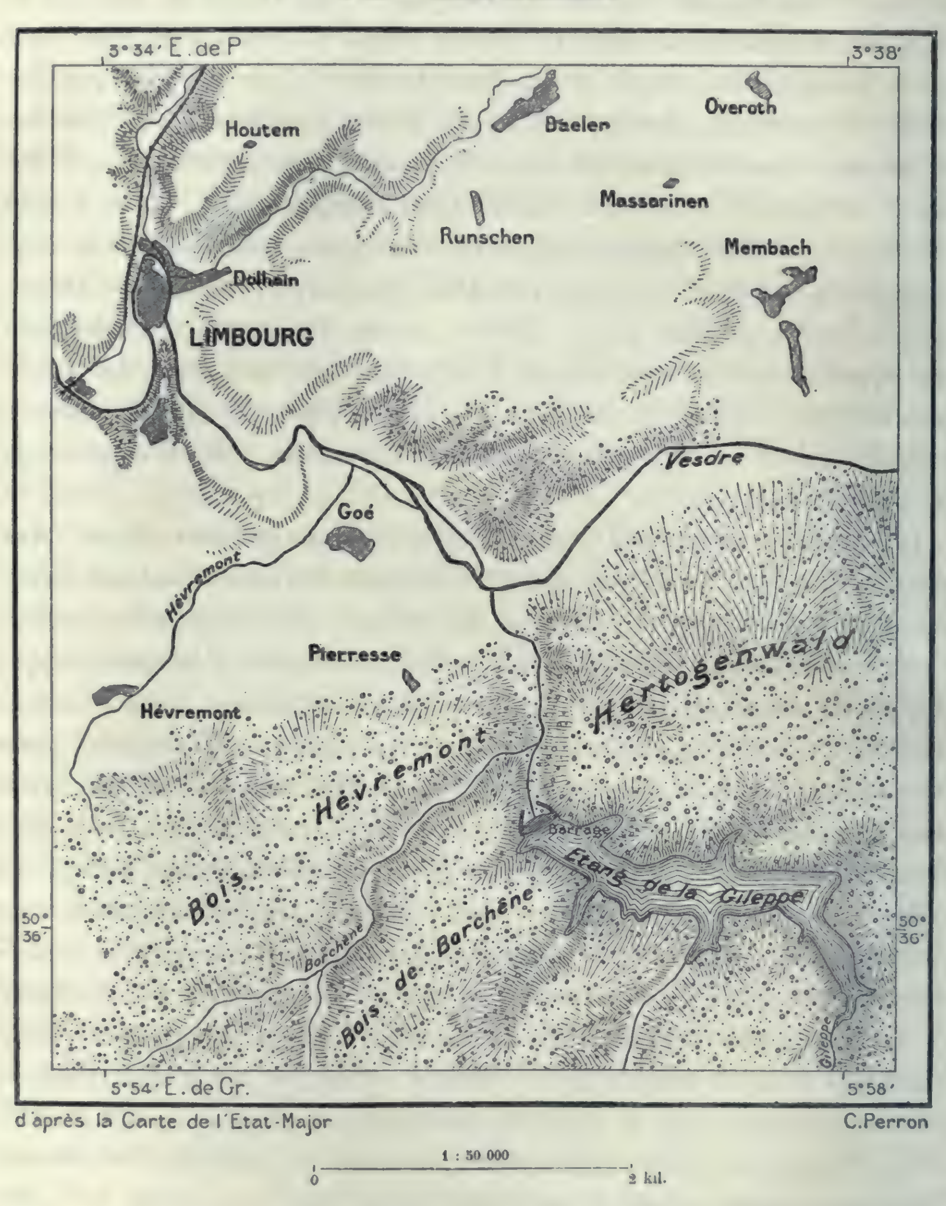
Dans la haute vallée de l'Ourthe et dans celle de son gracieux affluent l'Amblève, l'infertilité du sol pierreux et le manque de communications faciles ont arrêté la croissance des villes et des villages. Le groupe d'habitants le plus considérable est Stavelot, située près de la frontière allemande. Jusque vers la fin du siècle dernier, la principauté de Stavelot, dont l'origine remonte au septième siècle, garda son indépendance; elle était fief d'empire, et l'une de ses « postelleries », celle de Malmédy, est devenue territoire prussien depuis 1815; l'abbaye de Stavelot possédait des livres précieux, dispersés maintenant dans les grandes bibliothèques d'Europe. La vallée de la Vesdre, plus favorisée que celle de l'Amblève comme lieu de passage naturel entre Aix-la-Chapelle et Liège, a pris une grande importance comme pays d'industrie. De la ville allemande à la cité wallonne on parcourt une région d'usines et de manufactures. Pourtant le bourg historique le plus célèbre de la contrée, situé sur un rocher dans le voisinage immédiat de la frontière allemande, n'est plus qu'une ruine : c'est l'ancien Limbourg, jadis ville puissante et capitale d'un duché. Mais ses richesses mêmes et sa valeur stratégique l'exposèrent aux attaques de l'ennemi; Limbourg fut souvent ravagé, puis détruit en 1675

[1] Goblet d'Alviella, *Patria Belgica* III.

[2] Production sidérurgique de la province de Liège en 1876 :

Fer et fonte.	322 362 tonnes.	Valeur.	44 480 000 fr.
Acier.	75 258 »	»	15 641 000 »

et en 1701 par les armées de Louis XIV. C'est au bas de la colline que se reconstruit la ville, non plus féodale, mais manufacturière ; elle ne se trouve plus même dans la province belge à laquelle a été donné son nom.



N° 23. — BARRAGE DE LA GILEPPE.

1 : 50 000

0 — 2 kil.

Le petit ruisseau de la Gileppe, qui naît au sud de Limbourg, dans une région de coteaux boisés, parcourt une vallée pittoresque où l'on a récemment construit un puissant barrage, que surmonte un lion colossal. Cette muraille, d'une hauteur de près de 48 mètres et d'une longueur de 235 mètres entre les deux collines, n'a pas moins de 66 mètres de largeur

à la base. Elle peut retenir plus de 12 milliards de mètres cubes d'eau, soit la quantité totale que la Gileppe fournit pendant six mois, et le mince ruisseau, dont le débit normal est d'environ 730 litres d'eau par seconde, se trouve alors changé en un lac de plusieurs kilomètres carrés de superficie. Le lac artificiel a pour but d'arrêter les crues de l'hiver et du printemps, et de fournir aux usines de la Vesdre l'eau d'alimentation qui leur est nécessaire pendant les sécheresses de l'été. Ces usines, qui ont donné tant d'importance à Verviers, à Dison, à Ensival, sont pour la plupart des manufactures de draps. Dès le douzième siècle, l'industrie du tissage était connue dans le pays, mais elle ne fit de Verviers l'une des grandes fabriques du monde qu'après la décadence industrielle des Flandres : c'est vers le milieu du dix-huitième siècle que le travail des draps émigra définitivement de la Belgique occidentale à la Belgique orientale : l'organisation par corps de métiers, qui jadis avait fait la force politique des Flandres, avait fini par les appauvrir, par y empêcher tout progrès, tout renouvellement, en enfermant les ouvriers dans un cercle infranchissable de pratiques routinières. Les produits de l'industrie verviétoise sont les draps, les flanelles, les casimirs, les articles de fantaisie, et les filés de laine, dont la plus grande partie est exportée en Angleterre[1]. Les étoffes employées pour l'armée, et dites « draps militaires », s'expédient surtout en Italie et en Orient. Les laines peignées sont pour la plupart introduites à Verviers du nord de la France. Depuis 1872, le mouvement des affaires a diminué de moitié dans le district de la Vesdre.

Une petite vallée, dont le ruisseau va se mêler à la Vesdre à Pepinster, en aval de Verviers, est moins importante par ses manufactures que par ses eaux thermales. C'est là que se trouve la ville de Spa, qui fut au dix-huitième siècle le lieu de bains le plus à la mode en Europe, et qui, après avoir été longtemps délaissée, attire de nouveau les malades par milliers. Quant aux simples oisifs, ils sont beaucoup moins nombreux depuis que les jeux ont été supprimés à Spa et que la ville n'a plus à exercer que des industries légitimes, telles que l'exploitation des eaux minérales, la sculpture et la peinture des petits objets en bois[2]. Des sources d'eaux ferrugineuses jaillissent « à l'infini », pour ainsi dire, dans cette contrée, dont le sol renferme du minerai de fer en très-notables proportions. Les avenues d'arbres, les bosquets, les gracieux vallons qui entourent Spa en font un

[1] Broches de Verviers et du district, en 1871. . . . . 480 000
Fabrication des filés en 1873 : 7558 tonnes. Valeur . . . . . . 52 906 000 fr.
» » 1876 : 4634 » » . . . . 32 434 000 »

[2] Visiteurs à Spa en 1877 : 11 073.

séjour agréable; jamais les épidémies de choléra n'ont pénétré dans cette vallée, bien que dans toutes les villes environnantes le fléau ait exercé ses ravages. Une autre ville de bains, Chaudfontaine, située au bord de la Vesdre, à 10 kilomètres de Liège, offre également aux promeneurs de charmants paysages. Pendant la belle saison, les Liégeois se rendent en foule à ces thermes.

Au sortir de Liège, la Meuse continue de serpenter entre des usines et des villages peuplés d'ouvriers. La région est aussi l'une des plus intéressantes du nord de l'Europe par les souvenirs historiques. Sur la rive droite du fleuve est le bourg de Jupille, où Pépin d'Héristal mourut en 714, où résida souvent Charlemagne. Sur l'autre rive s'élève Herstal (Héristal), devenu l'un des faubourgs industriels de Liège : c'est là que naquit Pépin le Bref, et que Charles le Chauve et Louis le Germanique conclurent en 870 le traité pour le partage de la Lorraine. Au delà, le fleuve passe sur le territoire hollandais, dans l'enclave de Maastricht (Maestricht), puis baigne de nouveau par sa rive gauche le territoire de la Belgique : là se trouve la vieille ville de Maeseyck, patrie des frères Van Eyck.

Au nord-ouest, dans une vallée latérale de la Meuse, est une ville célèbre depuis plus longtemps encore dans les annales de la Belgique. En effet, Tongres est l'antique *castellum* des Aduatuques[1], peuplade que les Cimbres avaient laissée en arrière pendant leur invasion des Gaules et que César fit massacrer ou vendre en esclavage cent cinquante ans après; dans le voisinage s'élèvent deux hautes buttes funéraires, d'une époque inconnue. Il reste une partie du colossal rempart de la ville, construit en silex et en ciment : c'est le plus ancien mur de défense de la Belgique ; on lui donne vulgairement le nom de *Zeedijk* ou de Digue[2]. C'est à la vieille cité de Tongres que semblait devoir revenir l'honneur d'être le chef-lieu de la province belge de Limbourg, après que cette région eut été séparée de la Hollande ; toutefois on fit choix de Hasselt, alors simple bourg, voisin de la Campine, mais beaucoup mieux situé que Tongres relativement à l'ensemble du district. Hasselt, quoique à peu de distance du cours de la Meuse, est déjà dans le bassin de l'Escaut, sur la petite rivière de Demer. Ses rivales en importance, Saint-Trond (Sint-Truyden en flamand) et Tirlemont (Thienen), sont arrosées par des ruisseaux du même bassin. La première de ces villes a, comme les grandes communes de la Flandre, son beffroi, symbole de son ancienne indépendance, et non loin de là, vers l'ouest, le bourg de Léau, l'une des « villes mortes » de la Belgique, a con-

[1] Ernest Desjardins; *Géographie de la Gaule romaine*, t. II.
[2] Bauduin, *Notes manuscrites*.

servé son hôtel de ville et son ancienne église, merveille d'élégance et d'originalité[1]. Tirlemont ressemble à plusieurs des communes flamandes, non-seulement par son extrême propreté, mais aussi par son abandon, car elle a perdu l'industrie d'autrefois. Ses murs enferment une superficie beaucoup trop vaste pour la ville actuelle, et d'anciens quartiers sont remplacés maintenant par des jardins et des champs labourés. Le village de Landen, situé entre Tirlemont et Saint-Trond, mais plus au sud, rappelle Pépin de Landen, fondateur de la puissance carlovingienne : cinq chemins de fer qui se réunissent dans la gare du bourg lui ont donné une certaine importance économique. Dans le voisinage est Neerwinden, devenu célèbre par les deux batailles qui s'y sont livrées à cent ans de distance, en 1693 et en 1793, avec un résultat différent pour les Français, vainqueurs la première et défaits la seconde fois. Neerwinden est sur le chemin stratégique naturel de Bruxelles à Liège, de Mons à Maastricht[2].

La ville de Diest, située à l'ouest de Hasselt et sur la même rivière, en aval du confluent de la Grande Geete, venue de Tirlemont, est une place forte surveillant la frontière de la Hollande. Elle a de nombreuses distilleries et des brasseries, dans lesquelles on fabrique plusieurs espèces de bières renommées, entre autres la *gilden bier* ou bière des gildes, que l'on

[1] Van Bemmel, *Patria Belgica*, I.

[2] Communes belges du bassin de la Meuse ayant au moins 5 000 habitants, au 1er janvier 1877 :

LUXEMBOURG.		
	Arlon	6 700 hab.
NAMUR.		
	Namur	25 050 hab.
	» avec Jambes	28 050 »
	Andenne	7 050 »
	Dinant	6 200 »
HAINAUT.		
District de Charleroi.	Jumet	20 100 hab.
	Gilly	17 150 »
	Charleroi	15 950 »
	Montigny-sur-Sambre	12 650 »
	Marchienne-au-Pont	11 500 »
	Courcelles	10 550 »
	Châtelet	9 150 »
	Marcinelle	8 500 »
	Châtelineau	8 050 »
	Gosselies	7 850 »
	Dampremy	7 350 »
	Roux-lez-Charleroi	7 150 »
	Couillet	6 550 »
District de Charleroi.	Mont-sur-Marchienne	6 150 hab.
	Lodelinsart	6 150 »
	Monceau-sur-Sambre	5 650 »
	Ransart	5 250 »
	Thuin	5 450 »
	Fontaine-l'Évêque	5 050 »
LIÈGE.		
District de Liège.	Liège (1881)	124 000 hab.
	Seraing	24 300 »
	Herstal	11 150 »
	Ougrée	7 450 »
	Grivegnée	6 950 »
	Jemeppe-lez-Liège	6 000 »
	Ans	5 400 »
	Chênée	5 350 »
	Verviers	37 850 »
	Huy	11 775 »
	Dison	11 450 »
	Spa	6 350 »
	Saint-Georges-sur-Meuse	5 650 »
	Ensival-lez-Verviers	5 450 »
LIMBOURG.		
	Tongres	7 600 hab.

boit dans les fêtes de certaines corporations. Plus bas, Sichem, aux vieilles tours rondes entourées de prairies et de bosquets, est aussi connu par ses brasseries. Le cours du Demer sépare les coteaux du Hageland et les sables de la Campine, çà et là parsemés de bois de pins.

En aval d'Aerschot, la rivière de la Campine s'unit à la Dyle, qui vient de parcourir les campagnes de la Hesbaye; elle naît au sud de Wavre et passe au milieu de la célèbre Louvain (en flamand Leuven ou Loven), qui fut autrefois la capitale du Brabant et l'une des cités les plus populeuses et les plus riches de la Belgique. En 1360, elle avait, d'après Juste-Lipse, de trois à quatre mille métiers pour le tissage des draps, et sa population s'élevait probablement à 100 000 habitants[1]. C'est à Louvain qu'il fallait sonner la grosse cloche une demi-heure avant la fermeture des ateliers pour avertir les passants d'avoir à se garer de la foule. La ville avait aussi d'autres industries que celle du tissage : elle tannait les cuirs et fabriquait des armes de guerre, surtout pour la défense, casques, cuirasses et boucliers; ses marchands importaient de l'étranger une grande quantité de miel qui servait à la préparation de l'hydromel. A son importance industrielle Louvain ajouta celle que lui donna sa grande école scientifique. Les cours de l'université de Louvain s'ouvrirent en 1426, et dès le siècle suivant elle était l'une des plus fréquentées de l'Europe, surtout par les étudiants en médecine. André Vésale fut au nombre des professeurs de Louvain. Mais vers la fin du seizième siècle la vie intellectuelle s'éteignit presque entièrement à Louvain comme dans les autres parties de la Belgique. Aux causes générales de décadence vint s'ajouter la peste, qui enleva cinquante mille habitants et tous les professeurs de médecine, à l'exception d'un seul[2]. Cependant l'université de Louvain continua d'exister de nom, mais sans exercer d'influence aucune sur le mouvement des sciences; elle fut supprimée par décret pendant la Révolution française. Reconstituée, en 1817, par le roi Guillaume des Pays-Bas, elle fut supprimée de nouveau en 1830, puis remplaça, en 1836, l'université catholique libre fondée à Malines deux années auparavant. Très-richement dotée par de puissantes familles, elle est plus fréquentée que les autres universités de Belgique[3] : elle représente l'esprit de l'Église contre Bruxelles qui défend la cause de la science libre.

Ville du passé, quoiqu'elle ait encore des fabriques fort importantes, brasseries, minoteries, manufactures d'amidon, Louvain témoigne de sa

[1] Romberg, *Patria Belgica*, II.
[2] Victor Desguin, *Patria Belgica*, III.
[3] Université de Louvain en 1877 : professeurs, 64, étudiants, 1257, en y comprenant les élèves des écoles spéciales annexes, école des mines et manufactures, école du génie civil, faculté de théologie.



HOTEL DE VILLE DE LOUVAIN

Dessin de Thérond, d'après une photographie de MM. Lévy et Cie.

déchéance par l'aspect même de ses places et de ses rues. Entourée d'un boulevard circulaire transformé en une belle promenade, elle ne recouvre plus tout l'ancien emplacement, et des vergers, des champs, des pâturages, en occupent une bonne partie, les vastes places sont presque désertes, si ce n'est vers le centre de convergence des rues principales. L'hôtel de ville est un des plus beaux monuments de la Belgique, et de tous c'est le plus richement décoré de sculptures extérieures, on a comparé ce chef-d'œuvre de Mathieu Layens, « maître maçon, » à une châsse, à un immense coffret d'orfèvrerie. Les anciennes halles de Louvain renferment la bibliothèque, et les églises, surtout celle de Saint-Pierre, possèdent quelques œuvres d'art, tableaux, sculptures, boiseries. Vue du mont César, colline qui porte les ruines du château des ducs de Brabant, la ville, avec les hauts édifices qui la dominent, présente encore une apparence de grande cité.

Malines, la Mechelen des Flamands, située également sur la Dyle, mais en aval du confluent du Demer, ressemble à Louvain à la fois par son histoire et par son aspect. C'est aussi une ville déchue, ayant perdu la plus forte part de son industrie ; elle aurait eu parmi ses ouvriers plus de douze mille tisserands et fournissait jadis tous les Pays-Bas d'objets en métal, de chaudrons et de cloches ; ses cuirs dorés, dont on faisait des tentures, étaient expédiés au loin, et le « point de Malines », qui se distingue des autres dentelles par le fil plat dont sont entourées les fleurs, était apprécié dans toute l'Europe. De nos jours, quelques ateliers de femmes fabriquent encore de la « malines » dans la ville même qui a donné son nom à cette dentelle; la manufacture des tapis introduite à Malines produit de beaux « gobelins » ; mais cela ne suffit pas pour faire de la ville un centre industriel et les rues des anciens quartiers sont restées solitaires. Seul le nouveau quartier construit près de la gare est assez animé, car Malines a longtemps été, au lieu de Bruxelles, la station centrale des chemins de fer de la Belgique et les trains s'y croisent presque incessamment. Grâce à sa rivière, que gonfle un reste de marée, et au canal de navigation qui l'unit à Louvain, Malines est aussi un port fréquenté. Au quatorzième siècle, elle avait un important chantier de construction navale[1].

Malgré ces avantages commerciaux, la ville est une de celles qui sont le plus rongées par le paupérisme, et le nombre des indigents s'y est élevé parfois au tiers de la population[2]: c'est la charité, et non le travail, qui subvient aux besoins des faméliques, et la charité ne peut qu'entretenir la misère,

[1] Ernest Van Bruyssel, *Patria Belgica*, II.

[2] Population de Malines en 1857 : 31 136 habitants (39 p. 100 en 1877). Indigents secourus d'une manière permanente ou temporaire : 9969.

non l'amoindrir. Toutefois la pauvreté d'un grand nombre des habitants n'empêche pas que les vieilles maisons, avec leurs étages surplombants et leurs pignons en escalier ne justifient le surnom de « Malines la Propre ». Les rivalités de cité à cité lui ont fait donner aussi l'injuste sobriquet de « Ville des sots » : *Gaudet Mechlinia stultis*, répétaient autrefois les étudiants de Louvain. Métropole religieuse de la Belgique, depuis Philippe II, qui institua l'archevêché, Malines a l'une des plus belles cathédrales du nord de l'Europe; mais la tour, de dimensions colossales et tout à fait hors de proportion avec le reste de l'édifice, est restée inachevée; pourtant elle s'élève à 98 mètres de hauteur. L'intérieur de l'église est d'un effet saisissant et l'on y voit quelques tableaux de prix. La plus précieuse des œuvres d'art que possède Malines se trouve dans une autre église, celle de Notre-Dame : c'est un triptyque de Rubens représentant la *Pêche miraculeuse* et peint pour la corporation des pêcheurs.

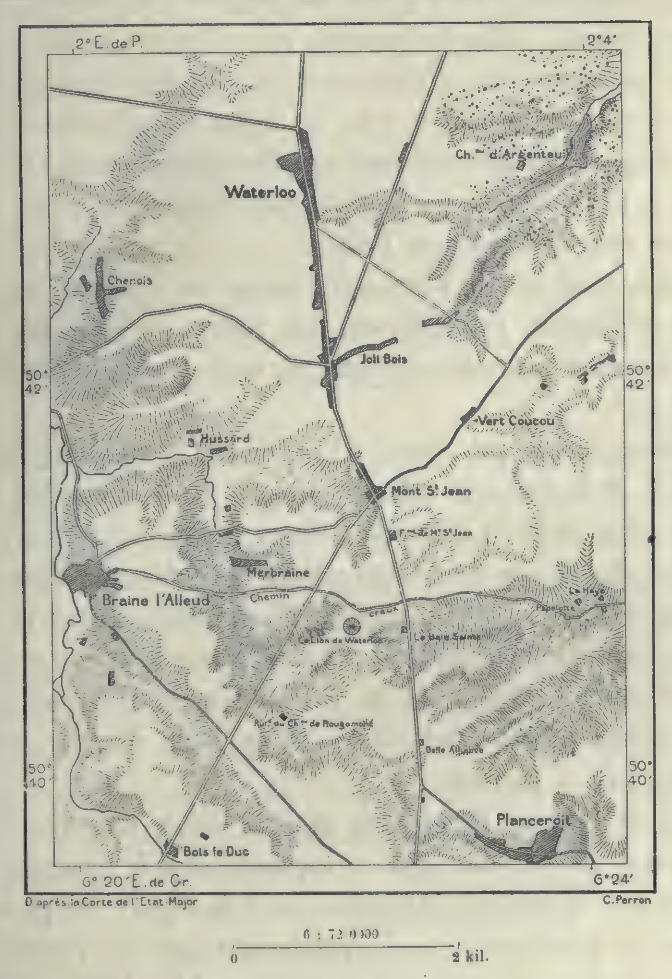
Les deux Nèthe, qui, réunies en un seul courant, vont s'unir à la Dyle et à la Senne pour former le Rupel, arrosent le nord-est de la Belgique, la région la moins peuplée de la Campine. Quelques communes importantes se voient pourtant dans cette contrée. Telle est, dans le voisinage de la frontière hollandaise, la ville de Turnhout, qui possède des fabriques de draps et fait un assez grand commerce avec la Neerlande; telle est aussi, au confluent des deux Nèthe, Lierre (en flamand Lier), qui renferme aussi de nombreux établissements industriels, brasseries, raffineries et filatures, où l'on voit une église ogivale du quinzième siècle, l'un des édifices religieux les plus remarquables de la Belgique. Herenthals, dite la « capitale de la Campine », et située à moitié chemin des deux villes, est beaucoup moins considérable et Moll n'est qu'un gros bourg. C'est dans le voisinage que se trouve la grande commune de Gheel, unique au monde par ses colonies d'aliénés vivant librement dans les familles des cultivateurs. Déjà en 1286 on avait fondé à Gheel un hospice pour les aliénés; mais depuis un temps immémorial les fous y étaient conduits pour toucher les reliques de sainte Dymphna, patronne des insensés. Quatre médecins sont chargés de la surveillance du district, où vivent environ 900 aliénés[1].

La petite rivière de la Senne, moins abondante que la Dyle et la Nèthe, a beaucoup plus d'habitants dans son bassin : c'est là que s'élève Bruxelles, devenue la capitale du royaume, et plusieurs autres villes importantes s'y rencontrent à de faibles distances les unes des autres. Seneffe, près des sources de la Sennette, rappelle de nombreux combats; Nivelles, qui fut jadis un

[1] Ramon de la Sagra, *Voyage en Hollande et en Belgique*; — Jules Duval, *Gheel*.

monastère au milieu des bois, est un lieu d'industrie, surtout pour la manufacture des wagons; dès le commencement du treizième siècle, on y tissait des étoffes de linon, dont la fabrication passa plus tard à Valenciennes. On voit à Nivelles une remarquable église romane et un cloître de la même époque : là était ce fief de Montmorency-Nivelles, dont Jean de Nivelles, ce

N° 26. — CHAMP DE BATAILLE DE WATERLOO.



« chien qui s'enfuit quand son maître l'appelle », fut dépossédé comme traître par son père et par Louis IX[1]. Soignies, sur la Senne naissante, possède aussi une église romane du douzième siècle, la plus ancienne et la mieux respectée du pays. Des trois villes de Braine, Braine-le-Comte, Braine-l'Alleud, Braine-le-Château, la dernière a gardé son ancien pilori, entouré de hauts tilleuls. Hal, au-dessous du confluent de Senne et de Sennette, est une ville de pèlerinage célèbre et son église ogivale est riche en

[1] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*

marbres, en bronzes, en objets d'or et d'argent. A moitié chemin de cette ville à Bruxelles est la petite commune de Ruysbroeck, où naquit le fameux voyageur Guillaume de Ruysbroeck ou de Rubruquis, que Louis IX envoya en Tartarie et qui visita Caracorum. Le bassin supérieur de la Senne est une des parties de la Belgique dont les carrières sont le plus activement exploitées : celles des environs de Soignies et d'Écaussines d'Enghien fournissent le « petit granit » ou « granit des Flandres », calcaire carbonifère d'une grande dureté ; celles de Quenast, entre Braine-le-Comte et Hal, sont ouvertes dans une masse de porphyre qui s'est fait jour à travers les schistes du terrain silurien. Ce porphyre, plus ou moins coloré en vert par la chlorite, donne les pavés les plus résistants que l'on connaisse dans l'Europe occidentale[1], et le frottement ne les rend pas polis comme les pavés de basalte ; on les utilise non-seulement en Belgique pour le pavage des rues et des grandes routes, mais aussi à l'étranger : malgré les énormes frais de transport, Paris en importe par millions. Les débris de la roche sont transformés, au moyen d'appareils spéciaux, en macadam et en ballast pour les chemins de fer[2].

Sur le plateau inégal qui s'étend à l'est de Hal et de Leeuw-Saint-Pierre, entre la vallée de la Senne et celle de la Dyle, est le champ de bataille de Waterloo, le plus visité de l'Europe entière, le plus souvent décrit par les historiens. Là chaque site est devenu célèbre : le château de Hougoumont, si furieusement attaqué, si désespérément défendu pendant toute la durée de la bataille ; le cimetière de Plancenoit, dont les tombes furent recouvertes de tant de cadavres ; l'auberge de la Belle-Alliance, la ferme de la Haie-Sainte, le village de Mont-Saint-Jean et le fatal chemin creux où se décida le sort de la journée.

Bruxelles, en flamand Brussel, la capitale de la Belgique, occupe une situation tout à fait centrale dans le royaume, sur la frontière même des deux langues qui s'y parlent également, entre la région des plaines et celle des coteaux, au point même où s'équilibrent toutes les populations de la contrée. Elle commença, dit-on, par un château bâti dans une île marécageuse (*broeksele*) de la Senne ; mais au milieu du onzième siècle elle était déjà ville murée, l'une des étapes de commerce entre les Flandres et le Rhin. Un siècle plus tard, elle était la résidence des ducs de Brabant, et depuis cette époque elle a toujours été le séjour de princes, de gouverneurs ou de rois. Maintenant elle est au nombre des grandes cités

[1] Cornet, *Mines et Carrières*, Patria Belgica, I.
[2] Exploitation des carrières de Quenast en 1877 : abattage des roches, 258 616 tonnes ; pavés, 17 373 500. Urban ; Émile Tandel, *Notes manuscrites*.

d'Europe, car si le pentagone de la ville proprement dite, limité par un large boulevard de ceinture, ne renferme pas même 200 000 habitants, l'agglomération bruxelloise tout entière, avec ses faubourgs irréguliers, Ixelles, Etterbeek, Saint-Josse-ten-Noode, Schaerbeek, Laeken, Koekelberg, Molenbeek-Saint-Jean, Anderlecht, Saint-Gilles, ne contient pas moins de 400 000 personnes. Incessamment elle s'accroît, en projetant de nouveaux quartiers, le long des grandes routes, au-devant des bourgs extérieurs, Uccle, Overyssche, et tant d'autres villages des cantons d'Assche, d'Ixelles, de Molenbeek, de Saint-Josse, de Vilvorde. Les bois, les jardins des alentours sont enfermés peu à peu par des cercles de maisons. A certains égards la capitale de la Belgique est aussi l'un des chefs-lieux de l'Europe : grâce à sa position centrale entre la France, l'Allemagne et l'Angleterre, elle est souvent choisie comme lieu de réunion pour les congrès internationaux.

Des monuments dignes d'une cité puissante s'élèvent à Bruxelles. Au centre même, sur la Grande Place qu'embellissent aussi les hôtels des corporations ouvrières, est l'édifice qui fait la gloire de la cité, l'hôtel de ville, dominé par son élégante tour, que l'architecte semble avoir dédaigné de placer symétriquement au milieu du toit. Au quinzième siècle, peut-être même jusqu'au dix-huitième, la tour et les tourelles de l'hôtel de ville, qui, pour la plupart, n'ont pas été rétablies lors de la restauration du monument, étaient en entier couvertes de feuilles d'or; on attribue à cette dorure la préservation de l'édifice lors des grands orages des siècles précédents[1]. L'église de Sainte-Gudule, cathédrale de Bruxelles, est une nef ogivale du treizième et du quatorzième siècle, gâtée par des chapelles plus récentes et fréquemment réparée : de beaux vitraux du seizième siècle, représentant des personnages du temps, de riches verrières modernes, des statues placées sur des tombeaux, une chaire sculptée qui forme tout un cours de zoologie pour les auditeurs du prône, animent l'intérieur de l'édifice, dont l'ensemble est d'une correction un peu froide; les deux tours inachevées, qui datent de la fin du quinzième siècle, sont d'un aspect majestueux; d'après quelques archéologues, elles devaient servir de supports latéraux à une flèche centrale, qui se serait élevée dans les airs au-dessus du pignon de la façade. Le palais de la Nation, où se réunissent les chambres, et celui du roi, n'ont de remarquable que les œuvres d'art qu'ils renferment; le nouveau palais de justice est un monument à colonnades, de très-vastes proportions. Quant à la Bourse, c'est un de ces édifices modernes, comme il en existe tant, où la quantité et la richesse des ornements tiennent lieu de beauté.

[1] Melsens, Mémoire publié en 1877.

Bruxelles a de rares trésors dans ses musées. Le palais de l'Industrie, où sont réunies les collections les plus précieuses, renferme des galeries d'histoire naturelle, des salles remplies d'objets d'origine préhistorique et dignes du pays qui a tant contribué aux découvertes d'anthropologie; une bibliothèque d'environ 250 000 volumes, contenant plus de

N° 27. — BRUXELLES ET SES FAUBOURGS.



25 000 manuscrits, parmi lesquels il en est d'inappréciables, recueillis par les ducs de Bourgogne; enfin un musée de près de 400 tableaux, tous de maîtres anciens, en grande majorité flamands et hollandais : on y voit des œuvres de Rubens, notamment des portraits, des toiles de Jordaens, de Van Dyck, de Philippe Champagne, deux volets du célèbre *Agneau mystique* des frères Van Eyck; c'est là qu'on peut le mieux étudier l'œuvre de Gaspard de Crayer. La collection du duc d'Aremberg, consacrée presque exclusivement aux peintres hollandais et aux « petits flamands »,



BRUXELLES. — PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE

Dessin de Barclay, d'après une photographie de MM. Lévy et Cie.



se compose de tableaux choisis. Le musée moderne est aussi une galerie précieuse, l'école des artistes belges contemporains s'étant placée à l'un des premiers rangs; même un seul peintre, Antoine Wiertz, a suffi pour remplir un musée de ses compositions audacieuses. Quant aux antiquités et aux objets du moyen âge, ivoires et tapisseries, armes et sculptures, la ville les a placés dans la tour pittoresque de la porte de Hal, isolée maintenant entre les allées d'un boulevard. C'est là que se trouve, parmi de curieux monuments épigraphiques, le fameux milliaire de Tongres, dont l'importance pour la fixation des distances sur les routes romaines de la vallée du Rhin et de la Belgique est depuis longtemps appréciée par les savants[1].

La capitale de la Belgique, patrie d'André Vésale, de Van Helmont, de Philippe Champagne, de Van der Meulen, de Duquesnoy, est devenue naturellement le siège des principaux corps savants et académies diverses. Une Société de Géographie s'est récemment fondée à Bruxelles; en outre, une compagnie ayant pour but spécial l'exploration de l'Afrique s'est constituée sous la présidence du roi des Belges, et ce patronage a peut-être plus fait que l'amour de la science pour assurer à la société naissante un budget considérable, car en Europe d'autres sociétés plus anciennes, se donnant la même mission, sont loin d'être aussi riches[2]. L'observatoire de Bruxelles est un de ceux qui ont rendu le plus de services, grâce à l'illustre Quetelet, qui s'était mis à la tête d'une enquête scientifique ayant pour but d'enregistrer le retour des phénomènes périodiques naturels. L'université de Bruxelles, fréquentée d'année en année par un nombre plus considérable d'élèves, est une création de la libre initiative et ne dépend ni de l'État ni de l'Église[3]. Parmi ses grandes écoles, Bruxelles compte aussi un conservatoire de musique, admirablement dirigé, où se forment d'excellents élèves et qui est peut-être celui où l'on obtient les résultats les plus remarquables pour l'enseignement et la direction des études musicales : par ses concerts, ses sociétés de chant et de musique instrumentale, Bruxelles est une des capitales européennes de l'art. Des parcs, des promenades ombragées et de nombreux jardins, parmi lesquels un jardin zoologique et un jardin botanique, contribuent à l'assainissement et à l'agrément de la cité. Ses deux parcs principaux, celui de Laeken, au nord, et le bois de la Cambre, au sud, sont eux-mêmes de véritables jardins botaniques par les essences diverses

[1] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*

[2] Budget de la Société au 1er janvier 1878 : recettes totales, 437 275 francs; cotisations et revenu annuel, 113 250 francs.

[3] Professeurs de l'université en 1877 : 71; étudiants : droit, 228; médecine, 281; sciences, 178; philosophie et lettres, 86; école polytechnique, 104; total, 877.

groupées à côté des plantes indigènes. Près du parc de Laeken est le cimetière où s'élèvent les monuments de la plupart des personnages du grand monde bruxellois : c'est là qu'est la tombe de la Malibran.

La population de Bruxelles et l'importance que lui donne sa position centrale pour le transit, développent incessamment son commerce[1], et le mouvement est très-considérable dans ses quatre gares de chemins de fer. Un grand trafic par eau se fait entre la capitale et les autres villes de la Belgique. Bruxelles est même un port de mer, non par la Senne, maintenant changée en égout et recouverte de maisons, mais par le canal de Willebroeck, qui va rejoindre le Rupel, à une petite distance en amont de son confluent avec l'Escaut[2]. Au quinzième siècle, la Senne, plus profonde et plus large que de nos jours, avait un grand mouvement de batellerie[3]; tout le commerce de Bruxelles et du Hainaut septentrional avec le port d'Anvers se faisait exclusivement par cette rivière[4].

Le bassin de la Dendre, qui succède à celui de la Senne dans la direction de l'ouest, est également très-populeux; mais il ne s'y trouve point de cité considérable ni de chef-lieu de province. Ath est une ville commerçante près de laquelle est le château des princes de Ligne, riche en curiosités artistiques; Leuze, à moitié chemin d'Ath et de Tournay, fabrique des soieries; Lessines, où se réunit à la Dendre un petit cours d'eau venu d'Ellezelles, dépasse même Quenast par l'importance de ses carrières de porphyre[5];

[1] Budget de la ville de Bruxelles en 1877 :

Recettes. . . . 33 202 000 fr. Dépenses. . . . 32 996 600 fr.

[2] Arrivage des navires de mer à Bruxelles en 1877 : 161 navires, jaugeant 22 467 tonnes.

[3] *Annales des travaux publics de Belgique*, III, 1845.

[4] Communes du bassin de l'Escaut, dans le Limbourg et le Brabant, ayant plus de 5 000 habitants au 1er janvier 1877 :

	LIMBOURG.		Louvain (Leuven).	33 900 hab.
	Hasselt.	11 350 hab.	Tirlemont (Thienen)	13 300 »
	Saint-Trond (Sint-Truyden) . . .	11 250 »	Nivelles	9 825 »
	BRABANT.		Uccle	9 800 »
BRUXELLES ET SA BANLIEUE	Bruxelles (Brussel) (1880) .	177 086 »	Hal	8 850 »
	Molenbeek-Saint-Jean . . .	37 300 »	Vilvorde (Vilvoorden). . . .	8 250 »
	Schaerbeek.	34 200 »	Diest	7 300 »
	Ixelles	32 000 »	Wavre.	6 550 »
	Saint-Gilles-lez-Bruxelles. .	27 800 »	Assche-lez-Bruxelles	6 200 »
	Saint-Josse-ten-Noode . . .	26 500 »	Braine-l'Alleud.	6 250 »
	Anderlecht	18 600 »	Overyssche	5 350 »
	Laeken.	16 150 »	Aerschot.	5 050 »
	Etterbeek	10 000 »		

[5] Production de toutes les carrières de Lessines en pavés et pierrailles (1877) : 550 000 tonnes. Tacquenier ; Émile Tandel, *Notes manuscrites*.

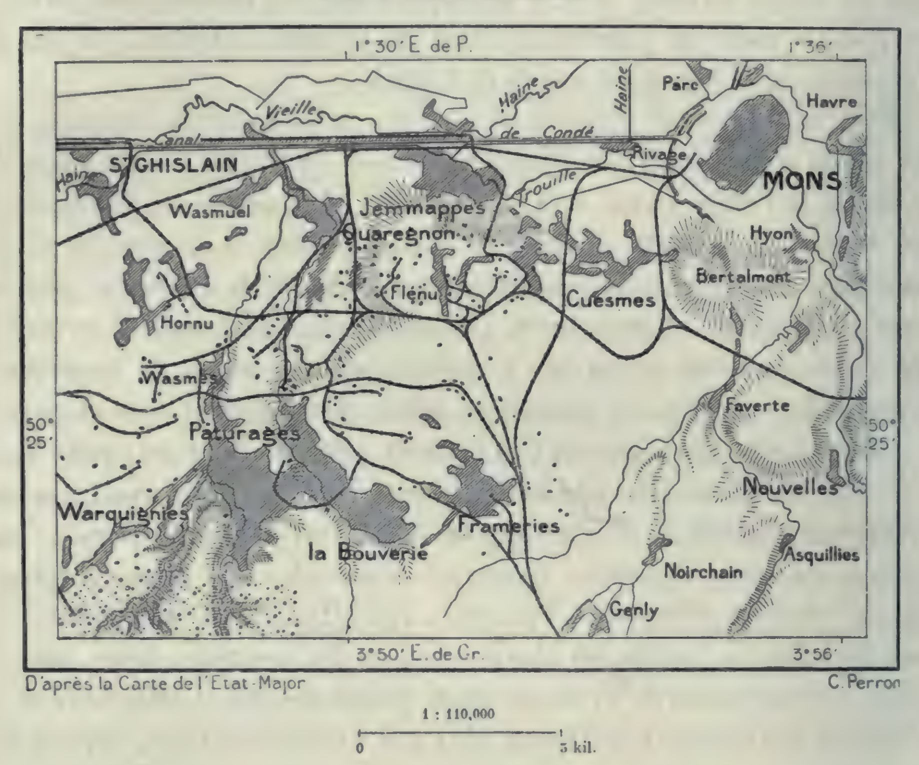
Grammont ou Geertsbergen est devenue célèbre par ses dentelles noires; Ninove a des manufactures de fil, de cotonnades, de gants; Alost (en flamand Aalst) est le lieu d'entrepôt des houblons estimés que produisent les campagnes environnantes; elle fut l'ancienne capitale de la Flandre impériale et la ville de Belgique où Thierry Maertens fonda la première imprimerie, en 1473; Termonde est située, ainsi que l'indique son nom flamand, Dendermonde ou « Bouche de la Dendre », au confluent de cette rivière avec l'Escaut, et grâce à cette position dans une région basse, facile à inonder, elle put, en 1667, forcer Louis XIV à en abandonner le siège. Elle est encore fortifiée, et si la Belgique devait être envahie, elle servirait de premier poste de défense en avant de la place d'Anvers. Au sud de Termonde est la commune rurale de Lebbeke.

Mons, capitale de province, bâtie non loin de la frontière française, sur les pentes d'un coteau qui s'élève au milieu du Hainaut, c'est-à-dire du bassin de la rivière Haine, doit certainement à la ceinture de fortifications qui l'entourait naguère d'avoir peu changé pendant le courant du siècle, alors que le pays prenait son importance industrielle et que les populations s'y portaient en multitudes. La ville était comme frappée d'arrêt dans son développement, tandis que d'énormes agglomérations de travailleurs couvraient les environs de communes urbaines, surtout à l'ouest et au sud-ouest. De même que le district de Charleroi, celui de Mons est, pour ainsi dire, une immense ville incohérente ayant pour centres principaux des groupes de maisons et d'usines qui ont donné leur nom aux diverses communes, Cuesmes, Jemappes, Quaregnon, Saint-Ghislain, Boussu-lez-Mons, Hornu, Wasmes-en-Borinage, Pâturages, Frameries, Dour, la Bouverie. Ce sont les mines de houille, les plus productives du territoire belge, qui ont attiré vers le bassin de la Haine un si grand nombre d'habitants; mais le sort de ces mineurs, beaucoup plus que celui des paysans, dépend des oscillations du commerce et souvent ils sont décimés par la misère que cause l'abaissement des prix. Les houillères du Hainaut ne paraissent avoir commencé d'être exploitées que pendant la première moitié du quatorzième siècle, c'est-à-dire plus de cent ans après celles des environs de Liège; mais elles prirent rapidement plus d'importance : dès le milieu du seizième siècle, des bateaux houillers encombraient en foule les canaux de Mons, et, sous Louis XIV, les couches, exploitées jusqu'à 70 mètres de profondeur, avaient été reconnues, de Mariemont à Quiévrain, sur un espace ayant 40 kilomètres de long et 10 kilomètres de large. Actuellement les mineurs connaissent dans le bassin de Mons 156 couches, veines ou « veniats »; mais plusieurs de ces assises de charbon sont trop minces

pour qu'on puisse les utiliser : celles que l'on exploite sont au nombre de 80 seulement, divisées en quatre étages, qui se distinguent par la qualité du combustible. C'est par millions de tonnes[1] que le canal de Mons à Condé, avec ses embranchements vers Tournay et la vallée de la Dendre, emporte chaque année le charbon recueilli dans les fosses de Mons et du Borinage, — tel est le nom du district houiller voisin de la frontière française.

Le chef-lieu du Hainaut n'a pas la vulgarité d'aspect qu'offrent la plupart des villes minières. La cathédrale, placée au sommet du promon-

N° 28. — MONS ET LE BORINAGE.



toire qui a valu son nom à la ville de Mons, est un fort beau vaisseau de style ogival, malheureusement défiguré à l'extérieur par quelques constructions plus modernes et privé de sa tour, dont la base même n'est qu'une ruine informe. Non loin de l'église s'élève un beffroi, qui remplace, d'après la légende, une tour romaine attribuée à César. La place de l'Hôtel-de-Ville est aussi d'un caractère original. Mons rappelle de nombreux faits militaires. Elle a été souvent assiégée et dans les environs ont eu lieu plusieurs conflits mémorables. Au sud-est, le village de Malplaquet est souvent désigné par erreur comme le lieu de la grande bataille de 1709. C'est en France que se

[1] Production de la houille dans le bassin du Hainaut en 1874 : 10 698 000 tonnes.

livra la terrible lutte, à 16 kilomètres au sud-ouest du Malplaquet belge. A l'ouest de Mons, les Français, commandés par Dumouriez, remportèrent en 1792 la grande victoire de Jemappes.

Entre Mons et Charleroi, les centres les plus importants du bassin houiller sont la Louvière et la ville pittoresque de Binche, à l'ouest de laquelle, au château d'Estinnes, le roi Dagobert eut longtemps sa résidence; Anderlues, Morlanwelz, Carnières, Houdeng-Aimeries et Houdeng-Gœgnies, sont aussi des communes populeuses de cette région; de l'autre côté de Mons, vers Tournay, Péruwelz est une commune fort industrieuse, de même que Baudour, située au nord-ouest, non loin des sources de la Dendre.

Tournay ou Tournai, la ville la plus vénérable de la Belgique par son antiquité, dépasse toujours le chef-lieu du Hainaut en nombre d'habitants. Habitée d'abord par les Nerviens, puis ville gallo-romaine et résidence des chefs d'un royaume franc salien, Tournay a de tout temps gardé l'importance que lui donnait sa position sur les deux rives de l'Escaut, au point de convergence de plusieurs chemins naturels de commerce. Aux larges quais de la ville sont toujours amarrés de nombreux bateaux, pour la plupart chargés de houille. La cathédrale de Tournay est un édifice roman, construit presque en entier pendant la dernière moitié du douzième siècle; le chœur ogival est des commencements du quatorzième siècle. Cette église, dominée par cinq tours, — de là le surnom que l'on donne à Tournay, « ville aux choncq clotiers, » — est le monument du moyen âge le plus remarquable et le plus original de la Belgique : sur les mille chapiteaux de ses colonnes et de ses colonnettes, il n'en est pas deux de semblables, tant les sculpteurs ont suivi leur fantaisie[1]; l'école de sculpture qui existait à Tournay au milieu du quatorzième siècle était alors la première en Europe. Le beffroi de Tournay, récemment restauré, est le plus ancien de la Belgique : il date de la fin du douzième siècle; en outre, la ville possède deux maisons particulières de la même époque, et l'on sait combien peu d'édifices privés ont échappé aux incendies et aux dévastations de toute espèce qu'ont subis les cités d'Europe depuis le moyen âge. La principale industrie locale est celle de la bonneterie et des tapis : c'est encore une industrie que le Tournay du moyen âge a léguée à la ville moderne, mais elle a passé par une longue période de décadence, et les procédés de fabrication, de même que les produits, ont dû se modifier fréquemment, suivant les caprices de la mode et la concurrence des cités rivales. La plus grande partie des tapis et des objets de bonneterie sont tissés à domicile, et l'artisan jouit ainsi de plus

[1] Buls, *Patria Belgica*, III.

d'indépendance dans son travail. Dans le monde commercial, Tournay est aussi devenue célèbre par ses jardins : le sol des environs, profond et de nature argilo-calcaire, est très-favorable à la culture des poiriers et des autres arbres de la même famille. Plusieurs variétés de « fruits de dessert » ont été créées dans le pays même. On exporte beaucoup de chaux des collines environnantes[1].

Audenarde (Oudenaard), située également sur l'Escaut, entre Tournay et Gand, n'a pas maintenu son rang parmi les communes de Flandre; elle n'est pas même aussi populeuse que Renaix ou Ronsse, ville moderne de filatures, bâtie au sud, dans les campagnes éloignées du fleuve, qui déjà se relèvent en petites collines. Mais Audenarde a gardé les édifices qui témoignent de son ancienne gloire : l'hôtel de ville, du seizième siècle, est un monument ogival de style fleuri, surmonté par une tour couronnée et renfermant une vaste salle, ornée d'une admirable porte sculptée de la Renaissance. Deux églises, en partie romanes, furent construites, l'une au douzième siècle, l'autre au treizième siècle, et souvent les tireurs d'arc d'Audenarde, qui remportèrent tant de prix sur leurs rivaux dans les fêtes populaires, vinrent y faire consacrer leurs trophées. La ville a perdu l'industrie des tapis de haute et basse lisse, qui faisait son importance au milieu du seizième siècle et à laquelle travaillèrent de 12 000 à 14 000 personnes[2]. Autour d'Audenarde, des terres noyées rappellent les sièges fréquents qu'eut à soutenir la ville et les inondations qui la défendaient mieux que ses murailles.

La rivière Lys, qui va rejoindre l'Escaut dans la cité de Gand, entre en Belgique en baignant les quais de plusieurs villes populeuses. Elle sépare

[1] Communes du bassin de l'Escaut, dans le Hainaut, ayant plus de 5 000 habitants au 1er janvier 1877 :

Tournay		32 150	Péruwelz	7 950
District de Mons.	Mons	24 300	Binche	7 850
	Quaregnon	12 150	Soignies	7 750
	Wasmes-en-Borinage	11 700	Braine-le-Comte	6 950
	Jemappes	10 800	Lessines	6 700
	Pâturages	10 250	Leuze	6 300
	Frameries	9 950	Morlanwelz	6 200
	Dour	9 850	Baudour	5 800
	Boussu-lez-Mons	8 650	Houdeng-Aimeries	5 650
	Hornu	8 100	Seneffe	5 600
	Cuesmes	6 700	Carnières	5 500
	La Bouverie	6 300	Ellezelles	5 450
La Louvière		10 200	Anderlues	5 300
Ath		8 850	Ecaussines d'Enghien	5 200
			Houdeng-Gœgnies	5 050

[2] Pinchart, *Patria Belgica*, III.

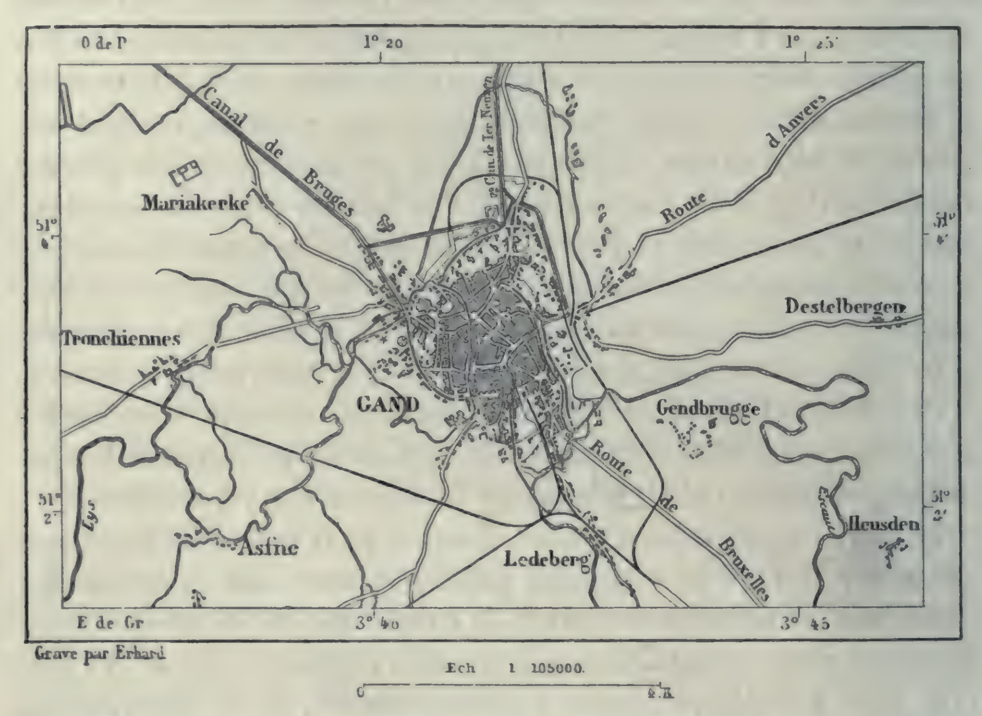
Comines en deux parties, la moitié française de la rive droite, la moitié belge de la rive gauche; ensuite elle passe devant Wervicq, — l'ancienne station romaine de Viroviacum, — et ses fabriques de tabac, où s'approvisionnent les contrebandiers, puis devant Menin (Meenen), ville d'entrepôts et de filatures, célèbre, il y a deux siècles, par ses cent brasseries. Courtrai (Kortryk), qui se montre plus bas sur les bords de la Lys, est le marché principal pour une grande partie de la Flandre occidentale : le lin que produisent les campagnes des environs est d'une qualité supérieure et servait jadis à fabriquer des toiles très-renommées. Son linge de table est encore d'une excellente qualité; mais les plus beaux lins de Courtrai sont achetés maintenant par l'Angleterre, et la Belgique même ne file guère que les lins de moindre valeur; des milliers d'ouvrières s'occupent aussi à Courtrai de la fabrication des dentelles. Commune ancienne et glorieuse, Courtrai possède un bel hôtel de ville, auquel on a rendu par des restaurations récentes l'aspect qu'il avait au seizième siècle. Non loin du palais municipal, de l'autre côté d'une place inégale, s'élève un beffroi de petites dimensions, mais se dressant fort pittoresquement au-dessus des constructions qui l'appuient. Une église ogivale du treizième siècle, où se voient de beaux vitraux et un tableau de Van Dyck, domine également de sa haute nef les maisons de la ville. Près de Courtrai est le champ de bataille où les corps de métiers flamands remportèrent en 1302 une victoire décisive sur les chevaliers français de Philippe le Bel et où ils ramassèrent les éperons d'or par centaines.

En aval de Menin, et jusqu'à Gand, Courtrai est la seule ville importante située sur la Lys : les communes populeuses sont dans l'intérieur des terres, loin des bords marécageux de la rivière. Une de ces communes est Mouscron, située au sud de Courtrai, près de la frontière de France. A l'occident de la Lys, les principales sont Ingelmunster, où se fabriquent des tapis « gobelins », Harlebeke, Iseghem, Waereghem, Meulebeke, Rumbeke, Roulers ou Rousselaere, Moorslede, Ardoye, Thielt, Ruysselaede, Somerghem, Aeltre. Ces communes sont remarquables surtout par la richesse des cultures environnantes, lins, tabacs, pavots, céréales. Roulers a l'un des marchés de toile les plus fréquentés de la Belgique. A l'est de la Lys, Cruyshautem est le groupe de population le plus considérable.

Gand, la Gent des Flamands, occupe une de ces positions maîtresses qui lui ont permis de se relever de tous les désastres. Placée au confluent de l'Escaut, de la Lys et des petites coulées de Lieve et de Moere, elle est l'entrepôt naturel des produits de ces vallées supérieures. En outre, Gand se trouve à l'angle où l'Escaut, déjà soutenu par la marée, se rapproche le plus de la mer avant de décrire sa grande courbe vers l'orient, et depuis des

siècles les Gantois ont su tirer profit de cette proximité de l'Océan en creusant des canaux qui leur servaient à la fois à se débarrasser du trop-plein des crues de la Lys et de l'Escaut et à trafiquer directement avec l'étranger, au moyen de petites embarcations. Aux voies des fleuves et des canaux se sont ajoutées les routes de terre et les voies ferrées : Gand est, de toutes les villes de la Belgique, celle vers laquelle les chemins de fer convergent en plus grand nombre. Aussi la capitale de la Flandre orientale est-elle devenue par sa population la troisième ville du royaume et grandit-elle d'année en année;


N° 29. — GAND.



pour l'industrie elle a le premier rang. Il est probable que le nombre de ses habitants actuels n'est pas inférieur à celui qu'elle avait à l'époque où sa puissance communale n'était pas encore brisée. Gand était certainement alors la cité principale de la Belgique : de même qu'à Louvain, les ouvriers y étaient si nombreux, qu'à l'heure où sonnait la grande cloche, les appelant au travail ou au repos, les bourgeois se réfugiaient dans leurs maisons pour laisser passer l'immense flot. Toutefois ce fait, qui donne une idée des mœurs de l'époque, ne prouve nullement qu'il y ait eu, comme on l'a souvent affirmé, quatre-vingt mille Gantois capables de porter les armes : les plans anciens, les témoignages historiques précis démontrent que la superficie de la ville ne fut jamais plus considérable qu'elle ne l'est actuellement. Quant à la parole célèbre de Charles-Quint : « Je mettrai votre Paris

dans mon gant! » ce n'est qu'un jeu de mots, et le Gantois qui le lança fièrement à François Ier est précisément un de ceux qui contribuèrent le plus à la ruine de la noble cité.

Gand est une « des Venises du Nord », grâce aux canaux et aux bras de rivières qui la coupent en quartiers inégaux : elle se compose de 26 îlots réunis par une centaine de ponts qui donnent à la ville, avec les quais,



GAND. — LA PORTE RABOT.

Dessin de Benoist, d'après une photographie de MM. Lévy et Cie.

les eaux tranquilles, les bateaux ventrus, une physionomie presque hollandaise. Mais les souvenirs de l'histoire font de Gand une ville originale : devant le haut beffroi, récemment terminé et « défiguré », dans les salles de l'hôtel de ville ou sur le marché « du Vendredi », près de la statue en bronze de Jacob van Artevelde, devant la porte Rabot, avec ses tours massives, on se rappelle les anciens jours de la cité. Les palais communaux, les maisons historiques et les places où se tenaient les grandes assemblées populaires, voilà ce que Gand présente de plus curieux à l'historien. Mais l'artiste est attiré tout d'abord vers la cathédrale de Saint-Bavon, édifice

ogival de lourdes proportions, dont les chapelles sont des sanctuaires de l'art : on y voit des tableaux de Rubens et l'*Agneau mystique* par les frères Hubert et Jan Van Eyck, l'une des œuvres capitales de la peinture, une de celles qui, malgré les dégradations et les restaurations, ont le mieux gardé leur beauté primitive. Malheureusement le milieu du tableau original est la seule partie qui soit restée à Saint-Bavon de Gand; les deux volets d'Adam et d'Ève sont au musée de Bruxelles; d'autres sont à Berlin : ce poëme épique religieux, qui résume les croyances mystiques du quinzième siècle dans une page de peinture admirable, ne se voit en entier que grâce à des copies.

La métropole de la Flandre a droit encore au titre de ville des arts : son académie est fréquentée par des centaines d'élèves, et possède un musée provenant en grande partie des abbayes supprimées pendant la Révolution française; l'école d'industrie a 800 élèves. Le plus ancien journal de la Belgique, la *Gazette van Gent*, fondée en 1667, se publie dans cette ville. C'est à Gand que se trouve l'université de l'État en pays flamand; les étudiants y sont moins nombreux que dans les universités libres de Bruxelles et de Louvain; mais deux grandes écoles du génie civil et des arts et manufactures lui sont annexées[1]. La bibliothèque, placée dans le vaisseau de l'ancienne église conventuelle de Baudeloo, est parmi les plus riches de l'Europe, grâce aux présents du conservateur Van der Hagen. Gand est la ville de Belgique où se trouvent les deux plus grands « béguinages », ou communautés de femmes non mariées ayant prononcé des vœux temporaires. Les béguines commencent par vivre en commun; mais à l'âge de vingt-huit ou de trente ans elles peuvent habiter, avec une ou plusieurs compagnes, l'une des maisons particulières du béguinage. Le grand établissement de Gand a été transféré dans le faubourg de Saint-Amand : c'est une véritable ville, où sept cents femmes sont réunies sous la direction de quelques prêtres. Nulle ne peut entrer dans la communauté si elle ne justifie d'un petit revenu et ne s'engage à vivre de son travail; or, les dépenses des associées étant fort minimes, grâce à la vie en commun, les béguines peuvent vendre les dentelles et les autres travaux d'aiguille qu'elles ont faits à meilleur marché que les ouvrières libres de Gand. La maison de force de Gand, où sont enfermés plus de 2000 détenus, est aussi une grande manufacture et fait concurrence à l'industrie locale, qui ne suffit pas à utiliser tous les bras. La misère est grande

[1] Université de Gand en 1876-1877 : Professeurs, 57 ; étudiants, 269; philosophie et lettres, 37 ; sciences, 54; droit, 96; médecine, 82. — École du génie civil, 215 élèves. — École des arts et manufactures, 60 élèves.

à Gand : on a vu parfois le cinquième de la population dépendre de la charité pour son existence.

Les principaux établissements industriels de Gand sont des fabriques de lin, de coton et de laine ; une des filatures, celle de la Lys, est une des plus vastes de l'Europe : la nuit, on voit briller de toutes parts les mille scintillements des fenêtres d'usines[1]. Gand dit être devenue la « Manchester belge », mais il lui faudrait un « Liverpool » plus rapproché qu'Anvers : de là les efforts de son commerce pour obtenir des communications faciles avec le port hollandais de Terneuzen. Et ces efforts n'ont pas été vains : l'ancien canal, dont la profondeur était seulement de 4^{m},20, recevait déjà, d'année en année, un nombre croissant de navires chargés de bois, de lin, de charbon[2] ; il donne accès aux bâtiments de 6 mètres de tirant d'eau : on a vu un navire de 633 tonneaux amené dans le bassin de Gand, devenu maintenant le troisième port de la Belgique. Mais, outre ses manufactures et son commerce maritime, la ville flamande possède une industrie spéciale dans la culture des plantes d'ornement ; plus encore que Bruxelles et que les autres cités de la Belgique, Gand mérite de porter le nom de « Ville des Fleurs ». Son jardin botanique est admirable ; ses expositions florales sont des merveilles ; c'est une fête de se promener sur le marché aux fleurs ou dans les serres des amateurs et des jardiniers[3].

Dans le district de Gand et dans les plaines de l'Escaut jusqu'aux murs d'Anvers, les grandes communes sont nombreuses. Au sud, Ledeberg, sur l'Escaut et à la jonction de plusieurs chemins de fer, n'est qu'un faubourg avancé de la ville, de même qu'à l'est le bourg de Mont-Saint-Amand (Sint-Amands-Berg) ; au nord-ouest, Eecloo, situé sur le faîte à peine appréciable qui sépare de l'Océan l'Escaut moyen, est une petite ville industrielle ; Somerghem, Everghem, Calcken, sont des centres agricoles ; Wetteren, sur la rive droite de l'Escaut, est connue des buveurs pour son excellent *uitzet* ou forte bière brune ; Lokeren, au nord de l'Escaut, est une ville manufacturière, ayant de grandes blanchisseries, de même que les communes voisines, Zele et Moerbeke-lez-Lokeren ; Stekene, près de la frontière

[1] Filatures de coton à Gand, en 1875 . . . . 480 000 broches.
» de lin » » . . . . 100 000 »
Ouvriers des fabriques » 15 000

[2] Mouvement du port de Gand à l'entrée :

1841. 241 navires jaugeant . .	30 102 tonnes.	Jaugeage moyen. .	125 tonnes
1880. 651 » » . .	210 013 »	» » . .	322 »

[3] Capital industriel des jardiniers de Gand (plus de 400 serres) . . . . . 75 000 000 fr.
Exportation annuelle des fleurs. 10 000 000 »

(Bauduin, *Ons Vlaamsche Vaderland.*)

hollandaise, est un entrepôt de commerce entre la vallée de l'Escaut et le port zélandais de Hulst; Waesmunster est une des riches communes du fertile pays de Waes, dont Saint-Nicolas-Waes peut être considéré comme le marché principal; Beveren-Waes fabrique beaucoup de dentelles; Boom, la ville des briqueteries, sur le Rupel et à l'issue du canal de Willebroeck, est l'entrepôt de navigation entre Bruxelles et Anvers; Hamme-lez-Termonde, situé au nord de Termonde, est un bourg plus populeux que la ville qui lui a donné la moitié de son nom; Tamise (en flamand Tempsche), sur la rive gauche de l'Escaut, a de l'importance comme lieu de passage : c'est entre cette ville et Bornhem que se trouve le dernier viaduc sur le grand fleuve belge. En aval de Tamise, Rupelmonde, dont Basele n'est guère qu'un faubourg, regarde, ainsi que l'indique son nom, le large confluent du Rupel et de l'Escaut. Ce bourg, entouré de briqueteries, est la patrie du célèbre de Cremer, qui, sous le nom latinisé de Mercator, publia en 1569 la carte à méridiens parallèles, si utile aux géographes, absolument indispensable aux marins[1]. Heureusement pour les progrès de l'humanité, Mercator, accusé d'hérésie en 1544, avait pu échapper au bûcher. Rupelmonde lui a récemment élevé une statue.

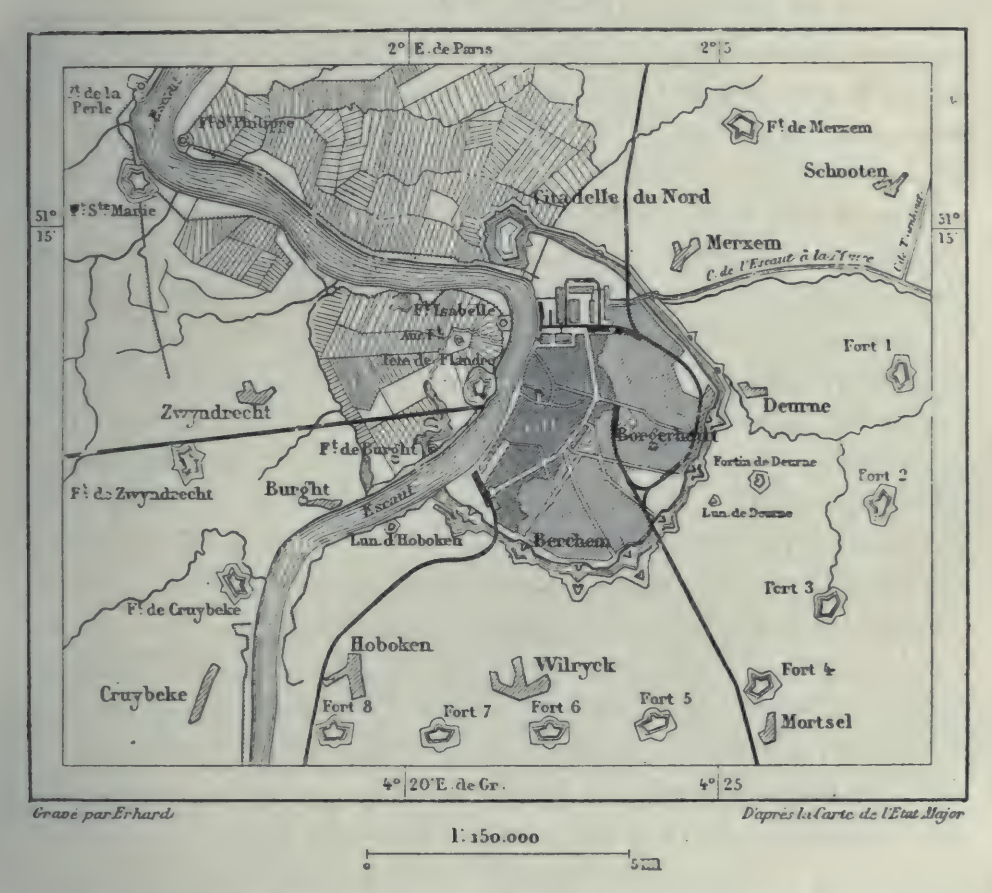
Anvers, en flamand Antwerpen, la deuxième ville de la Belgique par sa population, la première par son commerce et la seule grande place militaire du royaume, existe depuis douze siècles au moins; mais à l'époque où son nom est prononcé pour la première fois, ses avantages pour le trafic étaient loin de pouvoir se comparer à ceux qu'elle possède aujourd'hui. Elle se trouvait, il est vrai, à l'extrémité d'un estuaire, vers lequel convergeaient l'Escaut et ses deux affluents, le grand Schyn et le petit Schyn, plus considérables autrefois qu'ils ne le sont actuellement[2]; mais l'estuaire où se déversaient ces eaux fluviales ne s'ouvrait pas directement sur l'Océan : c'est au quinzième siècle seulement que le détroit du Hont ou de l'Escaut oriental devint facilement navigable, transformant ainsi en cité maritime le bourg d'Anvers, auparavant perdu dans l'intérieur. Le pays environnant était couvert de marécages, non encore asséchés et transformés par la culture. Enfin, le golfe du Zwyn, dont la ville de Bruges occupait l'extrémité, était beaucoup mieux situé pour le commerce extérieur que l'estuaire de l'Escaut, et c'est là, dans le voisinage immédiat de la région la plus industrieuse des Flandres, qu'avait dû s'établir le grand courant du trafic. En 1444, Anvers n'avait pas plus de quatre marchands, et toute sa flotte se composait de six bateaux pour

[1] Van Raemdonck, *Gérard Mercator, sa vie et ses œuvres.*

[2] Wauwermans, *Notes sur les variations de l'Escaut au seizième siècle.* Bull. de la Soc. de Géogr. d'Anvers, fasc. 2.

la navigation des rivières. Mais à mesure que s'ensablait le Zwyn, l'estuaire de la cité rivale, Anvers, augmentait en importance. Toutefois cette ville ne devint un grand marché de commerce qu'à l'époque où les Portugais, devenus les initiateurs de la navigation directe vers les Indes, y établirent un comptoir : c'était en 1503. Les marchands des autres nations d'Europe suivirent les Portugais, et au milieu du seizième siècle Anvers avait atteint le comble de la prospérité : parfois en une seule marée cent

N° 30. — ANVERS.



navires entraient dans son port; plus de mille maisons étrangères y avaient des comptoirs. « On ne trouvait alors, hormis Paris, dit Guichardin, ville deçà les monts qui en richesse et puissance la pût seconder. » Cette prospérité fut arrêtée soudain par les guerres, les massacres, la peste, et les meilleurs citoyens s'enfuirent pour éviter les tribunaux de l'Inquisition. La population d'Anvers, qui en 1568 s'élevait à plus de cent mille personnes, était réduite à moins de cinquante mille au milieu du siècle suivant. Les Hollandais, maîtres de l'embouchure de l'Escaut, en rendirent jalousement la navigation de plus en plus difficile, jusqu'à ce que le traité de

Munster l'eût définitivement fermée. Amsterdam hérita du commerce d'Anvers[1]. Cependant la position géographique de la ville belge, sur un grand fleuve de 10 mètres de profondeur, est trop heureuse pour que son commerce n'ait pas profité de toutes les favorables circonstances politiques. Elle est maintenant plus peuplée, plus active, plus riche qu'elle ne l'était au seizième siècle; et tant que la formation de bancs de sable, un changement de chenal, toute autre cause naturelle du même genre, ou bien la guerre avec la Hollande, ne fermeront pas le passage aux navires, il est probable qu'Anvers aura une part de plus en plus grande au mouvement général de la vie européenne. L'envasement du chenal a pris depuis le milieu du siècle de si grandes proportions, que des ingénieurs ont proposé de remplacer l'Escaut naturel par un Escaut artificiel de 7 mètres de profondeur qui, passant uniquement par le territoire belge, irait rejoindre la rade de Heyst. La conséquence inévitable du creusement de ce canal serait de remplacer Anvers par Bruges comme grand marché commercial de la Belgique. La roue de la fortune aurait tourné encore une fois[2].

L'ancienne ville occupe, le long de la rive droite de l'Escaut, un espace de près de 2 kilomètres, limité au nord par des bassins encombrés de navires, au sud par une gare de chemin de fer remplaçant une citadelle récemment démolie. Les remparts qui entouraient Anvers à l'époque des mémorables sièges de 1814 et de 1832 ont été rasés et remplacés par de belles promenades. De nouveaux quartiers ont pu se développer librement dans l'ancienne banlieue, et s'étendent maintenant sur un espace beaucoup plus considérable que la vieille cité, quoique la population ne remplisse pas encore le vaste demi-cercle formé par les murs de l'enceinte actuelle : de grands faubourgs, Borgerhout et Berchem, constitués en communes distinctes, s'y étendent à l'aise. La partie centrale de la ville a gardé ses rues irrégulières, ses places inégales, tandis que les quartiers de construction nouvelle sont percés de larges avenues et renferment de nombreux jardins, un des parcs intérieurs les plus pittoresques et les mieux distribués qui se voient en Europe, un jardin zoologique devenu célèbre dans le monde par les succès qu'on y obtient pour la conservation et la reproduction d'une foule d'oiseaux rares, de fauves et d'autres bêtes. Anvers est une ville de statues. Elle a érigé un monument en l'honneur des anciens Belges qui luttèrent si vaillamment contre César, et Rubens, Teniers, Van Dyck, d'autres personnages encore, ont leurs effigies en bronze ou en marbre sur les places de la cité. Un des plus illustres enfants d'Anvers, Abraham Ortels, attend

[1] Gaillard, *Mémoires de l'Académie de Belgique*, t. VI, 1833.
[2] Van Alstein; — Bauduin, *Débordements et envasement de l'Escaut*, Journal d'Anvers, 1872



CATHÉDRALE D'ANVERS

Dessin de Thérond, d'après une photographie de M. Braun.



encore sa statue ; pourtant Ortels est le géographe qui, par son *Theatrum mundi*, contribua le plus, depuis les livres de Strabon, à faire connaître la Terre ; par la publication des meilleures cartes qu'on eût encore vues, « Ortels a fait autant pour les progrès de la géographie que Christophe Colomb par ses découvertes[1]. » C'est aussi à Anvers qu'a été gravée pour la première fois en entier la *Table de Peutinger :* cette gravure de 1598 est merveilleusement exécutée[2].

Anvers a de beaux monuments : la Bourse, reconstruite en 1869 dans le même style ogival somptueux qu'un édifice précédemment détruit par l'incendie ; un hôtel de ville de la Renaissance, dont Leijs a décoré la grande salle échevinale de peintures historiques d'un puissant effet ; les maisons des anciens corps de métiers ; de nombreuses églises riches en tableaux. Dans l'une d'elles, Saint-Jacques, est le tombeau de Rubens, placé au-dessous d'un tableau où le peintre s'est représenté lui-même avec toute sa famille sous des noms de saints. Le principal édifice d'Anvers est sa cathédrale, bâtie du quatorzième au seizième siècle : c'est la plus noble et la plus grandiose de la Belgique ; mais elle est trop à l'étroit dans le cercle de maisons qui l'entourent, et sa façade, avec les sculptures du portail et sa rosace, ne donne que sur une petite place, où se trouve un puits recouvert d'un dôme en feuillage de fer forgé au marteau, attribué à Quentin Metsys. La merveilleuse flèche percée à jour s'élance à 123 mètres de hauteur. La nef est simple et d'un effet saisissant ; mais la gloire de l'église est dans ses tableaux, et surtout dans ceux de Rubens, que nulle part, si ce n'est à Madrid, on ne peut mieux étudier qu'à Anvers : le grand artiste s'y montre à la fois dans toute sa prodigieuse facilité d'exécution, dans la puissance de son émotion pathétique et dans la hauteur de sa pensée[3]. La cathédrale possède les plus connus de ses chefs-d'œuvre, la *Descente de croix* et la *Mise en croix*, tandis que l'*Adoration des Mages*, le *Coup de lance*, le *Christ à la paille*, la *Communion de saint François d'Assise* se trouvent dans le musée. Cette collection, la plus riche de toute la Belgique, contient aussi des œuvres précieuses de Jan Van Eyck, de Quentin Metsys, de Van Dyck, de Jordaens, de Ruysdael, de tous les maîtres flamands, et celles de beaucoup d'artistes inconnus dont l'anonyme même est une preuve de l'entraînement général qui dans ce petit coin des Flandres donna jadis un si vif éclat à la peinture. D'ail-

[1] Wauwermans, *Bulletin de la Société de Géographie d'Anvers*, fasc. 3, 1877.
[2] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites*.
[3] Eugène Fromentin, *Les Maîtres d'autrefois ;* — Taine. *De la philosophie de l'art dans les Pays-Bas*. — Montégut, *Les Pays-Bas, impressions de voyage et d'art*.

leurs, les arts sont toujours en honneur dans la ville de commerce qui se glorifie d'avoir été la cité de Rubens. Au musée est annexée une académie des beaux-arts très-fréquentée, héritière de l'ancienne académie de Saint-Luc, déjà fondée au milieu du quinzième siècle[1].

Comme place de commerce maritime, Anvers a pris une importance extraordinaire depuis le milieu du siècle : le tonnage de son port a plus que sextuplé pendant les vingt dernières années[2] ; il a le troisième rang dans le continent d'Europe, et vient après Hambourg et Marseille[3]. Le mouvement maritime du littoral belge se fait pour les neuf dixièmes par le grand port de l'Escaut, et les échanges de ce port représentent le tiers du trafic de tout le royaume. Énumérer les marchandises et les denrées qui se chargent sur les navires d'Anvers et qui se déchargent sur les quais et dans les entrepôts serait dire tout ce qui sert à l'alimentation des Belges et à leur industrie, tout ce que produisent leurs champs et leurs fabriques. De nombreuses lignes de bateaux à vapeur, reliant Anvers non-seulement avec les ports d'Europe, mais aussi avec les pays d'outre-mer, ont leur point d'attache dans les bassins de l'Escaut ; quand le mouvement d'émigration vers le nouveau monde est considérable, Anvers en a sa bonne part[4]. Les ports intérieurs qui occupent la partie septentrionale de la cité, près de la citadelle du Nord, n'ont pas moins de 40 hectares, et l'Escaut lui-même, qui doit être prochainement bordé de quais réguliers sur 4 kilomètres de longueur, sert de rade et de port à des centaines de navires. Mais, par un étonnant contraste, la ville que visitent chaque année tant de milliers d'embarcations de toute espèce, ne possède elle-même, par ses armateurs, qu'une bien modeste flottille de commerce[5]. Quant à l'industrie spéciale d'Anvers, elle se rapporte presque uniquement aux choses de la marine : construction, réparation, chargement, aménagement de navires,

[1] Élèves de l'académie d'Anvers : 1841, 443 ; 1850, 1 060 ; 1860, 1 274 ; 1876, 1 661.

[2]

Mouvement du port d'Anvers en 1859	728 345	tonnes.
» » 1877	4 900 000	»

[3]

Importations à Anvers en 1876 . par terre et par canaux.	84 212 000	francs.
» » par mer.	972 887 000	»
Total	1 057 099 000	»
Exportations d'Anvers, par terre et par canaux	78 830 000	»
» » par mer.	254 067 000	»
Total.	332 897 000	»
Transit	182 460 000	»
Total général.	1 572 456 000	francs.

[4] Émigrants sortis en 1876 du port d'Anvers, 7 374.

[5] Flotte commerciale d'Anvers en 1876 : 38 navires jaugeant 39 375 tonnes.

entretien des équipages et des agrès ; cependant elle comprend aussi la raffinerie du sucre et quelques métiers héréditaires, pour lesquels Anvers ne semble offrir aucun avantage particulier ; ainsi les « roses » de diamants sont une spécialité des joailliers anversois : ils ne polissent pas la pierre comme les ouvriers d'Amsterdam, mais ils ont le talent de la sertir.

Il est rare que les places de guerre soient en même temps des cités commerciales ; mais en Belgique Anvers est la seule ville qui, par le fait même de sa position géographique, puisse être le port principal et la citadelle par excellence[1]. Les facilités qu'offrent les terrains bas des environs pour les inondations de défense, la base d'opérations que donne l'estuaire de l'Escaut, la convergence de toutes les voies naturelles de la contrée vers ce point stratégique, obligeaient les ingénieurs militaires à faire choix d'Anvers pour leur grande place d'armes. Mais de nos jours les facilités de l'attaque

[1] Communes flamandes et anversoises du bassin de l'Escaut, ayant au moins 5000 habitants au 1er janvier 1877 :

FLANDRE ORIENTALE.

Gand (Gent). (1881)	132 000 hab.	Beveren-Waes	7 550 hab.
Saint-Nicolas-Waes	25 150 »	Stekene	7 050 »
Alost (Aalst)	21 000 »	Aeltre	6 900 »
Lokeren	17 400 »	Ninove	6 300 »
Renaix (Ronsse)	14 100 »	Mont-St-Amand (St-Amands-Berg)	6 300 »
Zele	12 600 »	Everghem	6 050 »
Hamme-lez-Termonde	10 800 »	Waesmunster	5 850 »
Wetteren	10 400 »	Cruyshautem	5 700 »
Eecloo	10 300 »	Somerghem	5 650 »
Tamise (Tempsche)	9 700 »	Audenarde (Oudenaard)	5 575 »
Ledeberg	9 100 »	Lebbeke	5 550 »
Grammont (Geertsbergen)	9 100 »	Calcken	5 500 »
Termonde (Dendermonde)	8 250 »	Basele	5 280 »
Moerbeke-lez-Lokeren	5 150 hab.		

ANVERS.

Anvers (Antwerpen) 150 650 hab. / Borgerhout 18 650 » / Berchem 8 450 »	177 750 hab.	Gheel	10 250 hab.
		Moll	5 650 »
		Willebroeck	5 125 »
Lierre (Lier)	16 100 »	Heyst-op-den-Berg	5 100 »
Turnhout	15 750 »	Bornhem	5 050 »
Boom	12 100 »	Duffel	5 020 »
Herenthals	5 000 hab.		

FLANDRE OCCIDENTALE.

Courtrai	26 400 hab.	Wervicq	6 950 hab.
Roulers (Rousselaere)	16 150 »	Ruysselaede	6 650 »
Menin (Meenen)	11 350 »	Ardoye	6 450 »
Thielt	10 200 »	Moorslede	6 400 »
Mouscron	9 850 »	Rumbecke	5 900 »
Meulebeke	9 000 »	Ingelmunster	5 850 »
Iseghem	8 900 »	Harlebeke	5 650 »
Waereghem	7 100 »	Wevelghem	5 200 »

sont accrues singulièrement par les canons à longue portée et les chemins de fer de circonvallation ; pour se défendre, la ville d'Anvers n'a plus assez de ses remparts et des forts détachés qui l'entourent, des deux côtés du fleuve, par un cercle de 30 kilomètres de tour ; il faut les appuyer par de nouveaux ouvrages sur le Rupel et le bas Escaut.

Parmi les forts qui bordent le fleuve en aval d'Anvers, les plus intéressants au point de vue historique sont les forts Marie et Saint-Philippe, bâtis en 1584 par le duc de Parme : c'est entre ces deux solides points d'appui que s'élevèrent les estacades et le pont qui séparèrent définitivement les Anversois de leurs alliés de la Zélande et finirent par amener la reddition de la ville.

Bruges, en flamand Brugge, capitale de l'une des deux Flandres, quoique très-déchue de son antique splendeur, reste la ville la plus populeuse du versant occidental de la Belgique. De même que Gand et Anvers, et bien avant ces deux cités, Bruges fut la ville flamande la plus puissante et l'un des marchés les plus fréquentés de l'Europe ; son nom figure dans les plus anciens portulans espagnols des côtes de l'Océan. Ses bassins étaient encombrés de navires ; les négociants de vingt peuples y avaient leurs comptoirs ; la Hanse germanique et les marchands de Londres en avaient fait leur entrepôt commun. C'est là, dit-on, que furent fondées les premières sociétés d'assurances ; là — moins grand honneur — que les financiers inventèrent les premières méthodes d'emprunt avec primes. Les « bourses », où se réunissent dans les cités commerciales tous les gens d'affaires, témoignent aussi de la grande importance que Bruges avait jadis comme cité d'échanges, car ces établissements se nomment ainsi de la maison Van den Beursen, ornée de ses armoiries avec trois bourses d'argent, devant laquelle les négociants venaient causer de leurs achats et de leurs ventes ; mais si Bruges a donné aux réunions de commerçants le nom qu'elles portent encore, c'est Anvers qui construisit le premier édifice pour ces assemblées[1]. Hors l'Italie, Bruges était la ville d'Europe où se tissaient les plus belles étoffes, où se fabriquaient les joyaux les plus riches. Les Brugeois aiment à rappeler qu'en entrant triomphalement dans leur cité, en 1301, Jeanne de Navarre, femme de Philippe le Bel, dut remarquer avec dépit qu'elle n'était pas seule à être reine. Toutes ces épouses et filles de marchands qui la recevaient, et dont plus d'une resplendissait sans doute de la forte beauté tant vantée des Brugeoises[2], étaient reines aussi par l'élégance et le prix de leurs costumes. Ainsi que le fait remarquer un critique d'art, les tableaux de Memling prouvent encore mieux que les anciennes chroniques combien grand était

[1] Wauters, *Droit commercial.*

[2] ... *Formosis Brugga puellis gaudet*, proverbe du moyen âge.

à Bruges le luxe des étoffes à l'époque de sa prospérité. Longtemps avant les Vénitiens, et sans donner à ces costumes la même importance pittoresque, Memling, copiant simplement les robes à grands ramages des dames qu'il voyait autour de lui, a peint des étoffes à faire envie à Titien, à Véronèse et à Rubens [1].

Les rivalités de Bruges et de Gand, les guerres extérieures, les révolutions intestines, la perte des libertés locales, confisquées par les ducs de Bourgogne, qui avaient fait leur résidence de la cité flamande, expliquent en partie la décadence de Bruges ; mais elle se serait relevée du désastre comme l'a fait Anvers, si la nature n'avait travaillé contre elle en comblant l'estuaire du Zwyn. Il est vrai que le chenal naturel a été remplacé par un canal artificiel, et la ville, rattachée par d'autres canaux à tout le réseau navigable de la Belgique, s'est en outre reliée au port d'Ostende par une route d'eau de $4^{m},70$ de profondeur, qui se ramifie par diverses branches vers l'Écluse, Blankenberghe, Nieuport. Bruges n'a donc pas cessé d'être une ville maritime, et ses bassins reçoivent assez fréquemment des bateaux à vapeur jaugeant en moyenne 300 tonneaux et chargés de charbons anglais; même en 1873, un navire de 480 tonneaux, de plus de 4 mètres et demi de tirant d'eau, a pu remonter le canal pour déposer sur les quais de Bruges son chargement de graine de colza ; mais que sont ces avantages commerciaux en comparaison de ceux que l'Escaut donne aux négociants anversois ? La Bruges actuelle est loin de remplir l'espace qu'enfermaient les murs, remplacés par des promenades. Il arrive même que la population brugeoise diminue d'un recensement à l'autre [2], tandis qu'elle augmente rapidement dans l'ensemble de la contrée. Mais le fait le plus grave est que la misère, si lamentable dans toute la Belgique, ronge encore plus les Brugeois que les habitants des autres villes : le nombre de ceux qui dépendent de la charité publique y égala souvent celui des citoyens vivant régulièrement de leur travail ; l'industrie dentelière, qui est celle de la plupart des Brugeoises pauvres, est loin de suffire à leur entretien. D'ailleurs, même aux temps de sa prospérité, la fière cité commerçante avait pour habitants plus de déshérités que de riches. A côté des édifices somptueux qui témoignent du luxe et de l'orgueil des anciens marchands, on voit aussi les petites maisons basses d'une ville où vivait autrefois un peuple misérable [3].

Le silence de la plupart des rues de Bruges rend d'autant plus saisissant, par le contraste, l'effet que produisent les monuments : on se promène

[1] E. Montégut, *Les Pays-Bas, impressions de voyage et d'art.*
[2] Population de Bruges en 1846 : 49 803 habitants ; au 31 décembre 1876 : 45 097 habitants.
[3] Van Bemmel, *Patria Belgica*, I.

dans la ville comme dans un musée. Tous les édifices remarquables se pressent dans un espace étroit, vers le centre de la cité : c'est là que se dresse, au-dessus des halles, la « grande tour » du beffroi, légèrement penchée et découronnée par un incendie; là s'élèvent la cathédrale, l'église de Notre-Dame, où l'on voit une vierge sculptée par Michel-Ange et le splendide tombeau de Marie de Bourgogne, la chapelle du Saint-Sang, où les pèlerins viennent en multitude, l'hôtel de ville, où les comtes de Flandre devaient

N° 31. — BRUGES ET L'ANCIEN ZWYN.



Échelle de 1 : 280 000

kil. 0 5 10

prêter serment de fidélité aux franchises de la commune, le palais de justice, qui possède une admirable et colossale cheminée, chef-d'œuvre de la Renaissance, l'académie, où se trouvent, parmi les tableaux, quelques œuvres de Jan Van Eyck et de Memling, du plus haut intérêt. L'hôpital de Saint-Jean, existant déjà depuis plus de cinq siècles, est le monument le plus visité, car il renferme plusieurs tableaux anciens, entre autres les œuvres capitales de Memling, ses décorations de la *Châsse de sainte Ursule* et son *Mariage de sainte Catherine*. Sur les places, Bruges a élevé des statues aux hommes qui ont fait sa gloire; l'un d'eux fut le

grand mathématicien Simon Stevin, né à Bruges en 1548. Milne Edwards et l'érudit de Potter sont aussi Brugeois par la naissance.

L'ancien port de Bruges, Damme, n'est plus qu'un village, quoiqu'il ait gardé de son glorieux passé un hôtel de ville et un gracieux beffroi. Sluis ou l'Écluse, où viennent se réunir les coulées de l'ancien Zwyn et le ruisseau venu du gros bourg de Maldeghem, n'est aussi qu'un village déchu, appartenant maintenant à la Hollande. Le port actuel de la Flandre occidentale est situé, non sur un estuaire, mais au bord de l'Océan lui-même : c'est Ostende. Cette ville, qu'illustra, au commencement du dix-septième siècle, un siège de plus de trois ans, soutenu contre les Espagnols, est le deuxième port de la Belgique ; elle en fut même le premier à diverses époques, lorsque la guerre, le blocus ou les traités fermèrent l'estuaire de l'Escaut ; ainsi, pendant les deux années qui suivirent la révolution de 1830, Ostende avait hérité temporairement d'Anvers, le grand port de l'Escaut, encore occupé par les forces de la Hollande. Mais, dès que la paix eut rendu son rôle naturel au marché d'Anvers, Ostende ne fut plus qu'un petit havre de pêche et de passage entre le continent et l'Angleterre. Maintenant le mouvement des navires y est à peu près le dixième ou le onzième de celui du port d'Anvers. Le commerce d'Ostende se fait presque entièrement avec la Grande-Bretagne et par l'entremise de navires anglais, surtout de bateaux à vapeur à service régulier[1] ; la flottille appartenant aux armateurs belges est très-peu importante[2]. Récemment la concurrence de Flessingue a fait perdre au port d'Ostende un tiers environ du mouvement des passagers entre l'Angleterre et le continent[3] ; elle lui a enlevé aussi une forte part de son commerce de transit international. La valeur annuelle de la pêche a également diminué à Ostende. En 1876, on n'y comptait plus que 159 chaloupes, appartenant pour la plupart aux charpentiers, aux voiliers, aux cordiers, aux fournisseurs de tout genre qui ont pris part à la construction et au gréement. Il est très-rare que le patron ait une part d'actionnaire à l'entreprise et l'équipage ne participe jamais aux bénéfices[4]. Les marins d'Ostende s'occupent aussi de l'engraissement

[1] Mouvement des navires dans le port d'Ostende en 1876 :

	1 316	navires	d'un tonnage de	418 750	tonnes.	
A l'entrée	678	»	»	225 600	»	(551 nav. anglais jaug. 204 250 tonnes.

Importation par mer en 1876 . . . . 14 886 150 francs.
Exportation en Angleterre . . . . 16 221 500 francs.

[2] 8 navires d'un tonnage de 2 033 tonnes, au 1er janvier 1877.

[3] Mouvement des voyageurs entre Ostende et l'Angleterre en 1875 . . . 35 741 personnes.
» » » » 1876 . . . 24 275 »

[4] Van Beneden, *Patria Belgica*, I.

des huîtres, qu'ils vont chercher sur les côtes d'Angleterre, à Colchester, Harwich, Great Yarmouth, et des homards, qu'ils importent de la Norvège[1] et nourrissent en des parcs où pénètre la marée; enfin l'élevage des lapins a pris de telles proportions dans le pays, qu'Ostende en expédie des millions au marché de Londres. Mais la principale industrie de la ville

N° 32. — OSTENDE.



1 : 60,000
Kil. 0 — 3

est l'entretien des baigneurs, qui viennent chaque année, au nombre de quinze à vingt mille, se promener sur les quais. La foule se porte aussi vers les plages de Blankenberghe et de Heyst.

La ville la plus peuplée du petit bassin de l'Yser est la cité d'Ypres, en flamand Yperen, entourée de ses vieux murs dont on a fait des promenades. D'après la tradition, Ypres, si importante au quatorzième siècle par

[1] Produit de la pêche à Ostende en 1874 : 1 267 180 francs

ses fabriques d'étoffes de lin, aurait eu à cette époque 200 000 habitants. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'elle fut beaucoup plus considérable que de nos jours : son palais des halles, le plus vaste et le plus imposant de tous ceux que possède la Belgique, suffit à prouver qu'Ypres était alors une des capitales des Flandres, et l'on s'étonne en pensant à la foule des marchands auquel il fallait un pareil abri[1] ; maintenant la grande ressource des Yproises est la fabrication des dentelles, travail auquel ont recours presque toutes les villes appauvries des Flandres. L'œuvre colossale de décorer de peintures historiques l'immense nef des halles a été récemment entreprise. Dans la cathédrale d'Ypres, une pierre sans inscription est placée sur la tombe de Jansénius.

Poperinghe, près de la frontière française, est une petite ville assez animée, bien connue des brasseurs à cause de ses houblonnières ; Oostcamp, Thourout, Winghene, Langemark, Staden, Swevezeele et Lichtervelde sont des marchés agricoles ; mais, pris dans son ensemble, ce coin de la Belgique est celui des « villes mortes » : c'est aussi la région des fièvres paludéennes. Le château de Wynendaele, où Crestien de Troyes composa, au douzième siècle, presque tous ses poèmes, n'est plus qu'une usine n'ayant aucune trace du luxe qu'y déployait la cour des comtes de Flandre. Dixmude ou Dixmuyden, qui fut probablement un port de mer[2] et qui est maintenant délaissée dans l'intérieur du continent, au bord de l'Yser, est une jolie petite ville, dont l'église renferme un jubé de style flamboyant merveilleusement sculpté. Furnes n'est qu'un gros bourg ; Nieuport même n'a guère l'apparence d'une ville. Débarrassée des fortifications qui la gênaient et qui en faisaient un lieu des plus malsains, Nieuport paraît avoir tous les avantages qui pourraient lui rendre son ancienne prospérité, en y attirant le commerce maritime : elle a son petit fleuve, continué vers la mer par un chenal navigable ; elle a des canaux, des voies de fer ; cependant elle ne prend presque aucune part aux échanges de la Belgique avec l'extérieur ; elle n'a qu'un petit nombre d'embarcations de pêche, et c'est à 3 kilomètres de distance, sur la plage de la mer, que naît la ville nouvelle de Nieuport-Bains. Ce qui lui manque surtout, c'est un canal de grande navigation unissant directement le cours de la Lys à celui de l'Yser par l'Yperlée et permettant d'importer directement du Hainaut dans la Flandre occidentale la houille pour l'industrie et la chaux pour l'agriculture. Ce canal, déjà proposé par Vauban, n'a pas encore été creusé, bien qu'il soit absolument indispensable pour compléter

[1] Eug. Van Bemmel, *Patria Belgica*, I.
[2] Belpaire, *De la plaine maritime depuis Boulogne jusqu'au Danemark*.

le réseau des grandes voies de communication de la Belgique. Les bateaux qui vont de Mons à Ypres sont obligés de passer au nord par Gand et Bruges, et quoique le voyage puisse se faire en quelques semaines, il dure ordinairement de deux à cinq mois[1].

La région de Furnes (Veurne en flamand) est la plus fertile de la contrée; on l'appelait jadis « la fleur de graisse de la Flandre ». C'est dans le Veurne-Ambacht ou « métier de Furnes » que s'étendent les prairies les plus favorables à la prospérité du bétail : en une seule saison, deux bœufs, qu'on laisse jour et nuit dans un hectare de pré, s'y engraissent facilement[2]. Les jeunes chevaux qu'on y élève sont achetés par les marchands anglais et français, au prix moyen de 750 à 800 francs[3].

VI

Bien que certaines villes du territoire belge aient perdu en population depuis trois siècles, et que la région montagneuse des Ardennes ne puisse nourrir qu'un petit nombre d'habitants, la Belgique est néanmoins, parmi les États de l'Europe, celui où les hommes se pressent le plus les uns contre les autres. Si la Terre était habitée proportionnellement comme la Belgique, on y compterait plus de vingt-cinq milliards d'individus, dix-sept ou dix-huit fois plus qu'il n'en existe aujourd'hui.

En évaluant approximativement la population d'après le nombre des hommes capables de porter les armes qu'énumère César dans ses *Commentaires*, on trouve que tout le territoire qui est devenu la Belgique actuelle devait être peuplé de près de cinq cent mille personnes, soit à peu près le huitième du nombre actuel[4]; mais, après que le conquérant eut passé, le pays était presque transformé en désert. Depuis cette époque, des oscillations continuelles ont eu lieu dans les progrès et les retards de la population, suivant les alternatives des guerres et de la paix, des récoltes abondantes et des famines; actuellement, elle progresse, en raison

[1] Bucher, *Canal de jonction de la Lys à l'Yperlée.*

[2] E. de Laveleye, *Patria Belgica*, I.

[3] Communes du versant occidental de la Belgique ayant plus de 5000 habitants au 1er janv. 1877 :

Bruges (Brugge)	45 100 hab.	Wynghene	8 100 hab.
Ostende.	16 800 »	Langemark	6 700 »
Ypres (Yperen).	15 500 »	Lichtervelde	6 500 »
Poperinghe	11 300 »	Oostcamp	5 500 »
Thourout	8 700 »	Staden	5 150 »
Maldeghem	8 500 »	Swevezeele	5 000 »

[4] Ch. Piot, *Patria Belgica*, II.

de l'accroissement du commerce et de la production locale. Pendant le demi-siècle qui s'est écoulé depuis la constitution du royaume en État séparé, le nombre des Belges n'a cessé d'augmenter, si ce n'est dans la fatale année de 1847, où la « famine aiguë » des Flandres accrut le nombre des morts et diminua celui des naissances[1]. Dans ces provinces occidentales, la perte totale fut de 53 000 habitants pendant les trois années qui précédèrent la période révolutionnaire de 1848. Depuis 1830, il n'y a pas eu d'autre mouvement rétrograde dans la marche de la population belge : en quarante-huit années, environ dix-huit cent mille personnes se sont ajoutées au nombre des Belges, bien près de la moitié des habitants qui furent énumérés par le premier recensement. Et ces progrès considérables ne se sont accomplis que par la croissance naturelle du peuple lui-même, c'est-à-dire par l'excédant des naissances sur les morts et par la plus longue durée de la vie[2], car le nombre des étrangers qui viennent s'établir dans le pays est relativement minime[3]. La densité de la population rend la bataille de la vie très-difficile dans les villes belges, et les étrangers n'osent guère venir se mêler à la lutte : plus nombreux sont les fils du pays qui, se lassant du long effort, vont chercher fortune ailleurs. Cependant la statistique démontre que dans son ensemble le peuple belge est singulièrement casanier : plus du tiers des habitants naissent, vivent et meurent dans la même commune; de 1856 à 1866, la proportion de cette population immobile se serait même légèrement accrue, si quelque erreur ne s'est pas glissée dans les documents statistiques[4]. Ce phénomène serait d'autant plus étonnant, qu'en Belgique, comme dans les autres pays d'Europe, un mouvement considérable d'émigration entraîne les campagnards vers les villes, les faubourgs qui les environnent et les contrées houillères[5]. Les villes contiennent déjà plus du quart des habitants

[1]
Mortalité belge en 1847	120 168 individus.
Natalité » »	118 106 »
Diminution	2 062 individus.

[2] Bertillon, *Dictionnaire des sciences médicales*, article *Belgique*.

[3] Étrangers domiciliés en Belgique en 1866 :

Français	32 021	Anglais	3 003
Allemands	20 701	Autres	2 892

[4] Belges nés dans la commune de leur résidence : 1856, 69,1 pour 100 ; 1866, 69,4 p. 100.

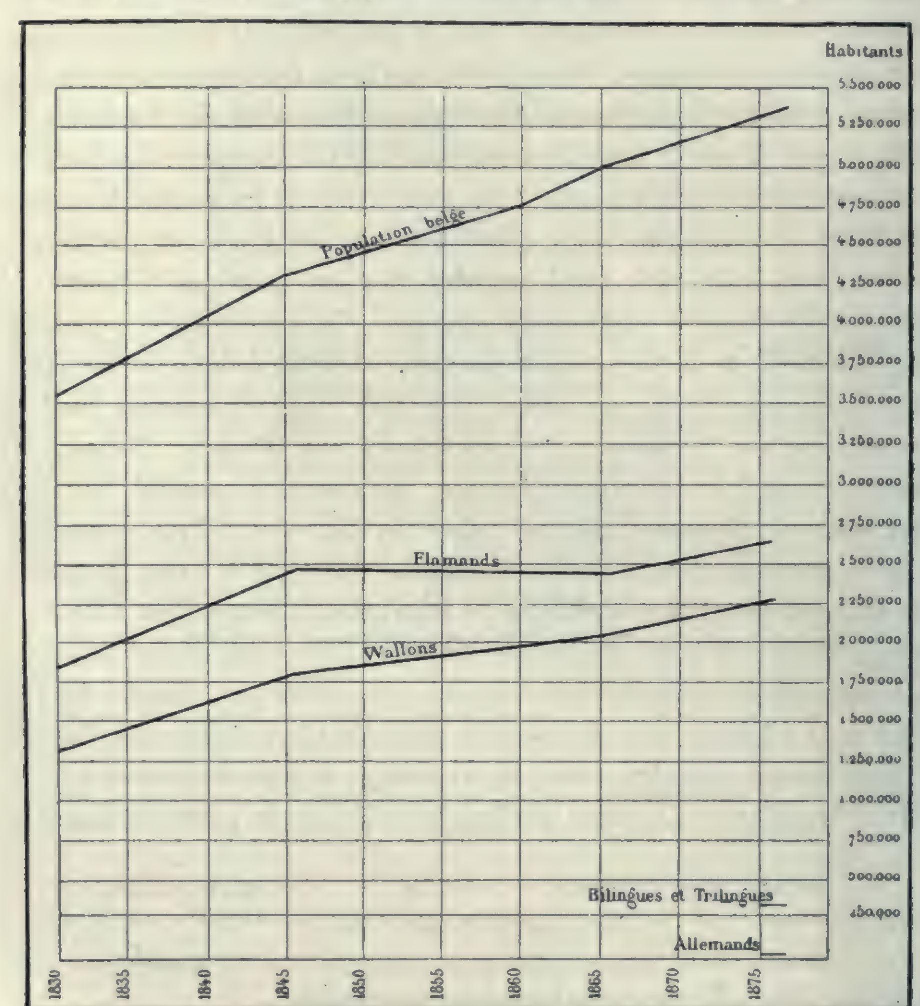
[5] Accroissement de population en Belgique, de 1840 à 1879 :

Arrondissement de Charleroi	156 p. 100
» Bruxelles	90 »
» Liége	80 »
» Verviers	60 »
» Mons	50 »

de la Belgique, et cette proportion s'accroît d'année en année. Dans les districts purement agricoles, la population est restée presque stationnaire, et même, pendant les trente-cinq dernières années, elle a diminué dans les deux arrondissements d'Audenarde et de Thielt.

Comparés aux autres nations d'Europe, les Belges occupent l'un des pre-

N° 33 — ACCROISSEMENT DE LA POPULATION BELGE, DES FLAMANDS ET DES WALLONS.



miers rangs pour la longueur de la vie et les bonnes conditions hygiéniques. Tandis qu'il naît en Belgique, par année, un individu sur 33, il n'en meurt qu'un sur 45[1]. La vie moyenne est de 40 à 41 ans, et de plus de 50 ans pour ceux qui ont déjà passé les cinq premières années : c'est à peu près la même longueur de vie qu'en France. Toutefois la proportion varie singulièrement en

[1] Ad. Quetelet, *Statistique de la population ; Patria Belgica*, II.

Belgique même, non-seulement entre les villes et les campagnes, — celles-ci naturellement beaucoup plus salubres[1], — mais aussi entre les diverses provinces. Une carte sur laquelle la mortalité des régions belges est indiquée par des teintes plus ou moins foncées correspond exactement à une carte hypsométrique : les pays élevés, c'est-à-dire les provinces wallonnes, sont habités par les hommes qui vivent le plus longtemps ; dans les régions basses du pays flamand, la vie est plus courte ; enfin, la contrée intermédiaire est à la fois celle des coteaux modérés et de la salubrité moyenne[2]. Les Flandres, où les habitants se pressent en plus grandes multitudes, sont les provinces où ils meurent le plus tôt et où l'accroissement annuel de la population est le moins élevé. Entre le Namurois et les Flandres, la différence de la vie moyenne atteint l'énorme proportion de plus du quart[3]. Tous les relevés statistiques des communes et des hôpitaux témoignent de cette infériorité vitale des populations de race germanique, comparées aux Wallons. La phthisie, ce fléau qui enlève près du cinquième des Belges et qui sévit dans les villes de la Belgique occidentale plus que dans toutes les autres cités d'Europe, fait ses ravages surtout parmi les Flamands[4] : ce sont eux que frappent en plus grand nombre le rachitisme, les infirmités diverses, les maladies cancéreuses, les aliénations mentales ; eux que l'on doit exempter de la milice en proportion beaucoup plus considérable ; eux qui ont le plus de dangers de mort à courir même dans le sein de leur mère. Quelles sont les causes de ce contraste entre les Flamands et les Wallons? Faut-il y voir simplement un effet de la différence de pureté dans l'air des hauteurs et dans celui des plaines basses, ou bien y aurait-il quelque influence inconnue provenant de la diversité d'origine? D'après M. Meynne, l'infériorité sanitaire des provinces flamandes serait causée par la misère des ouvriers :

[1]

Décès dans les villes de Belgique	1 individu sur	36,4
» campagnes	1 »	44,8

[2] Meynne, *Topographie médicale de la Belgique ; Patria Belgica*, II. — Bertillon, *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales.*

[3]

	Décès annuels.		Augmentation proportionnelle des habitants. de 1850 à 1860..	
Flandre occidentale	1 hab. sur	39,6	6,2	pour 100
» orientale	»	45	8,5	»
Brabant.	»	43,1	46	» Bruxelles
Anvers	»	43,4	30	»
Limbourg.	»	45	23,1	»
Liège.	»	46,1	46	»
Hainaut.	»	48	38	»
Luxembourg.	»	50	19	»
Namur	»	54,4	44	»

[4] Meynne ; — Bertillon ; — Janssens ; — Lombard.

la plus grande faiblesse des salaires, telle serait la vraie cause du rachitisme et de la mortalité du pays. Il faudrait peut-être y voir aussi l'effet des « causes historiques et morales, qui ont enlevé aux populations de ces provinces une partie de leur énergie et de leur initiative[1] ».

Quoi qu'il en soit, l'augmentation des produits du sol a permis de subvenir à l'entretien de la population croissante. Le bien-être manque à la

N° 34. — AUGMENTATION PROPORTIONNELLE DES HABITANTS DES DIVERSES PROVINCES BELGES.



plupart des cinq à six millions d'hommes qui peuplent la contrée ; leur alimentation est très-insuffisante, mais on s'étonne pourtant qu'un si petit territoire puisse nourrir, même pauvrement, des foules si nombreuses[2]. Considérée dans son ensemble, la Belgique est la contrée d'Europe dont le

[1] *Patria Belgica*, II. — Vanderkindere.

[2] Répartition des familles de Belgique en 1853 par ordre de bien-être, d'après Meynne

Sur 1000 familles 100 riches ou très-aisées.
» » 420 de la petite bourgeoisie souvent gênée.
» » 480 de prolétaires, dont la moitié vivant dans le dénûment.

sol est le plus productif à égalité de surface : toutes proportions gardées, c'est là que l'agriculteur fait naître de la terre les produits en plus grande abondance, c'est là qu'il a le mieux su changer en campagnes d'une extrême fécondité des terroirs naturellement infertiles.

Les régions agricoles du territoire belge se confondent avec les régions géologiques. Les anciennes formations de l'Ardenne, faîte général de la contrée, sont aussi celles où le sol est exploité de la manière la plus primitive. Plus du quart de la superficie y est encore couvert de bruyères et de broussailles. Une autre partie des Ardennes, non divisée en champs réguliers, n'est cultivée que tous les dix, douze ou quinze ans, par le procédé de l'essartage, qui consiste à brûler le gazon de la surface pour amender le sol au moyen des cendres. A côté des « sarts », des champs sont cultivés seulement pendant trois années consécutives, puis laissés en jachère durant une période au moins égale. En maints endroits, la propriété est indivise comme elle l'est encore chez les populations slaves de l'Europe orientale, et les animaux domestiques paissent ensemble sur le pâturage de la commune. Dans le Condroz, moins haut et de formation plus moderne que les Ardennes, la propriété est déjà partout divisée ; les surfaces incultes sont rares, mais une grande partie du territoire agricole, un tiers ou un quart, reste chaque année en jachère. A la base des hauteurs, la région que recouvre le « limon » de la Hesbaye ne se repose plus ; la culture y est déjà très-avancée, et le sol, partout drainé, labouré profondément, y produit des récoltes différant chaque année. Enfin la région sablonneuse, qui forme plus d'une moitié de la basse Belgique, comprend encore, il est vrai, de vastes étendues de landes et de forêts, surtout dans la Campine ; mais c'est aussi dans cette zone que se trouve la Flandre, la terre la mieux cultivée de la Belgique, celle que la bêche a transformée en un immense jardin, donnant, non pas une, mais deux récoltes par an. Fait remarquable, la Flandre, qui est maintenant le pays le plus riche de la Belgique, est un de ceux que la nature avait laissés les plus stériles : ce territoire n'est que le prolongement occidental de la Campine et de toute cette région de sables qui, de l'autre côté du Rhin, va former le geest du Hanovre et les landes de Lüneburg. Pourtant, ainsi que le fait remarquer M. de Laveleye, quand on veut citer un pays fertile, on parle des « campagnes plantureuses », des « grasses terres » des Flandres. L'expression ne trouve point de contradicteurs, le travail de l'homme ayant suppléé à ce que n'avait pas la terre, ayant fécondé par les engrais et les amendements un sol maigre et sablon-

neux. De nos jours, l'agriculture flamande est un modèle par l'abondance et la grande variété de ses productions; c'est à bon droit que le pays de Waes a pris fièrement un navet d'argent pour blason. Mais aussi que de dépenses pour améliorer le sol et le maintenir dans toute son énergie de production ! On évalue à une moyenne de 80 à 100 francs par hectare la somme que le cultivateur flamand consacre chaque année à l'achat des engrais : ni en Lombardie, ni en Angleterre, on ne fait des avances aussi considérables[1]. Peu à peu le mode flamand de culture empiète sur la Campine. D'abord les sables sont plantés en pins sylvestres ; puis les ouvriers du bois défrichent un petit coin de terre, élèvent quelques animaux ; la clairière de cultures augmente en dimension ; un nouveau lambeau de la Campine s'est rattaché à la Flandre agricole. Vers le milieu du siècle, l'hectare de bruyères se vendait en moyenne une dizaine de francs ; maintenant la valeur en a partout au moins décuplé. La surface des terrains incultes de la Belgique est certainement compensée par celle des champs où l'on obtient deux récoltes par an : en tenant compte de ces terres à double moisson, on peut évaluer à une superficie égale à tout le territoire, soit à 3 millions d'hectares, le sol belge en rapport pendant l'année[2]. Nulle part on ne rencontre en un tenant une pareille étendue de terrains représentant un capital aussi énorme, car c'est au moins à 15 milliards de francs qu'il faut évaluer la somme que représentent les cultures de la Belgique. La valeur des fermages s'est constamment et rapidement accrue : en 1856, l'hectare se vendait en moyenne 3171 francs ; en 1866, sa valeur était de 4173 francs, soit de près d'un tiers en sus ; depuis, des accroissements correspondants ont eu lieu ; les parcelles se vendent de plus en plus cher[3].

Les cultures sont extrêmement variées dans la plaine de Belgique, car

[1] E. de Laveleye, *Patria Belgica*, t. I.

[2] Superficie du territoire belge d'après le cadastre, en 1866 :

Céréales et farineux	967 135 hect.	Prairies et vergers	365 805 hect.
Légumineuses	37 909 »	Jardins maraîchers	37 330 »
Plantes industrielles	115 308 »	Pépinières, bois, forêts, etc.	446 130 »
Racines, fourrages artificiels	377 767 »	Jachères	53 892 »

Bruyères, broussailles, terrains vagues. 262 477 hect.

[3] Valeur des terrains en Belgique, d'après Laveleye, en 1866 :

	Valeur moyenne vénale.	Valeur moyenne locative.	Population par 100 hectares.
Zone des polders	4 438 fr. par hect.	125 fr. par hect.	109 habitants.
Flandres	5 087 »	112 »	274 »
Zone limoneuse	5 540 »	127 »	202 »
Campine	4 203 »	126 »	127 »
Condroz	3 233 »	83 »	136 »
Ardenne	1 736 »	55 »	39 »

aux plantes alimentaires et fourragères la plupart des paysans ajoutent les plantes industrielles. La variété de formes et de couleurs que présentent les diverses cultures donne à la contrée l'aspect d'un jardin. Cependant chaque région a sa récolte principale : les polders ont surtout les foins et leur céréale est l'orge ; dans les Flandres et en Campine, le seigle est le produit ordinaire des champs de labour ; le froment l'emporte dans la Hesbaye. Les régions de montagnes ont aussi leurs cultures spéciales : le Condroz a l'épeautre, les Ardennes ont l'avoine et surtout le seigle ; enfin, dans l'angle sud-oriental de la Belgique, dans ce bassin bien abrité où coule la Semoy et que l'on appelle la « Petite Provence », le froment et les arbres à fruits donnent aux campagnards leurs meilleurs revenus ; dans les bonnes années, les fruits servent à fabriquer beaucoup d'eau-de-vie.

La Belgique, le plus riche pays d'Europe par l'étendue relative de ses terres labourables[1], occupe aussi le premier rang pour la culture des céréales et des autres farineux[2]. Les plantes industrielles, betteraves, lin, colza, tabac, pour lesquelles la Belgique est aussi la première en Europe[3], prennent, il est vrai, une importance croissante dans l'économie agricole de la contrée, mais sans faire tort à la production des céréales, grâce à l'exploitation des terrains vagues et à l'accroissement de produits que donne la culture « intensive ». Quant aux vignobles, ils ont reculé en Belgique, aussi bien qu'en France et en Allemagne, dans la direction du sud, depuis que la facilité des communications a permis d'importer, à peu de frais, les vins des pays qui les produisent en quantités considérables et en qualité supérieure. Les vignes se voient en Belgique seulement dans la vallée de la Meuse, sur les pentes bien exposées des environs de Liège, de Huy, de Dinant ; mais il est rare que les vignerons obtiennent une boisson vraiment agréable :

[1] Superficie des terres labourables :

Belgique	66,1 pour 100.
France	59 »
Angleterre	54,4 »

(*Statistique internationale de l'agriculture*, 1876.)

[2] Culture des céréales et autres farineux :

Belgique	48,5 pour 100.
France	34,7 »
Angleterre	21,3 »

(*Statistique internationale de l'agriculture*, 1876.)

[3] Culture des plantes industrielles :

Belgique	4,3 pour 100.
France	1,8 »
Angleterre	0,2 »

(*Statistique internationale de l'agriculture*, 1876.)

le vin de la Meuse a presque toujours un fort goût de terroir, que l'on attribue aux feuillets de schiste dont les travailleurs couvrent le sol pour obtenir la réverbération des rayons du soleil[1].

La Belgique est, avec la Hollande sa voisine, la terre promise de l'horticulture et du jardinage de luxe. En aucun pays d'Europe les jardins maraîchers n'occupent une étendue relative aussi considérable[2], soit d'un quarantième environ ; en outre, de vastes campagnes, classées parmi les terres labourables, pourraient être mises au nombre des jardins, à cause de leur mode de culture et de leurs productions. La nature du sol, l'abondance de l'eau, la quantité des engrais que fournissent les villes industrielles, l'extrême division du terrain, et surtout le voisinage de grands marchés où la vente est assurée, tout contribue à développer en Belgique l'industrie horticole : de même que les champs empiètent sur les pâturages, de même, et plus rapidement encore, les jardins gagnent sur les champs. Plusieurs variétés de légumes ont été obtenues par les maraîchers belges : entre autres on peut citer les « choux de Bruxelles », cultivés maintenant dans toute l'Europe. Beaucoup de fruits ayant des qualités spéciales de chair, de saveur ou de parfum, proviennent aussi des vergers de la Belgique : chaque année Londres en importe pour une valeur de plusieurs millions[3].

Dès le seizième siècle, les Flamands étaient célèbres par leur amour des fleurs ; comme pour toutes leurs autres industries, ils avaient fondé des associations en vue de la culture des plantes rares, et chaque fête de sainte Dorothée était pour leur « confrérie » l'occasion d'exposer les fleurs les plus belles. De nos jours, les associations florales sont aussi très-nombreuses ; mais l'industrie privée a suffi pour donner à la Belgique des serres admirables, les plus riches de toute l'Europe en végétaux rares ; Gand, Bruxelles, Anvers, toutes les autres grandes villes du pays ont des parcs et des jardins d'hiver où se voient des arbres et des massifs d'arbustes et de plantes exotiques importés des contrées les plus lointaines. Un seul horticulteur a dans ses serres douze cents espèces d'orchidées ; mais, pour les obtenir, il a dû voyager pendant plusieurs années dans les diverses contrées de l'Amérique tropicale, entretenir dans les régions d'outre-mer un grand nombre de botanistes explorateurs, dont les recher-

[1] E. de Laveleye, *Patria Belgica*, t. I.

[2] Superficie des cultures potagères :

Belgique	2,3 pour 100.
France	1 »
Angleterre	0,1 »

(*Statistique internationale de l'agriculture*, 1876.)

[3] 7 350 000 fr. en 1867.



GAND. — QUAI AUX GRAINS

Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

ches ont été des plus utiles pour la science. Maintenant les jardiniers belges n'exportent pas seulement des fleurs en Angleterre, en France, en Allemagne, en Russie, dans tous les pays d'Europe ; ils en expédient aussi dans le nouveau monde, aux contrées mêmes d'où sont venues les plantes originaires. D'ailleurs, la culture des fleurs n'est pas en Belgique une simple industrie de luxe. Les fleurs sont presque le nécessaire dans les maisons belges : en mainte demeure où l'air pénètre difficilement, tout chargé des impuretés de la rue, on voit pourtant sur chaque fenêtre la pourpre ou l'azur des corolles se mêler à la verdure des feuilles.

En Belgique, du moins dans les régions de la plaine, la terre est extrêmement divisée et, grâce au labeur acharné de ceux qui en possèdent une petite part, elle produit d'autant plus qu'elle est partagée en parcelles de moindre étendue[1]. Dans la Flandre orientale, le cultivateur, exploitant en moyenne un peu moins d'un hectare, parvient à nourrir presque autant de personnes que le travailleur anglais disposant d'un terrain triple en étendue. Même dans la Campine, où pourtant les bruyères couvrent une surface considérable, les domaines agricoles ne sont pas grands : à peine en compte-t-on une trentaine ayant une superficie de 100 hectares; ils ont en général de 10 à 30 hectares. Les machines, que l'on s'attendrait à trouver en multitude en un pays aussi bien cultivé que la Belgique, y sont au contraire assez rares : la bêche, tel est l'instrument qui fait la richesse des Flandres comme celle de la Lombardie. Mais c'est précisément dans les pays de la Belgique où la terre est le mieux cultivée que les travailleurs du sol gagnent le moins, sont le plus mal nourris. En général, la population agricole ne mange que du pain de seigle ou de méteil, des pommes de terre, quelques légumes, et ne boit que du lait battu et du café à la chicorée ; la viande et la bière sont réservées pour les jours de fête[2]. Dans les Ardennes, où les salaires sont deux fois plus élevés, les vivres sont aussi à meilleur compte. Sur le sol le moins riche, le travailleur est le plus à son aise.

La Belgique a beaucoup plus de chevaux qu'on ne pourrait s'attendre à en

[1] Division de la propriété en Belgique, en 1876 :

Nombre de parcelles.	6 447 237
Étendue moyenne de la parcelle.	45 ares
Nombre des propriétaires	1 131 112
Étendue moyenne des domaines agricoles. .	2 hect. 60

(E. de Laveleye, *Patria Belgica*, t. I, p. 506.)

[2] Salaire moyen de l'ouvrier agricole en 1873 :

Flandres	de 1 fr. 20 à 1 fr. 50.
Hesbaye	de 2 fr.
Ardennes.	de 2 fr. 50 à 3 fr. (E. de Laveleye).

trouver dans un pays où les agriculteurs se servent principalement de la bêche ; mais ces animaux sont presque indispensables pour le charroi des denrées agricoles et les travaux de l'industrie. On emploie surtout les gros animaux de la race flamande, fort appréciés comme bêtes de trait, même par les Anglais, qui pourtant possèdent des chevaux d'une si grande force. Au moyen âge, c'est dans les Flandres, le Brabant et le Hainaut que les chevaliers, couverts de leurs lourdes armures, envoyaient acheter leurs plus vigoureux destriers. Quant aux chevaux ardennais, dont on ne trouve plus maintenant qu'un petit nombre de représentants purs de race, ils sont parmi les meilleurs de l'Europe par leur force de résistance : on dit qu'à la suite de la campagne de Russie, ils furent, avec les petits chevaux bretons, ceux qui supportèrent le plus vaillamment toutes les fatigues et les privations de la retraite[1].

Les ânes et les mulets sont très-peu nombreux sur le territoire belge, onze à douze mille à peine, et ne se rencontrent guère que dans les communes limitrophes de la France, où ils servent au transport des denrées entre les deux pays. Mais les bœufs et les vaches ont même plus d'importance que les chevaux dans l'économie générale de la Belgique. Au nombre de plus d'un million, ils paissent dans les riches prairies du bas pays et sur les pâturages des collines. Les variétés de l'espèce bovine présentent en Belgique un contraste analogue à celui des chevaux : il n'est pas rare de voir des vaches ardennaises n'ayant qu'un poids vif de 150 kilogrammes, tandis que celles de la plaine ont un poids quatre fois supérieur[2]. Le gros bétail à cornes n'est guère utilisé par les Belges que pour l'engraissement et pour la production du lait : on l'emploie exceptionnellement pour le trait[3]. Le pays de Herve, plateau très-accidenté qui s'étend entre la Vesdre et la Meuse, est une des contrées les plus riches en bétail : ce n'est qu'un vaste pâturage d'herbe fine, partout ombragé par des arbres fruitiers. On y fait d'excellents fromages et du beurre, non moins apprécié que celui de la Campine.

De même que l'Allemagne et la plupart des pays d'Europe, la Belgique voit diminuer, de décade en décade, le nombre de ses brebis, en même temps que décroît l'étendue de ses terrains vagues. D'ailleurs, le pays n'a jamais produit de laines fines ; les toisons des brebis indigènes ne peuvent être employées que pour la fabrication des étoffes com-

[1] Leyder, *Patria Belgica*, t. I.

[2] Production de la viande bovine en Belgique (1873), d'après Leyder : 46 000 000 kilogrammes, soit plus de 9 kilogrammes par tête.

[3] Production du lait en Belgique (1873) : 3 693 000 litres par jour, 1 350 000 000 litres par an.

munes[1]. La division du territoire en parcelles de plus en plus petites a contribué aussi à réduire en nombre les troupeaux de brebis; mais, en échange, elle a fait augmenter le nombre des chèvres, l'animal domestique du prolétaire[2]. Le porc est aussi de plus en plus nombreux dans les petites fermes de la Belgique, et la race en a été singulièrement améliorée depuis le milieu du siècle[3]. Les Flamands sont aussi éleveurs de lapins et de poules[4]. Le nombre des ruches d'abeilles diminue, à cause des grands défrichements qui se font dans les landes des Ardennes et de la Campine; cependant le revenu que procurent aux campagnards les 140 000 ruches recensées en 1866 peut être évalué à 2 millions de francs.

L'industrie de la Belgique est, comme son agriculture, une des plus actives de l'Europe; quelques-uns de ses districts sont couverts de villes et de villages formant d'interminables agglomérations d'usines. C'est que le pays a non-seulement les traditions du travail, les procédés industriels légués par le passé, une position centrale et des voies de communication pour l'expédition des produits; il possède aussi en quantité les mines de houille, aliment principal des fabriques modernes. Le Liégeois, et surtout les districts de Charleroi et de Mons dans le Hainaut, ont la plus large part de ces richesses souterraines qui placent la Belgique au quatrième ou cinquième rang parmi les pays producteurs de houille[5]. Depuis 1830, la quantité du combustible extrait des mines a plus que sextuplé, et maintenant la valeur marchande du combustible, dont près d'un quart est exporté en France,

[1] Récolte annuelle de la laine en Belgique, d'après Leyder : 1 200 000 kilogrammes.
[2] Production annuelle du lait de chèvre en Belgique, d'après Leyder : 45 000 000 litres.
[3] Production de la viande de porc en Belgique, d'après Leyder : 25 000 000 kilogr.
[4] Animaux domestiques de la Belgique :

	1856.			1866.		
Chevaux.	277 311, soit	6	par 100 hab.;	283 163, soit	6	par 100 hab.
Bœufs et vaches. . .	1 257 649	29	»	1 242 445	26	»
Brebis, moutons. . .	583 480	12	»	586 097	12	»
Chèvres	110 060	2,5	»	197 138	4	»
Porcs.	458 418	10	»	632 301	13	»
Lapins.	?			878 000	18	»
Poules.	?			4 410 000	90	»

[5] Production de la houille en Belgique, en 1874 :

Hainaut.	10 698 000 tonnes.
Liège.	3 531 000 »
Belgique entière	14 669 000 tonnes.

s'élève à 340 millions de francs dans les années d'activité commerciale[1], telles que 1873. Mais les années pendant lesquelles le travail est ralenti[2] sont désastreuses pour les ouvriers agglomérés autour des puits de mine et privés de tout autre métier que celui auquel ils ont été dressés dès l'enfance. D'ailleurs, en tout temps l'industrie houillère, telle qu'elle est pratiquée, contribue d'une manière déplorable à l'appauvrissement physique et moral de la race. Encore en 1877, le quart des travailleurs employés dans les fosses se composait de garçons et de filles, et beaucoup de ces malheureux n'avaient pas plus de dix ans; à l'air libre, près du tiers des « bras » employés étaient ceux de femmes et d'enfants. D'après une loi nouvelle, obligatoire le 1er août 1878, il est interdit de faire travailler dans les mines et les carrières souterraines les garçons et les filles n'ayant pas atteint respectivement les âges de douze et de treize ans; mais cette loi ne s'applique pas aux enfants des deux sexes qu'emploient déjà les entrepreneurs de mines[3]. La concurrence des houilles allemandes du bassin de la Ruhr explique en partie les souffrances qui pèsent maintenant sur la population du Borinage et des autres régions houillères de la Belgique. Les couches de Westphalie, plus épaisses et plus rapprochées de la surface que celles de Liège et du Hainaut, sont en conséquence plus faciles à exploiter. Naguère on craignait d'utiliser cette houille allemande pour les besoins de la marine : on en redoutait la combustion spontanée. Cependant l'expérience a demontré que ces craintes étaient exagérées : maintenant la marine militaire et les navires marchands emploient la houille de la Ruhr, qui s'expédie également dans tous les pays voisins et va même en Belgique disputer la clientèle des usines au combustible de Mons et de Charleroi[4].

Le sol de la Belgique, bouleversé dans une grande partie de son étendue par les mineurs et les carriers, fournit aussi des porphyres et des marbres[5], des ardoises, des silex et des phosphates, des argiles plastiques de toute

Production de la houille en	1830	2 513 000	tonnes.
» »	1840	4 000 000	»
» »	1850	5 800 000	»
» »	1860	9 600 000	»
» »	1873	15 778 000	»
» »	1878	14 899 175	»

[2] Valeur du charbon extrait en 1876 . . . . 194 119 000 fr.
Frais de production » . . . . 163 358 000 »

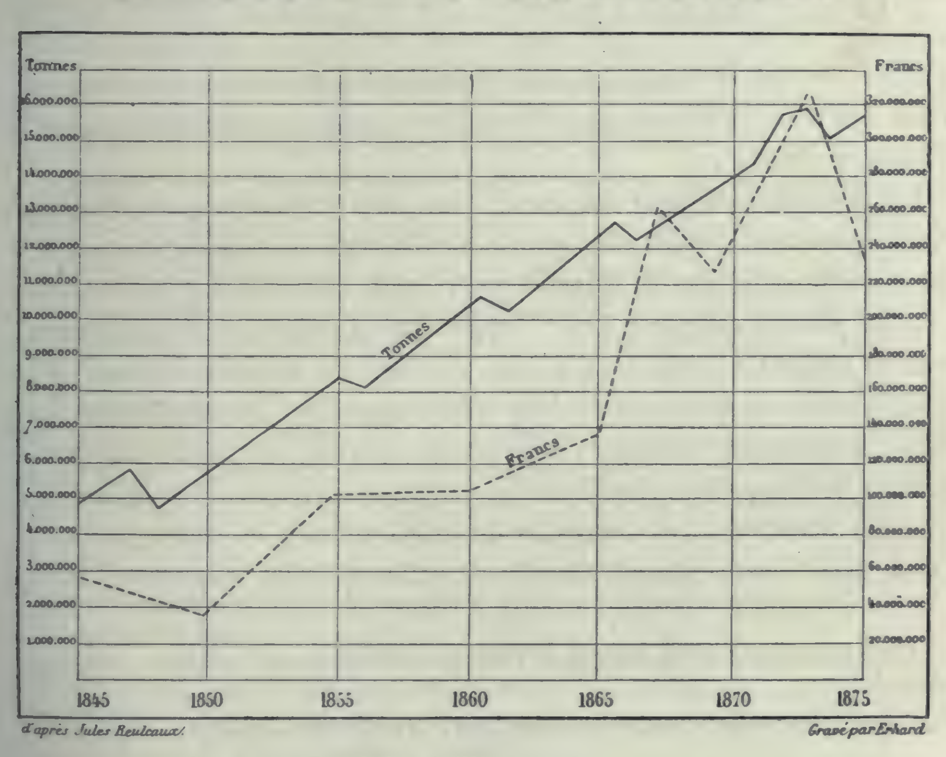
[3] Moyenne des houilleurs tués chaque année en Belgique par les accidents de toute espèce : 227. Vischers, *Patria Belgica*, II.

[4] Emile Tandel, *Notes manuscrites*.

[5] Nombre des carrières en Belgique en 1875 : 2 307. Valeur des produits : 38 644 529 francs.

espèce, des pyrites qui servent à la fabrication de l'acide sulfurique, du minerai de zinc, exploités en divers endroits et principalement à Moresnet sur la frontière allemande; mais les mines métalliques les plus importantes sont celles du fer[1], qui fournissent aux usines sidérurgiques une partie du minerai dont elles ont besoin[2]. Le Luxembourg est la seule province qui renferme encore en quantité considérable des minerais exploitables[3] : dans les autres parties de la Belgique, les gisements sont épuisés.

N° 35. — PRODUCTION DE LA HOUILLE EN BELGIQUE ET VALEUR TOTALE DES PRODUITS.



Le travail au charbon de bois a presque entièrement disparu de Belgique; on n'emploie plus ce procédé, dans quelques usines de la province de

[1] Mines de fer en Belgique :

1865.	1 018 231 tonnes de minerai.	Valeur :	9 829 516 francs.
1876	269 200 »	» »	2 454 000 »

[2] Ouvriers des mines et des carrières en Belgique :

	1865.	1876.
Mines de houille	82 368	108 543
Carrières	20 459	25 643
Mines métalliques	11 813	4 248
Totaux.	114 640	138 434

[3] Ch. Clément, *Constitution géologique et richesse minérale du Luxembourg*

Namur, que pour certains produits spéciaux; la masse de l'acier, du fer, de la fonte, se fait à la houille. Cette industrie métallurgique est l'une des plus importantes de la contrée[1]; mais d'année en année elle est soumise à des oscillations considérables, grande cause de gêne et de misère. On peut en dire autant de la fabrication des machines, de celle des armes, qui sont concentrées à Liège et dans les environs, de celles du verre, dont les principales usines sont groupées autour de Charleroi[2]. La Belgique exporte des verres à vitres dans presque tous les pays du monde, jusqu'en Chine et dans les îles de l'Océanie; mais les acheteurs de ces produits sont pour la plupart en Angleterre et aux Etats-Unis[3]; récemment la concurrence avec les autres pays producteurs est devenue difficile et nombre d'usines ont dû se fermer. Parmi les industries maîtresses de la Belgique, l'une des plus régulières est celle du zinc, dont la production augmente d'année en année[4].

Les diverses industries des tissus sont aussi représentées en Belgique, et quelques-unes d'entre elles par de nombreuses et puissantes usines. Il est vrai, les fabriques de soieries que possède actuellement la contrée ne peuvent plus se comparer pour l'importance à celles qui contribuaient à faire la gloire commerciale d'Anvers au seizième siècle, et les tapis d'Ingelmunster et de Malines sont loin d'être appréciés comme l'étaient jadis ceux d'Audenarde; mais les industries de la laine, du coton, du lin, ont pris un développement considérable depuis la séparation de la Belgique d'avec la Neerlande. Les fabriques de draps mettent en œuvre une quantité de laine brute presque décuple de celles qu'elles employaient il y a

[1] Usines sidérurgiques de la Belgique en 1876 : hauts fourneaux, 31 ; fonderies, 175 ; autres usines, 111.

Usines pour l'acier. Valeur de la production en 1850 :	31 000 000 fr., sans l'acier.	
» » » 1860 :	81 075 000 »	
» » » 1870 :	149 000 000 »	
» » » 1871 :	245 600 000 »	
» » » 1876 :	126 013 500 »	(1 062 239 ton.)
» » » »	141 655 000 fr., avec l'acier.	(986 981 »)

[2] Verreries de la Belgique en 1876 : valeur des produits : 39,385,250 fr.

[3] Exportation des verres à vitres de Belgique en 1874 :

Angleterre . . .	25 500 tonnes.	Allemagne. . . .	5 420 tonnes.
États-Unis. . . .	23 000 »	Turquie.	4 100 »
Hollande	5 800 »	Suède	2 150 »

Autres pays. . . . . . 15 000 tonnes.

[4]

Production du zinc.	1850 :	22 246 tonnes.	Valeur	9 814 000 fr.
»	1860 :	45 457 »	»	24 555 000 »
»	1870 :	65 000 »	»	30 846 000 »
»	1876 :	70 369 »	»	40 159 000 »

trente ans [1], Verviers est devenu le rival d'Elbeuf et de Sedan, mais il subit maintenant une crise des plus redoutables. La fabrication des cotonnades eut aussi d'abord beaucoup à souffrir en Belgique lorsque le marché de la Hollande se trouva fermé pour elle, et pendant une dizaine d'années le nombre des broches resta presque stationnaire; mais il a doublé depuis cette époque, et proportionnellement à son étendue la Belgique n'a pas moins de filatures que la France et l'Allemagne [2], quoiqu'elle ne puisse lutter ni avec la Normandie ni avec l'Alsace pour la finesse des fils et des tissus : c'est de la fabrication des cotonnades et des fils ordinaires qu'elle s'occupe presque exclusivement. Quant à l'industrie linière, elle fut menacée de disparaître lorsque, pour soutenir la concurrence de la Grande-Bretagne, les manufacturiers belges substituèrent la filature mécanique au travail à la main. Il s'agissait alors du pain de 550 000 ouvriers, dont près de 300 000 vivant dans les deux Flandres, et l'on comprend au prix de combien d'existences cette transformation économique fut achetée, car les provinces flamandes sont privées de tout minerai, le sol y est divisé à l'infini et la seule industrie proprement dite de la contrée est celle du tissage. Un très-grand nombre de tisserands flamands de la Belgique, et peut-être les meilleurs, sont allés travailler dans les manufactures du département du Nord. Le filage à la main du lin, aussi bien que celui du chanvre, a presque disparu des Flandres, si ce n'est pour quelques étoffes de ménage et pour des fils spéciaux nécessaires à la fabrication de la dentelle [3].

Cette dernière industrie, qui depuis la fin du quatorzième siècle occupe les ouvrières belges par dizaines de milliers, échappe encore en grande partie au travail mécanique, et près de 150 000 femmes s'y emploient d'une manière temporaire ou permanente. La fabrication des points de dentelle, en fil de coton ou de soie, blanches ou noires, s'est accrue en variété, et le dessin a gagné en élégance; mais que de misère représentent ces broderies si belles! La rémunération de ce travail est tout à fait insuffisante. Aucune classe de la société ne présente une déchéance physique

[1] Quantité moyenne de laine employée en Belgique :

1840	2 913 tonnes.	Valeur	11 653 000 fr.
1874	51 054 »	»	114 871 000 »

Exportation en tissus de laine : 1874.	2046 tonnes
» » » : 1876.	1800 »

[2] Nombre des broches en Belgique : 1830, 400 000; 1840, 420 000; 1873, 800 000.

[3]

Filatures de lin belges en 1834	47 000 broches.
» » 1860	180 000 »
» » 1873	220 000 »

aussi manifeste que la classe des dentelières[1]. Cette industrie, surtout dans les écoles d'apprentissage, contribue à l'appauvrissement des constitutions, à l'étiolement corporel et moral de milliers de pauvres filles, qui plus tard deviennent la souche abâtardie de nouvelles générations ouvrières[2].

Au contraire, l'industrie de la paille tressée, « industrie de famille, et non d'usine, » procure un accroissement de bien-être dans le district de la Belgique où elle est pratiquée. Les terrains crétacés du bassin que parcourt le Jekker ou Jaer, près de Maastricht, donnent aux pailles de blé beaucoup de force, de souplesse, et une singulière blancheur. La tresse belge est fort appréciée dans le commerce; celle d'Italie est la seule qu'on lui préfère pour la fabrication des chapeaux de femme. Dans quelques communes riches, presque tous les habitants s'occupent de la préparation et du tressage de la paille[3].

En Belgique, comme dans les autres pays d'Europe, la grande industrie manufacturière s'empare aussi de l'alimentation, aux dépens de la petite industrie, et les vastes usines, minoteries, fabriques de biscuits, sucreries, raffineries, brasseries, distilleries, rejettent de plus en plus les artisans dans le prolétariat. Les empiètements de l'industrie centralisatrise peuvent être mesurés d'une manière générale par l'accroissement des machines de toute espèce. Le premier engin à vapeur de la Belgique, employé pour l'épuisement des eaux d'une houillère, fut établi à Liège en 1725, d'après le système de Newcommen. En 1800, le nombre des machines à vapeur ne s'élevait encore en pays belge qu'à 27; mais après 1850 le nombre de 1000 fut bientôt dépassé et ne cessa de s'accroître d'année en année, en même temps que la puissance moyenne de chaque engin[4]. Actuellement, les moteurs à vapeur de la Belgique représentent au moins la force de treize millions d'hommes : le monde ouvrier de la contrée se trouve comme décuplé par la vapeur[5]. Mais tandis que les machines travaillent, il arrive souvent que les hommes eux-mêmes restent inoccupés. Les crises industrielles, qui se prolongent pen-

[1] Valeur de la production dentelière :

1846 . . . . . 50 000 000 fr. 1873. . . . . 100 000 000 fr.

Romberg, *Patria Belgica*, III.

[2] Dr Meynne, *Patria Belgica*, II.

[3] Valeur de la paille tressée du Jaer : De 6 à 7 millions de francs par an (E. de Laveleye).

[4] *Annales des Travaux publics de Belgique*, 1843.

[5] Machines à vapeur de la Belgique :

En 1838 (force de 25 000 chevaux)	1044	En 1860	4961
» 1850	2250	» 1870 (338 404 chevaux). . .	9294

En 1879, 13 235, d'une force de 595 660 chevaux-vapeur.

dant des saisons entières et même des années, livrent les ouvriers, par dizaines de mille, à la misère et aux maladies qui en sont la conséquence. On peut juger du dénûment d'une part considérable de la population par ce fait, que la moitié des maisons ont dû être exemptées de l'impôt, leur valeur locative étant estimée à moins de 42 francs. Il faut ajouter toutefois que le fisc se contente souvent pour cette statistique de déclarations fictives, qui restent bien au-dessous de la valeur locative réelle[1].

Les échanges des cités belges se sont accrus dans la même proportion que leur industrie. D'ailleurs ils ont toujours été considérables depuis l'époque historique. Dès les temps de l'empire romain, le commerce des tissus, du sel, des oies, des jambons, était très-actif entre le pays des Ménapiens et l'Italie; mais il est vrai qu'une forte part de ce trafic, peut-être la plus considérable, revenait aux Ménapiens des bords du Rhin, habitant les contrées qui sont devenues la Prusse rhénane et le grand-duché de Luxembourg[2]. On sait aussi quelle fut l'importance des exportations, lors de la prospérité de l'industrie flamande, pendant les siècles qui précédèrent les guerres de religion. Mais, en comparaison du mouvement commercial actuel de la Belgique, celui des époques les plus prospères d'autrefois est insignifiant, pour ainsi dire. En aucun pays du monde, si ce n'est dans les contrées récemment colonisées, comme l'Australie et la Nouvelle-Zélande, le va-et-vient des marchandises n'a pris une plus grande rapidité qu'en Belgique : depuis la constitution de cet État en royaume séparé de la Neerlande, la valeur de ses échanges avec l'étranger a plus que vingtuplé. Quatre milliards et demi, plus que le commerce d'un vaste empire comme l'Austro-Hongrie, telle est la somme totale à laquelle s'élève l'ensemble des importations et des exportations de la Belgique : à lui seul, le commerce spécial dépasse deux milliards et demi[2]. Par tête d'habitant, les échanges extérieurs sont de 600 francs, sans le transit; de 1000 francs, en tenant compte des marchandises et des denrées qui traversent le pays, de frontière à frontière. Parmi les États de l'Europe, la Belgique occupe pour le commerce le quatrième rang; elle n'a de supérieures que l'Angleterre, la France, l'Allemagne[3].

[1] Nombre des maisons exemptées de l'impôt, en 1868 : 468 000, sur 965 000.

Sur 1000 maisons en 1856 : 782 n'ayant qu'un rez-de-chaussée; 183 à un étage; 35 à deux étages ou plus. (Bertillon, *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*.)

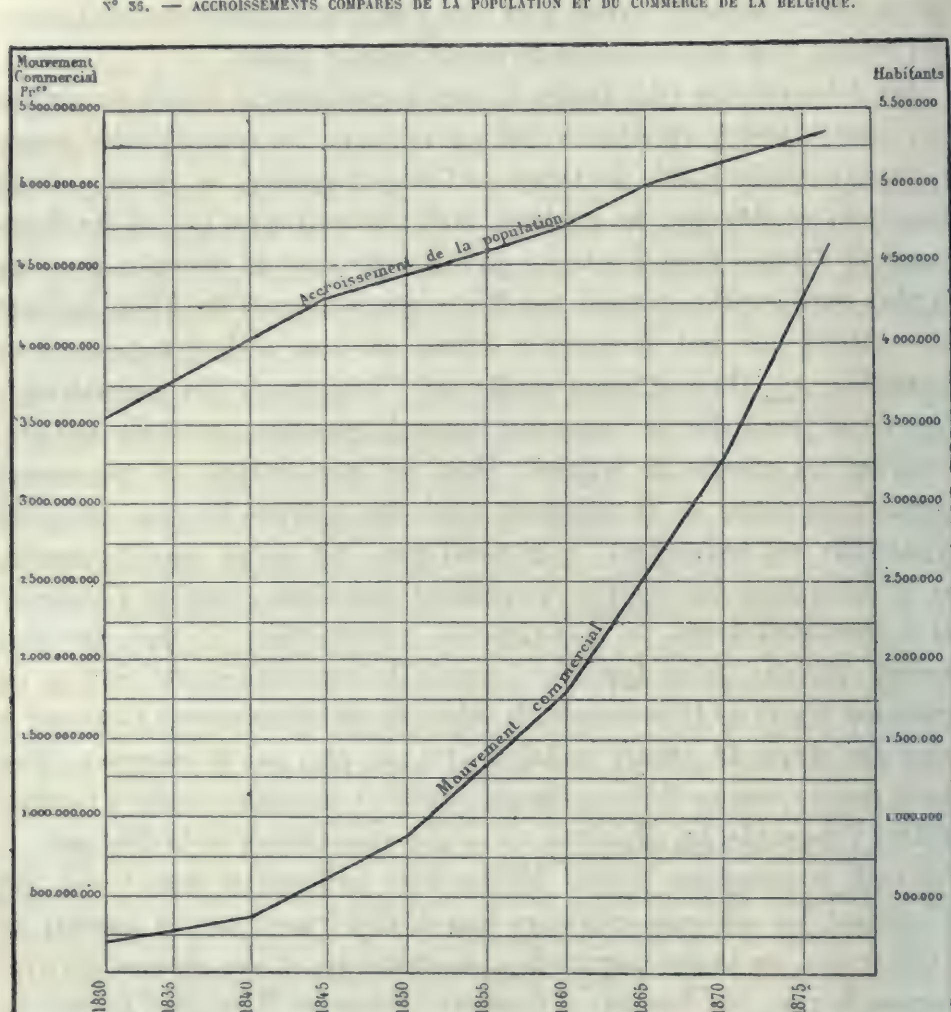
[2] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites*.

[3] Commerce général de la Belgique :

1831.	202 600 000 fr.	1860	1 801 400 000 fr.
1840.	429 900 000 »	1870	3 282 000 000 »
1850.	912 500 000 »	1880	4 643 000 000 »

C'est avec la France que la Belgique entretient les relations les plus importantes[1]. Il ne saurait en être différemment, puisque la frontière du royaume, du côté de la France, est de beaucoup la plus longue, et que Paris est le centre commercial vers lequel convergent toutes les lignes de la Belgique, celles de Liège, de Bruxelles, d'Ostende. Mais si l'on tient compte du mouvement de transit dans le commerce général de la Belgique, l'Allemagne devient la rivale de la France, parce que le territoire belge est son

N° 35. — ACCROISSEMENTS COMPARÉS DE LA POPULATION ET DU COMMERCE DE LA BELGIQUE.



[1] Part du commerce spécial de la Belgique avec les diverses nations en 1878 :

Import. de France. .	323 200 000 fr.	Export. en France. .	329 400 000 fr.	Total,	652 600 000 fr.
» d'Angleterre.	194 300 000 »	» en Angleterre	249 600 000 »	»	443 900 000 »
» du Zollverein	222 100 000 »	» au Zollverein	200 000 000 »	»	422 100 000 »
» de Hollande .	186 900 000 »	» en Hollande .	146 100 000 »	»	333 000 000 »

intermédiaire naturel avec l'Angleterre [1]. Les principales marchandises qui traversent le pays sont les laines et les tissus de toute espèce, tandis que les grains sont la denrée importée en plus grande quantité pour être consommée dans la contrée. Loin de pouvoir produire la nourriture nécessaire à sa population surabondante, la Belgique est obligée d'acheter à l'étranger des céréales [2] pour une somme de 160 à 180 millions, qu'elle échange principalement avec ses houilles et ses cokes, ses fers, ses fils et ses tissus de lin, de laine, de chanvre [3].

La part du commerce belge qui se fait par les frontières de terre constitue environ les deux tiers des échanges [4]. L'autre tiers se concentre presque entièrement dans le port d'Anvers, qui non-seulement est le grand marché maritime de la Belgique, mais en même temps, grâce au transit, une place commerciale des plus importantes pour tout le centre de l'Europe. Toutefois, ce ne sont point des navires belges qui prennent la grosse part des marchandises entreposées dans les magasins d'Anvers : ils n'en reçoivent pas même la dixième partie; l'Angleterre s'est emparée de près des deux tiers du commerce maritime de la Belgique [5]. Sauf quelques exceptions, les industriels belges n'exportent pas les produits de leurs fabriques pour leur propre compte; faute de relations directes avec l'étranger, ils attendent que des intermédiaires viennent prendre leurs marchandises. De la même manière, les expéditeurs belges s'adressent à des marins étrangers, anglais, scandinaves, allemands, italiens même, pour leur faire transporter les cargaisons : les Flamands, qui furent les principaux initiateurs des Hollandais dans l'art de la navigation, sont maintenant presque sans marine, sans doute par l'effet de fausses mesures fiscales, car ni le fer pour fournir la coque des bâtiments, ni le chanvre pour les gréer, ni les ouvriers pour les construire, ne manquent à la Belgique.

[1] Commerce général en 1875 : Entre la Belgique et la France . . . . . . 1 201 950 000 fr.
» » » » » et l'Allemagne. . . . . . 1 131 019 000 »

[2] Grains étrangers consommés en Belgique en 1875 :
686,708 tonnes, d'une valeur de . . . . 182 666 000 fr.

[3] Principales marchandises exportées de Belgique en 1875 :

Fils de coton, laine, etc. . . .	111 035 000 fr.	Fers de toute espèce.	67 410 000 fr.
Houilles et cokes	99 361 000 »	Peaux brutes	48 206 000 »
Étoupes et lins.	93 411 000 »	Machines et mécaniques . . .	47 514 000 »
Tissus de laine, coton, lin, etc.	81 207 000 »	Pierres.	40 227 000 »

Verre . . . . 40 049 000 fr.

[4] Commerce belge fait par la voie de terre en 1876 : 64,9 pour 100.
» » de mer » 35,1 »

[5] Part de la Belgique dans le tonnage de son propre commerce maritime en 1876 : 7,1 p. 100.
» l'Angleterre dans le tonnage du commerce maritime de la Belgique » 63,9 p. 100.

Pendant les vingt dernières années, la marine commerciale belge s'est, il est vrai, légèrement accrue pour le tonnage, mais le nombre des navires a diminué de près des deux tiers[1]. Quant aux bateaux de pêche, ils forment une flotille un peu plus nombreuse qu'au milieu du siècle, quoique la pêche au hareng ait été complètement abandonnée par les marins belges depuis 1863; elle ne produisit alors que 2150 kilogrammes de poisson, un peu plus de deux tonnes[2].

Si les marins anglais prennent la plus forte part des transports maritimes de la Belgique, c'est aussi avec l'Angleterre que le commerce belge par mer a de beaucoup le plus d'importance. Plus de la moitié des navires entrant dans les ports de la Belgique ou en sortant servent aux échanges avec l'Angleterre. Le mouvement de la navigation est aussi très-actif avec la Scandinavie, la Russie, les États-Unis, l'Allemagne, les républiques de la Plata; mais en proportion il est peu considérable avec la France et la Hollande: c'est par les frontières de terre que se font presque tous les échanges avec ces deux pays[3]. Le service régulier de la vapeur déplace de plus en plus le commerce incertain des navires à voiles: plus de la moitié des bâtiments, les deux tiers du tonnage, plus des trois quarts de la valeur des marchandises, telle est la part de la navigation à vapeur dans le mouvement extérieur des ports de la Belgique.

L'immensité du commerce intérieur échappe à toute statistique, mais on peut en juger par le développement considérable que les voies de communication ont pris en Belgique. Ainsi les marchandises que les grands navires déposent sur les quais d'Anvers et d'Ostende peuvent être reprises par des bateaux, qui les transportent à Bruges ou à Courtrai, à Tournay ou à Mons, à Bruxelles ou à Charleroi, à Hasselt ou à Liège. Les transports qui se font sur les canaux et les rivières belges sont au moins

[1] Flotte commerciale de la Belgique:

1846:	140 navires à voiles;	3 bateaux à vapeur.	Tonnage total	27 176 tonnes.
1881:	25 »	25 »	»	48 514 »

Flottille de pêche en Belgique:

1846:	210 bateaux,	jaugeant 5958 tonnes,	avec 1251 hommes	d'équipage.
1876:	259 »	» 8621 »	1590 »	»

[3] Pays ayant un mouvement maritime de plus de 100 000 tonnes avec la Belgique, en 1874:

Angleterre.	7166 navires,	d'un tonnage de	2 448 381 tonnes.
États-Unis.	640 »	»	513 751 »
Russie	782 »	»	365 240 »
Suède et Norvège.	1349 »	»	344 697 »
Allemagne.	381 »	»	255 670 »
Rio de la Plata	318 »	»	167 252 »
France	394 »	»	161 326 »

ANVERS. — LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE ET LE BAS ESCAUT

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Neurdein.



triples du mouvement de marchandises enregistré sur les chemins de fer : on l'évalue à 300 millions de tonnes, ramenés à la distance d'un kilomètre. Pourtant les canaux et les cours d'eau naturels ne sont pas encore aménagés de manière à présenter partout aux bateaux une profondeur uniforme, ou du moins décroissant d'une manière régulière de

N° 37. — CANAUX ET RIVIÈRES NAVIGABLES DE LA BELGIQUE.



la mer vers l'intérieur : ils sont en moyenne accessibles aux embarcations calant 1 mètre et demi ou 2 mètres; mais il en est aussi qui n'ont pas plus d'un mètre de profondeur ou même moins encore. Quelques voies indispensables manquent aussi : telle est celle qui devrait rejoindre directement la Sambre et l'Escaut, Charleroi et Mons, par la région houillère; tel est aussi le canal de la Lys à Nieuport par Ypres et l'Yser[1].

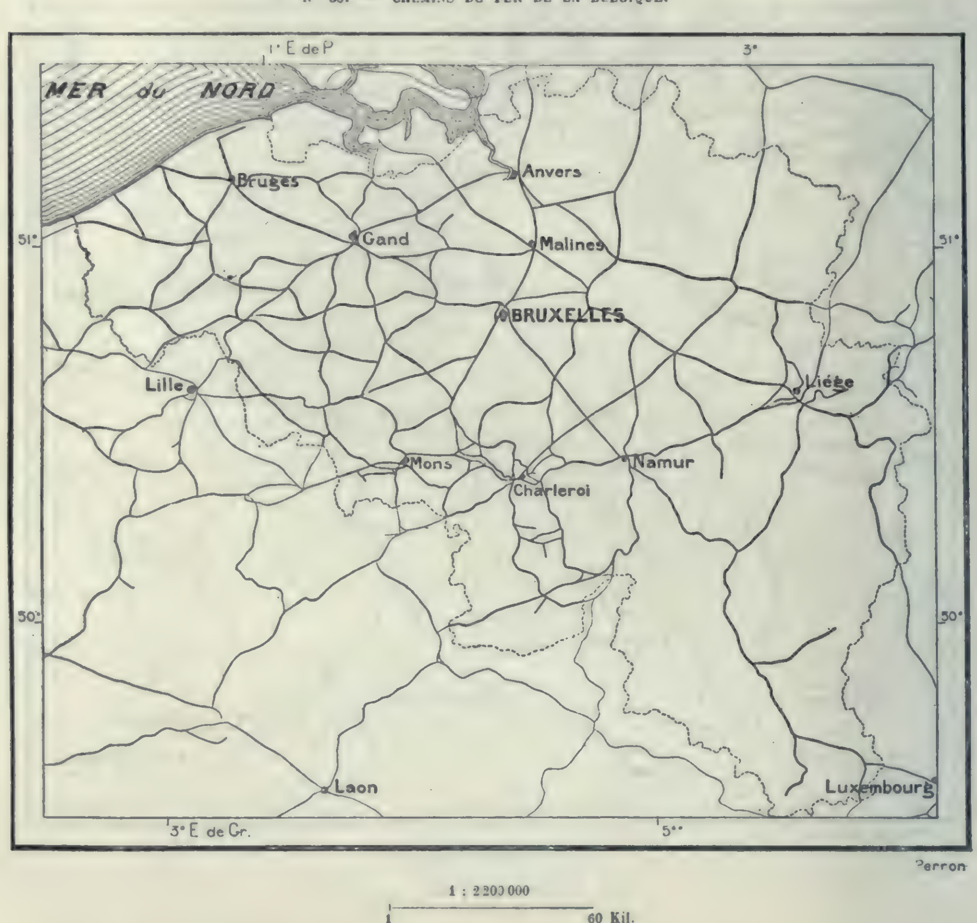
[1] Voies navigables de la Belgique en 1874 :

Rivières . . . . 687 kilomètres. | Canaux. . . . . 899 kilomètres.

Toutes proportions gardées, il ne semble pas que la Belgique ait un appareil de canaux digne du pays qui, dès le milieu du seizième siècle, possédait entre Bruxelles et la mer un canal de grandes dimensions et garni d'écluses[1].

Quant aux routes carrossables et aux chemins de fer, la Belgique a été pendant plusieurs années le pays du monde qui en était le mieux fourni, et

N° 38. — CHEMINS DE FER DE LA BELGIQUE.



maintenant encore elle occupe à cet égard l'un des premiers rangs parmi les divers États. Si ce n'est dans le groupe montagneux des Ardennes et du Condroz, tous les bourgs, tous les villages, sont rattachés les uns aux autres par des routes de voitures[2], classées soit comme routes nationales ou provinciales, soit comme routes vicinales. Quelques voies romaines existent encore et n'ont cessé d'être utilisées en partie : telles sont les deux « chaus-

[1] *Annales des Travaux publics de Belgique*, 1843.
[2] Routes nationales et provinciales de la Belgique, en 1875 : 7649 kilomètres.

sées Brunehaut », qui, partant du *septemvium* de Bavai[1], aboutissent, l'une à Maastricht, en traversant ainsi toute la Belgique du sud-ouest au nord-est, l'autre à Mons, et de là se dirige au nord et va se perdre près d'Assche, non loin de Bruxelles[2].

A l'ouest de la Meuse, le réseau des chemins de fer belges est un de ceux que l'on remarque sur la carte de l'Europe par le nombre des mailles. Et non-seulement les voies ferrées sont plus nombreuses que dans la plupart des autres États, elles sont aussi parcourues en moyenne par des convois plus fréquents, portant plus de voyageurs et de marchandises[3]. Si tout le matériel de ces voies ferrées était disposé en un seul train, il occuperait dans toute sa longueur la ligne d'Ostende à Cologne par Gand, Bruxelles et Liège[4]. Ce convoi n'aurait pas moins de 325 kilomètres[5]. Plus de la moitié des chemins de fer belges appartiennent à l'État ou sont gérés par lui : ce sont les lignes d'Europe où le prix des transports et des voyages est le moins fort[6] et l'activité commerciale en est grandement accrue. Tandis qu'en moyenne chaque Français fait annuellement trois voyages par chemin de fer, la part de chaque Belge est trois fois supérieure. Mais le mouvement de la poste ne correspond pas à celui des chemins de fer, et le Belge écrit moins que le Français[7], quoique les progrès annuels des envois

[1] Ernest Desjardins, *Notice sur les monuments épigraphiques de Bavai et du musée de Douai.*

[2] *Annales des Travaux publics de Belgique*, 1843.

[3] Proportion des chemins de fer, par surface et par habitants, dans les contrées les mieux pourvues de chemins :

Belgique (1er janvier 1877). .	12.18 kil. par 100 kil. carrés.	653 kil. par million d'habitants.
Iles Britanniques » »	8.93 »	841 »
Allemagne (1er juillet 1877). .	5.44 »	675 »
Suisse (1er janvier 1877). . .	5.04 »	750 »
Hollande » »	5.04 »	438 »
France » » . .	4.09 »	568 »
États-Unis » » . .	1.35 »	2874 »

[4] Chemins de fer de la Belgique :
Longueur au 1er janvier 1875 : 3370 kilomètres. 1er janvier 1881 : 4211 kilomètres.
Dépenses de construction en 1881 : 1 028 528 010 fr., à 415 000 fr. par kilomètre.
Voyageurs en 1876, sur les lignes de l'État et des principales compagnies (2175 kil.) 51 485 229.
Grosses marchandises » » » 26 314 678 tonnes.

[5] 1767 locomotives, 3886 voitures de voyageurs, 49 597 wagons à marchandises.

[6] Recettes des chemins de fer belges en 1880 : 115 503 018 fr.
Frais d'exploitation » » 73 307 742 »

[7] Mouvement de la poste en Belgique :

	1840.	1860.	1870.	1878.
Lettres.	10894536	23960846	45082531	64460000
Journaux	8739000	26358020	46871539	68969000
Imprimés	2965000	6668452	18125198	28638000
Télégrammes (sans le transit).		175415	1850564	2960746

Longueur des lignes télégraphiques au 1er janvier 1879 : 5234 kilomètres.

postaux soient très-considérables. C'est au trop faible développement de l'instruction qu'il faut attribuer l'infériorité relative de la Belgique dans le nombre des lettres échangées.

En effet, le pays est loin d'avoir, au point de vue littéraire, un rang égal à celui qu'il occupe dans le commerce et dans l'industrie. On pourrait croire que Bruxelles, centre commun de cette partie de l'Europe qui comprend la France, l'Allemagne, l'Angleterre, serait en même temps pour ces diverses contrées un milieu naturel de travaux scientifiques. Il n'en est pas ainsi. Nulle partie de l'Europe n'est plus populeuse et matériellement plus active, mais il en est peu qu'elle atteigne par l'activité de la vie intellectuelle. Récemment, l'instruction purement rudimentaire était en Belgique plus en souffrance que dans les pays voisins. Encore au milieu du siècle, on ne comptait guère que la moitié des habitants qui eussent maîtrisé l'alphabet; maintenant des écoles se trouvent dans toutes les communes, et le nombre de ceux qui ne savent pas écrire est du quart seulement[1]; mais le niveau de l'enseignement est en général très-peu élevé dans les écoles primaires communales, « adoptées » ou libres, laïques ou religieuses, et nombre d'élèves en sortent sans avoir même appris à lire couramment. La population des écoles n'est encore que d'un huitième, tandis qu'elle est d'un sixième dans le Württemberg, la Saxe et d'autres contrées où l'instruction est tout à fait en honneur[2]. Naguère les Flamands étaient fort en arrière des Wallons pour l'instruction primaire[3], et de nos jours encore ils sont leurs inférieurs

[1] Nombre de miliciens sachant lire et écrire en Belgique :

1840	56,17 p. 100	1870.	69,7 p. 100
1860	59,67 »	1882.	76,04 »

[2] État de l'instruction primaire en Belgique, en 1875 : nombre des écoles 5 856

» des instituteurs. .	10 750	Laïques	7 554.	Hommes. . .	5 745
		Congréganistes . .	3 196.	Femmes. . .	5 005
» des élèves . . .	669 192	Garçons.			336 575
		Filles.			332 617

Proportion des enfants dans les écoles : 124 par 1000 habitants.

Rang des provinces belges par le nombre des élèves dans les écoles primaires :

1851.			1875.		
Luxembourg.	148	par 1000 hab.	Luxembourg.	158	par 1000 hab.
Namur	143	»	Namur	150	»
Hainaut.	118	»	Hainaut.	133	»
Anvers.	110	»	Limbourg.	133	»
Flandre occidentale. .	110	»	Anvers.	122	»
Liège	108	»	Flandre occidentale. .	121	»
Limbourg.	108	»	» orientale. . .	119	»
Brabant.	105	»	Brabant.	115	»
Flandre orientale. . .	85	»	Liège	107	»

[3] Militaires illettrés : provinces wallonnes . . 30 pour 100. (Luxembourg . . 14 pour 100)
» » » flamandes. . 57 » 100. (Flandre orientale 66 » 100)

en moyenne ; mais ils se sont notablement relevés pendant le cours de la dernière génération. Si des provinces wallonnes occupent le premier rang par le nombre des enfants assis sur les bancs de l'école, c'est aussi un pays wallon qui se trouve relégué à la dernière place.

L'instruction moyenne se donne en près de 200 établissements, appartenant soit à l'État, soit à l'Église, à des particuliers ou aux communes[1]. Le nombre des élèves qui fréquentent les établissements dirigés par le clergé dépasse celui des élèves recevant l'instruction dans les écoles laïques.

L'amour de l'association, qui est passé dans le sang des populations flamandes, pourrait être un grand avantage pour elles et faciliter leurs progrès en connaissances de toute nature. Grâce à cette facilité de groupement, les écoles d'adultes, d'ailleurs aidées, en cas de déficit, par des subventions de l'État, sont devenues très-nombreuses dans les Flandres, beaucoup plus que dans les pays wallons : en un grand nombre de communes, plus du dixième des habitants se trouve groupé dans ces écoles, qui d'ailleurs, il faut le dire, n'ont pas toujours l'étude pour unique but. Dans les villes, dans les gros villages, tous les citoyens appartiennent à des groupes divers de partis, d'affaires, d'utilité publique ou de plaisir ; beaucoup de personnes seraient même en peine d'énumérer tous les cercles dont elles font partie. Les sociétés n'ont pas, il est vrai, l'importance et la solidité qu'elles avaient au moyen âge, lorsqu'elles formaient une cité dans la cité et que leurs membres avaient à se dévouer pour l'intérêt commun ; mais elles ont l'avantage de laisser un beaucoup plus libre jeu à l'individu et de ne pas l'envelopper de formules et de pratiques. Il n'est pas une cité où l'on ne compte plusieurs centaines d'associations, des clubs politiques, de science et d'art, des sociétés colombophiles qui font voyager des pigeons[2]. Aucun pays du monde, en proportion de la surface du sol et du nombre des habitants, n'égale la Belgique par la foule des sociétés musicales ; lors des fêtes, telle ville peut fournir à elle seule des milliers de chanteurs : les rues sont obstruées par les cortèges des sociétaires, tous revêtus de leurs insignes.

On comprend quelle large part a le plaisir dans toutes ces associations qui se forment et se reforment incessamment sur tout le territoire de la Belgique et principalement dans les provinces occidentales. En prévision des

[1] Athénées, écoles moyennes, collèges en 1876 :

État 91 ; évêques et congrégations 84 ; particuliers 20 ; communes 3.
Élèves des écoles de l'État et des communes 17 881.

[2] Pigeons belges expédiés par chemin de fer en mai 1878, en France, en Italie, etc. : 123 000.
(Bauduin, *Notes manuscrites.*)

fêtes et des kermesses, les ouvriers et les ouvrières des villes industrielles s'organisent en compagnies de dix à vingt couples, à la tête desquelles se trouve un capitaine, maître absolu des cérémonies : c'est lui qui choisit le local de danse, organise la fête, se charge au besoin de diriger la défense commune en cas de disputes. Des mois, parfois même des années d'économie sont nécessaires avant que la fête projetée puisse avoir lieu, et que de fois la maladie, le chômage ou la grève sont venus mettre à néant toutes ces espérances de plaisir ! Mais de nouvelles sociétés se fondent et les occasions de joie et de bruit ne manquent jamais de se retrouver[1]. En aucun pays du monde, les tavernes, les salles de bal et les cafés n'ouvrent plus largement leurs portes pour inviter les passants. Bruxelles et ses faubourgs ont près de neuf mille établissements pour le débit des boissons, c'est-à-dire un pour quarante personnes ; or, le cabaretier étant d'ordinaire le locataire principal des maisons et par conséquent électeur, il se trouve que la classe la mieux représentée au point de vue politique est celle des débitants ; elle compose une grande partie du corps électoral. La dépense ordinaire d'un buveur moyen ne peut être évaluée à moins de 180 francs par an, et les menus frais pour les liqueurs et le tabac doublent toujours la somme enlevée au ménage. Parmi tous les pays d'Europe, la Belgique est celui dont les habitants réduisent en fumée la plus grande quantité de tabac : ils dépassent même à cet égard leurs voisins de la Neerlande et de l'Allemagne[2].

V

La Belgique, monarchie constitutionnelle parlementaire, ressemble aux États continentaux de même forme politique par la plupart des traits de son organisation administrative. Les citoyens y sont groupés en communes, qui sont considérées comme des « personnes politiques et civiles », et ces communes, à leur tour, sont réunies en provinces, ayant aussi leurs électeurs, leurs autorités propres. Enfin l'État, composé de provinces, est un corps unique régi par un pouvoir législatif élu, par un pouvoir exécutif que représente la personne du roi, et par un pouvoir judiciaire.

[1] Oetker, *Belgische Studien, Vereinsleben und Schaubelustigungen.*
[2] Consommation du tabac en 1873 :

Belgique.	250 kil. par 100 hab.	France.	80 kil. par 100 hab.
Neerlande..	200 » »	Angleterre	62 » »
Allemagne	150 » »	Italie	57 » »
Norvège	100 » »	Suède	34 » »

Les grandes divisions du pays, au nombre de neuf, répondent à peu près aux anciennes circonscriptions féodales, modifiées légèrement dans leurs contours par la Révolution française; mais les départements ont reçu le nom de provinces et leur appellation géographique a été changée[1]. Quant aux communes, la quantité peut varier d'année en année suivant les décisions du pouvoir législatif. En 1880, le recensement en énumérait 2584 ayant une population moyenne de 2145 habitants. Mais plus de 1218 communes ne contenaient pas 1000 personnes et leurs limites comprenaient seulement un espace de 250 hectares : on cite même la commune de Zoetenaey, non loin de Furnes, dans la Flandre occidentale, où 21 individus se trouvent réunis en corps politique. L'émiettement des communes belges est deux fois moindre que celui des communes françaises, puisque leur population moyenne est double; néanmoins il est tel, que la vie autonome de la plupart des groupes est presque impossible : en dépit de toutes les garanties d'indépendance que leur assure la constitution, les petites communes dépendent forcément du pouvoir central.

Les intérêts spéciaux de chaque commune sont représentés par un conseil dont les membres sont élus directement par moitié tous les trois ans; leur nombre, qui varie suivant la population, est de 7 au moins, de 31 au plus. Ils règlent en séance tous les intérêts spécialement communaux, mais ne peuvent que délibérer sur les affaires qui leur sont soumises par l'autorité supérieure. D'une manière générale, le cercle de leur action est plus étendu que celui des conseils municipaux français. Tandis qu'en France les décisions de l'assemblée communale valables par elles-mêmes sont des exceptions très-rares, elles sont la règle en Belgique[2]. Cependant le bourgmestre belge n'est pas censé être le représentant de la commune auprès de l'État; de même que les deux, quatre ou cinq échevins qui l'assistent, suivant l'importance de la commune, et qui forment avec lui le conseil échevinal, il tient directement son mandat du pouvoir exécutif. Le roi choisit le bourgmestre et les échevins pour six ans dans le sein du conseil communal; mais il peut aussi prendre son représentant en dehors du conseil, parmi les simples électeurs, et dans ce cas le bourg-

[1] Division administrative de la Belgique, ancienne et moderne :

DÉPARTEMENTS		PROVINCES	
Lys.	Meuse-Inférieure.	Flandre occidentale.	Limbourg.
Escaut.	Ourthe.	Flandre orientale.	Liège.
Deux-Nèthes.	Jemappes.	Anvers.	Hainaut.
Dyle.	Sambre-et-Meuse.	Brabant.	Namur.
Forêts.		Luxembourg.	

[2] Émile Flourens, *Organisation judiciaire et administrative de la France et de la Belgique.*

mestre acquiert le droit de présider le conseil, dont il ne fait pas partie, et de voter à l'égal des autres membres.

Les provinces ont une organisation analogue, mais un peu plus compliquée. Les conseillers provinciaux, nommés aussi par leurs concitoyens, ont pour mission exclusive de délibérer et de prononcer sur les affaires d'intérêt provincial, et la loi les entoure de tout un rempart de prescriptions pour les empêcher de se former en assemblée politique. Elle déclare le mandat de conseiller provincial incompatible avec celui de représentant ou de sénateur ; elle interdit aux conseils provinciaux de faire des proclamations aux habitants sans l'assentiment du gouverneur ; elle accorde à celui-ci le droit de prononcer en tout temps la clôture des sessions extraordinaires, et limite la durée des sessions ordinaires à quatre semaines au plus. Cependant la représentation des intérêts provinciaux n'est jamais suspendue, car les membres du conseil nomment parmi eux une députation permanente, composée de six membres choisis pour quatre ans et renouvelée tous les deux ans par moitié. Cette députation, que préside le gouverneur de la province, remplace le conseil pendant tous les intervalles des sessions.

Les deux chambres du pouvoir législatif sont, en principe, comme les conseils municipaux et les conseils provinciaux, une émanation du pouvoir populaire ; mais le suffrage qui les nomme est plus restreint. D'ailleurs, le vote n'est pas un droit en Belgique, même pour la représentation communale : c'est un privilège d'argent. Le cens électoral a été fixé par la loi de 1871 à la somme de 10 francs ; toutefois dans les communes où il n'y a pas 25 électeurs payant le cens requis, le corps électoral est complété par l'inscription des habitants les plus imposés. En outre, les veuves qui payent l'impôt de 10 francs peuvent déléguer le cens électoral soit à un fils, soit à un gendre, réunissant d'ailleurs les autres conditions requises. Pour les élections provinciales, le cens est doublé : il faut payer 20 francs, et par conséquent le corps électoral se trouve réduit de près de moitié. Enfin les électeurs généraux ont à payer un impôt de 42 francs (20 florins) ; ils ne représentent guère plus du cinquantième de la population[1]. L'empressement de ces électeurs privilégiés est plus grand dans les villes que dans les campagnes, mais en moyenne un tiers d'entre eux s'abstiennent du vote. En 1867, lors du renouvellement partiel du sénat, seulement 48 électeurs sur 100 prirent part au scrutin.

[1] Électeurs belges en 1881 :

Électeurs communaux.	582 569
» provinciaux.	236 290
» généraux	118 426

En vertu d'une loi de 1878, le pays est divisé en 40 arrondissements électoraux ayant à choisir 132 représentants et 66 sénateurs. Les représentants sont nommés pour quatre ans, mais la moitié d'entre eux est soumise à la réélection tous les deux ans, tandis que les sénateurs, élus pour huit ans, sont renouvelables par moitié après quatre sessions. Les représentants touchent un traitement de 423 francs (200 florins) par mois de session. Leur prérogative particulière est de voter les premiers toute loi relative soit aux finances, soit au contingent de l'armée, de nommer les membres de la cour des comptes, de mettre les ministres en accusation. Une loi interdit le cumul du mandat législatif avec toute fonction salariée par l'Etat ; une année entière doit s'écouler entre la cessation du mandat et l'acceptation par un ancien représentant ou sénateur d'une fonction publique rétribuée. Un membre acceptant l'ordre « civil » de Léopold est soumis à la réélection. Dans la pondération des pouvoirs, le sénat représente l'élément conservateur : aussi les candidats doivent-ils justifier de quarante ans d'âge et payer 2116 francs (1000 florins) d'impositions directes ; ils ne touchent ni traitement ni indemnité. Le nombre des éligibles au siège de sénateur est peu considérable : en 1876, il était seulement de 480 personnes ; dans la province de Luxembourg, les votes électoraux n'auraient le choix qu'entre huit individus ; mais le nombre des éligibles a été porté à 34 personnes par l'adjonction des 26 propriétaires qui suivent sur la liste des plus imposés.

Le roi est le représentant de l'État pour la promulgation des lois et la signature des décrets. Son droit de veto est absolu ; sa personne est inviolable. Il commande l'armée en chef, nomme les ministres et dissout les chambres, en appelant les électeurs à choisir de nouveaux délégués. Son traitement annuel est de 3 300 000 francs ; il jouit en outre de plusieurs palais nationaux entretenus par la liste civile. Les ministres, dont aucun ne porte le nom de président du conseil, quoique par la force des choses tout ministère ait un chef, sont au nombre de sept : le ministre de la justice, celui de l'intérieur, ceux des affaires étrangères, de la guerre, des travaux publics, des finances, de l'instruction publique, ce dernier nommé seulement dans l'année 1878. Le roi peut augmenter les départements ministériels quand il le juge à propos ; les chambres n'ont à intervenir que pour voter le traitement des élus. Il n'y a pas de conseil d'État en Belgique : les projets du gouvernement sont élaborés dans les bureaux des ministères ou par des commissions spéciales. Le conseil privé, que le roi convoque en certaines occasions, se compose de « ministres d'État » ; ceux-ci étaient au nombre de quinze en 1877.

Le pouvoir judiciaire est constitué à peu près comme en France. Les

juges sont également inamovibles. Les magistrats du degré inférieur sont nommés par le gouvernement, tandis que les conseillers des cours d'appel et de la cour de cassation, choisis aussi par le roi, doivent l'être sur une liste présentée par ces conseillers mêmes et par les conseils provinciaux ou par le sénat. Le jury prononce en fait sur la culpabilité de tout individu accusé de crime, délit politique ou délit de presse. Judiciairement, la Belgique est divisée en trois districts de cours d'appel, comprenant ensemble 26 arrondissements et 204 cantons de justice, différents des arrondissements et des cantons administratifs, et d'ailleurs très-inégaux par la superficie et le nombre des habitants[1].

En Belgique, l'instruction des enfants n'est pas obligatoire; seulement chaque commune doit avoir une école primaire établie dans un local convenable, et l'enseignement gratuit est dû à tous les enfants pauvres quand les parents en font la demande. L'instituteur est nommé par le conseil communal, qui possède aussi le droit de suspension et vote le traitement annuel, qui est, depuis 1876, de 1000 francs au moins, mais qui varie suivant l'importance des communes. Jusqu'à maintenant, le programme des leçons s'est toujours ressenti de l'influence considérable qu'a prise le clergé dans le pays depuis la révolution de 1830; l'enseignement de la religion et de la morale, considéré comme le plus important de l'école, est donné sous la direction des ecclésiastiques; ceux-ci peuvent en outre, soit directement, soit par leurs délégués, inspecter les écoles au même droit que les inspecteurs cantonaux ou provinciaux nommés par le roi. En dehors du catéchisme, qui commence et qui termine chaque jour de classe, l'instruction primaire comprend la lecture, l'écriture, ce que l'on appelle « les éléments » du français, du flamand ou de l'allemand, suivant la langue des habitants de la commune, les quatre règles et le système légal des poids et mesures. Des écoles normales ont été fondées, aussi bien par le clergé que par le gouvernement, pour le recrutement des instituteurs et des professeurs des écoles primaires et moyennes. En opposition aux deux universités de

[1]

Cours d'appel.	Provinces comprises dans le ressort.	Arrondissements.	Cantons.	Communes.
Bruxelles	Anvers, Brabant, Hainaut	9	71	927
Gand	Flandre occidentale, Flandre orientale	7	62	546
Liège	Liège, Limbourg, Namur, Luxembourg	10	71	1 099
	Totaux	26	204	2 572

l'État et de l'université libre de Bruxelles, le clergé dirige exclusivement l'université de Louvain; il entretient aussi des « collèges patronnés », plusieurs de ces écoles spéciales industrielles et artistiques si nombreuses dans ce pays, et forme les instituteurs et les institutrices dans ses propres écoles normales « agréées ». En outre, il contribue, pour une forte part, à l'octroi des diplômes de professeur, puisque les jurys « combinés », siégeant dans les villes universitaires, se composent de membres délégués en nombre égal par l'État et les universités libres. Une grande cause d'abaissement pour le niveau des études est que les partis opposés représentés dans ces jurys mixtes veulent faciliter les examens aux élèves de leurs amis; les examinateurs sont de moins en moins sévères, afin d'ouvrir largement le chemin des hautes carrières à leurs protégés, et, par suite, les candidats abandonnent de plus en plus les fortes études.

On voit combien est forte en Belgique la position de l'Église. D'après la constitution, élaborée par une assemblée qui comptait treize abbés parmi ses membres, l'Église est complètement indépendante de l'État, et même jusqu'à un certain point l'État n'est que son tributaire. Le Vatican désigne à son gré les évêques, ceux-ci à leur tour nomment les curés, et l'État n'a d'autre soin que celui de payer les traitements. Les diocèses sont au nombre de six : l'archevêché de Malines, les évêchés de Bruges, de Gand, de Liège, de Namur, de Tournay, comprenant ensemble 184 doyennés, 230 cures et 5635 subdivisions ecclésiastiques. On compte en Belgique environ 6000 prêtres et des centaines de jeunes gens se préparant à la prêtrise, à l'université de Louvain, dans les grands séminaires de Malines, de Bruges, de Gand, de Liège, de Namur, de Tournay, et dans plusieurs petits séminaires. Des couvents d'hommes et de femmes existent dans toutes les parties de la Belgique, surtout dans les Flandres, et la population ne cesse d'en augmenter[1]. Actuellement le nombre des personnes d'église, prêtres et moines, hommes et femmes, est d'au moins 30 000 en Belgique. Les protestants et les juifs sont peu nombreux dans le pays[2]; mais ceux qui se sont séparés complètement de l'Église et qui en repoussent les cérémonies lors des naissances, des mariages et des morts, se comptent par milliers dans toutes les grandes villes.

[1]

	Communautés d'hommes.		Communautés de femmes.	
1846.	137 couvents et	2 051 religieux.	642 couvents et	9 917 religieuses.
1880.	207 »	3649 »	1 495 »	18 907 »

Proportion des religieux aux laïques en 1846 : 27.6 sur 10 000
» » » 1856 : 32.3 » »
» » » 1866 : 37.5 » »

[2] Protestants, 13 000; Juifs, 1 500.

En vertu des conventions diplomatiques, et notamment de la conférence de Londres, tenue en 1831, la Belgique, trop petite pour lutter contre l'un ou l'autre de ses puissants voisins, jouit du bénéfice d'une « neutralité perpétuelle » ; cependant elle a aussi une armée, et même une armée relativement considérable. Sur le pied de guerre, les forces nationales comprennent 100 000 hommes en service actif et 30 000 hommes de réserve ; en 1870, pendant la guerre franco-prussienne, 83 000 Belges étaient sous les armes. La moyenne des soldats, en temps de paix générale, est de 40 000. L'armée se recrute par la conscription. Les jeunes gens inscrits pour concourir à la formation du contingent tirent au sort, à l'exception de ceux qui se destinent à la prêtrise ou à l'enseignement. Les exemptions définitives et les exemptions provisoires diminuent immédiatement d'un tiers le nombre des conscrits ; un autre tiers, quoique composé de jeunes gens non exemptés, n'est pas appelé sous les drapeaux ; un tiers seulement de ceux qui tirent au sort finissent par se trouver réellement compris dans le contingent annuel[1] pour un temps variable de vingt-quatre mois à quatre ans, suivant les catégories : officiellement la durée du service serait de huit années. Toutefois le service personnel n'est pas obligatoire : la loi permet à tout homme désigné par le sort de se faire remplacer par un autre homme, soit acheté directement, soit procuré au prix de 1600 francs par l'administration militaire[2] ; mais, pour exercer ce privilège, il doit avoir versé à l'administration une somme de 200 francs dès le mois de janvier de l'année du tirage au sort. Il en résulte que l'armée ne se recrute guère que parmi les pauvres, du moins dans les rangs inférieurs, car la plupart des officiers sortent des écoles spéciales, l'école militaire fondée en 1834, ou l'école des sous-officiers établie à Hasselt. L'école de guerre, établissement modèle qui date de 1872, reçoit chaque année un certain nombre d'officiers subalternes de diverses armes, sous-lieutenants, lieutenants et capitaines, qui veulent se préparer au service d'officiers d'état-major en temps de guerre. La solde des militaires ne s'est que bien faiblement accrue depuis 1830, quoique depuis cette époque la valeur de l'argent ait diminué de moitié. Aussi l'empressement des volontaires à grossir les rangs de l'armée est-il peu considérable, et on

[1] Moyenne des jeunes gens inscrits (de 1867 à 1870). . . . . . 42 177 individus.
» » exemptés définitivement . . . . 3 105 »
» » » provisoirement. . . . 10 068 »
» » non appelés . . . . 18 008 »

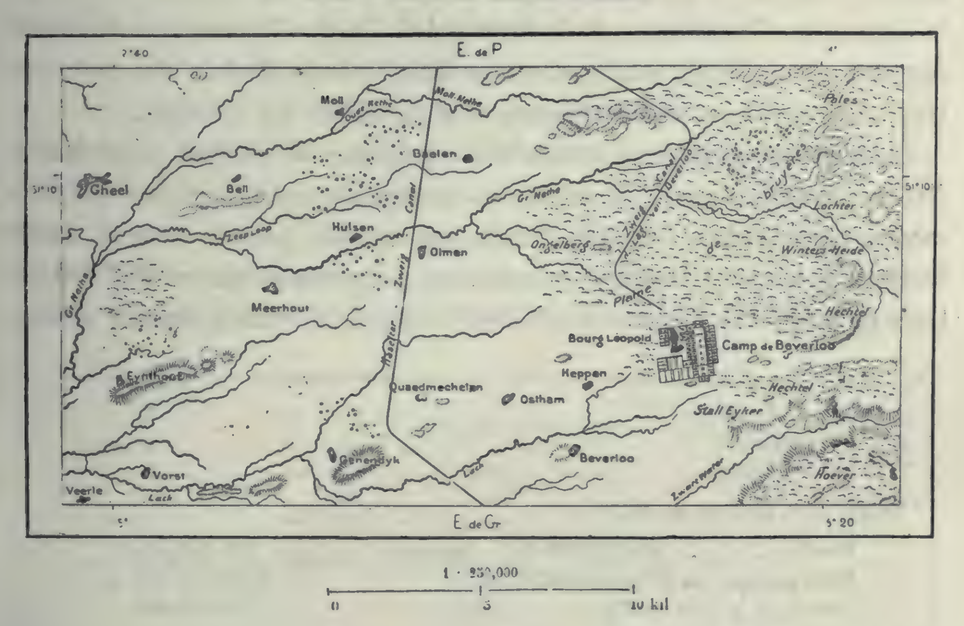
[2] Nombre des miliciens qui ont servi en personne :

1867 . . . . 6 543 | 1870 . . . . 9 088 | 1875 . . . . 8 917

le comprend d'autant mieux que depuis la révolution de 1830 les troupes belges, strictement neutres dans toutes les guerres européennes, n'ont pas eu à faire usage de leurs armes, si ce n'est contre d'autres Belges pendant les grèves d'ouvriers. Tout militaire qui a plus de 55 ans d'âge et 40 ans de service a droit à une pension de 150 francs, augmentée de 12 centimes par jour de présence au corps; les soldats blessés ont aussi droit à une pension de retraite, de même que les veuves et les jeunes orphelins des militaires morts au service de l'État.

Le territoire du royaume est partagé en deux grandes circonscriptions

N° 39. — LANDES ET CAMP DE BEVERLOO.



militaires et en neuf commandements provinciaux[1], comprenant un nombre variable de commandants de place. Les forces, composées de 19 régiments d'infanterie, de 8 régiments de cavalerie, de 7 régiments d'artillerie, d'un régiment du génie et de divers corps spéciaux, sont groupées en brigades et en divisions, dont les centres naturels sont les grandes villes et les forteresses. Les seules places fortes qui restent en Belgique sont Anvers avec son camp retranché et les forts du Bas-Escaut, Termonde, Diest, et les forts de Liège et de Namur. En outre, un camp d'exercice, analogue au

[1] Divisions militaires de la Belgique :

Circonscriptions militaires.		Commandements provinciaux.
Première	Bruxelles.	Brabant, Hainaut, Limbourg, Liège, Luxembourg,
Deuxième.	Anvers.	Namur, Anvers, Flandre occident , Flandre orient.

camp français de Châlons-sur-Marne, a été établi à Beverloo, dans la Campine, près de la frontière hollandaise[1]. La part du budget qui s'emploie chaque année au maintien de la force militaire en Belgique dépasse 40 millions; depuis la révolution de 1830 les dépenses totales se sont élevées de ce chef à près de 2 milliards, sans compter les intérêts composés.

Les finances de la Belgique sont parmi les moins obérées d'Europe. Il est vrai que le petit État a imité toutes les autres puissances, en se chargeant d'une dette considérable, provenant en entier du budget de la guerre, et de temps en temps l'équilibre doit être rétabli au moyen d'emprunts. Toutefois les recettes ont été fréquemment supérieures aux dépenses. Le budget annuel[2] est, toutes proportions gardées, de beaucoup inférieur à ceux de la France, de l'Angleterre, de la Neerlande[3]. La plus forte partie de l'argent dépensé est employée aux travaux publics, principalement aux voies ferrées[4]. Ces dépenses sont couvertes, et au delà, par les recettes[5].

Le budget des provinces et celui des communes se trouvent aussi dans un état moyen satisfaisant[6]. En outre, les communes sont plus riches que l'État comme propriétaires fonciers. Tandis que celui-ci possède environ 40 000 hectares de terrains, les biens communaux comprennent encore 200 000 hectares de propriétés bâties et non bâties[7]; toutefois, comme partout ailleurs,

[1]

	Divisions.	Brigades.
Infanterie	4	9
Cavalerie	2	4
Artillerie	—	3

[2] Budget de la Belgique en 1874 :

Recettes	315 874 872 fr.	Dépenses	301 642 785 fr.
Dette publique au 1er janvier 1877			1 163 423 000 »
Service de la dette (1877)			61 699 000 »

[3] Part proportionnelle par habitant en 1876 :

	Dépense annuelle.	Dette.	Intérêts.
Belgique	56 fr.	218 fr.	12 fr.
Neerlande	63 »	520 »	15 »
Angleterre	59 »	585 »	20 »
France	72 »	474 »	32 »

[4] Dépenses de l'État belge en 1874 pour les travaux publics : 83 422 664 fr., dont 59 084 223 fr. pour les chemins de fer.

[5] Péages et revenus de l'État belge en 1874 : 93 868 081 fr., dont 77 182 401 fr. pour les chemins de fer.

[6]

Recettes des communes en 1870	113 474 135 fr.
Dépenses » »	87 917 549 »
Dettes » »	205 532 337 »
Service de la dette	3 963 197 »
Recettes des provinces en 1874	10 187 473 »
Dépenses » »	8 786 995 »

[7] 199 799 hectares en 1870.

les riches capitalistes cherchent de plus en plus à empiéter sur ces terres communales, et mainte petite commune a succombé dans la lutte. Un grand avantage des cités belges est la liberté commerciale dont elles jouissent. Avant 1860, année où l'octroi fut aboli dans les communes de Belgique, les villes formaient autant de petits États s'étant créé au moyen des octrois une existence à part et des intérêts contraires à ceux des autres cités : chaque barrière d'octroi avait pour but, non-seulement de fournir des ressources au budget municipal, mais aussi de protéger le « travail communal » contre celui des villes environnantes. La production moyenne de l'octroi était de 11 à 12 millions de francs ; maintenant la part des taxes indirectes attribuée aux communes pour remplacer l'octroi augmente d'année en année avec les progrès de la prospérité publique : elle s'élevait à plus de 25 millions de francs en 1880[1]. On le voit, quand les nations de la future Europe se grouperont d'une manière plus intime, les Belges seront parmi les peuples qui apporteront à la communauté la plus forte part de richesses et de bonnes habitudes d'économie.

Le tableau suivant donne les divisions administratives de la Belgique :

PROVINCES.	CAPITALES.	CONTENANCE EN HECTARES.	COMMUNES EN 1875.	POPULATION EN 1880.	POPULATION KILOMÉTRIQUE A LA MÊME DATE.
Flandre occidentale . .	Bruges. . . .	323 449	250	691 764	214
Flandre orientale. . .	Gand.	299 787	296	881 816	294
Anvers.	Anvers. . . .	283 311	151	577 232	204
Limbourg	Hasselt. . . .	241 315	206	210 851	87
Brabant	Bruxelles. . .	328 325	341	985 274	300
Hainaut	Mons. . . .	372 291	435	977 562	262
Namur.	Namur. . . .	366 104	352	322 620	88
Liège	Liège.	289 310	336	664 606	230
Luxembourg	Arlon	441 704	205	209 118	47
Belgique.	BRUXELLES.	2 945 594	2572	5 519 844	187



CHAPITRE III

LE GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG

Un petit État, disposé en forme de triangle allongé, occupe le versant oriental du massif des Ardennes; séparé de la Belgique, de la France et de l'Alsace-Lorraine par une frontière toute de convention, il n'a de limites naturelles que du côté de la Prusse rhénane, où la vallée de l'Our se continue au sud par celle de la Sure et par le cours de la Moselle. Comme la Belgique elle-même, le Luxembourg est un territoire neutre entre les grands États voisins; mais, tandis que la Belgique a reçu le privilège de la neutralité après avoir été un des pays disputés avec le plus d'acharnement, et le champ de bataille de l'Europe, le Luxembourg est au contraire une région que les grandes armées ont rarement parcourue : territoire montueux et jadis couvert de bois, traversé par des rivières tortueuses et bordées de rocs, le pays n'était point fait pour attirer les envahisseurs, et quand il a changé de mains, ce qui est arrivé fréquemment, c'est comme apanage féodal ou comme simple annexe des provinces voisines. Cependant, même sous les gouvernements étrangers, le Luxembourg a gardé de tout temps ses coutumes et ses institutions politiques; ses habitants constituaient un groupe distinct de ceux qui les entouraient. Leurs principales relations de commerce et leurs luttes les plus fréquentes avaient lieu avec leurs voisins de l'évêché de Trèves, habitant comme eux le bassin de la Moselle, et leurs parents par la race et la langue. Actuellement, le grand-duché du Luxembourg est érigé en État indépendant, sous la souveraineté toute personnelle du roi de Neerlande et sous la garantie commune des puissances.

Par son relief et la nature de ses roches, la contrée qui forme le grand-duché de Luxembourg ressemble au Luxembourg belge; mais la part du territoire qui dépend naturellement de la Lorraine y est beaucoup plus étendue. Cette région lotharingienne. connue sous le nom de « Bon Pays »

(Gutland), occupe la partie méridionale de la contrée, sur le versant de l'Ardenne ou Oesling (Eisling), qui réunit le massif occidental du Luxembourg aux montagnes de l'Eifel rhénan[1]. Les deux régions contrastent par la formation géologique, par l'aspect général, le climat, les cultures, aussi bien que par les mœurs des habitants. Les plateaux et les collines du nord appartiennent aux formations paléozoïques ; la roche dévonienne y perce en plusieurs endroits la mince enveloppe de terre végétale. Le « Bon Pays » comprend la série des roches qui se succèdent du grès bigarré aux terrains oolithiques ; des argiles, des graviers de transport, ainsi que des alluvions modernes, en recouvrent les terrasses et les vallées. Les gisements houillers, qui ont donné une si grande importance industrielle à des régions voisines, en Belgique et dans la Prusse rhénane, n'existent pas dans le Luxembourg. Près de Sierk, le puits artésien de Mondorf, qui va chercher dans les roches triasiques l'eau saline jaillissante, a pénétré à 730 mètres de profondeur, jusque dans les terrains dévoniens, mais sans que la sonde ait trouvé trace des couches carbonifères[2].

Le grand-duché de Luxembourg se trouve presque en entier dans le bassin de la Moselle, et d'une manière générale les limites changeantes qu'il eut pendant l'histoire correspondaient assez bien avec celles du bassin de la Sure[3], qui va rejoindre la Moselle un peu en amont du village allemand d'Igel, célèbre par sa colonne romaine. Une seule partie du territoire se trouve sur un autre versant, celle qui s'incline au sud-ouest vers la Chiers, et par cette rivière vers la Meuse française. La plupart des vallées du Luxembourg sont profondément encaissées entre des falaises ou des pentes rapides : grâce à ces brusques différences de niveau, le pays, pourtant bien moins élevé que les régions montagneuses proprement dites, est plus riche en sites pittoresques ou même grandioses que beaucoup de contrées supérieures en altitude. Plusieurs cluses de rivière sont tellement étroites et profondes que l'on peut facilement se parler de l'une à l'autre rive, sans voir à travers les broussailles des pentes l'eau qui coule dans la fissure. Près du charmant village de Vianden, l'Our coule dans une gorge creusée à 200 mètres au-dessous du plateau[4]. Les anciens lacs ont été tous vidés par

[1] N. Wies, *Guide de la carte géologique du grand-duché de Luxembourg.*

[2] Altitude moyenne du Luxembourg : 300 mètres.

Point le plus élevé de l'Oesling, Grevels.	552	mètres.
» du Bon Pays, Differdange	402	»
Point le plus bas, sortie de la Moselle, près de Wasserbillig . .	132	»

Wies, *Guide de la carte géologique du grand-duché de Luxembourg.*

[3] J. G. Kohl, *Der Rhein*, 2[ter] Band.

[4] J. C. Houzeau. *Essai d'une géographie physique de la Belgique.*

les cours d'eau qui s'en échappent ; quant aux étangs artificiels, jadis fort nombreux dans le Luxembourg comme ils le sont encore dans la Lorraine, presque tous ont été desséchés pour être changés en prairies ou en champs de labour. Le territoire agricole a été ainsi notablement accru, mais non, paraît-il, sans quelque dommage pour la culture. En beaucoup d'endroits, les prairies, privées d'une quantité suffisante d'humidité, sont devenues des pâturages ou des jachères stériles ; la proportion des pluies serait moindre dans le pays, le climat dans son ensemble serait devenu plus sec ; il y aurait là un phénomène analogue à celui qui s'est produit en Bohême depuis l'assèchement des *filze* de la haute Vltava.

De même que sur le versant occidental des Ardennes, le climat est variable et froid sur les pentes tournées vers le grand-duché : de ce côté, la température moyenne est un peu plus basse que sur les pentes opposées, à cause du plus grand éloignement de la mer et de l'exposition du sol aux vents de l'est et du nord-est. Le climat est plus extrême dans la ville de Luxembourg qu'à l'ouest des Ardennes, sous une même ligne isothermique ; l'écart moyen entre le mois le plus froid et le mois le plus chaud dépasse de 4 degrés l'écart que l'on observe à Bruxelles [1]. L'humidité normale de la contrée est un peu moindre que celle de la Belgique, puisque la déclivité générale est tournée vers les vents secs du continent. Les ruisseaux, les rivières qui serpentent dans les vallées profondes ne roulent qu'une faible quantité d'eau, et la Sure, le courant le plus abondant du pays, n'est navigable que jusqu'à Echternach, à une petite distance de son confluent avec la Moselle. Le ciel qui éclaire le bassin de la Sure est plus lumineux que celui de la Belgique occidentale; il laisse mieux passer la chaleur, soit pendant les jours d'été, quand elle est reçue par la terre, soit pendant les nuits d'hiver, quand elle est renvoyée vers les espaces. Les différences du climat, de la Belgique au Luxembourg, semblent peu considérables, mesurées par les instruments de physique; mais de versant à versant l'aspect de la nature est tout changé. Le Bon Pays est en maints endroits couvert d'arbres fruitiers et de vignobles; quelques-uns de ses crus, notamment celui de Wormeldange, village situé sur la rive gauche de la Moselle, sont classés parmi les bons vins d'Europe [2]; ses fruits sont excellents. Quant aux forêts, qui s'étendaient autrefois sur toute la contrée, elles ont en grande partie disparu ou sont remplacées par des taillis. La plus vaste est la Grün-

[1] Température moyenne du mois de janvier dans le Bas-Luxembourg, 1 degré.
» » juillet » 19 »
(J. C. Houzeau.)

[2] Émile Tandel, *Notes manuscrites.*

wald, qui s'étend au nord-est de la capitale et dont la contenance dépasse 2500 hectares[1].

Des trouvailles de vases et d'outils faites non-seulement sous les alluvions modernes, mais au-dessous même des argiles du löss[2], prouvent la grande ancienneté de l'homme dans la contrée; toutefois quels qu'aient été les anciens habitants, la population du grand-duché est presque entièrement germanique, non-seulement par l'origine, mais aussi par la langue. Les migrations qui s'y sont faites en sens inverse, lors de l'effondrement de l'empire romain, ont certainement mêlé la race d'éléments très-divers, cependant on croit que la colonisation franque fut de beaucoup la plus importante : la géographie locale en témoigne encore par le grand nombre de villages qui portent un nom allemand, se terminant par *ingen*, par *ange* dans l'idiome francisé. Seulement dans quelques villages de la frontière belge et lorraine le langage ordinaire est le français ou le wallon; néanmoins les documents officiels sont rédigés dans les deux idiomes, et le français est celui que l'on emploie d'ordinaire dans les tribunaux et les corps délibérants. La langue « welche » est devenue d'autant plus facilement l'idiome policé du pays que le mouvement d'émigration temporaire entraîne surtout vers la France les jeunes Luxembourgeois; on en compte environ 25 000 sur le territoire français, soit la huitième partie de toute la population du grand-duché[3]. Paris est la cité vers laquelle se dirigent presque tous les émigrants nés sur les bords de la Sure et de l'Alzette.

Les villes sont peu nombreuses dans ces vallées, et même les plus importantes, à l'exception de la capitale, ne sont que de gros bourgs se développant en longues rues dans les étroites coupures que parcourent les rivières[4]. La population, très-dense en raison de la superficie du territoire de culture, vit presque en entier dans ces bourgs et ces villages, en partie cachés par la verdure des arbres fruitiers et remplis de fabriques diverses, manufactures d'étoffes, tanneries, sucreries, brasseries, faïenceries, usines métallurgiques. Esch-sur-l'Alzette est celui de ces villages qui s'est le plus rapidement accru dans ces dernières années, grâce aux riches mines de fer qui se trouvent dans le voisinage, le long de la frontière française, et qui fournissent

	Superficie.	Pop. au 1er janv. 1876.	Pop. en 1881.	Pop. kilom.
[1]	2587 kil. car.	205160	209576	81

[2] N. Wies, *Guide de la carte géologique du grand-duché de Luxembourg.*
[3] Émile Tandel, *Notes manuscrites.*
[4] J.G. Kohl, *Der Rhein*, 2ter Band.



plus de 500 000 tonnes d'excellent minerai par an [1]. Le Luxembourg possède aussi d'autres mines métalliques et des carrières diverses, de pierres, de plâtre se travaillant au tour comme de l'albâtre, de schistes bitumineux qui servent à faire un bon ciment [2].

Luxembourg, la seule ville du pays digne de ce nom, est située dans la

N° 40. — LUXEMBOURG.



D'après Biermann — C Perron.

1 : 20.000

0 — 1 kil.

partie méridionale de l'État, au point de croisement des lignes de chemins de fer qui traversent le territoire. Sa forte position militaire, sur un plateau coupé verticalement de trois côtés et dominant de 64 mètres le lit de l'Alzette et celui de son affluent la Pétrusse ou Petersbach, avait facilité

[1] Ch. Clément, *Constitution géologique et richesse minérale du Luxembourg.*

[2] Production du minerai de fer dans le Luxembourg en 1875 : 1 331 750 ton.; valeur 4 821 000 fr.
» de la fonte brute . . . . » 256 500 » » 29 636 500 »

l'œuvre de Vauban et des autres ingénieurs qui firent de Luxembourg l'une des places les mieux défendues de l'Europe : on s'étonne à la vue des galeries creusées dans le roc et des étages de casemates, où pourraient se loger des armées. En vertu d'un accord des puissances, représentées en 1867 à la conférence de Londres, la place de Luxembourg a dû être démantelée, à cause de sa position en territoire neutre, et la garnison prussienne qui l'occupait s'est retirée ; mais les fortifications étaient trop étendues, et les rochers percés de trop d'allées et d'embrasures pour que la ville n'ait pas gardé en partie son aspect de place forte. D'anciennes redoutes, accessibles aux promeneurs, sont devenues les meilleurs observatoires pour contempler le charmant spectacle de la ville basse et des usines, de l'eau sinueuse, des falaises, des prairies et des arbres[1].

Le grand-duché de Luxembourg est un État constitutionnel. En vertu de la charte la plus récente, celle de 1868, il forme un État indépendant, indivisible, inaliénable et « perpétuellement » neutre. Le souverain, que l'on désigne sous le nom incorrect de « roi » grand-duc, est remplacé dans le pays par un lieutenant, prince de la famille royale de Neerlande. Celui-ci est aidé par un ministre d'État chargé des affaires étrangères et par trois directeurs généraux; un conseil d'État, composé de 15 membres, les assiste. Le pouvoir législatif comprend 41 députés nommés par district d'après la population, qui ne peut être moindre de 4000 ni supérieure à 5500 habitants par district électoral. Le droit de suffrage appartient à tous les citoyens payant un cens de 10 francs; les députés sont élus directement pour six années et soumis à la réélection par moitié tous les trois ans. Chaque commune a son conseil communal nommé par les électeurs ayant le privilège du suffrage; mais le bourgmestre est nommé et révoqué par le grand-duc, et celui-ci a le droit de le choisir en dehors du conseil. D'après la loi de 1868, l'armée, qui peut se recruter par la conscription, mais dont les volontaires suffisent quelquefois à remplir les cadres, doit se composer de 500 hommes, mais d'ordinaire elle ne dépasse pas 150 soldats. Cependant les dépenses de l'État sont encore assez considérables en proportion des habitants[2], et la dette publique, contractée en

[1] Population de Luxembourg en 1876 : 17 400 habitants.
[2] Budget du Luxembourg en 1875 :

Recettes . . .	6 783 000 francs. — Dépenses . . .	6 787 000	francs.
Liste civile.		200 000	»
Dette publique		12 000 000	»

grande partie pour l'établissement des chemins de fer, représente environ deux années du revenu de la petite nation.

L'instruction n'est pas officiellement obligatoire, mais elle l'est indirectement, puisque tous les parents sont tenus de payer les frais de l'instruction, et les écoles, au nombre de 700, sont très-fréquentées. Diekirch et Echternach ont chacun leur progymnase et Luxembourg est le siège d'un athénée. Les jeunes gens qui veulent suivre les cours d'enseignement supérieur étudient à l'étranger, ordinairement une année en Belgique, une en France, une en Allemagne, et subissent leurs examens à Luxembourg, devant des juges spéciaux[1].

La religion catholique est celle de presque tous les résidents du Luxembourg, dont le diocèse dépend directement de Rome. Quelques-unes des cérémonies du culte rappellent le moyen âge. Ainsi le mardi de Pentecôte, une procession de sauteurs parcourt encore les rues d'Echternach, du pont de la Sûre à l'église, et cela, dit-on, pour conjurer la danse de Saint-Guy, qu'une tradition locale dit avoir été très-commune dans le pays, vers le huitième siècle : en 1867, on vit 15 000 sauteurs, venus surtout d'Allemagne, réunis dans une seule procession. Les pèlerins, se tenant par des mouchoirs, sautent trois pas en avant et deux pas en arrière. Quoique la musique les encourage à la danse, un grand nombre de processionnaires tombent épuisés et sont recueillis par les habitants du village. Arrivée à l'église, la foule fait en sautant le tour de l'autel et chacun y dépose son offrande[2].

Le Luxembourg, qui fit partie de la Confédération germanique jusqu'en 1867, appartient encore au *Zollverein* allemand pour les échanges, et la Prusse a le droit de présenter le directeur et le contrôleur principal des douanes, qui jusqu'à maintenant ont toujours été sujets prussiens. Le principal chemin de fer du Luxembourg[3] est aussi dirigé par une commission allemande, qui siège à Strasbourg. Le grand-duché se divise en trois districts, Luxembourg, Diekirch, Grevenmacher, et se subdivise en douze cantons, comprenant 129 communes. Chaque canton a son juge de paix, et deux tribunaux de première instance siègent à Diekirch et à Luxembourg, qui est aussi la ville où se réunit la cour supérieure de justice; dans les cas de recours en cassation, ce tribunal se constitue en cour

[1] Émile Tandel, *Notes manuscrites.*

[2] Adalbert Daniel, *Deutschland;* — Emile Tandel, *Notes manuscrites.*

[3] Réseau des voies de communication dans le Luxembourg en 1878 :

Grandes routes	686 kilomètres.
Chemins de fer	274 »

de révision et prononce en dernière instance. Il n'y a point de jury dans le Luxembourg. La cour d'assises, composée de six juges, prononce les condamnations par quatre voix au moins contre deux.

Le tableau suivant donne les divisions administratives du grand-duché de Luxembourg :

DISTRICTS	CANTONS	DISTRICTS	CANTONS	DISTRICTS	CANTONS
Luxembourg	Luxembourg.	Diekirch.	Diekirch.	Grevenmacher.	Grevenmacher.
»	Capelles.	»	Clervaux.	»	Echternach.
»	Esch-s.-l'Alzette.	»	Rédange (Redingen).	»	Remich.
»	Mersch.	»	Vianden.		
		»	Wiltz.		

CHAPITRE IV

LA NÉERLANDE

La Néerlande (Nederland) ou Hollande, comme on l'appelle plus communément à l'étranger, est un des plus petits États de l'Europe par la superficie du territoire et le nombre des habitants. Quoique légèrement supérieure en étendue à la Belgique, cette autre moitié des Pays-Bas que la révolution de 1830 a constituée en royaume distinct, la Hollande ne peut rivaliser avec sa voisine, ni pour la densité de la population[1], ni pour l'activité de l'industrie manufacturière, ni même pour la valeur des échanges; mais à d'autres égards la Hollande, si petite figure qu'elle fasse sur la carte d'Europe, n'en est pas moins un des premiers pays du monde. Nulle part l'homme n'a dû lutter avec plus de force et de persévérance contre la nature et n'a mieux réussi à la discipliner pour la faire travailler à son service. Nulle part d'effroyables désastres ne seraient plus imminents, si les habitants menacés n'avaient appris à conjurer le péril avec une science admirable, une étonnante tranquillité d'âme. Considéré dans son histoire générale, aucun peuple, à plus juste titre que celui de la Hollande, ne mérite d'être appelé grand. C'est de la destinée même, dirait-on, qu'il a su triompher; jusqu'au sol qui le porte, tout a été conquis par lui sur les eaux. En luttant contre d'autres hommes, les Hollandais ont aussi donné souvent des preuves d'héroïsme; l'on ne peut contempler sans émotion ce petit coin de terre dont les habitants, alors au nombre d'un million seulement, surent se dégager de l'étreinte d'un empire qui comprenait le tiers du monde connu. Après avoir fondé leur indépendance, ils osèrent tenir tête aux plus grands États de l'Europe, envoyer leurs vais-

[1]

Superficie en 1875.	Population en 1875.	Population (1er janvier 1881).	Population kilométrique.
32 875 kilom. car.	3 809 850	4 061 000	123

seaux sur toutes les mers, gouverner dans les continents lointains un monde de colonies éparses, en comparaison desquelles leur propre patrie n'était qu'un territoire presque imperceptible[1]. La Hollande peut revendiquer une gloire plus haute encore : elle fut pendant longtemps le refuge de la pensée libre, et c'est là que les écrivains affranchis de la routine venaient faire imprimer les œuvres qu'ailleurs eût brûlées la main du bourreau.

De nos jours, la Hollande, qui ne se distingue plus des pays voisins par le privilège d'institutions plus libres, a du moins le mérite d'offrir une singulière originalité, aussi bien dans les coutumes de ses habitants et l'aspect de ses villes que dans ses travaux de défense contre les fleuves et l'Océan. Les Hollandais ne s'empressent pas, comme tant d'autres nations, de se conformer aux lois de la mode; ils sont restés ce qu'ils étaient, gardant les anciennes mœurs et même, en certaines provinces, les costumes d'autrefois. Aucun pays de l'Europe n'est plus curieux à étudier que la Hollande, précisément à cause du contraste qu'y présentent ces dehors antiques avec le mouvement des idées modernes.

Au premier abord, le territoire néerlandais semblerait n'être qu'un simple prolongement occidental de la basse Allemagne : on dirait un pays sans frontières naturelles, séparé de l'empire voisin seulement par le hasard ou le caprice; mais, au contraire, le passage de l'une à l'autre contrée était jadis assez difficile, si ce n'est en suivant le cours du Rhin, et la Hollande était absolument distincte de l'Allemagne, plus encore que si la frontière avait été formée par une chaîne de montagnes. De même que tout le littoral du Hanovre, de l'Oldenbourg, du pays brêmois, du Schleswig-Holstein, la Hollande opposait à l'envahisseur une barrière de tourbières et de marécages, à travers lesquels nul ne pouvait s'aventurer sans guide; mais de plus que les Frisons Orientaux et que les Ditmarches, les Hollandais avaient, pour maintenir leur indépendance, le grand avantage d'habiter un territoire plus vaste, de forme plus compacte, accessible par moins de côtés, grâce à la position qu'il occupe à l'angle du continent d'Europe. A ses confins orientaux, la Hollande est protégée, sur plus de la moitié de sa longueur, par le cours de l'Ems, que continue le golfe du Dollart. Il est vrai que cette rivière coule à une certaine distance à l'est de la frontière politique; mais ce ne sont pas les eaux de l'Ems qui opposent aux communications un obstacle sérieux et qui pouvaient arrêter jadis la marche des

[1] Lothrop Motley, *Histoire de la fondation de la République des Provinces-Unies.*

armées : ce sont les immenses tourbières qui s'étendent à l'occident de l'Ems et qui jusqu'à nos jours sont en grande partie restées un désert. On sait que pour traverser ces vastes plaines, dont le sol spongieux vibre sous les pas en longues ondulations et menace de s'entr'ouvrir, les Romains eurent à construire des « ponts longs » ou planchers de chêne de plusieurs lieues de longueur, qui se retrouvent encore à 2 mètres au-dessous de la tourbe toujours croissante.

En dedans de cette zone de marais presque inhabités, de vastes terrains couverts de bruyères accroissent en maints endroits l'étendue de la région déserte, tandis que le Rhin et la Meuse, se ramifiant en de nombreuses branches, rendent les communications par la voie de terre tout à fait impossibles. Dans ces campagnes basses qui ont mérité à la contrée son nom de *Nederland* ou de « Pays-Bas », jadis « pays d'aval »[1], les rivières actuelles, où du moins les bateaux transportent les voyageurs de rive à rive, sont les moindres obstacles : les anciennes coulées sans profondeur, les petits lacs abandonnés dans les campagnes, les marais tortueux, les fosses de largeur inégale qui découpent le pays en d'innombrables figures géométriques, forment dans leur ensemble un labyrinthe inextricable à tout autre qu'à l'indigène ; même en vue des villes et des villages dentelant l'horizon de leurs tours et de leurs clochers, un étranger se perdrait en plein jour. Ce lacis de fausses rivières, de fossés et de canaux, telle est la défense naturelle de la Hollande, et fréquemment, pendant les guerres, les villes assiégées ont pu repousser au loin les assiégeants en coupant les digues de ceinture et en noyant le camp des ennemis. En outre, le territoire des Pays-Bas, si facile à inonder, était jadis complètement entouré d'une zone de végétation forestière. Au midi, les bois de la Campine, prolongement de ceux des Ardennes, à l'orient d'autres bois qui continuaient ceux de la forêt d'Hercynie, séparaient la Hollande de la Gaule et du pays des Germains ; à l'ouest, au nord, une ceinture de bois bordait le littoral et servait de barrière au sable des dunes ; les immenses halliers de Badahuenna s'étendaient sur la rive occidentale du lac Flevo. Il ne reste plus de ces forêts que des fragments peu considérables, mais qui font encore la beauté des alentours de la Haye et de Haarlem. D'après quelques auteurs, c'est à l'un de ces bois d'autrefois que la Hollande devrait son nom de Holtland (*Houtland*)[2]. Cette appellation, qui paraît avoir pris son origine au dixième siècle, ne s'appliquait d'abord qu'à la « terre boisée », où se trouvait alors la ville de Dordrecht ; mais elle s'étendit ensuite aux bords

[1] Auguste Schelen, *Patria Belgica*, III.
[2] Lubach, *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 4e vol. 1863.

de la Meuse, puis à toutes les parties de la Frise dont les comtes de Hollande se rendirent successivement les maîtres; maintenant elle ne s'emploie plus officiellement que pour deux des provinces de la Néerlande. Quant au sens de « terre creuse « (*hol land*) que l'on a donné au nom de Hollande, il répondrait fort bien à la situation de cette région basse, incessamment menacée par le flot de la marée et les crues des fleuves, mais il n'est pas justifié par les documents historiques.

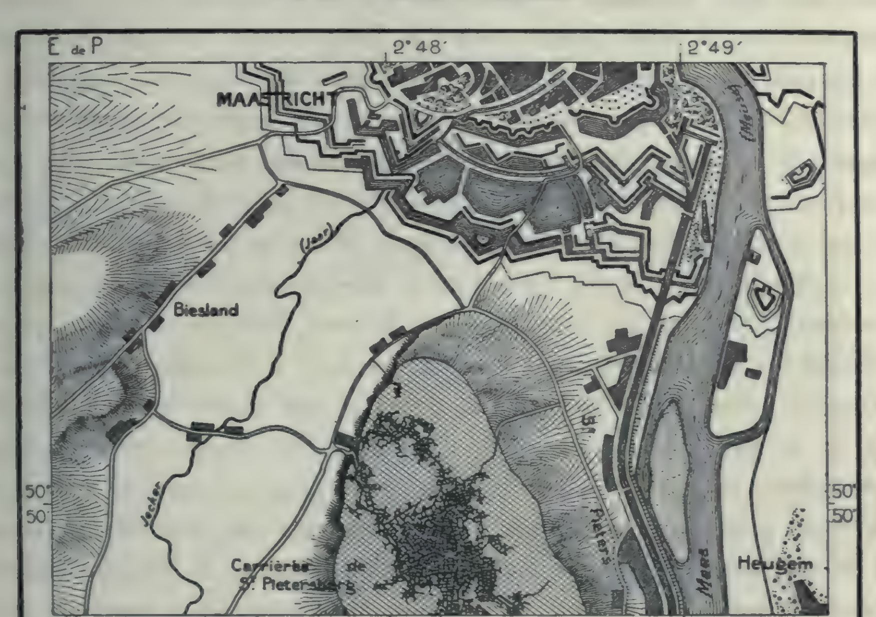
Quoique très-basse dans presque toute son étendue et n'ayant au-dessus de la mer, pour l'ensemble du territoire supérieur au niveau marin, qu'une altitude de 45 à 46 mètres [1], la Hollande se vante aussi d'avoir des monticules autres que les dunes de son rivage; elle a des rochers et des collines, elle a même ce qu'elle appelle ses montagnes, dans la partie méridionale du Limburg, appartenant géologiquement à une autre région que les Pays-Bas proprement dits. Dans cette étroite bande de terrain qui s'avance au sud, entre la Belgique à l'occident et la Prusse Rhénane à l'orient, se prolongent des chaînes de hauteurs comprenant diverses formations anciennes, des assises carbonifères aux roches crétacées. Au-dessous des croupes qui s'élèvent jusqu'à 160 et même à plus de 200 mètres de hauteur, près de Gulpen, de Vaals et de Fauquemont (Valkenburg), s'étendent les strates d'un bassin houiller dont le gouvernement fait exploiter les couches. Plus au nord, sous le sol uni des formations modernes, les sondages ont révélé l'existence d'un autre bassin houiller qui s'étend sur une largeur considérable et que l'on a exploré souterrainement jusqu'à 285 mètres de profondeur; mais on doute encore de l'importance économique de cette grande réserve minière [2].

A l'ouest de la Meuse, la Hollande partage avec la Belgique une « montagne », moins haute que celles de la frontière allemande, mais beaucoup plus connue : c'est, immédiatement au sud de Maastricht, le fameux Sint-Pietersberg ou « mont Saint-Pierre », percé d'un grand nombre de puits naturels et d'un labyrinthe de galeries artificielles. Il se compose de deux étages de formation crétacée, dont l'inférieur a été fouillé dans tous les sens, tandis que l'étage supérieur est resté comme un toit au-dessus des nefs d'un palais [3]. Si la montagne n'a rien de bien saisissant par la vigueur de ses lignes et la hardiesse de ses escarpements, l'intérieur de ses roches étonne par les prodigieuses carrières que le travail de l'homme y a creusées pendant et depuis les temps préhistoriques. Les galeries de l'immense

[1] Leipoldt, *Mittlere Höhe Europa's*.
[2] *Bulletin de la Société belge de Géographie*, n° 6, 1877.
[3] Houzeau, *Essai d'une Géographie physique de la Belgique*

crypte, les plus vastes de l'Europe, se prolongent sur un espace de plus de 200 kilomètres carrés, de Hollande en Belgique, jusque dans le voisinage de Liège et communiquent à la fois avec la vallée de la Meuse et avec celle de la Geer : on y compte plus de 16 000 avenues souterraines, et de nouvelles rues, des places, des carrefours, s'ouvrent chaque année dans la masse crétacée, dont les matériaux servent, suivant leur finesse et leur cohésion, soit à la sculpture ou à la construction des édifices, des perrés de rivières et des jetées, soit à l'amendement des terres : surtout en hiver, quand les

N° 41. — CRYPTES DE MAASTRICHT.



La colline de Sint-Pietersberg est représentée sur la carte comme si elle était coupée à mi-hauteur, au niveau du dédale des galeries.

1 : 25 000

0 — 1 kil.

travaux des champs sont interrompus, les carrières sont remplies d'une foule d'ouvriers, et des bateaux en grand nombre transportent le tuffeau de Maastricht dans toutes les villes de la basse Néerlande, où manquent la pierre et la marne. En temps de guerre et de révolution, les carrières du Pietersberg, trop vastes pour être assiégées, percées de trop d'ouvertures pour qu'il fût possible d'en asphyxier les habitants par la fumée, ont été un lieu de refuge pour des populations entières ; des batailles sanglantes s'y sont livrées. En 1815, de nombreux fugitifs vinrent y chercher un asile, et parmi eux Bory de Saint-Vincent, qui profita de son sé-

jour forcé dans ce monde souterrain pour l'étudier et le décrire. Bien avant d'avoir été explorées par ce savant, les cryptes du mont Saint-Pierre étaient déjà connues de tous les géologues à cause des fossiles de toute espèce qu'on y a trouvés, des animaux microscopiques aux grandes tortues et au gigantesque crocodile appelé *mosasaurus*, qui font la gloire des musées. D'autres carrières préhistoriques s'ouvrent dans les collines de la rive droite de la Meuse, sur les bords de la Geule ou Galoppe; on y voit aussi des galeries de plusieurs kilomètres de longueur[1].

Au nord des collines du Limburg néerlandais, la surface du sol, appartenant aux âges tertiaires et quaternaires, est beaucoup moins inégale; cependant elle n'a point l'uniformité d'un fond de mer récemment délaissé par les eaux. Les renversements et les failles des couches profondes se révèlent à l'extérieur par quelques collines et des mouvements de terrain, auxquels le contraste des campagnes basses et des eaux donne une apparence pittoresque. Une chaîne de hauteurs se prolonge dans l'étroite péninsule qui sépare, à Nimègue, le cours de la Meuse et celui du Rhin. Même dans le delta rhénan, entre l'IJssel et le bras principal du fleuve, au nord d'Arnhem, s'élèvent les coteaux de la Veluwe, longues chaînes, qu'embellissent les bois, les jardins, les prairies dans le voisinage d'Arnhem et des autres villes, mais qui partout ailleurs sont couvertes de bruyères : c'est là le pays par excellence des abeilles; un bourg de la Veluwe, Veeneendaal, est devenu pour la Hollande le principal marché des ruches et de leurs produits. D'anciennes dunes, dont le sable affermi s'est recouvert de végétation, parsèment aussi la Veluwe et même en certains endroits forment de véritables massifs de collines. Il y existe aussi quelques monticules mouvants : près d'Otterlo, une rangée de dunes mobiles couvrait naguère un espace de plus de 4000 hectares, et la moindre dénudation du sol y causait le déplacement des sables dans le sens de l'est, sous l'influence du vent dominant[2]. Jadis un « comte des sables » (*zandgraaf*) était chargé de prendre des mesures de précaution contre le fléau; mais on n'a plus besoin de ses services depuis que les dunes ont été fixées par des plantations de sapins. Le sol néerlandais ne prend une horizontalité parfaite que dans la région basse des marécages et des polders que pourraient noyer les eaux de la haute marée, si les digues venaient à se rompre soudain. Même au-dessus de ces terres basses se montrent quelques buttes insulaires : telles les hauteurs d'Amersfoort, dans la province d'Utrecht, celles du Gooiland, près d'Amsterdam, la butte du Château, au milieu de la

[1] Bauduin, *Notes manuscrites.*
[2] E. de Laveleye, *Néerlande, Études d'économie rurale.*

ville de Leyde, et les « montagnes » sur lesquelles est bâtie Bergen-op-Zoom.

Les blocs erratiques, les sables, les limons charriés par les glaces et les

N° 42. — ZONES D'ALTITUDE DE LA NÉERLANDE.



courants d'eau ont contribué pour une grande part à former ces coteaux du sol de la Hollande : tous les débris grossiers qui recouvrent la surface du

territoire, de Groningue à Tilburg, sont les fragments de montagnes démolies par les météores. C'est de plusieurs centres de dispersion que les roches menuisées ont été portées sur la Hollande. Par la vallée de la Meuse sont venus les quartz et les grès des Ardennes, que l'on retrouve jusqu'aux environs de Bois-le-Duc. Les courants du Rhin ont apporté, parmi d'autres débris, des graviers provenant des volcans du Siebengebirge. Les plaines de la Drenthe et de l'Overijssel, certaines parties de Groningue, de la Frise et même les fonds submergés qui séparaient autrefois le Zuiderzee de l'Océan, l'îlot d'Urk et même Texel, sont couverts de débris d'origine scandinave. Ainsi que le dit le géologue Staring, Charles XII aurait aussi bien pu revendiquer le territoire de la Neerlande, comme un débris de la Norvège, que le fit plus tard Napoléon, comme une alluvion du Rhin. Sur les frontières communes des trois grands territoires de déblai s'entremêlent des sables et des gravois de provenance diverse, les courants n'ayant cessé de se déplacer de droite et de gauche pendant le cours des temps. La plupart des ondulations du sol que forment ces terrains de transport sont parallèles les unes aux autres; c'est ainsi que dans la Veluwe, entre Arnhem et Wageningen, elles se dirigent dans le sens du nord-est au sud-ouest, et les vallées qui les séparent sont creusées en sillons à double versant, où les ruisseaux, partant d'un faîte commun, coulent en sens inverse, au sud-ouest vers le Rhin, au nord-est vers l'IJssel[1].

Les blocs erratiques épars à la surface et au milieu des sables de transport ont beaucoup diminué depuis les temps historiques. Un grand nombre de pierres ont autrefois servi à l'érection des monuments grossiers mégalithiques, et depuis on n'a cessé de les employer, suivant leurs dimensions et leur composition chimique, à la construction des édifices, à l'empierrement des routes, à la fabrication de la chaux. Cependant la quantité de ces fragments de roches était si grande, qu'on en trouve encore beaucoup en ouvrant la moindre tranchée : naguère, avant que

[1] Hauteurs principales de la Néerlande, non compris les dunes du littoral :

Bescheilberg ou Ubachsberg, près de la frontière belge	210	mètres.
Vaalserberg, près de Vaals, à l'ouest d'Aix-la-Chapelle	198	»
Sibberberg, près de Fauquemont ou Valkenburg	150	»
Sint-Pietersberg, près de Maastricht	125	»
Imbosch, près de Dieren, à l'ouest de l'IJssel	110	»
Hettenheuvel, près de 's Heerenberg	105	»
Wiesselschebosch, près d'Apeldoorn	105	»
Meerwijk, près de Nimègue	97	»
Rouwenberg, près de Dieren, à l'ouest de l'IJssel	85	»
Laarderhoogte, près de Naarden, dans le Gooiland	32	»
Amersfoorterberg (Utrecht)	20	»

l'origine de ces blocs n'eût été expliquée dans les écoles aux paysans néerlandais, ceux-ci croyaient à la croissance spontanée des pierres dans le sable qui les entoure[1]. Partout les collines et les landes de ces régions se distinguent des dunes du littoral par les cailloux cristallins et les grains grossiers de leur sable ; en outre, elles renferment toujours, à une certaine profondeur, une couche d'alios pareille à celle des landes françaises et provenant aussi de la décomposition des bruyères qui croissent en abondance sur ces terres peu fertiles : l'alios contient fréquemment du fer, mais en aucune partie de la Hollande ce minerai ne se rencontre en assez forte proportion pour qu'il soit utile de l'exploiter.

Les régions de la Néerlande dont les terrains ont disparu avant la période actuelle sous les débris des roches triturées, sont revêtues de tourbe sur de grandes étendues. La Frise méridionale et la province de Groningue ont des tourbières occupant des milliers d'hectares en surface ; dans la Drenthe, où elles forment la frontière hollandaise, du côté de l'Allemagne, ces masses de végétaux carbonisés se prolongent sur un territoire beaucoup plus vaste encore ; on voit aussi des plaines tourbeuses très-considérables dans l'Overijssel et dans la Gueldre ; la région du Brabant septentrional connue sous le nom de Peel n'était jadis qu'une immense prairie tremblante entourée en grande partie par les landes sèches de la Campine (*Kempen*). Autrefois la surface des tourbes était bien plus vaste encore dans toute la Hollande orientale : ce que l'on en voit n'est qu'un reste des anciennes solitudes ; les rivières qui traversent le pays, les vallons qui plissent les bords du plateau, les chemins que l'on a tracés de village à village, et surtout les canaux qui coupent le pays, ont permis au cultivateur d'attaquer la tourbière sur mille points à la fois et de la diviser en d'innombrables fragments qui diminuent chaque année d'étendue.

Les troncs d'arbres, chênes, bouleaux et pins, trouvés en si grand nombre dans l'épaisseur des tourbes, prouvent que la surface de ces contrées, dont la végétation normale consiste maintenant en mousses et en bruyères, était couverte de forêts. Les planches des *pontes longi* que l'on retire de la tourbe rappellent en même temps et l'œuvre des Romains, et les bois qui ombrageaient la contrée ; car les troncs d'arbres nécessaires à de pareils travaux n'auraient pu être apportés de loin : c'est dans le pays même qu'on les avait abattus. Cependant toutes les forêts du pays avaient disparu au commencement du dernier siècle, lorsque les premières tentatives de reboisement eurent lieu sur quelques vastes domaines de la

[1] Staring, *Voormaals en Thans*, p. 93.

province de Noord-Brabant. Dans le pays de Gueldre, on ne s'occupa de nouvelles plantations qu'au temps de la domination française, et c'est encore plus tard que l'on se mit à reboiser des landes, dans l'Overijssel et la Drenthe[1]. Les pins, dont on trouve les débris en si grande quantité dans les tourbières du pays, n'appartenaient plus, pendant la période historique, à la flore normale de la Hollande, et ce n'est pas sans peine que l'on parvint à les acclimater, de manière à en former des forêts. Ainsi, des changements réels de climat ont eu lieu dans la contrée depuis la disparition des bois engloutis dans les tourbières, puisque des plantes, jadis indigènes, étaient devenues étrangères.

Il est arrivé fréquemment, soit par l'incurie des ouvriers, soit par toute autre cause, que des tourbières ont pris feu, et souvent l'incendie a duré pendant des semaines avant qu'on ait pu l'arrêter en creusant le sol tout autour du foyer. Un lac que l'on voit dans la Frise, non loin du Zuiderzee, occupe, d'après la tradition, la place d'une tourbière brûlée. On raconte aussi qu'en 1593, pendant les guerres contre l'Espagne, les Hollandais mirent le feu à une chaussée que les ennemis avaient construite à travers les marais et leur barrèrent ainsi la route[2]. Autrefois, la seule manière de préparer le sol à la culture était, en Hollande comme dans le nord de l'Allemagne, d'allumer les tourbières après les périodes de sécheresse, pour semer ensuite du sarrasin dans les cendres, et l'on n'a pas encore complètement abandonné cette méthode barbare, qui a pour conséquence de volatiliser sans bénéfice presque tous les sels nutritifs du sol et de répandre des nuages d'âcre fumée sur des contrées entières. Toutefois, dès le seizième siècle, les Hollandais imaginèrent une meilleure méthode de culture des tourbières en creusant des canaux navigables, qui se ramifient en innombrables veinules dans les chantiers mêmes d'où l'on extrait les tourbes : grâce à ces canaux, les paysans peuvent facilement nettoyer le sol de toute la couche de végétation qui le recouvre, mélanger au terrain les amendements nécessaires et le revêtir de moissons. De cette manière rien n'est perdu : la grande mine à ciel ouvert est exploitée en entier. En 1858 déjà, Staring évaluait à plus de 200 millions de francs le prix de tout le combustible d'une tourbière de 20 000 hectares et d'une profondeur moyenne d'un mètre. Depuis cette époque, la valeur de la tourbe n'a cessé de s'accroître, tandis que la quantité en a beaucoup diminué : la croissance annuelle des tourbières est loin de réparer les vides qu'y fait le travail de l'homme.

[1] Staring, *Voormaals en Thans.*
[2] Alph. Esquiros, *La Néerlande et la vie hollandaise.*



TOURBIÈRE BASSE. — ENVIRONS DE DORDRECHT



On ne saurait douter que dans un petit nombre de générations la tourbe des hautes landes, de plus en plus activement utilisée par l'industrie, ne disparaisse complètement de la Hollande[1]. Les marais de Peel, qui avaient naguère près de 50 kilomètres de long sur 15 kilomètres de large, ont été réduits des trois quarts en étendue[2]. L'agriculture envahissante efface les contrastes entre les diverses régions, de même que les populations se rapprochent et se mêlent, perdant peu à peu ce qu'elles avaient de trop fruste dans leurs caractères distinctifs.

Si les « tourbes hautes » (*hooge veenen*) diminuent rapidement en étendue, les « tourbes basses » (*lage veenen*) du littoral se réduisent beaucoup plus lentement sous les efforts des cultivateurs; même en certains endroits, elles sont devenues une véritable couche géologique faisant désormais partie intégrante de l'enveloppe terrestre. Sous les dunes de la côte s'étendent des couches de tourbe, que la pression a transformée en masses solides; ailleurs, on les trouve à diverses profondeurs sous des assises d'argile ou sous des terrains depuis longtemps changés en campagnes arables; les sondages les ont aussi rencontrées sous le fond marin dans le voisinage des côtes. Le fond des lacs de la Frise et des autres provinces orientales est presque partout formé de tourbe; l'eau qui les emplit, saturée de tannin, est d'une nuance violette ou même noirâtre, contrastant singulièrement avec la verdure des roseaux et des prairies du bord[3]. Dans une pareille région une grande partie du sol est formée de masses spongieuses, qui s'élèvent et s'abaissent avec les inondations; les prairies, soutenues par des eaux cachées, frémissent sous les pas; ainsi que le dit un proverbe local : *het land leeft*, « la terre vit ». Les îles flottantes composées de débris végétaux sont nombreuses dans les lacs, et parfois elles voyagent de rive à rive, poussées par les tempêtes. Même pendant la période historique, depuis que les contours des lacs et des marécages de la Hollande sont à peu près fixés, on n'a cessé de voir des exemples de terres voyageuses, connus sous le nom de *drijftillen* en Frise et *rietzoden* en Hollande. En 1509, une prairie flottante, sur laquelle paissaient quelques vaches, fut entraînée d'un bord à l'autre du Dollart. Elle vint s'échouer sur le Rheinderland, dans la province de Groningue, sans qu'il fût arrivé malheur à un seul des animaux pendant l'étrange traversée[4]. Les paysans

[1] Production de la tourbe en Hollande pendant l'année 1864, dernière année où l'accise a été perçue : 42 000 000 tonnes. (Kuyper, *Notes manuscrites.*)

[2] Rijkens, *Aardrijkskunde van Nederland.*

[3] H. Havard, *La Hollande pittoresque; les Frontières menacées.*

[4] G.-A. Venema, *Veranderingen welke onze Zeekusten hebben ondergaan.*

s'emparent des prairies flottantes et les découpent en radeaux qu'ils amènent à l'époque des crues dans les mares dont ils veulent exhausser le sol. Les ingénieurs se servent aussi des drijftillen pour leurs grands travaux

N° 43. — ALLUVIONS ET TOURBIÈRES DE LA NÉERLANDE.

D'après Staring — C. Perron

Alluvions — Basses tourbières — Hautes tourbières

1 : 2,500,000

0 — 100 kil.

hydrauliques. Ainsi les coffres des jetées du Zwolschediep, qui s'avancent à près de 6000 mètres dans le Zuiderzee, ont été remplis de ces gazons flottants, extraits de lacs du voisinage, les Wannerperveen : après avoir divisé ces îles en lanières de 15 mètres de long et de 2 mètres de large,

quatre hommes se plaçaient sur ce radeau spongieux et l'amenaient jusqu'aux jetées, où il était coulé sur place, chargé de grosses pierres [1]. Mais combien de lacs tourbeux ont été déjà vidés, laissant au fond une couche de plantes desséchées, que les maraîchers emploient comme engrais en défonçant le sol pour y établir leurs jardins! C'est ainsi qu'aux portes mêmes d'Amsterdam une ancienne tourbière profonde, le Diemermeer ou Watergraafsmeer, nettoyée de 1626 à 1629, forme maintenant un creux situé à 4 mètres et demi de profondeur au-dessous du niveau de l'IJ : une digue hérissée de pompes d'assèchement défend l'ancienne lagune tourbeuse contre la pression de la mer voisine [2].

Les tourbes basses, dont l'épaisseur moyenne est de 4 mètres dans la Hollande proprement dite et de 2 mètres seulement à l'ouest du Zuiderzee, ne renferment pas les mêmes espèces de bois que les tourbes hautes. On y rencontre beaucoup de noisetiers, plante qui de nos jours est rare dans le pays; les troncs de saules, de bouleaux et de frênes, que ne contiennent pas les autres tourbières, se trouvent fréquemment dans les *veenen* du littoral, tandis que les pins en sont absents. C'est un fait remarquable que, par l'effet de l'ébranlement imprimé aux couches superficielles des tourbières, les fûts engloutis remontent peu à peu : on voit les plantes se flétrir par degrés au-dessus de l'endroit où l'arbre est enfoui, puis tout à coup celui-ci vient affleurer à la surface, comme un crocodile sortant de la vase, et on peut le retirer sans peine [3]. Des restes d'animaux, des objets travaillés par l'homme ont été aussi découverts en grand nombre dans le sol mouvant des tourbières, et tous les musées de la Hollande renferment de ces curieux débris. Les coquillages, qui se trouvent en véritables amas dans les couches de mousses carbonisées, appartiennent tous à des espèces d'eau douce, preuve que la mer n'a été pour rien dans la formation des tourbes. Cependant, si nombreuses ont été les oscillations du littoral dans les Pays-Bas, qu'un simple fossé creusé dans un fond de marais à moins de 2 mètres de profondeur traverse jusqu'à sept couches différentes; dans la tourbière belge de Guemps, à laquelle ressemblent beaucoup de *lage veenen* hollandaises, quatre strates de tourbe déjà formée ou en formation alternent avec une couche fluviatile et deux couches renfermant des coquilles de mer [4]. La plupart des tourbières

[1] E. de Laveleye, *Néerlande, Études d'économie rurale.*
[2] Staring, *Voormaals en Thans.*
[3] Staring, même ouvrage.
[4] Henri Debray, *Étude géologique et archéologique de quelques tourbières du littoral flamand*, citée par M. Ernest Desjardins dans une note manuscrite.

du littoral ont été envahies par les eaux marines et s'en sont imprégnées en si grande quantité, que pendant longtemps on avait l'habitude de les brûler pour en extraire le sel[1]. Les Zélandais ne renoncèrent à cette industrie que dans les derniers siècles, quand il leur fut impossible de soutenir la concurrence des marins qui apportaient le sel de France, de Portugal et d'Espagne.

II

La salinité de certaines tourbières du littoral est l'un des faits nombreux qui témoignent de l'alternance des eaux douces et des eaux salées sur le sol de la basse Néerlande. Les fouilles et les sondages que l'on a faits en diverses parties du territoire racontent le conflit qui se continue de siècle en siècle entre la Terre et l'Océan, pour la possession de ce domaine, pendant les dernières périodes géologiques. Un puits creusé à Gorinchem, sur le bord de la Meuse, n'a traversé, jusqu'à 120 mètres de profondeur, que des couches pleines de coquillages marins contrastant avec les assises supérieures où se trouvent les débris d'animaux terrestres et d'eau douce[2]. De même, en creusant les docks d'Amsterdam, on a rencontré sous la terre ferme d'anciennes plages où les coquilles d'espèces marines, appartenant à l'époque actuelle, se trouvent en quantité considérable et où sont épars les restes de baleines échouées; une des strates qui s'étendent au-dessous de la capitale est tellement remplie de petits organismes d'origine marine qu'on lui a donné le nom d'argile à diatomées[3]. Le forage d'Utrecht, pratiqué dans le sol d'une place de la ville pour la recherche d'une nappe artésienne, et poussé (1878) jusqu'à la profondeur de 368 mètres, est à 55 kilomètres en droite ligne du rivage actuel de la mer; pourtant la sonde a ramené des témoignages du séjour qu'y faisaient autrefois les eaux marines. A 134 mètres au-dessous de la surface, après avoir traversé une couche d'argile d'environ 40 mètres d'épaisseur qui fut apportée jadis par les courants des fleuves, les instruments de forage sont entrés dans des assises coquillières où ne se rencontrent que des espèces appartenant à la faune marine actuelle; de 164 à 169 mètres, des coquilles terrestres et d'eau douce sont mêlées aux mollusques marins, ce qui provient sans doute, pense M. Harting, de ce que le rivage de la mer affleurait alors à ce niveau : depuis cette époque, le sol de cette partie de la Hollande s'est donc abaissé de 169 mè-

[1] A. de Laveleye, *Affaissement du sol et envasement des fleuves*
[2] Staring, *Voormaals en Thans.*
[3] Harting, *De Bodem onder Amsterdam, Verhandelingen van het Instituut van Wetenschappen*, 1852.

tres. Plus bas, jusqu'à 219 mètres de profondeur, les coquilles marines sont encore celles des mers actuelles; mais au-dessous elles se mêlent à des espèces plus anciennes. Là commence probablement une formation pliocène, analogue aux dépôts sableux de Belgique auxquels Dumont a donné le nom de « système scaldisien[1] ».

De nos jours, l'homme établi sur le sol en des demeures stables a fixé par des digues les contours de la terre ferme qui porte ses maisons et ses cultures; mais si les forces de la nature étaient laissées à elles-mêmes, toute la région de la basse Hollande deviendrait aussitôt une terre indécise que les eaux de la mer disputeraient aux alluvions des fleuves. Il est vrai que l'Océan, soulevant les sables de ses bas-fonds, dresse lui-même un rempart de dunes sur les plages et fixe de cette manière ses propres limites; mais ces amas sablonneux obstruent le lit des rivières et les forcent à s'étendre latéralement en lacs ou en marécages. Que la pression de ces eaux intérieures s'accroisse, et le cordon littoral peut être rompu, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, suivant le volume de l'eau débordée, la force et la direction des tempêtes qui les aident à se chercher une nouvelle issue. Là où de larges estuaires ne pénètrent pas au loin dans l'intérieur, l'appareil des dunes se reforme et les fleuves retenus se changent encore en lacs pour s'écouler de nouveau en courants temporaires : la terre et les eaux se mêlent et se confondent : l'eau n'est que de la vase, et la terre est fluide. En maints endroits, on peut reconnaître quelles étaient autrefois les dimensions des bassins d'eau saumâtre que le cordon des dunes retenait dans l'intérieur comme les *haff* de la mer Baltique : les fonds d'argile et les couches de coquillages que l'on rencontre à 5 mètres au-dessous de la surface indiquent même l'ancienne profondeur de ces estuaires. Les coquilles que l'on y trouve ne sont pas les espèces de la mer libre, mais elles sont identiques à celles des estuaires zélandais et du Zuiderzee[2].

Le sol de la basse Hollande, que les eaux de la mer et des fleuves ont tour à tour recouvert, a gardé, du moins en apparence, l'horizontalité d'une nappe liquide. Dans ces campagnes comme sur l'Océan, la surface est si égale que la courbure de la planète se reconnaît distinctement : en voguant sur le grand canal de Noord-Holland, on aperçoit les toits pointus des moulins de Zaandam et de Zaandijk, longtemps avant d'en distinguer les galeries circulaires et les maisons qui sont à leur base ; les grandes fermes entourées d'arbres que l'on aperçoit au loin en parcourant la basse Frise ressemblent à des îles de verdure. Le sol n'a qu'une pente insensible, et

[1] Lettre de M. Van Riemsdyk à M. Dewalque, communiquée par M. Quarles van Ufford.
[2] Staring, *Voormaals en Thans*.

les fleuves qui le traversent et que contiennent maintenant de fortes levées, pourraient s'écouler librement dans tous les sens, si leurs riverains voulaient les déverser à droite ou à gauche : on peut dire que toute la région basse de la Hollande est leur lit naturel; il n'est pas une partie de ces campagnes où n'aient passé les eaux courantes. Il serait donc bien difficile de suivre les divagations des rivières hollandaises : ces cours d'eau se sont promenés dans toutes les régions du territoire. Même dans l'île d'Urk, située maintenant au milieu du Zuiderzee, on a voulu reconnaître l'ancien cours de quelque bras du Rhin ou de l'IJssel : des infusoires d'eau douce découverts dans les tourbes de l'île, sous une couche d'argile alluviale, rappellent que là passa jadis une rivière, engloutie par les flots du golfe avec les plaines qu'elle arrosait[1].

Au commencement de la période historique, le Rhin, le *Rhenus bicornis* de Virgile, qui pénètre sur le territoire hollandais à l'altitude de 15 à 18 mètres, suivant le débit des eaux, se divisait comme de nos jours en deux branches principales : mais les auteurs anciens parlent aussi de ramifications plus nombreuses. Le grand bras, celui de gauche, avait le nom de Helius ou Waal, qu'il porte encore aujourd'hui, et, de même que pendant la période actuelle, il s'unissait à la Meuse pour se jeter avec elle dans la mer par une large embouchure. Pline, Tacite et d'autres écrivains mentionnent également un bras qui conservait son nom jusqu'à la mer et que l'on croit avoir été le « vieux Rhin » de Leyde. Quant au bras du Rhin qui se jetait dans le lac Flevo, faut-il y voir, suivant l'opinion généralement adoptée depuis Cluvier, l'*Oude IJssel* ou « Vieille IJssel », réunie au grand Rhin, en amont d'Arnhem, par le canal artificiel que fit creuser Drusus, le père de Germanicus et de Claude, ou bien la *fossa Drusiana* devrait-elle être cherchée dans une autre partie de la Néerlande? Il est certain que toute la plaine dans laquelle coule actuellement la branche du Rhin que l'on croit avoir été l'ancien canal est une large campagne d'alluvions rhénanes, bordée à l'ouest par les versants réguliers du plateau de la Veluwe et se relevant à l'est en pente douce vers des terres qui sont en moyenne à 12 mètres au dessus de la rivière. Nulle part on ne peut y reconnaître les talus d'une coupure, qui naturellement eût été assez étroite pour une tranchée de cette profondeur, et d'ailleurs les nombreux ruisseaux, les rivières même qui descendent vers l'IJssel, s'unissent de part et d'autre à ce fleuve, non par de brusques confluents, mais par des lits de forme normale, gracieusement infléchis dans le sens de la vallée. Si le canal a été

[1] Alph. Esquiros, *La Néerlande et la vie hollandaise.*

MOULINS DE ZAANDAM

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de M. Quéval.



creusé dans la partie du delta où on le cherche, il n'a fait que traverser d'anciennes alluvions rhénanes, ainsi que le démontrent la nature même du sol et l'aspect des terrains. De même, l'Oude IJssel, qui coule parallèlement au grand Rhin, des campagnes de Wesel à Doesborg, paraît n'être autre chose qu'un ancien lit du Rhin : c'est là qu'aurait passé le fleuve avant de se détourner à gauche vers la basse Hollande et la Meuse. Quelques

N° 44. — BIFURCATION DE L'IJSSEL ET DU RHIN.



auteurs ont pensé que le canal de Drusus, qu'il creusa pour gagner la mer du Nord avec sa flotte, réunissait la branche rhénane de l'IJssel, alors existante, au cours du Vecht Drenthois, car ce fleuve, beaucoup plus développé qu'il ne l'est de nos jours, s'écoulait directement vers les golfes de la Frise par l'ancien bras de mer du Middelzee, que l'on reconnaît encore sans peine entre les deux anciennes îles de Westergoo et d'Oestergoo[1].

[1] Arends, *Physikalische Geschichte der Nord-See Küsten ;* — Belpaire, *Plaine maritime depuis Boulogne jusqu'au Danemark ;* — Staring, *Voormaals en Thans.*

Même à une époque toute récente, le lieu de bifurcation du Rhin s'est déplacé, en partie par l'intervention de l'homme. Au commencement du dix-huitième siècle, le fleuve se divisait en deux branches sur le territoire allemand, au fort appelé Schenkenschanz; mais la branche méridionale s'accroissant d'année en année aux dépens de celle du nord, on dut rétablir l'équilibre en creusant à 10 kilomètres plus bas, en pays hollandais, un canal de dérivation entre le grand bras ou Waal et le petit bras ou Neder-Rijn. La percée se fit en amont du village de Pannerden, mais le Waal continuant de recevoir pendant la période de crue une trop grande abondance d'eau, de nouveaux travaux réglèrent exactement la masse liquide qui devait revenir aux deux branches du fleuve, divisées par une longue jetée en pierre. Le Waal reçut les deux tiers de l'eau rhénane, tandis qu'un tiers était réservé au canal de Pannerden, qui garde le nom du Rhin, sans être le véritable fleuve. En outre, l'ancien lit du nord fut barré, en aval de Schenkenschanz, par une digue submersible, permettant aux eaux de s'y déverser latéralement, dès qu'elles ont dépassé de 2 mètres le niveau moyen. D'autres déversoirs ménagés au delà de Pannerden aident à régler les eaux de crue et à maintenir dans les deux lits la proportion normale fixée par la convention de 1771.

Le Neder-Rijn, emportant ainsi le tiers du flot rhénan, ne garde cette masse d'eau que sur l'espace de 10 kilomètres environ. Près du village de Westervoort, à l'est d'Arnhem, il se divise en deux bras, dont la part relative a été également réglée au dix-huitième siècle, à un tiers pour l'émissaire de droite, aux deux tiers pour le courant principal, qui, cette fois, garde le nom de Rhin. La branche qui s'en échappe est l'IJssel de Gueldre, dont les eaux tortueuses vont rejoindre le Zuiderzee par un delta que de nombreux canaux unissent à la bouche du Vecht. Quant au Neder-Rijn, il coule directement à l'ouest, mais il ne garde toutes ses eaux qu'en temps d'étiage ou de portée moyenne : pendant les crues, plusieurs déversoirs établis à Wageningen, en aval des collines de la Veluwe, rejettent une partie de l'eau surabondante dans le lit de l'Eem, et par cette rivière dans le Zuiderzee, tandis qu'une autre partie va rejoindre le Waal par des écluses ouvertes dans les digues de Culemborg

Mais déjà en amont de cette ville, à Wijk bij Duurstede, le Rhin a perdu son nom pour prendre celui de Lek. Le cours d'eau qui conserve le nom du grand fleuve reçoit ses eaux seulement par des écluses ouvertes dans la levée latérale du fleuve et fermées à volonté : c'est le Kromme Rijn, « Rhin tortueux », qui passe dans la ville d'Utrecht; il se ramifie en de nombreux canaux, qu'un reste de courant permet d'appeler des rivières :

tels sont le Vecht d'Utrecht et l'Amstel, au bord duquel s'est élevée la capitale de la Hollande. A l'ouest d'Utrecht, le Rhin, changé lui-même en un canal au flot très-lent, mais ayant du moins gardé l'apparence d'un fleuve par ses nombreux détours, s'écoule directement vers la mer. Dès l'époque romaine, cette partie du Rhin s'étalait latéralement en marécages, puisque le Romain Corbulon, pour occuper ses soldats, fit creuser du Rhin à la Meuse, parallèlement à la mer, un canal de dégagement où l'on croit reconnaître l'*Oude Vliet* ou la « Vieille Coulée », qui passait par Delft et Maassluis[1]. Mais ce canal s'obtrua bientôt; depuis un millier d'années[2] le flot affaibli du Rhin de Leyde ne suffisait plus à percer la ligne de dunes qui borde l'Océan à l'ouest de Katwijk, et la plus grande partie de ses eaux s'étalait en marécages qui menaçaient de s'unir en une seule mer intérieure avec le lac de Haarlem. Pour assécher et assainir le sol, on ouvrit en 1571 une issue à l'eau du Rhin à travers les dunes; mais les sables s'amassèrent de nouveau et fermèrent l'embouchure. C'est au commencement de ce siècle, en 1806, que l'ingénieur Conrad réussit à creuser au vieux Rhin un lit stable, que des écluses énormes, considérées naguère comme un des triomphes de l'art, garantissent des invasions de la mer aussi bien que de celles des sables. Les écluses sont fermées à marée haute et ne laissent passer qu'aux heures de reflux l'eau du Rhin, appelé aussi « Coulée de la Potence » (*Galge Water*). Le débit total du vieux Rhin, mesuré par les éclusées, a été de 1 243 100 000 mètres cubes pendant huit ans[3] : cela ne fait pas 4 mètres par seconde, pas même la cinq centième partie du Rhin.

Le Lek est du moins en grande partie d'origine artificielle. On y voit la fosse que Civilis fit creuser en l'an 71 de l'ère commune et qui rejeta vers la gauche le courant principal du Rhin médian[4]. Depuis cette époque, le Lek, qui parcourt une terre alluviale, a maintes fois changé son cours en déroulant ses méandres à droite ou à gauche de l'ancienne coupure; en outre, des écluses jettent une partie de ses eaux dans le Waal, et il communique avec de nombreux canaux qui furent autrefois des coulées naturelles. Le cours d'eau dit IJssel de Hollande (*Hollandsche IJssel*) et qui ser-

[1] Cluvier; — Ernest Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, I.
[2] Staring, *Voormaals en Thans.*
[3] Débit du Rhin, par seconde :

Eaux basses	1 000 à 1 200 mètres		
» moyennes.	1 975	»	d'après Marchal
» de crue	8 000 à 10 000	»	

(Kuyper, *Notes manuscrites.*)

[4] Ernest Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, I.

pente dans les campagnes de Gouda, au nord-est de Rotterdam, a conservé son aspect d'ancienne rivière; pourtant il coule alternativement dans l'un et dans l'autre sens, descendant vers la « Meuse » de Rotterdam, ou en recevant de l'eau, suivant les oscillations du flux et du reflux. L'IJssel de Hollande sert aussi à double fin, d'après les saisons. En temps d'hiver, il reçoit l'eau surabondante des prairies riveraines, tandis qu'il les arrose en été par un appareil de vannes et de rigoles [1].

En aval de la bifurcation de Pannerden, le Waal, c'est-à-dire le véritable Rhin, garde toute la masse de ses eaux. Récemment il jetait une partie considérable de son courant dans la Meuse par-dessus l'isthme étroit où s'élève la forteresse de Sint-Andries; mais depuis 1856 le lit des deux fleuves a été régularisé par de solides barrages : un simple canal de navigation a remplacé l'ancien émissaire, et le Waal, gardant son individualité fluviale, continue son cours jusqu'à Woudrichem, où il reçoit la Meuse, dont la masse liquide est en moyenne dix fois moins abondante; à l'époque romaine, ce fleuve continuait de se diriger vers l'ouest en suivant à peu près le lit occupé maintenant par l'Oude Maasje, c'est-à-dire « Ancienne Meuse », puis, au delà des plaines qui sont devenues les terres noyées du Biesbosch, il allait rejoindre l'estuaire rhénan. A l'ouest de la jonction actuelle, le nom de la Meuse reparaît en maints endroits sur les cartes et dans l'usage populaire. Ainsi le bras qui passe entre Rotterdam et l'île d'IJsselmonde est appelé « Meuse » et l'estuaire qui baigne le rivage septentrional de l'île de Voorne est aussi une « Meuse » dans le langage des marins : mais presque toute l'eau de la Meuse, mêlée à celle du Waal, va rejoindre le flot marin dans les canaux du Biesbosch, dans le Hollandsche Diep et le Haringvliet. A Rotterdam l'eau mêlée du Lek, du Waal et de la Meuse, est encore buvable; elle n'est un peu salée que pendant le flot, qui fait refluer les eaux jusqu'à une centaine de kilomètres dans l'intérieur [2]. Quant au Haringvliet et aux grands estuaires de la Zélande auxquels on a donné l'appellation de « Bouches de la Meuse », ils ne sont autre chose que des bras de mer : ils n'ont des fleuves que le nom.

Toutefois, si la « Meuse » de Rotterdam n'est plus la Meuse et si le « Rhin » de Leyde n'est plus le Rhin, ces noms n'en ont pas moins une grande importance au point de vue historique, car ils sont le meilleur témoignage du déplacement qu'a subi le cours des fleuves depuis que l'homme civilisé s'est établi dans la contrée. Le Rhin et la Meuse, de

[1] A. Lavertujon, *Bulletin de la Société de Géographie*, oct. 1872.
[2] Kuyper, *Notes manuscrites*.

PL. III Nouvelle Géographie universelle T. IV.

COURS INFÉRIEU



C. Perron, d'après la Carte du Bureau topographique.

Sables qui couvrent et découvrent

Profondeurs de

EUSE ET DU RHIN

Paris - Hachette & Cie

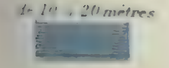
4°

DREYTHE
Dedemsvaart
Vecht
UIDER ZEE
Kampen
Ijsselmuider
Zwart Water
Zwolle
Ijssel
Marken
Elburg
Windesheim
Almelo
SALLAND
Harderwijk
Grift
Schipbeek
Deventer
Het Loo
Apeldoorn
Nijkerk
Eem
VELUWE
Amersfoort
Zutphen
TWENTHE
recht
de Dieren
Ijssel
Rijn
Veenendaal
Doesborg
Wijk bij Duurstede
Neder Rijn
Wageningen
Arnhem
Westervoort
BETUWE
Waal
Oude Ijssel
Doetinchen
Tiel
Pannerden
Vx Rhin
St Andries
Nimegen (Nimègue)
Schenkenschanz
Emmerich
Waal
Maas
MAASLAND
(Meuse)
Rijn
Grave
's Hertogenbosch (Bois le Duc)
DE PEEL
(Rhin)
Wesel
Geldern
Eindhoven
Venlo
Maas (Meuse)
Crefeld
L'Escaut
Meuse
Weert
Roermond

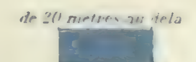
52°
30'
51°
30'
6°

Imp. Fraillery, 3 rue de Cluny _ Paris

de 10 à 20 mètres



de 20 mètres au delà



20 Kil

même que l'Escaut, ont également dévié vers la gauche et leur tendance est de se porter de plus en plus au sud, quoique le mouvement de la Terre dans le sens de l'occident à l'orient ait pour conséquence de faire dévier vers leur droite la plupart des cours d'eau de l'hémisphère septentrional. C'est précisément en sens inverse de leur mouvement normal que se sont déplacés les fleuves de la Hollande : tandis que le Rhin et la Meuse suivent du sud au nord la pente générale du continent dans toute la région montagneuse de leur bassin, les voilà qui se détournent de leur route naturelle dès qu'ils ont pénétré dans les terrains meubles des Pays-Bas ! Il est probable en effet que, durant les siècles antérieurs à l'histoire, les deux fleuves continuaient de s'écouler directement au nord dans les plaines qui s'ouvrent à travers les bas plateaux de la Gueldre, mais depuis un nombre inconnu de siècles ces anciens lits sont abandonnés et les deux fleuves se sont de plus en plus rejetés vers l'ouest : maintenant ils commencent à dévier dans la direction du sud-ouest.

Les inégalités de la marée sont les causes de cette déviation anormale des fleuves de la Hollande. De l'entrée du Zuiderzee à celle du Hont d'Anvers, l'écart entre le flux et le reflux est de plus en plus considérable : tandis que sur les côtes de Texel l'eau de la mer ne s'élève et ne s'abaisse que de 75 centimètres au-dessus et au-dessous du plan moyen, à l'embouchure de l'Escaut ce même plan se trouve dépassé de 2 mètres 36, en hauteur par le flux, en profondeur par le reflux ; l'écart des eaux est plus que triplé. Ainsi, pendant les heures du jusant, la mer qui baigne les rivages de la Hollande proprement dite reste plus haute que sur les plages de la Zélande et par conséquent la pente des fleuves vers le sud devient plus forte ; ils ont alors une tendance à ronger leur rive gauche et c'est de ce côté que s'approfondissent les estuaires. Pendant les heures de haute marée, les flots sont plus élevés sur les rivages méridionaux de la Néerlande, mais le mouvement des eaux est changé : au lieu de se porter vers le large, elles pénètrent dans les embouchures fluviales et leur force est d'autant plus grande que leur pente est plus rapide. Or, c'est encore du côté du sud qu'est la plus forte déclivité : c'est donc là que les courants ont le plus de violence et que les chenaux se creusent[1]. Aussi longtemps que les rives des fleuves et des estuaires qui les continuent ne sont pas définitivement fixées par des levées infranchissables, celles des rives méridionales restent toujours le plus exposées aux envahissements de la mer.

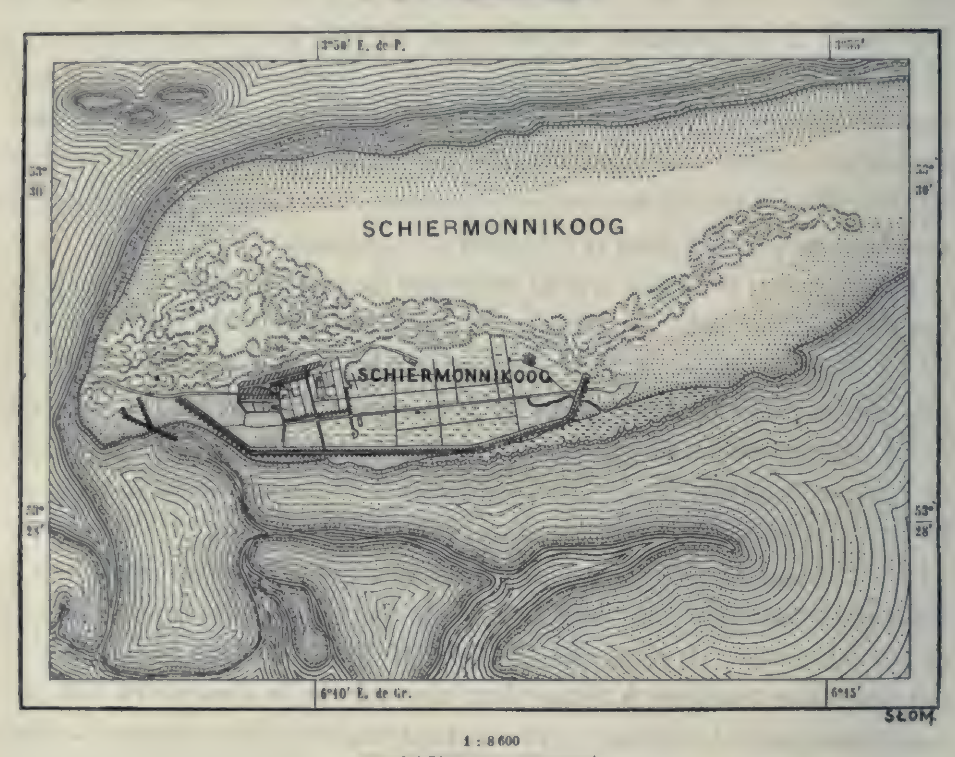
L'Océan est tour à tour le protecteur et l'ennemi de la Hollande, —

[1] Alph. Belpaire, *De la plaine maritime depuis Boulogne jusqu'au Danemark.*

Protector et hostis, — dit une ancienne médaille zélandaise[1] : il la défend pendant la guerre, porte ses navires, apporte sur ses rivages des alluvions fécondes, mais il la menace aussi d'érosions constantes et d'inondations terribles.

Les annales de la lutte que les Hollandais soutiennent contre les eaux de la mer et des fleuves ne sont écrites avec soin que depuis un petit nombre de siècles ; mais, dès les origines de l'histoire batave, les tradi-

N° 45. — SCHIERMONNIKOOG.



tions et les chroniques racontent le combat incessant : les invasions de la mer, les empiètements de l'homme sur les boues du littoral, telles sont les alternatives desquelles dépendait l'existence même de la nation. Pour s'en tenir seulement aux évènements qui sont mis hors de doute, c'est par centaines que l'on peut énumérer les irruptions de la mer. En 839, une tempête poussa les flots sur toutes les régions basses de la Frise et démolit près de 2500 habitations ; vingt ans après, le Rhin dévastait ses rives et se creusait une nouvelle embouchure. Pendant le onzième et le douzième siècle, les inondations deviennent si nombreuses que les

[1] Meyners d'Estrey, *Explorateur*, n° 63, t. III.

habitants doivent s'enfuir, aller demander asile à leurs voisins et aux peuples étrangers, pour éviter d'être submergés avec la terre qui les porte. C'est en 1170, pendant la terrible marée de la Toussaint, que commence la destruction de l'isthme qui rattachait la péninsule de Hollande à la Frise, au nord du lac Flevo. Au siècle suivant, l'œuvre était accomplie ; le lac était devenu le Zuiderzee ou la « mer du Sud », Vlieland et Terschelling avaient été séparées en deux terres distinctes par d'imprudents travaux de canalisation entrepris sur le domaine d'une abbaye[1], et du littoral détruit il ne

N° 46. — ENVIRONS DE DORDRECHT AVANT LA MARÉE DE SAINTE-ÉLISABETH.

D'après une carte des archives de Dordrecht.

C. Perron

1 : 200,000

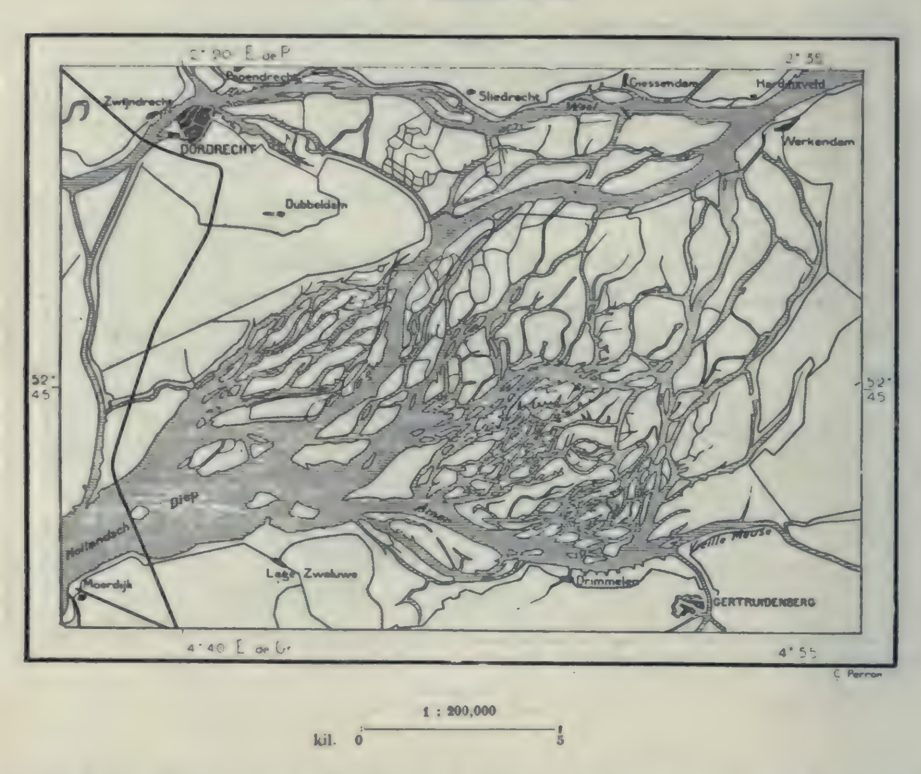
0 — 5 kil.

restait plus que des îles et des îlots, que rongeait incessamment la vague. Pendant ce treizième siècle, le plus terrible de tous pour la Hollande, les chroniqueurs ne comptent pas moins de trente-cinq grandes inondations, et, d'après eux, des populations entières auraient disparu : en 1221, en 1230, en 1242, en 1277, en 1287, c'est de quarante mille à cent mille personnes chaque fois que la mer aurait englouties : l'une des inondations, celle qui creuse le golfe de Dollart, dévore, dans les campagnes riveraines de l'Ems, la ville de Torum et près de cinquante villages, tandis qu'au nord de la Frise elle forme le Lauwerzee et noie les terres habitées dont l'îlot

[1] Teding van Berkhout, *De Landaanwinning op de Friesche Wadden.*

de Schiermonnikoog, simple plage étranglée entre une dune et une digue, est le débris. Au quatorzième siècle, en 1377, la Flandre zélandaise est complètement noyée, la ville de Piet disparaît, en même temps que dix-neufs bourgs et villages, dont un seul, celui de Biervliet, a pu se relever. Le Zuiderzee, constamment agrandi et approfondi par les invasions de la mer, peut déjà porter de grands navires qui viennent fréquenter les ports d'Enkhuyzen et d'Amsterdam, tandis que dans l'intérieur des terres s'accroissaient peu à peu, par l'érosion de leurs rives tourbeuses, les petits lacs

N° 47. — BIESBOSCH EN 1850.



1 : 200,000

kil. 0 — 5

qui devaient se réunir plus tard et former la mer de Haarlem. En 1421, la marée du 19 novembre, encore désignée sous le nom de « marée de Sainte-Élisabeth », forme une autre mer intérieure, celle du « Biesbosch » ou de la « Forêt de Joncs », dans laquelle soixante-douze villages sont submergés : en se retirant, la marée ne laisse à la place des champs et des groupes d'habitations qu'un archipel d'îles marécageuses. Le désastre de 1421 est le plus terrible de ceux qui ont eu lieu pendant les cinq derniers siècles sur les côtes de Hollande; mais les tempêtes de 1570, de 1665, de 1717, de 1774, furent aussi d'une effroyable violence, et toutes noyèrent des milliers de personnes, brisèrent de puissantes digues, démolirent des

villages et causèrent à l'agriculture et au commerce des pertes incalculables. C'est dans l'un de ces ouragans que fut noyée la ville de Rommerswaal avec les villages avoisinants ; dans un autre s'engouffrèrent les polders de Saaftinghen ; dans un autre encore on vit disparaître les terres de l'île la plus occidentale de la Zélande avec les deux grands villages qui s'y trouvaient : elles étaient connues sous le nom de Zouteland ou du « Pays du sel[1] ». L'appellation de Beveland, donnée aux deux îles méridionales de la Zélande, aurait, dit-on, le sens de « Pays du tremblement » et serait due aux chocs des vagues d'inondation sur les plages toujours frémissantes.

Encore dans ce siècle-ci, de soudaines inondations ont transformé en lacs des polders depuis longtemps conquis. En 1825, toute la partie méridionale de la péninsule de Hollande, connue d'ordinaire sous le nom de Waterland ou « Pays de l'eau », fut inondée, de Zaandam à Alkmaar ; quarante villages, peut-être les plus riches du monde, furent submergés ; des milliers d'habitants se noyèrent ; dix mille vaches, cent mille moutons périrent dans les flots ; et quand on eut réussi à réparer la ceinture de dunes et à vider le territoire inondé, les débris de toute espèce, putréfiés dans la fange, répandirent la peste dans la contrée. Les îles de Wieringen et de Terschelling furent en grande partie dévastées. Quant à Schokland, débris d'une île qui s'étendait autrefois des bouches de l'IJssel au milieu du Zuyderzee, elle disparut. Elle sortit des flots très-amoindrie, puis d'autres tempêtes la ravagèrent : on a dû finir par l'abandonner, l'entretien de puissantes digues étant trop coûteux pour le petit nombre des habitants. Ceux-ci ont été transférés aux frais de l'État en diverses colonies du continent, notamment à Kampen, dans le delta de l'IJssel. Entre Schokland et l'île d'Urk il est un parage du golfe où se montrent quelques restes de mur et que l'on désigne sous le nom de « cimetière » : là dormirait une ancienne ville. Urk, dont les buttes solides s'élèvent jusqu'à 10 mètres de hauteur au-dessus du flot, ne risque pas d'être démolie, mais c'est avec effroi que l'on voit l'île de Marken par un jour de grand vent. Cette île, pareille à un navire, qu'un bordage d'un mètre à peine défend contre la mer pendant les temps calmes, est complètement envahie par les eaux dans les gros temps d'hiver. Les habitants sont obligés d'aller en bateau de l'une à l'autre des sept buttes artificielles sur lesquelles ils ont construit leurs hameaux : le cimetière occupe un huitième îlot où les barques doivent porter les convois mortuaires. Mais tandis que les terres émergées sont menacées d'être englouties de nouveau, des terres nouvelles se forment sur le lit marin : de

[1] Smallegange ; — Muyt ; — von Hoff ; — Ant. Belpaire, etc.

nombreux bancs de sable ont apparu dans le Zuiderzee, à la place des anciens creux, et les chenaux de plusieurs ports ont été complètement obstrués : sans les immenses travaux de dragage entrepris par les ingénieurs du Waterstaat, le port même d'Amsterdam aurait été parmi ceux que les alluvions marines ont rendus inaccessibles.

On sait comment les Hollandais ont réussi à protéger leurs côtes contre les soudaines irruptions de l'Océan; mais le danger des inondations fluviales n'est pas moins grand que celui des inondations maritimes et les riverains ne peuvent s'en garantir de la même manière. A l'heure de la marée et pendant les crues, les bateaux des fleuves passent au ras des digues, bien au-dessus du niveau des champs, et quand le vent du nord-ouest souffle avec force, les habitants de Vianen, au sud d'Utrecht, voient les eaux du Lek s'élever à cinq mètres et demi au-dessus du pavé de leurs rues[1]. Des levées simples ou multiples, des machines d'épuisement suffisent pour les défendre contre les eaux tranquilles des polders bas des rivages : mais que faire contre les débâcles? Pendant les froids hivers, quand la Meuse et le Rhin ont été recouverts d'une immense dalle glacée, que faire au moment où cette couche se brise, et où les amas de glaçons, déjà libres, viennent se heurter contre des masses encore solides et contre les rivages? Les eaux d'amont, retenues par le barrage inférieur, grossissent en lacs, et lancent leurs glaçons comme des béliers contre les digues riveraines : celles-ci s'écroulent sous la pression des eaux et des glaces, et les campagnes sont inondées.

Outre les érosions de marée, les tempêtes, les débâcles, il existerait encore, disent quelques géologues[2], une autre cause de destruction pour les côtes de la Hollande, agissant avec lenteur, mais avec une puissance inexorable. Cette cause serait l'affaissement graduel du sol. Un très-grand nombre de faits recueillis par les historiens et les géographes prouvent en effet qu'il y a en divers endroits du littoral hollandais une dépression des terres. On sait que le long de presque toutes les côtes néerlandaises se rencontrent des couches de tourbe situées à un ou plusieurs mètres au-dessous du niveau de la mer, et pourtant ces formations d'eau douce ne peuvent avoir pris naissance et s'être développées que sur un sol émergé. De nombreuses tourbières voisines de la côte sont trop profondes pour que l'exploitation en soit profitable, et quelques-unes de leurs assises se prolongent au-dessous des dunes en une couche continue jusqu'au loin dans les eaux. A chaque tempête violente, les vagues rejettent une grande quantité de tourbe d'origine

[1] Oscar Peschel, *Neue Probleme der vergleichenden Erdkunde.*
[2] Élie de Beaumont; — A. de Laveleye.

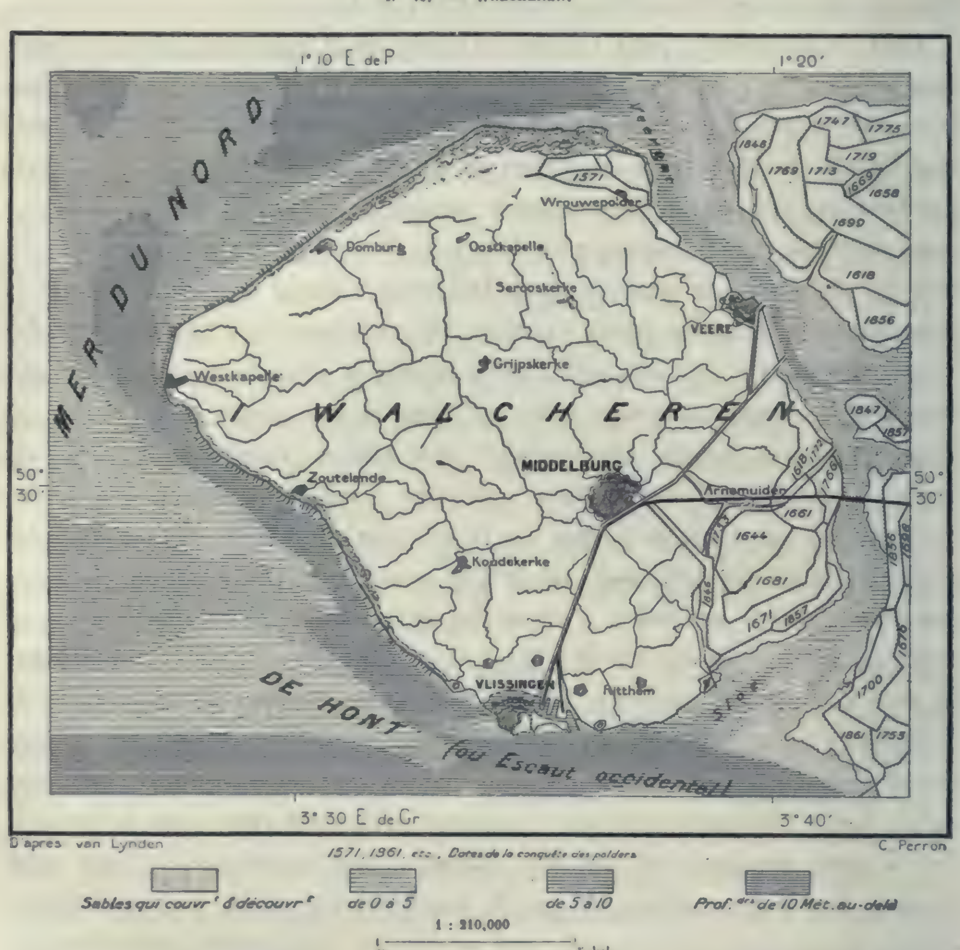
lacustre sur les côtes de Walcheren[1]. De même, dans le voisinage de Texel se trouvent sous les flots les restes d'un bois sous-marin composé de grands arbres, dans les branches desquels s'embarrassent souvent les filets[2]. On a découvert çà et là des objets de l'industrie humaine, enfouis dans une tourbe dont la surface même est au-dessous de l'Océan : les musées renferment des tombeaux, des autels, des vases, des instruments de toute espèce, qui témoignent de l'antique séjour des hommes civilisés dans ces régions, que recouvrent désormais les eaux de la mer[3].

Près de Domburg, petit village de bains de Walcheren, s'élevait autrefois un temple dont les fondements, reposant d'ailleurs sur un sol tourbeux, se trouvent maintenant au-dessous du niveau marin. C'est en 1647 que l'on fit la découverte des restes de cet édifice. Des vents de l'est et du nord-est avaient soufflé avec violence pendant plusieurs jours et refoulé les eaux de basse mer beaucoup plus loin vers l'ouest qu'à l'ordinaire. Avertis par les pêcheurs, les magistrats de Domburg allèrent visiter les restes du temple englouti ; ils en firent extraire des sculptures, des inscriptions, des vases, des pierres sur lesquelles était inscrit le nom de la déesse topique Nehalennia, représentée sous la forme d'une femme assise, ayant des fruits dans ses mains jointes, une corbeille des mêmes fruits à sa gauche, un chien à sa droite. Des ex-voto consacrés à cette déesse ont été découverts depuis en d'autres parties de la côte occidentale de Walcheren[4]. On évalue à la fin du troisième siècle l'époque à laquelle le temple de Domburg cessa d'être accessible à cause des invasions de la mer[5]. Mais l'existence du temple prouve que des habitations humaines existaient aussi dans le pays. Or, pour que cette île, qui est devenue aujourd'hui la terre de Walcheren, fût habitable à l'époque de la conquête romaine, la surface devait s'en élever au-dessus des plus hautes marées d'équinoxe, à moins qu'un large rempart de dunes continues n'occupât alors tout le littoral. Or, à cette époque, les auteurs romains nous le disent, la côte était comme de nos jours découpée par de nombreux estuaires. La couche tourbeuse, c'est-à-dire l'ancien sol, qui se trouve maintenant au-dessous du niveau des marées les plus basses, était donc alors supérieure au niveau du flot montant. D'après M. A. de Laveleye, dont l'évaluation paraît beaucoup trop forte, l'affaissement du sol aurait été de 8 à 10 mètres.

[1] A. de Laveleye, *Affaissement du sol et envasement des fleuves.*
[2] Alp. Esquiros, *La Néerlande et la vie hollandaise.*
[3] Debast, *Recueil d'antiquités romaines et gauloises.*
[4] Ernest Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine.*
[5] Smallegange, *Chronyk van Zeeland;* — A. de Laveleye, *Affaissement du sol et envasement des fleuves.*

L'existence même des levées qui protègent l'île de Walcheren est une preuve du tassement qui s'est accompli. Si ces hautes digues n'existaient pas, la Zélande tout entière serait noyée par l'Océan; or, comment de pareilles constructions faites en pleine mer auraient-elles été possibles? Il a donc fallu, à une époque antérieure, que le niveau des terres fût plus élevé et que les habitants aient trouvé un sol ferme pour appuyer leurs

N° 48. — WALCHEREN.



digues[1]. D'ailleurs, la description du pays des Morins et des Ménapiens, telle que la donne César, ne permet pas de voir dans ces contrées une région qui fût alors défendue contre les irruptions de la mer par des levées semblables à celles qui se dressent aujourd'hui : le conquérant parle seulement de forêts et de marécages.

On a cité également en témoignage de la dépression du sol hollandais les

[1] A. de Laveleye, *Affaissement du sol et envasement des fleuves.*

restes d'une construction, probablement romaine, qu'il fut possible d'examiner de près, en 1520, par une marée très-basse. Dans ces ruines, qui se trouvaient au nord-est de Katwijk, à un kilomètre en mer, on a voulu, bien à tort, par une sorte de patriotisme archéologique, reconnaître la tour que fit ériger Caligula au bord de l'Océan, en souvenir d'une prétendue victoire remportée sur les Bretons : de là le nom d'*Arx Britannica* ou de *Huis te Britten*, sous lequel on désignait ces débris actuellement disparus. Au commencement du seizième siècle, les murs avaient encore une hauteur de près de 3 mètres; en 1552, quand on les revit, ils n'avaient plus que 60 centimètres d'élévation; enfin en 1752, par une marée exceptionnellement basse, les fondations se montrèrent pour la troisième fois, mais on n'en voyait plus que les pilotis. Les marins prétendent aussi que dans les mêmes parages, mais à deux ou trois kilomètres plus avant dans la mer et sous dix-huit ou vingt mètres d'eau, il existe d'autres ruines, le *Toren van Calla*, entourées d'arbres fossiles dont on aurait recueilli des fragments de branches, noires et dures comme de l'ébène[1].

A ces exemples d'affaissement du sol on peut opposer des faits qui témoignent de l'égalité de niveau maintenue pendant les âges historiques dans certaines parties du littoral. Ainsi Staring signale d'anciennes plages marines que des alluvions et des dunes ont séparées de l'Océan et qui se trouvent maintenant au niveau précis de l'estran moderne. D'après ce géologue, il n'y aurait point de preuves positives d'un abaissement général des côtes de la Hollande pendant l'époque historique : toutes les dénivellations que l'on signale seraient l'effet d'un tassement local des tourbes et des boues desséchées. Il reconnaît que les polders du littoral s'affaissent régulièrement après avoir été endigués, et même il cite l'exemple du Bijlmermeer, dont la dénivellation a été d'un demi-mètre environ dans l'espace de vingt-cinq ans; mais le drainage plus complet du sol, le poids des maisons et des briquetages de routes, le passage incessant des bestiaux auraient été la cause de ce phénomène, analogue au dégonflement graduel d'une éponge comprimée. On a remarqué sur les bords du Dollart que les anciens polders reconquis dès le seizième siècle ont un niveau inférieur de 2 mètres aux terrains nouvellement repris sur l'estuaire; mais sur les côtes frisonnes de la mer du Nord, de même qu'à l'orient du Zuiderzee, dans les provinces de Gueldre et d'Overijssel, les campagnes endiguées dès le huitième siècle, c'est-à-dire depuis trois ou quatre fois plus de temps que les polders du Dollart, ne sont pourtant pas plus déprimées au-

[1] Alphonse Belpaire, *De la plaine maritime depuis Boulogne jusqu'au Danemark.*

dessous du niveau marin; au contraire, il existe plusieurs de ces anciens polders dont l'affaissement ne dépasse pas un mètre[1]. On pourrait citer aussi les polders d'Enkhuyzen en exemple du ralentissement et de l'arrêt final du mouvement de dépression : de 1452 à 1616, le sol s'abaissa de 1 mètre 525, c'est-à-dire de près d'un centimètre par an ; en 1732, ou 116 ans plus tard, le tassement, trois fois moindre en proportion, n'avait pas même été d'un centimètre tous les trois ans[2] ; depuis, on n'a pas signalé d'autre resserrement du sol. De même, si les moulins d'épuisement établis en 1608 autour des polders du Wieringerwaard se trouvèrent insuffisants en 1731 et s'il fallut élever un deuxième étage de moulins, ceux-ci suffisent amplement depuis le siècle dernier.

Ainsi l'affaissement graduel des assises profondes qui portent les terres superficielles de la Hollande n'est pas encore absolument prouvé. Sans doute, le fait n'aurait rien d'étrange, puisque la géologie n'est que l'histoire des plissements et des oscillations de l'enveloppe planétaire. La surface de la Terre vibre continuellement : les vagues de renflement se propagent comme des flots d'une extrémité à l'autre des continents, mais ces vagues sont lentes à nos yeux et des milliers d'années peuvent s'écouler sans que le niveau d'un rivage nous ait paru changer. C'est ainsi qu'en Hollande cette longue suite d'âges qu'on appelle une période géologique nous révèle de grandes oscillations de niveau dans les couches profondes, mais les temps historiques ont été trop courts pour qu'il ait été possible de reconnaître avec certitude le mouvement des assises situées au-dessous des tourbes et de la terre végétale. La Hollande a été comparée à une embarcation qui fait eau et s'enfonce peu à peu sous l'équipage; cependant le mouvement de descente est peut-être limité aux terrains superficiels et le pays tout entier n'est pas menacé de couler à fond.

Quoi qu'il en soit, les érosions du flot, les tempêtes, les inondations des fleuves ont submergé maintes régions de la Hollande, et de vastes contrées du littoral ont été englouties comme si leur niveau s'était abaissé soudain : les conséquences ont été les mêmes que si le sol s'était engouffré de lui-même. Il suffit de suivre du regard le profil de la côte néerlandaise pour comprendre combien grande a été l'œuvre de destruction. La forme normale de tout le rivage qui s'étend du cap Grisnez à la pointe de Skagen se compose d'une série de courbes élégantes alternativement convexes et concaves, suivant la direction du flot de marée qui les baigne. Mais sur les côtes de la Hollande ces courbes régulières sont deux fois interrompues,

[1] Staring. *Voormaals en Thans.*
[2] L'Epie, *Natuurlyke gesteldheid van Noord-Holland.*

au sud par les estuaires de l'Escaut et du Rhin, au nord par le golfe du Zuiderzee et par les portes et le détroit des Wadden. La face maritime de la contrée se trouve ainsi divisée en trois parties distinctes, Zélande, Hollande et Frise, présentant par la forme de leurs rivages un contraste remarquable

N° 49. — PÉNINSULE DE HOLLANDE

Gravé par Erhard

1 : 600 000

en même temps qu'une certaine pondération. Au centre est la longue plage de la péninsule de Hollande, légèrement infléchie vers l'est dans sa partie septentrionale, et de chaque côté sont les îles : ici l'archipel de la Zélande et du delta rhénan, dont toutes les terres sont disposées perpendiculairement à l'ancienne côte, là une longue chaîne de dunes insu-

laires, interrompue de distance en distance par des portes marines et se développant comme un littoral extérieur, parallèlement au rivage continental.

Ce contraste s'explique facilement. Les trois fleuves qui se déversent dans la mer après avoir traversé les provinces méridionales de la Néerlande, présentent aux flots de larges embouchures, et le mouvement alternatif du flux et du reflux s'établit ainsi perpendiculairement à la ligne des côtes, avec d'autant plus d'énergie que la marée, resserrée comme dans une espèce de golfe au nord du Pas de Calais, doit se redresser plus haut dans ces parages. Toutes les alluvions que dépose le jusant, tous les débris d'organismes, foraminifères et diatomées, qui vivent dans les eaux troubles, tous les sables qu'apporte le flux se distribuent dans le même sens que le courant des rivières, et par suite les îles prennent une forme allongée dans la direction de l'est à l'ouest. Dans la partie septentrionale de la Néerlande il n'y a point de fleuves s'ouvrant du côté de la mer en larges estuaires. Les courants de marée, après avoir rompu le rempart extérieur des dunes, ne trouvent pas de golfes à remonter : ils se répandent à droite et à gauche sur les sables et les vases qui sont devenus les *wadden* (*Watten* des Allemands). Si la côte de la péninsule de Hollande proprement dite cédait en quelques endroits faibles, elle prendrait aussitôt l'aspect des îles frisonnes; les anciens lacs qui s'étendaient à l'abri des dunes et dont on a fait des polders se changeraient en wadden aux plages indécises.

Les dunes occupent sur la côte de Hollande et dans les îles frisonnes un espace beaucoup plus considérable que sur le littoral de la Belgique et s'élèvent à une hauteur plus grande; dans le voisinage de Haarlem et d'Alkmaar, il en est dont les talus dominent la plaine de près de 60 mètres et qui présentent l'aspect de véritables collines[1] : du sommet du Blinkert-duin, à l'ouest de Haarlem, on voit presque toute la Hollande historique, jusqu'à la cité d'Amsterdam. De même que sur les côtes françaises de la Gascogne, les monticules sablonneux de la Néerlande sont dressés par le vent de la mer, et parfois ils cheminent vers les campagnes de l'intérieur; mais ils sont en grande partie fixés naturellement par des tiges de gourbet et d'autres plantes. D'ailleurs, sous le climat du nord, l'humidité séjourne beaucoup plus longtemps dans le sable, à la surface

[1] Altitude des dunes de la Hollande :

Blinkert-duin de Haarlem . . .	60 mètres.	Dunes de Velsen	48 mètres.
Dunes de Schoorl	59 »	» de La Haye.	17 »
» Bergen	49 »	Hoek van Holland.	10 »

immédiate de la dune, et les molécules légères, que le vent emporterait facilement si la sécheresse de l'air les rendait incohérentes, s'agglutinent en couches épaisses qui s'écroulent par masses au lieu de se changer en nuages de poussière. Elles se recouvrent même d'une végétation mousseuse qui s'étale en plaques vertes et jaunes, contrastant bizarrement avec la surface blanche des monticules : à elle seule, la mousse suffirait à arrêter le mouvement des dunes, si les lapins ne creusaient leurs terriers dans le sable et si les hommes n'y traçaient leurs chemins. Depuis longtemps, les agriculteurs et les ingénieurs vont jusqu'à raser les dunes, soit pour en mêler le sable aux terrains de la campagne cultivée, soit pour construire des îles artificielles dans les marais, remblayer les fondations des édifices et des écluses ou lester les navires; en beaucoup d'endroits, on a même trouvé profitable de creuser des canaux d'exploitation temporaires qui vont jusqu'à la base des sables et que l'on comble quand la dune a disparu[1], mais on a soin pourtant de laisser debout le rempart extérieur des monticules, qu'il faudrait remplaçer à grands frais par des épis et des jetées, si des travaux imprudents ou quelque inondation venait à les faire disparaître : c'est ainsi que lors d'une violente tempête, vers le milieu du siècle, la mer a menacé de percer le cordon de dunes au sud de la Hollande et de dévaster les campagnes de Delft et de la Haye[2]. Tandis que sur le littoral des landes françaises les dunes non boisées, suivies par le flot rongeur, envahissaient les terres de 20 mètres par an, de 2 kilomètres par siècle, les collines sablonneuses de la Hollande, même celles dont le sol n'est pas fixé par la végétation, sont la meilleure barrière contre le flot. Si la côte de Hollande n'a cessé de reculer vers l'est, la cause en est beaucoup moins au cheminement des dunes qu'à l'érosion de leur base occidentale par les courants de houle et de marée. Ainsi de 1832 à 1853, en vingt et un ans, la plage de la péninsule de Hollande a été rongée de 31 mètres[3].

Tout protégé qu'il était en grande partie contre les irruptions de la mer, le territoire qui est devenu la basse Hollande n'en était pas moins inhabitable dans presque toute son étendue. Des tourbières, des marais, des îles flottantes, des plages vaseuses et d'immenses forêts croissant sur le pays émergé, telle est la contrée qu'il a fallu assainir, défendre contre les eaux, reconquérir sur les fleuves et sur la mer. Au-dessus de cette terre humide s'étend un ciel non moins humide, que voilent sans cesse les nuées, où montent constamment des vapeurs pour ramper en brouillards ou

[1] Pictet de Sergy, *Notes sur le Nord-Hollande; —* E. de Laveleye, *Néerlande*
[2] Staring, *Voormaals en Thans.*
[3] Staring, même ouvrage.

retomber en pluies, dans toutes les saisons[1], et surtout pendant les vents d'ouest, qui soufflent le plus souvent dans l'année[2]. La température moyenne est assez douce, grâce à la tiède atmosphère de l'Océan brumeux qui baigne les rivages, et même dans le mois de janvier le thermomètre est d'ordinaire au-dessus du point de glace. Si ce n'est dans la Frise et dans la Néerlande orientale, où le climat a quelque chose de continental, comparé à celui de Rotterdam et de La Haye[3], les eaux intérieures sont rarement prises pendant plusieurs jours par une glace épaisse : les scènes gracieuses qui se jouent sur la glace sont moins fréquentes que ne le ferait supposer dans les musées la multitude des toiles qui représentent les traîneaux et les patineurs. Mais si la température moyenne de l'année est assez égale, combien soudains sont les changements dans une même journée, suivant la marche des vents et des nuages! Qu'une brume cache le soleil, et tout à coup un frisson semble passer sur la nature entière ; le vent plie la cime des arbres et ride la surface de l'eau ; la mer s'élance contre la rive en vagues clapoteuses, à moins que l'immense étendue de la plaine grise ne soit aussi envahie par la brume, car souvent l'Océan qui baigne la Hollande est morne et sans reflets : c'est bien cette « mer lourde et lente » dont parlait Tacite, la comparant dans sa pensée aux flots joyeux de la mer Tyrrhénienne.

III

Quoique de plus grande étendue que la Belgique, la Hollande a moins d'espèces dans sa faune et dans sa flore : la cause en est à la moindre variété de sol et de climat qu'elle présente ; plus uniforme dans ses phénomènes, la nature devait l'être davantage dans ses produits. Le territoire néerlandais n'a point de région qui corresponde à l'Ardenne, au Condroz, au

[1] Pluies moyennes de la Hollande. . . . . $0^m,680$.
Printemps : $0^m,148$, Été : $0^m,230$; Automne : $0^m,174$; Hiver : $0^m,127$.

[2] Régime des vents à Utrecht de 1849 à 1864 :

Vents de l'Ouest.	Vents du Nord.	Vents de l'Est.	Vents du Sud.
(Du S.-O à l'O.-N.-O)	(Du N.-O. au N.-N.-E.)	(Du N.-E. à l'E.-S.-E.)	(Du S.-E. au S.-S.-O.)
37 fois	21 fois.	18 fois.	24 fois.

[3] Température moyenne des saisons :

	Printemps	Été		Automne	Hiver	
La Haye.	10°,63	18°,63		11°,77	3°,46	
Amsterdam.	9°	18°		10°,67	2°,5	
Arnhem	9°	16°,8	(juill. 17°,6)	9°,6	1°,6	(janv. 0°,6)

pays de Herve, à la « petite Provence » luxembourgeoise; mais comme la Belgique elle a sa Campine, et de plus les vastes landes de la Drenthe et de l'Overijssel; ses terres argileuses sont une autre Hesbaye, et ses polders, ses lacs desséchés continuent la Flandre occidentale, sur de plus vastes dimensions. Aucune de ces régions naturelles n'a gardé les forêts dont elle était jadis recouverte; il est des régions de la Hollande où l'on ne voit plus même de bosquets épars. Les espèces d'animaux sauvages ont péri en même temps que les grands arbres. En vidant le lac de Haarlem on y a trouvé le squelette d'un élan[1]. Le dernier loup et le dernier sanglier ont été tués il y a un siècle; à cette époque le daim avait disparu déjà depuis longtemps; en 1825, lors d'une inondation exceptionnelle, se montra le dernier castor, empaillé maintenant dans le musée de Zwolle[2]. Jusque dans les eaux marines qui baignent la Hollande le nombre des animaux a diminué. Autrefois l'esturgeon et le saumon faisaient la richesse des pêcheurs du Zuiderzee; mais ces deux poissons, poursuivis à outrance, ont été complètement chassés du golfe.

La population actuelle de la Néerlande offre encore des traces évidentes d'une race antérieure aux invasions germaniques. Dans la Drenthe, de même que dans la province de Gueldre et dans l'Overijssel, il existe un type d'hommes bruns, dont la peau est d'un blanc mat, bien différent de la blancheur éblouissante du teint frison; la tête de ces hommes est plus large, leur taille moins haute et plus carrée. Les corps ensevelis dans le cimetière de Saaftingen, que submergea l'inondation de 1542, sont remarquables par leurs crânes extraordinairement larges en comparaison de la longueur[3] : le contraste est complet entre ces têtes brachycéphales et celles des Frisons, les plus dolichocéphales que présente la race germanique. Les races préhistoriques ont laissé des traces nombreuses dans la région méridionale des Pays-Bas. Les silex taillés et polis se rencontrent en quantités prodigieuses aux environs de Maastricht et de Roermonde[4].

Des monuments primitifs, semblables à ceux qui existaient en si grand nombre en Scandinavie et dans le nord-ouest de l'Allemagne, se trouvent aussi en Néerlande, surtout dans la province de Drenthe, où ils sont connus sous le nom de *hunnebedden*, c'est-à-dire « lits des Huns », ou peut-être « lits des morts ». Ce sont en effet d'anciens tombeaux : des armes, des ou-

[1] Staring, *Voormaals en Thans.*
[2] Alph. Esquiros, *La Néerlande et la vie hollandaise.*
[3] A. Kenna, *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, t. XII, 1878.
[4] Bauduin, *Notes manuscrites.*

tils, des ornements, des objets de poterie recueillis sous les dolmens et les allées couvertes des hunnebedden ont été placés dans les musées ; mais les ossements qu'on y trouva ne furent pas appréciés comme ils le seraient par les explorateurs de nos jours : il n'en reste aucun débris que puissent étudier les anthropologistes. On ignore donc quelle fut l'ancienne race aborigène, quoique, en raisonnant par analogie, on puisse supposer qu'elle était composée d'hommes bruns, brachycéphales, de taille moyenne, semblables à ceux que l'on a trouvés sous les *Riesengräber* du nord-ouest de l'Allemagne et les *Steenhamne* de la Scandinavie[1] : les gens à type brun de la Drenthe seraient leurs descendants. Le plus beau des hunnebedden de la Hollande est une allée couverte, dont les blocs amoncelés, ressemblant à la carapace d'une énorme tortue, se dressent au milieu de la lande rase, non loin du village de Tijnarloo, au nord-est d'Assen. Dans la ville même d'Oldenzaal, l'antique cité des Franks saliens, on voit aussi un « lit des morts », qu'ombragent de grands arbres et la tour d'une église du moyen âge. On rencontre également dans les landes de larges excavations circulaires, d'une régularité parfaite et de plus de 300 mètres de tour, que l'on croit avoir été des campements où toute une bande pouvait gîter à l'abri des regards ennemis[2].

Dans le voisinage de la mer, surtout dans la Frise proprement dite et dans la province de Groningue, se voient d'autres œuvres de l'homme datant d'une époque inconnue : ce sont les *terpen* ou *wierden*, monticules qu'avaient élevés les habitants pour se maintenir, eux et leurs animaux, au-dessus du niveau des inondations. Quelles que fussent la race et l'origine des premiers indigènes de la contrée, la construction de ces buttes artificielles était pour eux une question de vie ou de mort, et certainement tous les possesseurs de la contrée se sont succédé sur ces îles de refuge : avant qu'on eût endigué le territoire entier par des levées continues, les îlots des *terpen*, souvent battus des vagues de tempête, étaient les seuls lieux habitables du pays. Parmi les débris qu'on y trouve et qui appartiennent à bien des époques différentes, depuis les temps du commerce avec Carthage, on a recueilli de petites pipes en os taillé antérieures à l'âge du tabac : peut-être servaient-elles aux Frisons ou à leurs prédécesseurs à fumer du chanvre ou quelque feuille à odeur enivrante[3]. Naguère, les terpen étaient beaucoup plus nombreux ; mais les cultivateurs frisons ont su apprécier la valeur des amendements que leur offrait l'argile des monticules, mêlée

[1] Lubach, *De Anthropologie van Nederland*.
[2] H. Havard, *La Hollande pittoresque, Les Frontières menacées*
[3] Musée de Leeuwarden ; — H. Havard, *Les Frontières menacées*.

aux fumiers, aux débris de toute espèce et aux alluvions apportées par la mer dans les fossés de ceinture. De toutes parts on s'est mis à démolir ces buttes pour les répandre sur les terres et en renouveler ainsi la fécondité : tel monticule, vendu en détail, a rapporté de quarante à cinquante mille francs[1].

Les peuplades qui se sont établies dans le pays depuis la construction des terpen et des hunnebedden sont toutes de race germanique, mais non des mêmes groupes nationaux. Les Frisons, que l'on voit dès les premiers siècles de l'histoire habiter la région septentrionale du pays, et qui, plus ou moins mélangés, la peuplent encore, sont, de tous les habitants de la Hollande, ceux qui se sont plus longtemps maintenus dans leur indépendance. La féodalité ne put s'établir chez eux. « Les Frisons, disaient leurs anciennes lois, resteront libres tant que le vent soufflera du milieu des nuages ! » Ils occupaient autrefois tout le littoral qui borde au midi la mer d'Allemagne ; le fleuve ou le détroit, maintenant disparu, qui séparait le lac Flevo de l'Océan, leur appartenait en entier, et vers le sud ils s'avançaient jusqu'à l'estuaire du Rhin ; au huitième siècle ils s'étendaient même jusqu'au Zwyn, près de Bruges, sur la frontière de la Belgique ; mais ce ne fut que pour un petit nombre de décades, et bientôt ils furent repoussés au nord de la Zélande. Du reste, une grande partie de la force exubérante des Frisons s'était dépensée au dehors : mêlés aux Anglo-Saxons, ils avaient été parmi les envahisseurs de la Grande-Bretagne. Les conquérants n'auraient pu soutenir la lutte contre les aborigènes insulaires, si, pendant toute la seconde moitié du cinquième siècle, ils n'avaient continuellement attiré du continent des bandes de renfort composées des tribus diverses, frisonnes, franques ou jutes. D'après divers ethnologistes anglais, le comté de Kent aurait été surtout peuplé par les Frisons[2].

Les habitants de la mère-patrie frisonne restèrent longtemps ligués pour leur défense contre les autres populations germaniques : chaque année les délégués des « sept pays maritimes » de la Frise se réunissaient près d'Aurich, sur le territoire de la province actuelle de Hanovre, et chacun des États se gouvernait lui-même : le podestat, élu par le peuple, devait jurer fidélité entre les mains des magistrats, nommés eux-mêmes par le suffrage universel. Quel que fût le souverain étranger auquel la Frise appartînt nominalement, le peuple n'en restait pas moins le plus républicain d'Europe[3] : c'est au milieu du quinzième siècle seulement qu'il fut enfin

[1] E. de Laveleye, *La Néerlande, Études d'économie rurale.*

[2] Lubach, *De Anthropologie van Nederland.*

[3] Lothrop Motley, *Histoire de la fondation de la république des Provinces-Unies.*

obligé de reconnaître, et non plus pour la forme, le maître que lui imposa l'empereur d'Allemagne. Il est probable que la Frise serait devenue le centre politique de la contrée qui reçut plus tard le nom de Néerlande, si la formation soudaine du Zuiderzee n'avait coupé le pays en deux fragments, isolant ainsi presque complètement la partie la plus considérable de cette province. Le territoire frison laissé à l'occident du Zuiderzee devint peu à peu terre hollandaise et les populations frisonnes se fondirent avec leurs voisins hollandais, de même que les Frisons de Kent, de l'autre côté du détroit, avaient cessé de se distinguer de la population anglo-saxonne. Le siège de la puissance se déplaça pour se porter de l'estuaire de l'Ems vers les bouches de la Meuse et du Rhin. C'est encore dans la Frise occidentale, à l'est du Zuiderzee, que la race est la plus pure. Les hommes de ce pays sont d'une taille élevée, plus sveltes que les autres Hollandais ; leurs épaules sont un peu étroites, le nez est grand, le visage ovale et allongé, souvent la mâchoire inférieure est un peu en retrait. Ils ont les yeux bleus ou gris, les cheveux jaunes, blonds, ou d'un brun clair, une rare blancheur de teint. Les femmes sont éblouissantes d'éclat et majestueuses d'aspect. Ces Frisons d'origine presque pure ne parlent plus que le hollandais ; l'usage de la vieille langue ou « frison des paysans » ne s'est conservé que dans les campagnes de l'intérieur, quoique là aussi tout le monde comprenne et parle parfaitement le néerlandais. Diverses sociétés de patriotes frisons s'occupent de maintenir l'usage et la pureté de l'ancien idiome.

Au sud de la Frise proprement dite, la contrée qui s'étend des rives orientales de l'IJssel à la vallée du Rhin porta jadis le nom de pays des Hames, Hamaves ou Chamaves ; vers les derniers temps de la domination romaine, elle faisait partie du pays des Saliens. A côté de cette nation de Franks, qui devait, lors de l'effondrement de l'empire, prendre un rôle si considérable dans l'histoire du monde, demeuraient d'autres peuples de même souche. C'est là, au bord de l'IJssel ou Sala, que fut établie la loi salique : Saleheim et Windoheim, dont parle le texte même de ce document fameux, sont devenus les villages de Zalk et de Windesheim, situés non loin de Zwolle, dans la basse vallée de l'IJssel ; Oldenzaal, qui porta longtemps, pendant le moyen âge, le nom de Salia Vetus, et que l'on dit avoir été capitale des Franks saliens, est placée beaucoup plus à l'est, près de la frontière allemande. Lors de la migration conquérante des Franks, d'autres populations les remplacèrent ou plutôt se mélangèrent avec ceux d'entre eux qui étaient restés dans le pays. Les savants qui cherchent à retrouver les traces des anciennes institutions saliques doivent aller étu-



TYPES ET COSTUMES DE LA FRISE ET DE LA ZÉLANDE

Dessin de Lix, d'après des photographies de M. Parson.



dier surtout les chartes et les coutumes des Flandres et de la basse plaine du Rhin[1].

Vers la fin du quatorzième siècle, on voit apparaître les Saxons, dont le nom fut d'ailleurs appliqué à beaucoup de tribus alliées ou vaincues. Au huitième siècle, ils occupaient la partie méridionale de la province de Groningue, la Drenthe, l'Overijssel, l'ancien pays des Saliens : la terre franque était devenue saxonne. Beaucoup de villages dont le nom se termine en *goo* (l'allemand *gau*) témoignent du groupement des diverses nations, frisonne, saxonne, franque, en tribus agricoles, sortes de grandes familles ayant leurs juges distincts et se gouvernant par leurs propres lois. Les Franks, qui s'étaient déplacés vers le sud, couvraient de leurs goos toute la Hollande méridionale. L'infertilité naturelle de la région des dunes et des landes qu'ils habitaient et les inondations fréquentes qui dévastaient les terres fécondes de la plaine dont ils avaient une part, les portaient à émigrer fréquemment pour occuper de force des territoires voisins : *Hoog van moed, — Klein van goed, — Een zwaard in de hand — Is 't wapen van Gelderland*[2], dit un des proverbes de la province de Gueldre. D'ailleurs, il n'est pas douteux que sous ce nom de Franks ne fussent comprises des populations très-différentes d'origine, et notamment les Bataves, venus de la Hesse, qui habitaient l'île d'alluvions comprise entre les deux bras du Rhin, le Lek et le Waal, et que l'on appelle encore la Betuwe[3]. Là est bien le centre géographique de la Hollande, et ce n'est pas sans raison que le petit peuple qui l'occupait a pu, dans le langage classique, transmettre son nom au peuple entier. Quant aux Zeeuwen ou Zélandais, ces fils des antiques Ménapiens du littoral, des conquérants frisons, des pirates de race saxonne, ils se sont longtemps considérés comme un peuple à part : séparés des Hollandais du continent, ils avaient pris naturellement des traits distinctifs en s'accommodant à leur milieu. Ils se font remarquer surtout par leur haute taille, leur démarche plus souple que celle des autres Hollandais, la bonté de leur regard, la douceur de leur accent : *Goed rond, goed zeeuwsch* (bien rond, bien zélandais), dit un ancien dicton du pays[4]. Enfin la forte race gauloise qui a donné naissance aux Wallons dans la Belgique voisine existait probablement aussi dans le Limburg et le Brabant hollandais. Quand, au sortir de la Zélande ou de la Hollande proprement dite, on entre dans le Brabant, on remarque aussitôt le con-

[1] Vanderkindere, *Recherches sur l'ethnologie de la Belgique.*

[2] Haut de courage, — Pauvre d'argent, — Une épée dans la main, — C'est le blason de la Gueldre.

[3] De *bet auw*, bonne prairie ; d'après Lothrop Motley.

[4] H. Havard, *La Hollande pittoresque, Le Cœur du pays.*

traste. Les hommes sont plus gros, plus blonds, plus colorés, les femmes plus fortes et moins sveltes. La race est plus sanguine, plus impétueuse, moins régulière et moins méthodique dans ses habitudes. D'ailleurs, la différence de religion correspond à la différence de race. Les Brabançons et les Limbourgeois sont en grande majorité catholiques.

La plupart des historiens s'accordent à dire, d'une manière générale, que les limites des populations néerlandaises coïncident avec celles des formations géologiques. Les tribus mélangées des immigrants bas-allemands habitent les terres basses des estuaires et du delta rhénan ; les Hollandais d'origine saxonne peuplent les terrains couverts de sables de transport, tandis que les Frisons occupent les contrées alluviales : aux différentes formations correspondent des modes de culture différents, et les populations se sont groupées naturellement suivant leurs mœurs et leur génie natif : de même, les espèces d'animaux qu'emploient les habitants pour leurs travaux des campagnes varient des sables à la région des polders [1]. Les deux provinces dont la population est le plus mélangée sont précisément celles qui portent spécialement le nom de Hollande : c'est là que se trouvent les grandes villes du pays et que se sont accomplis les évènements principaux de l'histoire nationale.

Les îles du Zuiderzee, Urk et Marken, débris de terres disparues, renferment une population que l'on croit fort ancienne et qui se distingue des habitants du littoral voisin, non-seulement par les mœurs, mais aussi par la forme du crâne [2]. Il en était de même pour les gens de l'île Schokland, maintenant abandonnée. Urk est une de ces terres que les physiologistes citent en exemple de l'innocuité des mariages consanguins. Il est très-rare qu'un habitant de l'île se marie à une étrangère. Tous sont cousins ; tous s'unissent de famille à famille, tous se ressemblent par la taille, les traits, la couleur des yeux et des cheveux. Loin d'offrir la moindre dégénérescence, ils sont remarquables par la force, les nobles proportions, la largeur des épaules. Les femmes sont vraiment belles, mais elles ont quelque chose de masculin dans la démarche. Les maladies sont rares parmi les indigènes, à l'exception pourtant de la petite vérole, car les orthodoxes de l'endroit se sont opposés de toutes leurs forces à la pratique de la vaccine. Le nombre des habitants ne cesse de s'accroître ; il a plus qu'octuplé depuis le milieu du dix-septième siècle, et, chaque année, beaucoup de jeunes gens que l'île ne peut plus nourrir vont chercher fortune à l'étranger.

Pendant la guerre d'indépendance et dans les premiers temps qui suivi-

[1] Staring, *Voormaals en Thans*, p. 34.

[2] Lubach, *De Anthropologie van Nederland.*

rent la fondation des Provinces-Unies, la république reçut un grand nombre d'immigrants venus de la Belgique, et, parmi eux, quelques-uns de ses meilleurs citoyens, car c'étaient des hommes qui s'enfuyaient de leur patrie vaincue pour rester libres. C'est peut-être à eux que la Hollande dut son triomphe, et si plus tard elle devint à certains égards la première nation de l'Europe, elle le dut aussi en partie à la science, à la valeur morale de ces étrangers qui étaient venus lui demander asile. On comprend quelle fut l'importance historique d'un peuple d'émigrants où se voyaient des hommes tels que Philippe de Marnix, Heinsius, Jordaens, Franz Hals, Elzevier, Isaac Lemaire, guerriers, diplomates, poètes, peintres, savants et navigateurs[1]. Après la révocation de l'édit de Nantes, d'autres proscrits pour cause de religion vinrent en foule se réfugier en Hollande; ceux-ci, partis de plus loin que les fugitifs belges, arrivaient de France, surtout de l'Ouest et du Midi, apportant, avec leur génie propre, des industries nouvelles, d'autres relations de commerce : pendant longtemps les villes de la Hollande et les villages des Cévennes restèrent en rapports directs pour l'échange des denrées et des produits manufacturés. Maintenant encore, les Hollandais d'origine française, appartenant pour la plupart à l'Église protestante dite « wallonne », sont assez nombreux pour maintenir une certaine cohésion et le culte de l'ancien idiome. Grâce à leur instruction, ils exercent une influence considérable dans le pays ; mais à cet égard ils sont probablement distancés par d'autres fils d'immigrants, les Israélites, en grande majorité issus de Juifs allemands. Les Juifs portugais ou espagnols, beaucoup moins nombreux, sont considérés comme formant une sorte d'aristocratie parmi leurs coreligionnaires. Jusqu'au commencement de ce siècle, ces exilés de la péninsule ibérique parlaient l'espagnol ou le portugais dans leurs familles ; à la synagogue, ils priaient alternativement en portugais et en hébreu[2].

Considérés, non dans l'infinie variété des individus, mais dans cet ensemble que l'on appelle un peuple, les Hollandais doivent être respectés entre tous. Chaque nation a dû conquérir péniblement son existence, à la fois sur la nature et sur ses voisins ; mais nulle n'a eu, comme la nation néerlandaise, à faire la terre même qui la portait. Pour accomplir une pareille œuvre, il fallait une volonté puissante et de tous les instants; l'audace première devait être soutenue par une invincible persévérance. Forts à l'entreprise, plus solides encore à la résistance, les Hollandais sont peut-être de tous les Européens ceux qui ont le plus de simplicité naturelle, car ce

[1] Gaillard, *Mémoires de l'Académie de Belgique*, t. VI, 1853.
[2] Alph. Esquiros, *La Néerlande et la vie hollandaise.*

sont eux aussi qui ont le plus agi. Ne se hâtant point de promettre, ils tiennent leur parole, au delà même de ce qu'elle faisait espérer ; ils ne se lancent dans aucune entreprise à la légère; mais quand leur résolution est prise, ils ne s'arrêtent point qu'ils n'aient vaincu le sort ; ils réfléchissent longtemps, mais, après s'être décidés, ils se mettent à l'œuvre et sans arrière-pensée. Ils sont d'un rare bon sens : ce n'est point par des fantaisies qu'ils auraient pu tenir tête à l'Océan. Leur défaut le plus commun est celui de la routine : lents et méthodiques, accoutumés à un travail persévérant, il leur est difficile de se renouveler, de changer leurs idées, de porter la main sur une coutume antique. Ils ne sont point tristes, comme ils le paraissent souvent : ils sont silencieux et graves ; ils parlent moins que le Belge, rient moins souvent que lui. Mais quel est le plus heureux des deux peuples? Sans aucun doute celui qui le semble le moins[1]. Pourtant, quand les Hollandais s'amusent, c'est de tout cœur ; ils s'abandonnent entièrement à la joie et au bruit. Au milieu des fêtes populaires, on se rappelle volontiers les tableaux des Van Ostade, des Teniers, des Brouwer, des Steen et de tant d'autres maîtres hollandais.

La vertu néerlandaise dont les étrangers sont d'ordinaire le plus frappés est l'exquise propreté des habitants. Les plus pauvres demeures sont tenues en Hollande avec un soin que l'on chercherait vainement dans les somptueux palais du midi de l'Europe ; nettoyer, laver, récurer, telle est chaque jour et pendant des heures entières la principale occupation des Hollandaises, d'un bout à l'autre du pays. Sans doute, sous ce climat humide, sur cette terre à demi noyée d'où s'échappent des miasmes pernicieux, il est indispensable d'entretenir une extrême propreté dans les maisons et d'en éloigner tout ce qui pourrait accroître l'insalubrité naturelle de la contrée ; mais on a pu dire avec raison que les Hollandais ont exagéré leur vertu nationale jusqu'à en faire un vice. Dans la province de Noord-Holland surtout, l'amour de la propreté peut devenir de la manie ; frottées, époussetées comme des écrins précieux, certaines demeures seraient inhabitables pour tous autres que pour les indigènes, et les chambres d'apparat ne sont abordées par eux qu'avec une sorte de solennité. Les étables sont tenues comme des salons, et les vaches n'ont plus même la libre disposition de leur queue, suspendue au plafond, de peur que les animaux mal appris ne salissent leur robe lustrée. Certains villages sont disposés en entier avec une régularité si minutieuse qu'on se demande s'ils ne sont pas un joujou prodigieux fait pour l'admiration des sots. L'art véritable est absent de ces

[1] Ramon de la Sagra, *Voyage en Hollande et en Belgique.*

demeures, où tout est arrangé suivant une scrupuleuse routine ; la nature même doit s'y conformer au goût méthodique du propriétaire, et dans beaucoup de jardins les arbres sont non-seulement taillés, mais encore peints de diverses couleurs[1]. En général, les Hollandais, quoique ayant eu la gloire de voir naître chez eux l'une des grandes écoles de peinture, ne se distinguent point par le sentiment de l'art. Leurs villes sont originales ; on aime à voir les bateaux cheminant dans les rues, les ponts qui s'élèvent et s'abaissent au-dessus des canaux, les arbres penchés sur l'eau ; les maisons, dont les façades de briques rouges se montrent à travers la verdure, sont d'un aspect curieux, mais elles sont loin d'être belles, et leurs ornements en font précisément la laideur.

En maintes parties de la Néerlande, l'originalité nationale se manifeste encore par le maintien des anciens costumes. Aux portes mêmes de la Haye, on est étonné de voir les marins et les pêcheurs, grands et petits, uniformément vêtus de longues houppelandes de drap bleu, chaussés de lourds sabots d'une blancheur parfaite. En Zélande, les paysans, plus élégants dans leur mise, ont gardé la culotte courte se rattachant à la ceinture par des boucles d'argent ; leur gilet rouge, brodé de fleurs de couleurs différentes suivant les religions, est fermé par vingt gros boutons de filigrane ; la veste de velours noir contraste par sa simplicité avec le reste du costume[2]. Ce sont les femmes, gardiennes des mœurs, qui dans la plupart des provinces hollandaises ont le mieux conservé les habits et les ornements d'autrefois. Récemment encore, les femmes du bourg de Hindeloopen, sur la rive orientale du Zuiderzee, se distinguaient par des vêtements d'une grande richesse et d'une variété singulière, suivant l'âge et l'état social de celles qui les portaient, et l'on croit que ces modes locales étaient l'héritage d'une longue série d'ancêtres. Dans toutes les provinces de la Néerlande se voient çà et là des traces de costumes imposés jadis par la tradition. C'est ainsi que dans les villes la plupart des servantes sont vêtues de robes d'indienne à fleurs ou à raies violettes.

C'est à leur mode traditionnelle de coiffure que les Frisonnes et les Hollandaises proprement dites tiennent le plus. Dans les campagnes, un grand nombre de paysannes portent non-seulement de riches pendants d'oreilles, mais encore des plaques d'or sur les tempes, ou même des bijoux qui recouvrent le front, des épingles qui s'élèvent menaçantes de chaque côté de la tête, des spirales qui encadrent les joues : sous la fine dentelle de la coiffe on voit reluire comme un casque d'or. Quelques-unes de ces coiffures

[1] Pictet de Sergy, *Lettres sur la Nord-Hollande.*
[2] Ch. de Coster et Adolf Dillens, *Tour du monde*, XXVIII, 1874.

sont d'aspect fort bizarre, d'autres sont charmantes et rehaussent la beauté. Les femmes de la Frise, fières et graves, ont fort bon air sous ce diadème d'or. Il y a longtemps sans doute que les paysannes auraient cessé de porter ces lourdes coiffures, si elles n'avaient à leurs yeux l'avantage d'être chères : « y renoncer pourrait sembler plutôt un aveu de pauvreté qu'une preuve de goût[1] ; » l'aspect du casque et de ses ornements annonce de loin aux prétendants et aux rivales combien de « tonnes d'or » possède la jeune héritière qui se montre dans ses atours. Toutefois les filles pauvres peuvent trop facilement imiter les paysannes riches, en s'ornant de bijoux faux, pour que la mode locale, cause de calvities précoces, ne perde pas graduellement de son empire, au profit de la mode générale, qui permet de laisser croître la chevelure et même d'en exagérer l'ampleur.

Par divers usages, de même que par le maintien partiel des anciens costumes, le peuple hollandais témoigne de son esprit tenace. Il reste lui-même dans ce mouvement du commerce et de la science qui abaisse les bornes des États. On a constaté que depuis 1866 le contraste est devenu plus grand de chaque côté de la frontière qui sépare la Hollande et l'Allemagne. Avant cette époque, Hanovriens et Néerlandais, ayant les habitudes analogues, parlant à peu près la même langue, vivaient côte à côte en bons amis ; mais tout à coup les employés allemands sont venus de l'est, près de la frontière hollandaise, se servant d'un autre dialecte, imposant un autre régime : les différences nationales se sont révélées soudain, plus nettes qu'elles ne se montraient autrefois[2]. Ce recul défiant des Hollandais n'est point un phénomène nouveau ; souvent, pendant les trois derniers siècles, ils ont dû pour ainsi dire se concentrer en eux-mêmes, car le danger les menaçait de toutes parts. Leur individualité nationale s'en est affermie, mais tout n'a pas été gain dans ce long effort. Obligée longtemps de se tenir à l'écart du reste de l'Europe afin de maintenir plus sûrement son indépendance, la Hollande a fini par contracter les défauts que donne toujours l'isolement. Elle a cessé de vivre de la vie du monde, a perdu la souplesse de l'esprit et s'est attardée dans les idées et les usages du passé. Après avoir été la première parmi les nations, elle s'est laissé distancer à beaucoup d'égards par ses voisines. Quoi qu'en dise le proverbe, la Hollande moderne n'a pas eu assez d'histoire ; elle s'est trop renfermée dans son étroit domaine, qu'elle a su du reste admirablement aménager.

[1] Théophile Gautier, *Loin de Paris*.
[2] H Havard, *La Hollande pittoresque*, *Les Frontières menacées*.

IV

La reconquête du sol enlevé par la mer et la transformation des marécages en terrains de culture, telle a été en effet l'œuvre capitale du peuple néerlandais. Des géographes ont essayé d'évaluer l'étendue des terres que la mer a enlevées au domaine de la Hollande depuis les temps historiques; mais les faits sont trop mal connus pour que de pareils calculs puissent avoir une valeur même approximative. En ne comptant qu'à partir du treizième siècle, où les révolutions physiques de la contrée sont déjà connues d'une manière générale, on peut se hasarder avec plus d'assurance : c'est d'un cinquième à un septième que l'on évalue la superficie des terres envahies par la mer pendant cette courte période géologique, moindre de sept cents années[1]. Mais si l'infatigable Océan a fait des conquêtes sur la terre ferme, l'industrie humaine, acceptant la lutte, a déjà recouvré plus de la moitié de cet espace inondé. L'histoire ne raconte guère ce long travail, car il se fait avec patience et lenteur : il ne frappe pas l'imagination comme les brusques violences de la mer, qui détruisent parfois l'œuvre d'un siècle en un seul jour, mais l'homme ne se lasse point, il se remet à l'ouvrage après chaque désastre, armé des ressources que lui donne la science.

On dit que les premières digues de défense contre la mer auraient été élevées dès le neuvième siècle par les Normands dans les îles de la Zélande[2]; mais tous les remparts construits au bord de la mer avant les grandes tempêtes du quinzième siècle furent emportés par les flots. L'œuvre de reconquête sur l'Océan ne prit une importance considérable qu'à la fin du seizième siècle, c'est-à-dire avec la période de la liberté républicaine. L'initiative individuelle, développée par la conscience de la grandeur nationale, fit entreprendre des travaux immenses, dont aucune autre contrée ne pouvait offrir d'exemples. En 1488 déjà un polder avait

[1] Terrains de la Hollande engloutis par la mer :

Inondations du treizième siècle.	3080	kilomètres	carrés.
— quatorzième siècle.	330	»	»
— quinzième siècle.	825	»	»
— seizième siècle..	550	»	»
— dix-septième siècle.	275	»	»
— dix-huitième siècle	55	»	»
Érosions de la côte pendant les six siècles. . .	935	»	»
Total.	6050	kilomètres	carrés.

(Arends, *Physische Geschichte der Nord-See Küsten.*)

[2] J. G. Houzeau, *Essai d'une géographie physique de la Belgique.*

été endigué dans l'île de Texel, et en 1555 on s'était attaqué au lac de Zijp, près d'Alkmaar, pour en dessécher les 5600 hectares[1]. Au commencement du dix-septième siècle, le lac de Beemster, situé également dans la province de Noord-Holland, est à son tour entouré de digues et

N° 30. — CONTOURS DES RIVAGES DE LA NÉERLANDE AVANT LE PEUPLEMENT DE LA CONTRÉE.



transformé en prairies. Puis, toujours dans la même péninsule, le lac de Purmer, le Hugowaard, le Schermer, d'autres encore, sont changés à leur tour en terre ferme et se couvrent de cultures. Dans les îles de la Zélande, sur les côtes de la Frise, de vastes plages s'ajoutent aussi aux campagnes. Les Hollandais de cette grande époque, dont les travaux peu-

[1] Staring, *Voormaals en Thans.*

vent, sans trop d'infériorité, se comparer aux plus vastes entreprises accomplies dans les temps modernes, étaient devenus des maîtres dans l'art hydraulique, et c'est à eux que l'on s'adressait de toutes parts pour défendre les plages contre l'invasion des eaux. De nombreuses « petites Flandres » ou « petites Hollandes » furent conquises par eux sur les marais, en France, en Angleterre, en Allemagne ; l'œuvre immense accomplie dans leur propre patrie servit de modèle à d'autres travaux du même genre dans toute l'Europe occidentale. Il est vrai que, pendant le dix-huitième siècle, les Hollandais, moins zélés pour la liberté qu'ils ne l'avaient été dans les premiers temps de leur indépendance nationale, s'occupèrent aussi moins activement d'accroître leur territoire aux dépens de la mer ; mais pendant notre siècle, qui débuta par la régularisation de l'embouchure rhénane et par le dessèchement des marais environnants, les entreprises de reconquête ont été poussées avec une ardeur singulière. En cinquante années, de 1815 à 1865, un espace de plus de 45 000 hectares, c'est-à-dire un territoire égal à un carré de 21 kilomètres de côté, a été repris sur les eaux. Grâce au réseau des levées qui divisent tous les terrains annexés en figures géométriques, on a pu évaluer mathématiquement la superficie des polders ajoutés depuis le commencement du seizième siècle aux campagnes de la Hollande . jusqu'à nos jours, l'ensemble de l'espace dont les cultivateurs ont repris possession est d'environ 380 000 hectares[1]. Si les travaux continuent de progresser dans la même proportion que depuis le commencement du siècle, si les grands projets des ingénieurs s'accomplissent, nul doute qu'avant la fin de la troisième génération, les empiètements de la terre sur l'Océan ne compensent et au delà les envahissements des eaux : quant à la valeur des terres reconquises, elle est de beaucoup plus grande que ne l'était celle du sol perdu jadis[2]. Actuellement, la surface de la Hollande s'accroît en moyenne, d'après M. Staring, de 3 hec-

[1] Reconquête des terrains en Néerlande, au nord de la Meuse, d'après Staring :

	Hectares.	Par année.
Avant 1540	18 971	
De 1540 à 1566 (Guerre de l'Indépendance)	16 186	621 hect.
» 1566 à 1584 (Mort de Guillaume d'Orange)	317	17 »
» 1584 à 1609 (Trêve de Douze Ans)	11 617	464 »
» 1609 à 1648 (Paix de Westphalie)	31 686	813 »
» 1648 à 1672 (Guerre avec Louis XIV)	4 688	195 »
» 1672 à 1748 (Fin de la guerre de succession d'Autriche)	6 384	84 »
» 1748 à 1795 (Invasion française)	14 668	312 »
» 1795 à 1815 (Domination française)	7 908	395 »
» 1815 à 1875	57 807	963 »

[2] Valeur des terrains reconquis, à 1500 francs l'hectare, 406 700 000 francs.

tares par jour. La superficie du pays, de même que la population, augmente d'année en année[1].

D'ailleurs, la nature aide l'homme en maints endroits et prépare l'œuvre de restauration du continent. Le long des côtes, où le flot de marée s'étale sur les bas-fonds, par exemple dans les *wadden* qui séparent les îles frisonnes et le continent, les alluvions marines, mélangées à des myriades d'animacules, élèvent peu à peu les plages vaseuses; bientôt on les voit affleurer à l'heure de la mi-marée, et les oiseaux s'abattent par nuées sur les bas-fonds pour s'y nourrir de coquillages abandonnés par le reflux. La surface limoneuse, toujours humide, même à marée basse, resplendit au soleil : de là le nom de *blik* qui lui a été donné. Quoique offrant déjà des éléments de fertilité, la terre nouvelle n'est pas encore « mûre »; pour la ceindre de digues, on attend que la vase soit exhaussée, et qu'aux plantes salines aient succédé quelques herbes de marais et de prairies. Les vases consolidées, connues, suivant les dialectes, sous le nom de *schorren* ou de *kwelder*, offrent aux moutons une excellente nourriture et désormais leur valeur est suffisante pour que l'agriculteur entreprenne de les endiguer[2] : suivant le langage imagé de plusieurs armoiries communales, les touffes d'épis peuvent dès lors surgir des spirales d'un coquillage[3]; pendant quarante ou cinquante années de suite, les terres nouvelles produiront de magnifiques moissons, sans le secours d'aucun engrais. En maints endroits, deux îles, jadis éloignées l'une de l'autre, se rejoignent par leurs schorren et deux digues transversales suffisent pour les unir en une seule terre. C'est ainsi qu'en 1807 vingt-trois négociants de Rotterdam s'associèrent pour changer en campagnes cultivées tout le bras de mer qui séparait Oost-Beveland et Zuid-Beveland. Depuis le douzième siècle, la surface cultivée des îles de la Zélande s'est ainsi accrue d'au moins 100 000 hectares[4].

Les digues maîtresses, qui doivent résister aux efforts des vagues de tempête, sont des remparts où les habitants menacés ont accumulé tous les éléments de résistance. Les énormes pilotis extérieurs, reliés par des madriers transversaux à une autre rangée de pieux placés en arrière, sont revêtus de fascines et de nattes où vient se briser la lame, et toutes les pièces de bois sont cachées sous une armure de clous à tête plate, empêchant les

[1] Staring, *Voormaals en Thans;* — E. de Laveleye, *Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1864.
[2] A. de Laveleye, *Affaissement du sol et envasement des fleuves;* — Emile de Laveleye, *La Néerlande.*
[3] Meyners d'Estrey, *Explorateur*, n° 63, t. III.
[4] Staring, *Voormaals en Thans.*

tarets de se loger dans les poutres. Ces estacades sont soutenues par un amas de blocs de granit amenés à grands frais des landes de la Drenthe ou importés de Norvège; en moyenne, la digue est haute de 8 à 10 mètres et large de 50 à 100 mètres. Ailleurs, surtout dans les travaux modernes dirigés par les ingénieurs de l'État, les jetées monumentales sont remplacées par des remblais en sable que maintiennent des pieux et des plates-formes en fascines. Les pierres ne sont employées que pour défendre la base des remblais. Un des principaux mérites techniques des immenses travaux hydrauliques de la Hollande est d'avoir été exécutés dans les conditions les plus difficiles et avec des matériaux de mauvaise qualité. Dans la plupart des contrées d'Europe, le sous-sol sur lequel on appuie les fondations est suffisamment ferme ; presque partout, c'est la roche solide, et ce sont des pierres, blocs ou moellons, qui servent à la construction des piles et des digues. Dans les parties basses de la Hollande il n'en est pas ainsi : on a beau creuser, on ne trouve toujours que les terrains mous, à demi liquides, et toutes les fondations doivent être assises sur des pilotis et des fascines; les remblais, portant des édifices et des trains de chemins de fer, flottent, pour ainsi dire, sur un fond sans consistance[1]. Près de Schiedam, lors de la construction d'une voie ferrée, il a fallu jeter pendant un an vingt-cinq wagons de sable par jour, avant que le sol ait cessé de s'enfuir sous les rails.

Les frais énormes que demande l'entretien des digues sont à la charge du syndicat des propriétaires ; mais il arrive parfois que les revenus des terrains endigués ne suffisent plus : les polders sont alors déclarés « calamiteux » et l'État doit aider les intéressés à défendre leurs champs et leurs demeures. Sur les parties des côtes où les courants longent le bord en creusant le fond marin, l'entretien des levées est très-coûteux, car il faut essayer de rompre la force du courant par des épis placés perpendiculairement au rivage; mais souvent tous ces efforts sont impuissants, des affouillements se produisent, et la digue, rongée à la base, risque de s'écrouler d'un bloc dans l'eau profonde : un gouffre se produit soudain là où se trouvaient des champs et des habitations. Pour parer au danger, on coule au devant des endroits dangereux des *zinkstukken*, vastes radeaux de joncs et de branchages entrelacés, chargés de pierres : ces bancs artificiels, auxquels on donne quelquefois 100 mètres de côté, détournent le courant profond et sauvegardent le littoral[2]. Mais lorsque le *val* ou gouffre d'effondrement se creuse, malgré tous les travaux de défense, on a presque toujours eu le temps de construire une deuxième levée et les eaux qui font irruption dans

[1] Croizette-Desnoyers, *Notice sur les travaux publics en Hollande.*
[2] H. Havard, *La Hollande pittoresque, Le Cœur du pays.*

les polders se trouvent enfermées dans un réduit où se dépense pendant longtemps leur force d'érosion. Au milieu du siècle, la longueur développée des digues maîtresses de la Hollande, sans compter les innombrables contre-digues et levées latérales, était évaluée à 2500 kilomètres. Les frais d'établissement de ces remparts maritimes se seraient élevés à 280 millions de francs[1]. Quant aux vieilles digues, désormais inutiles, que les conquêtes de nouveaux polders ont laissées au loin dans les terres, on en utilise l'argile pour la répandre en terres d'amendement sur les sols sablonneux ou chargés d'humus ; les agriculteurs les démolissent comme les *terpen* et renouvellent ainsi la fécondité de leurs champs.

L'archipel de la Zélande est la région du territoire néerlandais qu'il a fallu défendre contre la mer par les travaux de circonvallation les plus coûteux. Comme une grenade dont chaque cellule renferme un grain, l'ensemble des îles se compose d'une multitude d'enclos de forme polygonale, contenant chacun son polder de campagnes verdoyantes. Les voyageurs qui traversent l'archipel sur les estuaires et les canaux pourraient croire qu'ils voguent sur de larges fossés de défense entre des lignes fortifiées ; ils longent toutes les îles, de Terneuzen à Rotterdam, sans les voir une seule fois par-dessus leur enceinte de hautes digues[2]. On comprend l'étonnement qu'éprouvent les habitants des régions onduleuses de l'intérieur, lorsqu'ils s'aventurent dans ces îles de boue, à grand'peine protégées contre le flot : *Zeelant geen lant ; — Ik houdet metten heykant* (La Zélande n'est pas une terre ; — J'aime mieux le sol ferme), disent les Brabançons. Les armes de la Zélande dépeignent admirablement l'état physique de la contrée, en même temps que l'énergie morale des habitants : elles représentent un lion luttant contre le flot dans lequel il est à demi plongé. Le blason a pour exergue cette devise, plus belle encore que celle de Paris : *Luctor et emergo !*

La levée qui défend à l'ouest l'île de Walcheren contre l'irruption des vagues en fermant une brèche du cordon des dunes, est une merveille de construction, et peut-être la plus importante des œuvres dues aux ingénieurs hollandais. On répète souvent que cette digue de Westkappel, ainsi nommée du village qui se trouve à sa base intérieure, aurait pu être élevée à moindres frais si elle avait été coulée en bronze ou revêtue de lames d'argent. Construite il y a plusieurs centaines d'années, peut-être au neuvième siècle, elle a été rompue plusieurs fois par les tempêtes ; encore en 1808 elle céda sous l'effort des vagues, et l'île entière se trouva temporairement submergée : on se promenait en bateau dans les rues de

[1] Arends ; — Belpaire, *Plaine maritime depuis Boulogne jusqu'au Danemark.*
[2] Edmondo de Amicis, *Olanda.*



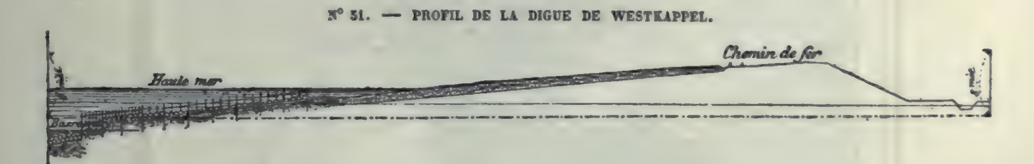
VUE PRISE EN ZÉLANDE. — ENVIRONS DE MIDDELBURG

Dessin de Th. Weber, d'après nature.



ses villages et de ses villes. Après ce désastre, la digue de Westkappel fut reconstruite plus haute et plus solide, mais suivant l'ancien profil, différent de celui que les ingénieurs préfèrent pour les nouvelles levées. Longue de 3800 mètres seulement, la digue s'élève à plus de 7 mètres au-dessus du niveau moyen de la mer, présentant aux vagues une pente de plus de 90 mètres, très-faiblement inclinée, sur laquelle l'eau vient déferler doucement. En outre, une estacade, formée de onze rangées parallèles de pieux, que d'autres pieux et des poutres intermédiaires relient les unes aux autres, défend toute la partie extérieure du talus. Des enrochements à pierres perdues protègent l'estacade, et plus haut le talus est revêtu d'un double pavé de briques et de pierres. Plus haut encore, des fragments de colonnes basaltiques, provenant du Siebengebirge, défendent la pente de la digue à l'endroit où viennent se heurter les vagues de tempête, et sur le reste de la levée, jusqu'au sommet, s'étend une épaisse couche

N° 51. — PROFIL DE LA DIGUE DE WESTKAPPEL.



d'argile. La crête de la digue, large de 12 mètres, porte un chemin de fer de service, auquel se développe parallèlement une route de voitures[1].

Mais les digues, si puissantes qu'elles fussent, n'auraient aucune utilité si les terres basses, définitivement séparées de la haute mer, n'étaient en même temps vidées de l'eau marécageuse qui s'y amasse. Or ces terres se trouvent pour la plupart au-dessous du niveau de la mer moyenne : il n'est pas de polders dans la région du littoral qui ne soient indiqués par les ingénieurs hydrauliciens comme se trouvant en contre-bas de A. P., c'est-à-dire du plan idéal continuant, à travers toute la contrée, le niveau moyen de l'IJ dans le port d'Amsterdam (*Amsterdamsch Peil*) : il est même un polder, celui du Zuidplas, près de Gouda, dont la surface est à $5^m,61$ plus bas que le zéro du maréographe. Avant que les polders ne se fussent affaissés peu à peu par l'effet de la dessiccation des tourbes, les cultivateurs pouvaient débarrasser leurs champs de l'excédant des eaux en ouvrant à marée basse les vannes ménagées dans l'épaisseur des digues; mais peu à peu l'abaissement du sol obligea les habitants à se servir de moyens artificiels plus compliqués, les moulins à pompes. C'est, dit-on, au commencement du treizième siècle que les premiers moulins à vent,

[1] Croizette-Desnoyers, *Notice sur les travaux publics en Hollande.*

imités de ceux que les Croisés avaient vus en Orient, furent introduits dans les Flandres, et de là en Hollande; mais depuis, que de formes variées ont prises ces constructions pittoresques, du bizarre échafaudage de poutres

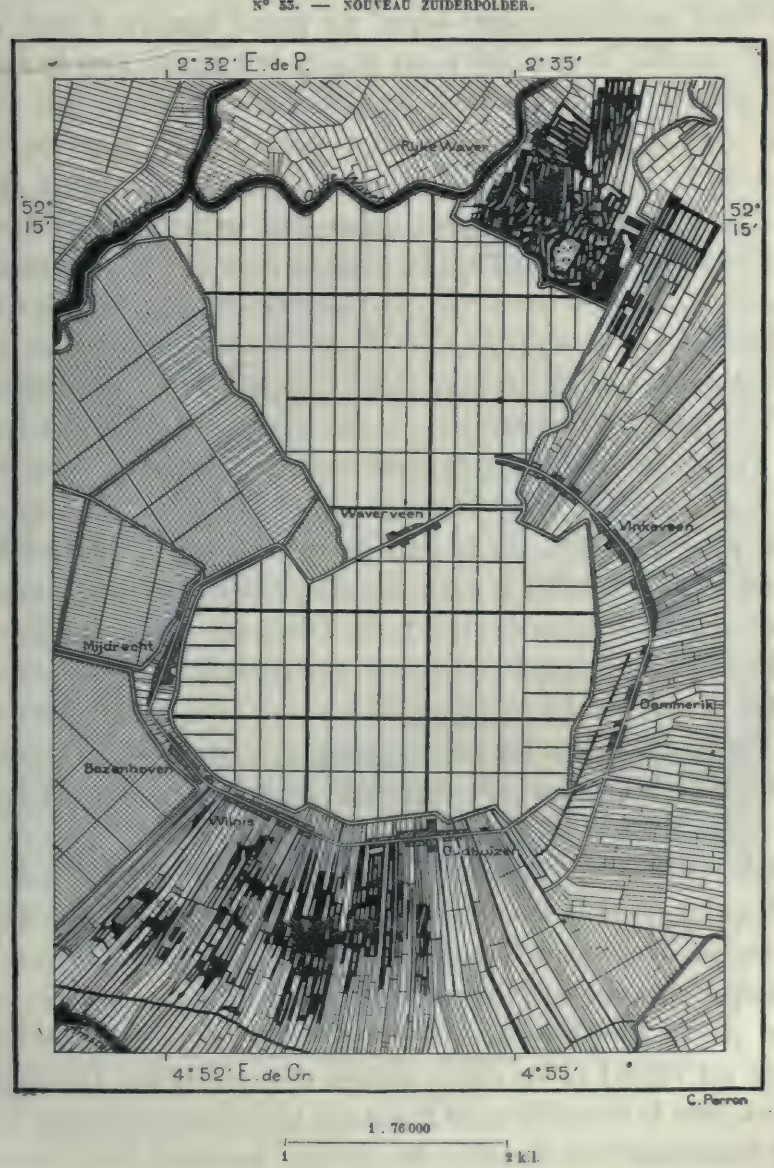
N° 52. — ANCIEN ZUIDERPOLDER.



au véritable monument, abritant de gracieuses maisonnettes sous sa haute galerie circulaire! Vers 1850, on comptait en Hollande environ 9000 moulins à vent qui travaillaient à l'épuisement des polders; mais des milliers de ces engins servent maintenant à d'autres fins industrielles : les moulins à vapeur, rares à cette époque, sont devenus fort nombreux, et

permettent d'obtenir une régularité plus grande dans l'entretien et la culture des champs. Un seul moulin peut suffire à des centaines d'hectares, car l'évaporation annuelle n'est guère inférieure à la chute de pluie ; l'ex-

N° 53. — NOUVEAU ZUIDERPOLDER.



cédant de l'eau tombée en hiver s'évapore au printemps et en été[1]. Quel-

[1] Chute d'eau et évaporation moyenne en Hollande :

	Été	Hiver	Total
Chute d'eau. . . .	0m,266	0m,371	0m,637
Évaporation. . . .	0m.403	0m,170	0m,573

(G. Simons, A. Greve, *Verhandeling over de Stoombemaling van Polders en Droogmakerijen.*)

quefois tous les polders des environs de Leyde sont couverts d'eau jusqu'à perte de vue pendant les deux mois de février et de mars : on ne peut les vider tant que le niveau des fleuves n'a pas décru.

Le nom même de polder, que l'on donne aux terrains endigués et assainis, rappelle l'état marécageux dans lequel un grand nombre d'entre eux se trouvaient naguère, le mot *poel* ayant le sens de « marais » ou de « mare ». Jadis la plupart des anciens lacs desséchés avaient laissé une sorte de « témoin » : des eaux stagnantes emplissaient encore la partie la plus profonde de la cavité. Ailleurs, les marais étaient trop vastes et leurs rives étaient trop incertaines pour qu'on osât en tenter l'assèchement ; mais sur tout le pourtour de l'eau les paysans riverains avaient commencé les travaux de conquête ; par l'effet de l'inclinaison régulière du lit, il se trouve qu'en maints endroits les ados du sol ramené au-dessus de la surface sont disposés en aiguilles convergentes, rappelant par leur forme celle de certaines substances cristallisées. A côté d'anciens polders croissant lentement, d'année en année, par de petits lambeaux de terrain, par de simples îlots, s'étendent de vastes campagnes asséchées d'un seul coup et violemment, pour ainsi dire, par la toute-puissante vapeur. Un coup d'œil jeté sur la carte montre aussitôt la différence des procédés : ici des contours, qui coïncident avec les courbes de niveau, des fossés qui suivent la légère inclinaison du sol, des terres qui s'abaissent et se rétrécissent peu à peu vers le centre des marais ; là des champs unis où tout se coupe à angles droits, fossés, chemins et sillons. On voit un exemple remarquable de ce contraste, au sud d'Amsterdam, dans le Zuiderpolder, dont la partie septentrionale a été tout récemment vidée. La méthode du colmatage, pratiquée en Italie avec tant de succès, est peu suivie en Hollande, et d'ailleurs ne pourrait être appliquée qu'en un petit nombre d'endroits, à cause du manque de pente pour l'écoulement des eaux fluviales. En outre, les eaux de la Meuse et du Rhin, quoique chargées de sédiment[1], sont pourtant beaucoup moins riches en limon que le Pô et les autres fleuves italiens, auxquels les torrents apportent le sol végétal et les débris triturés des montagnes. Cependant les Hollandais, dont le territoire est si bas et qui possèdent encore tant de tourbières à transformer en terrains de culture, devraient bien trouver un moyen d'arrêter au passage les 18 millions de mètres cubes d'alluvions fertilisantes que le Rhin, la Meuse, l'Escaut, vont chaque année perdre dans la mer[2]. C'est là un intérêt majeur pour la contrée.

Jusqu'à maintenant, la plus grande entreprise d'assèchement direct que

[1] En moyenne, 2 parties solides sur 10 000 parties d'eau (Staring).
[2] Staring, *Bodem van Nederland*.

l'on ait faite en Hollande et dans le monde entier est celle qui a vidé la mer de Haarlem. L'accroissement continu de ce lac était l'un des plus redoutables dangers de la Néerlande. De 1506 à 1840, l'augmentation moyenne de sa superficie avait été de plus de 4400 hectares par siècle, de 44 hectares par an; pendant les tempêtes, il s'était plus d'une fois réuni temporairement au Zuiderzee et toute la péninsule de Noord-Holland était menacée d'être séparée du continent ou de ne lui rester attachée que

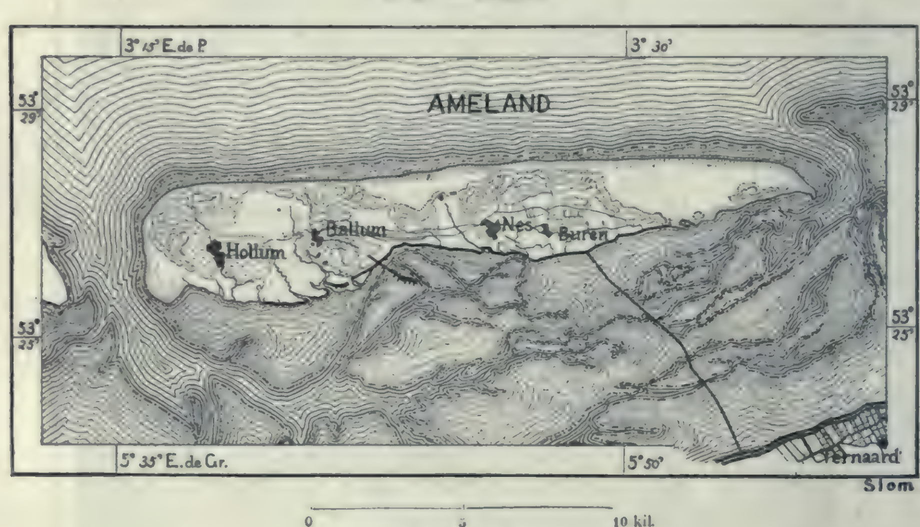
N° 54. — LAC DE HAARLEM.



par le pédoncule des dunes. Enfin, en 1840, on osa tenter l'œuvre de dessèchement devant laquelle on reculait depuis deux cents années; après six générations, le projet de l'ingénieur Leeghwater, si longtemps traité d'utopie, fut reconnu réalisable, et la première machine d'épuisement, soulevant à la fois par ses onze pompes 66 tonnes d'eau, reçut le nom de l'homme de génie qui, dès 1641, promettait de mener à bonne fin un des travaux prodigieux dont s'enorgueillit notre siècle. La surface du lac dépassait 180 kilomètres carrés, sa profondeur moyenne était de 4 mètres, et pendant les trente-neuf mois que dura le travail, les machines

eurent à déverser dans la mer, par le canal de ceinture, 925 millions de mètres cubes d'eau, c'est-à-dire la masse liquide du lac, augmentée des eaux d'infiltration et de pluie. La vente des terrains ne compensa pas immédiatement tous les frais de l'entreprise ; mais si le gouvernement perdit quelques millions sur la vente des terrains, le pays lui-même s'est grandement enrichi par les revenus de ces campagnes conquises sur les eaux. Depuis 1843, la valeur de l'hectare de l'ancien fond lacustre a quadruplé et les produits annuels de la mer desséchée représentent déjà le quart de la dépense primitive[1]. Les nombreuses habitations éparses le long des canaux forment l'une des communes les plus populeuses de la province de

N° 55. — AMELAND.



Noord-Holland, et le village principal, Hoofddorp, placé au centre des polders, au croisement de ses grandes routes et de ses fosses maîtresses, prend de plus en plus l'aspect d'une ville. Mais le sol encore humide et rempli de débris organiques n'est pas complètement assaini : le fond de l'ancien lac reste l'une des régions les plus insalubres de la Hollande[2].

Après s'être emparé pour l'agriculture du lit des eaux intérieures, les ingénieurs hollandais osent s'attaquer au fond même de la mer ; ils ont commencé la reconquête des *wadden*, ces vases molles émergées à marée basse qui s'étendent entre le continent et les îles frisonnes. Une digue continue, d'une longueur de 10 kilomètres environ, rattache au littoral de

[1] Frais d'épuisement. . 24 000 000 fr. | Vente des terrains. . . . 20 000 000 fr.
Revenu annuel des terrains . . . . 60 000 00 francs.

[2] H. C. Lombard, *Traité de climatologie médicale.*

la Frise la côte d'Ameland et rétablit ainsi l'isthme que l'on sait avoir existé jusqu'au milieu du douzième siècle. Cette digue maîtresse doit servir de rive aux sables qui se déposent, et qu'enfermeront d'autres levées, construites successivement à l'ouest jusqu'à l'île de Terschelling; ainsi, et de proche en proche, le détroit sera changé en terrains de culture : d'après le premier projet, il s'agit de conquérir seulement une superficie de 30 000 hectares; mais plus tard tout deviendra terre ferme, du Dollart au Zuiderzee. L'entreprise a pu longtemps sembler téméraire, et les tempêtes, les sables mouvants, les courants des wadden, ont causé beaucoup de mécomptes; cependant l'œuvre commencée se continue régulièrement et l'expérience acquise guide les ingénieurs [1].

Un autre travail de dessèchement, celui de l'archipel du Biesbosch, n'a pas encore été entrepris suivant un plan d'ensemble; il ne se fait que par fragments et d'une manière incomplète. La nation hollandaise ne saurait pourtant rester plus longtemps sous le coup de l'affront subi en 1421. Elle dispose d'assez de ressources pour reconquérir en entier le territoire qu'elle perdit à cette époque : après la transformation de la mer de Haarlem en polders, la réunion de toutes les îles du Biesbosch en une seule terre de culture et d'habitation n'a rien qui puisse effrayer les ingénieurs. Cette œuvre est parfaitement préparée par de nombreux travaux préliminaires. Le grand pont de Moerdijk, qui traverse le Hollandsch Diep en aval de l'archipel du Biesbosch, est, avec les remblais qui le prolongent, un excellent point d'appui pour les digues à construire, et le lit de la Nieuwe Merwede, qui rejoint le Waal rhénan à l'estuaire du Hollandsch Diep et dont on a régularisé et approfondi le cours, est une fosse d'écoulement suffisamment large pour recevoir l'eau des rivières supprimées. Plusieurs coulées inutiles ont été déjà comblées; des vasières d'inondation, où les eaux se promenaient incertaines, ont été remplacées par des canaux entretenus avec soin; les rivières traînantes qui serpentaient au hasard au milieu des roseaux sont devenues pour la plupart des tributaires réguliers de la Nieuwe Merwede. Quand un réseau de digues protégera les soixante îles contre le retour des inondations, rien n'empêchera que cet archipel d'environ 150 kilomètres carrés, maintenant presque inhabité, mais très-productif en foins et en osier, ne se peuple comme les contrées voisines et ne voie refleurir les soixante-douze villages disparus dans la terrible nuit de Sainte-Élisabeth. C'est par les campagnes reconquises du Biesbosch que devrait passer le chemin de fer direct de Rotterdam à Cologne :

[1] Teding van Berkhout, *De Landaanwinning op de Friesche Wadden.*

cette voie serait indispensable pour assurer au port néerlandais la part qui lui revient dans le commerce d'exportation de l'Allemagne[1].

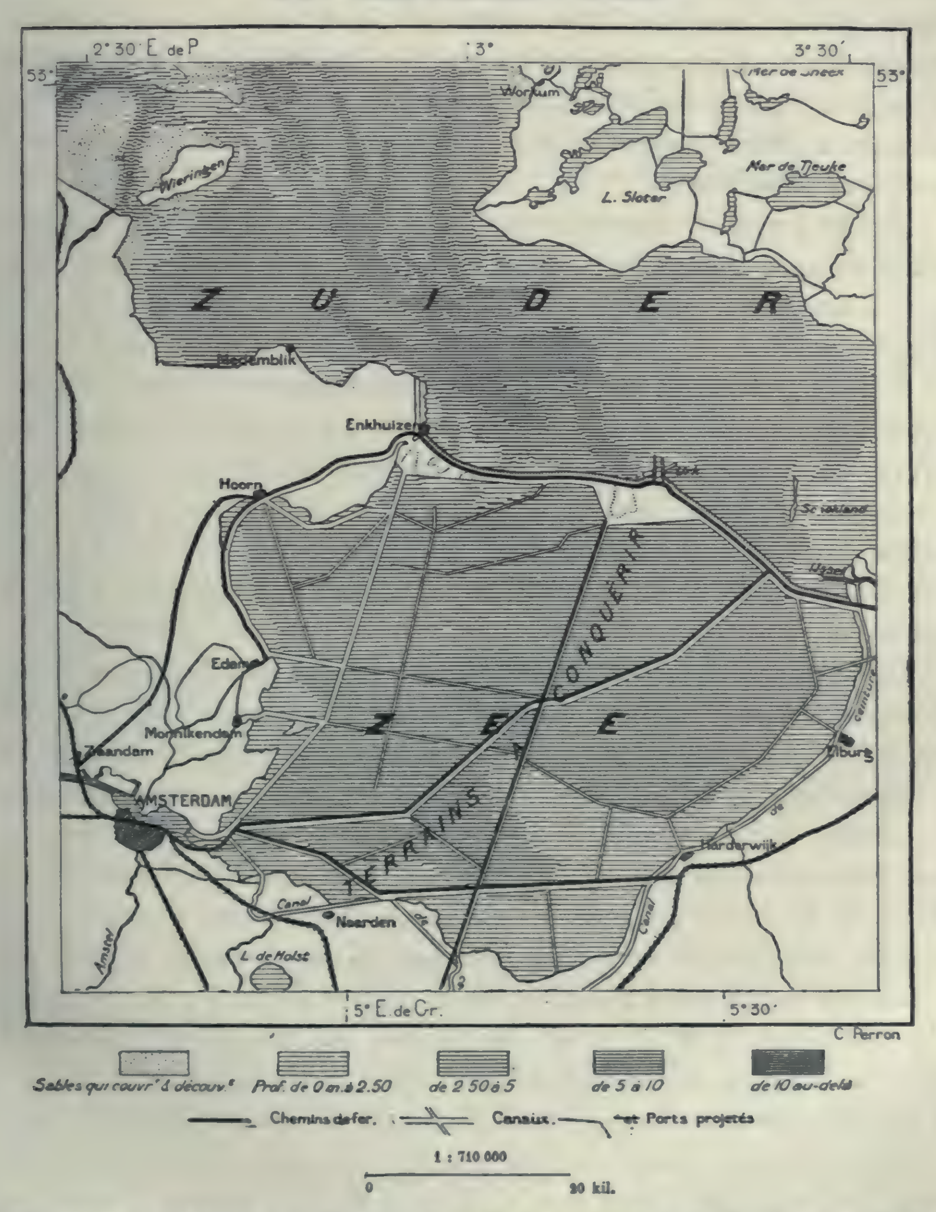
La Hollande prépare actuellement une nouvelle entreprise, qui surpassera tout ce qui s'est fait jusqu'à présent. Le dessèchement d'une grande partie du Zuiderzee est une œuvre en faveur de laquelle l'opinion est unanime et dont la possibilité a été parfaitement démontrée par les observations des géologues et des hydrauliciens. Par cette annexion au continent, la Hollande aura reconquis du coup un tiers du territoire que lui avaient fait perdre les inondations et les tempêtes pendant le moyen âge, et même ce qui fut l'ancien lac Flevo, aux premiers temps de l'histoire batave, aura cessé d'exister.

Pendant plus de cinq cents années après la formation du golfe, nul n'avait parlé de reprendre à l'Océan les terrains envahis par la « Mer du Sud » : en 1849 seulement, l'ingénieur Van Diggelen proposa le dessèchement complet du Zuiderzee par la construction d'une digue qui fermerait les détroits d'ouverture[2]. Mais on recula devant l'immensité du travail et devant le danger de modifier le régime des passes et des courants ; en outre, la nature du sol caché par les eaux du golfe n'était pas suffisamment connue pour que l'on pût savoir si l'entreprise serait utile au point de vue agricole. Le projet parut abandonné, et quinze années s'écoulèrent avant qu'un plan nouveau de dessèchement fût définitivement approuvé ; mais cette fois il ne s'agissait plus de vider le lac tout entier ; les ingénieurs se bornaient à transformer en terre ferme toute la partie méridionale du Zuiderzee, au sud des bouches de l'IJssel. Tout réduit qu'il est, comparé à l'ancien projet, le territoire à reconquérir ne comprend pas moins de 196 670 hectares, et d'avance il est destiné à former une douzième province du royaume, non la moindre en étendue. A première vue, il eût semblé plus naturel de fermer le golfe dans sa partie la plus étroite, c'est-à-dire entre Enkhuizen et Stavoren. En cet endroit, le golfe n'a que 15 kilomètres de large, tandis que, suivant le projet actuel, la digue de fermeture n'aura pas moins de 41 kilomètres ; mais précisément au détroit de Stavoren, qui forme la porte d'entrée du golfe, les eaux, beaucoup plus profondes et balayées de courants plus rapides, recouvrent des terres sablonneuses de faible valeur. En outre, les ingénieurs ont craint d'enfermer, pour ainsi dire, l'ennemi dans la place, en élevant leur digue au-dessous des bouches de l'IJssel[3]. Il est vrai qu'en été ce fleuve ne verse dans le golfe

[1] Nieuwenhuijs, *Notes manuscrites*.
[2] *De Zuiderzee, de Friesche wadden en de Lauwerzee, hare bedijking en droogmaking.*
[3] Beijerinck, *Proeve van een Ontwerp tot afsluiting van een gedeelte der Zuiderzee.*

qu'une faible quantité d'eau, à peine 200 mètres cubes par seconde; mais pendant les crues d'hiver la portée de l'IJssel s'élève parfois au vingtuple : la masse d'eau douce qu'apportent ce fleuve et les autres petits

N° 56. — PROJET D'ASSÈCHEMENT DU ZUIDERZEE.



affluents du Zuiderzee suffit avec les pluies du ciel à diminuer la salinité du golfe de plus des deux tiers[1]. On comprend que, pour débarrasser les

[1] Salinité moyenne du Zuiderzee. . . . . 10,651 pour 1000
» » de la mer du Nord à Scheveningen. . 32,417 »
(Alp. Belpaire, *De la plaine maritime depuis Boulogne jusqu'au Danemark.*)

polders endigués de cette quantité d'eau, il faudrait employer un appareil de digues et de machines d'épuisement très-considérable. Mais ce ne serait là qu'une augmentation de frais : le principal danger proviendrait de l'allongement nécessaire du cours de l'IJssel et par suite de l'exhaussement du lit en amont de l'embouchure; par la diminution de la pente, le niveau des eaux moyennes serait relevé de 1 mètre et demi à Deventer et de plus de 2 mètres à Kampen. Les campagnes basses, que l'on a déjà tant de peine à défendre contre les eaux, seraient encore plus menacées qu'elles ne le sont actuellement [1].

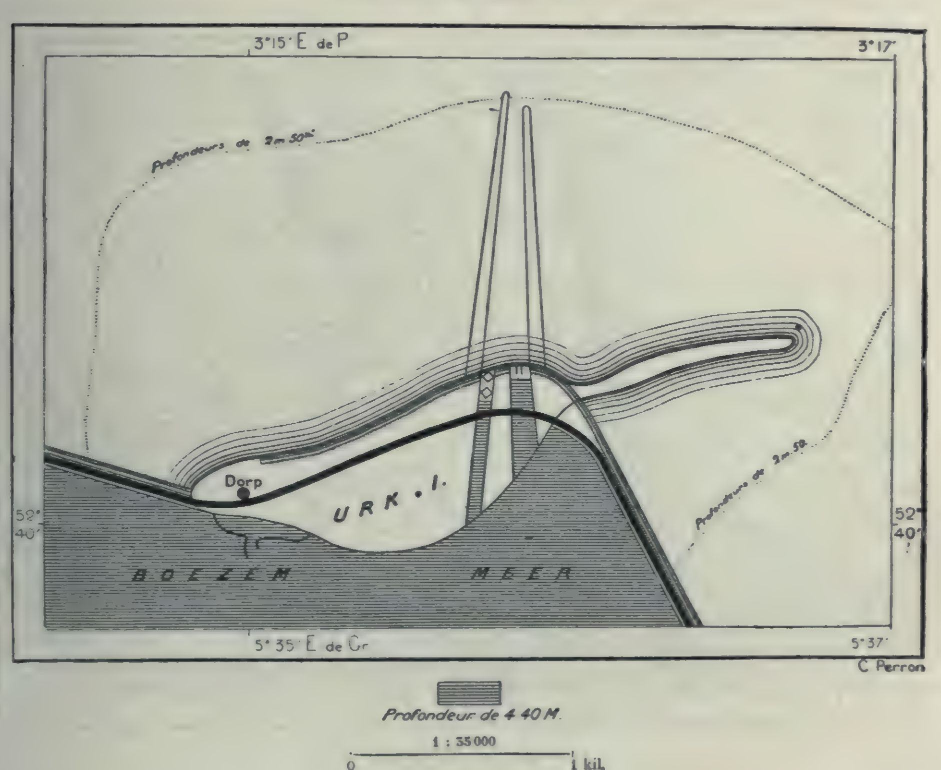
D'après les plans approuvés par la commission hydrographique, un canal de navigation, ménagé dans l'intérieur des polders, rejoindrait le port d'Amsterdam au bassin d'Enkhuizen; les petits havres de Monnickendam, d'Edam, de Hoorn garderaient aussi, par des canaux de 4 mètres et demi de profondeur, leurs libres communications avec la mer, et précisément vers le milieu de la « mer » actuelle, à l'endroit où se trouve l'îlot d'Urk, serait creusé le bassin principal (*boezemmeer*) de toute la région du golfe : on y utiliserait même les terrains solides de l'île pour y appuyer les écluses d'un port, d'ailleurs de forme très-disgracieuse. De toutes les villes maritimes des bords actuels du Zuiderzee, celle de Harderwijk serait la seule dont la navigation dût être complètement sacrifiée.

En évaluant à 3 mètres et demi la profondeur moyenne des eaux du Zuiderzee méridional, c'est une quantité de près de 7 milliards de mètres cubes que les machines à vapeur auraient à pomper, sans compter les 1500 millions de mètres cubes que les pluies déversent chaque année dans le bassin : la masse liquide à rejeter dans l'Océan serait décuple de celle que l'on a puisée dans la mer de Haarlem. Pour assécher en deux années le sol de la future province, les machines d'épuisement devraient fonctionner avec assez de force pour jeter dans la mer, à chaque seconde, environ 300 mètres cubes d'eau, six fois la Seine à son étiage sous les ponts de Paris. Puis, après le travail des pompes, qui auront à vider le lac, et celui des dragues, qui creuseront les canaux et les ports intérieurs, viendra l'immense labeur de l'aménagement du sol par la construction des chemins et l'excavation des fossés de toute grandeur. En calculant d'après les travaux du même genre que l'on a dû faire dans les polders de moindres dimensions, le réseau des chemins du Zuiderzee comprendra plus de 4000 kilomètres de chemins et de sentiers et 44 000 kilomètres de canaux et de fossés; toutes les fascines que fournit la Hollande devraient être employées

[1] Kuyper, *Die Trockenlegung der Zuiderzee*, Mittheilungen von Petermann, 1876.

pendant huit ans au travail des endiguements[1]. Il n'est donc pas étonnant que la dépense totale à faire pour l'aménagement des terrains à mettre en culture soit évaluée à plus de 400 millions de francs, en comptant l'intérêt des capitaux employés. La valeur de l'hectare reviendrait ainsi à 2000 francs environ, somme bien inférieure au prix des bonnes terres hollandaises; or les quatre cinquièmes des fonds qu'on se propose d'assécher

N° 57. — PORT D'URK, EN PROJET.



sont d'excellentes terres argileuses ; un cinquième se compose de sables qu'on aurait à fertiliser par les amendements.

Les canaux creusés dans l'intérieur des terres pour la navigation maritime sont aussi au nombre des travaux publics dont la Hollande peut être justement fière. En 1819 déjà, la ville d'Amsterdam, que la barre du Pampus et les autres bancs du Zuiderzee menaçaient de séparer définitivement de la mer, se rattachait à la passe profonde du Helder, sur la pointe septentrionale de la péninsule de Hollande, par un canal de navigation que l'on considéra comme une des grandes entreprises du siècle. Mais, en l'espace de cinquante années, les négociants d'Amsterdam sont

[1] Kuyper, *Die Trockenlegung der Zuiderzee*, Mittheilungen von Petermann, 1876.

devenus plus exigeants. Le canal de Noord-Holland, qui traverse obliquement la presqu'île, a le désavantage d'être fort long : il n'a pas moins de 84 kilomètres, et l'eau douceâtre qui le remplit est quelquefois prise par les glaces pendant des semaines entières. Sur une partie de son parcours, à Petten, il est menacé d'une invasion de la mer, car en cet endroit la chaîne des dunes a été rompue et l'on n'a pu arrêter l'érosion des ri-

N° 58. — ÉPIS DE PETTEN.



vages que par la construction d'épis, dont l'entretien est fort dispendieux. Depuis le commencement du dix-septième siècle jusqu'aux premières années du dix-neuvième, le recul de la côte n'a pas été moindre de 1750 mètres à la brèche de Petten[1]. La raison principale de l'amoindrissement du grand trafic sur le canal de Noord-Holland est son manque de profondeur et de largeur[2]. Pour admettre les bâtiments que réclame de nos jours le commerce transocéanique, il fallait ouvrir une autre voie au commerce d'Amsterdam, et, tout naturellement, le chemin le plus court s'impo-

[1] Staring, *Voormaals en Thans*.

[2] Largeur du canal à la surface. . 37m,67 | Profondeur du canal 5m,66
Largeur du canal au plafond. 9m,42

sait au choix des ingénieurs : c'est le mince pédoncule appelé *Holland op zijn smalst* (l'Étroit de la Hollande) qu'il s'agissait de percer pour mettre en communication le golfe de l'IJ et le Wijkermeer avec la mer du Nord. Dès 1634, le creusement de ce canal avait été proposé, mais c'est en 1858 seulement que le gouvernement en accorda la concession à une compagnie anglo-néerlandaise. On espérait que les frais de l'entreprise seraient pour une forte part payés par la vente des terres desséchées sur le bord du canal ; les polders du Wijkermeer se sont en effet vendus jusqu'à 4450 francs l'hectare[1], et près d'Amsterdam, des terrains de construction, où s'élèveront peut-être des faubourgs et des villes, ont rapporté un prix beaucoup plus considérable. Mais les frais d'établissement ont dépassé le devis primitif . quand la voie navigable sera complètement terminée, avec ses ports, ses môles, ses canaux secondaires, elle n'aura coûté guère moins de 100 millions de francs.

Pour accomplir le dessèchement des terres basses que traverse le canal, il a fallu séparer l'IJ du Zuiderzee par le barrage de Schellingwoude et par un groupe de puissantes écluses construites sur pilotis ; il a fallu aussi garnir ces écluses de machines d'épuisement soulevant 35 mètres cubes d'eau par seconde, afin de maintenir à la hauteur fixée, c'est-à-dire à 50 centimètres sous A. P., le niveau de l'eau dans l'ancienne rade d'Amsterdam, transformée en lac. Deux cents navires passent en moyenne chaque jour entre le port et le Zuiderzee ; mais ce sont tous des bâtiments de cabotage, d'un faible tirant d'eau. Le seuil des portes est à 4 mètres seulement au-dessous du niveau moyen de l'IJ, tandis que le canal creusé vers la haute mer a 7^{m},70 de profondeur[2] ; à la traversée des dunes on a dû creuser le sol à plus de 16 mètres. Les écluses de sortie, placées à un kilomètre de la mer, à côté de l'endroit où se bâtit maintenant la ville d'IJmuiden, sont, comme celles de Schellingwoude, des monuments de l'industrie moderne : le grand sas n'a pas moins de 160 mètres de longueur ; mais il n'a que 18 mètres de largeur, ce qui ne suffira peut-être pas dans un avenir prochain[3]. Quant au port, formé en pleine mer au moyen de deux jetées curvilignes de plus de 1500 mètres de longueur, il enferme un espace de 120 hectares, dont près de la moitié pourra être utilisée pour le mouillage des navires. Les jetées sont exposées à toute la violence des vagues, et celle du nord, que

[1] George Hérelle, *Revue des Deux-Mondes*, 15 nov. 1875.

[2]

Longueur du canal. . .	23 700 mètres.	Largeur du canal à la surface.	63 mètres.
Canaux secondaires.	21 600 »	» » au plafond. .	27 »

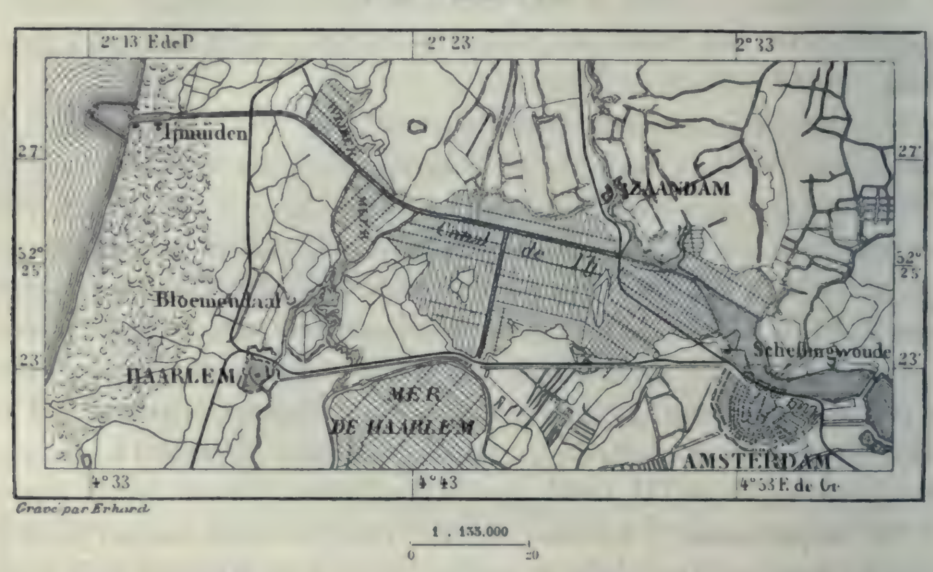
Cube des déblais enlevés. . . . . 11 245 000 mètres cubes.

[3] Croizette-Desnoyers, *Notice sur les travaux publics en Hollande.*

heurte directement la houle du nord-ouest, a déjà beaucoup souffert : il a fallu la défendre par des enrochements et d'énormes blocs de béton du poids de 10 tonnes. Ces jetées superbes, si longues, que, dans ce pays de brouillards, elles semblent se dresser comme des îlots au milieu de la mer sauvage, sont une des œuvres les plus grandioses de l'hydraulique.

Amsterdam s'est donné un canal maritime profond. Rotterdam a voulu, et avec raison, avoir aussi le sien. Les bouches de l'estuaire les plus rapprochées du port avaient été en grande partie obstruées par les sables et la ville était menacée de perdre entièrement son commerce. L'embouchure dite de la « Nouvelle-Meuse », près de Brielle, était assez large et

N° 59 — CANAL DE L'IJ.



assez profonde, en 1691, pour que la flotte de Guillaume III pût s'y réunir, lorsqu'un vote du Parlement l'eut appelé en Angleterre; mais il n'y a plus maintenant que 2 mètres d'eau sur la barre à marée basse, et les chaloupes mêmes ne s'y aventurent guère. Le bras de l'estuaire appelé Scheur, qui passe plus au nord, devant Maassluis, s'obstrue également à l'entrée, et les petites embarcations peuvent seules y pénétrer. Les gros navires sont obligés de faire un long détour par les estuaires du sud pour atteindre Rotterdam. La plupart choisissent l'embouchure du Haringvliet pour entrer dans la Meuse de Rotterdam par le canal de Voorne, creusé en 1827, dans l'île de ce nom, à l'est de Brielle; mais ce canal, n'offrant qu'une profondeur de 5 mètres 60, ne peut recevoir les gros bâtiments, et la barre du Haringvliet elle-même est bordée de bancs dangereux. Les navires d'un fort tirant d'eau sont obligés de chercher une entrée encore



CANAL DE ROTTERDAM. — VUE EN COUPE DE LA JETÉE DU NORD A IDŒCK

Dessin de Férat, d'après le modèle exposé à Paris par le Ministère des Travaux publics de la Hollande.



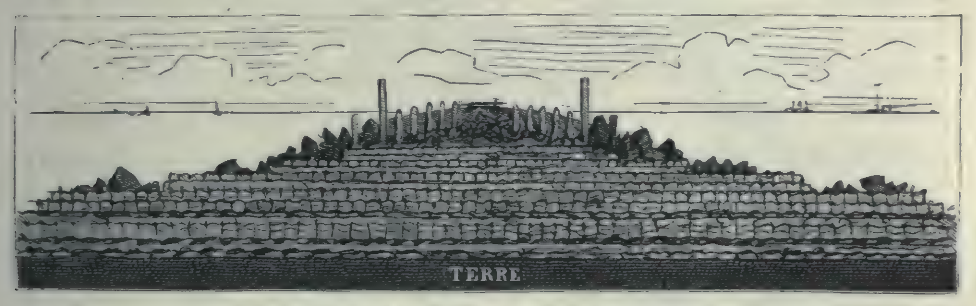
DÉBOUCHÉ DU CANAL D'AMSTERDAM A LA MER

Dessin de Férat, d'après une peinture de M. Kannemans. (Exposition universelle de 1878.)



plus au sud, de franchir la « porte » ou *zeegat* de Brouwershaven, de suivre le chenal de Grevelingen, et de pénétrer dans le Hollandsch Diep pour gagner le port de Rotterdam par les eaux de Dordrecht. De pareils détours sur des chemins semés de dangers font courir à Rotterdam le risque de perdre sa grande navigation maritime : il est urgent d'aviser.

On a cru d'abord qu'il s'agirait seulement de faire une coupure de 5 kilomètres à travers les dunes de la pointe appelée, à cause de sa forme, *Hoek van Holland* (Coin de Hollande), et même on se borna au creusement d'une fosse de 200 mètres de largeur, que les eaux du Scheur, séparées désormais de leur ancienne embouchure par un barrage, étaient chargées d'approfondir. En effet, le lit présente en certains endroits 10 et même 15 mètres, et s'est élargi peu à peu jusqu'à 900 mètres. Des môles formés de



VUE EN COUPE DE L'EXTRÉMITÉ DE LA JETÉE DU PORT D IJMUIDEN

Dessin de Férat, d'après le modèle exposé à Paris.

plates-formes de fascines recouvertes d'enrochements continuent en pleine mer les digues latérales, mais à des distances inégales. Celle du sud s'arrête à 1850 mètres du rivage ; celle du nord, qui doit résister aux tempêtes du nord-ouest et protéger l'entrée du port, se prolongera jusqu'à 2000 mètres. La nouvelle bouche de la Meuse de Rotterdam n'a pas rendu à la grande navigation tous les services qui en étaient attendus. Jusqu'en 1876, elle s'approfondit régulièrement, mais alors elle s'obstrua de nouveau : à la fin de l'année, elle n'avait plus que 5^m,15 de profondeur, moins que le canal de Voorne[1], et depuis, les ensablements ont continué.

Le redressement de l'embouchure de la Meuse n'est qu'une faible partie du plan que poursuivent les ingénieurs hollandais. Il s'agit de transformer complètement l'archipel de la Zélande, en supprimant tous les estuaires inutiles pour en ajouter à la terre ferme tous les lits desséchés. On ne laisserait plus dans cet ancien dédale que trois estuaires

[1] *Preussisches Handelsarchiv*, 21 septembre 1877.

d'entrée, la Meuse de Rotterdam, l'Escaut d'Anvers et la « porte » de Brouwershaven, continuée vers le Rhin par les Grevelingen, le Krammer, le Volkrak et le Hollandsch Diep[1]. Ces grands projets, réalisés un jour, donneront à la fois aux Hollandais de nouvelles terres de culture et des canaux de navigation plus profonds et plus sûrs. On peut juger de ce que deviendront les bras de mer de l'archipel Zélandais par l'audace avec laquelle on a fait passer un chemin de fer au-dessus du Hollandsch



N° 60. — CANAL DU HOEK VAN HOLLAND.

Diep, large en cet endroit de 2547 mètres. Le pont lui-même, continué par de longs remblais, n'a pas moins de 1465 mètres ; il est formé de 14 travées ayant chacune 105 mètres d'axe en axe des piles : un tel ensemble d'ouvertures d'une aussi grande largeur n'existe nulle autre part. Le pont de Montréal sur le Saint-Laurent et celui qui franchit le Firth of Tay en Écosse, sont plus longs, il est vrai, mais les travées y ont une portée moindre. En Hollande même, le pont de Culemborg,

[1] Caland, *Étude sur l'effet des marées dans la partie maritime des fleuves ;* — Croizette-Desnoyers, *Notice sur les travaux publics en Hollande.*

franchissant le Lek par un seul tablier de 150 mètres, était naguère celui qui présentait la travée la plus longue construite jusqu'alors : il est dépassé maintenant, à cet égard, par le pont jeté à Saint-Louis sur le Mississippi.

V

La Hollande a beaucoup moins de villes que la Belgique, non-seulement parce que la population totale du pays est moindre, mais aussi parce que les mœurs des habitants diffèrent. L'industrie a plus d'importance relative en Belgique et groupe les ouvriers en communes populeuses; la Hollande, au contraire, est une contrée où le travail agricole a la prépondérance, et dans plusieurs provinces la population presque tout entière est dispersée dans les villages, les hameaux, les fermes isolées.

Maastricht, la place fortifiée qui défendait les frontières méridionales de la Néerlande, mais dont les ouvrages de défense sont démantelés, est située, pour ainsi dire, sur le territoire belge : elle occupe une étroite bande de terrain sur la rive gauche de la Meuse, qui, par ses eaux sinueuses, sert, en amont et en aval, de limite commune à la moitié du Limbourg restée belge et à la moitié néerlandaise, un beau pont relie la ville au faubourg de Wijk, sur la rive droite du fleuve. Lors de la séparation des deux États, la Hollande, dont les troupes s'étaient maintenues dans la citadelle de Maastricht, voulut garder à tout prix cette importante position militaire, célèbre comme lieu de passage de la Meuse : son nom même, *Mosae trajectus*, lui vient de l'endroit qu'elle occupe et que les armées ennemies se sont disputé fréquemment; on se rappelle surtout le siège de 1579, qui coûta tant d'efforts, tant d'assauts infructueux et qui se termina par l'entrée triomphale du prince Alexandre Farnèse, porté sur les épaules de ses vétérans, à travers les rues où gisaient huit mille cadavres[1]! L'histoire de Maastricht se confond souvent avec l'histoire militaire de la France, par les sièges que dut subir la ville, tantôt attaquée, tantôt défendue par des troupes françaises. Entourée de trois côtés par le territoire belge, Maastricht se rattache aussi à la France par le langage d'une grande partie de ses habitants : le français est plus répandu à Maastricht que le hollandais, l'idiome officiel du pays; quant au dialecte populaire, c'est un patois bas-allemand que les Néerlandais ne comprennent guère. L'industrie est très-active à Maastricht, surtout pour la fabrication du verre,

[1] Lothrop Motley, *Histoire de la fondation de la république des Provinces-Unies*

les poteries, les papiers, les étoffes, les cigares, les boissons; le mouvement de la navigation sur la Meuse et le canal de Zuid-Willemsvaart, qui communique avec Bois-le-Duc, est de plus de 17 000 embarcations, dépassant un million de tonnes.

Si la ville de Maastricht possède un admirable porche du treizième siècle, ornant la façade latérale d'une église, Roermond ou « Bouche de Roer », située sur la rive droite de la Meuse, au confluent de la Roer, montre avec orgueil l'un des plus beaux monuments religieux de l'art romano-byzantin, une église abbatiale des premières années du treizième siècle, terminée pendant la période ogivale. Formée peu à peu autour de l'abbaye, Roermond est une ville catholique aux nombreuses chapelles et son industrie consiste en grande partie dans la fabrication des objets de sainteté. Quant à Venlo, située plus bas, également sur la rive droite de la Meuse et près de la frontière de la Prusse, cette ville, où furent inventées les bombes, doit la célébrité de son nom à son ancienne importance stratégique et aux nombreux sièges qu'elle a dû subir; elle est maintenant un centre de croisement pour les chemins de fer et fait un grand commerce de transit : ses marchés de bétail sont très-fréquentés. Au sud-ouest, près de la frontière de Belgique, le gros bourg de Weert est un entrepôt de denrées agricoles, autour duquel les cultures gagnent peu à peu sur les anciennes solitudes de la Campine hollandaise. Kerkrade a son petit bassin houiller, Sittard, Heerlen, Venraij leurs marchés de céreales.

Toute la région qui s'étend à l'ouest du Limbourg, entre le territoire belge et le cours inférieur de la Meuse, est aussi une contrée agricole, où plusieurs grandes communes ont une partie considérable de leur population éparse dans les campagnes; mais les progrès industriels de ce pays dépassent tous ceux qui se sont accomplis dans les autres provinces hollandaises. Helmond, située, comme Weert, dans le voisinage des terres de la Campine, est une ancienne bourgade rurale, devenue ville d'industrie; ses voisines, Uden, Veghel, Gemart, Schijndel ont des filatures de lin et de coton, Boxtel est une gare de croisement pour les chemins de fer. Tilburg, dont plus de la moitié de la population se trouve encore dans la banlieue, a pris depuis le milieu du siècle une importance extraordinaire comme centre principal de la fabrication des lainages en Hollande : on y tisse toutes les étoffes, des draps les plus fins aux tissus les plus grossiers[1]. La population de Tilburg a presque triplé depuis 1860 et main-

[1] Industrie des laines à Tilburg en 1876 :

143 fabriques, dont 53 employant des machines à vapeur;
7500 ouvriers. (Müllender, *Rapport sur l'industrie lainière*.)

tenant cette commune est plus peuplée que la capitale du Noord-Brabant, Hertogenbosch ('s Bosch, den Bosch) ou Bois-le-Duc, qui tire son nom d'un parc magnifique où les ducs de Brabant avaient une splendide résidence, disparue sans qu'il en reste de traces. Cette ville, dont les drapiers, les fabricants de toile, les couteliers, envoyaient autrefois leurs marchandises dans toute l'Europe chrétienne, est devenue célèbre par ses fortifications, maintenant déclassées, contre lesquelles sont venus se heurter tant de fois les assiégeants : c'est là, en 1585, que la défaite des Hollandais décida du sort d'Anvers. De nos jours, Bois-le-Duc renferme des usines de toute espèce; les importations en matières premières s'y font en si grande quantité, que le port de la rivière canalisée, passant dans la ville, égale par son mouvement celui de ports maritimes très-fréquentés[1]. A l'est de Bois-le-Duc, Gavre, sur la Meuse, est aussi une ancienne place forte, illustrée par la défense héroïque de Chamilly, en 1674. Au sud-ouest, la ville industrieuse de Breda, bâtie comme Bois-le-Duc dans une région basse et peu salubre, fut également l'une des villes de guerre dont le nom a été le plus fréquemment répété dans l'histoire militaire des trois derniers siècles; c'est là que fut signé en 1565 le « compromis des nobles », premier signal de la résistance contre le régime espagnol. Le château de Breda, bel édifice de la Renaissance italienne, est devenu l'école des cadets de l'armée néerlandaise. Bergen-op-Zoom, jadis place forte, bâtie par le fameux Coehorn sur un renflement du sol dominant la coulée de la Zoom, non loin d'un bras de mer qui fut autrefois l'estuaire de l'Escaut, a été, comme Bois-le-Duc et comme Breda, souvent assiégée, souvent prise. On se rappelle surtout le siège de 1747, par le général français de Löwendal, siège que rien ne prouve, comme on le répète d'ordinaire, s'être terminé par le massacre de la garnison et d'une grande partie des habitants[2]. Bergen-op-Zoom, privée de la navigation qui se faisait autrefois par les deux estuaires de l'Escaut, a perdu presque tout son commerce maritime; des bancs de sable occupent le golfe voisin et le remblai du chemin de fer sert de point d'appui à de nouvelles alluvions : Bergen-op-Zoom remplace maintenant la navigation par l'ostréiculture[3]. Plusieurs communes importantes sont éparses au milieu des terres basses de la province de Noord-Brabant : Oosterhout, Zevenbergen, Steenbergen, Roosendaal, Etten-en-Leur,

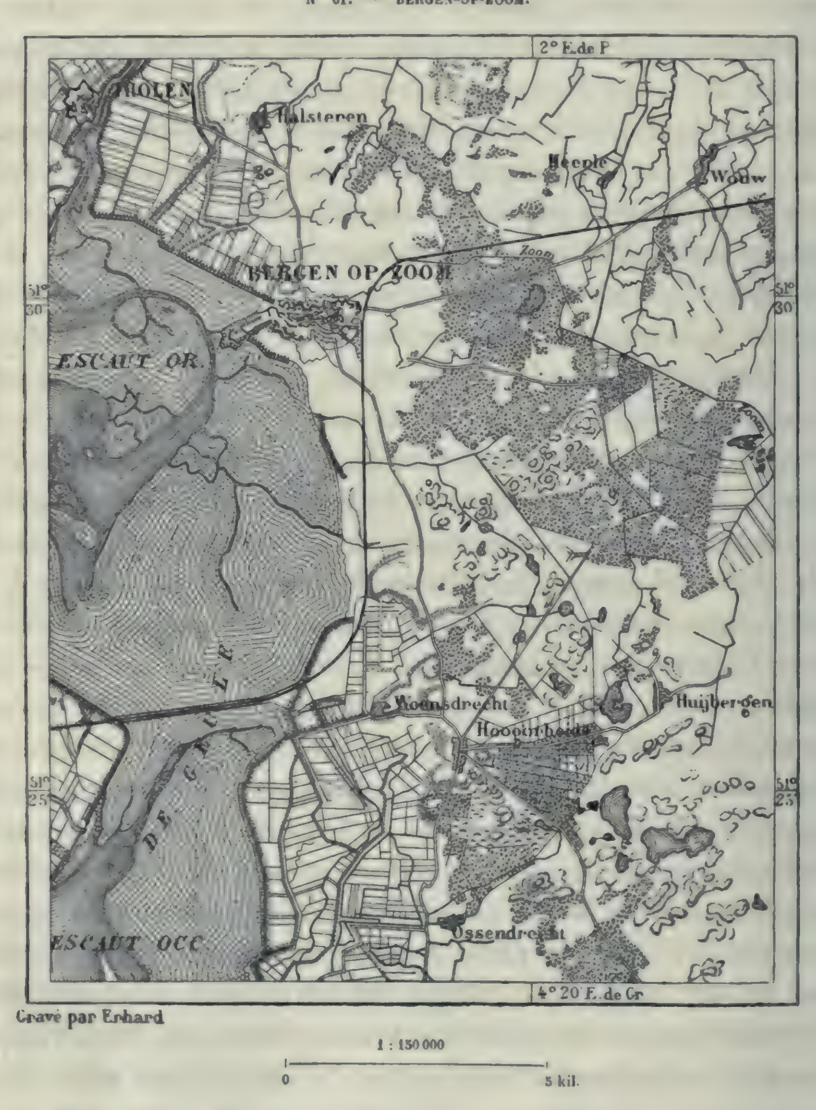
[1] Mouvement total du port de Bois-le-Duc, en 1874 : 14 519 navires jaugeant 768 750 tonneaux. Flottille à vapeur du port, 43 bateaux de 984 tonneaux.

[2] H. Havard, *La Hollande pittoresque, le Cœur du Pays*.

[3] Production des huîtres dans les parcs de Bergen-op-Zoom en 1873 . . . . . 500 000
» » » » 1874. . . . . 2 500 000

Prinsenhage, entourée de jardins, Geertruidenberg, où se construisent des embarcations. A l'est de cette ville, sur les bords d'une « ancienne Meuse », se succèdent les nombreux villages de la Langstraat ou « Longue Route », presque tous riches et prospères : les habitants, bons agriculteurs, s'occu-

N° 61. — BERGEN-OP-ZOOM.



pent aussi du jardinage et leurs framboises sont expédiées dans toute la Hollande. Leur principale industrie manufacturière est celle de la cordonnerie. Loon-op-Zand, situé au sud de la Langstraat, est aussi un bourg de cordonniers.

La Flandre hollandaise, qui borde au sud l'estuaire de l'Escaut oriental, n'a pas une seule ville considérable : la population s'est portée sur le sol

ferme du Brabant [1]. Hulst, qui eut jadis un commerce florissant, lorsqu'elle était en communication directe avec la mer, perdit toute son importance en 1648, à la suite du traité de Munster, qui ordonnait la fermeture de l'Escaut : le port fut abandonné, et le canal qui rattachait la ville à la mer se combla de vase. Biervliet, qui fut aussi une place de commerce fréquentée, n'a plus de nos jours qu'une faible industrie maritime, quoique cette ville ait été jadis, sinon la patrie, du moins la résidence de l'un des principaux fondateurs de la puissance hollandaise, Gillis Beukelszoon, l'inventeur de l'encaquement des harengs. Le seul havre commerçant de ce littoral est Neuzen ou Terneuzen, où vient aboutir le canal de Gand : c'est l'avant-port de la grande cité flamande, et tous les progrès industriels et commerciaux de la métropole des Flandres belges profitent à la ville néerlandaise [2]. Les marins de la Flandre hollandaise s'occupent de la pêche des huîtres et surtout de celle des moules ; ils emploient près de 200 embarcations à cette industrie [3].

Des villes plus populeuses que celles de la Flandre hollandaise s'élèvent dans les îles de la Zélande. Il est vrai que Rommerswaal (Reymerzwale), jadis située en face de Bergen-op-Zoom, a été engloutie par la mer ; mais elle a été remplacée par d'autres cités. Goes, appelé aussi Tergoes, chef-lieu de l'île du Zuid-Beveland, est le centre d'une région de grande culture célèbre dans le monde entier ; près de là, sur le canal qui va de Goes à la mer, sont les polders du domaine de Wilhelminadorp, admirés de tous

[1] Communes des provinces de Limburg et de Noord-Brabant, ayant plus de 5000 habitants au 1er janvier 1877 :

LIMBURG.	
Maastricht	29 100 hab.
Roermond	9 750 »
Venlo	8 500 »
Weert	7 250 »
Kerkrade	5 800 »
Heerlen	5 250 »
Venraij	5 150 »
Sittard	5 004 »
NOORD-BRABANT.	
Tilburg	26 100 hab.
's Hertogenbosch	24 550 »
Breda	16 100 »
Bergen-op-Zoom	9 850 hab.
Oosterhout	9 500 »
Roosendaal	8 400 »
Helmond	7 050 »
Steenbergen	6 700 »
Prinsenhage	6 650 »
Loon-op-Zand	6 500 »
Zevenbergen	6 450 »
Etten-en-Leur	5 700 »
Uden	5 450 »
Boxtel	5 200 »
Veghel	5 100 »
Gemart	5 020 »
Schijndel	5 010 »

[2] Mouvement de la navigation maritime dans le port de Terneuzen, en 1874 :

Entrées	217	navires jaugeant	82 400 tonnes.
Sorties	174	» »	69 100 »
Ensemble	391	navires jaugeant	151 500 tonnes.

[3] Kuyper, *Nederlands Toestand*.

les agronomes [1]. Middelburg, capitale de Walcheren et de toute la province de Zélande, est située au milieu de l'île, sur le canal de grande navigation qui la coupe en deux ; c'est une cité bien inférieure maintenant à ce qu'elle fût, quand elle commerçait directement avec l'Espagne et l'Italie. Middelburg est, avec sa voisine Veere, l'une des rares communes de la Hollande qui puissent, après celles de la Belgique, se vanter de leur hôtel de ville; le bel édifice municipal, qui domine les maisons de son beffroi carré flanqué de tourelles, est un monument de style ogival fleuri, complété par la Renaissance : un balcon d'angle, gracieusement sculpté, s'avance en encorbellement au-dessus de la place. C'est à Middelburg, où Zacharias Janssen avait inventé les microscopes en 1590, que Hans Lippershey fit, vers 1608, la découverte capitale des longues-vues, point de départ d'une ère nouvelle dans les recherches astronomiques. La Société zélandaise des sciences siège à Middelburg et y possède un curieux musée.

Quoique Middelburg soit en libre communication par de larges et profonds canaux avec les deux estuaires de l'Escaut occidental et du canal de Veere [2], les grands navires ne remontent guère jusque dans son magnifique bassin [3] : on a récemment créé pour eux le port de Flessingue (en hollandais Vlissingen). Cette ville, patrie de Ruyter et l'une des premières places fortes qui se délivrèrent de leur garnison espagnole, est devenue récemment très-ambitieuse; même on y parle audacieusement d'enlever un jour au port d'Anvers le monopole du commerce de l'Escaut et son rang d'entrepôt européen. Flessingue a l'avantage d'être placée à la bouche même de l'estuaire et d'être ainsi la première à voir passer les navires qui se dirigent vers le grand port de la Belgique ; en outre, sa rade, bien abritée, accessible par tous les vents, n'est jamais obstruée par les glaces, tandis que, presque tous les ans, des glaçons flottants gênent le passage des navires qui remontent à Anvers. Flessingue a donc raison de compter sur un avenir prospère : le village de Westkappel, qui se trouve à une petite distance au nord-ouest, n'eut-il pas autrefois, avec Damme, le port de Bruges, l'honneur de donner aux flottes du nord de l'Europe des « lois maritimes », d'ailleurs en grande partie copiées sur les « rôles » de l'île d'Oleron [4]? En temps de guerre, la flotte qui s'y trouve, aidée par les forts qui commandent les deux rives de l'estuaire, pourrait bloquer l'Escaut; mais pour essayer, en temps de paix, de rivaliser avec la laborieuse cité d'Anvers, Flessingue a

[1] E. de Laveleye, *La Néerlande, Études d'économie rurale.*
[2] Mouvement du canal de Walcheren en 1874 : 6785 navires, jaugeant 470 060 tonneaux.
Mouvement du port de Middelburg en 1874, à l'entrée et à la sortie : 81 nav., jaug. 26 490 tonn.
[4] Defaqz, *Patria Belgica*, II.

été obligée de compléter un énorme ensemble de travaux : non-seulement elle a dû se rattacher au continent par un chemin de fer qui traverse les eaux, les sables, les boues des détroits ; mais encore elle s'est occupée de creuser des bassins, de construire des chantiers, des magasins, de jeter des brise-lames dans les eaux, de mettre la rade à l'abri des tempêtes. Cet outillage sera prochainement terminé ; mais il faut réaliser l'œuvre, plus difficile encore, de modifier les habitudes commerciales et



N° 62. — FLESSINGUE.

de faire dévier les navires de leur route accoutumée. Cependant les efforts de la ville zélandaise n'ont point été vains, et ses bateaux à vapeur, qui correspondent avec les chemins de fer de la Hollande et de l'Allemagne, ont déjà conquis une part considérable du transport des voyageurs et des marchandises entre le continent et l'Angleterre[1] : chaque jour un paquebot à vapeur fait le trajet entre l'île de Walcheren et le port

[1] Mouvement commercial du port en 1874, avant l'établissement de la ligne des paquebots anglais :

Entrées.	39 navires,	jaugeant	15 200	tonneaux.
Sorties.	43 »	»	16 050	»

de Queenborough, situé près de Sheerness, sur la rive méridionale du golfe de la Tamise. Mais Flessingue, de même que la plupart des villes de la Zélande, la province la moins salubre du royaume, a toujours le désavantage du climat humide, brumeux, chargé de miasmes, qui lui donna pendant les guerres de l'Empire une si lugubre renommée : toute une armée de débarquement, sur laquelle l'Angleterre comptait pour s'emparer d'Anvers, vint se faire dévorer par les « fièvres de Flessingue ».

La ville principale de l'île de Schouwen, Zierikzee, que dominent encore un clocher superbe, dont l'église a disparu, et la haute tour carrée d'une ancienne porte avec ses quatre tourelles d'angle, est une ville déchue, quoique fréquentée encore des marins et des marchands. Avant d'avoir été remplacée par Middelburg comme centre de commerce, elle eut jadis jusqu'à 350 gros navires dans son port, et les pêcheurs de hareng et de morue s'y réunissaient en foule ; c'est à Zierikzee que se recrutaient surtout, pendant la guerre de l'indépendance, les bandes redoutables des « Gueux de Mer[1] ». La fermeture du canal de Bergen-op-Zoom, entre les deux estuaires dits de l'Escaut, a porté un coup mortel à son commerce. En 1877, elle ne possédait plus qu'un seul navire de mer[2]. Brouwershaven, sur la rive septentrionale de l'île de Schouwen, a pris au contraire une certaine importance comme avant-port des villes de la Meuse.

Au nord de ce fleuve, qui sépare de la Gueldre et de la Hollande proprement dite les trois provinces méridionales du royaume, une seule ville considérable se montre sur les coteaux de l'étroite péninsule d'entre Meuse et Rhin. Cette ville, dominant la rive gauche du Waal, est Nijmegen ou Nimègue, l'ancienne *Noviomagus* gauloise. La fière cité, qui du haut de ses « sept collines » contemple un vaste horizon de campagnes, jusque par delà les frontières orientales de la Hollande, est une des communes néerlandaises qui se vantent du plus glorieux passé. Après avoir été station romaine, elle fut l'une des résidences de Charlemagne; on y voit encore quelques débris, une abside et peut-être un baptistère d'un palais carlovingien. A l'époque de la Hanse, Nimègue fut l'une des cités les plus commerçantes de la confédération, et de tout temps ses citoyens ont été fort jaloux de leurs droits et de leur liberté. C'est à Nimègue, sur l'une des portes de la ville, que se lisait cette inscription, qu'un si petit nombre d'hommes sont dignes de répéter : *Melius est bellicosa libertas quam servitus pacifica.*

[1] H. Havard, *La Hollande pittoresque, Le Cœur du Pays.*
[2] Communes de la province de Zélande ayant plus de 5000 habitants en 1875 :

Middelburg.	16 600 habitants.	Zierikzee.	7 700 habitants.
Vlissingen (Flessingue). .	9 600 »	Goes	6 300 »

En 1678 et 1679, un évènement fort important dans l'équilibre politique de l'Europe eut lieu à Nimègue : c'est là, dans une des salles de l'hôtel de ville, que furent signés entre la France, l'Espagne, l'empire d'Allemagne et les Provinces-Unies, les divers traités qui consacraient l'annexion de la Franche-Comté et de la Flandre méridionale à la France. De nos jours, Nimègue, dont les anciennes fortifications ont été rasées, prend une importance de plus en plus grande dans le commerce international de l'Allemagne et de la Néerlande, et l'on voit parfois jusqu'à trente bateaux à vapeur amarrés à ses quais. Que l'on creuse un canal de grande navigation entre le village voisin, Doodenwaard et Amsterdam, et Nimègue se trouvera au sommet du vrai delta rhénan : elle formera la pointe du triangle dont Amsterdam et Rotterdam occupent les deux autres coins. Dans le voisinage se trouvent des communes populeuses, Elst, Bemmel aux nombreuses briqueteries.

En descendant le cours du Waal à l'ouest de Nimègue, on voit seulement deux villes de quelque importance, la vieille cité commerçante de Tiel et Gorinchem ou Gorcum, toutes les deux situées sur la rive droite du fleuve qui, réuni à la Meuse, va, sous le nom de Merwede, se mêler à l'eau des estuaires marins ; Gorinchem, entrepôt de denrées agricoles[1], est aussi l'un des principaux marchés au bétail de la Néerlande. Sliedrecht, qui possède des chantiers de construction, est plus bas, au nord de l'archipel du Biesbosch. Le port des deux cours d'eau, Meuse et Waal, est la ville de Dordrecht ou Dort, bâtie « au milieu d'un carrefour de fleuves[2] » accessibles aux grands navires : le chemin de fer d'Anvers à Rotterdam y traverse la Meuse. Dordrecht est l'une des plus anciennes villes de la Hollande ; elle en était la plus riche, lorsque la terrible inondation de 1421 vint ravager les campagnes environnantes et en faire un archipel d'îles et de bancs de sable. Malgré ce désastre, Dordrecht resta, grâce à son heureuse position commerciale, l'une des cités principales de la contrée ; d'ailleurs elle jouissait d'un privilège exorbitant : elle était « l'étape » obligée de tous ceux qui importaient des marchandises par la Meuse ou le Rhin : jusque dans les premières années du dix-septième siècle, elle osa revendiquer ce droit d'étape contre Rotterdam[3]. L'une des plus ardentes dans la guerre d'indépendance contre l'Espagne, elle eut l'honneur de recevoir, en 1572, la première assemblée des États libres de Hollande ; là siégea, en 1618, le fameux synode religieux qui fit triompher contre les Arminiens, non sans l'appui du pouvoir sécu-

[1] Mouvement de la navigation aux écluses de Gorinchem, en 1874 : 7296 embarcations, jaugeant 424 900 tonneaux.

[2] Du Pays, *Itinéraire de la Hollande.*

[3] H. Havard, *La Hollande Pittoresque, Le Cœur du Pays.*

lier, la doctrine calviniste de la prédestination, mais qui eut aussi pour résultat politique de ruiner le parti républicain au profit de la maison de Nassau; c'est à Dordrecht, en 1674, que Guillaume III fut nommé stathouder héréditaire, généralissime, grand amiral, et devint vraiment roi sans en prendre le titre. Les deux frères Jean et Cornelius de Witt, que firent si odieusement massacrer les orangistes, étaient nés à Dordrecht. Cette ville, l'une des plus célèbres dans l'histoire politique et religieuse de la Hollande, a aussi un nom dans l'histoire de l'art : c'est là que naquirent les peintres Cuyp, Ferdinand Bol, Schalken, Ary Scheffer. Le commerce de Dordrecht est considérable : canaux et bassins sont couverts d'embarcations, chalands, flibots de pêche, bateaux à vapeur. Les longs trains de bois qui descendent le Rhin depuis la Forêt-Noire, beaucoup moins nombreux qu'autrefois, s'arrêtent presque tous à Dordrecht : ils y sont dépecés et les billes en sont réparties entre les moulins à vent du voisinage, qui les débitent en poutres et en planches; c'est aussi à Dordrecht que sont importés les minerais d'Espagne pour les usines d'Essen[1]. Les opérations de banque ont une très-grande importance à Dordrecht : on y compte beaucoup de fortunes considérables.

La capitale de la Gueldre, Arnhem, occupe sur le Lek, ou bras septentrional du Rhin, une position analogue à celle de Nimègue sur le Waal, émissaire méridional du fleuve; et, de plus, Arnhem a l'avantage d'être située près de la bifurcation de l'IJssel; elle commanderait mieux les trois branches du delta, si le Lek et l'IJssel avaient assez d'eau pendant l'été pour que la navigation pût s'y faire d'une manière permanente. Arnhem, qu'un quatrain proverbial dit être la « plus joyeuse » des villes de la Hollande, est certainement l'une des plus agréables. Elle est bâtie en pente douce sur le versant de coteaux sablonneux qui descendent vers la rive droite du Rhin; le large fleuve, que traverse un pont de bateaux, va se heurter, aux portes de la ville, contre la base d'une colline boisée où s'élèvent des maisons de plaisance et, décrivant un vaste méandre, disparaît au loin entre les arbres. Du haut des buttes arrondies qui dominent l'amphithéâtre de la ville, on voit se prolonger vers le nord un plateau légèrement onduleux, avec des bois, des prairies, des jardins, de gracieuses villas entourées de verdure. Un grand nombre de ces belles habitations de campagne et des riches hôtels de la ville appartiennent à des négociants d'Amsterdam, de Rotterdam, de Batavia, qui, après s'être retirés des affaires, sont venus chercher dans ce beau site une vie à la fois tranquille et fastueuse.

[1] Mouvement du port de Dordrecht en 1874 : 4163 embarcations, jaugeant 316 350 tonneaux.
Flottille » » » 24 navires » 11 200 »

De toutes les villes de la Hollande, Arnhem est celle dont la population a le plus augmenté depuis le milieu du siècle : elle a presque doublé de 1850 à 1876.

En aval d'Arnhem, le fleuve ne passe devant aucune ville considérable, jusqu'à Rotterdam. Les trois communes les plus populeuses de ses rives sont Renkum et Wageningen sur la rive droite, et Culenborg ou Kuilenburg sur la rive gauche. Plus bas, dans l'île d'IJsselmonde, est la ville de Ridderkerk, qui possède des chantiers de construction et des fabriques de lin. Rotterdam, ou « Digue de la Rotte », ainsi nommée d'une rivière qui vient s'y mêler aux canaux de la Meuse, est la grande cité commerçante des bouches communes de la Meuse et du Rhin; si les chemins de fer ne donnaient d'autres issues vers la mer aux villes du bassin rhénan, Rotterdam serait l'unique entrepôt maritime de l'Allemagne occidentale. Elle en est du moins l'un des plus importants, et pour la Hollande elle-même elle est, depuis la perte d'Anvers, le port où le mouvement général des échanges avec l'étranger peut se faire avec le plus de facilité; la population s'y accroît plus rapidement que dans la capitale. Rotterdam a même sur Amsterdam l'avantage de se trouver, par le moyen des estuaires, en communication plus directe avec la mer libre. Rotterdam importe surtout les denrées coloniales, et en échange elle expédie des produits de l'agriculture locale, des bestiaux pour l'alimentation de Londres, et, d'une manière générale, toutes les marchandises lourdes arrivées par la voie des canaux et des fleuves. Plus de 7000 navires, d'un tonnage total de plus de 3 millions de tonneaux, tel est le mouvement annuel du port de Rotterdam; les deux tiers des échanges maritimes de toute la contrée se concentrent devant les quais de la « Meuse » et de la Rotte. Mais dans ce grand port de la Hollande, aussi bien que dans celui de la Belgique, la grosse part est celle de l'Angleterre : près des deux tiers des navires qui mouillent dans les eaux de Rotterdam battent pavillon britannique. Quant au commerce direct de la France avec les bouches de la Meuse, il existe à peine : souvent on ne pourrait voir dans le port un seul navire français. Après les bâtiments anglais, ceux de la Russie, des États-Unis, de l'Allemagne, ont le plus fort tonnage. Le commerce de Rotterdam avec le Congo est assez considérable depuis 1869 ; une société néerlandaise possède 44 comptoirs dans cette partie de l'Afrique et en importe de l'huile de palme, du caoutchouc, du copal, du café, du coton, et d'autres denrées tropicales. Dans l'ensemble de la navigation maritime de Rotterdam, les bateaux à vapeur représentent à peu près les deux tiers des navires et les trois quarts du tonnage.

Rotterdam, entourée jadis de fortifications dont les fossés, transformés en canaux de navigation, existent encore, a la forme régulière d'un triangle équilatéral, ayant pour base principale de beaux quais qui longent la Meuse. Ce triangle est coupé en deux parties égales par un chemin de fer traversant le fleuve sur un pont hardi de quatre travées et passant en viaduc au-dessus de la ville et de ses canaux. Pour comble de régularité, la partie de Rotterdam la plus rapprochée de la Meuse forme, dans le grand triangle de la ville, un triangle deux fois moins élevé, que de larges canaux décou-

N° 63. — ROTTERDAM.



1 : 100 000

0 2 kil.

pent en îles nombreuses, réunies les unes aux autres par des ponts-levis; là des navires se pressent le long des quais, et déchargent leurs marchandises devant la porte même des magasins[1]. Mais si les contours extérieurs

[1] Mouvement du port de Rotterdam, pour le commerce extérieur, en 1876.

Entrées	3675 navires		jaugeant	1 962 100	tonnes.
Sorties	3692 »		»	1 138 715	»
Entrées	2354 navires	anglais	jaugeant	1 163 000	»
»	352 »	russes	»	237 000	»
»	180 »	américains	»	151 000	»
»	152 »	allemands	»	72 000	»
»	205 »	français	»	60 000	»

Flottille commerciale des armateurs de Rotterdam en 1874 : 108 navires, jaugeant 90 000 tonnes.



ROTTERDAM. — LE VIEUX PORT

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de M. Braun.



de la ville sont d'une grande régularité géométrique, les anciennes maisons de Rotterdam sont peut-être celles de toute la Hollande qui étonnent le plus par la gaucherie de leur construction, par l'étrangeté de leurs façades, penchant au-dessus de la rue et terminées par des pignons découpés. D'ailleurs Rotterdam n'a point d'édifices remarquables. Son musée, qui perdit par l'incendie, en 1864, plus de 300 tableaux et des milliers de gravures, renferme encore de belles toiles de peintres anciens et modernes, mais aucune œuvre capitale. Une statue de bronze, élevée sur la place du Grand-Marché, rappelle qu'Érasme naquit à Rotterdam en 1467.

En face de la ville, dans l'île d'IJsselmonde, est le faubourg industriel de Charlois; en aval, la cité de commerce se continue sur la rive droite de la « Meuse » par les beaux quartiers de Willemskade et par de grands bassins, derrière lesquels se trouve un délicieux parc public. Delfshaven ou « Port de Delft » et la ville de Schiedam, bâtie, comme le dit son nom, sur la digue d'un marigot appelé Schie, sont constitués administrativement en communes distinctes; mais, de même que Kralingen, sur la rive gauche de la « Meuse », ce ne sont en réalité que des faubourgs industriels, où se trouvent brasseries, raffineries, chantiers de construction. Ce sont aussi des avant-ports de Rotterdam[1]. Schiedam, autour de laquelle des centaines de moulins à vent agitent leurs ailes, est le centre principal de la fabrication du genièvre et d'autres liqueurs fortes; en 1874, on ne comptait pas moins de 340 distilleries à Schiedam[2], et les résidus de ces usines servent à nourrir plus de 40 000 têtes de bétail. La ville de Vlaardingen, qui dresse plus bas, sur la même rive, les tours de ses églises et les mâts de ses navires, est surtout peuplée de marins; le quart de ses habitants sont pêcheurs, et les deux tiers des embarcations de grande pêche que possède la Hollande appartiennent à des armateurs de Vlaardingen et de Maassluis (Écluse de Meuse), située un peu plus à l'ouest, également sur la rive droite de la Meuse. Ces deux villes sont le siège de la corporation des pêcheurs de hareng[3], et c'est là que se conservent les traditions du métier qui don-

[1] Mouvement du port de Schiedam en 1874, à l'entrée :

Navires de mer	572	jaugeant	101 570	tonnes.
Bateaux de rivière étrangers	643	»	86 500	»
Bateaux hollandais	5400	»	206 975	»

[2] Orge et seigle employés dans les distilleries de Schiedam en 1874. . . 172 000 000 hectolit.
Eau-de-vie fabriquée . . . . 400 000 »

(Kuyper, *Nederlands Toestand.*)

[3] Flotille de pêche de Maassluis en 1877 : 40 embarcations ayant fait 156 voyages et rapporté 28 264 barriques de harengs.

Mouvement du port de Vlaardingen en 1874. . . . . 208 navires, jaugeant 38 800 tonnes.
Flottile de pêche du port de » » . . . . 60 *loggers* et *hoekers*.

nait à la Hollande la meilleure part de sa prospérité. Sur le bras de la Meuse, en partie artificiel, que doivent suivre à l'avenir les grands vaisseaux, aucune ville ne s'est encore bâtie en aval de Maassluis; mais sur la rive gauche du bras méridional abandonné, dans l'île de Voorne, est l'ancienne place forte de Brielle ou la Brielle, qui fut l'avant-port de Rotterdam et qui défendait l'entrée de l'estuaire. Brielle, patrie de l'amiral Tromp, est la première ville que les « Gueux » aient conquise sur les Espagnols, en 1572. Parmi les diverses communes des îles de Zuid-Holland, la plus populeuse est celle d'Oud-Beijerland, dans l'île du même nom.

La cité de Delft, station intermédiaire entre Rotterdam et la Haye, est située dans les campagnes, à 12 kilomètres de la Meuse; c'est par la Schie canalisée que ses embarcations communiquent avec le port de Delfshaven, de même qu'avec les autres villes de la Hollande. Delft n'a point de commerce, si ce n'est celui du beurre et du fromage, mais son industrie n'est pas sans importance; toutefois les faïences qu'elle fabrique ne sont plus comparables à ces majoliques à dessins japonais qui firent autrefois sa réputation et que recherchent tant les amateurs; mais Delft possède l'école polytechnique où se forment les ingénieurs hydrographes chargés de défendre le territoire de la Hollande contre les assauts de la mer et les inondations des fleuves. Delft est la ville où Guillaume le Taciturne fut assassiné en 1584; son tombeau, qui est en même temps celui de la maison d'Orange, occupe le centre de « l'église neuve ». Dans le même édifice est enseveli le fameux Grotius, qui naquit à Delft, de même que le grand pensionnaire Heinsius, le naturaliste Leeuwenhoek et le peintre Miereveldt. Delft, qui est presque un faubourg de la Haye, et qui communique avec la capitale par canal, chemin de fer, routes et tramway, possède la moitié de l'arsenal du royaume, celle où se fabriquent les affûts de canons et les chars de l'artillerie. Entre les deux villes, mais beaucoup plus près de la Haye, est le village de Rijswijk, où la paix fut signée, en 1697, entre la France d'une part, et de l'autre les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Espagne et l'Angleterre.

La Haye des Comtes, car tel est le sens du nom hollandais 's Gravenhage ('s Hage, ten Haag), est une de ces grandes cités qui ne doivent point à la situation géographique leur population et leur importance. Aucune rivière navigable ne coule près de la ville; elle n'est pas dans le voisinage d'un port, et d'ailleurs elle est séparée de la mer par un cordon de dunes; elle est née du caprice, ou plutôt elle doit son existence à la grande forêt qui l'avoisinait et qui ramenait constamment les seigneurs du pays vers le même pavillon de chasse. La population se groupa peu à peu autour du château princier et

dès que les routes convergentes eurent fait de cette résidence un centre de commerce, sinon pour l'industrie, du moins pour la consommation, elle grandit rapidement : le mouvement des voyageurs et des marchandises s'infléchit sans peine dans cette direction. Maintenant la Haye est la troisième ville de la Néerlande par le nombre des habitants ; elle n'a de supérieures que les deux cités maritimes, Amsterdam et Rotterdam.

Dans son ensemble, et sans tenir compte des faubourgs qui empiètent sur les campagnes, la Haye a la forme d'un quadrilatère limité par des canaux. Mais la ville n'a pas à l'intérieur le même aspect que les autres cités de la plaine : les canaux y sont rares, si ce n'est dans le voisinage du chemin de fer, et les rues ne sont pas, comme à Amsterdam, de simples quais réunis de distance en distance par des ponts. Les grands canaux de navigation contournent la ville, et le principal bassin, placé au centre de la Haye, n'a pas été creusé pour recevoir des embarcations : c'est un vivier de plaisance (Vijver), reflétant dans ses eaux noires les sombres murailles du palais de la Chambre haute, les arbres de l'ancienne dune du Vijverberg, transformée en une belle promenade, et le bouquet de verdure d'une île artificielle. Habitée par un grand nombre de hauts fonctionnaires, de seigneurs, de négociants enrichis, la Haye se distingue de la plupart des villes industrielles par l'étendue de ses quartiers élégants ; les maisons de ces rues nobles, construites sans prétention architecturale, sans faste extérieur indiscret, n'en sont pas moins à l'intérieur somptueuses et commodes à la fois, et surtout elles reçoivent en abondance l'air et la lumière, et sont ornées de verdure et de fleurs : des jardins les entourent et les bois qui s'étendent au nord-est, au nord, à l'ouest de la ville, leur servent de parc. La petite forêt qui porte spécialement le nom de « bois » ou de « haye », est la gloire de la cité par ses arbres superbes, de même que l'admirable allée menant en droite ligne à la plage de Scheveningen ; mais en beaucoup d'endroits cette allée est déjà transformée en « boulevard » par les hôtels, les restaurants et les villas ; on travaille maintenant à réparer les pertes de ce bois en l'étendant par des plantations sur les dunes « blanches » qui bordent le littoral, au nord et au sud de Scheveningen. Ce long village, au large duquel se livra en 1673 une bataille indécise entre les vaisseaux hollandais de Ruyter et les flottes alliées de la France et de l'Angleterre, fait en réalité partie de la cité, dont il est le faubourg de pêche et, pendant l'été, le lieu de villégiature et de bains. Un mouvement incessant d'hommes et de voitures se porte de la ville à la mer et de la mer à la ville. Lors de la grande prospérité des pêcheurs de hareng, Scheveningen avait pour industrie principale l'encaquement du poisson, et maintenant encore sa

place de marché est souvent encombrée de charrettes pleines de harengs[1]. En hiver, c'est un spectacle curieux que celui de tous les *pinken* ou « flibots » remisés sur la plage. Ces bateaux pansus, au nombre de plus de deux cents, presque tous de même grandeur, ornés des mêmes peintures, sont alignés sur deux rangées au pied de la dune et forment une sorte de rue qui va se perdre au loin dans la brume. A marée basse, les bateaux sont à cent ou deux cents mètres de l'eau qui déferle, et leurs ancres à demi recouvertes par le sable restent à sec bien au-dessus des


N° 64 — LA HAYE ET SCHEVENINGEN.



flots. Des flaques d'eau salée sont éparses çà et là sur le rivage; pourtant des centaines de marins vont et viennent incessamment, jetant le filet dans la vague pour en ramasser les coquillages, qui servent dans le pays à la fabrication de la chaux; des chars attelés de chevaux passent et repassent sur le sable ferme; les visiteurs se promènent en foule sur la dune pour contempler le spectacle toujours changeant des groupes d'hommes, de femmes, d'enfants, avançant et reculant tour à tour suivant le mouvement du flot. On a souvent proposé de creuser un port artificiel à Scheveningen, et de faire ainsi du village de pêche et de bains un avant-port de

[1] Pêche annuelle, de 15 à 20 millions de harengs.

commerce pour la capitale. Si le projet se réalise, il aura des conséquences majeures pour Scheveningen et pour la Haye ; mais il changera certainement l'aspect de la ville aussi bien que du faubourg, et fera perdre à certains quartiers de la Haye sa physionomie de cité dormante.

La ville n'a pas de monuments remarquables par leur architecture : les palais sont plus curieux par les souvenirs de l'histoire que par l'élégance de leurs proportions ou la beauté de leurs salles. Devant les bâtiments du Binnenhof, où se réunissent les deux Chambres, on montre la place de l'échafaud que dut gravir Barneveldt, dont le stathouder Maurice de Nassau, poussé par une basse envie, avait acheté la condamnation. Non loin de là, dans le Gevangenpoort, est l'endroit où Jean et Cornelius de Witt furent mis en pièces à l'instigation d'un autre stathouder, Guillaume III. Mais si la ville est pauvre en beaux édifices, elle a ses musées et ses collections. Le Mauritshuis, hôtel ainsi nommé parce qu'il fut bâti par un prince Maurice, est un lieu de pèlerinage pour les artistes, un de ceux où ils entrent avec le plus d'émotion, car là se trouvent, parmi tant de précieux tableaux des peintres hollandais, la *Leçon d'Anatomie* et *Siméon dans le Temple* de Rembrandt, le *Taureau* de Paul Potter ; un portrait de ce peintre, fait quelques jours avant sa mort, par Van der Helst, est aussi placé dans le musée. La collection Steengracht, petite, mais d'un choix exquis, renferme aussi des chefs-d'œuvre de maîtres hollandais. La Maison du Bois, résidence royale située dans le parc, possède également des toiles de prix, mais l'admirable collection ayant appartenu au roi Guillaume II fut vendue par ses enfants en 1850, et les Hollandais eurent l'humiliation de voir les plus belles œuvres de cette galerie partir pour les musées étrangers. La collection ethnographique et de curiosités, le cabinet des monnaies, des médailles et des camées, le musée formé par le comte Meermann et le baron Westreenen, la bibliothèque nationale, sont fort riches en objets précieux, ivoires et peintures, incunables et manuscrits. La Haye, qui possède tant de tableaux, n'a pas vu naître de peintres célèbres, mais elle est la patrie du mathématicien Huygens.

Le bras du Rhin qui passe à une quinzaine de kilomètres au nord de la Haye traverse une ville qui est aussi l'une des capitales du royaume, Utrecht, car son université en fait le boulevard de l'orthodoxie protestante en Hollande ; elle est en outre le siège de l'archevêché catholique du royaume, et celui de l'archevêché des jansénistes vieux-catholiques, dont l'importance, comme secte religieuse, s'est récemment accrue quelque peu par l'effet des circonstances politiques. Historiquement, Utrecht jouit aussi d'une certaine prééminence parmi les grandes villes du pays, car là fut

conclue, en 1579, l'union d'Utrecht, en vertu de laquelle les provinces néerlandaises se groupèrent en république fédérale : les états généraux se réunirent à Utrecht jusqu'à l'époque où ils se transférèrent à la Haye. En 1712, Utrecht fut choisie comme lieu de réunion pour les plénipotentiaires qui devaient signer le traité de paix entre la France, l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande. Utrecht, l'antique *Trajectus ad Rhenum*, importante déjà du temps des Romains comme ville de passage et de commerce, est actuellement le centre principal des chemins de fer de la Hollande : là se rencontrent les voies ferrées d'Amsterdam, de la Haye, de Rotterdam, de Maastricht, d'Arnhem, de Groningue, et se rejoignent de nombreux canaux alimentés par le Rhin et par le Vecht, son émissaire[1]. Par le nombre de ses habitants, Utrecht est la quatrième cité de la Néerlande. Elle est entourée de vergers et fait un grand commerce de grains et de bétail ; son industrie manufacturière est très-variée.

La forme de la ville est celle d'un quadrangle irrégulier, entouré d'un canal qui servait autrefois de fossé pour la défense, et qui a toujours ses brusques sinuosités autour des anciens bastions ; des arbres, des massifs d'arbustes et de fleurs ont remplacé les murailles, et du côté de l'est se prolonge, sur près d'un kilomètre, la belle promenade du Mail (*Maliebaan*), formée de six rangées de hauts tilleuls. Plusieurs canaux navigables traversent l'intérieur de la ville, si profondément encaissés pour la plupart, que les rues peuvent les franchir sur des ponts fixes, et que des magasins, des entrepôts, se sont établis au-dessous des quais supérieurs, le long de l'eau qui s'écoule lentement. Ce qui reste de la cathédrale, à moitié démolie en 1674 par un ouragan, est encore, avec le cloître voisin, le débris de l'art ogival le plus remarquable de la Hollande. Mais ce débris, restauré sans goût, ne présente que des beautés de détail. Du haut de la tour isolée, qui se dresse à plus de cent mètres au-dessus de la place, on embrasse presque toute la région historique des Pays-Bas, de Bois-le-Duc au Zuiderzee, et des bouches de la Meuse aux coteaux d'Arnhem.

En dehors de son université[2], l'une des quatre du royaume, Utrecht possède encore un des grands établissements d'instruction supérieure de la Hollande, l'école vétérinaire : l'école spéciale pour les médecins militaires de l'État, en Europe et dans les Indes, a été transférée récemment à Amsterdam. C'est à Utrecht que se trouve l'hôtel des monnaies pour la Néerlande et tout son empire colonial. Utrecht a d'importantes collections

[1] Mouvement de la batellerie sur le principal canal d'Utrecht en 1874 : 14 800 embarcations, jaugeant 500 000 tonneaux.

[2] Université d'Utrecht : Professeurs et lecteurs, 36 ; étudiants, 506.



UTRECHT. — LE VIEUX CANAL



scientifiques, une bibliothèque appréciée, un observatoire météorologique où se sont faits, sous la direction de M. Buys-Ballot, des travaux qui ont grandement contribué aux progrès de la science. Le musée de l'hôtel de ville, la maison où naquit Adrien Florent ou Boyers, devenu pape sous le nom d'Adrien VI, renferment quelques tableaux, mais beaucoup moins qu'on ne s'attendrait à en trouver dans la patrie de Poelenburg, de Honthorst, de Both, de Hondekoeter. Une des curiosités d'Utrecht est le quartier des Jansénistes, sorte de béguinage où les fidèles vivent groupés autour de leur église. A l'est d'Utrecht, dans la grande commune rurale de Zeist, vit une autre communauté, celle des Frères Moraves, la seule de ce rite qui existe en Hollande. En outre, des mennonites, remontrants, séparatistes, toutes les sectes religieuses des Pays-Bas sont représentées à Utrecht et dans les environs.

La ville de Gouda, appelée aussi Ter-Gouw, est un des centres commerciaux de l'intérieur du pays, grâce à sa position au carrefour des routes et des chemins de fer d'Utrecht, de Rotterdam, de la Haye, et sur le canal qui rejoint le Rhin et la Meuse par le cours du Gouwe et de l'IJssel hollandais[1]. Elle est connue dans l'industrie par ses briques et ses pipes, que l'on fabrique avec l'argile retirée du lit de l'IJssel, et par les excellents fromages que préparent les paysans des environs[2]. La « grande église » de Gouda est devenue célèbre par ses vitraux, dus pour la plupart aux frères Crabeth, artistes du seizième siècle.

A l'ouest d'Utrecht, le « Vieux Rhin » ne traverse qu'une seule grande ville, Leyde (Leiden), avant d'atteindre la mer. Ses eaux se ramifient en de nombreux canaux, les uns qui parcourent la cité dans tous les sens, les autres qui entourent le grand quadrilatère de Leyde, tout en gardant, comme à Utrecht, la forme serpentine que leur avaient donnée les saillies des bastions, rasés maintenant et remplacés par des jardins publics. Leyde est une des cités antiques de la Hollande : elle fut *Lugdunum Batavorum* ou Lyon des Bataves, la Leithis du moyen âge. Une station dut s'élever en cet endroit dès le premier peuplement de la contrée, car une butte de 16 mètres de hauteur y domine la plaine basse, offrant un refuge assuré contre les eaux. Les substructions trouvées sur ce monticule sont les plus anciens débris de la ville : là se trouvait la citadelle de défense, reconstruite depuis sous le nom de Burgt ; tout autour se sont groupées les maisons, et maintenant encore la vieille tour qui s'y dresse est le centre géométrique de la cité.

[1] Mouvement de la navigation à Gouda en 1874 : 32 000 bateaux.
[2] Fabrication des fromages à Gouda, 100 000 kilogrammes.

Pendant la glorieuse guerre de l'indépendance, Leyde fut une des villes qui donnèrent le plus haut exemple. Assiégée une première fois en 1573, puis dégagée promptement, elle fut investie de nouveau en 1574 ; ses défenseurs, peu nombreux, étaient décidés à faire leur devoir. A la fin du siège, les habitants dépouillaient les arbres de leurs feuilles, broutaient l'herbe des rues. « Voici mon épée, vous pouvez vous partager ma chair, disait le bourgmestre Van der Werff à des bourgeois révoltés; mangez-moi, mais je ne rendrai pas la place. » Et il ne la rendit point. Un vent de tem-

N° 65. — LEYDE.



1 : 100000

0 2 kil.

pète amena la flotte hollandaise jusqu'à Leyde par-dessus les digues rompues, et la ville fut délivrée après cent trente et un jours de siège. C'est, dit-on, pour la dédommager des souffrances endurées que la république établit à Leyde une foire annuelle de dix jours, libre de tout impôt, et lui donna l'université des États, fondée au plus fort de la lutte nationale. Cette école devint bientôt l'une des plus célèbres de l'Europe. Aux temps où Juste Lipse, Scaliger, Saumaise, Grotius, Vossius, Heinsius, Boerhaave, se succédaient à cette université, on y compta jusqu'à près de 2000 étudiants venant de toutes les parties de l'Europe. De nos jours la grande école de Leyde, quoique relativement déchue, est encore la plus impor-

tante de la Hollande[1]; sa bibliothèque contient plus de 14 000 manuscrits, dont plusieurs sont uniques; d'autres collections précieuses en font un des des établissements les plus curieux de l'Europe. Toutefois la routine a souvent amoindri la valeur de l'enseignement : naguère, certains cours se faisaient encore en latin. Elle a célébré avec éclat en 1876 le troisième anniversaire séculaire de la fondation.

Au dix-septième siècle, Leyde était une ville prospère; après la ruine des provinces belges, la cité hollandaise fut la principale héritière des industries flamandes : la fabrication des étoffes de laine fine s'y développa surtout d'une manière remarquable; lors de la révocation de l'édit de Nantes, un grand nombre de protestants français vinrent aussi lui porter leurs industries. Mais les guerres, et surtout la concurrence de l'Allemagne et de l'Angleterre, ruinèrent la plupart des manufactures de Leyde, et la ville se dépeupla : elle avait eu, dit-on, lors de ses beaux jours, plus du double des habitants qui s'y trouvent aujourd'hui; ses canaux, ses bassins ne sont pas remplis de bateaux comme ceux d'Utrecht et de Haarlem; ses rues sont peu animées, ses places sont presque désertes; toutefois la fabrication des draps et des couvertures de laine est encore considérable et renommée. En 1807, la superficie de la ville diminua soudain par l'explosion d'un bateau de poudre qui renversa des centaines de maisons : une place d'exercices et des espaces vides indiquent encore le lieu du désastre; un des édifices qui disparurent était la maison des Elzevier. Leyde est une des villes du monde où le système des égouts est le mieux combiné pour l'assainissement de la ville et la fertilisation des campagnes.

Les grandes collections de Leyde, que renferment des édifices séparés, étaient naguère uniques en Europe, à cause du monopole de commerce que possédaient les Hollandais au Japon et dans les îles de la Sonde; maintenant encore, quelques-uns des objets que l'on voit à Leyde sont les seuls qu'ait reçus l'Occident. Le musée ethnographique, composé en partie de l'ancienne collection japonaise de Siebold, est admiré des voyageurs japonais eux-mêmes; le musée d'histoire naturelle contient, entre autres richesses, les oiseaux classés par le célèbre Temminck; le musée des antiquités possède, à côté de l'intéressante collection égyptienne et des curiosités de l'Orient, des objets d'origine préhistorique recueillis dans le sol de la Hollande. Le jardin botanique, l'un des plus complets d'Europe, a des serres où fleurissent les plus belles plantes des tropiques. Leyde a quelques tableaux précieux, mais en petit nombre; elle est pourtant la patrie de Lucas

[1] Université de Leyde en 1877 : Professeurs, 46; étudiants, 1080.

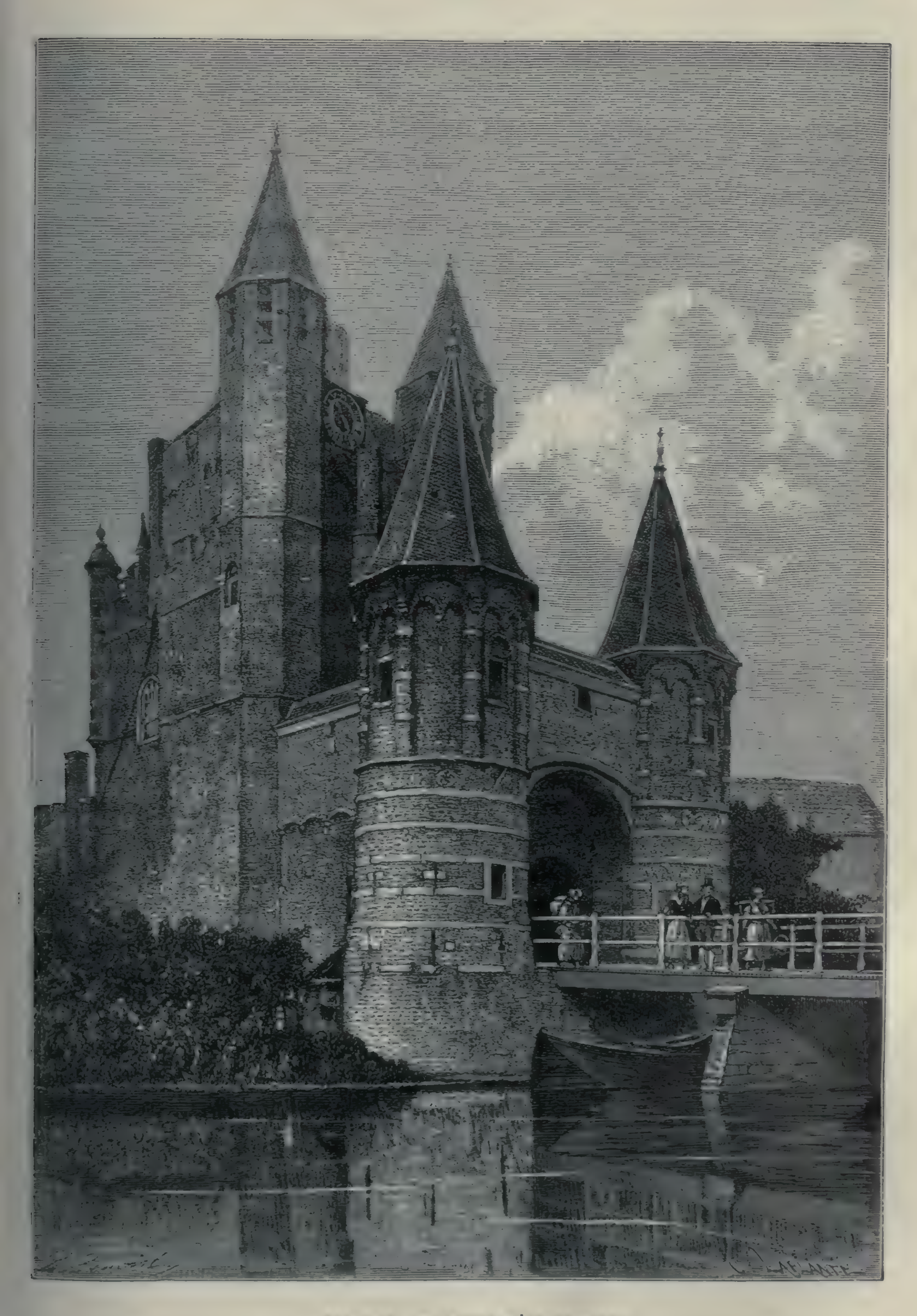
de Leyde, de Gérard Dow, de Steen, de Metzu, de Mieris, d'Otto Van Veen, et Rembrandt naquit dans le voisinage. Les maisons de tous ces peintres ont disparu, mais les demeures de quelques-uns des savants qui ont illustré Leyde existent encore. A l'ouest de la ville, sur la route de Katwijk et de ses bains de mer, se voit aussi, entouré d'un beau parc, le château d'Endegeest, qui fut longtemps la résidence de Descartes[1].

La ville de Haarlem, devenue si célèbre dans l'histoire du travail humain depuis que la « mer » voisine a été complètement vidée, augmente assez rapidement en population, grâce à la mise en culture de son territoire autrefois submergé. Ancienne capitale du comté de Hollande, elle est le chef-lieu administratif de la province de Noord-Holland, dont Amsterdam est la grande cité. Aux temps de la guerre d'indépendance, en 1572, elle fut assiégée comme Leyde, et quoique sa résistance ait duré plus longtemps, elle dut céder à la fin, après que la flotte hollandaise de secours eut été battue par les Espagnols sur le lac de Haarlem : les soldats de la garnison et 2000 citoyens furent décapités ou jetés dans le lac. Mais, redevenue hollandaise quatre années après, la ville se releva bientôt de ses désastres et, de même que Leyde, elle profita indirectement de la ruine des cités flamandes en héritant de leurs industries, surtout de celle des toiles. L'eau et le climat de Haarlem donnent une grande blancheur aux tissus; avant qu'on eût adopté la méthode expéditive de blanchir les toiles par le chlore, ces tissus étaient expédiés de la Silésie et du Hanovre à Haarlem, puis étaient exportés de nouveau, sous le nom de « toiles de Hollande ».

Haarlem est une des villes néerlandaises où naquirent le plus d'hommes célèbres. Elle a élevé une statue de bronze à celui de ses enfants, Lorenz Janszoon le « Sacristain » (*Coster*), qu'elle dit avoir été l'inventeur de l'imprimerie, et dans sa « grande » église, qui possède un des jeux d'orgues les plus puissants du monde, elle a élevé des tombeaux au poète Bilderdijk et aux ingénieurs Conrad et Brunings, dont les travaux hydrauliques défendent encore la Hollande contre la mer et les tempêtes. Haarlem fut la patrie des peintres Wynantz, Franz Hals, Van der Helst, Adriaan Brouwer,

[1] Communes de la province de Zuid-Holland ayant plus de 5000 habitants, le 31 décembre 1876 :

Rotterdam	136 250 hab.	Kralingen	10 300 hab.
's Gravenhage (la Haye) (1881)	115 000 »	Gorinchem (Gorcum)	9 300 »
Leiden (Leyde)	41 300 »	Vlaardingen	9 100 »
Dordrecht (Dort)	26 600 »	Sliedrecht	8 100 »
Delft	24 500 »	Charlois	6 900 »
Schiedam	21 900 »	Ridderkerk	6 650 »
Gouda	17 050 »	Katwijk	5 500 »
Delfshaven	10 050 »	Oud-Beijerland	5 050 »



HAARLEM. — PORTE D'AMSTERDAM

Dessin de P. Benoist, d'après une photographie de M. Martinet.



Cornelis Bega, Philips Wouwerman, Berghem, Ruysdael, et, plus heureuse que d'autres villes hollandaises, elle n'a pas seulement la gloire de ces noms, elle possède aussi de nombreux tableaux de plusieurs de ces grands artistes; dans un béguinage se trouvent même des toiles de Franz Hals qui n'ont point changé de place depuis qu'elles ont été peintes. C'est à Haarlem qu'un peintre en quête de belles et fortes leçons doit se donner le plaisir de voir Franz Hals [1].

Ville riche, habitée par beaucoup d'hommes de loisir qui cultivent les sciences et les arts, Haarlem est le siège de plusieurs compagnies savantes, et les collections de toute espèce, les bibliothèques, y sont nombreuses. C'est là qu'a été fondé le musée de l'exploration géologique et physique de la Hollande; là se trouve aussi le musée Teyler, où se pressent en foule les objets curieux, appareils de physique, fossiles et rochers, médailles, livres, gravures : les trésors de ce musée en histoire naturelle sont décrits avec le plus grand soin dans de savantes publications périodiques. Enfin en dehors de Haarlem, dans un bois de hêtres, reste des antiques forêts de la Hollande, un joli palais renferme une collection de tableaux modernes et un musée colonial. De plus que la plupart des autres villes de la plaine basse, Haarlem a de fort belles promenades, ses boulevards plantés d'arbres, où se voit encore la « porte d'Amsterdam », puissante construction du quinzième siècle, son grand bois, Bloemendaal (Vallée des fleurs) et les jardins environnants, où se fait la culture des jacinthes, des tulipes, des œillets et de tant d'autres fleurs, si facile, grâce à la nature sablonneuse du terrain; c'est là que les jardiniers créèrent ces admirables variétés de tulipes qui donnèrent lieu à tant de spéculations, pendant la première moitié du dix-septième siècle, alors qu'un oignon dit le *Vice-Roi* se vendait pour 25 000 florins et que trois oignons de *Semper-augustus* coûtaient 30 000 florins. De nos jours les jardins sont encore plus beaux qu'à cette époque d'agiotage, mais leurs produits, bulbes et semences, fleurs, fruits, primeurs de toute espèce, ne servent qu'à un commerce naturel d'expédition vers toutes les parties de la Hollande, vers l'Angleterre, l'Allemagne et la Russie [2]. Haarlem n'est qu'à sept kilomètres de la mer. A l'ouest de la chaîne des dunes qui domine Bloemendaal est le village du Zandvoort, très-fréquenté en été par les baigneurs d'Amsterdam.

Cette ville, trois fois plus peuplée que la Haye, est la véritable capitale de la Néerlande; elle en porte même officiellement le titre, quoiqu'elle ne soit point le siège du gouvernement. Tant que le Zuiderzee fut d'une navi-

[1] Eugène Fromentin, *Les Maîtres d'autrefois*.
[2] Valeur des tulipes expédiées de Bloemendaal en 1872 : 840 000 fr.

gation facile, la position occupée actuellement par la grande ville était des plus heureuses pour le commerce, car cet angle de la mer intérieure touche à la région la plus fertile et la plus populeuse de la basse Hollande et c'est là que vient aboutir la ligne la plus courte tirée des bouches de la Meuse et du Rhin vers le bassin du Zuiderzee; là d'ailleurs les navires qui, sur toute la côte maritime de Hollande, trouveraient une plage inhospitalière, étaient reçus dans un port naturel, parfaitement à l'abri des vagues et du vent. Mais, avant que cette position pût être utilisée pour le commerce, il fallait que les vastes marécages dans lesquels se perdait la coulée de l'Amstel, à son confluent avec l'estuaire de l'IJ, fussent au moins partiellement endigués et qu'une terre solide pût recevoir les premières maisons; c'est au commencement du treizième siècle seulement qu'un château se dressa au milieu des cabanes de pêcheurs sur l'*Amstel-dam* « ou levée de l'Amstel ».

La forme de l'îlot primitif a décidé de celle que la ville grandissante devait prendre dans les siècles suivants. Cette forme est des plus étranges, quoique d'une régularité singulière. Autour du noyau presque ovale de l'ancienne ville, quatre canaux parallèles ou *grachten* se développent en un vaste pourtour, non par courbes, mais par lignes brisées, et sont entourés eux-mêmes par le large canal extérieur ou *Buiten Singel*, long de plus de cinq kilomètres et presque semi-circulaire; il baignait autrefois les fortifications, remplacées maintenant en partie par des pelouses et des arbres. Les canaux concentriques sont coupés à tous leurs angles de fosses transversales rayonnant vers l'extérieur en forme de branches d'éventail, de sorte que la ville se trouve divisée en 90 îlots réunis les uns aux autres par 300 ponts, dont quelques-uns sont mobiles et relèvent leurs tabliers sur d'énormes potences pour laisser passer les bateaux; chaque rue est en même temps un port, chaque maison un entrepôt. L'Amstel, qui, par ses deux grands méandres, trouble un peu la régularité géométrique de la ville, s'étale en bassins où mouillent les navires d'un faible tirant d'eau, tandis que les gros bâtiments et les bateaux à vapeur maritimes emplissent les ports extérieurs, découpés dans le détroit de l'IJ par de hautes levées couvertes de maisons. Au large de la ville, une rangée d'îlots de formes régulières, figurant assez bien la corde dont le canal extérieur d'Amsterdam est l'arc, porte les gares et les entrepôts du chemin de fer. Tous ces îlots sont de création nouvelle; on les a fait surgir en comblant une partie du détroit avec le sable des dunes du littoral.

D'ailleurs, tout le sol sur lequel pèse la ville d'Amsterdam a été affermi par le travail de l'homme. Le fond vaseux, composé en grande partie d'ani-

malcules, notamment de polythalames[1], fuirait sous le poids dont il est chargé, si la plupart des maisons d'Amsterdam n'étaient bâties sur pilotis, « en sorte que la ville retournée présenterait l'étonnant spectacle d'une forêt dépouillée de branches et de feuilles[2]. En pensant à Amsterdam, Érasme disait connaître une ville dont les habitants vivaient comme des corbeaux perchés sur la cime des arbres. A lui seul, le palais royal repose


N° 66. — AMSTERDAM.

Ville d'Amsterdam — Agrand[ments] projetés ou en voie d'exécution — Terrains hors de ville — Les espaces réservés en blanc sont occupés par l'eau

1 : 40 000

kil. 0 — 1 kil.

sur 13 659 pilotis. Plus d'une fois déjà des constructions trop lourdes se sont englouties dans la vase. Amsterdam est une ville originale, qui n'a point eu de modèle. On l'a comparée à Venise, comme si Venise pouvait se comprendre sans la transparence de l'atmosphère, le doux rayonnement du ciel, la splendeur des palais de marbre. Sous son climat changeant, de brouillards, de pluies et d'éclaircies soudaines, Amsterdam ne ressemble

[1] Harting, *De Bodem onder Amsterdam.*
[2] Alph. Esquiros, *La Néerlande et la vie hollandaise.*

qu'à elle-même. Elle est belle pourtant, malgré la régularité géométrique de ses canaux, quand les rayons du soleil brillent à travers les branches des arbres plantés le long des quais, et que l'on voit les mille cordages des agrès rayer le fond lumineux du ciel. Du haut de la tour qui domine le palais royal, au centre de la ville, on voit Amsterdam tout entière, avec ses canaux, ses bassins, le détroit de l'IJ encombré de navires, les campagnes verdoyantes qui bordent le Zuiderzee et qui remplacent l'ancienne mer de Haarlem. A ses pieds on a la place du Dam, où viennent converger les principales rues de la cité. Le Dam est la « levée » primitive, la digue par excellence qui a servi de point d'appui à tous les travaux entrepris depuis sept siècles pour l'agrandissement d'Amsterdam.

Ainsi qu'on a le droit de s'y attendre, c'est dans la capitale de la Hollande, qui d'ailleurs est la patrie d'Adriaan et de Willem Van den Velde, de Karel du Jardin, des deux Van der Neer, de Weenix, de Van Huysum, que l'école nationale de peinture se montre dans toute sa gloire. Le palais royal contient quelques toiles; l'hôtel de ville possède des tableaux précieux de Franz Hals et de Van der Helst, représentant des repas et des fêtes de corporations bourgeoises; mais les principaux trésors se trouvent dans le Trippenhuis, édifice sombre et peu commode qui doit être prochainement remplacé par un nouveau musée, destiné à recevoir toutes les œuvres d'art appartenant à la ville. Dans le Trippenhuis deux toiles célèbres se font face, celle de Rembrandt à laquelle on a donné à tort le nom de *Ronde de Nuit*, et le *Banquet des Arquebusiers* de Van der Helst. Le tableau des *Syndics des Drapiers*, l'un des derniers et des plus vivants qu'ait peints Rembrandt, se voit aussi dans ce musée; tous les maîtres hollandais y ont une ou plusieurs de leurs peintures, et de nombreux portraits contemporains des personnages célèbres rendent l'étude de cette galerie indispensable pour l'historien de la Hollande. Le musée Van der Hoop est aussi une collection précieuse de tableaux des vieux maîtres néerlandais, tandis que dans le musée Fodor les toiles les plus remarquables sont de peintres modernes. Que d'œuvres précieuses se trouvent aussi dans les collections particulières! Il en est une dont les possesseurs montrent encore les portraits de leurs ancêtres que Rembrandt peignit de son pinceau le plus lumineux et le plus vrai.

Cité des arts, Amsterdam est aussi le centre principal de la vie scientifique en Hollande. Elle est le siège de l'une des quatre universités du pays[1], d'une académie des beaux-arts, de l'académie des sciences de la Néerlande

[1] Professeurs et lecteurs en 1877 : 45; étudiants, 400, et 235 étudiants à l'école de médecine militaire.

et de nombreuses compagnies savantes, telle que *Felix meritis* et la société des archéologues. Une société de géographie, récemment fondée, y rend à la science des services inappréciables, car elle seule peut mettre en œuvre les documents de toute espèce, hollandais, malais, javanais, relatifs à l'archipel de la Sonde. Le jardin botanique et le jardin zoologique sont d'une grande richesse et se complètent par d'importantes collections où la flore et la faune de l'extrême Orient sont mieux représentées que dans la plupart des musées du même genre. Quelques jardins publics, entre autres celui que domine la coupole vitrée du palais de l'Industrie, et le Vondelspark, consacré à la mémoire du poète Van den Vondel, interrompent le labyrinthe des maisons; mais ces espaces verdoyants sont trop rares et trop peu étendus pour une ville aussi peuplée, où les causes d'insalubrité sont si nombreuses. Amsterdam est loin d'être une ville saine [1]; les canaux qui la traversent dans tous les sens ont en moyenne plus d'un mètre de vase qu'il faut enlever au moyen de bateaux dragueurs et que l'on vend comme engrais aux jardiniers et aux agriculteurs des environs. L'eau de ces canaux resterait presque stagnante et se changerait bientôt en boue infecte, si les écluses de marée ménagées au-dessous de la Bourse et en d'autres endroits n'introduisaient simultanément l'eau de l'IJ et de l'Amstel dans le réseau hydraulique de la ville. Jusqu'en 1853, les habitants d'Amsterdam manquaient d'eau pure pour les usages domestiques et devaient se contenter de l'eau des citernes; ils reçoivent maintenant, par une conduite souterraine d'environ 30 kilomètres de longueur, l'eau de pluie qui tombe sur le sable des dunes et s'y purifie. Malgré toutes ces améliorations et les progrès de l'hygiène publique et privée, malgré l'exquise propreté de la plupart des habitants, Amsterdam serait une ville condamnée à un dépeuplement rapide sous un soleil plus ardent. Les fièvres intermittentes causent soixante fois plus de décès dans la capitale de la Hollande que dans celle des Iles Britanniques [2]. Toutes les épidémies de choléra qui ont parcouru l'Europe ont fait beaucoup de ravages à Amsterdam.

Malgré le désavantage de l'insalubrité, la capitale de la Hollande ne cesse de croître en population, grâce à la force d'attraction qu'elle exerce comme centre de commerce et d'industrie. Dès le quatorzième siècle, elle était fort importante et devenait l'une des villes les plus fréquentées par les marins de la Hanse; déjà vers cette époque elle servait de refuge à des marchands émigrés des Flandres et du Brabant. La révolution en fit une cité libre et l'héritière d'Anvers; devenue l'asile de tous les persécutés,

[1] Mortalité moyenne à Amsterdam : 33 à 34 habitants sur 1000.

[2] H. C. Lombard, *Traité de climatologie médicale.*

juifs, protestants ou libres-penseurs, elle s'éleva, pendant le dix-septième siècle, au premier rang parmi toutes les cités commerçantes de l'Europe. Elle est bien éloignée d'avoir aujourd'hui la même importance relative, mais c'est une preuve du merveilleux esprit de persévérance des Hollandais qu'ils aient réussi à maintenir dans leur capitale une telle activité des échanges par mer, car l'emploi de plus en plus général des bâtiments d'un fort tirant d'eau pour la navigation transocéanique semblait d'avance interdire toute concurrence aux armateurs d'Amsterdam; non-seulement le Zuiderzee n'est pas assez profond pour que les navires calant plus de 4 mètres puissent s'y aventurer sans danger, mais, en outre, une barre périlleuse, le banc du Pampus, s'était formée à l'entrée de l'IJ, et les bâtiments qui avaient à gagner le port d'Amsterdam ne pouvaient franchir l'obstacle qu'en se faisant soutenir à droite et à gauche par des allèges ou « chameaux ». On sait que, pour garder son commerce maritime, la ville fut obligée de faire creuser un canal de 84 kilomètres de longueur à travers la péninsule de Noord-Holland, puis de remplacer ce canal, qui était considéré, il y a cinquante ans, comme une des merveilles de l'industrie humaine, par celui d'IJmuiden. Mais cela ne suffit point encore. Si Amsterdam, privée désormais de tout monopole commercial, ne veut pas céder son rang à des rivales mieux placées, si elle ne veut pas se laisser distancer définitivement par Rotterdam, et peut-être plus tard par Flessingue, il faut qu'elle soit toujours en libre communication par eau avec la vallée du Rhin, et qu'un large et profond canal, allant rejoindre le Rhin près de l'origine de son delta, remplace le cours incertain de l'IJssel et les fosses navigables peu profondes, et pourtant très-utilisées, qui existent aujourd'hui [1]. La « Venise du Nord » continuera certainement de lutter avec persévérance pour échapper au sort qui a déjà frappé l'ancienne « reine de l'Adriatique » [2]. Déjà, depuis l'ouverture du canal d'IJmuiden,

[1] Mouvement à l'écluse du Keulschevaart en 1874 : 16 627 bateaux.

[2] Mouvement du port d'Amsterdam pour le commerce extérieur en 1876 :

Entrées .	Voiliers	714	jaugeant	224 480	tonneaux.
»	Bateaux à vapeur	455	»	164 200	»
Sorties .	Voiliers	707	»	239 870	»
»	Bateaux à vapeur	441	»	163 440	»
	Total.	2,315 nav.	»	791 990	tonneaux.

Part du pavillon hollandais : pour les navires à voiles, la moitié du tonnage.
» » » » » à vapeur, le cinquième du tonnage.

Mouvement des bateaux aux écluses de Schellingwoude, en 1870 : 80 823.
Commerce d'Amsterdam avec le Rhin par les canaux de l'IJssel, en 1873 :
Exportation : 71,440 tonnes ; importation . 63,660 tonnes. Total. . 135 100 tonnes.
Commerce avec l'Allemagne par le chemin de fer rhénan en 1873. . . . 476 300 »



AMSTERDAM. — LE KALKMARKT

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Braun.



le commerce d'Amsterdam s'est légèrement accru, soit à cause des plus grandes facilités d'accès, soit par l'effet des travaux considérables entrepris dans la ville. C'est du port d'IJmuiden qu'est parti récemment le navire *Willem Barents*, qui doit aller continuer dans les mers boréales les explorations si glorieusement commencées par les Hollandais du dix-septième siècle.

L'industrie d'Amsterdam, qui se rapporte principalement à la mer, comprend la construction des navires[1], bien amoindrie pendant ces dernières années, et la fabrication des machines hydrauliques de toute espèce; mais il est peu de travaux industriels dont elle n'ait sa part. De grandes usines raffinent le sucre importé des colonies, et des brasseries importantes, des distilleries nombreuses préparent les liqueurs fortes. Dans les faubourgs et les villages extérieurs, notamment dans l'ancienne colonie agricole de Nieuwer-Amstel, reconquise sur les eaux, l'industrie est aussi très-active. Récemment Amsterdam était la seule ville du monde où se fît la taille régulière des diamants, importée de Gand au quinzième siècle; elle a maintenant Paris pour rivale, mais les ouvriers juifs d'Amsterdam, d'origine portugaise, sont restés les maîtres dans cet art, d'ailleurs sans nul mystère et demandant seulement une extrême dextérité de main. Les Juifs d'Amsterdam, qui forment à peu près la neuvième partie de la population urbaine[2], sont aussi les intermédiaires les plus actifs de ce commerce d'argent qui a pris une si grande importance dans la « ville des Millionnaires », et qui a fait de sa Bourse un des principaux régulateurs du marché financier. Quoique bien différents les uns des autres à certains égards, Juifs portugais et Juifs allemands prennent également part à ce remuement d'affaires. Les premiers, beaucoup moins nombreux, ont vu naître parmi eux Baruch Spinoza, que nul homme peut-être ne dépassa pour l'ampleur de la pensée, la hauteur du caractère et la dignité de la vie. La Haye lui élèvera prochainement une statue.

Zaandam, la ville la plus rapprochée de la capitale et sa dépendance industrielle, s'est fondée à 8 kilomètres au nord-ouest, au delà de terrains maintenant affermis où passe le canal d'IJmuiden : c'est le chef-lieu de toute la région populeuse dite le Zaanstreek. Zaandam est une des villes les plus originales de l'Europe, grâce à sa position sur les anciennes digues au bord de la Zaan. Elle se compose principalement de deux rues de plusieurs

[1] Flotte commerciale d'Amsterdam en 1876 : 182 voiliers; 46 vapeurs. Ensemble : 228 navires, jaugeant 156 210 tonnes.

[2] Population d'Amsterdam en 1870 :

Protestants 176 689. Catholiques 57 705. Juifs allemands 26 743. Juifs portugais 3 209.

kilomètres de longueur, ombragées de tilleuls et d'ormeaux, bordées de petites maisons en bois et de moulins à vent; on compte encore dans le district près de 270 de ces moulins, beaucoup moins qu'à l'époque de la période commerciale du Zaanstreek, quand il était l'entrepôt des céréales et des graines oléagineuses pour une partie de l'Europe occidentale[1]. Les meules de Zaandam font en partie le travail industriel



N° 67. — ALKMAAR.

1 : 150 000

0 5 kil.

nécessité par le voisinage d'Amsterdam. Quelques-uns des moulins ont des proportions monumentales; ils s'emploient à des services de toute espèce : les uns écrasent le grain, d'autres scient le bois, pompent l'eau et dessèchent le sol, fabriquent du papier, battent le chanvre, broient des couleurs, préparent du ciment, lavent des étoffes, expriment l'huile de colza. Les digues ne leur offrant plus assez de place, ils ont envahi les champs, et de toutes parts on aperçoit leurs bizarres échafaudages. Des ponts élevés rejoignent les deux rives; des jardins ornés de kiosques occupent les

[1] Kuyper, *Nederlands Toestand.*

berges; à travers les agrès des embarcations et le feuillage des massifs d'arbres on voit briller les façades vertes, roses ou bariolées des maisonnettes. C'est du côté du canal que la ville apparaît vivante; l'étroite rue que forme le sommet de la digue, est relativement solitaire et déserte; jadis la grande porte qui donnait sur la rue ne s'ouvrait que pour les cérémonies nuptiales ou funèbres : de là son nom de « porte morte », synonyme de porte où l'on n'entre point. La propreté des demeures n'est pas moindre à Zaandam que dans le fameux village de Broek, situé au milieu des polders, au nord-est d'Amsterdam, et peuplé en partie de négociants retirés des affaires. Les curieux visitent à Zaandam une cabane déjetée où, d'après la tradition, le tsar Pierre Ier aurait passé huit jours, en 1697, pour apprendre le métier de la charpente navale. Cette industrie est désormais perdue. Zaandam ne possédait plus en 1875 qu'un brick et deux trois-mâts barques.

Alkmaar, située au milieu d'anciens lacs, devenus de riches polders, à peu près au milieu de la péninsule de Noord-Holland, est le plus grand marché pour les fromages : elle n'en vend pas moins de quatre à cinq millions de kilogrammes chaque année[1]; l'industrie des tabacs y est aussi très-prospère. C'est dans le voisinage d'Alkmaar, au sud-ouest, que se trouvait le château patrimonial de la famille des comtes d'Egmond; plusieurs villages, entre autres le village de pêcheurs Egmond aan Zee, rappellent l'importance des domaines que cette famille possédait autrefois. Au nord-est d'Alkmaar est le village de Bergen, où les Anglo-Russes, qui venaient de débarquer au Helder, furent défaits, en 1799, par les Français, que commandait le général Brune.

La ville principale de la péninsule est le Helder, situé au bord de la mer, sous l'abri d'une puissante digue, armée de redoutes et flanquée de citadelles, qui défend des tempêtes toute la pointe septentrionale de la Hollande. Une rangée continue de maisons et un canal creusé le long de la digue rattachent le Helder au port de Nieuwediep, où vient déboucher le canal de navigation d'Amsterdam : depuis l'ouverture de cette voie navigable en 1819, la population du Helder a décuplé. Nieuwediep était un endroit désigné d'avance pour un havre de refuge, car les marées qui vont et viennent entre la mer et le Zuiderzee rasent le rivage en cet endroit et permettent aux grands navires de mouiller dans le voisinage immédiat de la terre : c'est même à ce fort courant que le Helder doit probablement son nom, Helsdeur ou « Porte d'Enfer ». Le port, disposé d'une façon

[1] En 1874 : 4 422 500 kilogrammes.

bizarre, sur la face de la péninsule tournée vers le Zuiderzee, forme une sorte de rue en croissant, défendue par une digue contre la mer et les sables. Naguère il était constamment rempli de navires, car c'est par là que passait tout le grand commerce maritime d'Amsterdam, qui désormais va prendre une autre voie. Néanmoins Nieuwediep aura toujours de l'impor-

N° 68 — LE HELDER.



tance pour le commerce local et pour la réception temporaire des navires surpris par le mauvais temps à l'entrée du Zuiderzee. En outre, Nieuwediep est une des stations navales de la marine néerlandaise : il s'y trouve une école de cadets. L'entrée du Helder, entre la péninsule et Texel, est complètement commandée par les forts et par les batteries flottantes : en temps de guerre, nulle escadre ne pourrait essayer de forcer le détroit. Au large du Helder se livra en 1673 une bataille navale entre la flotte de Ruyter et

les escadres alliées de la France et de l'Angleterre. Ruyter resta vainqueur.

Enkhuizen, située au bord du Zuiderzee, à l'endroit où ce golfe se rétrécit entre la péninsule de Hollande et la Frise, est une « ville morte[1] ». On dit qu'elle eut jadis 40 000 habitants, huit fois plus qu'aujourd'hui ; des milliers de bateaux se trouvèrent réunis dans son port ; elle envoyait à la grande pêche 140 chaloupes escortées par 20 vaisseaux de guerre, et lorsque Barents entreprit sa première expédition polaire, Enkhuizen eut l'honneur de lui fournir un de ses navires. Mais le port s'obstrua, la ville s'appauvrit,

N° 69. — MONNICKENDAM.



1 : 100 000
0 1 kil.

et les bourgeois n'eurent pas l'énergie nécessaire pour reconquérir les avantages perdus ; ils ne possèdent plus qu'une quarantaine de barques pour la pêche. Enkhuizen est la patrie de Paul Potter.

Au nord-ouest, Medemblik, au sud-ouest Hoorn, qui l'une et l'autre eurent à diverses époques le titre de capitale, sont aussi des cités déchues. Hoorn eut, dit-on, jusqu'à 25 000 habitants et 450 bateaux pour la grande pêche, et ses belles maisons sculptées témoignent encore de la richesse de ses armateurs du dix-septième siècle. C'est à Hoorn que naquit Cornelis

[1] Henry Havard, *Voyage aux villes mortes du Zuiderzee.*

Schouten, le marin qui le premier doubla la pointe méridionale de l'Amérique. Les deux navires que commandaient Schouten et Jacob Le Maire avaient été équipés par la « compagnie australe » de Hoorn : le nom de cap Hoorn que porte le promontoire extrême du Nouveau-Monde lui fut donné le 29 janvier 1616 par le capitaine et l'équipage en souvenir de la glorieuse ville natale[1]. Maintenant la cité maritime, que l'on croit avoir été aussi la patrie du navigateur Tasman, est menacée de ne plus même se trouver bientôt sur le bord de la mer, car, d'après tous les plans de dessèchement du Zuiderzee, le golfe de Hoorn est destiné à se transformer en polder. Actuellement une des principales denrées que l'on exporte de cette ville est le fromage des environs. La même denrée a fait, avec les anchois et les harengs, la réputation de Monnickendam et de la ville d'Edam, située près de la mer, à moitié chemin de Hoorn à Amsterdam. Un faubourg d'Edam, Volendam, ne possède pas moins de 160 bateaux de pêche. Toute cette contrée, jadis couverte de lacs, qui depuis ont été changés en polders, est d'une merveilleuse fertilité. C'est là surtout que les vaches méritent le nom qu'on leur a donné de « fontaines ambulantes de lait » : elles donnent jusqu'à 30 litres par jour.

A l'orient de la capitale, les bourgs de Muiden et de Naarden, riverains du Zuiderzee, sont faiblement peuplés : les communes les plus importantes sont situées dans l'intérieur; ce sont Hilversum[2], où les filatures s'entremêlent aux maisons de campagne, Amersfoort, jadis Eemsfoort ou « Gué de l'Eem », autre ville industrielle, patrie de Barneveld, et le grand bourg de Nijkerk, qui s'est donné un port sur le Zuiderzee. Le port ensablé de Harderwijk, qui fit jadis partie de la ligue hanséatique, et que l'on ne peut ranger parmi les « villes mortes », est plus à l'est, déjà sur la rive orientale du golfe : c'est la place de garnison où se réunissent les hommes de toute langue et de toute nation enrôlés pour l'armée des Indes. L'Académie de Harderwijk, dans laquelle étudièrent Boerhaave et Linné, a été supprimée.

Le bassin de l'IJssel, branche orientale du delta rhénan, comprend une grande partie des deux provinces de l'est, la Gueldre et l'Overijssel; mais les villes proprement dites sont toutes sur le fleuve et dans son voisinage

[1] J. G. Kohl, *Geschichte der Magellanstrasse.*

[2] Communes de Noord-Holland ayant plus de 5000 habitants au 31 décembre 1876 :

Amsterdam (1881)	336 000 hab.	Nieuwer-Amstel	11 500 hab.
Haarlem (1er janvier 1878)	35 700 »	Hoorn	9 750 »
Helder, avec Nieuwediep	22 650 »	Hilversum	7 800 »
Haarlemmermeer	13 170 »	Texel (île)	6 400 »
Zaandam	12 750 »	Enkhuizen	5 550 »
Alkmaar	12 250 »	Edam	5 350 »

immédiat. Aalten, Winterswijk, Wisch, près de la frontière allemande, sont de grandes communes rurales, possédant quelques filatures et des manufactures d'étoffes. A l'ouest de l'IJssel, Apeldoorn, gros village, aux maisons éparses entre les arbres, a pris une véritable importance dans ces dernières années : c'est près de là que s'élève le beau château royal de plaisance du Loo, célèbre par ses ombrages.

Doesborgh, la première ville qui se trouve sur l'IJssel, en aval de la bifurcation du Rhin, est une place forte, à commerce assez actif. Zutphen ou Zutfen, située plus bas, également sur la rive droite de l'IJssel, au confluent de la petite rivière Berkel, est plus importante que Doesborgh, plus curieuse d'aspect, grâce à ses tours et à ses vieux remparts, et sa richesse est proverbiale. Deventer, qui se montre ensuite, n'est plus comme autrefois l'unique marché du district de la Twenthe, mais elle fait encore un grand trafic et possède de nombreuses fabriques, entre autres une manufacture de tapis. C'est l'une des villes les plus pittoresques de la Hollande : située à la jonction de l'IJssel et du Schipbeek, elle dresse au-dessus de l'eau sinueuse et des prairies ses hauts clochers, ses tours, ses pans de murailles, tandis qu'en face, des arbres touffus ombragent la rive gauche du fleuve. Zwolle, capitale de la province d'Overijssel et patrie du peintre Terburg, n'a pas, comme Deventer, l'avantage d'être située sur l'IJssel, mais elle en est si rapprochée, qu'il a été facile de l'unir à ce fleuve, de même qu'à la rivière de Vecht, par un canal profond : la ville, bâtie sur un sol bas, au bord de l'estuaire de Zwarte water (Eau noire), où se jette le Vecht, teint par l'humus des tourbières, se trouve ainsi sur un carrefour de voies navigables ; en outre, cinq lignes de chemins de fer s'unissent dans sa gare et lui assurent un mouvement de commerce considérable. Quant au port maritime de l'IJssel, Kampen, il est visité par des milliers de petites embarcations qui bravent les dangers de la navigation sur les bas-fonds du Zuiderzee, plus dangereux que partout ailleurs dans ces parages exposés à toute la violence des vents d'ouest[1]. Pour fournir aux bateaux une profondeur d'eau suffisante, il a fallu prolonger de 3 kilomètres en mer, au moyen de jetées, les deux rives de l'IJssel, et le cours de la Zwarte water a été continué de la même manière de plus de 6 kilomètres dans les eaux du golfe. Kampen a des monuments curieux, d'anciennes portes de ville entourées d'arbres et de pelouses, deux églises du quatorzième siècle, un hôtel de ville de la Renaissance renfermant une élégante cheminée monumentale. Les grands arbres des alentours, apparaissant au-

[1] Mouvement de la navigation à Kampen en 1874 : 14774 embarcations.

dessus du sol uni comme la mer, font de loin ressembler Kampen à une île; mais quand on parle de l'île de Kampen, on a en vue l'ensemble de l'archipel que l'IJssel forme à son embouchure et qui est le domaine agricole de la vieille cité.

Le bassin du Vecht, qui, sans appartenir directement au système rhénan, mêle par divers canaux les eaux de son cours inférieur au delta de l'IJssel, comprend des régions peu fertiles de l'Overijssel et de la Drenthe, où se trouvent néanmoins quelques villes, même des centres industriels. Tels sont Enschede, Almelo, Hengelo, possédant plusieurs filatures de coton, des teintureries, des blanchisseries et d'autres usines[1] : grâce aux manufactures, ces communes ont de beaucoup dépassé en importance leur voisine, l'antique Oldenzaal, que l'on croit avoir été la capitale des Franks Saliens. De nombreuses communes rurales de l'Overijssel ont aussi une forte population, mais répartie en villages distincts sur une grande étendue de territoire. De toutes ces communes, Avereest, Dalfsen, Hardenberg, Hellendoorn, Lonneker, Raalte, Tubbergen, Weerselo, Wierden, et d'autres moins peuplées, aucune ne comprend d'agglomération méritant le nom de bourg. Une ville de la province de Drenthe, la gracieuse Meppel, située au nord de Zwolle, et la grande commune rurale de Hoogeveen se trouvent aussi dans le bassin du Vecht.

En dehors du delta de cette rivière, dans la région lacustre qui borde les côtes du Zuiderzee, s'élève l'ancienne ville forte de Steenwijk, dont les bastions gazonnés sont devenus de jolies promenades; jadis environnée de mares et de landes, elle est maintenant entourée de belles cultures, et c'est dans les environs que s'étendent les célèbres colonies agricoles de Fredericksoord, de Wilhelminasoord et de Willemsoord, où des centaines de familles, introduites dans le pays après la disette de 1816, sont devenues propriétaires du sol. Dans cette même région des landes, à Veenhuizen et à Ommerschans, campement fortifié de la fin du seizième siècle, on a aussi établi des colonies d'orphelins, de mendiants, de condamnés, afin d'élever ces malheureux par le labeur des champs, « d'améliorer la terre par l'homme et l'homme par la terre ». Mais beaucoup plus nombreuses sont les colonies qui ont été fondées par les paysans eux-mêmes, sans aucun appui des sociétés de patronage, et dont le travail libre a changé les landes en jardins. Parmi les tourbières transformées, une des plus curieuses est, dans la grande commune de Schoterland, la riche campagne où s'élève aujourd'hui la ville portant encore le nom de Heerenveen ou

[1] 20 filatures de coton à vapeur à Enschede et à Almelo en 1874 : 117 000 broches.
Production . . . . 5 000 000 kilogr.
Mouvement de la navigation du canal à Almelo : 4951 embarcations, d'un port de 84 639 tonnes.

« tourbière des Seigneurs ». Au milieu du seizième siècle, on en bâtissait déjà les premières maisons. Choisie comme lieu de résidence des stathouders, Heerenveen devint « la Haye frisonne », et le beau domaine d'Oranjewoud, dans les environs, s'est couvert de villas et de parcs[1].

Le petit village de Stavoren occupe la pointe de la Frise située en face de Medemblik, à l'endroit où se rétrécit le golfe du Zuiderzee. Cette position géographique à l'un des angles principaux du territoire semblerait devoir assurer quelque importance au port, et Stavoren, ancienne capitale du royaume et la plus ancienne des cités frisonnes, en fut en effet la plus riche. Dès le neuvième siècle ses marins connaissaient bien le chemin de la Baltique par le Sund et jouissaient même du libre passage : le seul tribut qu'ils eussent à payer au roi de Danemark était une pièce de drap. Stavoren fit partie de la Hanse et ne craignit pas de se mettre en guerre avec les comtes de Hollande et d'autres puissants voisins. Mais des bancs de sable obstruèrent son port, les navires en oublièrent le chemin, et Stavoren, privée

[1] Communes d'Utrecht, de Gueldre, de Drenthe et d'Overijssel, dans le bassin du Rhin et du Vecht, ayant plus de 5000 habitants au 31 décembre 1876 :

UTRECHT.			
Utrecht	66 100 hab.		
Amersfoort	13 600 »		
Zeist	5 650 »		
GUELDRE (*Gelderland*).			
Arnhem	38 000 hab.		
Nimègue	23 500 »		
Zutphen	14 500 »		
Apeldoorn	13 850 »		
Ede	11 000 »		
Rheden	10 550 »		
Voorst	8 900 »		
Tiel	8 850 »		
Winterswijk	7 850 »		
Epe	7 800 »		
Nijkerk	7 700 »		
Culenborg	6 650 »		
Brummen	6 600 »		
Doetinchem (ville)	3 700	6 480 »	
» (bailliage)	2 780		
Barneveld	6 460 »		
Harderwijk	6 440 »		
Aalten	6 400 »		
Wageningen	6 150 »		
Wisch	5 900 »		
Gendringen	5 650 »		
Bergh	5 350 »		
Heerde	5 300 »		
Elst	5 200 »		
Bemmel	5 140 hab.		
Renkum	5 130 »		
Ermelo	5 100 »		
Eibergen	5 050 »		
DRENTHE.			
Hoogeveen	11 110 hab.		
Meppel	7 900 »		
OVERIJSSEL.			
Zwolle	21 600	27 000 hab.	
Zwollerkerspel	5 400		
Deventer	18 575 »		
Kampen	16 800 »		
Lonneker	12 050 »		
Almelo (ville)	4 050 »	11 250 »	
» (bailliage)	7 200 »		
Steenwijk	4 600 »	10 500 »	
Steenwijkerwold	5 900 »		
Hardenberg	8 600 »		
Hengelo	6 400 »		
Tubbergen	6 300 »		
Avereest	6 300 »		
Wierden	5 950 »		
Hellendoorn	5 650 »		
Enschede	5 620 »		
Raalte	5 550 »		
Weerselo	5 220 »		
Dalfsen	5 200 »		
Losser	5 050 »		

de tout commerce, n'eut plus de ressources suffisantes pour se relever après les sièges et les incendies qui la dévastèrent : dès le quinzième siècle, Stavoren tombait en ruines. Plus au nord, Hindeloopen et Makkum ne sont que de petits ports où n'entrent guère que des barques de pêche ; mais la ville de Harlingen, placée à l'angle nord-oriental de la Frise, est fort commerçante : des bassins y ont été creusés pour recevoir les grands navires qui viennent charger à destination de l'Angleterre du bétail, du beurre, du fromage, des œufs et d'autres denrées agricoles[1]. Dans l'intérieur des terres sont les deux villes de Bolsward, jadis l'une des cités liguées de la Hanse, et de Sneek, celle-ci près d'une ancienne mer en grande partie reconquise par la culture : elle disputait à Leeuwarden le titre de capitale de la Frise.

Franeker, la principale station du chemin de fer qui réunit Harlingen à Leeuwarden, fut longtemps une ville d'université, mais cette école était sans importance à l'époque où elle fut supprimée, en 1811. C'est dans les environs de cette ville, aujourd'hui déchue, que naquit, en 1496, Menno Simonsz, le fondateur de la secte des Mennonites, remarquable entre toutes par son amour de la paix, son zèle pour le travail, la solidarité de ses membres et leur étonnante prospérité. Il existe encore des milliers de Mennonites dans le pays.

Leeuwarden, la capitale de la province de Frise, portant le titre de deuxième résidence du royaume, est, en proportion du nombre de ses habitants, une des villes les plus riches de la Néerlande : elle en est aussi l'un des plus grands marchés agricoles, et les paysans des alentours, après avoir vendu leurs denrées, viennent souvent s'y fournir de bijoux d'or chez les nombreux joailliers de la ville. Leeuwarden n'offre guère d'autre curiosité qu'un musée d'antiquités où se voient divers objets trouvés dans les tourbières des environs. Les communes qui entourent Leeuwarden, et presque toutes celles de la Frise, sont fort considérables et contiennent pour la plupart de six à dix mille habitants, non groupés dans une ville et dans sa banlieue, mais épars en des fermes isolées et des hameaux.

Groningue ou Groningen, la capitale de la province nord-orientale du royaume, est, à l'est du Zuiderzee, la plus grande cité de la Néerlande ; elle occupe le sixième rang parmi les villes hollandaises. Quoique située à

[1] Mouvement du port de Harlingen en 1876 :

Entrées.	669	navires jaugeant	169 800 tonnes.
Sorties	647	» »	164 100 »
Total.	1316	navires jaugeant	333 900 tonnes.

Flottille commerciale de Harlingen en 1876 : 44 navires, jaugeant 10 779 tonnes.

25 kilomètres de la mer, elle n'en est pas moins un port communiquant par des canaux avec le golfe du Dollart, le Zuiderzee et la mer du Nord : c'est dans l'estuaire dit Lauwerzee, devant le village de Zoutkamp, que se trouve la rade de Groningue, et que les navires de mer attendent le moment de remonter le canal de Reitdiep jusqu'aux bassins de la ville[1]; en face du Lauwerzee est la petite île de Schiermonnikoog, jadis peuplée uniquement de marins qui s'occupaient surtout de la pêche de la baleine : elle possédait 70 navires faisant des voyages au long cours, et sur 500 hommes dont se composait la population mâle, on n'en voyait souvent que trente ou quarante au pays; maintenant son commerce est très-amoindri, mais les habitants, devenus agriculteurs, accroissent leurs terrains par des endiguements[2]. Dès le treizième siècle, le port de Groningue était un des plus commerçants du nord de l'Europe. Ses bâtiments prirent part aux croisades avec ceux de Lübeck et de Brême; au treizième siècle, Groningue traitait avec l'île de Gotland dans la Baltique, avec l'Angleterre, la Suède, la Hollande, et devenait l'une des cités de la ligue hanséatique. Son commerce actuel consiste surtout en céréales et autres denrées agricoles, en chevaux, en bijoux d'or et d'argent. Sa prospérité comme ville de commerce est un héritage qu'elle a su faire valoir; mais comme ville universitaire elle est moins heureuse. Sa grande école, fondée en 1614 et qui reçut, dit-on, jusqu'à 6000 étudiants, n'a plus qu'un petit nombre d'élèves. L'existence de cette université a été plus d'une fois mise en question[3].

A l'exception de Groningue et d'Assen, la petite ville que l'on a érigée en chef-lieu de la province de Drenthe, les communes de la région néerlandaise qui confine à l'Allemagne ont une grande partie de leur population en dehors de la ville ou de la bourgade centrale, et la plupart même n'ont pas un seul groupe de maisons qui mérite le nom de village. Une des plus connues parmi les petites villes de cette région est l'ancienne place forte de Delfzijl, au bord du Dollart et à l'endroit où vient aboutir le canal de Groningue; c'est le port qui fait face à Emden, avec lequel il entretient un commerce assez considérable[4]. Près de Winschoten, autre ville commerçante de la frontière, est le champ de bataille de Heiligerlee, où, le 24 mai 1568, se livra le premier combat de la guerre d'indépendance, rappelé par un monument érigé au milieu de la plaine : les Espa-

[1] Mouvement du port de Groningue en 1875.	369 navires,	jaugeant	33 160	tonneaux.
Flottille » » »	168	»	14 362	»

[2] Kuyper, *Notes manuscrites*.

[3] Professeurs de l'Université de Groningue en 1877 : 31, étudiants, 196.

[4] Mouvement du port de Delfzijl : 545 navires, jaugeant 73 520 tonnes.

gnols furent mis en déroute. C'est dans les environs de Winschoten, au sud du chemin de fer qui la rejoint à Groningue, que se trouvent les plus remarquables colonies agricoles établies au milieu des tourbes. Les villages y forment des rues de plusieurs kilomètres de longueur bordant le canal d'exploitation. Ainsi les deux communes de Nieuwe-Pekela et d'Oude-Pekela se prolongent à près de 10 kilomètres, sur les rives de l'ancienne coulée de Peekel-Aa (Pekela), transformée en canal[1].

VI

La population de la Néerlande n'égale pas en densité celle de la Belgique et de la Saxe; mais elle n'en est pas moins très-forte, en proportion de la faible superficie qu'elle occupe. Si l'on tient compte de ce fait, qu'un sixième du territoire est recouvert par les eaux et qu'une surface plus considérable encore se compose de tourbières et de « prairies tremblantes », on s'étonne que près de quatre millions d'hommes puissent vivre dans un espace aussi étroit que l'est la région habitable de la Hollande. La Drenthe, la province des landes rases, n'a pas même 50 habitants par kilomètre carré; dans l'ensemble des autres provinces

[1] Communes situées au nord-est de la Hollande, en dehors du bassin rhénan, ayant au 31 décembre 1876 plus de 5000 habitants :

DRENTHE.	
Emmen	8 900 hab.
Assen	7 450 »
Borger	5 450 »
Odoorn	5 350 »
Smilde	5 100 »
FRISE (*Friesland*).	
Leeuwarden 27 100, Leeuwarderadeel 8 675	35 775 hab.
Weststellingwert	13 950 »
Opsterland	13 750 »
Tietjerksteradeel	13 050 »
Schoterland (Heerenveen)	12 900 »
Wonseradeel (Makkum)	12 200 »
Franeker 6 481 », Franekeradeel 4 950 »	11 850 »
Wymbritseradeel	11 350 »
Harlingen	11 050 »
Menaldumadeel	10 175 »
Sneek	10 000 »
Achtkarspelen	9 750 »
't Bildt	9 350 »
Ooststellingwerf	9 200 »
Smallingerland (Dragten)	9 200 hab.
Ferwederadeel	8 700 »
Oostdongeradeel	8 350 »
Westdongeradeel	8 200 »
Baaradeel	8 100 »
Dantumadeel	7 450 »
Kollumerland	7 100 »
Haskerland (Joure)	7 000 »
Baarderadeel	5 850 »
Idaarderadeel	5 250 »
Bolsward	5 200 »
Lemsterland	5 100 »
GRONINGUE (*Groningen*).	
Groningue	40 600 hab.
Veendam	9 850 »
Slochteren	8 500 »
Wildervank	7 820 »
Hoogezand	7 700 »
Onstwedde	7 130 »
Winschoten	6 150 »
Delfzijl	5 550 »
Nieuwe-Pekela	5 300 »

de la Néerlande orientale, la population est encore loin d'atteindre la moyenne d'une personne par hectare, tandis que dans les trois provinces d'Utrecht, de Noord-Holland et de Zuid-Holland, dont la surface est un peu supérieure au cinquième de tout le territoire, se trouvent réunis plus de quinze cent mille habitants, les deux cinquièmes de tous les Néerlandais [1]. Cette région de population dense, où plus de deux cents personnes vivent sur un kilomètre carré, est en outre celle où l'accroissement annuel est le plus rapide, car c'est là que sont les cinq principales villes du royaume, Amsterdam, Rotterdam, La Haye, Utrecht, Leyde. En Hollande, de même que dans tous les autres pays d'Europe, les villes grandissent de plus en plus aux dépens des campagnes : elles ont déjà reçu dans leurs murs plus du tiers des habitants; si elles continuent de s'accroître dans les mêmes proportions, la moitié du peuple hollandais se composera bientôt de citadins. Les dix-huit principales villes du pays ont à elles seules un million d'hommes.

L'augmentation annuelle de la population est de plus d'un centième et provient presque uniquement de l'excédant des naissances sur les décès. La durée de la vie moyenne n'est cependant pas très-élevée; d'environ 38 ans et un mois [2], elle est inférieure à celle des Norvégiens et des autres Scandinaves, à celle des Anglais, des Français et des Belges. Il ne saurait en être autrement dans un pays parsemé de tant de mares, sillonné de tant de canaux où séjournent des eaux emplies de vase. Sans l'excessive propreté des habitants, sans le bien-être général qui leur permet de prendre une solide nourriture, la mortalité serait encore bien plus forte parmi eux : certaines régions du littoral deviendraient presque inhabitables, comme le sont les *maremme* d'Italie. Les parties les plus salubres de la Hollande sont toutes éloignées de la mer, et la province où l'on meurt le moins est précisément la Drenthe, où les plaines de bruyères occupent une si grande étendue; les contrées les plus malsaines sont les plus basses, celles qui bordent les mers et les embouchures des

[1] Population des provinces de la Néerlande :

	Surface.	Pop. au 1er janvier 1881.	Pop. kilom.		Surface.	Pop. au 1er janvier 1881.	Pop. kilom.
Groningen. .	2 293 kil. car.	256 000	111	Noord-Holland.	2 716 kil. car.	694 000	255
Friesland . .	3 275 »	332 000	100	Zuid-Holland .	3 018 »	818 000	271
Drenthe. . .	2 663 »	120 000	45	Zeeland . . .	1 765 »	189 000	106
Overijssel . .	3 334 »	276 000	83	Noord-Brabant.	5 128 »	470 000	92
Gelderland. .	5 086 »	472 000	93	Limburg . . .	2 204 »	240 000	109
Utrecht . . .	1 384 »	194 000	140	NÉERLANDE .	32 875 »	4 061 000	123

[2] H.-C. Lombard, *Traité de climatologie médicale.*

fleuves : ce sont les deux provinces de la Hollande proprement dite, où la population se presse le plus dans les grandes cités, et les îles de Zélande, que les eaux des estuaires entourent de toutes parts. Dans cette

N° 70. — DENSITÉ DE LA POPULATION NÉERLANDAISE.



région du littoral maritime et des îles, on cite un grand nombre de villes où la mortalité est de 40 à 50 personnes par mille habitants; dès la première année de leur vie, la mort frappe près du tiers des enfants [1]. La malaria fait beaucoup plus de victimes en Néerlande que dans les

[1] *Sterfte Atlas van Nederland.*

Flandres belges. Il est vrai que la chaleur de l'été est rarement assez forte pour causer des épidémies, ou pour développer la fièvre sous une forme pernicieuse; mais les fièvres intermittentes affaiblissent les constitutions et les exposent à de nombreuses chances de mort. Or ces fièvres sont endémiques dans toutes les parties de la Hollande où un sous-sol glaiseux ne laisse pas filtrer les eaux. Par compensation, les cas de phthisie sont moins fréquents en Hollande que dans les autres contrées du nord de l'Europe, la Belgique, l'Angleterre, la Scandinavie.

L'étonnante propreté que les Hollandais ont dans leurs demeures, se retrouve dans leur outillage agricole, dans les champs mêmes qu'ils cultivent. En voyant de l'arête de quelque digue ou du sommet d'un clocher les rectangles égaux des polders, avec les fossés réguliers qui les séparent, les ponts qui les rejoignent les uns aux autres, les sentiers qui les bordent, on reste confondu à la pensée de la grandeur du travail accompli, de l'ordre merveilleux que l'homme a su introduire dans une nature jadis informe où se confondaient la terre et l'eau. La Flandre zélandaise, les îles des estuaires de la Meuse, les provinces de la Hollande proprement dite, une grande partie des régions d'Utrecht, de la Gueldre, d'Overijssel, de la Frise, qui furent jadis un chaos de lacs et de tourbières, sont devenues une immense « Venise rurale[1] » dont chaque îlot de culture a été exhaussé par le travail de l'homme, comme l'ont été les bancs vaseux sur lesquels se sont élevés les palais vénitiens. A l'époque où commença la guerre d'indépendance contre l'Espagne, le territoire labourable des provinces révoltées aurait été, d'après les mémoires de Jean de Witt, de quatre mille hectares seulement et ses produits eussent à peine suffi à la nourriture des seuls laboureurs[2] : toutefois cette assertion ne peut s'appliquer évidemment qu'à une faible partie du territoire actuel de la Hollande.

Le sol néerlandais n'a pas encore été entièrement conquis à l'agriculture : plus d'un cinquième se compose de landes et de tourbières, et de grandes étendues de vases, qui bordent extérieurement le littoral, se montrent deux fois par jour à marée basse sans que l'homme les ait revendiquées comme son domaine. Les terres d'alluvion, les seules naturellement fertiles de la Néerlande, ne comprennent, sur le bord des fleuves et dans le voisinage de la mer, qu'un espace d'environ 1 500 000 hec-

[1] Émile de Laveleye, *La Néerlande, Études d'économie rurale.*
[2] Lothrop Motley, *Histoire de la fondation de la république des Provinces-Unies des Pays-Bas.*

tares, un peu moins que la moitié de tout le territoire : c'est la région d'où la grande culture gagne sur les terrains avoisinants pour les transformer graduellement en campagnes fécondes. A l'époque de la fenaison, les possesseurs des anciennes tourbières changées en prairies ne trouvent pas dans le pays assez de faucheurs : il leur faut utiliser les bras des émigrants du Hanovre qui viennent s'offrir en foule. Parmi les tourbières, il en est aussi que l'on a su mettre en culture pour la production des joncs et dont le revenu égale celui des meilleures prairies : ces joncs servent à faire des nattes pour l'usage des habitants de la contrée et pour l'exportation. Néanmoins on peut s'étonner de ce que les Hollandais s'occupent avec tant d'ardeur de reconquérir sur la mer des vases molles qu'il faut endiguer à grands frais, alors qu'ils possèdent près de 700 000 hectares qu'il leur serait facile d'annexer au territoire agricole, sinon par la culture proprement dite, du moins par les plantations d'arbres. Les bois n'ont encore sur le territoire hollandais qu'une bien faible étendue ; ils couvrent à peine un seizième du sol ; en 1860, la Drenthe n'avait que cinq milliers d'hectares plantés en bois; la province de Groningue en avait à peine un millier. Et pourtant la Hollande, une des contrées les plus pauvres de l'Europe pour l'étendue de son domaine forestier, est celle qui emploie le plus de bois d'œuvre pour ses digues, ses pilotis, ses embarcations, ses demeures, et nulle part on n'a besoin de tant de fascines pour asseoir les fondations des jetées et des épis de défense. C'est dans les landes de la Veluwe, à l'ouest de l'IJssel, que l'on a fait les plantations les plus importantes de chênes, de hêtres, de sapins, de pins sylvestres, et que les taillis sont aménagés avec le plus grand soin ; mais en dehors de la Gueldre les progrès du reboisement se font avec lenteur, les landes ne sont guère défrichées que pour laisser passer la charrue, et si la culture s'en empare, c'est plutôt par l'infatigable labeur du paysan pauvre, le *zandboer* ou cultivateur des sables, que par les avances des riches propriétaires [1].

La grande étendue des prairies, que recouvrent trop souvent des eaux stagnantes et qui ne reçoivent pas assez d'eau d'irrigation, ne laisse dans la région fertile de la Hollande qu'un espace étroit aux champs labourables. Si ce n'est dans les régions de montagnes, il n'est pas de pays en Europe où les terrains remués par la bêche ou la charrue occupent un espace de moindre superficie relative. La Hollande récolte peu de céréales, et même dans certaines provinces le froment est une plante presque in-

[1] E. de Laveleye, *La Néerlande, Études d'économie rurale.*

connue du paysan. Celui-ci cultive davantage le seigle, qui fournit le pain ordinaire des campagnards et même d'un grand nombre de citadins : la pomme de terre, qui entre aussi pour une forte part dans l'alimentation publique, est une des principales denrées de la Hollande. La culture du colza est des plus importantes, surtout dans la Frise, où elle est connue depuis les temps préhistoriques, puisqu'on a trouvé des siliques de colza sous un des monticules élevés par les premiers habitants du pays au-dessus des plaines inondées. Le lin, le chanvre, le tabac sont également au nombre des plantes industrielles ou de luxe cultivées dans les terres fertiles de la Hollande, et les vergers des régions alluviales produisent en abondance des pommes, des prunes, des cerises fort appréciées sur le marché de Londres. Les jardins de Haarlem et de tant d'autres villes du bas pays donnent aussi les fleurs et les arbustes d'agrément, et jusqu'aux primeurs et aux fruits d'autres climats, tels que la figue et le raisin. Mais que de soins pour donner à la plante le sol, la nourriture, la lumière qui lui conviennent ! La Hollande est par excellence le pays des engrais et des « composts ». Nulle part on ne sait mieux mélanger l'argile, le sable, la terre de bruyère, la vase retirée des égouts, les eaux vannes des cités ; la circulation agricole s'établit suivant une méthode de plus en plus régulière [1].

Riche en prairies, la Hollande est une des contrées qui possèdent la plus forte proportion d'animaux domestiques, et quelques-unes de ses races se distinguent par leurs qualités. Les chevaux zélandais, ces lourdes bêtes que les fermiers lancent au galop dans les courses à la bague, encore fréquentes dans leur pays, sont plus gros que les chevaux flamands eux-mêmes, et ils ont contribué pour une part considérable à la création de la race écossaise de « Clydesdale » et de ces énormes animaux de trait que possèdent les brasseurs anglais. D'autre part, une île frisonne, Ameland, nourrit dans ses dunes des chevaux tout différents, secs, agiles, au jarret souple, dans lesquels on croit reconnaître les descendants des genets andaloux amenés dans le pays par les Espagnols. Les trotteurs de la Frise, à la robe noire,

[1] Superficie du territoire agricole de la Hollande en 1872 :

Prairies naturelles	1 106 000	hectares.
» artificielles	184 000	»
Céréales et farineux	689 000	»
Cultures potagères	24 300	»
» industrielles	66 700	»
Bois et forêts	214 500	»
Jachères	22 300	»
Terres incultes	687 100	»

(*Statistique internationale de l'agriculture*, 1876.)

au long cou recourbé, sont renommés dans toute la Hollande. La race gueldroise rivalise d'élégance avec les chevaux de l'Oldenburg et du Holstein; mais il paraît que dans les dernières années elle a beaucoup dégénéré par les croisements [1]. La Hollande exporte plus de 10 000 chevaux par an.

Les vaches de la vraie race hollandaise, la gloire des éleveurs, se font remarquer par la grosseur de leur corps, la petitesse de leur tête, la finesse de leurs cornes : c'est d'elles que sont nés les bestiaux anglais « à courtes cornes » (*short-horns*), tandis que les bœufs écossais d'Ayrshire doivent leur origine à la race drenthoise [2]. Le lait des vaches est transformé surtout en fromages dans la province de Noord-Holland; dans la Hollande méridionale et dans la Frise on fait plus de beurre, et l'on sait à quel degré de perfection les Néerlandais sont arrivés dans la fabrication de ces denrées, qui se conservent à la mer et qui sont destinées en grande partie au marché de Londres et aux approvisionnements maritimes [3]. Les énormes brebis, dont la tête et les jambes se voient à peine sous l'épaisse toison, donnent aussi un lait qui sert à préparer des fromages gras, très-appréciés dans le pays. Grâce au bétail et à ses produits, la Néerlande jouit d'un revenu agricole plus considérable en proportion que ceux de la France et même des Iles Britanniques, quoique ses landes et ses tourbières diminuent de beaucoup la valeur moyenne de l'hectare [4]. En 1860, M. E. de Laveleye évaluait à près d'un demi-milliard de francs le revenu agricole de la Néerlande [5]; mais depuis cette époque la valeur de la production est devenue beaucoup plus considérable : d'après une statistique officielle, elle aurait plus que doublé pour les céréales. La somme de six milliards à laquelle s'élevait alors la valeur totale du domaine agricole de la Hollande s'est

[1] *Statistique internationale de l'agriculture*, 1876.

[2] Même ouvrage.

[3] Production du beurre et du fromage en Hollande en 1872 :

Beurre	12 837	tonnes.	Valeur	40 000 000 fr.
Fromage	11 661	»	»	27 000 000 »

[4] Animaux domestiques de la Hollande, en 1873 :

Chevaux (1878)	257 000
Bœufs et vaches	1 469 939
Moutons et brebis, etc.	898 715
Chèvres	146 169
Porcs	611 004

(*Statistique internationale d'agriculture*, 1876.)

[5] Valeur des produits de l'agriculture néerlandaise en 1860 :

Produits végétaux	220 000 000 fr.
Lait, beurre, fromage	170 000 000 »
Viande, animaux, laines	91 000 000 »
Total	481 000 000 fr.

accrue certainement, car sur les 100 millions d'épargne que font chaque année les agriculteurs du pays par la vente de leurs produits à l'étranger, une très-forte part est consacrée à l'extension des champs et à l'amélioration des cultures[1].

Il reste en Hollande beaucoup de traces de l'ancienne forme communautaire de la propriété. Au moyen âge, tout le territoire de la Drenthe était le domaine indivis des habitants, et nulle parcelle ne pouvait s'en vendre ou s'en donner. Les riches sociétaires ont fait cesser l'indivision des terrains à leur profit, et maintenant les anciennes « marches » disparaissent rapidement. En 1828, elles s'étendaient encore dans la Drenthe sur un espace de 126 400 hectares, tandis qu'en 1868 ce régime ne s'appliquait plus qu'à 53 000 hectares ; cependant, même après la division, presque tout ce territoire reste soumis au pâturage commun. La partie cultivée de la marche, connue sous le nom de *esch*, c'est-à-dire de « terre nourricière », ne forme qu'un vaste champ, sans chemin qui le traverse ; de sorte que les propriétaires doivent tous labourer, semer, moissonner en même temps, afin de ne pas endommager le terrain ou les récoltes les uns des autres. Quoique formé de propriétaires ayant des intérêts distincts, le corps collectif des exploitants s'appelle *de boer*, « le paysan », comme s'il n'était qu'un seul individu. Il constitue d'ailleurs une commune dans la commune, gérant ses propres affaires, élisant librement ses délégués. Naguère, au signal du cor, ceux-ci se réunissaient en plein air, à l'ombre des chênes ou sur une aire gazonnée[2].

Aux portes mêmes d'Amsterdam, les bruyères du Gooiland sont la propriété collective des chefs de famille du pays, et chacun des associés peut y entretenir sept têtes de bétail. En d'autres endroits, notamment autour de plusieurs villes de l'Overijssel, le territoire est commun, mais seulement à un certain nombre de privilégiés héréditaires. Il est aussi des domaines divisés en autant de parts égales qu'il y a de membres de la commune, et ceux-ci la possèdent chacun à son tour, de sorte qu'à la fin d'un certain nombre d'années, tous ont joui successivement de toutes les parties de la propriété commune. Tandis que ces diverses formes de la possession du sol tendent à disparaître, il en est une qui prend au contraire une importance de plus en plus grande : c'est le *beklem-regt*. Dans la province de Groningue, la plupart des terres ont deux propriétaires, l'ancien maître, qui les donna jadis à ferme, mais qui ne peut plus les reprendre, et le fermier, qui, moyennant une redevance fixe, peut trans-

[1] Von Gorinchem, *Aus allen Welttheilen*, oct. 1877.
[2] E. de Laveleye, *La Néerlande, Études d'économie rurale.*

mettre le domaine, non-seulement par héritage, mais aussi par acte de vente collective ou partielle : c'est exactement la condition des terres emphytéotiques de l'ancien droit romain[1]. Tel est l'usage de *beklemming*, qui du reste varie singulièrement dans les détails, de district à district, suivant les traditions locales et les commentaires des juristes. Autrefois les propriétaires pouvaient renvoyer le tenancier après chaque laps de dix années, mais non sans le dédommager : cette clause rendit le fermage peu à peu héréditaire et la coutume prit force de loi. Il en est résulté que l'agriculture de la province de Groningue est parmi les plus prospères de la Hollande et du monde. Bien avant les Anglais, le *beklemde meijer* pratiquait le semis en ligne et battait ses grains à la machine; il n'attend pas que les améliorations lui viennent du dehors, il les applique spontanément. Toutefois les revenus des fermiers ont été si considérables, surtout depuis que les denrées agricoles sont expédiées en quantité sur le marché de Londres, que nombre de tenanciers se sont retirés pour vivre de leurs rentes, et louent leur terre à des sous-fermiers qu'ils peuvent renvoyer à volonté. Ceux qui cultivent le sol ont à payer doublement l'intermédiaire, afin que celui-ci acquitte la rente demandée par le propriétaire nominal[2].

La Hollande est loin d'occuper comme pays industriel un rang analogue à celui qu'elle possède comme pays agricole. Les mines de houille du Limburg ne sont pas suffisantes pour lui permettre d'alimenter de combustible des usines nombreuses. Les gisements de métal lui manquent aussi : les principales richesses minérales que lui donne le sol sont les blocs erratiques de ses landes, les sables de ses dunes, et les diverses espèces d'argile dont elle fabrique les poteries et les briques dures et sonores (*klinkers*) qui pavent ses routes. Néanmoins, le travail industriel nécessaire à l'entretien de la riche population hollandaise est considérable, et l'on peut juger de son importance par les nombreux moulins à vent qui sont parsemés dans les campagnes et que l'on emploie à d'autres travaux qu'à l'épuisement des polders. La grande industrie est représentée en Hollande surtout par les filatures de coton de la Twenthe, près de la frontière allemande, par les manufactures de draps de Tilburg et d'autres villes du Noord-Brabant. Depuis une cinquantaine d'années, la Néerlande, qui recevait d'Angleterre presque toutes ses

[1] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*
[2] E. de Laveleye, *La Néerlande;* — Havard, *La Hollande pittoresque, Les frontières menacées.*

étoffes de laine, a commencé son affranchissement industriel pour la fabrication des lainages, et maintenant elle suffit à la consommation locale pour les draps ordinaires ; elle exporte même ses produits, principalement dans le nord de l'Europe, et, quoique voisine de Verviers, Bruxelles utilise une assez forte quantité de flanelles et d'autres étoffes hollandaises[1]. La ville de Leyde, qui jadis eut une si grande importance comme centre de la fabrication des draps, a repris une part de son ancienne industrie pour les couvertures en laine. Quant à Maastricht, voisine de Liège et presque enclavée dans le territoire de Belgique, elle participe à l'industrie du pays voisin par ses verreries et ses fabriques de machines. Schiedam et d'autres villes de la Hollande ont leurs énormes distilleries, employant une grande quantité de l'orge fournie par les agriculteurs du pays ou importée par ses négociants[2].

Parmi les industries de la Hollande il en est plusieurs qui se rapportent à la navigation, à la pêche, à l'aménagement et à l'entretien des bâtiments. On sait que les Hollandais eurent autrefois la marine la plus puissante du monde, et que les harengs furent pour le pays l'un des principaux, sinon le principal élément de prospérité, et par conséquent de gloire et d'influence politique. Quoique la construction des navires et l'industrie de la pêche ne prennent plus dans la vie nationale une part aussi considérable que jadis, elles occupent néanmoins un grand nombre d'ouvriers, sans compter les marins proprement dits. Au dix-septième siècle, avant l'édit de navigation de Cromwell, en 1652, qui interdit aux navires étrangers l'importation des produits coloniaux en Angleterre, la flotte de commerce des Néerlandais se composait de 16 000 navires jaugeant 900 000 tonnes, égalant ainsi celles de toutes les autres nations réunies ; en 1850, elle occupait encore le quatrième rang ; mais depuis cette époque plusieurs contrées ont conquis une marine supérieure, à laquelle l'étendue de leurs côtes et le chiffre de leur population leur donnaient droit ; même la Norvège, qui pourtant est loin d'être aussi peuplée que les Pays-Bas, a distancé la vieille Néerlande par le nombre et le tonnage de ses navires. C'est que la principale richesse des Hollandais était autrefois leur commerce maritime ; actuellement c'est la culture du sol.

Après avoir été, aux temps de sa fière liberté républicaine, à la tête de toutes les nations pour l'initiative commerciale, la Hollande a passé par des périodes où ses échanges avec l'étranger étaient presque réduits à rien.

[1] Alph. Müllender, *Exposition de Philadelphie, Rapport sur l'industrie lainière.*

[2]

Importation de l'orge en Hollande (1871)	15 213 500 fr.
Exportation du genièvre	15 845 850 »

Au dernier siècle, des droits différentiels écartaient ses navires d'un grand nombre de ports; puis, lors de sa réunion à l'empire français, elle perdit ses colonies des Indes : les bâtiments pourrissaient dans les bassins d'Amsterdam. Mais les évènements politiques et la rivalité des nations étrangères ne furent pas les seules causes de la décadence du commerce extérieur de la Hollande : la routine et le monopole accordé à certaines compagnies y contribuèrent aussi pour une large part. Quant à la prospérité de la pêche, elle a été détruite précisément par les privilèges qu'on lui avait accordés, en les accompagnant de règlements et de restrictions de toute espèce. Tandis que les pêcheurs néerlandais continuaient à toucher des primes pour capturer et saler le hareng suivant les formes prescrites, les marins anglais, libres de toute entrave, et d'ailleurs plus rapprochés des bancs de harengs qui visitent les côtes de l'Écosse et des Shetland, pouvaient livrer les poissons à meilleur compte et s'emparaient graduellement des marchés. Mais l'ostréiculture fournit maintenant une certaine compensation à l'amoindrissement de la grande pêche. Les bancs artificiels établis dans les estuaires de la Zélande ont donné des résultats surprenants[1].

Quoique déchu relativement, le commerce extérieur de la Hollande est, toutes proportions gardées, un des plus actifs qu'il y ait au monde; d'ailleurs cette déchéance est toute relative; si la marine néerlandaise n'est plus la première, les villes du littoral n'en font pas moins plus d'échanges qu'aux temps mêmes de leur grande prospérité, alors qu'elles avaient le privilège du transport pour les autres nations. Le régime du monopole est depuis longtemps abandonné, et l'expédition des marchandises en transit se fait sans difficultés, sans frais de douane. Depuis le milieu du siècle, le mouvement général du trafic a plus que doublé sur les frontières de terre et dans les ports de la Hollande[2]; il dépasse maintenant deux milliards et demi; avec le transit, il est de trois milliards, c'est-à-dire qu'il est en proportion quatre fois plus considérable que celui de la France[3]. C'est naturellement avec son ancienne rivale, l'Angleterre, et avec l'Allemagne et la Belgique, ses deux voisines, que la Hollande fait le plus

[1] Consommation totale des huîtres en 1876	14 500 000 huîtres.
Exportation en France	3 000 000 »
[2] Commerce général de la Néerlande en 1847	1 163 000 000 fr.
Commerce spécial » 1875 :	
Importations.	1 516 750 000 fr.
Exportations.	1 137 225 000 »
Total sans le transit. . . .	2 653 975 000 fr.
[3] Commerce extérieur en 1875, par tête de Français	200 fr.
» » » » de Hollandais	800 »

d'échanges ; la France ne viendrait qu'après la Russie et les États-Unis, s'il ne fallait pas tenir compte de ce fait, qu'une très-forte part des marchandises françaises sont réexpédiées de Belgique et par conséquent attribuées au commerce belge. Les échanges de la Hollande se font en grande partie par des navires anglais, le fer pour la construction des bâtiments et la houille pour le chauffage des bateaux à vapeur étant moins chers en Angleterre que dans les Pays-Bas[1].

Quant à la navigation intérieure, sur les fleuves, les bras de mer et les canaux, elle est telle que dans la plupart des autres pays d'Europe on s'en ferait difficilement une idée. Chacune des villes de la basse Néerlande, même dans l'intérieur des terres, est, grâce à ses canaux, un centre de navigation beaucoup plus important que nombre de cités maritimes. C'est ainsi que dans plusieurs villes de l'intérieur, Gouda, Haarlem, Utrecht, les bassins reçoivent jusqu'à 30 000 bateaux par an. Dans les campagnes, la valeur des transports par eau échappe à toute statistique, car les travaux de la culture se font partiellement au moyen de bateaux : c'est par eau que les paysans reçoivent les boues et les fumiers avec lesquels ils fertilisent leurs champs, les tourbes qui servent à chauffer leurs demeures ; c'est aussi par eau qu'ils expédient leurs récoltes et qu'ils voyagent eux-mêmes. Comme en Chine, il est même des populations qui vivent à demeure sur des bateaux : plus du quart des habitants de la commune de Zwartsluis, près de Kampen, a des embarcations pour résidence. Il existe des villages, dans la province de Groningue, dont les habitants s'occupent alternativement de la culture des tourbières et de la construction des navires. De même qu'en Angleterre des fermiers louent, sur tout un vaste territoire, les talus des remblais et des tranchées de chemins de fer pour les transformer en prairies artificielles, de même, en Hollande, des entrepreneurs prennent à ferme pour une seule année des polders vierges et des lisières de canaux dans toute la Zélande et dans les provinces qui entourent le Zuiderzee, et les font ensemencer de graine de lin ; puis, au temps de la récolte, leurs bateaux parcourent la contrée pour charger les gerbes[2].

[1] Mouvement général à l'importation en 1880. . . . . 9 851 573 tonnes.
» » à l'exportation » . . . . 4 477 120 »

Proportion des bateaux à vapeur aux navires à voiles, 47,52 pour 100 des bâtiments, 66,53 pour 100 du tonnage.

Flotte commerciale de la Hollande en 1875 : 1298 navires, jaugeant 452 300 tonnes.

[2] Longueur des principaux canaux navigables de la Néerlande en 1873. . . 2 426 kilomètres.
Rivières navigables de la Néerlande en 1873 . . . . 1 853 »

Commerce fluvial à l'entrée en Hollande : 21 704 bateaux chargés, avec un chargement de 2700 650 tonnes, dont 14 618 bateaux hollandais, avec 1 610 700 tonnes.

Presque tous les canaux sont bordés de digues assez larges pour qu'on ait pu tracer sur chacune d'elles une route carrossable. En Europe, il est peu de chemins qui soient plus commodes et mieux entretenus que ces routes de Hollande, ombragées d'arbres, pavées de briques sonores, toujours propres et sans ornières[1]. Et pourtant, avant 1817, il n'existait

N° 71. — GRANDS CANAUX DE LA HOLLANDE.

pas même de grande route entre Amsterdam et Rotterdam par La Haye[2].

Satisfaits d'avoir des moyens de communication faciles par leur réseau de lacs, de fleuves et de canaux, les Hollandais ne se sont pas pressés de construire des chemins de fer. En 1838, les États-Généraux repoussèrent par 46 voix contre 2 la concession du chemin de fer d'Amsterdam à Arnhem,

[1] Longueur des routes pavées de la Néerlande, en 1873. . . . . . . 11 114 kilomètres.

[2] Kuyper, *Nederlands Toestand.*



PONT DE MOERDIJK

Dessin de Férat, d'après une photographie exposée en 1878 par le Ministre des Travaux publics des Pays-Bas.



et la première ligne de banlieue, celle d'Amsterdam à Haarlem, ne fut inaugurée qu'en 1839. Maintenant encore, la Hollande est en retard sur les autres pays de l'Europe occidentale pour le développement de son réseau [1]; mais, on le sait, quelques-uns des viaducs, tels que celui de Moerdijk, qu'il a fallu construire au-dessus des fleuves et des bras de mer du pays, sont au

N° 72. — CHEMINS DE FER DE LA HOLLANDE.



nombre des travaux d'art les plus remarquables de l'Europe. Dans la basse Hollande, le sol est trop spongieux et trop frémissant pour que les trains de

[1] Longueur des chemins de fer hollandais	(1er janvier 1879)	1 967	kilomètres.
Frais d'établissement	(1877)	500 000 000	francs.
Recettes annuelles	»	30 000 000	»
Lignes télégraphiques	(1879)	3 519	kilomètres.
Télégrammes à l'intérieur	»	2 452 725	
» en transit	»	50 800	

chemins de fer puissent marcher à très-grande vitesse sans d'extrêmes précautions; le mouvement de lacet des wagons y est beaucoup plus fort que sur le sol résistant des contrées environnantes.

La nation néerlandaise est une de celles dont le bien-être est le plus général. Dans quelques districts privilégiés, dans la Hollande proprement dite, en Frise, dans le Groningue, un grand nombre de paysans sont de riches capitalistes et leur fortune s'évalue par « tonnes d'or », c'est-à-dire par centaines de mille florins. Leur vaisselle, d'argent ou même d'or, les bijoux de leurs femmes et de leurs filles sont des témoignages de richesse qui plaisent à leur ostentation. Il est même des fermes où les étables sont des appartements de luxe, avec des fenêtres aux rideaux brodés, des vases, des fleurs rares, des étagères chargées de pièces d'argenterie et de porcelaine précieuse. Mais le contraste ne se montre que trop dans le prolétariat des grandes villes et dans les colonies de mendiants.

L'un des plus riches pays d'Europe, la Néerlande, est aussi l'un de ceux qui se distinguent par le niveau élevé de l'instruction moyenne. Les jeunes Hollandais qui font leurs études avec soin sont, de tous les Européens, ceux qui viennent en tête pour la connaissance des divers idiomes. Non-seulement ils ont à savoir leur propre langue, mais il leur faut aussi connaître le français, qui fut au dernier siècle comme une deuxième langue maternelle pour un si grand nombre de Néerlandais, l'allemand, que parlent leurs voisins et qui présente avec leur propre idiome tant de rapports de parenté, l'anglais, qui est le langage du commerce. Les jeunes gens qui fréquentent l'université doivent joindre à l'étude de ces quatre idiomes celle de deux langues mortes, le grec et le latin ; en outre, des centaines d'entre eux, qui se préparent aux fonctions administratives dans les îles de la Sonde, ou qui même ont déjà vécu dans cet archipel lointain, doivent encore apprendre le javanais et le malais. Il n'est donc pas rare de rencontrer de jeunes Hollandais qui s'exercent à parler à la fois en huit langues[1] et qui d'ailleurs y réussissent bien. La connaissance des idiomes étrangers est la part la plus importante de l'éducation hollandaise. Les visiteurs de la Néerlande peuvent, en causant avec les hôtes qui les accueillent, se croire encore dans leur patrie.

L'enseignement primaire n'est pas obligatoire en Hollande; toutefois les parents pauvres qui n'envoient pas leurs enfants à l'école renoncent par cela même à tout secours de la commune. Une société spéciale, dite du « Bien Public » (*Tot Nut van 't Algemeen*), s'occupe avec zèle d'aider aux

[1] Lobry de Bruyn. *De la nécessité d'enseigner l'hygiène aux jeunes gens.*

progrès de l'enseignement populaire. Le pays est un de ceux où la proportion des enfants assis sur les bancs des écoles est la plus considérable : elle est de plus d'un huitième, comparée au nombre des habitants[1]. Dans les districts ruraux, un quart des hommes faits, un tiers des femmes, ignorent encore la lecture et l'écriture, tandis que dans la province de Noord-Holland, où se trouve la capitale, la part des personnes complètement ignorantes n'est guère que d'un quatorzième[2]. En 1870, on évaluait à plus de 100 000 enfants ceux qui restaient encore sans aucune instruction sur le territoire de la Néerlande[3]. Environ un cinquième des enfants sont envoyés dans les écoles particulières, où l'instruction religieuse est spécialement protestante, catholique ou juive[4]; mais les lois de 1857 et de 1878 ont exclu des écoles de l'État tout enseignement d'un dogme quelconque. De même, les établissements d'instruction moyenne appartenant à la nation sont tenus en dehors de toute influence d'église : des collèges et des séminaires spéciaux reçoivent les jeunes gens auxquels la volonté des parents fait donner une éducation religieuse[5].

Si la Hollande, qui fut jadis le premier pays de l'Europe par ses imprimeries et ses écoles, s'est laissé devancer par d'autres nations dans l'ensemble du mouvement intellectuel de l'humanité, a-t-elle relativement décru au point de vue de la moralité nationale, depuis que la communauté du péril avait donné aux habitants du pays leur forte solidarité nationale? Le peuple néerlandais a-t-il encore sa fleur de jeunesse? Il serait téméraire de hasarder une opinion à cet égard : on doit se borner à signaler les causes de démoralisation, qui d'ailleurs sont les mêmes chez tous les peuples d'Europe, les grandes inégalités sociales, le contraste du luxe et de la misère, et, surtout dans les villes, l'abus des liqueurs fortes[6]. Tout récemment

[1] Enfants de 6, 7 et 8 ans absents de l'école . . . . . 27 103 garçons 32 302 filles.
» de 9, 10 et 11 ans » » . . . . . . 20 641 » 28 587 »
(Kuyper, *Nederlands Toestand.*)

[2] Écoles primaires en 1876 : 3 821.

Instituteurs	8 870	10 912	Garçons	258 289	493 174 élèves.
Institutrices. . . .	2 024		Filles	234 885	

[3] Mariages dans le Noord-Holland, de 1868 à 1872 : 25 137 :

Conjoints ne sachant signer ni l'un ni l'autre	503
Maris ne sachant pas signer	609
Femmes » »	2021

[4]

Écoles de l'État en 1871. .	217 827 garçons	172 302 filles.	Total. . .	390 129
» particulières. . . .	50 388 »	61 374 »	» . . .	111 762

[5]

Gymnases, écoles moyennes, écoles pratiques en 1876 . . .	119.	Élèves . .	10 227
Écoles d'adultes.	195.	Élèves . .	10 411
Étudiants des Universités.			1 782

[6] Consommation de l'eau-de-vie par tête en 1872 : 8 litres 38.

encore, la nation hollandaise avait le malheur de ne pas compter sur ses seules ressources, mais de faire dépendre pour une certaine part son équilibre financier de l'exploitation de colonies lointaines. La Hollande était jusqu'à un certain point, il faut l'avouer, le parasite de Java, et le parasitisme, quel qu'il soit, matériel ou moral, a toujours pour conséquence une détérioration de l'individu.

VII

La Hollande est un royaume ne différant guère par sa charte politique des autres monarchies constitutionnelles d'Europe. Elle a aussi son pouvoir judiciaire indépendant, son pouvoir législatif composé de deux chambres, son pouvoir exécutif représenté par le roi, un conseil d'État et le conseil des ministres.

Le régime municipal était l'assise première sur laquelle reposait le gouvernement néerlandais, lorsque le pays reconquit son indépendance et se fit admettre au nombre des États européens. Les villes de chaque province étaient chacune administrées par une assemblée de vingt à quarante magistrats nommés à vie. Ce collège, appelé *vroedschap* ou « réunion des sages », choisissait lui-même ses membres parmi les citoyens notables, soit directement, soit par la présentation de deux ou trois hommes, dont l'un était élu par le *stadhouder*, représentant des États. Les « sages » nommaient tous les ans un corps d'échevins ou *schepens*, dont les fonctions étaient principalement judiciaires, et deux ou trois bourgmestres, suivant les traditions locales[1]. Le gouvernement actuel des communes a été constitué d'une manière uniforme dans toute l'étendue du royaume. Le bourgmestre est nommé par le roi pour six années et préside le conseil municipal (*gemeenteraad*), avec simple voix consultative quand il n'est pas membre élu du conseil, avec voix délibérative lorsqu'il est le mandataire direct de ses concitoyens ; il peut être aussi le secrétaire du conseil. Le privilège de l'élection appartient à la richesse : ne votent que les habitants de la commune payant en impôts directs une somme qui ne peut être fixée à moins de 10 florins, et qui, suivant les communes, peut être élevée à 80 florins. Les conseillers municipaux sont nommés pour six ans, mais ils sont renouvelables par tiers tous les deux ans : dans les communes de moins de 3000 habitants, leur nombre est fixé à neuf; s'élevant en proportion de l'importance des villes, il est de trente-neuf dans les trois premières cités du royaume.

[1] Meteren, cité par Lothrop Motley. *Histoire de la fondation des Provinces-Unies des Pays-Bas.*

Ces conseillers ne reçoivent d'autre traitement que leurs jetons de présence. Ils nomment pour six années deux, trois ou quatre adjoints ou « mainteneurs de loi » (*wethouders*), qui siègent à côté du bourgmestre et l'aident dans ses fonctions. Le gouvernement n'a pas le droit de dissoudre les conseils. Avec l'assentiment des pouvoirs supérieurs, deux ou plusieurs communes peuvent se constituer en syndicat pour l'exécution de grands travaux publics.

Dans la hiérarchie du gouvernement national, le deuxième corps délibérant est celui des États provinciaux (*Provinciale Staten*). Chacune des onze provinces, divisée en arrondissements, cantons et communes[1], est administrée par des commissaires (*commissarissen*) que le souverain choisit à son gré, et qui président l'assemblée élue avec voix consultative : le commissaire est assisté par quatre ou six députés nommés pour six années par le vote de leurs collègues. C'est en grand un mécanisme semblable à celui des communes. Le cens des électeurs est doublé pour le suffrage provincial : de 40 florins en moyenne, il varie de 21 à 160 florins; en outre, le privilège du vote n'appartient qu'aux hommes âgés de plus de vingt-cinq ans, tandis que pour les élections communales les jeunes gens votent dès l'âge de vingt-trois ans. Les mandataires provinciaux sont nommés pour six ans et renouvelables par moitié tous les trois ans; leur nombre varie suivant les provinces, mais non en raison directe de la population : la province de Zuid-Holland a la plus forte assemblée provinciale, composée de 80 membres, tandis que Drenthe en a seulement 35. Les délégués n'ont point de traitement direct, mais seulement une indemnité de voyage et de séjour. D'ailleurs, le mandat qu'ils ont à remplir n'impose pas de grandes fatigues, car les deux sessions des États provinciaux durent chacune seulement quelques jours. Pendant les vacances, un collège de délégués est chargé des affaires.

La deuxième Chambre, qui représente la nation tout entière, est élue par les mêmes électeurs que ceux des assemblées provinciales; mais les districts électoraux, qui sont au nombre de quatre-vingts, sont découpés dans l'ensemble du territoire, sans que leurs limites coïncident avec les frontières provinciales : les députés ont ainsi un mandat plus général que s'ils étaient élus strictement par les électeurs d'une seule province. La population normale de chaque district étant évaluée à 45 000 habitants, une nouvelle distribution du territoire se fait tous les cinq ans. Les mandataires, qui doivent avoir au moins trente ans d'âge, sont élus pour quatre ans; mais la

[1] Divisions de la Hollande : 11 provinces, 23 arrondissements, 106 cantons, 1130 communes.

chambre se renouvelle tous les deux ans par moitié. Le traitement des membres, simple dédommagement du temps employé, est fixé à 2000 florins par an, non compris les frais de voyage. De même que dans la plupart des autres pays constitutionnels, la deuxième Chambre discute les projets de loi qui lui sont soumis par le gouvernement, les amende à son gré et peut en proposer de nouveaux.

La première Chambre, qui forme, avec l'assemblée des députés, l'ensemble des États généraux (*Staten Generaal*), représente, non le peuple, mais les provinces et surtout les intérêts de la grande propriété. Les candidats doivent tous faire partie du groupe des plus haut imposés, constituant seulement la trois-millième partie de la population, et le corps électoral qui les nomme se compose uniquement des États provinciaux. Le nombre des membres varie pour chaque province suivant la population : tandis qu'il est de sept pour la Zuid-Holland, il est d'un seulement pour la province de Drenthe. Les sénateurs restent neuf ans en fonctions et sont indéfiniment rééligibles, la chambre se renouvelant par tiers tous les trois ans. La première Chambre ne peut discuter les lois qu'après l'assemblée populaire, et ne peut que les rejeter ou les accepter en bloc, sans droit d'initiative ; son président est nommé directement par le roi, sur une liste de trois membres présentée par la Chambre elle-même.

Le roi, irresponsable en vertu de la fiction constitutionnelle, a le droit de paix et de guerre, celui de frapper monnaie, de faire grâce, de convoquer, de dissoudre les Chambres ; mais ces derniers privilèges royaux ne peuvent être exercés que suivant certaines formes et en de certaines limites, fixées d'avance par les lois. Le souverain nomme les secrétaires d'État, dont il peut augmenter ou diminuer le nombre à sa volonté ; depuis 1877, le conseil des ministres se compose de huit membres, préposés aux départements des affaires intérieures, des travaux publics, y compris le commerce et l'industrie, des affaires étrangères, de la justice, des finances, de la guerre, de la marine, des colonies. Les ministres sont responsables devant les Chambres. En outre, le roi est assisté par un Conseil d'État (*Raad van State*), dont il nomme directement les membres et qu'il préside. Une cour des comptes (*Rekenkamer*) aide également le pouvoir exécutif dans la préparation aussi bien que dans le contrôle du budget. Le traitement du roi est fixé à 600 000 florins ; il jouit en outre du produit des domaines de la couronne. Quoique l'origine de la loi salique se retrouve chez les anciennes tribus franques du pays, les femmes ne sont pas exclues de la succession au trône, mais elles ne peuvent hériter de la couronne qu'à défaut d'enfants mâles.

Le pouvoir judiciaire, dont le roi est le chef nominal, mais dont il ne peut annuler ni modifier les décisions, est constitué à peu près comme il l'était au commencement du siècle, sous le régime impérial. Les juges sont inamovibles, à l'exception des juges de canton, qui sont choisis par le roi, et d'autres magistrats inférieurs. Quant aux magistrats de la haute cour, ils sont aussi nommés par le roi, mais sur une liste de présentation de cinq candidats dressée par la deuxième Chambre pour chaque place à remplir. Le pays est divisé en 106 cantons judiciaires (*kantongerechten*), qui se groupent en 23 arrondissements (*arrondissements-rechtsbanken*) et dont les limites ne coïncident plus avec les frontières des provinces depuis la loi de 1877. Cinq cours de justice (*gerechtshoven*) siègent à Amsterdam, Arnhem, Bois-le-Duc ('s Hertogenbosch), la Haye, Leeuwarden. Au-dessus de tous ces districts judiciaires s'étend le pouvoir de la haute cour (*Hooge Raad*). La peine de mort est abolie en Hollande depuis 1870.

L'Église réformée était Église d'État à l'époque de la république : à cette époque, la Hollande, petit pays menacé par de grands États, sentait, pour ainsi dire, le besoin d'avoir un dieu national ; sa religion se confondait avec son patriotisme. Actuellement l'Église réformée est tout à fait indépendante, et l'administration de ses biens lui a été remise en entier depuis 1870. La majorité des Hollandais appartient au culte réformé ; mais le nombre des catholiques romains s'élève à plus du tiers de la population totale, et dans les provinces du Noord-Brabant et de Limburg ils l'emportent presque toujours au scrutin, car les luttes politiques prennent dans ces contrées un caractère de rivalité confessionnelle ; dans la seule province de Limburg, on ne compte pas moins de 58 couvents. Toutefois le nombre des catholiques diminue graduellement en proportion de la population totale[1]. Hiérarchiquement, la Hollande catholique est divisée en cinq diocèses : l'archevêché d'Utrecht et les quatre évêchés de Haarlem, de Bois-le-Duc, de Breda et de Roermond. Utrecht est également le siège de l'archevêché des vieux-catholiques. Les juifs sont nombreux dans les grandes villes, et diverses sectes protestantes, que l'intolérance des États voisins avait forcées à chercher un refuge en Hollande, se sont maintenues dans le pays en communautés distinctes. Les dix-sept églises wallonnes et les quatre églises

[1] Proportion des catholiques en Néerlande :

1829	3 884 sur 10 000
1839	3 819 » »
1859	3 715 » »
1869	3 653 » »

presbytériennes se sont rattachées au corps des réformés néerlandais. L'église de chaque commune est représentée par un consistoire, composé de pasteurs chargés du prêche, d'anciens qui sont préposés aux visites « d'édification », de diacres auxquels est confiée l'administration des écoles, des maisons d'orphelins, des fonds à distribuer aux pauvres[1].

Au point de vue de l'instruction publique, le pays est divisé en autant d'inspectorats qu'il y a de provinces, et celles-ci se partagent en districts d'inspection, au nombre de 94 pour toute la Hollande. Les deux inspectorats d'instruction moyenne comprennent : l'un, les provinces de Groningue, Drenthe, Frise, Overijssel, Gueldre et Limburg ; l'autre, celles de Noord-Brabant, d'Utrecht, de Noord-Holland, de Zuid-Holland et de Zeeland. De même, le pays se divise en deux grands inspectorats pour les travaux publics, sous la direction du *waterstaat* ou « ministère des eaux », comité d'ingénieurs et de savants qui a pour mission de défendre le pays contre les inondations de la mer et des fleuves.

Le service militaire n'est pas universel en Hollande. La force armée se compose de volontaires et d'hommes levés par la conscription à l'âge de vingt ans accomplis. Les conscrits sont enrôlés nominalement pour une période de cinq années, mais en réalité ils ne servent que pendant douze mois, après lesquels on leur accorde un congé renouvelable, à la condition de se représenter annuellement pour les exercices de six semaines, jusqu'à l'expiration du temps officiel de service. La milice ou *schutterij* est divisée en deux classes : la milice active ou du premier ban, qui comprend tous les hommes valides de vingt-cinq à trente-quatre ans, et la milice sédentaire (*rustende schutterij*), de laquelle font partie tous les citoyens de trente-cinq à cinquante-cinq ans. Le premier ban, le seul qui puisse avoir une importance réelle en temps de guerre, se subdivise lui-même en deux corps, celui des hommes mariés et celui des garçons et veufs sans enfants. En outre, la Néerlande possède une armée coloniale, composée principalement de volontaires nationaux et de mercenaires étrangers[2].

[1] Statistique des religions en Hollande, en 1870 :

Protestants réformés	2 075 000
Autres protestants	123 000
Catholiques romains	1 310 000
Vieux-catholiques	6 000
Israélites	68 000

[2] Armée néerlandaise en 1877 :

Armée régulière . . . 1854 officiers, 60 000 soldats.
» coloniale . . . 1400 » 34 000 » (19 150 Néerlandais ; 14 450 autres Européens ; 400 Africains).

Réserve du premier ban, 40 000 hommes ; réserve du deuxième ban, 71 000 hommes.

La marine néerlandaise, qui, sous les ordres de Ruyter et de Tromp, fut la plus puissante de l'Europe, et qui donna un si haut rang à la Hollande parmi les États, n'a plus maintenant qu'une importance secondaire parmi les flottes de guerre européennes. Elle se compose de 17 vaisseaux blindés, dont 7 de première classe, de 68 bateaux à vapeur non blindés, frégates, corvettes, avisos et canonnières, et de 20 bâtiments à voiles. D'après la loi, les marins peuvent être recrutés par la conscription, mais les engagements volontaires suffisent presque à l'équipement de la flotte. C'est dans l'archipel de la Sonde que les vaisseaux hollandais se montrent le plus fréquemment, car là est le centre de la puissance coloniale des Pays-Bas[1].

Les possessions étrangères de la Néerlande dépassent plus de cinquante fois en étendue la superficie de la mère-patrie et leur population totale est près de sept fois plus considérable que le nombre des Hollandais. Dans la seule île de Java se pressent plus de 18 millions d'habitants et l'importance de Sumatra comme possession coloniale s'accroît d'année en année. Les relations constantes d'Amsterdam et de Rotterdam avec leur empire de la Sonde influent même sur les mœurs et sur le genre de vie. Le goût des épices est très-répandu et le riz entre pour une très-forte part dans l'alimentation des Néerlandais[2]. N'a-t-on pas dit aussi que dans la peinture hollandaise se voyait comme un reflet du soleil de Java?

L'esclavage a été aboli le 1er juillet 1863 dans les colonies hollandaises des Indes occidentales.

Le revenu national, dérivé principalement des taxes indirectes, est en moyenne d'un peu plus de 200 millions de francs et se balance à peu près avec les dépenses; mais la dette nationale représente environ neuf années du revenu, et plus du quart du budget annuel[3] est consacré au payement

[1] Superficie et population des possessions néerlandaises :

	Superficie.		Population.	
Java et Madura.	134 607	kil. car.	(1880) 18 800 000	hab.
Sumatra.	378 184	»	(1873) 2 520 350	»
Autres îles de l'extrême Orient .	1 079 760	»	» 3 725 000	»
Antilles.	1 125	»	(1880) 52 000	»
Surinam.	119 321	»	» 69 350	»
Total.	1 712 997	kil. car.	25 167 000	hab.

[2] Consommation de riz en Hollande, en 1872 : 51 534 775 kilogrammes, soit par tête 14 kilog.

[3] Budget néerlandais :

Recettes présumées en 1878	238 133 000 fr.
Dépenses probables en 1878	254 315 000 »
Dette nationale en 1876	1 981 900 000 »
Service de la dette en 1876	56 270 000 »
Contribution du budget des Indes en 1876	22 800 000 »

des intérêts; une somme qui varie du cinquième au quart des ressources annuelles est employée pour la guerre. D'ailleurs, c'est grâce aux subsides du budget colonial que le budget de la métropole se soldait en équilibre; mais depuis 1877 on ne compte plus sur cette « contribution supplémentaire » ou *batig slot*[1]. Suivant l'exemple de sa voisine la Belgique, la Hollande a supprimé les octrois des villes en 1865; en compensation, les communes touchent les quatre cinquièmes de la contribution personnelle perçue dans leur circonscription.

Le tableau suivant indique l'importance relative des provinces néerlandaises en superficie et en population :

PROVINCES.	SUPERFICIE.	POPULATION EN 1880.	CAPITALES	NOMBRE DE COMMUNES.
Groningue (Groningen) .	2 293 kil. car.	256 000 hab.	Groningen	57
Frise (Friesland) . . .	3 275 »	332 000 »	Leeuwarden	43
Drenthe (Drente) . . .	2 663 »	120 000 »	Assen	33
Overijssel	3 334 »	276 000 »	Zwolle.	192
Gueldre (Gelderland). .	5 086 »	472 000 »	Arnhem	116
Utrecht	1 384 »	194 000 »	Utrecht	72
Noord-Holland	2 716 »	694 000 »	Haarlem	134
Zuid-Holland	3 018 »	818 000 »	's GRAVENHAGE	61
Zélande (Zeeland). . .	1 765 »	189 000 »	Middelburg.	152
Noord-Brabant	5 128 »	470 000 »	's Hertogenbosch. . .	185
Limburg	2 204 »	240 000 »	Maastricht	125
	36 866 kil. car.	4 061 000 hab.	AMSTERDAM	1170

[1] Kuyper, *Notes manuscrites*.

CHAPITRE V

LES ILES BRITANNIQUES

I

VUE D'ENSEMBLE

La Grande-Bretagne, l'Irlande et les îles qui les entourent ne sont qu'une bien faible partie du monde, sur lequel pourtant leur influence est si considérable : l'ensemble de leur surface ne représente guère plus du seizecentième de la superficie terrestre, et, comparé à l'Europe, n'a pas même un trentième de l'étendue de cette masse continentale. Encore la région vraiment vivante des Iles Britanniques, celle qui a donné aux Anglais leur rôle de premier ordre sur la Terre, forme-t-elle au plus la moitié du territoire constitué politiquement sous le nom de Royaume-Uni [1].

Isolée de l'Europe par la Manche et la mer du Nord, également séparée de l'Irlande, des Hébrides, des Orcades, la Grande-Bretagne se compose elle-même de régions très-distinctes au point de vue géographique. Elle dut en conséquence rester divisée en plusieurs États, aussi longtemps que les routes, les progrès de la navigation et le peuplement des campagnes n'eurent pas donné une cohésion suffisante aux habitants des diverses régions. Les massifs de collines, les montagnes même qui se trouvent en plusieurs parties de l'île, et surtout la forme allongée de la Grande-Bretagne, devaient amener la constitution de groupes distincts dans l'ensemble de la population, et, comme toujours, la diversité des intérêts et des passions amena les conflits et les guerres. La contrée de plaines et de collines peu élevées qui comprend la partie sud-orientale de l'Angleterre est une de ces régions naturelles dont les habitants restèrent longtemps

[1]

Superficie des Iles Britanniques.	Population en 1871.	Population probable en 1883.	Population kilométrique.
314951 kilom. carrés.	31817100 hab.	35850000 hab.	114 hab.

séparés de leurs voisins par l'histoire et les mœurs. La longue péninsule de Cornouaille, s'avançant en plein Océan entre la Manche et le golfe de Bristol, et la double presqu'île montagneuse du pays de Galles, nettement limitée au sud et au nord par de profondes découpures du littoral, sont aussi des contrées ayant leur caractère propre et donnant à leurs peuples des traits particuliers. Au nord du Humber et de la Mersey s'élève la partie montueuse de l'Angleterre proprement dite, et c'est là, par une singulière différence, que le pays se trouve brusquement rétréci entre les deux mers : une quatrième province naturelle s'est donc formée dans cette région centrale de la Grande-Bretagne, se distinguant des autres par son histoire géologique, aussi bien que par la destinée des populations. Au nord de l'étranglement du Solway-Firth, les monts Cheviot et les autres massifs de l'Écosse méridionale, qui s'élèvent en rempart transversal de l'une à l'autre mer, puis les basses plaines qui s'étendent du Firth of Forth au Firth of Clyde, sont encore des divisions historiques indiquées d'avance dans le corps de la grande île. Enfin les montagnes, les âpres vallées de la Haute-Écosse sont, pour ainsi dire, un monde tout différent du reste de la Grande-Bretagne : de ces hauteurs aux terres basses ou faiblement accidentées qui se prolongent vers le sud, le contraste est complet[1]. En deux endroits, les frontières naturelles de province à province avaient été précisées, pour ainsi dire, par des lignes de défense artificielles : entre l'estuaire du Forth et celui de la Clyde, de même que, plus au sud, entre la bouche de la Tyne et le Solway-Firth, les Romains avaient bâti des murailles et des tours, afin d'arrêter les incursions des pillards de la montagne.

Dans son ensemble, la Grande-Bretagne est d'une forme singulièrement élégante, à la fois svelte et fière ; elle offre une ressemblance frappante de structure avec la péninsule Scandinave : comme celle-ci, elle est allongée dans le sens du méridien ; elle dresse également ses plateaux et ses montagnes du côté de l'occident, et ses fleuves principaux s'écoulent vers l'est : même la Severn descend d'abord dans ce sens et c'est par la partie inférieure de son cours seulement qu'elle prend la direction contraire[2]. L'Irlande, quoique présentant aussi de beaux contours, est plus massive que l'île orientale. Les groupes de montagnes qui s'y élèvent la partagent aussi en régions naturelles, et des guerres fréquentes eurent lieu jadis entre les populations de ses diverses contrées ; mais, d'une manière générale, l'île de l'ouest, comparée à sa voisine, offre un plus grand caractère d'unité géographique.

[1] Buckle, *History of civilization in England.*
[2] Carl Ritter, *Europa.*



FALAISES A L'EST DE DOUVRES

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.



Bien que les Iles Britanniques reposent sur le plateau sous-marin de l'Europe occidentale, que l'Angleterre soit à peine séparée de la France par une fosse marine étroite et peu profonde, et que des hauteurs de Douvres on puisse apercevoir, par un beau jour, les falaises de Gris-Nez, cependant Albion était bien pour nos ancêtres une île éloignée : les vents soudains, les courants rapides et changeants, les bancs de sable, les abruptes falaises, rendaient la navigation périlleuse. En temps de guerre, les communications étaient complètement interrompues; en temps de paix, elles étaient rares, toujours accompagnées de dangers, et, sauf les marins et les marchands, nul n'en profitait. La grande masse de la nation restait absolument insulaire par le genre de vie, les mœurs, les idées, et par conséquent son histoire devait prendre un caractère particulier. D'ailleurs, une partie de la Grande-Bretagne seulement fut conquise par les Romains, et l'influence du peuple-roi y fut incomparablement moindre que dans les Gaules. Quant à la Haute-Écosse et à l'Irlande, elles ne firent jamais partie du monde romain : la distance, les périls de l'Océan, les protégèrent contre les légions des Césars. C'est lentement, par un effet de pénétration graduelle, que les tribus de ces contrées prirent part au mouvement général de la civilisation dont le point de départ était à Rome : les plis de la vague d'ébranlement leur arrivaient à peine. Les Iles Britanniques se trouvaient, relativement à l'histoire générale de l'humanité, dans la même situation que pour leur flore et pour leur faune. Un grand nombre d'espèces françaises et germaniques, auxquelles conviendrait le climat de l'Angleterre, ne s'y rencontrent pourtant pas, et l'Irlande, à son tour, est beaucoup plus pauvre que la Grande-Bretagne en formes animales et végétales. La migration des espèces a été partiellement arrêtée par les bras de mer : tandis que les unes, aidées de leurs nageoires, de leurs ailes, ou portées par les vents, traversaient les détroits, les autres se pressaient devant l'obstacle, mais sans pouvoir le franchir. C'est ainsi que des mouvements considérables de l'histoire européenne ne se propageaient à travers l'Angleterre, et surtout à travers la lointaine Érin, que par des ondulations bien affaiblies.

La vie de l'Angleterre devait donc avoir, comparée à celle de toute l'Europe, un caractère original, une marche spontanée. Le pays dans lequel avait à se développer la civilisation nationale se distingue d'ailleurs par de grands avantages physiques. Les collines et les montagnes qui s'élèvent en diverses parties de la contrée ne sont pas assez hautes pour séparer complètement les populations et pour rendre vraiment difficiles les communications de versant à versant : les seuls groupes de sommets qui pourraient opposer des obstacles sérieux aux échanges pacifiques sont les Gram-

pians de la Haute-Écosse, et précisément ces montagnes sont situées à l'extrémité septentrionale de l'île et ne tiennent éloignés de la masse du peuple que des habitants clair-semés. C'est en dehors de la partie vivante de la contrée, dans la région des vents océaniques et des brouillards, que se dressent ces rochers écossais, hauteurs culminantes de la

N° 73. — BASSIN GÉOLOGIQUE DE LONDRES.

1. Alluvions. 2. Tertiaire supérieur. Argile de Londres, etc. 4. Craie. 5 et 6. Grès vert et gault.
7. Weald. 8. Oolithe. 9. Lias. 10 et 11. Trias, etc.
12. Permien. 13. Terrain houiller. 14. Dévonien. 15. Silurien.

1 : 3.350,000

0 100 kil.

Grande-Bretagne. Mais la partie basse, la région privilégiée à tous égards, s'étend à l'extrémité opposée de l'île, en face même du continent. C'est un bassin qui, tout en étant défendu par la mer qui le baigne au sud et à l'est, n'en appelle pas moins les colons et les commerçants, en leur ouvrant ses ports. C'est là, dans le voisinage de la France et des Pays-Bas, que la civilisation s'est développée le plus rapidement; là s'est fondée la capitale,

regardant, pour ainsi dire, vers l'Europe, d'où lui venaient son commerce, son industrie, l'impulsion première de tous ses progrès. Un hémicycle de formations géologiques, d'une singulière régularité, se développe autour du bassin de Londres et lui donne, au sud, à l'ouest, au nord, une multiple enceinte, où se succèdent les terrains les plus variés, offrant toutes les combinaisons possibles de sable, d'argile, de chaux, de sol végétal.

L'Angleterre se distingue parmi tous les pays de l'Europe par l'extrême diversité de ses roches : c'est le « paradis » des géologues, le résumé de l'Europe et même d'une grande partie de l'Asie et de l'Amérique[1] : il est peu de terrains qui ne se rencontrent en Angleterre, au moins par quelque lambeau. En outre, ces terrains sont disposés suivant un ordre de succession si régulier, que la structure a pu en être connue, dans son ensemble et dans ses détails, mieux que celle de tout autre pays. En 1815, après vingt-cinq années de voyages pédestres, accomplis dans toutes les parties de l'île, William Smith, le créateur de la stratigraphie, publia la première carte géologique complète de l'Angleterre, et l'on s'étonne encore de la perfection relative à laquelle il était arrivé du premier coup par ses patientes observations[2]. Depuis cette époque, le sol a pu être étudié d'une manière plus minutieuse, non-seulement dans ses assises superficielles, mais aussi à une profondeur considérable, et de nouvelles découvertes ont montré combien grands sont les trésors que renferme le sol des deux îles. Dans les temps fabuleux, avant même que le nom des peuples qui habitaient la Grande-Bretagne eût été prononcé par l'histoire, les richesses minérales des îles Cassitérides, c'est-à-dire de la Cornouaille, donnaient déjà lieu à un commerce important avec les rivages de la Méditerranée ; maintenant encore, quels que soient les trésors souterrains des États-Unis, du Mexique, du Pérou, de l'Australie, les Iles Britanniques sont le pays minier le plus productif de la Terre : mais ce ne sont plus les mines d'étain, ce sont les gisements de charbon qui lui ont donné cette prééminence.

Sur une grande partie de son étendue, le sol des Iles Britanniques, si riche dans ses profondeurs, l'est aussi par la fertilité naturelle de la surface, ou du moins, là où le terrain est stérile, les amendements qui peuvent le féconder ne sont pas éloignés. Même dans les campagnes rapprochées de la côte orientale, et par conséquent défendues contre les vents pluvieux par les massifs montagneux de l'ouest, les pluies sont abondantes et le sol est arrosé par de nombreuses rivières ; l'endroit de l'Angleterre où il tombe le moins d'eau pluviale, le district de Lincoln, en reçoit encore

[1] Ramsay, *The Physical Geology and Geography of Great Britain.*
[2] Marcou, *Explication de la carte géologique de la Terre.*

plus d'un demi-mètre[1]. Il est vrai que certaines régions de la Grande-Bretagne, le Dartmoor de la péninsule Cornique, les monts de Galles et de Cumberland, enfin les Highlands de l'Écosse, sur lesquels vient se heurter le vent de la mer, versent par leurs ravins une masse d'eau tout à fait surabondante, dont la plus grande partie rentre dans l'Océan sans avoir été utilisée par l'homme. La hauteur de l'eau tombée dans ces régions dépasse

N° 74. — PLUIES DES ÎLES BRITANNIQUES.



2 mètres dans l'année[2]. La moyenne générale de la pluie qui arrose la Grande-Bretagne et l'Irlande est notablement supérieure à celle de la France, et quoique l'évaporation y soit beaucoup moindre à cause de l'humidité générale de l'atmosphère, cependant les marais n'y occupent qu'une

[1] Symons, *Hyetographical Map of the British Isles.*

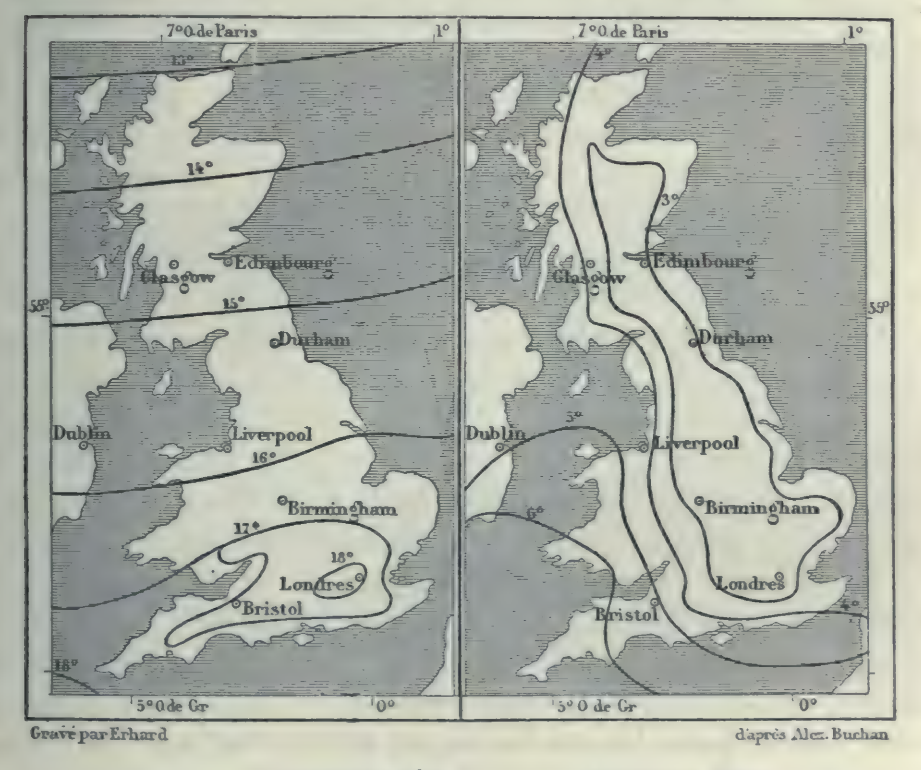
[2]

Moyenne de la pluie tombée en France, d'après Delesse	. . . . .	0m,77
» » dans la Grande-Bretagne	. . . . . .	0m,84,5
» » en Irlande	. . . .	0m,91,6

très-faible surface. En Angleterre, les ondulations du sol ont facilité partout l'écoulement des pluies ; en Irlande, les eaux s'amassent vers le milieu de la contrée, mais elles ne forment pas de marécages : celles qui n'emplissent pas des vasques rocheuses, servent à nourrir la végétation des mousses et gonflent peu à peu les immenses éponges des tourbières sans répandre dans l'air de miasmes dangereux.

Le grand avantage du climat des Iles Britanniques est sa remarquable

N° 75. — LIGNES ISOTHERMIQUES DE LA GRANDE-BRETAGNE EN JUILLET ET EN JANVIER.



Température d'Été Température d'Hiver

égalité de température. Baignées dans les eaux tièdes qui se meuvent lentement des mers tropicales vers l'Océan polaire, ces îles sont aussi, pour ainsi dire, une partie de l'Atlantique par l'atmosphère humide qui les enveloppe. Nulle part, si ce n'est dans les Färöer et sur les côtes de Norvège, qui reçoivent le même souffle bienfaisant, le climat réel n'est plus en désaccord avec celui que l'on pourrait calculer par l'éloignement graduel de l'équateur au pôle. Nulle part, on le sait, les courbes isothermiques ne sont repoussées plus au nord. En dépit de la marche du soleil, la température moyenne est aussi élevée en Irlande, sous le 52e degré de lati-

tude, qu'aux États-Unis, sous le 38° degré, à 1540 kilomètres plus au sud; quant à la température hivernale, elle est plus douce à l'extrémité même de l'Écosse que dans le Nouveau-Monde, à 20 degrés plus près de l'équateur. Pendant l'été, les couches d'air qui reposent sur la Grande-Bretagne étant plus chaudes que l'eau marine, celle-ci rafraîchit les rivages et modère la chaleur; mais les campagnes de la basse Angleterre, dont les régions centrales sont encore assez éloignées de la mer et qui subissent davantage l'influence du climat continental, restent plus chaudes que les plaines de l'Écosse, et dans l'ensemble, les lignes isothermiques se succèdent assez régulièrement, de près de 18 degrés, dans le bassin de la Tamise, à 12 degrés dans les Orcades. En hiver, les eaux ont à leur tour une température plus élevée que celle de l'air : tandis que le froid se fait sentir dans les plaines de l'Angleterre tournées vers le continent, les eaux tièdes du large viennent surtout frapper les côtes occidentales de l'Irlande et de l'Écosse, et le climat hivernal de ces contrées se trouve tellement adouci que les lignes isothermiques sont redressées dans le sens du méridien : l'isotherme de 5 degrés longe les rivages irlandais de Limerick à Donegal, et la ligne de 4 degrés serpente parallèlement aux côtes occidentales de la Grande-Bretagne, de Bristol à Thurso et aux Orcades; sur un espace de 900 kilomètres du sud au nord, le climat d'hiver reste le même. Quant au climat de janvier, il est plus froid sur les bords de la Tamise que sur les rivages des Hébrides : dans ces îles on voit en plein hiver prospérer des plantes que tueraient les froids du Middlesex[1]. Ce phénomène extraordinaire dans la physique du globe contribue à l'unité géographique de la contrée et facilite singulièrement les migrations de l'une à l'autre extrémité du pays. L'acclimatement, qui partout a ses dangers, est beaucoup moins redoutable pour les Anglais et les Écossais allant dans la patrie les uns des autres, qu'il ne l'est pour des Bretons et des Provençaux échangeant leur résidence. Pour des étrangers venus des régions du continent éloignées de l'Atlantique, le climat de la Grande-Bretagne, sans être dangereux, est fort désagréable, à cause de la fréquence des brouillards, de la « pâleur » du soleil. Souvent, surtout dans les grandes villes, les brouillards, imprégnés de la vapeur du charbon, sont tellement épais, qu'ils empêchent la libre circulation de l'air. C'est ainsi qu'en décembre 1873, sur le marché de Smithfield, au cœur de Londres, des bestiaux dont l'haleine ne pouvait s'échapper à travers la « voûte » de brouillard, ont été étouffés par le manque d'air respirable.

[1] Ramsay, *Physical Geology and Geography of Great Britain.*

Les habitants des Iles Britanniques sont issus de plusieurs races, qui pendant des siècles se sont combattues avec acharnement pour arriver enfin, du moins dans l'Angleterre proprement dite et la basse Écosse, à constituer une race nouvelle, solidement forgée en un même groupe national. Qu'il y ait eu ou non, à l'époque où César franchit le détroit, des peuplades aborigènes dans l'intérieur de la Grande-Bretagne, la masse de la population des Iles Britanniques se composait alors de



GIANT'S QUOIT, DOLMEN DE LANYON, PRÈS DE PENZANCE, EN CORNOUAILLE
Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

Celtes, proches parents de ceux qui avaient également envahi les Gaules pour se mêler aux habitants ibères et ligures[1]. Mais déjà l'élément germanique était représenté parmi les peuplades du sud-est de la contrée, puisqu'elles étaient pour la plupart formées de Belges, immigrés depuis un siècle au moins et chez lesquels se trouvait sans doute une certaine part de sang tudesque. Dans la Bretagne insulaire, aussi bien que dans la Gaule du nord, vivaient des Morins, des Rémois, des Atrébates, d'ailleurs les plus civilisés de tous les habitants de la Bretagne, ceux que l'agri-

[1] Wright, *The Celt, the Roman and the Saxon.*

culture et l'industrie avaient le plus enrichis. Lors des grandes migrations qu'amena l'affaissement de l'empire, des tribus germaniques du nord vinrent conquérir leur part du monde romain et s'établirent solidement dans la Bretagne, exterminant ou asservissant les habitants du pays. Les Jutes, guerriers émigrés du Jydland, prirent pied dans l'île de Thanet, sur le territoire de Kent, dans l'île de Wight, sur les côtes du Hampshire; les Saxons, comprenant diverses peuplades de la basse Allemagne et surtout des Frisons, occupèrent le bassin de la Tamise et les côtes qui, d'après eux, ont pris les noms d'Essex et de Sussex; les Angles, venus des campagnes méridionales de la péninsule Cimbrique, conquirent sur les Bretons les régions du centre et du nord de l'Angleterre. Plus tard, les Danois et les Normands, émigrés directement de la Scandinavie, puis les Normands francisés et les Français qui les accompagnaient, se mêlèrent aussi, au nombre de cinquante mille environ, à la population de la Grande-Bretagne, déjà si multiple d'origine. Depuis cette époque, l'Angleterre n'a plus été envahie; mais, lors des persécutions religieuses, des fugitifs des Flandres, de la Saintonge, des Cévennes, des vallées Vaudoises, vinrent en foule y chercher un asile, ajoutant quelques éléments nouveaux à ceux dont la nation s'est graduellement formée. Ce sont des types appartenant aux groupes septentrionaux, au moins depuis l'origine de l'histoire écrite, qui constituent par leur mélange le fond même de la population actuelle des Iles Britanniques: Celtes, Bretons et Germains, Saxons ou Scandinaves, sont les ancêtres des Anglais actuels. Il n'est point conforme à la vérité de les désigner d'une manière générale par le nom d'Anglo-Saxons, comme s'ils n'avaient d'autres aïeux que les envahisseurs germains venus des bords de l'Elbe et de la péninsule Cimbrique. Le nom d'Anglo-Celtes proposé par Huxley et d'autres anthropologistes est le seul qui convienne aux habitants de l'Angleterre, ainsi qu'à tous ceux du Royaume-Uni pris dans leur ensemble. Toutefois, dans le langage ordinaire, on se sert indifféremment de noms qui, loin d'être synonymes, indiqueraient pour le peuple lui-même des origines toutes différentes. Ainsi les deux grandes îles sont appelées « Britanniques », comme si elles n'étaient encore peuplées que de Bretons, et l'île maîtresse n'a d'autre nom que celui de « Grande-Bretagne » ou simplement de « Bretagne » (*Britain*). En revanche, le mot « Angleterre » ou « pays des Angles » (*England*), appliqué géographiquement à une partie de la Grande-Bretagne, est aussi employé dans le langage ordinaire pour désigner la nation tout entière.

Mais si la race anglo-celte est partout mélangée, du moins est-il certaines provinces où l'on sait, à n'en pas douter, que tel ou tel élément ethnique

a la prédominance. Dans l'Irlande occidentale, dans une partie de la haute Écosse, dans les monts Cumbriens, en Galles, en Cornouaille, le vieux type celtique l'emporte de beaucoup; au contraire, Angles, Saxons, Frisons, Jutes, sont plus nombreux sur les rivages de l'est, où débarquèrent autrefois leurs ancêtres, et dans les provinces limitrophes. La part du sang scandinave est très-considérable dans tout le territoire qui fut autrefois le Danelagh ou « Juridiction danoise » et qui comprenait quinze des comtés actuels, de Hertford à Durham. Au nord de la Grande-Bretagne, la population scandinave était prépondérante : de leur station des Orcades, les Normands avaient colonisé les côtes de l'Écosse, celles du Cumberland, du Northumberland, et en maints endroits la race s'est encore maintenue presque pure. On peut facilement reconnaître quels furent jadis les maîtres du pays par l'étymologie des noms de villes et de villages qui s'entremêlent aux noms celtiques des montagnes, des rochers, des rivières [1].

D'une manière générale, on peut dire que les Celtes des Iles Britanniques sont éloignés du continent et que les gens de race allemande en sont rapprochés. Cette distribution des habitants d'origines diverses a été d'une extrême importance dans l'histoire de l'Europe. En effet, la Grande-Bretagne, pareille à un immense navire, tourne sa proue précisément contre la France [2], et les hommes groupés sur l'avant, les premiers à combattre, sont de race germanique. L'Angleterre présente à la France sa partie allemande; elle retient les Celtes dans ses péninsules lointaines et dans l'île occidentale : le contraste des deux peuples se fait sans transition ethnique des deux côtés du détroit. Jadis la France avait son ennemie en face, tandis que ses alliés naturels étaient fort loin et que tout rapport direct avec eux était souvent impossible. C'est là un phénomène analogue à celui qui dans la nature met en présence deux électricités contraires. On sait quels terribles conflits eurent lieu pendant des siècles entre les deux nations que sépare le détroit; jamais luttes ne furent poursuivies avec plus d'acharnement que ces guerres de Saxons insulaires à Gaulois continentaux; mais à la haine ne succède-t-il pas, en dépit d'oscillations passagères, un sentiment d'estime réciproque et presque d'affection mutuelle, grandissant de jour en jour?

Une fois constitué, le peuple anglais eut heureusement avec le monde extérieur d'autres rapports que ceux de la guerre et des incursions armées. Les deux îles ont des havres profonds et commodes en beaucoup plus grand nombre que la France, et l'on a même pu dire, en comparant les côtes des deux États, que « l'Océan est anglais d'inclination ». En outre, l'Angleterre

[1] Kemble, *The Saxons in England*; — Hughes, *The Geography of the British Islands.*
[2] Michelet, *Histoire de France*, II.

a l'avantage que lui donnent des marées plus hautes, permettant ainsi aux gros navires d'entrer plus avant dans l'intérieur des estuaires et des fleuves, jusque dans le cœur du pays. Aussi longtemps que les habitants de la Grande-Bretagne furent peu nombreux et que les ressources locales suffirent à la population, le commerce extérieur ne pouvait avoir, il est vrai, d'importance considérable : Londres était pourtant, même avant l'époque romaine, une ville de trafic maritime, et pendant tout le moyen âge, dès que les guerres civiles et étrangères laissaient un peu de répit aux habitants des ports, ils recommençaient leurs échanges. D'ailleurs les Anglais du littoral descendent en partie des Danois et des Normands, et leurs rudes ancêtres leur ont transmis l'amour des dangers sur mer, l'âpre désir de lutter contre la vague et la tempête. Néanmoins ils ne furent pas les premiers dans l'œuvre capitale de découverte qui rapetissa le monde sous la quille des navires et changea l'espace sans bornes en un simple globe dont l'homme peut mesurer facilement la rondeur : la gloire d'avoir trouvé les chemins océaniques des Indes, des Antilles, de la mer du Sud, devait appartenir aux marins des nations plus civilisées du midi de l'Europe. Mais les navigateurs anglais apprirent à frayer, eux aussi, les voies de l'Océan, et bientôt ils se trouvèrent à la tête de tous les autres par leur audace et leur persévérance : les expéditions qu'ils firent dans les mers glacées du pôle pour découvrir le « passage du Nord-Ouest », et qu'ils renouvellent encore fréquemment, non plus pour le commerce, mais pour la science, sont parmi les plus héroïques entreprises que raconte l'histoire. Pour un navire anglais qui s'aventurait dans les mers inconnues, des centaines, suivant les routes déjà découvertes, allaient établir des relations de commerce avec les contrées lointaines, détruire les comptoirs de leurs rivaux, débarquer des conquérants et des colons. Peu à peu se révéla l'admirable situation commerciale de l'Angleterre par rapport à l'Europe, à l'Amérique du Nord et même à l'ensemble du monde habitable. Placée à l'angle du continent, de manière à pouvoir servir facilement d'entrepôt au commerce des pays baltiques, de l'Allemagne, des Pays-Bas, de la France, elle se trouve aussi à l'endroit où les vents et les vagues, venant des côtes américaines, abordent les terres d'Europe et forment ainsi une route mouvante du sud-ouest au nord-est : c'est le chemin que prennent les navires pour le retour, tandis qu'au départ ils ont pu suivre au sud-ouest la voie que leur tracent les vents alizés et le courant équatorial. Enfin, ainsi que le faisait déjà remarquer John Herschel, Londres n'est pas éloignée du centre géométrique de toutes les masses continentales, et nulle cité dans le monde n'est, en conséquence, mieux placée pour devenir le port de conver-

gence de toutes les lignes de navigation. Ces grands avantages de position géographique ont fait beaucoup pour assurer à l'Angleterre son rôle commercial prépondérant, et plus les intérêts de leur trafic prenaient d'importance, plus les colons et les conquérants anglais des marchés lointains mettaient d'âpre volonté dans leurs entreprises : aucun peuple colonisateur de l'Europe, sauf les Hollandais, n'a fait preuve de plus de sérieux, d'un esprit de conduite plus soutenu. C'est ainsi qu'un petit peuple d'Europe, n'ayant probablement que cinq millions d'habitants à l'époque où il commença ses conquêtes dans les continents éloignés, a pu étendre peu à peu son domaine sur plus de la septième partie de la surface terrestre, sur un territoire où vivent plus de deux cents millions d'hommes. En outre, de vastes contrées qui n'appartiennent pas officiellement à l'Angleterre, dans la presqu'île hindoue, au nord de la mer d'Oman, en Arabie, en Afrique, en Océanie, font en réalité partie de l'empire britannique : il suffit de la parole d'un consul ou d'un missionnaire pour que tous s'efforcent de complaire à une invitation qui pourrait devenir un ordre. Et par delà les frontières des peuples qui obéissent déjà sans avoir le nom de sujets, des voyageurs travaillent incessamment et par leur seule présence à l'extension de la puissance anglaise. Qu'ils le veuillent ou non, ils sont justement considérés comme les représentants de leur patrie, comme des agents de conquête précédant les armées. Et dans quel pays ne voit-on pas des voyageurs anglais, poussés, non-seulement par l'amour des aventures, mais aussi par le désir de faire honorer dans leur personne le peuple dont ils font partie? Il n'est pas jusqu'au régime de la propriété anglaise qui n'ait pour résultat de pousser hors de la patrie un grand nombre d'hommes énergiques, et d'accroître ainsi le goût et l'expérience des voyages de toute nature. Tandis que les ouvriers et les cultivateurs sans patrimoine s'exilent pour aller chercher le bien-être et l'indépendance dans un autre hémisphère, beaucoup de jeunes gens riches, que l'institution du majorat a privés de propriétés foncières, et qui n'ont aucun lien matériel avec le sol natal, sont toujours prêts à changer de pays. N'ayant pas de champs qui leur appartiennent en propre, ils prennent la terre entière pour domaine, et, nouveaux Mamertins, quittent en foule la patrie qui n'a plus besoin d'eux.

Tandis que de l'autre côté des océans et dans tous les pays lointains les marins et les autres voyageurs anglais aidaient à découvrir les terres inconnues et en prenaient possession, les mineurs s'emparaient en Angleterre même d'un autre monde, celui des richesses souterraines. Les matelots apportent le coton, le riz, les épices; les houilleurs tirent le charbon des profondeurs du sol. Lesquels, de ces trésors, ont le plus contribué à la

puissance de la Grande-Bretagne? D'énormes villes industrielles surgirent là où ne se trouvaient que des villages agricoles et des cités murées; toute une vaste région manufacturière fait équilibre dans le nord à la région agricole et commerçante du midi de l'Angleterre; Birmingham, Sheffield, Manchester, Leeds et toutes les cités grandissantes qui les entourent, sont nées spontanément sans attendre l'impulsion de la capitale; elles ont développé librement leur vie propre, gardant ainsi le bien précieux de l'initiative; chacune est devenue un centre indépendant de Londres, agissant à sa manière, exerçant sur le monde une influence à part. C'est là qu'a commencé le grand mouvement industriel des temps modernes pour se propager sur l'Europe et sur le monde : de là surtout sont venues pendant longtemps, sinon les inventions, du moins les applications des procédés nouveaux, les améliorations de l'outillage mécanique. Les manufactures du Lancashire et du Yorkshire ont été pendant un temps le modèle de tous les établissements du même genre fondés dans les autres contrées. Pour les travaux hydrauliques, les ingénieurs anglais, après avoir longtemps imité ceux de la Hollande, sont à leur tour devenus des maîtres, et, nous l'avons vu, dans les Pays-Bas mêmes existent maintenant de grandes œuvres de canalisation qui leur sont dues.

Dans les régions manufacturières de la Grande-Bretagne, la fumée se mêle à l'atmosphère en quantité si considérable, que l'aspect de la nature en est tout changé. En certaines villes, le ciel est toujours noirci par le charbon; les maisons, même les édifices publics les plus somptueux à l'intérieur, sont revêtus de suie; il neige noir sur les feuilles des arbres et le gazon. Ainsi les fabriques ont donné à la contrée un nouveau climat, mais elles ont aussi, plus que tout autre élément de la civilisation contemporaine, réagi sur les mœurs du peuple; elles en ont transformé l'état social, elles lui ont donné un autre genre de vie, et préparé de grandes révolutions à l'humanité. C'est en Angleterre d'abord qu'a surgi le problème redoutable du prolétariat moderne; c'est là que les masses humaines les plus nombreuses se trouvent engagées dans les oscillations du commerce, là que les grèves ont pris les plus vastes proportions et que les associations ouvrières disposent des forces les plus considérables. Pas un évènement ne s'accomplit en Europe sans que le contre-coup ne s'en fasse aussitôt ressentir dans les usines anglaises! Pas une variation des salaires dans les manufactures de la Grande-Bretagne sans que le marché du travail n'en subisse immédiatement l'influence dans tous les pays du monde!

Outre l'influence indirecte exercée avec tant de puissance par la nation anglaise sur les destinées des autres peuples, l'action directe de ses colons

dans les pays lointains est d'une extrême importance. En beaucoup de contrées malheureusement, les Anglais n'ont su que détruire, faire le vide. En Tasmanie, ils ont exterminé jusqu'au dernier indigène. Dans le continent australien, quelques tribus de naturels fuient encore devant eux comme des bandes de kangurous; mais la première espèce de gibier est menacée de destruction prochaine. En Océanie, que d'îles ont été également dépeuplées par eux, et dans leurs colonies américaines, devenues maintenant les États-Unis, que de nations indiennes ils ont odieusement massacrées, sans parler de celles qu'ils ont fait périr par l'eau-de-vie et les vices d'importation européenne! Là où ils mettent le pied, il n'y a plus de place pour le nomade ou le chasseur; souvent même l'agriculteur qui ne consentait pas à travailler pour eux a dû mourir. Il est vrai qu'en dehors de l'Europe, il existe aussi des nations à la fois trop civilisées et trop nombreuses pour que leur extermination soit à craindre; mais les blancs sont intervenus violemment dans leur histoire, et parmi ces blancs, ce sont précisément les Anglais ou leurs parents de race américaine qui ont exercé l'influence décisive. Ce sont eux qui ont fait entrer le peuple japonais dans le mouvement de la civilisation occidentale et qui ont forcé les portes de la Chine, eux qui commandent directement ou indirectement aux peuples réunis dans la presqu'île de l'Hindoustan et formant ensemble la sixième partie du genre humain. Sans doute il y a un abîme entre le mode de penser des fiers Anglais et celui des Hindous craintifs : ils sont étrangers les uns aux autres et de longtemps ils ne pourront se comprendre; néanmoins la présence des conquérants d'Europe a plus fait en cinquante années pour changer l'état matériel et social des populations hindoues que les vingt siècles précédents. Imprimeries, écoles, chemins de fer, bouleversent tout ce vieux monde et font pénétrer une vie nouvelle dans cette société naguère strictement réglée par la caste et la tradition. Si jamais, ainsi que tous doivent le désirer, les diverses populations de l'Inde apprennent à se gouverner elles-mêmes, à vivre libres et en paix les unes avec les autres dans leur admirable péninsule, à quelle nation, si ce n'est aux Anglais, devront-elles l'impulsion qui leur aura permis de conquérir l'indépendance nationale, depuis si longtemps perdue?

D'ailleurs l'extension croissante que prend la langue anglaise dans le monde, non-seulement chez les civilisés, mais aussi parmi les populations barbares, doit contribuer peu à peu à faire pénétrer les idées anglaises dans les cerveaux des hommes de race différente. Dans un livre connu[1],

[1] *Histoire des sciences et des savants depuis deux siècles.*

M. Alphonse de Candolle, développant une idée qu'avaient exposée déjà divers auteurs, insiste sur l'importance qu'aurait l'usage de l'anglais comme langue universelle. Elle a d'abord l'avantage d'être parlée, non-seulement dans l'archipel Britannique, mais encore dans le Nouveau Monde, en Australie, dans toutes les villes de commerce et jusque dans les îles les plus reculées de la mer : actuellement, elle est le langage maternel d'environ quatre-vingt-huit millions d'individus[1], et si l'on compte les hommes de toute race, Européens et Américains, Africains, Chinois, Hindous et Malais, qui comprennent et parlent plus ou moins cet idiome, il est certain que

N° 76. — COLONIES ET POSSESSIONS BRITANNIQUES.



Le pays de langue anglaise sont marqués par une teinte plus forte.

l'anglais est un véhicule de la pensée pour un nombre d'individus atteignant au moins la centaine de millions ; en outre, l'accroissement si considérable des populations de langue anglaise et la prépondérance de plus en plus grande des intérêts commerciaux qui se débattent d'un bout du monde

[1] Population de langue anglaise en 1878 :

Europe.	34 250 000 habitants.
États-Unis de l'Amérique	45 500 000 »
Dominion ou « Puissance ».	3 000 000 »
Australie, Tasmanie, Nouvelle-Zélande	2 500 000 »
Afrique du Sud	100 000 »
Autres colonies de langue anglaise.	2 750 000 »
Total.	88 100 000 habitants.

à l'autre, permettent de prévoir pour un avenir peu éloigné un nombre double et triple d'hommes ayant pour idiome commun celui qui se parle maintenant dans les ports de Liverpool, de New-York, de Sydney, de Calcutta. L'anglais est beaucoup plus favorisé dans sa puissance d'extension que le français, le russe ou même l'espagnol, car il possède trois grands centres d'où il se répand sur le monde. Les États-Unis et une partie du Canada propagent l'anglais aussi bien que la mère patrie; l'Australie enseigne également cet idiome aux races de l'Océanie; peut-être pourrait-on compter en outre les colonies de l'Afrique du Sud comme un quatrième centre d'où l'anglais gagnera de proche en proche sur les Boers, les Cafres et autres populations méridionales du continent. Le monde habitable se trouve assiégé, pour ainsi dire, par l'Angleterre et par son génie. L'espagnol n'a que deux centres d'expansion, la péninsule Ibérique et l'Amérique du Sud, et jusqu'à maintenant il ne possède pas une force de rayonnement considérable, à cause de l'infériorité commerciale des nations qui le parlent. Quant au français, si apprécié par toutes les nations policées comme intermédiaire commun des sciences, des arts, des relations sociales, il n'a d'autre foyer que la France elle-même, augmentée de l'Algérie, car les Antilles et les provinces canadiennes de langue française n'ont pas assez d'importance pour que leur action dans l'équilibre général se fasse sentir au loin.

L'anglais se trouve donc sans rival pour la rapidité avec laquelle il étend son domaine. D'ailleurs il possède l'avantage capital d'appartenir en même temps à deux groupes de langues : au groupe germanique par l'origine première, le tour d'esprit, la construction des phrases; au groupe latin par la multitude des mots du langage usuel, relatifs à la science, aux arts, à l'industrie, à la politique, aux dignités, aux fonctions sociales : tel article de journal, telle description technique ne renferme guère d'autres mots de souche anglo-saxonne que les verbes auxiliaires, les prépositions et les conjonctions; mais, suivant le sujet qu'ils ont à traiter, les bons écrivains savent marier les mots de provenance diverse, comme des ouvriers tissant les fils dans une étoffe de couleurs mélangées. Tandis que le français ne pourrait servir facilement de langue commune qu'aux populations de l'Europe latinisée et aux personnes instruites de tout le continent, l'anglais, grâce à sa double trame, ne présente pas plus de difficultés aux Portugais qu'aux Scandinaves, aux Roumains qu'aux Allemands; il ne reste langue absolument étrangère que pour les Slaves, qui préfèrent encore en grande majorité se servir du français ou de l'allemand pour converser avec des Européens occidentaux; mais, dans ces derniers temps, les Slaves, eux aussi,

profitant de la facilité toute particulière qu'ils ont à s'assimiler les idiomes étrangers, s'adonnent de plus en plus à l'étude de l'anglais.

Outre les avantages spéciaux que lui donnent l'ubiquité de ceux qui le parlent et son trésor de mots synonymes, — chaque terme d'origine tudesque ayant son correspondant de provenance latine, — cet idiome a les plus précieuses qualités pour devenir une langue générale; il se distingue surtout par la simplicité de la grammaire, par la brièveté des mots et des phrases. Au point de vue des mots, de leurs flexions, de leur groupement, il n'est pas de langage qui soit plus mutilé, plus détérioré que l'anglais; mais l'altération phonétique n'a-t-elle pas aidé l'émancipation de la pensée, n'a-t-elle pas favorisé les progrès de l'homme dans la voie de l'abstraction[1]? Aussi des écrivains anglais se félicitent-ils d'avoir délivré leur langue d'un « système suranné de flexions » et ne regrettent-ils nullement de la voir ressembler par certains côtés aux dialectes agglutinants, par d'autres aux langages monosyllabiques[2]. Tel est chez les Anglais le besoin de s'exprimer rapidement, que dans l'usage ordinaire un grand nombre de mots trop longs pour eux ont été, contre toute étymologie, réduits à une seule syllabe, celle du commencement ou de la fin, et que même l'emploi de simples lettres initiales pour les noms propres et les titres est fréquent dans la conversation. « Quelle langue expressive et prompte, a dit Ampère, que celle où *dog* veut dire « suivre quelqu'un à la trace, comme un chien suit sa proie », et où, dans l'usage familier, *cut* a le même sens que la longue périphrase : « sembler ne pas reconnaître quelqu'un pour rompre une fâcheuse connaissance ». Toute langue poétique est intraduisible, mais c'est de l'anglais surtout qu'on peut le dire : l'idiome de Shakespeare, de Shelley, de Swinburne, est d'une telle richesse, d'une si grande puissance, d'une précision si rigoureuse, d'un pittoresque si achevé, qu'il est vraiment impossible de le rendre; on ne peut qu'essayer d'en donner une idée générale par des mots et des tournures de sens rapproché, mais la force ne s'y retrouve plus; on dirait un corps auquel le squelette viendrait à manquer. Depuis trois siècles, le français s'est malheureusement, et surtout par la faute des « gens de goût », privé d'une multitude de mots qui font image, il a repoussé comme grossiers les termes les plus expressifs usités dans les diverses provinces, et il n'a guère, comme l'anglais, la ressource de frapper des adjectifs qui sont tout un tableau.

Toutefois le parler ordinaire des Anglais est loin d'être agréable aux étrangers : il leur paraît pauvre en voyelles distinctes, sourd, inégal,

[1] Michel Bréal, *Mélanges de Mythologie et de Linguistique.*

[2] Sweet, *Language and thought;* — Élie Reclus, *Ethnography*, Encyclopedia Britannica.

confus, embarrassé de sifflantes et de sons que l'on peut qualifier d'explosifs : il n'a rien de la belle sonorité des langues méridionales, ni de la claire et nette prononciation du français. Entre tous les idiomes, l'anglais se fait remarquer par l'absurdité de son orthographe, que le respect de la tradition a fait maintenir et qui, depuis des siècles, ne correspond plus au langage parlé : le désaccord est si grand entre l'écriture et le son, qu'il faut étudier spécialement chaque mot pour connaître le groupement de lettres qui le représente. Le remède viendra-t-il de l'excès du mal, ainsi que l'espèrent plusieurs hommes instruits, en demandant la réforme de l'orthographe anglaise[1] ? Cette amélioration contribuerait certainement pour une forte part à répandre l'étude de l'anglais parmi les nations étrangères ; elle accroîtrait les chances qu'a déjà cette langue d'être un jour comprise de tous, du moins dans son vocabulaire commercial et industriel. Qu'y a-t-il de chimérique dans une pareille idée ? En plusieurs contrées où se parlent deux idiomes différents, tous les enfants les apprennent à l'école afin de pouvoir converser avec leurs compatriotes sans exception. Serait-il impossible que l'instruction devînt générale dans tous les pays du monde et qu'à l'étude de la langue maternelle, représentant le génie propre, le trésor des pensées et des aspirations nationales, s'ajoutât partout celle d'un autre langage servant aux relations entre les peuples ?

Quoi qu'il en soit, la forme spécialement anglaise de la civilisation est celle qui se répand le plus rapidement dans le monde entier, et cela en grande partie par l'intermédiaire de la langue. Mais quel est donc le type idéal de cette nation puissante, qui par ses fils, émigrés dans tous les pays du monde, essaye partout de refaire l'humanité sur le modèle de l'Angleterre ? Quelle est déjà son influence morale sur les autres hommes, et que faut-il espérer ou craindre d'elle dans l'avenir ?

L'Anglais, chez lequel se sont unis, en une vigoureuse individualité, le Celte, le Germain, le Danois, se distingue surtout par la force de volonté, l'énergie, l'endurance. Il a quelque chose de ces dogues, dressés par lui, qui ne desserrent plus les dents une fois qu'ils ont mordu, et qui se laisseraient couper en morceaux plutôt que de lâcher prise. L'histoire des guerres est remplie de hauts exemples qu'ont donnés les soldats anglais par leur solidité en rase campagne, leur persévérance dans le combat, leur inébranlable fortitude dans la défaite. Il n'est pas jusqu' aux grossiers combats de la boxe, défendus maintenant, mais naguère encore admirés de la foule, qui ne témoignent d'une vigueur singulière. Cependant si l'Anglais aime la

[1] Max Müller, *On Spelling*, Fortnightly Review, vol. XIX, new series.

lutte pour elle-même, il l'aime surtout pour les résultats avantageux qu'il peut en tirer : ce n'est pas la victoire, simple satisfaction d'amour-propre, c'est la conquête qu'il lui faut. Depuis longtemps déjà on a remarqué combien les conséquences pratiques d'un succès lui tiennent plus à cœur qu'aux Français, ses anciens rivaux d'outre-Manche[1]. En se dépeignant lui-même et de préférence par ses côtés ridicules, l'Anglais s'est représenté sous les traits de John Bull, bonhomme naïf et irascible, sans goût[2], mais ayant un gros bon sens, fort expert dans l'art de manger, de boire, d'arrondir sa bourse et sa panse. Par un remarquable contraste, Jacques Bonhomme est maigre, pauvre et triste ; John Bull est gras, riche et joyeux.

Employée pour l'avantage personnel de l'individu dans la lutte de l'existence, l'énergie britannique est souvent accompagnée d'une véritable férocité. L'Anglais sait écarter violemment ceux qui le gênent pour s'ouvrir un chemin au milieu de la foule. L'indépendance dont il est si fier n'est souvent autre chose qu'un défaut absolu de sympathie pour autrui[3]. Il n'a qu'à suivre son inclination naturelle pour devenir dur, froid, égoïste. Même en face d'un inconnu, il a fréquemment l'attitude d'un ennemi. Son histoire nationale raconte d'épouvantables cruautés, commises de sang-froid, d'une manière systématique et réfléchie, non, comme en d'autres pays, dans l'exaltation du fanatisme ou de la peur qui se venge. A l'étranger, où il se présente soit en maître silencieux et sévère, soit en âpre marchand ou en impitoyable créancier, soit en simple curieux, voyageant, pour ainsi dire, dans une atmosphère ambiante de froideur et de dédain, l'Anglais n'est pas aimé : on le respecte, parfois même on l'admire, mais il se peut aussi qu'on le haïsse. Il le sait et ne s'en inquiète point. « L'insulaire est une île à lui seul[4] ; » il reste immuable, sans que la vie intérieure se peigne sur son visage impassible. Ce n'est pas que les sentiments affectueux lui manquent. Bien au contraire : s'il parle peu, et après réflexion, c'est que les mots sont pour lui des actes[5]. Il aime avec dévouement, il noue de fortes amitiés, mais la banalité des affections lui déplaît ; il contient sa passion, et par cela même lui donne plus de puissance.

Il n'est peut-être pas de peuple chez lequel les changements produits par le développement social soient plus considérables que chez le peuple

[1] Alph. Esquiros, *L'Angleterre et la vie anglaise.*
[2] Washington Irving, *Voyage d'un Américain à Londres.*
[3] Bulwer, *England and the English.*
[4] Emerson, *English Traits.*
[5] Auguste Laugel, *De l'aristocratie anglaise*, Revue des Deux-Mondes, 1872.

CHATEAU DE CAERNARVON

Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie.



anglais. Entre le Saxon ou le Danois féroce et le *gentleman*, discret, retenu dans ses paroles, gracieux dans ses manières, prévenant, doux et généreux, la différence est grande ; et pourtant c'est par transitions graduelles, imperceptibles, que s'est fait le changement. Cet homme, qui est devenu si remarquable à tant d'égards comme produit de la civilisation, était, il y a mille ans, un compagnon brutal, dont les annales nous racontent les grossièretés et les violences. L'étonnante transformation est l'effet d'un travail de volonté patiente et continue. Depuis le dix-septième siècle, il n'y a point eu de grande révolution politique dans la contrée : c'est par une lente évolution que l'Anglais s'est ainsi modifié. Toutes les traces du passé se sont maintenues. Il n'est pas de pays en Europe où l'on voie mieux la succession des monuments depuis les temps des Saxons et des Normands. Cromwell, le grand niveleur, a démoli beaucoup de châteaux forts, brûlé de nombreuses abbayes; mais de Walmer-Castle à Caernarvon et de Salisbury à York il reste encore des centaines de ces édifices du moyen âge, féodaux ou conventuels, et de toutes parts on est occupé maintenant à les reconstruire. De vieilles pratiques, dont le sens est depuis longtemps inconnu du public, sont encore observées religieusement. Dans les cérémonies de l'État, des formules françaises, qui ne seraient plus comprises au sud de la Manche, sont proclamées par les hérauts d'une voix retentissante. Les costumes du moyen âge sont imposés aux gardiens de certains édifices royaux, et dans les écoles, de malheureux enfants, qui ne se destinent nullement à la prêtrise, sont affublés de longues robes ecclésiastiques dont la forme reste invariable depuis des siècles. La durée des baux peut être fixée à quatre-vingt-dix-neuf, même à neuf cent quatre-vingt-dix-neuf ans, comme si la famille des possesseurs disposait d'un avenir infini. Des testaments rédigés au moyen âge ont encore plein effet, et la lettre, sinon l'esprit, en est toujours observée. Il est même certains domaines qui, après avoir été cédés en pur don ou loués pour une période indéfinie par leurs propriétaires, sont repris un jour chaque année, afin que la prescription du droit patrimonial ne s'introduise pas complètement par la force des choses; le « jour des bornes » (*boundary-day*), des gardiens occupent les routes, les sentiers qui traversent le domaine et ferment le passage aux voyageurs, si ce n'est aux amis particuliers des anciens propriétaires. Les traditions de fête se maintiennent avec ferveur. On sait quelle importance a le jour de Noël, le fameux *Christmas-day*, dans la vie des Anglais, et de quel soin pieux les ménagères veillent à la confection des mets traditionnels. D'un bout du monde à l'autre, de Londres à ses antipodes, des

glaces du pôle Nord aux déserts de l'Afrique brûlante, tous les Anglais sont en communion ce jour-là. Le voyageur anglais que le manque de porteurs oblige d'abandonner son bagage le plus précieux, garde pourtant le *plum-pudding* qu'il doit manger le jour de Noël, échangeant avec les siens des vœux de bonheur à travers l'espace[1]. De même, tout l'arsenal des anciennes lois coutumières a été conservé. Quelques-unes, qui témoignent de la férocité des anciens juges, n'ont pas encore été officiellement abolies, quoique nul magistrat ne songe à les appliquer ; elles sont antiques, cela suffit, elles ont droit au respect de tous. En aucun pays du monde les précédents juridiques n'ont plus d'autorité ; nulle part la procédure, le « fléau monstre du pays », suivant l'expression de lord Brougham, n'est plus indépendante des idées naturelles de justice. Les gens de loi, encore coiffés de l'ancienne perruque, jouissent en Angleterre d'une considération que leurs confrères du continent sont loin d'avoir au même degré. Pendant les assises, les juges, représentants directs du souverain, ont droit de préséance sur tous les autres Anglais, même sur les princes de sang royal[2].

L'Anglais, patient et fort, sans hâte apparente, parce qu'il est sûr d'agir, n'a point d'ordinaire les hautes ambitions de son voisin d'outre-Manche. Son horizon est plus borné; il ne conçoit pas de vastes plans d'ensemble ; des changements de détail lui suffisent, mais il y tient comme à sa vie. Il ne s'occupe que d'une seule chose, mais il s'en occupe avec une singulière persistance. Il a l'œil cave, profondément enfoncé et ne voit que devant lui ; en outre, il lui plaît de se « donner des œillères »[3], comme il en met au cheval, afin de ne laisser détourner son attention sur aucun objet situé en dehors de son chemin. Ces grandes vues synthétiques, ces vastes généralisations, sans lesquelles ne peuvent naître les partis qui divisent les peuples en masses puissantes opposées les unes aux autres, existent à peine chez les Anglais, pris dans leur ensemble comme nation. Ils s'occupent surtout des faits, analysant successivement telle ou telle question spéciale. C'est ainsi qu'il se fait dans la nation tout entière une stricte division du travail : ceux qui s'instruisent ont en vue, non l'étude, mais une pratique spéciale. Ce manque de large compréhension rend l'Anglais intolérant : il ne comprend pas que l'on puisse penser autrement que lui ; il le trouve immoral et le punit chez l'homme isolé, mais il le tolère de la part d'un groupe. Rarement dans leurs débats parlemen-

[1] Cameron, *Across Africa.*
[2] N. Hawthorne, *English Note-Books*
[3] Emerson, *English Traits.*

taires, les orateurs expriment-ils un principe : ils discutent seulement, et dans un langage vulgaire, le côté utile ou dommageable des choses, produisant des faits, les uns pour, les autres contre la thèse en discussion ; ils laissent de côté l'idée ; ce sont des généraux qui préfèrent les gros bataillons et les redoutes solides au plus ingénieux plan de bataille et à l'inspiration du combat[1]. Pour doubler sa force dans la poursuite de ce qu'il veut réaliser, l'Anglais, plein de bon sens pratique, ne manque jamais de s'associer à ceux qui pensent comme lui, et d'innombrables associations, les plus diverses par le but, se fondent sur toutes les parties du territoire. En France, où les sociétés sont proportionnellement beaucoup moins puissantes et se sont constituées d'ordinaire en vue d'intérêts plus vastes et moins précis, on n'a guère l'idée de la multitude « des ligues », des « unions », des « comités », qui se sont formés en Angleterre pour arriver à des changements de toute espèce, les uns réellement sérieux, les autres de bien peu d'importance apparente. Les Français seraient également étonnés de l'entrecroisement bizarre des tendances poursuivies par les divers groupes : les partis politiques et les sectes religieuses ne se divisent pas comme sur le continent en grandes masses absolument distinctes ; innombrables sont les transitions de l'un à l'autre pôle de la société, grâce aux mille associations qui naissent pour réaliser une idée quelconque et qui recrutent leurs membres dans la nation tout entière, partout où une voix sympathique leur répond. Tel Anglais, par les associations diverses auxquelles il appartient, peut se trouver en même temps, et sans que nul ait à y redire, lié à des hommes de tous les camps politiques : où qu'il se présente, il reste avant tout lui-même et libre par sa volonté.

Il y a quatre siècles déjà, Froissart racontait que l'Anglais s'amuse « moult tristement » ; cependant l'Angleterre elle-même se donnait alors le surnom de « Joyeuse » (*Merry England*). De nos jours, l'aspect des foules que l'on voit se presser dans les rues des cités de la Grande-Bretagne n'a certainement rien de gai : tous ces hommes vêtus de noir, affairés, silencieux, ont plutôt quelque chose de lugubre. Les nuages, les brouillards, les pluies, la tristesse du ciel lui-même, aident souvent à assombrir les visages ; mais il est aussi dans la constitution de la société des causes profondes qui doivent donner à la population une physionomie grave ou même triste. Une misère hideuse pèse sur des millions d'Anglais ; l'inégalité sociale, plus grande en Angleterre que dans tous les pays latins, a creusé un abîme entre le riche et le pauvre, entre le propriétaire foncier et le

[1] Henri Heine, *De l'Angleterre ;* — Emerson, *English Traits.*

travailleur de terre, entre le maître et le serviteur, même entre l'élève noble et son camarade, le fils de bourgeois, et ne leur permet pas de se réjouir en commun; la vénération traditionnelle des grands a passé dans le sang du peuple qui leur fut jadis asservi : leurs domestiques mêmes sont regardés avec un respect presque religieux, et dans les rues des grandes villes de province la foule s'amasse autour de leurs équipages pour les contempler silencieusement[1]. Par l'effet même d'une civilisation commune, la maladie morale que Bulwer appelle « contagion aristocratique » a corrompu toute la nation, de la cour au village : tous veulent être « respectables », c'est-à-dire paraître riches. La société se trouve distribuée en d'innombrables castes, essayant toutes d'abaisser les barrières qui les séparent des classes supérieures et de se barricader contre les inférieures. Il n'est pas de ville de province où la femme du mercier ne repousse celle de l'épicier, parce que celle-ci est de « mauvais ton[2] ». Enfin, la réaction puritaine, qui consistait, non à macérer les corps, mais à rétrécir les esprits, à les priver des joies de l'étude libre et des voluptés de l'art, n'a point encore entièrement cessé. C'est probablement à cette influence puritaine qu'il faut attribuer l'infériorité actuelle du théâtre anglais, quoique pour la comédie le Breton ne manque certes ni de finesse dans l'observation, ni de trait dans la parole, et que pour le drame il ait les grands modèles laissés par Shakespeare et ses émules. Peut-être faut-il tenir aussi compte de ce fait que, depuis deux siècles, l'Angleterre jouit de la paix intérieure : elle ne vit pas comme la France au milieu d'un drame dont les grandes scènes se succèdent de génération en génération[3]. C'est pour la peinture surtout que les Anglais étaient récemment le plus inférieurs à leurs voisins. Lors de la révolution du dix-septième siècle, le Parlement ordonnait la vente ou la destruction des tableaux les plus précieux de l'école italienne; maintenant il ne permet pas encore qu'on puisse les admirer tous les jours : l'ennui n'a pas cessé d'être en Angleterre une institution religieuse. On sait de quel poids pèsent sur les étrangers les dimanches de Londres ou d'une ville de l'Écosse : ce jour, la vie même de la société semble suspendue. En 1844, le roi de Saxe, que d'ailleurs tous avaient fêté pendant la semaine, fut obligé de prendre de grandes précautions pour quitter Edimbourg un dimanche sans être insulté par la foule au lieu d'embarquement[4].

[1] Nathaniel Hawthorne, *English Note-Books*.
[2] Edw. Lytton Bulwer, *England and the English*.
[3] Alfred Dumesnil, *Notes manuscrites*.
[4] Carus, *England und Schottland im Jahre* 1844.

Mais par l'effet d'un contraste que présentent aussi les Hollandais, les Anglo-Saxons passent soudain de la froideur ou même de la tristesse apparente à la joie la plus bruyante, lorsque le moment est venu de mettre de côté, comme un vêtement d'emprunt, la gravité ordinaire de la vie. Un navire pavoisé qui cingle vers la rive, un cheval qui s'élance vers le poteau du but, un canot qui remporte le prix de vitesse, éveillent chez l'Anglais un enthousiasme qui semblerait de la folie, et que ne comprennent pas les gens des pays latins, Français, Italiens, Espagnols. Les jours de fête, tous dépensent sans compter, car ni l'ouvrier britannique, ni le bourgeois n'ont cet amour de l'épargne qui distingue le Français, et souvent la femme est précisément celle qui est la plus dépensière, la plus insouciante de l'avenir.

Les Anglais ont aussi leur amour de la nature pour réagir contre la tristesse habituelle de la vie de labeur dans les comptoirs et les fabriques. Peu artistes en général, manquant de goût dans l'arrangement des lignes et la disposition des couleurs, ils aiment beaucoup la campagne libre, les arbres que n'a pas ébranchés la cognée, les forêts dans leur beauté primitive; ils aiment aussi la mer et se plaisent au milieu des vagues agitées. Ce respect des Anglais pour la nature dans ce qu'elle a de simple et de grand se révèle dans toute la contrée par l'aspect des campagnes, si bien utilisées, mais non enlaidies par le cultivateur : l'aspect primitif de la terre reparaît toujours, quoique les contrastes en aient été égalisés par le travail de l'homme[1]. Des haies vives bordent les prairies et les champs, des massifs de verdure ombragent les demeures; des lianes grimpantes, vigne vierge, lierre ou rosier, font briller par le contraste le rouge de la brique à travers leur verdure et suspendent aux toits leurs guirlandes délicates : en maints endroits les plus humbles maisonnettes que l'on voit au bord du chemin sont si gracieuses, si aimables d'aspect, qu'on se sent tout pénétré de leur charme intime. Des parcs où les chênes se mêlent aux frênes, aux bouleaux, aux conifères de l'Europe, de l'Himalaya, de l'Orégon, entourent tous les châteaux, anciens ou modernes, que possèdent les seigneurs anglais, et qui pour la plupart sont de véritables musées enfermant d'immenses richesses artistiques, malheureusement destinées à rester ignorées, si ce n'est des visiteurs privilégiés. Même dans les contrées industrielles, sous la pesante atmosphère charbonneuse, la campagne anglaise conserve en maints endroits le charme de sa verdure, ses beaux massifs d'arbres, ses prairies, son aspect tranquille et riant. Les usiniers sont en même temps des agronomes et des horticulteurs. Le feuillage de

[1] Nathaniels Hawthorne, *English Note-Books.*

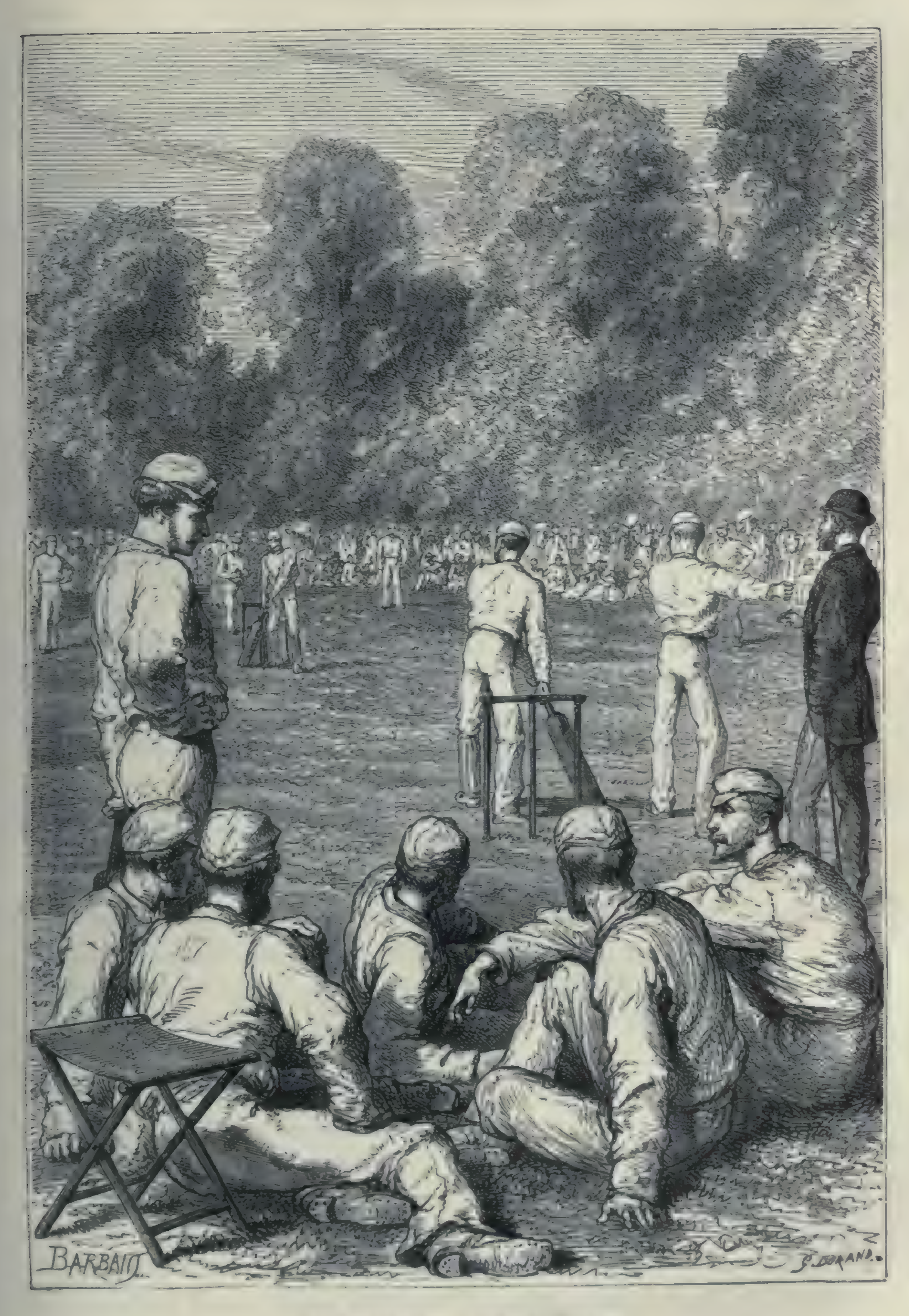
leurs bosquets masque les cheminées des manufactures, et le ruisseau qui va s'engouffrer sous les roues et les hélices serpente paisiblement entre les berges gazonnées. Mais à un brusque détour tout change : on se trouve soudain transporté comme dans un orage de mouvement et de bruit.

L'amour de la libre nature, joint à celui du danger, est tel chez les Anglais, qu'ils peuvent revendiquer pour une bonne part l'honneur d'avoir initié les autres peuples à l'exploration des montagnes. Il y a déjà près d'un siècle et demi que Pococke et Wyndham découvraient, pour ainsi dire, le Mont-Blanc. Ils ne furent pas les premiers à le gravir ; mais, après de Saussure, ce sont des Anglais, qui, dépassant en intrépidité les habitants mêmes des Alpes, ont le plus souvent escaladé les hauts sommets de la Savoie et de la Suisse ; ce sont eux qui ont étudié avec le plus d'ardeur la Mer de Glace et les névés environnants et qui nous ont expliqué la véritable topographie des groupes peu connus du Pelvoux, du Grand-Paradis, du Viso ; ce sont eux enfin qui, par la fondation du premier Club Alpin, ont fait surgir depuis un grand nombre d'autres sociétés du même genre dans les diverses contrées de l'Europe, et jusque dans l'Inde, au pied de l'Himalaya.

L'amour et la compréhension facile de la nature ont certainement aidé les Anglais à bien connaître et à bien soigner les diverses races d'animaux domestiques. Ils ne s'occupent pas seulement d'améliorer au profit de leur alimentation et de leur industrie la viande ou la graisse, les muscles ou la laine du gros bétail, des porcs ou des brebis ; mais ils travaillent aussi, par amour de l'esthétique, à embellir les formes des animaux de l'écurie, de l'étable, de la basse-cour : ils ont surtout la passion des chevaux et des chiens, et par de judicieux croisements, par des soins constants, par une éducation méthodiquement continuée de génération en génération, ils ont su créer de nouvelles races et en maintenir les qualités. C'est à volonté, pour ainsi dire, qu'ils donnent aux animaux soit la graisse, soit la force, l'agilité ou la grâce. Avant la naissance même de la bête, ils prédisent sans crainte quelles seront son attitude, son allure, la forme de sa tête, la couleur de sa robe. Les horticulteurs anglais ont su créer aussi des variétés de plantes par milliers, retrouver dans leurs serres le climat spécial qui convient à chaque espèce de végétal, préparer la terre qu'aime chaque semence [1].

Si l'Angleterre est le pays d'Europe où l'on s'est occupé avec le plus de succès de l'élève et de la création des animaux de race diverse, elle est aussi la contrée où l'éducation physique de l'enfant est faite avec le plus

[1] Alfred Dumesnil, *Notes manuscrites.*



TYPES ANGLAIS. — JEU DE CRICKET

Dessin de G. Durand, d'après nature.



d'intelligence, avec le plus grand respect de sa nature, de manière à le faire croître en force et en beauté. Il est peu de *babies* anglais qui ne soient charmants. Malheureusement la misère flétrit de bonne heure les traits d'un grand nombre d'entre eux; mais parmi ceux qui ont le privilège de la fortune, combien tiennent les promesses de leur enfance en devenant d'admirables jeunes gens! Les observations faites à cinquante ans d'intervalle dans les écoles de Harrow et d'Eton, ainsi qu'aux universités d'Oxford et de Cambridge, ont mis hors de doute que les adolescents de l'aristocratie anglaise sont plus élancés et plus forts que ne l'étaient au même âge leurs pères et leurs grands-pères. Grâce à une hygiène mieux entendue, la petite fraction d'humanité formée par cette génération nouvelle a certainement progressé au point de vue de la valeur physique. C'est vraiment un beau spectacle que celui d'un jeu de *cricket* sur une pelouse! Ces jeunes gens de haute taille, aux bras nerveux, au costume souple et facile, qui mettent tant de passion à remporter une victoire honorifique et que suivent de leurs regards, de leurs vœux, de leurs encouragements, des milliers de spectateurs, ne ressemblent-ils pas à ces héros des jeux olympiques dont la postérité célèbre encore la gloire? Pour égaler en charme poétique les athlètes hellènes, il leur manque seulement, avec plus de grâce personnelle, un milieu semblable à celui de l'antiquité grecque. Ils n'ont pas au-dessus d'eux le ciel azuré; les temples de marbre et les statues aux formes divines n'entourent pas leurs arènes, et par-dessus tout ils n'ont pas ce prestige que donne un passé de plus de deux mille années. Néanmoins les jeunes athlètes de l'Angleterre ne le cèdent pas à ceux de la Grèce pour le courage, l'endurance, la force de volonté, la passion qu'ils mettent à leur gymnastique. Dans leur éducation, qui malheureusement ne s'occupe pas autant de l'équilibre intellectuel que de la santé physique, tout est calculé pour donner au regard plus de calme, aux muscles plus de force, à la volonté plus d'énergie. Grâce à une pareille discipline, ces hommes apprennent à compter sur eux-mêmes en toute occasion; ils bravent la maladie, la lassitude et le danger; ils ne craignent ni le grand air, ni les froidures, ni les chaleurs; qu'ils restent seuls dans le désert ou sur l'océan, ils n'en gardent pas moins comme boussole leur inflexible volonté, et tant que leur œuvre n'est pas accomplie, ils ne regrettent ni les parents, ni les amis, ni les grandes cités où la vie est facile. Conscients de leur force, ils dédaignent la ruse, ressource des faibles; ils ne mentent point, disent fièrement la vérité, même quand elle doit leur porter dommage.

En résumé, on peut dire que, de tous les pays civilisés, l'Angleterre est

bien celui où se rencontrent le plus d'hommes réellement consciencieux, essayant de régler leur vie sur leur idéal intérieur, sur ce qu'ils croient être le bon et le juste. Sans doute, le nombre des hypocrites est d'autant plus considérable, que le respect de la dignité personnelle et l'amour de la vérité sont plus en honneur : en Angleterre, plus qu'en tout autre pays, on risque de se heurter à des gens qui se font une religion de la « respectabilité », et qui vivent dans un cercle de conventions et de formules, asservis à de niaises et solennelles pratiques. Ceux qui n'ont pas la vertu intérieure sont bien obligés de s'en créer une toute de formes et d'apparences; mais par cette austérité fausse ne rendent-ils pas hommage au respect de soi-même, signe distinctif du véritable Anglais, et ce respect n'a-t-il pas fait plus que tous les avantages de l'industrie et du commerce pour élever si haut la puissance de la Grande-Bretagne ?

II

LE PAYS DE GALLES ET MONMOUTH

CAERNARVON, ANGLESEY, DENBIGH, FLINT, MERIONETH, MONTGOMERY, CARDIGAN, RADNOR, BRECKNOCK, PEMBROKE, CAERMARTHEN, GLAMORGAN, MONMOUTH.

Dans l'ensemble de l'Angleterre, le pays de Galles (*Wales*) et le comté de Monmouth forment une région bien distincte, à la fois par le relief de leurs montagnes, l'âge de leurs roches et l'origine de leur population. Au nord la mer d'Irlande jusqu'à l'estuaire de la Dee, au sud le « canal » de Bristol, baignent les rivages gallois, tandis qu'à l'est le versant qui s'incline vers les campagnes de la Severn coïncide d'une manière générale avec les limites de l'Angleterre proprement dite. Comparé à la Grande-Bretagne, le pays de Galles n'est que d'une faible étendue[1] : il ne se compose guère que de deux péninsules s'avançant dans les flots de l'Atlantique en dehors de la masse insulaire, mais il contraste nettement avec toute la région méridionale de l'île, car c'est là que s'élèvent les plus hauts sommets au sud des Highlands d'Écosse. Ce territoire montueux, qui se distingue moins par la fierté des cimes que par la variété des aspects, la grâce sauvage des vallées, la richesse de la verdure, l'abondance des lacs et des eaux ruisselantes, est le plus ancien de la Grande-Bretagne : le reste de

[1] Pays de Galles et Monmouth :

Superficie.	Population en 1881.	Population kilométrique.
20 797 kilomètres carrés.	1 571 000 habitants.	76 habitants.



MASSIF DU SNOWDON. — LE MOËL SIABOD

l'île n'était pas encore soulevé au-dessus des mers que déjà les assises de Galles, laurentiennes, siluriennes, cambriennes, se dressaient en îlots au milieu de l'Océan. Elles sont le reste d'une Bretagne antérieure à celle qui de nos jours est devenue l'Angleterre et l'Écosse. Et ceux qui peuplent cette terre antique se distinguent aussi des autres insulaires par l'antiquité de leur origine : ce sont les descendants des aborigènes de la contrée, et, du haut de leurs montagnes, ils regardent les Saxons, les Jutes, les Danois et les Normands comme des étrangers nouveaux venus.

Deux principaux systèmes de montagnes, correspondant aux deux péninsules de Caernarvon et de Pembroke, se partagent le pays de Galles et sont presque séparés l'un de l'autre par la dépression dans laquelle la Severn et la Wye prennent leur source : un seul massif, celui du Plynlimmon[1], rattache les deux systèmes. C'est dans la Galles du Nord que se dresse le principal sommet, « la montagne des montagnes », le Snowdon, ainsi nommé des neiges, « plus froides que partout ailleurs », dit la légende locale, qu'il garde pendant cinq ou six mois de l'année. Il n'a pourtant guère plus d'un kilomètre de hauteur; mais, comme la plupart des grandes cimes, il ne s'élève pas au centre du massif, et toute sa masse peut se voir de la base aux cinq *moël* ou croupes suprêmes. Ses assises d'ardoises, percées de roches porphyriques, dominent, non loin de la mer et du détroit de Menai, tout un vaste horizon de collines plus basses, de vallées, de lacs, de promontoires et de golfes : par un beau temps, on peut même voir à la fois une grande partie de Galles et, dans le lointain, les plaines de l'Angleterre et les formes bleuâtres qui sont les montagnes de l'Irlande, de l'île de Man, de l'Écosse. A l'époque glaciaire, le Snowdon était le centre de six glaciers rayonnant dans toutes les vallées divergentes de sa base. Le plus vaste descendait au nord-ouest dans la vallée de Llanberis et la remplissait d'une énorme couche d'au moins 400 mètres d'épaisseur. Tous les *llyns* ou lacs profonds d'eau verte qui occupent les cirques et les vallons du massif étaient recouverts de glace : peut-être même les montagnes déversaient-elles jusque dans la mer leurs fleuves congelés, parsemant les eaux de traînées de blocs flottants. Les bardes voient dans le Snowdon une sorte de Parnasse : c'est le « mont de l'Awen » ou de la Muse. En s'écroulant, le pic annoncera le dernier jour de la Terre.

Au nord du Snowdon et du col de Llanberis, le Caern-David ou Carnedd-Llewellyn est la pyramide angulaire d'une chaîne qui va former dans la mer le fier entassement de rochers d'Orme's Head, percés de puits et de

[1] Ou mieux Pum Lumon, le pic des « Cinq Pointes », d'après George Borrow, *Wild Wales*.

galeries où l'on cherche le minerai de cuivre. Aucun autre sommet de Galles n'atteint l'élévation de 1000 mètres, quoique un grand nombre d'entre eux, redressant leurs pentes immédiatement au-dessus du rivage, prennent un aspect superbe qui fait songer, sinon aux Alpes, du moins à leurs premiers contre-forts. Au sud, l'Arenig, l'Aren-Mowddwy sont entourés de précipices, de vallées profondes, de torrents qui s'abattent en cascades; et c'est là que se trouve le lac de Bala, le plus vaste du pays de Galles. Le Cader-Idris

N° 77 — LE SNOWDON.

Ed. Dumas Vorzet del.

de 0 à 10 mètres — de 10 à 20 mètres — de 20 à 50 mètres

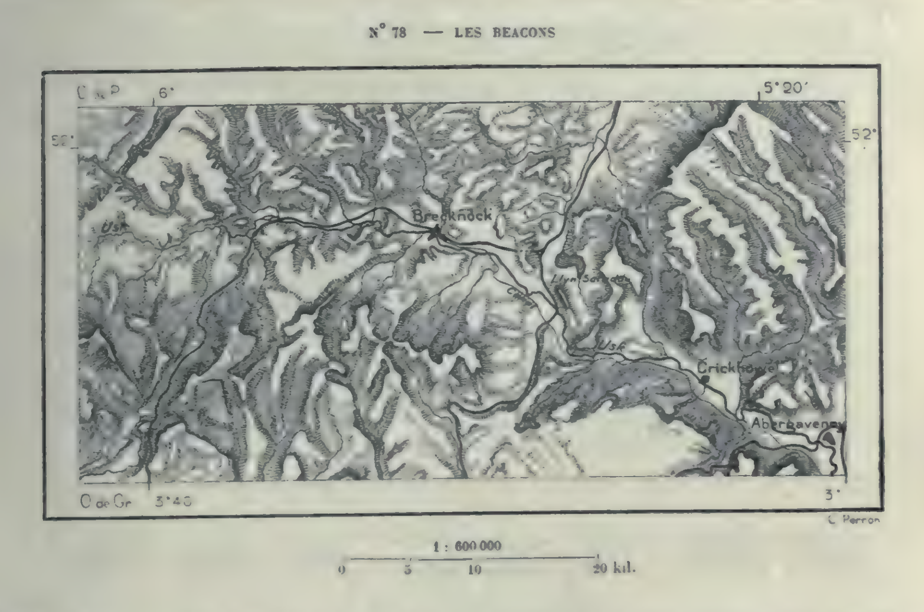
1 : 425 000

0 5 10 20 kil.

ou « Chaire d'Idris » est une montagne d'origine volcanique, une de celles que les visiteurs des plages voisines se plaisent le plus à gravir pour contempler le chaos des rochers contrastant avec l'étendue bleue de la baie de Cardigan. Quant aux massifs de la Galles méridionale, qui commencent au sud de la masse presque isolée du Plynlimmon, ils occupent un territoire plus vaste que les groupes de la Galles du Nord, mais leur hauteur moyenne, beaucoup moindre, n'est guère que de 500 mètres, et les sommets les plus audacieux, qui montent à 700 et même à 800 mètres, sont éloignés de la mer; l'horizon que l'on voit de quelques-unes de leurs pointes n'offre qu'un cercle uniforme de collines, revêtues de bruyères et

de tourbe. Les plus belles cimes de cette région, qui dominent la chaîne des Beacons ou des Black Mountains (Montagnes Noires), sont brusquement coupées à l'est et au nord par des précipices d'où l'on voit s'étendre au loin les riches campagnes ondulées de l'Angleterre[1]. Plus régulières dans leur direction, moins brisées dans leurs assises par des accidents géologiques, les montagnes de la Galles du Sud renferment aussi des trésors industriels beaucoup plus considérables : tandis que les roches du nord, riches surtout par leurs ardoises, n'enferment, à l'ouest de la Dee, qu'un petit bassin houiller, qui sans doute sera épuisé vers la fin du siècle, du moins pour les couches actuellement exploitées, la région carbonifère qui s'étend au sud,

N° 78 — LES BEACONS



1 : 600 000

0 5 10 20 kil.

le long du canal de Bristol, est l'une des principales ressources minières des Iles Britanniques : ce bassin, déjà décrit à la fin du seizième siècle par le Gallois Owen, est le plus grand de tous ceux que possède l'Angleterre, et sa profondeur n'est pas moindre de 3000 mètres[2] ; il comprend plus de cent couches de charbon, dont soixante-dix, ayant ensemble une épaisseur

[1] Sommets les plus élevés du pays de Galles :

GALLES DU NORD.	Snowdon	1088	mètres.
	Caern-David (Carnedd-Llewellyn)	1055	»
	Aren-Mowddwy	900	»
	Cader Idris	893	»
	Plynlimmon	755	»
GALLES DU SUD.	Beacons	872	»
	Radnor-Forest	658	»
ANGLESEY	Holyhead	226	»

[2] Edward Hull, *The Coalfields of Great Britain.*

moyenne de 25 mètres, sont exploitées, et la masse de combustible que l'on peut en extraire encore sans descendre à plus de 1200 mètres est évaluée par Vivian et Clark à plus de 36 milliards de tonnes[1]. A leur extrémité occidentale les couches sont composées d'anthracite, mais elles deviennent de plus en plus bitumineuses dans la direction opposée, et dans les houillères de l'est les gaz enfermés donnent lieu à d'épouvantables explosions, dont le renouvellement si fréquent est une des calamités, — même une des hontes, — de l'Angleterre. Certaines houilles de Galles sont telle-

N° 79. — ÉROSION DES CÔTES DE LA GALLES DU SUD.



ment dangereuses, qu'elles prennent feu spontanément, après avoir été chargées sur les navires.

Les oscillations de niveau du pays de Galles, pendant les périodes géologiques récentes, ont été mises hors de doute par les observations des savants. Dès 1831, on avait recueilli des coquilles marines d'espèces vivantes à plus de 400 mètres de hauteur, près du sommet du Moël Tryfaen, au sud du détroit de Menai. Cette découverte a été confirmée et poursuivie plus tard par divers géologues, parmi lesquels Edward Forbes, Prestwich, Ramsay, Darwin, Lyell. M. Darbishire a trouvé 57 mollusques marins dans ces hautes assises qui furent des plages et des bancs sous-marins à l'époque

[1] Ramsay, *Physical Geology and Geography of Great Britain*.

post-pliocène, et toutes ces coquilles appartiennent à des espèces qui vivent encore soit dans les mers voisines, soit dans les eaux arctiques : par son caractère général, cette ancienne faune indique un climat rigoureux analogue à celui de l'Islande ou du Spitzberg; les mers anglaises étaient alors plus froides qu'elles ne le sont aujourd'hui, et quand les terres baignées par elles se soulevèrent de nouveau, des glaciers chargés de débris en recouvrirent les assises coquillières [1].

Toutes ces oscillations de niveau, qui peut-être se continuent, ont dû singulièrement accroître les effets de l'érosion sur les rochers et les rivages du pays de Galles. Ainsi le grand bassin houiller de la Galles méridionale, dont la disposition primitive était celle d'un ovale presque régulier, entouré par les couches concentriques de formations plus anciennes, a été visiblement entamé sur son pourtour par les flots de l'Atlantique, et la péninsule qui s'avance à l'ouest de Swansea n'est autre chose qu'un débris de l'antique enceinte carbonifère et dévonienne. De même à l'ouest, la baie de Saint-Brides a été lentement creusée par la mer. Les deux promontoires de l'entrée, au nord et au sud, sont composés en grande partie de roches dures résistant au choc des vagues, tandis que l'espace intermédiaire de leurs assises n'offre que des strates carbonifères beaucoup plus faciles à entamer. Ces assises ont disparu, laissant à leur place un golfe régulièrement creusé [2]. Dans l'intérieur des terres, les érosions faites par les pluies et les cours d'eau ont complètement changé le relief. Telle région de la Galles méridionale qui fut un ancien fond de mer et qui en avait gardé les longues pentes régulières a été sculptée par les eaux en une foule de ravins, de vallons, de vallées, dont l'ensemble forme les bassins de l'Usk, de la Wye et de tant d'autres rivières qui portent le même nom, légèrement modifié, Taf, Tawey, Towey, Taivi, Duffy. Les sommets des collines et des plateaux isolés du comté de Cardigan atteignent tous une hauteur coïncidant précisément avec celle d'une ligne idéale qui réunirait les sommets occidentaux à ceux de l'extrémité orientale : évidemment ces inégalités sont d'origine récente dans l'histoire de la Terre et les collines ne sont autre chose que les fragments de l'ancien plateau à pente insensible [3].

Quelques îlots rocheux ont été séparés par les flots de la côte méridionale de Galles, mais la seule grande île galloise, Anglesey (ou Anglesea), appartient à la Galles du Nord, dont elle faisait autrefois partie. L'ancienne conti-

[1] Charles Lyell, *Elements of Geology*.
[2] Ramsay, *The Physical Geology and Geography of Great Britain*.
[3] Ramsay, même ouvrage.

nuité des terres n'est pas douteuse, car la formation géologique est la même des deux côtés du détroit de Menai ; les roches s'y correspondent régulièrement et la ligne de séparation s'est ouverte dans les roches carbonifères parallèlement aux assises siluriennes et aux bancs de porphyre. Ramsay pense que la vallée intermédiaire remplie maintenant par les eaux du détroit est une vallée glaciaire, creusée, non par les glaciers du Snowdon, qui ne descendaient pas jusque-là, mais par les glaciers du Cumberland[1].



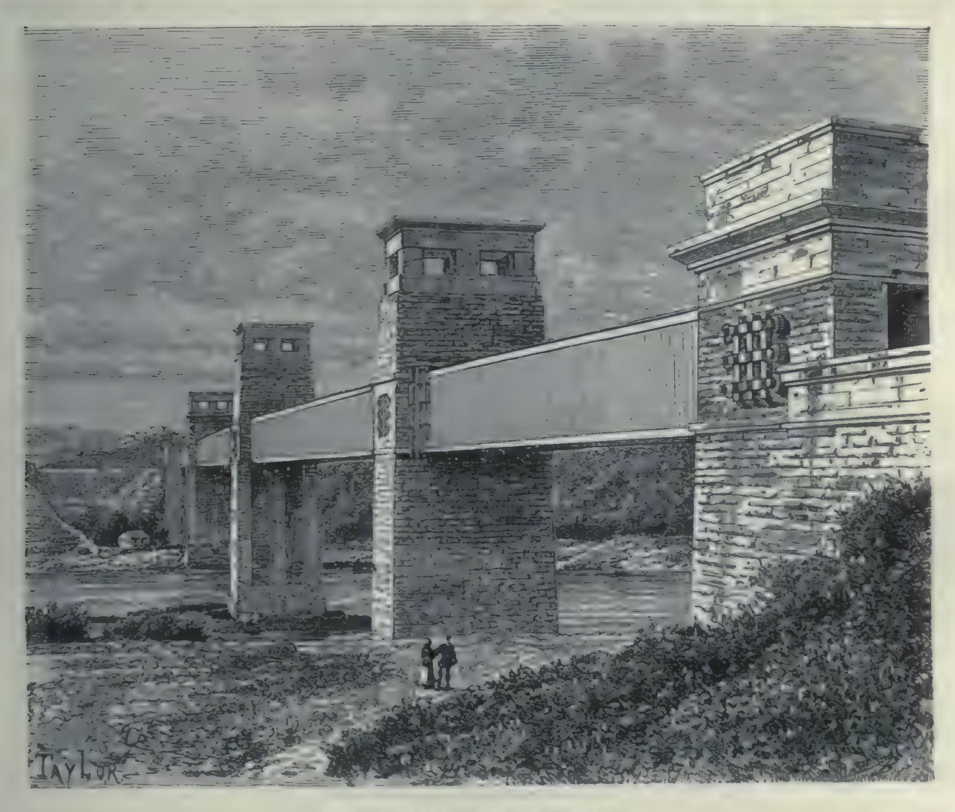
PONT SUSPENDU SUR LA MENAI

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Des changements ont eu lieu depuis l'époque historique dans cette partie du littoral gallois, s'il est vrai, comme on l'affirme, qu'autrefois les cavaliers pouvaient passer à marée basse de l'île à la terre ferme. Actuellement, le chenal, dont la moindre largeur est de 180 mètres et la moindre profondeur de 4 mètres, donne accès aux navires, par son entrée du nord, à toutes les heures du flot ; à l'entrée du sud, il n'y a que 2 mètres sur la barre. Deux ponts fameux réunissent désormais Anglesey à la grande terre,

[1] *Quarterly Journal of the Geological Society*. May, 1876.

assez hauts tous les deux pour laisser passer au-dessous les bâtiments moyens, voguant à voiles déployées : ils sont l'un et l'autre à plus de 30 mètres au-dessus du niveau des marées les plus fortes. Un de ces ponts, d'une rare élégance, se compose d'une seule travée suspendue; l'autre, soutenu par d'énormes piliers carrés en granit, est le premier pont-tube de grande dimension qui ait été construit, et longtemps cette œuvre de Stephenson, inaugurée en 1850, fut sans pareille : elle est dé-



PONT TUBULAIRE DE BRITANNIA.
Dessin de Taylor, d'après une photographie.

passée maintenant pour la longueur des piles par les ponts, beaucoup moins élevés, de Moerdijk et de Culenborg en Hollande, par ceux de Montréal et de Saint-Louis dans le Nouveau Monde. Le pont d'Anglesey, appelé aussi *Britannia-tube*, du nom de l'écueil sur lequel est fondée sa pile centrale, sert à l'une des principales voies commerciales des Iles Britanniques, car c'est là que passe le chemin de fer de Londres à Holyhead, le port d'embarquement pour l'Irlande le plus fréquenté. Du reste, Anglesey, grâce à sa position en dehors du littoral gallois, et précisément en face de la baie de Dublin, a dû être de tout temps un lieu de passage et contraster

ainsi avec la région montagneuse de Galles, où les populations vivaient à l'écart, ignorées des étrangers. Très-faiblement ondulée, fertile dans toute son étendue et possédant de riches veines de cuivre, Anglesey, l'antique Mona, invitait les colons; c'est là, peut-être dans leur patrie, que se réfugièrent les druides chassés de la Gaule sous Tibère. Les forêts de Mona, qui l'avaient fait surnommer « l'île Ombragée » aux temps des anciens bardes, ont été détruites. Maintenant la terre d'Anglesey est presque nue; mais ses jardins sont parmi les plus beaux de l'Angleterre

N° 80. — PONTS DE MENAI.



Sables qui couvr. et découvr. Prof. de 0 à 5 m. de 5 m. et au delà.

1 : 25 000

0 1 2 kil.

par la variété des plantes que permet d'y cultiver le doux climat, toujours égalisé par les vents et les brouillards marins. Des bambous y croissent en plein air[1]. Sa fertilité lui avait fait donner autrefois le nom de « Mère de la Cumbrie » (*Mona, mam Cymbri*).

Anglesey, dont les conquérants ont fait « l'île des Angles », était autrefois la terre celtique par excellence. Là siégeaient les druides les plus vénérés de la contrée ; de leur retraite, environnée de tous les côtés par les eaux, ils avaient sur les habitants de la Bretagne le pouvoir que donne le mystère : c'est là, pensent plusieurs historiens, que venaient s'initier

[1] Ramsay, *The Physical Geology and Geography of Great Britain.*

les prêtres d'outre-mer, même ceux des Gaules. On montre encore, presque en face de Caernarvon, de l'autre côté du détroit, des ruines qui ont peut-être remplacé des constructions plus anciennes et auxquelles on donne les noms de Terr Drew et de Terr Beirdd, c'est-à-dire de « Hameau des Druides » et de « Hameau des Bardes[1] »; mais tout le pays de Galles est encore un temple, non de la religion des druides, mais de cultes antérieurs, et partout se voient des pierres (*caer* ou *caern*), des fontaines ou des ruines rappelant quelque miracle d'autrefois ou les hauts faits mythiques des aïeux Cymry. Dans ces souvenirs de la vieille Galles, la légende chrétienne se mêle à la fable païenne et la continue : le mythe est le même; il s'est perpétué de siècle en siècle, en s'accommodant peu à peu au milieu nouveau. Les mégalithes, nombreux dans le pays de Galles comme dans la Bretagne française, y sont aussi des monuments respectés, devant lesquels le Gallois d'aujourd'hui sent qu'il est le descendant d'une race antique : chacune de ces pierres porte le nom d'un héros. C'est ainsi que le grand dolmen situé dans la péninsule de Gower, à l'ouest de Swansea, est devenu « la roche d'Arthur », le roi légendaire qui représente l'ancienne nationalité galloise. A Caerleon, près de Newport, une enceinte ovale, que les gradins du pourtour, révélés par les fouilles, ont fait reconnaître pour un amphithéâtre romain, est aux yeux du peuple la « table d'Arthur », la fameuse « table ronde » où s'asseyaient les chevaliers au retour de leurs pèlerinages et de leurs expéditions. Non loin de Caermarthen, qui fut longtemps la capitale des Gallois, se voit une grotte où la fée Viviane emprisonna l'enchanteur Merlin. Ailleurs, à la base du massif du Plynlimmon, près du hameau de Tre-Taliesin, est le tombeau du plus célèbre des bardes gallois : deux cercles de pierre entourent la butte sacrée et, d'après la légende, tous ceux qui passent la nuit dans cette enceinte se réveillent bardes comme Taliesin ou frappés de démence. C'est là que les poètes allaient composer leurs triades ou *tribannau*, dont les trois vers assonants renfermaient chacun une pensée ou une image distincte, échappant souvent aux profanes par leur sens symbolique. Parmi les triades qui nous ont été conservées, il en est d'admirables, dignes d'être méditées à jamais : « Trois choses, disent-elles, sont primitivement contemporaines, l'homme, la liberté, la lumière[2] ! »

Malgré les grandes routes et les chemins de fer, malgré l'industrie manufacturière et le commerce maritime, les Gallois (*Welsh*) ont conservé dis-

[1] Alph. Esquiros, *L'Angleterre et la vie anglaise.*
[2] Pictet, *Mystères des Bardes, Cyfrinach Beirdd Ynys Pryduin.*

tinctement leurs traditions nationales, et leur langue se maintient encore. Quoique la principauté de Galles ait cessé d'exister dès la moitié du treizième siècle comme pays indépendant, les Gallois, qui s'appellent eux-mêmes les Cymry, c'est-à-dire « ceux qui ont une même patrie[1] », ne cessèrent de se considérer comme un peuple à part et se révoltèrent souvent contre les souverains anglais. Ils ne se tinrent pour satisfaits qu'après deux siècles de lutte, à l'avènement de Henry VII, appartenant à la famille galloise des Tudor. Comme les Bretons de France, leurs frères de race et de langue, les Gallois saisirent l'occasion que leur offraient les guerres civiles de la nation à laquelle ils se trouvaient rattachés de force, et pendant la révolution du dix-septième siècle ils se montrèrent ardents royalistes, ce qui était une manière indirecte de revendiquer leur indépendance nationale. Pendant les sept années de la guerre, les Gallois restèrent fidèles à la cause de Charles, qu'ils avaient embrassée comme la leur propre, et Cromwell dut s'emparer de maint château. Ce fut la dernière lutte, et depuis cette époque la paix publique n'a plus été troublée, si ce n'est en 1843, lorsque des hommes masqués, habillés en femmes et parcourant le pays sous le nom de « Rebecca et ses filles », déclarèrent la guerre aux collecteurs de l'impôt et aux bénéficiaires de la dîme. La « principauté » de Galles n'est assimilée politiquement à l'Angleterre que depuis l'année 1746. Pour la religion, il existe un certain contraste entre les Gallois et les Anglais, mais précisément inverse de celui qu'on observe en France, où les Bretons, pris en masse, sont plus zélés pour l'ancienne foi que les autres Français. Très-portés au mysticisme, aussi enthousiastes qu'ils sont colères, passionnés pour la dialectique, impatients de toute règle étrangère, les Gallois n'ont pu s'accommoder du rite épiscopal de la majorité des Anglais : ils appartiennent pour la plupart aux sectes dissidentes, surtout à celles des méthodistes, des baptistes, des congrégationalistes. Au milieu du dix-huitième siècle, quand le fameux Whitfield prêcha dans leurs vallées, la ferveur religieuse passa sur le pays entier comme une flamme; dans le moindre hameau, on entendait les prédications véhémentes, les prières et les hymnes. Les sectes du pays de Galles ont même pris l'initiative pour entraîner leurs coreligionnaires anglais dans les grandes entreprises religieuses : ce sont eux qui ont fondé la société « biblique » et les premières écoles du dimanche; ils entretiennent des missionnaires dans la Bretagne française pour convertir à leur foi les frères de race que l'Océan sépare d'eux. Néanmoins tout ce zèle religieux n'empêche pas que,

[1] H. Gaidoz, *Revue des Deux-Mondes*, 1er mai 1876.

pour l'instruction proprement dite, les Gallois ne soient les inférieurs des Anglais : leur pays est, de même que le Lancashire voisin, teinté en noir sur la carte de l'instruction publique[1].

La langue des Gallois, harmonieuse, quoique très-gutturale, et dont le trait le plus remarquable est la mutation de certaines consonnes au commencement des mots, est plus rapprochée du breton armoricain et de l'ancien *cornish* que du gaélique d'Écosse et de l'irlandais[2]; elle s'est mieux conservée que le bas-breton et possède une littérature incomparablement plus riche. La théologie s'y fait une part énorme et c'est probablement au zèle des prédicants acharnés à la conversion des âmes que l'idiome populaire doit de s'être maintenu sans tomber à l'état de patois[3]. Dès l'année 1546 s'imprimait un ouvrage gallois : ce n'était qu'un almanach; mais l'année suivante paraissait le premier dictionnaire en *welsh* et en anglais. Pendant le siècle actuel, la littérature galloise s'est enrichie de publications périodiques, journaux et revues, d'un grand nombre des chants et des contes retrouvés dans les archives de la contrée; mais il existe encore dans les bibliothèques particulières maint document précieux qu'il importe de publier, car c'est du pays de Galles que l'Europe du moyen âge a reçu les traditions et les poëmes du cycle de la Table-Ronde. L'étude du vieux langage gallois, poursuivie par de nombreux savants, ne révèle pas seulement des fragments littéraires d'une grande valeur, elle permet en même temps, par la comparaison des idiomes, d'approfondir l'étude des autres langues celtiques, même de celles qui ne sont plus parlées de nos jours et n'ont laissé d'autres témoignages de leur existence que des noms de lieux. Le peuple lui-même est enthousiaste de sa langue et se porte avec passion aux *eisteddfodau* ou « séances » musicales et littéraires, qui remplacent l'ancienne *gorsedd* ou cour de justice tenue par les druides : d'après la légende, Arthur, à la fois magicien, prêtre et roi, aurait institué les eisteddfodau et, le premier, décerné des prix aux meilleurs joueurs de *telyn*, c'est-à-dire de la harpe galloise; c'est en son nom que sont fréquemment couronnés les poëtes, les chanteurs, les musiciens des fêtes populaires, et quand la cérémonie commence, le barde président, monté sur un dolmen, prononce encore la vieille et noble formule, très-digne d'un peuple libre : « La vérité contre le monde![4] » Tel est l'amour des Gallois pour leur idiome, que des eisteddfodau sont tenus, non-seulement

[1] Lord Aberdare, *Eisteddfod* de Birkenhead en 1878.
[2] Latham, *Ethnology of the British Islands*.
[3] H. Gaidoz, *Revue des Deux-Mondes*, 1er mai 1876.
[4] Alfred Erny (et Henri Martin), *Tour du monde*, t. XV, 1867.

sur le sol de la vieille Galles, où l'on évalue à huit cent mille le nombre de ceux qui parlent soit les deux langues, soit le gallois seulement, mais encore aux portes de Liverpool, à Birkenhead, dans le Nouveau Monde et même en Australie. Partout où se trouvent des émigrants gallois, le *cymraeg* se parle à côté du *sassenach* ou « saxon » : à Liverpool, il existe plus de vingt chapelles où les prédications se font en gallois et il se publie un journal cymry; aux États-Unis, les émigrants de Galles se réunissent aussi pour chanter et déclamer des poésies dans l'idiome des bardes; les persévérants colons qui, malgré tant de difficultés, ont fondé en 1865 une nouvelle Galles dans la Patagonie, parlent aussi la langue de la patrie, et le rio Chuput, aux bords duquel ils se sont installés, a reçu d'eux le nom d'Afon Lwyd ou « Fleuve Gris ». Peut-être le nombre de ceux qui comprennent le gallois sur la Terre s'élève-t-il à près d'un million d'hommes.

Il semble pourtant bien difficile que le parler celtique des Cymry gallois puisse se maintenir autrement que dans la science linguistique. Beaucoup de patriotes ne s'en servent que par une sorte de piété nationale, tandis que d'autres ne l'emploient dans les assemblées que par vanité littéraire. Tous les hommes instruits apprennent à penser en anglais, et même dans les eisteddfodau la langue des conquérants saxons lutte pour la prépondérance avec celle des Bretons vaincus : on a vu parfois des présidents de ces assemblées qui ne comprenaient pas les poésies déclamées devant eux. Si le *welsh*, général dans tous les villages de la Galles proprement dite, s'entend encore dans les villes galloises et jusque dans les campagnes du comté de Monmouth, l'anglais n'en est pas moins dans tout le pays la langue de a civilisation, et cet idiome est le seul qui serve aux rapports des habitants avec les étrangers. De même que l'on voit disparaître peu à peu l'ancien costume des Galloises, le lourd manteau et le chapeau d'homme posé sur le bonnet, de même on rencontre de plus en plus rarement des groupes d'indigènes où personne ne sait parler anglais : la langue maternelle devient de moins en moins nécessaire à la population cymry. Il est probable qu'il y a déjà beaucoup plus de Gallois d'origine, en Angleterre et dans le Nouveau Monde, ayant oublié la langue de leurs aïeux qu'il n'en existe la parlant encore. On peut du moins le supposer par le grand nombre de noms gallois que l'on rencontre en dehors de la mère patrie, dans tous les pays de langue anglaise : ces noms de famille sont presque tous des modifications des noms de baptême, tels que Jones, — le plus fréquent, — Roberts, Edwards, Humphreys et P'ugh, P'owel, P'robert, Ap'jones (fils d'Ugh, d'Owel, de Robert, de Jones). Aux États-Unis seulement on évalue à trois cent mille

environ les hommes de souche galloise, et dans le nombre, un tiers à peine est resté fidèle au parler des aïeux[1], mais en adoptant l'anglais comme l'idiome usuel. La plupart des Gallois d'origine sont devenus Américains au même titre que les « pèlerins » de New-Plymouth : les Cymry de la Grande-Bretagne peuvent-ils revendiquer sérieusement Thomas Jefferson comme un de leurs compatriotes? Mais sous mille formes nouvelles se maintient le vieux génie. C'est ainsi que les Cymry peuvent répéter leur forte parole : *Tra mor, tra Briton!* « Tant dure la mer, tant durera le Breton! »

Le contraste est grand dans le pays de Galles entre les anciens bourgs féodaux et les villes qu'a fait naître l'industrie. Les premiers, irréguliers et pittoresques, dominés par quelque fier rocher qui porte encore à l'état de ruine l'un des cent vingt-six châteaux forts de la contrée, ont tous leur aspect particulier et se sont depuis longtemps mariés, pour ainsi dire, avec la contrée charmante qui les entoure. Les autres, amas de constructions noircies avant le temps, n'ont d'autres monuments que leurs usines, et s'étendent brutalement à travers les campagnes, sans assouplir leurs lignes aux contours de la nature environnante.

Il n'y a point de ville galloise importante dans le bassin de la petite rivière Dee, qu'alimente le lac de Bala, destiné peut-être à devenir un jour un réservoir d'alimentation pour la ville de Liverpool, et qui contourne à l'orient les contreforts des massifs siluriens de la Galles du Nord. Même la cité principale du bassin, Wrexham, est d'origine saxonne, quoique située dans le pays de Galles : c'est une ville anglaise, et les mines de charbon du voisinage la mettent en relations de commerce surtout avec Liverpool et les villes manufacturières de l'Angleterre les plus rapprochées. Holywell ou la « Fontaine sainte », jadis bourg de pèlerinage situé à l'ouest de l'estuaire de la Dee, est devenue, comme Wrexham, une ville de charbonnages, et ses houilles sont expédiées à Liverpool par le petit port de Flint, qui donna son nom au comté. Mold, dans une vallée latérale de la Dee, a pris aussi de l'importance par ses mines de plomb et ses couches de charbon. Hawarden, sur un coteau qui domine le cours inférieur de la Dee et ses campagnes, jadis inondées, est l'ancien bourg gallois de Pen-y-Llwch.

Denbigh, capitale d'un comté, commande une autre vallée, celle de la Clwyd, dont les eaux, réunies à l'Elwy, vont se déverser dans la mer d'Ir-

[1] Thomas, *Hanes Cymry America.*

lande, non loin de la plage de Rhyl, l'une des plus fréquentées par les baigneurs anglais. Denbigh, placée en dehors des lignes de commerce, n'a pu grandir comme centre de population ; mais c'est une des villes galloises les plus agréables à visiter, grâce à la beauté de ses environs, à son apparence pittoresque, à la magnificence des ruines qui s'élèvent sur la hauteur ; on voit encore à Denbigh beaucoup de vieilles demeures à pignons, dont la façade surplombante et percée d'un large porche à la base est soutenue par des piliers sculptés. Au nord de cette ville, dans la même vallée charmante, est une autre capitale, non politique, mais religieuse, la bourgade épiscopale de Saint-Asaph, signalée de loin par la masse imposante de sa cathédrale.

A l'ouest du promontoire superbe d'Orme's Head, le bourg féodal de Conway, compris en entier dans l'ancienne cour de son château, entourée de la plus fière des enceintes, gardait autrefois contre les envahisseurs le passage difficile du littoral et de l'estuaire dont il occupe la rive occidentale : c'est au prix de très-grandes dépenses que l'on a pu construire le long de la côte, à travers les rochers des caps et par-dessus les eaux des golfes, la route et le chemin de fer qui mènent dans l'île d'Anglesey. Le pont tubulaire qui traverse le Conway au pied du château a été bâti dans un style d'architecture massif ressemblant à celui de la forteresse qui le domine. La ville moderne de Bangor, où se bifurquent les voies, l'une pour traverser le détroit de Menai et gagner le port de Holyhead, l'autre pour longer vers le sud la côte du pays de Galles, est le centre principal d'excursions pour les voyageurs qui veulent gravir le Snowdon, parcourir les belles vallées environnantes, visiter les magnifiques châteaux, anciens ou reconstruits, qui s'élèvent sur les caps et les contreforts des montagnes, pénétrer dans les carrières du voisinage. Les ardoisières de Penrhyn, situées à 8 kilomètres au sud-est de Bangor, au-dessus de la vallée du Nant Francon, qui traverse les communes industrielles de Bethesda et de Llandegai, sont peut-être les carrières du monde où l'activité humaine présente le spectacle le plus étonnant. Elles forment un immense amphithéâtre dont tout le pourtour est disposé en gradins assez larges pour que les locomotives puissent y passer, traînant des convois chargés d'ardoises. A tous les étages de la carrière on voit les nuages de vapeur et les explosions de la poudre. Trois mille ouvriers, aidés par des instruments et des machines de toute espèce, travaillent dans la prodigieuse enceinte. Des pyramides, hérissées d'aiguilles et s'appuyant sur des contreforts pareils à des tours, se dressent au milieu de la cavité et permettent par le contraste de juger de la masse de roc déblayée.



COL DE LLANBERIS

Dessin de Taylor, d'après une photographie.



Les carrières ont, à une petite distance au nord de Bangor, un port spécial, Port-Penrhyn, où les trains des voies ferrées amènent incessamment des cargaisons d'ardoises, que prennent ensuite des bâtiments de plusieurs centaines de tonneaux pour les exporter jusque dans le Nouveau-Monde[1]. Dans plusieurs villes des côtes de Norvège, les édifices sont couverts en ardoises de Penrhyn[2]. Sur les pentes, voisines du Snowdon, qui dominent le col de Llanberis, l'un des plus admirés du pays de Galles, sont exploitées d'autres carrières d'ardoises, à peine moins grandes que celles de Penrhyn : les débris de l'une d'elles menacent de combler entièrement le lac ou *llyn* Peris, et de défigurer ainsi un des sites les plus gracieux de la contrée[3].

La capitale d'Anglesey, Beaumaris, est sur le bord du détroit de Menai. où chaque année des milliers de bâtiments relâchent et débarquent leurs marchandises. La ville regarde vers l'Angleterre, avec laquelle se faisait autrefois presque tout le commerce de l'île[4]; mais des gisements de cuivre, d'une très-faible teneur en métal, ont fait surgir la ville d'Amlwch sur la rive septentrionale d'Anglesey, tandis qu'à l'extrémité occidentale de l'île, sur un îlot distinct, le port de Holyhead a pris une grande importance comme lieu d'embarquement le plus rapproché de l'Irlande; la roche qui domine la baie, seule visible de loin au-dessus des terres basses d'Anglesey, ne pouvait manquer d'être pour les marins un « Promontoire Sacré », car tel est le sens de son nom; en outre, un couvent fameux s'était abrité au pied de la colline. Holyhead est le dock de Londres sur la route de Dublin. Des travaux considérables ont été faits pour aménager ce port, naguère perdu au milieu des rochers d'une côte sauvage. Deux digues puissantes, de plus d'un kilomètre de longueur, traversent le détroit de Holyhead pour relier ce promontoire à l'île d'Anglesey; le rocher qui domine la ville, coupé en escarpements superbes par les carriers, a fourni par millions de tonneaux les blocs nécessaires à la construction des jetées et du brise-lames; le port, dans lequel pourraient mouiller quatre cents gros navires, enferme une superficie de 128 hectares entre ses môles de pierre, dont l'un a 2397 mètres de longueur et s'avance en mer jusqu'aux profondeurs de 16 mètres et demi. Des feux éclairent l'entrée de la rade, et sur l'écueil des Skerries, placé à l'angle nord-ouest d'Anglesey, un phare

[1] Production annuelle des carrières de Penrhyn, 70 000 tonnes. Valeur des produits, 3 750 000 fr.

[2] Carl Vogt, *Nordfahrt*.

[3] Ramsay, *Physical Geology and Geography of Great Britain*.

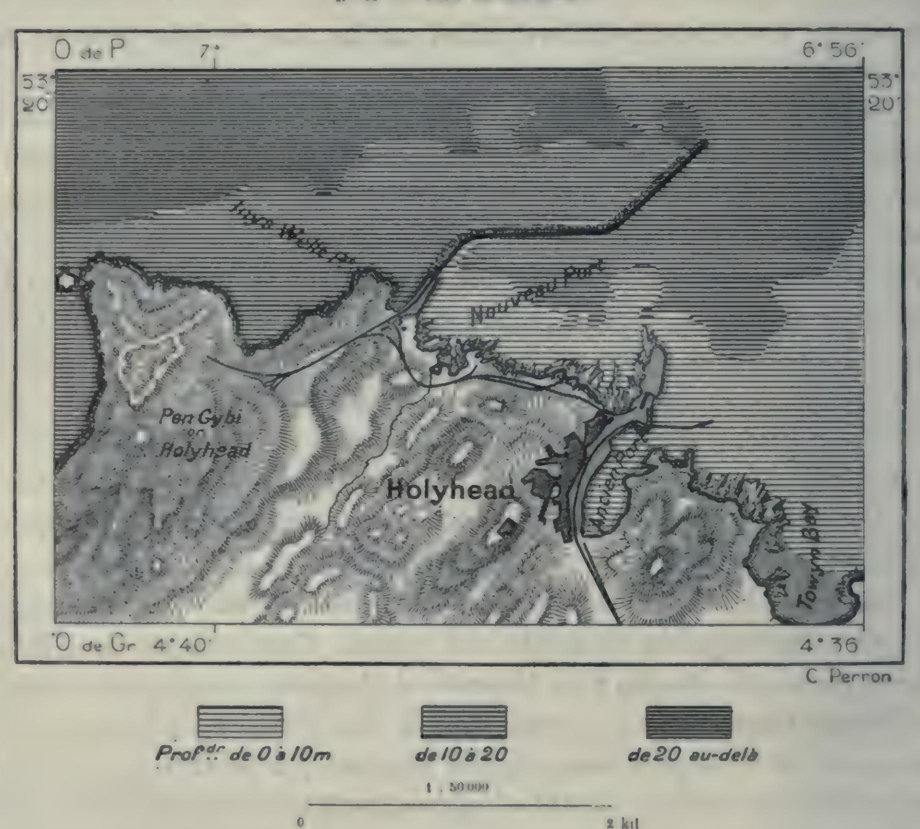
[4] Mouvement du port de Beaumaris en 1877, sans les caboteurs sur lest :

	4751 navires,	jaugeant.	1 328 700 tonnes.
Flottille de commerce,	62 »	»	11 950 »

de premier ordre indique aux navires la bifurcation des routes marines entre Holyhead et Liverpool.

Caernarvon ou Carnavon, chef-lieu du comté dont le Snowdon occupe le centre, et jadis capitale de la Galles du Nord, a gardé quelques débris de la station romaine de Segontium et les hautes constructions de son château féodal. Comme Bangor, elle s'enrichit par l'exploitation des carrières d'ardoises, par la pêche et le cabotage[1], et plus encore peut-être par

N° 81 — PORT DE HOLYHEAD



la multitude des visiteurs qui s'y pressent pendant la saison d'été. La grande commune de Ffestiniog, dans le comté de Merioneth, a ses prairies, ses bois, ses belles montagnes, toutes percées de carrières et de galeries souterraines[2]. Aberystwyth, ainsi nommé de la rivière Ystwyth, qui vient se jeter dans son port, est dominé par un promontoire portant les ruines

[1] Mouvement du port de Caernarvon en 1877, sans les caboteurs sur lest :

2844 navires, jaugeant.	220 685 tonnes.
Embarcations du port de Caernarvon en 1877 : 459 navires jaugeant.	52 950 »

[2] Carrières d'ardoises de Ffestiniog : 3350 ouvriers en 1872.

d'un château : sa plage de bains est la plus fréquentée du pays de Galles, et des rangées d'hôtels élégants se développent en croissant sur la berge. Aberystwyth est la ville la plus populeuse du comté de Cardigan, dont la capitale, située beaucoup plus au sud, près de l'embouchure de la Teifi, n'est guère qu'un bourg de pêcheurs[1].

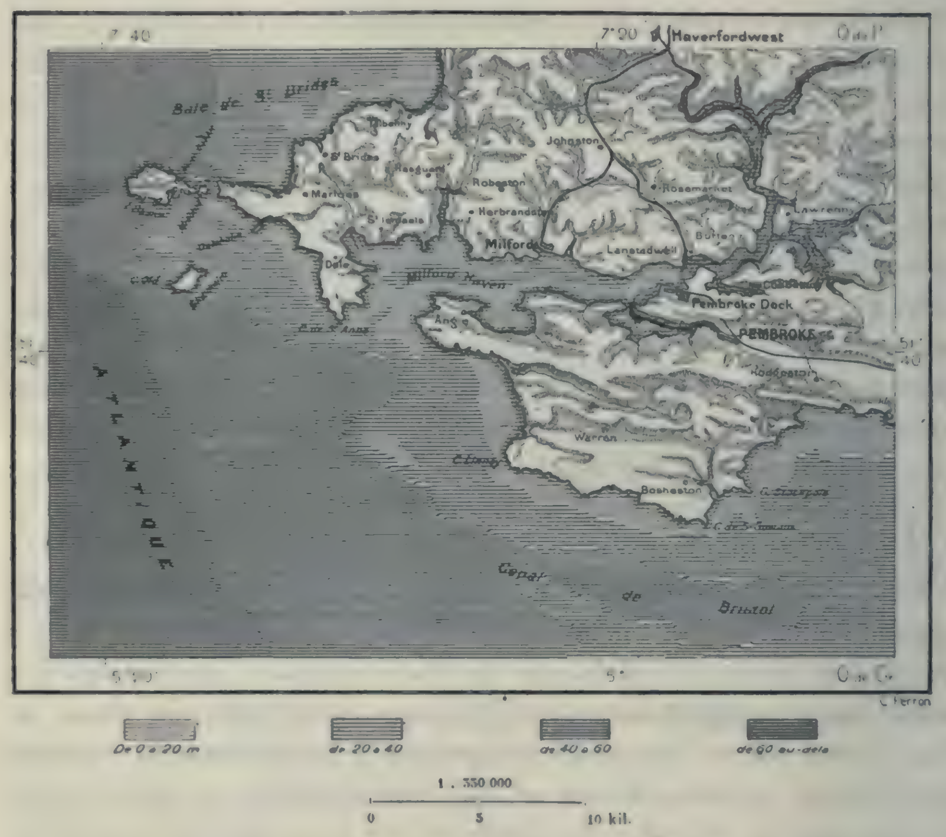
La cité de Pembroke, l'ancienne Dyfed, dont l'appellation galloise actuelle, Pen Fro ou « Tête de la Presqu'île », a pris une forme anglaise, donne son nom au comté qui forme la péninsule extrême du pays de Galles : un beau château normand dresse encore ses tours ruinées au-dessus des maisons. Pembroke est, en dehors de la région industrielle, la ville galloise la plus considérable, et doit une certaine importance aux chantiers de construction que l'État possède dans la baie voisine et qu'il a protégés par de grands ouvrages militaires. La baie si parfaitement abritée qui envoie l'une de ses ramifications jusque près de Pembroke, baigne aussi de ses eaux la petite ville de Milford, d'où le nom de Milford-Haven donné à la mer intérieure. Milford, fondée au douzième siècle par des Flamands, eut jusqu'à deux cents navires dans son port et fut alors une ville très-florissante : souvent on a proposé d'y établir l'une des stations navales de l'Angleterre, et certes Milford-Haven, moins vaste que la rade de Brest, mais beaucoup mieux garanti des vents du large et moins périlleux à l'entrée, pourrait facilement abriter tous les vaisseaux de la Grande-Bretagne ; mais l'État possède déjà les prodigieux arsenaux de Woolwich, de Chatham, de Portsmouth, de Devonport, et recule devant les dépenses que demanderait la fondation d'un établissement du même genre, sur les bords d'un golfe presque solitaire ; c'est l'industrie privée qui s'empare de Milford pour y creuser des bassins et y construire de vastes entrepôts, qui donnent aux importateurs de marchandises de l'Amérique et des Indes une avance de vingt heures sur les négociants de Liverpool[2]. En attendant la complète réalisation de ses rêves, Milford est une ville amoindrie, de même que la cité épiscopale de Saint-David's, située près de l'extrémité de la péninsule du même nom. Haverfordwest, bâtie sur un ruisseau élargi en estuaire qui va se mêler aux eaux de Milford-Haven, a mieux gardé son rang. Au sud-est, sur les bords de la baie de Caermarthen, s'élève la ville de bains très-pittoresque de Tenby.

Caermarthen ou Carmarthen, chef-lieu de comté, était jadis considérée comme la capitale de la Galles du Sud ; mais, quoique fort bien située,

[1] Flotte de pêche et de commerce d'Aberystwyth en 1877 : 284 navires jaugeant 37 390 tonnes.
[2] Mouvement du port de Milford, en 1877, sans les caboteurs sur lest :
2465 navires, jaugeant . . . . 643 050 tonnes.

dans les campagnes fertiles qu'arrose la Towy, la « cité de Merlin » est moins populeuse que les villes commerçantes du littoral, Llanelly[1] et surtout Swansea, l'ancien Abertawe ou « Havre-Tawe ». Dès le douzième siècle, dit Borrow, Swansea avait quelque importance comme lieu d'industrie pour la fonte des métaux, mais elle n'eut de grande usine qu'au commencement du dix-huitième siècle. L'immense avantage que donnent à cette ville ses mines d'anthracite et de houille, lui assura d'abord la clien-

N° 82 — MILFORD-HAVEN.



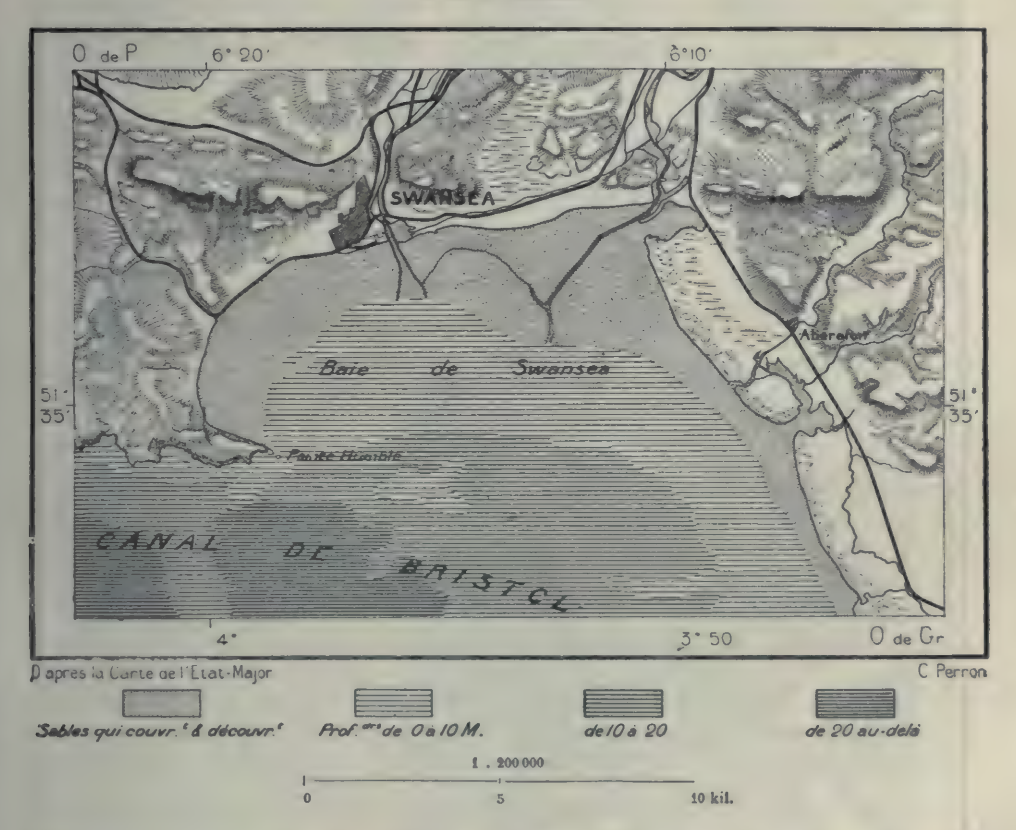
tèle des mineurs de Cornouaille et des autres régions cuprifères des Iles Britanniques pour la fusion du minerai. Maintenant Swansea est devenue le centre du monde pour le traitement du cuivre : les navires portent à ses fonderies, non-seulement le métal de Cornouaille et d'Anglesey, mais également celui de Cuba, du Chili, de la Bolivie, du lac Supérieur, de

[1] Mouvement du port de Llanelly, sans les caboteurs sur lest, en 1877 :

	2535 navires, jaugeant.	. . . .	207 300 tonnes.
Flottille du port :	83 » »	. . . .	12 726 »

l'Australie du Sud[1] : c'est avec la France que le « port des Cygnes » a son plus grand commerce extérieur[2]. Swansea reçoit aussi dans ses usines d'autres minerais à purifier, à transformer en alliages, à laminer en plaques, à fondre en lingots. Ses usines, dont les centaines de cheminées, fumant à la fois, font peser un nuage noir au-dessus de la ville, répandent au loin dans les campagnes un air empesté, de soufre, d'arsenic, de chlore, qui tue la végétation sur les collines environnantes. Pourtant, au-dessous de ces vapeurs

N° 83. — SWANSEA.



méphitiques, la ville est propre et bien tenue. Le port, admirablement aménagé, reçoit dans ses bassins un grand nombre de navires qui viennent charger la houille, l'anthracite, les gueuses de métal[3]. A l'ouest de Swansea,

[1] Importation du minerai de cuivre à Swansea en 1877 : 13 150 tonnes.

[2] Commerce extérieur total de Swansea en 1877 :

	2455 navires, jaugeant.	513 900 tonnes.
Avec la France :	1622 » »	258 300 »

[3] Mouvement du port de Swansea, sans les caboteurs sur lest, en 1877 :

	11 932 navires, jaugeant.	1 680 100 tonnes.
Flotte de commerce de Swansea	293 » »	81 470 »
Exportation de la houille du district de Swansea en 1877	. . . .	833 250 »

dans la péninsule de Gower, célèbre par ses mégalithes, s'établit en 1103 une colonie de ces Flamands que les inondations de la mer forçaient à chercher un refuge à l'étranger. On dit que le type de ces étrangers se re-



N° 84. — CARDIFF.

1 : 51 500

0 1 2 kil.

connaît dans la population du pays, et quelques mots flamands se trouveraient encore dans l'idiome local : la langue se serait conservée jusqu'au quinzième siècle[1].

[1] Varenbergh, *Patria Belgica*, III.

Neath, à l'orient de Swansea, n'est pas un port de mer, mais les navires de cabotage peuvent remonter la rivière, appelée Neath, comme la ville, jusque devant les quais pour y prendre leur chargement de houille. D'autres petits ports, tels que Port-Cawl, reçoivent à l'est les houilles extraites des mines de Cwmdu et autres communes des vallées du nord. Là où le golfe de Bristol, déjà rétréci, se change en estuaire et prend le nom de Severn, s'ouvre le port de Cardiff, un des plus fréquentés de l'Angleterre, le dixième ou douzième par ordre d'importance entre les ports européens. Quoique dominée par un vieux château fort où fut enfermé Robert Courte-Heuse, fils de Guillaume le Conquérant, Cardiff est presque en entier une ville moderne et ses faubourgs s'étendent au loin, surtout vers le nord, comme pour rejoindre la ville épiscopale de Llandaff. Le riche propriétaire des mines environnantes a pu disposer à son aise du terrain pour y creuser des bassins et des canaux, y construire des écluses, des chemins de fer, des gares, des entrepôts. Par l'outillage de son port, Cardiff est une ville modèle et les marins étrangers qui viennent y charger la houille ou le fer admirent la merveilleuse rapidité avec laquelle les navires sont vidés et remplis : nulle part on n'est plus avare du temps[1]. La crise industrielle des dernières années a fait perdre à Cardiff une part considérable de son commerce avec l'étranger[2].

La rivale de Swansea par la population, Merthyr-Tydfil, située également dans le comté de Glamorgan, doit son étonnante croissance à l'industrie minière : ce sont les assises de charbon qui l'ont fait naître et qui lui ont donné plus de cinquante mille habitants. Non-seulement elle a de puissantes couches de houille, mais on rencontre en plusieurs endroits, intercalés entre les assises de charbon, des gisements de minerai de fer compact, d'une excellente qualité ; le calcaire, qui sert de fondant au minerai pour la fabrication du fer, se trouve également dans le voisinage immédiat de la houille, de sorte que tout est réuni dans le même district pour donner

[1] Mouvement du port de Cardiff en 1877, sans les caboteurs sur lest :

17730 navires, jaugeant . . . . . . 4652800 tonnes.

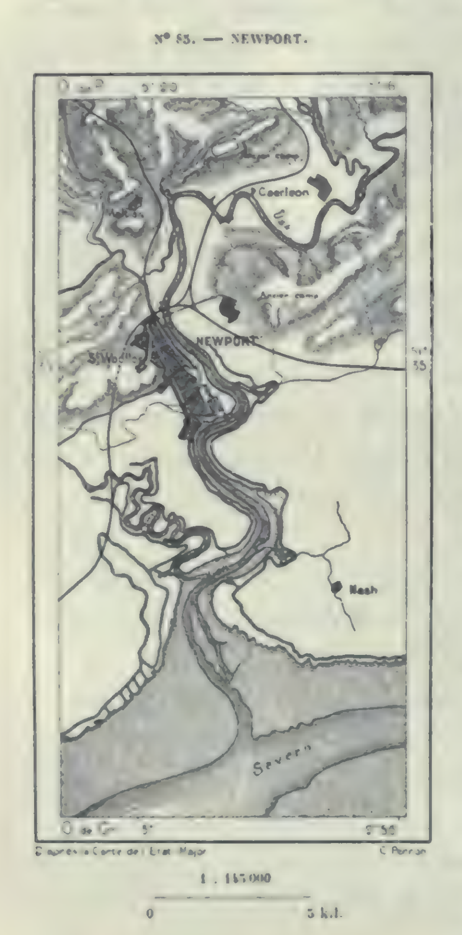
Exportation de Cardiff en 1876 : Houille, coke, charbon comprimé :	4 460 000	tonnes.
« » 1877 » » » »	4652800	»
Fer	78000	»
Flotte de commerce de Cardiff en 1877 : 187 navires, jaugeant . . .	58850	»

[2] Valeur du commerce extérieur de Cardiff :

	1875	1876
Importation	47 128 650 francs.	31 150 225 francs.
Exportation	124 146 775 »	64 386 400 »
Ensemble	171 275 425 francs.	95 536 625 francs.

une grande activité à l'industrie sidérurgique. Avant l'exploitation des gisements du bassin de la Tees, Merthyr-Tydfil était, avec le groupe des faubourgs environnants, le centre le plus important du monde entier pour la fabrication du fer : même en gravissant les collines, on ne voit autour de soi que fabriques et cheminées d'usines, voies de fer qui s'entre-croisent, amas de scories fumantes, qui la nuit semblent brûler comme des volcans.

N° 83. — NEWPORT.



1 : 185 000

0 — 5 k.l.

Les hauts-fourneaux de Dowlais, où travaillent jusqu'à vingt mille ouvriers quand le mouvement industriel est dans toute son activité, prennent rang, avec le Creusot, Essen, Seraing, Elswick, parmi les usines les plus puissantes[1]. Une autre ville ouvrière, Cyfarthfa, avait autrefois le monopole de la fonte des canons pour le gouvernement anglais : c'est là que Trevithick construisit en 1803 la première locomotive qui ait remorqué après elle un train de vagons ; le canal qui descend vers le port de Cardiff s'abaisse en un endroit par un prodigieux « escalier de Neptune », formé de dix-sept écluses. Sur le versant opposé des hauteurs qui dominent Dowlais est une autre ville de mines et de fabriques, Tredegar : on peut se rendre de l'un à l'autre groupe d'usines, distants de 10 kilomètres, soit par les chemins de la surface, soit par les puits et les galeries souterraines. En peu de contrées la grande industrie présente un spectacle plus intéressant ; mais nulle part la vue de la misère n'est plus attristante, surtout pendant les années de crise financière. Merthyr-Tydfil, sa voisine Aberdare, les villes avoisinantes et les villages d'usines qui se succèdent dans la vallée de la Taff jusqu'à Cardiff, sont de celles que leur laideur et leur vulgarité rendent le plus déplaisantes à voir.

La rivière Usk, qui naît au nord de la chaîne des Beacons pour la con-

[1] Production du fer dans la Galles du sud en 1873 : 817 800 tonnes.

tourner à l'orient, arrose les campagnes d'un chef-lieu de comté, Brecknock ou Brecon, patrie de l'actrice Siddons. En aval vient une autre ville de fabriques, Abergavenny; puis la rivière passe non loin du village de Raglan, où se voient les admirables ruines d'un château fort. Toute la vallée de l'Usk (Wysg ou « Eau » en gallois) et les vallées latérales où se trouvent Pontypool, Abersychan, Blaenavon, sont riches en mines de fer et de houille; aussi la ville de Newport, où se fait l'exportation de tous ces produits, a-t-elle pris pendant ce siècle une importance considérable : lors des marées de vives eaux, les navires trouvent une profondeur de plus de 14 mètres à l'embouchure de la rivière Usk[1]. Au milieu du siècle dernier. Newport avait quelques centaines d'habitants; maintenant elle est certainement plus peuplée que ne l'était, au temps de sa splendeur, sa voisine, la ville romaine d'Isca Silurum, qui devint plus fameuse encore sous le nom de Caerleon, comme résidence d'Arthur. La « ville aux toits dorés » n'est plus qu'un village, situé à 4 kilomètres en amont de Newport, sur la rive droite de l'Usk.

Monmouth (en gallois Mynwy), la capitale du comté dont Newport est le havre principal, est une ville anglaise située au bord de la Wye, au confluent de la Monnow, d'où son nom de « Bouche de la Mon ». Quoique presque tous les noms géographiques du pays soient d'origine galloise, l'histoire moderne de Monmouth se rattache presque exclusivement à celle de l'Angleterre : c'est dans le château fort de Monmouth, à demi ruiné de nos jours, que naquit Henry V, le vainqueur d'Azincourt ; le chroniqueur Geoffry de Monmouth, dont les chroniques latines ont été utilisées par Shakespeare, était aussi de cette ville. La vallée de la Wye — ou Gwy en gallois, — passe pour la plus belle de l'Angleterre : nulle part les rochers et les vallons verdoyants ne se succèdent en paysages plus aimables. L'embouchure de la Wye était gardée jadis par le château de Chepstow ou d'Aberwye, édifice du treizième siècle dont Cromwell a fait une ruine pittoresque. La porte de l'église est un chef-d'œuvre de l'art normand. Un « pont-tube », l'un des triomphes de l'ingénieur français Brunel, traverse l'estuaire de la Wye à Chepstow.

Parmi les villes qui appartiennent géographiquement à la principauté de Galles, il en est deux, Newtown et Welshpool, qui se trouvent sur les bords de la haute Severn, dans le comté de Montgomery. Toutes les deux sont

[1] Mouvement du port de Newport en 1877, sans les caboteurs sur lest :

13 222 navires, jaugeant	1 808 280 tonnes.
Flotte de commerce appartenant à Newport en 1877 : 108 nav. jaugeant	20 840 »
Exportation de houille en 1874.	374 171 »

connues dans le commerce par leurs manufactures de flanelle. C'est à Welshpool que commence la navigation de la Severn[1].

III

PÉNINSULE CORNIQUE

CORNOUAILLE (CORNWALL) ET DEVON

La presqu'île dont le territoire appartient presque en entier à ces deux comtés est une province géographique distincte, plus semblable au pays de Galles que toute autre partie de l'Angleterre. De même que la région des montagnes Cambriennes, c'est une contrée de rocs, de collines, de promontoires, de longues croupes couvertes de bruyères ; elle est aussi formée de strates anciennes, existant bien avant la partie basse de l'île, et, dans son ensemble, elle est assez bien séparée du reste de l'Angleterre par une

[1] Villes et *townships* de la principauté de Galles et du comté de Monmouth ayant plus de 5000 habitants en 1871 :

Noms.	Comtés.	Désignation officielle de la commune.	Population.
Swansea	Glamorgan	municipal borough	51 700 hab.
Merthyr-Tydfil	»	local board	51 200 »
Cardiff	»	municipal borough	39 550 »
Aberdare	»	township	37 750 »
Newport	Monmouth	municipal borough	27 050 »
Abersychan	»	local board	14 550 »
Llanelly	Caermarthen	municipal borough	13 950 »
Pembroke	Pembroke	» »	13 700 »
Tredegar	Monmouth	township	12 400 »
Llandaff	Glamorgan	»	11 900 »
Caermarthen	Caermarthen	municipal borough	10 500 »
Neath	Glamorgan	» »	10 050 »
Hawarden	Flint	township	10 000 »
Bangor	Caernarvon	municipal borough	9 850 »
Blaenavon	Monmouth	local board	9 750 »
Caernarvon	Caernarvon	municipal borough	9 450 »
Wrexham	Denbigh	» »	8 600 »
Ffestiniog	Merioneth	township	8 050 »
Welshpool	Montgomery	municipal borough	7 000 »
Aberystwyth	Cardigan	» »	6 900 »
Haverfordwest	Pembroke	» »	6 600 »
Denbigh	Denbigh	» »	6 320 »
Bethesda	Caernarvon	local board	6 300 »
Holyhead	Anglesey	» »	5 900 »
Monmouth	Monmouth	municipal borough	5 880 »
Cwmdu	Glamorgan	local board	5 850 »
Almwch	Anglesey	township	5 500 »

dépression que continue au nord la vallée de la Severn. Par l'origine des habitants, la Cornouaille et le pays de Galles se ressemblent aussi : une situation analogue des pays a donné aux populations une certaine analogie dans le développement historique. Après avoir parlé des Gallois, la pensée se porte toujours sur les gens de la Cornouaille[1].

La nature de ses roches, et toute sa constitution géologique font aussi de la péninsule de Cornouaille une terre sœur de la Bretagne française, dont elle est séparée par la large entrée de la Manche. Des deux côtés de cette mer, les terrains se composent de granits, de schistes, d'assises paléozoïques ; les rivages sont également découpés en golfes et en baies où l'on a pu établir des ports militaires considérables ; les deux presqu'îles se terminent l'une et l'autre dans les eaux de l'Océan par un cap de la « Fin des Terres ». Le climat, les eaux, le sol, les hommes, tout se ressemble de rive à rive. Mais la Cornouaille a sur la Bretagne française l'avantage de posséder des gisements miniers beaucoup plus riches : si elle n'a pas la houille et l'anthracite comme le pays de Galles, elle a du moins ses veines de cuivre, d'étain, de plomb, qui en ont fait un rendez-vous de navigateurs depuis les premiers temps de l'histoire. Telle a été la principale cause de sa prospérité[2].

Au-dessus des rivages méridionaux du golfe de Bristol s'élève une chaîne de collines dévoniennes qui forment, pour ainsi dire, la racine de la péninsule. Ces collines, séparées les unes des autres par des vallées où naissent l'Ex et ses affluents, se terminent à l'ouest par le plateau d'Exmcor, dont quelques croupes dépassent 400 mètres en hauteur. Du côté du nord, ce plateau est coupé brusquement par des pentes ravinées et par des falaises : des sommets on voit à ses pieds la lutte incessante de la mer contre les rochers d'Ilfracombe et des autres villes du littoral, tandis qu'au sud la pente du sol s'incline par degrés vers la grande baie semi-circulaire que limitent d'un côté Start-Point, de l'autre le Bill of Portland. Les habitations humaines sont rares sur le plateau ; seulement quelques hameaux, des maisons de ferme isolées se blottissent dans les creux ; une herbe courte, des bruyères, recouvrent toutes les pentes, et du haut de chaque cime une ou plusieurs buttes funéraires, ou bien encore d'anciens retranchements, regardent au loin dans les plaines. Les Quantock-Hills, dans l'Exmoor, sont la seule région de l'Angleterre où le cerf vive encore à l'état sauvage.

[1] Superficie de Cornwall et Devon.	Population en 1871.	Population kilométrique.
10 241 kil. carrés.	962 900 habitants.	94 habitants.

[2] Dufrénoy et Élie de Beaumont, *Voyage métallurgique en Angleterre.*

A l'ouest de la vallée de l'Ex, un autre massif de hauteurs, le Dartmoor, dépasse la région des cultures pour entrer dans celle des pâtis : là sont les points culminants de toute la péninsule, le Yeo-Tor et le High-Wilhays. Ce groupe, dont la partie centrale est formée de roches granitiques, est en même temps un faîte de partage, et les eaux qui en descendent divergent dans tous les sens, à l'est vers la Teign et l'Ex, au nord vers le Taw et le Torridge, à l'ouest vers le Tamar ou Tamer, au sud vers le Tavy, l'Avon, le Dart. Le tracé des rivages fait une grande saillie au sud des contreforts du Dartmoor, comme si les flots n'avaient pu mordre sur les roches qui entourent le noyau de granit, et le promontoire de Start-Point s'avance au loin dans la Manche. C'est le « cap du Départ », ainsi nommé parce que les navires qui s'éloignent de l'Europe y perdent ordinairement la terre de vue en se lançant dans la haute mer. De chaque côté de la saillie du littoral, deux estuaires limitent le massif dont le plateau du Dartmoor est le sommet : à l'ouest, la baie triangulaire dans laquelle se jette la rivière Ex; à l'est, le golfe ramifié de Plymouth qui serpente dans l'intérieur des terres. Le Dartmoor proprement dit, qui recouvre une superficie de 575 kilomètres carrés, n'est pas plus habité que l'Exmoor; même un grand nombre de ses vallons, où des villages trouveraient place, à l'abri des vents froids qui sifflent sur le plateau, sont remplis de tourbières et de prairies tremblantes. De même que sur les croupes de l'Exmoor, les monuments qui arrêtent çà et là le regard sont des amoncellements de blocs et des monticules funéraires élevés à la cime des *tors* par les anciens habitants du pays. Jadis des bois couvraient la plupart des pentes, — d'où le nom de Dartmoor-Forest que porte encore le plateau; — mais les arbres ont depuis longtemps disparu : le pays est devenu un terrain de chasse où gîtent la perdrix et le coq de bruyère. Dans l'un des districts les plus sauvages du Dartmoor, près des sources du Dart, se cachent, pour ainsi dire, le village de Princetown, ainsi appelé en l'honneur du prince de Galles, seigneur de la contrée, et l'un des plus grands pénitenciers de l'Angleterre, qui fut une prison pour les captifs français pendant les guerres de l'empire, et qui renferme maintenant plus de mille condamnés.

Les hautes terres de Cornouaille, beaucoup plus basses que les deux plateaux d'Exmoor et de Dartmoor, mais revêtues comme eux de bruyères et d'ajoncs, se composent de roches diverses, calcaires et schistes anciens, granits et porphyres. Commençant au promontoire de Hartland, qui limite à l'ouest la baie de Barnstaple, une rangée de collines et de petits plateaux se développe d'abord vers le sud, puis vers le sud-ouest, en proje-

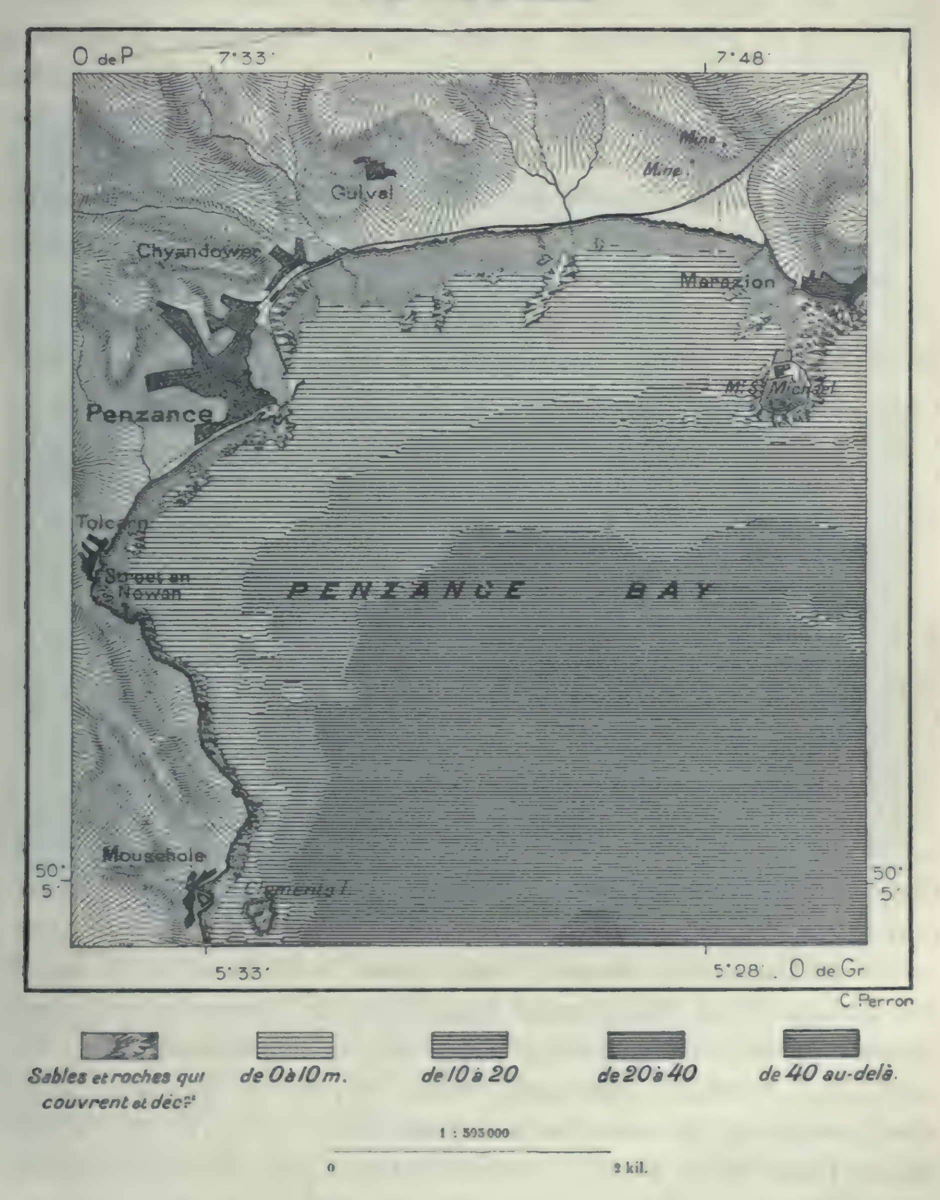


ROCHERS D'ILFRACOMBE



tant à droite et à gauche des contreforts qui se terminent dans la mer par des écroulements de rocs ou de falaises. La vallée du Tamar limite à l'est la presqu'île de Cornouaille, tandis que l'estuaire de Falmouth,

N° 86. — BAIE DE PENZANCE.



dont les branches sinueuses ressemblent aux criques serpentines du golfe de Plymouth, pénètre dans le corps de la péninsule comme pour en séparer la pointe extrême, celle où les roches déchiquetées ont l'apparence la plus bizarre. Au sud, le cap Lizard, aux roches multicolores, signalé de

loin pendant les nuits par deux phares éclairés à la lumière électrique, est le point le plus méridional de l'Angleterre : il se trouve à peu près sous la même latitude que Dieppe, Amiens et Mayence. A l'ouest, un petit massif de collines, séparé du reste de la Cornouaille par la baie de Saint-Yves et par la Mount's Bay, se termine par les deux caps Cornwall et Land's End ou « Finisterre », au delà duquel l'archipel des Scilly est le seul débris visible d'une ancienne péninsule. D'après la légende, une campagne, contenant une quarantaine de villages, et connue encore sous les noms de Lionesse et de Lelothsow, s'étendait entre la Cornouaille et les îles. Une ancienne famille porte sur son blason un cheval sortant des eaux, en mémoire d'un de ses ancêtres, que la vitesse de son coursier aurait fait échapper à l'inondation[1].

Tous ces promontoires diffèrent d'aspect suivant la nature des roches qui les constituent et la force des vents et des flots qui viennent les heurter. Rocher de serpentine compacte, le cap Lizard est usé, mais non fendu par les vagues ; le promontoire de Land's End est une masse de granit tabulaire découpé par les intempéries en blocs énormes qui restent empilés en murs cyclopéens ; le cap Cornwall se compose d'assises schisteuses s'effritant par feuillets. L'air humide et salin travaille comme l'eau à la destruction des roches, car sur mainte colline les rocs se sont désagrégés en dalles ou en masses quadrangulaires que l'on peut à peine distinguer des constructions laissées çà et là par les hommes d'autrefois. Mais ce sont les vagues surtout qui travaillent à la démolition des côtes. Des cavernes, appelées *hugos* par les gens de Cornouaille, s'ouvrent à la base des rochers et le flot s'y engouffre avec bruit ; des piliers isolés, qu'entoure une eau toujours blanche d'écume, se dressent en dehors des falaises ; des écueils, restes de promontoires disparus, rompent à demi la force des eaux. La chronique raconte que des pans entiers de collines et de vastes grèves ont disparu dans la mer. Ainsi le mont Saint-Michel de la baie de Penzance, pareil en cela au mont Saint-Michel de Normandie, se trouvait autrefois au milieu d'une plaine boisée que les flots ont engloutie ; dans les anciens documents, son église portait le nom de *Hoar-kirk in the wood*, tandis que le rocher est maintenant île et presqu'île tour à tour, suivant l'heure de la marée. Le vent contribue aussi en maints endroits, principalement sur la côte septentrionale, à changer la forme du littoral en soulevant le sable des criques pour le dresser en dunes ou *towans*, qui cheminent vers la base des coteaux, à moins qu'on ne les arrête par

[1] Carew, *Survey of Cornwall*.

des plantations ou que l'oxyde de fer que renferment les sables ne les consolide peu à peu en une masse de grès[1]. D'ailleurs les oscillations du sol paraissent avoir eu une large part dans les changements des côtes de Cornouaille et de Devon. Au pied des escarpements de l'Exmoor, le reflux du golfe de Bristol découvre de longues plages dans lesquelles se trouvent les restes de forêts qui croissaient jadis au même endroit, à une hauteur inconnue au-dessus du niveau de la mer. De même, sur la côte méri-



LE CAP LAND'S END ET LE PHARE DE LONGSHIPS
Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

dionale du Devonshire, entre Teignmouth et Torquay, la forêt sous-marine de Babbacombe indique un affaissement d'au moins 6 mètres; mais cette dépression du sol avait succédé à un mouvement en sens inverse, puisque d'anciennes terrasses marines se voient sur les coteaux de l'intérieur : une caverne de la côte soulevée renferme des silex travaillés qui témoignent de l'existence de l'homme à cette époque[2]. Les mégalithes sont nombreux en Cornouaille, comme dans les deux pays celtiques de Bretagne et de

[1] Alph. Esquiros, *L'Angleterre et la vie anglaise.*
[2] Pengelly, *Reader*, 19 nov. 1864.

Galles : menhirs, *logans* ou roches branlantes, dolmens, tertres funéraires, cercles de pierres levées qui se croisent en rosaces bizarres, rien ne manque au musée préhistorique en plein air de la Cornouaille[1].

Par l'effet de l'érosion des côtes, l'île granitique et schisteuse de Lundy, aux coteaux bien cultivés, est restée au large de la baie de Barnstaple, à l'entrée du golfe de Bristol. Au sud-ouest, la péninsule de Cornouaille se continue également au-dessous des flots et reparaît dans l'archipel peu élevé des Scilly, appelées Sorlingues par les marins français[2]. Ce groupe d'îlots et d'écueils granitiques est si peu considérable en étendue, que le reflux l'augmente sensiblement en découvrant des plages et des roches basses. Cinq îles seulement, celles qui renferment les villages, ont plus d'un kilomètre carré de superficie ; les autres sont désertes[3]. L'îlot de Samson, où vivaient quelques familles en 1851, est abandonné maintenant, non par la volonté de ceux qui le peuplaient, mais par l'ordre du propriétaire, maître absolu de l'archipel. Tous les habitants de Samson, de même que tous les pauvres des Scilly, furent déportés sur la terre ferme et les tenanciers reçurent l'ordre de ne pas garder plus d'un fils sur le domaine agricole : ceux dont la famille était plus nombreuse devaient se débarrasser des bras inutiles en embarquant les jeunes gens ou en les envoyant aux chantiers de construction. La population diminue régulièrement de décade en décade[4], tandis que les habitants, plus à leur aise qu'autrefois, ont appris à spéculer sur les actions de chemins de fer et les emprunts étrangers. Le peuple des îles Scilly, si faible qu'il soit par le nombre, n'en est donc pas moins curieux à étudier, car dans cet archipel la théorie vantée du « despotisme intelligent » a été appliquée avec méthode et d'une manière complète pendant près d'un demi-siècle[5].

[1] Forbes Leslie, *The Early Races of Scotland and their monuments.*

[2] Altitudes diverses de Devon, de Cornouaille et des îles :

Yeo-Tor (Dartmoor)	625	mètres.
High-Wilhays (Exmoor)	622	»
Brown-Willy (Cornish Heights)	415	»
Lundy-Island	189	»
Beacon of Saint-Martin (Scilly)	45	»

[3] Archipel des Scilly :

Surface des cinq iles habitées (St-Mary, Tresco, St-Martins, St-Agnes, Bryher)	1343 hect.
Surface de dix-neuf iles inhabitées	117 »
Total	1460 hect.

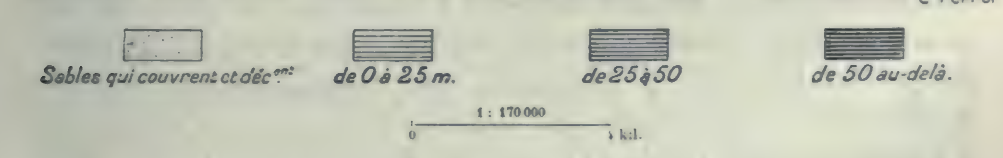
[4] Population de l'archipel des Scilly, en 1851 : 2627 habitants.

Population de l'archipel des Scilly, en 1851	2627	habitants.
» » 1861	2431	»
» » 1871	2075	»

[5] Froude, *Uses of a landed Gentry*, Philosophical Institute at Edinburgh.

Les Scilly, où l'on voit un des plus beaux jardins de l'Angleterre, doivent en grande partie le bien-être de leurs habitants à la navigation à vapeur, qui leur permet d'expédier sur le marché de Londres des légumes de primeur. Sous la double influence de l'atmosphère maritime, toujours

N° 87. — ARCHIPEL DES SCILLY A MARÉE HAUTE ET A MARÉE BASSE.



chargée de vapeurs et attiédie par les courants venus des mers tropicales, les jardiniers des Scilly, de même que ceux des côtes méridionales de la péninsule Cornique, n'ont pas besoin de protéger les plantes de leurs enclos contre les gelées de l'hiver, et celles-ci croissent en plein air. Mais si la température est très-favorable au développement des feuilles, elle ne convient pas à la maturation des fruits ; même les raisins, les prunes, les

abricots ne sont bons à manger que pendant les saisons exceptionnellement sèches. On ne compte en moyenne dans les Scilly que six jours où l'air soit vraiment calme : le vent souffle presque constamment de l'un ou l'autre point de l'horizon, amenant avec lui les brumes déchirées, les pluies fines ou les averses. Les tempêtes sont fréquentes dans ces parages et nulle part les annales de la navigation ne racontent plus de désastres : les courants qui viennent s'y heurter et s'y diviser en courants secondaires, pour entrer dans la Manche et dans le golfe de Bristol, y font souvent dévier les navires de leur véritable course et, pendant les brouillards, ils peuvent les entraîner sur les écueils. C'est là qu'eut lieu, en 1707, le plus grand naufrage des temps modernes : toute une flotte, commandée par sir Cloudesley Shovel, vint s'y briser, et deux mille personnes se noyèrent à la fois. D'après un ancien dicton, qui n'est plus vrai, grâce aux phares, aux fanaux, aux signaux d'alarme, aux engins de sauvetage et au changement de mœurs des habitants, « sur dix habitants des Scilly, neuf périssent dans la mer ».

De même que les Scilly et que le pays de Galles, la péninsule Cornique est une région de brouillards et de pluies. Dans aucune partie de la presqu'île, la quantité d'eau tombée en moyenne n'est inférieure à 780 millimètres ; presque partout elle est de plus d'un mètre, et sur les pentes occidentales du Dartmoor elle s'élève à 2 mètres. Tavistock est une ville de pluies presque incessantes. « Le vent du sud y porte les averses, et le vent du nord les y ramène, » dit un proverbe anglais.

C'est uniquement au voisinage des mines de la Cornouaille que les îles Scilly doivent d'avoir été considérées par maint géographe comme étant les Cassitérides des anciens ; mais ces îles granitiques ne contiennent que de faibles traces de métal dans leurs fissures, tandis que les roches de la grande terre voisine sont très-riches en trésors souterrains, exploités certainement depuis des âges antérieurs à l'expédition de César. On voit encore des puits de mine qui datent de cette époque lointaine ; les roches presque insulaires de la Cornouaille sont incontestablement ces îles Oestrymmides ou Cassitérides, que visitèrent Phéniciens et Carthaginois. A l'époque romaine, l'étain de Cornouaille était expédié en transit à Marseille, par les voies fluviales de la Gaule.

Les minerais de la Cornouaille renferment surtout le cuivre et l'étain, tantôt distincts, tantôt mélangés. Les filons les plus riches en étain se rencontrent surtout dans les environs de Penzance, près de l'extrémité de la péninsule, tandis que les veines contenant le plus de cuivre sont plus loin dans l'intérieur, principalement dans le district de Redruth ; il existe aussi

des mines qui, après avoir été exploitées pour un métal, le sont maintenant pour un autre. En quelques endroits, la teneur de la pierre en minerai est considérable et l'on peut même voir au bord de la mer des roches teintes en vert par l'efflorescence du cuivre[1]; mais en moyenne le minerai sortant des mines de Cornouaille est très-pauvre : il ne renferme guère qu'un cinquantième d'étain, ou bien un trentième ou un quarantième de cuivre :



MINE DE BOTALLACK

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

sa valeur provenait surtout de la rareté des mines, avant que l'on ne connût les gisements des États-Unis, de la Bolivie, de l'Australie, de la Sonde. A la poursuite du précieux minerai, les vaillants *Cornishmen* ont accompli d'admirables travaux qui rangent leurs puits et leurs galeries parmi les curiosités de l'Angleterre. Pour vider les mines de l'eau qui filtre en abondance par les fissures des roches supérieures, il a fallu recourir à d'énormes pompes; mais cet épuisement artificiel devient presque impossible dans les mines profondes de plusieurs centaines de mètres et l'on

[1] Carus, *England und Schottland im Jahre* 1844.

a dû creuser des tunnels de décharge pour entraîner l'eau directement dans la mer. Quelques-uns des souterrains, dans les districts miniers de Gwennap et de Redruth, passent en certains endroits à 534 mètres au-dessous de la surface du sol et l'ensemble des galeries comprend une longueur d'environ 100 kilomètres : le tronc principal du tunnel n'a pas moins de 9 kilomètres jusqu'à la mer ; soixante machines d'épuisement en retirent 100 000 mètres cubes d'eau par jour, plus d'un mètre par seconde. On a calculé que tout le bois de soutènement employé dans les mines de Cornouaille représente une forêt de pins âgée d'un siècle, s'étendant sur un espace de 360 kilomètres carrés.

Le promontoire de Botallack, non loin du cap Cornwall, est un des rocs les plus pittoresques de la côte, et d'autant plus curieux qu'il contient dans ses profondeurs une mine de cuivre. Presque complètement isolé du continent par une fissure, l'énorme bloc de 60 mètres de hauteur a été rattaché à la terre ferme par des passerelles vertigineuses; des chemins de fer en spirale gravissent les pentes de la falaise; des aiguilles de rochers continuent leurs pointes par des cheminées fumantes. Les galeries de mine taillées dans l'intérieur du promontoire sont de celles qui se prolongent au-dessous de la surface de la mer, jusqu'à plus de 360 mètres au large : les travailleurs entendent faiblement le bruit des galets que le flot promène au-dessus de leurs têtes. Dans une mine voisine, celle de Wheal-Cock, les chercheurs de minerai ont suivi la veine à travers toute l'épaisseur du plafond qui les séparait de la mer : un simple tampon enfoncé dans le roc empêche l'irruption des eaux. Immédiatement au-dessous des plages, là où le flot vient déferler, entrechoquant les cailloux, le bruit le la mer est formidable; pendant les tempêtes, les plus hardis mineurs rissonnent en entendant l'effroyable mugissement de la houle et des rochers[1]. Dans une autre galerie, les anciens mineurs avaient eu l'imprudence de poursuivre la veine de métal jusqu'à une si petite distance du fond de la mer, que celle-ci finit par percer le plafond près de la ligne d'affleurement des hautes marées, et inonda une partie des galeries. On réussit à boucher cette entrée en y plaçant une plate-forme en bois recouverte de terre, gazonnée et chargée de pierres[2]. Près de Penzance, du côté du sud, se trouvait une autre mine de cuivre, souvent citée comme un monument de la hardiesse des mineurs de Cornwall. Un simple ouvrier avait commencé de la creuser, à la fin du siècle dernier, à un endroit de la grève où il ne pouvait travailler que pendant quelques heures de la

[1] Henwood, *Transactions of the Royal Geological Society of Cornwall*, vol. VI.
[2] Dufrénoy et Élie de Beaumont, *Voyage métallurgique en Angleterre*.

journée et que la marée envahissait deux fois par jour : quand il recommençait son labeur, le trou était rempli d'eau. Au moyen d'une tourelle en bois soigneusement goudronnée, le mineur réussit à protéger le puits contre l'irruption des vagues, puis il le mit en communication avec le rivage, à 200 mètres de distance, par la construction d'un plancher. La masse d'étain de la mine du *Wherry* ou du « Bachot », exploitée désormais avec régularité, donna des quantités considérables de minerai ; mais un vaisseau mouillé dans le voisinage, ayant chassé sur ses ancres pendant une nuit de tempête, vint heurter la tourelle et la démolit : la mine, déjà profonde, fut de nouveau remplie d'eau. L'exploitation n'a pas été reprise depuis cette époque[1].

Quelle que soit la persévérance des mineurs de Cornouaille, quel que soit aussi l'avantage que leur donne pour la production un outillage augmenté de siècle en siècle, la pauvreté du minerai, la cherté de la houille et du bois de construction, ne leur permettent pas de soutenir la concurrence avec les pays miniers plus riches. Les *Stannary Parliaments* ou « Parlements de l'Étain » qui discutaient, avec les représentants du seigneur, toutes les affaires relatives aux mines, n'ont plus l'occasion de s'assembler : la dernière réunion de ces délégués s'est faite dans le Devon en 1749, dans la Cornouaille en 1752. Un grand nombre d'ouvriers ont émigré dans les contrées d'outre-mer : chaque amoindrissement dans la production des mines a eu pour conséquence une diminution de la population des campagnes, les habitants se portant vers les villes du comté[2]. Les gisements d'arsenic, les carrières de pierres et les gisements de kaolin, dont on exporte chaque année plus de 100 000 tonnes pour la fabrication des faïences et de la porcelaine, ne remplacent pas en importance les mines abandonnées[3]. Mais les habitants de Cornouaille ont toujours les richesses que leur donne le poisson des côtes, notamment l'espèce de hareng appelée *pilchard;* ils ont surtout leurs jardins de légumes, « potagers de Lon-

[1] Dufrénoy et Élie de Beaumont, *Voyage métallurgique en Angleterre.*

[2] Production des mines :

En 1844 : Minerai de cuivre. . .	152 970	tonnes. Valeur . .	20 035 350 francs.
1873 » »	40 285	»	
» d'étain. . . .	14 700	»	
» de plomb . .	3 909	» renfermant 4 tonnes d'argent.	
» de fer. . . .	31 455	»	

Population du comté de Cornwall en 1851.	356 650 habitants.
» » » 1871.	362 100 »

[3] Production du kaolin en Devon et Cornouaille, en 1875 :

105 000 tonnes ; valeur. . . . . 5 000 000 francs.

dres, » et leurs champs, qu'ils améliorent au moyen de sable calcaire. Quoique les roches de la Cornouaille soient, comme celles de la Bretagne française, très-pauvres en carbonate de chaux, cependant l'abondance des organismes qui extraient le calcaire des eaux marines donne au sable du littoral une riche teneur en éléments de chaux carbonatée ; depuis des siècles on l'utilise pour renouveler la force productive des champs où le calcaire fait défaut. L'exploitation de cette tangue est très-active, surtout dans la petite baie de Padstow ; les cultivateurs retirent chaque année de ses plages environ cent mille tonnes de sable, à peu près la cinquième partie de tout ce qu'on emploie pour amender les champs de la Cornouaille et du Devonshire[1].

Les populations de la péninsule Cornique, qui résistèrent longtemps à l'invasion saxonne, se distinguent encore en maints endroits par la forme du visage : on y voit plus d'hommes à cheveux noirs, à teint mat, à tête courte et large, que dans le reste de l'Angleterre ; sur la côte méridionale, entre Falmouth et le cap Lizard, un si grand nombre de femmes ont un type presque méridional, qu'on a voulu l'expliquer par une immigration d'Espagnols : Tacite parle des Ibères immigrés dans la contrée. La population de cette partie de l'Angleterre a gardé quelques vestiges de son ancienne division en clans distincts et ennemis. Quant à la langue, sœur des idiomes gallois et bas-breton, elle ne vit plus que dans les noms de lieux ; depuis deux siècles, elle a cessé d'être parlée d'une manière générale, et c'est en 1778 que mourut à Mousehole, non loin de Penzance, la dernière femme qui eût parlé le langage primitif de la contrée : une pierre a été récemment posée sur sa tombe par de pieux philologues. Lorsque l'idiome cessa d'être en usage, il était encore compréhensible aux Gallois[2] ; quelques mots sont restés dans l'idiome local. La littérature cornique, étudiée particulièrement par Whitley Stokes, se compose uniquement d'un glossaire du douzième siècle et de « mystères » des siècles suivants, imités ou traduits de la littérature courante du moyen âge. Quelques manuscrits non encore publiés paraîtront prochainement sous les auspices de la Société des manuscrits de Cornouaille. Quant aux légendes populaires, fort nombreuses et racontées encore en toute simplicité d'âme dans maint hameau de la Cornouaille, elles ont été recueillies et publiées en divers ouvrages anglais.

[1] Delesse, *Lithologie du fond des mers.*
[2] Latham, *Ethnology of the British Islands.*

Sur le versant septentrional de la péninsule, la ville du Devonshire la plus populeuse et la plus commerçante est Barnstaple, située à l'endroit où la marée vient au-devant de la rivière Taw. Bideford, au sud-ouest, se trouve également à l'endroit où un petit cours d'eau, le Torridge, se continue par un bras de l'estuaire de Barnstaple : les deux ports communiquent avec la mer par la même embouchure[1]. Barnstaple est le lieu de rendez-vous principal des voyageurs qui se rendent aux bains de mer d'Ilfracombe et de Lynmouth, blottis au pied des falaises et des escarpements qui remontent vers le plateau d'Exmoor.

Au sud-ouest de la baie de Barnstaple, la côte de Cornouaille tournée vers la mer d'Irlande n'a que de petits ports, Padstow, New-Quay, Saint-Yves, Hayle[2]. Saint-Yves est le plus important pour la pêche : c'est là qu'hivernent les grandes chaloupes qui poursuivent le pilchard, le hareng, le maquereau; Saint-Yves est aussi un port d'expédition pour les produits des mines importantes du voisinage, ouvertes autour des villes de Redruth et de Camborne.

La ville principale du versant méridional de la Cornouaille et l'un de ses grands marchés est Penzance, admirablement située au bord du golfe semi-circulaire que limitent, à l'ouest le massif du cap Land's End, à l'est celui du cap Lizard : à une petite distance en mer, près du beau village de Marazion, s'élève la pyramide régulière du mont Saint-Michel, que hérissent au sommet les clochetons d'une antique abbaye. Penzance, la première ville de l'Angleterre dans la direction du sud et de l'ouest, est celle dont le climat est le plus doux et la végétation spontanée la plus méridionale : les étrangers y viennent en grand nombre pour jouir de l'égalité de température, aussi bien que pour visiter les promontoires environnants, les roches de granit et de serpentine, les carrières et les mines, et le puissant dolmen de 15 mètres de long appelé « Disque du Géant » (*Giant's Quoit*). Penzance a quelques fabriques, usines métallurgiques, ateliers où l'on sculpte la serpentine en coupes et en vases; elle fait aussi un commerce assez important, surtout en primeurs destinées à l'alimen-

[1] Mouvement du port de Barnstaple, en 1877, sans les caboteurs sur lest .

	1760 navires, jaugeant	. .	93 540 tonnes.
» » de Bideford, »	1165	» »	51 790 »

[2] Mouvement des ports, dans les districts de Padstow et de Hayle en 1877, sans les caboteurs sur lest :

Padstow	1051 navires jaugeant	61 525 tonnes.
Hayle, avec Saint-Yves.	1105 » »	125 500 »

Bateaux de pêche de Padstow en 1877 : 115 embarcations montées par 322 pêcheurs.
» de Hayle et Saint-Yves 275 » » 1410 »

tation de Londres[1]; mais elle est aussi une ville de science. Patrie de Humphrey Davy, elle tient à honneur d'entretenir d'assez riches collections de géologie et d'histoire naturelle. Porthcurno, près de Penzance, et d'autres criques du voisinage sont les points d'attache de trois câbles télégraphiques réunissant à l'Angleterre les ports espagnols de Santander et de Vigo et le village portugais de Carcavellos, près de Lisbonne, pour se ramifier au delà, par d'autres lignes, à Gibraltar et dans la Méditerranée; en outre, un câble sous-marin va rejoindre, à 85 kilomètres en mer, vers le sud-ouest, un navire aux aguets qui hèle tous les bâtiments de passage pour les signaler aux armateurs de Londres.

Falmouth, à l'est du massif qui se termine par le cap Lizard, est une des nombreuses villes de la Grande-Bretagne qui possèdent un excellent port, assez vaste pour abriter des flottes entières. La rivière Fal, qui lui a donné son nom, s'élargit en un estuaire sinueux, ramifié en criques latérales : c'est là le port de Falmouth, défendu en outre à l'entrée par un brise-lames; un promontoire conique, portant à la cime un vieux château, borne la rade du côté de la haute mer. Falmouth, pourvue de magasins, de bassins de carénage et de quais, est une des villes les mieux placées pour servir de point de départ ou d'arrivée aux voyageurs transatlantiques. Un grand nombre de bateaux à vapeur y font escale et son commerce est considérable[2]. Le chef-lieu de la Cornouaille, Truro, est également situé sur l'estuaire de Falmouth, mais à l'extrémité de sa ramification la plus septentrionale : c'est un port d'expédition pour le minerai des districts environnants[3]; il partage avec Penzance et Falmouth l'honneur d'être le siège de sociétés savantes. Truro est la patrie des deux voyageurs Richard et John Lander.

A l'est de Falmouth se succèdent le port de Saint-Austell, où l'on fabrique des poteries, et Fowey, ville qui fut la plus importante de tout le sud-ouest de l'Angleterre, il y a trois siècles, alors qu'une maison solitaire occupait l'endroit où s'élèvent aujourd'hui les édifices de Falmouth. Lors du siège de Calais, Fowey fournit 47 navires à la flotte d'Édouard III;

[1] Mouvement du port de Penzance, en 1877, sans les caboteurs sur lest :

1275 navires, jaugeant . . . . 99 550 tonnes.

Bateaux de pêche de Penzance en 1877 : 506 embarcations montées par 2215 pêcheurs.

[2] Mouvement du port de Falmouth en 1877, sans les caboteurs sur lest :

	1425 navires, jaugeant . .	185 500 tonnes.
Flotte » » »	146 » »	17 600 »

[3] Mouvement du port de Truro, en 1877, sans les caboteurs sur lest :

956 navires jaugeant . . . . 93 920 tonnes.

elle était surtout la ville des pirates; ses marins livraient même des combats à d'autres Anglais et mirent en déroute les matelots de Rye et de Winchelsea. En 1457, les Français brûlèrent la ville. Sa rade, accessible à tous les navires et par tous les vents, est encore très-fréquentée[1].

La puissante Plymouth, réunie maintenant à Devonport et à Stonehouse,

N° 88. — ESTUAIRE DE FALMOUTH ET DE TRURO.



est devenue la cité la plus populeuse de toute la côte méridionale de l'Angleterre. Nulle n'a été plus fréquemment mentionnée dans l'histoire des expéditions de guerre et de découvertes : de là partirent Francis Drake en 1577

[1] Mouvement du port de Fowey en 1877 : 2771 navires chargés, jaugeant 220 550 tonnes.
Flotte commerciale de » » 172 » » » 18 060 »
Bateaux de pêche de » » 245 embarcations montées par 795 pêcheurs.

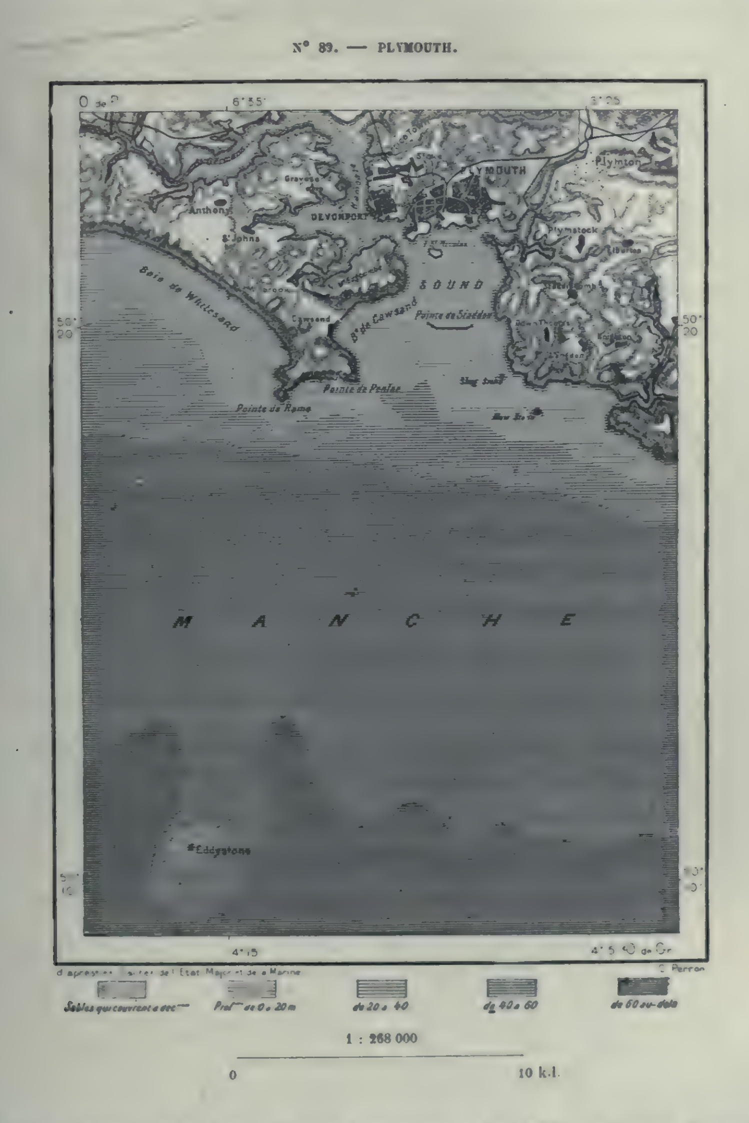
et Cook en 1772. Quoique ville de guerre, entourée d'ouvrages fortifiés et dressant des murs crénelés sur tous ses promontoires, Plymouth est une ville admirable d'aspect. L'estuaire où vient d'entrer la rivière Plym mêle dans la rade ses eaux à celles d'un autre estuaire, beaucoup plus vaste, où débouche la rivière Tamar. Des coteaux qui dominent Plymouth, des promenades qui bordent les quais, on ne voit partout que baies et détroits, parsemés de navires : ici des bateaux à vapeur qui vont et viennent d'un rivage à l'autre, là des voiliers à l'ancre dans le port; plus loin, des navires de guerre ou des pontons rasés, semblables à d'énormes maisons, et sur la mer, qui blanchit au delà du brise-lames, les bâtiments aux voiles gonflées. En face de la ville, de l'autre côté d'un détroit, s'élève la colline de Mount-Edgecumbe, revêtue des beaux arbres d'un parc, que des allées divisent en massifs pittoresques; quand le soleil éclaire le paysage, on se croirait, à la vue des groupes de pins maritimes, transporté sur les côtes de la Méditerranée, dans quelque cité d'Italie. Le havre de Plymouth est, comme celui de Falmouth, un ensemble de ports d'une superficie totale de plus de 700 hectares et des flottes entières y trouveraient un abri; mais l'entrée est largement ouverte du côté de la mer et toute la partie de la rade au bord de laquelle est bâtie la ville était jadis menacée par les vagues de tempête. On a osé leur barrer le passage par une digue (*break-water*) de 1554 mètres de longueur, comprenant une masse de 2 millions et demi de mètres cubes d'un marbre grossier, qui fut longtemps considérée comme l'un des monuments les plus étonnants de l'industrie humaine. Cette œuvre, commencée en 1812 par l'Écossais Rennie, fut terminée en 1846; mais il faut y travailler sans cesse et la recharger de blocs, non-seulement parce que les vagues viennent en desceller les pierres, mais aussi parce que les pholades y creusent leurs cavités, qui donnent à la roche l'aspect de la pierre ponce. Il est arrivé pendant une tempête que la digue a été rompue par la force de la mer et que des pierres du poids de 60 et de 80 tonnes ont été déplacées : même un navire échoué a été lancé, par-dessus le brise-lames, dans les eaux de la rade intérieure[1]. D'ailleurs il est constaté par les hommes de l'art que la digue de Plymouth n'est pas assez élevée au-dessus de l'eau : les vagues la franchissent par les gros temps, et le mouvement ondulatoire du flot se continue jusque dans le port[2].

Plymouth peut montrer dans ses limites mêmes et dans ses environs immédiats d'autres monuments remarquables du génie industriel de l'An-

[1] Carus, *England und Schottland im Jahre* 1844.
[2] Cialdi, *Del moto ondoso del mare*. — Revue maritime et coloniale, janvier 1876.

gleterre : elle a, dans le quartier moderne de Stonehouse, à l'extrémité d'une péninsule qui sépare les deux rades du Sound et de l'Hamoaze, les immenses dépôts d'approvisionnement de la marine; dans le quartier de Devonport, tout entouré de remparts, elle possède un grand arsenal et de vastes chantiers pour les vaisseaux de guerre; au nord-ouest de la ville,

N° 89. — PLYMOUTH.



un pont de chemin de fer, d'une longueur de 683 mètres, franchit l'estuaire de la Tamar à 50 mètres de hauteur, pour atteindre à Saltash la rive de Cornouaille. En pleine mer, la ville de Plymouth s'annonce par le superbe phare d'Eddystone ou de la « Pierre du Remous », construit sur une roche isolée. Dès 1696, on avait élevé en cet endroit un phare de bois, que la mer emporta quelques années après. Une nouvelle tour dis-

parut aussi. Le troisième édifice, dressé en 1756 par Smeaton, subsistait encore dernièrement; mais on a dû le rebâtir, car la partie du rocher lui servant de base était rongée par les flots qui, pendant les tempêtes, s'élançaient à plus de 30 mètres de hauteur jusqu'au-dessus de la lanterne. Le nouveau monument, inauguré en 1882, a 40 mètres de haut afin que ses feux électriques ne puissent être masqués par les vagues. Il renferme une cloche dont le son s'entend à une grande distance.

Quoique le territoire dont Plymouth est le marché naturel ne soit pas considérable, cette ville fait un grand commerce, surtout comme place de ravitaillement pour la marine anglaise[1]. Il ne se trouve qu'une seule agglomération d'hommes de quelque importance dans le bassin fluvial dont Plymouth occupe l'issue : c'est la ville minière de Tavistock, située dans une vallée du Dartmoor. La plupart des autres villes du comté de Devon sont elles-mêmes des ports ou communiquent directement avec des estuaires. Au sud de la péninsule la plus avancée du Devon s'ouvre la rade de Salcombe, qui ne fait pas de commerce direct avec l'étranger, quoiqu'elle possède une flottille de navires assez considérable[2]. Immédiatement à l'est de la péninsule qui se termine par le promontoire de Start-Point s'ouvre l'estuaire sinueux de la Dart, où se jette la rivière du même nom, et que garde à l'entrée la ville pittoresque de Dartmouth, bâtie en amphithéâtre sur la colline : c'est la patrie de l'inventeur Newcomen[3]. Plus loin se montre Brixham, petit port où débarqua Guillaume d'Orange en 1688 et qui, sans faire de commerce direct, possède néanmoins une flottille assez considérable[4]; puis, au delà du cap de Berry-Head, se déroule la gracieuse plage en hémicycle de Tor-Bay (baie de Tor), dominée par de belles

[1] Mouvement du port de Plymouth, en 1877, non compris les caboteurs sur lest :

Entrées	3625 navires, jaugeant	698 311 tonnes.
Sorties	2444 » »	515 017 »
Total	6069 navires, jaug.	1 213 328 tonnes.

Flotte commerciale du port en 1877 :

374 navires, jaugeant . . . . 43 000 tonnes.

[2] Flotte de commerce de Salcombe en 1877 :

88 navires, jaugeant. 17 775 tonnes.

[3] Mouvement du port de Dartmouth en 1877, sans les caboteurs sur lest :

	1459 navires, jaugeant	102 350 tonnes.
Flotte de commerce de » »	127 » »	10 657 »
Flottille de pêche de » »	381 bateaux, montés par	1052 hommes.

[4] Flottille de commerce appartenant aux armateurs de Brixham en 1877 :

225 navires, jaugeant. . . . . 19 910 tonnes.



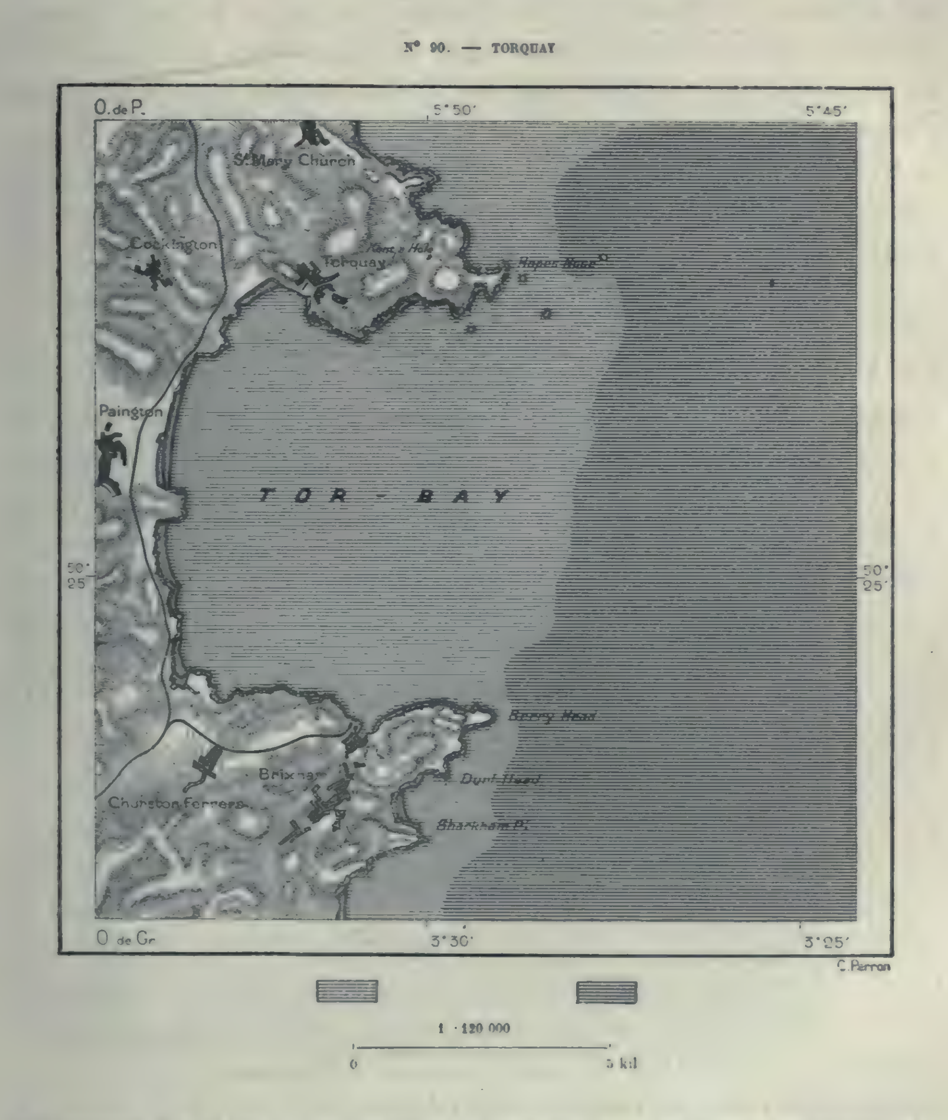
TORQUAY. — VUE PRISE DU QUARTIER DE LAND'S END

Dessin de Taylor, d'après une photographie



collines portant des hôtels, des châteaux, des maisons de plaisance. La ville, qui occupe le promontoire d'angle au nord de la baie et qui doit son nom de Torquay au quai superbe où viennent mourir les vagues, est, à l'ouest de Brighton, la principale station de bains de la côte anglaise :

N° 90. — TORQUAY



la douceur du climat, le calme de l'atmosphère, l'abri que donnent les coteaux contre les vents d'ouest, attirent à Torquay un grand nombre de phthisiques, surtout en hiver. L'affluence des baigneurs et des malades a fait tellement augmenter la population, que le commerce maritime de la ville s'est peu à peu développé : les navires se pressent dans le nouveau port. Près de Brixham et de Torquay, les deux cavernes appelées Brixham's Cave et Kent's Hole sont parmi les plus remarquables de la Grande-Bre-

tagne par les débris de l'homme et de ses œuvres, ainsi que par les ossements d'animaux qu'on y a découverts : la faune fossile de ces galeries souterraines comprend 46 ou 47 espèces, surtout des ours, des loutres, des renards, des loups, des hyènes, des panthères, des cerfs, des bœufs, des cochons, des rhinocéros, des éléphants, et, parmi les petits mammifères, des souris[1]. C'est dans Kent's Hole que l'on trouva, de 1825 à 1841, les premiers silex travaillés dont les savants officiels aient enfin daigné s'occuper. La caverne de Kent est connue depuis des siècles : d'après la tradition locale, elle a reçu ce nom parce qu'en y lâchant un faucon, celui-ci, volant par-dessous terre, allait reparaître dans le comté de Kent[2].

Au delà dé Torquay se succèdent sur la côte de Devon plusieurs autres villes de bains : Teignmouth, qui est aussi un port de commerce[3], et non loin de laquelle on aperçoit les maisons de Wolborough; Dawlish, Exmouth, Sidmouth, Axmouth. Toutes ces stations de bains, très-peuplées en été, se distinguent par quelque avantage particulier qui séduit les visiteurs; la plus célèbre par la beauté du site est la ville qui se trouve à la « Bouche de la Sid » et que l'on désignait jadis sous le nom de « Montpellier de l'Angleterre » : les falaises rouges de grès dévonien y contrastent superbement avec les plages de sable blanc et les flots verdâtres de l'Océan. C'est près d'Axmouth que se fit, en décembre 1839, ce glissement soudain de la falaise, que les observations de sir Charles Lyell et d'autres géologues ont rendu célèbre, quoique les roches du pourtour de l'Angleterre offrent en un grand nombre d'endroits les traces de catastrophes du même genre. Les masses de craie et de grès, reposant sur des couches de sable qu'avaient en partie déblayées les eaux de source, manquaient du point d'appui nécessaire. Alourdies elles-mêmes par les pluies qui les avaient saturées, elles se détachèrent des roches voisines et se précipitèrent, laissant derrière elles une énorme fissure d'environ 1200 mètres de long, de 75 mètres de large, et de 30 à 50 mètres de profondeur. En même temps, le poids de la falaise écroulée souleva la plage et forma au devant de la ruine un rempart inégal d'environ 12 mètres de haut, que recouvraient en désordre les algues, les coquillages et les astérides, mêlés aux fragments de blocs éboulés.

La capitale du Devonshire, Exeter, est une grande ville située sur les

[1] Mac Enery; — Pengelly, — Boyd Dawkins, *Journal of the Geological Society*, 1869, vol XXV.
[2] Pengelly, *Kents' Hole*
[3] Mouvement du port de Teignmouth en 1877 :

845 navires, jaugeant . . . . 91 550 tonnes.

bords de la rivière dont Exmouth garde l'entrée. Cette vieille et pittoresque cité, qui fut capitale des rois saxons de Wessex, et où le massacre de 1085, ordonné par Guillaume le Conquérant, mit fin à la résistance nationale,

N° 91. — EXETER ET L'EMBOUCHURE DE L'EX.

C Perron

Prof^drs de 0 à 10 m — de 10 à 20 — de 20 m au-delà

1 : 250 000

0 — 5 k.l

montre encore quelques monuments du moyen âge : les murailles du château normand de Rougemont, l'hôtel de ville du quinzième siècle, l'évêché et surtout la cathédrale, fondée au commencement du douzième siècle et

renfermant de beaux vitraux, de curieuses peintures sur pierre, d'élégantes sculptures sur bois; la lourde masse de l'édifice, appartenant à diverses époques, n'a plus de ses constructeurs normands que les deux tours du transsept. Exeter fut jadis une cité maritime : les bateaux de mer remontaient l'Ex jusque devant la ville. Il est probable que l'envasement du chenal se fit peu à peu; cependant on raconte que les magistrats d'Exeter ayant, par fierté civique, décidé qu'aucun habitant de la ville ne pourrait porter la livrée d'un seigneur dans les limites de la commune sans le consentement préalable du maire et du conseil, un comte de Devon, outré de l'arrogance des citoyens, fit obstruer la rivière en amont de Topsham, et ce village, qui lui appartenait, devint le port commerçant de tout le bassin de l'Ex. Un canal de navigation, de 5 mètres de profondeur, longe aujourd'hui le cours de l'Ex, en amont de Topsham, et permet aux bateaux d'Exeter de commercer directement avec l'étranger[1]. Au commencement du dix-huitième siècle, Exeter était le centre principal de la fabrication des étoffes de laine en Angleterre. Cette industrie a complètement disparu, au profit du West-Riding.

Des autres villes du bassin de l'Ex dont la population dépasse 5000 habitants, deux sont des communes indépendantes, Crediton au nord-ouest d'Exeter et Tiverton au nord : Saint-Thomas-the-Apostle n'est guère qu'un faubourg d'Exeter[2].

[1] Mouvement du port d'Exeter en 1877, sans les caboteurs sur lest :

922 navires, jaugeant . . . . 86 825 tonnes.

[2] Villes et *townships* de la Cornouaille et de Devon ayant plus de 5000 habitants en 1871 :

COMTÉ DE CORNOUAILLE (Cornwall).		
Truro (municipal borough)		11 050 h.
Redruth (local board).		10 700 »
Penzance (municipal borough) . . .		10 400 »
Falmouth » »	5 300 h.	10 500 »
» (township). . .	5 200 »	
Camborne (local board)		7 750 »
Saint-Yves (municipal borough). . .		6 960 »
COMTÉ DE DEVON (Devonshire).		
Plymouth (mun. borough)	68 750 h.	132 800 h.
Devonport » »	49 450 »	
East Stonehouse (townsh.)	14 600 »	
Exeter (municipal borough)		34 650 h.
Torquay (local board).		21 650 »
Barnstaple (municipal borough). . .		11 650 »
Tiverton (municipal borough). . . .		10 000 »
Tavistock (township)		7 725 »
Bideford (municipal borough) . . .		6 970 »
Teignmouth (local board)		6 750 »
Brixham (township).		6 750 »
Wolborough (local board)		6 100 »
Crediton (township)		5 800 »
Exmouth (local board)		5 600 »
Dartmouth (municipal borough). . .		5 350 »
Saint-Thomas-the-Apostle (local board)		5 150 »

IV

BASSIN DE LA SEVERN ET GOLFE DE BRISTOL

SHROP OU SALOP, WORCESTER, WARWICK, HEREFORD, GLOUCESTER, SOMERSET.

Le bassin de la Severn appartient au pays de Galles dans sa région supérieure; mais à peine le fleuve est-il devenu navigable pour les petites embarcations, qu'il pénètre dans l'Angleterre proprement dite et, se recourbant vers le sud, arrose des campagnes faiblement inclinées, que dominent à distance des collines et des escarpements de plateau. Dans leur ensemble, les six comtés anglais, dont les limites coïncident à peu près avec celles des bassins de la Severn, de l'Avon et des autres affluents de l'estuaire de Bristol, sont une des régions de l'Angleterre où la facilité des communications, la douceur des pentes, la fertilité du sol, le charme et la variété des paysages, devaient le plus attirer et retenir les populations[1].

Cependant quelques massifs du bassin de la Severn, même en dehors du pays de Galles, portent les noms de « monts » et de « montagnes ». Dans le voisinage immédiat de la frontière galloise, un groupe de hauteurs, que contourne au nord la vallée de la Severn, s'élève à plus d'un demi-kilomètre : c'est le Longmynd, montagne très-humble d'aspect en comparaison du Snowdon et des autres grands sommets de Galles, mais l'une des plus fameuses dans la géologie de l'Angleterre, car ce petit massif de roches siluriennes est peut-être la pierre de fondation de l'île entière, le noyau central autour duquel se sont déposées depuis toutes les autres assises de la Grande-Bretagne[2]. Divers chaînons rattachent aux montagnes de Galles le Longmynd et les collines environnantes, et l'un d'eux, rompu par la Severn, dresse à l'est de ce fleuve le pittoresque sommet du Wreckin. La petite chaîne des Clee-Hills, un peu plus élevée que le Longmynd, se prolonge du nord au sud, à l'ouest de la Severn et parallèlement à son cours, puis d'autres rangées moins hautes la continuent. L'une d'elles, celle des Malvern-Hills, est vantée au loin pour la grâce de ses coteaux, la pureté de l'air qu'on y respire, le charme de ses bosquets, de ses vallons, de ses eaux ruisselantes; elle est couverte de villas et d'hôtels, tandis que le Dean-Forest ou Forest of Dean, qui la prolonge

[1]

Superficie des six comtés.	Population en 1881.	Population kilométrique.
17 196 kil. carrés.	2 470 000 habitants.	144 habitants.

[2] Roderick Murchison, *Siluria, the History of the oldest rocks.*

au sud, est une région d'usines, percée dans tous les sens de mines de houille et de gisements de fer, dont le minerai contient jusqu'à deux tiers de métal pur. A l'orient de la Severn, le sol se redresse aussi çà et là en escarpements et en collines : la principale chaîne est celle des Cotswolds, qui longent du nord-est au sud-ouest les campagnes de la basse Severn, et qui sont ainsi nommées de leurs *cots* ou cabanes de bergers; à leur tour ils ont donné leur nom à l'une des races de brebis les plus appréciées : les roches oolithiques des Cotswolds sont revêtues d'un gazon

N° 92. — COLLINES OCCIDENTALES DE MENDIP ET PLAGES DE WESTON SUPER MARE.



court et savoureux auquel est due l'excellence de cette race ovine. La chaîne va se terminer au nord de l'Avon et de la ville de Bath, qu'elle entoure d'un bel amphithéâtre de collines ; même au sud de la rivière, s'élève un monticule isolé, appartenant à la même formation. Les roches des environs de Bath sont devenues célèbres par leurs nombreux fossiles : on y a trouvé des calmars gigantesques, dont quelques-uns avaient encore leur poche d'encre; des peintres ont pu se servir pour leurs aquarelles de cette sépia fossile.

Vers son issue, la vallée de la Severn est rétrécie entre les contreforts des montagnes galloises et la chaîne des Cotswolds, tandis que plus au nord les plaines occupent un espace considérable : l'ensemble du bassin de la

Severn et de son affluent l'Avon, consistant en terrains triasiques, a la forme d'un triangle dont le sommet est tourné vers le sud. A une époque géologique antérieure, des roches de calcaire carbonifère, dont les Mendip-Hills sont encore un fragment, réunissaient la côte de Somerset aux montagnes de Galles. Trois promontoires parallèles, qui firent jadis partie de cette chaîne de jonction, se projettent en dehors de la ligne du rivage, formée de roches plus faciles à désagréger, et, sur le littoral gallois, un autre cap, consistant également en calcaire carbonifère, s'avance à leur rencontre : des îlots fortifiés aux noms demi-anglais, demi-danois, Flat-holm, Steep-holm (île Plate, île Escarpée), et plusieurs bancs cachés réunissent les deux fragments de la chaîne à travers l'estuaire de la Severn : cette rangée d'îlots et d'écueils est la ligne de séparation naturelle entre le golfe de Bristol et l'estuaire proprement dit[1].

Comparée aux grandes rivières du continent d'Europe, la Severn est un faible cours d'eau. La quantité de pluie qui tombe dans son bassin, et qui est d'environ trois quarts de mètre pendant l'année, suffirait à l'alimentation d'un fleuve roulant 300 mètres cubes à la seconde, si une grande partie, peut-être la moitié de cette masse liquide, ne servait à l'alimentation des plantes et des animaux, ne se perdait dans les fissures profondes du sol ou ne s'évaporait dans l'air. C'est par des travaux d'art seulement que l'on a réussi à changer la Severn jusqu'à Worcester en une succession de biefs éclusés où la profondeur d'eau est toujours d'au moins 2 mètres 40. Souvent on énumère la Wye, l'Usk, l'Avon de Bristol comme des affluents de la Severn; mais ce sont en réalité des fleuves indépendants se déversant directement dans l'estuaire et soutenus eux-mêmes par le flot de marée qui remonte au loin dans leur lit[2]. Nulle part en Europe le flux ne s'élève à pareille hauteur : c'est qu'il se compose en réalité de trois marées qui en-

[1] Altitudes des collines du bassin de la Severn :

Longmynd	510 mèt.	Dean-Forest.	275 mèt.
Wreckin.	402 »	Cleeve-Hill (Cotswolds)	345 »
Clee-Hills	550 »	Black Down (Mendip-Hills)	325 »
Worcestershire-Beacon (Malvern-Hills)	395 »	Steep-holm.	73 »

[2] Fleuves qui débouchent dans l'estuaire de la Severn :

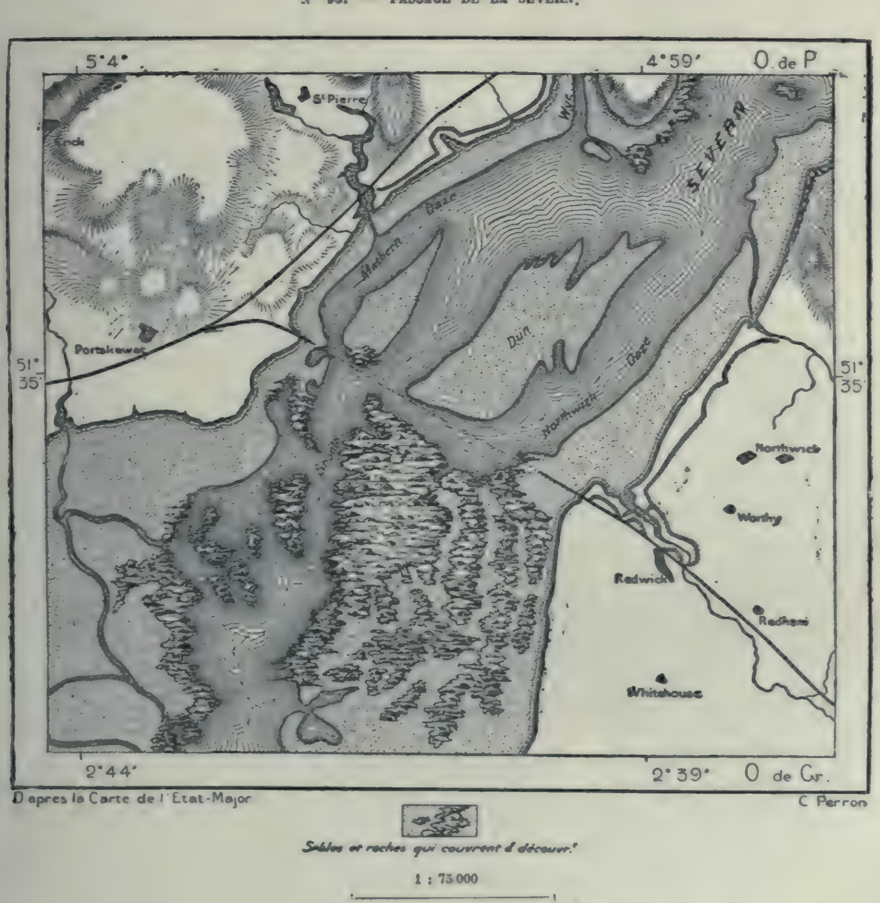
	Longueur de cours.	Surface du bassin.	Débit moyen probable à la seconde.	Débit de crue.
Severn. .	286 kil.	12 530 kil. carrés.	150 mèt. cubes.	338 mèt. cubes.
Wye. . .	195 »	7 434 »	60 »	(?) »
Usk . . .	112 »	1 545 »	25 »	(?) »
Avon .	105 »	2 566 »	30 »	(?) »

trent en même temps dans le golfe de Bristol et se superposent en une seule vague. Un de ces flots, venant directement de l'Atlantique, a suivi la côte depuis le cap Land's End ; un autre, refluant de la côte irlandaise, pénètre dans l'estuaire de la Severn par le milieu du golfe ; le troisième enfin, se propageant du nord de la mer d'Irlande, rencontre le précédent au large du promontoire de Saint-David et s'unit à lui en doublant sa hauteur. La masse liquide énorme, presque toujours rouge et bourbeuse par l'effet des érosions, élève de 12 et 13 mètres le niveau du golfe au-dessus des eaux de basse mer ; pendant les marées de syzygie, l'écart entre le flux et le reflux dépasse 18 mètres à Chepstow, à l'embouchure de la Wye[1]. A marée basse, l'estuaire de la Severn, où passe le reflux, augmenté des eaux fluviales, a bien l'aspect d'une véritable rivière ; le courant n'a plus en certains endroits que 200 ou 300 mètres de rive à rive. Quelques-uns des bancs qui le bordent ont une plage ferme, bien limitée, que le flot rase comme un rivage de continent ; même, entre la bouche de la Wye et celle de l'Avon, des roches forment le lit dans lequel s'écoulent les eaux de jusant : on a pu les utiliser pour y appuyer les piles de jetées, qui, de l'une et l'autre rive, s'avancent au loin dans l'estuaire ; des chemins de fer, que réunit maintenant un bac à vapeur, s'y rejoindront tôt ou tard par un viaduc de 2700 kilomètres de longueur. Au large de la côte de Galles, un banc de sable et de vase, parsemé de quelques flaques d'eau, les Welsh Grounds, s'étend sur un espace de plus de 30 kilomètres carrés, et des champs de sable à perte de vue longent aussi la côte anglaise. Les grands navires qui n'ont pas utilisé l'heure de la marée pour entrer dans les ports et se remiser dans les bassins à flot doivent mouiller dans les fosses profondes du chenal, car des bancs de sable obstruent çà et là le passage, et même les bouches de la Wye et de l'Avon sont parfois complètement fermées. Quant aux petites chaloupes de pêche, elles attendent sur les sables, où la baisse rapide de l'eau les a fait échouer. Les matelots voient de loin briller la crête des vagues qui viennent de la mer ; ils entendent la voix de l'Océan remontant dans l'estuaire ; bientôt le fleuve, qui descendait, s'arrête et reflue vers l'amont ; les plages se rétrécissent de plus en plus ; elles affleurent le navire, creusent le sable au-dessous de sa quille, le soulèvent par secousses graduelles et de nouveau le mettent à flot : le pilote est au gouvernail et vogue sur la mer là où, quelques minutes auparavant, ne s'étendait que l'arène dure. En amont de l'estuaire, dans le lit rétréci du fleuve, la marée, retardée par les inégalités du fond

[1] Kinahan, *Quarterly Journal of Geological Society*, 1 feb. 1877.

et l'étroit des rives, est accompagnée d'un mascaret semblable à la « barre » de la Seine : les Anglais lui donnent le nom de *bore*. Pendant les marées de syzygie, les ondulations du mascaret, s'avançant dans la Severn jusqu'à Gloucester, n'ont pas moins d'un mètre ou d'un mètre et demi, et leur choc soudain peut mettre les petites embarcations en péril. Les riverains s'avertissent de loin d'une pointe à l'autre : *Flood O! Flood O!*

N° 93. — PASSAGE DE LA SEVERN.



et les bateliers se préparent à recevoir le choc. Ces vagues soudaines, que le vent de tempête pousse fréquemment devant lui, sont fort dangereuses pour les rivages : aussi a-t-on dû consolider les côtes en les bordant de *seawalls*, puissantes levées qui se prolongent, sur des kilomètres de distance, de promontoire à promontoire.

Le bassin de la Severn est naturellement une des régions de la Grande-Bretagne qui doivent avoir le plus d'importance commerciale, puisqu'il touche par ses limites aussi bien aux régions houillères du pays de Galles

qu'aux terrains métallifères de la péninsule Cornique, et que ses affluents orientaux s'entremêlent, au centre même de l'Angleterre, avec ceux du Trent et de la Tamise. Mais le principal avantage de la contrée est de posséder ce vaste estuaire, si favorablement placé pour le grand commerce avec les pays de par-delà l'Océan, et formant, précisément sous la même latitude, le pendant géographique de l'estuaire de la Tamise. De Londres à Bristol, l'Angleterre semble coupée par les deux golfes qui s'avancent profondément dans l'intérieur des terres : on pourrait croire, à la vue même de la carte, que les deux cités commerciales par excellence de la nation doivent occuper chacune l'extrémité de cette coupure : d'un côté, la ville tournée vers l'Europe, qui trafique avec les peuples voisins ; de l'autre, le port qui regarde vers le Nouveau Monde. Pendant longtemps Bristol fut en effet le marché principal du commerce étranger de l'Angleterre. Elle a été détrônée pourtant par Liverpool, dont les avantages de position géographique sont moindres, mais qui est devenu le port d'une contrée industrielle de premier ordre, enrichie par ses mines de sel, de fer, de houille, et ses manufactures de toute espèce.

Shrewsbury, la première ville de quelque importance où passe la Severn après être sortie du pays de Galles, était autrefois une place de guerre, et la haute péninsule qu'elle occupe dans un tournant du fleuve était fortement défendue par des murs et par un château normand, dont il reste d'imposants débris : aucune des villes anciennes d'Angleterre n'a des maisons de la Renaissance plus vastes et mieux ornées. Shrewsbury, la patrie de Darwin, est l'ancienne Pengwern des Gallois : devenue la capitale du comté de Shrop ou Salop, elle en est aussi la ville la plus considérable ; elle a hérité du rang qui appartenait du temps des Romains à Uriconium ou Viroconium, maintenant le village de Wroxester : le musée de Shrewsbury possède la plupart des objets trouvés dans les fouilles de la ville romaine. Bien située, à la base du Wreckin, qui lui donna peut-être son nom, au confluent de la Severn et du Tamar et à la bifurcation de grandes voies romaines, Uriconium était l'une des principales villes de la Bretagne : ses murs, d'un développement total de 5 kilomètres, enfermaient un espace double de celui qu'occupait Londinium ; on y voit des vestiges de forum, de théâtre et d'amphithéâtre[1]. La partie septentrionale de Shropshire, où se trouvent Oswestry, Ellesmere, Whitchurch,

[1] Thomas Wright, *Uriconium*, — *The Celt, the Roman and the Saxon.*



SHREWSBURY. — MAISON DU SEIZIÈME SIÈCLE

Dessin de P. Benoist, d'après une photographie.

est moins peuplée que les environs de Shrewsbury; mais c'est plus bas, sur le cours de la Severn, qui traverse la région minière de Coalbrookdale, que se groupent en multitudes les ouvriers retirant du sol le fer et la houille, et travaillant le minerai en de grandes usines[1]. Là se pressent les villes industrielles de Wellington, de Shiffnal, de Madeley, de Dawley Magna, de Wenlock, et d'autres encore; mais il est probable que ces villes diminueront aussi rapidement qu'elles se sont accrues. Toute la partie occidentale du bassin houiller est déjà épuisée, et sur de vastes espaces on ne voit plus que des usines abandonnées et des amas de débris, qui se recouvrent peu à peu d'une couche de terre : tôt ou tard, le gazon et les arbustes leur donneront la même apparence qu'aux monticules de formation naturelle. Dans quelques années, toutes les couches de l'ancien bassin, dont il ne reste plus que le tiers, auront été exploitées, et les usiniers devront émigrer vers l'est, où les strates de houille se poursuivent au-dessous des roches permiennes et du nouveau grès rouge[2]. Le premier pont de fer qui ait été construit dans le monde a été jeté sur la Severn en 1779, non loin des usines de Coalbrookdale; ce pont n'a pas été détruit : d'une seule arche de 33 mètres d'ouverture, il franchit la rivière, d'apparence encore modeste.

Au sud de ce district manufacturier, la Severn divise en deux moitiés l'ancienne et pittoresque ville de Bridgnorth. De ce côté, c'est la dernière ville de Shropshire; mais à l'ouest des Clee-Hills la petite rivière de Teme, affluent de la Wye, passe au pied de la ville et du rocher qui porte le château de Ludlow, une des forteresses du moyen âge les plus vastes et les mieux conservées que possède encore l'Angleterre. Dans les roches siluriennes de Ludlow-Castle ont été découvertes les premières traces de plantes terrestres et de poissons : c'est un lieu de pèlerinage pour les géologues anglais[3].

La plus grande ville du comté de Worcester, Dudley, est située en dehors

[1] Production des mines de Coalbrookdale en 1870 :

Houille	1 343 300 tonnes.
Fer	337 443 »

[2] Edward Hull, *The Coal-Fields of Great Britain.*

[3] Villes du Shropshire ayant plus de 5000 habitants en 1871 :

Shrewsbury (municipal borough)	23 400 hab.
Wenlock » »	19 400 »
Dawley Magna (township)	11 250 »
Madeley »	9 450 »
Oswestry (municipal borough)	7 300 »
Shiffnal (township)	6 700 hab.
Whitchurch »	6 250 »
Wellington (local board)	5 930 »
Ellesmere (township)	5 910 »
Bridgnorth (municipal borough)	5 900 »
Ludlow (municipal borough)	5 100 hab.

du bassin de la Severn, dans une enclave du comté de Staffordshire, et, de même qu'Oldbury, fait en réalité partie de l'immense agglomération industrielle de Birmingham et de Wolverhampton. Le comté de Worcester renferme aussi quelques villes manufacturières importantes, notamment Kidderminster, située sur la Stour, petit affluent oriental de la Severn : les fabriques de cette ville expédient dans le monde entier des tapis et des moquettes de toute espèce, représentant le travail de plusieurs milliers d'ouvriers; en outre, la ville a des filatures de laine, des usines métallurgiques, des ateliers de construction; Stourbridge, voisine des houillères du Staffordshire, a surtout des verreries et des briqueteries. Un commerce énorme de lourdes marchandises se fait par le canal de la Stour et vient aboutir à la Severn devant la ville de Stourport, située au confluent. A l'est, dans la région des collines qui séparent les bassins de la Severn et du Trent, sont les communes de Redditch, de Bromsgrove, de Balsall, de King's Norton, qui appartiennent déjà au cercle d'attraction industriel de Birmingham et dont les habitants s'occupent principalement de la fabrication des aiguilles, des épingles, des clous. D'après Hugh Miller[1], le pénible travail des forges n'aurait pas amoindri la beauté naturelle de la race, très-remarquable surtout chez les femmes du pays, tandis que dans les Malvern-Hills, où l'air est si salubre, la population est en général assez laide.

Worcester, la capitale du comté, en est aussi, après Dudley, la ville principale. C'est une antique station romaine, ainsi que l'indique le mot de *castra*, changé en *cester*, qui termine son nom; son musée, placé dans l'enceinte d'un vieux château, renferme une belle collection de poteries et d'autres objets de l'époque romaine. Au moyen âge Worcester eut une importance considérable; pendant la Révolution puritaine, en 1651, Cromwell y remporta une victoire décisive sur les royalistes. La cathédrale, qui date en partie du treizième siècle, possède de belles sculptures sur pierre et sur bois, ainsi que de nombreux monuments funéraires. La ville a perdu ses manufactures de tapis et de lainages, dont Kidderminster s'est emparé; mais elle fabrique du vinaigre, des gants, et ses porcelaines ont une très-grande réputation : Worcester est le Sèvres anglais. Elle est aussi l'une des villes d'élégance, de plaisir et de confort où viennent s'établir des familles de toutes les parties de l'Angleterre. Dans le voisinage, sur les pentes des Malvern-Hills, dont un sommet, le Hereford-Beacon, porte un ancien camp parfaitement conservé, se trouvent les sta-

[1] *First impression of England and its people.*

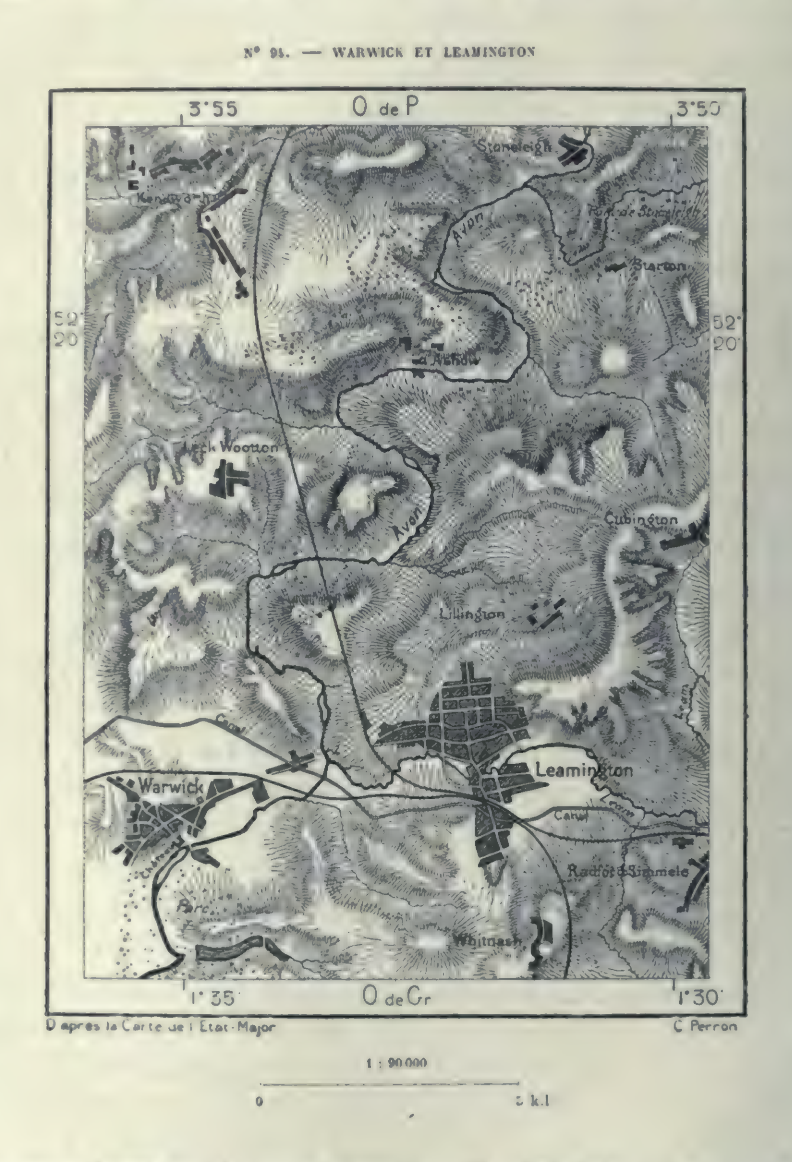
tions de bains fameuses dans toute la Grande-Bretagne, Great-Malvern, West-Malvern, Malvern-Link : en aucune partie des Iles Britanniques, l'hydrothérapie n'est pratiquée avec plus de succès. Les sources qui ont fait la réputation de Malvern sont légèrement sulfureuses, tandis qu'à l'est de Worcester, non loin de Claines, une source salée jaillit au milieu de la petite ville de Droitwich. Avant l'exploitation directe des mines de sel gemme situées près de Chester, cette fontaine saline eut une grande importance économique.

L'Avon, affluent oriental de la Severn, prend son origine plus près de la mer du Nord que du golfe de Bristol : elle naît dans le Northamptonshire, près de la colline de Naseby, devenue fameuse par la défaite des royalistes en 1645, et pénètre bientôt dans le comté de Warwick, dont elle est le principal cours d'eau. La première ville dont elle reflète les édifices est Rugby, célèbre par son « école de grammaire » fondée au milieu du seizième siècle et dotée à cette époque d'un terrain de huit arpents, situé près de Londres ; ce terrain, qui rapportait alors 8 livres par an, est maintenant couvert de maisons, donnant un revenu d'environ 150 000 francs. L'école, qu'abrite un édifice ogival en partie moderne, a été transformée et heureusement améliorée pendant ce siècle par le docteur Arnold : on y compte près de cinq cents élèves. A l'ouest, sur une éminence qui domine un petit affluent latéral de l'Avon, est une ville plus importante, dont le nom, Coventry, rappelle encore le grand monastère autour duquel se sont groupées ses premières maisons : ce fut jadis un lieu de processions et de fêtes religieuses, et des légendes, des dictons populaires témoignent de la renommée qu'elle eut au moyen âge dans tout le reste de l'Angleterre ; sa vieille église, Saint-Michel, est un des beaux monuments ogivaux de la contrée. Coventry s'enrichissait autrefois par ses manufactures de draps ; la révocation de l'édit de Nantes, en lui envoyant des réfugiés français, lui donna en même temps deux nouvelles industries, celles des rubans et des montres, qui font encore sa prospérité commerciale. Des villes voisines, Foleshill, Bedworth, Nuneaton, situées au nord, dans le même bassin fluvial, prennent aussi part à la fabrication des rubans. Après Birmingham, qui renferme à elle seule plus de la moitié des habitants du comté de Warwick, Coventry est le centre industriel de la contrée.

Warwick, qui a donné son nom au comté, est bâtie au bord de l'Avon, à peu près au centre de la partie de l'Angleterre que le Humber limite au nord. Son rôle dans l'histoire de la nation a été considérable. C'est là, sur un rocher que rase le flot de l'Avon, que se dresse le château de

Warwick, le « faiseur de rois » : peu d'édifices du moyen âge ont un aspect plus superbe et de plus vastes dimensions. Encore habité et même augmenté de constructions somptueuses, le château de Warwick renferme de belles collections d'armes, de précieux tableaux, surtout des portraits, et le

N° 94. — WARWICK ET LEAMINGTON



D'après la Carte de l'État-Major — C. Perron

1 : 90 000

0 — 2 kil.

fameux vase de Warwick trouvé dans la villa d'Hadrien. Des jardins, un parc admirable, où serpente l'Avon, entourent le palais. Du haut des tours, on aperçoit au loin les débris d'un autre château, celui de Kenilworth, où se sont passées tant de scènes tragiques, où se sont données tant de fêtes. Les ruines de Kenilworth, en partie restaurées et renfermant de précieux débris de la Renaissance, sont l'un des principaux buts de prome-

nade pour les étrangers qui, de toutes les parties de l'Angleterre, viennent en si grand nombre résider à Leamington-Priors ou Leamington-Spa. Cette ville de bains et de plaisir, qui était un village de 500 habitants en 1811, est maintenant deux fois plus populeuse que sa voisine Warwick, dont elle n'est guère séparée que par le confluent de l'Avon et de la Leam, et à la rencontre de laquelle s'avancent de nouvelles avenues. Des sources sulfu-



STRATFORD-UPON-AVON. — MAISON DE SHAKESPEARE
Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

reuses et ferrugineuses ont attiré à Leamington la foule des malades et des visiteurs, et la ville sait les retenir par des fêtes, des réunions, des concerts, de même que par des institutions plus sérieuses, écoles, musées et bibliothèques. D'ailleurs, tant de souvenirs historiques et littéraires se pressent dans cette région, qu'elle est devenue pour les Anglais comme une terre sacrée. La première ville que traverse l'Avon en aval de Warwick et de Leamington est Stratford, où naquit Shakespeare. La maison du poète, peut-être celle où il naquit, existe encore, et peu de monuments sont plus vénérés que cette humble masure, transformée maintenant en musée : le dernier descendant de la famille en fut chassé vers le commencement du

siècle pour cause de misère[1]. Près de là, un théâtre national, où se jouent les pièces de Shakespeare et qui contient une bibliothèque et une galerie d'ouvrages et d'objets d'art relatifs au poète, a été récemment érigé aux frais de ses admirateurs. Dans les environs, où se pressent les sites et les villages mentionnés par Shakespeare dans ses drames et ses ballades, se voient encore quelques restes des forêts où il alla braconner dans sa jeunesse.

N° 15 — STRATFORD-UPON-AVON

Gravé par Erhard

Echelle de 1 : 83 400

Déjà navigable à Stratford, l'Avon sort bientôt après du comté de Warwick, passe devant Evesham, où se dresse la superbe tour d'une abbaye qui fut jadis très-puissante, et va rejoindre la Severn devant Tewkesbury, où se montrent aussi les ruines de vastes constructions abbatiales, que l'on s'occupe maintenant de réparer. Evesham, Tewkesbury ont vu l'une et l'autre des luttes décisives. Près d'Evesham, une source qu'on appelle

[1] Charles Knight, *The Land we live in.*

encore le « Puits de la Bataille » (*Battle Well*) marque la place où, suivant la tradition, le comte Simon de Montfort, le champion de la féodalité anglaise, fut frappé à mort dans le fameux « massacre » (*murder*) de 1265. D'après la légende, cette eau jaillit miraculeusement à côté du corps renversé; pendant des siècles, les pèlerins accoururent en foule à cette fontaine pour y guérir de leurs maux. A moins d'un kilomètre de Tewkesbury est la « Prairie sanglante », où fut livrée en 1471 la dernière bataille de la Guerre des Deux Roses [1].

Au sud de l'Avon, la Severn ne reçoit plus d'autres affluents que de simples ruisseaux : elle approche déjà de la mer et le flot de l'Atlantique vient soutenir son courant. Quoique située à une distance considérable de l'Océan, Gloucester, le chef-lieu du Gloucestershire, est pourtant un port où peuvent aborder les navires de 400 tonneaux; mais, pour éviter les détours du fleuve et les violentes alternatives du flux et du reflux, ils sont obligés d'emprunter un canal creusé directement de l'estuaire de la Severn aux bassins de Gloucester. Entourée de campagnes très-fertiles, la ville exporte des denrées agricoles en abondance, en même temps que les produits de son industrie; elle possède une grande fabrique de vagons. Dans la cité voisine, Stroud, se préparent beaucoup de draps. Gloucester a gardé du moyen âge une cathédrale construite à diverses époques et non dans le même style, mais offrant néanmoins dans son ensemble un aspect grandiose; la verrière qui occupe presque toute la façade orientale est splendide, et les ornements du chœur, qui date de 1350, sont d'une rare élégance.

De même que Warwick a été dépassée en importance par sa voisine la ville de bains Leamington, de même Gloucester a vu l'ancien village de Cheltenham la distancer en population et en richesse. Ce sont aussi des sources minérales qui ont donné sa prospérité au village de la « Chelt ». Ces eaux sodiques furent découvertes au commencement du dix-huitième

[1] Villes des comtés de Worcester et de Warwick situées dans le bassin de la Severn et contenant plus de 5000 habitants en 1871 :

COMTÉ DE WORCESTER.		COMTÉ DE WARWICK.	
Worcester (municipal borough) .	33 250 hab.	Coventry (municipal borough) . .	37 650 hab.
King's Norton (township)	21 850 »	Leamington-Priors (local board) .	20 900 »
Kidderminster (municipal borough)	19 450 »	Warwick (municipal borough). . .	11 000 »
Balsall (local board)	13 600 »	Rugby (local board)	8 400 »
Stourbridge »	9 400 »	Nuneaton » »	7 400 »
Claines (township)	7 500 »	Stratford-upon-Avon (local board).	7 200 »
Bromsgrove (local board)	6 950 »	Foleshill (township)	6 650 »
Redditch » »	6 150 »	Bedworth »	5 200 »
Great-Malvern » »	5 700 »		

siècle et les médecins y envoyèrent chaque année des malades en plus grand nombre. Néanmoins en 1800 Cheltenham n'avait encore que 3000 habitants : c'est depuis le milieu du siècle surtout que la ville s'est rapidement agrandie ; ses établissements de bains, ses hôtels, ses édifices de réunion sont des palais ; aucune ville de plaisir n'est plus somptueuse. La population élégante qui se presse dans les rues et dans les jardins de Cheltenham

N° 96. — CANAL DE GLOUCESTER.



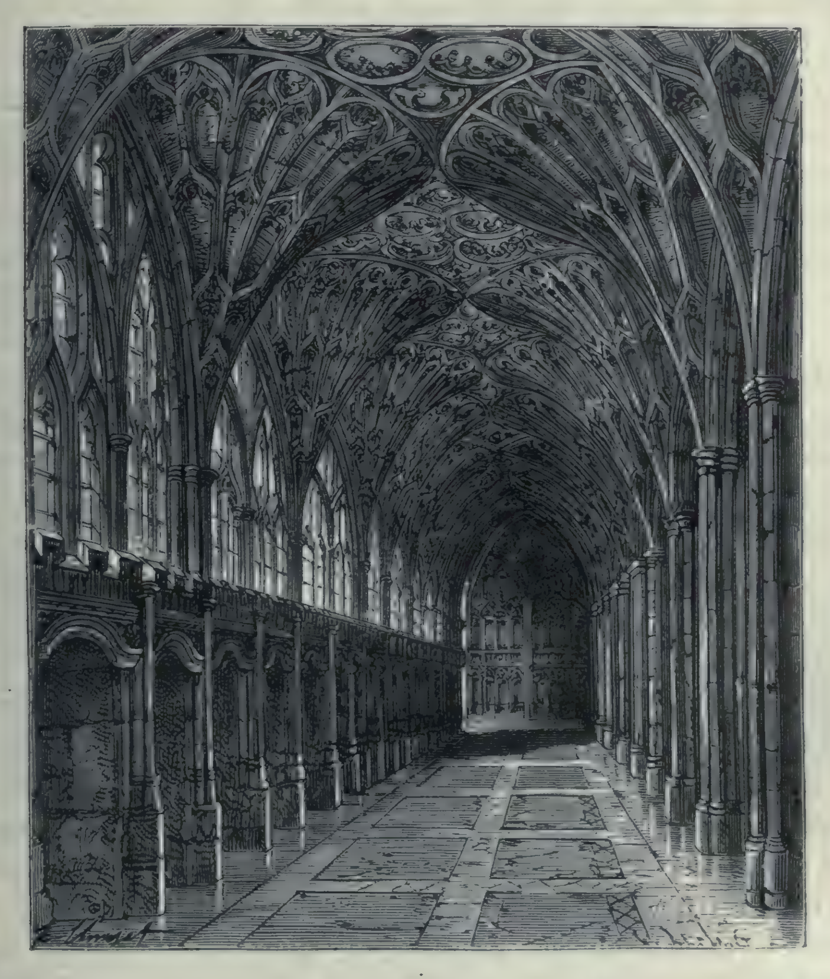
1 : 200,000

0 — 6 kil.

y est retenue par la salubrité générale du climat et par les gracieux vallons des alentours, découpés dans les roches calcaires. De toutes les grandes villes d'Angleterre, Cheltenham est celle où la mortalité est la moins forte.

Les autres villes du comté de Gloucester se trouvent, non dans le bassin de la Severn, mais dans ceux de fleuves indépendants qui vont rejoindre directement l'estuaire. De même, les villes du Herefordshire appartiennent au bassin d'un fleuve distinct, la Wye. Elles sont d'ailleurs peu nom-

breuses, et deux seulement, Hereford et Leominster, ont quelque importance. Leominster, située dans un pays montueux, est surtout un marché agricole. Hereford, très-bien placée, près de l'endroit où la rivière Wye, cessant de couler à l'est, descend directement au sud, est au point de rencontre de plusieurs chemins, à l'une des portes historiques du pays



INTÉRIEUR DU CLOÎTRE DE GLOUCESTER
Dessin de Clerget, d'après une photographie.

de Galles : cinq voies ferrées y convergent maintenant. C'est une ville fort commerçante, où l'on voit l'une des belles cathédrales de l'Angleterre, renfermant, parmi ses trésors, une grossière carte murale, qui est l'un des plus précieux documents géographiques légués par le moyen âge. Cette carte, qui servait jadis de retable à un autel de la cathédrale de Hereford, représente d'une manière informe le monde connu à cette époque, avec les races d'hommes monstrueuses dont l'imagination de nos pères

avait peuplé les régions lointaines : seulement, le dessinateur n'ayant pas toujours trouvé à l'endroit opportun une place suffisante pour y mettre ses enluminures, le singe est transporté en Norvège, le scorpion sur les bords du Rhin et l'aurochs en Provence. M. d'Avezac, auquel on doit une étude approfondie de la carte de Hereford, croit pouvoir en placer l'origine en 1314, ou du moins entre les années 1313 et 1320[1].

Le nom de Hereford n'est pas seulement célèbre dans la science, il l'est aussi dans l'histoire des arts : c'est là que naquit David Garrick et que mistress Siddons et Kemble commencèrent leur carrière dramatique[2].

Dans la péninsule qui s'allonge au sud vers l'estuaire entre la Wye et la Severn, et que ferme à la pointe un ancien retranchement de défense attribué aux Romains, ne se voient que des bourgs et des townships aux maisons éparses, comme Newland, près de la Wye; mais au-dessous des grandes forêts qui recouvraient ce territoire ont été découverts des couches de houille et des gisements de minerai qui ont fait surgir dans le pays de puissantes usines métallurgiques : c'est là le district industriel connu sous le nom de Forest of Dean; les chemins de fer s'y ramifient en mailles serrées, entre les fabriques, les villages d'ouvriers, les puits des mines.

Le bassin de l'Avon de Bristol, moins vaste que ceux des Avon de Warwick et de Salisbury, comprend néanmoins une partie considérable des comtés de Wilts, de Gloucester et de Somerset. Dans la région haute du bassin, où les mégalithes, les tombelles, les anciens camps fortifiés sont nombreux, quelques villes sans importance parsèment le plateau : Chippenham, fameuse par ses fromages, Calne, Malmesbury, où naquirent l'historien de ce nom et le philosophe Hobbes, Devizes, Westbury, Trowbridge, Frome, qui possèdent des manufactures de draps. Le flot de la population s'est porté vers la partie inférieure de la rivière, où se succèdent les deux cités de Bath, de Bristol et leurs vastes faubourgs.

Bath, la capitale du Somersetshire, est située sur les pentes douces d'une colline exposée au midi et contournée par un méandre de l'Avon. A l'est, un coteau élevé, coupé abruptement par les carriers, domine un défilé par où s'échappe la rivière pour entrer dans la plaine ; des villas, des groupes de maisons élégantes se montrent de toutes parts sur les hauteurs et dans les combes : on reconnaît à première vue une de ces villes de bains où viennent les voyageurs de plaisir, plus nombreux que les malades. Sous les Romains déjà, les *Aquae Sulis* étaient fréquentées et l'on y a trouvé plu-

[1] *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, novembre et décembre 1861.

[2] Villes du Herefordshire ayant plus de 5000 habitants en 1871 .

Hereford (municipal borough). . 18350 hab. | Leominster (municipal borough). . 5 850 hab.

sieurs pierres où la divinité *Sulis*, adorée aussi dans la Bretagne gauloise, était associée à Minerve[1]. Bath est déchue de son ancienne gloire. Au dix-huitième siècle, un roi de la mode, le « beau » Nash, avait su attirer à Bath, par les fêtes, les danses et le jeu, tout le monde élégant de l'Angleterre; mais les monuments somptueux qu'il fit construire ont un air de tristesse et d'abandon; la foule ne se presse plus sous leurs colonnades et dans les places qui les entourent. Leamington, Cheltenham, Malvern et les villes du bord de la mer ont remplacé Bath comme centre d'attrac-

N° 97. — BATH ET BRISTOL.



tion des riches baigneurs; maintenant ce sont principalement des bourgeois ayant une modeste aisance qui choisissent la capitale du Somerset comme résidence. Outre ses édifices du siècle dernier, Bath possède une belle église d'abbaye. L'industrie des draps, jadis très-prospère dans le pays, n'y existe plus, et la ville reçoit de Londres presque tout le papier marqué comme provenant des usines locales. L'enfant le plus illustre de Bath est le navigateur Parry, qui n'a encore été dépassé par aucun voyageur sur le chemin du pôle arctique. Le célèbre astronome Herschel, le

[1] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*

premier de sa dynastie, fut longtemps musicien à Bath : c'est là qu'il commença sa carrière de savant.

A l'ouest de Bath, l'Avon laisse sur sa rive droite la grande commune de Bitton et bientôt après déroule ses méandres dans la ville de Bristol, l'une des cités les plus actives de l'Angleterre. Au quatorzième siècle, Bristol le cédait à peine en importance à la capitale : lorsque le roi Édouard III fit un appel général à toutes les villes maritimes du pays pour le siège de Calais, la part qu'eut à fournir Bristol était de 24 navires, tandis que Londres avait à équiper seulement un navire de plus. Lors des grandes expéditions qui suivirent la découverte du Nouveau Monde, c'est dans le port de l'Avon que furent armés les bâtiments qui devaient cingler vers les terres inconnues. C'est de Bristol que partit en 1497 le navire *Mathias*, sur lequel Sebastiano Gabotto, Vénitien de race génoise[1], aborda la terre ferme d'Amérique, probablement le Labrador, quatorze mois avant que Christophe Colomb eût lui-même touché le rivage du continent[2]. Dans ce siècle-ci, Bristol est aussi la cité maritime d'Europe d'où le premier bateau à vapeur se soit aventuré vers le nouveau continent : en 1838, le *Great Western*, commandé par le capitaine Hosken, sortit de l'Avon et gagna sans accident le port de New-York. Toutefois, nous l'avons vu, Bristol n'est pas la ville commerciale qui a recueilli le principal bénéfice de ses tentatives : Liverpool est devenu le grand port d'armement des vapeurs transatlantiques. D'ailleurs, la déchéance relative de Bristol avait déjà commencé depuis plus d'un siècle, et les bourgeois de la ville n'avaient qu'à s'accuser des progrès que leur rivale faisait à leurs dépens. Disposant de privilèges tyranniques, déguisés, comme d'habitude, sous le nom de « libertés », ils ne permettaient aux étrangers de s'établir dans la cité qu'à titre d'inférieurs, et d'avance ils leur rendaient impossible toute initiative en les enserrant de formalités nombreuses. C'est ainsi que se perdirent peu à peu les avantages considérables donnés à Bristol par sa position exceptionnelle et par les relations acquises[3].

Néanmoins Bristol est toujours l'un des ports de commerce les plus fréquentés de la Grande-Bretagne. La rivière Avon, que le flot gonfle de 6 à 10 mètres, suivant l'époque de la marée, porte les plus grands navires jusque dans la ville, qui les reçoit en de vastes bassins, fermés à l'heure du reflux. Au commencement du siècle, un nouveau lit fut creusé à l'Avon dans toute la traversée de Bristol, et l'ancien lit, agrandi, pourvu

[1] D'Avezac, *Bulletin de la Société de Géographie.*
[2] Oscar Peschel, *Geschichte des Zeitalters der Entdeckungen.*
[3] Halley, *Atlas maritimus et commercialis.*

d'écluses, de quais, de bassins latéraux, fut changé en port, ainsi que la bouche de la rivière Frome, qui venait, au pied même de la cathédrale, mêler ses eaux à celles de l'Avon. Les bassins s'étendent en serpentant sur une longueur de 5 kilomètres environ, mais ils suffisent à peine pour recevoir tous les bâtiments qui viennent s'amarrer aux quais[1]. Les principaux objets d'importation sont les bois, qui viennent surtout de Norvège, les céréales, importées de la Russie, des pays danubiens, du Nouveau Monde, et les sucres de canne et de betterave, provenant du Brésil, de Cuba, des îles de la Sonde et de France. Bristol exporte en grande quantité les produits de sa propre industrie, sucres raffinés, cotonnades, verres, métaux ouvrés, machines, cigares, savons, cire, car si la ville n'est la première en Angleterre dans aucun genre de travaux, elle se distingue du moins par la variété de ses manufactures. Au-dessous de l'Avon et d'une partie de son bassin s'étendent des couches de houille peu épaisses, mais fournissant un combustible excellent, utilisé dans les usines et les chantiers de Bristol. La fabrication des draps, introduite par des ouvriers flamands sous le règne d'Édouard III, s'est déplacée pour se porter surtout vers Gloucester.

La cité proprement dite s'élève au nord de l'Avon, dans le comté de Gloucester, sur un sol montueux où l'on a voulu reconnaître sept collines comme à Rome; mais elle s'étend bien au delà de ses anciennes limites. Au sud, dans le comté de Somerset, elle comprend le vaste faubourg de Bedminster; elle parsème de villas le coteau qui la sépare de la commune grandissante de Westbury-upon-Trym; à l'ouest, elle s'est déjà confondue en une seule ville avec Clifton, qui était au dernier siècle un petit village de bains où les négociants de Bristol allaient se reposer de leurs travaux; maintenant l'abrupte colline qui portait quelques maisons de campagne isolées s'est couverte de constructions monumentales : l'Avon, qui passe en aval de Bristol dans une étroite gorge d'environ 5 kilomètres de longueur, est bordé de palais et d'hôtels qui le dominent du haut de la falaise; un pont suspendu d'une seule travée le franchit à la hauteur de 75 mètres au-dessus de la marée basse. Ce pont, ces châteaux de plaisance, les bosquets des environs sont, avec la cathédrale de style normand, l'église

[1] Entrées en 1877 : 8290 navires, non compris les caboteurs sur lest, jaugeant 1 038 850 tonnes.
Sorties » 4527 » » » » » 629 000 »

Mouvement total 12 817 navires, 1 667 850 tonnes.
Flottille commerciale de Bristol en 1877 : 277 navires, jaugeant 56 700 tonnes.
Valeur totale du commerce extérieur en 1876 . 188 146 025 francs.
Droits de douane acquittés » 17 138 450 »

ogivale de Saint-Mary Redcliffe, et le clocher de Saint-Stephen, élevé en 1472, les principales curiosités de Bristol. L'institut philosophique et quelques châteaux des alentours possèdent des œuvres d'art, sculptures et tableaux. William Penn, le poète Southey, le peintre Thomas Lawrence, Chatterton, sont au nombre des hommes célèbres nés à Bristol. Cette ville dispute aussi à Venise l'honneur d'avoir vu naître Sebastiano Gabotto.

La ville de Weston-super-Mare, station de bains de mer préférée par les habitants de Bristol, est l'une des mieux placées des côtes anglaises : les escarpements boisés de Worle-Hill la protègent au nord contre les vents froids; une plage de près de 2 kilomètres de largeur qui s'étend au devant de la ville est recouverte par les flots à chaque marée; au loin, vers l'occident, se montrent deux îles, Steep-holm, Flat-holm, et les côtes de Galles, tandis qu'à l'est les campagnes, admirables de verdure et de fécondité, s'élèvent doucement vers la base des collines.

Weston est la seule ville du Somerset qui soit au bord de la mer. C'est dans le petit bassin de la Brue, au milieu de la plaine que dominent au nord les Mendip-Hills, que se trouvent Shepton Mallet, le vieux bourg épiscopal de Wells, où se dresse une cathédrale ornée de belles statues, et Glastonbury, dont l'abbaye fut l'une des plus puissantes de l'Angleterre. Yeovil, célèbre dans le commerce par ses fabriques de gants, est encore sur le versant du golfe de Bristol, mais près du faîte de partage que forment les collines de Dorset. Wellington, qui donne le nom à la célèbre famille ducale de ce nom; Taunton, ville industrielle connue dans l'histoire par les assises sanglantes de Jeffreys, le juge féroce envoyé par Jacques II, sont, comme Yeovil, dans le bassin du Parret, mais non loin de la région montueuse qui sépare les deux mers. Quant à Bridgewater[1], c'est bien un port, et

[1] Villes et townships du bassin de la Severn, dans les comtés de Gloucester, de Wilts et de Somerset, ayant plus de 5000 habitants en 1871 :

COMTÉ DE GLOUCESTER.	
Bristol (municipal borough), y compris Bedminster, dans le Somerset	182 550 hab.
Cheltenham (local board)	41 900 »
Gloucester (municipal borough) .	18 350 »
Westbury-upon-Trym (township) .	13 375 »
Bitton »	10 300 »
Stroud (local board)	7 100 »
Tewkesbury (municipal borough).	5 400 »
Newland (township)	5 060 »
COMTÉ DE WILTS.	
Trowbridge (local board)	11 500 hab.
Malmesbury (parliamentary borough)	6 900 »
Chippenham (municipal borough).	6 875 hab.
Devizes » »	6 850 »
Westbury » »	6 400 »
Calne (township)	5 250 »
COMTÉ DE SOMERSET	
Bath (municipal borough)	52 550 hab.
Taunton (local board)	14 950 »
Bridgewater (municipal borough).	12 050 »
Weston-super-Mare (local board).	10 450 »
Frome » »	8 950 »
Yeovil (municipal borough). . . .	8 500 »
Shepton Mallet (township). . . .	5 150 »
Wellington (local board)	5 100 »

même un port très-commerçant, grâce à la marée qui remonte au loin dans le lit du Parret, portant des navires de 200 tonneaux[1]. Les argiles alluviales de la rivière servent à faire des briques excellentes, expédiées dans toutes les parties de l'Angleterre sous le nom de « briques de Bath ».

V

VERSANT DE LA MANCHE

DORSET, WILTS, HANTS OU HAMPSHIRE (SOUTHAMPTON), SUSSEX.

A l'est de la péninsule Cornique, le versant de la Manche ne comprend une zone de territoire d'une certaine largeur qu'à la base du faîte où naissent la Tamise, l'Avon de Bristol, l'Avon de Salisbury : en cette région, la partie de l'Angleterre dont les eaux s'écoulent vers la Manche n'a pas moins de 80 kilomètres du nord au sud. Mais à l'ouest du bassin de l'Avon méridional, le versant tourné vers la Manche se rétrécit peu à peu : il n'a que de petites rivières, puis de simples ruisseaux, et même, dans le voisinage du Pas de Calais, il n'a plus que des valleuses où les eaux coulent à la surface du sol seulement lors des grandes pluies. Cependant cette région se distingue par des traits spéciaux que lui donnent son exposition au midi, son manque d'eaux navigables et ses formations géologiques. Quelques parties de l'Angleterre méridionale ressemblent plus, par la nature de leurs roches, à la France, dont la mer les sépare, qu'à la Grande-Bretagne, à laquelle leurs assises se rattachent maintenant. Ainsi le Weald anglais et le Boulonnais français sont bien un même massif rompu en deux par les érosions de la mer[2].

A l'orient du comté de Devon, les hauteurs qui forment le faîte de partage entre la Manche et le golfe de Bristol se continuent par des coteaux calcaires peu élevés auxquels on donne le nom général de Dorset-Heights : aucune de leurs croupes n'atteint 300 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les falaises qui se dressent sur le littoral sont d'un aspect plus fier, grâce à l'escarpement de leurs parois. Elles ont aussi livré plus de trésors aux géologues, qui peuvent en voir d'un coup d'œil toutes les assises superposées. Les carrières de Lyme Regis surtout sont devenues célèbres comme sépulcres des ichthyosaures et autres gigantesques reptiles vivant à l'époque

[1] Mouvement du port de Bridgewater en 1877, non compris les caboteurs sur lest :
5499 navires, jaugeant. . . . . 310 400 tonnes.
Flottille commerciale de Bridgewater : 151 navires, jaugeant ensemble 10 720 »

[2]

Superficie des quatre comtés.	Population en 1881.	Population kilométrique.
14 181 kilomètres carrés.	1 534 000 habitants.	108 habitants.

du lias. Elles sont aussi bien connues des agronomes; les coprolithes ou guanos fossilisés que l'on y trouve contiennent une forte proportion d'acide phosphorique et constituent ainsi un engrais des plus puissants.

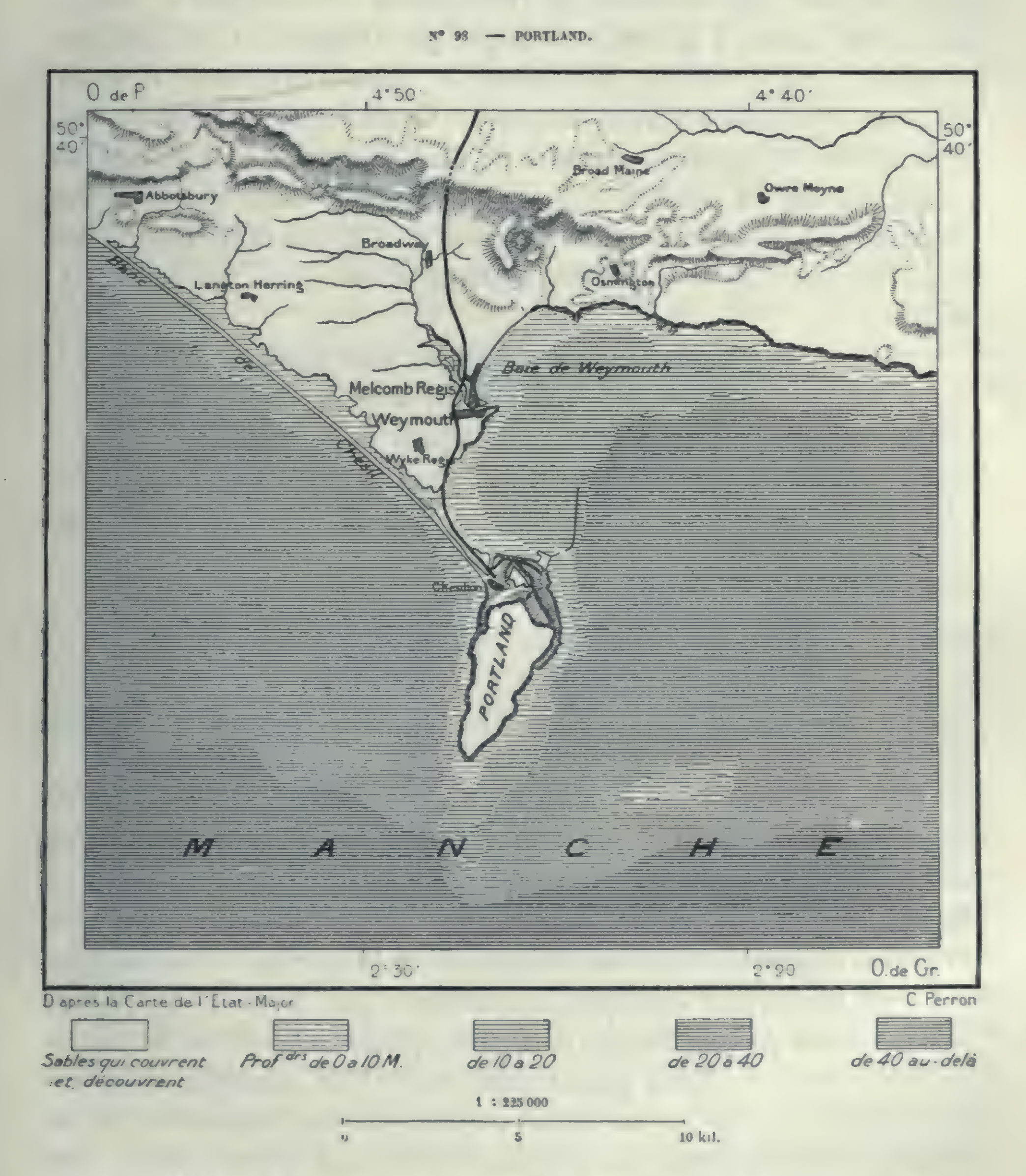
Aux roches liasiques de Lyme Regis succèdent à l'est des falaises oolithiques, se terminant en pleine mer par la colline isolée de Portland-Bill. Ce promontoire superbe, au sud duquel se prolonge en mer un plateau sous-marin, où se rencontrent des courants de marée fort dangereux, est une des presqu'îles qui se rattachent à la terre ferme de la manière la plus gracieuse. Une plage, enracinée à la base de la falaise de Burton-Castle, longe la côte en s'élargissant peu à peu et en se dirigeant au sud-est, non pas en droite ligne, mais suivant une courbe légèrement infléchie, dont la concavité est tournée vers la haute mer. Cette plage, connue sous le nom de Chesil-Bank, masque toutes les irrégularités de la côte intérieure : les petites baies qu'avait autrefois creusées le flot de l'Océan ont été changées en étangs, puis comblées en tout ou en partie par les éboulis des rochers et les alluvions des ruisseaux : un marigot de plus de 16 kilomètres de longueur sépare la levée de la côte du Dorsetshire et verse directement dans la baie de Portland l'excédant de ses eaux. Sa régularité singulière ne consiste pas seulement dans la pureté frappante de sa forme, mais aussi dans la distribution des matériaux qui la composent. De l'ouest à l'est, la plage se change en grève par degrés insensibles ; au sable succèdent les graviers, puis les cailloux, puis les galets, et ceux-ci augmentent de grosseur dans le voisinage du promontoire de Portland. Les pêcheurs du littoral répètent volontiers que, débarquant par une nuit noire sur un point quelconque de la grève, ils reconnaîtront immédiatement aux dimensions des pierres l'endroit précis où ils se trouvent. Les sables et les blocs ont été triés, pour ainsi dire, par le courant de marée qui vient heurter le littoral : sa force se mesure au poids des matériaux qu'il a transportés [1].

L'île de Portland, car tel est le nom qu'on lui donne malgré sa forme péninsulaire, est riche en débris organiques de provenance marine et l'on y voit les restes, maintenant changés en silice, d'une forêt qui croissait sur les roches oolithiques émergées. Il est probable que nul des fossiles contenus dans les assises de Portland n'échappera aux regards de l'homme, car il est peu de rochers qui soient plus activement exploités. Les couches supérieures sont employées pour faire de la chaux ; celles qui sont au-dessous, d'une couleur plus blanche, servent à la construction des édifices : quelques-uns des principaux monuments de Londres sont

[1] Prestwich, *Institution of Civil Engineers*, feb. 2, 1875. — Kinahan, *Quarterly Journal of Geological Society*, feb. 1, 1877.

en pierre de Portland. Récemment, les roches extraites de la carrière ont été employées surtout à l'œuvre prodigieuse entreprise au pied même de la colline, l'endiguement de la rade qui s'étend au nord de la péninsule. Ce travail, projeté dès la fin du siècle dernier, mais commencé seule-

N° 98 — PORTLAND.



ment en 1844, avait pour but principal d'opposer au Cherbourg français un Cherbourg anglais, plus puissant encore. L'énorme brise-lames, le plus grand qui existe dans le monde, comprend environ 6 millions de mètres cubes et protège contre les vents un golfe de 2690 hectares, dont 520 offrant en moyenne une profondeur de plus de 9 mètres, où peu-

vent mouiller, sur un excellent fond d'argile, les plus gros vaisseaux de guerre. Le brise-lames, interrompu par une entrée de 120 mètres, où passent les navires quand souffle le vent du nord, se compose de deux parties : un môle de 575 mètres, qui sert de promenade aux habitants de la presqu'île, et une jetée insulaire de 1890 mètres : le rempart de pierres, large de 90 mètres à la base, est baigné par 18 mètres d'eau. Des forts cuirassés, armés de tous les engins de défense récemment inventés, défendent l'extrémité de la jetée et sa porte méridionale ; en outre, du haut de la colline, la puissante citadelle de Vern domine la rade et tous ses abords. Ce sont des condamnés qui ont construit la digue et les forts de Portland : comme tant de grands travaux de l'Égypte et de Rome, cette œuvre colossale de l'Angleterre moderne a été faite par des mains esclaves [1].

Si le labeur de l'homme est assez puissant pour modifier l'aspect de la nature et pour rompre la force de la mer à l'entrée des golfes, que sont ces efforts d'un jour en comparaison des lentes, mais incessantes érosions accomplies par les météores pendant les périodes géologiques ! Au nord de l'île de Portland et des roches oolithiques du littoral se sont déposées des assises crétacées qui vont rejoindre au nord-est la « plaine » de Salisbury. Cette plaine est en réalité un plateau de craie, se relevant çà et là en coteaux aux pentes faciles et entaillé sur tout son pourtour par d'étroites et pittoresques vallées. L'ensemble du paysage est uniforme et tranquille : on croirait que les traits en changent à peine pendant la durée des âges, et pourtant les géologues y trouvent les vestiges d'énormes assises que les eaux ont dissoutes et emportées dans la mer. De vastes étendues de roches crayeuses portent à leur surface des couches de silex de plus d'un mètre d'épaisseur, reste de strates épaisses dont toute la partie calcaire a disparu sous l'action des eaux [2]. Ailleurs, le sol est parsemé de gros blocs de pierre, fragments de collines éocènes qu'un long travail d'érosion a rasées : ces blocs épars sont appelés d'ordinaire *grey wethers* ou « béliers gris », à cause de leur couleur et de leur apparence quand on les voit de loin ; mais on leur donne aussi le nom tout à fait impropre de pierres « druidiques », parce que les matériaux employés pour la construction des mégalithes de Stonehenge sont précisément des blocs de cette nature. Vers le milieu du siècle, ces pierres éparses et les monuments érigés par les aborigènes étaient, loin des villes et des villages, les seuls objets contrastant avec la verdure uniforme des pâtis. Maintenant, la plaine, que par-

[1] Frais d'établissement de la digue : 26 175 000 francs.
[2] Ramsay, *Physical Geology and Geography of Great Britain.*

couraient seulement les brebis, est envahie de tous les côtés par la charrue et transformée en terrains de culture.

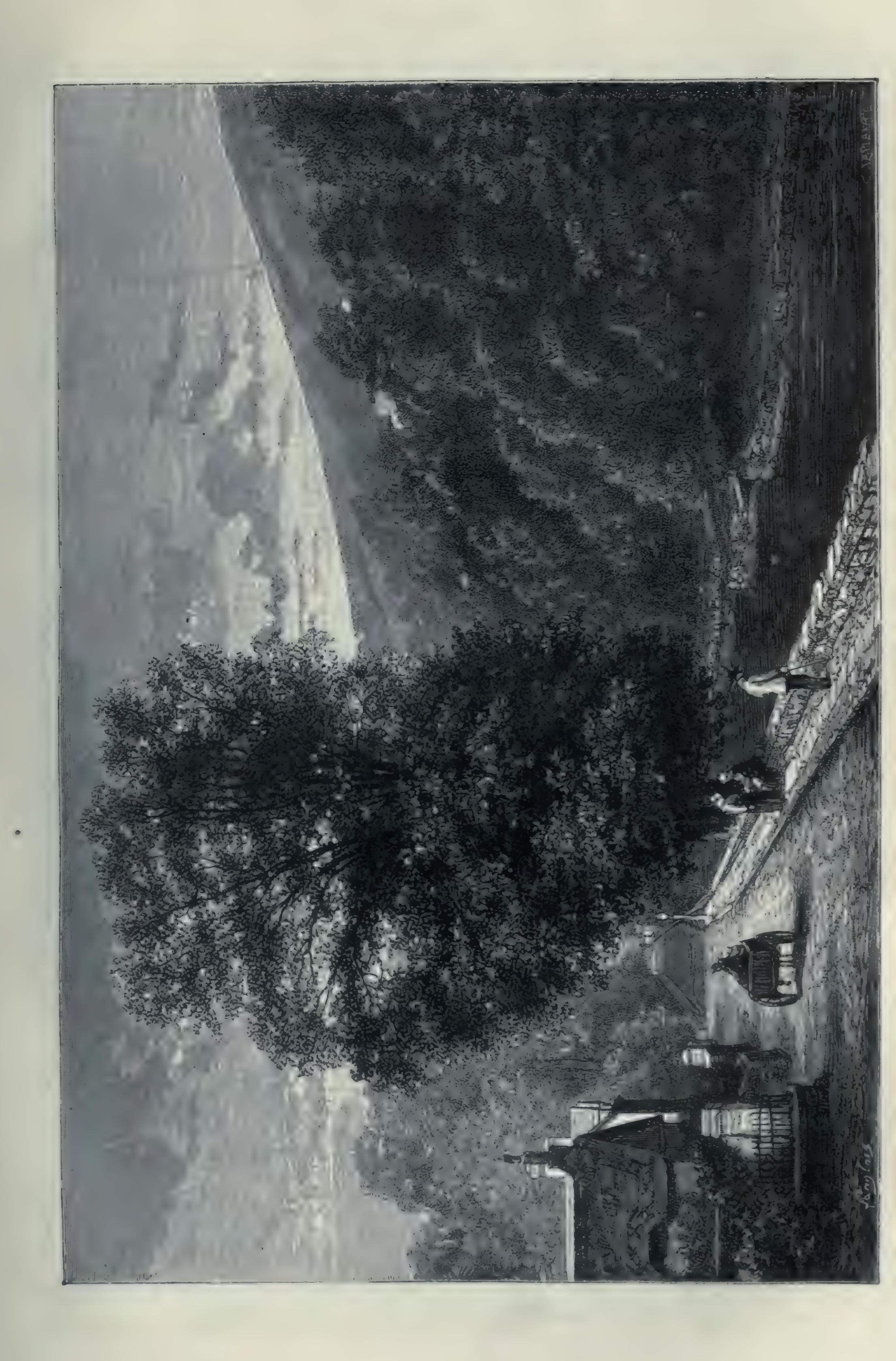
La zone de roches crétacées, dont la plaine de Salisbury fait partie, limite au nord une île de formations éocènes qui borde le littoral de la Manche sur une longueur d'environ 150 kilomètres et qui s'étendait autrefois à une assez grande distance au dehors de la ligne actuelle du rivage. L'île de Wight était comprise, pour toute sa partie septentrionale, dans cet ensemble de dépôts éocènes. Le vieux nom celtique de l'île, Guith, signifie, dit-on, la « Séparée », et la forme des côtes raconte en effet distinctement que l'île appartint à la grande terre. Les rives du fragment détaché sont restées presque parallèles à celles de la côte anglaise voisine : à l'ouest le détroit du Solent, à l'est celui de Spithead, se prolongent entre des rivages qui suivent les mêmes inflexions ; on dirait que Wight est simplement un morceau de l'Angleterre qui se serait déplacé vers le sud. Mais si l'assise de terrains éocènes du nord de Wight a disparu pour faire place aux eaux du détroit, les roches crétacées qui forment l'épine dorsale de l'île, et qui se rattachaient autrefois à l'ouest aux collines de Purbeck, ont énergiquement résisté à l'érosion. Dans l'intérieur même de Wight elles ont été dissoutes en maints endroits par les eaux courantes et de larges portes s'ouvrent entre les collines, pareilles aux fragments d'un rempart battu en brèche ; mais les massifs extrêmes font saillie aux deux angles, oriental et occidental, du grand quadrilatère ; même le promontoire de l'ouest, terminé par un mur presque vertical de 156 mètres de hauteur, se continue en mer par des « Aiguilles » (*Needles*), qui, se détachant en blanc sur le fond glauque de la mer, ressemblent à une flottille de bâtiments à voiles. Les tempêtes du large, qui les assiègent, en font tomber de temps en temps quelques blocs ; en 1764, une des falaises isolées, connue sous le nom de « femme de Loth », s'écroula pendant un orage. Ces rocs superbes, qui correspondent aux falaises presque insulaires de Purbeck, situées à 25 kilomètres à l'ouest, sont peut-être ceux dont l'image est peinte dans les souvenirs du plus grand nombre de voyageurs, car c'est en les perdant de vue que les passagers de milliers de navires voient l'Europe elle-même disparaître sous l'horizon. La partie méridionale de l'île de Wight est une des régions de l'Angleterre les plus riches en sites pittoresques. Le plus haut sommet, Saint-Catherine's Beacon, se dresse précisément à l'angle du sud, assez haut pour commander un immense horizon, s'étendant de Portland-Bill à Beachy-Head et comprenant au sud presque toute la largeur de la Manche, avec ses innombrables navires : parfois même, on peut distinguer les vagues linéaments des promontoires du

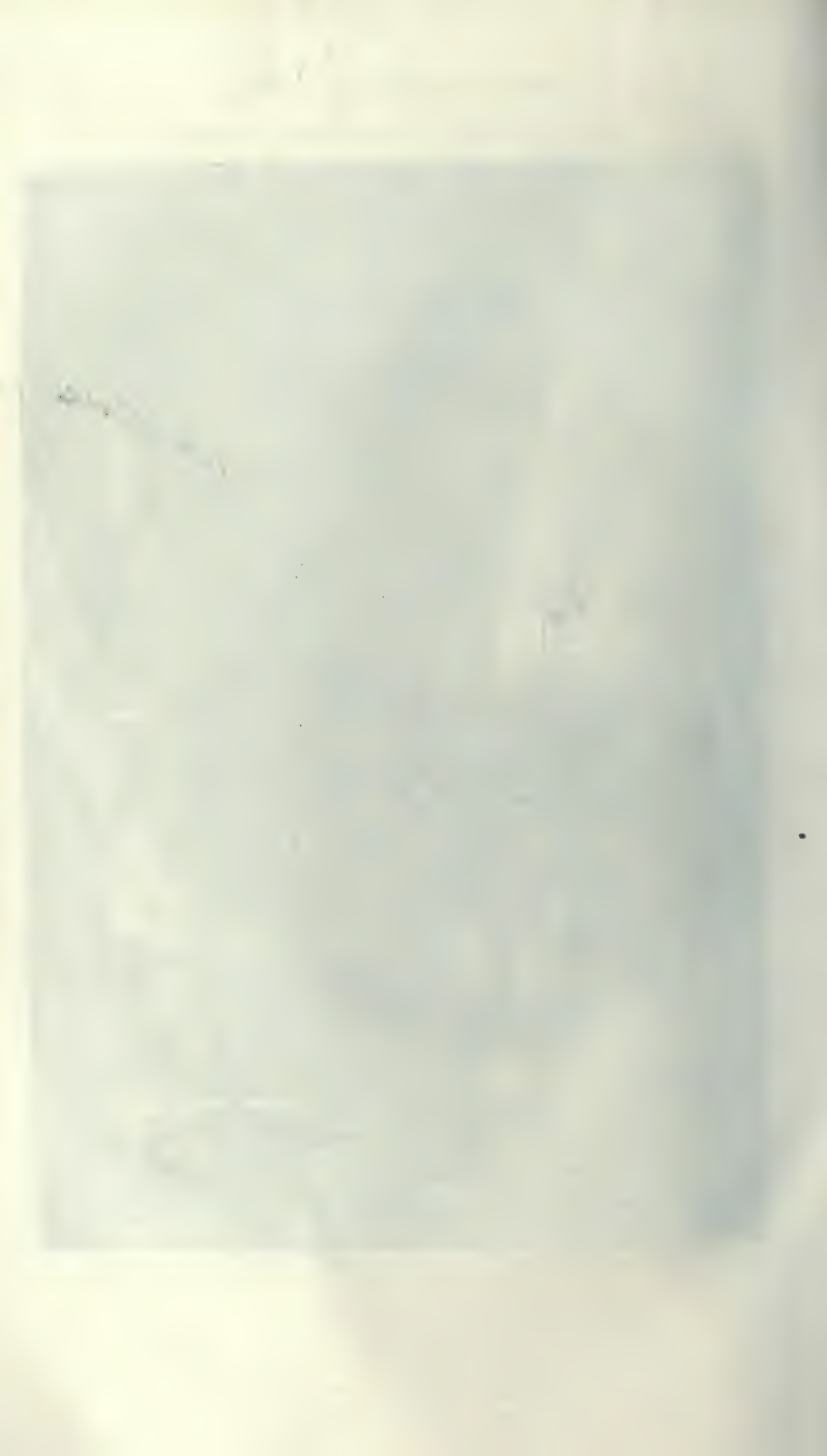
Cotentin. A l'est de la borne angulaire de Saint-Catherine, la côte est abruptement coupée, mais à sa base s'étend une lisière assez large de terres éboulées, formant comme un immense espalier, de 10 kilomètres de longueur. Cette bande inégale de terrains, connue sous le nom d'Undercliff, est parfaitement abritée des vents du nord, et les myrtes, les géraniums et autres plantes délicates y passent l'hiver en plein air : de nombreux villages, dont Ventnor est le plus important, s'y sont établis pour recevoir les malades qui ont besoin d'un climat plus doux que celui du reste de l'Angleterre[1]. La formation de ces grands éboulis s'explique par la nature du sol : la base des falaises se compose de sables et de marnes qui se délitent facilement; l'eau de pluie et les sources les ayant déblayés en partie, la roche supérieure s'est écroulée en énormes fragments, et ce sont ces débris qui forment maintenant les coteaux de l'Undercliff et qui protègent la roche comme un brise-lames contre l'attaque de la mer. Cependant quelques écroulements ont encore lieu de temps en temps : en 1799 une masse de roche portant une ferme et 40 hectares de terrain de grès s'affaissa tout à coup; en 1810, en 1818, tombèrent d'autres falaises. Les étroits ravins, ou plutôt les entailles que les eaux ont faites dans la roche, ont reçu le nom de *chines*. Jadis elles étaient presque inaccessibles; maintenant des rampes, des escaliers, même des routes carrossables ont facilité l'accès de la plupart d'entre elles aux visiteurs en quête de beaux spectacles.

L'île de Wight, moins grande de moitié que l'île d'Anglesey[2], a pris dans l'histoire moderne de l'Angleterre une place beaucoup plus considérable. Elle n'est pas réunie à la terre ferme comme l'île galloise : la largeur du bras de mer, qui est de 2800 mètres à l'endroit le plus resserré, et la profondeur de l'eau, qui est de 22 mètres à l'entrée du Solent, n'ont pas encore permis la construction d'un pont, que d'ailleurs il faudrait tendre à une très-grande hauteur au-dessus des eaux pour laisser passer les bâtiments avec leur voilure. Mais on a pensé à creuser un tunnel de 5 kilomètres entre l'île et la terre ferme, et déjà des travaux préliminaires ont été faits en vue de cette entreprise. Du reste, si le détroit ne peut être encore traversé à pied sec comme celui de Menai, il en est peu où la navigation soit plus active. Il forme comme une immense rade, bien abritée de la plupart des vents, et se ramifie au nord, dans l'intérieur du Hampshire, en un long et profond estuaire qui est devenu le principal avant-port de Londres sur la côte méridionale de l'Angleterre. Cet estuaire, Southampton-Water,

[1] James Thorne, *The Land we live in*

[2] Superficie de l'île de Wight : 34 965 hectares.





offre aux navigateurs, comme la rade du Havre, l'avantage d'une marée plus durable que celle des ports du littoral. Le flux pénètre d'abord dans l'estuaire par le détroit du Solent, puis bientôt après une autre marée, qui a fait le tour de l'île de Wight, arrive par la rade de Spithead et soutient le flot qui tendrait à descendre : la mer reste plus longtemps étale. Mais un grand port de commerce n'est pas seul à profiter de l'excellent abri



N° 99. — ILE DE WIGHT.

C. Perron

Profondeurs en Mètres: De 0 à 10 — de 10 à 20 — de 20 à 40 — de 40 au-delà

1 : 420 000

0 — 10 kil.

fourni par l'île de Wight : le port militaire le mieux défendu des Iles Britanniques, Portsmouth, s'est placé près de l'entrée du Spithead, sur des terres, jadis à demi noyées, qui se trouvent en avant du véritable rivage : de ses îlots boueux, à demi masqués au sud par la pointe orientale de l'île de Wight, il surveille la côte française.

L'importance de premier ordre que la rade, l'estuaire et les ports donnent à cette partie du littoral anglais a contribué, avec la beauté des sites et la douceur du climat, à faire de cette contrée une de celles où la popu-

lation se porte avec ardeur et où surgissent en même temps les villes de travail et les châteaux de plaisance. Pourtant une grande partie de l'espace compris entre Southampton-Water et le cours de l'Avon de Salisbury est encore occupée par de grands bois de chasse presque inhabités. Les historiens racontent que cet espace de 26 000 hectares, appelé maintenant *New*

N° 100. — SOUTHAMPTON-WATER.



Forest ou « Forêt Nouvelle », était jadis une vaste campagne et que plus de vingt villages y contenaient une population nombreuse : Guillaume le Conquérant, voulant en faire un parc pour y chasser le sanglier et le cerf, expulsa les habitants, démolit leurs demeures, ravagea les cultures. Toutefois il est probable que le dépeuplement dont parlent les chroniqueurs n'eut pas grande importance, car les graviers et les argiles de cette contrée sont un sol des plus ingrats, et de tout temps ont dû être laissés presque en entier à l'état de nature. Il y a huit siècles, ce territoire de bois contenait

peut-être plus de clairières et de groupes d'habitations qu'il n'en renferme de nos jours, mais on peut douter qu'elle fût une terre de culture proprement dite[1].

A l'orient des terres boueuses où s'est bâtie Portsmouth, la côte s'avance en péninsule émoussée, puis se rapproche peu à peu de la chaîne des roches crétacées connues sous le nom de South-Downs. A l'est de Brighton, les falaises viennent de nouveau border la mer, qui en ronge la base, et se terminent brusquement au promontoire de Beachy-Head. La chaîne des South-Downs, dont l'herbe, courte et savoureuse, nourrit une race particulière de brebis, très-appréciée par les éleveurs, n'offre plus maintenant que des scènes champêtres : ce fut autrefois un pays de guerres incessantes, à en juger par les fortifications que l'on rencontre sur la plupart des hautes croupes et des buttes isolées. Le plus fameux de ces retranchements, qui se voit dans le voisinage immédiat de Brighton, est le « Mur du Pauvre Homme » (*Poor Man's Dyke*), enceinte de près de 2 kilomètres de tour dominant de trois côtés de brusques précipices. L'ensemble de ces fortifications était jadis attribué aux puissances infernales : c'était le *Devil's Dyke* ou le « Rempart du Diable ».

La chaîne des South-Downs forme avec celle des North-Downs, qui limite au sud la vallée de la Tamise, une grande enceinte semi-circulaire enfermant des roches de formation plus ancienne, mais également de l'époque crétacée, que l'on appelle le Weald ou la « Forêt » par excellence, bien que de nos jours elles soient déboisées, ou du moins ne présentent que des bouquets d'arbres épars : lors de l'invasion des Normands, la grande forêt d'Andred ou Andredes recouvrait encore en entier la région du Weald ; elle a été réduite en charbon pour l'exploitation de mines de fer, actuellement abandonnées. Les diverses strates de cette contrée, argileuses, sablonneuses, calcaires, représentent probablement ce que furent jadis le delta et les lagons marécageux d'un fleuve comparable par la masse de ses eaux au Gange ou au Mississippi. Les alluvions de ce cours d'eau, consolidées en roches, ont reçu en quantités prodigieuses les débris de plantes terrestres, de marsupiaux, de reptiles terrestres et amphibies, mêlés aux restes des poissons, des tortues, des coquillages d'eau douce : c'est au sud de cet ancien delta, non loin de Lewes, dans les roches de Tilgate-Forest, que madame Mantell découvrit le premier squelette connu du fameux reptile herbivore l'iguanodon. Récemment une entreprise purement scientifique a été commencée dans le Weald pour

[1] Ramsay, *Physical Geology and Geography of Great Britain.*

l'exploration des couches profondes qui se succèdent jusqu'à 600 mètres au-dessous de la surface. Les assises du trias ont été dépassées.

La chaîne des North-Downs, qui limite au nord et à l'est la région du Weald, se termine sur la mer par les falaises de Folkstone et de Douvres, et son prolongement naturel irait rejoindre les collines françaises à l'orient du Pas de Calais. Toute cette partie de la côte d'Angleterre est entamée par les flots et recule incessamment. En maints endroits, le sentier qui longe

N° 101 — ROMNEY-MARSH.



Profondeurs de 0 *à* 10 *m.* *de* 10 *m. et au delà.*

1 : 350 000

0 — 10 kil

le bord supérieur des rochers s'arrête brusquement, à l'arête même du précipice : le pan de craie sur lequel il passait s'étant écroulé, les piétons frayent peu à peu un nouveau chemin dans l'herbe des pâturages. C'est vers le Pas de Calais surtout que les falaises sont menacées de destruction. D'après Beete Jukes, Shakespeare's Cliff, qui se dresse immédiatement à l'ouest de Douvres, aurait été érodé de près de 2 kilomètres, ainsi que les rochers voisins, depuis l'époque où Jules César débarqua dans la contrée[1];

[1] *School Manual of Geology.*

les chroniques racontent de grands écroulements qui secouèrent la ville de Douvres et firent trembler au loin tout le pays. Pour sauvegarder une de ces falaises, dans laquelle un chemin de fer passe en galerie souterraine, on a même dû l'appuyer du côté du large par un énorme brise-lames en faisant sauter les assises supérieures du rocher. Lors de l'explosion, une masse de pierre, évaluée à un million de tonnes, s'écroula dans la mer et y forma un banc de 7 à 8 hectares de superficie, sur lequel vient se rompre la force des vagues.

Tandis que le flot travaille à la démolition des falaises de Douvres et de Hastings, il accomplit une œuvre géologique inverse entre les deux côtes rocheuses. Une plaine marécageuse, de forme triangulaire, s'avance en dehors de la côte rocheuse du Weald, et va se terminer en mer à la pointe de Dungeness. Nulle part on ne peut voir un plus étonnant exemple de l'influence des marées sur la forme des rivages. Si la Manche et la mer du Nord ne communiquaient pas ensemble par le Pas de Calais, cette plaine basse, dite Romney-Marsh, du nom d'un bourg voisin, ne se serait jamais formée : elle doit son origine à l'arrêt du courant de marée qui vient directement de l'Atlantique et que rencontre, précisément à la même heure, une autre intumescence de l'eau, se propageant de la mer du Nord. Les débris siliceux arrachés par le flot à la base des falaises crayeuses de Hastings ne peuvent dépasser ce point de neutralisation des marées : ils s'arrêtent le long des rivages du Romney-Marsh et la prolongent continuellement en mer. L'accroissement graduel de la pointe de Dungeness est d'environ un mètre et demi par an.

Dans la partie méridionale de l'Angleterre qui s'étend de la péninsule Cornique au Pas de Calais, il n'y a point de grandes villes se développant d'une manière indépendante : Southampton, Portsmouth, Brighton vivent, à des titres différents, sous l'influence immédiate de Londres : réduites à leurs seules ressources, elles n'auraient qu'une importance toute secondaire.

Bridport, la ville la plus occidentale du comté de Dorset, située près de la mer, à la bouche d'un simple ruisseau, le Brit, fut, dit-on, l'une des villes populeuses de l'Angleterre méridionale; mais son petit havre ne peut recevoir que des navires d'un faible tonnage. Weymouth, bâtie aussi à l'issue d'une vallée de ruisseau, mais au bord de l'admirable baie de Portland, a passé, comme Bridport, par une longue période de décadence; mais ses plages, des plus agréables pour les baigneurs, la beauté des sites environnants, les grands travaux de la digue de Portland et les avantages que

la baie, désormais abritée, assure au commerce, ne pouvaient manquer d'attirer la population vers Weymouth, vers son faubourg aristocratique de Melcombe Regis et vers sa voisine Portland, située à la racine du brise-lames[1].

Dorchester, la capitale du comté de Dorset, est une ville qui portait jadis le nom celtique de Durnovaria et dont les Romains firent une cité fortifiée : on y voit encore quelques vestiges de constructions antiques, des campements d'origine inconnue, et tout près, à Maumbury, l'amphithéâtre romain le mieux conservé de l'Angleterre; il pourrait encore servir aux représentations en plein air, et au commencement du siècle dernier, en 1705, une femme y fut étranglée et brûlée devant la foule. Dorchester, qui est éloignée de la mer et dont la rivière n'est pas navigable, n'est point un centre de commerce ni d'industrie; elle est moins importante que la ville maritime de Poole, bâtie sur une péninsule basse, au bord de l'estuaire parfaitement abrité où se jette la Frome ou rivière de Dorchester. Ce port s'occupait jadis de l'armement pour la pêche de Terre-Neuve ; maintenant il reçoit principalement les petits navires de cabotage, des embarcations de pêche qui vont exploiter les bancs d'huîtres du voisinage, et l'on y charge de nombreux bateaux de l'argile à poterie extraite des assises de Purbeck, dans la péninsule de formation crétacée qui s'avance au sud de l'estuaire[2]. Au nord de Poole, la Stour, née dans les collines de Dorset, près de Sherborne, passe devant la ville de Wimborne, pour aller rejoindre l'Avon à quelques kilomètres en aval et se mêler avec cette rivière aux eaux d'une baie. La ville de Christchurch, obstruée de bancs de sable, située à l'embouchure des deux cours d'eau réunis, appartient au comté de Hants, de même que la petite ville de bains, Bournemouth, bordant la plage à l'ouest de la baie.

Salisbury, la capitale du Wiltshire, n'est qu'une petite ville, pourtant fort bien située à la jonction de l'Avon et de deux autres rivières dont l'eau pure se divise en de nombreux canaux serpentant sur un lit d'herbes flottantes. L'ancienne ville, connue sous le nom d'Old Sarum, était à 2 kilomètres plus au nord, sur un coteau, et lorsqu'elle eût été complètement abandonnée, la tradition voulait encore que l'unique famille, fermière des terrains où s'étaient élevées les constructions, fût représentée au parlement : Old Sarum, qui n'existait plus, envoyait deux députés à la chambre des communes, alors que de grandes cités modernes n'avaient pas encore le

[1] Mouvement du port de Weymouth en 1877, sans les caboteurs sur lest :
1099 navires, jaugeant. . . . . 104 900 tonnes.

[2] Mouvement du port de Poole en 1877, sans les caboteurs sur lest :
1558 navires, jaugeant . . . . 131 200 »

droit d'en nommer : l'élection avait lieu sous un arbre. Encore en 1840 New Sarum ou Salisbury n'était qu'une ville pauvre dont beaucoup de maisons étaient couvertes de chaume; elle s'est embellie dans ces derniers temps, mais tous ses édifices sont rejetés dans l'ombre par la cathédrale, le plus bel édifice ogival de l'Angleterre : de tous les monuments religieux de la contrée, c'est le seul qui ne soit l'œuvre que d'une époque. Il a été construit en partie avec les débris de la cathédrale d'Old Sarum,



CATHÉDRALE DE SALISBURY.

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

en trente-huit années, de 1220 à 1258, et probablement en entier tel que l'architecte l'a conçu, dans le plus pur style lancéolé. La tour, il est vrai, plus haute que tout autre édifice de la Grande-Bretagne, puisqu'elle se dresse à 130 mètres, a été bâtie un siècle après la nef, mais elle ne l'a point défigurée. Le vaisseau de l'église, récemment remis dans l'état où il se trouvait avant d'avoir été dépouillé de ses ornements par les puritains, est aussi d'un noble aspect; le cloître, le plus complet, le plus vaste des cloîtres anglais, est admirable, ainsi que la salle du chapitre.

dont la voûte est soutenue par un seul fût, épanouissant son chapiteau comme une couronne de palmier[1]. Le Blackmore-Museum, fort riche en antiquités locales, contient en outre la collection de MM. Squier et Davis, de valeur capitale pour les études américaines.

Le plus remarquable monument de l'époque préhistorique se trouve aussi dans la « plaine » de Salisbury, à 16 kilomètres au nord de la ville, près d'Amesbury : c'est la grande enceinte de piliers et de blocs superposés appelée Stonehenge ou « Pierres Pendantes » et jadis connue sous le nom de « Danse des Géants[2] ». Le sol sur lequel elle repose a été souvent fouillé et l'on y a trouvé des poteries romaines et bretonnes. Plus de cent trente roches, les unes éparses, les autres encore disposées en deux cercles concentriques enfermant deux ovales, sont les débris de ce qui fut peut-être un temple à une époque inconnue : un des blocs a 8 mètres de circonférence. Les pierres de Stonehenge diffèrent de la plupart des autres mégalithes par ce fait qu'elles ont été taillées et équarries au moyen d'instruments. Les gros blocs, en grès, proviennent de la contrée même, tandis que les petites pierres du cercle intérieur, formées d'une autre roche, semblent avoir été apportées du Devonshire. De nombreuses buttes funéraires en forme de cloches parsèment la plaine environnante. On a donné à l'un des anciens ouvrages fortifiés le nom de « camp de Vespasien » et dans le voisinage se voient les restes d'un champ de courses[3].

Outre Salisbury, le Wiltshire n'a que deux villes dans le bassin de l'Avon méridional, et toutes les deux situées sur l'affluent Wily : ce sont Warminster et Wilton, qui a donné son nom au comté[4]. Les fromages de la contrée ont une grande réputation. Aux foires de Britford, on voit parfois 80 000 ou même 100 000 moutons.

Deux rivières, qui sont elles-mêmes des estuaires à leur embouchure, se rejoignent dans le golfe de Southampton-Water et par leur confluent forment la péninsule sur laquelle est bâtie la cité de Southampton : la ville

[1] Amédée Pichot, *L'Irlande et le Pays de Galles.*

[2] Thomas Wright, *The Celt, the Roman and the Saxon.*

[3] Rich. Colt Hoare, *History of Wiltshire.*

[4] Villes et townships du versant de la Manche dans les comtés de Dorset et de Wilts ayant plus de 5000 habitants en 1871 :

DORSETSHIRE.	
Weymouth et Melcombe Regis (municipal borough)	13 250 hab.
Poole	10 100 »
Portland (local board)	9 900 »
Bridport (municipal borough)	7 650 »
Dorchester » »	6 900 »
Sherborne (local board)	5 550 hab.
Wimborne (township)	5 000 »
WILTSHIRE.	
Salisbury and New Sarum (municipal borough)	12 900 hab.
Wilton (parliamentary borough)	8 850 »
Warminster (local board)	5 800 »

romaine de Clausentum était à l'est, sur la rive gauche de l'Itchin, là où se trouve aujourd'hui le bourg de Bittern[1]. La rivière de l'ouest, le Test ou Anton, passe près d'Andover. Celle de l'est, l'Itchin, baigne le pied d'un coteau qui porte une ville antique et illustre, Winchester : à l'époque bre-

N° 102. — SALISBURY ET STONEHENGE.



tonne, elle avait reçu le nom de Caer Gwent ou « Cité Blanche », peut-être en témoignage de sa prééminence ; dans le siècle qui précéda l'arrivée des Romains, elle fut une ville des Belges immigrés : d'où son nom latin de Venta Belgarum. Du temps des Saxons, elle devint capitale de l'Angleterre,

[1] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*

après avoir été celle du royaume de Wessex ou de la « Saxe occidentale », et malgré les sièges et les dévastations, elle garda son titre jusqu'au douzième siècle. Encore longtemps après, elle fut considérée comme une sorte de ville sainte : des parlements s'y réunirent et des rois y furent couronnés. La cathédrale, le principal édifice de Winchester qui rappelle les temps de l'ancienne suprématie, a été bâtie et rebâtie à diverses époques, et l'on y voit des fragments de toutes les architectures qui se sont succédé, du style normand primitif à l'ogive de la dernière période. La fenêtre de la façade occidentale occupe plus des deux tiers de la hauteur du superbe monument et la lumière qui passe à travers les vitraux éclaire un grand nombre de pierres tombales, dont plusieurs sont probablement celles de rois saxons et normands. Le collège de Winchester, le plus ancien de l'Angleterre, puisqu'il date de l'année 1387, est aussi un monument du moyen âge, moins par l'architecture que par les traditions suivies dans la direction et l'enseignement des élèves.

Southampton occupe, entre ses deux estuaires, une position si heureuse qu'elle a pris naturellement une importance considérable depuis que l'Angleterre est entrée en relations suivies de commerce avec le continent. Des réfugiés flamands, chassés de leur patrie par les persécutions, lui apportèrent au seizième siècle diverses industries, notamment la fabrication de certaines étoffes de laine; mais cette industrie était perdue au siècle dernier; l'évènement qui fit de Southampton ce qu'elle est de nos jours est la construction du chemin de fer de Londres. Située à deux heures de la métropole, Southampton présentait les plus grands avantages pour servir de port d'embarquement aux voyageurs de Londres qui se dirigent vers le Nouveau Monde ou l'extrême Orient : le détour par la Tamise et le Pas de Calais est évité à tous ceux qui prennent la voie de Southampton. Cette ville était donc désignée d'avance comme lieu de rendez-vous de paquebots transatlantiques; les vastes docks, creusés à côté les uns des autres à l'extrémité de la péninsule du confluent, sont toujours remplis de bateaux à vapeur : sur la rade, dans les bassins, sur les rivières, le mouvement de la navigation est incessant[1]. Le continuel va-et-vient des voyageurs, l'expédition des marchandises, la construction et la réparation des navires ont donné aussi à la ville une importance réelle comme lieu d'in-

[1] Mouvement du port de Southampton en 1877, non compris les caboteurs sur lest :

Entrées	4808 navires, jaugeant	1 088 580 tonnes.
Sorties	4867 » »	1 943 680 »

Valeur du commerce extérieur de Southampton en 1876 : 435 719 350 francs.

Flotte commerciale de Southampton en 1877 : 306 navires, jaugeant ensemble 68 370 tonnes (84 bateaux à vapeur de 33 385 tonnes).

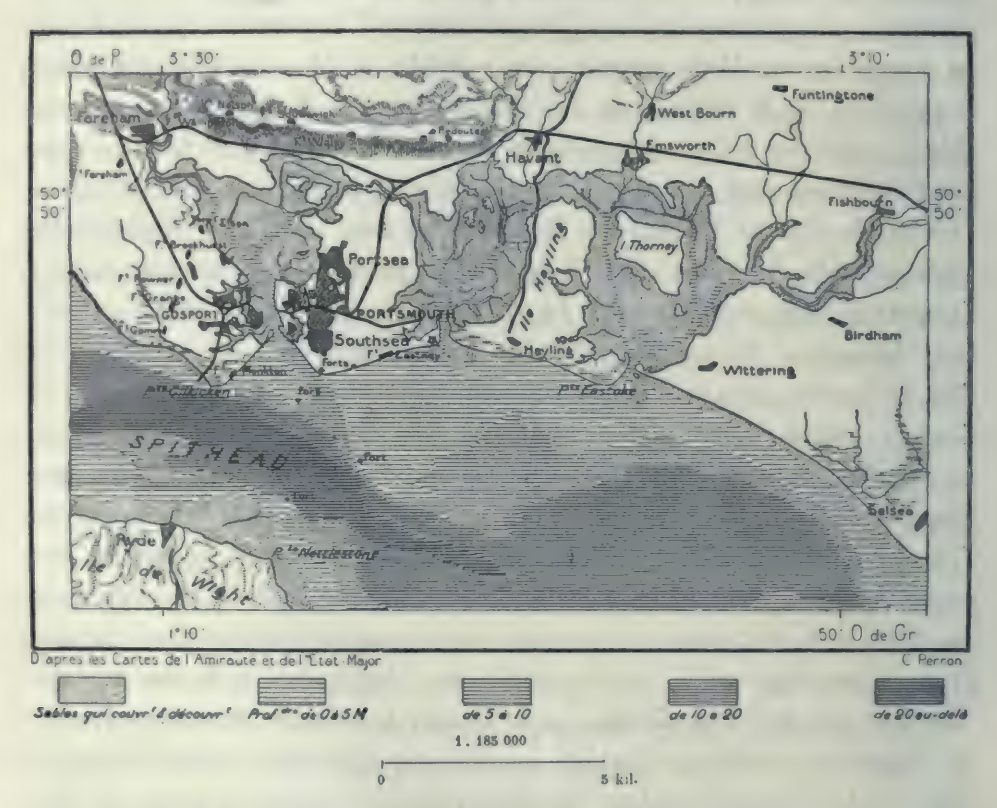
dustrie, et de nouveaux quartiers s'étendent au nord vers la commune de Shirley et d'autres villages grandissants. C'est à Southampton, dans l'*Ordnance Office*, que se grave la carte des Iles Britanniques, dont plusieurs milliers de feuilles, à diverses échelles, du 500e pour les grandes villes au 63 360e pour l'ensemble du pays, ont été déjà publiées. Ce monument géographique doit être prochainement terminé, mais pareille œuvre est toujours à refaire : d'elle-même, la nature varie sans cesse et l'homme en change constamment l'aspect par ses travaux.

Les campagnes qui bordent la rive orientale de Southampton-Water sont parmi les plus gracieuses et les plus salubres de l'Angleterre : aussi n'a-t-on pu trouver de meilleur endroit pour y établir le plus vaste hôpital naval et militaire de la nation : on lui donne le nom de Netley, d'une ancienne abbaye, dont les ruines pittoresques subsistent encore dans le voisinage. Cet hôpital est déjà une dépendance extérieure de Portsmouth, qui garde l'entrée du *Portus Magnus* des Romains, au nord de l'île de Wight. Cette puissante ville de guerre, dont la population augmente ou diminue suivant l'importance des armements de l'Angleterre, se compose en réalité de trois cités distinctes : Portsmouth, bâtie à la fois sur la mer et sur le port, à l'est du goulet ; Portsea, qui entoure Portsmouth au nord et à l'orient, et Gosport, située en face, à l'ouest du chenal d'entrée. Outre ces trois villes, un grand nombre de faubourgs et des communes indépendantes, telles que Fareham et l'antique Portchester, où se trouvait la station romaine et où l'on voit encore les restes d'un vieux château normand, occupent une partie de l'espace de 40 kilomètres de circonférence qu'enferme l'enceinte des forts détachés. Portsmouth et les villes annexes forment ensemble une place de premier ordre, la plus solide de l'Angleterre, défendue maintenant par près de 1200 canons : pour mieux la garantir de toute surprise, les ingénieurs militaires ont été jusqu'à créer des îlots artificiels sur les bancs de la rade pour y élever des forts cuirassés, armés de pièces du plus gros calibre. C'est que les bassins et les entrepôts de Portsmouth renferment une partie considérable des richesses de l'Angleterre, ses navires de guerre les plus grands et les plus coûteux, ses chantiers les mieux outillés et des approvisionnements énormes. L'arsenal s'étend sur un espace de 96 hectares et les bassins à flot n'ont pas moins de 117 hectares en superficie totale : les plus puissantes machines pour la fabrication des cordes et des poulies, pour la torsion des bois, la mise en œuvre des métaux, sont au service de l'homme dans ce vaste atelier de guerre : comme par enchantement, on y voit en quelques jours se creuser des bassins, s'élever des murailles, se modifier les contours de l'estuaire suivant les plans des

ingénieurs : depuis les grands travaux de draguage entrepris dans l'intérieur du port, les navires du plus fort tirant d'eau peuvent y entrer trois heures avec la marée. Presque toute la vie de Portsmouth s'est concentrée dans les arsenaux et les chantiers qui ont donné naissance aux trois villes ; cependant un commerce libre de quelque importance se fait aussi dans le port[1]. Charles Dickens est le plus illustre des enfants de Portsmouth.

La plus grande ville de Wight est Ryde, qui fait face à Portsmouth et où

N° 103. — BAIE DE PORTSMOUTH.



débarquent la plupart des voyageurs, attirés en foule vers les sites gracieux de l'île : c'est un lieu de plaisance, entouré de jardins, de châteaux, de villas. Newport, située à peu près au milieu de l'île, non loin de la rivière Medina, qui traverse en cet endroit une brèche des collines crétacées, est la capitale de l'île et ne forme guère qu'une seule ville avec l'ancien chef-lieu, le village de Carisbrook, que dominent les ruines d'un pittoresque château normand où Charles Ier fut enfermé pendant une année. Quoique se trouvant

[1] Navigation commerciale de Portsmouth en 1877, sans les caboteurs sur lest :

3116 navires, jaugeant. . . . . 251 100 tonnes.

Flotte commerciale de Portsmouth en 1877 : 311 navires, jaugeant 20 310 »

à 8 kilomètres de la mer, Newport voit cependant la marée monter jusque devant ses quais ; mais le port de la Medina est à l'embouchure même, en face de Southampton-Water, entre les deux villes de West Cowes et d'East Cowes. De même que Southampton et Portsmouth, West Cowes possède la prééminence pour une part de la marine britannique, il est vrai de beaucoup la moins importante : Southampton est le port principal des paquebots à vapeur ; Portsmouth, celui des vaisseaux de guerre ; Cowes, celui des yachts de plaisance. C'est là qu'ont lieu les plus fameuses régates du monde entier, celles où l'on fait preuve du plus d'adresse et de science nautique, car les membres du Yacht-Club ont à leur service 1500 des meilleurs matelots anglais[1]. A l'est de Cowes, sur un coteau boisé qui domine la rade, s'élève le château royal d'Osborne[2].

Dans le comté de Sussex, qui garde le nom d'un royaume saxon, les anciennes villes, presque toutes situées au bord ou dans le voisinage de la mer, sont nombreuses ; mais, à l'exception de Brighton et de Hastings, elles sont restées sans grande importance, à cause du manque de bons ports, de la pauvreté des gisements miniers et de la faible surface des terrains de culture qui s'étendent à la base des South-Downs. Même Chichester, qui fut la station romaine de Regni, puis une des cités principales des Saxons à une époque où les rivages de l'estuaire voisin avaient d'autres contours, n'est qu'une petite ville, où les voyageurs s'arrêtent seulement pour visiter la cathédrale, du treizième et du quatorzième siècle, le seul édifice ogival à cinq nefs que possède l'Angleterre. A l'est, quelques stations de bains se succèdent sur le littoral, dont l'une, Littlehampton, est située à l'embouchure de la rivière Arun, à une petite distance au sud de la ville d'Arundel et de ses deux châteaux, l'un ruine ogivale, l'autre fastueux palais moderne[3]. Près des sources de cette rivière est la ville de Horsham.

[1] Mouvement commercial du port de Cowes en 1877, sans les caboteurs sur lest :
6613 navires, jaugeant. . . . . 251 100 tonnes.
Flotte commerciale de Cowes en 1827 : 278 navires, jaugeant 14 500 tonnes.

[2] Villes du versant de la Manche, dans le comté de Hants, ayant plus de 5000 habitants en 1871 :

Portsmouth et Portsea (municipal borough). (1881). . .	128 000 hab.
Gosport (local board) » . . .	8 300 »
Fareham » » » . . .	8 000 »
Ensemble.	144 300 hab.
Southampton (municipal borough)	53 750 »
Shirley (local board)	5 350 »
Ensemble.	59 100 hab.
Winchester (municipal borough) .	16 350 hab.
Christchurch (township).	9 475 »
Bournemouth (local board) . . .	5 900 hab.
Andover (municipal borough) . .	5 000 »
ILE DE WIGHT.	
Ryde (municipal borough). . . .	11 250 »
Newport » »	7 950 »
West Cowes (local board)	5 750 »

[3] Mouvement du port de Littlehampton en 1877, sans les caboteurs sur lest :
1231 navires, jaugeant. . . . . 146 590 tonnes.

Une des plus charmantes et des plus salubres stations de bains, Worthing, annonce déjà la proximité de Brighton. Plus à l'est, à l'embouchure de la Bramber, est le port de New-Shoreham[1]; au delà vient la ville de Howe, en réalité simple faubourg de Brighton, quoique constituée en commune distincte; puis la grande ville, qui borde la mer sur un espace d'environ 5 kilomètres, se présente à son tour.

N° 104. — BRIGHTON

D'après divers documents — C. Perron

Sables qui couvrent et découv.t — Prof.dre de 0 à 10 Mètres — Prof.dre de 10 Mètres au delà

1 : 120 000

0 — 4 kil.

Brighthelmstone, ou plus brièvement Brighton, n'offrait d'avantages particuliers aux baigneurs ni par l'agrément des grèves, ni par la douceur du climat ou la beauté des paysages environnants; sa fortune lui vient de ce qu'elle est située sous le méridien de Londres, à l'endroit de la côte

[1] Mouvement du port de Shoreham en 1877, non compris les caboteurs sur lest :
1244 navires, jaugeant. . . . . 124 650 tonnes.
Flotte commerciale de Shoreham en 1877 : 140 navires jaugeant 29 000 »

méridionale le plus rapproché de la capitale, celui qu'il est le plus facile d'atteindre par route ou par chemin de fer. En réalité, il faut voir dans Brighton un faubourg de Londres : d'où le surnom de London-super-Mare qu'elle s'est donné. La faveur des Londoniens en avait fait une ville populeuse dès le commencement du siècle, et maintenant, quoique sans autre industrie que la pêche et l'entretien des visiteurs, elle a plus de cent mille habitants, cent cinquante mille pendant la belle saison; elle est devenue l'égale d'un grand nombre de villes industrielles et commerciales de premier ordre. Des milliers de négociants dont les comptoirs sont dans la cité de Londres ont fait de Brighton leur résidence, et presque tous les jours ils font deux fois le voyage entre la Tamise et la mer. Peu à peu Brighton est devenue comme une sorte de capitale pour les villes de bains des bords de la Manche, et quelques institutions, les collections de son musée, son admirable aquarium, certainement le plus beau du monde, ses écoles, la classent en effet parmi les cités maîtresses de l'Angleterre. Brighton possède également un parc, mais ses promenades les plus agréables, par un beau temps, sont les deux embarcadères qui s'avancent l'un et l'autre à près de 350 mètres dans l'Océan. La ville est alimentée d'eau pure par des conduits souterrains qui reçoivent les filets liquides filtrant dans les fissures des collines calcaires.

A l'est de Brighton est le petit port de Newhaven, auquel ses communications régulières avec Dieppe par bateaux à vapeur donnent à certaines heures une animation momentanée; mais la ville n'est, pour ainsi dire, qu'un débarcadère avancé de Londres sur la route de Paris et presque le faubourg de la ville de Lewes, capitale du comté de Sussex, située à une petite distance au nord, dans une brèche des collines calcaires[1]. Un village voisin, Seaford, situé au pied d'un promontoire qui porte des fortifications préhistoriques, promet d'avoir plus d'importance un jour, grâce au brise-lames promis qui doit enfermer un mouillage de 208 hectares; mais cette œuvre considérable n'est encore qu'en projet, et Seaford, jadis bourg parlementaire, est connu surtout comme station de bains. Ses plages sont beaucoup moins fréquentées que celles d'Eastbourne, située sur le revers oriental du promontoire de Beachey-Head. Cette ville moderne de palais et de maisons de plaisance a succédé comme centre de population à l'ancien bourg de Pevensey, maintenant simple château fort, entouré de quelques maisons. Le bourg, qui se trouve actuellement à plus d'un kilomètre de la mer, est encore officiellement classé, comme faisant partie du port de Hastings,

[1] Mouvement du port de Newhaven en 1877, sans les caboteurs sur lest :
1748 navires, jaugeant. . . . . 239 650 tonnes.

parmi les « Cinque Ports », c'est-à-dire les cinq ports qui étaient autrefois chargés spécialement de la défense de l'Angleterre contre les envahisseurs du continent. Les habitants de ces villes maritimes jouissaient de nombreux privilèges : ils étaient exempts des taxes de douane et de péage et possédaient le droit de pêche sur la côte de Norfolk; mais pendant quatre siècles, de la conquête normande au règne de Henri VII, ils eurent à fournir la flotte de guerre aux souverains d'Angleterre. En 1066, Guillaume le Conquérant débarqua en Angleterre dans le port de Pevensey, qui reçut et abrita ses neuf cents navires, et c'est de là qu'il alla livrer à l'armée de Harold sa bataille victorieuse, près du bourg d'Epiton, connu depuis cette époque sous le nom de Bataille (Battle). Quelques ruines d'une abbaye indiquent l'emplacement d'un monastère plus ancien, dans lequel Guillaume avait déposé son épée et qu'il avait doté d'un territoire d'une lieue à la ronde et de nombreux manoirs situés en diverses parties du royaume.

Hastings, dont le nom scandinave annonce l'origine, est la principale ville de bains du littoral après Brighton, et de beaucoup la plus pittoresque. La vallée dont elle occupe l'entrée en s'élevant en amphithéâtre, les escarpements qui la dominent au nord, les falaises percées de cavernes, le château qui se dresse sur un rocher à l'ouest de la ville, les maisons élégantes de Hastings et de Saint-Leonard's qui bordent la grève, forment un tableau d'ensemble qui n'a point de pareil parmi les villes de la côte, à l'est de l'île de Wight. Comme place de commerce maritime, Hastings est sans importance, quoiqu'elle ait été jadis le plus puissant des Cinque Ports de l'Angleterre : sur les cinquante-sept vaisseaux de la flotte de guerre, elle avait à en fournir vingt et un. A l'est, Winchelsea, village abandonné au milieu des terres, fut aussi un « petit Londres » maritime, et Henri III le rangea au nombre des Cinque Ports. Rye, qui garde également ce titre de prééminence et qui fut la septième parmi les « cinq villes », a du moins gardé un petit port de cabotage. Romney, autre Cinque-Port, est un bourg délaissé au milieu des marais[1].

Dans le comté de Kent, seulement deux villes du versant de la Manche ont plus de 5000 habitants, Folkstone et Douvres. Hythe, un des anciens Cinque Ports, et dont le nom même a le sens de havre, a perdu son im-

[1] Villes de Sussex, sur le versant de la Manche, ayant plus de 5000 habitants en 1871 :

Brighton (mun. borough) 103 750	115 050 hab.	Horsham (township)	7 850 hab.
Hove (township). . . . 11 300		Chichester (municipal borough) .	7 825 »
Hastings (municipal borough) . .	29 300 »	Worthing (local board).	7 400 »
Eastbourne (local board)	10 350 »	Lewes » »	6 000 »

portance depuis que la baie s'est ensablée : le mouvement de la navigation s'est reporté plus à l'est, à Folkstone, où, l'art aidant la nature, un excellent port, muni de jetées et d'entrepôts, s'ouvre aux navires d'un fort tonnage. Folkstone est en communication journalière avec Boulogne, et c'est par sa douane que passe la plus grande partie des marchandises de prix entre Londres et Paris; mais le mouvement des voyageurs entre la France et l'Angleterre y est moindre qu'à Douvres, à cause de la longueur de la traversée[1].

N° 105. — DOUVRES.



La ville de Folkstone élève une statue au plus illustre de ses fils, le médecin Harvey, qui découvrit ou retrouva les lois de la circulation du sang.

La ville de Dover, qui garde en français son ancien nom breton de Douvres[2], occupe, en vue même des falaises du continent, une position géographique telle, que, malgré les vicissitudes historiques et les déplacements des courants et des sables, la cité devait toujours garder ou reprendre son rang

[1] Mouvement du port de Folkstone en 1877, sans les caboteurs sur lest :
2030 navires, jaugeant. . . . . 345 870 tonnes.
Valeur du commerce extérieur de Folkstone en 1876 : 293 041 400 francs.

[2] Ramsay, *Physical Geology and Geography of Great Britain.*

comme lieu d'échanges : le port qui s'ouvre à l'issue de la « valleuse » où passe la Dour, entre deux hautes falaises, est le refuge naturel des embarcations qui traversent directement le détroit. Ce port, le seul des « Cinque » dont le trafic se soit non-seulement maintenu, mais encore ait augmenté, est le point d'attache des bateaux à vapeur qui, d'Ostende et de Calais, entretiennent plusieurs fois par jour les communications postales les plus rapides[1]. Les bassins actuels ne suffisant plus pour recevoir pendant les mauvais temps tous les navires qui pourraient y chercher un refuge, on s'occupe d'agrandir le port au moyen de grandes jetées poussées en mer jusqu'à la profondeur de près de 13 mètres aux basses marées de syzygie. A Douvres, le môle de « l'Amirauté » se compose d'énormes blocs rectangulaires superposés presque verticalement à partir du fond de la mer et recouvrant une partie centrale, formée de blocs artificiels. L'avantage de ces môles verticaux, comparés aux jetées, est qu'ils ne se tassent point ; en outre, le ressac produit par le heurt des vagues contre les murs droits retient les embarcations au large[2] ; mais ils reçoivent en plein le choc des flots pendant les tempêtes. A l'extrémité de cette puissante jetée doit être construit un fort, dont les feux se croiseront avec ceux d'autres ouvrages de défense, car le port de Douvres est aussi un port militaire. Une pittoresque forteresse, où se voient des constructions de toutes les époques, même une tour romaine, occupe le sommet de la falaise orientale, immédiatement au-dessus de la ville. C'est à peu de distance au nord-est de Douvres, au bord de la baie de Saint-Margaret, couverte au sud par le promontoire appelé South-Foreland, que se sont faits les travaux préliminaires pour l'établissement d'un chemin de fer sous-marin de 36 kilomètres de longueur entre l'Angleterre et la France. Il est prouvé maintenant que cette grande œuvre est possible : nulle part la mer n'a plus de 54 mètres au-dessus de la ligne que suivrait le chemin de fer, et les couches, explorées par plus de dix mille coups de sonde, ne sont pas coupées de failles qui puissent empêcher le forage. La génération actuelle, occupée de guerres et d'armements « pacifiques », voudra-t-elle laisser au vingtième siècle l'honneur de rattacher l'Angleterre au continent d'Europe, d'unir de nouveau les terres qu'a séparées l'Océan[3] ?

[1] Mouvement du port de Douvres en 1877, sans les caboteurs sur lest :

4402 navires, jaugeant. . . . . 881 775 tonnes.

Valeur du commerce extérieur de Douvres en 1876 : 181 728 575 francs

Passagers entre Douvres et Calais en 1877. . . . . 180 982

» » Folkstone et Boulogne » 132 386

[2] *Revue maritime et coloniale*, janvier 1876.

[3] Villes du versant de la Manche, dans le comté de Kent, ayant plus de 5000 habitants en 1871 :

Douvres ou Dover (mun. borough.) 28 500 hab. | Folkstone (municipal borough). . 12 700 hab.



DOUVRES. — LE CHATEAU ET LES FALAISES.

VI

BASSIN DE LA TAMISE ET VERSANT DE SON ESTUAIRE

OXFORD, BERKS, BUCKS OU BUCKINGHAM, HERTFORD, MIDDLESEX, SURREY, KENT, ESSEX, SUFFOLK, NORFOLK.

La Tamise n'est pas le plus abondant des fleuves de la Grande-Bretagne, mais par l'importance historique de son bassin il en est peu dans le monde qui lui soient comparables. Le cours d'eau le plus abondant de la planète, la rivière des Amazones, n'a pas, dans son immense bassin de sept millions de kilomètres carrés, la moitié de la population qui se presse dans l'une des villes de l'étroit coin de terre arrosé par la Tamise; il est vrai que cette ville est Londres, probablement la plus grande agglomération d'hommes qui ait existé jusqu'à ce jour[1].

Le fleuve qui passe à Londres naît à une faible distance du golfe de Bristol, sur le plateau jurassique dominant à l'est les plaines de Stroud, de Gloucester et de Cheltenham. Parmi ses diverses sources, il en est qui jaillissent bien près de l'arête occidentale des escarpements tournés vers la vallée de la Severn, à 300 mètres plus bas. Autrefois, toute cette région montueuse appartenait au bassin de la Severn; mais des érosions successives, empiétant sur le versant oriental du plateau, en ont peu à peu abaissé l'arête et l'ont en même temps déplacée vers l'ouest : le bassin de la Tamise n'a cessé de s'accroître aux dépens du versant de la Severn[2]. Un regard jeté sur la carte de l'Angleterre montre combien grande a été la dénudation des assises de lias dans la région où coulent les premières eaux de la Tamise.

A l'est de la source principale, connue sous le nom de Thames-Head, la rivière traverse des formations géologiques se succédant avec une singulière régularité. Les couches oolithiques précèdent les diverses assises crétacées, puis au delà viennent les strates des âges tertiaires et les terres alluviales occupent le pourtour de l'estuaire. Dans son ensemble, le bassin de la Tamise se compose de bandes parallèles de différentes largeurs, toutes également orientées dans le sens du sud-ouest au nord-est : seulement au sud une zone crétacée, qui prend son origine dans le plateau de Salisbury, se développe en droite ligne de l'est à l'ouest et forme la chaîne des North-

[1]

Superficie des dix comtés.	Population en 1881.	Population kilométrique.
27 691 kilomètres carrés.	7 487 000 habitants.	270 habitants.

[2] Ramsay, *Physical Geology and Geography of Great Britain.*

Downs, entre les campagnes du Weald et le bassin de la Tamise. L'extrémité du comté de Kent, que l'on pourrait appeler la proue de l'Angleterre, fait partie de cette longue bande de craie. Les North-Downs et les hauteurs du plateau où ils commencent sont, au midi, les points culminants du bassin : nulle part ils ne dépassent 275 mètres. Les collines crayeuses du nord sont en moyenne un peu moins élevées; cependant quelques croupes des Chiltern-Hills, au nord-ouest de Londres, atteignent une hauteur presque égale à celle des North-Downs. Les Chiltern-Hills étaient autrefois couverts de forêts de hêtres, et des brigands s'y maintinrent plus longtemps que dans toute autre partie de l'Angleterre méridionale. Depuis plusieurs générations les voleurs de grand chemin ne sont plus qu'un mythe dans les Chiltern-Hills, mais un officier de la couronne reste chargé d'en purifier le pays et conserve son titre et son traitement.

Pendant les âges géologiques, le bassin de la Tamise a singulièrement varié en étendue, suivant les oscillations du sol et le déplacement des mers. Aux premiers temps de son histoire, lorsque la Grande-Bretagne tenait encore au continent, ce cours d'eau se continuait à l'est pour aller rejoindre le système rhénan. Ce n'était alors qu'un simple affluent, mais beaucoup plus considérable qu'il ne le devint comme fleuve indépendant, quand une grande baie marine pénétra dans les terres jusqu'à l'endroit où se trouve de nos jours la ville de Londres; alors un banc d'huîtres occupait l'emplacement qui porte de nos jours la grande cité[1]. A l'est s'étendaient des espaces marécageux, fermés à demi du côté de la mer par un cordon littoral où venaient, encore à la fin des âges quaternaires, s'échouer les corps des animaux apportés par le flot de la Tamise : on reste confondu à la vue des quantités d'ossements de rhinocéros, de mammouths, d'éléphants, de cerfs, d'élans, de bisons, de bœufs, que les géologues ont trouvés dans les marais d'Ilford et des environs. Actuellement, la terre gagne de nouveau sur les plages de l'estuaire, mais grâce au travail de l'homme. Les digues du littoral, commencées peut-être par les Romains, enferment un espace d'environ 86 kilomètres carrés, qui se trouvent encore de 1 à 2 mètres au-dessous du niveau des hautes marées[2].

Comme fleuve indépendant, la Tamise cesse d'exister à l'écluse de Teddington, à l'altitude de 6 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est jusqu'à cet endroit que remonte la marée, d'où peut-être le nom du village (*Tide-end ton*)[3] : cependant le fleuve ne prend un aspect d'estuaire, avec

[1] Hugh Miller, *Summer Ramble among the Hebrides*.
[2] Redman, *Institution of the Civil Engineers*, 1877.
[3] Huxley, *Physiography*.

des bancs vaseux couvrant et découvrant tour à tour, qu'à une petite distance en amont de Londres. Même dans la métropole l'action des inondations fluviales se fait sentir : les quartiers bas du sud de la Tamise ont été souvent envahis par les eaux. Pourtant ce bassin fluvial est un de ceux où les inondations devraient être le plus rares [1]. La quantité de pluie y est relativement assez égale pendant toute l'année ; aucune chaîne de montagnes ne forme les limites du bassin ; les pentes des collines desquelles s'épanchent les eaux de pluie, sont presque partout très-douces et les eaux peuvent s'écouler avec lenteur dans le lit des rivières. La source principale, près de Cirencester, n'était qu'à 113 mètres d'altitude ; elle a été encore abaissée par des pompes qui assèchent le sol pour élever l'eau à 10 mètres de hauteur dans le bief supérieur du canal de Tamise à la Severn. En outre, le bassin de la Tamise se compose, sur plus d'une moitié de son étendue, de formations perméables où l'eau coule dans les profondeurs de la roche, au lieu de ruisseler à la surface du sol. En parcourant la contrée, on voit aussitôt le contraste sans avoir besoin d'explorer le sol : les terres qui laissent passer l'eau sont cultivées en céréales, celles qui la rètiennent restent en prairies. Dans la région géologique perméable, de Nuneham à Maidenhead, le fleuve ne reçoit qu'un petit nombre de ruisseaux, et cependant il grossit visiblement d'un méandre à l'autre méandre, grâce aux sources pérennes qui jaillissent des coteaux de ses bords. Un pareil régime règle naturellement l'écart des eaux, car tandis que les pluies tombées sur les terrains imperméables du bassin s'écoulent rapidement par le fleuve, l'eau reçue par le sol perméable séjourne pendant des mois dans les profondeurs avant d'entrer dans le courant de la Tamise. Mais le travail de l'homme s'est appliqué précisément à gêner l'écoulement naturel et à faire de la Tamise, cette rivière inoffensive, un des fleuves de l'Angleterre les plus dangereux pour les habitants de ses rives. Les écluses qui en barrent le lit, au nombre de 33, entre Oxford et Teddington, sont pour la plupart sous la main des meuniers, dont les intérêts sont précisément opposés à ceux des navigateurs et des riverains. Ils réduisent autant qu'il leur est possible le nombre des « éclusées » nécessaires aux bateaux pour les pousser des biefs inférieurs

[1] Débit de la Tamise à l'écluse de Teddington :

Débit moyen	37 mètres cubes.
» le plus fort	390 »
» le plus faible.	20 »
Superficie du bassin en amont de Teddington	11 888 kilomètres carrés.
Pluies du bassin.	650 millimètres.
Écoulement.	100 »

dans les biefs supérieurs; ils prennent soin de maintenir toujours la rivière à une grande hauteur pour garder une force motrice suffisante, et risquent ainsi, pendant les temps pluvieux, d'amener des inondations désastreuses. En effet, le lit, se trouvant complètement rempli, ne peut recevoir l'eau surabondante des crues, et les terres riveraines sont inondées. Mais qu'importe aux meuniers, qui se guident d'après le proverbe : « Le dommage de l'un est le profit de l'autre[1]. »

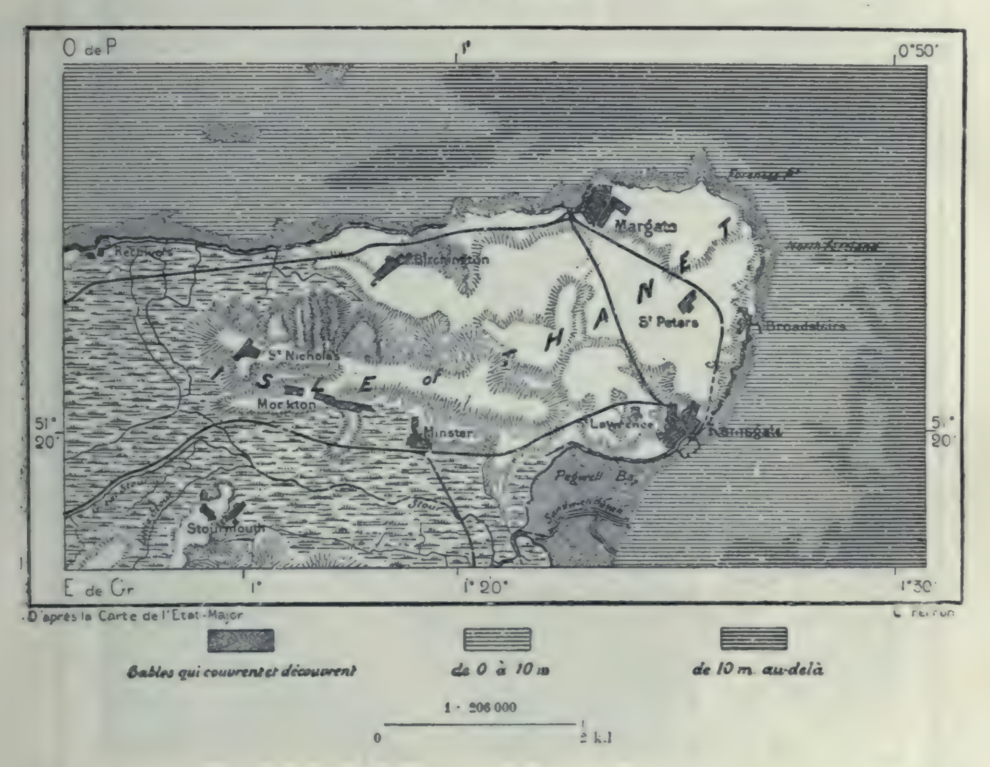
Si le régime normal de la haute rivière est changé par les écluses, celui de la rivière basse et des marées ne l'était pas moins par les ponts, tels qu'on les construisait autrefois. L'ancien pont de Londres était un grand obstacle au libre passage du flot à cause de la largeur de ses piles et du peu d'espace laissé aux eaux montantes ou descendantes. La reconstruction du pont et le curage de la rivière ont eu pour résultat d'avancer l'heure de la marée, d'en exhausser et d'en prolonger l'ondulation, et de donner en même temps au reflux plus de force pour nettoyer le chenal. Depuis la fin du quatorzième siècle, le flux a été avancé d'une heure entière dans la traversée de Londres et son niveau s'est élevé de 30 centimètres[2].

La partie du littoral marin qui borde au sud et au nord le golfe de la Tamise a subi beaucoup de changements depuis la période historique. La mer gagne incessamment sur les rivages de Suffolk et de Norfolk, de 2 à 4 mètres par an, en moyenne. Les villes ont à fuir devant la mer : ainsi Eccles-by-the-Sea a dû laisser son église derrière elle, et les débris en sont maintenant recouverts par le sable marin[3]. Mais un phénomène inverse s'est produit et des estuaires ont été comblés, changeant ainsi des ports de commerce en bourgs agricoles : au quatorzième siècle, Beccles était un port fréquenté; il est de nos jours à 14 kilomètres dans l'intérieur et la ville de Lowestoft le remplace[4]. Sur les côtes de Kent, les changements ont été plus importants : la géographie locale est devenue tout autre depuis l'époque romaine. L'ancienne église de Reculvers, que l'on aperçoit du golfe, à l'ouest de Margate, est un témoignage des érosions du littoral, car la ville romaine de Regulbium, qui fut plus tard la capitale d'un royaume saxon, était située loin de l'Océan; mais les vagues ont rongé peu à peu la côte; la muraille romaine qui entourait la ville a été en grande partie détruite, et pour défendre l'église, servant de point de repère aux navires, l'Amirauté a dû armer la côte de levées et d'épis. Toutefois, pendant que

[1] *Examiner*, 27 janvier 1877.
[2] Redman, *Institution of the Civil Engineers*, 1877
[3] A. Ramsay, *Physical Geology and Geography of Great Britain.*
[4] Rogers, — Oscar Peschel, *Neue Probleme der vergleichenden Erdkunde.*

la mer envahissait les rivages extérieurs, les côtes de l'île de Thanet tournées vers la grande terre s'envasaient, le détroit s'obstruait, et maintenant l'ancienne île, pointe extrême du territoire de Kent, n'est plus même une presqu'île : les bords de la rivière Stour et d'une autre coulée qui ont remplacé le détroit sont devenus terre ferme. C'est un faible gain en comparaison de ce que perdit la côte orientale à la fin du onzième siècle, lors d'une terrible tempête qui ravagea aussi les côtes des Flandres et de la Hollande. Alors, dit-on, les vastes possessions du duc de Godwin ou Goodwin

N° 106 — ILE DE THANET



furent engloutıes par les flots et l'on ne voit plus sur leur emplacement, à 12 kilomètres à l'est de la côte actuelle, qu'un vaste croissant de sables dont la convexité est tournée vers la haute mer. Ce sont là de redoutables parages et les désastres y sont fréquents. Lors de la tempête de 1703, qui resta pendant longtemps dans la mémoire des marins anglais sous le nom de *Great Storm*, quatre des plus grands navires de la flotte royale anglaise, avec 1190 hommes à bord, se perdirent en une nuit sur les sables de Goodwin, et beaucoup de navires marchands couvrirent les plages de leurs débris. A deux reprises, on essaya d'élever un phare sur ces bancs redoutés, mais les vagues démolirent tous les travaux ; les marins ont dû se contenter

de feux flottants et de bouées qui marquent à distance tous les contours de la grande île cachée. L'espace limité à l'est par le croissant des Goodwin-Sands forme une rade, connue sous le nom de Downs, où mouillent les navires pendant les tempêtes : on a vu parfois jusqu'à cinq cents bâtiments réunis dans la rade des « Dunes ».

N° 107. — GOODWIN-SANDS

D'après la Carte de la Marine — C. Perron

de 0 à 5 m — de 5 à 10 — de 10 à 25 — de 25 à 50 et au-delà

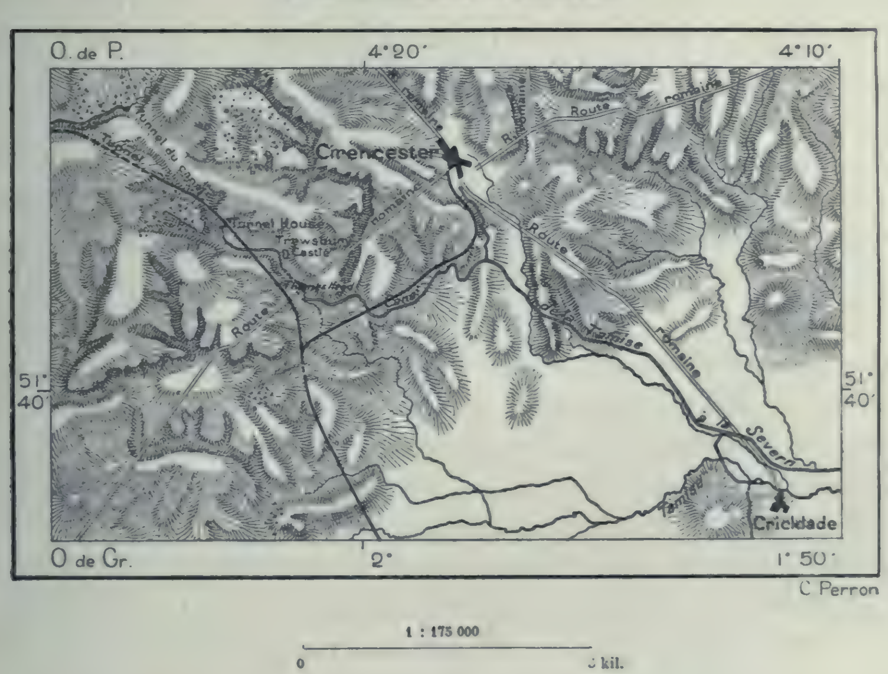
1 : 175 000

0 — 5 — 10 kil.

Cirencester (Cicester dans le langage usuel) ou « camp de la Churn », encore située dans le Gloucestershire, est la ville la plus rapprochée des sources de la Tamise. C'est une ancienne station romaine, à laquelle sa position, près d'un faîte de partage, donnait autrefois une grande importance militaire et qui fut un centre de convergence pour de nombreuses

voies qui subsistent encore et que les habitants de la contrée désignent sous le nom de *streets ;* mais les murs de la ville sont tombés et le *castrum* n'est plus qu'un marché de denrées agricoles et surtout de laines, car c'est dans le voisinage que s'étendent les pâturages savoureux des Cotswold-Hills : la première école d'agriculture de l'Angleterre est à Cirencester et les expériences les plus importantes y ont été faites sur la composition chimique du sol. La ville de Swindon, dans le Wiltshire, située au sud de la Tamise naissante, également dans une région de collines herbeuses, n'était guère visitée que par les paysans des environs, lorsque des ateliers de construc-

N° 108. — CIRENCESTER ET THAMES-HEAD.



1 : 175 000

0 kil.

tion et de réparation pour les wagons et les machines y furent établis par la compagnie du Great Western. Maintenant Swindon est une ville industrielle.

En aval du confluent de la Churn et de la Tamise, appelée aussi Isis, le fleuve, gonflé par de nombreux affluents, serpente dans les comtés de Gloucester et de Wilts, puis entre ceux d'Oxford et de Berks. Les villes manquent dans cette région : jusqu'à Oxford, on ne rencontre que des bourgades. De même, la rivière Cherwell, qui se réunit à la Tamise au sud d'Oxford, n'a sur ses bords que la seule ville de Banbury, célèbre dans le monde des gastronomes par ses gâteaux, ses fromages et sa bière. Près de la limite occidentale du comté est le bourg de Chipping Norton, non loin duquel, à

Churchill, naquit en 1769 William Smith, le père de la géologie moderne. Il passa son enfance au pied des escarpements oolithiques, remplis de ces fossiles qu'il devait si utilement étudier plus tard. Un sondage fait à Burford, à l'ouest d'Oxford, a poussé jusqu'aux assises houillères, réserve de combustible qui n'est pas encore exploitée et qui, tôt ou tard, transformera peut-être cette région agricole de l'Angleterre en pays de manufactures.

Oxford est encore, par un grand nombre de ses édifices, une ville du moyen âge : on dirait qu'elle a été oubliée par le temps depuis quatre ou cinq siècles ; mais ces monuments du passé ne sont point tombés en ruines : entretenus avec un soin religieux, ils se montrent tels qu'ils sortirent des mains de l'architecte ; seulement le calcaire, dont la plupart des monuments ont été construits, s'est en partie délité et mainte colonnade, rongée par le temps, n'offre plus que des piliers bigarrés d'où la pierre s'est détachée par fragments inégaux ; mais nulle part la dégradation ne devient ruine, et maint édifice est encore embelli par les draperies du lierre et les guirlandes de la vigne vierge suspendues aux sculptures des façades. Autour des vieilles tours et des hautes nefs à fenêtres ogivales s'étendent des pelouses unies ; des eaux pures s'élancent en colonnes mobiles au milieu des cours ; des statues ornent les avenues et les places. De belles promenades entourent les monuments d'une épaisse verdure, et des bords de la Cherwell et de l'Isis ou Tamise, sur lesquelles les embarcations des étudiants luttent de vitesse, on voit se mêler en un seul tableau les flèches, les coupoles, les campaniles des collèges et des églises, et les massifs des grands arbres. De la terrasse de l'édifice à coupole qui contient la bibliothèque Radcliffe, on jouit d'un spectacle unique au monde, celui d'une cité du moyen âge composée de palais, de cloîtres et d'églises. Chacun des vingt-cinq établissements, collèges ou *halls*, dont l'ensemble forme l'université d'Oxford, a sa vie indépendante : tous se sont fondés à des époques différentes, depuis le Merton-College, qui date de 1274, jusqu'au Keble-College, que l'on a terminé seulement en 1870 ; tous ont une histoire distincte et possèdent en propre quelque trésor, chartes, documents, manuscrits, livres, tableaux, statues, et quelques-uns, comme le collège de Christ-Church, ont d'admirables nefs ogivales et d'autres curiosités architectoniques. Tous se glorifient aussi d'avoir eu des personnages illustres parmi leurs professeurs et leurs élèves : c'est à Oxford, en effet, que se sont formés plusieurs des hommes qui, dans la politique, les arts et les sciences, ont fait l'histoire de l'Angleterre. Plus que toute autre ville de la même grandeur, Oxford a travaillé aux destinées communes de la nation. Néanmoins l'action de l'antique université s'est presque toujours exercée dans le sens





de la résistance. Il ne tombe pas une pierre à Oxford qu'on ne la remplace religieusement par une autre de forme semblable; de même, il n'existait pas une ancienne idée, pas un usage des vieux temps, que les savants docteurs, retirés dans ces collèges aux murailles noircies, comme en des forteresses, ne cherchassent à les soutenir de leur influence et de leur érudition. Quoique Wicklef eût été l'un des professeurs d'Oxford, l'université s'opposa très-énergiquement aux progrès du protestantisme en Angleterre; c'est devant un de ses collèges, celui de Balliol, que, sous le règne de Marie Tudor, furent brûlés les savants Cranmer, Ridley et Latimer. Lors de la Révolution, Oxford prit parti pour les royalistes et c'est là que Charles Ier vint établir son quartier général pendant la guerre. Depuis cette époque, l'université tint à honneur de rester le foyer des idées conservatrices : seulement, les traditions ont été brusquement rompues dans ces derniers temps, un nouveau courant d'idées entraîne une partie des professeurs et des élèves, et c'est précisément à Oxford que les opinions extrêmes, dans un sens ou dans un autre, sont maintenant le mieux représentées. D'ailleurs il n'est pas de ville en Angleterre, pas même Londres, où les défenseurs des causes opposées puissent trouver plus d'arguments à leur service dans les travaux du passé, car nulle part les facilités d'étude ne se trouvent réunies en si grande abondance dans un si petit espace. Tous les collèges ont leurs laboratoires, leurs bibliothèques, leurs collections diverses, que l'on a pris à tâche dans ces derniers temps de spécialiser, afin de leur donner une plus grande valeur pour les hommes d'étude. Un musée d'histoire naturelle s'enrichit de jour en jour; la *Taylor Institution* est à la fois une collection fort complète des ouvrages modernes et un musée d'antiquités et de beaux-arts : on y voit de belles sculptures antiques, 162 dessins originaux de Raphaël et 79 de Michel-Ange, achetés par souscription. L'édifice des *Schools* contient les précieux « marbres d'Arundel », inscriptions et sculptures recueillies pour la plupart dans l'Asie Mineure, et c'est là que se trouve la fameuse bibliothèque bodleienne (*Bodleian*), ainsi nommée, en 1597, de son fondateur Bodley : cette collection, fort riche, puisqu'elle renferme environ 400 000 volumes [1] et 25 000 manuscrits, est importante surtout par la valeur inestimable de quelques séries d'ouvrages qui ne se trouvent point ailleurs; certaines collections de manuscrits, grecs, latins, persans, turcs, chinois, anglo-saxons, possèdent des travaux uniques au monde. La *Bodleian Library* reçoit, sur la demande des curateurs, un exemplaire des ouvrages imprimés chaque année en Angleterre; en outre, elle s'enrichit,

[1] Bodleian Library en juillet 1878 . . . . 394 000 volumes.
Accroissement annuel. . . . . 3 500 »

de même que les autres établissements d'Oxford, de collections précieuses procurées par d'anciens élèves, riches seigneurs qui se glorifient d'être les « nourrissons » d'Oxford. Ensemble, les diverses bibliothèques appartenant à l'université ont certainement plus d'un million de volumes, presque autant que le *British Museum;* mais on regrette que ces trésors, éloignés d'une grande ville, ne puissent guère servir qu'aux membres gradués de l'université et aux savants étrangers qui pour leurs recherches sont obligés de rendre visite aux sanctuaires de la science. Pendant les vacances, les bibliothèques sont presque toujours désertes. C'est alors qu'on voit combien insignifiante est la vie propre d'Oxford : sans les deux mille six cents étudiants, sans la foule des parasites qui se presse autour d'eux et qui vit de leurs prodigalités, la ville semble déserte : l'herbe pousse dans les rues.

Au-dessous d'Oxford, la Tamise, qui descend vers le sud pour contourner les Chiltern-Hills, pénètre dans le Berkshire ; elle traverse, comme en amont, une région où les villes sont peu nombreuses : encore en 1728 pas un seul pont de pierre ne franchissait le fleuve entre Oxford et Londres[1]. Abingdon, la première ville que baigne la Tamise, fait, grâce au canal qui la met en communication avec Bath et Bristol, un très-grand commerce de céréales et principalement d'orge pour la fabrication de la bière. Plus bas, la Tamise (Thames) reçoit la rivière Thame, presque homonyme, qui arrose, dans sa région supérieure, la région d'Aylesbury, fameuse par ses cultures et ses prairies. Aylesbury est une des villes qui envoient à Londres pour les fêtes de Noël le plus d'oies et de canards.

La Kennet, qui rejoint la Tamise à la convexité méridionale d'un long méandre, naît dans le Wiltshire, sur les plateaux crayeux de Marlborough, non moins riches que la plaine de Salisbury en débris préhistoriques : les tombelles y sont nombreuses et l'on y a trouvé des amas prodigieux d'ossements : un double cercle de pierre existait encore en 1725 près de Marlborough. A dix kilomètres à l'ouest de la ville est l'ancien « temple » d'Avebury ou Abury, enceinte de 1350 mètres de tour, entourée d'un fossé profond et d'un rempart de 21 mètres de hauteur. Elle renferme deux cercles de pierres non taillées, tandis qu'en dehors des avenues de menhirs mènent aux remparts d'Avebury et que près de là se dresse le tumulus de Silbury, haut de 38 mètres, que contourne une voie romaine. De tous les « temples » préhistoriques de l'Angleterre, celui d'Avebury, qui s'étend sur une superficie de plus de onze hectares, a les plus vastes dimensions ; mais les maisons d'un village et les haies des champs et des jardins empêchent

[1] Halley, *Atlas maritimus et commercialis.*

de voir dans son ensemble le prodigieux travail [1]. En aval de Marlborough, qui possède un collège important, la Kennet passe à Newbury. Au confluent s'élève la ville commerçante de Reading, à laquelle sa position centrale fit jouer un rôle très-considérable dans l'histoire de l'Angleterre : des batailles s'y sont livrées, des parlements s'y sont rassemblés. Maintenant Reading, chef-lieu du Berkshire, est connue surtout par ses biscuits, qui s'expédient dans toutes les parties du monde : des trains chargés sortent journellement de la fabrique. Il n'est peut-être pas de préparation alimentaire qui soit d'un usage plus général que les biscuits de Reading; on les mange partout, de l'Alaska à la Nouvelle-Zélande et du Groenland au cap de Bonne-Espérance.

A l'est de la « Ville des Biscuits », la Loddon, qui naît dans les North-Downs, non loin de Basingstoke, vient se mêler à la Tamise. Un de ses affluents, la Blackwater, prend sa source sur le plateau d'Aldershot, où se trouvent le grand camp d'exercices des troupes anglaises et toute une ville de maisons en fer que l'on pourrait démonter et reconstruire ailleurs dans l'espace de quinze jours. Au nord-ouest du camp, dans une région d'anciennes dunes, de petits lacs, de bruyères et de bois de pins, s'élèvent deux écoles militaires, le collège de Sandhurst et le *Staff College* ou collège d'état-major. Le collège de Wellington, autre établissement d'instruction militaire, est plus au nord, mais dans la même région. Ce camp, ces écoles, annoncent déjà le voisinage de la métropole. Les villes, les bourgades, qui se succèdent sur les bords de la Tamise, reçoivent pendant la belle saison des multitudes de visiteurs londoniens; Maidenhead a parfois ses berges tout encombrées d'embarcations de plaisance. Au nord de Maidenhead s'ouvre la charmante vallée où s'est bâtie la ville de High Wycombe ou Chipping-Wycombe, entourée de papeteries, de villas, de bosquets. Dans cette contrée, les somptueux manoirs seigneuriaux sont nombreux.

La Tamise, serpentant dans la plaine verdoyante qui s'étend à l'est de Maidenhead, vient heurter la base d'un monticule escarpé qui porte le château de Windsor, le palais le plus splendide de l'Angleterre, un des édifices les plus vastes et les plus pittoresques du monde. La massive tour ovale qui domine tout le palais, la nef élégante de la chapelle dont on aperçoit les clochetons par-dessus les murailles, les tourelles crénelées, de hauteur inégale, hérissant le pourtour de l'énorme enceinte, les arbres touffus qui cachent la base des murailles et revêtent le talus du monticule jusqu'au bord de la Tamise, enfin la ville qui se blottit à la base occidentale du château et qui paraît écrasée par le vaste ensemble de pignons et de tours, tout

[1] Forbes Leslie, *Early Races of Scotland.*

cela forme un tableau d'un aspect saisissant : c'est bien le château, non d'un souverain, mais de toute une série de rois ayant de siècle en siècle employé les trésors de la nation à l'embellissement du palais des ancêtres.



N° 109. — WINDSOR.

D'après la Carte de l'Etat-Major — Perron

1 : 55 000

0 — 2 kil.

Déjà Guillaume le Conquérant avait élevé une forteresse en cet endroit ; Édouard III fit reconstruire le château et depuis cette époque de nouvelles constructions ont été ajoutées par la plupart des souverains à l'immense édifice. Quelques-unes des parties du palais de Windsor sont admirables, surtout la chapelle ogivale de Saint-George, dont le mausolée

renferme plusieurs tombes de rois et de princes, et que décorent des vitraux, des statues, des sculptures, les marbres les plus précieux. D'ailleurs, le palais est dans son ensemble un vaste musée de tableaux, de statues, de tapisseries, d'œuvres d'art de toute espèce, offertes en présent ou achetées par le trésor royal. Dans les salles d'apparat on se promène entre des chefs-d'œuvre, auxquels l'espace n'est pas trop étroitement mesuré : une salle est consacrée à Rubens, une autre à Van Dyck; dans une troisième, presque tous les portraits sont de Thomas Lawrence. La collection des dessins de maîtres est peut-être la plus riche qu'il y ait dans le monde, et la bibliothèque, malheureusement bien peu fréquentée par les hommes de science, renferme beaucoup d'ouvrages d'un prix inestimable. Nulle retraite n'est plus agréable pour l'étude : des fenêtres en saillie, suspendues pour ainsi dire au-dessus des terrasses, on voit la plus riche campagne de l'Angleterre et la Tamise qui serpente au milieu des prairies.

En face de Windsor, sur la rive gauche du fleuve, et presque à l'ombre du château royal, est le collège d'Eton, fondé en 1440, sous le règne de Henri IV, pour recevoir « vingt-cinq pauvres écoliers de grammaire » et « vingt-cinq pauvres vieillards infirmes, chargés de prier pour le roi », mais devenu peu à peu l'école la plus aristocratique du royaume, celle des jeunes gens de noble famille, de grande fortune ou de haute ambition, que l'on voit pendant la journée presque tout entière, au nombre de huit à neuf cents, jouer au cricket dans les prairies, ou pêcher à la ligne, ou ramer sur la Tamise. Les environs de Windsor, chantés par les poètes de l'Angleterre depuis Shakespeare, sont riches en souvenirs, et le « grand parc », qui s'étend au sud du château, sur un espace de 750 hectares, renferme divers monuments; mais il a surtout ses admirables avenues, ses arbres puissants, ses charmantes pelouses et les eaux tortueuses de Virginia-Water. A l'ouest de cette nappe d'eau sont les vastes pâtis de Bagshot-Heath et le célèbre hippodrome d'Ascot. Dans un des palais du parc, Manor-Lodge, on a récemment établi une manufacture de tapisseries dirigée par des ouvriers français.

Au-dessous de Windsor et d'Eton, qui ne forment plus maintenant qu'une seule ville, la Tamise décrit de nombreux méandres en venant se heurter, de distance en distance, à la base des plateaux du sud : elle passe devant le village d'Old Windsor, puis elle entoure l'île fameuse de la Magna Charta, où le roi Jean Sans Terre fut forcé, en 1216, de signer l'acte qui devait limiter à jamais les prérogatives royales. A droite est le village d'Egham, près duquel est un grand champ de courses; puis vient la ville de Staines, où, depuis 1280, commence la juridiction du port de Londres. C'est que

là viennent se réunir à la Tamise plusieurs affluents dont les vallées étaient autrefois les chemins naturels du commerce. Une de ces rivières, la Colne, qui vient des Chiltern-Hills, a dans son bassin le vieux bourg d'Uxbridge, Watford, longue rue dont la commune possède plusieurs papeteries, et Saint-Albans, l'ancien Verulamium (Verulam), dont lord Bacon, seigneur de la contrée, avait pris le titre : ce fut, dit-on, la ville romaine la plus populeuse du sud de l'Angleterre ; elle a pris son nom actuel d'une abbaye, jadis très-puissante, dont il reste une église ogivale, récemment restaurée, et contenant quelques restes du dixième siècle, mêlés à des constructions des époques suivantes. Saint-Albans est un de ces « bourgs pourris » auxquels le droit d'envoyer deux membres au parlement dut être enlevé en 1852 pour cause de corruption électorale par trop scandaleuse. Non loin de Saint-Albans est l'ancienne abbaye de Rothamsted, utilisée depuis 1843 comme laboratoire agricole et entourée de champs d'expériences. Le château de Cassiobury, près de Watford, possède une importante bibliothèque et l'un des plus beaux parcs de l'Angleterre.

La rivière Wey, qui rejoint la Tamise en aval de Staines et de Chertsey, dans une région qu'envahissent des faubourgs avancés de Londres, arrose une vallée très-peuplée, entre des plateaux et des coteaux déserts. Au sud du camp d'Aldershot, elle passe à Farnham, puis, se heurtant à la chaîne des North-Downs, elle se détourne à l'est par Godalming, où elle devient navigable : c'est là qu'a été transférée de Londres, en 1872, l'école dite des « Chartreux », *Charterhouse*, l'une des plus importantes de l'Angleterre, l'une de celles où les élèves étudient le plus sérieusement : ils y sont limités au nombre de cinq cents. En aval de Godalming, la rivière s'échappe par une brèche des collines, aussi nette que si elle avait été coupée par un glaive : la ville de Guildford qui garde le passage est une ancienne résidence des rois saxons de l'ouest, et mainte vieille construction y date du moyen âge. Peu de paysages en Angleterre ont autant de charme que ceux des environs de Guildford, avec leurs admirables prairies, leurs bouquets d'arbres, leurs cultures soignées, leurs murailles couvertes de lierres, et les chemins unis qui serpentent au flanc des coteaux entre les haies. Mais à peu de distance au nord de la brèche recommencent les terrains de graviers et les bruyères : là est le cimetière de Woking, la plus grande nécropole de Londres, comprenant une étendue de près de 9 kilomètres carrés.

La Mole, autre cours d'eau qui naît en plusieurs ruisseaux au milieu des campagnes du Weald, passe, comme la Wey, dans une brèche des North-Downs, à Dorking, pour gagner ensuite par de nombreux détours la plaine

de la Tamise : son nom de Mole ou « Taupe », lui viendrait, dit-on, de son passage en souterrain dans une brèche des roches calcaires [1]. Les Downs, dans cette partie de leur parcours, se dressent comme une sorte de rempart au sud de Londres : là sont les points stratégiques où, en cas d'invasion, se déciderait le sort de la métropole anglaise. Aussi a-t-il été souvent question de compléter par des ouvrages armés de canons les fortifications naturelles que forment les Downs, surtout au nord de la ville de Reigate, très-importante dans le réseau des chemins de fer anglais par la convergence des grandes lignes qui mènent des côtes de la Manche à la Tamise. De petits renflements parallèles à la voussure des Downs faciliteraient la défense de cette position militaire.

Immédiatement en face du confluent de la Mole et de la Tamise, sur la rive gauche du fleuve, s'élève le château royal de Hampton-court, bâti par Wolsey, habité maintenant par des pensionnaires de la cour. Une grande partie de ce palais est un musée et renferme des œuvres précieuses, tableaux, cartons, tapisseries, à côté de beaucoup de toiles d'une valeur médiocre ou d'une authenticité contestable ; des portraits peints par Velasquez, Holbein, Titien, Van Dyck, Gainsborough, Lawrence, forment la partie la plus importante de la collection. De beaux jardins, dessinés dans le goût des jardins de Versailles, mais ne pouvant se comparer à eux pour la magnificence des perspectives, occupent un méandre de la Tamise et séparent Hampton-court des grandes communes de Kingston-upon-Thames et de Surbiton [2], qui sont en réalité une seule et même ville, un des lieux de vil-

[1] Ravenstein, *Notes manuscrites.*

[2] Villes du bassin de la Tamise en amont de Teddington, ayant plus de 5000 habitants en 1871 :

COMTÉ DE GLOUCESTER.	
Cirencester (township)	7 100 hab.
COMTÉ DE WILTS.	
Swindon (local board)	11 700 hab.
COMTÉ D'OXFORD.	
Oxford (municipal borough)	34 500 hab.
Banbury (local board)	11 750 »
COMTÉ DE BERKS.	
Reading (municipal borough)	32 300 hab.
Windsor » »	11 750 »
Newbury » »	6 600 »
Maidenhead » »	6 150 »
Abingdon » »	5 800 »
COMTÉ DE BUCKINGHAM.	
Aylesbury (local board)	6 950 hab.
Chipping-Wycombe (local board)	5 700 hab.
COMTÉ DE HANTS.	
Basingstoke (municipal borough)	5 550 hab.
COMTÉ DE SURREY.	
Reigate (local board)	15 900 hab.
Kingston-upon-Thames (munic. borough) 15 250 h. ; Surbiton (local board) 7 650 »	22 900 »
Farnham (township)	10 200 »
Guildford (local board)	9 100 »
Dorking » »	5 400 »
COMTÉ DE HERTFORD.	
Saint-Albans (municipal borough)	8 300 hab.
Watford (local board)	7 450 »
COMTÉ DE MIDDLESEX.	
Uxbridge (local board)	7 450 hab.

légiature les plus appréciés des Londoniens. Mais du reste on est déjà dans Londres. Les faubourgs se succèdent : Teddington, où commence la marée ; Twickenham, où beaucoup d'hommes célèbres ont vécu et qui possède l'un des meilleurs observatoires de l'Angleterre; Isleworth, Brentford, Petersham et Richmond, avec ses pelouses, son vaste parc où les daims paissent par centaines, sa terrasse d'où l'on voit à ses pieds la courbe si gracieuse de la Tamise, ombragée par des arbres touffus d'une incomparable beauté.

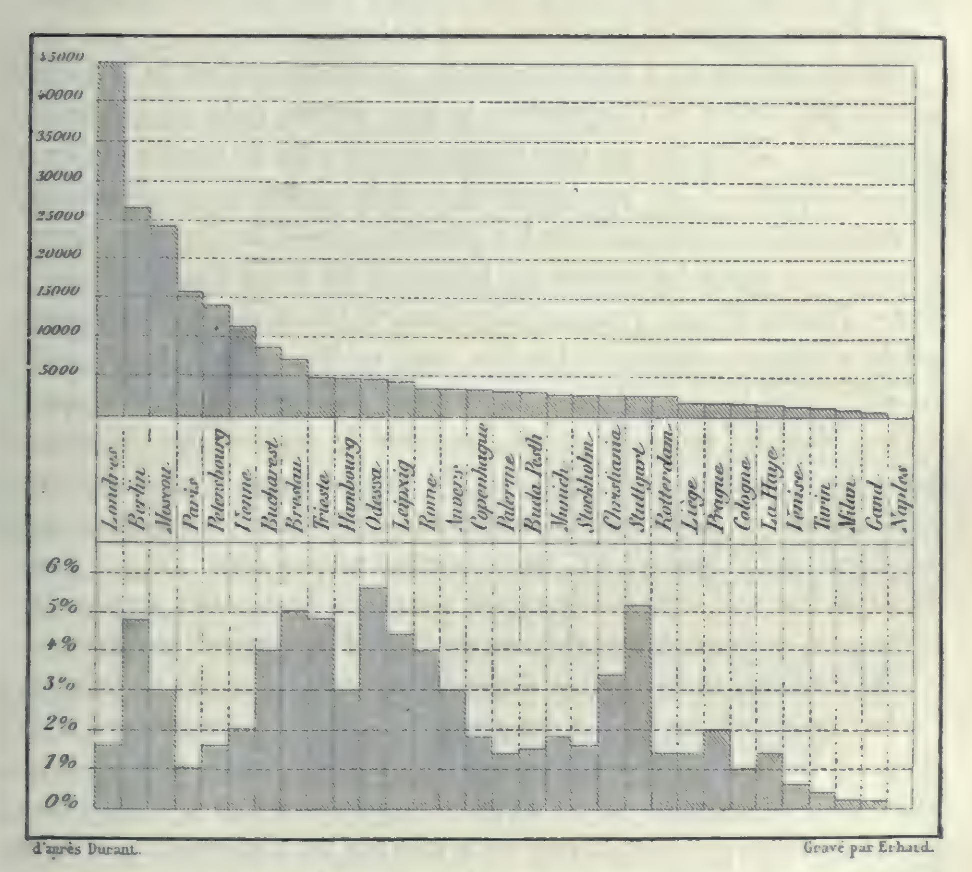
Londres ou London, la capitale des Iles Britanniques et de leur immense empire colonial, est en même temps la ville la plus populeuse de la Terre : pour la multitude des habitants, elle ne fut probablement égalée à aucune époque de l'histoire. Ni Babylone, ni Memphis, ni jamais grande cité de la Chine n'ont eu de pareilles foules dans leurs murs, et si Rome et Byzance, les deux métropoles de l'ancien monde, avaient pu à l'époque de leur prospérité se fondre en une seule ville, elles n'auraient encore contenu qu'une population bien faible, en comparaison de la mer d'hommes qui s'est rassemblée dans la cité principale de l'Angleterre.

On l'a déjà dit depuis longtemps, Londres est une « province couverte de maisons ». Une fois entré dans ce labyrinthe de constructions, il semble qu'on n'en puisse jamais sortir sans le secours de la vapeur : le piéton le plus dur à la fatigue se lasse à parcourir l'interminable ville ; les rues succèdent aux rues sans qu'il voie l'espace s'ouvrir à l'horizon. Toujours des maisons, des usines, des gares de chemins de fer, des villas, des jardins, puis encore des murs de brique, toujours des alvéoles de la grande ruche humaine s'ajoutant les uns aux autres jusqu'à perte de vue. Même au milieu des champs et des parcs extérieurs, on pourrait se croire dans Londres, car de chaque côté des routes les maisons forment une ligne continue, de la capitale à ses annexes et de celles-ci à de longs faubourgs. En sortant de Londres à l'ouest on peut traverser ainsi, comme si l'on était dans la même agglomération urbaine, Hammersmith, puis Chiswick, puis Brentford, Isleworth et Twickenham. Une route parallèle traverse la longue ville formée par Shepherd's Bush, Acton, Ealing. Au nord, Hampstead, Highgate, Hornsey, Tottenham, Edmonton s'avancent au loin comme les bras d'un polype. De même, en cheminant au sud et au sud-ouest, Dulwich succède à Brixton, puis viennent Sydenham, Norwood, Croydon, et de village en village on peut aller ainsi jusqu'à Epsom, à plus de vingt kilomètres de distance, sans avoir vu la véritable campagne autrement que par de courtes échappées. Des milliers de personnes naissent, vivent et meurent dans les quartiers du centre de Londres sans jamais contempler un autre

horizon que celui des maisons de brique et des monuments de pierre : les seules forêts qu'ils aient vues sont les massifs des *squares* et leur ciel a toujours été terni par les vapeurs de la cité fumeuse.

Si grande est la prodigieuse agglomération, que l'on ne peut même s'accorder sur l'étendue qu'il faut lui attribuer. Où s'arrête la mer de maisons à laquelle doit être appliqué le terme conventionnel de Londres? Les citoyens eux-mêmes n'ont revendiqué aucun droit pour se grouper en commune aux

N° 110. — ACCROISSEMENT ANNUEL DE 1864 A 1874 DE LA POPULATION DE 32 GRANDES VILLES D'EUROPE.



d'après Durant. Gravé par Erhard.

limites précises et les divers corps administratifs ont tous fixé des espaces de superficie différents comme étant la partie de l'Angleterre à laquelle doit être donné le nom de Londres : pour les élections parlementaires ou paroissiales, pour le service de la poste, pour la viabilité, les égouts, les cimetières, les règlements de police, les tables de recensement, les intérêts de l'église ou du fisc, la surface délimitée diffère beaucoup; officiellement, il n'y a pas moins de dix-sept villes de Londres, toutes distinctes par le centre, le rayon, les contours [1]. Suivant les diverses statistiques des corps

[1] Joseph Firth, *Municipal London*.

administratifs de la métropole, l'ensemble de la population dite londonienne présente des écarts de plusieurs centaines de milliers, même de près d'un million d'hommes[1].

La concentration de si grandes multitudes s'explique par les avantages évidents de la position de Londres. Elle occupe un emplacement géographique excellent à la fois comme entrepôt d'une contrée agricole, comme lieu de convergence et de passage, comme port fluvial et maritime, et comme ville centrale de commerce par rapport au monde entier : sauf la clarté d'un beau ciel, elle a tous les avantages ; elle a su même, comparée à tant d'autres capitales, se donner celui de la salubrité.

D'abord Londres est à l'issue naturelle de la riche vallée de la Tamise, une des plus vastes de l'Angleterre, la plus fertile, celle où les communications se sont faites de tout temps avec le plus de facilité. Grâce au cours tranquille et aux eaux profondes de la rivière et de ses affluents, les embarcations pouvaient, dès les premiers siècles de l'histoire connue, descendre de toutes les parties du bassin, et les denrées apportées par le *Father Thames* allaient s'emmagasiner dans le lieu d'entrepôt où commençait la navigation maritime. Londres était ce lieu d'entrepôt nécessaire. En effet, c'est là que s'élèvent les dernières collines riveraines et que la rivière, devenue fleuve de marée, présente le dernier lieu de passage facile entre les deux rives. Plus bas, la Tamise serpente entre des terres marécageuses et fréquemment inondées, puis s'étale en un large golfe aux bords jadis indécis. Là, toute communication entre l'un et l'autre rivage devient une véritable traversée maritime, quelquefois accompagnée de dangers, et souvent les habitants du littoral préféraient remonter vers la ville d'amont, où le passage s'opérait sans péril. Londres se trouvait à l'endroit précis où des bacs et des ponts devaient poser une limite à la mer et réunir les campagnes des deux rives. En outre, Londres était assez bien située pour se défendre en cas de guerre extérieure. Elle a, comme Paris, l'avantage d'être protégée du côté de la mer par les nombreux replis de son fleuve : dans le voisinage d'un grand estuaire de navigation où peuvent entrer des flottes ennemies, cet avantage est immense. On s'en aperçut

[1] Population de Londres en :

	1861.	1871.	1881.
Londres, bourgs parlementaires.	2 640 253 hab.	3 024 066 hab.	3 530 000 hab.
» d'après les tables de l'état civil (316 kilomètres carrés). . . .	2 803 989 »	3 254 260 »	3 814 571 »
» dans les limites du *Board of Works* (305 kil. car.)	2 808 862 »	3 266 887 »	3 825 000 »
» district postal (1170 kilom. carr.).	2 967 956 »	3 536 129 »	4 280 000 »
» district de police (1830 kil. carr.).	3 222 720 »	3 885 641 »	4 764 312 »

bien lorsque les vaisseaux hollandais de Ruyter, pénétrant dans la Tamise, durent s'arrêter en route après avoir causé plus de frayeur que de mal.

A ne considérer Londres que dans ses rapports avec le reste de l'île, elle jouit d'une prééminence naturelle, qui devait s'accroître de siècle en siècle à cause du réseau sans cesse grandissant des routes convergeant vers ce point vital de la contrée. La position de Londres par rapport aux mers environnantes et aux rivages opposés du continent ajoute encore à ces premiers avantages des conditions extraordinaires de prospérité. La forme même de l'estuaire de la Tamise est des plus heureuses pour attirer le commerce. Bien plus largement ouvert que le golfe du Humber, bien plus profond, plus sûr et moins semé de bancs de sable que la baie du Wash, le vaste entonnoir que forme la Tamise maritime est le lieu de refuge le mieux disposé pour accueillir les vaisseaux qui parcourent en multitudes les mers voisines. D'ailleurs l'estuaire qui sert de rade extérieure à Londres est situé tout près de l'angle sud-oriental de la Grande-Bretagne, c'est-à-dire près du détroit qui réunit les deux mers, la Manche et la mer du Nord, et par suite Londres est devenue le marché de l'énorme mouvement des échanges produit par les deux grands courants commerciaux qui viennent s'y rencontrer. De même qu'à l'issue de la Manche, les deux flots de marée, l'un provenant directement de l'Atlantique, l'autre ayant fait son immense circuit autour des îles Britanniques, se heurtent et se superposent en double flux, de même le trafic maritime de la Manche et celui des mers scandinaves s'entremêlent dans le port de Londres et y prennent une activité qu'ils n'auraient point eue s'ils n'avaient trouvé ce marché commun.

Relativement à l'Europe entière et à l'ensemble des continents, Londres occupe également une position des plus heureuses. Tant que l'Angleterre n'eut qu'une faible population de quatre ou cinq millions d'hommes et que d'incessantes guerres civiles employèrent à l'œuvre de destruction toutes les énergies du peuple, Londres ne profita point de ses avantages pour servir d'entrepôt au commerce international; mais dès que les Anglais songèrent à prendre leur part des richesses que procure la grande navigation, la supériorité géographique du port de la Tamise sur tous ses rivaux des mers européennes se révéla. Londres est située à peu près exactement au milieu de toutes les régions océaniques de l'Europe, entre le détroit de Gibraltar et le cap Nord de la Scandinavie; elle est aussi placée au centre de gravité de tout l'hémisphère continental : c'est là que se trouve précisément le lieu de rendez-vous le plus naturel pour les navires qui vont prendre leurs chargements sur les deux rives de l'Amérique, dans l'extrême Orient, en Océanie; de toutes les extrémités de la terre, les lignes de navi-

gation viennent y former leur principal nœud. Avant même que les grands avantages de Londres comme port de commerce international eussent été révélés, un maire demandait ironiquement au roi qui parlait de déplacer le siège du gouvernement : « Et la Tamise, nous la laisserez-vous? »

Ville déjà importante à l'époque romaine, puisque Tacite la dit fameuse par son mouvement d'affaires et par l'affluence des étrangers, Londres grandit lentement pendant les siècles du moyen âge, et quelquefois des guerres, de longues crises commerciales, des épidémies arrêtèrent ses progrès ou même en diminuèrent la population : jusqu'aux premières années du dix-huitième siècle, Paris fut sa rivale pour le nombre des habitants, et sans aucun doute elle lui fut supérieure à diverses époques. Mais dès que l'Angleterre fut en possession du commerce des Indes et que le port de la Tamise eut pris ainsi une nouvelle importance par ses échanges avec l'extrême Asie, Londres distança définitivement Paris : sa population, qui dépassait un demi-million d'hommes au commencement du dix-huitième siècle, était de près d'un million cent ans après, et depuis cette époque elle a quadruplé. L'accroissement normal, qui pendant la dernière décade était de 45 000 personnes, est maintenant d'au moins 60 000 habitants chaque année : l'augmentation est la même que si un village peuplé de 160 personnes surgissait tous les jours pour s'ajouter à l'immense agglomération; en moyenne, plus d'une maison par heure vient se dresser autour des 574 000 autres maisons que comprend déjà la métropole. Les empiètements de Londres sur la campagne ressemblent par leur marche inexorable à un phénomène de la nature : la mer de « briques et de mortier » s'agrandit sans cesse comme la surface d'un lac qui vient de rompre ses digues. Et tandis que Londres augmente en étendue, par des faubourgs, comparables à ces nœuds de racines traçantes que certaines plantes projettent autour d'elles, les villages de sa banlieue s'accroissent aussi; ils deviennent des villes, et bientôt se trouvent englobés dans la cité qui déborde : de même qu'il y a trois cents ans, Londres et Westminster, autrefois distinctes, se sont fondues en une seule capitale, de même Greenwich et Woolwich se soudent avec leur puissante voisine par des isthmes de maçonnerie; Croydon, Wimbledon, Putney, Richmond, Kingston, Brentford, sont sur le point de perdre leur individualité de communes indépendantes, pour n'être plus que des faubourgs londoniens : on dirait des gouttelettes rapprochées qu'attire une goutte centrale et dont elle se grossit successivement. On sourit en pensant à l'édit sévère de la reine Élisabeth défendant de bâtir une maison quelconque à moins de trois milles autour de Londres et de Westminster, enjoignant de démolir tout hangar élevé dans les sept

LONDRES ET L'ES



Dressé par A. Vuillemin d'après la Carte de l'Ordnance (Etat Major anglais) et les Cartes Marines françaises.

E DE LA TAMISE

Paris _ Hachette & Cie



Imp Fraillery, 3 rue de Cluny _ Paris

dernières années, toute maison non encore occupée, toute bâtisse en voie de construction. Et pourtant, en 1602, lorsque la reine, effrayée des accroissements de Londres, essayait d'y mettre un terme par son décret, la capitale de l'Angleterre avait tout au plus la quinzième partie des habitants qui s'y trouvent aujourd'hui. Actuellement la longueur développée des rues de Londres, au nombre de 25 000, suffirait pour atteindre et dépasser, à tra-

N° 111. — AGRANDISSEMENTS SUCCESSIFS DE LONDRES.



vers toute l'Europe et l'Asie antérieure, l'extrémité méridionale de l'Hindoustan.

En s'agrandissant d'année en année aux dépens des champs, des prairies, des bois environnants, Londres a, comme Paris, changé en égouts les ruisseaux qui la traversaient. Ainsi la Fleet, dont l'embouchure formait un petit port et qu'alimentait la grande source d'*Old Bourne* (Holborn), a complètement disparu, mais on en reconnaît partout l'ancien cours en suivant les rues qui occupent le fond de la vallée. De même est caché désormais le sinueux ruisseau au bord duquel, en pleine campagne, on planta le gibet

de Tyburn, si fréquemment mentionné dans l'histoire de l'Angleterre : du moins son eau reparaît-elle dans le Hyde-Park pour emplir le réservoir de la Serpentine. Au centre de Londres, à peine quelques arbres font-ils songer à la nature extérieure : des noms seulement, tels que Hatton-Garden, Soho, rappellent les jardins dont les fraises et les roses étaient fameusés et les parcs où le maire et les aldermen allaient chasser le cerf[1]; mais presque tous les quartiers d'origine moderne sont disposés de manière à enfermer çà et là des fragments de véritable campagne, avec des bouquets d'arbres, des prairies, des troupeaux qui paissent le gazon. Ces parcs intérieurs, Saint James's Park, Green Park, Hyde-Park, Kensington-Gardens, Regent's Park et des centaines de jardins réservés aux habitants des maisons environnantes, donnent à la ville l'air pur et la lumière. Le grand avantage que possède la ville d'avoir depuis longtemps dépassé l'enceinte des fortifications primitives lui a permis de se développer librement : au lieu d'élever étage sur étage comme à Paris, on a bâti maison à côté de maison; l'espace a été utilisé d'une manière moins avare. Aussi, pour une population double, Londres occupe-t-il une surface au moins quintuple : ses habitants reçoivent une quantité supérieure d'air respirable. En moyenne, chaque demeure de Londres renferme de sept à huit personnes[2].

Mais la métropole de l'Angleterre n'a malheureusement pas assez d'eau pure à sa disposition : plusieurs quartiers n'obtiennent qu'un liquide rempli de matières organiques en décomposition et par suite la mortalité s'y élève au double ou même au triple de ce qu'elle est dans les quartiers dont les habitants boivent une eau saine. C'est encore la Tamise qui fournit aux Londoniens la plus grande quantité de leur eau d'alimentation; or ce fleuve dans son cours inférieur est des plus impurs. Néanmoins, en comparaison de ce qu'il était récemment encore, quand les égouts de la ville s'y déversaient, l'amélioration est grande : vers le milieu du siècle, l'eau de la Tamise, recevant les immondices de Londres, n'était guère qu'une boue liquide; la vase du fond, emplie de matières en décomposition, était grouillante de vers rouges, d'une longueur variable de quelques centimètres à près d'un mètre. Le flux et le reflux promenaient toutes ces matières, vivantes ou mortes, dans l'immense égout, et les bateaux les

[1] Thornbury and Walford, *Old and New London.*

[2] Nombre des habitants par maison, suivant les quartiers :

Comté de Middlesex	En 1851 : 7.9	En 1861 : 8.1
» Essex	» 5	» 4.9
» Sussex	» 6.2	» 6.3
» Kent	» 5.7	» 5.8
Ensemble de la métropole	En 1871 : 7.8	

ramenaient à la surface en un sillage puant : ce n'était pas sans risque pour la santé que l'on s'embarquait pendant quelques minutes à bord des bateaux à vapeur qui montent et descendent la Tamise. Maintenant encore, les eaux du fleuve, polluées par les innombrables débris qui sont entraînés des rives, que versent les usines riveraines ou que jettent les équipages des navires, sont noirâtres, souvent nauséabondes, et laissent sur les fonds émergés et les marches des quais un dépôt de vase corrompue. Si dans la traversée

N° 112. — ÉGOUTS DE LONDRES.



1 : 250 000

0 — 5 kil.

même de Londres la Tamise a été purifiée, il n'en est pas de même en aval du port, entre les faubourgs industriels qui se prolongent sur les deux rives.

Pour nettoyer la ville, on entreprit en 1859 la construction de tout un réseau d'égouts. Trois souterrains principaux reçoivent les eaux vannes des quartiers septentrionaux de Londres ; trois autres canaux passent au-dessous des quartiers du sud, et toutes les impuretés liquides, apportées par les veines et les veinules des égouts, sont entraînées, à une grande distance en aval de Londres, en deux tranchées parallèles, l'une à la rive du nord,

l'autre à la rive du sud[1]. Là, des machines s'emparent de toutes ces eaux impures, pour les reverser dans la basse Tamise. Les résultats de ces travaux, dont le coût total s'est élevé à plus de 115 millions de francs, ne se sont pas fait attendre. La métropole elle-même a été purifiée, mais les villes situées près des bouches des égouts se plaignent d'être empestées, et la souillure du fleuve augmente d'année en année. On espérait d'abord que les immondices rejetées dans l'estuaire seraient entraînées vers la mer ; malheureusement une grande partie de ces débris, qui s'écoulent en aval avec le jusant, sont repris par le flot et reportés en amont : de proche en proche, les villes du bord voient les vases de l'égout remonter vers elles. Chassées par ces impuretés, plusieurs espèces de poissons, qui remontaient autrefois la Tamise, l'ont abandonnée. Ainsi les anguilles, le précieux *whitebait* ou jeune hareng[2], si apprécié des gastronomes, et d'autres poissons de mer qui pénétraient dans le fleuve jusqu'au-dessus d'Erith, ne se voient plus dans ces parages ; les pêcheurs hollandais qui les poursuivaient pénètrent chaque année moins avant dans la Tamise. En 1852, ils allaient à Erith ; en 1859, ils ne remontaient même plus jusqu'à Greenhithe; en 1862, ils étaient chassés de Gravesend, et maintenant ils s'arrêtent encore beaucoup plus bas[3]. Et ces matières, qui empoisonnent la rivière et qui polluent l'air des villes, pourraient être si bien employées à entretenir la fécondité des campagnes basses, sur les bords de la Tamise, et à transformer en prairies les vases de l'estuaire ! Des expériences tentées à diverses reprises ont prouvé que Londres se débarrasse à grands frais, pour le jeter dans la mer, d'un puissant élément de richesse agricole, représentant le produit annuel de 2 920 000 hectares[4] ; et d'ailleurs, l'exemple que lui donnent Paris, Danzig, Édimbourg, Coventry et tant d'autres villes ne devrait-il pas la décider à utiliser ses eaux vannes comme engrais, à les faire rentrer directement, et à son profit, dans la circulation vitale? Jusqu'à maintenant la routine a prévalu.

La distribution des eaux dites pures ne se fait pas mieux à Londres que l'expulsion des eaux impures : également à cet égard, la métropole de l'Angleterre aurait dû suivre l'exemple de Paris. Des capitaux énormes ayant été employés déjà au travail de canalisation, à la construction des réser-

[1] Débit moyen des égouts de Londres en 1876 : 496 330 mètres cubes par jour, près de 6 mètres cubes par seconde.

Longueur des égouts collecteurs	. . . .	132 kilomètres.
» » secondaires	. . . .	9400 »

[2] Van Beneden, *Patria Belgica*, I, p. 326.

[3] Calvert, *Official Report*, 1877.

[4] J.-J. Mechi, *Times*, 27 septembre 1878.

voirs, des appareils de filtrage et d'autres engins[1], les compagnies « des eaux », dont les aqueducs sont alimentés par les deux sources qui forment la New River, la Tamise, et par la rivière Lea, sont devenues assez riches[2] et assez puissantes pour s'opposer efficacement à tout changement de système. Pourtant l'opinion publique finira peut-être par avoir raison de toutes les oppositions intéressées, et l'on ira chercher l'eau ailleurs que dans une rivière qui reçoit déjà en amont de Londres les eaux impures de villes et de campagnes peuplées ensemble d'un million d'habitants. D'où fera-t-on venir ce flot limpide qui fera de Londres la capitale la plus salubre de l'Europe? Recueillera-t-on l'eau de pluie qui tombe sur les landes de Bagshot, au sud-ouest, et que filtre le terrain sablonneux? Prendra-t-on les ruisseaux et les torrents qui descendent des montagnes de Galles, et le bassin de la Severn deviendra-t-il tributaire de la Tamise? Ou même construira-t-on un aqueduc de 400 kilomètres de longueur pour donner à Londres l'eau cristalline des lacs de Cumberland? Il n'est pas de dépense qui puisse faire reculer la riche cité, car il s'agit de se procurer l'eau pure, cette impérieuse nécessité de son hygiène. Quant à la lumière, elle elle en est abondamment fournie pendant la nuit, grâce à l'énorme quantité de houille qu'emploient six grandes compagnies pour la fabrication du gaz[3]. La lumière électrique commence à disputer maintenant au gaz l'illumination des places et des magasins somptueux.

« La vie à Londres, c'est la mort ! » dit un ancien proverbe[4]; cependant, quoique la mauvaise eau contribue pour sa part à justifier ce dicton, il est incontestable que la métropole des Iles Britanniques, comparée à la plupart

[1] Longueur totale des conduites d'eau à Londres en 1876 . . . . . . 3356 kilomètres.
Eau fournie par les dix Compagnies des eaux en 1877 :
Par jour, 601 950 000 litres; par seconde, 6967 litres; par habitant et par jour, 150 litres.

[2] Compagnies des eaux de Londres :

Capital d'établissement en 1878.	297 785 125 francs.
Dépenses	12 755 075 »
Recettes	33 182 125 »

[3]

Capital des six compagnies de gaz en 1876	284 278 075 francs.
Consommation de la houille » »	1 552 323 tonnes.
Production du gaz (1881) »	553 057 500 mèt. cubes.
Revenus des compagnies »	87 976 125 francs.

[4]

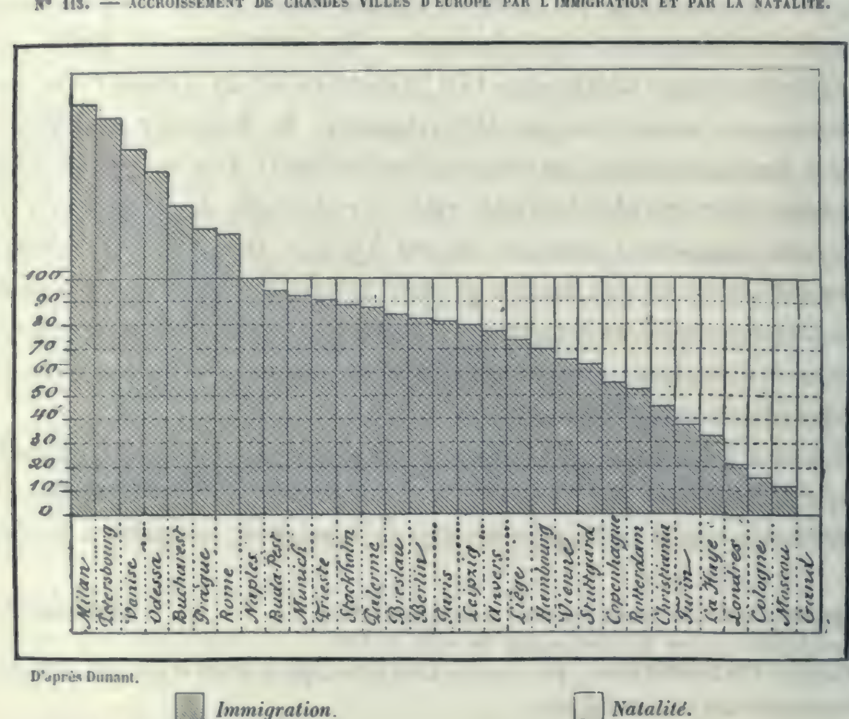
Naissances à Londres en 1877	127 258,	soit 36	pour 1000 habitants,	349	par jour.
Morts » »	77 002,	» 21.8	» » »	211	» »
Accroissement normal »	50 256,	» 14.2	» » »	138	» »

Mortalité moyenne dans quelques grandes villes :

Londres	22 pour 1000	Liverpool	31 pour 1000	Berlin	30 pour 1000.
Brighton	19 » »	Halifax	33 » »	Vienne	31 » »
Manchester	28 » »	Paris	23 » »	Philadelphie	20 » »

des cités d'Europe, est relativement salubre, et la meilleure preuve en est l'excédant des naissances sur les morts. Les quatre cinquièmes de l'accroissement annuel de la capitale proviennent de cette augmentation normale : l'immigration n'entre que pour un cinquième dans les progrès de la ville. Ce sont principalement les gens de la campagne qui sont attirés vers la grande cité[1] : plusieurs comtés agricoles ont à Londres plus de représentants que dans leurs propres chefs-lieux, et la majorité des émigrants se compose de femmes qui viennent s'engager comme domestiques ; l'écart est d'environ 300 000 individus entre les hommes et les femmes de

N° 113. — ACCROISSEMENT DE GRANDES VILLES D'EUROPE PAR L'IMMIGRATION ET PAR LA NATALITÉ.



D'après Dunant.

Londres[2]. Souvent on répète aussi que la capitale des Iles Britanniques a plus d'Écossais qu'Édimbourg et plus d'Irlandais que Dublin. C'est une erreur; mais Londres, du moins, est une des principales cités écossaises et irlandaises. Les Juifs y sont aussi fort nombreux ; près de Dulwich, on voit une colonie de *Gypsies* ou Bohémiens, devenus sédentaires, et dans les

[1] Proportion des immigrants à Londres pendant la décade de 1861 à 1871 :

Sur 1000 personnes	14	immigrants des comtés industriels
» »	91	» » agricoles

(Dunant, *Influence de l'immigration de la population des campagnes dans les villes*)

[2] Proportion des hommes aux femmes de Londres d'après le recensement de 1871 . 1000 à 1137.



LONDRES. — VUE PRISE DEVANT LA BANQUE



quartiers des West-India-Docks on rencontre par centaines des matelots de toutes les races du monde, nègres, Hindous, Malais, Chinois, Polynésiens : en aucun lieu de la terre on ne pourrait faire d'études ethnologiques plus complètes. La population immigrée du continent, à peine plus forte en proportion qu'elle ne l'était au milieu du seizième siècle [1], n'est que d'un cinquantième environ du nombre total des habitants, et presque sans exception ces étrangers résident à Londres pour leurs affaires [2] : tandis que les Anglais qui habitent Paris y sont allés afin de dépenser leur argent, c'est afin d'en gagner que les Français se rendent à Londres. De là, entre les deux colonies, de frappants contrastes qui ne sont pas seulement ceux de la race !

Pour se faire une idée de l'immensité des foules qui se pressent dans Londres, il n'est pas nécessaire d'assister à l'une de ces fêtes ou cérémonies nationales qui attirent plus d'un million de personnes sur le parcours d'un cortège. Il suffit de voir aux heures d'affaires les principales rues de la Cité, Cheapside, Ludgate-hill, Cannon-street, Lombard-street, quand les voitures, les chars, les camions de toute espèce semblent être confondus en une seule masse : pourtant on finit par reconnaître dans ce chaos mobile deux courants continus, toujours distincts, auxquels chaque rue latérale verse un affluent et qui savent s'éviter comme deux êtres vivants. Au-dessous de la foule qui couvre les voitures s'agite une autre foule qui se glisse entre les chevaux, entre les roues, et se précipite en deux flots contraires le long des maisons. De minute en minute un bruit sourd annonce l'arrivée d'un train et des vomitoires de quelque gare s'élancent par centaines d'autres piétons qui se mêlent à la mer mouvante des êtres humains et s'y perdent bientôt. Le « pont de Londres », principale voie de communication entre la Cité et le quartier de Southwark, est traversé chaque jour par 300 000 personnes au moins [3], et d'année en année la foule s'y presse plus nombreuse : démoli une première fois en 1825 pour être reconstruit sur de plus larges dimensions, il devra être rebâti de nouveau pour donner un lit suffisant au « fleuve d'hommes qui passe sur le fleuve inconscient » [4]. Du côté de ce pont tourné vers la mer on voit sur les

[1] Étrangers à Londres en 1567 : 4851.

[2] Population de Londres (d'après les tables du recensement) en 1871 :

Natifs de Londres	2 055 576 h.	Allemands (1885)	70 000 h.
» d'Angleterre et Galles	944 682 »	Français	10 719 »
» d'Écosse	41 029 »	Hollandais	4 825 »
» d'Irlande	91 171 »	Polonais	4 229 »
» des possessions Britanniques	25 494 »	Scandinaves	2 287 »

[3] Mouvement journalier du pont de Londres en 1875 : 20 000 voitures, 170 000 piétons.

[4] Charles Dickens.

deux rives une forêt de mâts et d'agrès, laissant à peine, au milieu de la Tamise, un chemin suffisant pour les innombrables embarcations qui se croisent, suivant le flot ou luttant contre la marée. De l'autre côté, des bateaux à vapeur, où les voyageurs se pressent de la proue à la poupe, apparaissent ou disparaissent entre les arches d'un viaduc, incessamment ébranlé par le passage des trains. Ces « mouches », ces bateaux-insectes, qui vont, viennent, s'attachent un moment à la rive, puis repartent prestement, se vidant à chaque escale de leur chargement d'hommes et se remplissant toujours, sont des quais mobiles, pour ainsi dire, cheminant de l'une à l'autre extrémité de la ville.

Le chemin de fer métropolitain et les autres voies ferrées qui passent au-dessus des maisons, sur de hautes arcades, ou bien au-dessous des édifices, en souterrains et en tranchées profondes, sont, comme la Tamise et les rues de la Cité, parcourus chaque jour par des centaines de milliers d'hommes : on ne peut évaluer à moins de cent millions de personnes le mouvement annuel des voyageurs dans les stations de Londres. Dans les gares souterraines les plus fréquentées, toujours emplies d'une atmosphère sulfureuse, résonnant sans cesse du roulement des wagons, on voit à peine s'enfuir un convoi qu'un autre apparaît déjà. Dans l'intérieur de l'immense agglomération londonienne, de Brentford à Greenwich et de Sydenham à Highgate, plus de cent cinquante stations, grandes et petites, mettent en communication les uns avec les autres tous les quartiers de la métropole et les lignes maîtresses qui se dirigent vers la province : sauf quelques courts trajets, les voyages dans Londres se font maintenant par la vapeur; dans un avenir prochain, le cercle formé par la ligne métropolitaine sera complet, et les trains, remorqués par des machines fixes et rattachés au même câble, tourneront incessamment comme un astre dans son orbite. Grâce à son réseau de voies rapides, la ville peut s'étendre indéfiniment dans les campagnes, au grand avantage de la salubrité publique; si elle n'avait mis la houille à son service, elle devrait, comme Paris et la plupart des autres villes du continent, s'accroître surtout en hauteur, en posant dans chaque maison étage sur étage. Néanmoins, Londres a dû construire déjà en maints endroits de ces énormes bâtisses où des milliers de personnes peuvent vivre les unes sur les autres en un espace restreint. Telle est la gare-hôtel des chemins de fer de Midland, prodigieux entassement de briques et de fer, avec des tourelles, des pavillons, des portes triomphales, tels sont les autres hôtels construits pour les voyageurs près des grandes stations où s'arrêtent les trains de la province. Ces palais, dont on voit de loin la haute masse dominant tout un quartier de

Londres, pourraient recevoir sans se remplir la foule des étrangers qui couvrent en un moment les quais de la gare, à l'arrivée de chaque convoi.

D'aucun observatoire, d'aucun site élevé, on ne peut voir l'ensemble de Londres, même quand le brouillard et la fumée du charbon n'obscurcissent pas l'atmosphère. Du haut des monuments construits au milieu de la Cité on n'aperçoit que les faîtes d'innombrables maisons, des tours

N° 114. — CHEMINS DE FER DE LONDRES.

C Perron

1 : 350 000

0 10 kil.

d'églises par centaines et le croissant du fleuve avec ses ponts, les bateaux à vapeur qui le parcourent incessamment, les trains de chemins de fer qui le franchissent et la forêt de mâts qui va se perdre à l'horizon de l'est. Des croupes du Primrose-Hill ou des hauteurs de Hampstead ou de Highgate, au nord de la ville, on voit à ses pieds des parcs entourés de villas ou de palais, puis l'océan de maisons jusqu'au dôme de Saint-Paul : mais la Tamise et le port sont au delà du champ de la vue. De Greenwich et de la grande tour du Palais de Cristal, ce sont d'autres parties de la métropole que l'on voit ou que l'on devine, mais la plus grande moitié

de Londres manque toujours à l'immense panorama. Pour se faire une idée juste de la prodigieuse cité, il faut nécessairement la parcourir dans ses divers quartiers, d'ailleurs très-différents les uns des autres par leur aspect et leurs habitants. Londres n'a point une sorte de personnalité collective comme Paris : ce n'est pas une ville proprement dite, ayant son individualité précise et se distinguant nettement par son caractère du reste de la Grande-Bretagne. Elle a crû trop vite pour se différencier nettement de la province ; comme les plantes à la sève trop rapide, elle s'est développée sans prendre la netteté de contours, la physionomie spéciale qui appartiennent aux organismes plus lentement formés. D'ailleurs, Londres, différente à cet égard de Paris et de la plupart des grandes cités d'Europe, s'est constituée, non par l'accroissement d'un centre unique, mais par celui de plusieurs villes distinctes, dont la Cité, Westminster, Greenwich, étaient les plus considérables : l'immense métropole s'est formée par la juxtaposition de nombreux faubourgs et de villages projetant leurs rues au-devant les unes des autres. Un pareil mode de croissance ne permettait pas à Londres de préciser nettement sa personnalité ; elle est surtout une agglomération de mondes distincts, ceux des entrepôts, des banques, des fabriques, des résidences princières, des villas, ayant tous leur physionomie et leur histoire. C'est un organisme ayant plusieurs centres de vie, le Parlement, Charing-Cross, la Banque, les Docks. Mais presque tous ces quartiers juxtaposés se ressemblent par les matériaux de construction et par la couche noire dont les brouillards fumeux les ont enduits. Quoique Londres soit placée dans un bassin géologique analogue à celui de Paris, cependant elle n'a pas l'avantage de posséder dans ses environs des assises de calcaire et de plâtre ; elle a dû se bâtir presque entièrement en briques : c'est à de grandes distances que sont les carrières d'où elle tire la pierre utilisée pour ses monuments. Des roches du Yorkshire ont fourni le calcaire dont est bâti le Parlement ; le dôme de Saint-Paul et beaucoup d'autres édifices sont en calcaire de Portland, et les quais en granit d'Écosse. La Tour est construite en pierre de Caen : c'est en France, dans leur duché de Normandie, que les anciens rois d'Angleterre allaient chercher les matériaux pour édifier leurs palais et leurs forteresses, et maintenant encore un grand nombre des navires qui sortent des bassins de l'Orne sont chargés de pierres pour les bâtisseurs de Londres. Mais le granit et le calcaire des monuments sont recouverts de suie, comme la brique des maisons ordinaires. Le charbon, qui tombe parfois de l'air en flocons assez épais pour moucheter de noir les arbres, le gazon et les fleurs des jardins, noircit en peu d'années les

murailles des édifices : l'eau de pluie qui ruisselle sur les façades et sur les colonnes se trace des sillons grisâtres dans l'enduit charbonneux. On s'étonne que les riches Anglais, si soigneux de la propreté de leurs personnes et de leurs demeures, n'aient encore adopté que pour quelques villas de la campagne la mode portugaise et brésilienne de revêtir leurs maisons de faïences vernissées, qui peuvent se laver à grande eau ; mais dans les beaux quartiers du West-End l'habitude de construire les maisons en terres cuites ornées se répand de plus en plus.

Londres s'agrandit principalement du côté de l'occident, comme la plupart des cités européennes : elle aussi cherche l'air pur, qu'apportent les vents d'ouest, soufflant pendant la plus grande partie de l'année. Mais d'autres causes ont influé sur le développement de Londres dans la direction du soleil couchant. De ce côté, le sol est ferme, tandis qu'à l'est s'étendent des terrains bas et marécageux ; en outre, la traversée de la Tamise en aval du pont de Londres est beaucoup plus pénible qu'en amont : les quartiers se sont établis là où les communications de rive à rive étaient le plus faciles. Il en est résulté que le centre de Londres se déplace de plus en plus vers l'ouest : le milliaire romain, que l'on voit encore non loin du pont de Londres et qui était probablement le point de divergence pour toutes les routes de Londinium aux autres villes de la Bretagne, ne se trouve plus maintenant au milieu de Londres, et la Cité (*City*) proprement dite n'est plus le quartier central. Elle n'a pas non plus l'aspect d'ancienneté que l'on s'attendrait à lui voir. Londres est presque en entier de construction moderne, même là où s'élevait Londinium il y a dix-huit cents ans. Détruite sur les six septièmes de son étendue par le fameux incendie de 1666, que rappelle, près du pont de Londres, une colonne sans beauté, dite par excellence le « monument », elle ne compte, en dehors de la Tour et de quelques insignifiantes masures, que peu d'édifices complets antérieurs au dix-septième siècle, l'église de Saint-Barthélemy, de style normand, l'admirable rotonde des Templiers ou *Temple-Church*, construite de 1185 à 1240, et la porte de Saint-John, appartenant à un hospice des chevaliers de Saint-Jean : plus de treize mille maisons, quatre-vingt-neuf églises et l'hôtel des guildes (*Guildhall*) avaient été brûlés. Les limites qui marquaient le pourtour de la Cité ont disparu comme la plupart de ses anciens édifices, et tout récemment la porte de Temple-bar, qui obstruait dangereusement la rue si fréquentée du Strand, a été démolie par mesure de sécurité publique. C'est à Temple-bar qu'il y a un siècle à peine on exposait encore les têtes des rebelles : lors des grandes fêtes, le lord-maire y arrêtait solennellement le souverain et son cortège pour constater ainsi les privilèges de la Cité ;

il est vrai qu'il s'empressait aussitôt de remettre au roi ou à la reine les clefs de la ville et son épée.

De même que le quartier central de Paris, la Cité est occupée surtout par des monuments publics; mais les principaux édifices y sont des établissements de banque, des bureaux de compagnies financières, des hôtels appartenant aux puissantes maisons de commerce. Ces palais de granit, de marbre ou de briques à cinq et six étages, se rattachant les uns aux autres par un labyrinthe de ruelles, de cours et d'escaliers, sont presque vides la nuit : il n'y reste que des gardiens et des hommes de police. Dès le matin ils commencent à se peupler; de tous les faubourgs de Londres, de toutes les villes environnantes, de Brighton même, des milliers d'hommes se mettent en route vers la Cité : les trains de chemins de fer se vident dans les gares voisines de la Banque, les voitures publiques et privées apportent de toutes parts leur contingent de voyageurs, les rues fourmillent de gens marchant tous d'un pas rapide vers le centre des affaires; près de 800 000 personnes se pressent dans cette ruche. Vers le soir, le reflux succède au flux, les vagons, les omnibus, les bateaux à vapeur se remplissent de nouveau, mais pour s'éloigner de la Cité [1]; il ne reste plus que cinquante mille résidents, là où quelques heures auparavant se traitaient les affaires commerciales du monde entier : plus de deux mille maisons restent presque désertes. De décade en décade, tandis que s'accroît le nombre des citoyens ou *freemen* possédant le droit de vote dans la Cité, diminuent les habitants proprement dits : plus ce petit coin de la Terre s'asservit de peuples par la puissance de ses capitaux, plus sa propre population décroît. D'ailleurs, la cause n'en est pas seulement au phénomène économique naturel qui porte à concentrer tout le mouvement des grandes affaires dans un même quartier, au détriment de l'industrie et du commerce proprement dit; l'administration de la Cité aide de son mieux à la diminution des habitants par le percement de larges avenues à travers les quartiers pauvres. Lors des abattis de maisons qui se firent dans la vallée de la Fleet pour le prolongement de la rue de Farringdon, près de huit mille familles d'artisans furent expulsées à la fois, et des édifices publics, des gares pour les chemins de fer, des palais pour les compagnies prirent la place des humbles demeures. Pendant les quarante dernières années, au moins soixante mille ouvriers ont été ainsi renvoyés de la

[1] Population et maisons de la Cité :

1801	16 508 maisons.	128 833 habitants.
1861	13 298 »	112 063 »
1871	7 000 »	74 732 »

Cité et sont allés s'entasser dans les quartiers environnants. Il n'y a plus de pauvres dans la Cité, mais ils sont d'autant plus nombreux aux alentours. La quantité des paroisses locales n'a point diminué, et leurs revenus annuels se sont accrus. Il en est qui ne comprennent pas même une cinquantaine d'habitants et qui, n'ayant point un seul indigent à qui distribuer leurs fonds de secours, les emploient en festins et en traitements pour une tourbe d'employés à sinécures.

Les quartiers les plus misérables de Londres se trouvent en contact immédiat avec cette riche Cité, dont les seuls résidents seront bientôt des employés et des concierges. Dans les environs de la Tour et des bassins flottants est le dédale des rues où l'étranger redoute de s'aventurer et où ne pénètrent que rarement les Londoniens des riches quartiers. La boue des rues se continue dans les corridors des maisons ; les murs sont mouchetés d'ordures ; des loques pendent aux fenêtres ; des odeurs rances ou fétides se mêlent à l'atmosphère ; la plupart des hommes et des femmes que l'on rencontre dans les rues ont les yeux caves, la figure amaigrie, et portent des vêtements souillés, défroque dix fois vendue de fripier à fripier et qui, après avoir appartenu aux *gentlemen* et aux *ladies* des beaux quartiers du West-End, finit en haillons sur le corps des habitants de Shadwell et de Wapping. Au sud de la Tamise, certaines ruelles de Rotherhithe, de Bermondsey, de Lambeth, sont aussi des sentines de misère : c'est avec joie qu'après s'y être égaré, on revoit les bords de la Tamise, quelque grande avenue ou la verdure d'un jardin public. Quel contraste entre l'aspect des quartiers pauvres et ceux des faubourgs somptueux ! mais aussi quelle différence dans le genre de vie des habitants et dans la durée de leur existence ! La moyenne de la mortalité annuelle varie de 14 à 60 par mille personnes, suivant les rues, et là où la mort fauche si rapidement, c'est que le manque de travail, de pain et de tout bien-être lui ont facilité la tâche. Ce que Londres cache de misères est indicible[1] !

Les districts qui entourent la Cité au nord-est et au nord, et qui sont peuplés surtout par des artisans, Spitalfields, Bethnal-green, Clerkenwell, forment la transition entre les quartiers pauvres de Londres et ceux qu'habitent principalement les gens de la bourgeoisie. Là déjà presque toutes les maisons se conforment au type de la demeure anglaise : un fossé de 2 ou 3 mètres de profondeur et défendu de grilles sépare la rue de la façade ; de même qu'on pénètre dans une forteresse par un pont-levis, de même c'est par une plaque ou par un perron jeté sur le fossé qu'il faut

[1] Henry Mayhew, *London Labour and London Poor.*

entrer dans le « château » de l'Anglais ; pour gagner la cuisine et la cave à charbon, on descend directement dans le sous-sol par un escalier latéral. Ainsi le maître est bien enfermé dans sa demeure, mais il a soin de faire deux parts de sa maison, celle où il réside et celle où descendent les fournisseurs. Il dédaigne d'avoir, comme le Belge ou l'Allemand, un « espion » qui lui permette de voir tous les passants sans avoir l'air de les regarder, et ses fenêtres à guillotine restent obstinément fermées du côté de la rue. Des fleurs ornent les appartements, mais on ne peut que les entrevoir : elles sont là pour réjouir les yeux du propriétaire, non ceux des étrangers qui passent. Toutefois la maison est hospitalière : si la face extérieure des murs est noire de fumée, le perron est d'une blancheur parfaite ; c'est une coquetterie des ménagères anglaises de le tenir constamment propre et luisant.

Vers l'ouest, dans le quartier de Marylebone, les maisons sont plus hautes, les fossés plus profonds, les places verdoyantes plus nombreuses : là commencent déjà les parties de la ville habitées par la haute bourgeoisie. Au dernier siècle, la noblesse y avait sa résidence, mais elle s'est portée en masse, pour ainsi dire, du côté de l'ouest, et c'est aux alentours de Hyde-park, surtout à Belgravia, que s'élèvent les maisons de l'aristocratie, toutes précédées d'un jardin. Chaque place, chaque avenue est disposée de manière à présenter un ensemble architectural. Certains boulevards, ornés de colonnades, se continuent régulièrement sur plus d'un kilomètre de longueur, et de rue à rue toutes les maisons paraissent ne former qu'un seul palais. Ailleurs elles sont isolées, mais toutes semblables les unes aux autres, avec leurs jardins, leurs terrasses, leurs balcons, leurs serres de plantes tropicales. L'originalité de l'architecte ne se révèle nulle part dans une construction spéciale, si ce n'est en quelque grand palais entouré de son parc. Des quartiers de plusieurs hectares ou même de plusieurs kilomètres d'étendue se composent de maisons que l'on croirait sorties de la main du même artisan, comme ces joujoux en forme de chalets que sculpte l'ouvrier suisse. Toutes ont leurs escaliers et leurs meubles exactement à la même place, toutes sont ornées des mêmes tapisseries et des mêmes moulures, que les entrepreneurs ont commandées par milliers dans les mêmes usines. Sans qu'il lui soit seulement nécessaire d'y regarder, l'étranger connaît d'avance l'inévitable disposition de ces demeures : l'alvéole de l'abeille a moins de régularité. Telle est la conséquence inévitable de la concentration des propriétés dans une seule main et de l'emploi des capitaux énormes à la construction simultanée de centaines de maisons. En parcourant ces nouveaux quartiers qui couvrent une partie notable du comté de Middlesex, à l'ouest de Londres, on ne peut que s'étonner

ner de la foule de Londoniens assez riches pour habiter de pareilles demeures. Les perrons à candélabres, les beaux jardins, les fleurs de luxe, les terrasses de marbre, les glaces des fenêtres, font juger de la richesse de l'intérieur; et quand on y pénètre, on voit en effet que tout l'ameublement est de la plus solide qualité, tapis, tentures, boiseries et métaux.

Quelques-uns des plus grands palais étaient trop vastes et trop somptueux pour qu'il fût possible à leurs possesseurs de se déplacer pour suivre l'exode général de l'aristocratie de l'autre côté des parcs : leurs demeures restent comme des îlots au milieu des quartiers qu'envahit la bourgeoisie commerçante. Les deux palais royaux, Saint-James et Buckingham-palace, sont eux-mêmes situés à l'est de Belgravia ; mais, de ces palais, le premier n'est qu'une résidence officielle, où le souverain ne se montre que dans les jours d'apparat, et Buckingham-palace est un édifice complètement isolé, entouré de trois côtés par des parcs et des jardins. Quant aux édifices des « clubs », qui sont peut-être les plus beaux de Londres par la noblesse et le bon goût de leur architecture, ils ont été naturellement bâtis dans la partie de Londres située sur les triples confins des quartiers aristocratique, parlementaire et commercial. Cette partie de Londres est limitée au sud par le parc de Saint-James, au nord par l'élégante rue de Piccadilly.

Parmi les grands édifices de Londres, le plus ancien est la « Tour » (*Tower*) par excellence, bâtie par Guillaume le Conquérant, à l'orient de la Cité et au bord de la Tamise, sur un emplacement où s'était peut-être élevé jadis un château romain, car on y a trouvé des médailles de l'empire et des restes de murailles que l'on croit être de construction antique. Malgré son nom, la Tour comprend dans son enceinte de nombreuses constructions dominées par plusieurs tours et par la masse carrée du vaste édifice appelé spécialement la « Tour Blanche » (*White Tower*). Cette forteresse, dont les murs, disent les chroniques, étaient « cimentés avec le sang des animaux », est le monument de Londres où a été le plus souvent versé le sang des hommes. Sans parler des milliers de combattants qui périrent de part et d'autre, lors des révolutions et des guerres civiles, à l'attaque et à la défense de la Tour, ni des prisonniers inconnus qui furent égorgés dans ses préaux, c'est par centaines que l'on compte les personnages historiques décapités sur le pavé de la grande cour, devant la porte basse de l'église de Saint-Pierre aux Liens. C'est là que les souverains faisaient tomber les têtes de leurs rivaux, des courtisans dont ils s'étaient lassés, des femmes qu'ils répudiaient; là aussi périrent quelques-uns des hommes dont le nom est le plus justement vénéré par l'Angleterre : tel était Algernon Sidney, que Charles II fit exécuter en

1683. Une tour, dite la « Tour Sanglante », est celle où les enfants d'Édouard IV ont été assassinés. L'histoire de la Tour de Londres est celle des crimes royaux; « sur ses murailles sombres sont peints, en traits de sang, l'ambition d'Édouard Ier, la luxure de Henri VIII, le fanatisme de Marie, la cruelle vanité d'Élisabeth. » Bien avant la Bastille française, la Tour avait été déjà prise deux fois par le peuple révolté, mais ni Wat Tyler ni Jack Cade ne songèrent à démolir la forteresse, et jusqu'en 1820 elle resta prison d'État. Encore de nos jours, un de ses principaux employés est « gentilhomme geôlier ». Actuellement la forteresse est surtout un arsenal, un musée d'armes et d'instruments de torture : on y conserve aussi les joyaux de la couronne. Les lions de la Tour, à la vie desquels, suivant une ancienne légende, était attaché le sort des souverains, ont été transférés en 1834 au jardin zoologique[1].

L'abbaye de Westminster est le monument autour duquel se bâtit la ville du même nom, rivale de Londres avant de s'être fondue avec elle en une même cité. Cet édifice religieux est moins ancien que la Tour : il date de la moitié du treizième siècle, mais il s'élève à la place d'églises antérieures, dont la première était entourée par les eaux d'un bras de la Tamise, depuis longtemps desséché. Parmi les églises ogivales de l'Angleterre, celle de Westminster est, malgré des additions et des restaurations, une des plus complètes, une de celles dont l'ensemble est le plus harmonieux. L'intérieur surtout, quoique trop rempli de monuments funéraires, est admirable de force et de légèreté; la chapelle absidale de Henri VII qui prolonge le chœur, et dans laquelle les chevaliers de l'ordre du Bain tenaient leurs assises, éblouit par l'éclat de ses vitraux, la richesse de ses ornements, la splendeur des voûtes et des pendentifs sculptés. L'église de Westminster, où se trouve le siège de couronnement des rois, enlevé à l'Écosse, est en même temps le Saint-Denis et le Panthéon de l'Angleterre : la plupart des hommes dont la nation révère la mémoire y ont, sinon leur tombeau, du moins leur monument; mais parmi les personnages illustres combien se sont glissés d'hommes qui n'avaient de grand que la naissance, la richesse ou la vanité, et parmi les sculptures d'un beau style et d'un goût sobre combien on rencontre de ridicules allégories et d'inscriptions fastueuses! Le sarcophage de Henri VII et de sa femme, la statue assise de lord Mansfield sont les monuments les plus remarquables; mais comment ne pas s'arrêter devant les sculptures ou les pierres sépulcrales, quand on y lit les noms d'Édouard le Confesseur,

[1] Hepworth Dixon, *The Tower of London*.


C. LAPLANTE

d'Édouard III, de Jane Seymour, de Marie Stuart, d'Élisabeth, de Marie la Sanguinaire, ou ceux d'hommes d'État qui ont eu une influence prépondérante dans les destinées de la nation, Monk, Canning, Chatham, Pitt, Fox, Warren Hastings, Robert Peel? Newton, Herschel, Watt, Humphrey Davy, Telford, Young, sont inhumés à Westminster; c'est là aussi que reposent, pour la plupart dans le « coin des Poëtes », Chaucer, Ben Jonson, Camden, Milton, Butler, Gray, Spenser, Addison, Dryden, Congreve, Thomson, le Français Casaubon, Goldsmith, Southey, Macaulay, Dickens, Thackeray, Paoli, Wilberforce, Haendel, Kemble, miss Siddons et Garrick; enfin, parmi ceux qui ont étudié la Terre, Stamford Raffles, Rennel, Chardin, Charles Lyell, Livingstone et Darwin.

Malgré la Réforme, l'ancienne abbaye s'est maintenue en se transformant; elle n'a pas seulement les édifices, église, chapitre, cloîtres, elle a gardé aussi ses institutions et accru ses richesses. Son doyen est un potentat, habitant un palais ogival à côté de l'église et jouissant d'un traitement considérable. Le chapitre de Westminster n'a pas moins d'un million et demi de revenus, somme qui, d'après les statuts, devrait être employée à l'entretien de quarante boursiers et de deux maîtres dans l'école de Westminster, dépendante de l'abbaye; mais le chapitre s'acquitte de ce devoir par le simple versement annuel de mille guinées. A bien des égards, l'école de Westminster, où l'enseignement est assez étroit et presque uniquement classique, ressemble plus à une école de grammaire du seizième siècle qu'à un lycée moderne[1]. C'est près de là, dans l'ancienne Aumônerie de Westminster, que William Caxton établit, probablement en 1477, la première imprimerie d'Angleterre.

A côté de l'ancienne abbaye, au bord de la Tamise, les deux Chambres du Parlement ont leur palais, reconstruit après l'incendie de 1834. Cet édifice, de style ogival, est un des plus vastes qu'il y ait au monde, puisqu'il recouvre plus de trois hectares de sa masse de pierres et contient plus de 1000 chambres; mais il n'a pas complètement répondu aux vœux de ceux qui en avaient décidé la construction : s'il est « digne de l'Angleterre par sa richesse et sa grandeur », il ne l'est point par sa beauté et moins encore par la distribution des appartements intérieurs se suivant en un immense dédale. La salle la plus remarquable qui s'y trouve est un reste de l'ancien édifice, le superbe Westminster-hall, dont la voûte audacieuse, d'une largeur de plus de 20 mètres et d'une longueur de 73 mètres, est portée par des boiseries sculptées. On dit que les commis-

[1] Demogeot et Montucci, *De l'enseignement secondaire en Angleterre et en Écosse.*

sions parlementaires, nommées pour examiner les plans, n'ont fait que les gâter; elles n'ont pas même su faire choix de bons matériaux pour la construction de l'édifice : la pierre se délite rapidement sous l'influence des intempéries, et, pour protéger les façades, on a dû les recouvrir d'une couche de silicates. Quelle que soit la valeur des critiques soulevées par les hommes de l'art, on ne saurait néanmoins contempler sans admiration ce palais immense qui se reflète dans la Tamise avec ses sculptures, ses tourelles d'angle, la svelte tour de l'horloge, au cadran cerclé d'or, et la puissante tour Victoria, dont la masse apparaît au delà du corps de l'édifice, avec son clocheton couronné et son étendard se déroulant dans l'air.

Le dôme de la cathédrale de Saint-Paul, plus haut encore que les tours de Westminster, s'arrondit noblement au-dessus des maisons de la Cité : de tous les édifices de Londres, c'est le plus superbe d'aspect, celui que l'on voit de plus loin et que sa position dominante fait apparaître comme le véritable centre de la métropole. Cette église est le chef-d'œuvre de Christophe Wren, qui construisit tant d'églises, et pour la plupart en styles différents, comme s'il eût voulu aborder et résoudre tous les problèmes de l'architecture. L'élégante façade qui domine la place occidentale, la colonnade circulaire de la coupole et le dôme lui-même, développant sa courbe au-dessus de la ville entière, sont d'une grande pureté de lignes; vue de la Tamise, la puissante masse de l'église, dont les contours sont toujours adoucis par les vapeurs de l'air et que l'éloignement recouvre d'une teinte violette, prend des proportions tout à fait grandioses. Mais l'intérieur du monument ne répond point à la magnificence du dehors. Les murailles sont d'une nudité glaciale; les tombeaux rangés sur les côtés de la nef et dans les chapelles sont décorés de sculptures presque toutes sans goût et d'ailleurs en complet désaccord avec le caractère de l'édifice. La plupart des personnages ensevelis à Saint-Paul sont des hommes de guerre, parmi lesquels brille surtout le nom de Nelson; mais des artistes et des savants ont été aussi inhumés dans cette église, William Jones, Joshua Reynolds, Thomas Lawrence, Rennie, et celui même qui éleva l'édifice, l'architecte Christophe Wren.

Londres possède environ 1200 églises, chapelles ou synagogues, dont un grand nombre sont remarquables, soit par la pureté du style ogival ou normand, que les architectes savent si bien imiter en Angleterre, soit par la riche décoration de l'intérieur. Dans la multitude de ses autres édifices, palais, ministères, théâtres, clubs et autres lieux de réunion, cours de justice, hôpitaux, écoles, Londres compte aussi de fort beaux monuments, tels que les nouvelles Cours de Justice, l'hôpital de Saint-Thomas, en face du Parlement, et la magnifique salle de concert d'Albert-

Hall, bâtie au sud des jardins de Kensington, en face de la statue dorée du prince Albert, que protège une sorte d'écrin, immense bijou d'orfèvrerie, et qu'entourent des groupes allégoriques. A Londres il n'est pas de constructions qui donnent une plus haute idée de sa puissance que les dix-sept ponts jetés sur la Tamise, de Hammersmith à la Cité, tous différents d'aspect, les uns en granit, les autres en fer, quelques-uns de proportions superbes. Du Parlement au port de Londres, sur une distance de moins de 3 kilomètres par le fil du courant, huit ponts se succèdent, dont trois qui vibrent incessamment sous le poids des trains de chemins de fer. Récemment encore, on ne pouvait admirer ce spectacle de la Tamise et des ponts qui la franchissent à moins de s'embarquer sur un des bateaux à vapeur qui montent et descendent le fleuve; maintenant la Tamise a été régularisée sur une grande partie de son étendue et de superbes quais ont été construits là où s'étalaient des boues noirâtres délaissées par le reflux. Le *Victoria-Embankment*, dont la courbe, de plus d'un kilomètre, se développe du pont de Westminster à celui de Blackfriars, est une puissante digue de granit s'élevant à 13 mètres au-dessus du niveau des marées basses; ses fondements descendent à 5 mètres, et même en certains endroits à 9 mètres plus bas. Des jardins, des massifs de verdure l'ornent dans toute sa longueur et réjouissent le regard, qui devait naguère se détourner avec dégoût des maisons lépreuses baignées par le flot de la Tamise montante et des ruelles immondes où se déposait la vase. Sur la digue se dresse à présent un des quarante-deux obélisques connus du monde, l'Aiguille de Cléopâtre, apportée d'Alexandrie : grâce à l'usage des béliers hydrauliques, il a suffi de 24 hommes pour l'ériger, tandis qu'en 1836 l'architecte Lebas employa 480 personnes à dresser l'obélisque de Louqsor, et que Fontana, en 1586, eut besoin de 960 hommes et de 75 chevaux pour élever l'Aiguille de la place du Vatican, à Rome. Les allées du quai facilitent les communications des quartiers riverains en amont du pont de Londres; mais en aval commence le port avec les entrepôts, les jetées, les appontements et les grues de ses bords. En cet endroit, la construction d'un pont n'a pas encore été possible : il a fallu recourir au percement de tunnels au-dessous du fleuve. Un de ces souterrains, utilisé aujourd'hui par un chemin de fer, est devenu fameux par les difficultés de toute nature que l'ingénieur Brunel eut à vaincre dans le percement. Mais en 1825, à l'époque où commença l'entreprise du tunnel, considérée alors comme un des travaux les plus audacieux du génie humain, on ne disposait pas des moyens mécaniques imaginés depuis et l'expérience manquait. Tout récemment un autre tunnel a été percé en amont de la Tour de Londres : au lieu de demander quinze ans comme la première

entreprise, l'œuvre ne dura guère plus d'une année ; elle coûta trente-deux fois moins que le souterrain de Brunel[1], et nul des ouvriers employés au percement n'y perdit la vie. On discute actuellement la construction d'un viaduc qui traverserait la Tamise dans le voisinage de la Tour, de manière à présenter vers son milieu deux ponts mobiles disposés en losange et limitant un bassin assez vaste pour remiser les plus grands navires : chaque pont s'ouvrirait successivement pour le passage des embarcations, de sorte que le mouvement des voitures et des passants pourrait se continuer sans interruption, tantôt par l'un, tantôt par l'autre des ponts mobiles.

Parmi les monuments de Londres, il en est que l'on visite, non à cause de la majesté ou de l'élégance de leur architecture, mais seulement pour les trésors qu'ils renferment. Tel est le musée Britannique (*British Museum*), vaste édifice ayant pour toute beauté celle que donnent la grandeur des proportions et le développement des colonnades ; mais dès qu'on a pénétré dans le vestibule, on oublie l'édifice pour ne voir que les merveilles de toute espèce entassées dans le palais. Les richesses qu'il contient, produits de la nature et chefs-d'œuvre de l'art, en font à bien des égards le musée le plus précieux du monde entier : ses collections de minéralogie, de géologie, de botanique, de zoologie, de paléontologie, d'anthropologie, qui doivent être prochainement transportées à South-Kensington dans un musée spécial d'histoire naturelle, offrent une surabondance d'échantillons qui fait la joie de tous les hommes d'étude, et quelques-uns des objets, tel que le Caraïbe fossilisé de la Guadeloupe, sont d'une valeur inestimable. Les salles de sculptures et d'antiquités renferment les monuments les plus admirables ou les plus curieux de l'Assyrie, de l'Égypte, de l'Arménie, de l'Asie Mineure, de la Grèce, de l'Étrurie ; c'est là que les amoureux du grand art vont contempler avec religion les tombeaux lyciens, les débris du Mausolée, les colonnes du temple de la Diane éphésienne, les marbres de Phigalée, les sculptures du Parthénon. Depuis que lord Elgin, en 1816, a rapporté d'Athènes ces marbres précieux, c'est à Londres, non moins que dans l'Hellade même, qu'il faut aller étudier le génie de la Grèce. Là aussi se trouve la fameuse « pierre de Rosette » que Young commença de déchiffrer et qui fit enfin découvrir à Champollion la clef des écritures hiéroglyphiques de l'Égypte : des papyrus de trois à quatre, peut-être de cinq mille ans d'âge, et les tablettes qui furent la bibliothèque du palais de Ninive sont aussi conservés au *British Museum*. Pendant 123 années d'exis-

[1] Coût des deux tunnels de la Tamise :

Ancien tunnel. . . . 15 350 000 fr. | Nouveau tunnel. . . . 450 000 fr.

(Maxime Hélène, *Les Galeries souterraines*.)

tence, de 1753 à 1876, le musée Britannique a coûté à la nation anglaise environ 125 millions de francs. Enfin la bibliothèque du musée, moins riche que la bibliothèque Nationale de Paris, quoiqu'elle possède environ 1 250 000 livres et manuscrits[1], mais plus largement subventionnée, rapidement agrandie par des acquisitions précieuses et plus soigneusement classée, bien que dépourvue encore de catalogue « raisonné », attire de toutes les parties du monde les chercheurs et les érudits. La salle de lecture, où l'on vient consulter ces documents, est elle-même un édifice digne de toute admiration : sa double voûte, d'où la lumière tamisée descend toujours égale et sans faux jour, rivalise de portée avec les plus grandes coupoles du monde ; un catalogue par nom d'auteurs, de près de 1000 volumes, et 20 000 ouvrages d'un usage constant, encyclopédies et dictionnaires, recueils historiques, sont à la libre disposition des lecteurs, qui reçoivent en outre, non toujours assez promptement, les livres dont ils demandent communication[2]. Malheureusement le manque de place gêne de plus en plus les curateurs du musée, et l'on prévoit le moment où ils seront obligés d'entasser leurs richesses au lieu de les classer. Pour éviter l'encombrement, il leur a fallu remiser de précieuses sculptures sous des hangars ; ils ont dû repousser systématiquement les offres de donateurs empressés[3].

La Galerie Nationale de tableaux est située sur la plus belle place de Londres, Trafalgar-Square, où bruissent des sources artésiennes s'élançant en gerbes abondantes, et que décorent des statues de grands hommes et les lions accroupis aux quatre coins de la colonne de Nelson. Mais il n'est peut-être pas d'édifice à Londres dont la ville ait plus à s'excuser ; il n'en est guère non plus qui soit moins bien distribué : ce n'est qu'un abri temporaire, mais les tableaux y sont depuis un demi-siècle. La Galerie Nationale, comme le Musée Britannique, grandit rapidement : ce n'était d'abord qu'une collection d'une quarantaine de toiles ; mais les achats et les donations l'ont graduellement accrue ; dans la seule année 1872, elle s'est augmentée de 77 œuvres, ayant coûté 1 875 000 francs. Elle comprend maintenant plus de mille tableaux et quelques statues : les fonds considérables dont elle dispose lui ont permis de ravir aux collections du continent des toiles du plus haut prix. Les anciennes écoles italiennes sont bien repré-

[1] Accroissement de la bibliothèque en 1876 : livres, 35 661 ; manuscrits et documents, 32 908 ; morceaux de musique, 8125.

[2] Nombre des lecteurs en 1880 : 138 842 ; moyenne : 475 lecteurs par jour ; 1 107 046 volumes consultés : 8 volumes par lecteur.

[3] Nombre des visiteurs au British Museum en 1880 : 839 374.

sentées dans le musée de Londres, et l'on y voit d'admirables tableaux de la grande période de l'art, la *Résurrection de Lazare*, de Sebastiano del Piombo et en partie de Michel-Ange, *Mercure et Vénus*, l'*Ecce Homo* du Corrège, et diverses toiles de Raphaël et d'autres peintres italiens. Là se trouvent aussi des œuvres de Velasquez, de Murillo, de Rembrandt, de Rubens, de Van Dyck, des paysages de Ruysdael, de Hobbema, et c'est entre deux pages de Claude Lorrain que le peintre anglais Turner a exigé que fussent placées ses deux plus belles toiles : c'était l'expresse condition qu'il mettait au don de ses 105 tableaux, dont quelques-uns, indiquant chez l'auteur un défaut de la vision[1], sont d'incompréhensibles débauches de couleur. Dès que Londres possédera un édifice digne par sa grandeur aussi bien que par sa beauté de recevoir une collection complète, telle que devrait en montrer l'Angleterre, les œuvres de valeur ne manqueront certainement pas à la Galerie Nationale, car de nombreuses richesses, maintenant en réserve dans plusieurs collections spéciales, telles que le musée de Soane et la Galerie Nationale des portraits, trouveront en grande partie le chemin du palais des arts appartenant à la nation. En outre, les collections privées de Bridgewater-house, de Devonshire-house, de Grosvenor-house, de Stafford-house, d'autres encore, ont des toiles merveilleuses dont la nation peut attendre un jour, sinon l'héritage, du moins la libre jouissance. Déjà la galerie du collège de Dulwich, située non loin du Palais de Cristal, peut être considérée comme une collection publique : on y voit des œuvres capitales des peintres hollandais, de Murillo, de Velasquez.

Le musée de South-Kensington est peut-être, après le British Museum, celui qui possède le plus d'objets précieux. Fondé en 1851 pour aider au développement de l'art, que les Anglais reconnaissaient n'être pas chez eux à la même hauteur que chez leurs voisins, il a été improvisé, pour ainsi dire, après l'Exposition de 1851, et ne présente encore qu'un ensemble bizarre de constructions, en bois, en pierres, en briques, en fer, les unes simples hangars, les autres bâtisses à prétentions architecturales ; mais le palais qui s'élève pour contenir tous les trésors du musée, et dont quelques corps de logis existent déjà, est un édifice, dans le plus pur style italien de la Renaissance, qui sera peut-être le plus gracieux monument de Londres. Les diverses collections du musée de South-Kensington, que l'on a voulu réunir à tout prix, avant de songer à leur classement, offrent, comme les constructions, un mélange assez confus : livres et tableaux, porcelaines et sculptures, brevets et machines, objets d'alimentation et matières indus-

[1] Liebreich, *Progrès médical.*


TAYLOR



trielles, se succèdent sans ordre; néanmoins la méthode s'introduit peu à peu et çà et là brillent quelques œuvres capitales que l'on admire simplement, sans se demander si on les a mises à la place qu'elles devraient occuper : entre autres, le musée possède des sculptures de la Renaissance italienne que Florence même pourrait lui envier[1]; il a surtout les sept admirables cartons de Raphaël, véritables peintures produisant le même effet que des fresques. Dans la collection des modèles scientifiques se voient aussi quelques-uns des objets que les mécaniciens viennent étudier avec révérence, les plus anciennes machines d'Arkwright, de Watt, de Stephenson. A ses propres richesses, le musée de South-Kensington ajoute aussi un grand nombre d'œuvres d'art fort précieuses, bijoux d'or, émaux, pierres fines, sculptures, qui lui sont confiées par de riches amateurs afin que les artistes et le public puissent les étudier. Les collections du musée de South-Kensington sont de celles que le Parlement favorise le plus dans le budget. Pendant les premières années qui ont suivi la fondation du musée, le « département des Arts et des Sciences » dépensa de quatre à cinq millions de francs par an pour l'accroissement de leurs trésors; en moyenne, les frais d'entretien et de moulage dépassent un million[2]. Toutefois il est fâcheux qu'un musée semblable, qui est à la fois une école d'art et de science, se trouve à l'une des extrémités d'un faubourg aristocratique de Londres, loin du centre de la ville et de la population à laquelle il devrait profiter. Pour obvier à ce désavantage, une succursale du musée de South-Kensington a été fondée dans le faubourg industriel de Bethnal-Green. En outre, des œuvres d'art et des livres d'étude sont expédiés dans toutes les écoles de l'Angleterre.

A côté de South-Kensington, sur l'emplacement de l'ancienne Exposition de 1862, où s'élèvera prochainement toute une cité de musées, se trouve la précieuse collection de la Compagnie des Indes : là sont rassemblés tous les minéraux, toutes les matières premières que fournit le sol si riche de l'Hindoustan, tous les échantillons de l'industrie et les objets les plus remarquables de l'art des Hindous : nulle part en Europe on ne voit plus d'objets réunis qui permettent d'étudier de loin l'histoire et la vie intime des peuples de la péninsule du Gange. Tel est l'avantage qu'ont les collections spéciales sur les grands musées où tout se trouve réuni : elles guident l'étude du visiteur instruit et soutiennent son attention. Londres possède

[1] Perrot, *Revue des Deux-Mondes*, 1er mai 1878.
[2] Dépenses d'entretien du musée de South-Kensington en 1878 :

973 050 fr., sans compter les frais de moulage, les photographies, etc.
En outre, 200 000 » acquisitions d'objets d'art.

plusieurs de ces musées spéciaux, admirablement ordonnés, qui contribuent tant au progrès de la science : tels sont le musée géologique de Jermyn-street, que fonda de la Bèche, et le musée anatomique établi par John Hunter au sud du grand square de Lincoln's Inn Fields. Presque toutes les sociétés savantes qui ont leur siège à Londres possèdent aussi de riches collections et surtout des bibliothèques spéciales d'une valeur inestimable. Guildhall, le palais municipal de la Cité, qui renferme la bibliothèque publique la plus fréquentée de Londres[1], contient la plupart des ouvrages, des cartes et des précieux documents relatifs à l'histoire de la capitale. L'Institution Royale, la Société de Géologie, qui est la plus ancienne du monde, la Société d'Anthropologie, la Société Linnéenne, enfin la Société de Géographie[2], qui a pris l'initiative de tant de voyages d'exploration, sont toutes dans une situation prospère et disposent de capitaux considérables qui leur permettent d'accroître leurs richesses au profit de la science. La Société Zoologique, à laquelle on a donné une partie de Regent's Park, a la plus riche collection d'animaux vivants qui existe dans le monde[3] : elle se compose de 2265 individus. La Société d'Horticulture a de fort beaux jardins à South-Kensington, mais c'est à Kew, à l'ouest de Londres, que se trouve le jardin botanique de la métropole, le plus riche et le mieux entretenu de l'Europe. Ce jardin, où la foule se presse les dimanches d'été pour échapper à l'ennui mortel de la ville, est en même temps un parc, où l'on peut deviser tranquillement assis sur le gazon des pelouses, à l'ombre des marronniers ou des cèdres[4]. Deux musées s'élèvent en diverses parties du parc : des serres nombreuses, assez vastes pour enfermer des arbres, sont éparses dans l'enceinte. L'une d'elles, qui sert de jardin d'hiver pour les plantes de la zone tempérée, couvre une superficie de près de deux tiers d'hectare ; dans une autre croissent les palmiers, les cycadées, les bananiers, les pandanus, les dragonniers, les bambous : on pourrait se croire transporté tout à coup dans une forêt vierge du Nouveau Monde, si l'on n'apercevait au-dessus des éventails de feuille le toit de verre sur lequel vient se déposer l'humidité de l'air extérieur. Dans les environs de Londres, notamment à Chiswick, de riches propriétaires ont aussi des jardins qui peuvent se comparer par quelques-unes de leurs collections de fleurs et de leurs serres à l'établissement de Kew. Quant au « Palais de Cristal »,

[1] Bibliothèques publiques de Londres en 1878 : 59.
Lecteurs à la bibliothèque de Guildhall en 1877 : 287 012.

[2] Budget de la Société de Géographie de Londres en 1876 : 290 290 francs.
Nombre des membres : 3332.

[3] Nombre des membres de la Société : 3311 ; recettes en 1877, 875 875 fr.; visiteurs, 915 764.

[4] Nombre des visiteurs en 1877 : 688 000

l'admirable monument de verre qui s'élève sur une colline au sud de Londres, ses vastes jardins, d'une superficie de 81 hectares, ne sont guère qu'un lieu de récréation, et l'édifice lui-même, qui devait être à la fois un musée et un palais de fêtes, renferme, il est vrai, de belles reproductions architecturales, mais prend de plus en plus le caractère d'un lieu de fêtes

N° 115 — KEW ET RICHMOND.



et de concerts. On peut en dire autant du palais d'Alexandra, dont la haute coupole resplendissante, recouvrant une salle où 2000 musiciens et 12 000 auditeurs trouvent place, domine un jardin d'une centaine d'hectares et un admirable horizon de bosquets et de prairies. Récemment la ville de Londres, après vingt-cinq ans de plaidoiries, a fini par conquérir la libre possession de tout un vaste territoire, la forêt d'Epping, qui s'étend au

nord-est sur un espace de 2400 hectares, et qui deviendra certainement le plus beau parc de la métropole.

Quoique Londres ait à elle seule plus du huitième de la population des Iles Britanniques, elle n'a pas d'université proprement dite comme Oxford et Cambridge, ou même comme Durham ou Saint-Andrews. Il est vrai que le marchand Gresham légua au milieu du seizième siècle de grands terrains qui devaient servir à la fondation d'une université et dont la valeur actuelle serait de 75 millions de francs[1]; mais l'héritage, en grande partie dilapidé par la Cité légataire, ne servit qu'à fonder un collège. L'institution récente appelée Université de Londres ne dispense point elle-même l'instruction supérieure : c'est un collège d'examinateurs qui confère des certificats aux étudiants des hautes écoles de Londres, des provinces ou des colonies, sans condition de séjour, de vie commune, de discipline morale ni religieuse. D'ailleurs, si les hautes écoles de Londres n'occupent pas officiellement le même rang que les universités de Cambridge et d'Oxford, elles n'en forment pas moins d'excellents élèves, et leur donnent une instruction où les sciences expérimentales ont plus de place et qui répond mieux aux exigences de la société moderne : ainsi la médecine, complètement négligée dans les anciennes universités, est une des sciences que l'on étudie à Londres avec le plus de zèle, non-seulement dans les onze écoles spéciales attachées aux hôpitaux, mais aussi dans les deux collèges dits de l'Université (*University College*) et du Roi (*King's College*) : un hôpital de clinique est attaché à chacune de ces deux institutions. University College ne donne aucun enseignement religieux, et des élèves hindous, parsis, juifs, siègent sur les bancs à côté des chrétiens, tandis qu'à King's College les dogmes de l'Église anglicane sont considérés comme devant être l'âme de l'enseignement, et tous, directeur, professeurs, étudiants, appartiennent au culte dominant. Une école d'art, la meilleure de l'Angleterre, est attachée au Collège de l'Université, qui possède en outre les modèles des œuvres principales du sculpteur Flaxman. Depuis l'année 1869, les femmes ont le droit de se présenter aux examens de l'université, et, d'après une décision récente, elles ont droit à un égal enseignement, soit dans les mêmes établissements d'instruction, soit en d'autres écoles ayant un programme identique. Un grand collège spécial, Queen's College, reçoit environ 360 jeunes filles. La plus grande école des environs immédiats de Londres est celle de Harrow-on-the-Hill, située sur une colline au nord-ouest de la ville. Après Eton, c'est l'école la plus aristocratique de l'Angle-

[1] *Times*, 2 octobre 1878.

terre et le séjour n'y est guère moins coûteux : on y compte de six à sept cents élèves.

Plusieurs des grandes écoles secondaires de la Grande-Bretagne se trouvent aussi dans la métropole. Quant aux écoles primaires de Londres, on peut juger de l'importance de ce département par ce fait que les écoles, en partie dirigées par un conseil spécial, ont à pourvoir à l'éducation d'un demi-million d'enfants[1]. La plus grande école primaire de Londres, et peut-être du monde, est celle des juifs, où sont réunis 2450 enfants, garçons et filles.

Si Londres, malgré ses grandes écoles, n'est pas le centre universitaire des Iles Britanniques et doit encore reconnaître les prérogatives d'Oxford et de Cambridge, elle est du moins, sans conteste, le centre scientifique, littéraire, artistique, de tous les pays de langue anglaise : c'est là que se publient la plupart des ouvrages, là que les sociétés scientifiques les plus importantes se réunissent, que s'ouvrent les grandes expositions de peinture et que les acteurs conquièrent la célébrité. C'est là aussi que paraissent les revues les plus appréciées et les journaux influents, qui non-seulement ont droit au nom de « quatrième pouvoir » de l'État, mais aussi contribuent aux oscillations de l'opinion publique dans tous les pays civilisés. Les imprimeries où se composent ces journaux sont parmi les établissements industriels les plus remarquables de Londres.

L'immense ville n'occupe pas dans les Iles Britanniques le premier rang comme centre industriel : elle n'est point l'égale de Manchester, de Birmingham, de Sheffield, de Leeds ou de Glasgow pour telle ou telle industrie spéciale ; mais si les usines éparses dans les divers quartiers de Londres se trouvaient réunies en une seule cité, on verrait que par l'ensemble de ses manufactures la métropole est encore la première ville de l'Angleterre et que le nom de *Cockneys* ou « Gens du pays de Cocagne » appliqué à tous les habitants de Londres qui entendent le son des cloches de Bow-church dans la Cité, n'a pas été mérité par une vie paresseuse. La plupart des fabriques sont disposées de manière à former autour de la Cité un vaste demi-cercle tournant sa convexité vers l'est : Spitalfields, Clerkenwell, Bethnal-green, Mile-end, Rotherhithe, Southwark, Lambeth, sont les principaux quartiers du travail industriel, mais on trouve partout les ouvriers

[1] | | |
|---|---|
| Nombre des enfants qui devraient recevoir l'éducation primaire en 1878. . . | 614 857 |
| » » reçus dans les écoles libres » . . . | 278 923 |
| » » » » » du *School-board* » . . . | 186 468 |
| Nombre total des enfants reçus dans les écoles primaires en 1878. . . . . . | 465 391 |

employés à l'alimentation et à l'entretien des habitants[1]. Londres se distingue surtout par la fabrication des poteries, des couteaux, des armes, des machines de toute espèce, des montres, des bijoux; elle construit des navires et s'occupe de leur gréement; elle a conservé l'industrie des soies que lui ont apportée les huguenots français à la fin du dix-septième siècle; elle tanne et prépare les peaux, raffine les sucres, distille les liqueurs. Ses brasseries sont de dimensions énormes et, par l'importance de leur production, contribuent pour une forte part aux revenus du trésor anglais. C'est une de ces brasseries qui, pour obtenir l'eau nécessaire à son industrie, a pratiqué le forage le plus profond à travers les strates géologiques du bassin de Londres : l'instrument a pénétré jusqu'à 311 mètres de la surface, dans les couches du grès vert inférieur. Aux alentours de Londres on cultive près de la moitié des jardins potagers de toute l'Angleterre; toutefois ces jardins maraîchers ne sauraient se comparer à ceux des environs de Paris.

Comme marché de capitaux, Londres n'a point de rivales dans le monde. La France même est loin d'avoir une aussi grande quantité d'épargnes disponibles que l'Angleterre, et elles ne sont pas accumulées dans les banques, de manière à pouvoir être immédiatement utilisées dès que leur intérêt les porte vers une entreprise nouvelle. La ville de Londres a probablement autant de capitaux immédiatement disponibles que tous les autres marchés d'argent réunis[2], et ce grand avantage lui permet de s'emparer, au détriment des autres pays, de toutes les occasions de profit qui se présentent dans les diverses contrées[3]. C'est aux banques de Lombard-street, où s'étaient établis jadis des Lombards et des Florentins, initiateurs des banquiers anglais, que viennent s'adresser les gouvernements en détresse, les compagnies de mines et de chemins de fer, les inventeurs qui veulent transformer leur idée en beaux écus sonnants, les spéculateurs de toute espèce. Outre leurs envoyés officiels auprès du cabinet de Saint-

[1] Répartition du travail à Londres en 1871 :

Personnes employées dans l'industrie.	725 695	dont	220 925	femmes.
» rendant des services personnels.	314 711	»	262 100	»
» employées aux transports.	151 014	»	1 096	»
Manœuvres et journaliers, etc.	122 162	»	15 782	»
Professeurs, artistes, personnes de professions libérales.	96 096	»	37 781	»
Commerçants proprement dits.	86 957	»	8 757	»
Employés de l'État ou de la ville.	31 952	»	1 591	»
Armée et marine.	18 464			
Cultivateurs du sol	15 790	»	1 739	»

[2] Dépôts faits à la Banque d'Angleterre et dans les banques de Londres qui publient leur bilan, le 31 décembre 1872 : 5 000 000 000 fr.

[3] W. Bagehot, *Lombard-Street.*

James, il est peu de gouvernements qui ne soient aussi représentés auprès des prêteurs de Lombard-street. Grâce aux renseignements qui, de toutes les parties du monde, affluent à Londres comme à un centre commun, les capitalistes de la Cité sont les premiers à connaître où peuvent se faire les placements judicieux, et quelques pays leur envoient régulièrement le plus clair de leurs revenus. Presque toutes les entreprises coloniales sont commanditées à Londres ; les mines de l'Amérique du Sud sont exploitées indirectement par les banquiers de la Cité ; ce sont eux aussi qui ont construit les chemins de fer et les ports du Brésil, de la Plata, du Chili, et c'est dans leurs bureaux que siègent presque toutes les compagnies privées de télégraphie sous-marine.

Première ville du monde par le commerce de l'argent, Londres est aussi la première par le mouvement des échanges et l'importance de sa navigation maritime. C'est le marché principal de la Terre pour les thés, les cafés et la plupart des denrées coloniales ; c'est là aussi que sont apportées les laines d'Australie, d'Afrique, des contrées situées hors d'Europe, et les acheteurs étrangers doivent s'approvisionner à Londres : une foule de marchandises ne sont importées sur le continent d'Europe que par l'intermédiaire du port de la Tamise[1].

Depuis le commencement du dix-huitième siècle, le mouvement total des échanges de Londres avec l'étranger a presque vingtuplé, et l'accroissement se continue, plus rapide de décade en décade. Le port de Londres est un monde dont on ne peut se faire une idée quand on n'y a point pénétré. D'ailleurs, tout l'estuaire de la Tamise est considéré, en vertu d'une décision de la cour de l'Échiquier, comme étant le port de Londres, et cette décision est certainement d'accord avec la réalité[2]. La limite de l'immense port est formée par une ligne idéale qui part de la pointe de North-Foreland, près de Margate, et va rejoindre le Harwich-Naze, en passant par le fanal de Gunfleet. Quelques-uns des petits ports situés sur le pourtour de l'estuaire ont une existence indépendante : ce sont des enclaves du grand port de Londres. Toutefois ces havres ne sont en réalité que des avant-ports de la puissante cité pour la pêche ou le commerce ; ils pourraient aussi être comptés comme des faubourgs maritimes de Londres. A mesure qu'on avance du mouillage dit de la Nore dans la Tamise, on voit s'accroître

[1] Commerce extérieur de Londres en	1335	8 329 000 fr.
» » »	1700	250 000 000 »
» » »	1791	775 000 000 »
» » »	1876	4 674 000 000 »
Recettes de la douane »	»	257 250 000 »

[2] *De Jure maritimo et navali*, 1677.

la foule des navires, isolés ou voguant en longs convois; ils se pressent aux abords de chaque ville; pas une jetée ne s'avance au milieu des eaux que plusieurs bâtiments ne l'entourent. En amont de Sheerness, les rives se rapprochent : on entre dans le fleuve et déjà les bords sont un quai presque continu où tournent lentement les bras des machines qui font communiquer les cales de navires et les greniers des entrepôts. Bientôt les maisons du rivage se voient à peine à travers les agrès des bâtiments pressés les uns contre les autres en multiples rangées. En face s'épaissit la brume qui recouvre la capitale, mais de distance en distance on voit comme une rue de navires pénétrer dans l'intérieur des terres et se perdre au loin dans la vapeur charbonneuse. Ces rues, ce sont les docks.

A la fin du siècle dernier, les quais légaux, les seuls sur lesquels il fût permis de décharger certaines marchandises, ne s'étendaient que de la Tour à Billingsgate, sur un espace de 445 mètres de long sur 15 mètres de large. En dehors de cette faible surface, le commerce pouvait disposer aussi de « quais de tolérance » ; mais l'ensemble des débarcadères restait d'une insuffisance telle, que le mouvement des échanges en était constamment entravé; en outre, l'impossibilité d'introduire de l'ordre dans l'amas encombrant des denrées de toute espèce avait pour conséquence de livrer ces trésors au pillage : on évaluait à plus de 12 millions par an la valeur totale des vols pratiqués sur les quais et à bord des navires. La plupart des bâtiments restaient en rivière pendant des semaines et des mois entiers, et ne pouvaient se décharger que par le moyen de bateaux non pontés allant et venant de la rive au bordage.

Un pareil état de choses ne pouvait être toléré plus longtemps, surtout lorsque les guerres de la Révolution et de l'Empire eurent rejeté vers les ports anglais presque tous les échanges du continent avec les Indes et le Nouveau Monde. Les commerçants de Londres se décidèrent à imiter leurs rivaux de Liverpool, qui possédaient déjà des *docks* ou bassins fermés et entourés d'entrepôts, remisant à la fois les navires et leurs cargaisons. Après de longs débats en Parlement, une première compagnie de négociants fit choix, pour y creuser des réservoirs à flot et y bâtir des magasins, de l'espace alors désert qui se trouvait à la racine de la péninsule dite « Ile des Chiens » (*Isle of Dogs*), entre Londres et Blackwall : en 1800, Pitt donna le premier coup de pioche. L'endroit était bien choisi, puisque les navires tirant de 7 à 8 mètres d'eau peuvent entrer directement dans les bassins sans contourner la presqu'île, et se trouvent néanmoins à l'extrémité du port naturel que forme la Tamise en aval de Londres; les entrepôts se trouvent environnés de tous les côtés par les eaux offrant accès de toutes

parts aux navires. L'utilité même de ces premiers docks démontra combien il était nécessaire d'en construire de nouveaux. Après les quatre bassins dits « des Indes Occidentales » (*West-India-docks*), on creusa ceux des Indes Orientales (*East-India-docks*), jadis réservés au commerce des Antilles, mais de nos jours ouverts librement aux navires de toute provenance; puis les docks de Londres (*London-docks*), beaucoup plus importants à cause du voisinage immédiat de la Cité et de l'immensité de leurs magasins, destinés surtout aux riz, aux tabacs, aux vins et aux eaux-de-vie, furent inaugurés; enfin, toujours sur la rive gauche du fleuve, et plus près encore du

N° 116. — DOCKS DE LONDRES.

centre des affaires, on établit les docks de Sainte-Catherine, de beaucoup les plus actifs en proportion de leur étendue. Pour faire place aux nouveaux entrepôts et aux bassins, il fallut démolir 1250 maisons et faire déménager près de 12 000 personnes.

Depuis cette époque, d'autres travaux de ce genre, plus considérables encore, ont été entrepris. Les *Victoria-docks* ont ensemble 260 hectares, plus de 2 kilomètres carrés de surface, et si étendus qu'ils soient, ils doivent s'augmenter encore de nouveaux terrains, autour desquels la ville développe le réseau de ses rues constamment prolongées. Ainsi Londres maritime ne cesse de s'accroître sur la rive gauche. Sur la rive droite, elle a beaucoup moins d'importance par le fait des difficultés plus grandes de communication avec la Cité, mais il s'y trouve aussi des docks où s'entas-

sent d'immenses approvisionnements de bois et de céréales. Plus bas, les chantiers de Deptford, le port de Greenwich, les arsenaux de Woolwich, Gravesend, Sheerness, Rochester et Chatham, assurent à la rive droite de la Tamise la prépondérance commerciale.

A cause même de leur nombre, de leur répartition sur un territoire considérable, et surtout à cause des quartiers de ville et des grands édifices qui les entourent, les docks de la métropole ne produisent pas sur le voyageur toute l'impression d'étonnement à laquelle il s'est préparé. Il faut parcourir ces docks du matin au soir, y vivre pendant des semaines, voyager d'entrepôt en entrepôt et de bassin en bassin par voies ferrées et bateaux à vapeur, voir les rangées interminables de navires de toutes dimensions et de toutes provenances, contempler les amas de marchandises importées de tous les points du monde, assister aux chargements et aux déchargements, à l'entrée et à la sortie des vaisseaux dans les portes d'écluses, à l'incessant va-et-vient des embarcations, pour se faire une idée du prodigieux mouvement d'échanges qui se fait dans les docks riverains de la Tamise[1]. Liverpool dépasse la capitale par la valeur de son exportation et par l'importation des cotons; mais elle lui reste de beaucoup inférieure pour l'importation des vins, des sucres, des denrées coloniales de toute espèce. Par l'ensemble de son trafic, Londres est supérieure à Liverpool, mais sa flotte commerciale est d'un quart environ moins considérable[2].

Londres n'est point une commune, sans doute parce que le Parlement craint un rival. Les intérêts commerciaux et industriels y ont un centre naturel, non les intérêts politiques. La ville est divisée en une foule d'administrations distinctes qui s'enchevêtrent bizarrement ; on ne peut mieux comparer ce dédale qu'à celui des rues, dont la nomenclature s'est faite sans aucun ordre, d'après le caprice des propriétaires et des paroisses :

[1] Mouvement du port de Londres en 1877 :

Commerce extérieur. Entrées.	12 155	navires,	jaugeant	5 684 700	tonnes.
Sorties	8 963	»	»	4 421 875	»
Ensemble . . .	21 118	navires,	jaugeant	10 106 575	tonnes.
Mouvement du cabotage, sans les navires sur lest :					
Entrées.	36 610	navires,	jaugeant	4 015 400	»
Sorties	9 564	»	»	1 358 850	»
Ensemble . . .	43 010	navires,	jaugeant	5 474 250	tonnes.
Mouvement total	65 215	»	»	15 580 825	»
Voiliers	47 730	»	»	6 597 625	»
Bateaux à vapeur	18 485	»	»	8 983 200	»

[2] Flotte commerciale de Londres :

Voiliers	1 892	»	»	663 700	»
Bateaux à vapeur	960	»	«	492 750	»
Ensemble . . .	2 852	navires,	jaugeant	1 156 450	tonnes.

des dizaines de rues portent les mêmes noms, Church-street, King-street, Princes-street, sans compter les *places*, les *terraces*, les *rows* désignés de la même manière. La complication politique et administrative, où des innovations modernes se mêlent étrangement aux traditions du moyen âge, est telle, que la plupart des habitants de Londres ne cherchent pas à en pénétrer le mystère et se laissent gouverner au hasard : le labyrinthe des lois est si grand qu'on n'essaie pas de s'y aventurer; les citoyens se trouvent à la merci de quelques compagnies souveraines et n'osent pas se défendre. Encore en 1855 Londres ne comptait pas moins de 300 assemblées constituées en autorité distincte et composées de 10 448 membres, exerçant leurs droits en vertu de 250 actes du Parlement[1]. Actuellement, la Cité de Londres est toujours considérée comme une ville à part, tandis que le reste de la métropole est divisé en 39 « districts de gouvernement local » dont chacun a sa « sacristie » ou collège municipal (*vestry* ou *board*), chargé de l'administration matérielle du quartier; en outre, une soixantaine de *vestries* paroissiales ont gardé leur droit d'élection à diverses fonctions locales. La gérance des fonds destinés à l'entretien des indigents est confiée à 30 assemblées différentes. Un conseil spécial s'occupe de l'hygiène de la métropole; un autre conseil, le *Metropolitan Board of Works*, est chargé de la direction et de la surveillance de tous les travaux publics; un autre encore, auquel les femmes peuvent être admises, prend soin de l'éducation. Même le doyen et le chapitre de l'abbaye de Westminster ont encore un reste de leur ancien pouvoir municipal et les paroisses ont une part d'autorité civile. Toutes ces corporations administratives, comprenant ensemble 8073 membres, sans compter la multitude de leurs employés, ont leur budget distinct fourni par des taxes spéciales. Mais en dépit de l'étrange complication de ces rouages et du désordre financier qui en est la conséquence, Londres dépense moins que Paris et sa dette est moins considérable[2]; la plupart des grands travaux publics ne sont pas entrepris par la ville, mais par des compagnies concessionnaires. Quant à la police[3], elle dépend directement

[1] Firth, *Municipal London;* — Dexter, *Government of London;* — Ravenstein, *London.*

[2] Ensemble des dépenses de la ville de Londres en 1874 : 171 725 000 fr., dont 55 000 000 pour l'entretien des pauvres. Dette des divers *boards* de la ville, y compris la Cité : 542 700 000 fr.

[3] Police de Londres au 31 décembre 1880 : 10 943 hommes. — Police de la Cité : 700 hommes.

Arrestations en 1880	68 654
Gens tués dans les rues	137
» blessés » »	3 339
» disparus	14 198
» retrouvés	7 164
» définitivement perdus	5 539
Voleurs de profession, évalués à 25 000 ou	30 000

du ministre de l'intérieur (*home secretary*), à l'exception de la police de la Cité.

Le corps administratif de Londres chargé spécialement des travaux d'édilité est le Bureau métropolitain des Travaux Publics, composé de 44 membres que nomment maintenant les diverses *vestries* en les prenant dans leur propre sein; c'est une délégation municipale qui exerce un grand pouvoir; mais, par l'effet de la tradition, c'est encore le gouvernement de la Cité qui dispose de la plus grande influence, et son pouvoir s'étend indirectement en dehors des limites municipales sur toute la métropole et le comté de Middlesex; il possède de grandes propriétés, même en dehors de Londres, puisque la ville, le territoire et les eaux de Londonderry, en Irlande, lui ont été concédés. Quoique la population de la Cité ne forme que le soixantième des habitants et que la surface de son territoire ne soit qu'un centième de la superficie de Londres[1], son budget, alimenté par les droits sur les marchés, sur les vins, les eaux-de-vie et sur tout le charbon employé par les habitants de Londres, est environ le cinquième du budget de la métropole[2]; et cependant, depuis les mesures générales d'expulsion, il reste à peine quelques indigents à secourir dans ce quartier. La plupart des bourgeois de la Cité se groupent en diverses compagnies, qui furent jadis des corporations ouvrières, mais qui n'ont gardé de leur passé de travail que le nom et des insignes symboliques : plus riches que le gouvernement de la Cité, elles observent un ordre de préséance rigoureusement établi par d'antiques règlements; les merciers viennent à la tête des douze grandes compagnies; les porteurs d'eau (*watermen*) sont la soixante-dix-neuvième compagnie et la dernière. Les membres de ces diverses compagnies élisent un conseil général de livrée (*common hall of livery*) présidé par le lord-maire et chargé de choisir deux *sheriffs* pour tout le comté de Middlesex et, généralement à vie, le *city-chamberlain*, administrateur de leur fortune municipale. La Cité est divisée en 26 *wards* et en 207 *precincts*, dont les habitants, citoyens ou non, s'assemblent annuellement pour préparer la liste des conseillers; mais les citoyens seuls, réunis en *wardmote*, nomment les conseillers municipaux (*common councilmen*), un par précinct, les contrôleurs ou *inquestmen* et les autres officiers des wards. Le wardmote choisit aussi, à vie, un *alderman*, qui se joint aux autres délégués des wards pour former la cour des aldermen (*court of aldermen*), et aux 207 conseillers municipaux pour constituer le *Court of common council* ou conseil muni-

[1] Surface de la Cité : 293 hectares.
[2] Revenus de la Cité en 1875 : 32 500 000 fr.
Dette de la Cité : 125 085 000 fr.

cipal. Tout aldermen qui se dérobe par la démission aux devoirs de sa charge, doit verser 12 500 francs d'amende dans la caisse du trésor municipal. Quant au *lord-mayor*, personnage qui jouit d'une grande autorité réelle comme magistrat, et d'un prestige de rang considérable pendant son année de fonctions, il est nommé par la cour des aldermen sur la présentation du conseil de la livrée; mais il est de règle que le doyen des aldermen soit élu [1]. Son traitement est de 250 000 francs, et l'entretien de son palais coûte presque autant chaque année [2], mais la coutume exige qu'il dépense beaucoup plus en bals, en concerts et qu'il fasse circuler la « coupe d'amour » (*loving cup*), abondamment remplie, dans la salle du festin.

Si grande que soit l'autorité des corporations administratives de Londres, il faut tenir compte d'une autre influence, non moins puissante que celle de la « livrée » et des « sacristies ». Cette influence, presque entièrement occulte, est celle des propriétaires sur le sol desquels est bâtie la ville de Londres : par leurs intendants, leurs juristes, leurs hommes d'affaires, ces personnages dirigent les assemblées locales, et les travaux de l'édilité londonienne ne sont jamais entrepris de manière à léser leurs intérêts. Des kilomètres carrés couverts de maisons sont la propriété d'un seul. Ainsi, presque tout le quartier de Marylebone appartient au duc de Portland, héritier du hollandais Bentinck, favori de Guillaume III.

En aval de Londres, le faubourg de Greenwich jouit d'une existence municipale distincte. Son monument principal, palais de belles proportions élevé par Christophe Wren, servait autrefois d'hôtel aux invalides de la marine; il est devenu récemment l'académie navale de l'Angleterre et l'une de ses salles, consacrée aux « gloires » de l'Angleterre, renferme des statues d'amiraux, des peintures de victoires navales, et, parmi les objets ayant appartenu à des marins célèbres, les reliques de l'expédition de Franklin rapportées par le docteur Rae [3]. Sur la colline herbeuse qui domine l'école navale, au-dessus d'un beau jardin dessiné par Le Nôtre, un édifice peu élevé, fondé en 1676, rappelle aussi la gloire de l'Angleterre et l'une des plus nobles, car c'est là qu'ont vécu les astronomes Flamsteed, Halley, Bradley, Maskelyne, là qu'a été préparé le *Nautical Almanac*, le document le plus précieux pour la connaissance des temps, et que se poursuivent encore les études les plus approfondies sur les

[1] Ravenstein, *Notes manuscrites.*
[2] 191 125 francs en 1877.
[3] Revenus de l'Académie navale : 4 250 000 francs.

phénomènes des cieux. L'observatoire de Greenwich possède une très-riche bibliothèque et des instruments précieux. C'est par sa coupole équatoriale que passe le méridien de l'Angleterre, adopté depuis par la plupart des marines étrangères et destiné probablement à devenir un jour le point de départ, commun à toutes les nations, des mesures du méridien. La différence exacte de longitude entre les deux méridiens de Paris et de Greenwich n'est pas encore connue avec une précision suffisante : l'écart entre les diverses mesures n'est pas moindre d'une dizaine de secondes, soit d'environ 150 mètres. La différence probable entre les deux méridiens est de 2° 20′ 15″[1].

A Greenwich succède, sur la rive droite de la Tamise, un autre grand faubourg, Woolwich, où se trouvent d'immenses casernes, des chantiers de construction pour la marine militaire, un musée naval et un arsenal contenant les plus puissants engins de l'industrie moderne pour fondre et forer des canons, construire les affûts et fabriquer tout le matériel de guerre. Nulle part on ne voit une telle puissance de travail réunie sur un petit espace. Plusieurs quartiers populeux, Charlton, Blackheath, Lee, Eltham, se rattachent à Greenwich et à Woolwich, et se continuent au sud vers Chiselhurst et Bromley, autre commune rurale dépendante de Londres.

A l'est de l'île des Chiens, en face de la péninsule basse qui sépare Greenwich et Woolwich, la petite rivière marécageuse de Lea vient se mêler à la Tamise. Dans son bassin sont quelques villes distinctes de l'agglomération londonienne : Luton, située dans le comté de Bedford, Saffron-Walden, Hertford, capitale de comté, Cheshunt, Bishop-Stortford, Enfield, où le gouvernement possède une manufacture d'armes, Waltham-abbey, partie de la commune de Waltham-Holy-Cross, où se trouve le seul établissement de l'État pour la fabrication de la poudre. La nécessité d'un isolement complet a fait répartir les ateliers de la poudrerie sur une très-grande superficie de terrain, plus de 20 hectares, et des prairies, des bois même séparent les maisons : en se promenant dans les allées de l'usine, on se croirait dans la campagne, loin des manufactures et des villes. Pourtant Londres fait entendre déjà son long murmure, et bientôt la Lea vient arroser les jardins de Stratford et de Plaistow, qui sont en réalité, sous le nom général de Westham, une partie de Londres. A l'est, Wanstead, Ilford, Barking en sont aussi des faubourgs avancés, et Romford, quoique ville bien distincte, travaille, surtout par sa brasserie et ses jardins, à l'approvisionnement de la capitale.

[1] Hilgard, *United-States Coast-Survey. Report for* 1874. *Final report on the determination of* 1872 ; -- Auwers, *Mittheilungen von Petermann*, v. 1878

En descendant la Tamise, on voit se succéder les villes sur la haute rive de Kent, tandis que la côte basse et marécageuse d'Essex est beaucoup moins peuplée. Erith se montre au bord même du fleuve, la riche Dartford est au contraire à quelque distance dans l'intérieur, sur la rivière Dart, qui naît près de Seven-Oaks, dans un des parcs naturels les plus ravissants de l'Angleterre. Au delà d'un méandre de la Tamise vient Northfleet, puis on voit Gravesend, ville de promenades et de fêtes, entourée de jardins, dominée par des coteaux gracieux couverts de maisons de campagne. En face, sur la rive d'Essex, est le fort de Tilbury, qui serait la principale défense extérieure de Londres si jamais une flotte étrangère devait forcer l'entrée du fleuve. Mais les forteresses qui gardent l'estuaire, en dehors de la Tamise et de la rivière Medway, renferment déjà tous les moyens d'extermination imaginés par l'homme.

Le bassin de la Medway, occupant une grande partie du Weald, est une des régions les plus aimables de l'Angleterre et de nombreuses villes y sont éparses. Déjà navigable pour les petites embarcations, la Medway passe à Tunbridge, qui, au commencement du dix-septième siècle, donna son nom à un village de bains ferrugineux, situé à 7 kilomètres au sud, Tunbridge-Wells, devenu maintenant beaucoup plus populeux que la ville mère. Maidstone, située sur la Medway, à l'endroit où vient mourir le flot, occupe une position centrale dans le comté de Kent et c'est dans les campagnes environnantes, souvent appelées le « Jardin de l'Angleterre », que se voient les houblonnières les plus appréciées de la contrée par l'excellence de leurs produits : la moitié des champs de houblon de l'Angleterre se trouve dans le comté de Kent. En 1567, Maidstone, alors simple bourg rural, devint, grâce à des émigrés belges, une ville d'industrie pour la fabrication du fil de lin. Au commencement de l'automne de chaque année, pendant la *picking-season* ou « saison de la cueillette », Maidstone et les villages des environs sont envahis par des milliers de bruyants ouvriers londoniens qui viennent ramasser la graine du houblon.

Les communes du comté de Kent qui se trouvent dans les environs de Londres n'étant que des faubourgs de la métropole, la ville proprement dite la plus grande du Kent est la cité dont les trois quartiers sont constitués en deux communes distinctes sous les noms de Chatham, Rochester et Strood, se développant de l'ouest à l'est sur une longueur d'environ 4 kilomètres. Rochester est le lieu antique ; elle fut la Durbris des Bretons, la Durobrive des Romains, le Roffsceaster des Saxons. Un château normand, érigé dès les premières années de la conquête, dresse encore au-dessus de la rive droite de la Medway son énorme masse carrée, et c'est près de là que s'élève la

cathédrale de Rochester, fondée et construite en partie à la même époque. La plus peuplée des trois villes, Chatham, est également sur la rive droite de la Medway, mais en aval de Rochester, afin de recevoir à quai les bâtiments de transport qui viennent prendre des soldats dans ses casernes ou des approvisionnements dans ses entrepôts, car Chatham est surtout une ville de guerre, remplie de nombreux établissements appartenant à l'État et défendue par fortifications et torpilles; un puits artésien creusé jus-

N° 117. — ROCHESTER, CHATHAM ET LA BRÈCHE DE LA MEDWAY.

D'après la Carte de l'État-Major — C. Perron

1 : 125 000

0 — 5 kil.

qu'au sable vert, à 275 mètres, alimente d'eau tous les chantiers du gouvernement. Quant à la ville de Strood, située sur la rive gauche de la Medway, en face de Rochester, c'est la moins importante des trois. A l'ouest de cette ville, au milieu d'un parc, est le beau château de Cobham-Hall, renfermant, entre autres curiosités, des tableaux de grands maîtres[1].

Sheerness est une ville artificielle bâtie au milieu des marécages de l'île Sheppey, sur un sol sans consistance, que l'on a dû affermir en échouant

[1] Mouvement commercial des ports de la Medway en 1877, non compris les caboteurs sur lest :

7786 navires, jaugeant ensemble.	991 350 tonnes
Flottille commerciale des ports de la Medway : 978 navires. jaug.	41 750 »

sur les vasières des carcasses de vieux navires et en y enfonçant des forêts de pilotis. Cependant un puits creusé à plus de 60 mètres dans cette île vaseuse, entourée d'eau salée, fournit une eau d'une pureté parfaite, provenant sans aucun doute de la terre voisine. Un pareil emplacement n'aurait point été choisi pour une ville de commerce, mais c'était une position capitale comme point stratégique, car c'est là que se séparent les deux estuaires de la Tamise et de la Medway, presque également importants à défendre. Des forts, des casernes, des redoutes, des vaisseaux de guerre, des pontons, voilà Sheerness; des plantations de pins ont récemment assaini la ville et ses alentours. En 1667, la flotte hollandaise, commandée par Ruyter, s'empara de Sheerness, alla brûler les établissements de Chatham, détruire et capturer les navires réfugiés dans la Medway; mais depuis cette époque les défenses de Sheerness ont été singulièrement accrues. En face, sur la rive opposée de l'estuaire, est Shoeburyness, village dont le nom est souvent répété, car ce sont les plages voisines qui servent de polygone pour les expériences des canons anglais à longue portée.

Au sud de l'île Sheppey s'est ouvert récemment un port de commerce, Queenborough, où aborde chaque jour un bateau à vapeur venu de Flessingue : il communique avec la grande ligne du chemin de fer de Douvres à Londres près de la ville de Sittingbourne, située dans l'intérieur des terres. A l'est, sur un estuaire, est le port commerçant de Faversham[1], marché maritime de Canterbury et de la vallée de la Stour. A l'orient est le petit port de Whitstable, habité par des pêcheurs d'huîtres qui alimentent le marché londonien de Billingsgate du produit de leur industrie[2]. Les pêcheurs de Whitstable, célèbres par leur audace, se distinguent aussi par un remarquable esprit de solidarité : quel que soit le résultat de la pêche pour les différentes barques, tous ont part égale.

La Stour est une rivière indépendante qui se jette directement à la mer, par deux bras, dont l'un entre dans l'estuaire de la Tamise sur la côte septentrionale de Kent, tandis que l'autre va directement à la mer du Nord : ces deux bras entourent l'ancienne île historique de Thanet, remplaçant ainsi l'ancien détroit maritime. La Stour passe d'abord à Ashford, où sont de grands ateliers pour la réparation des locomotives et des vagons ; mais la ville principale de sa vallée est l'illustre Canterbury, le Durovernum des anciens Bretons romanisés. C'est la capitale du Kent, ainsi que l'indique son

[1] Mouvement du port de Faversham en 1877, non compris les caboteurs sur lest :
8688 navires, jaugeant . . . . 408 750 tonnes.
Flottille commerciale de Faversham en 1877 : 295 navires, jaugeant 28 200 »

[2] Flottille des pêcheurs de Whitstable, 120 bateaux, jaugeant 1800 tonneaux.

nom, « Bourg de Kent ». Ce fut la première ville de la Grande-Bretagne qui se convertit à la religion nouvelle venue de l'Orient : aussi a-t-elle gardé à travers les siècles, aux temps de la domination catholique, et depuis, sous l'autorité de l'Église anglicane, le titre de siège primatial de l'Angleterre : au douzième siècle, un de ses archevêques, Thomas Becket, armé des privilèges que le Conquérant avait attachés au siège de Canterbury, put braver longtemps le pouvoir royal. Le chef-lieu du Kent est la résidence officielle de l'archevêque primat, qui d'ailleurs possède à Londres, en face du Parlement, le pittoresque palais de Lambeth-House. La plus vieille église des Iles Britanniques, construite partiellement en briques romaines retirées d'un autre édifice, élève au-dessus de la ville sa tour drapée de lierre ; d'autres églises anciennes dressent çà et là leurs flèches et leurs tours, et de toutes les parties de la ville on voit la haute masse de l'église métropolitaine, fondée en 1070, mais reconstruite presque en entier depuis cette époque; le chœur, élevé par Guillaume de Sens, est pour ainsi dire une « cathédrale dans une cathédrale ». Le vaste édifice est riche en vitraux, en sculptures, en tombeaux : c'est là qu'est enseveli le « Prince Noir » et qu'étaient exposés jadis les restes de Thomas Becket, tué devant l'autel par ordre de Henri Plantagenet; de tous les lieux de pèlerinage de l'Angleterre, nul n'était jadis plus fréquenté que la tombe de l'archevêque, et Canterbury s'enrichissait des offrandes apportées de tous les pays du monde chrétien. Quoique la rivière soit navigable jusqu'à la ville et que cinq chemins de fer se rencontrent dans sa gare, Canterbury n'a pas gardé son rang comme cité de commerce et d'industrie ; elle n'a plus les manufactures de soieries, ni d'autres industries que lui apportèrent au seizième siècle cinq mille huguenots français, et n'a d'importance que comme marché de denrées agricoles ; même sa population a récemment diminué ; mais, grâce à ses monuments, à ses murailles transformées en promenades, à un tumulus entouré d'allées ombreuses, Canterbury est restée l'une des villes les plus curieuses et les plus pittoresques de l'Angleterre.

Les stations de bains de mer sont nombreuses à l'extrémité de la péninsule de Kent. Au nord de Canterbury est la belle plage de Herne-Bay. Près du cap de North-Foreland est la célèbre ville de Margate, fréquentée surtout par les marchands et les employés : les sables de l'estran, les falaises, les jetées fourmillent de femmes et d'enfants, que les pères de famille, arrivant par convois entiers, viennent rejoindre le samedi soir. Sur le revers méridional du cap sont d'autres plages de bains, celles de Broadstairs et de Ramsgate, qui est en même temps un petit port de commerce; puis au delà de la baie de Pegwell, où se déverse la Stour, se montre la riante ville


CH. BARBANT

de Deal, également visitée en été par la foule des baigneurs. Deal est une fort ancienne ville et d'imposantes fortifications la dominent. Au sud, non loin d'un promontoire qui se dresse au midi, est le fameux Walmer-Castle, résidence du lord-gardien des Cinque Ports, dont la charge, simple sinécure, est toujours réservée à l'un des principaux personnages de l'État. Des terrasses de son château, qui domine toute la rade des Dunes et les redoutables Goodwin-Sands, connus par tant de naufrages, le lord-warden peut voir, au milieu de la plaine alluviale de la Stour, un des anciens « ports » dont il a la surveillance : c'est la cité de Sandwich, réduite à bien peu de chose depuis que la mer l'a délaissée au milieu des boues[1].

Sur la rive septentrionale de l'estuaire de la Tamise, chacun des petits golfes qui découpent le littoral reçoit une ou plusieurs rivières, ayant toutes sur leur cours supérieur une ville de marchés agricoles, un port de commerce et de pêche à leur embouchure. Ainsi la Chelmer passe à Chelmsford, capitale du comté d'Essex, très-fréquemment visitée par les marchands de grains, puis entre dans l'estuaire de la Blackwater devant Maldon, qui est à la fois un port et une ville de bains[2]. Plus au nord, la Colne ou Coulne arrose les campagnes de Halstead et devient navigable à Colchester, ville d'origine romaine. La profondeur du port est trop faible pour que les gros bâtiments employés de nos jours par le commerce puissent y remonter, et la cité de Colchester, quoique toujours

[1] Villes des bassins de la Lea, de la basse Tamise, de la Medway, de la Stour, ayant une population de plus de 5000 habitants en 1871 :

COMTÉ DE BEDFORD.	
Luton	17 300 hab.
COMTÉ DE HERTFORD.	
Hertford (municipal borough) . .	7 170 hab.
Cheshunt (local board).	7 150 »
Bishop-Stortford »	6 250 »
COMTÉ D'ESSEX	
Wanstead et Westham, etc. (banlieue de Londres).	68 050 hab.
Barking (local board)	5 750 »
» (township)	12 500 »
Romford (local board)	6 350 »
Saffron-Walden (mun. borough) .	5 700 »
Waltham Holy-Cross (local board).	5 200 »
COMTÉ DE KENT.	
Metropolitan district, Deptford, Greenwich, Bromley, Woolwich, Lee, Eltham, Lewisham, etc. .	397 750 hab.
Chatham (local board). 26 200 ; Rochester et Strood (municipal borough) . . 18 350	44 550 hab.
Maidstone (municipal borough). .	26 200 hab.
Gravesend » » . .	21 250 »
Canterbury » » . .	20 950 »
Tunbridge-Wells (local board). .	19 400 »
Ramsgate » » . .	14 650 »
Sheerness » » . .	13 950 »
Margate (municipal borough) . .	12 000
Ashford (local board)	8 450 »
Dartford » »	8 300 »
Erith (township)	8 290 »
Tunbridge (local board)	8 200 »
Deal (municipal borough). . . .	8 000 »
Faversham » »	7 200 »
Sittingbourne (local board) . .	6 150 »
Seven-Oaks (township).	5 950 »
Whitstable (local board)	5 500 »

[2] Mouvement du port de Maldon en 1877, non compris les caboteurs sur lest :

4031 navires, jaugeant . . . . 192 850 tonnes.

la plus populeuse du comté, en dehors de la banlieue de Londres, n'a plus qu'un faible trafic maritime, mais elle répare ses pertes par son industrie[1]. Elle a des manufactures de velours et de soieries, et les huîtres pêchées sur les bancs de son estuaire sont expédiées en Belgique pour être engraissées dans les parcs d'Ostende. Le principal port maritime d'Essex est maintenant Harwich, située sur l'estuaire de la Stour : c'est aussi un avant-port de Londres, puisqu'il est le point d'attache des paquebots à vapeur réguliers qui transportent les voyageurs et marchandises entre l'Angleterre et les deux grands ports de la Belgique et de la Hollande,

N° 118 — HARWICH, IPSWICH ET LEURS ESTUAIRES.



Anvers et Rotterdam. En amont de Harwich, la Stour est navigable jusqu'au bourg de Sudbury[2]. Pendant les guerres avec la Hollande, cette partie du littoral était la plus importante pour la défense de Londres; on y vit réunis cent vaisseaux de guerre et trois cents navires marchands.

[1] Mouvement du port de Colchester en 1877, non compris les caboteurs sur lest :

1311 navires, jaugeant . . . . 73 350 tonnes.

Flottille de commerce du port en 1877 :

255 navires, jaugeant. . . . . 11 350 tonnes.

[2] Mouvement du port de Harwich en 1877, sans les caboteurs sur lest :

2014 navires, jaugeant . . . . 576 300 tonnes.

Flottille du port : 136 » » . . . . 13 630 »

Les approches de Harwich sont défendues par des batteries et des forts : en 1666, la flotte anglaise fut battue par les Hollandais, dans une baie voisine.

Au nord de l'Essex, colonisé surtout par des Saxons, on entre dans le pays des Angles, celui qui de toutes les provinces de l'île mériterait le mieux le nom d'Angleterre. Ipswich, capitale du Suffolk et la ville la plus populeuse du comté, est à l'extrémité d'un estuaire qui va rejoindre celui de la Stour, en face de Harwich. Son port n'est pas assez profond pour recevoir les gros navires ; il fait pourtant un commerce assez considérable[1] et la ville possède quelques usines importantes, surtout pour la fabrication des machines agricoles. Ipswich, de même que sa voisine Woodbridge[2], sur la Deben, s'occupe de la pêche, mais avec un succès bien moindre qu'un autre port du Suffolk, Lowestoft, situé à la bouche de la Waveney, sur la côte de la Grande-Bretagne la plus avancée vers l'orient. Lowestoft, pourvue récemment de quais, de môles et d'un port de refuge, a tellement grandi en importance, que sa population a plus que triplé en vingt années, de 1851 à 1871. La pêche du hareng est la cause de cette prospérité. Pendant la saison de 1871, les marins de Lowestoft emmagasinèrent dans leurs dépôts plus de cinquante millions de harengs en l'espace de sept jours[3].

La Yare, le fleuve le plus abondant des Eastern Counties, renferme aussi dans son bassin, sur les bords de la rivière Wensum, la plus grande ville de la contrée, Norwich, la capitale du comté de Norfolk. Cette belle cité, qui succéda à l'ancienne Venta Icenorum des Romains, devenue maintenant le pauvre village de Castor ou Caistor, était autrefois un port de mer : l'estuaire n'avait pas encore été comblé par les alluvions, lorsque, en 1003, la flotte danoise du roi Sweyn remonta jusqu'à la ville pour la prendre et la détruire. Norwich possède plusieurs monuments du moyen âge : son château, bâti sur un tertre artificiel dès les premières années de la conquête normande, et groupant autour de lui les principaux édifices administratifs du comté, la cathédrale, fondée à la fin du onzième siècle, le palais épis-

[1] Mouvement du port d'Ipswich, sans les caboteurs sur lest, en 1877 :

	4656 navires, jaugeant	348 800 tonnes.
Flottille du port :	124 » »	10 100 »

[2] Mouvement du port de Woodbridge en 1877, sans les caboteurs sur lest :

878 navires, jaugeant . . . . 51 680 tonnes.

[3] Mouvement du port de Lowestoft en 1877, sans les caboteurs sur lest :

	920 navires, jaugeant	122 140 tonnes.
Flottille du port :	426 navires, jaugeant	16 900 »
Bateaux de pêche :	340 » »	2 516 »

copal, un vieux pont jeté sur la Wensum en 1395. Entremêlée de vergers et située au centre d'une région agricole très-bien cultivée et célèbre par l'excellence de ses bestiaux, la beauté de sa race chevaline, Norwich est devenue l'entrepôt naturel des campagnes environnantes, mais elle est aussi un centre industriel très-important, quoiqu'elle ne possède ni eaux motrices ni couches de houille pour ses usines. Au seizième siècle, des ouvriers flamands chassés de Belgique par l'inquisition espagnole se réfugièrent à Norwich, au nombre de quatre mille, dit-on, et y fondèrent des manufactures d'étoffes de drap léger qui rendirent bientôt la ville riche et fameuse : c'est aussi à Norwich et dans les environs que se fabriquèrent d'abord les étoffes de laine appelées *worsteds*, ainsi nommées du village de Worstead ou Worsted, et cette industrie, à laquelle s'est ajoutée celle des soieries, est encore une des spécialités de Norwich. En outre, la ville possède de grandes brasseries, des filatures, des fonderies, des fabriques de machines. Elle a été récemment privée de ses droits à la représentation parlementaire pour des faits graves de corruption électorale.

Le port de Norwich, situé à la double embouchure de la Yare et de la Bure, Yarmouth, est aussi une ville considérable, qui remplace Dunwich, l'ancienne capitale du royaume anglais de l'Est, graduellement démolie par les flots de la mer avec les falaises qui la portaient. Le village de Yarmouth s'éleva, moins d'un siècle après la conquête normande, au milieu des alluvions de la Yare, et, grâce à son importante situation, il mérita bientôt son nom actuel de Great Yarmouth ; même au quatorzième siècle, le port fut pendant quelque temps l'un des plus commerçants de l'Angleterre. Sur la rive méridionale de l'estuaire est née une deuxième ville, Little Yarmouth, et d'élégants quartiers modernes bordent le rivage, très-fréquenté des baigneurs en été. Great Yarmouth est encore plus importante que sa voisine Lowestoft pour la pêche du hareng et du maquereau[1], et dès le commencement du treizième siècle, avant la découverte du Zélandais Beukelszoon, ses pêcheurs connaissaient l'art de conserver le hareng. Les habitants de cette ville se vantent de descendre d'une colonie de Danois établis sur le littoral après la conquête normande. Un grand nombre de mots scandinaves se sont maintenus dans leur idiome ; ainsi les chenaux de la mer voisine, toute semée de bancs de sable, portent le nom de *gatt*, comme sur les côtes du Danemark. C'est le *gate* des Anglais.

[1] Mouvement du port de Yarmouth en 1877, sans les caboteurs sur lest :

1990 navires, jaugeant.	253 400 tonnes.
Flotte commerciale de Yarmouth : 692 navires, jaugeant	31 000 »

Bateaux de pêche à Yarmouth : 715, pêcheurs, 4600.

Sur la côte septentrionale, il n'existe qu'un seul port, Wells, mais il est très-peu fréquenté par les navires. Il se rattache au réseau des chemins de fer anglais par King's Lynn et l'importante station d'East Dereham[1].

VII

BASSIN DU WASH

BEDFORD, CAMBRIDGE, HUNTINGDON, NORTHAMPTON, RUTLAND, LINCOLN.

Cette contrée est la Néerlande anglaise, et même un de ses districts, dans le comté de Lincoln, porte le nom, parfaitement justifié, de Holland. L'aspect des deux pays est absolument le même. Comme la basse Hollande, la région des Fens ou des « Tourbes », appelée aussi *Level*, c'est-à-dire la « Plaine » par excellence, semble avoir en effet la régularité du niveau marin, et les objets élevés, arbres, maisons, moulins à vent, s'y montrent aux voyageurs comme se dressant graduellement hors du sol. Sur une étendue de près de 3000 kilomètres carrés, les Fens sont découpés en d'innombrables rectangles par des canaux réguliers, les uns larges comme des fleuves et navigables pour les grandes embarcations, les autres simples fossés indiqués de loin par une lisière de roseaux. Comme en Hollande, les eaux couvriraient peu à peu toute la contrée, si l'on n'avait recours à des moyens artificiels pour se débarrasser de l'excédant d'humidité. Dans la région des Fens, des levées bordent aussi les canaux, les rivières et le rivage marin pour empêcher les eaux extérieures de pénétrer dans les campagnes. Les arbres sont rares ; seulement des saules ombragent les eaux dormantes, et çà et là quelques massifs de verdure entourent les fermes isolées. Le sol de la Hollande anglaise ressemble également à celui des Pays-Bas : en certains endroits, c'est une terre argileuse, d'une grande fertilité, légèrement exhaussée au-dessus de la plaine environnante et portant les plus anciens villages de la contrée ; mais presque tout le pays se

[1] Villes et townships de plus de 5000 habitants en 1871, situés entre les bassins de la Tamise et de l'Ouse :

COMTÉ D'ESSEX.	
Colchester (municipal borough) .	26 350 hab.
Chelmsford (local board)	9 300 »
Harwich (municipal borough) . .	6 100 »
Halstead (local board)	5 800 »
Maldon (municipal borough). . .	5 600 »
COMTÉ DE SUFFOLK.	
Ipswich (municipal borough) . .	42 950 hab.
Lowestoft (local board).	15 250 hab.
Sudbury (municipal borough) . .	6 900 »
COMTÉ DE NORFOLK.	
Norwich (municipal borough) . .	80 400 hab.
Great Yarmouth » avec Little Yarmouth, etc.	41 800 »
East-Dereham (township)	5 100 »

compose de tourbières basses, dont la superficie a été graduellement transformée par la culture. Cependant le bassin du Wash se distingue de la basse Hollande par la plus grande élévation moyenne de son niveau : le sol, partout exhaussé par le colmatage, n'a point de polders situés au-dessous des marées, et par conséquent le danger des inondations y est beaucoup moindre. Depuis 1613, époque à laquelle quelques villages furent inondés et de vastes campagnes changées pour un temps en marécages, la mer n'a



N° 119. — WASH.

point ouvert de brèches à travers ses digues. Les petites rivières de la plaine du Wash, qu'alimentent des pluies moindres en proportion que celles de la Hollande[1], n'ont pas non plus de crues qui puissent se comparer à celles de la Meuse et du Rhin, et leurs débâcles n'ont rien d'effrayant. Les riverains du Wash n'ont pas eu, comme les Hollandais, à lutter contre les éléments pour conserver sous leurs demeures la terre qui les porte.

L'histoire géologique des deux contrées est la même : l'une et l'autre ont

[1] Quantité moyenne de pluie tombée dans le bassin du Wash. . . . . . 559 millimètres.
» » » » dans la basse Hollande . . . . . . 680 »

été également disputées entre la mer et la terre ferme. C'est ainsi que près de Peterborough, à 45 kilomètres en droite ligne du rivage actuel, des coquilles d'huîtres et d'autres mollusques marins se rencontrent en quantité, mêlées à des coquillages d'eau douce. Dans l'étang entièrement desséché de Whittlesea (*Whittlesea Mere*), situé non loin de Peterborough, des ossements de morses et de phoques sont associés aux restes d'autres animaux; enfin, on a trouvé les débris d'une baleine à Waterbeach, à 16 kilomètres seulement de Cambridge. Il est de toute évidence que le golfe des Fens était jadis un estuaire marin[1]. Mais à l'époque glaciaire le pays était émergé et partout on retrouve, sous les alluvions modernes, des graviers et des cailloux transportés, qui faisaient probablement partie d'une plaine continue de débris réunissant alors l'Angleterre à l'Allemagne du Nord[2]. Même après les âges glaciaires, lorsque les érosions de la mer et les oscillations des terrains eurent complètement changé les contours du littoral, la région des Fens était assez élevée pour recevoir des populations humaines. D'anciennes terrasses qui bordent la rivière Ouse contiennent des outils et des armes de silex, mêlés à des coquillages d'eau douce et à des ossements de bœufs et de mammouths.

La couche tourbeuse qui forme le sous-sol de la région des Fens varie en épaisseur et dépasse 3 mètres en quelques endroits. Comme les tourbes hollandaises, elle renferme les restes d'anciennes forêts, ainsi que des squelettes de sangliers, de cerfs, d'élans, de castors, et çà et là des fragments d'armes et de canots laissés peut-être par les anciens Bretons. On a remarqué que les tourbières les plus élevées contiennent surtout du bois de chêne, tandis que les basses tourbières, plus rapprochées de la mer, n'ont recouvert que des forêts de sapins[3]. De même qu'en Hollande, et par l'effet des mêmes causes, ces troncs d'arbres s'élèvent peu à peu du sol comprimé par les cultivateurs et chaque année la charrue se heurte à des morceaux de bois. En quelques districts on les retire en assez grande quantité pour faire des enclos de champs et de cours.

L'endiguement de la région basse a commencé depuis dix-huit cents ans : une ancienne levée, dont on voit quelques restes à plusieurs kilomètres du rivage actuel, traverse des villes que l'on sait avoir été des stations romaines. Les Normands construisirent aussi de fortes digues sur les bords de la rivière Welland pour défendre les terres basses du pays contre les inondations. Mais

[1] Evans, *Ancient Stone Implements of Great Britain.*
[2] Ramsay, *Physical Geology and Geography of Great Britain.*
[3] John Algernon Clarke, *On the Great Level of the Fens;* Journal of the Agricultural Society of England, vol. VIII.

les grands travaux de reconquête datent du commencement du dix-septième siècle, époque à laquelle un comte de Bedford entreprit le dessèchement de vastes tourbières, et c'est en mémoire de ses efforts que l'on donne souvent à toute la contrée le nom de *Bedford-Level*. Des Hollandais, faits prisonniers en 1652 dans une bataille navale, furent employés au creusement des canaux et à la construction des levées, et leurs leçons profitèrent aux Anglais, qui, depuis cette époque, n'ont cessé d'empiéter sur l'Océan, en ajoutant de

N° 120. — FENS DE WISBEACH ET DE PETERBOROUGH.

Gravé par Erhard. Echelle de 1 : 182 000

nouveaux polders à leur territoire de culture. Le demi-cercle formé autour du Wash par les anciennes villes de Wainfleet, de Boston, de Spalding, de Wisbeach, de King's Lynn, indique le tracé du littoral au moyen âge. Ces villes n'ont cessé d'avancer, pour ainsi dire, dans l'intérieur des terres, et de décade en décade de nouvelles digues rétrécissent le golfe du Wash. On a même proposé de le supprimer en entier, et cette œuvre se fera tôt ou tard, car des bancs de sable et de vase occupent presque toute la superficie du Wash ; seulement les chenaux des rivières s'y prolongent en fosses profondes, qui devront être bordées de digues, à mesure que l'agriculture étendra son domaine. Un grand nombre de villes, de villages, de fermes,

dont les noms se terminent par les mots de *beach*, *sea*, *mere*, *eye* (plage, mer, étang, îlot), et qui par conséquent devaient se trouver autrefois au bord de la mer ou même au milieu de l'estuaire, se trouvent maintenant à 10, 20 et même 40 kilomètres dans l'intérieur ; de l'ancien golfe, il ne reste plus, au milieu de l'espace endigué, que des *meres* de faible étendue.

Les îles qui s'élevaient au milieu de ces terres mouvantes eurent jadis une grande importance historique, en donnant asile aux persécutés de toute race. Grâce à leurs marais, les Ditmarches, les Frisons, les Bataves purent longtemps maintenir leur indépendance; de même les habitants des Fens essayèrent fréquemment de rester leurs propres maîtres, et si leur territoire à demi noyé avait eu plus d'étendue et plus de facilités de communication avec la mer, nul doute qu'ils n'eussent réussi à fonder des communautés libres. Lors de l'invasion saxonne, les gens des marais, réfugiés dans les îles Ely, Rams-ey, Thorn-ey et d'autres encore, résistèrent longtemps avec succès. Pourchassés à leur tour par les Normands de Guillaume le Conquérant, les Saxons et les Angles établirent dans l'île d'Ely leur « camp de refuge » et, sous la conduite de Hereward, mirent souvent les Normands en déroute; mais la trahison des religieux d'Ély mit fin à la résistance[1].

Les rivières qui traversent la région basse, l'Ouse, la Nen, la Welland, la Witham, n'ont cessé de changer leur cours depuis l'époque historique : elles n'ont point de vallées proprement dites, mais toute la plaine est leur bassin d'écoulement naturel, où jadis elles se mêlaient en vastes marécages. C'est le travail de l'homme qui, pour la première fois, leur a donné un cours régulier en leur creusant un lit et en les bordant de levées. Les canaux ou *leams*, appelés aussi *eaux* en plusieurs endroits, comme aux temps qui suivirent la conquête normande[2], communiquent directement avec la mer ; seulement, des portes d'écluse arrêtent le courant à l'heure de la haute marée et ne s'ouvrent que pendant le reflux. Grâce à tous ces égouts de la plaine, les anciens moulins à vent construits sur le modèle hollandais, que l'on voyait en si grand nombre dans la région des Fens, ont presque complètement disparu, et les machines à vapeur d'épuisement sont elles-mêmes devenues rares. Par malheur, les intérêts de la navigation ne sont pas identiques à ceux de l'agriculture : tandis que les marins demandent à retarder le courant par des écluses pour gonfler la masse d'eau qui porte leurs navires, les cultivateurs voudraient au contraire que tous les obstacles disparussent du lit fluvial pour hâter ainsi l'écoulement des eaux ; ils signa-

[1] Augustin Thierry, *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands.*
[2] Elstobb, *Historical Account of the Great Level of the Fens.*

lent surtout l'écluse de Boston, dans la rivière Witham, comme une des causes principales de l'humidité permanente dans le district environnant : qu'on le détruise et cinquante machines à vapeur, deux cent cinquante moulins à vent, qui ne cessent de travailler dans les Fens de Boston, deviendront inutiles ! La Witham est une des rivières anglaises où le mascaret remonte avec le plus de force. Les marins ne le connaissent pas sous le nom de *bore*, comme le mascaret de la Severn : sur la côte orientale de l'Angleterre, *eagre* est l'appellation qu'a reçue ce phénomène.

A l'occident, les hauteurs qui séparent le bassin du Wash de celui du Humber s'élèvent en un faîte continu d'une grande régularité. Des roches jurassiques se développent en forme de croissant de l'estuaire de la Severn à celui du Humber et forment à l'ouest du Wash un plateau dont la plus haute croupe est de 200 mètres à peine, coupé de brèches profondes et recouvert çà et là de bruyères, que conservent soigneusement les chasseurs du pays. Du côté de l'est, le faîte de partage entre le versant du Wash et celui des petits cours d'eau de Norfolk et de Suffolk est à peine indiqué : les hauteurs qui continuent au nord-est le massif des Chiltern-Hills s'abaissent peu à peu et finissent par se perdre sous la couche uniforme du sol végétal. Sur un point même, la ligne de partage disparaît complètement et l'on voit un ruisseau se bifurquer pour devenir, d'un côté, la Waveney, qui va se jeter à Lowestoft dans la mer du Nord, de l'autre côté, la petite Ouse, affluent du Wash par la grande Ouse. Nulle contrée ne présente à l'agriculteur des espaces plus favorables à la charrue ; il en est peu où les récoltes soient plus belles.

La rivière la plus orientale du bassin, l'Ouse, est de beaucoup la plus forte, et tôt ou tard, lorsque le Wash sera changé en terre ferme, c'est elle qui deviendra le fleuve dont la Nen, la Welland, la Witham, ne seront que les affluents : du comté de Suffolk à celui de Buckingham, toutes les eaux qui descendent au nord finissent par se rencontrer dans son lit. Elle naît dans la partie centrale de l'Angleterre, en amont du bourg de Buckingham, qui a gardé son titre de chef-lieu de comté ; puis, après de nombreux détours, elle traverse une autre capitale, Bedford, ville de quelque industrie, surtout pour les machines d'agriculture, et célèbre depuis longtemps par ses écoles. Au delà de Bedford, l'Ouse reçoit un affluent, l'Ivel, sur les bords duquel sont les villes de Hitchin et de Biggleswade, puis, descendant au nord, elle passe par un troisième chef-lieu de comté, Huntingdon, simple marché de denrées agricoles.

La ville beaucoup plus importante de Cambridge, qui est aussi la capitale d'un comté, est sur la Cam, affluent méridional de l'Ouse. C'est la rivale universitaire d'Oxford ; pour l'étude des mathématiques elle lui est supérieure. La plaine qui l'entoure est plus uniforme ; mais la plupart des collèges ont de vastes jardins, des parcs même, des pelouses, qui s'inclinent vers les bords de la Cam, toute parsemée d'embarcations aux banderoles joyeuses. Cambridge n'a pas un ensemble de monuments aussi considérable que celui d'Oxford : toutefois quelques-uns de ses édifices sont plus vastes et plus splendides que ceux de l'université rivale, et la pierre, « plus dure, plus résistante, a gardé, sous la grandeur du dessin, toute la finesse des détails[1] ». Le Collège du Roi (*King's College*) est somptueux, et sa chapelle, qui domine toute la ville de Cambridge de sa haute nef et de ses quatre tourelles d'angle, est un des plus admirables monuments du style ogival au quinzième siècle. Le Collège de la Trinité, le plus riche et le plus fréquenté de tous ceux que possède l'Angleterre, forme à lui seul une partie considérable de la ville. Il est vrai que Cambridge reste l'inférieure d'Oxford pour les bibliothèques : elle n'a point d'établissement qui puisse se comparer à la « Bodléienne » ; toutefois la bibliothèque de l'université n'a pas moins de 220 000 volumes et de 3000 manuscrits, et chacun des collèges renferme aussi sa belle collection de livres dans la plus somptueuse de ses nefs ; mais toutes ne sont pas facilement accessibles. Le musée géologique de Cambridge, dirigé par l'illustre Sedgwick, est l'un des plus remarquables de l'Europe, et de grandes découvertes ont été faites dans l'observatoire, sous la direction de M. Adams. L'origine de l'université de Cambridge se perd dans les ténèbres du moyen âge ; une de ses écoles, celle de Saint-Peter, qui existe encore, se fondait en 1257, neuf ans après l'établissement de la plus ancienne d'Oxford, et, depuis cette époque, l'université de la Cam n'a cessé de grandir, d'ajouter collège à collèges, fondation à fondations. De même qu'à Oxford, les étudiants sortis tiennent à honneur d'enrichir l'école où ils ont été élevés, en lui envoyant des livres, des objets d'art, ou même en ajoutant à ses revenus par des titres de rente. Sauf les noms, l'organisation générale de l'université se ressemble beaucoup dans les deux villes, si ce n'est que Cambridge compte seulement dix-sept collèges et qu'il s'en est fondé récemment deux nouveaux pour les dames, qui ont reçu le droit de passer des examens aussi complets que ceux des hommes, mais séparément. A Cambridge, bien plus encore qu'à Oxford,

[1] Demogeot et Montucci, *De l'Enseignement supérieur en Angleterre et en Écosse.*

ce sont les professeurs, les *fellows* et les étudiants, au nombre d'environ 2500 personnes, qui font la prospérité de la ville : quand ils se retirent, à l'époque des vacances, le silence se fait aussitôt dans Cambridge, comme dans une cité morte. Mais pendant la saison des cours quelle animation dans les rues des collèges, dans les prairies où l'on joue au cricket, à la lutte, à la course, et quel mouvement d'embarcations sur la Cam, où s'exercent les rameurs pour essayer de remporter, contre leurs rivaux d'Oxford, ce prix de vitesse qui passionne l'Angleterre plus que ne le ferait un conflit entre deux nations !

A une vingtaine de kilomètres au nord-est de Cambridge est une autre ville qui par elle-même serait sans aucune importance ; mais, grâce à une prairie voisine, dont le sol est à la fois élastique et résistant, grâce aux écuries qui l'entourent, cette ville est une de celles dont le nom est le plus souvent prononcé en Angleterre : c'est Newmarket, où sont entraînés les jeunes chevaux pour le *derby* d'Epsom. Quatre grandes courses y ont lieu chaque année ; Newmarket est la ville des *jockeys* et des *gentlemen-riders*.

En aval du confluent de la Cam et de l'Ouse, se montre, au sommet d'une butte jadis insulaire, la cathédrale de l'ancienne ville d'Ely. On se trouve déjà dans la région des Fens, et les grands changements qui se sont accomplis dans la contrée par le déplacement des canaux navigables ont eu pour conséquence de modifier aussi l'importance relative des villes qui entourent le bassin marécageux. Au sud-est d'Ely, sur la rivière Lark, est l'ancienne ville déchue de Bury Saint-Edmunds, jadis siège d'une puissante abbaye devant laquelle se dressait une potence, symbole d'autorité. Sur la petite Ouse, au confluent du Thet, est une autre ville dont la déchéance est plus complète. Aux temps de l'heptarchie, Thetford était la capitale du royaume d'Est-Anglie, et longtemps après avoir perdu son rang politique, elle resta puissante comme métropole religieuse : sous Édouard III, c'était encore une ville épiscopale n'ayant pas moins de vingt églises et de huit monastères. Actuellement, ce n'est plus qu'un bourg de marché pour les cultivateurs des environs. Mais la ville de King's Lynn ou de Lynn Regis, située sur l'ancien canal de Wiggenhall-Eau, dans lequel a été versée la rivière Ouse, a gardé son importance comme ville de commerce [1] : à marée basse, il n'y a guère plus de $1^m,30$ sur la barre du chenal ; mais les grandes marées s'élèvent jusqu'à plus de 7 mètres au-dessus du niveau de basse

[1] Mouvement du port de Kings' Lynn, sans les caboteurs sur lest, en 1877 :
1853 navires, jaugeant . . . . 288 450 tonnes.



ELY. — VUE PRISE DES BORDS DE L'OUSE

Dessin de Taylor, d'après une photographie.



mer, et un bassin à flot creusé en aval de Lynn reçoit les navires arrivés avec le flux[1].

La rivière Nen, dont le bassin est fort étroit, et qui traverse dans son cours inférieur la partie la plus marécageuse de toute la plaine des Fens, renferme cependant dans son bassin la ville la plus considérable de tout le versant du Wash, Northampton. Capitale d'un comté et souvent choisie au moyen âge, à cause de sa position centrale, comme lieu de réunion des Parlements, cette ville doit maintenant la meilleure part de sa prospérité à ses manufactures de souliers et d'autres objets en cuir ; ses foires aux chevaux sont les plus célèbres de l'Angleterre. En aval de Northampton, la Nen, déjà navigable, passe non loin de Wellingborough, puis reçoit l'Ise, venue de Kettering, bourgade qu'entourent des fabriques de lainages. Plus bas, la ville épiscopale de Peterborough est la cité la plus populeuse de la Nen inférieure et l'une des villes les plus riches en anciennes et pittoresques demeures : son église abbatiale, devenue cathédrale, est un des monuments curieux du moyen âge. C'est dans le voisinage de Peterborough que s'élevait le château de Fotheringay, dans lequel fut décapitée Marie Stuart en 1587. Plusieurs communes importantes sont éparses à l'est de la Nen, dans la région basse des Fens, asséchée maintenant par les pompes à vapeur : là se trouvent les villes de Whittlesea et de March, et le bourg de Stilton, renommé pour ses fromages, les meilleurs de l'Angleterre. Le port de la contrée est la ville de Wisbeach, située sur un canal dérivé de la Nen : à marée basse, le chenal qui fait communiquer le port de Wisbeach et le golfe du Wash est parfois complètement à sec[2].

Dans le bassin de la Welland il n'existe que trois villes : Stamford, grand marché de denrées agricoles ; Spalding, qui expédie surtout des laines ; Holbeach, enrichie par la conquête de terres fertiles prises sur le golfe du Wash.

La Witham naît au nord de Stamford dans une région de landes, pays classique des grandes chasses au renard. La première ville où passe la Witham, Grantham, est un rendez-vous des veneurs accourus de toutes les

[1] Villes du bassin de l'Ouse ayant plus de 5000 habitants en 1871.

COMTÉ DE HERTFORD.	
Hitchin (local board).	7 650 hab
COMTÉ DE BEDFORD.	
Bedford (municipal borough) . .	16 850 hab.
Biggleswade (township).	5 200 »
COMTÉ DE CAMBRIDGE. (1881).	
Cambridge (municipal borough) .	35,372 hab.
Ely (local board)	9 510 hab.
COMTÉ DE SUFFOLK.	
Bury Saint-Edmunds (municipal borough)	14 950 hab.
COMTÉ DE NORFOLK.	
King's Lynn ou Lynn Regis (municipal borough)	16 550 hab

[2] Mouvement du port de Wisbeach en 1877, sans les caboteurs sur lest.

797 navires, jaugeant . . . . 123840 tonnes

parties de l'Angleterre. Grantham est aussi connue dans l'histoire : c'est près de là que Cromwell gagna sa première bataille sur les troupes du roi. Isaac Newton naquit dans les environs.

Lincoln, l'ancienne ville romaine de Lindum, la capitale du comté du même nom, est située à l'endroit où la Witham commence à devenir navigable et où cette rivière est traversée par l'ancienne voie romaine de la Tamise à la basse Calédonie. Aussi longtemps que les richesses minières du sous-sol ne vinrent pas déranger l'équilibre naturel de la population, Lincoln était une des villes qui jouissaient de la meilleure position géographique comme lieu de passage et de commerce. D'après le *Domesday-Book*, elle était la troisième ville de l'Angleterre normande, n'ayant au-dessus d'elle que Londres et York ; mais elle finit par devenir une cité de moines, et du temps d'Édouard VI elle n'avait pas moins de 52 églises. Lincoln est une des cités anglaises qui se distinguent par la plus grande fierté d'aspect. Elle se compose de deux villes, l'une qui s'étend à la base de la colline, l'autre qui escalade les pentes et se termine par une belle cathédrale, surmontée, à la croisée des transsepts, par une tour de 100 mètres de hauteur, visible à 50 kilomètres de distance. La plus grande partie du superbe édifice est du treizième siècle. La ville de Boston, qui est le port maritime de la Witham, est aussi dominée par une église, qui fut jadis consacrée à Botolph, le patron des marins, et dont le haut clocher sert maintenant d'amer aux navires. Boston, à l'heure du reflux, est, comme les autres ports du Wash, presque complètement séparée de la mer par des bancs de sable qui s'étendent à perte de vue ; néanmoins elle fait un commerce de quelque importance, surtout avec la Hollande et la Norvège[1]. En comparaison de la grande ville du Nouveau Monde à laquelle a été donné son nom, Boston est une bien humble cité : la population qui se presse dans la Boston américaine est trente fois supérieure à celle de la paisible ville qui fut sa marraine[2].

[1] Mouvement du port de Boston en 1877, sans les caboteurs sur lest :

656 navires, jaugeant. . . . . .53 160 tonnes.

[2] Villes du bassin de la Nen, de la Welland et de la Witham ayant plus de 5000 habitants en 1871 :

COMTÉ DE NORTHAMPTON.	
Northampton (municipal borough).	41 150 hab.
Peterborough (local board) . . .	11 250 »
Wellingborough (local board) . .	9 400 »
Kettering » » . .	7 200 »
COMTÉ DE CAMBRIDGE.	
Wisbeach (municipal borough) .	9 350 hab.
Whittlesea (township)	7 000 »
March (local board)	5 850 »
COMTÉ DE LINCOLN.	
Lincoln (municipal borough) . .	26 750 hab.
Boston » » . .	14 550 »
Spalding » » . .	9 100 »
Stamford (Lincoln et Northampton), (municipal borough) . .	7 850 »
Holbeach (local board)	5 550 »
Grantham (municipal borough) .	5 050 »

VIII

BASSIN DU HUMBER

LEICESTER, STAFFORD, DERBY, NOTTINGHAM, YORK.

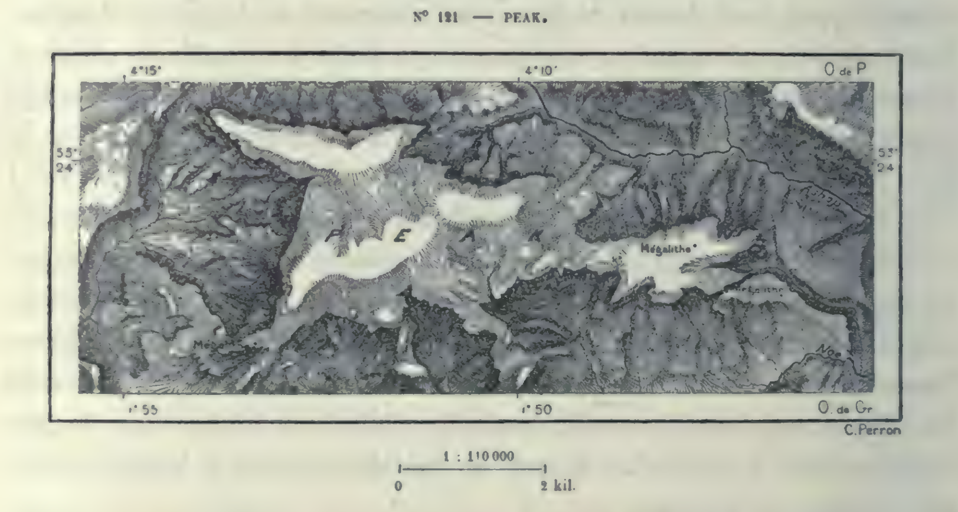
Le bassin fluvial dont les eaux s'écoulent par l'estuaire du Humber est le plus vaste de la Grande-Bretagne ; il dépasse en étendue ceux de la Tamise et de la Severn[1]. Pourtant l'Angleterre s'est rétrécie entre les deux mers au nord des golfes du Wash et de la Mersey ; elle n'offre de l'est à l'ouest qu'un faible espace aux eaux qui descendent vers la mer du Nord. C'est dans le sens du sud au nord et du nord au sud que les rivières ont dû se développer pour donner de pareilles dimensions au bassin du Humber. Deux cours d'eau coulant en sens inverse, le Trent des comtés du centre et l'Ouse du Yorkshire, se rencontrent aux embouchures, et leurs courants réunis, changeant de direction, se rejettent à angle droit vers la mer du Nord par l'estuaire allongé du Humber, dont le lit sinueux ressemble à celui d'un large fleuve. D'ordinaire, le grand axe d'un bassin fluvial est orienté dans le même sens que son versant ; mais pour le Humber il n'en est pas ainsi : de la chaîne dorsale à la mer, la largeur de son bassin est de 140 kilomètres seulement, tandis que du sud au nord la région d'écoulement commun comprend 240 kilomètres. La cause en est aux chaînons du littoral, qui courent parallèlement aux collines de l'intérieur et forcent ainsi les eaux à couler dans le sens du méridien jusqu'à la brèche ouverte par l'estuaire du Humber.

Dans sa partie méridionale, le bassin du Trent s'avance en forme de coin entre les vallées de la Tamise et de la Severn, et n'en reste séparé que par de faibles renflements du sol. Le pays ne commence à s'élever en véritables collines que bien au nord de la région des sources, là où le fleuve est déjà devenu navigable. Des croupes couvertes de bruyères apparaissent au-dessus des campagnes cultivées et de petits massifs montagneux se dressent isolément sur ce plateau. Dans le Derbyshire, les hauteurs ont déjà l'aspect assez fier pour qu'on leur ait donné le nom de « chaîne Pennine » (*Pennine Chain*), et même un sommet, ou plutôt un fragment du plateau, est connu sous la désignation de *Peak*, comme s'il était le « pic » par excellence :

[1] Superficie des bassins de l'Ouse d'York et du Trent. . . . . 24 735 kil. carrés.
» du bassin de la Tamise, sans la Medway . . . . 15 954 » »
» » de la Severn, sans la Wye, l'Usk, l'Avon, etc. . 12 530 » »

c'est l'une des vertèbres de ce que les habitants du pays appellent aussi l' « Épine Dorsale » de l'Angleterre. Le faîte de partage est assez élevé pour qu'un chemin de fer, passant au nord du pic, ait dû monter à 291 mètres au-dessus du niveau de la mer, et que la route de Stockport à Huddersfield emprunte un col tourbeux ouvert à 392 mètres d'altitude. Au delà du Pic de Derbyshire, dont presque tous les angles ont leur mégalithe, le plateau, large, inégal, interrompu de brèches profondes, se continue vers le nord, et sur les confins du Cumberland il dresse des sommets dépassant le « Pic » en hauteur, le Whennside, le Penigant-Hill, le Bowfell, le Craigwater, et d'autres cimes ou *fells*. Un plateau latéral rattache ces massifs aux montagnes du Cumberland, encore plus élevées, et du côté du nord la chaîne se prolonge vers les Cheviot d'Écosse.

N° 121 — PEAK.



Les montagnes Pennines de l'Angleterre égalent les Malvern-Hills par le charme des paysages. Les croupes supérieures sont pour la plupart revêtues de bruyères ou de tourbes, mais les pentes sont boisées ou tapissées des plus beaux gazons : les chênes les plus fiers de la Grande-Bretagne ombragent les versants méridionaux du massif dans le Derbyshire et le Nottinghamshire. De toutes parts s'ouvrent de gracieux vallons dans l'épaisseur de la chaîne, et le contraste de quelques âpres rochers fait paraître d'autant plus riants les sites champêtres de la base. Le Derbyshire, la vallée de l'Ouse dans le Yorkshire disputent au Weald de Kent et aux bords de la Severn, dans le Gloucestershire, le titre de « plus belle contrée de l'Angleterre ». Les eaux coulent en abondance de ces collines arrosées par de fréquentes pluies : dans chaque vallée, on voit briller çà et là, au milieu de la verdure, les éclairs de ruisseaux serpentins qui vont grossir « l'Ure tran-

quille, la Wharse fuyante, ou l'Ouse, de toutes la plus superbe[1] ». De nombreuses grottes, dont quelques-unes ont été utilisées par les mineurs pour la recherche des veines de plomb argentifère, prolongent leurs galeries dans les roches calcaires de la région montagneuse, et, grâce à l'eau chargée de carbonate de chaux qui suinte incessamment de leurs voûtes, offrent aux visiteurs d'admirables stalactites, déployées en rideaux, sculptées en colonnades, dressées en statues. Quelques-unes de ces cavernes, çà et là coupées de fissures énormes dont on n'a pas encore sondé les profondeurs, ont

N° 122. — ESTUAIRE DU HUMBER.



été partiellement explorées par les savants, et leur ont fourni d'innombrables objets pour leurs musées. Dans une mine ont été découverts des restes de l'homme et ceux de 3750 animaux, appartenant à quinze espèces différentes; parmi les objets dus à l'industrie humaine, on a recueilli un précieux dessin gravé sur un os et représentant une tête de cheval[2].

Les terres élevées qui séparent de la mer du Nord les deux bassins du Trent et de l'Ouse ont une assez grande régularité dans leur direction.

[1] Spenser, *Fairie Queen*.
[2] Boyd Dawkins, *Quarterly Journal of the Geological Society*, 1er fév. 1877.

Toute cette région du littoral est formée de roches jurassiques et crétacées qui se développent en bandes étroites du sud au nord. La grande faille qui a donné passage aux eaux du Humber a quelque peu déplacé les strates géologiques, et, de chaque côté de l'estuaire, elles ne se correspondent pas exactement. Mais au nord de ce golfe les collines reprennent leur marche régulière, pour se recourber ensuite vers l'orient et s'avancer en pleine mer par le superbe promontoire de Flamborough-Head. Au delà s'élève un massif de collines élevées, les Cleveland-Hills, roches de lias surmontées d'escarpements oolithiques de l'effet le plus pittoresque. Leurs croupes, dont quelques-unes dépassent 300 et même 400 mètres, sont couvertes de bruyères, d'où la vue peut s'étendre au loin sur la vallée de la Tees et sur la mer parsemée de navires. Çà et là sur les sommets sont épars des tertres funéraires, connus dans le pays sous le nom de *houe*[1], et les fortes positions stratégiques y sont défendues par de vastes retranchements. La vallée de la Derwent, en amont de Scarborough, et toute la péninsule triangulaire que limite au sud le cours du Humber étaient égalcment changées en de grands camps retranchés par des remparts que l'on suit à des kilomètres de distance : le rempart de Flamborough garde le nom de *Dane's Dyke* ou de « Mur des Danois ». Quelques-uns des tertres des Cleveland-Hills, ayant jusqu'à 60 mètres de longueur, ont une forme quadrangulaire et sont presque toujours orientés dans le sens de l'est à l'ouest. Ainsi que le prouvent les crânes, dont quelques-uns, dit l'archéologue Rolleston, ressemblent à ceux des Veddahs de Ceylan, ces tombeaux, qui renferment aussi des objets de silex et de bronze, furent élevés par des races différentes et à différents âges préhistoriques.

La région du littoral qui s'avance en forme de bec d'aigle entre Flamborough-Head et l'estuaire du Humber, et qui se termine si élégamment par le Spurn-Point, s'appelle le Holderness. C'est une contrée de formation moderne, tout à fait distincte des collines rocheuses de l'intérieur, et devenue classique parmi les géologues par les phénomènes d'érosion qu'on y voit s'accomplir. Les strates d'argile et de terrains meubles qui forment la péninsule de Holderness se terminent du côté de la mer par des falaises d'environ 30 mètres de hauteur, sur une longueur de près de 60 kilomètres. La roche glisse, s'écroule, s'amasse au bas des falaises en énormes éboulis connus sous le nom de *shoots;* les vagues, jaunes de boue, trient les débris et les entraînent au loin sur les grèves; chaque tempête, chaque grande marée fait reculer la côte, et les maisons, les villes, des communes entières

[1] *Hög* en vieux suédois et en jute ; *höj* en danois.

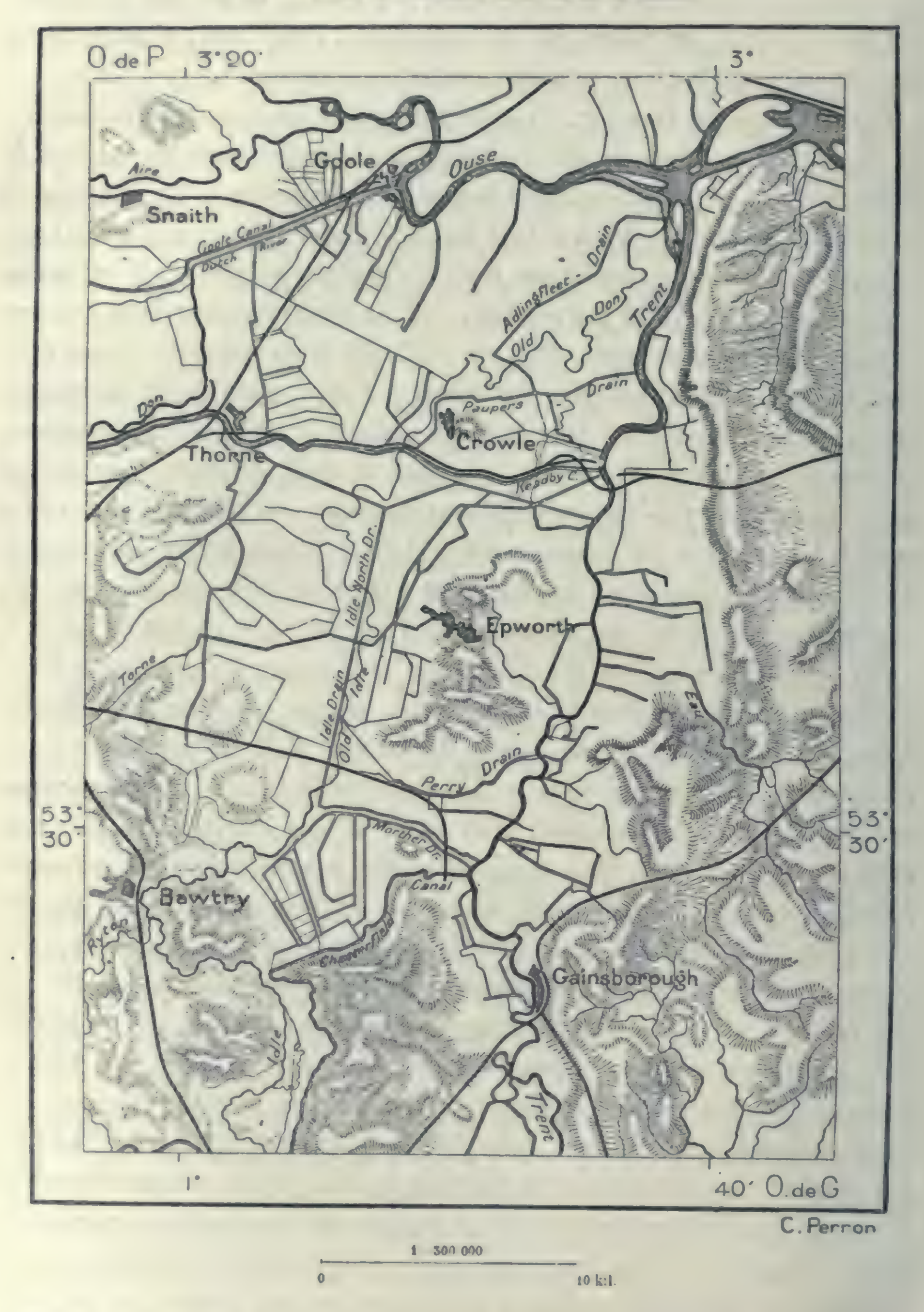
reculent avec elle. L'emplacement où se trouvaient la cité de Ravenspur, les villages de Kilnsea, de Hyde, d'Auburn, d'Upsal, d'autres encore, est maintenant en pleine mer. Une roche superbe, la Matrone, indique l'endroit où se dressait l'ancienne falaise. Des lacs, des étangs, situés sur le plateau, ont disparu avec les roches qui les portaient : l'un d'eux, Sandley Mere, reposait sur des alluvions remplies de dents d'éléphants[1].

Sur les rives du Humber, c'est le phénomène inverse qui s'accomplit ; là, des alluvions, dont le flot s'est chargé en démolissant les falaises de Holderness, se déposent en bancs vaseux et s'ajoutent à la terre ferme ou aux îles de l'estuaire. Ainsi « l'Ile Noyée », *Sunk Island*, qui n'avait pas même 3 hectares de surface au milieu du dix-septième siècle et qui se trouvait à plus de 1600 mètres de la rive du Humber, entre deux chenaux navigables, est maintenant rattachée à la côte septentrionale, et ses prairies, endiguées par l'homme, s'étendent sur un espace de 31 kilomètres carrés ; elles forment, en face de Great Grimsby, une sorte de péninsule émoussée à la pointe. De même, en amont de Hull, de vastes étendues qui jadis étaient couvertes par les eaux sont devenues terre ferme, mais en cet endroit la nature a été constamment guidée dans son œuvre par le génie de l'homme. La plaine où se réunissent l'Ouse et le Trent était jadis un marécage, reste du lac qui s'était formé à l'ouest de la chaîne du littoral, avant le percement de la cluse où passe le Humber. La grande île où se trouve le village d'Epworth et qui porte encore son nom scandinave, Axholme, et les îlots de Wroot et de Crowle, s'élèvent au-dessus de la plaine basse, et presque tous les habitants de la contrée se sont groupés sur les pentes de ces hauteurs pour éviter le sol incertain et fuir l'air empoisonné du marais. Mais depuis le moyen âge les terres qui entourent Axholme ont été graduellement asséchées. Ici, comme dans les fens du Wash, les Hollandais ont initié les habitants du pays aux travaux hydrauliques, et l'une des fosses maîtresses, Dutch River, rappelle encore par son nom les services qu'ont rendus ces étrangers ; mais le sol de la contrée a été fréquemment remanié depuis. Des canaux découpent tout le pays en polygones de grandeur irrégulière et c'est à grand'peine si l'on peut reconnaître les anciens méandres de la rivière Don et de l'Idle ou « Paresseuse », qui s'attardaient autrefois dans la plaine presque dépourvue de pente. On s'est occupé surtout de donner une déclivité à la campagne ; grâce à la rivière Trent, qui apporte des eaux chargées de troubles, on a pu exhausser la partie supérieure de l'ancien marais, tandis que la partie

[1] Philipps, *Rivers, Mountains and Sea Coast of Yorkshire;* — Ramsay, *Physical Geology and Geography of Great Britain.*

inférieure est égouttée par des fossés profonds : c'est la méthode italienne du colmatage, appliquée avec succès sur le sol de l'Angleterre.

N° 123 — PLAINE DE COLMATAGE DE L'OUSE ET DU TRENT.



1 : 300 000

0 — 10 kil.

Sur le versant maritime des coteaux de Lincoln s'étendent aussi des terres alluviales, jadis parsemées de marais salins, qu'il a été facile de com-

bler de la même manière, en y déversant les eaux torrentielles descendues des hauteurs. Maintenant les campagnes du littoral sont encore désignées sous le nom de *marshes* ou « marais », mais le sol n'en est pas moins ferme que celui des terres avoisinantes. Ce qui manquait le plus à cette côte, c'était l'eau pure ; des puits artésiens en ont abondamment fourni. Sur tout le littoral, dans un espace d'environ 80 kilomètres de long et de 15 à 20 kilomètres de large, une couche d'argile, dont l'épaisseur moyenne est de 11 à 12 mètres, s'étend au-dessous du sol superficiel : dès que les instruments de forage l'ont traversée, un jet d'eau pure et permanente s'élève de la bouche du puits, en quelques endroits à 3 mètres de hauteur, presque partout à plus d'un mètre.

Pendant le cours du dix-neuvième siècle, la physionomie des villes et des villages a singulièrement changé dans une grande partie du bassin du Humber, notamment dans la région occidentale du Yorkshire. Les hameaux tranquilles, les ruisseaux courant en liberté ont disparu des campagnes ; les usines ronflent dans chaque vallée ; le moindre filet d'eau est enfermé pour faire mouvoir des roues et des turbines ; la terre des chemins est noire et l'air est empli de flocons charbonneux. La population a décuplé, centuplé même dans quelques districts ; des villes de manufactures ont surgi de terre là où ne se trouvaient que des landes ou des bois au commencement du siècle. La cause de ce changement est, pour les bassins de l'Ouse et du Trent, la même que pour toute l'Angleterre : comme la plupart des autres comtés, ceux que domine la chaîne Pennine ont appris à utiliser les trésors qu'ils possèdent dans leurs roches, charbon, fer, chaux, pierre à bâtir ; mais ils l'ont fait avec une singulière âpreté de gain, avec une sorte de fureur que l'on attribue au caractère spécial des habitants. Les gens du Yorkshire ont une réputation d'industrie, d'activité, d'intelligence en affaires, supérieure même à celle des autres Anglais : « Pour l'argent, dit un proverbe, ce sont des chiens à la poursuite du gibier ! » Tenaces, ainsi que le prouve la fidélité avec laquelle ils ont jusqu'à maintenant conservé leur dialecte, ils n'en ont pas moins changé rapidement de mœurs en passant de la vie agricole à la vie manufacturière, et cette périlleuse évolution sociale, enrichissant des individus par milliers, en a fait tomber d'autres, par centaines de mille, dans la vie précaire et misérable du prolétariat. Quelle différence entre l'ouvrier de fabrique du West-Riding et ses ancêtres, qui célébraient comme leur héros national le vaillant redresseur de torts dont la flèche ne manquait jamais le but, le

joyeux Robin Hood, l'homme de la libre forêt qui demandait pour tombe un tapis de gazon !

La partie méridionale du bassin du Humber, arrosée par la Tame, affluent du Trent, est précisément une des régions industrielles de l'Angleterre où la campagne a disparu, pour ainsi dire, tant se pressent les villes et les groupes d'usines, entrecroisant leurs voies de fer : ce district compte



N° 124 — BIRMINGHAM.

près d'un million d'habitants sur un espace d'environ 40 000 hectares. La ville principale du groupe, et de beaucoup la plus importante du Warwickshire, Birmingham, plus connue en langage populaire sous les noms de Brummagem ou de Bromwycham, n'était autrefois que le « Hameau des Bruyères » ; le bassin houiller qui s'étend à l'ouest en a fait une ville de plus de 400 000 habitants entourée d'autres cités populeuses. Lors de la Révolution d'Angleterre, Birmingham apparaît pour la première fois dans l'histoire, et depuis cette époque elle eut une part d'influence de plus en plus considérable dans les destinées du pays : actuellement, elle

tient à honneur de se dire la ville la plus « radicale » du royaume, et d'être plus riche que toute autre en institutions d'utilité commune : l'une de ses écoles, Queen's College, est un des meilleurs établissements d'instruction publique de l'Angleterre. Elle a quelques édifices publics de grandes dimensions et d'un aspect monumental, des salles d'apparat, des palais à colonnes, des statues; mais sa construction la plus vaste, située non loin du centre de la ville, est la gare, et ses établissements les plus curieux sont les manufactures. L'industrie de Birmingham n'est pas concentrée uniquement en des fabriques où des milliers d'ouvriers, serviteurs d'une puissante machine, suivent tous les mouvements des bielles; elle comprend aussi une foule de petits ateliers où, grâce à la diversité des travaux, les hommes gardent plus d'initiative et de liberté d'esprit. La prééminence industrielle de Birmingham consiste dans la mise en œuvre des métaux : on y fabrique des objets en métal de toute espèce, canons et fusils, machines à vapeur, outils, bijoux, bronzes précieux, idoles chinoises, clous, boutons. C'est à Birmingham que se trouvent les plus grandes fabriques du monde pour l'électrotypie des métaux et pour les plumes métalliques[1].

La cité se continue au sud et à l'est par quelques faubourgs, Edgbaston, Moseley; mais c'est à l'ouest et surtout au nord-ouest, dans le voisinage et immédiatement au-dessus du bassin houiller, que se suivent en longues traînées les villes et les groupes d'usines. C'est là que se trouvent Smethwick, West-Bromwich, Harborne, Oldbury, Rowley Regis, près duquel se dresse un monticule de colonnes basaltiques, Dudley, dont le parc, entourant un vieux château, contraste heureusement avec les fabriques de la plaine, et d'où l'on contemple, la nuit, le spectacle incomparable de toute une contrée qui semble en feu jusqu'à l'horizon. Plus loin se succèdent Brierley-Hill; Stourbridge, célèbre dans le monde industriel par ses argiles réfractaires; Kingswinford, Sedgley, Wednesbury, Darlaston, Bilston, Wallsall, Willenhall, Heathtown et la grande ville de Wolverhampton. Sutton-Coldfield est un peu isolée, du côté de l'est. Dans le bassin houiller de Dudley et de Wolverhampton se trouvent réunis le charbon, le minerai de fer, la pierre à chaux nécessaire comme fondant, et même l'argile qui sert à la fabrication des briques de l'intérieur des fourneaux. De nombreuses découvertes, d'importantes applications de la science à l'industrie ont été faites en diverses usines de ce bassin, notamment dans les Soho-Works, près de West-Bromwich. Les charbons de ce

[1] Fabrication des plumes métalliques à Birmingham en 1875 : 750 000 000.

bassin sont de tous les combustibles ceux qui se prêtent le mieux à la fabrication du goudron et de l'aniline ; plusieurs usines les utilisent en grand pour la préparation des couleurs. La principale couche de Dudley est connue sous le nom de *Ten-yard*, à cause de son épaisseur, de 9 mètres en moyenne ; c'est la couche qui a fait la richesse industrielle de la contrée, mais elle a été en partie épuisée, en partie noyée par d'imprudents travaux ; il n'en reste plus guère qu'un dixième d'exploitable, et l'avenir manufacturier du district de Dudley se trouve menacé, à moins que les propriétaires d'usines ne s'associent pour vider les mines des eaux d'inondation [1]. La quantité de charbon que le bassin méridional du Staffordshire offre à l'industrie atteint à peine un milliard de tonnes ; or, l'extraction annuelle étant d'environ 10 millions de tonnes, la réserve de combustible sera épuisée en un siècle et la vie manufacturière devra se déplacer. Wolverhampton est connue dans les annales de l'aéronautique et de la météorologie, car c'est de là que partirent Glaisher et Coxwell, lorsqu'ils s'élevèrent dans le ciel à la plus grande hauteur qui ait été jamais atteinte, probablement à près de onze mille mètres [2].

Au nord du comté de Stafford, un autre groupe de villes industrielles, également situé sur un bassin houiller, correspond au groupe de Wolverhampton. Cette région de fabriques, traversée par le Trent naissant, est connue sous le nom de district des « Poteries » (*Potteries*) ; depuis un temps immémorial, on s'y occupe en effet de la fabrication des terres cuites et c'est de là que viennent presque toutes les faïences et les porcelaines que l'Angleterre expédie dans les diverses parties du monde et qui contribuent pour une si forte part à l'accroissement de ses richesses. Stoke-upon-Trent, la capitale de ce district, a dressé devant sa gare les statues

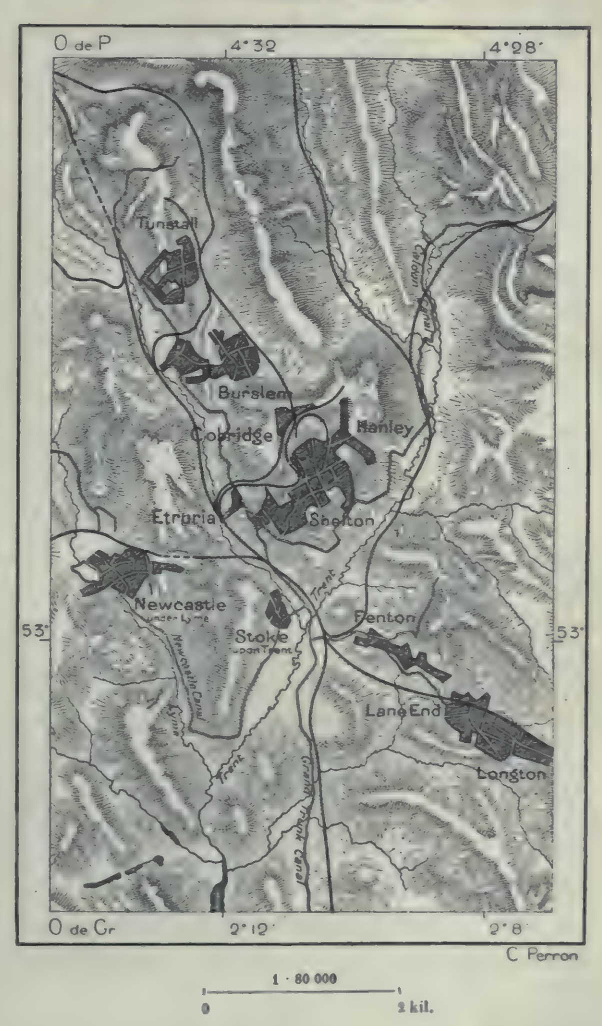
[1] Edward Hull, *The Coal-fields of Great Britain*.

[2] Communes du groupe industriel de Birmingham ayant plus de 5000 habitants en 1871 :

COMTÉ DE WARWICK.	
Birmingham avec Aston-Manor, etc. (municipal borough)	444 550 hab.
COMTÉ DE WORCESTER.	
Dudley (municipal borough) . . .	43 800 hab.
Oldbury (local board).	16 400 »
Ballsall » »	13 600 »
Stourbridge (local board)	9 400 »
COMTÉ DE STAFFORD.	
Wolverhampton (mun. borough) .	68 300 hab.
West-Bromwich (local board). . .	47 900 »
Wallsall (municipal borough). . .	46 450 »
Smethwick (local board). 17 150 / Willenhall » » . 15 900	37 350 hab.
Kingswinford (township)	35 050 »
Tipton (local board)	29 450 »
Wednesbury (local board). . . .	25 050 »
Bilston » »	24 200 »
Rowley Regis » »	23 550 »
Lower Sedgley » »	22 900 »
Upper Sedgley » »	14 450 »
Darlaston » »	14 400 »
Brierley-Hill » »	11 050 »
Quarry-Bank » »	6 350 »
Heath-town » »	5 250 »
Harborne » »	5 100 »

des deux industriels qui ont le plus aidé à sa fortune, Wedgwood et Minton. La puissante fabrique connue sous le nom symbolique d'Etruria, située à 3 kilomètres au sud-ouest de Stoke, est celle que fonda Wedgwood, il y a plus d'un siècle, dans l'espoir d'égaler un jour les maîtres potiers toscans. Grâce à lui, l'Angleterre entra en possession du secret de la fabrication de la faïence fine, à couverte transparente, que la France avait déjà possédé au seizième siècle, dans le village poitevin d'Oiron, mais qu'elle avait presque aussitôt perdu[1]. Les artistes que le fabricant Minton a su attirer dans ses usines ont introduit dans la fabrication des poteries beaucoup plus de goût que n'en ont d'ordinaire les objets de manufacture anglaise, et l'on s'étonne de voir sortir de ces villes toujours enfumées des majoliques si fines, des porcelaines si gracieusement ornées. Une école de céramique, appelée Wedgwood-Institute, a été récemment fondée près de Stoke, dans la ville de Burslem où naquit Wedgwood, et cet édifice lui-même est orné de belles terres cuites qui témoignent du degré de perfection auquel l'industrie locale a pu atteindre. La population qui s'est groupée autour de Stoke-upon-Trent dans le district des Poteries dépasse 260 000 habitants; elle s'accroît avec une rapidité très-grande, car le bassin houiller du North-Staffordshire, moins vaste, mais beaucoup plus

N° 125. — DISTRICT DES POTERIES.



1 : 80 000
0 — 2 kil.

[1] Louis Énault, *Journal officiel*, 12 juillet 1875.

riche que celui de South-Stafford, est un des plus favorablement situés de l'Angleterre[1], un de ceux qui offrent à l'industrie le plus d'avantages par l'alternance des couches de houille avec les minerais de fer et les terres[2]. Au nord-est de ce groupe industriel sont d'autres communes du Staffordshire, Leek et Waterfall, dont le travail se trouve déjà dans le cercle d'attraction de Macclesfield, la ville du Cheshire célèbre par ses soieries. Plus à l'est, dans la vallée de la Dove (Dovedale), l'une des plus pittoresques du centre de l'Angleterre, grâce à ses ombrages, à ses rochers, à ses arcades naturelles, est la superbe résidence d'Alton Towers, appartenant aux Talbot de Shrewsbury.

En s'éloignant du bassin houiller de Stoke, le Trent entre dans une région où l'on retrouve enfin la campagne, les bois et l'air pur. Les villes, peu nombreuses, se succèdent à de longues distances. Stone est au bord du Trent; Stafford, la capitale du comté, borde la Sow; Rugeley est en aval du confluent de cette rivière et du Trent; Lichfield, dans les campagnes de l'intérieur, n'est arrosé que par un canal navigable; Tamworth s'est élevée sur la Tame de Birmingham, au confluent de l'Anker, qui prend sa source dans le Warwickshire, près de Nuneaton. Plusieurs de ces villes, situées dans le voisinage d'un petit bassin carbonifère, ont diverses manufactures; cependant elles contrastent par leur aspect général et par leurs monuments du moyen âge avec les cités des districts houillers de l'ouest : on s'étonne que des gisements de combustible ayant l'avantage de se trouver à une plus grande proximité de Londres que tous les autres bassins charbonneux de la Grande-Bretagne ne soient pas exploités avec plus d'ardeur[3]. Lichfield, siège épiscopal, possède une cathédrale du douzième et treizième siècle, décorée extérieurement avec un grand luxe d'ogives, de colonnettes, de fleurons, de statues. L'intérieur, également très-riche, éclairé par la fenêtre et la rosace de la façade, renferme les monuments funéraires de Samuel Johnson, de Garrick, de lady Wortley Montague. Johnson était de Lichfield. Isaac Walton, dans lequel les

[1] Communes du groupe des Poteries ayant plus de 5000 habitants en 1871 :

Stoke-upon-Trent (township). . .	89 250 hab.	Newcastle-under-Lyme (municipal borough).	15 950 hab.
Wolstanton »	41 800 »	Tunstal (local board).	13 550 »
Hanley (municipal borough) . . .	40 000 »	Fenton » »	10 300 »
Burslem (local board).	25 550 »	Audley (township)	8 950 »
Longton (municipal borough). . .	19 750 »		

[2] Houille exploitable dans le bassin du North-Staffordshire en 1870 3 720 000 000 tonnes.
» exploitée » » » 3 873 500 »

[3] Production du bassin de Warwick, en 1870. . . . . . 647 540 tonnes.
Quantité exploitable, d'après Woodhouse . . . . . . 455 500 000 »



ILAM-ROCK, DANS LE DOVEDALE

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de M. Frith.



pêcheurs d'Angleterre voient comme le patron de leur industrie, le « père des pêcheurs », était de Stafford.

En aval de la jonction du Trent et de la Tame, c'est-à-dire des eaux qui descendent des deux districts industriels du Staffordshire, s'élève une grande ville, Burton-upon-Trent, qui est elle-même un centre industriel important, surtout pour la fabrication de la bière[1] : on attribue au sulfate de chaux contenu dans l'eau des fontaines le goût spécial de la boisson fabriquée à Burton; la quantité de plâtre qui se trouve dans l'*ale* de cette ville est évaluée par le géologue de Rance à près d'un millième. La campagne environnante est percée de nombreux entonnoirs, provenant de l'écoulement des assises rocheuses, que dissout peu à peu et qu'emmène au dehors l'eau des puits et des fontaines. Au sud-est de Burton, dans l'intérieur des terres, est la vieille cité d'Ashby de la Zouch, qui garde son nom saxon mêlé de normand. On exploite des mines de houille dans le voisinage[2].

La rivière par excellence du comté de Derby, la Derwent ou « Belle-Eau », (*Der-Gwent*), et l'artère maîtresse du comté de Leicester, la Soar, vont se jeter dans le Trent à peu de distance l'une de l'autre. Toutes les deux arrosent des bassins très-industriels et très-populeux, renfermant des villes importantes. La Derwent, qui a donné son nom au comté et à sa capitale, reçoit ses premières eaux du « Pic » de Derbyshire et du massif des montagnes environnantes; des villages de bains, des châteaux de plaisance entourés de parcs, sont épars dans sa haute vallée et dans les vallons tributaires : un de ces châteaux est le fameux « Palais du Pic », Chatsworth-Park, qui renferme une précieuse collection de tableaux, une galerie d'esquisses, toutes des vieux maîtres, des statues de Thorwaldsen, de Canova, de Schadow, de Gibson, une bibliothèque de valeur; les serres du jardin, dont le jardinier en chef, Joseph Paxton, est l'architecte qui construisit le Palais de Cristal, sont comparables en grandeur et en beauté à celles de Kew, et l'un des jets d'eau s'élance à plus de 80 mètres de hauteur; le domaine environnant a 18 kilomètres de tour. Non loin de ce château moderne, près du confluent de la Derwent et de la Wye, est une ancienne résidence seigneuriale, Haddon-Hall, qui, de toutes celles de l'Angleterre, est peut-être la mieux conservée et donne le mieux l'idée de la vie des barons féodaux.

Buxton, l'une des stations de bains les plus célèbres de l'Angleterre, se trouve dans la haute vallée de la Wye, au centre d'un bassin qu'entourent

[1] Production annuelle de la bière à Burton. . . . . 200 000 000 litres.
[2] Production des mines du Leicestershire en 1870. . . . . . . 599 450 tonnes.

des collines couvertes de bruyères. Elle doit son importance moins peut-être à l'efficacité de ses eaux azotées qu'au voisinage de Manchester et d'autres grandes cités industrielles du Lancashire. Autour du somptueux établissement, s'étendent des prairies, des parcs, de belles avenues d'arbres; et plus bas, la Wye s'engage dans un défilé sauvage, à l'entrée duquel se dresse la roche isolée du Chee Tor, obélisque naturel de 90 mètres de hauteur, entouré de verdure et portant un bouquet d'arbres, d'arbustes et de fleurs dans chacune de ses aufractuosités. Matlock-Bath, village de bains situé au-dessus du confluent de la Derwent et de la Wye, est dominé par un autre rocher, plus superbe encore, le High Tor, qui dresse à 120 mètres sa masse pyramidale, entourée d'arbres à sa base.

En aval du défilé de Matlock, la Derwent passe à Belper, bourg de manufactures, près duquel, sur les hauteurs du nord-est, sont les villes d'Alfreton et de Ripley, et serpentant dans une vallée où les villages se touchent, elle entre bientôt dans la cité de Derby. Cette ville antique est devenue fort importante par son industrie : c'est là que l'on établit, en 1718, le premier moulin pour dévider et tordre la soie; mais l'Anglais qui avait ravi aux industriels italiens le secret de cet art mourut empoisonné par eux, si l'on ajoute foi aux récits du temps[1]. Cette première manufacture, à laquelle se sont ajoutées beaucoup d'autres usines, subsiste encore de nos jours. Derby est devenu l'atelier central de la compagnie des chemins de fer du Midland, et les gares, les dépôts de machines et de vagons, les usines diverses, y occupent un espace considérable. La commune de Litchurch, qui fait partie du même bourg parlementaire, prend part à l'industrie de Derby. Le village de Denby, au nord-est de Derby, est le lieu de naissance de l'astronome Flamsteed.

Leicester, capitale d'un comté, fut la ville romaine de *Ratæ*, et dans son musée se trouvent plusieurs débris antiques. Sa position centrale, sur une rivière navigable, lui maintint toujours une réelle importance dans l'histoire de l'Angleterre : c'est là que Richard III et Wolsey ont été ensevelis. Mais c'est pendant le courant de ce siècle que Leicester a pris le développement le plus rapide : depuis 1850, sa population a plus que doublé[2]. La première cause de cette prospérité est l'élevage des brebis à laine fine qui paissent dans les pâturages du haut bassin de la Soar, vers Hinckley, et sur toutes les croupes du « plateau Central » qui sépare les versants du Trent,

[1] Ch. Dupin, *Force commerciale de la Grande-Bretagne.*

[2] Population de Leicester :

1861	1871	1881
68 050 habitants.	95 200 habitants.	122 000 habitants.

de la Severn, de la Tamise et des affluents du Wash. Leicester est devenue le centre principal de fabrication pour les objets de bonneterie : c'est la spécialité qu'elle a prise dans la division du travail de l'Angleterre. Quant aux propriétaires des domaines environnants, nombre d'entre eux se distinguent aussi par leur ardeur au plaisir national de la chasse au renard. C'est dans le comté de Leicester que sont élevés et dressés les chiens de race, et c'est à l'est, sur les plateaux de landes qui s'étendent de Melton-Mowbray à Grantham, que se réunissent les chasseurs et leurs invités. Les pâtés et d'autres préparations culinaires que les aubergistes de Melton-Mowbray servent à leurs hôtes affamés par la course, ont une grande réputation.

Au nord de Leicester, la Soar passe à Longborough, qui se trouve encore dans le cercle d'attraction industriel de la cité voisine. La première ville qui se présente dans la vallée du Trent, Nottingham, la capitale du comté de ce nom, est, comme Leicester, une ville ancienne, où Guillaume le Conquérant construisit un château, et comme Leicester elle se transforme et s'agrandit rapidement comme ville industrielle. La bonneterie entre pour une part dans ses manufactures, mais ses produits principaux sont les soieries et les dentelles; d'ailleurs elle est entourée d'un grand nombre de faubourgs et de villes séparées, Lenton, Snenton, Basford, Greasley, la station des bains d'Ilkeston, Radford, où se voient des usines de toute espèce pour la filature des étoffes, la fabrication des machines, la préparation des produits chimiques.

Newark-upon-Trent, ville de brasseries comme Burton, succède à Nottingham sur les bords du Trent; un coteau voisin porte les ruines d'un château dans lequel mourut le roi Jean. D'anciens marécages transformés en terrains de culture occupent une partie de la plaine, et bientôt au delà commencent les alluvions du Trent inférieur. Les bateaux à vapeur et les navires de 150 à 200 tonneaux peuvent remonter jusqu'à Gainsborough. Dans ces dernières années, la ville a pris une certaine importance par ses fabriques de machines agricoles.

Le bassin de l'Idle, qui se réunit à celui du Trent, non plus par une rivière serpentine, mais par des canaux et des fossés d'égouttement, comprend quelques-uns des sites les plus charmants du Nottinghamshire. C'est là que se trouve l'ancienne forêt de Sherwood où Robin Hood avait sa retraite. Dans une de ses clairières, devenues depuis un siècle beaucoup trop vastes et trop nombreuses, est la ville de Mansfield, non loin de laquelle s'élève la résidence de Newstead-Abbey, doublement curieuse par sa façade du douzième siècle drapée de lierre et par les souvenirs qu'y laissa lord Byron. Les autres villes du bassin de l'Idle sont Worksop,

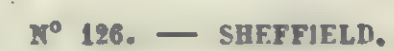
Sutton, et diverses communes qui font partie du bourg parlementaire d'East-Redford[1].

Une très-grande ville, l'un des centres de l'industrie anglaise, est située dans la haute vallée du Don, rivière qui va rejoindre l'Ouse à une petite distance de sa jonction avec le Trent. Cette ville est Sheffield. Elle est admirablement située au milieu d'un bel amphithéâtre de collines, au confluent de cinq rivières ou ruisseaux, et dans les profondeurs du sol s'étendent les assises de charbon qui fournissent à ses fabriques le combustible nécessaire. Depuis des siècles déjà, Sheffield, d'abord petit bourg féodal, se livre à l'industrie du fer, et Chaucer parle des *thwytels* qu'on y fabriquait. Lors des persécutions religieuses, beaucoup d'ouvriers flamands, habiles à manier le fer, vinrent payer à Sheffield la dette de l'hospitalité reçue. Toutefois, c'est depuis le commencement de notre siècle seulement que cette ville du Yorkshire a pris le premier rang dans le monde pour la fabrication de l'acier et la coutellerie. Sa population a presque sextuplé entre les recensements de 1801 et de 1871, et continue de s'accroître dans les mêmes proportions. Comme Londres, Manchester, Birmingham, elle englobe successivement dans son labyrinthe de rues les villages environnants : l'espace qu'elle recouvre de ses maisons est d'environ 20 kilomètres carrés. Le fer des mines du district, connu sous le nom de Hallamshire, d'après un quartier de Sheffield, ne suffit point à l'alimentation des fabriques; des minerais sont importés de l'étranger, et d'avance tous

[1] Communes du bassin du Trent, en dehors des groupes de Birmingham et de Stoke-upon-Trent, ayant plus de 5000 habitants en 1871 :

COMTÉ DE WARWICK.	
Nuneaton (local board)	7 400 hab.
Sutton-Coldfield (township). . . .	5 950 »
COMTÉ DE STAFFORD.	
Waterfall (township)	25 050 hab.
Burton-upon-Trent (local board) .	20 400 »
Stafford (municipal borough). . .	14 450 »
Stone (township).	10 400 »
Leek (local board).	9 400 »
Lichfield (municipal borough) . .	7 550 »
COMTÉ DE LEICESTER.	
Leicester (municipal borough) . .	95 200 hab.
Longborough (local board). . . .	11 600 »
Ashby de la Zouch » » . .	7 300 »
Hinckley » » . .	6 900 »
Melton-Mowbray » » . .	5 010 »
COMTÉ DE DERBY.	
Derby (municipal borough) . . .	49 800 hab.
Alfreton (local board)	11 800 hab.
Litchurch » »	11 100 »
Ilkeston » »	9 650 »
Belper » »	8 550 »
Ripley » »	5 650 »
Matlock » »	5 200 »
COMTÉ DE NOTTINGHAM.	
Nottingham (municipal borough) .	86 650 hab.
Radford (township).	15 150 »
Basford (local board).	13 050 »
Snenton » »	12 250 »
Newark (municipal borough). . .	12 200 »
Mansfield (local board)	11 800 »
Worksop » »	10 400 »
Sutton-in-Ashfield (local board). .	7 550 »
Greasley (township)	7 300 »
Lenton (local board)	6 300 »
COMTÉ DE LINCOLN.	
Gainsborough (local board) . . .	7 550 hab.

les produits des mines les plus célèbres de la Scandinavie sont achetés par les usiniers de Sheffield. Cette ville emploie aussi plus d'ivoire que toute autre cité du monde : on a calculé que les manches de couteaux fabriqués annuellement dans ses ateliers, d'un poids total de 200 tonnes environ, représentent les dépouilles d'au moins quinze mille éléphants. Les usines de Sheffield sont alimentées d'eau par des réservoirs que l'on a formés au moyen de barrages dans les hautes vallées à l'occident de la ville : une de


N° 126. — SHEFFIELD.



Echelle de 1 : 113 000

0 1 2 3 4 5 Kil.

ces digues se rompit en 1864 et plusieurs quartiers extérieurs de la cité furent dévastés par la débâcle. Le sculpteur Chantrey est né à Norton, village de la banlieue. Près de Sheffield se trouverait aussi le lieu de naissance de Robin Hood; mais que de villages dans l'Angleterre centrale se disputent l'honneur d'avoir vu naître le héros légendaire!

Sheffield est entourée de villes et de villages satellites, Ecclesfield, Bradfield, Wortley, Rawmarsh, Rotherham, qui s'occupent aussi des industries métallurgiques, tandis qu'au sud, dans la partie du Derbyshire arrosée par le Don et ses affluents, les usines de Chesterfield, la deuxième ville du comté, de Brampton, d'Eckington, de Whittington, sont principalement des

filatures et des fabriques d'étoffes de coton. Mais dès que, suivant le cours du Don ou de ses tributaires, on a quitté la région des houilles exploitées, la physionomie générale de la contrée change, la population est beaucoup plus clairsemée, et les villes moins nombreuses. L'ancien campement romain de Doncaster (Danum), qui fut jadis la capitale de la contrée, n'est plus comparable aux cités modernes qui grandissent dans le district des mines ; mais au mois de septembre elle devient pour un jour le centre d'attraction des hommes de richesse et de loisir, car c'est à Doncaster qu'ont lieu les fameuses courses fondées en 1703 par l'amateur de chevaux Saint-Léger. En aval de Doncaster, il n'y a plus qu'une ville, non plus sur le Don, mais sur le canal de navigation qui le remplace : c'est le port de Goole, placé au bec de la « rivière Hollandaise » (*Dutch river*) et de l'Ouse. Il a des chantiers de construction, des bassins à flot, des entrepôts, et commerce avec tout le nord de l'Europe[1].

L'Aire et son affluent, le Calder, traversent aussi dans leur cours supérieur la région houillère qui occupe le versant oriental des montagnes Pennines, et la population qui se presse sur leurs bords est encore beaucoup plus considérable que celle de la haute vallée du Don ; mais les deux rivières ont bien changé depuis le moyen âge, car leurs eaux, de nos jours souillées et noires, égouts saturés de teintures et d'ingrédients chimiques, étaient jadis célébrées pour leur pureté cristalline : « Comment les filles de Castleford ne seraient-elles pas belles ? Ne se lavent-elles pas dans les eaux réunies du Calder et de l'Aire ? » Ainsi chante un vieux poète du Yorkshire. Maintenant, tel ruisseau qui se mêle à ce flot pourrait flamber pendant la nuit, tant il dégage de gaz impur.

La métropole industrielle et commerciale de cette partie du Yorkshire est Leeds, la cinquième ville de l'Angleterre par le nombre des habitants et la première du monde comme centre de la fabrication des draps. Cette industrie est déjà ancienne dans la contrée : dès le commencement du seizième siècle, les drapiers du Yorkshire, auxquels des ouvriers flamands avaient enseigné leur art, expédiaient des étoffes dans toute l'Angleterre. Halifax était à cette époque la plus importante des villes manufacturières du pays ; elle avait même reçu le droit de haute justice pour pendre les voleurs qui dérobaient des pièces de drap exposées en plein air, et pendant plus d'un siècle, de 1541 à 1650, le gibet qu'elle avait érigé sur un coteau

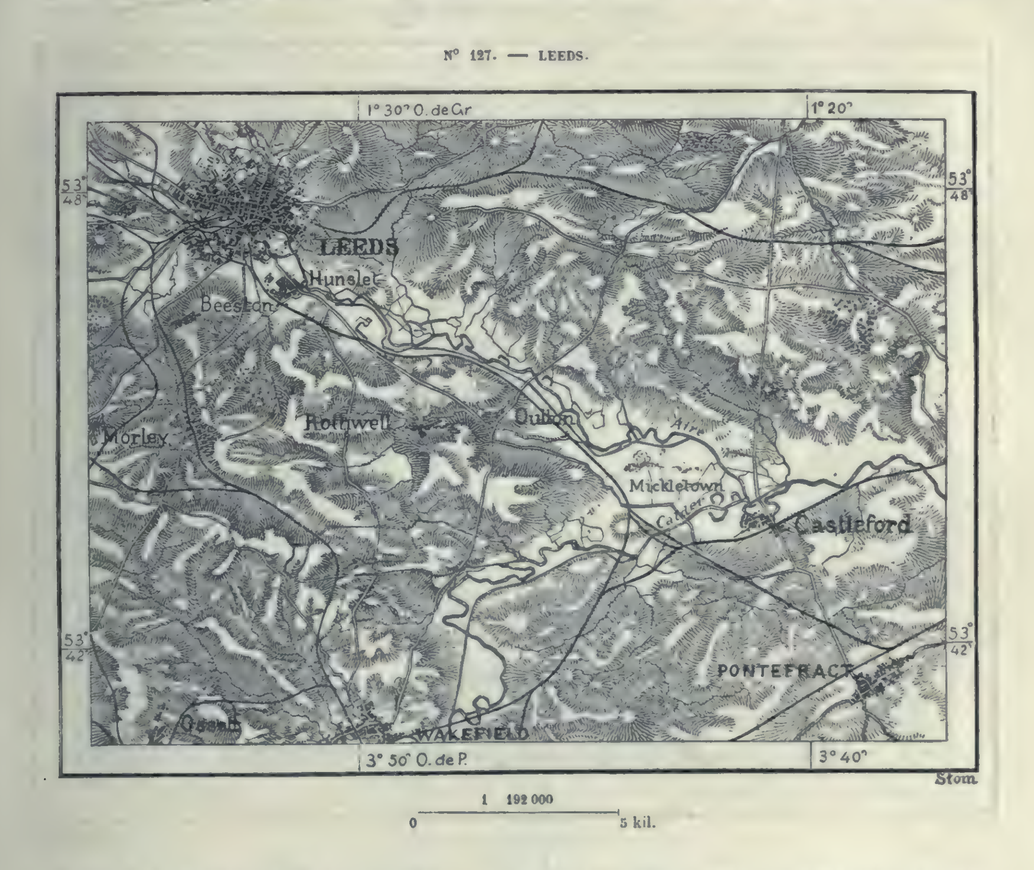
[1] Mouvement du port de Goole, sans les caboteurs sur lest, en 1877 :

	3533 navires,	jaugeant	628 400 tonnes.
Flottille du port de Goole en 1877 :	363 »	»	28 210 »

Valeur du commerce extérieur de Goole en 1876 : 109 576 375 francs.

voisin portait fréquemment des cadavres. A la fin du dix-septième siècle, Leeds avait distancé toutes ses rivales du Yorkshire pour les fabriques de draps ; mais c'est dans ce siècle-ci, grâce au charbon de terre des mines environnantes, qu'elle a pris toute son importance : de nouvelles industries se sont ajoutées à celle qui lui a donné son rang parmi les grandes cités de l'Angleterre; la première pour les fabriques de laine, elle n'a guère de supérieures pour les manufactures de toiles, les usines métallur-

N° 127. — LEEDS.

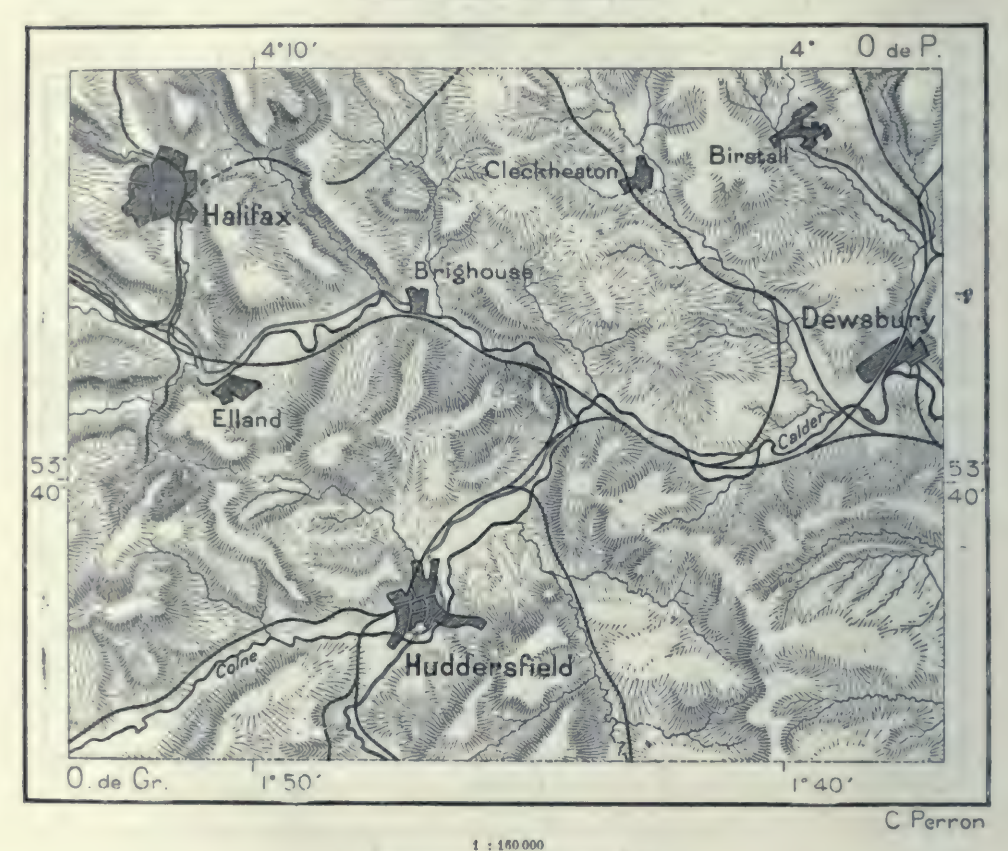


giques, la fabrication des machines. Les principaux édifices de Leeds témoignent par leur destination de l'activité commerciale de la ville ; mais, fière de sa richesse, la cité des Draps a tenu à honneur de bâtir un splendide édifice municipal, de style corinthien, de créer des musées, des bibliothèques[1], d'élever des statues, d'interrompre le dédale des rues et des usines noires par de beaux jardins publics : le Yorkshire College est une des grandes écoles de l'Angleterre. Les négociants ont d'élégantes villas sur les collines environnantes, surtout près de Chapel Allerton. L'illustre physicien Priestley, qui dut mourir en exil, était né près de Leeds.

[1] Bibliothèque publique de Leeds : 72 200 volumes en 1877.

Une certaine division du travail manufacturier s'est établie dans les cités de cette partie du Yorkshire, appelée le West-Riding. Halifax, qui, après avoir été la supérieure de Leeds, ose à peine se dire sa rivale, fabrique des laines, des serges, des tapis, et par ses manufactures de cotonnades se trouve déjà, ainsi que Brighouse, Cleckheaton, Elland, dans le cercle d'attraction de Manchester; Huddersfield, peut-être la plus laide parmi ces

N° 128. — HALIFAX ET HUDDERSFIELD.



laides villes industrielles, tisse surtout des châles, des velours, des tissus mélangés, des draperies légères; Dewsbury fait des couvertures et des tapis; Barnsley a la spécialité des toiles; Wakefield, située sur le Calder déjà navigable, ajoute à son industrie des draps un grand commerce de grains et de bétail pour l'approvisionnement de la région des fabriques. C'est près de Barnsley que se trouve le puits de houille le plus profond du comté d'York[1] : il descend à 575 mètres au-dessous de la surface;

[1] Production houillère du bassin du Yorkshire en 1870 . . . . 17 824 850 tonnes.
Réserve de houille dans les profondeurs, d'après Hunt . . . . 27 608 000 000 »

sa production journalière est d'un millier de tonnes. Une des grandes batailles de la guerre des Deux Roses fut livrée à Wakefield en 1360. Richard d'York y fut battu et tué par les partisans de Henri VI.

De toutes les villes de la contrée, celle qui a fait pendant le courant de ce siècle les progrès les plus rapides en industrie et en population est Bradford, située à l'ouest de Leeds, à peu près à moitié chemin de cette ville à Halifax. Bradford n'était qu'un bourg au commencement du siècle et c'est en 1822 qu'on y établit le premier métier à vapeur. Maintenant c'est un groupe d'usines presque sans rival pour la fabrication des étoffes « demi-laine », et dans les environs se trouve Saltaire, usine modèle où travaillent à la fois des milliers d'ouvriers, surtout pour la manufacture des alpagas. Depuis 1801, la population de Bradford est devenue quinze fois plus considérable; mais que de villages, que de hameaux environnants l'industrie a également changés en villes populeuses! Dans une pareille agglomération d'usines, les communes perdent leur individualité : Batley, Keighley, Bingley, Calverley, Rastrick, Idle, Pudsey, North-Bierley, Morley, Gomersal, Shipley, Drighlington, Almondbury, Bowling[1].

[1] Villes (*municipal boroughs* et *local boards*) des bassins du Don, du Calder et de l'Aire ayant plus de 5000 habitants en 1871 :

COMTÉ DE DERBY.	
Chesterfield (municipal borough) .	11 450 hab.
Eckington (local board).	7 800 »
Brampton » »	5 950 »
Whittington » »	5 600 »
COMTÉ D'YORK, WEST-RIDING.	
Leeds (municipal borough) . .	259 200 hab.
» » » (en 1881).	309 000 »
Sheffield » » . . .	239 950 »
» » » (en 1881).	285 000 »
Bradford » » . . .	145 850 »
» » » (en 1881).	183 000 »
Huddersfield (mun. borough). . .	70 250 »
Halifax » » (1881).	78 074 »
Wakefield » » . . .	28 050 »
Rotherham » » . . .	25 100 »
Dewsbury » » . . .	24 750 »
Barnsley » » . . .	23 000 »
Batley » » . . .	20 850 »
Keighley (local board)	19 775 »
Doncaster (municipal borough). .	18 750 »
Shipley (local board).	11 705 »
Morley » »	9 600 »
Ossett with Gawthorpe (loc. board).	9 200 »
Bingley (local board).	9 050 »
Heckmondwike (local board). . .	8 300 »
Goole (local board).	7 700 hab.
Ovenden » » . . .	7 350 »
Sowerby-Bridge (local board). . .	7 050 »
North-Bierley » » . . .	6 950 »
Rawmarsh » » . . .	6 850 »
Cleckheaton » » . . .	6 600 »
Elland » » . . .	6 450 »
Brighouse » » . . .	6 350 »
Castleford » » . . .	6 270 »
Idle » » . . .	6 250 »
Sowerby » » . . .	6 100 »
Bristal » » . . .	6 050 »
Skipton-in-Craven » » . . .	6 040 »
Golcar » » . . .	6 030 »
Queensbury » » . . .	6 010 »
Rastrick » » . . .	5 900 »
Otley » » . . .	5 850 »
Windhill » » . . .	5 800 »
Oakworth » » . . .	5 700 »
Thornton » » . . .	5 650 »
Eccleshill » » . . .	5 600 »
Pontefract (municipal borough). .	5 550 »
Thornhill (local board).	5 300 »
Yeadon » »	5 250 »
Darton » »	5 200 »
Linthwaite » »	5 050 »
Wombwell » »	5 010 »

tant d'autres groupes de fabriques ayant chacun de cinq à vingt mille habitants, ne représentent dans le monde commercial que les diverses « raisons sociales » des usiniers. Les seules communes des bassins du Calder et de l'Aire qui aient gardé leur originalité sont les bourgs situés en dehors de la formation houillère. Tels sont, dans la montagne, Skipton-in-Craven, et dans la plaine, Castleford, avec ses débris romains. Au sud, s'élevant sur une berge d'où les eaux se sont détournées depuis les temps géologiques, est une ville pittoresque portant encore le nom latin de Pontefract ou de « Pont Brisé » qui lui fut donné au moyen âge : on y voit un des plus fiers châteaux de l'époque féodale, où Richard II captif mourut de faim.

La Nidd, affluent de l'Ouse qui coule parallèlement à l'Aire, reste en dehors de la région houillère : aussi ne se trouve-t-il point de grande ville dans son bassin ; tout accroissement de population se fait au profit de la contrée du charbon. La ville la plus ancienne de cette vallée, Knaresborough, est en même temps un bourg parlementaire, très-fréquenté pendant la belle saison, car les environs en sont très-pittoresques, les curiosités naturelles et historiques y sont nombreuses, et près de là jaillissent les sources minérales de Harrogate, ville élégante qu'entoure partiellement une prairie de 80 hectares. Plus bas dans la plaine, non loin du bourg de Tadcaster, situé sur l'ancienne route romaine qui traversait la contrée du sud au nord, est le champ de Towton, où se livra en 1461, entre Édouard IV d'York et Henri VI de Lancaster, la bataille la plus meurtrière qui depuis Hastings eut rougi le sol de l'Angleterre. Le fort de la bataille eut lieu dans la « Prairie Sanglante » (*Bloody Meadow*) : à côté, dans une haie d'églantiers, la rose blanche se mêle à la rose rouge, devenues l'une et l'autre symboles de paix après avoir, comme signes de ralliement, entraîné les armées à tant de massacres[1].

La ville principale du bassin de l'Ure est la vieille cité de Ripon, où se voit encore un tertre funéraire contenant, d'après la tradition, les ossements de tous les hommes, Saxons ou Danois, tués sur un champ de bataille voisin. Au-dessous de la cathédrale, de style ogival, se voit une ancienne crypte, d'architecture saxonne. Non loin de Ripon-City est l'abbaye de Fountains, jadis l'une des plus puissantes maisons de l'ordre de Cîteaux, qui de Ripon aux montagnes du Cumberland possédait autrefois tout le territoire, jusqu'à la distance de 50 kilomètres. Les restes de l'édifice, revêtus de lierre, sont une des plus belles ruines de l'Angleterre.

D'autres débris de constructions, d'une grande majesté, dominent le cours

[1] *Edinburgh Review*, vol. 125.

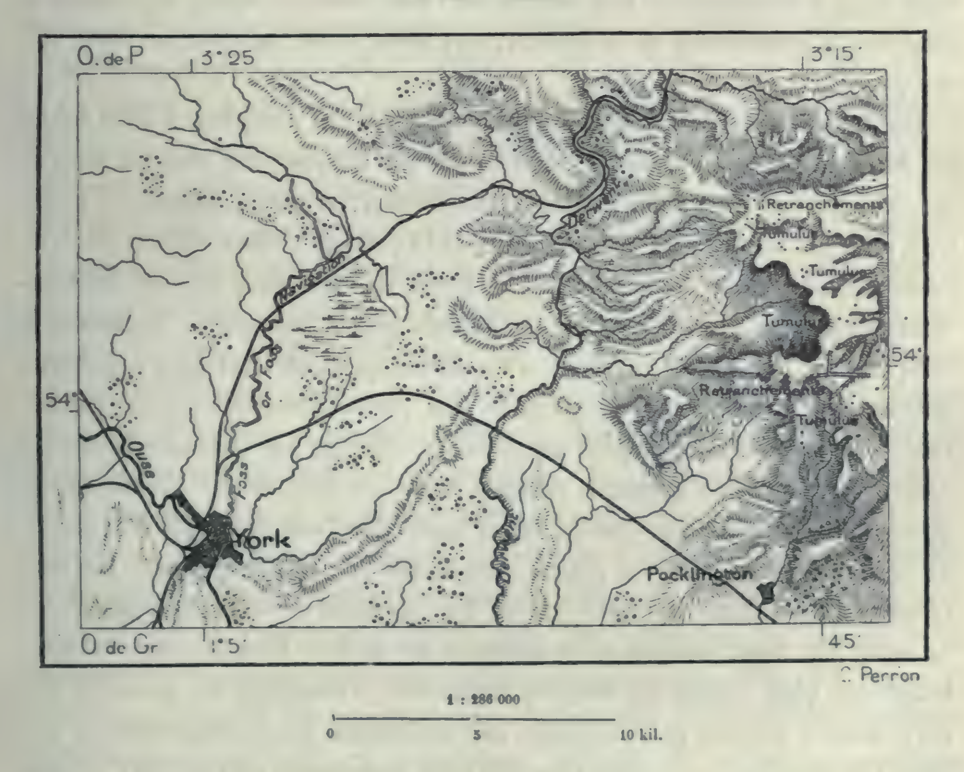
RUINES DE L'ABBAYE DE FOUNTAINS

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de M. Frith.



de la Swale, ses bords escarpés et la ville de Richmond, bourg parlementaire, auquel sa position loin des houillères ne permet pas de grandir. Pourtant Richmond est la seule ville de tout le haut bassin de la Swale ; plus bas vient le bourg de Thirsk, et c'est bien loin vers le sud, là où déjà la Swale et l'Ure se sont unies pour former l'Ouse, que se montre une ville importante, celle qui a donné son nom au plus vaste comté du royaume. Cette ville était admirablement située pour garder sa prééminence parmi les cités du nord, aussi longtemps que l'exploitation des mines de houille


N° 129. — YORK.



1 : 286 000

0 5 10 kil.

n'eut pas déplacé l'industrie et en même temps les populations et le siège de la puissance commerciale. York est au bord d'une rivière large et navigable, à la bouche d'un affluent, au milieu d'une plaine (*vale of York*) d'une fertilité singulière, et à l'endroit où passe la voie historique du commerce et des armées entre le sud et le nord de l'Angleterre. Il était en effet naturel que le chemin tracé de l'estuaire de la Tamise vers les frontières de l'Écosse s'éloignât de la mer pour éviter les sinuosités du rivage et surtout les marais qui continuent les golfes dans l'intérieur. En laissant à l'est les *fens* du Wash, la route devait pénétrer dans la vallée du Trent, puis contourner à l'ouest les terres marécageuses au milieu desquelles

se mêlent les eaux du Trent et de l'Ouse. Mais, après avoir remonté ce dernier fleuve jusqu'à l'endroit où sa direction cesse de courir du nord au sud, la route devait le traverser pour ne pas faire un long détour. C'est au lieu de passage naturel de l'Ouse que les Brigantes avaient fondé leur capitale, Eburac ou Eborac, devenue plus tard, sous le nom d'Eburacum, la colonie la plus importante de toute la Bretagne romaine : c'est là que mourut Septime Sévère en 211. A l'autorité politique succéda la puissance religieuse : dès le commencement du septième siècle, York était le siège d'un évêché, devenu plus tard un archevêché qui disputa le premier rang à Canterbury. Les maires de York sont les seuls, avec ceux de Londres, d'Édimbourg et de Dublin, qui aient droit au titre de *lord* et à ses prérogatives.

Quelques vestiges de fondations romaines ont été reconnus à York ; mais les édifices eux-mêmes ont disparu : tous les monuments curieux sont du moyen âge. Au-dessus des constructions modernes qu'on appelle le « Château » et qui renferment les tribunaux et la prison, s'élève encore une tour bâtie par Guillaume le Conquérant, à l'endroit où s'était dressée une forteresse romaine. Les remparts, en grande partie conservés, entourent la ville de leur polygone irrégulier, d'un développement total de 4 kilomètres environ, et forment une promenade des plus agréables. La cathédrale, bâtie dans le quartier le plus haut de la ville, est un monument dont la construction a duré pendant presque toute la période de l'ogive et qui présente néanmoins une assez grande unité dans son ensemble : la fenêtre de sa façade, au-dessus du porche, est d'une rare magnificence ; les deux tours, comme dans presque toutes les anciennes cathédrales anglaises, ne sont pas assez hautes en proportion de la nef. York a, sur les villes beaucoup plus vastes du district industriel, l'avantage de posséder plus de richesses léguées par le passé, des collections plus intéressantes, plus de vie scientifique, une individualité bien autrement précise. Par sa physionomie générale, c'est la ville anglaise par excellence. York est la patrie du sculpteur Flaxman.

Les bâtiments de plus de 100 tonneaux remontent l'Ouse jusqu'à York ; des navires d'un tonnage beaucoup plus fort pénètrent dans cette rivière jusqu'à Selby, située un peu en amont du confluent de la Derwent, qui baigne dans son cours supérieur la ville commerçante de New Malton. Mais c'est au bord de l'estuaire du Humber que se trouve le grand port de la province, Kingston-upon-Hull, appelée d'ordinaire du simple nom de Hull, comme la petite rivière à l'embouchure de laquelle elle est assise. Hull jouit, sur la côte orientale de l'Angleterre, d'une position analogue à celle

de Liverpool sur la côte occidentale. Tandis que le port de la Mersey a pour bassin d'alimentation commerciale le district industriel du Lancashire, le port du Humber est l'entrepôt du Yorkshire : le premier transporte les cotons et les cotonnades, le second les laines et les draps. A certains égards, Hull a même de plus grands avantages que Liverpool : il se trouve, par l'estuaire du Humber, à l'issue de nombreuses rivières navigables qui le mettent en communication facile avec toute la région centrale de l'Angleterre ; mais s'il est mieux placé pour le commerce fluvial et de cabotage, il est moins favorisé pour le trafic avec le monde : il ne regarde que vers l'Allemagne, la Norvège, les pays de la Baltique, tandisque Liverpool est tourné non-seulement vers l'Irlande, mais aussi vers l'Afrique et le Nouveau Monde.

Ce privilège de Liverpool ne devait se révéler qu'après la découverte de l'Amérique et la fondation des colonies lointaines, et pendant longtemps Hull eut la supériorité. Au quatorzième siècle, il était le troisième port de l'Angleterre et venait immédiatement après Londres et Bristol. Il fournit à la flotte d'Édouard III contre la France seize navires montés par un équipage de près de cinq cents marins. Lorsque la Grande-Bretagne était encore un pays d'exportation pour les céréales, c'est-à-dire jusque vers 1770, des bateaux chargés de blé descendaient en longs convois chacun des cours d'eau qui se déversent dans le Humber, et Hull était l'entrepôt nécessaire pour l'expédition des céréales en Hollande[1]. Maintenant le commerce des grains se fait en sens inverse : la place de Hull, la cinquième de l'Angleterre[2], importe, surtout de l'Allemagne, du Danemark, de la Baltique, des céréales, des farines, ainsi que d'autres denrées agricoles et des bestiaux ; elle reçoit aussi des tabacs et des laines, et en échange elle expédie tous les objets manufacturés dans les villes de l'intérieur et dans ses propres usines, fabriques de machines, filatures, établissements de produits chimiques. Hull est en relations constantes par la vapeur et par la voile avec tous les ports de la côte orientale

[1] Halley, *Atlas maritimus et commercialis*, 1728.

[2] Commerce extérieur de Hull en 1877, non compris les caboteurs sur lest :

Entrées	4854 navires, jaugeant 1 764 825 tonnes.	
Sorties	4460 » » 1519775 »	
Mouvement total	9314 navires, jaugeant 3 284 600 tonnes.	
Valeur des importations en 1876	461 790 450 fr.	982 750 350 fr.
» exportations »	520 959 900 »	

Flottille commerciale de Hull en 1877 : Voiliers	601, jaug.	42 365 tonnes.
» » » » Bateaux à vapeur	198 »	130 000 »
Ensemble	799 jaug.	172 365 tonnes.

d'Angleterre et d'Écosse, avec tous ceux de la mer du Nord, de la mer de Norvège et de la Baltique. Elle a même déjà pris part au commerce de la Sibérie par la voie libre de glaces qu'a sinon découverte, du moins reconnue, l'audacieux Nordenskjöld. En 1877, un navire de Hull est arrivé à Tobolsk avec un chargement de charbon et de pétrole. Les bassins à flot, dont l'un était déjà creusé en 1778, sont toujours remplis, et la rade, croissant du fleuve, large en cet endroit de plus de 3 kilomètres, est parsemée d'embarcations de toute grandeur. En outre, les chantiers de construction portent en grand nombre des coques de navires, surtout de bâtiments en fer et de vaisseaux cuirassés. Hull a de beaux jardins publics, un musée, des sociétés savantes. Wilberforce y naquit.

Deux villes sont situées au nord de Kingston-upon-Hull, dans le bassin de sa petite rivière, Great Driffield, et Beverley, la seule ville dont la population fut épargnée lors de la conquête normande. En aval, sur le Humber, sont quelques avant-ports, dont le plus important est Great Grimsby, sur la rive du Lincolnshire. Les atterrissements avaient à peu près comblé ce port et la population avait dû émigrer en partie, lorsque, vers le milieu du siècle, des travaux énormes furent entrepris pour nettoyer les chenaux, creuser des bassins à flot, construire des entrepôts et des môles d'embarquement. Great Grimsby, pourvu désormais de tout l'outillage nécessaire à un grand marché maritime, reçoit en effet beaucoup de navires et sert de point d'attache à plusieurs lignes de navigation régulière, à vapeur et à voiles, avec d'autres villes commerçantes des rivages de la mer du Nord. Ensemble, les trois ports du Humber, Goole, Hull, Grimsby, ont un mouvement annuel maritime d'environ 5 millions de tonnes et un commerce d'un milliard et demi de francs[1].

Au sud de Great Grimsby, sur le versant des Lincoln-Wolds, il n'existe qu'une seule ville, Louth, située à 15 kilomètres de la mer, au milieu de campagnes très-fertiles en grains. Les petites stations de bains de cette partie du littoral anglais sont peu visitées pendant la belle saison, à cause de la monotonie de la contrée. Mais au nord du Humber et de la péninsule de Holderness la beauté des sites attire chaque année la foule des promeneurs. Au bord de la baie demi-circulaire que limite le promontoire superbe de Flamborough, haut de 200 mètres et percé de cavernes, est la double ville de Bridlington-Quay et de Bridlington, où se voit une curieuse église

[1] Mouvement du port de Great Grimsby, non compris les caboteurs sur lest, en 1877 :

5258 navires, jaugeant.	1 000 800 tonnes
Commerce extérieur en 1876	318 465 125 francs.

Flotte de commerce de Grimsby en 1877 : 584 navires, jaugeant 43 900 tonnes.

abbatiale et dont les collines offrent d'anciennes plages soulevées, couvertes de coquillages appartenant tous, d'après Gwyn Jeffreys, à l'aire boréale. Au delà de Flamborough-Head, la plage de Filey s'étend à la base d'un cap moins élevé, qui s'avance avec la régularité d'une flèche dans la direction du sud-est et se continue par une longue pointe de sable; aucun endroit de la côte ne semble offrir une position plus favorable pour la construction d'un grand port et l'on a souvent proposé d'y établir une station navale pour la défense de toute la côte de l'est. Au nord-ouest de

N° 130 — SCARBOROUGH.



Anciens retranchements. *Tumulus.*

1 : 310 000

0 5 10 kil.

Filey, au pied d'escarpements semblables à des murs, se déploie la grande ville de bains de la côte orientale de l'Angleterre, la pittoresque Scarborough, bâtie à l'issue d'un ravin que franchit un pont d'une singulière hardiesse, unissant deux rochers à 25 mètres de hauteur au-dessus du torrent : du haut d'un promontoire, les restes d'un château normand dominent la ville, et des murailles extérieures on voit, à 100 mètres au-dessous, les vagues se briser en écume sur les écueils noirs. Scarborough est depuis le moyen âge une ville de commerce : maintenant son port, bien protégé par deux jetées de près de 400 mètres de longueur, peut recevoir de grands navires; il prend part à la navigation de cabotage et à

la pêche du hareng[1]. Toutefois la principale importance de Scarborough lui vient de la foule des visiteurs qu'attirent soit les bains de mer, soit les eaux minérales qui jaillissent dans un quartier de la ville.

Whitby, située à l'embouchure de l'Esk, qui descend des collines de Cleveland, est, comme Scarborough, à la fois un port[2] et une ville de bains, et, comme Scarborough, elle est dans une admirable contrée où se succèdent les sites gracieux et les spectacles imposants. Whitby, voisine des gisements de jayet, est en Angleterre le centre de la fabrication des ornements en jais. Dès les temps préhistoriques, cette industrie avait commencé, ainsi qu'en témoignent les nombreuses trouvailles faites dans les *houes* des collines environnantes. Au moyen âge, les pèlerins qui venaient faire leurs dévotions à l'abbaye de Whitby, dont on voit encore les ruines, ne manquaient pas de remporter, en mémoire de leur visite, des croix et des rosaires en jais[3].

IX

BASSINS DE LA MERSEY ET DE LA RIBBLE

COMTÉS DE CHESTER ET DE LANCASTER

Cette région de la Grande-Bretagne est d'une faible étendue, mais elle est une de celles où les habitants se pressent en plus grand nombre et où la campagne semble le plus menacée d'une disparition complète sous les amas

[1] Flottille de commerce appartenant au port de Scarborough : 183 navires, jaug. 21 200 tonnes. Bateaux de pêche, 214, montés par 1136 pêcheurs.

[2] Bateaux de pêche à Whitby en 1877 : 256, montés par 801 pêcheurs.

Mouvement du port de Whitby, en 1877, non compris les caboteurs sur lest :

818 navires, jaugeant 105 970 tonnes.

Flottille de commerce de Whitby en 1877 : 212 » » 55 200 »

[3] Villes des bassins de l'Ure, de la Swale, de l'Ouse, du Humber et de l'Esk ayant plus de 5000 habitants en 1871 :

COMTÉ DE LINCOLN.	
Great Grimsby (mun. borough). .	20 250 hab.
Louth » » . .	10 500 »
COMTÉ D'YORK.	
West-Riding.	
York (municipal borough). . . .	43 800 hab.
Harrogate (local board).	6 850 »
Ripon (municipal borough). . . .	6 800 »
Selby (local board).	6 200 »
Knaresborough (mun. borough). .	5 200 »
East-Riding.	
Kingston-upon-Hull (mun. borough).	121 900 hab.
» » en 1881 . . .	150 842 »
Beverley (municipal borough) . .	10 200 »
Bridlington (local board)	6 200 »
Great Driffield » »	5 050 »
North-Riding.	
Scarborough (municipal borough).	24 250 hab.
Whitby (local board).	12 450 »
New Malton » »	1 850 »

de briques dont l'homme la recouvre[1]. A lui seul, le comté de Lancaster ou Lancashire a plus d'êtres humains dans ses limites que tout autre comté d'Angleterre, même que le vaste comté d'York, pourtant si populeux, et que le comté de Middlesex, qui renferme la part la plus considérable de la ville de Londres. Si le monde entier était peuplé comme le Lancashire, l'humanité comprendrait soixante-seize milliards d'individus.

Au premier abord, les avantages de cette contrée ne semblent avoir rien d'exceptionnel. La terre y est d'une fertilité moyenne, et même, sur le versant occidental de la chaîne Pennine, de vastes étendues sont restées incultes jusqu'à nos jours. Le climat est très-humide dans la plus grande partie du territoire; les brouillards marins, qui s'élèvent incessamment, sont portés par les vents dominants sur les pentes des collines et retombent fréquemment en pluies. Les côtes sont, il est vrai, découpées en estuaires où la marée remonte à plusieurs mètres de hauteur; mais ce sont là des avantages qui appartiennent à beaucoup d'autres régions de l'Angleterre. Ce qui a fait l'étonnante fortune du Lancashire, ce sont les immenses richesses houillères que renferme le sous-sol, précisément dans le voisinage d'un excellent port; ainsi ont pu s'établir, bien plus facilement encore que pour le bassin du Yorkshire, des relations faciles entre la région carbonifère du Lancashire et tous les pays étrangers : les matières premières étaient importées directement à une faible distance de l'endroit où elles devaient être mises en œuvre et transformées en objets manufacturés : entrepôts, fabriques, mines, tout se trouve dans un espace étroit. L'énergique initiative des habitants, leur persévérance ont fait le reste. Les gens du Lancashire ne le cèdent pas en volonté et en savoir-faire à leurs voisins du Yorkshire : ils ont su tirer profit de tout ce que leur offre la contrée, changer en source de gain bien des avantages négligés ailleurs. De même que les populations du versant oriental des « montagnes » Pennines, ils ont retenu avec ténacité leurs dialectes particuliers. On a constaté que toute large rivière, tout estuaire marin y forment une limite naturelle entre les patois. Là où le cours d'eau est guéable ou traversé par un pont, la langue est la même sur les deux bords; elle diffère là où les riverains opposés n'ont pas de communications faciles les uns avec les autres[2].

La capitale du comté de Chester est située sur la frontière du pays de Galles, au bord de la Dee, qui, à une petite distance en aval, se change en

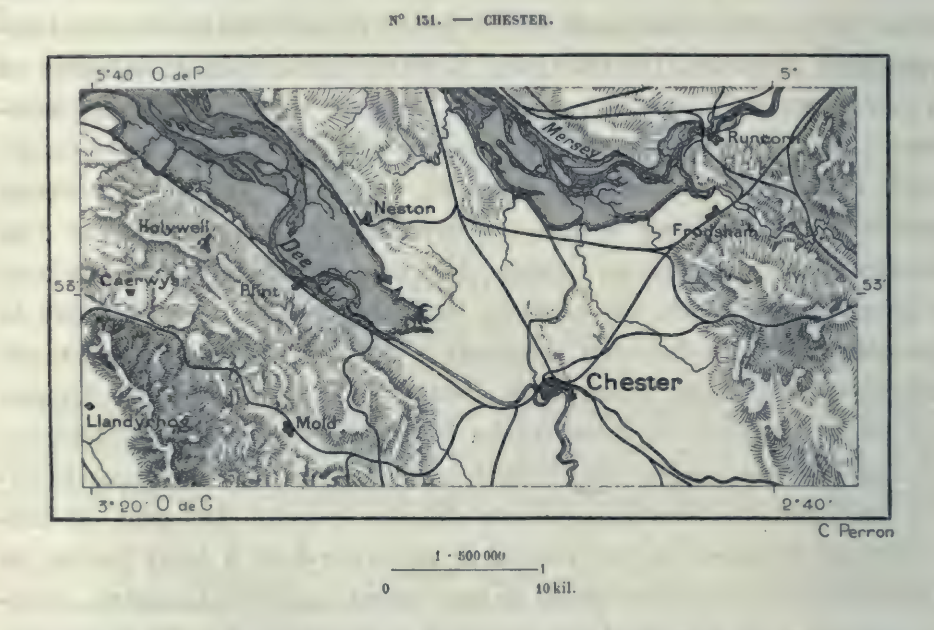
[1]

	Superficie des deux comtés.	Population en 1881.	Population kilométrique
	7795 kilomètres carrés.	4 098 000 habitants.	526 habitants.
(Lancashire seul) . .	4934 » »	3 454 000 »	700 »

[2] James Pearson ; — Nodal and Milner, *Glossary of the Lancashire Dialect*.

estuaire. Chester est, pour ainsi dire, le Liverpool d'autrefois. C'est une ville ancienne, ainsi que le prouvent son nom latin de « camp », la voie romaine dite maintenant Watling-Street, qui venait y aboutir, et les antiquités de toute espèce qu'on y a trouvées : les Romains lui donnaient l'appellation de Deva, qui est celle de la rivière Dee; ils exploitaient des mines de plomb dans le voisinage et l'on y a trouvé deux saumons de ce métal, dont l'un est marqué d'une empreinte où se lit le nom de Vespasien[1]. Chester se distingue bizarrement des autres cités d'Angleterre par des rues taillées en fossés dans le roc vif et par ses trottoirs élevés, de largeur et de hauteur inégales, qui passent sous des arcades

N° 131. — CHESTER.



ou *rows*, devant le premier étage de toutes les maisons : les rues basses, pense-t-on, étaient les chemins creusés dans le camp romain entre les portes de l'enceinte. Celle-ci a été remplacée par des murailles transformées maintenant en une promenade, assez large pour admettre trois hommes marchant de front et défendue par un parapet du côté de la campagne. Cette promenade, qui tantôt monte, tantôt descend, présente une succession de vues curieuses sur la ville et ses églises, sur la Dee, les champs et les montagnes lointaines du pays de Galles; elle est flanquée de quelques tours, dans l'une desquelles se trouvait, dit-on, Charles I[er], assistant à la défaite de ses troupes sur les landes de Rowton en 1645. Chester est toujours un port, mais la rivière, obstruée par les bancs de

[1] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*

sable et remplacée par un canal de navigation, ne donne plus accès qu'aux petits bâtiments, et le commerce maritime de la ville, assez important d'ailleurs, se fait par des embarcations de cabotage[1]. Ses fromages, très-renommés, sont une de ses principales denrées d'échange. Un grand nombre d'étrangers résident à Chester, attirés par la pureté de l'air et les facilités de la vie.

A l'est de la Dee coule la petite rivière de Weaver qui va se jeter dans l'estuaire de la Mersey après avoir reçu de nombreux ruisseaux qui sourdent dans les roches triasiques, riches en sel comme le sont fréquemment les strates de cette formation. Plusieurs bourgs, Nantwich, Northwich, Middlewich, Droitwich, dont le nom se termine par le mot celtique *wich* ou mieux *wyche*, différant de *wick*, (crique, baie), indiquent par cette appellation même qu'ils se sont élevés à côté de sources salines. De ces bourgs, Nantwich est le plus populeux; mais celui qui livre au commerce la plus grande quantité de sel, soit de source, soit de mine, est Northwich. Les assises profondes, d'où l'on retire depuis 1670 les masses cristallisées et que parcourent des ruisseaux souterrains, fondant peu à peu la couche saline, ont ensemble une trentaine de mètres d'épaisseur; elles s'étendent au loin sous la contrée et sont traversées dans tous les sens par de larges galeries : quoique d'énormes piliers soutiennent la voûte, elle s'est effondrée en maints endroits, et les terrains supérieurs se sont abaissés diversement avec les maisons qui s'y trouvent. Dans les années de commerce actif, les mines du Cheshire produisent plus d'un million de tonnes et fournissent au port de Liverpool une grande part du lest dont les armateurs ont besoin pour ne pas renvoyer leurs bâtiments à vide : de cette manière, les mineurs de Northwich contribuent pour une forte part à la prospérité du port de la Mersey[2]. Les Indes orientales, la Russie, les États-Unis sont les contrées du monde qui reçoivent du Cheshire la plus forte quantité de sel, découpé en gros blocs quadrangulaires. Beaucoup moins fameuses que les mines de Wieliczka, dans la Galicie, ou que celles de Hallein et de Hallstatt, en Autriche, celles du Cheshire ont néanmoins une importance commerciale beaucoup plus considérable.

Non loin de Nantwich, à l'est, la ville de Crewe, naguère bourgade agricole, est devenue l'un des groupes d'ateliers les plus bruyants de l'Angleterre, grâce au choix que la compagnie du Nord-Ouest a fait de

[1] Mouvement du port de Chester, en 1877, non compris les caboteurs sur lest :

	3655 navires,	jaugeant	257 160 tonnes.
Fottille de commerce de Chester en 1877 :	132 » .	»	11 050 »

[2] Exportation du sel de la Mersey : 1871, 1 055 750 tonnes ; 1873, 910 950 tonnes.

cette gare, où convergent six lignes de chemins de fer, pour établir aux alentours toute une ville industrielle où se construisent et se réparent ses machines. Plus au nord sont trois autres villes de manufactures, Sandbach, Congleton et la riche Macclesfield, bâtie près de landes, qui ont remplacé d'anciens bois, ainsi que l'indique le nom de *Forest* qu'elles portent encore. Les principales usines de Macclesfield sont des filatures de soie et de coton.

La Mersey, la rivière du monde dont l'eau fait mouvoir les roues du plus grand nombre de manufactures et va se mêler à l'estuaire qui, après la Tamise, porte le plus de navires, n'arrose pourtant qu'un bien petit bassin, et sa masse liquide ne peut être évaluée à plus de 40 mètres cubes par seconde[1]. Mais la cité puissante qui s'est élevée dans les campagnes de son bassin supérieur est Manchester, et Liverpool est le port qui garde son embouchure !

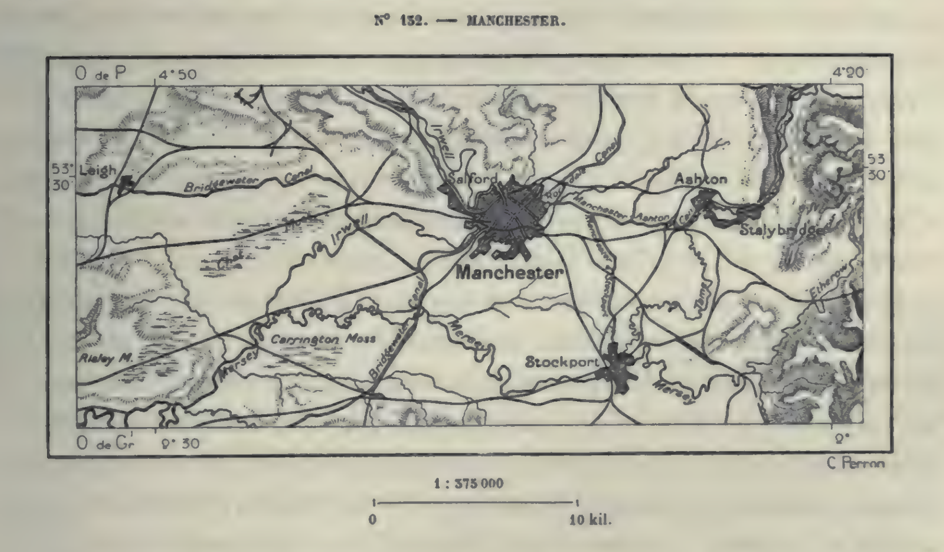
Manchester n'est pas située sur la Mersey, mais sur un de ses petits affluents, l'Irwell. Cette rivière, qui sert de limite entre deux municipalités distinctes, à l'ouest Salford, à l'est Manchester proprement dite, n'est guère qu'un fossé ayant l'aspect d'un égout ; néanmoins on a su l'utiliser, de même qu'un faible tributaire serpentant au milieu de la ville, pour emplir des bassins à flot et former tout un port où se pressent les bateaux. Des ingénieurs ont eu le projet de faire de Manchester une ville maritime en prolongeant l'estuaire de la Mersey et en creusant le lit de l'Irwell, de manière à introduire la marée jusque dans les bassins actuels. On évalue à près de 100 millions de francs les sommes qu'il faudrait dépenser pour le creusement de ce canal de marée, long de 53 kilomètres, sur une largeur de 60 mètres et une profondeur de 6 à 7 mètres : Manchester n'aurait alors plus à envier Glasgow, sa rivale écossaise. Maintenant elle doit se contenter, pour la plupart de ses expéditions à l'étranger, des chemins de fer qui la rattachent à Liverpool : la plus ancienne de ces voies ferrées est celle dont l'inauguration, en 1830, fut le point de départ du mouvement industriel dans lequel le monde entier se trouve entraîné. Vers le milieu de son parcours, elle traverse les marais de Chat (*Chat Moss*), sol mouvant qui, même encore de nos jours, pourrait faire hésiter les ingénieurs.

La ville de Manchester n'est pas née d'hier comme Bradford, Middlesborough et d'autres vastes groupes d'usines de la Grande-Bretagne. Elle est le Mancunium des Romains, et dès le quatorzième siècle elle était

[1] Superficie du bassin de la Mersey . . . . 4467 kilomètres carrés.
Moyenne d'eau tombée dans le bassin . . . . 900 millimètres.

connue pour ses manufactures d'étoffes, établies par des ouvriers flamands. Après les guerres de religion, elle profita aussi des industries que lui apportèrent des protestants fugitifs du continent; puis, vers le commencement du dix-huitième siècle, elle ajouta le travail du coton à son industrie des lainages. De nos jours, elle est surtout la « métropole du Coton » et ses grands négociants sont les *cotton-lords*. Des centaines d'usines, sans compter les ateliers de moindre importance, se pressent dans Manchester et dans sa banlieue, filatures de coton, manufactures de draps ou de soieries, blanchisseries, fonderies, fabriques de machines : c'est par centaines de millions, par milliards même, que sont engagés les capitaux dans l'outillage industriel de la cité. Aussi n'est-il pas une ville

N° 132. — MANCHESTER.



1 : 375 000

0 — 10 kil.

dans le monde où la politique des intérêts financiers soit prêchée et pratiquée avec plus de zèle. On donne le nom de *Manchester-School* (École de Manchester) au parti, très-puissant en Angleterre, qui recommande la neutralité quand même, la paix à tout prix, afin que les marchés de l'étranger restent constamment ouverts aux produits industriels du Lancashire et que celui-ci puisse tenter ainsi de conquérir graduellement le monde entier. Mais depuis quelques années les espérances des usiniers lancastriens ont été déçues : les États-Unis leur ont enlevé une grande partie de la clientèle américaine et l'Inde même entre en concurrence avec la mère-patrie pour la fabrication des cotonnades. La population de Manchester ne s'accroît plus que lentement. Cette ville, qui fut la seconde de l'Angleterre, n'en est plus que la troisième; elle est dépassée par Liverpool.

Manchester a de somptueux édifices publics qui témoignent de la ri-

chesse de ses négociants : quelques-uns sont vraiment splendides, l'hôtel de ville (*town-hall*) et le palais des assises (*assize-court*), l'un de style grec, l'autre de style ogival. De vastes jardins publics, Alexandra-Park, Peel-Park, un jardin botanique, donnent à la ville un peu de l'air dont elle a besoin. Manchester voudrait aussi s'alimenter d'eau pure en quantité suffisante : déjà celle dont elle dispose est d'environ 110 millions de litres par jour, soit 140 litres par habitant de la ville et de la banlieue; mais une proportion considérable de cette eau est employée dans les usines des *cotton-lords* et la part des huit cent mille personnes qui vivent dans la grande agglomération de la ville et de ses faubourgs est réduite d'autant. La municipalité de Manchester a proposé récemment d'acheter un des lacs du Cumberland, le charmant Thirlmere, d'en élever le niveau de 15 mètres au moyen d'un barrage et d'en conduire le flot à Manchester, soit près de 3 mètres à la seconde, par un canal de 150 kilomètres de long. Sans doute les plateaux de bruyères situés près de Manchester pourraient fournir à la ville altérée, par des travaux de captage, toute la quantité d'eau dont elle a besoin; mais l'achat de ces plateaux, déjà parsemés d'habitations et coupés de ravins où s'élèvent des usines, serait trop coûteux, même pour la riche cité du coton.

Manchester n'est pas uniquement une ville d'affaires; elle possède aussi de nombreuses bibliothèques[1], des sociétés savantes et de grands établissements d'instruction publique, notamment une école de médecine et de chirurgie. Owen's College, ainsi nommé de son fondateur, est un institut scolaire qui rivalise avec les universités de l'Angleterre et qui comprend toutes les facultés, à l'exception de la théologie; néanmoins les étudiants ne peuvent y recevoir leurs titres et leurs diplômes : les certificats d'études leur sont délivrés par l'université de Londres[2]; il est probable que le collège d'Owen recevra bientôt du Parlement les privilèges universitaires. Le physicien Dalton naquit à Manchester.

Autour de la grande cité les groupes d'usines constitués en communes distinctes, telles que Moss-Side, Barton, Eccles, Winton, Minton, Bradford, Denton, Droylsden, Failsworth, Gorton, Atherton, Crumpsall, Openshaw, Pennington, West-Leigh, Swinton et Pendlebury, Bedford, Prestwich, Rusholme, Stretford, Newton-Heath, sont fort nombreux, mais ce ne sont en réalité que des faubourgs. De même, chaque ville industrielle de la contrée a des satellites, et d'année en année diminue l'intervalle qui les

[1] Bibliothèque municipale de Manchester en 1877 : 137 400 volumes.

[2] Professeurs d'Owen's College en 1877 : 20. Lecteurs (*lecturers*) et lecteurs assistants : 29. Étudiants dans les classes du jour : 590. Étudiants dans les classes du soir : 900. Ensemble : 1490.

sépare. A l'est de Manchester, Ashton-under-Lyne se rapproche de Staleybridge, de Dukinfield et de Mossley; au sud-est, Hyde, la plus prospère de toutes les cités manufacturières de la contrée, a réuni 24 000 habitants là où ne se trouvait pas même un hameau au commencement du siècle; Glossop est entouré de villages : il en est de même de Stockport, située au sud de Manchester, sur les deux rives de la Mersey, et dans les deux comtés, Cheshire et Lancashire. Plus à l'ouest, Altrincham et Sale, également dans le comté de Chester[1], se trouvent aussi environnées d'usines et de villages d'ouvriers.

Mais c'est au nord de Manchester surtout que se pressent les pléiades de villes manufacturières. D'un côté est la grande cité de Bolton-le-Moors, immense ruche qui s'élève au milieu d'une région de landes désertes jadis, et qu'entourent maintenant Farnworth, Radcliffe, Kearsley, Halliwell, et d'autres succursales. A l'est de cette ville, où furent mises en œuvre les premières machines d'Arkwright et de Compton, viennent Bury, patrie de Robert Peel, puis Middleton et Royton. Oldham, située dans la région des collines, près du faîte de partage, est l'égale de Bolton en importance manufacturière et, comme elle, se prolonge en faubourgs vers les villes des environs, Crompton, Whitefield : sa forme est celle d'une mince araignée étendant au loin ses pattes. Enfin, plus au nord, au milieu d'un groupe de villes et de villages, Milnrow, Buersill, Heywood, Todmorden, Littleborough, se trouve la fameuse Rochdale, de la « Ville des Flanelles », où les « Équitables Pionniers », au nombre de 28, fondèrent en 1844 la société coopérative qui a trouvé tant d'imitateurs en Angleterre et qui est devenue elle-même l'une des grandes sociétés financières du Lancashire.

En aval de Manchester, la Mersey, réunie à l'Irwell, passe à Warrington, où peuvent déjà remonter les bâtiments de 150 tonneaux, puis entre dans l'estuaire qui porte son nom, près de la ville de Runcorn, d'où s'expédient

[1] Villes du Cheshire et du Derbyshire, dans les bassins de la Dee et de la Mersey, ayant plus de 5000 habitants en 1871 :

COMTÉ DE CHESTER.	
Stockport (municipal borough), avec son quartier du Lancashire	53 000 hab.
Birkenhead (municipal borough)	45 400 »
Macclesfield » »	35 450 »
Chester » »	35 250 »
Staleybridge » »	21 100 »
Tranmere (local board)	16 150 »
Wallasey » »	14 800 »
Hyde » (24 000 en 1878)	14 200 »
Dukinfield » »	14 100 hab.
Runcorn » »	12 650 »
Congleton (municipal borough)	11 350 »
Altrincham » »	8 500 »
Nantwich (local board)	6 050 »
Sale » »	5 550 »
Sandbach » »	5 250 »
COMTÉ DE DERBY.	
Glossop (municipal borough)	17 050 hab.

les sels du Cheshire[1]. En cet endroit, la Mersey a déjà 2400 mètres de rive à rive et bientôt elle s'élargit encore, pour se développer vers le nord-ouest en un vaste croissant. La petite ville de Garston se montre sur la rive septentrionale, puis les maisons s'unissent aux maisons en une cité continue, les navires ancrés dans la rade ou bien amarrés dans les bassins cachent à demi les édifices derrière le réseau de leurs agrès et la fumée noire de leurs cheminées : on est devant Liverpool.

Cette puissante cité n'a pris son importance de premier ordre que dans les temps modernes. Elle n'est pas même signalée dans la liste des villes et des villages par le *Domesday-book* des envahisseurs normands. On ne la mentionne pour la première fois qu'en 1172, lorsque Henri II fit la conquête de l'Irlande et se servit de l'estuaire de la Mersey pour embarquer ses troupes. En 1338, lorsque Édouard III fit une levée générale de vaisseaux et de marins, Liverpool était encore si peu considérable qu'on lui demanda seulement, sur le total de 700 vaisseaux et de 14 141 hommes, une barque avec un équipage de six matelots. Même en 1571, les habitants de Liverpool, implorant de la reine Élisabeth une diminution des taxes, parlent de leur ville comme d'un « pauvre lieu déchu »[2]. Vers 1700, sa population ne dépassait guère 5000 habitants. L'envasement graduel de la Dee, estuaire de Chester, profita au port de Liverpool et ses marchands commencèrent à s'enrichir, surtout par la traite des nègres. Ainsi que le disait le peintre Fuselli, auquel on faisait admirer les vastes rues, les beaux monuments de quartiers récemment élevés : « Le sang des nègres filtre à travers ces pierres de taille. »

L'une des grandes causes de la prospérité de Liverpool est que cette ville occupe précisément le centre géographique des deux îles sœurs, la Grande-Bretagne et l'Irlande : c'est le point naturel de convergence pour tout le mouvement des échanges domestiques entre les îles Britanniques. Cette position centrale est aussi un avantage pour le commerce étranger, qui a choisi Liverpool pour entrepôt : de ce port, toutes les marchandises peuvent se distribuer facilement dans la contrée. Plus éloignée que Bristol de la haute mer, qui est le chemin de l'Amérique, de l'Afrique et des Indes, Liverpool compense cette infériorité par le privilège qu'elle a d'être située au bord du bassin houiller qui est devenu le siège principal des manufactures dans le monde entier.

[1] Mouvement du port de Runcorn, non compris les caboteurs sur lest, en 1877 :

3958 navires, jaugeant. . . . . 332 400 tonnes.

[2] Weale, *Public Works of Great Britain.*

LIVERPOOL. — LES DOCKS

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie

Les docks ou bassins à flot sont la merveille de Liverpool. Aucune autre ville ne possède une étendue si considérable d'eau marine enfermée par des quais et réglée dans son régime par des écluses. Nombreuses sont les cités maritimes qui peuvent contenir dans leurs rades des flottes entières ; mais il en est peu qui puissent, comme Liverpool et Londres, remiser dans leurs bassins des milliers de navires à la fois. A cet égard, Liverpool est même plus riche que Londres, que d'ailleurs elle avait précédée pour le creusement des docks. Dès l'année 1709, la corporation du bourg avait fait

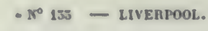


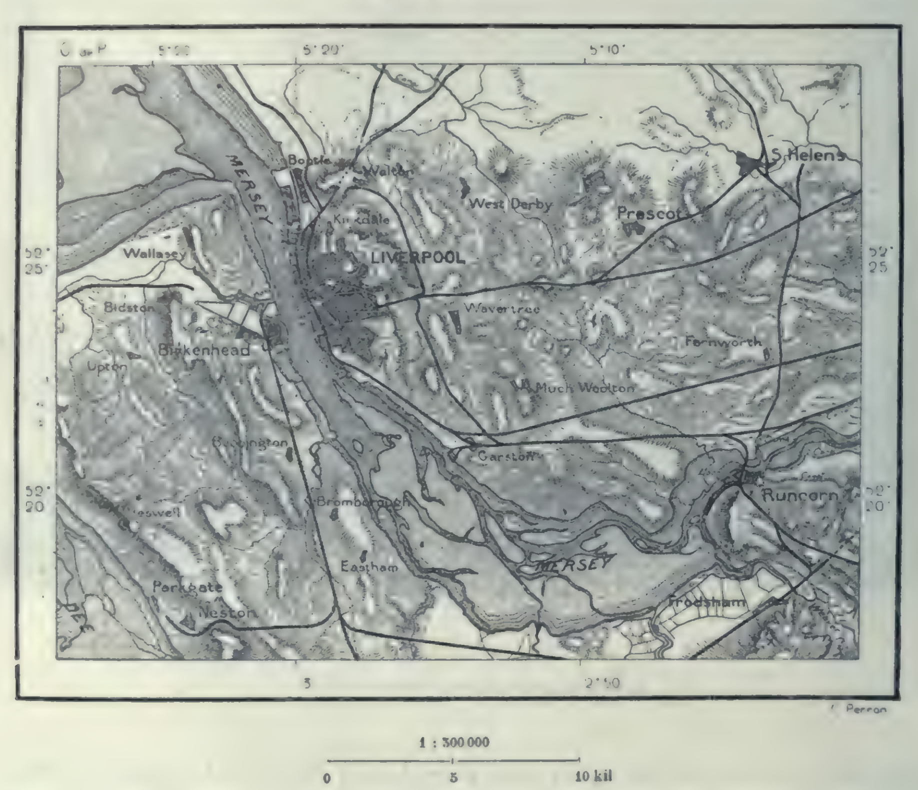
QUAI FLOTTANT DE LIVERPOOL

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

approfondir un grand étang où s'abritaient les vaisseaux. Ce premier bassin a été comblé depuis et de somptueux édifices se sont élevés au même endroit ; mais pour un bassin détruit, quarante autres plus vastes et plus commodes ont été ouverts aux navires. Les docks de Liverpool se développent maintenant en une rangée double ou même triple au devant de la ville, sur une longueur totale de plus de 8 kilomètres, couvrant avec les magasins qui les entourent un espace de 414 hectares, et présentant 29 kilomètres de quais. Mais cette prodigieuse étendue utilisée pour le chargement et le déchargement des navires ne suffit point encore à Liverpool : on a creusé d'autres docks en amont, devant la ville de Garston ; de l'autre côté de la Mersey, la nouvelle cité de Birkenhead, devenue simple

annexe de Liverpool avec les communes voisines, Wallasey, Tranmere, New-Brighton, s'est également bordée de bassins à flot, dont l'un est le plus vaste de tous ceux où pénètre l'eau de la Mersey : les docks de Birkenhead ont une surface liquide de 67 hectares, 15 kilomètres de quais, et leurs entrepôts couvrent un espace de 132 hectares. La profondeur moyenne de tous ces bassins varie de 5 mètres à 8 mètres. Une véritable division du travail des échanges s'est établie dans les docks : l'un reçoit des navires des États-Unis, un autre ceux du Canada, un autre encore ceux des Indes,


N° 133 — LIVERPOOL.



1 : 300 000

0 5 10 kil

du continent d'Europe, de la Chine : tel quai se couvre de balles de coton, tel autre de grains, de tabacs, d'arachides, de tonneaux d'huile de palme. L'étranger qui passe ses journées à parcourir les docks et les entrepôts du bord de l'estuaire visite en réalité le plus beau musée commercial, où les objets ne sont pas représentés par de simples échantillons, mais par masses énormes empilées sous les hangars.

Actuellement Liverpool dispute à Londres l'honneur d'être le port le plus commerçant du monde entier. Elle le cède à Londres pour l'importation, car la capitale est un centre de consommation beaucoup plus consi-

dérable, et c'est là qu'on débarque presque toutes les denrées frappées par la législation fiscale; mais Liverpool, entrepôt des grandes cités manufacturières, est très-supérieure à Londres et à toutes ses autres rivales par la valeur des exportations[1]. Quoiqu'elle vienne en deuxième ligne seulement pour le nombre et le tonnage total des embarcations, elle l'emporte de beaucoup par la quantité des bâtiments à voiles et à vapeur; elle l'emporte aussi de près de 400 000 tonnes par la flotte qui lui appartient. A eux seuls, les armateurs de Liverpool ont près du tiers de la flotte du Royaume-Uni, c'est-à-dire un tonnage plus considérable qu'une puissance maritime de deuxième ordre comme la France ou l'Allemagne[2]. C'est à Liverpool que les bateaux à vapeur transatlantiques ont leur point d'attache le plus important[3]. Pour faciliter l'accès de la ville aux passagers, on a imaginé d'établir dans la Mersey un vaste quai flottant (*floating pier*), de plusieurs centaines de mètres de longueur, qui monte et descend avec la marée, et qui communique par des ponts inclinés avec les quais solides de la cité. Presque toujours le quai flottant est bordé de navires et la foule s'y presse comme sur une place.

En 1720, le commerce de Liverpool n'était pas même le quarantième du trafic de l'Angleterre; un siècle après il en comprenait la sixième partie; maintenant le port de la Mersey expédie à lui seul la moitié des produits des Iles Britanniques. Les progrès du trafic de Liverpool peuvent se mesurer par ceux de la population, qui a sextuplé depuis 1800, centuplé depuis le

[1] Valeur du commerce extérieur de Liverpool en 1876 :

Importations	2 480 508 215	francs.
Exportations (en 1872 : 2 501 660 250)	1 752 917 900	»
Ensemble	4 233 426 115	francs.

[2] Mouvement du port de Liverpool en 1877 :

Commerce extérieur et colonial.					
Entrées	5 253	navires,	jaugeant	4 553 425	tonnes.
Sorties	5 049	»	»	4 487 780	»
Ensemble	10 302	»	»	9 041 205	»
Commerce de cabotage.					
Entrées	9 632	»	»	2 070 845	»
Sorties	9 216	»	»	2 115 860	»
Ensemble	18 848	»	»	4 186 705	»
Total de la navigation : commerce extérieur et colonial, cabotage.	29 150		»	13 227 910	»
Navires à vapeur	14 373	»	»	8 446 016	»
» à voiles	14 777	»	»	4 781 894	»

[3] Flotte de commerce appartenant à Liverpool en 1877 :

Voiliers	1929,	jaugeant	1 071 550	tonnes
Bateaux à vapeur	605	»	464 320	»
Ensemble	2534	»	1 535 870	»

commencement du dix-huitième siècle, et ne cesse d'augmenter d'année en année; récemment Liverpool, on le sait, a distancé Manchester. Par les facilités qu'elle offre aux transactions, Liverpool a réussi à monopoliser certaines marchandises : ainsi presque tout le coton, non-seulement des États-Unis, mais aussi des autres pays du monde, est expédié aux entrepôts de la Mersey, et c'est de là qu'il est distribué dans toute l'Europe[1]. Naguère, lorsque l'émigration de l'Europe vers l'Amérique se comptait par centaines de mille personnes, Liverpool avait de beaucoup la plus grosse part du transport des exilés volontaires[2]. Les principaux objets d'exportation sont les charbons, les sels, les couteaux, les armes, les instruments et les machines, la poterie, les tissus de toute espèce, et par sa propre industrie Liverpool contribue pour une certaine part à développer son commerce. Elle a des fonderies de fer et de cuivre, des savonneries, des brasseries, des fabriques d'outils et de machines; elle a surtout, des deux côtés de la Mersey, d'importants chantiers de construction[3].

La ville possède quelques nobles édifices ; comme toute grande capitale, elle a musée, jardin zoologique, jardin botanique, et de vastes parcs, dont l'un, situé au sud, s'étend sur un espace de 156 hectares. Un des cimetières, pour lequel on a utilisé d'anciennes carrières dont les parois sont percées de catacombes, est aussi l'une des curiosités de la ville. Mais, comme Manchester, Liverpool, trop rapidement grandissante, ne reçoit pas la quantité d'eau pure qui lui serait nécessaire. Plusieurs réservoirs, soutenus par de puissants barrages, occupent des vallons sur le plateau qui s'étend à 40 kilomètres de Liverpool, non loin de Bolton-le-Moors, et recueillent les eaux de pluie tombées sur un espace d'environ 4000 hectares. Purifiées de bassin en bassin, ces eaux servent à l'alimentation de la cité et des villes environnantes ; mais l'eau descendue de ces lacs artificiels[4], qui ont déjà coûté plus de 60 millions de francs, est insuffi-

[1] Importation du coton à Liverpool :

1781	200 tonnes.
1860	620 954 »
1876	625 150 »

[2] Mouvement d'émigration de Liverpool :

1851	206 000 personnes.
1873	232 885 »

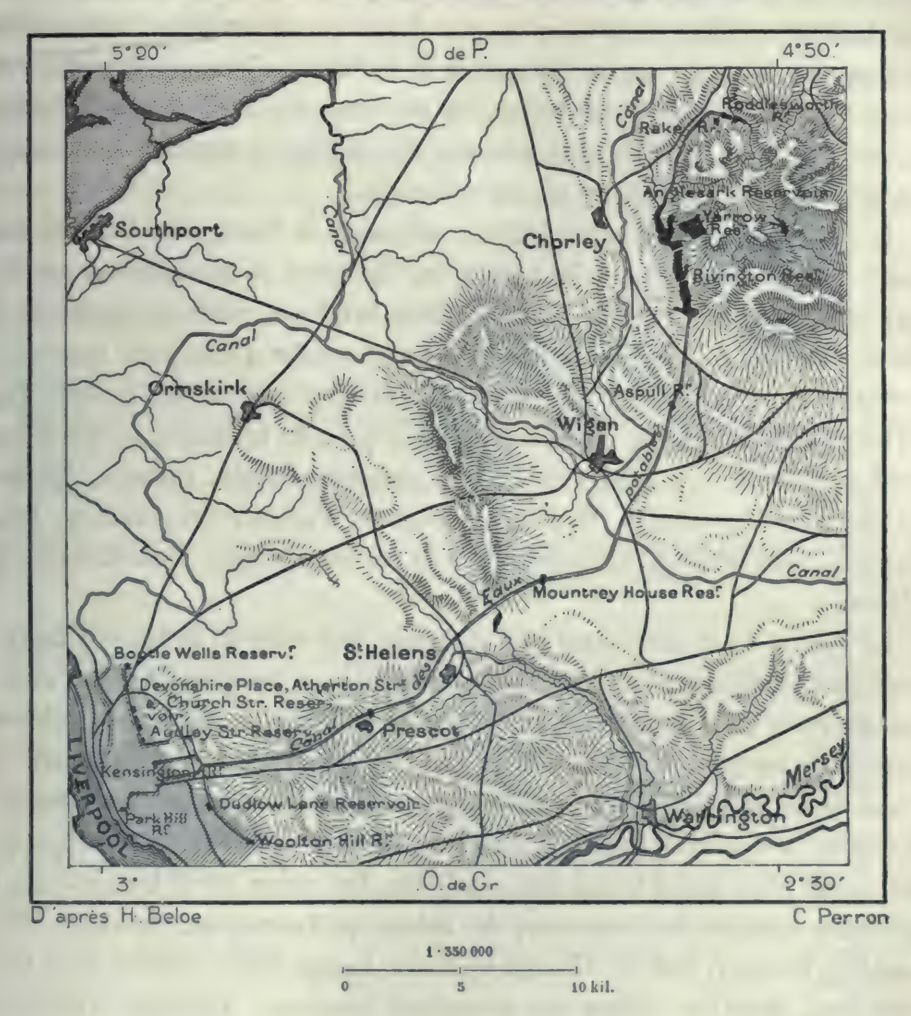
[3] Navires lancés des chantiers de la Mersey en 1873 :

29 bateaux à vapeur, jaugeant	53 507 tonnes.
17 » à voiles »	12 164 »

[4] Surface des bassins de Rivington. . . . . 248 hectares.
Contenance. . . . . 19 390 000 mètres cubes.

sante pour les 650 000 habitants à pourvoir : avec le produit de quelques fontaines, elle ne donne que 129 litres par tête et une forte part de ce liquide est employée dans l'industrie[1]. Aussi a-t-on souvent proposé d'acheter pour la ville de Liverpool, soit le lac de Bala, ou les sources

N° 134 — CANAL DES EAUX DE LIVERPOOL ET BASSINS DE RIVINGTON



de la Severn, dans le pays de Galles, soit un lac du Cumberland, Windermere, Ulleswater ou Haweswater. Actuellement tous ces projets semblent abandonnés en faveur d'un autre plan qui consiste à transformer en lac la vallée supérieure de la Vyrnwy ou Verniew, affluent de la Severn qui naît à 16 kilomètres au sud du lac Bala.

Liverpool a d'autres vastes et coûteux projets. Elle creuse de nou-

[1] Charles Beloe, *The Liverpool Waterworks.*

veaux docks, et depuis 1866 elle s'occupe lentement de faire passer une route et un chemin de fer en souterrain au-dessous de la Mersey, pour rattacher son faubourg de Birkenhead à la rive du Lancashire [1]; cependant elle aurait encore beaucoup à faire pour devenir une ville salubre. Sur 10 000 enfants qui naissent vivants à Liverpool, 5396 seulement, un peu plus de la moitié, arrivent à l'âge de cinq ans [2]; environ vingt mille de ses habitants n'ont d'autre séjour que des caves. La misère, le va-et-vient des marins de toute nation font aussi de Liverpool l'une des grandes sentines de la débauche et du crime. La moyenne annuelle des arrestations y est d'environ 50 000, soit une par dix habitants : pareille proportion ne se voit dans aucune autre cité d'Europe.

Les villes qui se pressent dans le voisinage de Liverpool et de Birkenhead sont nombreuses. A la pointe du Cheshire, là où se dresse un fort qui défend l'entrée de l'estuaire, est New-Brighton, ville de plaisir et de bains, où l'on voit jaillir de la plage une fontaine d'eau pure recouverte pendant la marée par le flot salé. Sur la rive opposée se montre Waterloo. Toxteth-Park est un faubourg situé près de la Mersey, entre Liverpool et Garston. Au nord et à l'est se pressent Bootle, Linacre, Walton-on-the-Hill, West-Derby, Widnes, Wavertree, Prescot, Saint-Helens, Ince, Newton-in-Makerfield. Saint-Helens a de très-importantes manufactures de glaces.

Le bassin de la Ribble est moins étendu que celui de la Mersey, mais il renferme aussi une population très-considérable et les grandes villes manufacturières y sont nombreuses : autour de la bouche des mines s'élèvent également les groupes d'usines. La cité centrale du bassin, Blackburn, est l'une de ces villes noires de fumée, où ronflent incessamment les machines à vapeur, et les bourgs voisins, dont le principal est Oswaldthisle, n'ont pas un aspect plus agréable que leur chef-lieu. Du moins ces villes ont-elles le gracieux horizon des hauteurs, de même qu'Accrington, Padiham, Haslingden, Burnley, Nelson, Clayton-le-Moors, Bacup, Colne, situées plus haut vers l'est, dans les vallées des montagnes Pennines. Au nord, Clitheroe, située sur la Ribble, à l'issue d'un défilé, occupe aussi une contrée charmante. Dans la direction de Blackburn à Liverpool, les villes manufacturières sont fort rapprochées; on voit se succéder Over-Darwen, Chorley, Wigan, Hindley. C'est près de Wigan que se trouve la mine de charbon la plus profonde du Lancashire et de la Grande-Bretagne : elle descend à

[1] Dette de Liverpool en 1871. . . . . 109 077 000 fr.
Revenus » » . . . . 7 523 500 »

[2] William Farr, *Annales de Démographie internationale.*

74 mètres; la température constante y est de 34 degrés centigrades[1]. A l'ouest de Wigan, au milieu des terres basses qui séparent l'estuaire de la Mersey et celui de la Ribble, est le grand marché d'Ormskirk, que l'on peut considérer comme faisant partie de la banlieue de Liverpool[2].

Preston (*Proud Preston*), majestueusement située à l'endroit où la Ribble commence à s'élargir en estuaire, est la cité la plus populeuse de tout le bassin. Elle est en même temps une place manufacturière de premier ordre, surtout pour la fabrication du coton, et un port commerçant : les navires se pressent le long de ses quais : c'est dans cette ville qu'eut lieu en 1853 et en 1854 la grève ouvrière la plus considérable des temps modernes; elle dura sept mois. Preston a peut-être succédé comme port de la Ribble à une station romaine; Rigodunum, connue depuis sous le nom de Ribchester, et située à 18 kilomètres en amont. Sur la rive méridionale de l'estuaire, largement évasé, et au milieu de dunes depuis

[1] Extraction de la houille des 385 charbonnages du Lancashire en 1870 : 13 800 600 tonnes.

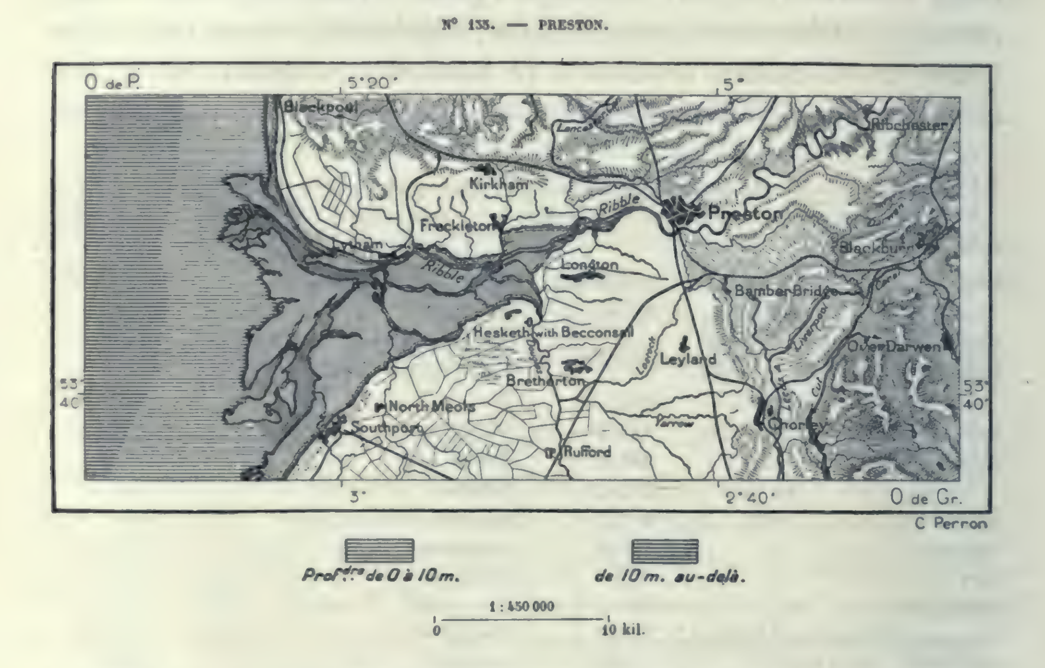
[2] Villes du Lancashire, dans le bassin de la Mersey, — non compris les townships, — ayant plus de 5000 habitants en 1871 :

Liverpool (municipal borough). .	493 400 hab.	Whitefield (local board) . . .	9 050 hab.
» » en 1881 . .	552 000 »	Halliwell » » . . .	8 700 »
Manchester (mun. bor.) 350 200 } Salford » » 124 800 }	475 000 »	Newton-in-Makerfield (local board).	8 250 »
		Littleborough (local board) . . .	7 950 »
» (en 1876).	496 325 »	Garston » » . . .	7 850 »
Bolton-le-Moors (mun. borough) .	82 850 »	Wavertree » » . . .	7 800 »
Oldham (municipal borough). . .	82 650 »	Royton » » . . .	7 800 »
» » en 1881 . .	111 343 »	Atherton » » . . .	7 550 »
Saint-Helens (mun. borough). . .	45 150 »	Rusholme » » . . .	7 450 »
Rochdale » » . . .	44 550 »	Crompton » » . . .	7 300 »
Bury » » . . .	41 350 »	Bradford » » . . .	7 150 »
Warrington » » . . .	23 150 »	Prestwich » » . . .	6 800 »
Ashton-under-Lyne (mun.borough)	32 000 »	Droylsden » » . . .	6 750 »
West-Derby (local board). . . .	27 300 »	Bedford » » . . .	6 600 »
Gorton » »	21 600 »	Walton-on-the Hill » » . . .	6 450 »
Heywood » »	21 250 »	Tyldesley with Shackerley (loc. b.).	6 400 »
Barton, Eccles, Winton, Minton (local board)	18 900 »	Buersill (local board).	6 350 »
		Ormskirk » »	6 150 »
Newton-Heath (local board) . . .	18 100 »	Waterloo cum Seaforth (loc. board).	6 150 »
Bootle cum Linacre (num.borough).	16 250 »	Prescot (local board)	6 000 »
Middleton and Tonge (local board).	14 600 »	Kearsley » »	5 850 »
Widnes » » .	14 350 »	Failsworth » »	5 700 »
Swinton and Pendlebury » » .	14 050 »	West-Leigh » »	5 600 »
Farnworth (local board).	13 550 »	Toxteth-Park » »	5 500 »
Todmorden » »	12 000 »	Milnrow » »	5 500 »
Ince in Makerfield (local board). .	12 000 »	Pemington » »	5 425 »
Stratford » »	11 950 »	Crumpsall » »	5 350 »
Radcliffe » »	11 450 »	Hurst » »	5 350 »
Openshaw » »	11 100 »	Moss-Side » »	5 300 »
Mossley » »	10 600 »	Denton » »	5 100 »

longtemps fixées, s'est élevée une autre ville de commerce, Southport, qui est assez fréquentée en été par les baigneurs.

Lancaster, qui a donné son nom au comté, après l'avoir reçu de la petite rivière de Lune ou Lun qui baigne ses murs, est située au nord du comté, loin du centre d'industrie et de population. Elle n'est plus capitale que par le titre, quoiqu'elle ait encore gardé certaines prérogatives comme ville ducale. Bâtie sur l'emplacement d'une station militaire des Romains, que l'on croit avoir été Longovicium, elle est dominée par un château, où l'on a voulu retrouver quelques fragments de constructions antiques, et que l'on a récemment reconstruit à grands frais pour y placer les tribunaux,

N° 133. — PRESTON.



la prison, des casernes. Lancaster, dont le nom est mêlé à tant d'évènements dans les guerres civiles de l'Angleterre au moyen âge, est maintenant une paisible ville de commerce : les bâtiments de 300 tonneaux peuvent remonter jusque devant ses quais [1] ; son port maritime est Fleetwood, situé au nord-ouest, à l'entrée de la baie de Morecambe [2]. Comme presque toutes les villes du comté, elle prend sa part de l'industrie

[1] Mouvement du port de Lancaster en 1877, non compris les caboteurs sur lest :

533 navires, jaugeant 113 400 tonnes.

Flottille du port de Lancaster en 1877 : 92 » » 14 100 »

[2] Mouvement du port de Fleetwood en 1877, non compris les caboteurs sur lest :

1213 navires, jaugeant. . . . . 470 550 tonnes.

Flottille de commerce appartenant au port de Fleetwood en 1877 : 179 nav., jaug. 26 925 tonnes.

manufacturière : faubourg lointain de Manchester, elle a aussi ses usines de coton. Le chemin de fer de Fleetwood la réunit à Poulton, sur la baie de Morecambe, faubourg maritime très-fréquenté par les baigneurs ; mais la ville des environs dont les plages attirent le plus de visiteurs est Blackpool, située, au nord de l'estuaire de la Ribble, sur une colline d'où l'on contemple les eaux de la mer d'Irlande[1].

X

NORD DE L'ANGLETERRE. — MONTAGNES CUMBRIENNES, BASSINS DE L'EDEN, DE LA TEES ET DE LA TYNE

CUMBERLAND, WESTMORELAND, DURHAM, NORTHUMBERLAND, ILE DE MAN

Cette région de l'Angleterre est une province naturelle où se fait la transition entre le Midi et le Nord de la Grande-Bretagne. Resserrées entre les deux mers, la Cumbrie et la Northumbrie sont en outre nettement limitées au sud, d'un côté par l'estuaire de la Tees, de l'autre par la grande baie de Morecambe, qui se ramifie en plusieurs baies étroites découpées dans le massif des montagnes Cumbriennes. Au nord de ces hauteurs, un autre golfe, le Solway-Firth, pénètre profondément dans l'intérieur des terres jusqu'à 100 kilomètres en droite ligne du rivage de la mer du Nord : entre les flots de marée qui, de part et d'autre, remontent le cours des rivières, on compte même à peine 80 kilomètres de distance.

La chaîne Pennine, qui commence au nord de Derby et limite à l'ouest les bassins du Trent et de l'Ouse, se continue au nord entre les versants de la Tees et de l'Eden pour se rattacher aux collines écossaises, les Cheviot-Hills. C'est même dans cette partie septentrionale de la chaîne Pennine que s'élève sa montagne la plus élevée, le Cross-Fell. Mais à l'ouest se dressent des cimes plus hautes encore, celles des montagnes Cumbriennes,

[1] Villes des bassins de la Ribble et de la Lune ayant plus de 5000 habitants en 1871 :

Preston (municipal borough). .	85 450 hab.	Bacup (local board).	17 200 hab.
Preston » » (en 1881)	86 525 »	Chorley » »	16 850 »
Blackburn » » . . .	76 350 »	Hindley » »	10 650 »
Burnley » » (en 1881)	69 000 »	Oswaldthisle (local board) . . .	10 500 »
Wigan » » . . .	39 100 »	Clitheroe (municipal borough). .	8 200 »
Accrington (local board).	21 800 »	Haslingden (local board). . . .	7 700 »
Over-Darwen » »	21 500 »	Colne » »	7 550 »
Southport (municipal borough). .	18 100 »	Padiham » »	6 675 »
Lancaster » » . .	17 250 »	Blackpool » »	6 100 »

Nelson (local board). . . . . 5 600 hab.

formées de roches granitiques et de transition. Ce massif, presque isolé, rattaché aux collines de « l'Épine Dorsale » par un seuil qui semble faire partie de la région des plaines, a des sommets, Scaw-Fell, Helvellyn, Skiddaw, qui sont à près d'un kilomètre de hauteur : ce sont les pics les plus fiers de l'Angleterre proprement dite[1]. Se montrant immédiatement au-dessus de la mer et des campagnes riantes qui bordent le rivage, ces monts, d'où l'on peut voir par un beau temps toute la mer d'Irlande avec les collines de ses bords, paraissent d'autant plus superbes que sur les pentes on voit nettement le contraste de deux climats : en bas sont les arbres fruitiers, plus haut croissent les conifères et sur les sommets on ne voit plus que des mousses et le court gazon que peut seule brouter la dent de la brebis. Encore les croupes supérieures ne sont-elles verdoyantes que pendant six mois de l'année : en hiver et au printemps, elles sont blanches de neige ou roussies par la gelée. Ces montagnes, tournées vers le vent du sud-ouest, reçoivent l'humidité en quantités énormes dépassant en moyenne 2 mètres par an, et même 3 mètres en quelques cirques de montagnes où viennent s'engouffrer les nuages : on y a vu tomber 5 mètres d'eau dans une seule année. L'humidité, pluie en été, neige en hiver, tombe en averses violentes ou en tourmentes redoutables : pendant les mois les plus froids, il est souvent impossible d'atteindre les sommets ; les pâtres les plus hardis refusent alors, à n'importe quel prix, de gravir les pentes supérieures pour consulter les pluviomètres[2].

Ces pluies, ces neiges abondantes, tombant sur des roches peu perméables, s'écoulent en nombreux torrents qui s'amassent dans les vallées en lacs allongés, semblables par la forme aux baies qui découpent le littoral : un simple changement de niveau dans un sens ou dans un autre transformerait les baies en lacs d'eau douce ou les lacs en baies marines ; d'ailleurs, les géologues ont reconnu qu'autrefois, avant le soulèvement de la contrée, plusieurs des bassins étaient en effet des *firths*, pareils aux ramifications de la baie de Morecambe. Ces lacs sont la gloire de l'Angleterre, non-seulement à cause de leur eau pure, des prairies et des bosquets de leurs rivages, des pittoresques rochers et des îlots de verdure qui se mirent dans le flot, mais grâce aussi aux poètes qui les ont célébrés. Les eaux du Cumberland ont fait naître une école littéraire, celle des *lakists*, comprenant, comme toute école, des poètes

[1] Sommets principaux des comtés du Nord :

Cross-Fell (chaine Pennine)	936 mèt.	Helvellyn (monts Cumbriens). . . .	931 mèt.
Scaw-Fell (monts Cumbriens) . . .	985 »	Skiddaw » »	921 »

[2] J. Fletcher Miller, *Philosophical Transactions*, 1851.



LE DERWENTWATER

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de M. W. Wilson.

sincères qui ont chanté ce qu'ils ont vraiment senti, et d'ennuyeux imitateurs qui cherchent la nature, non pas en elle-même, mais dans les vers de leurs devanciers. Les noms de Wordsworth, de Coleridge, de Southey, de Quincey, de miss Martineau, sont à jamais associés à ceux des lacs de Windermere, de Grasmere, de Thirlmere, de Derwentwater, d'Ulleswater[1]. Tous ces lacs, recevant une beaucoup plus grande quantité d'eau que ne peut en emporter l'évaporation, s'épanchent par des ruisseaux, soit dans l'Eden ou le Derwent, soit directement dans la mer. L'industrie ne s'est pas encore emparée de leurs eaux pures pour faire mouvoir les roues

N° 136 — MONTS CUMBRIENS.



des machines : des villes manufacturières ne s'élèvent pas sur leurs bords ; mais les artistes qui ont établi leur résidence dans la région lacustre et les pieux visiteurs qui vont parcourir les rivages décrits dans les vers des poètes, ne réussiront peut-être pas à défendre plus longtemps ces beaux lacs

[1] Lacs principaux des montagnes Cumbriennes :

	Altitude.	Surface.	Profondeur.
Windermere (Winandermere)	41 mètres.	20 kilomètres carrés.	73 mètres.
Ulleswater	116 »	8 » »	64 »
Coniston	45 »	5 » »	53 »
Wastwater (Wastewater)	62 »	4 » »	76 »
Haweswater	155 »	2 »	80
Crummockwater	73 »	3 » »	41 »
Derwentwater	69 »	7 »	22 »
Bassenthwaitewater	64 »	6 » »	21 »

contre les industriels avides : la force de chaque ruisseau est dès maintenant évaluée en chevaux-vapeur. La grande industrie s'est établie déjà dans le massif des monts Cumbriens et remonte peu à peu vers l'intérieur du pays.

La région du Cumberland possède aussi dans les profondeurs du sol des assises houillères fort importantes, qui longent le littoral au sud du Solway-Firth. Ces assises étaient jadis unies en couches continues aux strates du bassin de Northumberland et de Durham ; mais elles en ont été séparées par les failles et les érosions : pendant les périodes géologiques récentes, les houilles qui se trouvaient sur le parcours actuel de la chaîne Pennine ont été emportées[1]. Les mines de charbon du Cumberland sont devenues fameuses par leurs galeries sous-marines. Au large de Whitehaven, les cheminements des mineurs s'étendent à plus de 3 kilomètres en ligne droite de la plage, et à près de 200 mètres au-dessous de la surface de l'eau. Le réseau tout entier de ces allées, au-dessus desquelles roule le flot de l'Océan, comprend, avec toutes les galeries transversales, plusieurs centaines de kilomètres de développement[2]. L'épaisseur des voûtes qui portent les eaux marines varie de 70 à 220 mètres, ce qui est bien suffisant pour écarter toute idée de danger ; çà et là cependant des suintements d'eau salée pénètrent dans les mines, mais il ne survient point de désastre, les mineurs calfeutrant toutes les fissures. Seule la mine de Workington, qui s'avançait au-dessous de la mer à près de 1500 mètres au large, avait un plafond trop peu solide pour résister à la pression des flots qui se déroulaient au-dessus : le 30 juin 1837, le toit céda tout à coup, la mine fut inondée, et quelques ouvriers à peine eurent le temps de fuir le déluge qui les poursuivait. Une des galeries se prolonge actuellement sous les eaux à 2928 mètres du rivage[3]. La quantité de houille que l'on peut encore extraire des couches sous-marines est évaluée à plus de 100 millions de tonnes.

Le bassin du Northumberland et de Durham, qu'interrompent de distance en distance des murs parallèles de basalte, est le plus activement exploité du monde entier : il produit à lui seul deux fois plus de combustible que la France entière ; c'est dans ce district surtout que s'approvisionne la ville de Londres. Quatre mines des environs de Durham fournissent chacune plus de 1 500 000 tonnes de houille[4] ; les neuf couches principales que l'on exploite sur le versant de la Tees et de la Tyne renferment encore

[1] Ramsay, *Physical Geology and Geography of Great Britain.*
[2] Production annuelle des mines de Whitehaven : 1 400 000 tonnes.
[3] Smyth, — Hull, *Coalfields of Great-Britain.*
[4] Production des houilles de Northumberland et de Durham en 1873 : 29 640 385 tonnes.

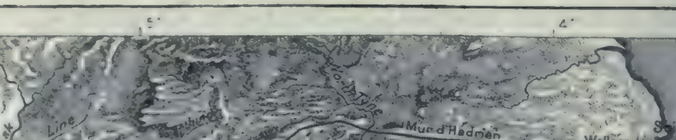
au moins de 8 à 10 milliards de tonnes de charbon facilement exploitable[1], assez pour commander encore le marché pendant des centaines d'années ; les couches se prolongent au loin sous la mer, et les statisticiens font entrer dans leurs calculs l'exploitation future de ces assises jusqu'à la distance de 5 kilomètres du rivage[2]. L'exploitation des houilles et, dans la vallée de la Tees, celle du minerai de fer, ont attiré dans ce pays une population considérable. Les villes y sont très-rapprochées les unes des autres ; les navires se pressent dans les rades et le long des quais ; même en Angleterre il est peu de contrées où l'industrie fasse de pareils prodiges.

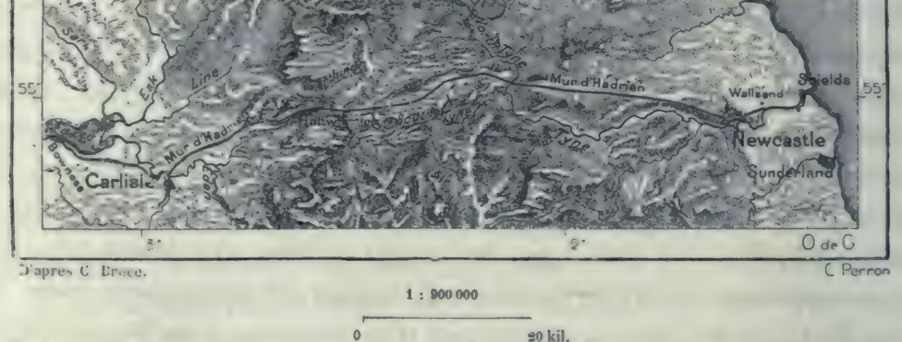
Pourtant cette région fut pendant de longs siècles une des moins riches et des moins peuplées de la Grande-Bretagne ; c'était un pays de guerres prolongées et d'incursions soudaines : même pendant la paix, les habitants devaient rester constamment sur leur garde. C'est que la voie historique entre l'Angleterre et l'Écosse passe précisément dans le Northumberland en suivant le versant oriental des montagnes Pennines et des Cheviot. Du côté de l'ouest, les hauteurs sont trop escarpées, les défenses naturelles trop nombreuses pour qu'il fût possible à des armées de s'y mouvoir facilement : c'est à l'est qu'étaient les chemins de guerre et que par conséquent le territoire était fréquemment dévasté. De vastes espaces restaient souvent complètement déserts : c'étaient des « marches » semblables à celles qui séparaient en Europe les populations toujours en guerre, Avares et Allemands, Slaves et Prussiens. En maints endroits, des landes fort étendues rappellent encore la guerre qui régnait en permanence entre les deux États, et les anciens édifices que l'on rencontre dans les campagnes sont tous bâtis de manière à pouvoir soutenir un siège. Plus on approche de la frontière écossaise, plus on voit de tours de défense : non-seulement les châteaux des seigneurs, mais aussi les simples manoirs des fermiers, les églises, les couvents étaient fortifiés ; dans un grand nombre de castels les étages inférieurs n'ont aucune ouverture et l'on ne pouvait y entrer que par des échelles, tant les habitants avaient peur d'être surpris ; des constructions de ce genre existaient au moyen âge dans presque toutes les contrées ravagées incessamment par la guerre. Vers les confins septentrionaux de l'Angleterre, la dernière tour de défense se voit dans le Yorkshire, près de la rive méridionale de la Tees : seulement, à cette distance de l'Écosse, les résidents anglais se croyaient à l'abri d'une attaque soudaine[3].

[1] Ramsay, *Physical Geology and Geography of Great Britain.*
[2] Ramsay, — Eliot, — Forster, — Hull.
[3] *Yorkshire*, Edinburgh Review, vol. 125.

La pression des guerres a fait osciller la frontière entre les deux pays. La limite actuelle est tracée au profit de l'État qui disposait des armées les plus puissantes. Commençant au firth de Solway, elle se dirige au nord-est, emprunte la crête des Cheviot-Hills, puis, au lieu de rejoindre directement la mer par le promontoire le plus rapproché, elle se détourne brusquement au nord pour suivre le cours de la Tweed inférieure. La limite la plus naturelle est celle qu'avaient tracée les Romains en construisant, du golfe de Solway à l'embouchure de la Tyne, le rempart qui formait au nord de leurs provinces leur seconde ligne de défense. Ce mur, bâti par Hadrien et longé dans toute son étendue par une route militaire, était encore assez bien conservé vers la fin du seizième siècle ; de nos jours, on n'en voit plus que çà et là des blocs de maçonnerie, dont quelques-uns ont de 2 à

N° 137. — MUR D'HADRIEN.





D'après C. Bruce. C. Perron

1 : 900 000

0 20 kil.

3 mètres de hauteur ; mais on peut en suivre l'ancien tracé, du moins dans toute sa partie orientale, où les guerres du moyen âge avaient laissé le pays inculte : à l'ouest, la charrue a fait disparaître presque partout les anciennes fortifications et c'est à grand' peine que l'on a pu retrouver les sites des stations romaines[1] ; mais en certains endroits on voit se prolonger à perte de vue les fossés, revêtus d'un fin gazon que paissent les brebis. Les restes d'un pont de deux piles sur la North Tyne sont une des principales ruines de l'ancien mur. Les fouilles ont donné aux antiquaires des médailles, des inscriptions nombreuses qui racontent partiellement l'histoire locale et celle de la domination romaine dans l'île de Bretagne[2]. Le mur d'Hadrien avait une épaisseur de 2 à 3 mètres, et sa hauteur moyenne était de 5 mètres et demi : au devant du rempart, du côté du nord, était

[1] Thomas Wright, *The Celt, the Roman and the Saxon.*
[2] Collingwood Bruce, *The Roman Wall.., Barrier of the Lower Isthmus.*

creusé un fossé large de 11 mètres et profond de plus de 4 mètres, et du côté du sud se trouvait un autre fossé plus étroit, bordé de retranchements en terre et en pierre; des stations militaires, des forteresses, des postes d'observation se succédaient le long du rempart à des intervalles rapprochés. La ville près de laquelle se terminait la muraille, du côté de l'est, porte le nom de Walls-End (Wallsend) ou « Fin du Mur » : située au milieu du bassin houiller des bords de la Tyne, elle livrait autrefois les meilleures espèces de charbon de Newcastle; mais sa mine, jadis la plus importante de toutes, a été remplie par les eaux.

Les habitants du Northumberland, dont le territoire a été si souvent disputé par Anglais et Écossais, ressemblent à leurs voisins du nord par les mœurs et le langage; dans le peuple, aussi bien que dans l'aspect du pays, se voit la transition graduelle entre les deux contrées. Du côté de l'ouest, au contraire, l'opposition est brusque. Les Cumbriens sont restés longtemps un peuple à part, maintenant facilement les anciennes mœurs, à l'abri de ses montagnes. Encore après la conquête normande, les Cumbriens parlaient leur langue celtique, peu différente de celle des Gallois. Quelques familles nobles du pays se vantent de leur pure descendance saxonne et tiennent en médiocre estime les nobles de souche moins ancienne qui se disent d'origine normande. Les paysans eux-mêmes comptaient naguère parmi eux un grand nombre de familles libres, ayant cultivé la même terre, de père en fils, depuis plus de cinq cents ans[1]. Ces *statesmen*, possesseurs de leurs champs, étaient remarquables entre tous par la noblesse de leur attitude, la dignité de leur langage, la fière indépendance de leur conduite. Attaqués par la grande propriété, ils ont dû vendre les uns après les autres leurs lopins de terre, et sont réduits maintenant à la condition de manœuvres, comme tous les autres paysans de la Grande-Bretagne.

L'île de Man[2], située non loin du milieu de la mer d'Irlande, en vue des trois États qui composent le Royaume-Uni, est un peu plus rapprochée de l'Écosse que de l'Angleterre; mais, à en juger par les profondeurs de la mer qui l'entoure, c'est au comté de Cumberland que l'île se rattache le plus naturellement : entre Man et les côtes anglaises, la sonde indique une épaisseur moyenne de 30 mètres d'eau, tandis qu'elle est d'au moins

[1] Wordsworth; — Emerson, *English Traits*.

[2]

Superficie de l'île.	Population en 1881.	Population kilométrique.
570 kilomètres carrés.	54 700 habitants.	96 habitants.

50 mètres au nord de l'île, vers le comté écossais de Wigtown, et qu'on trouve des profondeurs de 150 mètres en cinglant à l'ouest vers le port irlandais de Belfast. Pour savoir si l'île de Man était une dépendance naturelle de la Grande-Bretagne ou de l'Irlande, on y aurait transporté, dit Halley[1], des serpents et des crapauds que l'on ne rencontre pas dans la « verte Erin », et qui, d'après la légende, y meurent immédiatement : les reptiles importés à Man ayant vécu, on en conclut que cette île était anglaise. Les restes du grand cerf mégacéros, si nombreux en Irlande, ont été découverts pour la première fois dans l'île de Man[2].

La position de Man, à une distance presque égale de trois centres d'attraction puissants, a souvent permis aux insulaires de maintenir leur indépendance au milieu du cercle d'ennemis qui les entourait; d'autres fois, elle leur a fait rapidement changer de maîtres, suivant les oscillations du pouvoir politique chez leurs voisins. Dans les premiers temps du moyen âge, les habitants de Man eurent à subir l'influence de l'Irlande et de l'Écosse; puis ils furent conquis par les pirates danois, par les chevaliers normands et firent partie du royaume des îles écossaises, pour former ensuite un domaine distinct, dont les rois peu fortunés se contentaient d'un diadème en étain. Man devint ensuite la propriété féodale de seigneurs ou « rois » anglais, auxquels succéda un seigneur écossais, dont le gouvernement britannique racheta les titres chèrement et à diverses reprises, de 1784 à 1825. Actuellement l'île de Man dépend politiquement de l'Angleterre, mais non d'un comté spécial, et sans avoir droit de représentation au Parlement : c'est une sorte de colonie, ayant ses institutions judiciaires en propre, sa chambre des communes élue et certains privilèges fiscaux. La population de Man peut donc se considérer comme formant un État dans l'État, et d'ailleurs elle se distingue encore de ses voisins des trois royaumes par ses traditions, par sa double origine et en partie par sa langue. L'idiome *manx*, qu'on parle encore dans les districts montagneux et au nord-ouest de l'île, ressemble plus au gaélic d'Écosse et à l'erse d'Irlande qu'au cymry et au bas-breton; mais la population celtique est fortement mélangée de sang scandinave[3]. Actuellement tous les habitants, sauf quelques vieillards, comprennent l'anglais. La « littérature » manx ne se compose guère que de livres et de traités religieux; elle comprend aussi quelques ballades du seizième siècle.

Des collines assez élevées, se prolongeant en chaîne du nord-est au sud-

[1] *Atlas maritimus et commercialis*, 1728.
[2] George Cumming, *Isle of Man*.
[3] Latham, *The Ethnology of the British Islands*.

ouest, forment l'ossature de rochers autour de laquelle s'étendent les campagnes de l'île : une brèche qui fut un détroit, et qui traverse l'île de l'est à l'ouest, sépare ces collines en deux massifs. Le sommet principal, croupe

N° 138 — ILE DE MAN.



de 610 mètres de haut d'où l'on peut voir par un beau temps l'immense cercle des côtes, de l'Irlande au pays de Galles, porte encore le nom scandinave de Snae-Fell ou de « Mont des Neiges » : la neige le recouvre en effet pendant une partie de l'hiver, mais le climat, quoique brusque et

orageux, est en général très-doux, grâce à l'air marin. Aussi de nombreux visiteurs viennent-ils se promener sur les plages de Man, parcourir ses bruyères, gravir ses promontoires. Plusieurs écoles, fondées à Man pour des raisons d'économie aussi bien que pour les avantages du climat, attirent dans l'île, déjà très-peuplée, beaucoup de familles anglaises. Le naturaliste Edward Forbes est né dans cette île.

La capitale officielle de Man est le bourg de Castletown ; mais le chef-lieu réel est Douglas, bâti sur la côte orientale, la mieux abritée, celle qui regarde vers Liverpool : cette ville est située précisément à l'extrémité de la brèche qui divise l'île en deux parts, tandis que Peel occupe l'issue occidentale de cette dépression transversale. Des villas, des jardins, des terrasses couvertes de fleurs dominent Douglas et la rade, enfermée maintenant par un puissant brise-lames ; à quelque distance au nord-ouest, dans le cimetière de Kirk-Braddan, se voit encore une pierre levée, couverte de sculptures du douzième siècle qui représentent des dragons, et portant une inscription funéraire en lettres runiques, lue pour la première fois par Münch, de Copenhague. Les monuments de terre ou de pierre fruste, tombelles, chambres sépulcrales, dolmens, enceintes de roches dressées, sont nombreux dans l'île et tout porte à croire que plusieurs de ces mégalithes datent du moyen âge. Une des buttes les plus curieuses, celle de Tynwald, s'élève à la croisée de quatre chemins, près de la tombe d'un roi mort au dixième siècle. On ne sait si elle est de construction scandinave ou celtique, mais elle continue de servir comme aux anciens temps : c'est toujours du haut de ce tertre que, depuis une époque immémoriale, se fait la proclamation des lois. D'après la tradition, un druide suprême, sorte de pape du monde celtique, aurait officié avant l'époque romaine dans l'île de Man et de toutes parts les fidèles accouraient pour lui rendre hommage. Man et Anglesey avaient le même nom : des seigneurs du moyen âge ont été « rois des deux Mona ».

La partie méridionale du massif cumbrien dépend administrativement du comté de Lancaster. Cette région dite *North of the Sands*, à cause des bancs de la baie de Morecambe qui découvrent à basse mer et que les voitures traversent à l'heure du reflux, est aussi connue sous le nom de Furness, d'une abbaye, jadis puissante, dont on voit maintenant les ruines, belles par elles-mêmes, plus belles encore par le paysage qui les entoure. La capitale de Furness est le port d'Ulverston, où remontent les petits navires ; mais la ville la plus considérable de la contrée, et l'une de celles

qui ont le plus rapidement grandi en Angleterre, est Barrow-in-Furness, située non loin de la pointe méridionale de la péninsule Cumbrienne et bien protégée de tous les vents par l'île Whalley. Son accroissement semble prodigieux. En 1846, l'emplacement où s'élève aujourd'hui la ville n'avait qu'une seule maison, et dans le port ne flottait qu'un bateau pêcheur. Dix ans plus tard, Barrow était déjà une bourgade importante; en 1874, elle était une cité de plus de 40 000 habitants ayant tout l'outillage d'une grande ville manufacturière, chemins de fer, entrepôts, bassins à flot d'une superficie totale de 150 hectares. C'est une usine pour la fabrication de l'acier Bessemer, exploitant le minerai de la contrée, qui a fait naître si rapidement une ville populeuse dans cette ancienne solitude; mais depuis, d'autres fabriques, surtout des filatures de lin et des chantiers de construction, sont venues s'ajouter à l'établissement primitif[1].

La seule ville du Westmoreland, Kendal ou Kirkby Kendal, est située, comme le territoire lancastrien de Furness, dans la partie de la péninsule Cumbrienne qui déverse ses eaux dans la baie de Morecambe. Kendal, où dès le quatorzième siècle des fileurs flamands, invités par Édouard III, avaient introduit leur industrie, est encore une ville manufacturière et s'occupe surtout de la fabrication des étoffes; mais ce qui fait la renommée de Kendal, ce sont les beaux paysages qui l'entourent. La ville même est fort gracieusement située dans la vallée du Kent, — ainsi que le dit son nom, — entre des coteaux et des monticules, dont l'un, peut-être d'origine artificielle, porte les restes d'un château. La rivière de Kendal sort d'un petit lac, le Kentmere; mais le lac des environs que visite surtout la foule des étrangers est le Windermere ou Winandermere, réuni à la ville par un chemin de fer. Bowness et Ambleside, sur les bords de ce lac, sont des villes d'hôtels et de maisons de plaisance.

En longeant la côte occidentale de la péninsule Cumbrienne, au nord de Barrow, on passe à Whitehaven, dont la prospérité augmente ou diminue suivant le prix des houilles et le nombre des ouvriers qui travaillent dans les mines. La commune voisine, Cleator Moor, et les deux havres de Workington et de Maryport dépendent aussi en grande partie de l'industrie houillère[2].

[1] Mouvement du port de Barrow en 1877, sans les caboteurs sur lest :

3253 navires, jaugeant . . . . 739 935 tonnes.
Flotte commerciale de Barrow en 1877 : 147 navires, jaugeant. 44 800 »

[2] Mouvement de navigation de Whitehaven, Maryport et Workington en 1877, sans les caboteurs sur lest :

Maryport . .	2621 nav., jaug.	345 600 tonn.	Flotte commerciale	103 nav., jaug.	28 080 tonn.
Whitehaven .	2418 » »	355 300 »	» »	140 » »	22 125 »
Workington .	967 » »	125 425 »	» »	45 » »	15 140 »

Pendant la guerre de l'indépendance américaine, en 1778, le corsaire Paul Jones eut l'audace de débarquer à Whitehaven, d'en enclouer les canons et de mettre le feu à deux vaisseaux anglais qui se trouvaient dans le port. Ces villes de la côte sont voisines des montagnes Cumbriennes; mais un des principaux centres de promenades est Cockermouth, situé au confluent du Cocker et du Derwent, non loin des beaux lacs Bassenthwaite-Water et Derwent-Water. Le bourg de Keswick, situé dans le cœur des montagnes, a dans le voisinage des gisements de *wadd* ou graphite, qui, avant la découverte des mines de Sibérie, fournissaient les meilleurs crayons à dessin. Non loin de Keswick, sur une colline, se voit un cercle de soixante mégalithes.

Le principal cours d'eau du pays Cumbrien est la rivière Eden, qui serpente dans un golfe de verdure, entre les âpres sommets du Cumberland et ceux de la chaîne Pennine. Dans une des vallées qu'arrose un affluent latéral, descendu de l'Ulleswater, s'élève la pittoresque ville de Penrith, dominée par les ruines d'un château. C'est près de l'embouchure de l'Eden, dans une fertile prairie où se réunissent plusieurs rivières, qu'est la capitale du Cumberland, Carlisle, qui, après avoir été une station romaine, devint sous le nom de Caer-leol une cité saxonne et, d'après la légende, une des résidences favorites du roi Arthur. Pendant le moyen âge et jusque dans la période moderne, lors de la tentative de restauration des Stuarts, Carlisle fut une place stratégique de premier ordre, à cause de sa position près de la frontière écossaise, sur une rivière navigable[1]. L'ancienne citadelle, bâtie sur une colline, est un édifice restauré, à l'exception du donjon de Guillaume le Roux. Carlisle a de nombreuses manufactures, mais elle n'a plus comme autrefois le premier rang pour la fabrication des biscuits : à cet égard, elle est bien dépassée par Reading, sa grande rivale des bords de la Tamise. La ville de Carlisle est réunie par un canal navigable et par un chemin de fer de 16 kilomètres à Port-Carlisle, où la voie ferrée traverse l'estuaire de l'Esk sur un viaduc superbe[2].

[1] Mouvement commercial du port de Carlisle en 1877, sans les caboteurs sur lest :

1266 navires jaugeant . . . . 229 500 tonnes.

[2] Villes du pays Cumbrien et de Man ayant plus de 5000 habitants en 1871 :

ILE DE MAN.	
Douglas	13 950 hab.
COMTÉ DE LANCASTER.	
Barrow-in-Furness (mun. borough)	18 250 hab.
» » en 1881	47 093 »
Ulverston (local board)	7 600 »
COMTÉ DE WESTMORELAND.	
Kendal (municipal borough)	13 450 hab.

COMTÉ DE CUMBERLAND.	
Carlisle (municipal borough)	31 050 hab.
Whitehaven (local board)	17 000 »
Penrith » »	8 300 »
Workington » »	8 000 »
Maryport » »	7 450 »
Cleator Moor » »	5 550 »
Cockermouth » »	5 100 »

Sur le versant de la mer du Nord, le bassin de la Tees, dont une partie est occupée par des terrains houillers, est l'une des grandes régions manufacturières de la Grande-Bretagne. Née sur la pente orientale du Cross-Fell, le géant des montagnes Pennines, la Tees entre dans la plaine près de Barnard-Castle, bourg que domine l'un des plus fiers châteaux de l'Angleterre, puis reçoit le Skern, rivière qui passe au pied de l'industrieuse Darlington et de ses nombreuses manufactures pour la filature du lin, du coton et le tissage des étoffes; l'influence des Quakers est considérable dans cette ville. Darlington est réunie à Stockton, sur la Tees inférieure, par le plus ancien chemin de fer qui existe dans le monde : dès 1825, quatre ans avant que ne fût construite la voie ferrée de Manchester à Liverpool, les trains de voyageurs allaient et venaient sur les rails entre les deux villes du comté de Durham, distantes de 40 kilomètres.

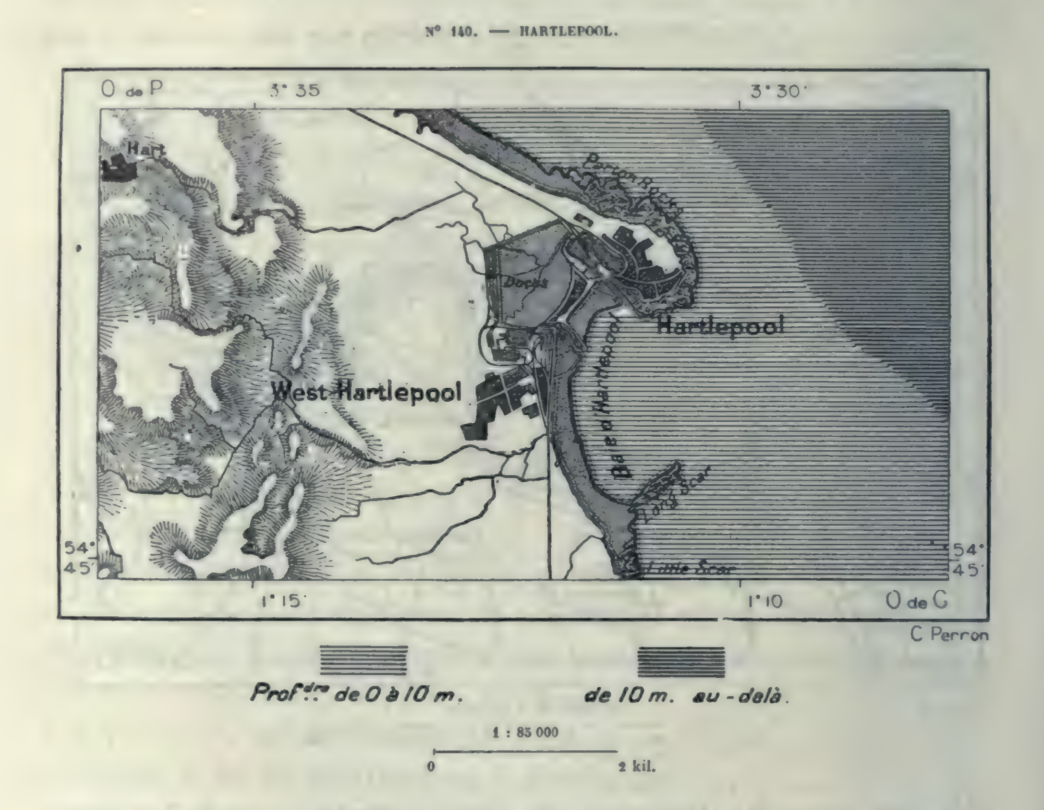
N° 139. — STOCKTON, MIDDLESBROUGH ET LA BOUCHE DE LA TEES.



Stockton-upon-Tees, que traverse le fleuve, déjà navigable pour les bâtiments de mer, a des chantiers de construction, des manufactures de voiles et de cordages, mais ses principales usines sont des fonderies de fer; dans aucune autre partie de l'Angleterre l'industrie métallurgique n'a pris une égale importance. En aval de Stockton, sur la rive du Yorkshire, un nuage de fumée annonce de loin la ville de Middlesbrough ou Middlesborough, qui

dispute à Barrow-in-Furness l'honneur d'avoir surgi le plus rapidement du sol. Il n'existait en 1829 qu'une seule maison sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui Middlesbrough ; maintenant plus de 40 000 habitants s'y pressent, et le travail des usines, le commerce du port attirent en outre une population flottante considérable[1]. De grandes usines métallurgiques de Middlesbrough ont été spécialement construites pour traiter les minerais de fer d'Espagne et d'Algérie ; mais les collines de Cleveland qui s'élèvent au sud de la ville fournissent à elles seules près du tiers du minerai extrait

N° 140. — HARTLEPOOL.



du sol de la Grande-Bretagne. La petite ville de Guisborough, à l'est de Middlesbrough, est située dans cette région minière.

Au nord de l'estuaire de la Tees, dont les ingénieurs dirigent le cours à travers les sables du golfe par de longues jetées à claire-voie, s'avance dans la mer un promontoire rocheux abritant une baie des vents du large : c'est sur ce promontoire que s'est bâtie la ville de Hartlepool.

[1] Mouvement des ports de Middlesbrough et de Stockton, non compris les caboteurs sur lest :

Middlesbrough	5077 navires, jaugeant	989 220 tonnes.
Stockton.	782 »	» 115 300 »

Flotte commerciale de Middlesbrough en 1877 : 92 navires, jaugeant 19 360 tonnes.

Après avoir été une opulente cité aux temps des premiers rois normands, cette ville était tellement déchue, qu'elle n'avait pas même un millier d'habitants au commencement du siècle. L'importance considérable qu'elle a prise depuis 1832 dans le mouvement commercial de l'Angleterre est due en entier à l'exploitation des mines de houille environnantes, au creusement de ports et de bassins, à la construction de quais et d'entrepôts; mais les écueils sont nombreux sur cette côte, et nulle part les naufrages ne sont plus fréquents qu'aux abords dangereux de ce havre. Le Hartlepool moderne est une création de l'industrie. Un étang vaseux qui prolongeait la baie à l'ouest du promontoire a été transformé partiellement en bassins à flot, et toute une nouvelle ville s'est élevée au sud du port et le long de la plage. Hartlepool importe surtout des céréales et des farines, du bois, des bestiaux, qu'elle paie en charbon de terre[1]. Grâce aux travaux d'amélioration des bassins et des jetées, les navires d'un tirant d'eau de 8 mètres se risquent dans le port. Les chantiers de construction de Hartlepool ont une grande activité : en 1877, on y a lancé 20 bateaux à vapeur en fer, d'un tonnage de plus de 18 000 tonneaux.

La Wear est par excellence la rivière de la région des houilles. Ce cours d'eau naît, comme la Tees, dans les montagnes Pennines et s'écoule vers l'est et le sud-est par une succession de bassins et de défilés, où les châteaux et les parcs alternent avec les puits de mines et les fabriques : malgré les manufactures et les amas de scories, la nature charmante est restée l'Arcadie de l'Angleterre[2]. A Bishop Auckland, où se trouve le palais des évêques de Durham, la Wear pénètre dans une étroite gorge que défendait autrefois la station romaine de Vinovium, devenue le hameau de Binchester, puis elle entre dans la région des collines basses.

La ville de Durham, capitale d'un comté, appelé autrefois Comté Palatin, s'élève sur un promontoire que les eaux de la Wear entourent en formant un ovale presque complet. Du bord de la rivière on aperçoit au-dessus des jardins et des arbres touffus les tours de la cathédrale normande et l'ancien donjon du château que bâtit Guillaume le Conquérant et qui devint plus tard la résidence de l'évêque. Ce château est occupé depuis 1833 par une université, que Cromwell avait déjà voulu fonder et qui doit son origine aux énormes rentes du chapitre, posses-

[1] Valeur de l'importation à Hartlepool en 1876.			61 911 825 fr.
» de l'exportation » »			44 795 200 »
Mouvement du port en 1877	7282 navires,	jaugeant	1 497 750 tonnes.
Flotte commerciale de Hartlepool.	201 »	»	98 100 »

[2] J.-G. Kohl, *Reisen in England.*

seur de nombreuses mines de charbon. Diverses sinécures, devenues des héritages de famille, étaient rétribuées sur ces fonds du chapitre; cependant les revenus augmentaient dans de telles proportions qu'il fallut céder à l'opinion publique en utilisant une partie de cet argent à la fondation d'une œuvre d'intérêt général. L'université de Durham jouit des mêmes privilèges que les grandes écoles de Cambridge et d'Oxford ; en outre, elle peut conférer le grade d'ingénieur civil et donner le diplôme aux élèves de l'école de médecine de Newcastle. Elle possède une bibliothèque riche en précieux documents, un musée, un observatoire, et les élèves peuvent y faire leurs études beaucoup plus économiquement que s'ils allaient à Oxford ou à Cambridge. Pourtant l'université de Durham est très-peu fréquentée[1] : cela tient surtout à l'esprit de routine avec lequel on a copié les deux grandes écoles, mais sans pouvoir donner à la fondation nouvelle ce que possèdent les autres, la gloire de leur nom vénéré depuis des siècles. L'organisation de l'université de Durham est en entier sous la direction du clergé; l'évêque est de droit l'inspecteur de l'université, qui mériterait plutôt le nom de séminaire, et le chapitre en est le corps gouvernant[2].

L'embouchure de la Wear est bordée sur ses deux rives par les maisons de la grande ville de Sunderland, inférieure seulement à Newcastle pour l'exportation des charbons de la contrée[3]. De vastes docks qui longent la mer sont remplis de navires, ainsi que la rivière même, dans tout son cours inférieur : après Londres, Liverpool et les ports de la Tyne, celui de la Wear possède plus de navires que toute autre ville maritime du Royaume-Uni[4]. Sunderland montrait naguère avec orgueil, comme une des merveilles de l'industrie, son pont de fer, arcade d'une seule arche de 79 mètres d'ouverture ; mais de pareilles constructions sont devenues nombreuses depuis l'ère des chemins de fer : ce qui est moins commun, c'est un phare de pierre comme celui de la jetée méridionale de Sunderland, masse de 338 tonnes, que l'on a soulevée d'un bloc pour la transporter à 150 mètres plus loin. Sunderland a de très-importantes fabriques, surtout des verreries et des chantiers de construction : avec son faubourg de Southwick, elle avait déjà en 1870 plus de 100 000 habitants. Au nord

[1] Étudiants en 1869 : 80.

[2] Demogeot et Montucci, *De l'Enseignement supérieur en Angleterre et en Écosse.*

[3] Exportation des charbons de Sunderland en 1876 : 3 434 900 tonneaux.

[4] Mouvement du port de Sunderland en 1877, non compris les caboteurs sur lest :

			12322 navires,	jaugeant	3 055 700	tonnes.
Flotte de commerce	»	»	566 »	»	197 780	»



CATHÉDRALE DE DURHAM

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie

de la ville, une colline rocheuse a été en grande partie déblayée par les carriers pour la construction des môles et des jetées de Sunderland.

Au sud de cette ville sont épars quelques groupes de population, dont les principaux sont Houghton-le-Spring et Dawton, près du port de Seaham ; mais c'est au nord, dans la vallée de la Tyne, que les habitants se pressent en foule. La Tyne, de même que la Tees, naît par une de ses sources sur le versant du Cross-Fell, puis elle parcourt la région minière d'Alston Moor, d'où l'on retire chaque année environ 25000 tonnes de plomb, près de la moitié de la production annuelle du Royaume-Uni : les mines de plomb d'Alston appartiennent à l'hôpital de Greenwich. Au sortir de sa haute vallée, la Tyne se recourbe vers l'est, et va rejoindre, en amont de Hexham, une autre Tyne descendue des monts Cheviot. Plus bas, au-dessous de Wylam, où naquit le célèbre ingénieur George Stephenson, la Tyne se réunit à l'une des nombreuses rivières qui portent dans la Grande-Bretagne le nom de Derwent. Celle-ci, qui passe non loin des mines et des fonderies de Consett, arrose une vallée dont les villages font déjà partie de la banlieue de la « Cité du Charbon ».

Newcastle est l'une des plus grandes agglomérations de maisons et d'usines qu'il y ait en Angleterre. De Newcastle à la mer, sur une distance de 19 kilomètres, la Tyne n'est, pour ainsi dire, qu'un immense dock empli de navires qui bordent les quais ou sont mouillés dans le chenal. Les villes et les groupes de fabriques se succèdent des deux côtés du fleuve en une cité continue. En face de Newcastle, qui s'élève en amphithéâtre sur la rive gauche de la Tyne, se voit Gateshead, puis Felling se montre, également au sud, tandis que la berge du nord est bordée de la longue rangée des usines de Walker, où se préparent surtout des produits chimiques. A un tournant du fleuve apparaissent les maisons qui ont remplacé l'antique Segedunum, et celles de Wallsend, où s'arrêtait la muraille romaine ; puis des fonderies, des entrepôts, des bassins de construction longent la rive méridionale, appartenant au Northumberland, vis-à-vis de Helburn et de Jarrow, sur la rive de Durham. Plus bas, le fleuve décrit un méandre entre les villes de South-Shields et de North-Shields, qui se continue par Tynemouth vers l'embouchure de la Tyne et jusque dans une péninsule du rivage marin.

Newcastle, que l'on croit avoir été la station romaine de Pons Aelii, fut pendant tout le moyen âge une cité militaire, ainsi qu'on le voit encore à l'aspect de son vieux donjon bâti par Robert Courte-Heuse : elle fut souvent assiégée et le sort des armes en fit une place tantôt anglaise, tantôt écossaise. L'ancienne ville, que domine ce donjon normand, a gardé ses rues

étroites, tandis que la nouvelle, bâtie sur les coteaux et s'étendant au loin dans toutes les directions, a de larges avenues et de beaux édifices dont plusieurs sont bâtis en granit d'Écosse. Le plus remarquable monument de Newcastle est le *Highlevel bridge*, pont-viaduc qui porte les trains de chemins de fer à plus de 34 mètres au-dessus du niveau de la Tyne et sous lequel les embarcations ordinaires passent voiles déployées : reposant sur des piles évidées en forme de portes triomphales, ce viaduc est un des chefs-d'œuvre de Robert Stephenson, dont la statue colossale s'élève dans

N° 151. — SUNDERLAND, NEWCASTLE ET BOUCHE DE LA TYNE.



une des rues principales de Newcastle. Mais ce qui étonne le plus dans la Cité du Charbon, ce sont les usines, les quais, les chantiers de construction, le prodigieux mouvement du port. A l'ouest de la ville, les fonderies d'Elswick, qui occupent tout un faubourg bordant le fleuve sur plus d'un kilomètre de longueur, rivalisent d'importance avec la puissante manufacture de Woolwich, le principal chantier de l'État. Elswick n'a travaillé directement pour le compte du gouvernement anglais que pendant un petit nombre d'années ; mais les gouvernements étrangers n'ont cessé d'utiliser cette usine pour la fonte de leurs canons : de 1856 à 1876,

Elswick a fourni plus de quatre mille pièces de tous modèles; environ 4000 ouvriers sont employés dans l'usine[1].

Le spectacle que présente le port continu de la Tyne en aval de Newcastle est des plus animés. Partout on voit des navires amarrés le long des berges au-dessous de hauts échafaudages où viennent aboutir des voies ferrées : les trains de charbon arrivent jusqu'à l'extrémité de ces ponts suspendus, qui soudain s'abaissent en décrivant un demi-cercle dans l'air, déversent le chargement des vagons dans la cale du navire, puis se relèvent pour renvoyer le convoi vers la mine; ces *lifts*, immenses bras de chemins de fer qui s'inclinent et se redressent, semblent vivre d'une vie surnaturelle et donnent l'idée d'une activité sans égale dans le travail industriel. En quatre heures, un navire à vapeur de 1200 tonneaux a reçu son chargement complet. Trente-deux heures après il est à Londres, où il emploie dix heures à décharger son fardeau; après un nouveau laps de trente-deux heures, il est de retour à Newcastle. Trois jours et six heures, telle est la durée de toute l'expédition commerciale. L'application de la vapeur et des engins modernes de chargement que l'on a commencé d'employer vers le milieu du siècle ont accru le commerce de Newcastle et ses bénéfices dans des proportions énormes. Un navire à vapeur monté par 21 hommes transporte maintenant autant de charbon dans l'année, — soit environ 65 000 tonnes, — que le faisaient jadis seize bâtiments à voiles ayant ensemble 144 hommes d'équipage.

Le mouvement du port de Newcastle n'est inférieur qu'à ceux de Londres et de Liverpool : encore à l'exportation la différence est-elle peu considérable; dans les années de grand commerce les ports de la Tyne expédient jusqu'à cinq milliards et demi de tonnes de charbon. Par l'ensemble de son tonnage, Newcastle a plus d'importance que tous les ports du continent; elle dépasse même Hambourg, Marseille, Anvers[2]. Parfois trois cents navires chargés de houille sortent de la bouche de la Tyne en une même marée. Mais pour s'assurer cet énorme trafic la ville de Newcastle a dé-

[1] *Journal officiel*, 16 juin 1877; — *Revue Universelle des Mines*.

[2] Mouvement des ports de la Tyne en 1877, non compris les caboteurs sur lest :

Entrées	9335 navires,	jaugeant	2 672 550	tonnes.
Sorties	15 318	»	4 974 000	»
Ensemble	24 653 navires,	jaugeant	7 646 550	tonnes.

Flotte de commerce appartenant aux ports de la Tyne en 1877 : 1146 navires, jaugeant 381 690 tonnes, dont 343 bateaux à vapeur, jaugeant 184 190 tonnes.

Valeur du commerce de Newcastle avec l'étranger en 1876 :

Importations	162 021 950	francs.
Exportations	127 100 300	»

pensé des sommes considérables en améliorations de toute espèce : elle possède plus de 250 remorqueurs sur la Tyne et de nombreux bateaux pilotes qui vont chercher les navires en mer. La rivière, jadis fort dangereuse, ne pouvait admettre en 1849 que des bâtiments d'un tirant d'eau de 2 mètres : actuellement le seuil est à plus de 8 mètres au-dessous de la surface des basses mers, et des bancs où l'on ne trouvait pas même un mètre de profondeur ont complètement disparu. Aucune entrée de rivière, pas même la Clyde, n'a été mieux approfondie et aménagée pour le service de la navigation. L'afflux régulier de l'eau de mer, assuré par le curage de l'embouchure, a sauvé les pêcheries de saumons, que menaçaient jadis les eaux empoisonnées des établissements de produits chimiques.

Au nord de l'embouchure de la Tyne, le premier port qui se présente est le petit havre de Blyth, d'où s'exportent les charbons de Cowpen et de Bedlington. Au delà, le vieux bourg parlementaire de Morpeth s'élève au milieu d'une riche plaine, à l'endroit où la rivière Wansbeck devient navigable pour les embarcations marines d'un faible tirant d'eau. Plus au nord, la ville d'Alnwick occupe une position semblable sur la rivière Alne : elle est dominée par le superbe château patrimonial des ducs de Northumberland, encore entouré de murs crénelés et portant des statues d'hommes d'armes. Alnwick est l'avant-dernière ville de l'Angleterre. La dernière est Berwick-upon-Tweed[1], l'ancienne citadelle de la frontière, si fréquemment disputée entre l'Écosse et l'Angleterre et gardant encore une constitution particulière, comme pour témoigner de l'importance de son rôle historique. Ses vieux murs servent de promenade aux habitants. Holy Island

[1] Villes du versant oriental du nord de l'Angleterre ayant plus de 5000 habitants en 1871 :

COMTÉ D'YORK.	
Middlesbrough (mun. borough). .	39 550 hab.
Guisborough (local board). . . .	5 200 »
COMTÉ DE DURHAM.	
Sunderland (municipal borough) .	98 250 hab
» en 1876.	110 400 »
Stockton, avec son faubourg du comté d'York (mun. borough).	44 400 »
Hartlepool (municipal borough). .	38 300 »
Darlington » » . .	27 750 »
Durham » » . .	14 400 »
Bishop Auckland (local board). .	8 750 »
Dawton » » . .	7 150 »
Consett » » . .	5 960 »
Southwick » » . .	5 950 »
Houghton-le-Spring » » . .	5 500 »

AGGLOMÉRATION DE NEWCASTLE-UPON-TYNE (*Comtés de Northumberland et de Durham*)	
Newcastle (municipal borough). .	128 450 hab.
» en 1876	142 250 »
Gateshead (municipal borough). .	48 650 »
Jarrow (local board)	18 200 »
Walker	8 900 »
Felling » »	6 250 »
South-Shields (municipal borough).	45 350 »
Tynemouth et North-Shields (municipal borough).	38 950 »
COMTÉ DE NORTHUMBERLAND.	
Bedlingtonshire.	13 500 hab.
Berwick-upon-Tweed.	13 500 »
Cowpen	6 450 »
Alnwick et Canongate	6 250 »
Morpeth	5 900 »

Hexham . . . . 5 350 hab.

ou l'Ile Sainte, située près de la côte entre Alnwick et Berwick, était jadis célèbre dans l'histoire ecclésiastique par son abbaye de Lindisfarne, dont il reste quelques débris. A marée basse, un isthme de sables et de galets réunit l'île à la grande terre[1].

XI

ÉCOSSE MÉRIDIONALE

COMTÉS DE WIGTOWN, AYR, KIRKCUDBRIGHT, DUMFRIES, ROXBURGH, SELKIRK, BERWICK, HADDINGTON, EDINBURGH, LINLITHGOW, PEEBLES, LANARK, RENFREW, BUTE, DUMBARTON, CLACKMANNAN, STIRLING, KINROSS, FIFE.

La basse Écosse, comprise entre les deux isthmes, — c'est le nom qu'on donne aux parties les plus étroites de la Grande-Bretagne, — est une région naturelle bien distincte, à la fois par le sol et par les hommes qui l'habitent. Le golfe de Solway, qui s'avance profondément dans les terres, jusqu'à plus de la moitié de la largeur que l'Écosse présente en cet endroit, la sépare nettement de l'Angleterre, et la limite se continue à l'est par la crête des Cheviot-Hills. Au nord de la Clyde et du golfe de Forth, la ligne qui passe entre la haute et la basse Écosse est toute conventionnelle et sans aucune précision ; elle est formée par tous les contreforts de montagnes de la haute Écosse qui s'abaissent par degrés dans la plaine : ce sont les obstacles du sol et la rigueur du climat qui séparent les populations. Dans son ensemble, l'Écosse méridionale, telle qu'elle s'est montrée dans l'histoire, coïncide assez bien dans ses limites naturelles avec l'espace compris jadis entre les deux murailles romaines. Cet espace est de beaucoup inférieur par la superficie au reste de l'Écosse, mais il est bien plus important par l'industrie et l'influence ; sa population forme les deux tiers du nombre total des habitants[2].

Le contraste de l'Écosse et de l'Angleterre se manifeste même dans la structure géologique des deux contrées. Tandis que les diverses formations du Yorkshire, du Lancashire et du Cumberland affectent en général la direction du sud au nord, et que la chaîne Pennine est nettement orientée dans ce sens, les roches de l'Écosse, beaucoup plus régulières dans leurs allures, se succèdent uniformément en se dirigeant du sud-ouest au nord-est, de l'une à l'autre mer. Cette orientation est la même pour les Che-

[1] Hugh Miller, *First impression of England and the English.*

[2] Comtés de l'Écosse méridionale :

Superficie.	Population en 1871.	Population kilométrique.
24 087 kil. carrés.	2 231 599 hab.	93 habitants.

viot, les Carrick, les Louther, les Muirfoot et les Lammermuir-Hills, au sud de la plaine d'entre Clyde et Forth, et pour les Grampians et les autres chaînes de montagnes du nord de l'Écosse. Mais si les crêtes sont parallèles dans les deux moitiés de la Calédonie, les roches diffèrent : les formations carbonifères de l'isthme contrastent avec les montagnes d'origine plus ancienne qui occupent l'Écosse septentrionale, et l'on sait quelle influence ont eue, pour le peuplement de la contrée, les richesses contenues dans ces assises du territoire inférieur.

Même avant que l'exploitation du charbon de terre eût attiré les habitants en foule vers la plaine de la Clyde, la population s'était naturellement groupée dans ces régions basses, où l'avaient appelée la douceur relative du climat, la facilité des communications et la fécondité du sol. Des bords du firth of Tay à ceux du firth of Clyde s'était établi le véritable centre de l'Écosse historique et c'est autour des villes de cette plaine du milieu que gravitaient les habitants des vallées latérales et des bassins secondaires. Un foyer de civilisation distinct de ceux de l'Angleterre devait exister dans cette partie de la Grande-Bretagne. L'île, beaucoup trop longue pour sa largeur avant la construction des grandes routes, et d'ailleurs habitée par des populations d'origine différente, non encore fondues en une même nation, devait se diviser en États politiques séparés : l'unité ne pouvait se faire qu'après des luttes prolongées. Même lorsque l'Angleterre proprement dite et l'Écosse eurent acquis chacune leur cohésion politique, ces deux pays restèrent constitués en royaumes séparés, et la ligne de partage, incessamment déplacée à la suite des guerres et des traités, finit par être fixée au firth de Solway, aux Cheviot-Hills et à l'embouchure de la Tweed, jusqu'au jour où se fit l'union pacifique des deux États. Peu de guerres séculaires furent plus acharnées que celles des Anglais et des Écossais : de chaque côté de la frontière oscillaient en un mouvement presque incessant le flux et le reflux des invasions. Les habitants de la basse Écosse, entraînés souvent dans leurs incursions par les tribus des Highlands, pénétraient dans l'Angleterre septentrionale et s'avancèrent même, en 1403, jusqu'à Shrewsbury, dans la vallée de la Severn. De leur côté, les Anglais, beaucoup plus nombreux, réussirent plusieurs fois à s'emparer de l'Écosse et dévastèrent fréquemment les terres fertiles de l'isthme. Les avantages naturels dont cette contrée jouissait pendant la paix, les richesses acquises par le commerce sur les bords des golfes de l'est et de l'ouest, la plaine fertile, les eaux abondantes, tout sollicitait les pillards du sud à de fréquentes invasions.

Les collines de Cheviot, qui forment la partie centrale de la frontière.

désormais purement administrative, de l'Angleterre et de l'Écosse, ne sont pas très-élevées ; mais sous l'âpre climat qui règne sur les cimes et les recouvre de neiges pendant plusieurs mois de l'année, elles sont un obstacle réel et rendent les communications difficiles de versant à versant. A l'ouest, cette chaîne de collines se continue en massifs irréguliers pour rejoindre le Hart-Fell et les Louther-Hills, dont quelques contreforts renferment des gisements de plomb : là se trouve le village de Leadhills, le plus élevé de toute la Grande-Bretagne, quoique son altitude soit de 450 mètres seulement, hauteur à laquelle les villes mêmes sont nombreuses sur le continent d'Europe ; mais l'abondance des pluies qui tombent sur les pentes des collines d'Angleterre et d'Écosse, les landes et les tourbières qui s'étendent uniformément sur leurs versants et leurs cimes, éloignent les habitants de ces hauteurs.

Les Louther-Hills sont un nœud montagneux qui fait partie des strates siluriennes, géologiquement très-homogènes, qui traversent obliquement toute l'Écosse méridionale, des rivages de la mer d'Irlande à ceux de la mer du Nord. C'est dans cette chaîne que se dresse, non loin de la côte occidentale, le mont Merrick, le sommet le plus haut de l'Écosse du Midi, dominant une région tourmentée, hérissée de pitons et parsemée de lacs. Au nord-est des Louther-Hills, un plateau inégal va rejoindre les Muirfoot-Hills et les collines de Lammermuir, dont les roches extrêmes s'avancent jusque dans la mer. D'autres rangées de collines moins élevées et formées de roches moins anciennes se développent au nord, parallèlement à la chaîne principale, et leurs derniers renflements disparaissent sous le sol uni dans la vallée de la Clyde et sur les bords du firth of Forth. Pendant les âges géologiques, alors que les strates de vieux grès rouges et les assises carbonifères se déposaient dans les mers d'Écosse, de nombreux volcans flambaient au-dessus de l'eau : telle est l'origine de ces remparts de laves et de ces couches de scories que l'on rencontre au milieu des terrains sédimentaires. Les roches d'origine volcanique résistant mieux que les autres formations aux agents destructeurs, on les voit s'élever çà et là en collines et en promontoires, qui donnent à la contrée un aspect des plus variés. Le petit massif des Pentland-Hills qui se termine au sud d'Édimbourg est un de ces groupes de roches éruptives[1].

[1] Altitudes des principaux sommets de l'Écosse méridionale :

Merrick.	843 mèt.	Sommet des Pentland-Hills. . . .	567 mèt.
Broad-Law.	830 »	» » Lammermuir-Hills . .	475 »
Hart-Fell	810 »	Carter-Fell (Cheviot).	803 »
Louther-Hills.	758 »	Arthur's Seat.	251 »

Le seuil de la plaine entre le Forth et la Clyde, c'est-à-dire entre les deux mers, est franchi par un canal à l'altitude de 47^{m},58. C'est à cette

N° 142. — MOUNT-MERRICK.



D'après la carte de l'*Ordnance*. C. Perron

1 : 160 000

0 5 kil.

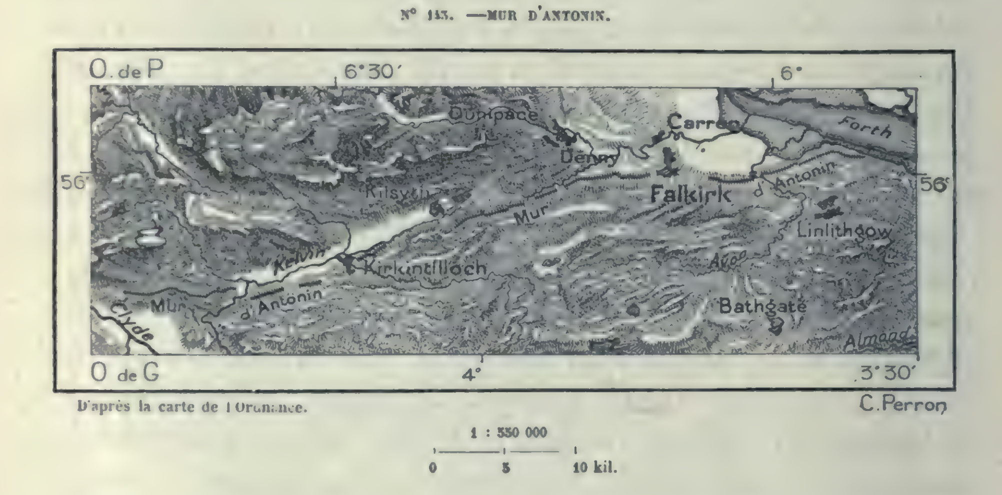
hauteur seulement que se trouve le faîte de partage de la plaine, jadis connue sous le nom de Strathclyde ; il y a donc en cet endroit interruption

complète entre les collines de la basse Écosse et les montagnes de la haute Calédonie. Plus au sud se trouve une autre brèche, puisque la Clyde, qui se jette maintenant à l'ouest, se déversait autrefois à l'est dans la vallée de la Tweed, au sud des Pentland-Hills, et si l'on ne protégeait pas contre l'érosion les amas de graviers qui remplissent la plaine de Biggar, en amont de Lanark, la Clyde reprendrait l'ancienne voie[1]. Même pendant la période géologique actuelle le seuil d'entre Clyde et Forth était encore moins élevé au-dessus de la mer, car d'anciennes plages de 6 à 12 mètres de hauteur, dont les sables et les graviers sont remplis de coquilles semblables à celles qui se rencontrent dans les mers voisines, contournent en maints endroits les rochers des bords de la Clyde et du Forth. Dans les environs de Glasgow, où les travaux de canalisation et la construction des édifices ont permis d'explorer fréquemment le sol, on a souvent trouvé des ossements de baleines, de phoques, de marsouins, à des hauteurs variables de 6 à 9 mètres au-dessus du niveau actuel de la mer. A cette époque, l'homme vivait déjà dans la contrée, car à côté des squelettes de cétacés on a découvert des canots de diverses formes, les uns simples troncs d'arbres évidés, tels que les emploient encore tant de populations sauvages, les autres construits en planches bien jointes, s'effilant en pointe à l'avant, coupés carrément à l'arrière : d'après Geikie, ces esquifs datent de la période historique, et probablement les conquérants romains les ont vus flotter sur le golfe de la Clyde. Dans la tourbière de Blair Drummond, près du golfe de Forth, on a trouvé le corps d'une baleine harponnée au moyen d'un instrument fait en bois de cerf[2]. Dans le voisinage de Falkirk, près de l'extrémité occidentale du golfe de Forth, des bassins maritimes se voyaient naguère sur la rivière Carron, à un niveau bien supérieur de l'endroit où remonte actuellement la marée. La grande muraille, dite d'Antonin, quoiqu'elle ait été commencée par Agricola, devait certainement se continuer de mer à mer et ne pas laisser entre ses extrémités et la plage de vastes espaces ouvrant un chemin libre à l'invasion. Or aucun débris de muraille n'a été retrouvé du côté de l'ouest ; le rempart s'arrêtait brusquement près de Dunglass, à sept ou huit mètres au-dessus du niveau de la mer actuelle, à plusieurs kilomètres des côtes du firth of Clyde. Quant à l'extrémité orientale, elle s'arrête au sommet d'une falaise à Carriden, non loin de Falkirk[3]. Dans l'intérieur des terres, le tracé du mur d'Antonin est encore visible çà et là : à la fin du siècle dernier, on y distinguait les restes de dix forts et

[1] A. Geikie, *Scenery and Geology of Scotland.*
[2] Ramsay, *Physical Geology and Geography of Great Britain.*
[3] Wilson, *Prehistoric annals of Scotland;* — Robert Chambers, *Ancient Sea-Margins.*

de têtes de pont construites au passage des rivières, et en quelques endroits se reconnaissait le fossé de 13 mètres de largeur et de 7 mètres de profondeur qui longeait le rempart sur sa face septentrionale. La région, jadis si importante au point de vue stratégique, est devenue, grâce au voisinage des deux mers, à la dépression du sol, aux richesses du sol et du sous-sol, une des contrées les plus vivantes de la Grande-Bretagne et de la terre : Édimbourg d'un côté, Glasgow de l'autre, sont les deux gardiennes de l'isthme. C'est pendant la période glaciaire que se sont préparés les terrains meubles de la plaine, si bien utilisés par les agriculteurs actuels. Les roches marneuses, calcaires, gréyeuses, ont été détruites par les glaciers, et leurs débris mélangés ont été déposés dans la plaine, de manière à former les terrains les plus fertiles de la Grande-Bretagne[1].

N° 143. — MUR D'ANTONIN.



D'après la carte de l'Ordnance. C. Perron

1 : 550 000

0 5 10 kil.

L'Écosse méridionale contraste avec les terres situées plus au nord par la régularité de ses rivages, beaucoup moins fortement découpés. A l'est, une seule péninsule, limitée d'un côté par le firth tortueux de Forth, de l'autre par celui du Tay, s'avance en dehors du littoral. A l'ouest, la grande presqu'île massive de Galloway s'allonge vers la côte d'Irlande, dont elle reste séparée par une sorte d'abîme marin, ayant près de 300 mètres de profondeur entre des accores de 120 à 150 mètres : une ancienne île, le Rhinns of Galloway, termine la presqu'île, à laquelle la rattache un étroit pédoncule de terres basses. Ce sont là toutes les inégalités de la côte. Quel contraste avec les rivages occidentaux de la haute Écosse, où le regard se perd dans le labyrinthe des golfes, des canaux et des lacs riverains ! Immédiatement au sud des montagnes de la Calédonie supérieure, et déjà

[1] Geikie ; — Ramsay, *Physical Geology and Geography of Great Britain.*

dans le bassin de la Clyde, commence le dédale de ces eaux intérieures, les unes en communication libre avec l'estuaire de la Clyde, les autres enfermées en des bassins complètement séparés dont l'eau surabondante s'épanche par des torrents. Le plus beau de ces lacs, et de tous le plus chanté, est le loch Lomond, qui se déverse dans la Clyde par la rivière Leven. Détroit sinueux à son extrémité septentrionale, véritable lac de plusieurs kilomètres de largeur dans sa partie méridionale, mais diminuant en profondeur à mesure que s'accroît l'espace entre ses rives, le loch Lomond offre tous les contrastes, les campagnes aux molles ondulations et les âpres rochers, les îles escarpées dont la pierre grise se dresse brusquement au-dessus de l'eau claire, et les archipels de terres basses, couvertes de prairies et de forêts où l'on voit bondir les troupeaux de daims. De beaux châteaux de plaisance se montrent çà et là sur le rivage, tandis que près de la pointe septentrionale du lac le Ben Lomond élève au-dessus des cultures et des forêts sa longue crête, souvent enveloppée de brume.

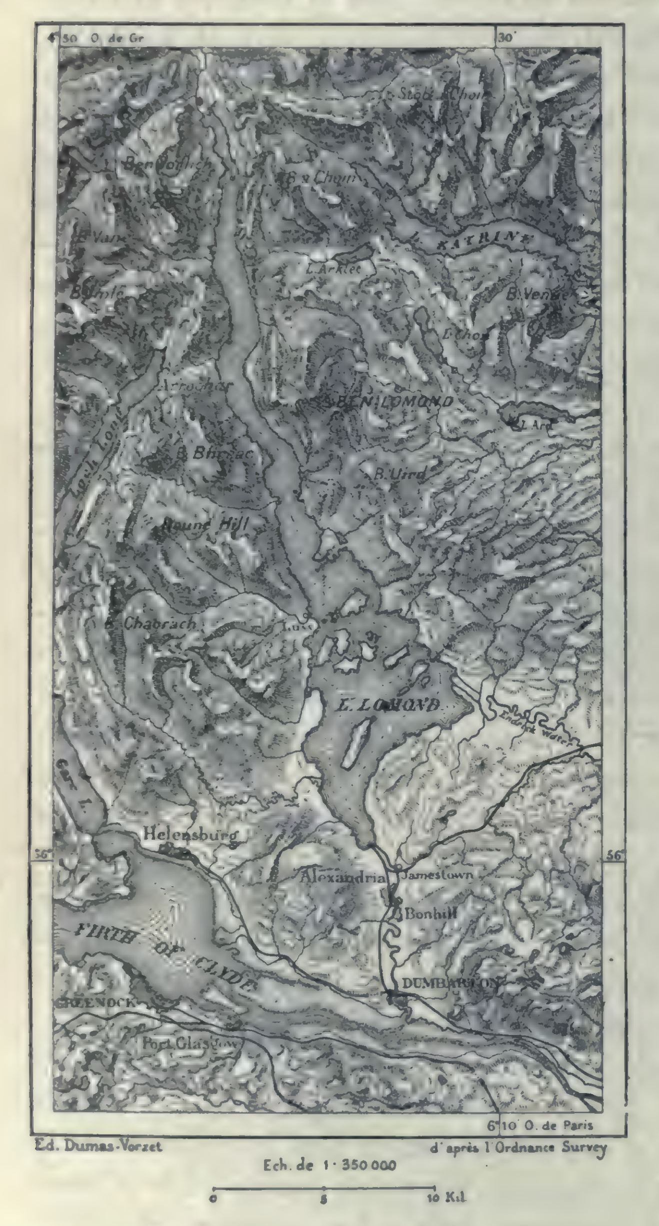
C'est dans la même région montagneuse que naît le Forth, et l'un de ses principaux affluents a pour réservoir supérieur le fameux loch Katrine, célébré par Walter Scott dans son poème *Lady of the Lake* : par ses rochers, ses brusques détours, il ressemble au lac de Lucerne. Mais l'ondine du lac est enchaînée maintenant au service de l'industrie : la ville de Glasgow s'est approprié le loch Katrine pour alimenter d'eau pure ses habitants et ses usines. Un tunnel de 72 kilomètres de longueur, qui passe en souterrains sur un espace total de plus de 20 kilomètres, apporte aux réservoirs de la ville une masse d'eau de 1710 litres par seconde[1]. En s'emparant d'un lac du Cumberland, Manchester veut imiter l'exemple de la grande cité d'Écosse.

Presque dépourvus de fjords, les Lowlands n'ont qu'un petit nombre d'îles et les seules qui aient une étendue considérable sembleraient à plusieurs égards devoir être attribuées à la haute Écosse. L'île d'Arran, entre le firth de la Clyde et le sound de Kilbrennan, est tellement montueuse dans sa partie septentrionale, que son pic le plus élevé, le Gaodhbhein ou la « Montagne du Vent », dont les Écossais du midi ont fait le Goat-Fell ou « le Mont des Chèvres », dépasse en hauteur tous les sommets de la basse Écosse. Par la forme de son relief, son aspect sauvage, l'île d'Arran appartient à la région des Highlands ; mais par sa structure géologique elle fait également partie des « Basses Terres ». Tandis qu'au nord-ouest

[1] Approvisionnement d'eau des 625 000 habitants de Glasgow et de sa banlieue : 147 650 mètres cubes par jour ; 244 litres par personne.

s'élèvent les masses granitiques et de transition, les assises plus modernes de l'Écosse méridionale occupent la partie basse de l'île tournée vers le midi : grâce à cette position sur la limite de deux domaines géologiques, l'île d'Arran est, par la multiplicité de ses assises et par les roches éruptives qui s'y sont fait jour, une des contrées les plus riches en roches diverses, et la variété des paysages y répond à celle des formations; un de ses ports, la baie de Lamlash, près duquel des mégalithes ornent tous les sommets, est un des meilleurs mouillages du golfe de la Clyde; quelquefois 70 ou 80 navires y attendent pendant des semaines et des mois un changement favorable du vent. L'île de Bute, qui s'intercale entre deux fjords de la côte, est aussi des deux régions à la fois, de la haute Écosse par les masses schisteuses du nord, de la basse Écosse par les grès rouges du midi.

N° 144. — LOCH LOMOND.



Ed. Dumas-Vorzet — d'après l'Ordnance Survey

Ech. de 1 : 350 000

0 5 10 Kil.

Outre ces deux grandes îles et les terres de faibles dimensions qui les entourent, quelques îlots voisins des rivages de la basse Écosse sont, pour ainsi dire, de petits mondes à part, formés de roches volcaniques jaillies du fond de la mer. Tel est Ailsa Craig, cône de trapp et de basalte, accessible seulement par un côté, qui se dresse à l'entrée du firth of Clyde et qu'entourent les

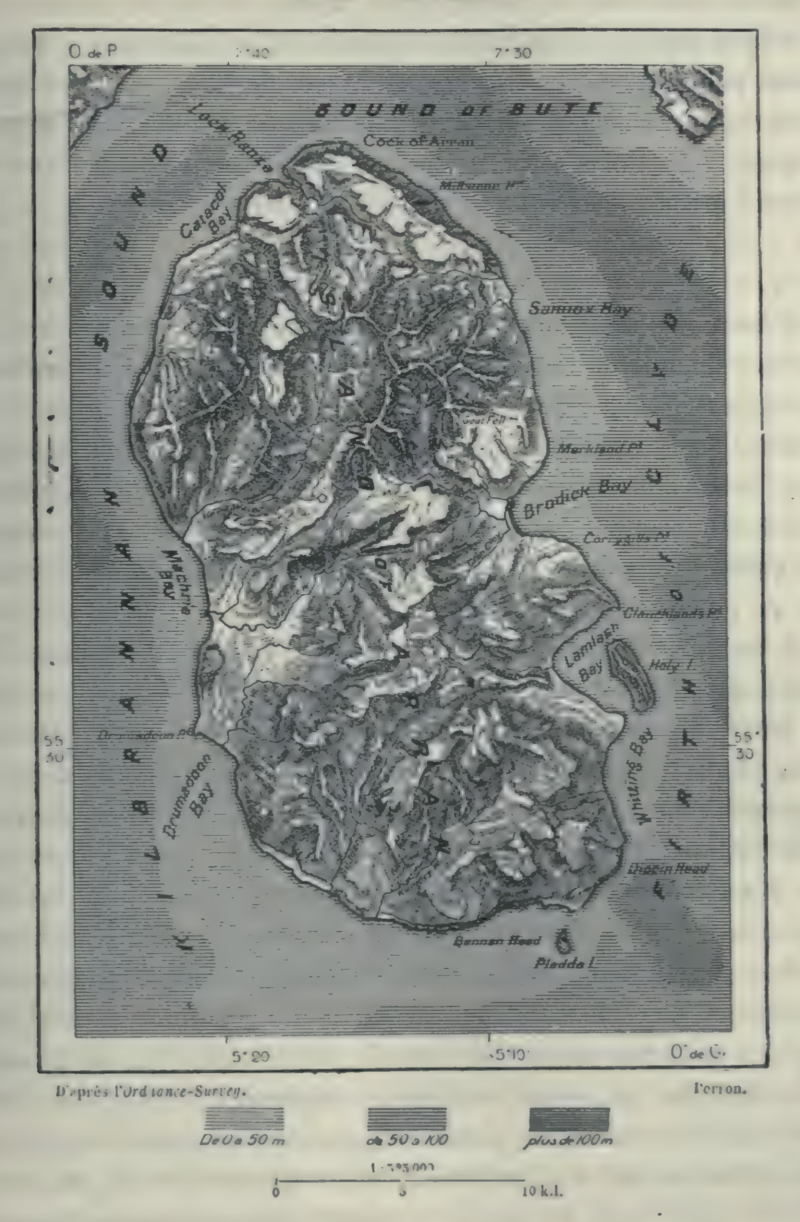
LOCH LOMOND ET BEN LOMOND. — VUE PRISE PRÈS D'INCHTAVANNAH

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de M. W. Wilson.



oiseaux de mer en prodigieux tourbillons : ses colonnades grises, séparées les uns des autres par des terrasses verdoyantes, forment un tableau à la fois étrange et charmant[1]. Telle est aussi, près de la côte orientale,

N° 145. — ILE D'ARRAN.



D'après l'Ordnance-Survey. Perron.

De 0 à 50 m — de 50 à 100 — plus de 100 m

0 — 5 — 10 k.l.

dans le firth of Forth, l'île volcanique de Bass, dont le château est une

[1] Points culminants des îles de la Basse-Écosse :

Goat Fell (Arran).	873 mèt.	Ailsa-Craig	335 mèt.
Sommet de Bute.	267 »	Bass Island	120 »

ancienne prison d'État, et où l'on ne peut entrer qu'au moyen d'échelles de cordes : elle est, dit Hugh Miller[1], un bloc de trap, aussi net, aussi pur qu'un bloc de métal fondu. Ce roc pyramidal paraît de loin couvert de neiges, tant il est peuplé de mouettes, de pétrels et autres oiseaux de mer. Parmi toutes les îles qui entourent l'Écosse du sud et du nord, quelques rochers seulement sont habités par les « fous de Bassan » (*pelicanus bassanus, sula bassana*) ou frégates de la mer du Nord, et l'île de Bass est la montagne insulaire qui leur a donné son nom. D'ailleurs ils ne peuvent vivre que sur des îles à parois verticales, car ils se jettent de haut avant de pouvoir prendre leur vol.

Les Écossais du midi sont de race fort mêlée et leur nom même en est une preuve singulière. Tandis que l'Écosse fut connue jadis sous le nom de Hibernia (Igbernia), l'appellation de Scotia s'appliquait exclusivement à l'Irlande, de la fin du troisième au commencement du onzième siècle. Les deux terres ont changé de nom. Des Irlandais Scots ou Dalriads s'étant établis dans le comté d'Argyle, probablement vers le milieu du troisième siècle, leurs voisins furent désignés peu à peu de la même manière, et de proche en proche tous les Calédoniens devinrent des Scots[2].

Il ne semble pas que les races indigènes d'avant la conquête, Pictes ou Calédoniens, soient représentées en majorité dans la population actuelle de la basse Écosse. On croit que les habitants de cette contrée sont pour la plupart d'origine bretonne et anglo-saxonne à la fois. La ligne de séparation entre les Anglais de race et les Pictes serait précisément celle de l'isthme d'entre Clyde et Forth : l'ancien mur d'Antonin aurait été en même temps une frontière ethnographique et une limite politique. Mais Saxons, Angles, Bretons, ont dû partager leur territoire avec des émigrants de nations diverses, Scots d'Irlande, Frisons, Scandinaves de la Norvège et du Danemark. Encore en maints endroits, principalement le long des côtes, des populations dont la provenance diffère se trouvent en contact immédiat et restent néanmoins séparées : le sang ne s'est pas mélangé ; les habitudes, les mœurs, la manière de penser et d'agir sont restées distinctes. Sur tout le littoral, aussi bien au bord de la mer d'Irlande que sur la mer du Nord, se trouvent de nombreuses colonies de pêcheurs qui se disent les unes d'origine danoise, les autres de souche norvégienne : il en est même que la tradition dit être venues des Flandres.

[1] *The Bass-Rock, its civil and ecclesiastical history.*
[2] Kemble, *Saxons in England;* — Latham, *Ethnology of the British Islands.*

Quelques villages de la côte sont divisés en deux parties, comme les bourgs maritimes de la Catalogne, de la Ligurie, de la Sicile : en haut est le lieu de résidence des artisans et des cultivateurs saxons, en bas est la « marine » des pêcheurs scandinaves[1]. Cependant les éléments divers de la population se sont mélangés dans presque toute la contrée. L'Écossais ressemble physiquement au Norvégien, ce qui ne doit pas être attribué uniquement aux conditions analogues du climat, mais aussi aux croisements nombreux qui ont eu lieu entre les envahisseurs scandinaves et les filles du pays. Les langues ont aussi beaucoup plus de traits communs qu'on ne le croyait jadis[2]. Les Écossais parlent l'anglais avec un accent particulier qui permet de les distinguer entre tous : la cadence de leur langage diffère de celle du parler anglais et certaines consonnes sont supprimées par eux au milieu et à la fin des mots. Ils ont conservé quelques vieux termes anglais qui ne sont plus usités au sud de la Tweed, ce qui a permis à certains patriotes de revendiquer pour leur dialecte le mérite d'être l'anglais par excellence. Enfin, dans le fonds de mots étrangers qu'il renferme, l'écossais a des mots français, non-seulement ceux qu'apportèrent les Normands, mais d'autres encore, datant de l'époque où les deux peuples d'Écosse et de France étaient de fidèles alliés et s'envoyaient mutuellement des soldats.

L'Écossais des Lowlands ou « Basses Terres » est d'ordinaire un homme de belle taille, haut sur jambes, solidement bâti, n'ayant aucune tendance à l'obésité, comme son voisin du midi, le fermier John Bull. Son regard est d'ordinaire plus vif et plus clair que celui de l'Anglais et ses traits sont plus réguliers ; cependant les pommettes, que la maigreur du visage rend plus saillantes, sont en général assez fortes. Les recherches comparatives de Forbes ont prouvé que l'Écossais se développe physiquement avec un peu plus de lenteur que l'Anglais; il ne l'égale en taille et en force qu'à l'âge de dix-neuf ans, mais à l'âge mûr il le dépasse, environ d'un vingtième, en vigueur de muscles[3]. Dans toute la Grande-Bretagne, la population qui se distingue par la plus haute taille moyenne est celle du sud-ouest de l'Écosse : les hommes de Galloway ont plus de $1^m,70$, stature que n'atteignent nulle part, considérés par groupes provinciaux, les habitants du reste des îles Britanniques. Le Lowlander est intelligent, d'une remarquable sagacité dans les affaires, persévérant dans l'œuvre commencée, mais prudent jusqu'au soupçon, économe jusqu'à l'avarice. Chaque village a sa banque ou

[1] *Scottish Lowlands*, Cornhill Magazine, may 1868.
[2] John Earle, *Anthropological Institute*, 22 feb. 1876.
[3] Forbes ; — Hugh Miller, *First Impression of England and the English.*

sa caisse d'épargne [1]. L'Écossais est curieux, causeur, et s'accoutume difficilement au silence dédaigneux de l'Anglais. A l'étranger, il recherche ses compatriotes, les aide avec joie, leur facilite le succès. Un des vices les plus ordinaires de la race est le penchant à l'ivresse.

Ce que les Écossais ont su faire de leurs terrains de culture, pourtant si peu favorisés par le climat, paraîtrait merveilleux aux paysans de l'Italie et de mainte région française : sous le 56e degré de latitude, ils obtiennent des récoltes beaucoup plus abondantes que les laboureurs méditerranéens des terres fertiles, à 1500 kilomètres plus près de l'équateur. Le travail de l'homme a même su adapter au sol et au climat de l'Écosse des plantes cultivées qui ne semblaient pas leur convenir. Au milieu du dix-huitième siècle, on montrait aux environs d'Édimbourg un petit champ de froment comme une grande curiosité, tandis que cette céréale se voit maintenant en abondance beaucoup plus au nord jusqu'au firth de Moray. Et pourtant il semblerait que le climat général est devenu plus froid, car on ne peut plus cultiver en Écosse le pavot à opium ni le tabac, comme on le faisait encore au commencement du siècle. Diverses variétés de pommes, de poires, de prunes, jadis renommées, n'arrivent plus à maturité, et les sociétés de jardinage ont cessé de proposer des prix pour ces productions, désormais impossibles à obtenir à l'air libre. En industrie, les Écossais n'ont pas remporté de moindres triomphes qu'en agriculture, et c'est même sur leur territoire que se trouve la première ville manufacturière de la Grande-Bretagne, Glasgow, où les habitants se pressent en plus grand nombre qu'à Manchester, Leeds ou Birmingham. Enfin l'Écosse contribue pour une forte part à la prospérité de l'Angleterre par ses émigrants qui vivent à Londres et dans toutes les autres grandes villes : plus d'un quart des Écossais résident en dehors de leur patrie. Dans les villes manufacturières de l'Angleterre, le mercier qui déploie ses marchandises de maison en maison est connu généralement sous le nom de *Scotchman*. Les colons écossais de la Nouvelle-Zélande, du Canada, sont aussi parmi les plus actifs, les plus âpres au gain, et les jeunes Lowlanders qui vont dans l'Inde pour tenir leur part de royauté sur les indigènes sont proportionnellement beaucoup plus nombreux que les Anglais.

L'amour de l'instruction pour elle-même, et non pas seulement pour les avantages matériels qu'elle peut assurer, est aussi plus développé en Écosse

[1] Banques provinciales de l'Écosse en 1878 950
Caisses d'épargne nationales 53
» » postales 560
Ensemble 1563

qu'en Angleterre; les cours des universités sont suivis avec un zèle dont ne se montrent point capables les étudiants d'Oxford ou de Cambridge, et les études y sont plus fortes; dans les écoles ordinaires, il n'est pas rare de voir des élèves studieux jusqu'à la passion, et les logements des ouvriers et des paysans ont souvent une petite bibliothèque choisie qui ferait honneur à de riches bourgeois anglais. Cependant il ne manque pas non plus de jeunes gens pressés, qui se hâtent d'en finir avec les études afin d'obtenir plus vite les diplômes qui leur sont nécessaires pour gagner leur vie. Ceux-ci travaillent avec acharnement, mais le but vers lequel ils visent n'est pas l'instruction, c'est le gain. Le temps manque aux étudiants d'Édimbourg pour se livrer aux exercices de force et d'adresse qui pour tant d'étudiants d'Oxford et de Cambridge semblent être le but principal de la vie[1]. Par un singulier contraste, ces Écossais si pratiques, si pleins de bon sens, parfois si gais dans leurs saillies, dont ils savent rehausser l'esprit par un air sérieux, ont un amour extraordinaire pour le surnaturel : ils se plaisent aux récits terribles, aux histoires de fantômes. Si habiles comme artisans de leur propre fortune, ils sont pourtant fatalistes, et les sectes religieuses auxquelles appartiennent la plupart d'entre eux se distinguent par leur ferveur à défendre le dogme de la prédestination. Des milliers de paysans, tout de noir habillés comme des hommes d'église, sont de véritables théologiens et savent discuter les points de leur foi avec un grand luxe de textes : ainsi que le dit Émerson, « ils se laissent facilement entraîner à toute l'insanité de la dialectique ». On sait que dans aucun pays le « sabbat » n'est observé avec plus de respect : ce jour-là, le service est interrompu sur presque tous les chemins de fer écossais; le silence se fait dans le pays. Des propriétaires d'immenses domaines vont jusqu'à *tabouer* leurs montagnes ce jour-là et les promeneurs qu'on y trouve sont poursuivis avec toute la rigueur des lois comme violateurs de la propriété.

Après avoir franchi l'Esk et l'un de ses petits affluents au nord de Carlisle, le premier village que l'on rencontre est celui de Gretna-Green : c'est là que naguère un maréchal-ferrant, héritier d'un privilège appartenant à sa profession dès une époque immémoriale, unissait en mariage, et sans autre formalité que le paiement des honoraires, tous les amants qui se présentaient devant lui. En moyenne, trois cents couples anglais, échappés

[1] Demogeot et Montucci, *De l'Enseignement supérieur en Angleterre et en Écosse.*

à la poursuite de leurs parents, réussissaient à traverser la frontière, et devant l'enclume de Gretna-Green étaient déclarés époux légitimes. D'ailleurs, en vertu de la loi écossaise, le consentement des époux devant témoins suffisait à établir le mariage.

Plusieurs rivières d'Écosse descendent vers la baie de Solway. Près du pont-viaduc qui traverse l'estuaire, s'ouvre l'embouchure de l'Annan, ayant sur ses bords le petit port de même nom, et sortie de la charmante Annandale, dans laquelle sont les bains d'eau minérale très-fréquentés de Moffat. Un autre cours d'eau plus considérable, le Nith, coule plus à l'ouest et passe devant la cité de Dumfries, considérée jadis comme la capitale de l'Écosse du sud-ouest : une de ses églises renferme parmi ses tombeaux celui du poète national Robert Burns. La marée, qui remonte jusqu'à Dumfries, lui amène des navires de cabotage du port de 120 tonneaux. Kirkcudbright, capitale de comté comme Dumfries, est aussi un petit port maritime. A l'ouest, au bord de la baie de Wigtown, sont les deux bourgs de Creetown, dont les carrières fournissent le granit nécessaire aux constructions de Liverpool, et de Wigtown, capitale du comté qui forme la partie sud-occidentale de l'Écosse[1]. La seule ville importante de cette contrée est Stranraer, bâtie à l'extrémité d'un golfe allongé méritant presque le nom de lac, — loch Ryan, — qui lui a été donné; les navires y sont dans un bassin naturel, parfaitement abrité de tous les vents[2]. De l'autre côté de la péninsule appelée Rhinns of Galloway, sur le rivage tourné vers l'Irlande, est le havre de Port-Patrick, situé à 40 kilomètres seulement de la côte irlandaise. C'est un des points d'attache pour les bateaux à vapeur qui vont et viennent entre l'Irlande et la Grande-Bretagne. Le gouvernement y a fait entreprendre de grands travaux pour la construction de bassins et de jetées; mais la côte, semée d'écueils, est restée fort périlleuse et les navires cherchent à l'éviter par les gros temps.

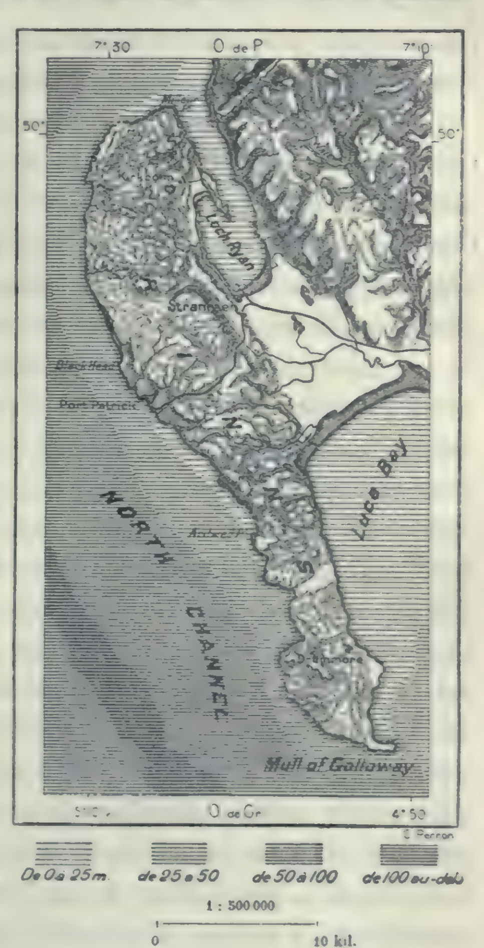
Ayr, la capitale du comté de ce nom, est aussi un port de mer et l'un des plus animés de tout le littoral; mais il ne peut recevoir de navires d'un fort tonnage[3]. La ville, très-industrieuse, est déjà dans le cercle d'attraction de Glasgow et possède de nombreuses fabriques : c'est dans le voi-

[1] Mouvement du port de Wigtown en 1877, non compris les caboteurs sur lest :
980 navires, jaugeant. . . . . 60 450 tonnes.

[2] Mouvement du port de Stranraer en 1877, non compris les caboteurs sur lest :
1316 navires, jaugeant. . . . . 209 470 tonnes

[3] Mouvement du port d'Ayr en 1877, non compris les caboteurs sur lest :
3160 navires, jaugeant. . . . . 316 850 tonnes.
Flotte de commerce du port d'Ayr en 1877 : 41 navires, jaugeant 11 120 tonnes.

sinage que se trouve le lieu de naissance de Robert Burns, visité en pèlerinage par les admirateurs du poète. Au nord de la rivière d'Ayr coule une rivière parallèle, l'Irvine, dont le port maritime porte le même nom; les marins préfèrent le mouillage bien abrité de Troon, situé entre Irvine et Ayr, près d'un bourg, bâti en entier sur les terres du grand propriétaire foncier de la contrée[1]. La ville principale de la vallée de l'Irvine est Kilmarnock, enrichie par de nombreuses manufactures d'étoffes et de tapis. On se trouve déjà dans la région houillère et les groupes d'usines se montrent de tous côtés. Des villages, des hameaux, prennent chaque année une importance croissante. Dalry est un de ces villages transformés en villes industrielles.



N° 146. — RHINNS OF GALLOWAY ET PORT DE STRANRAER.

La rivière Clyde, devenue si fameuse malgré la faible quantité d'eau qu'elle apporte à la mer, n'est que le troisième fleuve d'Écosse par la superficie de son bassin; elle est dépassée par la Tay et par la Tweed[2]; mais près du tiers de la population de l'Écosse est renfermée dans son territoire d'écoulement. La rivière reçoit ses premières eaux du massif des Louther-Hills. Pour entrer dans la plaine, en amont de Lanark, elle se précipite par une suite de degrés inégaux, d'une hauteur totale de 70 mètres sur une longueur de 4800 mètres : l'une des cascades ou *linns* a 25 mètres de chute verticale; des roches superbes, des arbres touffus, ajoutent à la beauté de la scène.

[1] Mouvement du port de Troon en 1877, non compris le scaboteurs sur lest :
5415 navires, jaugeant. . . . . 455 325 tonnes.

[2] Fleuves principaux de l'Écosse, non compris leurs estuaires :

	Superficie du bassin.	Longueur de cours.	Débit probable.
Tay	5825 kil. carrés.	205 kilomètres.	123 mèt. cub. (K. Johnston)
Tweed. . .	4840 » »	169 »	75 » »
Clyde . . .	3620 » »	165 »	70 » »

Cette région pittoresque est une des plus célèbres dans l'histoire de l'Écosse : c'est là que vivait Wallace, là qu'eurent lieu, à la fin du treizième siècle, ses premiers faits d'armes pour la libération de sa patrie. C'est là aussi que le Gallois Robert Owen fonda au commencement du siècle l'usine prospère de New Lanark, qu'il croyait devoir être le point de départ de la suppression de la misère, et qui eut du moins une importance considérable comme expérience première d'association. La capitale du comté, Lanark, est une ville industrielle entourée de vergers : la plaine qui l'entoure est un des jardins de l'Écosse.

Lanark et New Lanark sont déjà dans le cercle de manufactures dont Glasgow est le centre : la houille et le minerai de fer ont fait surgir des usines dans toute la contrée, et des bourgs jadis peu importants, Airdrie, Coatbridge, Wishaw, Hamilton, Motherwell, Rutherglen, sont devenus des villes populeuses. Après le Yorkshire, c'est l'Écosse qui occupe le premier rang dans l'industrie métallurgique de la Grande-Bretagne. Le plus connu de ses minerais de fer est la « couche noire » (*black band*), ainsi nommé parce qu'on le trouve par bandes au milieu des couches de charbon[1]. Ainsi mélangé naturellement à la houille, ce minerai peut être grillé sans addition de combustible et constitue une matière des plus riches, très-facile à fondre et à réduire : aussi la « couche noire » a-t-elle fait la fortune des maîtres de forges écossais et maint palais moderne élevé sur les hauteurs témoigne de l'importance de leurs ventes à l'étranger. Le château ducal de Hamilton, bâti au bord de la Clyde, dans un parc admirable, est l'édifice le plus remarquable de la contrée : il possède un musée où se trouvent des œuvres de choix des grands peintres, — malheureusement, on peut le dire, — car c'est en bien petit nombre que les artistes et les hommes de goût peuvent aller visiter ces tableaux dans le somptueux château qui les enferme. Les arbres d'un parc voisin abritent encore, à l'état presque sauvage, un troupeau de « bétail blanc », que l'on croit représenter le type des bœufs primitifs de la contrée. Près de Hamilton, le château historique de Bothwell est au milieu de belles campagnes, où s'élèvent de nombreuses maisons de plaisance appartenant aux négociants de Glasgow.

Cette ville, la cité la plus populeuse de l'Écosse et la première de la Grande-Bretagne après Londres, n'est pas même la capitale d'un comté ; pourtant au milieu du quinzième siècle elle était déjà plus importante que son chef-lieu de justice, le bourg de Lanark : elle avait alors 14 000 habitants. Glasgow, située loin de la mer, sur la rivière Clyde, qui, à cette

[1] Houille exportée du bassin de la Clyde en 1872 : 285 650 tonnes.

époque, était navigable seulement pour les faibles embarcations, ne pouvait guère prendre à cette époque un développement plus considérable. Avant l'union de l'Écosse et de l'Angleterre, le port de la Clyde, de nos jours si prodigieusement actif, était presque absolument privé de commerce avec l'étranger. Séparée du continent d'Europe par toute l'épaisseur de la Grande-Bretagne, Glasgow ne pouvait entrer en concurrence avec les ports de la côte orientale pour les échanges avec l'Allemagne et les Flandres; les grands marchés d'Angleterre accaparaient le trafic avec la France, et les relations directes avec les colonies anglaises du Nouveau Monde leur étaient interdites. Mais dès que l'acte d'Union eût assimilé les ports de l'Écosse à ceux de l'Angleterre, Greenock et Glasgow, qui était alors « un bourg très-propre, composé de quatre rues », essayèrent de prendre leur part des richesses de l'Amérique. Elles s'occupèrent surtout de l'importation des tabacs de la Virginie et du Maryland, et se firent les intermédiaires de ce commerce entre le Nouveau Monde et une grande partie du continent d'Europe.

Ce fut le commencement de progrès rapides pour Glasgow; quand cette spécialité d'échanges lui fut enlevée, la ville s'était déjà créé d'autres industries. En 1801, elle avait près de 80 000 habitants. Depuis cette époque, la population a septuplé; malheureusement, c'est par l'immigration, et non par l'excédant des naissances sur les morts, que s'est fait cet énorme accroissement. Quoique Glasgow ait de beaux parcs, de vastes pelouses, les statistiques constatent que sa mortalité est supérieure à celle de Bombay et de Calcutta, la « mère des fléaux ». La foule des immigrants faméliques est si pressée, la saleté, l'obscurité de leurs tanières sont si épaisses, que la mort trouve dans la grande ville industrielle une pâture plus abondante que dans la plupart des autres cités du monde : ses *wynds* ou ruelles humides sont le séjour de la phthisie et de la fièvre. Des Irlandais sans ouvrage, et des Écossais, émigrés des vastes domaines des Highlands et des Hébrides, viennent incessamment fournir un nouvel aliment aux épidémies meurtrières; il est vrai que pendant les dix années qui se sont écoulées de 1866 à 1876, plus de 31 000 personnes ont été expulsées du centre de la ville par le percement des rues nouvelles.

Les cent dix mille maisons de la ville occupent les deux bords de la Clyde, mais le quartier de la rive gauche est de beaucoup le moins étendu : c'est de ce côté que s'élèvent presque tous les monuments, d'ailleurs noircis par la brume et la fumée. La cathédrale de Glasgow, au-dessous de laquelle s'étend une fort curieuse crypte ogivale, la plus

belle de la Grande-Bretagne, est, avec une église des Orcades, le seul édifice catholique de l'Écosse qui ait échappé à la destruction lors de la Réforme : l'ordre de démolition avait été donné, mais les bourgeois de la ville, fiers de leur vieille église, la défendirent contre le zèle iconoclaste des ministres protestants. Il est curieux de voir, par l'emplacement même de cette cathédrale, comment la ville n'a cessé de s'agrandir dans la direction de l'ouest, c'est-à-dire de marcher en même temps au-devant de l'air pur et à la rencontre des navires qui lui viennent de la mer. Dans la plupart des villes à croissance normale, les plus anciens édifices sont restés le noyau de la cité : à Glasgow, la cathédrale est encore à la lisière même de la campagne ; toute la population s'est portée dans le même sens que le courant de la Clyde.

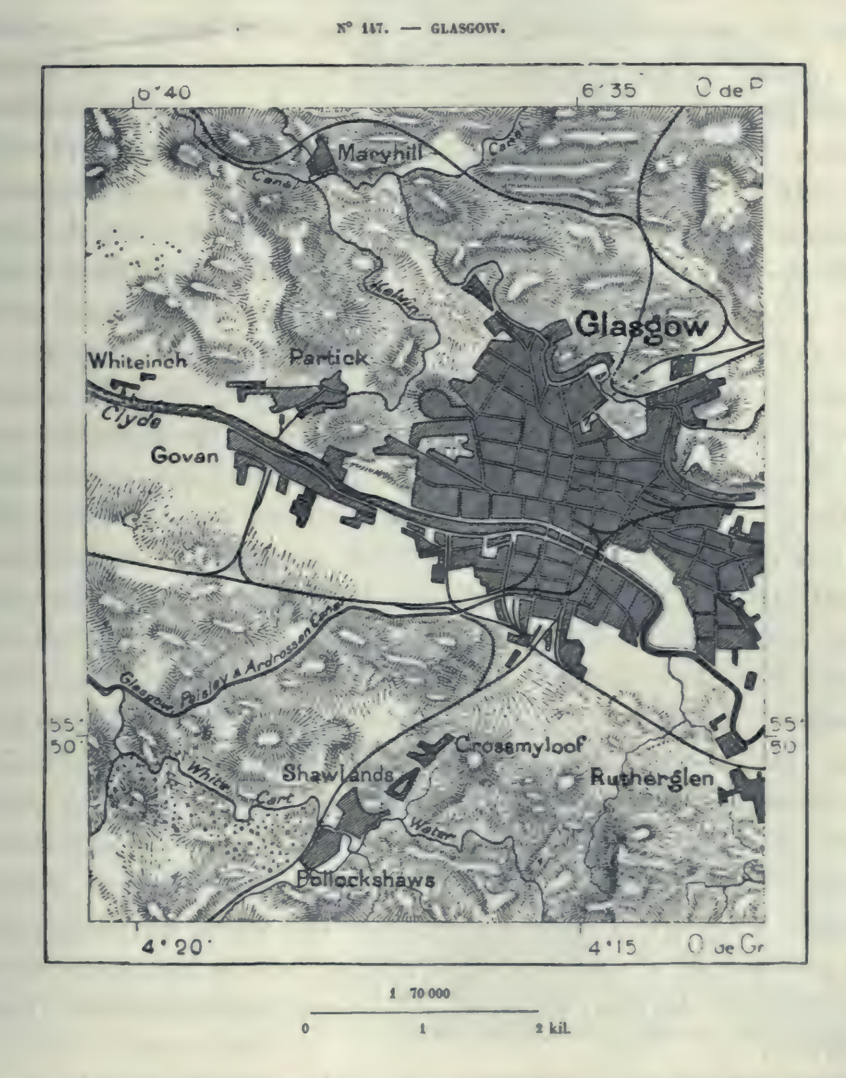
L'ancien collège ou l'Université de Glasgow, qui se trouvait à l'est de la ville depuis le milieu du quinzième siècle, époque de sa fondation, s'est aussi déplacé pour s'établir à l'ouest, près du beau parc de West End, sur la colline de Gilmore. L'édifice moderne, que domine une tour superbe de 90 mètres de hauteur, contient des laboratoires de physique, de chimie, de médecine, deux bibliothèques et le musée Hunterien, belle collection de manuscrits, de monnaies, de médailles, de peintures, d'histoire naturelle, de préparations anatomiques, léguée par le célèbre chirurgien Hunter et constamment enrichie depuis sa mort. Les cours de l'Université sont fréquentés par un millier d'élèves en moyenne ; mais Glasgow possède encore une autre grande école, l'Andersonienne (*Andersonian University*), établissement libre, dont les cours, presque gratuits, ont parmi leurs deux mille auditeurs des centaines de jeunes gens ayant à gagner leur vie pendant une partie de la journée : le musée de paléontologie, de géologie, d'anatomie, appartenant à l'Andersonienne, n'est guère inférieur aux collections du musée Hunter, et le laboratoire de chimie pratique est un des meilleurs de l'Europe[1]. Par une clause bizarre du testament qui fonda cette université en 1796, elle doit être régie par neuf fois neuf curateurs, dont neuf portant le nom d'Anderson.

Glasgow est surtout une ville d'industrie. De toutes les constructions qui la dominent, les plus hautes sont deux cheminées, l'une de 132 mètres, l'autre de 142 mètres, appartenant à des usines de produits chimiques, sans égales dans le monde : ces énormes colonnes de briques vomissant la fumée sont l'orgueil de la cité. L'industrie de Glasgow est remarquable par

[1] Demogeot et Montucci, *De l'Enseignement supérieur en Angleterre et en Écosse.*

l'extrême variété de ses travaux. La ville écossaise s'occupe de la filature du coton comme Manchester, de la fabrication des soies comme Macclesfield, de celle des draps comme Leeds et Halifax, de celle du jute comme Dundee, de la construction des navires comme Middlesbrough, de la métallurgie, des verres, des poteries comme Birmingham, Newcastle, Worcester,

N° 147. — GLASGOW.



1 : 70 000

0 1 2 kil.

et pour tous ces travaux elle est une des premières. On y compte de trois à quatre mille fabriques, petites ou grandes, ayant ensemble plus de cent mille ouvriers[1].

Le commerce de Glasgow, récemment troublé par une grande faillite, est en rapport avec son industrie. Sur les dix voies ferrées qui aboutis-

[1] Industrie de Glasgow en 1872 : 3121 fabriques, occupant 114 864 ouvriers.

sent à ses gares, trois se dirigent vers Édimbourg et peuvent à peine subvenir au mouvement des échanges directs entre les deux mers. Quant au port de Glasgow, il est formé par toute la basse Clyde, sur un espace de 32 kilomètres, du pont inférieur de Glasgow, appelé pont de Broomielaw, jusqu'à Greenock, située à l'endroit où le fleuve s'élargit en golfe. A la vue de la Clyde, dont la largeur à Glasgow ne dépasse pas 120 mètres, et où il ne reste, entre les bateaux amarrés, qu'un étroit chenal d'eau jaunâtre, on s'étonne qu'une rivière d'aspect si peu majestueux ait pu devenir le grand port qu'elle est aujourd'hui et recevoir chaque année des milliers de navires. Avant la construction des levées qui ont resserré le lit de la rivière, les eaux de la Clyde s'étalaient à l'heure du flux en de larges criques marécageuses, tandis qu'à l'heure du reflux elles étaient obstruées de bancs de sable que pouvaient à peine franchir de simples barques : de Dumbarton à la rive opposée, les vaches passaient à gué. Une partie du commerce se faisait par une route de terre aboutissant au petit port d'Ardrossan; une autre partie du trafic empruntait le cours de la Clyde, mais les navires de mer qui remontaient l'estuaire devaient s'arrêter à 25 kilomètres en aval de Glasgow pour s'alléger de leurs marchandises, que reprenaient des bateaux de 3 à 6 tonneaux seulement : c'étaient les plus fortes embarcations qui pénétrassent dans le port. Il est vrai que les habitants de Dumbarton, de Renfrew et de Glasgow s'étaient associés en syndicat pour faire disparaître les barrages naturels du cours d'eau, mais cette œuvre était alors au-dessus de leurs forces. En 1653, les négociants de Glasgow, désespérant de pouvoir rendre la Clyde navigable jusqu'à leur ville, eurent l'idée de fonder leur port à Dumbarton, mais les bourgeois paisibles de cette vieille cité refusèrent l'offre qui leur était faite, de crainte que le commerce et l'industrie ne les obligeassent à changer leurs coutumes traditionnelles [1]. Glasgow semblait donc condamnée à rester une ville de l'intérieur; elle voulut du moins posséder un port qui fût sa propriété, et en 1662 elle creusa les bassins et fonda les entrepôts de Port-Glasgow, sur la rive méridionale de l'estuaire inférieur.

En même temps, les travaux d'approfondissement continuaient en aval de Glasgow et dès l'année 1718 un premier navire, d'un port de 60 tonneaux, partait de Glasgow pour le Nouveau Monde, mais Greenock, mieux située, s'aventurait aussi à commercer avec l'Amérique et pendant tout le dix-huitième siècle on put se demander laquelle des deux villes finirait

[1] George Dodd, *The Land we live in*; — Ch. Dupin, *Voyage dans la Grande-Bretagne.*

par l'emporter. Grâce aux travaux de Smeaton, de Watt, lui-même enfant de Greenock, et d'autres ingénieurs célèbres, c'est la ville la plus éloignée de la mer qui a pris le premier rang comme cité commerçante. Dès l'année 1875, la basse Clyde était complètement endiguée, contenue dans un lit de largeur uniforme, et sa moindre profondeur sur les seuils était de 2^m^,36 à marée basse. Actuellement, cette profondeur est triplée, grâce à un draguage persévérant, et les bâtiments d'un millier de tonneaux peuvent en tout temps s'amarrer aux quais de Broomielaw. Glasgow est la première ville d'Europe dont la rivière ait été régulièrement parcourue par les bateaux à vapeur. C'était en 1812, et six ans après, des paquebots mus par les nouveaux engins traversaient déjà le détroit d'Irlande, entre Greenock et Belfast. Maintenant Glasgow est un des ports de la Grande-Bretagne qui se relient aux ports étrangers les plus nombreux par des services de bateaux à vapeur : c'est aussi l'une des cités maritimes dont les armateurs possèdent le plus de navires. Le mouvement total des ports de la Clyde, sur la rivière, dans l'estuaire et dans le golfe, près de l'embouchure, dépasse

N° 148 — DUMBARTON.

Prof^dre^ de 0 à 4 m. — de 4 m. au-delà.

1 : 25 000

0 — 500 — 1000 mètres

6 millions de tonneaux[1]. La Clyde n'est inférieure pour l'activité commerciale qu'à la Tamise, à la Mersey et à la Tyne. On a remarqué que les mouettes apparaissent dans la vallée de la Clyde en bandes plus nombreuses depuis que Glasgow est devenue un grand port de mer[2] : les oiseaux ont suivi le sillage des vaisseaux.

Aux alentours de Glasgow s'élèvent de nombreuses villes manufacturières, Maryhill, Kirkintilloch, Pollockshaws, Barrhead, Johnstone, Paisley, de toutes la plus importante : elle fabriquait surtout des gazes de soie, des mousselines et d'autres étoffes ; maintenant ses principales manufactures filent le coton, tissent les châles et les étoffes de soie et de fibres mélangées; ses tapis sont connus dans le monde entier. Paisley et Greenock[3] sont les deux grandes villes du comté de Renfrew, dont la capitale, située au bord de la Clyde, entre Glasgow et Port-Glasgow, n'est qu'un bourg délaissé. Sur la rive droite du fleuve existe une ville fameuse, Dumbarton, chef-lieu d'un comté et petit port de commerce : c'est l'ancienne capitale du royaume de Strathcluyd ou Strathclyde. Sa position stratégique, à la base d'une roche basaltique à double pointe se dressant à 170 mètres au-dessus du confluent de la Clyde et de la Leven, a de tout temps attiré les armées. Les Cumbriens nommaient cette ville Al-cluyd, tandis que les Scots lui donnèrent, à cause de ses habitants, l'appellation de Dun-Breton ou de « Roche-Breton », qu'elle porte encore aujourd'hui : c'est le Balclutha des poèmes d'Ossian. Le château qui en occupe le sommet renferme des restes de constructions du moyen âge et même quelques débris qui peut-être appartiennent à une forteresse romaine; d'après une clause du traité d'Union entre l'Écosse

[1] Mouvement du port de Glasgow en 1820. . . . . 160 000 tonnes.
» » » 1846. . . . . 1 120 000 »
» » » 1877. 13 071 navires, jaugeant 3 662 150 »

Commerce des ports de la Clyde avec l'étranger en 1877 :

Importations	389 382 025 francs.
Exportations	222 403 800 »
Ensemble.	611 785 825 francs.
Droits de douane en 1877.	24 489 550 »

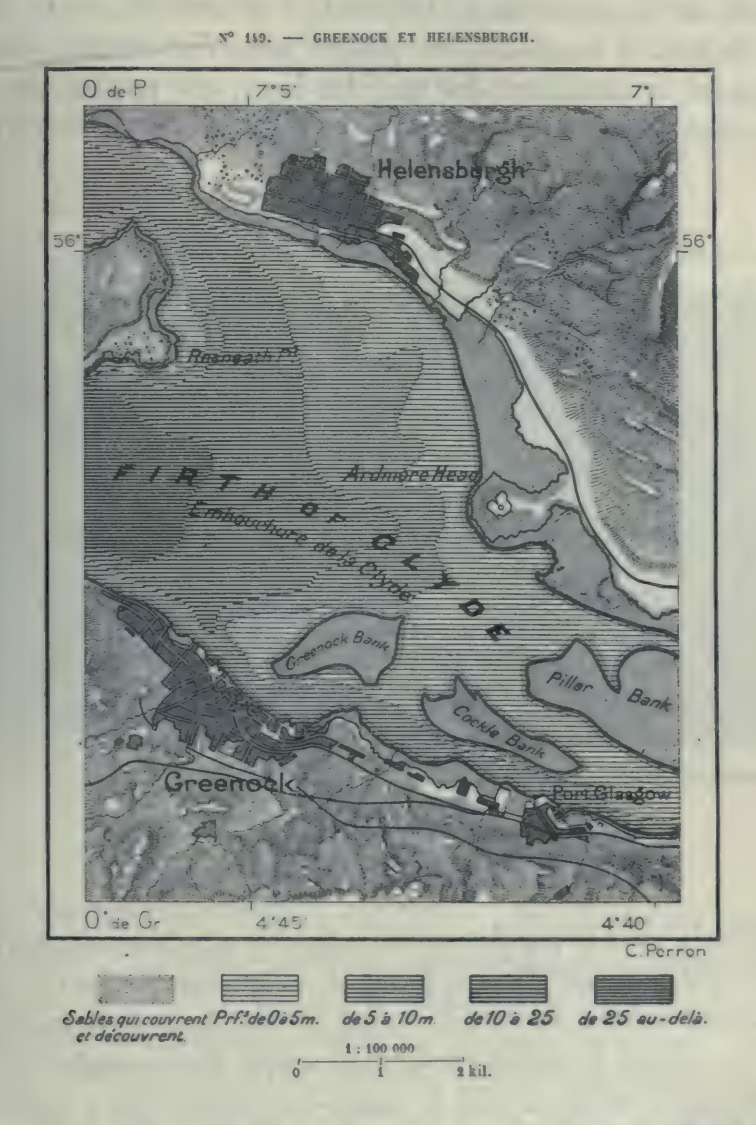
[2] Flotte commerciale de Glasgow en 1877 : 1088 navires, jaugeant 652 150 tonnes.
Bateaux à vapeur . . . . 532 » 316 600 »

[3] Mouvement du port de Greenock, non compris les caboteurs sur lest :

	7890 nav.,	jaug.	1 943 200 ton.
» » d'Ardrossan » »	2453 »	»	448 250 »
Flotte commerciale de Greenock et de Port-Glasgow	478 »	»	220 000 »
» » d'Ardrossan »	129 »	»	17 100 »
Navires construits dans les ports de la Clyde (1880)	261 »	»	341 022 »

et l'Angleterre, le château de Dumbarton, qui fut occupé par Robert Bruce, Marie Stuart, Charles Ier, Cromwell, est une des places dont les fortifications doivent être toujours maintenues. Ce qui donne en grande partie son importance à la ville, c'est la foule des voyageurs qui s'y arrêtent pour aller visiter les beaux sites des environs et les bords du loch Lomond.

N° 149. — GREENOCK ET HELENSBURGH.

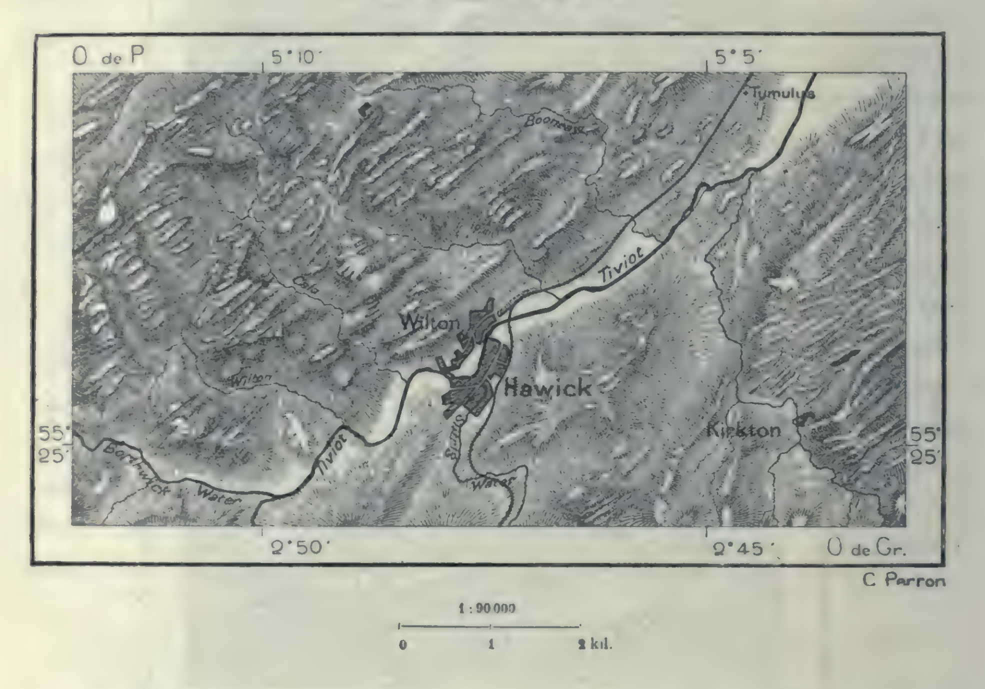


Helensburgh, située en face de Greenock, sur un petit golfe ou *loch* du firth de la Clyde, est aussi très-fréquenté par les hommes de loisir. De même, dans l'île de Bute, Rothesay est une ville de bains très-fréquentée : les phthisiques y vont en grand nombre, espérant leur guérison de l'air pur et du doux climat de l'île.

Comparé à la vallée de la Clyde, le bassin de la Tweed, quoique plus

étendu et possédant aussi des plaines fertiles, n'est habité que par une population clairsemée : les villes y sont rares, aucune n'est considérable. Peebles, Selkirk, deux capitales de comté, ne sont que des bourgades, et le château de Roxburgh, qui donne son nom à un troisième comté, sans en être le chef-lieu, n'a qu'un village à ses pieds. Les villes les plus importantes du bassin supérieur de la Tweed et de son affluent le Tiviot ou Teviot, Hawick et Galashiels, ont quelque importance comme villes d'industrie pour la fabrication des bas, des tapis, des tartans, des *plaids*, connus aussi sous le nom de *tweeds*, parce qu'on les expédie de la vallée

N° 150. — COLLINES DE HAWICK.

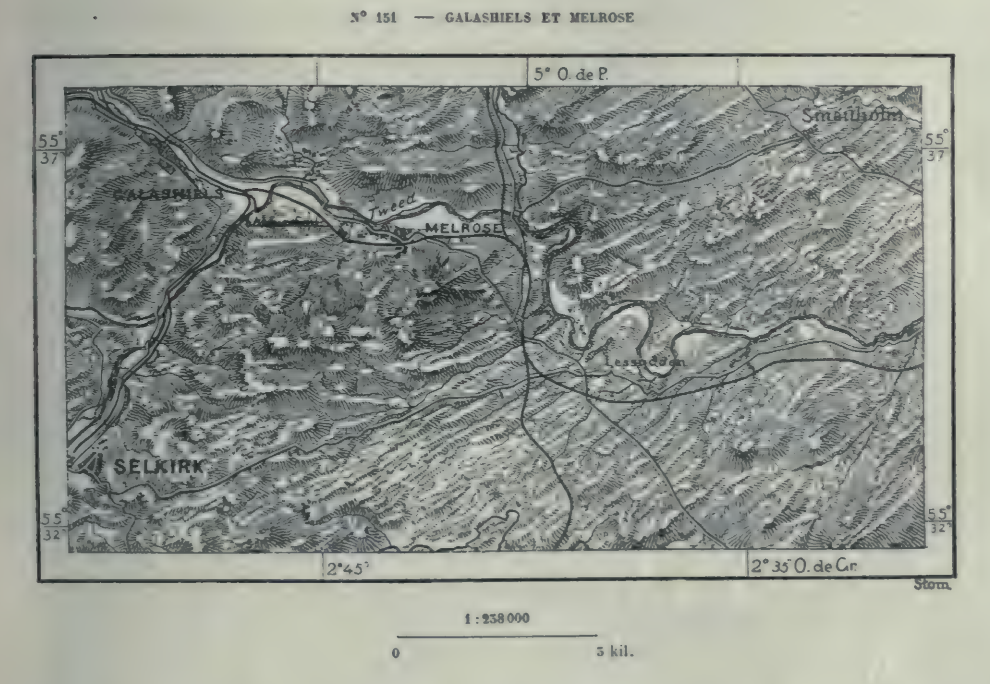


de la Tweed; mais la population de ce district n'égale même pas celle de plusieurs faubourgs de Glasgow. Néanmoins cette contrée est une des plus fréquemment visitées de l'Écosse : c'est là, non loin de Galashiels, que s'élève le château d'Abbotsford, encore rempli des souvenirs de Walter Scott, et dans le voisinage sont de nombreuses ruines qu'il a rendues célèbres et qui méritent de l'être par l'élégance de leurs piliers ou de leurs arcades et par le charme des paysages qui les entourent. Une de ces ruines est ce qui reste de l'ancienne abbaye de Melrose; une autre fut l'abbaye de Jedburgh. La ville de ce nom, où naquit le physicien Brewster, est la capitale du comté de Roxburgh. Au point de vue géologique, cette région du Tweeddale est l'une des plus curieuses de l'Écosse, à cause de la régu-

larité avec laquelle les collines ont été « rabotées » par les glaces, dans le sens du nord-est au sud-ouest.

La côte qui, de promontoire en promontoire, se recourbe graduellement vers l'ouest pour former la rive méridionale du golfe de Forth, est, comme le Tweeddale, l'une des parties de l'Écosse les mieux connues, car la voie historique d'York à Édimbourg suit le littoral au nord de la Tweed ; mais aucun des bourgs ou villages qui bordent cette côte, et qui eurent jadis une si grande importance stratégique, n'a de valeur comme lieu de commerce ou d'industrie. Dunbar, près duquel se livrèrent deux batailles, en 1296 et en 1650, gagnées, la première par Édouard I[er] sur les Écossais de Baliol, la seconde par Cromwell sur les royalistes, n'a qu'un mauvais port de pêche, d'un accès périlleux : la côte voisine est continuellement érodée par les vagues et le rocher de grès qui porte l'ancien château de Dunbar s'est à demi écroulé dans la mer[1]. A l'ouest, sur la petite rivière de la Tyne, est le bourg de Haddington, patrie de Knox : c'est le chef-lieu du comté de Haddington ou d'East-Lothian, situé au milieu de campagnes qui sont peut-être les mieux cultivées du monde.

N° 151 — GALASHIELS ET MELROSE



Édimbourg ou *Edinburgh*, la capitale de l'Écosse et l'une des villes secon-

[1] Archibald Geikie, *Scenery and Geology of Scotland.*

daires les plus populeuses de la Grande-Bretagne, est certainement au nombre des belles cités de l'Europe; elle a surtout ce qui manque à la plupart des cités britanniques, l'originalité : elle est parmi les rares villes qui ont des traits naturels distincts et qui deviendraient une pittoresque campagne si les maisons venaient à disparaître tout à coup[1]. Édimbourg ne ressemble qu'à elle-même, grâce au relief pittoresque du sol sur lequel s'élèvent ses édifices, grâce aussi à l'art avec lequel les habitants ont su profiter des inégalités du terrain pour établir leurs monuments et leurs jardins publics. D'ailleurs Édimbourg a, comme Glasgow, cet avantage sur les cités anglaises, d'être bâtie en pierre et en marbre; les carrières voisines, situées à l'ouest, Craigleith et Costorphine, lui fournissent tous les matériaux nécessaires. Dans le langage poétique, les habitants donnent à leur ville le nom de Dunedin.

A l'est de la plaine où serpente le petit ruisseau appelé Water of Leith, s'élève une roche basaltique très-abrupte, se terminant en plateau du côté de l'occident, s'abaissant en pente douce vers l'orient. Un château de forme irrégulière, groupe de constructions appartenant à dix siècles et rendu plus pittoresque par le désordre même de ses tours, de ses remparts et de ses portes, occupe la terrasse escarpée de l'ouest, tandis qu'à l'extrémité orientale de la colline, sur sa déclivité mourante, est le vieux palais royal de Holyrood, avec les tours crénelées de sa façade et les ruines de son abbaye. C'est entre la forteresse et le palais, sur les deux versants du nord et du midi, que s'est bâtie la vieille ville, dont les maisons, peu élevées du côté de l'escarpement, présentent de l'autre côté sept ou huit étages. Mais sur ces deux pentes la cité se trouvait trop à l'étroit : elle s'est d'abord agrandie vers le sud, remplissant une vallée et recouvrant de ses constructions une colline parallèle à celle du château; puis, pendant la deuxième moitié du dix-huitième siècle, elle dépassa le ravin profond du nord et de nouveaux quartiers alignèrent les somptueuses façades de leurs demeures sur une troisième colline qui s'abaisse doucement à l'ouest et au nord vers le Water of Leith et vers la mer. Des ponts réunissent les quartiers du sud et du nord à la vieille ville, et de beaux jardins, ornés de statues, occupent tous les espaces laissés libres et les bas-fonds, où jadis séjournaient des eaux marécageuses. A l'est, le coteau de Calton-Hill, environné déjà de maisons, et au sud-ouest les rochers de Salisbury (*Salisbury-Crags*) et le Siège d'Arthur (*Arthur's Seat*), dominent la cité, et de leurs terrasses on peut voir l'ensemble de la ville

[1] Hugh Miller, *Edinburgh and its neighbourhood*





avec ses monuments, ses pelouses, les riches campagnes qui l'entourent, ses ports et ses jetées sur le golfe de Forth, et les montagnes lointaines jusqu'au Ben Lomond. Actuellement Édimbourg se rattache à Leith, son port principal, et à ses autres ports, Newhaven, Granton, par des avenues non interrompues de maisons; autrefois elle en était séparée par une plaine inhabitée : c'était un trait de ressemblance avec Athènes. Les citoyens d'Édimbourg pouvaient parler de leur Pirée aussi bien que de leur Acropole et rappeler en même temps que nulle ville n'avait plus de droits, par ses grands hommes, de prétendre au surnom d'Athènes du Nord : Hume, Robertson, Dugald Stewart, Erskine, Napier, l'inventeur des logarithmes, Walter Scott, Brougham, Macaulay, Hugh Miller, Naismith, sont au nombre de ses enfants.

Édimbourg, ancienne capitale de royaume et dont le maire ou *provorst* a le titre de lord, a toujours les joyaux de la couronne dans son château, et l'un de ses édifices a gardé le nom de Parlement; mais ce palais est devenu le siège de la haute cour de justice et des tribunaux supérieurs : là se trouve la « bibliothèque des Avocats », qui appartient en effet aux hommes de loi, mais qui est en même temps la principale bibliothèque publique d'Édimbourg et qui reçoit un exemplaire de tous les ouvrages publiés dans les Iles Britanniques; on y trouve des collections très-précieuses pour l'histoire de l'Écosse et tous les manuscrits gaéliques recueillis par la *Highland Society* durant son enquête relative à l'authenticité des poèmes d'Ossian. La bibliothèque du Sceau (*Signet Library*), contenue dans le même édifice, est importante surtout en livres d'histoire anglaise et irlandaise[1]. Le palais de Holyrood, ancien couvent connu encore dans le langage populaire sous le nom d'abbaye (*abbey*), possède les restes de sa belle église abbatiale et quelques curieuses peintures; mais les souvenirs historiques attirent surtout les visiteurs dans ses appartements royaux, principalement dans ceux de Marie Stuart. Les monuments les plus importants d'Édimbourg sont consacrés à l'instruction publique. L'Université, fondée en 1582 et fréquentée par 1800 élèves, renferme une bibliothèque de 160 000 volumes et de riches collections d'anatomie et de physique; elle possède en outre, dans un édifice voisin, un musée d'histoire naturelle et un « conservatoire des arts et métiers » très-remarquable; un observatoire, élevé sur le Calton-Hill, à côté d'un Parthénon inachevé qu'on voulait jadis consacrer aux gloires militaires nationales, dépend aussi de l'Université. Une célèbre école de médecine,

[1] Bibliothèques des Avocats et du Sceau : 300 000 volumes.

des *high schools*, le collège Fettes, pour lequel un citoyen a légué sept millions de francs, une galerie de tableaux, les musées de la société des antiquaires et d'autres corps savants, des jardins zoologiques, botaniques et d'expériences, témoignent du zèle d'Édimbourg pour le développement des études. Elle veut continuer de mériter le surnom qu'elle a pris.

La capitale de l'Écosse n'est pas une ville d'industrie : elle n'a de supériorité commerciale que pour la production scientifique et littéraire ; par ses revues et la publication des ouvrages de science, elle se place à côté de Londres. Nulle part dans les Iles Britanniques les professions, dites libérales, du droit, de la médecine, du professorat, ne sont représentées par un aussi grand nombre de personnes ; mais la classe des prolétaires n'y est pas moins forte en proportion que dans plusieurs cités manufacturières : les « impasses » ou *closes* de la vieille ville sont des sentines où gîte une population misérable, abrutie par le vice, car, sinon pour les individus, du moins pour les sociétés, la corruption devient toujours la compagne du besoin. La vie industrielle proprement dite ne se rencontre qu'à Leith, le quartier maritime d'Édimbourg. Là se trouvent des corderies et des fabriques de toiles, des verreries, des savonneries, des raffineries, des brasseries, des ateliers de construction, des chantiers de toute espèce, et le port, étroit canal protégé par deux jetées parallèles, fait un grand commerce de cabotage[1]. Toutes les villes qui bordent la côte et qui, grâce aux chemins de fer, forment en réalité un seul vaste faubourg de la cité voisine, s'occupent aussi de pêche et de cabotage. A l'est, ce sont les villes de Musselburgh et de Portobello, ainsi nommée par un marin qui avait pris part à l'assaut de la ville américaine en 1740 ; à l'ouest se succèdent Newhaven et le port de Granton[2], défendu par de puissantes jetées : c'est de là que partent les bacs à vapeur qui portent les trains de chemins de fer d'une rive à l'autre, à travers le golfe de Forth. Ce bac sera remplacé dans quelques années par un pont de plusieurs kilomètres de longueur, qui passera plus à l'ouest, entre Queensferry et North Queensferry. En cet endroit le firth of Forth n'a que 1540 mètres de large, et l'îlot d'Inch Garvie ou d'Ingarvie, situé au milieu du chenal, servira de base à la pile centrale ; la grande travée du milieu, dont la hauteur sera de 25 mètres au-dessus de l'eau, afin de ne pas gêner la navigation,

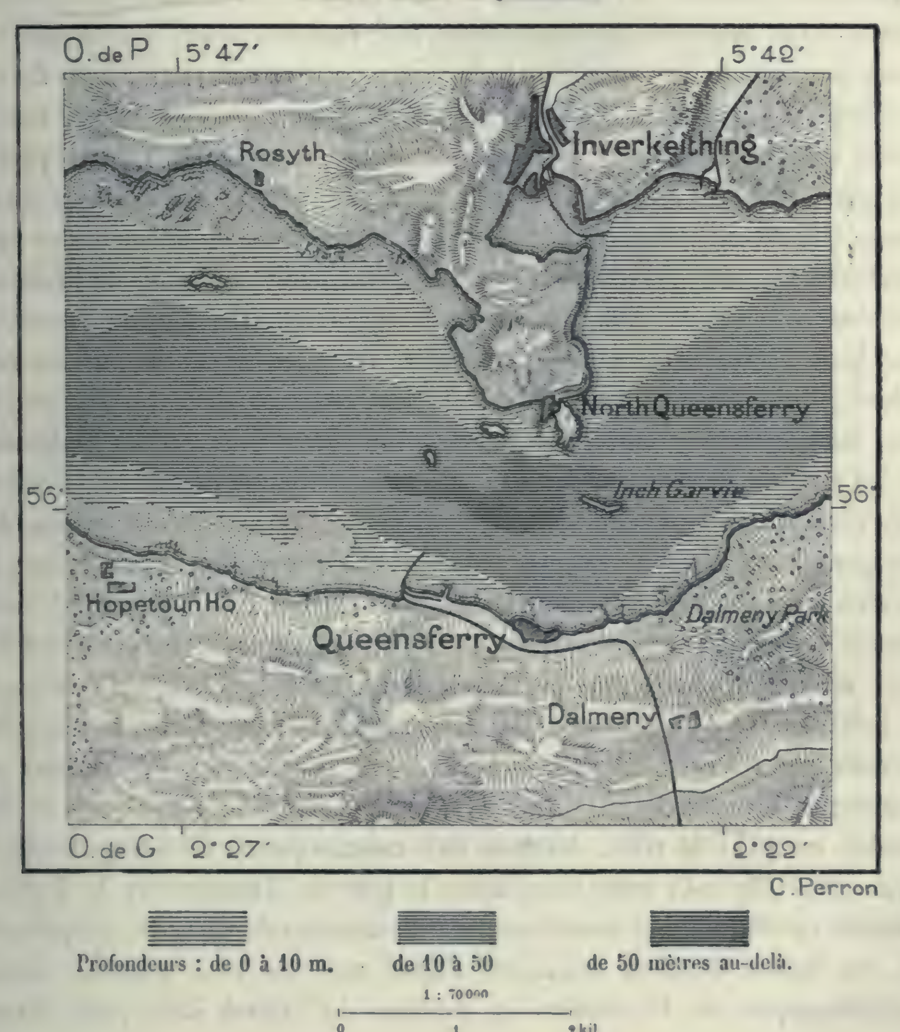
[1] Mouvement du port de Leith en 1877, sans les caboteurs sur lest
6098 navires, jaugeant. . . . . 1 567 050 tonnes.
Flotte attachée au port de Leith : 184 navires, jaugeant. . . . 70 400 »
Valeur du commerce extérieur des ports de Granton et de Leith en 1876 : 294 589 085 francs.

[2] Mouvement du port de Granton en 1877, sans les caboteurs sur lest :
1414 navires, jaugeant . . . . 437 950 tonnes.

aura la portée de 480 mètres[1], unique jusqu'à maintenant parmi les constructions de l'homme. On évalue à 30 millions de francs le prix de cette œuvre gigantesque, déjà commencée. La profondeur de l'eau atteint 60 mètres dans la partie la plus creuse du canal.

Dans l'intérieur des terres, Édimbourg est entourée de villas et de châ-

N° 132. — DÉTROIT DE QUEENSFERRY.



teaux, dont les plus beaux sont au midi et à l'orient, dans la vallée de l'Esk : c'est là que se trouvent le palais du duc de Buccleugh, près de Dalkeith, au milieu de jardins admirables, et plus haut dans la vallée, les ruines de l'église de Roslin, bâtie en 1446 dans le style ogival le plus

[1] Arthur Fairfield, *Notes manuscrites.*

orné. Les villes d'industrie manquent complètement dans cette région. Linlithgow, capitale du comté de West-Lothian, situé à l'ouest de celui d'Édimbourg ou Mid-Lothian, n'est lui-même qu'un petit bourg ; c'était autrefois le Versailles des rois d'Écosse, et dans le château, brûlé au dernier siècle, Marie Stuart naquit en 1542. Au nord de Linlithgow, sur le rivage méridional du golfe, est le bourg de Borrowstouness, — plus brièvement Bowness ou Bo'ness, — où s'exploitent des houillères importantes[1]. Les mines de Borrowstouness sont exploitées bien au-dessous des eaux du golfe et se rapprochent de celles de la rive opposée. A la fin du siècle dernier, les comtes de Kincardine, auxquels appartenaient ces houillères, avaient fait établir au milieu de l'eau, à 800 mètres de la plage, un quai circulaire en forme de puits communiquant avec l'intérieur de la mine; les bateaux venaient y charger la houille élevée directement des profondeurs. Ce puits maritime, l'une des principales curiosités de l'Écosse, subsista longtemps; mais une marée exceptionnelle, passant au-dessus de ses bords, noya la mine et ses ouvriers[2]. Encore en 1775 tous les mineurs et les sauniers des environs d'Édimbourg étaient esclaves pour la vie, attachés à la propriété et vendus avec elle; c'est en 1795 seulement qu'un acte du Parlement accomplit leur émancipation définitive : il existe des vieillards écossais qui sont nés esclaves[3]. D'après les descriptions des voyageurs, les serfs de la mine étaient une population dégradée par la misère au niveau de la brute : les femmes surtout faisaient peine à voir. Depuis l'abolition de l'esclavage, le type s'est embelli ; les mineurs du pays ne se distinguent plus par leur laideur des autres habitants du pays.

Falkirk, située au pied des falaises qui dominent une plaine basse, jadis inondée par les eaux du firth of Forth, n'est pas éloignée de l'endroit où commence le canal de navigation entre le Forth et la Clyde et où fut fondée en 1777 la ville, devenue fort commerçante, de Grangemouth[4]. Déjà cette ville est, pour ainsi dire, le port de Glasgow sur le Forth : Falkirk se trouve aussi dans le cercle d'attraction de Glasgow, et près de là, au milieu d'autres fabriques, s'élève une des plus grandes usines métallurgiques de la contrée. La position de Falkirk était jadis d'une

[1] Mouvement du port de Borrowstouness en 1877, sans les caboteurs sur lest :

2422 navires, jaugeant. . . . . 286 520 tonnes.

[2] Hartwig, *The Subterranean World.*

[3] Hugh Miller, *Edinburg and its neighbourhood;* — lord Roseberry, *Social Science Congress*, Glasgow, 1874.

[4] Mouvement du port de Grangemouth en 1877, sans les caboteurs sur lest :

3070 navires, jaugeant. . . . . 600 700 tonnes.

Valeur du commerce extérieur de Grangemouth en 1877 . 43 571 775 francs.

EDIMBOURG E



Gravé par Erhard, 12, rue Duguay-Trouin Paris.

Dressé par A. Vuillemin

FE DE FORTH

Paris_Hachette et Cie



Ordonnance et de l'Amirauté Anglaise

Imp. Fraillery, 3 rue de Cluny _ Paris.

10 Kil.



PALAIS DE HOLYROOD ET SIÈGE D'ARTHUR

Dessin de Paul Langlois, d'après une photographie de M. W. Wilson.



grande importance stratégique, car elle se trouve sur la route que devaient suivre les armées pour contourner à l'ouest le golfe de Forth : aussi de nombreuses batailles y ont-elles été livrées. En 1258, Édouard Ier y battit les Écossais; en 1746, le prétendant Charles-Édouard y défit l'armée royale. Au nord est le fameux champ de bataille qu'arrose le Bannock-Burn, sur les bords duquel Robert Bruce trompha d'Édouard II en 1314. C'est près de là, à Kinnaird, que naquit, en 1730, Bruce, l'explorateur de l'Abyssinie.

Stirling, chef-lieu d'un comté, est la ville qui gardait le passage de la rivière Forth, à l'ouest du golfe. En cet endroit, deux rochers presque isolés rétrécissent la plaine des deux côtés du fleuve : nul emplacement ne pouvait être mieux choisi pour y bâtir une forteresse. Le château de Stirling, qui domine encore la ville, est un des édifices où se sont accomplis le plus d'évènements importants dans l'histoire de l'Écosse; de ses remparts, la vue est admirable, d'un côté sur l'horizon des montagnes, de l'autre sur celui de la mer. Une statue colossale de Robert Bruce s'élève au centre de l'esplanade du château; sur le rocher qui se dresse en face de Stirling, de l'autre côté de la vallée, une tour bâtie en l'honneur du héros Wallace, près du lieu où il remporta sa première victoire en 1297, renferme un musée d'antiquités écossaises. Plusieurs maisons anciennes de Stirling ressemblent à celles de Rouen : on y voit l'influence du goût français, prédominante en Écosse au seizième siècle. A 3 kilomètres au nord de Stirling est le bourg de Bridge of Allan, station de bains très-fréquentée, entourée de châteaux, de villas et d'hôtels. La vallée de l'Allan et celles qui viennent s'y réunir fourmillent de visiteurs pendant l'été.

Alloa, qui possède d'importantes houillères, est sur la rive gauche du Forth, qui cesse là d'être rivière pour devenir estuaire maritime[1] : c'est la ville principale du comté de Clackmannan, dont l'ancien chef-lieu est un petit bourg déchu. Au nord-est, Kinross, autre chef-lieu de comté, n'est qu'une longue rue bâtie près du gracieux loch Leven, encore plus visité par les pêcheurs de truites que par les artistes et les historiens, quoiqu'il soit parsemé d'îles charmantes, dont l'une est dominée par un vieux château, prison de Marie Stuart. La vie commerciale s'est portée vers la côte. Dunfermline, vieille cité qui fut, avant Édimbourg, l'une des nombreuses résidences royales de l'Écosse, est maintenant une ville d'industrie, grâce à ses mines de houille et de fer; on s'y occupe surtout de la

[1] Mouvement du port d'Alloa en 1877, sans les caboteurs sur lest :

1217 navires, jaugeant. . . . . 145 600 tonnes.

fabrication du linge de table. Plus à l'est, au bord du firth of Forth, Kirkcaldy, patrie d'Adam Smith, forme avec ses faubourgs une ville de près de 5 kilomètres de longueur dont les habitants tissent aussi des étoffes et se livrent à la pêche, au cabotage, à la grande navigation. Kirkcaldy, ainsi que plusieurs petits ports des environs, profite de son voisinage par mer avec Édimbourg : chaque jour, les communications sont fréquentes entre les deux bords du firth of Forth [1].

La péninsule de Fife, entre les golfes de Forth et de Tay, est échancrée à l'est par un golfe dans lequel se déverse la rivière Eden. Ce petit cours d'eau n'a sur ses bords qu'une seule ville, l'industrieuse Cupar, chef-lieu du comté de Fife; mais au sud de son embouchure un banc de rochers porte la vieille cité de Saint-Andrews, qui fut très-commerçante, mais dont le port, sans profondeur, largement ouvert du côté de la mer, ne convient plus aux navires que l'on emploie de nos jours. Saint-Andrews est une « ville morte » [2]. Son château, sa cathédrale ne sont que des ruines; pourtant on voit encore presque entière une chapelle, appelée Kilrule, que l'on croit dater de l'époque où le christianisme fut introduit dans la contrée. Jadis métropole religieuse de l'Écosse, Saint-Andrews a gardé son université, fondée en 1411 et la plus ancienne du royaume. Cette grande école ressemble plus à celles d'Oxford et de Cambridge que les autres universités

[1] Mouvement du port de Kirkcaldy en 1877, sans les caboteurs sur lest :

3712 navires, jaugeant. . . . . 413 300 tonnes.

[2] Villes de la basse Écosse ayant plus de 5000 habitants le 3 avril 1871 :

Glasgow (Lanark)	547 550 hab.	Galashiels (Selkirk).	10 300 hab
» en 1876.	555 950 »	Rutherglen (Lanark).	9 450 »
Édimbourg avec Leith (Edinburgh)	197 600 »	Alloa (Clackmannan)	9 350 »
» en 1876.	267 150 »	Pollockshaws (Renfrew).	8 900 »
Greenock (Renfrew)	57 820 »	Wishaw (Lanark)	8 800 »
» en 1876.	70 200 »	Rothesay (Bute).	7 800 »
Paisley (Renfrew)	48 250 »	Johnstone (Renfrew).	7 550 »
» en 1881.	55 587 »	Musselburgh (Edinburgh). . . .	7 500 »
Kilmarnock (Ayr)	23 700 »	Motherwell (Lanark)	6 950 »
Kirkcaldy (Fife).	18 850 »	Irvine (Ayr)	6 900 »
Ayr (Ayr) . (1881)	20 819 »	Dalkeith (Edinburgh).	6 400 »
Coatbridge (Lanark)	15 800 »	Saint-Andrews (Fife).	6 300 »
Airdrie »	15 650 »	Barrhead (Renfrew)	6 200 »
Dumfries (Dumfries)	15 450 »	Kirkintilloch (Dumbarton). . . .	6 150 »
Stirling (Stirling)	14 280 »	Stranraer (Wigtown).	6 000 »
Falkirk »	11 700 »	Helensburgh (Dumbarton). . . .	5 975 »
Hamilton (Lanark).	11 500 »	Maryhill (Lanark)	5 850 »
Dumbarton (Dumbarton).	11 400 »	Portobello (Edinburgh).	5 500 »
Hawick (Roxburgh).	11 350 »	Dalry (Renfrew).	5 200 »
Port-Glasgow (Renfrew).	10 800 »	Cupar (Fife)	5 105 »

Lanark (Lanark) . . . . 5 100 habitants.

écossaises ; trois collèges, dont deux sont maintenant réunis, y servent à la résidence des élèves, qui sont au nombre d'environ 500. La bibliothèque de l'université comprend plus de 100 000 volumes. Saint-Andrews possède aussi une école secondaire modèle, le collège Madras, fondé en 1833. Le docteur Bell, inventeur du système d'enseignement mutuel, légua, pour l'application de ses idées, une somme de 3 millions de francs, dont la ville de Saint-Andrews reçut à elle seule la moitié pour construire ce bel établissement, fréquenté par des centaines de garçons et de filles ayant mêmes classes et mêmes cours de recréation; mais le système Bell, sauf quelques détails, n'a été maintenu que pour les classes primaires[1]. Un grand nombre de familles viennent résider à Saint-Andrews pour faire jouir leurs enfants des cours du collège Madras.

XII

ÉCOSSE SEPTENTRIONALE ET SES ARCHIPELS

PERTH, FORFAR, KINCARDINE, ABERDEEN, BANFF, ELGIN, NAIRN, INVERNESS, ROSS ET CROMARTY, SUTHERLAND, CAITHNESS, ORKNEY, SHETLAND, LEWIS, ARGYLE.

Cette partie des Iles Britanniques, très-faiblement habitée en comparaison de l'Angleterre et de l'Écosse méridionale[2], est une région géographique distincte, plus semblable à la Scandinavie qu'au reste de la Grande-Bretagne par sa formation, son relief et les contours de ses rivages. Si les plaines du Forth et de la Clyde, qui la rattachent à la basse Écosse, étaient inondées comme autrefois, son caractère insulaire serait à peine mieux marqué qu'il ne l'est actuellement. La haute Calédonie est bien une grande île, se continuant en mer par d'autres îles de moindres dimensions.

Beaucoup plus élevée en moyenne que l'Angleterre, l'Écosse septentrionale redresse ses roches en montagnes, occupant presque toute la superficie du territoire. Bien plus régulièrement encore que celles du midi de l'Écosse, ces montagnes sont orientées dans le sens du sud-ouest au nord-est. Les rangées de massifs et leurs crêtes se suivent dans cette direc-

[1] Demogeot et Montucci, *De l'Enseignement secondaire en Angleterre et en Écosse.*

[2] Superficie et population de l'Écosse septentrionale et des archipels :

	Superficie.	Population en 1871.	Population kilométrique.
Écosse du nord.	45 788 kil. car.	967 000 hab.	21 hab.
Iles (Orcades, Shetland, Hébrides).	9 600 » »	160 000 »	17 »
Ensemble. . . .	55 388 kil. car.	1 127 000 hab.	20 hab.

tion, et des sillons les séparent, coupant obliquement la contrée. Sur leur versant méridional, les « Hautes Terres » ou Highlands sont limitées par la « Plaine Majeure » (*Strathmore*), qui de la vallée du Forth se prolonge au nord-est, vers Montrose et Stonehaven, en se rétrécissant peu à peu. Paral-

N° 155. — COUPURE DU GLENMORE.



lèlement à cette plaine, la Dee, la Deveron, la Spey, le Findhorn, le Nairn, s'écoulent dans la mer du Nord, et c'est aussi dans le même sens que s'ouvre, semblable à une fosse régulière creusée de main d'homme, le Glenmore ou « Val Majeur » qui rejoint le firth of Lorn au firth of Moray. Dans le monde, il est peu de coupures qui puissent être comparées pour la rigueur presque géométrique de leur forme à ce sillon de 160 kilo-

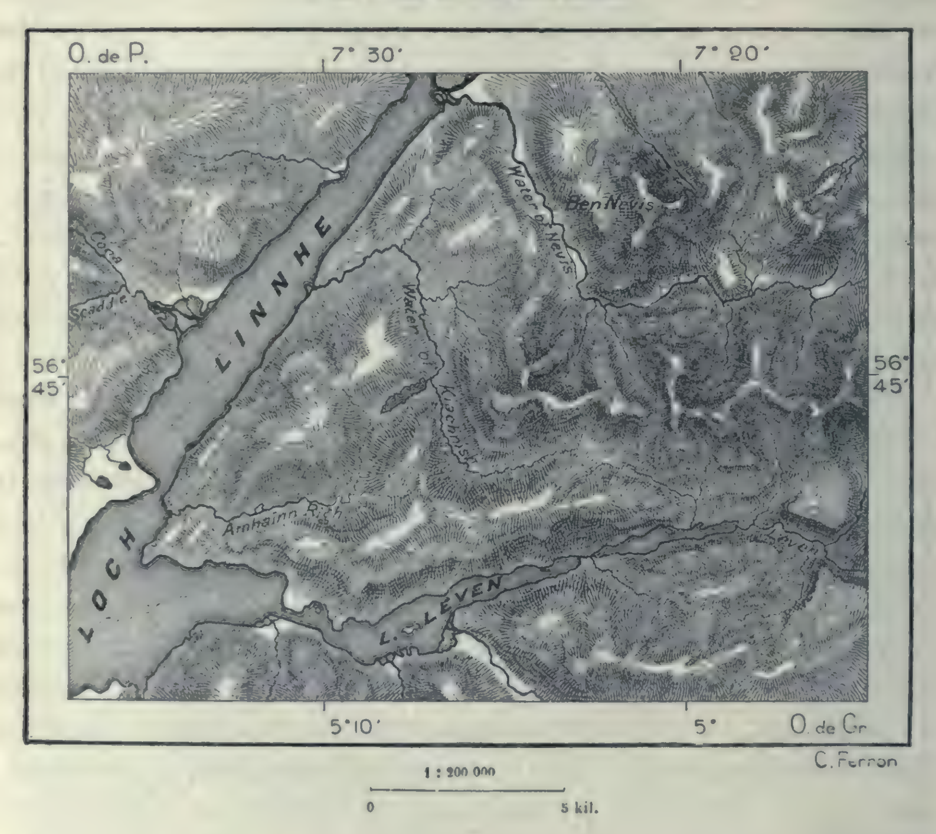
mètres de longueur qui se continue de l'une à l'autre mer : si le niveau des eaux s'élevait seulement de 30 mètres, toute la péninsule terminale de l'Écosse se trouverait séparée du reste des Highlands et la chaîne de rivières et de lacs étroits qui occupe le fond du Glenmore serait changée en un détroit marin d'une largeur uniforme : l'Océan suivrait le chemin que l'homme lui a tracé en creusant le canal Calédonien. La rivière Ness, qui se jette dans la baie d'Inverness, le loch Ness, qui occupe le milieu de l'isthme, d'autres lacs et les torrents qui descendent de degré en degré, ont facilité le travail, et les ingénieurs n'ont eu à faire déblayer les terres que sur une longueur de 36 kilomètres et à réunir les biefs du canal par des écluses et des « escaliers de Neptune ». Le loch Ness, bassin central de Glenmore, est le plus remarquable de ces lacs par sa régularité et la profondeur de ses eaux : sur une longueur d'une trentaine de kilomètres, il offre presque partout une largeur uniforme de 1400 mètres ; les escarpements de ses bords s'élèvent d'un jet à 400 mètres au-dessus de son niveau, et sa profondeur atteint 240 mètres ; dans les mers avoisinantes il est à peine deux ou trois régions où les creux descendent à une pareille distance au-dessous de la surface.

Dans la péninsule septentrionale de l'Écosse, que limite au sud le canal Calédonien, se voit une autre dépression, analogue à celle du Glenmore, mais beaucoup moins régulière et non complètement achevée dans la direction du nord-ouest : elle est occupée presque en entier par le loch Shin et par la rivière qui en découle pour se jeter dans le Dornoch-Firth. Sa direction est précisément à angle droit de celle des montagnes, qui s'orientent, là aussi, d'une manière générale, dans le sens du sud-ouest au nord-est, et dont l'axe se continue au loin dans la mer par les Orcades et les Shetland. La chaîne de montagnes à demi submergée qui forme les Hébrides est également parallèle aux montagnes écossaises, et les Lofoten, ainsi que les plateaux de la Scandinavie, se dirigent du même côté de l'horizon.

Dans leur ensemble, les montagnes de l'Écosse septentrionale sont connues sous le nom de système des Grampians, d'après un mont Graupus cité par les auteurs latins et dont l'appellation a été mal lue par les copistes. Ces montagnes se groupent et s'alignent en un grand nombre de massifs et de chaînons distincts, séparés les uns des autres par des vallées profondes, qu'emplissent des lacs. Immédiatement au nord de l'estuaire de la Clyde s'élèvent les Grampians méridionaux, dont les sommets, le Ben Lomond, le Ben More, le Ben Lawers, sont plus souvent gravis que toutes les autres cimes des Highlands, à cause du voisinage des grandes villes.

Plus au nord, un massif presque isolé porte l'énorme masse du Ben Cruachan, qui se reflète dans les eaux du loch Awe; puis au delà du loch Leven, l'une des ramifications du grand firth of Lorn, on voit se dresser la plus haute montagne des Iles Britanniques, le Ben Nevis, d'autant plus superbe d'aspect qu'il baigne de deux côtés dans les eaux des golfes, le loch Linnhe et le loch Leven, et que la montagne se présente ainsi dans son entier, des grèves et des prairies de la base aux neiges

N° 134. — BEN NEVIS ET LOCH LINNHE.



du sommet. Le Ben Nevis, le « Roc qui touche au ciel », est la pyramide occidentale de la chaîne des Grampians proprement dits, qui vont se terminer au sud d'Aberdeen, après avoir projeté vers le nord-est le chaînon de Cairngorm, dont une pointe est le Ben Mac-dhui (ou Ben Muick-dhui), la deuxième cime de la Grande-Bretagne. Les monts Grampians sont la colonne vertébrale de toute l'Écosse; les protubérances de granit s'y élèvent en dômes nombreux au-dessus des assises siluriennes et s'avancent au nord-est jusqu'aux environs d'Aberdeen et aux promontoires de Buchan et de Rattray, rongés lentement à la base par les flots de la mer du Nord.

Au delà de l'étroite et profonde coupure du Glenmore se redressent d'autres montagnes, connues dans leur ensemble sous le nom de *Northern Highlands* (Hautes Terres du Nord). Le sommet principal, le Ben Attaw, est moins élevé que le Nevis et que le Mac-dhui; mais, quoique plus basses, les montagnes du nord ne sont pas d'un aspect moins sauvage que les Grampians. Même dans les grandes Alpes il est peu de sites qui aient plus de sévère tristesse que les hautes vallées de Ross et de Sutherland. Les Alpes ont du moins la fraîche verdure de leurs pâturages et, plus bas, leurs bouquets de sapins ; la plupart des montagnes du nord de l'Écosse ne sont revêtues que de landes et de tourbières aux nuances sombres ou d'un gris terne ; des eaux noires emplissent les vallées étroites, semblables à des puits ; le brouillard, qui rampe presque toujours le long des pentes, fait apparaître et cache tour à tour les crêtes des rochers, qui tout à coup, entrevues dans les vapeurs, semblent grandir comme des fantômes, puis s'abaissent de nouveau. La solitude immense donne à la nature environnante quelque chose de formidable. La terre semble morte, mais de chaque sommet on voit les eaux grises qui s'avancent en golfes allongés dans quelque avenue de rochers ; parfois même on peut en entendre le grondement continu. Il est quelques cimes dont les pentes sont brusquement coupées en falaises et d'où l'on aperçoit, à 100 mètres plus bas, les immenses replis du flot qui se heurte contre les écueils. Le cap Wrath, dont la pointe aiguë s'avance à l'angle nord-occidental de l'Écosse, est un de ces promontoires superbes que les vagues entourent incessamment d'écume[1]. Le cap Duncansby, qui forme l'autre angle de la péninsule, est moins abrupt, mais quelques roches voisines se dressent isolées dans la mer, pareilles à des obélisques.

Leipoldt[2] a évalué à plus de 381 mètres la hauteur moyenne de toute l'Écosse, y compris les Lowlands : c'est que les plaines sont rares et de peu d'étendue dans l'Écosse septentrionale. A l'exception du Strathmore, qui prolonge obliquement les campagnes du Forth vers le nord-est, les seules parties de la contrée qui présentent des espaces unis, propres à la culture, sont les régions qui bordent les deux rives du golfe de Moray, parsemées de dunes envahissantes, et la péninsule de Caithness, au nord-

[1] Principaux sommets des Highlands :

Ben Nevis	1 343 mèt.	Ben Attaw	1 150 mèt.
Ben Macd-hui	1 309 »	Ben Cruachan	1 116 »
Ben Lawers	1 212 »	Whiten Head, Sutherland	157 »
Cairngorm	1 175 »	Cap Wrath, Sutherland	120 »

[2] *Ueber die mittlere Höhe Europa's.*

est de l'Écosse : ces plaines appartiennent, comme les Orcades voisines, à une formation différente de celle des Grampians, puisque leurs roches sont composées de vieux grès rouge : le contraste du relief s'ajoute à celui des assises. Mais si les plaines proprement dites sont peu nombreuses, de vastes dépressions au sol inégal s'étendent çà et là entre les massifs de montagnes, à la hauteur moyenne de plusieurs centaines de mètres au-dessus de la mer; ce sont des marécages, des landes ou des chaos de pierres qui se continuent sur des lieues de distance sans qu'on y rencontre un arbre ou une cabane. Les forêts emplissaient jadis presque toutes les vallées de la haute Écosse et s'élevaient assez haut sur les pentes : divers étymologistes croient même que le nom de Calédonie était synonyme de forêt. Près de Balmoral, dans le bassin supérieur de la Dee, on voit sous les tourbes les restes d'anciens bois de pins à 750 mètres d'altitude; mais il ne reste plus qu'un bien petit nombre des halliers primitifs; depuis le moyen âge, presque toutes les vieilles forêts ont été abattues ou brûlées, parce qu'elles donnaient asile aux loups, aux sangliers et aux bannis : après les guerres, on vit jusqu'à 24 000 bûcherons travailler à la fois à la destruction des forêts[1]. Les arbres que l'on aperçoit dans les vallées sont presque partout de plantation moderne; çà et là, notamment autour des somptueux châteaux des seigneurs, les forêts ont été reconstituées. Loin des parcs, la contrée n'offre que des bruyères, des tourbes et la roche nue.

Aucune des montagnes de la haute Écosse ne s'élève dans la zone des neiges persistantes; cependant de petits névés s'amassent çà et là dans les creux que les rayons du soleil éclairent seulement durant quelques heures d'été. L'humidité, qui représente plus de 2 mètres d'eau sur les croupes supérieures des Grampians, tombe en neige pendant une grande partie de l'année, et les vents en font tourbillonner dans les vallons des masses trop considérables pour qu'elles puissent fondre entièrement. L'eau surabondante, qui ne trouve pas immédiatement son chemin vers la mer en torrents ou *waters*, comme on les appelle dans le pays, séjourne dans les tourbières qui recouvrent les pentes des montagnes ou remplit les *lochs* qui occupent les fonds. Mainte couche de tourbes aqueuses, semée de petits lacs, s'étend à la fois sur les deux versants d'un plateau et ses eaux s'épanchent vers deux rivières : ce phénomène de bifurcation des cours d'eau, très-rare dans les contrées à sol ferme, aménagé par la culture, est au contraire assez commun dans un pays comme l'Écosse, où les mousses

[1] John Wilson; — Keltie, *History of the Scottish Highlands.*

saturées d'eau revêtent en lits épais la surface des rochers. Les brèches nombreuses que présentent les montagnes d'Écosse facilitent aussi l'entre-croisement des bassins. C'est ainsi que le loch Ericht, réservoir supérieur d'où s'écoule un des affluents du Tay, traverse de part en part la chaîne des Grampians, immédiatement à l'est du Ben Alder, montagne de plus de 1000 mètres de hauteur.

En outre de l'orientation générale des chaînes de montagnes, des vallées et des fleuves de l'Écosse dans le sens du sud-ouest au nord-est, on peut observer presque partout à la surface des rochers de longues stries parallèles d'une régularité singulière; on dirait que le pays entier a été cardé comme une toison; toutes les rangées de collines, à la base des Highlands, et toutes les hauteurs des Lowlands ont été rabotées jusqu'aux sommets : telle est la raison de leur forme arrondie et « flottante » pour ainsi dire[1]. Quelle force prodigieuse a ainsi changé l'apparence des montagnes, si ce n'est la puissance des glaciers qui recouvraient autrefois la contrée et dont on voit les argiles et les moraines dans toutes les vallées qui descendent des Grampians? Pendant la période glaciaire, les monts écossais versaient de leurs sommets d'énormes fleuves congelés qui remplissaient les vallées, passaient par-dessus les collines en abaissant les saillies pour les répandre en débris dans les plaines, et s'avançaient jusque dans la mer pour s'y briser en glaçons flottants. Suivant la puissance des glaciers, les moraines terminales se déposaient à une distance plus ou moins considérable du lieu d'origine, soit dans les golfes où elles formaient des bancs sous-marins, des archipels d'écueils, soit encore dans les vallées, où la fonte des glaciers en a fait des barrages naturels. Dans aucun *glen*, dans aucun *strath* de l'Écosse, les eaux n'ont pu trouver d'écoulement libre vers la mer : les amas de rochers ont retenu le courant et l'ont changé en un lac tranquille qui s'est élevé peu à peu jusqu'au niveau de l'obstacle, puis s'est épanché en torrent à travers les pierres amoncelées. Ces amas de débris glaciaires qui forment les barrages des lacs à l'issue des vallées, et qui pour la plupart restent cachés par des tourbières, tandis que d'autres ondulent en buttes verdoyantes, sont connus en Écosse sous le nom de *kaims* ou *kames;* les géologues leur donnent plus fréquemment l'appellation irlandaise d'*esker*[2] : ce sont les *åsar* des Scandinaves. Quant à l'argile d'origine glaciaire, rouge, dure, pierreuse, que les courants ont distribuée dans les plaines, on la désigne du nom de *till :* c'est le *boulder-clay* des Anglais.

[1] James Geikie, *The Great Ice Age.*
[2] A. Ramsay. *Physical Geology and Geography of Great Britain.*

Mais les pierres détachées des sommets des Grampians ne se sont pas toutes arrêtées à la base des glaciers. Il fut un temps de la période glaciaire où la terre était, relativement à l'Atlantique, beaucoup moins élevée qu'elle ne l'est de nos jours. Une partie de la Grande-Bretagne actuelle était alors sous les eaux et les glaçons transportaient au loin les débris des montagnes. On a trouvé du granit écossais dans les argiles de Wolverhampton, à 270 kilomètres du massif granitique le plus rapproché, et même près de Worcester, à 320 kilomètres des montagnes d'où la pierre se détacha[1]. Enfin les Hébrides, autrefois plus basses qu'elles ne le sont aujourd'hui, étaient également polies par les glaces venues de l'Écosse par-dessus le canal du Minch[2]. Tandis que la Calédonie dispersait au loin les débris de ses roches, elle en recevait aussi d'autres contrées : les montagnes de la Scandinavie lui envoyaient des glaçons flottants chargés de pierres erratiques ; des granits de Norvège se trouvent en amas énormes dans le comté d'Aberdeen et d'autres régions de l'Écosse. En divers endroits, les courants glaciaires des Grampians et ceux des monts Scandinaves se heurtaient l'un l'autre, et par l'effet du choc changeaient mutuellement leur direction. Ainsi les stries marquées sur les roches de Caithness par les anciens glaciers des montagnes écossaises sont tracées dans le sens du sud-est au nord-ouest, et non pas dans celui du sud au nord, suivant l'impulsion primitive. Les glaces cheminaient donc en dehors de la voie qu'elles auraient dû suivre naturellement. Cette déviation de leur route était causée par leur rencontre avec les fragments des glaciers scandinaves venus de l'Orient : par l'effet de la résultante des forces, les blocs mouvants du sud et de l'est prenaient ensemble le chemin du nord-ouest[3]. Sur les roches des Orcades, des Shetland et des Färöer, on remarque aussi des stries qui témoignent de l'action des glaces scandinaves.

Les oscillations du sol calédonien se sont succédé en sens divers pendant les périodes géologiques. Ainsi l'on a découvert un ancien lit de rivière à 79 mètres au-dessous du Forth à Grangemouth, preuve que la terre était autrefois plus haute de toute l'épaisseur actuellement immergée[4]. Les mouvements des terrains ont été si considérables, que l'on trouve des blocs de granit à une plus grande hauteur que les montagnes d'où ils ont été détachés : les oscillations se sont donc faites d'une ma-

[1] Mackintosh ; — Symonds, *Quarterly Journal of the Geological Society*, nov. 1877.
[2] James Geikie, *History of a Boulder*.
[3] James Croll, *Climate and Time*.
[4] James Geikie, *The Great Ice Age*.

nière inégale dans les diverses parties de l'Écosse. Mais le phénomène le plus récent est celui d'une élévation graduelle de la contrée. C'est grâce au soulèvement du sol, accompli depuis la fin de la période glaciaire, que l'on a pu reconnaître sur les rivages la part qu'avaient eue les glaciers de la Norvège dans la formation de l'Écosse actuelle. Sur toutes les côtes, on remarque d'anciennes plages soulevées et couvertes encore de coquillages marins, les unes aussi régulières que si la mer venait de les abandonner, les autres déjà ravinées par les eaux et çà et là recouvertes de débris. A 15 mètres au-dessus des plages actuelles du loch Lomond on voit de ces rives délaissées par le flot à une époque où le loch n'était pas un lac d'eau douce, mais un golfe d'eau salée communiquant avec la mer d'Écosse par le détroit de Dumbarton[1]. En quelques endroits du littoral marin, les blocs erratiques laissés sur les anciennes berges semblent de loin des rangées de pingouins perchés sur les terrasses des escarpements. Sur le littoral d'Aberdeen et de Caithness, la hauteur de ces grèves délaissées varie de 2 mètres et demi à 50 mètres au-dessus du niveau de la mer; mais dans l'ensemble l'altitude des terrasses diminue peu à peu dans la direction du nord, preuve que l'exhaussement du sol s'est fait d'une manière inégale, comme de nos jours sur les côtes de la péninsule scandinave[2]. Cette élévation du sol s'est-elle produite seulement à la fin de l'époque glaciaire, s'est-elle prolongée pendant la période historique pour se continuer peut-être jusqu'à nos jours? On pense que le soulèvement principal a eu lieu à une époque plus froide que la période actuelle, car les bancs de coquillages situés sur les hautes terrasses appartiennent à une faune plus septentrionale dans son ensemble que celle des parages environnants[3]. Quoi qu'il en soit, on cite quelquefois le nom d'un petit village du comté de Ross, Kinlochewe, en témoignage du soulèvement graduel du sol depuis que l'homme s'est établi dans la contrée. L'appellation gaélique de ce village signifie « Bout du Loch Ewe »; or le golfe ou « loch » Ewe se termine de nos jours à 24 kilomètres en aval et communique seulement par une rivière avec le Loch Maree, le pittoresque lac dont Kinlochewe occupe l'extrémité orientale. Ainsi, depuis que le village a été fondé par des Gaëls, un seuil est apparu entre le Loch Ewe et le Loch Maree, et cet ancien golfe s'est transformé en un réservoir d'eau douce. C'est là ce qui fait dire plaisamment aux Gaëls que leur langue existait même avant la naissance des lacs.

[1] James Geikie, *The Great Ice Age.*

[2] S Laing, *Nature*, 1877.

[3] Smith, *Memoirs of the Wernerian Society*, VIII, 1.

Dans l'intérieur de l'Écosse, on voit sur les pentes de maintes collines d'anciennes plages lacustres semblables aux grèves abandonnées du littoral marin, et si larges, si régulières, qu'on peut même les distinguer à plusieurs kilomètres de distance. Les plus célèbres de ces rives soulevées sont les « routes parallèles » de Glenroy, situées à des hauteurs correspondantes sur les pentes opposées du *glen* où coule la Roy, un des torrents qui descendent vers la dépression de Glenmore. Les routes, parallèles et horizontales, sont de chaque côté au nombre de trois, aux altitudes de 262, de 326 et de 350 mètres. Les indigènes expli-

N° 155. — ROUTES PARALLÈLES DE GLENROY.

1 : 15[illegible] 000

0 — 5 kil.

quaient l'existence de ces routes en racontant que les anciens rois du pays les avaient tracées pour y arrêter le gibier poursuivi. Pendant de longues années, les « routes » de Glenroy ont été l'un des phénomènes géologiques les plus discutés, et les explications les plus diverses avaient été proposées, lorsque Agassiz, familiarisé avec les glaciers de la Suisse, vint à son tour étudier la vallée de la Roy. Il n'eut pas de peine à reconnaître dans les routes parallèles les anciennes plages d'un lac de hauteur variable retenu à sa partie inférieure par un glacier qui fermait la vallée.

Les *firths* ou *friths* de la côte occidentale de l'Écosse, golfes en tout semblables aux *fjords* de la Norvège, rappellent aussi l'œuvre des



ILE DE SKYE. — LE KILT ROCK

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. W. Wilson.



glaciers. A la première vue d'une carte, on ne peut qu'être frappé du contraste extraordinaire des deux rivages, l'un regardant vers la mer du Nord, l'autre tourné vers l'Atlantique. Le rivage oriental offre bien quelques golfes allongés qui rompent l'uniformité du littoral ; mais dans l'ensemble il se développe en courbes faiblement infléchies, se prolongeant dans la même direction sur des espaces de plus de cinquante ou de cent kilomètres. Le rivage occidental, au contraire, du golfe de la Clyde au cap Wrath, est festonné, découpé, tailladé à l'infini ; la ligne de la côte est décuplée en longueur par les péninsules qui se ramifient en presqu'îles secondaires et se rattachent à des îlots par des isthmes de sable ; de grandes îles, Skye, Mull, dont chaque fragment est un labyrinthe d'isthmes et de promontoires, accroissent la confusion apparente. Dans ce dédale, il est impossible de reconnaître sans une longue et patiente observation ce qui est île ou terre ferme, lac ou golfe de la mer. D'ailleurs les habitants du pays donnent aux baies allongées de la mer et aux bassins d'eau douce le même nom de *loch*, et maint promontoire est désigné par eux comme étant une île. Le loch Etive est un exemple remarquable de ces nappes d'eau qui sont à la fois lac terrestre et golfe maritime. Les eaux de la mer pénètrent en effet dans ce firth jusqu'à la distance de 30 kilomètres ; mais ce bassin se divise en deux réservoirs placés bout à bout et séparés l'un

N° 136. — FIRTHS DE L'ÉCOSSE OCCIDENTALE.



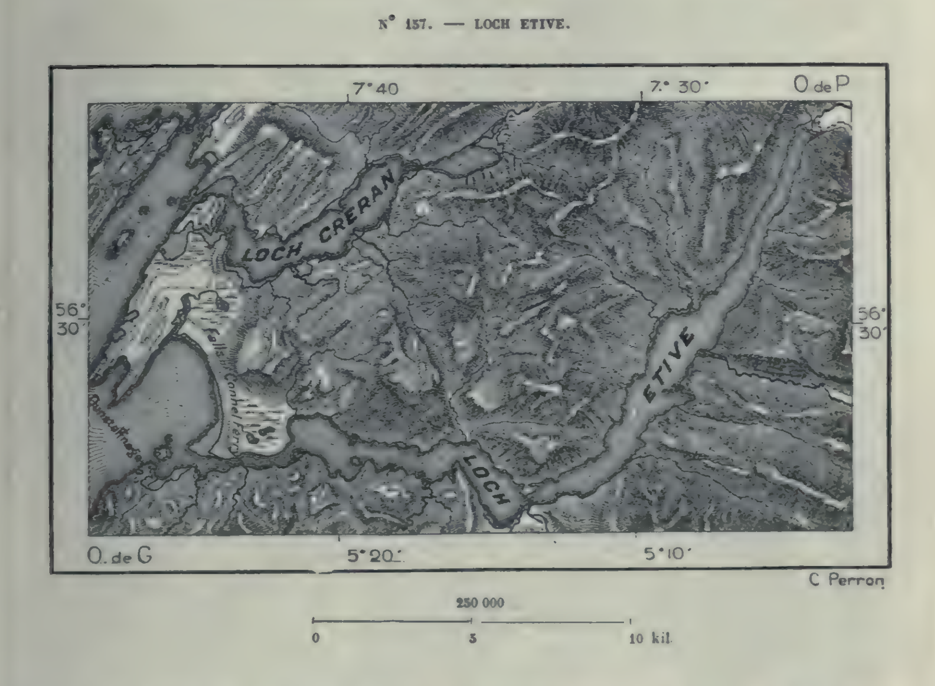
de l'autre par un seuil bas, situé à 2 mètres à peine au-dessous de l'eau. Au Connel-Sound, entrée du réservoir inférieur, l'eau de la marée et celle du jusant passent tour à tour avec le bruit d'une cataracte. A l'endroit le plus profond, le loch Etive n'a pas moins de 139 mètres de profondeur, tandis qu'au dehors la mer a seulement une cinquantaine de mètres. Un autre golfe marin, le loch Fleet, a été changé en lac d'eau douce par une simple muraille[1]. En maint endroit de la côte les eaux des lochs ressemblent à celles du loch orcadien Stennis, salées d'un côté, douces de l'autre : elles ont à la fois deux faunes et deux flores[2].

Quelle est la raison du contraste entre les deux côtes de l'Écosse septentrionale, contraste qui se retrouve d'ailleurs entre le rivage atlantique et le rivage baltique de la Scandinavie? Pourquoi les anciens golfes qui découpaient le littoral calédonien tourné vers la mer du Nord ont-ils été comblés par les alluvions et les gros débris, tandis que les innombrables indentations du littoral de l'ouest ont gardé leur forme primitive? C'est encore aux glaciers qu'il faut attribuer la cause de ce phénomène. A l'époque glaciaire aussi bien que de nos jours, les vents chargés de vapeur venaient de l'ouest et du sud-ouest, et par conséquent l'humidité tombait principalement sur le versant occidental des montagnes, presque uniquement sous forme de neige ; ce n'étaient pas des torrents, mais des glaciers qui s'épanchaient des hauteurs jusque dans la mer. Sur le versant opposé, les moindres apports d'humidité ne suffisaient qu'à entretenir de faibles névés ; les glaciers ne descendaient qu'à l'issue des cirques supérieurs, et plus bas serpentaient les eaux. La différence du régime hydrographique était complète. Sur le versant oriental, la mer élevait des flèches de sable à l'entrée des golfes, tandis que les cours d'eau, apportant leurs alluvions, les déposaient en bas-fonds et en plages : ainsi les bassins maritimes qui s'avançaient au loin dans les terres et s'y ramifiaient en baies et en criques se comblaient peu à peu, et la ligne extérieure des rivages prenait une forme de plus en plus régulière. A l'ouest, au contraire, les masses énormes des glaciers maintenaient la forme primitive des vallées qui leur servaient de lit, et loin de les combler par les débris qu'ils recevaient des montagnes de leur bassin, ils travaillaient à les élargir et à les excaver davantage par le frottement continuel de leur face inférieure : chaque grand fleuve de glace, chaque affluent qui lui venait de droite ou de gauche protégeait ainsi les cavités ouvertes entre les roches, et quand l'adoucissement du climat eut permis

[1] Archibald Geikie, *Scenery and Geology of Scotland.*
[2] Hugh Miller, *Footprints of the Creator.*

à la mer de reprendre son domaine, les chemins profonds que venait d'abandonner le glacier se changèrent en firths. Les moraines rejetées en dehors de la côte n'avaient servi qu'à augmenter le labyrinthe des détroits : la forme des rivages en était devenue d'autant plus inégale. Grâce aux masses glacées qui les emplissaient, quelques-uns des firths ont gardé, en dedans de la ligne normale des côtes, des profondeurs énormes, beaucoup plus considérables que toutes celles de la mer du Nord à l'ouest de la fosse du Skager Rak. A l'entrée du loch Broom, entre les comtés de Ross et de Cromarty, la sonde mesure 217 mètres ; à l'est de l'île Mull, entre

N° 157. — LOCH ETIVE.

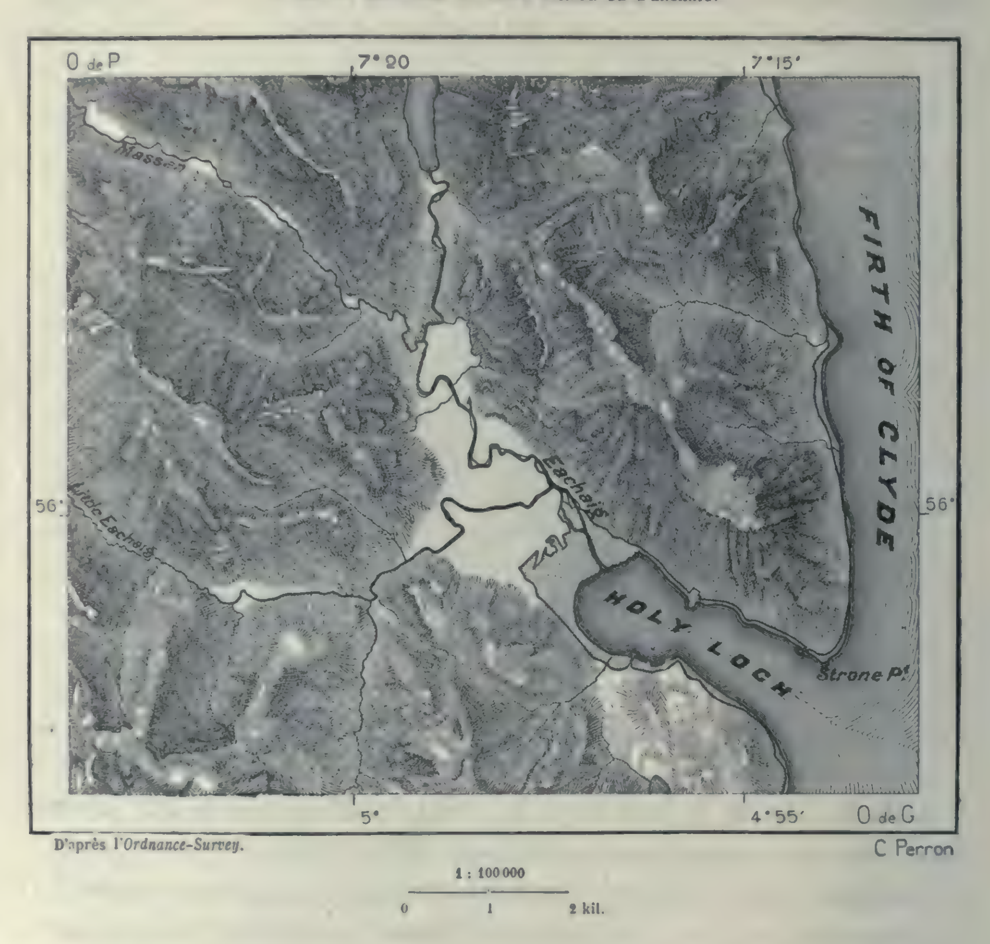


le firth de Lorn et le Loch Etive, le creux du détroit est de 220 mètres ; entre Skye et la grande terre, il dépasse 250 mètres.

Toutefois, sous l'influence des causes qui concourent sans relâche à la régularisation des côtes, les firths de l'Écosse occidentale finiront par se combler comme ceux de l'Écosse orientale et de tous les rivages de la zone tempérée. On peut citer en exemple le « Saint Lac » (*Holy Loch*) du golfe de la Clyde, dont plus de la moitié est déjà transformée en campagne par les alluvions. Ailleurs, des lochs maritimes ont été partagés en deux par les apports des torrents latéraux, et le bassin supérieur, se vidant de son eau salée, est devenu un lac d'eau douce qui se rétrécit peu à peu. Mais ce ne sont pas seulement les rivières qui travaillent au comblement des golfes, la mer utilise aussi les débris des roches qu'elle érode pour les

distribuer le long des rivages abrités. Dans tous les firths, la côte la plus exposée à la violence des vents est celle dont l'eau maintient sa profondeur : les bancs de sable se forment dans les parages plus tranquilles[1]. Ces terrains récents, alluvions fluviales et marines, ont déjà, aidés peut-être par le soulèvement graduel du sol, changé en péninsules plusieurs îles du littoral. Ainsi la presqu'île de Morvern, près de l'entrée méri-

N° 138. — HOLY LOCH ET FIRTH COMBLÉ DE L'EACHAIG.



D'après l'*Ordnance-Survey*. C Perron

1 : 100 000

0 1 2 kil.

dionale du canal Calédonien, est réellement une masse insulaire comme sa voisine, l'île de Mull. De même, la longue et étroite péninsule de Cantyre, dont le nom gaélique, *Cean tire*, a le même sens que *Land's End* et que *Finisterre*, peut être considérée comme une île, quoiqu'un seuil de 19 mètres de haut la rattache à la grande terre. Elle est coupée à sa racine par le canal de Crinan, voie navigable de 14 kilomètres de

[1] Cleghorn, *Observations on the Water of Wick*. Journal of the Geographical Society.

longueur qui forme en réalité le prolongement méridional du canal Calédonien et permet aux navires d'un tirant d'eau de 3 mètres de se rendre directement de la mer du Nord à la Clyde et à la mer d'Irlande en évitant de contourner l'Écosse du nord, les Hébrides et les îles écossaises du sud. On projette le creusement d'un autre canal à travers la péninsule de Cantyre, directement à l'ouest de la Clyde et de Glasgow, entre les deux lochs East Tarbert et West Tarbert : l'isthme peu élevé qui sépare les deux rades n'a que 1200 mètres de largeur.

N° 159. — LOCHS DE TARBERT ET CANAL DE CRINAN.



En tenant compte des écueils et des simples rochers, on pourrait énumérer des milliers d'îles dans les archipels écossais; mais la géographie administrative en mentionne seulement 788, dont 186 étaient habitées lors du recensement de 1871, quatre de moins que dix années auparavant : quelques îles n'avaient qu'un ou deux habitants. L'archipel proprement dit le plus rapproché de l'Écosse est celui des Orkneys ou Orcades : ce sont les « Iles des Phoques », car tel est, semble-t-il, le sens du mot islandais qui les désigne [1]. Entre le promontoire écossais de Duncansby et la pointe méridionale de l'île South Ronaldsha, on ne compte qu'une dizaine de kilomètres, et dans le détroit sont épars des îlots et des écueils. Des courants dangereux s'y produisent à la rencontre et au renversement des marées, et rendent parfois la navigation périlleuse : au large de Storma, dans le firth de Pentland, mugit le redoutable tourbillon de Swelkie, qu'un chant de l'ancien Edda dit être le moulin toujours en travail où se moud le sel de l'Océan; pendant les marées de syzygie, le courant s'y élance avec une vitesse de plus de 16 kilomètres à l'heure. Lors d'une tempête du mois de décembre 1862,

[1] Richard Burton, *Ultima Thule*. — D'autres y voient les « Iles de la Pointe » (Thomas, *Pilote de la mer du Nord*).

les vagues, s'élançant sur les rochers de Stroma, portèrent jusqu'à 60 mètres de hauteur sur les terrasses de la falaise des herbes, des pierres et des fragments de navires rompus. Le détroit qui devait livrer passage aux eaux de tempête entre l'Écosse et Stroma n'était plus assez large et l'on vit l'eau de la mer s'avancer en une sorte de muraille. L'eau rejetée par-dessus les falaises du nord coule, même en temps ordinaire, avec assez d'abondance

N° 160. — ORCADES.



pour former un véritable ruisseau à travers l'île entière; les indigènes ont établi un petit moulin sur le bord de ce ruisseau maritime [1].

Les îles Orcadés, dont vingt-sept sont habitées d'une manière permanente et qui comprennent en outre une quarantaine d'îlots utilisables pour la pâture des animaux [2], ressemblent à la région des firths écossais

[1] Peach; — Archibald Geikie, *Scenery and Geology of Scotland.*

[2] Archipel des Orcades :

Superficie.	Population en 1871.	Population kilométrique.
1036 kil. carrés	31 300 habitants.	30 habitants.

par la variété de leurs rivages découpés dans tous les sens : îles et péninsules, lacs et fjords, tout s'entremêle en un étrange désordre : des navires, on croirait n'apercevoir qu'une seule terre hérissée de pointes et de presqu'îles. Cependant l'archipel, appartenant à la formation du vieux grès rouge, est en général assez peu élevé et n'offre que des collines arrondies ; une île seule, Hoy Island, dans la partie occidentale de l'archipel, dresse un de ses promontoires à 474 mètres de hauteur. De même qu'en Écosse, c'est à l'ouest que s'élève le faîte du groupe insulaire : à côté de Hoy se dresse le « Vieillard » (*Old Man*), prodigieux obélisque naturel d'une régularité parfaite. L'île principale ou Mainland, beaucoup plus basse que Hoy, s'appelle aussi Pomona, nom scandinave, — d'apparence latine, — dont le sens réel n'est pas connu. La plupart des Orcades sont verdoyantes, couvertes de prairies naturelles et diffèrent de l'Écosse par le peu d'étendue des tourbières : un des anciens comtes scandinaves reçut le surnom de Torf-Einar ou « Coupeur de Tourbe », parce qu'il allait régulièrement s'approvisionner de combustible sur la grande terre voisine. C'est également en Écosse qu'allaient chasser les seigneurs, car là seulement se trouvaient les bois, retraite des animaux sauvages. Les Orkneys, presque ignorées par l'histoire contemporaine et peuplées d'agriculteurs paisibles, eurent jadis une haute importance stratégique, lorsque les Norvégiens, mouillant leurs « dragons » dans les criques bien abritées du centre de l'archipel, en avaient fait leur principal repaire au nord de l'Écosse. De ces îles, les vikings, en communication facile avec la Norvège, menaçaient également les rives occidentale et orientale de la Grande-Bretagne : toutes les îles Britanniques étaient exposées à leurs incursions d'été ; pendant l'hiver, ils restaient dans leurs forteresses et y célébraient leurs fêtes barbares.

Les Shetland, Zetland ou Hjaltland, continuent les Orcades suivant l'axe de toute l'Écosse du nord, mais elles en sont séparées par un large passage d'environ 80 kilomètres, où ne se trouve qu'une terre isolée, Fair Island, autrefois Faroë, « Ile des Brebis, » terre escarpée de 215 mètres de hauteur sur laquelle vint s'échouer en 1588, avec ses deux cents hommes, le vaisseau amiral de la *Grande-Armada*, et dont la population actuelle offre, paraît-il, un mélange de sang castillan : trop nombreux pour le petit domaine qui les enfermait, les habitants de l'île ont dû émigrer en grande partie pour le Canada. Il est dans le monde peu de falaises qui soient plus abruptement coupées, d'un aspect plus grandiose et plus

terrible, que les promontoires du nord de Shetland. En contournant la grande île, le navigateur voit se succéder cap après cap, tous dressés à plus de 100 mètres, tous plongeant leur base dans une eau profonde où les vagues roulent comme en pleine mer, tous creusés de grottes où le flot s'engouffre en mugissant. Une de ces cavernes ou *helyers* est appelée *Orkneyman's Harbour*, parce qu'une embarcation, appartenant à un pêcheur des Orcades, s'y réfugia pour échapper à un corsaire français. Quoique beaucoup plus élevé en moyenne, le groupe des Shetland n'a pas de cime aussi haute que le pic de Hoy dans les Orcades ; Roeness ou Rona, qui domine l'extrémité septentrionale de l'île principale ou Mainland, n'a pas même 450 mètres. Pendant les tempêtes, la mer est à peine moins furieuse autour des Shetland que dans l'archipel des Orcades : des blocs de 6 à 15 mètres cubes, saisis par les vagues mêmes à une assez grande hauteur au-dessus de la ligne normale du rivage, sont détachés des falaises comme d'une carrière et transportés au loin[1]. Les roches qui résistent le mieux sont les masses de porphyre injectées à travers d'autres roches : elles se dressent en murs et en obélisques au milieu des écueils.

L'archipel, qui appartient en entier à un seul propriétaire écossais, comprend plus de cent îles, mais trente-quatre seulement sont habitées[2] : les autres ne sont que des *stacks* ou « cheminées », roches menaçantes s'élevant brusquement au-dessus de la mer, des *skerries* ou groupes de bas écueils entourés d'écume, et des *holms* ou petits îlots offrant à peine un peu d'herbe : là paissent les admirables *ponies* des Shetland, à la crinière touffue, à la jambe nerveuse, à l'œil plein de feu, et des bêtes à cornes, probablement les plus petites qu'il y ait dans le monde, mais que les éleveurs ont su croiser avec les gros *short-horns* de l'Angleterre pour en faire une excellente race[3]. Le sol des îles est en grande partie recouvert de tourbe et la végétation arborescente y manque complètement. L'arbre unique de l'archipel, haut de 2 à 3 mètres, est considéré comme une curiosité : on vient le visiter en pèlerinage. Les forêts de bouleaux dont les restes se retrouvent dans la tourbe ont disparu en entier.

Dans l'intérieur de l'archipel, les havres de refuge sont fort nombreux et la profondeur de l'eau est presque partout suffisante pour la navigation ;

[1] Archibald Geikie, *Scenery and Geology of Scotland.*

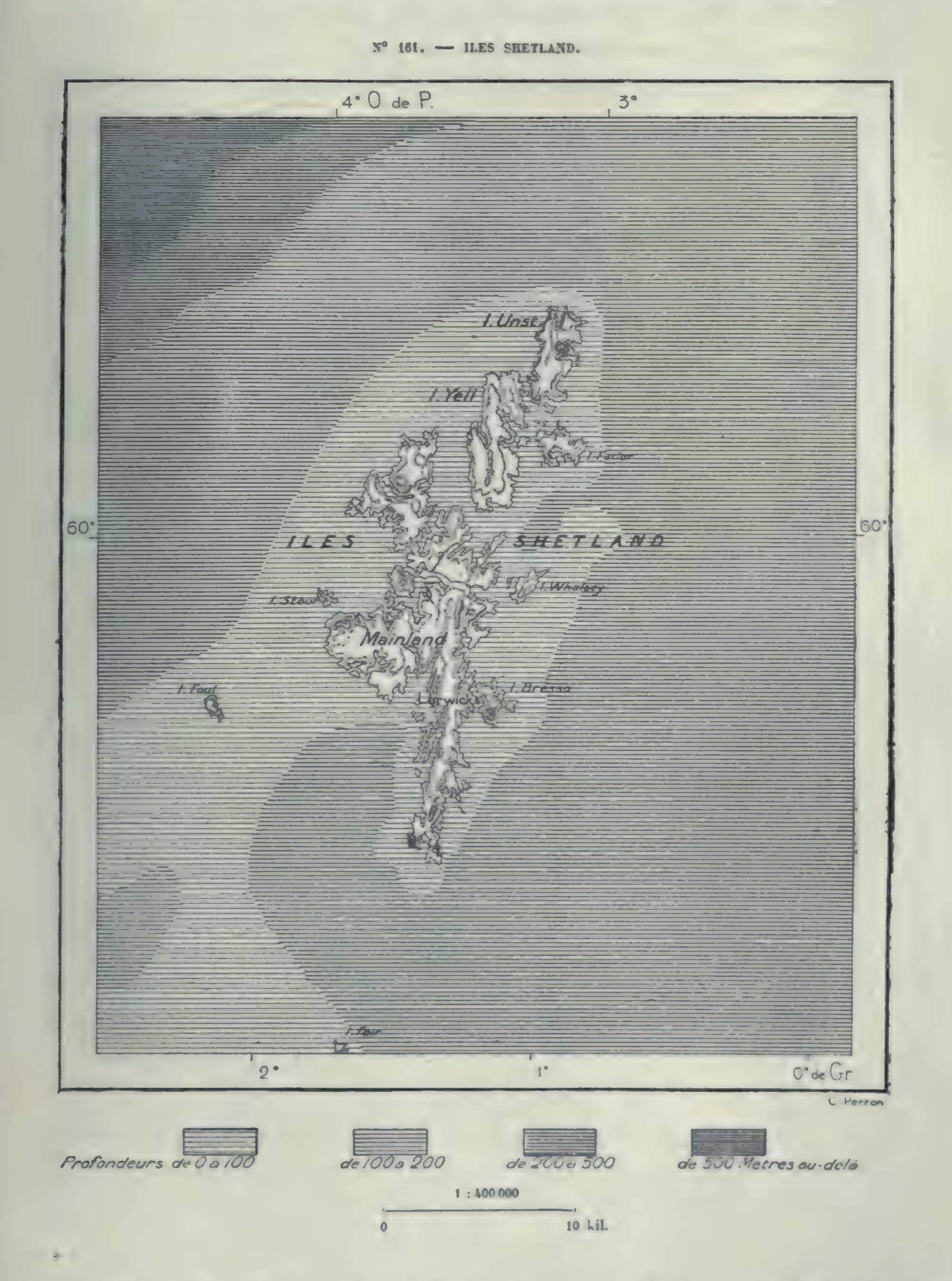
[2] Archipel des Shetland :

Superficie.	Population en 1871.	Population kilométrique.
1370 kil. carrés.	31 600 habitants.	23 habitants.

[3] John Wilson, *British Farming.*

on trouve en général de 60 à 75 mètres d'eau à une petite distance en dehors des roches. Mais précisément cette profondeur d'eau est pour les marins une cause de danger, car les îles sont fréquemment enveloppées de

N° 161. — ILES SHETLAND.

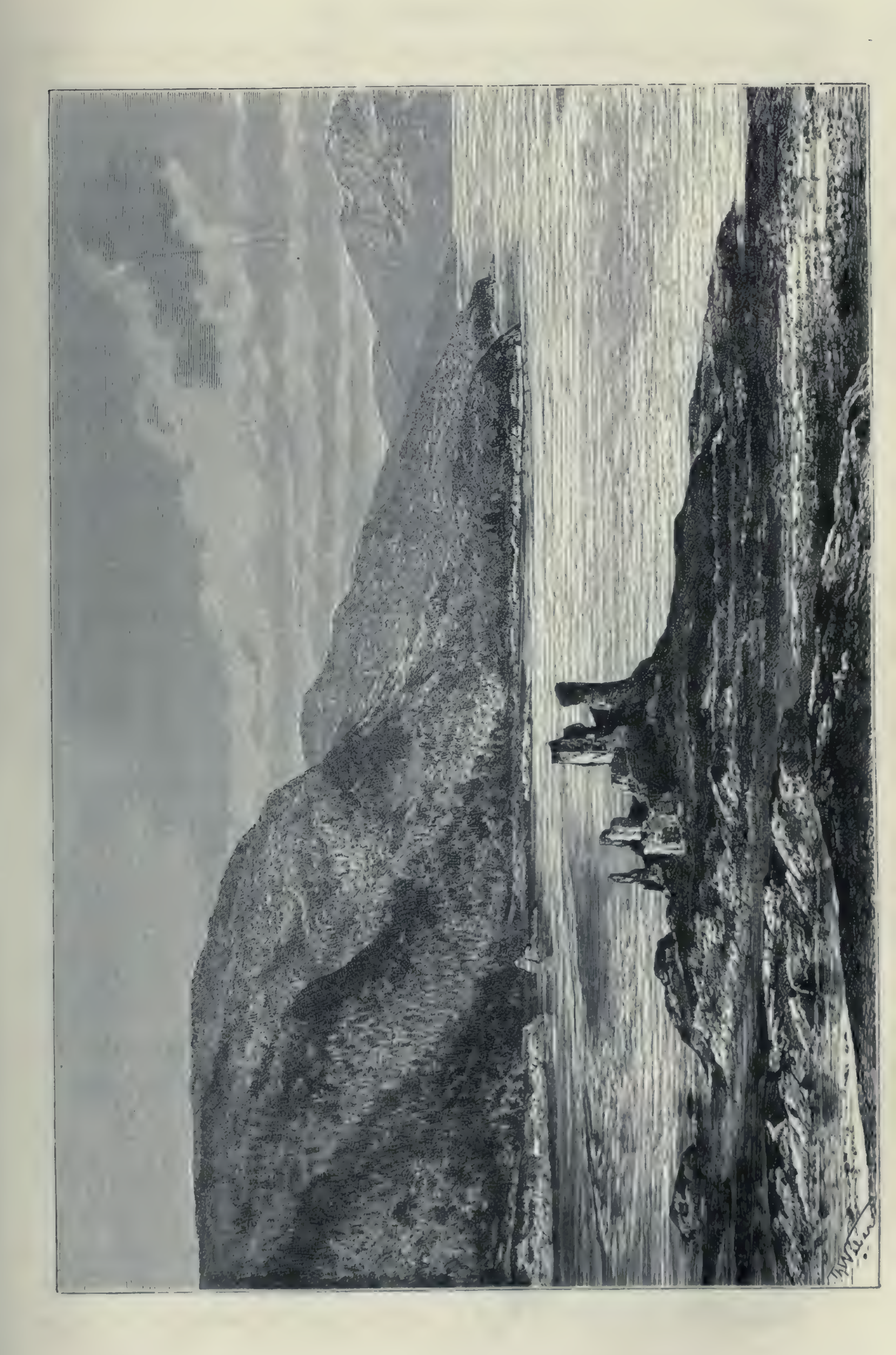


vapeurs impénétrables aux regards et l'on ne peut se servir de la sonde pour savoir si l'on est dans le voisinage des terres. En outre, des *roosts* ou courants de marée d'une grande rapidité peuvent faire dévier les navires

de leur course, et portent tout à coup les marins au milieu des récifs. La roche la plus occidentale du groupe, située à 25 kilomètres en pleine mer, l'île Foula ou Foul, est de toutes les Shetland la plus formidable d'aspect et la mer qui l'entoure est presque toujours violemment agitée : la petite crique ouverte sur la côte sud-orientale est parfois très-périlleuse d'accès ; le Kaim, pointe la plus élevée de l'île, se dresse à 416 mètres, et ses falaises sont coupées à pic sur une hauteur de 300 mètres. Des oiseaux volent en nuées autour des escarpements ; les chasseurs qui veulent s'emparer des œufs ou des petits sont obligés de se faire attacher par une corde aux créneaux de la roche, d'où ils descendent en tournoyant dans le vide.

Les Shetland, de même que les Orcades et la partie septentrionale de la Grande-Bretagne, ont été souvent désignées comme étant l'*Ultima Thule* et parmi les auteurs anciens qui ont parlé de cette terre mystérieuse, plusieurs sans aucun doute l'ont placée dans les parages où se trouvent les Shetland ; mais le manque de cartes et les récits contradictoires des marins faisaient voyager, pour ainsi dire, les terres dans l'Océan. L'errante Thulé, qui semble avoir été primitivement l'Islande, puisque Pythéas la place sous le cercle polaire, se déplaçait d'âge en âge au gré des écrivains. Les Hébrides, dont l'archipel se prolonge à l'ouest de la Calédonie, parallèlement à la côte, ont été aussi considérées pendant longtemps comme l'une de ces terres extrêmes du Nord. Les Scandinaves leur donnèrent au contraire le nom de Süderöer, « Iles du Sud », appellation qui se maintient encore dans le titre de l'évêque de « Sodor » et Man. Les Écossais, à leur tour, désignent les Hébrides, d'après la position géographique, sous le nom de *Western Islands* ou d'Iles Occidentales, et deux îles portent spécialement le nom de *Uist* ou « Ouest ». Les anciens donnaient à tout l'archipel l'appellation d'Hébudes ou Ébudes, changée en Hébrides par une faute du copiste. Un de leurs noms d'autrefois est Innis-Gail, « Iles des Gaëls ».

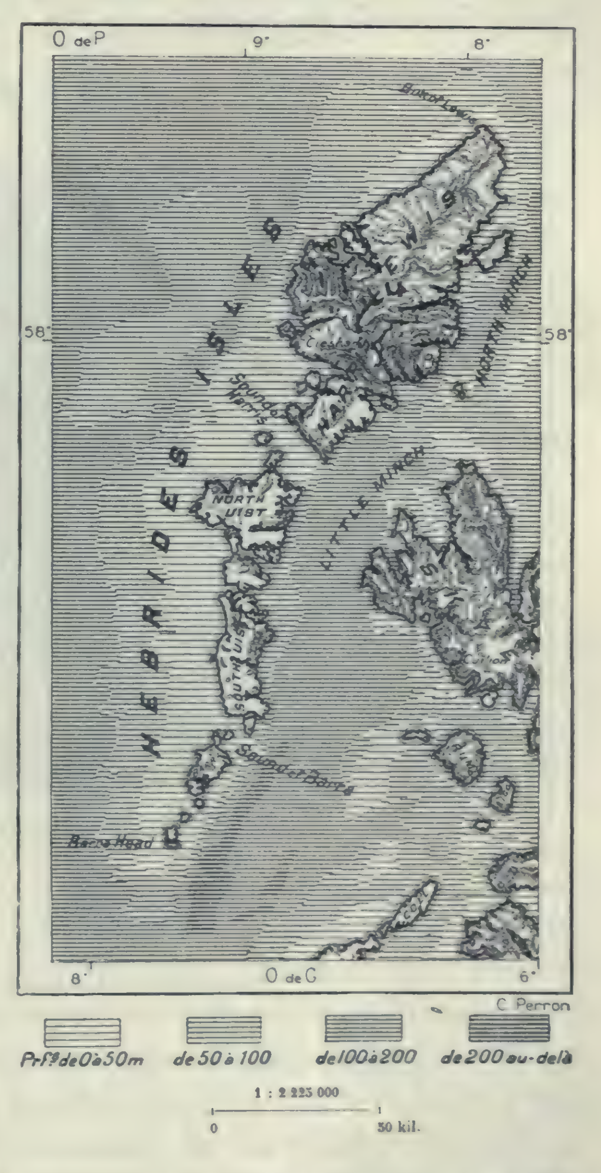
Parmi ces îles, plusieurs devraient être considérées comme faisant partie de l'Écosse péninsulaire, à cause de leur proximité et de la concordance de leurs assises ; la séparation des îles est l'effet d'une inondation de vallée. C'est ainsi que la terre de Skye s'est changée en île. Sa pointe orientale s'avance loin entre les rivages du loch Alsh, que le château d'Eilan Donan dominait à l'est, et le détroit ou *kyle* Rhea, entre l'île et la côte écossaise, a seulement 400 mètres de lar-





geur. Les montagnes de Skye, dont l'une dépasse 900 mètres, continuent une chaîne du comté d'Inverness, en présentant, à l'est, la même formation de roches ; mais à ces hauteurs siluriennes succèdent des assises oolithiques et surtout des trapps éruptifs. Skye est une des îles les plus pittoresques des Hébrides, grâce aux aiguilles et aux arêtes vives de ses anciennes laves, à ses gouffres semblables à des cratères, à ses lacs et à ses golfes, à ses cascades, toujours alimentées par des pluies abondantes. La montagne de Quiraing, située non loin du promontoire septentrional de l'île, est une masse volcanique de la forme la plus étrange, un bloc énorme de basalte uni comme une table et couvert de gazon, mais entouré de tous les côtés par des aiguilles, des piliers, des groupes de colonnes inaccessibles.

N° 162. — ILE LONGUE OU HÉBRIDES EXTÉRIEURES.



Les Hébrides proprement dites, longue chaîne de roches anciennes, sont séparées de la côte d'Écosse et des îles riveraines par les détroits du North Minch, du Little Minch et du Barra-Passage, dont la partie la plus profonde a 278 mètres. Du promontoire septentrional, appelé Butt of Lewis, à l'extrémité méridionale, marquée par l'îlot de Bernera et par le promontoire de Barra-Head, elles forment une chaîne si régulière, qu'elles passent pour n'être qu'une seule île aux yeux des habitants de l'Écosse et qu'on lui donne le nom de *Long Island*. Cette terre est pourtant

divisée en centaines de fragments, îles, îlots, écueils, dont la plupart sont inhabités : dans ces parages, « la mer n'est que rochers, les îles ne sont que lacs[1] ». La population n'occupe en groupes considérables que l'île Lews ou Lewis, son prolongement, Harris, les deux terres d'Uist, Benbecula, qu'agrandissent les sables de ses dunes occidentales, Barra Island. Chacun de ces fragments de l'Ile Longue a ses montagnes, son

N° 165. — LOCHS MÉRIDIONAUX DE L'ÎLE DE LEWIS.

C Perron

Profond^rs de 0 à 50m. de 50 à 100 de 100 à 200 et au-delà.

1 : 275000

0 5 10 kil.

Ben More ou Roche-Grande, ses lacs, ses tourbières, ses baies, son petit port de pêche. La trace des anciens glaciers y est partout visible ; quelques parties de Lewis ont été évidemment rabotées par les glaces en arêtes régulières.

La chaîne de l'Ile Longue n'est pas la seule qui se développe parallèlement à l'ouest de l'Écosse. Du côté de l'Océan, deux autres rangées, orientées également du sud-ouest au nord-est, s'élèvent du fond de la

[1] Mac Culloch, *Western Islands of Scotland.*

mer, mais elles n'atteignent la surface de l'eau qu'en deux endroits, l'une aux îlots Flannan ou des « Sept Chasseurs », l'autre au petit archipel de Hirt ou Hirst, appelé Saint-Kilda par les Anglais ; l'île principale est encore habitée, malgré son éloignement de la côte, la faible étendue du sol cultivable qu'elle possède, la difficulté de ses abords. Cette terre isolée, perdue au milieu des eaux, à 67 kilomètres de l'Hébride la plus rapprochée, est occupée en grande partie par des roches abruptes, dont l'une se dresse à 420 mètres de hauteur[1], et l'on ne peut y pénétrer que par une seule brèche des falaises. Hirt est certainement le lieu de l'Europe le plus écarté : c'est une étroite prison dont les captifs ne peuvent même voir que rarement, à travers les vapeurs qui les entourent, le profil à demi effacé d'autres terres habitées par des hommes. Saint-Kilda, où des embarcations n'abordent que pendant trois mois d'été, apparaît aux gens des Hébrides eux-mêmes comme un lieu de misère et d'effroi, et ce qu'ils en racontent, sur la foi des pêcheurs, est mêlé de légendes absurdes. D'après le témoignage unanime des voyageurs et le registre de l'état civil, la petite communauté de Saint-Kilda, composée en juillet 1877 de 19 familles et de 76 individus, constitue, par le fait même de son isolement, un groupe tellement distinct, que l'arrivée d'un navire, avec ses matelots, ses passagers, dont le genre de vie diffère absolument de celui des insulaires, suffit à donner aux Gaëls de Saint-Kilda un malaise général accompagné de rhume : cette maladie, que l'on appelle *eight days sickness* (maladie des huit jours) ou *boat-cough* (rhume de bateau), est dangereuse surtout pour les hommes, et quand le bateau qui importe le mal est venu de l'île de Harris, les cas de mort causés par cette affection ne sont pas rares[2]. De même, dans plusieurs îles du Pacifique la seule présence d'un étranger suffit pour répandre comme une atmosphère de maladie. C'est à grand'peine que les quelques familles de Saint-Kilda parviennent à maintenir leur existence : avant de se développer librement, les enfants ont à passer par une crise redoutable de convulsions, attribuée par quelques médecins à la nourriture qu'on leur donne : dès le premier jour on leur fait avaler de l'huile retirée de l'estomac du pétrel et mêlée à du vin de Porto ; la mortalité des enfants est de cinq sur neuf naissances[3] ; mais la natalité est fort grande ; les femmes ont beaucoup d'enfants, et tout en maintenant sa population depuis le milieu du siècle dernier, Saint-Kilda a pu envoyer en Australie plusieurs dizaines d'émigrants. Du reste, les Hébrides elles-

[1] J. Sands, *Out of the World or Life in Saint-Kilda.*
[2] John Morgan, *Diseases of Saint-Kilda*, British and Foreign Medical-Chir. Review, Jan. 1862.
[3] Georges Seton, *Saint-Kilda, past and present.*

mêmes présentent pour les maladies des habitants de singuliers contrastes avec l'Écosse. Les médecins affirment que la phthisie ne se rencontre jamais chez les indigènes des Hébrides qui n'ont point quitté l'île natale; mais ceux qui ont visité d'autres contrées et qui reviennent dans leur patrie ne sont nullement à l'abri; ils ont pris ailleurs les germes de la terrible maladie. On pense que les habitants des Hébrides doivent leur immunité

N° 164. — ARCHIPEL DE SAINT-KILDA.



du fléau à la fumée de tourbe qu'ils ne cessent de respirer dans leurs huttes.

Les roches éruptives ne se rencontrent que sur un point de l'Ile Longue, au nord de Lewis; mais les îles voisines de la grande terre sont très-riches en formations basaltiques. Les plus belles colonnades de tout l'archipel se trouvent dans la petite île d'Eig (Eigg, Egg), au sud de Rum Island. Cette colonnade ou *scuir* se dresse sur une large pyramide, comme un temple au sommet d'un promontoire, et forme un faisceau de piliers d'environ 90 mètres de large sur 145 mètres de haut; seulement les colonnes sont trop grêles pour se montrer de loin dans toute leur régularité géométrique : la plupart n'ont guère que 15 à 20 centimètres d'épaisseur. La colonnade repose sur un lit de roches contenant les restes d'une forêt pétri-

fiée de pins, auxquels les savants ont donné le nom de *Pinites eiggensis*. Au pied du scuir, le sable résonne parfois sous les pas en longues ondulations musicales : c'est un phénomène semblable à celui qu'on observe sur certaines plages de la Poméranie, dans le désert d'Atacama et sur les pentes du Sinaï[1].

La grande île de Mull, que les eaux du firth of Lorn séparent de la



EXTÉRIEUR DE LA GROTTE DE FINGAL

Dessin de Sorrieu, d'après une photographie.

côte ferme d'Argyle, est, comme Skye, composée presque en entier de masses volcaniques, dont quelques-unes sont disposées en forme d'escaliers gigantesques : des ruisseaux fort abondants, nés dans l'interieur de l'île, descendent vers la mer par des cataractes écumeuses ayant de 20 à 30 chutes successives sur les marches de lave[2]. Sa plus haute montagne, le Ben More, est formée de trapp, ainsi que tous les sommets qui longent à l'ouest le détroit ou sound de Mull ; seulement l'extrémité sud-

[1] Hugh Miller, *Summer Ramble among the Hebrides*.
[2] Archibald Geikie, *Scenery and Geology of Scotland*.

occidentale de l'île est un énorme promontoire de granit où des carrières activement exploitées apparaissent de loin comme de simples égratignures. C'est au large de Mull que se trouve la petite et fameuse île de Staffa, dont la grotte, consacrée à Fingal par les admirateurs d'Ossian, a été, pour ainsi dire, découverte en 1772 par sir Joseph Banks. Cette caverne mérite bien d'être rangée parmi les merveilles du monde. Vue à distance, l'île se montre comme un plateau déroulant ses pâturages en croupes inégales et coupé sur tout son pourtour par des falaises de basalte à colonnes, contrastant de la manière la plus inattendue avec la surface uniforme de l'île, où rien n'arrête le regard. Soudain, au détour d'un cap, on se trouve à l'entrée de la nef basaltique, où l'on pénètre comme dans un véritable temple. Les proportions de la grotte n'ont d'ailleurs rien de gigantesque et ne dépassent point celles des salles élevées de main d'homme. Les colonnes de lave, d'une régularité presque parfaite, si légèrement infléchies qu'on les croirait tout à fait perpendiculaires, s'élèvent à 20 mètres environ entre le niveau moyen de la mer et le lourd plafond de la voûte; l'avenue liquide, bordée de chaque côté par un pavé régulier, se rétrécit graduellement comme par un effet de perspective, de 13 à 7 mètres, et se termine à 80 mètres de l'entrée. Lorsque la mer est tranquille, on peut s'avancer au loin dans la sombre galerie et cheminer de colonne en colonne sur les tronçons brisés: Les vagues se redressent sur le seuil, passent en sifflant à travers les fûts des piliers, s'entremêlent en un flot tourbillonnant d'écume et vont se heurter sourdement au fond ténébreux de la caverne. Puis un moment relatif de calme s'établit, jusqu'à ce qu'une nouvelle vague vienne mugir encore en un formidable concert de voix et d'échos. Une sorte de rhythme règle tout ce tumulte; aussi les anciens Gaëls avaient-ils donné à la caverne le nom de Llaimh Binse, « Antre de la Musique ». Pendant les jours d'orage, la musique se change en un fracas terrible : des côtes de Mull, à 20 kilomètres de distance, on entend alors comme une forte canonnade; c'est le bruit de l'air comprimé qui s'échappe de la grotte.

L'archipel dont Mull est la grande île se termine au sud-ouest par les roches de Dubh Artach, signalées de loin par un phare, de même que les écueils de Skerryvore, ou mieux de Sgir More, « Grand-Écueil », continuation sous-marine des îles volcaniques Coll et Tiree : la tour de Skerryvore, bâtie par Stephenson, est, avec Eddystone et Bell-Rock, le phare le plus célèbre de la Grande-Bretagne; il est peut-être celui des trois pour lequel il a fallu triompher des plus grands obstacles : dans ces parages, les vagues de tempête ont parfois déplacé des blocs d'un poids de 42 tonnes. Au sud



ILE DE STAFFA. — GROTTE DE FINGAL



du firth of Lorn se prolonge une autre chaîne d'îles, à roches siluriennes comme celles de l'Écosse voisine. Cette chaîne comprend les deux îles considérables de Jura, — ou mieux Diura, « Ile des Cerfs[1] », — l'une des plus montueuses des Hébrides, et d'Islay, de toutes la plus fertile, la mieux cultivée, la plus riche en métaux[2]. A l'est, elle est séparée de la presqu'île de Cantyre par un détroit navigable, mais fort dangereux pour les petites embarcations, à cause de la vitesse de ses courants de marée. Entre l'île de Jura et l'îlot de Scarba, deux de ces courants, qui se rencontrent en suivant à peu près la même direction, viennent s'ajouter l'un à l'autre et leur force est doublée. Ce passage est très-périlleux lors des changements de marée, surtout quand le vent souffle dans une direction contraire au flot et porte sur les écueils. Alors nulle embarcation ne saurait se hasarder sur ce « ras » effrayant, qui mérite bien son nom gaélic de Coirebhreacain ou « Chaudière Marine[3] » : sa vitesse est évaluée diversement à 17 ou à 20 kilomètres par heure[4]. De tous les courants des mers d'Écosse, le Coirebhreacain est le plus redouté : sa violence n'est pas moindre que celle des remous plus fameux du groupe norvégien des Lofoten.

On sait quel est le climat de la haute Écosse et de ses archipels : essentiellement maritime, plus encore que celui de l'Angleterre méridionale, il est à la fois très-humide et d'une singulière égalité. L'atmosphère est presque toujours saturée de vapeurs, du moins sur la côte occidentale, où les nuages, arrêtés par de hautes montagnes, tombent en pluies, rarement en neiges persistantes[5]. Dans toutes les saisons de l'année les pluies ruissellent en torrents sur les rochers, délitent la pierre, et gonflent les mousses de la tourbe. L'Écosse est par excellence le pays des brouillards : c'est là que les héros d'Ossian, grandis eux-mêmes par la brume, apparaissent et disparaissent comme des ombres fugitives. Dans les chants des bardes, Skye est l'île des Nuées, Mull est l'île « Sombre », et les navigateurs nor-

[1] Mac Culloch, *A Description of the Western Islands of Scotland.*

[2] Iles principales à l'occident de l'Écosse :

	Superficie.		Hauteur principale.
Lewis.	1938 kil. car.	Clesham	799 mètres.
Skye	1386 »	Scuir-na-Gillean . .	975 »
Mull	856 »	Ben More.	967 »
Islay.	142 »	Sgorr-na-Foileann .	440 »
Jura..	207 »	Paps.	782 »
South-Uist.	329 »	Ben More.	620 »
North-Uist.	306 »	Ben Heval	612 »

[3] On l'appelle aussi Corryvrekan.

[4] *Athenæum*, 26 août 1864, — *Mittheilungen von Petermann*, 1864.

[5] Mac Culloch, *Western Islands of Scotland.*

mands avaient donné le nom de Libersee ou de « Mer Visqueuse » aux parages des Orcades. Les Gaëls comptaient cinq éléments primitifs : à l'eau, à la terre, à l'air et au feu des peuples méridionaux ils ajoutaient le brouillard.

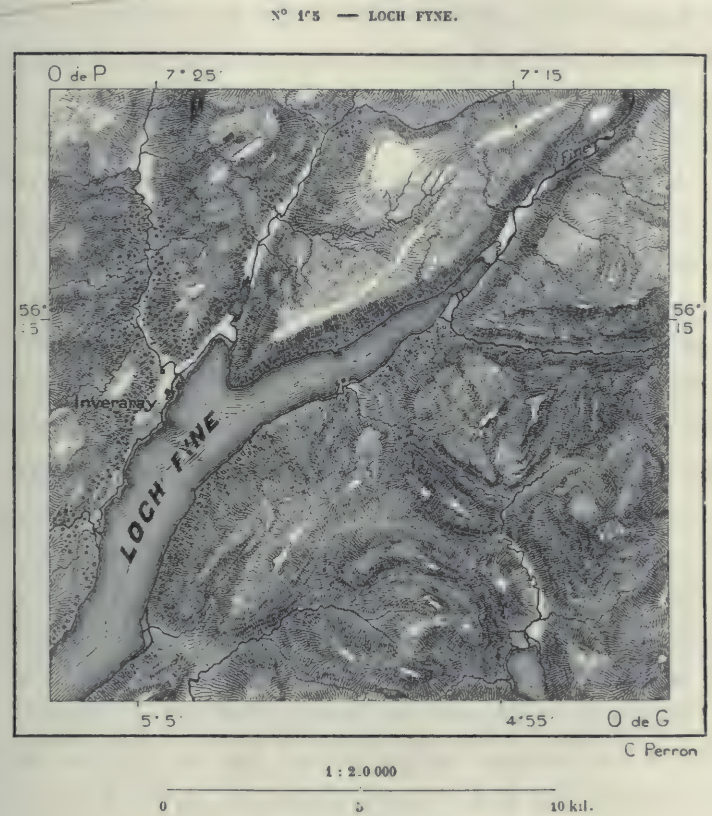
Dans l'Écosse du nord, le contraste entre les longues nuits de l'hiver et les longues journées de l'été est compensé par l'étonnante égalité de la température. Déjà dans la mer des Orcades, sous le 59e degré de latitude, les marins peuvent compter en été sur une centaine de jours rejoints les uns aux autres par le crépuscule, de sorte qu'on peut facilement lire à l'heure de minuit, tandis qu'en hiver ils n'ont que les courtes heures de la journée, suivies d'une longue nuit, éclairée parfois par l'aurore polaire. Les vents sont brusques, les tempêtes fréquentes ; mais si l'air est violemment agité, la température est presque uniforme. La moyenne de chaleur, de 7 à 8 degrés pendant toute l'année dans les archipels écossais, est de 3 à 4 degrés pendant l'hiver. Les mois ténébreux se passent sans apporter de frimas ; mais les étés ne donnent pas de chaleur : l'année tout entière est « neutre » pour ainsi dire[1]. Certaines plantes du Midi, qui demandent seulement l'humidité et la douce température des hivers, peuvent croître dans la haute Écosse, et l'on voit même des fuchsias vivre en plein air sur les bords des lacs dans le comté de Sutherland ; mais déjà dans les Orcades la plupart des légumes ne reçoivent pas en été une chaleur suffisante pour y mûrir ; les arbres ne peuvent s'y développer spontanément, et c'est à grand'peine qu'on y élève à l'abri des murs le sorbier des oiseleurs et le frêne. Mais si la surface des îles est aride et nue, les mers environnantes abondent au contraire en vie animale et végétale. Le bord des grèves et les écueils sont couverts de fucus enfermant dans leur immense chevelure des multitudes de mollusques et d'autres animaux qui, pour la plupart, sont du type boréal ; plusieurs des algues du littoral, telles que la *Rodomenia palmata et* l'*Iridæa edulis*, forment, sous le nom de *dulse*, une des ressources alimentaires des habitants. Le loch Fyne, la ramification la plus septentrionale du golfe de la Clyde, est célèbre par ses pêcheries de harengs, et dans tous les torrents de l'Écosse on capture le saumon : la valeur de ce poisson, dont plusieurs variétés sont d'origine américaine, représente pour l'Écosse en moyenne cent millions de francs. Dans les torrents écossais, on pêche un grand nombre de perles, devenues à la mode depuis quelques années.

Par sa faune maritime, l'archipel des Shetland est déjà beaucoup plus

[1] Ch. Martins ; — Gast. de Saporta, *Revue des Deux-Mondes*, 1er juillet 1871.

norvégien que britannique. Sans voguer jusque dans le voisinage du cercle polaire, les pêcheurs peuvent trouver, près de ces îles anglaises, les poissons que poursuivent les Norvégiens près des Lofoten. A l'époque de la plus grande prospérité des armements de Maassluis et de Vlaardingen, au dix-septième et au dix-huitième siècle, on voyait chaque année huit cents, mille, quinze cents ou même plus de deux mille *buss* hollandais, chacun de 80 tonneaux, pêcher à la fois dans les parages des Shetland,

N° 1°5 — LOCH FYNE.



escortés par vingt vaisseaux de guerre. Cette flotte se donnait rendez-vous dans le Sound de Brassay, au large du port de Lerwick, qui devenait alors une ville très-animée, un marché des plus actifs. Dès les premiers jours de la pêche, les *doggers* les plus rapides s'enfuyaient vers la Hollande pour lui porter les prémices de la récolte de harengs. De nos jours, ce sont des embarcations anglaises qui font la chasse la plus fructueuse aux poissons de ces mers.

Tous les mammifères d'Angleterre se retrouvent en Écosse, même le chat sauvage, qui cependant est devenu très-rare dans les Highlands et qui a disparu des Lowlands. Au milieu du douzième siècle, la faune terrestre

de l'Écosse du Nord offrait avec la faune scandinave un trait de ressemblance qui lui manque aujourd'hui. Le renne parcourait encore les forêts du comté de Caithness, où la mousse à renne est encore très-commune; d'après les sagas, les comtes des Orcades traversaient le détroit tous les étés pour aller chasser cet animal, ainsi que le « daim rouge[1] ». De grands propriétaires écossais, de même que des seigneurs d'Angleterre, gardent aussi dans quelques-uns de leurs parcs des ruminants « sauvages » que leurs possesseurs disent être les représentants de la race des aurochs, mais dans lesquels les zoologistes voient une simple variété du bœuf ordinaire. Actuellement les cerfs, entretenus avec soin pour le plaisir des chasseurs, sont les seuls animaux de forte taille vraiment indigènes de la haute Écosse; les parcs de chasse ont en outre reçu des aurochs de Lithuanie, des élans, des bisons américains, des rennes de Laponie et des cerfs ou *wapitis*, qui se sont acclimatés sans peine; mais il a fallu se débarrasser de la plupart de ces animaux à cause de leur méchanceté. Un tétras de Suède, le capercailzie, introduit en 1837, est devenu commun dans les bruyères de l'Écosse. Le castor, ancien habitant de la contrée, a été introduit dans l'île de Bute et s'y refait une patrie.

Confinée dans un espace plus rétréci, la faune s'appauvrit toujours : moindre dans la Grande-Bretagne que sur le continent, elle est aussi plus réduite dans les Orcades et dans les Hébrides que dans l'Écosse voisine. Nombre d'animaux qui vivent sur la grande terre n'ont point traversé le bras de mer pour aller habiter les îles. Nulle part on n'y aperçoit les taupinières qui révèlent dans le sol toute une population cachée. Les renards manquent complètement. Les lapins n'appartiennent pas non plus à la faune de l'archipel, et naguère les lièvres y étaient également inconnus; mais l'élève de ces animaux est maintenant une des grandes ressources des Orcades et remplace en partie l'exploitation des algues dont on se servait, jusqu'en 1832, pour la fabrication du verre et dont on exportait parfois pour une valeur de 600 000 francs par an[2]. Des chasseurs ont introduit dans l'île de Lewis le lièvre blanc, et l'on raconte que les superstitieux indigènes, apercevant pour la première fois l'étrange bête au poil blanc, croyaient à l'apparition d'un fantôme. Saint-Kilda n'a pour tout mammifère sauvage que la souris; le rat même n'y a pas fait son apparition[3]. On sait aussi que parmi les animaux introduits dans les archipels il en est dont la taille diminue sous l'influence du milieu : tels sont les chevaux des

[1] A. Smith; — Boyd Dawkins; — Anderson, etc.
[2] Daniel Gorrie, *Summers and Winters in the Orkneys.*
[3] Macaulay, *A voyage to and history of Saint-Kilda.*

Shetland, ces gracieux *ponies*, si justement appréciés à cause de leur sobriété, de leur ardeur au travail, de leur infatigable persévérance. Plusieurs oiseaux, entre autres les perdrix, sont restés, comme les lapins et les renards, en deçà du détroit qui sépare de l'Écosse les îles Occidentales. Quant aux oiseaux de mer, les côtes rocheuses des Hébrides, des Orcades, des Shetland, de Fair Island, leur offrent les mêmes avantages, pour la nourriture et la couvée, que les falaises du littoral écossais, et leurs espèces y sont en aussi grand nombre et représentées en multitudes aussi prodigieuses : on évalue à deux cent mille les fous de Bassan qui gîtent sur les rochers de Saint-Kilda[1]. Quelques oiseaux de mer, tels que le fulmar pétrel (*Procellaria glacialis*), ne se rencontrent que dans quelques-unes des îles. Un de ces oiseaux a certainement disparu : c'est l'*Alca impennis* des Orcades, qui a été vu et pris pour la dernière fois en 1824 : cet échantillon se trouve maintenant au *British Museum*. Parmi les merveilles de ces archipels et surtout des Orcades, les écrivains du moyen âge et même des naturalistes du siècle dernier citaient un coquillage étrange qui pousse en arbre et porte, au lieu de fruits, des canards et des oies. On retrouve une trace de cette superstition bizarre jusque dans les premiers volumes des *Transactions philosophiques*, et Linné lui-même y faisait allusion en donnant à une espèce de cirrhipède le nom d'anatife (*anatifer*) ou « porte-canard ».

Quels furent les anciens habitants de l'Écosse montagneuse? A quelle souche première appartenaient les Pictes qui peuplaient autrefois la contrée et desquels ne purent triompher les Romains? Étaient-ils de race celtique pure ou mélangés déjà d'éléments scandinaves[2]? L'opinion commune est que les Pictes étaient séparés depuis longtemps des Bretons et qu'ils parlaient des idiomes beaucoup moins rapprochés que le cymry des langues de la Gaule. Peut-être occupaient-ils autrefois toute la Grande-Bretagne et furent-ils graduellement repoussés vers le nord, comme le furent à leur tour les Bretons lors de l'invasion des Romains, et plus tard, lors de la conquête, par les Angles et les Saxons.

On attribue à ces anciens indigènes de nombreux mégalithes, désignés sous le nom de « maisons des Pictes » ou de *weems*, — du mot gaélique *wamna*, « caverne », — et composées invariablement d'une chambre ou d'un passage central, autour duquel des cellules sont disposées avec plus

[1] George Seton, *Saint-Kilda, past and present.*
[2] Latham, *The Ethnology of the British Islands.*

ou moins de régularité. En outre, la grande terre et surtout les îles ont conservé beaucoup de *brochs* ou *borgs*, tours rondes de défense, qui présentent quelque ressemblance, du moins pour la forme extérieure, aux *nuraghe* de la Sardaigne : on n'en compte pas moins de 75 dans les Shetland et de 70 dans les Orcades. Petrie a examiné une quarantaine de ces monuments, qui, d'après lui, n'étaient autre chose que des maisons fortifiées. La muraille circulaire n'a pas moins de 4 mètres d'épaisseur ou



ORCADES. — PIERRES LEVÉES DE STENNIS
Dessin de P. Richner, d'après une photographie de M. W. Wilson.

même davantage : on ne sait à quelle hauteur elle s'élevait, car il n'en est aucune qui ne soit partiellement démolie ; vers le sommet, on remarque un espace vide en forme de galerie dans l'épaisseur du mur. Des pilons à écraser le grain, des lampes de pierre, des vases fabriqués en ossements de baleine témoignent de l'état rudimentaire de civilisation auquel avaient pu s'élever les habitants. Un borg, celui de Mousa, situé sur un promontoire, à une vingtaine de kilomètres au sud de Lerwick, la capitale des Shetland, se distingue par le renflement de la base, destiné probablement à empêcher l'escalade, et par les réduits pratiqués à intervalles réguliers

dans l'intérieur des murailles. Des mégalithes, dolmens, cairns, pierres levées, sculptures symboliques, cercles de piliers, palissades lacustres, forts vitrifiés, se rencontrent aussi en plusieurs endroits sur la grande terre et dans les îles : ces monuments primitifs sont un des traits saillants de presque tout paysage des Orcades[1]. Dans un district de l'île principale, des tombelles, grandes et petites, d'anciennes « maisons », des cercles de pierres, des roches avec des inscriptions runiques, couvrent encore un espace de plusieurs kilomètres carrés, quoique les fermiers du voisinage soient venus fréquemment s'y fournir de dalles; dans le tumulus de Meashow, ouvert en 1861, on a trouvé plus de neuf cents runes sculptés sur les pierres de l'intérieur, ainsi que des images d'animaux bizarres. Avec Stonehenge, les Iles Britanniques n'ont pas de mégalithes mieux conservés que ceux de Brogar ou de Stennis dans la grande Orcade et que les « Pierres Grises de Callernish » dans l'île de Lewis, à 20 kilomètres à l'ouest de Stornoway. Ces « Pierres » de Lewis, appelées aussi Tuirsachan ou « Champ de Deuil », sont au nombre de 48 et forment encore un cercle complet, partiellement enfoui dans la tourbe, car les mousses ont crû de 2 à 4 mètres autour des pierres[2]. On sait que ces constructions appartiennent à différents âges et que çà et là des pierres plus modernes ont été ajoutées à celles des premiers bâtisseurs. On a trouvé sur ces monuments des inscriptions chrétiennes en lettres ogham et les runes d'un alphabet qui, d'après Münch, ne remontent pas au delà des premières années du douzième siècle. A Newton, dans le comté d'Aberdeen, une pierre porte une inscription en lettres bizarres qui n'ont pas encore été déchiffrées.

D'ailleurs les lieux sacrés de la contrée n'ont cessé d'attirer les pèlerins à travers tous les changements apparents ou réels du culte. Récemment encore, les processions des indigènes de South-Uist se faisaient tous les jours de fête autour de grands amoncellements de blocs, et les fidèles tournant trois fois en suivant la direction apparente du soleil. La petite île de Iona, qui semble, à l'extrémité occidentale de Mull, comme une simple roche détachée, est un de ces endroits saints depuis un temps immémorial. Divers monuments mégalithiques prouvent que cette île était déjà vénérée à l'aurore de l'histoire, et c'est probablement parce que des temples fameux s'y élevaient qu'au sixième siècle l'apôtre irlandais Colum ou Columba vint s'établir à Iona pour y fonder un monastère qui devint bientôt le plus renommé de toute la Grande-Bretagne, la « lumière du

[1] Anderson, *Edinburgh Review*.
[2] Wilson, *Prehistoric Annals of Scotland*.

monde occidental »; c'est de là que sortirent les moines ascètes voués à la solitude et à l'enseignement, que l'on appelait *Culdees*, et que la rivalité du clergé fit disparaître au treizième siècle[1]. Des édifices religieux en ruines y sont le lieu de sépulture de plus de soixante rois d'Écosse, d'Irlande et des Hébrides; Macbeth, qu'illustra Shakespeare, est le dernier souverain dont le corps y fut transporté : d'après les prophéties, un déluge devait engloutir toutes les terres à l'exception de l'île sacrée. L'îlot de granit est resté pour les Gaëls chrétiens, comme pour leurs ancêtres païens, l'île par excellence, et on lui donne, entre toutes, le nom d'Eye ou d'Ile, comme si, en comparaison, les autres ne comptaient point : il fut un temps où, comme au mont Athos, l'entrée en était interdite aux femmes, de peur que leur présence ne profanât la terre sacrée. Non loin de l'église se trouvaient des blocs grisâtres, appelés les « Pierres Noires », à cause des malédictions qui s'attachaient à ceux qui violaient un serment prêté sur ces rochers. C'est là que les « Seigneurs des Iles », à genoux et les mains élevées vers le ciel, devaient jurer de maintenir intacts les droits de leurs vassaux[2]. Des tas de pierres que l'on rencontre sur la grève, et que l'on disait autrefois avoir été érigés par les moines en expiation de leurs péchés, renferment des fragments fort beaux de granit, de porphyre, de serpentine, que les habitants font tailler et polir par des ouvriers écossais et vendent comme amulettes aux visiteurs. Ces pierres étaient jadis considérées dans toutes les Hébrides comme de la plus grande efficacité contre les enchantements; pour s'assurer le bonheur, le fiancé devait, au moment du mariage, placer une pierre d'Iona sur son pied gauche déchaussé[3].

Les habitants de la haute Écosse, plus ou moins mélangés avec les Bretons, sont aussi, pour une forte part, les descendants des Scandinaves. Établis pendant des siècles dans l'archipel d'Orkney, les Normands, qui de là, sous la conduite de Hrolf ou Rollon, allèrent conquérir la Neustrie, devinrent aussi les maîtres de l'Écosse du Nord et leurs colonies s'établirent sur tous les rivages de la grande terre et des îles; cependant la population même des Orcades, quoique composée en partie de familles à noms scandinaves, semble avoir un type plutôt écossais[4]. Dans les Shetland, les noms de lieu sans exception sont d'origine norvégienne : les appellations de fermes se terminent en *seter* ou *ster* et celles des collines

[1] Jameson, *History of the Culdees.*
[2] Forbes Leslie, *Early Races of Scotland.*
[3] Mercey, *Revue des Deux-Mondes*, sept. 1858.
[4] Hugh Miller, *Footprints of the Creator.*



RUINES DE LA CATHÉDRALE DE IONA ET DE LA CHAPELLE D'ORANS

Dessin de Sorrieu, d'après une photographie.



finissent en *hoy* ou *holl*[1]. En 1820, la danse de l'épée des anciens Norvégiens se dansait encore dans une des îles Shetland[2], et d'après Gifford[3] l'ancien norse se parlait encore en 1786 dans quelques familles. Dans la Grande-Bretagne même, le nom de Sutherland ou de « Terre du Midi », que porte l'un des principaux comtés, prouve que cette contrée faisait autrefois partie des possessions scandinaves. Cette région est précisément au nord de l'Écosse, mais pour les habitants des Orcades et de la Norvège c'était bien un pays du sud, et le nom qu'ils lui donnèrent s'est maintenu jusqu'à nos jours[4].

En quelques endroits de la grande terre, les colonies des Scandinaves sont restées distinctes : l'on cite, par exemple, le village de Ness, dans la grande île de Lewis, qui se distingue par l'initiative de ses habitants, contrastant singulièrement avec la nonchalance de leurs voisins gaëls. « Comme l'eau et l'huile » les descendants des anciens ennemis ont longtemps refusé de se mêler[5]. Toutefois il serait bien difficile de reconnaître les croisements de races dans toute la contrée. La langue n'est pas un indice qui puisse guider sûrement : la grande majorité des Gaëls ont cessé de parler leur idiome pour ne plus se servir que de l'anglais, puisque sur près de trois millions et demi d'Écossais 250 000 seulement emploient l'idiome gaélique ou mieux gadélique ; au milieu du siècle, 80 000 au plus ignoraient la langue générale de la Grande-Bretagne[6]. Quant aux Scandinaves d'Écosse, nul n'a gardé le dialecte de ses aïeux : la plupart parlent maintenant l'anglais, mais il en est aussi qui connaissent seulement le gaélique depuis un temps immémorial. Dans la plupart des îles, les noms de lieux sont danois, quoique l'idiome du pays soit maintenant celtique : jusque dans l'île de Saint-Kilda, où pourtant on ne compte guère plus d'une dizaine de familles, on a reconnu le mélange des sangs gaël et scandinave[7]. La langue celtique, qui cessa d'être parlée à la cour d'Écosse vers le milieu du onzième siècle, est condamnée à disparaître : beaucoup moins riche par sa littérature, composée presque en entier d'ouvrages de piété, et moins cultivée que le gallois, elle est comprise par un nombre d'hommes bien inférieur et son domaine diminue de décade en décade, à la fois par l'accroissement des villes où l'anglais est

[1] Isaac Taylor, *Words and Places*.
[2] Hibbert, *Shetland*.
[3] *Historical description of Zetland*.
[4] Latham, *Ethnology of the British Islands*.
[5] Hugh Miller, *Summer Ramble among the Hebrides*.
[6] Logan, *Celtic Gatherings*.
[7] Sands, *Out of the World, or Life in Saint-Kilda*.

l'idiome commun et par le dépeuplement des hautes vallées de montagnes, où domine encore l'ancienne population. La Calédonie proprement dite, — s'il est vrai que ce nom, souvent indiqué comme ayant le sens de « Pays des Forêts », provienne de Gaël-Dun ou « Montagne des Gaëls », — diminue à mesure que le réseau des chemins de fer rétrécit ses mailles ; maintenant elle ne comprend que les Highlands de Perth, d'Argyle, d'Inverness, de Ross, de Sutherland, la moitié de Caithness, les Hébrides, Arran, et l'île irlandaise de Rathlin, ainsi que les Glens d'Antrim[1] ; mais dans toute l'Écosse la plupart des noms de lieux rappellent la domination des anciens Celtes : le relief général de la contrée se peint aussitôt par la lecture des cartes à ceux qui connaissent le gaélic. De même que les appellations analogues de l'Irlande, les noms de *ben* ou *beinn*, de *binnein*, de *carn*, *carr*, *carragh*, *cnoc*, *creag*, *cruach*, *dun*, *mam*, *meal*, *monadh*, *sguir*, *sith*, *sithean*, *stob*, *stuc*, *tolm*, *torr*, *tullich*, *sliabh* font apparaître devant leurs yeux des montagnes de formes diverses ; les noms de *eye*, *i*, *innis* leur montrent des îles ; ceux de *linne* et de *loch*, des lacs ou des golfes ; ceux d'*abh*, d'*abhuinn*, d'*uisge*, d'*esk*, de *buinne*, des rivières ou des torrents. A l'ouest de l'Écosse, *inver*, à l'est *aber*, sont des embouchures ou des confluents de rivières. Le nom d'Albainn, Albeïnn ou d'Albion, qui était autrefois celui des Gaëls, est devenu celui de la Grande-Bretagne entière. L'appellation d'*Albannaich*, ou « Gens des Montagnes », était celle que les poètes gaéliques employaient de préférence pour leurs compatriotes[2]. Albannaich des Grampians et Albanais du Pinde portent le même nom, ayant probablement le même sens dans les deux contrées.

Le premier livre imprimé en gaélic est une traduction d'un ouvrage religieux de John Knox : comme dans le pays de Galles, la Réforme donna soudain à la langue populaire une importance qu'elle n'avait pas eue jusqu'alors. Mais si le zèle religieux des mystiques Gallois a beaucoup contribué, par les prédications et les journaux, au maintien de la langue galloise, la séparation des Highlanders en catholiques et protestants a eu pour résultat de diviser la population ; elle a diminué le patriotisme collectif de race et de langue. Les catholiques sont encore nombreux dans le comté d'Inverness, des deux côtés de la dépression du Glenmore : suivant la volonté des seigneurs, les clans ont dû se faire protestants ou garder l'ancienne religion. Les deux seules Hébrides dont les habitants soient restés catholiques sont les îles de Cana et d'Eig, au sud de Skye. La grande île de Rum, de laquelle dépendent ces deux îlots, tardait, dit-on, à se

[1] James Murray, *Revue Celtique*, d'Henri Gaidon, tome II.
[2] Forbes Leslie, *Early Races of Scotland and their monuments*.

convertir au protestantisme, lorsque son laird, Mac-Leod, armé d'un bâton jaune, se précipita au-devant d'une procession et à grands coups força les fidèles à quitter le chemin de l'église pour prendre celui du temple. Le protestantisme des habitants de Rum en garda dans les îles le nom de « religion du bâton jaune[1] ». D'ailleurs, malgré les changements de culte, mainte superstition de l'ancien temps s'est conservée. L'expression de « Pierre », synonyme d'église, est encore usitée dans l'île de Lewis, comme aux temps où les indigènes allaient faire leurs cérémonies autour des mégalithes sacrés[2].

Les Highlanders ont été célébrés à l'envi par les poètes et les romanciers; ils passaient pour le type du courage, de la loyauté, de toutes les mâles vertus. Leurs soldats ont l'aspect si fier, sous leur costume étrange et somptueux, où se mêlent l'écarlate de l'habit, le blanc et le noir des plumes et des rubans, le vert quadrillé du jupon plissé sur les jambes nues, on a si souvent admiré leur bravoure sur les champs de bataille, qu'on se laisse aller sans peine à leur reconnaître la noblesse native chantée par des panégyristes; sur la foi des poètes on admire ces joueurs de cornemuse, héritiers des anciens bardes qui chantaient leurs airs mélancoliques en s'accompagnant de la harpe. En réalité, les montagnards de l'Écosse étaient encore récemment, comme les Monténégrins, les Mirdites, les Albanais, des peuplades de pasteurs guerriers, toujours en lutte avec leurs voisins : c'est à grand' peine qu'on a pu les réduire par la construction de forts au confluent des vallées. La solidarité était grande entre gens de même famille et familles de même souche, se distinguant des autres, comme les tribus des Peaux-Rouges, par leurs airs et leurs cris de guerre, leurs animaux ou leurs plantes symboliques, les couleurs de leurs vêtements : le danger commun en faisait autant de frères. La race se divisait ainsi en une quarantaine de clans ou nations, et si l'on tient compte des familles des Lowlanders, en une centaine même[3]; quelques-unes de ces tribus, qui subsistent du moins par le nom, comprenaient plus de dix mille personnes[4]. Les membres de chaque clan, portant tous le même nom, étaient cousins jusqu'au centième degré et même au delà. Ils combattaient ensemble et, solidaires d'une cause commune, travaillaient ensemble

[1] Dr Johnson, *Tour in the Western Islands.*
[2] Anderson Smith, *Lewsiana.*
[3] Keltie, *History of Scotland.*
[4] Membres des principaux clans en 1863 :

Mac-Gregor	56 000	Mac-Leod.	14 000
Mac-Kenzie	21 000	Mac-Intosh	11 000
Mac-Lean.	16 000	Mac-Donald.	10 000

quand ils avaient besoin les uns des autres. Divers usages rappelaient que la propriété avait été jadis à tous, et la division des terres se faisait à certaines époques fixes entre les membres du clan. L'honneur de la tribu était aussi celui de chacun des membres : l'outrage fait à l'un était fait au clan tout entier et tous avaient à le venger. Quand un roi avait à se plaindre d'un chef, il poursuivait la tribu, sachant qu'il en avait tous les hommes pour ennemis : c'est ainsi qu'au dernier siècle le nom même des Mac-Gregor était imputé à crime ; nul n'avait le droit de le porter. Les Highlanders ne déléguaient point la justice à des tribunaux, ils l'exerçaient eux-mêmes en répandant sang pour sang. Divers monuments rappellent des actes de vengeance, et même en 1812 une famille fit orgueilleusement ériger, en souvenir d'un septuple meurtre commis par ses ancêtres, un trophée représentant sept têtes grimaçantes[1]. Une grotte de l'île d'Eig, dont l'entrée est étroite et basse, et qui pénètre à près de 80 mètres dans l'intérieur du rocher, est parsemée d'ossements, restes de tous les habitants de l'île, au nombre d'environ deux cents, qu'un laird ou seigneur du seizième siècle, un Mac-Leod, fit enfumer par vengeance. Ils sont encore là, groupés par familles sur le sol de la grotte, quoique beaucoup de fragments aient été transportés en différents musées[2].

Personne n'étant privé complètement de la propriété du sol, il n'y avait autrefois jamais de lutte entre les riches et les pauvres d'Écosse[3] ; mais dès la fin du dix-huitième siècle les membres appauvris du clan, tout en se parant encore du titre de « cousins » des seigneurs, avaient cessé d'avoir le moindre droit à l'ancienne propriété ; le domaine se trouvait en entier entre les mains du laird, devenu maître absolu et prenant pour répondre aux réclamations de la tribu la devise des comtes d'Orkney : *Sic fuit, est et erit !* Déjà le maître du sol pouvait à son gré renvoyer de ses terres les anciens habitants et transformer leurs champs en pâturages ou en terrains de chasse. On vit même des propriétaires qui, pour se débarrasser des habitants du domaine héréditaire, firent brûler les cabanes de leurs tenanciers et les forcèrent ainsi à l'expatriation. Sur les terres de la duchesse de Stafford quinze mille personnes furent chassées de 1811 à 1820. Parfois des villages entiers furent livrés aux flammes ; on vit en une seule nuit flamber trois cents maisons : la population de quatre paroisses se trouvait expulsée à peu près en masse par l'incendie

[1] Ch. Dupin, *Force commerciale de la Grande-Bretagne*, II.
[2] Hugh Miller, *Summer Ramble among the Hebrides.*
[3] Aug. Thierry, *Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands.*

Depuis le milieu du siècle, environ 400 000 hectares de la haute Écosse ont été dépeuplés d'hommes et de brebis et changés en parcs pour la chasse[1] : par un phénomène inverse de celui qui se produit constamment sous l'influence de la civilisation, les terres de la haute Écosse cessent d'être cultivées et les animaux domestiques font place aux fauves. Le pays, jadis presque sans arbres, devient en maints districts une vaste forêt. Plus de vingt-cinq mille cerfs peuplent les immenses parcs qui s'étendent en une mer de verdure presque continue de Black Mount, dans le comté d'Argyle, à Marr-Forrest, dans le comté d'Aberdeen. Ensemble, tous les pays de chasse couvrent une superficie d'environ 800 000 hectares, et cette étendue ne cesse de s'accroître. L'Écosse est devenue la contrée du *sport* par excellence, et maint vaste domaine n'est aménagé que pour la chasse, ce qui, du reste, grâce aux loisirs de l'aristocratie, rapporte plus au propriétaire que s'il mettait ses terrains en culture. Certains amateurs n'hésitent pas à louer 10 000 francs une pêche au saumon, 25 000 francs une chasse au coq de bruyère, 100 000 et même 120 000 francs une forêt à cerfs. A ces prix, le saumon revient généralement à 200 francs et le cerf à 1000 francs[2].

Bien plus encore que l'Angleterre, l'Écosse est un pays de grande propriété. Environ le tiers du royaume appartient à 21 individus; la moitié est entre les mains de 70 personnes, et 1700 en possèdent les neuf dixièmes. Un propriétaire, le duc de Sutherland, n'a pas moins de 530 000 hectares, soit un quinzième de la surface de l'Écosse, et dans son propre comté il possède le territoire presque en entier; mais, on le comprend, de pareilles étendues ne peuvent être sérieusement cultivées ; une grande partie de ces terres reste en friche ou se compose de marais et de landes, dont les petits laboureurs pourraient tirer parti, mais qu'un opulent personnage ne peut que laisser en bruyères, en pâturages ou en forêts. On évalue à moins de 3 francs par hectare les revenus du « royaume » de Sutherland, tandis que pour les terres d'Écosse cultivées par le possesseur lui-même la moyenne s'élève à 125 francs. En 1878, l'étendue des champs labourés dans le domaine de Sutherland ne dépassait pas 10 750 hectares; elle s'est récemment accrue et l'on y voit des exploitations agricoles qui pourraient servir de modèles.

Dans les Orcades une partie des terres appartient encore à des *odallers*,

[1] Hugh Miller, *Sutherland as it was and is.*

[2] Chasses louées en Écosse (1877) pour le coq de bruyère et le cerf : 2060, produisant 15 000 000 francs.

(*Journal officiel*, 16 novembre 1877.)

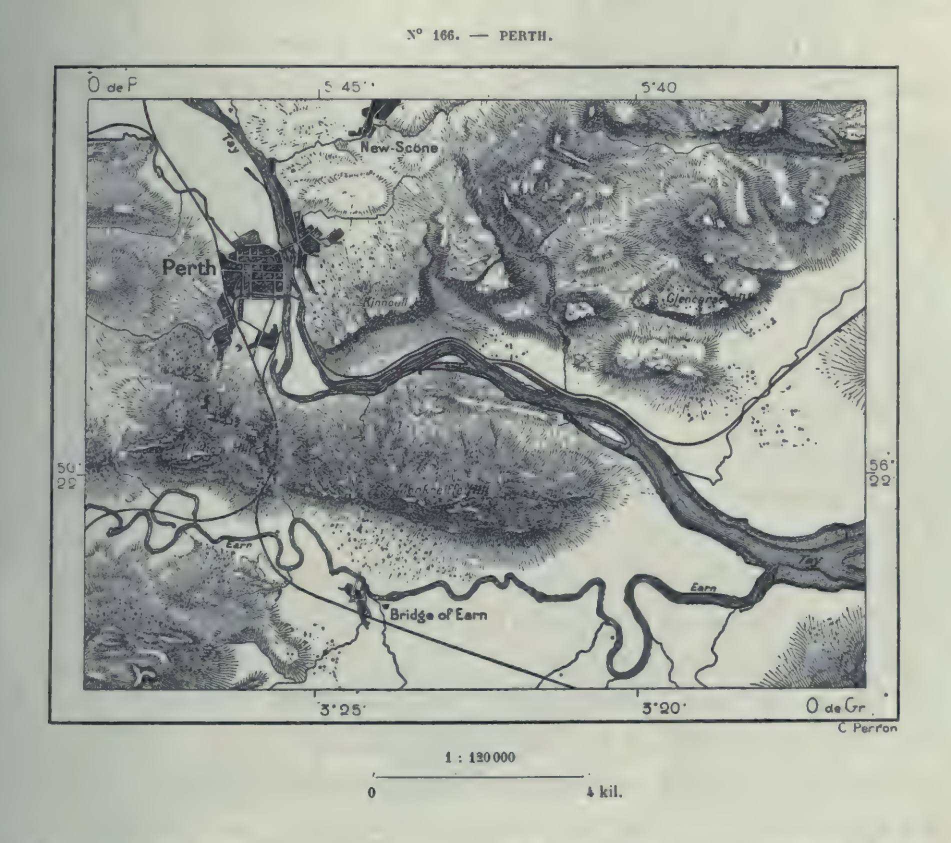
c'est-à-dire à des paysans nobles, qui ne reconnaissent point de maîtres; mais les Shetland, quelques-unes des îles Hébrides, et même la plus grande de toutes, Lewis, n'ont qu'un seul propriétaire, qui possède en réalité tous les droits et qui dispose indirectement de la vie de ses sujets, puisqu'il est le seul dispensateur du travail et qu'il peut à son gré forcer les habitants à s'expatrier. C'est ainsi que plusieurs îles, jadis très-peuplées, telles que Rum et Barra, sont devenues presque désertes. Et parmi les habitants qui restent, il en est encore de très-misérables, pour lesquels le *carrageen*, — la mousse islandaise du commerce, — est une délicatesse, et qui retirent de la mer presque tous leurs aliments, algues et poissons. Les maladies intestinales et surtout la dyspepsie sont très-communes par l'effet de la mauvaise nourriture, et c'est par la fréquence de ces affections, cause d'hallucinations nombreuses, que certains médecins expliquent les cas de « seconde vue » dont l'histoire des Highlanders fait si souvent mention. Les villages de Lewis sont peut-être uniques en Europe. Les masures ont l'air de roches et de branchages amoncelés. Les indigènes ramassent les pierres éparses dans le sol tourbeux et en bâtissent de grossières murailles concentriques dont l'intervalle, large de plusieurs pieds, est rempli de terre et de gravier, opposant au rayonnement de la chaleur un obstacle infranchissable. Un échafaudage de vieilles rames, de planches et de rameaux entrecroisés soutient un toit composé de couches épaisses de terre et de tourbe et laissant sur la muraille extérieure un large rebord circulaire où croissent bientôt les herbes et qui devient la promenade favorite et le lieu d'amusement des enfants, des chiens et des moutons. Une seule porte donne accès dans l'informe réduit, où brûle constamment un feu de tourbe; la chaleur et la fumée sont parfois intolérables pour l'étranger, mais il faut entretenir le feu pour vaporiser l'humidité qui suinte à travers les terres des murs et du toit. Les chevaux, les vaches, les brebis, tous de petite taille, à cause du manque de nourriture, occupent une extrémité de la hutte, où les enfants portent des os, que les vaches aiment à ronger; les poules juchent à côté des propriétaires ou vont percher près de l'issue par laquelle s'échappe la fumée : on dit que cette chaleur artificielle facilite la ponte[1]. Telles sont les demeures de la plupart des habitants des Hébrides. Cependant les exigences du confort sont devenues beaucoup plus grandes dans l'archipel depuis le commencement du siècle, époque à laquelle une jatte était une véritable curiosité.

[1] Anderson Smith, *Lewsiana.*

Presque toutes les villes considérables du nord de l'Écosse occupent la partie basse de la contrée, c'est-à-dire le Strathmore, prolongement naturel de la dépression où coulent la Clyde et le Forth.

Perth, station romaine qui devint capitale de l'Écosse unie et qui garda ce rang jusqu'au milieu du quinzième siècle, justifie son importance historique par son admirable situation, dont la valeur géographique était beaucoup plus grande autrefois que de nos jours. Elle est située sur le Tay, à la tête de la navigation maritime, car des bâtiments de 100 tonneaux, qui

N° 166. — PERTH.



1 : 120 000

0 — 4 kil.

suffisaient pour le commerce au moyen âge, peuvent remonter jusqu'à ses quais. La rivière Earn, principal affluent du Tay, n'a son confluent qu'à une certaine distance en aval de Perth; mais au sud de la ville elle se rapproche tellement du Tay, que les ouvrages stratégiques de Perth commandaient en réalité les deux vallées. En outre, Perth est située précisément en face de la brèche qui s'ouvre au sud-est, entre la chaîne des Ochill-Hills et d'autres collines moins élevées : là se trouvait le lieu de passage nécessaire entre le Strathmore et la péninsule de Fife. Perth occupe l'un des seuils extérieurs de ce passage, tandis qu'une capitale plus ancienne de la contrée, Abernethy, est placée à la porte même du défilé. Des batailles

nombreuses ont eu lieu dans les plaines environnantes pour la possession de cette « clef » de l'Écosse. De nos jours, Perth est une ville industrielle, possédant surtout des manufactures de cotons et de toiles, mais toujours pittoresque, malgré ses usines : au nord et au sud s'étendent de belles prairies, qui furent des îles du Tay, ainsi que le témoigne leur nom gaélic d'*inches*. C'est à 4 kilomètres au nord de Perth qu'est le château de Scone, bâti sur l'emplacement d'un ancien palais des rois d'Écosse, où ils se faisaient couronner sur la célèbre « pierre de Scone ». Le bloc fruste, qui servait de trône, est la fameuse « Pierre de la Destinée » ou Lia Fail, peut-être conquise en Irlande sur la colline de Tara; elle avait été apportée au château de Dunstaffnage, l'ancienne résidence du « Seigneur des Iles » sur les bords du loch Etive, puis à Scone, et depuis 1296 elle se trouve dans l'église de Westminster, où la plaça Édouard Ier comme trophée de victoire. Près de Perth, au nord-est, se trouve un autre village célèbre à la fois dans l'histoire et dans le drame, Dunsinane, où Macbeth, après dix-sept ans de règne, perdit la bataille qui lui coûta son trône, en 1056. Les habitants du pays montrent un tumulus, qu'ils disent, mais sans raison, être la tombe de Macbeth.

En amont de Perth, le Tay et les torrents qui s'y jettent parcourent des vallées sauvages où des châteaux princiers, tels que Blair Athole et Dunkeld, s'élèvent dans les plus beaux sites, au milieu de vastes forêts de plantation moderne, que l'on traverse pour visiter à l'ouest le loch Rannoch, et rejoindre la côte occidentale par l'âpre défilé de Glencoe. La seule ville du haut bassin du Tay, sur la rivière Airdle, est Blairgowrie.

Perth est de beaucoup dépassée en importance commerciale par Dundee, qui borde sur neuf kilomètres de longueur la rive septentrionale du Tay, large en cet endroit de plus de 2 kilomètres. Dundee est aussi une ville ancienne, qui fut maintes fois assiégée et prise : elle est la première cité d'Écosse qui se sépara du catholicisme, et avec tant d'ardeur qu'elle devint une « seconde Genève ». Actuellement Dundee est la ville la plus populeuse de l'Écosse du nord : elle est aussi la première, non-seulement en Écosse, mais dans toute la Grande-Bretagne pour la fabrication des toiles et du jute ou « chanvre du Bengale » : une seule de ses usines emploie 2000 ouvriers et des machines d'une force de 3000 chevaux-vapeur; elle importe la matière première de l'Hindoustan sur ses propres navires. Dundee possède aussi de grandes filatures pour d'autres étoffes que la toile; elle a surtout d'importantes fabriques de machines et des chantiers de construction, des tanneries, et, dans une branche d'industrie bien différente, elle se distingue par ses excellentes marmelades d'oranges



PASSAGE DE GLENCOE

Dessin de Fr. Schrader, d'après une photographie de M. W. Wilson.



amères[1]. Depuis une centaine d'années, les marins de Dundee se livrent, avec des alternatives de succès et d'insuccès, aux hasards de la grande pêche; mais, en somme, l'industrie a été profitable, car de nos jours Dundee a monopolisé l'armement des bateaux à vapeur qui vont capturer la baleine dans le détroit de Davis et la baie de Baffin[2], ou les phoques aux alentours de l'île de Jan Mayen. Le commerce de Dundee est très-considérable avec Londres, Édimbourg, Newcastle et les pays d'outre-

N° 167. — DUNDEE ET BOUCHE DU TAY.



mer[3]. Récemment, Dundee ne pouvait communiquer directement avec le comté de Fife que par le moyen d'embarcations et de bacs à vapeur;

[1] Fabrication annuelle de la marmelade : 1 000 000 kilogrammes.
Charles Maxwell; — Charles Martins, *Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1868.

[2] Armements pour la grande pêche en 1877 à Dundee : 14 navires ayant capturé 80 130 phoques et 81 baleines. Produit : 3 611 750 francs, 257 975 fr. par navire.

[3] Mouvement du port de Dundee en 1877, non compris les caboteurs sur lest :

Entrées.	1600 navires,	jaugeant	436 910 tonnes.
Sorties	934 »	»	272 480 »
Total.	2534 »	»	709 390 »

Flotte commerciale de Dundee : 200 navires, jaugeant 91 120 tonnes.

maintenant elle est réunie à la rive opposée par un pont-viaduc, qui sera probablement pendant de longues années l'ouvrage de ce genre le plus considérable qu'il y ait encore dans le monde. Ce pont ne traverse pas le firth of Tay devant Dundee, mais à 6 kilomètres à l'est, à Broughty-Ferry, la principale résidence des riches négociants de Dundee; en cet endroit, où se trouvait autrefois le bac à vapeur des chemins de fer, la profondeur moyenne de l'eau est de 13 mètres; elle atteint 20 et 21 mètres là où le courant de marée a sa plus grande force, d'environ 8 kilomètres à l'heure. Le pont, entièrement en fer et composé de 85 travées, ayant ensemble 3171 mètres de longueur, ne présente pas un profil horizontal : il s'élève graduellement des deux extrémités vers le centre, où la travée du milieu est à plus de 26 mètres au-dessus de l'étiage, afin de laisser passer les navires. Le viaduc n'est pas non plus complètement droit : il se recourbe aux deux extrémités pour rejoindre les chemins de fer des rives; ce n'est pas la beauté des lignes architecturales, c'est la masse de l'œuvre industrielle qui saisit le spectateur et qui l'étonne. A 22 kilomètres en mer, précisément à l'est de l'entrée de l'estuaire, est un autre monument de la puissance humaine, le phare de Bell-Rock, l'un des plus superbes de la côte orientale, et de tous celui qui fut le plus difficile à construire.

Arbroath, que le feu de Bell-Rock éclaire pendant les nuits, est un lieu de fabriques et d'expéditions maritimes, célèbre jadis par une abbaye dont il reste de pittoresques ruines. Cette ville est le port de Forfar, la capitale du comté[1]. Plus loin, au bord de la mer et à l'entrée d'une baie, vient le port de Montrose, possédant comme Arbroath une centaine de navires de cabotage et diverses fabriques[2]. Brechin, située sur la rivière Esk, qui se déverse dans la baie de Montrose, est aussi une ville industrielle. Avec Abernethy, Brechin est le seul lieu de l'Écosse qui possède une « tour ronde » en forme d'obélisque, parfaitement semblable à celles de l'Irlande : des architectes du moyen âge ont rattaché cette tour à une église pour en faire une sorte de clocher.

Au delà du port de Stonehaven, que dominent de loin, vers le sud, les ruines du château de Dunnotar, placé sur un bloc volcanique énorme,

[1] Mouvement du port d'Arbroath en 1877, sans les caboteurs sur lest :

	495 navires, jaugeant	. . .	52 700 tonnes.
Flottille du port d'Arbroath :	62 » »	. . .	11 225 »

[2] Mouvement du port de Montrose en 1877, sans les caboteurs sur lest :

	1003 navires, jaugeant	. . . .	166 500 tonnes.
Flottille de commerce du port :	73 » »	. . . .	13 950 »

pareil à une scorie de fer, on contourne les derniers promontoires de la chaîne principale des Grampians et l'on entre dans le bassin de la Dee, dont la cité d'Aberdeen occupe l'issue. Cette ville a, comme Perth, une de ces situations qui devaient attirer un nombre considérable d'habitants. En cet endroit de la côte, deux rivières abondantes débouchent à peu de distance l'une de l'autre, de sorte que la ville est à la fois un port de mer et le débouché de deux vallées; en outre, les bords d'une de ces rivières, le Don, ouvrent un chemin naturel vers le golfe de Moray et les bords des côtes extrêmes de l'Écosse du Nord. Aussi la ville d'Aberdeen, — Apardion au douzième siècle, — est-elle l'une des plus fréquemment mentionnées dans les annales de l'Écosse : des navires en fréquentaient le port lorsque Édimbourg et Glasgow n'étaient encore que des villages. Son commerce se faisait principalement avec les côtes de la Baltique, avec la Norvège, les Pays-Bas et la France. L'ancienne ville, Old Aberdeen, est une longue rue située au nord du centre commercial de la cité, à l'embouchure de la rivière Don. Grâce à sa plus grande antiquité, elle possède aussi les monuments les plus intéressants, les restes d'une cathédrale du quatorzième siècle et le plus ancien des deux collèges qui forment l'université d'Aberdeen; avant 1860, les deux établissements avaient l'un et l'autre le titre d'université[1]. Une importante bibliothèque, un musée sont annexés au King's College d'Old Aberdeen.

La ville neuve, Aberdeen ou « Port de la Dee », est située au bord de la rivière de ce nom, qui jadis était le seul port de la cité, mais que l'on a remplacée maintenant pour le commerce par de vastes bassins entourés de quais et défendus contre les tempêtes de la mer du Nord au moyen d'un môle de 750 mètres : les anciens bassins ne suffisant plus, on a dû en creuser d'autres et détourner complètement la rivière vers le sud pour disposer de l'espace occupé par ses eaux[2]. Le commerce d'exportation est en partie alimenté par l'industrie d'Aberdeen. Cette ville fabrique des toiles et d'au-

[1] Université d'Aberdeen en 1877 : Professeurs et assistants, 22. Étudiants, 655 : arts, lettres et sciences, 340; médecine, 266; jurisprudence, 21; théologie, 28.

[2] Mouvement du port d'Aberdeen en 1877, sans les caboteurs sur lest :

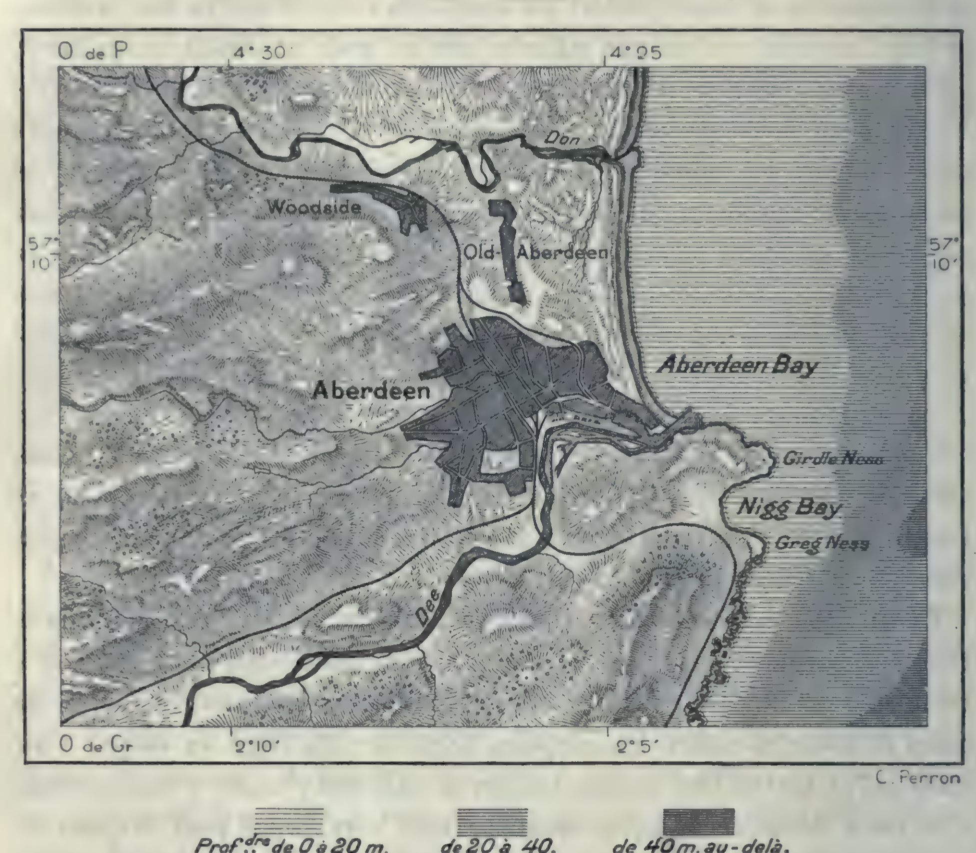
Entrées, navires à voiles.	111 700	tonnes.
» bateaux à vapeur.	311 450	»
Ensemble.	423 150	»
Mouvement total : 5402 navires, jaugeant	831 850	»

Flotte de commerce d'Aberdeen en 1877 :

	186 navires à voiles, jaugeant	99 600	tonnes
	35 bateaux à vapeur, »	14 475	»
Ensemble. .	221 navires, »	114 075	»

tres étoffes, du papier, des peignes ; elle construit des *clippers* renommés pour leur vitesse et des bateaux à vapeur en fer. Dans les alentours on exploite des carrières d'ardoises et surtout de granit[1] ; c'est à Aberdeen que se trouve le principal atelier de polissage pour le granit dans toutes les Iles Britanniques. En outre, les jardiniers et les agriculteurs de la cam-

N° 168. — ABERDEEN.



pagne environnante expédient à Londres des fraises, des légumes, du bétail.

La haute vallée de la Dee, où s'élève le somptueux château royal de Balmoral, est une des plus fréquemment visitées de l'Écosse, mais elle ne renferme point de villes ni de bourgs considérables. Dans la vallée du Don ne se voient non plus que des villages et des bourgs sans importance. C'est au bord de la mer que se groupent surtout les habitants. Peterhead, située immédiatement au nord du promontoire appelé Buchan

[1] Exportation du granit d'Aberdeen : 70 000 tonnes par an.

Ness; Fraserburgh, qui appartient en entier à un seul propriétaire; Banff et sa voisine Macduff; Buchie, placée à l'embouchure de la rivière Spey, sont des ports très-fréquentés pendant la saison de la pêche des harengs, c'est-à-dire de la fin de juillet au milieu de septembre : leur population est alors à peu près doublée. En outre, ces ports arment pour la pêche de la baleine et du phoque, et une flottille spéciale de Peterhead est employée au transport de la cryolithe des mines d'Evigtok, sur la côte occidentale du Groenland. De nombreux navires allemands viennent prendre des cargaisons de harengs à Peterhead, et chargent aussi la cryolithe, qui sert à la fabrication de l'aluminium et à d'autres usages industriels[1].

Elgin, chef-lieu du comté de son nom, n'est pas située au bord de la mer, mais sur la petite rivière Lossie, à 8 kilomètres de son embouchure : c'est une ville pittoresque où l'on voit les ruines d'une cathédrale et un musée géologique intéressant, renfermant les fossiles des assises supérieures du vieux grès rouge. A l'ouest d'Elgin, Forres, Nairn sont des bourgs maritimes; la métropole de la contrée est la cité d'Inverness, située au bord d'un large firth et, comme son nom l'indique, à l'embouchure de la rivière Ness. Si tout à coup cette ville se trouvait transportée à dix degrés de latitude plus loin du pôle, sous un climat plus doux, nul doute qu'elle ne devînt une des importantes cités du monde, grâce à son heureuse position à l'extrémité d'un golfe profond et à l'issue d'une coupure qui traverse tout le pays d'une mer à l'autre mer. Mais le nord de l'Écosse est trop froid, trop infertile, trop faiblement peuplé pour qu'Inverness ait pu devenir une cité considérable. Elle présente néanmoins une noble apparence et quelques navires se balancent dans son port. C'est là que vient aboutir le canal Calédonien, que, dès l'année 1773, le célèbre ingénieur Watt avait proposé de creuser et qui ne fut définitivement ouvert

[1] Mouvement total du port de Peterhead en 1877, sans les caboteurs sur lest :

1083 » » . . 93 550 »

Flottille commerciale de Peterhead : 73 navires, jaugeant. . 10 360 tonnes.

Districts de pêche du nord-est de l'Écosse :

Aberdeen . . .	349	bateaux.	2 946	tonnes.	4 752	personnes employées.
Peterhead . . .	617	»	6 196	»	5 213	» »
Fraserburgh . .	648	»	6 380	»	6 613	» »
Banff.	457	»	4 200	»	2 535	» »
Buckie	897	»	10 711	»	6 294	» »

Valeur totale de la pêche : 12 500 000 francs.

Mouvement des ports de Banff et du district voisin en 1877, sans les caboteurs sur lest :

564 navires, jaugeant. . . 44 650 tonnes

Flottille de commerce de Banff : 138 » » . . . 21 620 »

que soixante-dix ans plus tard : il offre un passage aux navires d'un tirant d'eau de plus de 6 mètres[1]. C'est à 6 kilomètres au nord-est d'Inverness



N° 169. — PETERHEAD ET FRASERBURGH.

que s'étend la lande de Culloden, où le prince Charles-Édouard livra en 1745 la bataille qui décida à jamais de la déchéance de sa race. Des sou-

[1] Mouvement du port d'Inverness en 1877, sans les caboteurs sur lest :

	4353 navires, jaugeant	. .	503 000 tonnes.
Flottille commerciale d'Inverness :	124 »	» . .	10 890 »

venirs plus antiques se pressent dans les environs d'Inverness, car là s'accomplirent quelques-uns des évènements mis en action par Shakespeare dans son drame de *Macbeth*.

Les ports des comtés si faiblement habités de Sutherland et de Caithness ne peuvent avoir qu'une importance locale. Brora, située près du splendide château de Dunrobin, est le port du vaste domaine des Sutherland et possède des bancs de houille et de terre à briques, activement exploités ; Wick, au nord duquel s'ouvre la baie de Sinclair, est peuplé de matelots qui se livrent à la pêche des harengs : ce bourg a remplacé Thurso comme chef-lieu du comté de Caithness[1]. Entre Wick et Thurso, près du cap de Duncansby, s'élevait jadis, sur le promontoire extrême de la Grande-Bretagne, la maison de John O'Groats, ou Taigh Ian Crot Callow, dont le nom était devenu proverbial à cause de la position de l'édifice.

La côte sauvage de l'Écosse occidentale, au nord du firth of Lorn, et les archipels, Orcades, Shetland, Hébrides, n'ont pas une seule ville populeuse : les chefs-lieux de ces îles et des districts maritimes de la grande terre sont de simples bourgs de pêche et des ports d'abri pendant les tempêtes; une de ces bourgades, Kirkwall, capitale des Orcades, a du moins un remarquable édifice, la cathédrale de Saint-Magnus, qui date du douzième siècle et qui ressemble à l'église de Trondhjem en Norvège; c'est un monument massif, mais de style pur et des plus intéressants comme représentant unique de l'architecture scandinave dans les Iles Britanniques[2]. Le port principal des Shetland, Lerwick, a moins d'importance que Kirkwall[3]; il expédie en quantités considérables des bas, des châles, des étoffes de laine diverses, tissées par les femmes du pays. Stornoway[4], dans l'île de Lewis, est fort actif, surtout pour la pêche; mais que de marins périssent dans ces mers dangereuses ! Tout un quartier de Stornoway, habité surtout par les femmes de pêcheurs, porte le nom de *Widows' Row* ou « Rue des Veuves ».

Le port d'Oban, situé sur un golfe où vient déboucher au sud le canal Calédonien, et bien abrité à l'ouest par l'île Kerrera, est un excellent havre

[1] Mouvement du port de Wick en 1877, sans les caboteurs sur lest :
1824 navires, jaugeant. . . . . 186 600 tonnes.

[2] Mouvement du port de Kirkwall en 1877, sans les caboteurs sur lest :
2786 navires, jaugeant. . . . . 287 550 tonnes.

[3] Mouvement du port de Lerwick en 1877, sans les caboteurs sur lest :
438 navires, jaugeant. . . . . 81 100 tonnes.

[4] Mouvement du port de Stornoway, en 1877, sans les caboteurs sur lest :
1167 navires, jaugeant. . . . . 182 150 tonnes.

de refuge, n'ayant pour les marins qu'un seul inconvénient, sa trop grande profondeur : à 200 mètres du rivage, la baie a déjà 36 mètres de mouillage[1]. Oban, placée presque en face du détroit de Mull, est le point de départ choisi par des centaines de navires qui se rendent dans les mers boréales et de nombreuses lignes de bateaux à vapeur se rattachent dans son port. En outre, Oban est une ville de bains et de guérison ; les promeneurs y viennent en foule pendant l'été pour visiter les lochs, les îles, les châteaux des alentours.

La presqu'île de Cantyre possède aussi sa petite ville maritime, Campbeltown, devenue fameuse par son *whisky*, que l'on y fabrique en très-grande quantité[2]; c'est un port d'embarquement pour l'Irlande[3].

XIII

IRLANDE

L'île qui constitue le Royaume-Uni avec l'Angleterre et l'Écosse complète bien un ensemble géographique. Les deux îles, l'une de port si élégant, l'autre massive de contours et d'un tracé presque géométrique pour une moitié de ses rivages, s'équilibrent d'une manière harmonieuse. Après avoir été une même terre dans les âges antérieurs de la planète, la Grande-Bretagne et l'Irlande se sont séparées sans perdre leur air de famille. Les formations géologiques, ainsi que leurs prolongements sous-marins, montrent encore parfaitement l'ancienne continuité : la plus grande profondeur de la vallée intermédiaire est de 170 mètres, par le travers du golfe de Belfast ; mais en moyenne le chenal de séparation ne dépasse guère une centaine de mètres, et le banc sous-marin qui rattache les hauteurs du

[1] Mac Dougall, traduction de la Chauvinière, *Pilote des côtes ouest d'Écosse*.

[2] Mouvement du port de Campbeltown en 1877, sans les caboteurs sur lest :

1311 navires, jaugeant. . . . . 113 075 tonnes.

[3] Villes de l'Écosse septentrionale ayant plus de 5000 habitants en 1871 :

Dundee (Forfar)	119 150 hab.	Forfar (Forfar)	11 050 hab.
» (en 1881).	146 000 »	Peterhead (Aberdeen)	8 600 »
Aberdeen (Aberdeen)	88 200 »	Wick (Caithness)	8 250 »
» (en 1881).	106 000 »	Brechin (Forfar).	7 950 »
Perth (Perth) (en 1880)	30 000 »	Banff (Banff)	7 450 »
Arbroath (Forfar) »	22 000 »	Elgin (Elgin)	7 445 »
Montrose »	14 600 »	Campbeltown (Argyle)	6 700 »
Inverness (Inverness).	14 550 »	Broughty-Ferry (Forfar).	5 800 »

Blairgowrie (Perth). . . . . 5 250 habitants.

nord-est de l'Irlande à celles de l'Écosse du sud-ouest ne se trouve qu'à 110 mètres au-dessous de la surface.

Baignées par les mêmes eaux et par la même atmosphère, la Grande-Bretagne et l'Irlande ont des populations dont les destinées ont été parallèles : d'une île à l'autre tous les grands évènements ont eu leur contre-coup et depuis des siècles le régime politique est le même pour les deux contrées. Cependant l'union intime entre les Irlandais et leurs voisins de la grande île est encore loin d'être faite : au contraire, des sentiments hostiles s'échangent de l'un à l'autre côté de la mer d'Irlande. Les rapports de peuple à peuple ne sont pas ceux d'une égalité parfaite : les Irlandais se regardent comme une nation distincte conquise par la force, lésée dans ses droits, et c'est avec haine que nombre d'entre eux parlent de leurs maîtres. Ceux-ci, conscients de leur puissance, rendent mépris pour colère ; ils tournent en dérision leur pauvre compatriote *Paddy*, se moquent de sa misère et de ses défauts, se servent à son égard de proverbes malveillants et de comparaisons désobligeantes. Bien plus, ils cherchent à lui prouver qu'il n'a point à se plaindre de l'oppression, puisqu'il était le plus faible. « Le droit d'un peuple à l'indépendance consiste simplement dans le pouvoir de se défendre! » Tel est le principe politique placé par Froude en tête de son histoire de la domination anglaise en Irlande[1]. Diversité d'origine, différence de religion, de mœurs, de traditions nationales, tout contribue à nourrir l'inimitié de vainqueur à vaincu.

L'Irlande a été souvent nommée la « Pologne de l'Angleterre ». Cependant depuis deux siècles elle n'a jamais pu se redresser en ennemie déclarée et revendiquer ses droits sur les champs de bataille : pour de pareils efforts, les Irlandais étaient trop divisés ; ils avaient parmi eux des groupes trop nombreux dont l'origine, la position, la fortune ou le culte religieux faisaient les alliés naturels des Anglais. Toutes les tentatives d'insurrection faites en Irlande, même celle de 1798, où l'on vit des armées de révoltés évaluées à 30 000 hommes, ont été promptement réprimées et la plupart des conspirations ont avorté avant d'avoir même pu arriver à un commencement d'exécution. Mais si l'Angleterre n'a guère eu à lutter contre une rébellion ouverte, elle n'a pas moins eu à souffrir du malaise continuel entretenu par la sourde hostilité de la plupart des habitants de l'île sœur ; même son action politique à l'extérieur en a été gênée, et plus d'une fois les millions d'Irlandais émigrés aux États-Unis ont créé de sérieuses difficultés à la diplomatie de la Grande-Bretagne.

[1] *The English in Ireland.*

Les Anglais sincères doivent reconnaître que le régime imposé par eux aux populations de l'Irlande est loin d'avoir produit de bons résultats économiques : c'est précisément à côté de l'île la plus riche du monde que vivent les hommes les plus misérables de l'Europe, et nulle part sur le continent la famine n'a fait autant de ravages que sur le sol fécond de l'Irlande ; nulle part, un nombre proportionnel plus considérable de malheureux n'a dû s'enfuir de la patrie pour chercher de l'autre côté de l'Océan un pays hospitalier. Quoique presque aussi peuplée que la France, relativement à son étendue, l'Irlande l'est beaucoup moins que la Grande-Bretagne ; mais elle lui est surtout très-inférieure par l'agriculture, l'industrie, le commerce, la richesse matérielle[1].

Dans son ensemble, l'Irlande, dont l'altitude moyenne, d'après Leipoldt[2], est d'environ 123 mètres ($122^m,88$), a la forme d'un disque aux bords légèrement relevés sur une grande partie de son pourtour. La plupart des masses géographiques distinctes, îles, presqu'îles ou troncs continentaux, ont près du centre de figure, ou du moins dans une position dominante, une « épine dorsale » de montagnes dont les ramifications se prolongent au loin vers les extrémités de la contrée. En Irlande, il n'en est pas ainsi. Toute la partie centrale de l'île est occupée par une vaste plaine dont la plus grande hauteur au-dessus de la mer ne dépasse pas 75 mètres[3]. De chaque côté de cette dépression, le sol se relève vers les massifs de collines ou de montagnes qui se dressent près du littoral de manière à former une sorte de rebord circulaire ébréché çà et là. La plaine, qui comprend à peu près la moitié de l'île, est composée de calcaire carbonifère disposé en assises régulières, presque toutes horizontales, et les groupes montagneux du pourtour appartiennent pour la plupart à des formations plus anciennes, granit, schistes cambriens et siluriens, vieux grès rouge. L'Irlande et l'Angleterre présentent un contraste remarquable au point de vue géologique : tandis que dans l'île orientale toute la série des terrains se succède régulièrement et mesure, pour ainsi dire, le cycle des âges depuis la formation des premières roches stratifiées, l'île occidentale semble avoir été presque complètement achevée dès l'époque de la houille et des calcaires du même âge. Les formations dites

[1]

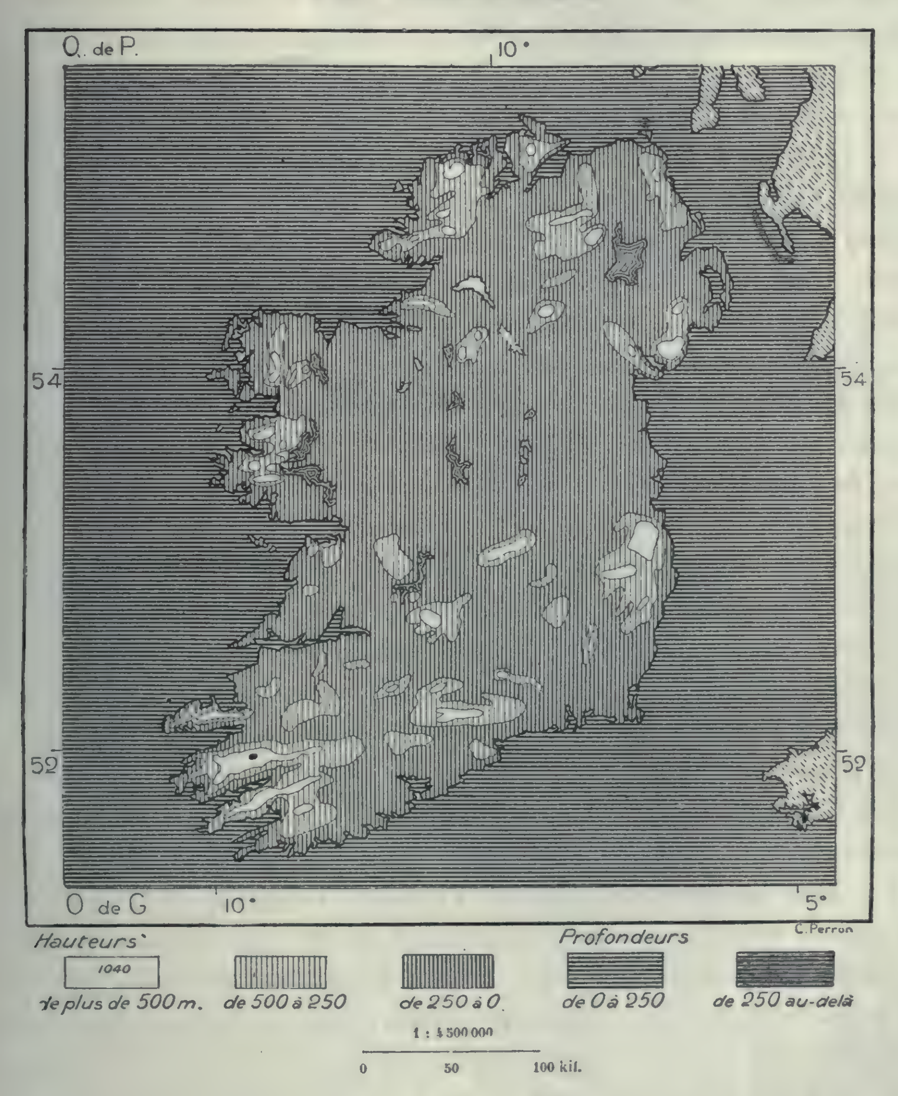
Superficie de l'Irlande.	Population en 1881.	Population kilométrique.
82 240 kilomètres carrés.	5 160 000 habitants.	63 habitants.

[2] *Ueber die mittlere Höhe Europa's.*

[3] Edward Hull, *The Physical Geology and Geography of Ireland.*

mésozoïques, permiennes, triasiques, jurassiques, manquent presque complètement, et les roches plus récentes ne sont représentées qu'au nord-est de l'île, dans la région volcanique qui sépare le lough Neagh de la mer d'Écosse. Considérée comme un tout, l'Irlande est beaucoup plus ancienne

N° 170. — HAUTEURS DE L'IRLANDE.



que l'Angleterre : elle est du même âge que la haute Écosse et le pays de Galles, dont l'ont séparée les irruptions de la mer.

La distribution des massifs montagneux de l'Irlande et la configuration des côtes expliquent en partie la destinée du pays. Quoique de forme arrondie et d'apparence assez compacte, l'Irlande n'a point d'unité géographique. Elle est divisée nettement en deux régions hautes par la vaste plaine,

maintenant couverte de lacs et de tourbières, qui s'étend de la baie de Dublin à celle de Galway et qui jadis, lorsque les voies de communication manquaient, était en maints endroits difficile à franchir. Chacune des deux parties montagneuses de l'Irlande se subdivise elle-même en deux régions naturelles. Au nord-est, l'espace compris entre les deux baies de Dundalk et de Donegal s'allonge en péninsule dans la mer d'Écosse et comprend des massifs complètement séparés du reste de l'Irlande : c'est la province de l'Ulster. Au nord-ouest, le Connaught est également occupé par un système indépendant de montagnes et de lacs. De même, le Munster, au sud-ouest, et le Leinster, à l'angle sud-oriental de l'Irlande, se trouvent nettement séparés l'un de l'autre par les plaines de Tipperary, tandis que la plus grande partie de la dépression centrale formait l'ancienne province du Meath. Chacune de ces provinces naturelles, devenues politiquement distinctes, devait aussi par suite de sa position géographique modifier diversement ses éléments de population. L'Ulster était exposé surtout aux incursions des Écossais. Le Leinster et le Meath semblaient d'avance une proie destinée aux envahisseurs anglais ; le Munster, s'avançant au loin dans les eaux de l'Atlantique, ouvrit peut-être ses baies de débarquement aux Phéniciens, comme il les ouvrit plus tard aux Espagnols, aux Algériens, aux Français. Le Connaught se trouvait beaucoup plus à l'écart des invasions, et c'est là que les populations indigènes, refoulées par les conquérants étrangers, devaient le plus longtemps garder leur pureté primitive. En outre, chaque massif de montagnes, considéré isolément, était un refuge pour les populations vaincues des alentours. Ainsi le massif du Galtymore, dans le sud de l'Irlande, et les monts de Tyrconnell, dans la province de Donegal, ont souvent abrité des fugitifs dans leurs vallées et les anciennes mœurs s'y sont longtemps maintenues[1].

Les plus hautes montagnes de l'Irlande, inférieures aux géants de Écosse et même au Snowdon de Galles, s'élèvent dans le comté de Kerry, a l'angle sud-occidental de l'île. Ce sont des chaînes parallèles, orientées un peu obliquement aux degrés de latitude : leur direction est précisément celle des baies profondes qui découpent cette partie du littoral. Les montagnes de Kerry sont disposées à la façon d'une étoffe rayée se ployant en gros plis, qui correspondent chacun à une raie distincte. Les montagnes sont formées de vieux grès rouge, tandis que les vallées dans lesquelles s'avancent au loin les baies marines s'ouvrent dans la roche carbonifère[2]. Évidemment toute la contrée, monts et plissements intermédiaires, était autre-

[1] Sullivan, *New Ireland.*
[2] Edward Hull. *Physical Geology and Geography of Ireland.*



LAC DE KILLARNEY. — ROSS CASTLE

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.



fois recouverte des strates rocheuses qui se voient maintenant dans les vallées ; mais ces couches ont disparu de toutes les parties saillantes, emportées pendant la série des âges par les pluies et les glaces qui ne cessent de sculpter à nouveau la surface de la terre. Des moraines, des roches polies que l'on remarque à la base des montagnes témoignent de l'action

N° 171. — LACS DE KILLARNEY.



des anciens glaciers, et les charmants lacs de Killarney, qui contribuent tant à la beauté de la contrée par leurs détroits, leurs îlots verdoyants, les promontoires et les ruines de leurs bords, occupent les lits où se déversaient autrefois les champs mouvants des glaces. Les lacs de Killarney, dans lesquels se reflètent les constructions pittoresques des rives, la végétation touffue des pentes et les âpres crêtes des montagnes, attirent chaque année les visiteurs par dizaines de milliers. Les sites de cette région

lacustre sont en effet parmi les plus remarquables des Iles Britanniques ; mais, du moins dans l'un des principaux domaines qui se partagent la contrée, la spéculation s'est emparée des cascades, des îles, des points de vue même, et l'on ne peut en jouir librement. Le promeneur solitaire a plus de joie peut-être à contempler les montagnes en parcourant les grèves de leur versant occidental. D'un côté, les promontoires, les îles et la mer libre ; de l'autre, les vallées pleines de verdure, les torrents écumeux et les hautes cimes rayées de noir par les tourbes, de blanc, de jaune, de vert par les mousses : presque à toutes les heures du jour, les deux escarpements opposés des hauteurs qui dominent la baie de Dingle, Kenmare-river, Bantry-bay, offrent des contrastes d'ombres et de lumières, rendus plus saisissants encore par les couleurs diverses des rochers. Peu de paysages d'Irlande sont comparables à la vallée de Glengariff, sur les bords de la baie de Bantry, pour la magnificence des lignes, la richesse de la végétation, la grâce sauvage de tous les accidents du sol [1].

A l'est, les montagnes de Kerry se continuent sinon par des chaînes de hauteurs proprement dites, du moins par un faîte, sur lequel des groupes de collines se dressent de distance en distance. La rivière Black-water ou « Noire-Eau » longe au nord la base de ces collines, puis elle tourne brusquement au sud pour se déverser par une brèche dans la baie de Youghal. Au nord de cette vallée, et se suivant aussi, dans la direction de l'ouest à l'est, s'élèvent les massifs, d'apparence vraiment montagneuse, de Knockmealdown, de Monavullagh, de Comeragh ; plus au nord, presque isolé, le groupe pyramidal de Galtymore enferme de petits lacs noirs dans ses vasques de grès, revêtues de bruyères jusqu'au bord de l'eau. Les diverses chaînes de montagnes qui s'élèvent des deux côtés du Shannon, dans la partie moyenne de son cours : à l'est, le Slieve-Bernagh, le Slieve-Aughty ; à l'ouest, les Silver-Mines Mountains, que dominent le Keeper-Hill, le Slieve-Felim, le Devil's Bit ; enfin le Slieve-Bloom, le massif irlandais le plus rapproché du centre de l'île, ont également l'axe principal de leurs voussures dirigé dans le sens de l'ouest à l'est. Évidemment, c'est à la même cause, agissant d'une manière générale sur toute la contrée, qu'est dû ce plissement parallèle des saillies terrestres dans le sud-ouest de l'Irlande.

Le massif des montagnes de Wicklow ne se divise pas, comme les chaînes de la province de Munster, en de nombreux groupes distincts : il est de forme assez compacte, et seulement du côté du sud la vallée de la rivière

[1] Thackeray, *Irish Sketch-book.*

Slaney le sépare d'avant-monts isolés, le Leinster et le Blackstaïrs. Le noyau principal des montagnes de Wicklow se compose de granit, dont l'axe de soulèvement est orienté non dans le sens de l'ouest à l'est, mais dans celui du sud-ouest au nord-est. Diverses formations schisteuses s'appuient sur ce rempart de granit et des roches volcaniques ont fait éruption sur son versant oriental. Non loin de la baie de Dublin, des cônes de quartz en pyramides dominent à une grande hauteur les vallées profondes des alentours. Grâce au voisinage de la capitale, la région montagneuse de Wicklow est l'une des plus fréquemment visitées de l'Irlande, et d'ailleurs elle est aussi l'une des plus belles : ses lacs étagés, ses torrents qui descendent en cascades, ses promontoires d'où l'on se penche au-dessus de l'eau bleue parsemée de voiles, contribuent avec les débris antiques et les légendes à faire de cette contrée une des étapes obligées de l'itinéraire des voyageurs en Irlande : nul paysage des Iles Britanniques n'a inspiré de vers plus harmonieux et plus tendres que le *Meeting of the Waters*, chanté par Thomas Moore. Cette « Rencontre des Eaux », entre les chênes et les rochers drapés de lierre, est celle de la « Grande et de la Petite » Rivière (Avonmore et Avonbeg), qui s'unissent pour former l'Ovoca ou Avoca.

Beaucoup plus sauvages, mais non moins belles que celles de Wicklow, sont les montagnes de Connemara, qui occupent une partie de l'espace presque insulaire compris entre la baie de Galway, l'Atlantique, Clew-Bay et les deux grands lacs Mask et Corrib. Ces montagnes de granit et de schistes et le plateau inégal de Slieve-Partry ou Joyce's Country, qu'elles dominent de leurs pointes déchiquetées, sont au nombre des formations les plus anciennes de l'Irlande : quand on traverse ce pays presque désert, on pourrait se croire encore aux premiers jours de la planète, tant la nature a gardé son aspect primitif, avec ses roches amoncelées, ses lacs semés d'îles, ses coulées sinueuses, ses tourbières entrecoupées de mares. Au nord de Clew-Bay, le massif du Nephin, les chaînes de Nephin Beg et les montagnes de l'île d'Achill présentent le même aspect, et la hauteur moyenne de leurs pics est à peu près la même, de 600 à 800 mètres. Quant aux chaînes, çà et là interrompues, qui se prolongent du sud-ouest au nord-est, à travers les comtés de Sligo, de Leitrim, de Fermanagh, de Donegal, de Derry, de Tyrone, elles sont moins élevées : dans leur ensemble, elles ressemblent aux montagnes de Wicklow, à la fois par la nature des roches et l'orientation générale.

Les massifs les plus récents de l'Irlande sont les montagnes de Mourne et de Carlingford, qui s'élèvent, les premières au nord du lough ou golfe de Carlingford, les autres entre ce bras de mer et la baie de Dundalk. Se

dressant immédiatement au-dessus de la mer, le dôme du Slieve-Donard, principal sommet du massif de Mourne, est d'un aspect très-imposant; mais il est probable que l'ensemble du groupe était autrefois beaucoup plus élevé; la multitude de nappes et de veines de laves anciennes qui s'entrecroisent dans la roche calcaire a fait comparer ces montagnes aux racines d'un volcan disparu : elles sont comme la base d'un Etna auquel manqueraient le cratère et le cône suprême de débris[1].

L'ancienne activité volcanique des foyers souterrains se manifeste d'une manière plus évidente encore dans toute la région du nord-est de l'Irlande comprise entre le lough Foyle, le lough Neagh et le golfe de Belfast. On donne à ce pays le nom de plateau d'Antrim, quoique divers sommets s'y élèvent encore à plus de 400 et de 500 mètres au-dessus de la mer[2]. Il est recouvert presque en entier de couches de lave, dont l'épaisseur moyenne est évaluée à 330 mètres. La région volcanique d'Antrim est loin d'offrir l'aspect pittoresque des montagnes d'Auvergne, qui datent en partie des mêmes âges de la période tertiaire : elle ne montre plus ni cônes de débris, ni bouches de cratères; elle est presque unie sur de vastes étendues et recouverte en maints endroits d'argiles glaciaires et de graviers : toutes les saillies des volcans ont été rasées par les eaux et les glaces. Les masses de lave, qui se sont épanchées sur une couche de craie blanche, ne se montrent dans leur grandeur que là où elles se dressent en falaises, rongées à la base par les flots de la mer. Sur les bords du golfe ou lough Foyle, elles reposent sur des couches crétacées et triasiques faciles à déliter : creusées en dessous par la vague, elles finissent par surplomber et s'écroulent en blocs énormes que les eaux démolissent peu à peu et réduisent en sable. Ailleurs, des falaises écroulées ont révélé d'immenses « jeux d'orgues » que l'on aperçoit comme suspendus au flanc des collines, ou bien encore les coulées de lave sont disposées en forme de gigantesques degrés et chacune des marches se compose de colonnades

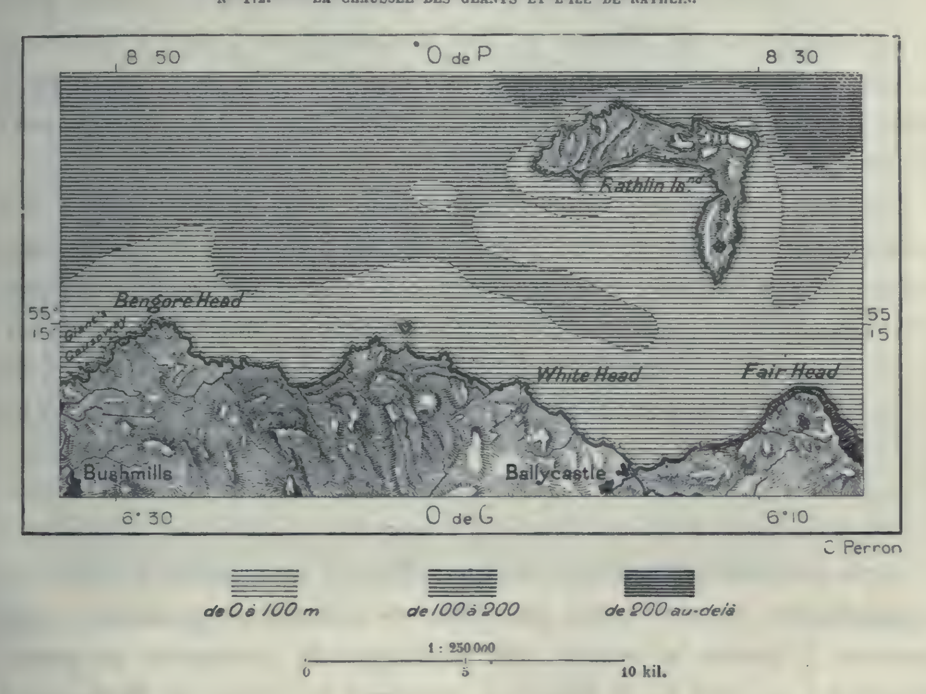
[1] Edward Hull, *The Physical Geology and Geography of Ireland.*

[2] Altitudes des principaux sommets de l'Irlande :

MONTAGNES DU SUD-OUEST.	
Carrantuohill (Mac Gillycuddy Reeks)	1046 mèt.
Mount Brandon	950 »
Galtymore	947 »
Knockmealdown	792 »
Keeper-Hill (Silver-Mines Mountains)	692 »
MONTAGNES DE WICKLOW.	
Lugnaquilla	926 mèt.
MONTAGNES DU NORD ET DU NORD-OUEST.	
Mweelrea (Connemara)	817 mèt.
Benbaun (Connemara)	730 mèt.
Nephin	810 »
Nephin Beg	604 »
Slieve-More (Achill Island)	669 »
Errigal (Donegal)	745 »
Sawell (Spernis Mountains)	675 »
MONTAGNES DU NORD-EST.	
Slieve-Donard (Mourne Mountains)	850 mèt.
Slieve-Anee (Antrim)	543 »

basaltiques, toutes différentes par la hauteur et la disposition des fûts; les couches de cendres volcaniques ou de minerai de fer les séparent les unes des autres et de loin apparaissent comme des assises peintes sur la façade de l'immense édifice; çà et là des châteaux ruinés, moins réguliers dans leur construction que la roche sur laquelle ils reposent, hérissent de leurs débris les colonnes de basalte. Le promontoire de Benmore (Roche Grande), appelé aussi Fair Head, dresse ses piliers à plus de cent mètres de hauteur: en Europe, il n'est point de colonnade basaltique dont les fûts atteignent une pareille élévation.

N° 172. — LA CHAUSSÉE DES GÉANTS ET L'ÎLE DE RATHLIN.



Une autre curiosité naturelle de la côte d'Antrim, et certainement la plus fameuse de toute l'Irlande, est la Chaussée des Géants, ce pavé que forment les sommets de quarante mille colonnes de basalte et que lave incessamment le flot. L'étonnante régularité de ces prismes, qui s'emboîtent si bien les uns dans les autres, provient, disent les géologues, de la grande quantité de fer qu'ils contiennent. Environ le quart de la masse cristalline est composé de ce métal : de là l'extrême solidité du basalte, la netteté de ses faces, son poids, ses propriétés magnétiques, la rouille qui le recouvre. D'après la légende, la Chaussée des Géants serait le reste d'un chemin qui conduisait jusqu'en Écosse. La légende dit vrai : seulement cette chaussée n'a pas été construite de main d'homme. Le détroit

qui sépare l'Irlande et l'Écosse, et qui dans sa partie la moins large, entre Benmore et le Mull of Cantyre, n'a pas moins de 24 kilomètres, n'existait pas à l'époque de la grande activité volcanique ; les nappes de lave se rejoignaient de rive à rive, de même que plus au nord les chaînes du Donegal se continuaient vers les montagnes de la haute Écosse, composées des mêmes roches et disposées dans le même sens. L'île de Rathlin, qui se développe en forme de croissant au nord de la côte irlandaise, entre le promontoire de Benmore et la Chaussée des Géants, est un débris de l'ancien pont de laves : sur tout le pourtour de cette île se développe la colonnade immense du basalte prismatique. Dans ces dernières années, des ingénieurs ont maintes fois proposé de creuser un souterrain de jonction entre la pointe extrême de l'Écosse, au Mull of Cantyre, et la côte irlandaise, à la baie de Cushendun : ce tunnel aurait les deux tiers de la longueur de celui qui est projeté au-dessous du Pas de Calais et l'on n'aurait pas à craindre que l'eau de la mer pût filtrer à travers la roche solide.

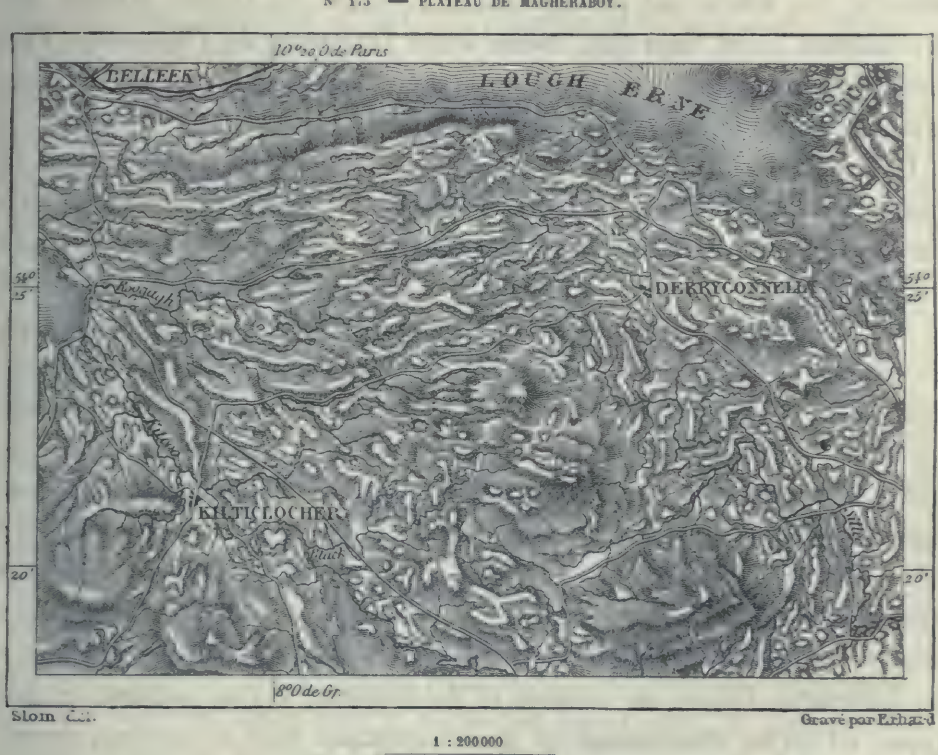
Les plus hautes cimes de l'Irlande actuelle sont loin d'atteindre à la limite inférieure des neiges; mais il fut un temps où la contrée était couverte de glaces mouvantes. Les terres volcaniques d'Antrim, en partie revêtues de débris glaciaires, portent le témoignage visible de leur action ; mais c'est toute la surface de l'Irlande qui garde les traces du passage des anciens glaciers : argiles et graviers de transport, blocs erratiques, roches polies, tout raconte que l'île ressemblait autrefois au Groenland. On a même pu suivre du regard sur toutes les roches de l'Irlande les ornières qu'ont burinées les pierres contenues dans les glaciers, et tracer ainsi la carte des anciens fleuves cristallins. D'après cette carte, le faîte d'où s'épanchaient presque toutes les glaces de l'Irlande se prolongeait obliquement à travers la contrée, des montagnes de Connemara au plateau d'Antrim : au nord de ce faîte, qui comprend le plateau de Magheraboy, avec ses collines disposées en forme d'éventail, toutes les stries sont dirigées vers le nord-ouest; sur le versant opposé, elles sont tracées dans les directions du sud-est, du sud et du sud-ouest[1]. La couche glacée qui recouvrait les plaines de l'Irlande avait au moins 300 mètres d'épaisseur.

Mais avant que les glaces eussent nivelé de vastes étendues du sol irlandais, l'action des eaux, agissant pendant de longs âges de la planète, avait déjà fait disparaître une grande partie des terres superficielles. La plaine qui forme toute la région centrale de l'île en est une preuve. Dans son

[1] Maxwell Close, *Glaciation of Ireland;* — Hull, *Physical Geology and Geography of Ireland.*

ensemble, cette plaine coïncide, à peu de chose près, avec les strates du calcaire carbonifère ; mais les couches de charbon qui recouvraient tout ce calcaire, ou, pour ainsi dire, les assises mêmes de l'édifice dont on voit les fondements, ne se rencontrent plus : il n'en reste quelques débris qu'en des endroits bien abrités, où ils occupaient des cavités profondes au milieu de la plaine. Ces érosions, qui ont emporté les strates supérieures de la contrée, ont pu s'accomplir grâce à l'état continuel d'émersion dans lequel

N° 175 — PLATEAU DE MAGHERABOY.



s'est trouvée l'Irlande depuis le dépôt des roches carbonifères. Ce n'est pas qu'elle n'ait eu aussi ses petites dépressions locales : sur divers points de la côte on voit d'anciennes tourbières en contre-bas de la mer, même à 9 mètres au-dessous de son niveau[1] ; ailleurs, notamment sur le littoral d'Antrim et de Dublin, on reconnaît des traces de soulèvements modernes : une terrasse de quinze pieds, correspondant à la « terrasse de vingt-cinq pieds » des rivages écossais, s'élève dans cette région sur le pourtour de l'Irlande, et c'est sur le prolongement de cette terrasse que sont construits les quartiers les plus élégants de Dublin[2]. Mais quelles qu'aient été les

[1] Kinahan, *Quarterly Journal of Geological Society*, I, fév. 1877.
[2] Edward Hull, *Physical Geology and Geography of Ireland*.

alternatives des oscillations locales et passagères, le niveau de l'île, relativement à la surface marine, semble être resté assez égal pendant toute la série des âges secondaires et tertiaires. Tandis que l'Angleterre, en partie plongée dans les eaux de l'Océan, recevait successivement les couches de terrains qui lui donnent une si grande variété géologique, l'Irlande, ravinée par les torrents, se dépouillait au contraire de ses roches superficielles, qui, menuisées par les eaux de la mer, allaient se déposer sur la grande île orientale; en formant les assises supérieures de l'Angleterre actuelle, ces débris ont protégé contre l'érosion les trésors miniers des profondeurs : c'est ainsi que, même avant l'existence de l'humanité, l'Irlande enrichissait déjà l'île sœur, et cette dette de reconnaissance, dit plaisamment un géologue, ne devrait jamais être oubliée.

La prodigieuse multitude de lacs qui parsèment l'Irlande et dont la surface totale n'est pas moindre de 2300 kilomètres carrés, est une conséquence nécessaire de la forme générale de la contrée, plus haute sur son pourtour que vers le centre. Les montagnes ont aussi leurs petits lacs, suspendus dans les cirques supérieurs ou parsemés en foule dans les plaines de la base où se sont jadis promenés les glaciers, abandonnant çà et là leurs moraines; mais c'est dans la plaine que s'étendent les nappes d'eau les plus considérables. Les pluies, tombant sur une contrée basse dont les plus grandes protubérances n'atteignent pas cent mètres, emplissent toutes les cavités du sol, en général peu profondes; en maints endroits, les nappes d'eau semblent disputer la contrée tout entière à la terre ferme, et d'un côté de l'horizon à l'autre on ne voit que lacs, baies, détroits, étangs et mares, entre lesquels le sol émergé forme un labyrinthe bizarre de rochers et de bruyères. Qu'un accident géologique, tel qu'un affaissement ou un soulèvement local des assises, vienne à se produire, que la cavité soit approfondie par une faille ou qu'un évènement quelconque dresse un obstacle à travers le ruisseau d'écoulement, le résultat sera le même; les innombrables petits bassins s'uniront en un lac plus considérable. C'est ainsi que, par l'effet d'une faille volcanique, s'est formé le lough Neagh, le plus grand lac de l'Irlande et des Iles Britanniques[1]; mais il est peu profond, et même à l'endroit le plus creux, son lit se trouve au-dessus du niveau de la mer : quoique ayant les deux tiers de la superficie du lac de Genève, sa masse liquide est 24 fois moins considérable. La contenance approximative du lough Neagh est de 3 milliards 573 millions de mètres cubes.

[1] Hardman, *Journal of the R. Geological Society of Ireland*, vol. IV. — *British Association*, 1874, — Judd, — Hull, etc.

Les lacs de la plaine centrale[1], contenus dans les cavités de la roche calcaire, s'agrandissent aussi, même sans oscillation du sol, par la seule action chimique de leurs eaux sur la pierre des rivages. Le flot chargé d'acide carbonique attaque et dissout le calcaire. Dans les pays montueux, où l'eau est rapidement entraînée sur les pentes, son action consiste surtout à creuser des galeries dans la roche, et l'on sait que certains massifs du Jura, du Carso, des Alpes Dinariques, sont percés de souterrains dans tous les sens ; mais sur une plaine presque unie comme celle de l'Irlande, et sans cesse alimentée d'eaux superficielles par d'abondantes pluies, ce sont les bords des lacs qui sont rongés peu à peu. Cependant on voit aussi çà et là, sur la plaine calcaire, des entonnoirs et des trous de formes diverses dans lesquels s'enfuit l'eau de la surface. La roche, sculptée par l'acide carbonique, est criblée d'ouvertures qui s'agrandissent lentement : parfois les piliers intermédiaires viennent à céder et dans le fond apparaît un petit lac ou le courant d'une rivière. C'est ainsi que le lac Lene alimente à la fois la Deel, affluent visible de la Boyne, et un ruisseau souterrain qui va rejoindre un tributaire du lough Ree et du Shannon. A l'est des montagnes de Connemara, le grand lac Mask emplit un bassin fermé en apparence ; la communication entre cette nappe d'eau et le lough Corrib, plus vaste encore, ne semble exister que par une fosse artificielle ; mais des canaux souterrains emportent le surplus des eaux du lough Mask pour rejaillir à Cong en plusieurs puissantes fontaines. Ces sources, qui forment aussitôt un véritable fleuve, étaient jadis vénérées : une abbaye, une église s'élevaient à côté de leur flot pur, que d'ailleurs un moulin utilise depuis longtemps. Quelques lacs semblables au fameux lac de Zirknitz, dans le Carso, se voient dans ces campagnes aux roches fissurées. Pendant les mois d'été, ils disparaissent dans les gouffres souterrains et leur cavité supérieure se remplit d'herbe que broutent les brebis; mais bientôt les pluies font déborder les eaux du lac caché, les flots s'élancent de tous les puits de la prairie et le pays est inondé sur des espaces considérables. Un de ces lacs d'hiver ou *turloughs*, situé

[1] Principaux lacs de l'Irlande :

	Superficie.			Altitude.	Extrême profondeur.
Lough Neagh	397	kilomètres carrés		14m,6	12m,6
Lough Corrib	176	»	»	3m,5	(?)
Lough Mask	90	»	»	38 »	(?)
Lough Ree.	106	»	»	35 »	(?)
Lough Derg	129	»	»	49 »	(?)
Lough Erne inférieur . .	115	»	»	45 »	68 »
Lough Erne supérieur . .	37	»	»	46 »	(?)
Lough Killarney (principal)	21	»	»	21 »	77 »

dans le comté de Galway, a quelquefois plus de 5 kilomètres de largeur[1].

Tandis que des lacs s'accroissent peu à peu en étendue, d'autres diminuent et finissent même par disparaître complètement, sans qu'ils aient été vidés, sans que les pluies aient diminué dans la contrée. Ces lacs sont bus, pour ainsi dire, par la végétation des tourbières. Les amas de plantes, mousses, carex, sphaignes, qui se gonflent d'humidité et forment une masse spongieuse, s'étendant en diverses parties de l'Irlande sur des centaines de kilomètres carrés, ont remplacé l'eau des lacs dans toutes les régions basses : partout on y retrouve l'ancien fond lacustre, composé de marne calcaire, amas de coquillages d'eau douce. Quelques-unes de ces tourbières n'ont pas encore achevé leur conquête; le lac qu'elles assiègent se maintient au milieu des myriades de plantes qui en absorbent l'eau : il se rétrécit sans cesse, mais il s'approfondit en même temps, parce que la masse entière des tourbes, gonflée d'humidité, s'élève peu à peu au-dessus des anciens rivages. Un grand nombre de lacs. retenus ainsi par des bords qui n'ont cessé de s'exhausser de siècle en siècle, finissent

N° 174. — ÉMISSAIRE DU LOUGH MASK.

1 : 145 000

0 — 10 kil.

[1] William Hughes, *Geography of the British Islands*.

par ressembler à des puits : à distance, rien n'en indique le voisinage; ce sont des gouffres où le voyageur peut tomber soudain, s'il ne marche avec précaution sur le sol tremblant. Mais il arrive parfois que les tourbières redeviennent temporairement des lacs en débordant sur les terrains inférieurs et en les recouvrant d'un déluge de boue. Ces accidents ont lieu surtout après les grandes pluies; le poids du liquide enfermé devient trop considérable pour le grossier tissu de plantes qui le retient ; l'enveloppe se déchire et la masse pâteuse, pareille à la lave d'un cratère, s'épanche sur les plaines. Parfois ce sont les gaz dégagés au-dessous de la couche supérieure de la tourbe qui soulèvent la masse surincombante, la déchirent comme le ferait une explosion volcanique, et s'échappent en entraînant avec eux des torrents d'eau et de vase. C'est ainsi qu'en 1821 la tourbière de Kinalady, située près de Tullamore, vers le centre de la grande plaine, se rompit soudain après avoir oscillé longtemps comme une mer agitée et mugi sourdement : un courant de boue, profond de 18 mètres, sortit de la crevasse et, rasant les maisons, détruisant les forêts qui se trouvaient sur son passage, recouvrit plus de 12 kilomètres carrés de terrain[1]. Quelquefois aussi c'est le travail imprévoyant de l'homme qui cause ces calamités. Des tourbes relativement sèches qui formaient les parois des lacs intérieurs ayant été exploitées trop avant, le rempart a cédé tout à coup, laissant déborder le flot impur. L'histoire d'Irlande raconte de nombreux évènements de ce genre. Le voyageur qui parcourt la surface des tourbes peut reconnaître sans peine quand il passe au-dessus d'un lac caché : à chacun de ses pas, le sol vibre autour de lui à de grandes distances; il a la sensation de marcher comme sur un tapis suspendu dans l'espace.

L'Irlande est parmi les pays d'Europe un de ceux qui présentent la plus vaste étendue de tourbières; même dans les Pays-Bas, on ne voit pas de *veenen* absolument incultes se prolongeant sur des espaces aussi considérables que les *bogs* irlandais, régions presque désertes, où l'on rencontre à peine çà et là quelque misérable cabane, aussi noire que la tourbe qui l'entoure. On évalue à 11 450 kilomètres carrés, soit à près du septième de l'île, la surface des tourbières de l'Irlande, et quelques-unes d'entre elles ont jusqu'à 15 mètres de profondeur : l'épaisseur moyenne des couches dans les grands bogs de la plaine est d'au moins 8 mètres, mais en ne prenant pour l'ensemble des tourbes irlandaises qu'une puissance de 2 mètres, c'est près de 23 milliards de mètres cubes que représenterait la réserve de combustible possédée par l'Irlande, à la superficie même du

[1] Jacob Noggerath, *der Torf.*

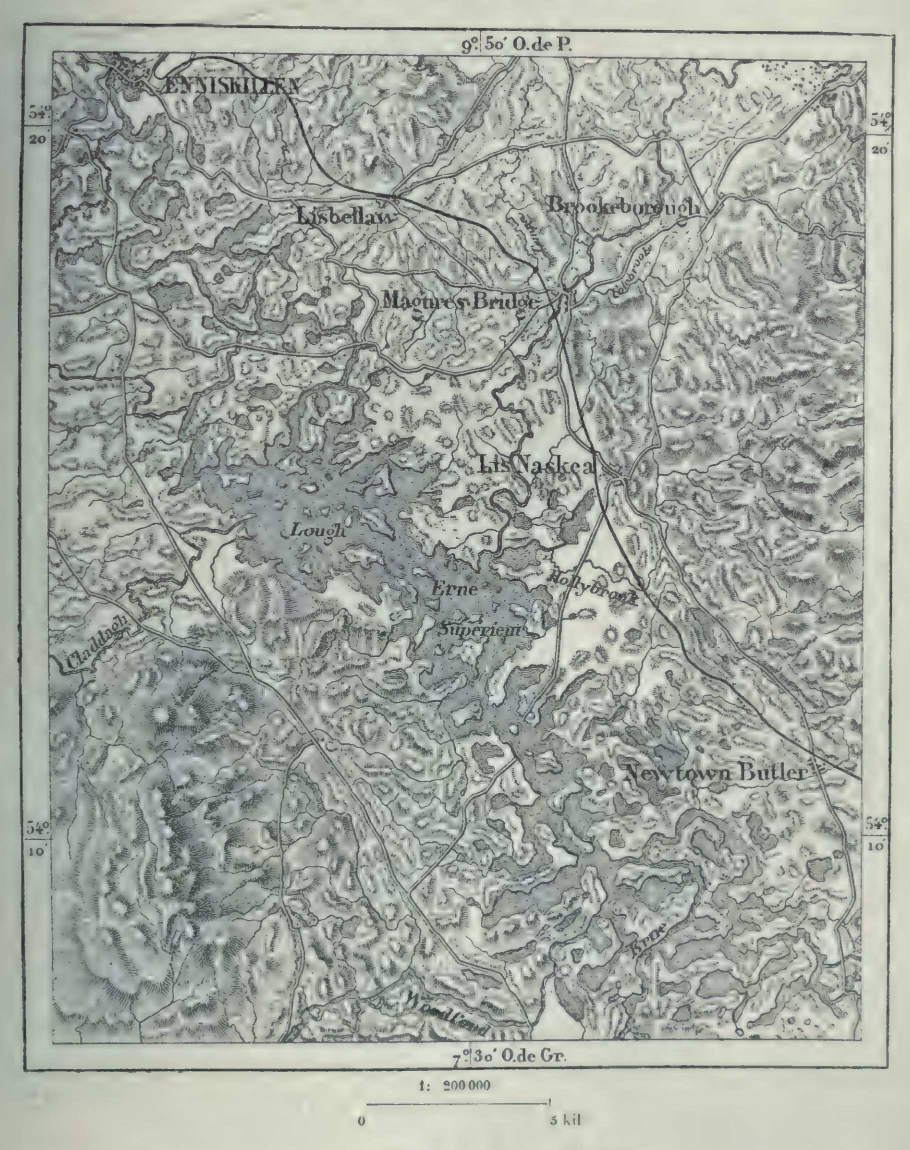
sol. Dans le pays, la tourbe est employée pour le chauffage de presque toutes les maisons; cependant pour les usages industriels, elle ne dispute au charbon de terre qu'un bien petit nombre de manufactures.

De même qu'en Hollande les tourbières se divisent naturellement en *hooge veenen* et en *laage veenen*, de même les bogs irlandais se partagent en *red bogs* et en *black bogs*, suivant les plantes qui les forment et la quantité d'humidité qui les pénètre. Les tourbières noires, d'où l'on extrait principalement le combustible, occupent surtout les terres basses de la plaine et les cavités profondes des pays de montagnes : les substances végétales qui en forment la masse spongieuse se carbonisent peu à peu dans l'humidité qui les pénètre constamment, et çà et là on voit des tourbes qui offrent déjà la consistance et l'aspect du lignite. C'est dans ces tourbes noires que se transforment graduellement en charbon les arbres engloutis qui ombrageaient autrefois la contrée et dont le bois sert maintenant à sculpter des instruments, des jouets, des objets de fantaisie. Quelques-uns des fûts de chênes ou d'autres arbres que l'on trouve dans les tourbières sont devenus tellement flexibles, par l'effet de leur long séjour dans la mousse humide, que l'on peut les découper en lanières élastiques et en faire de véritables cordes. Jadis les paysans les employaient surtout à tresser les filets grossiers qui leur servaient à suspendre leurs lits. D'après le géologue Kinahan, les troncs de chênes que l'on trouve dans le bog de Castle-Connell, près du Shannon, datent d'au moins cinquante siècles, à en juger par l'épaisseur de la tourbière qui les recouvre.

Les *red bogs* ou tourbières rouges, beaucoup moins humides que les tourbières noires, à cause de leur situation sur la pente des montagnes, où l'eau, sollicitée par la pesanteur, s'écoule rapidement, sont en grande partie recouvertes de bruyères, croissant en touffes sur de petites buttes séparées. La plupart des montagnes irlandaises ne sont que tourbières de la base au sommet ; même les précipices interrompent à peine le marais incliné : sur chaque gradin des parois, sur chaque rebord des rochers, une couche de tourbe verdoyante forme comme un jardin suspendu. On peut marcher pendant des journées sans quitter ces bogs montueux, interrompus çà et là par des fondrières : en mainte contrée d'Irlande, les hauteurs couvertes de tourbe rouge s'élèvent comme des îles au milieu des étendues de tourbe noire, semblables elles-mêmes à des lacs et à des détroits. Les paysans racontent qu'on y foule parfois « l'herbe de la faim » et que l'on risque alors de tomber d'épuisement : les malheureux attribuent à une plante mystérieuse ce qui est chez eux, si fréquemment, l'effet de la disette.

Les tourbières de la montagne, de même que celles de la plaine et que les innombrables lacs épars, sont autant de réservoirs qui retiennent l'excédant d'eau de pluie. Cependant la précipitation d'humidité est si considérable, que tourbières et lacs alimentent encore de nombreux cours d'eau,

N° 175. — LOUGH ERNE SUPÉRIEUR.



1 : 200 000

0 5 kil.

presque tous teintés de noir par l'humus des bruyères : plusieurs rivières, entre autres celle qui se jette dans la baie de Youghal, vers le milieu de la côte méridionale de l'Irlande, portent le nom de Blackwater (Eau Noire); de même que dans le bassin des Amazones, toutes les eaux courantes de l'Irlande pourraient être classées en « rivières Blanches » et en « rivières

Noires », suivant la contrée qu'elles traversent et la proportion de tannin qui se mêle à leur cristal. Toutes celles qui s'attardent longtemps dans les tourbières ont des eaux noirâtres ; mais plusieurs se purifient ensuite dans les vastes réservoirs des lacs, où elles se mêlent à l'eau du ciel.

Tous les fleuves irlandais qui parcourent la grande plaine calcaire sont par leur régime plutôt des enchaînements de lacs que des courants. Les rivières normales, qui de leur source à leur embouchure ont comblé d'alluvions les bassins lacustres de leurs vallées, sont les cours d'eau qui naissent à une assez grande altitude et qui descendent vers la mer d'une pente égale : telle est, au sud de l'Irlande, la rivière Barrow, qui s'unit à la Nore et à la Suir pour se jeter dans l'estuaire de Waterford ; telles sont aussi, sur le même versant méridional de l'île, la Lee et le Blackwater, et du côté de la mer d'Irlande, la Slaney, la Liffey. Même la Boyne, quoique naissant dans une région marécageuse, a vidé les anciens lacs de son bassin. Au nord de l'île, la Foyle est aussi une rivière dont le régime s'est régularisé, et le Bann ne traverse qu'un seul lac, le vaste lough Neagh, emplissant une région d'effondrement. Mais combien grand est le contraste de ces rivières à déclivité normale avec les cours d'eau de la plaine, qui, presque dépourvus de pente, errent paresseusement de lac en lac! Telles sont les diverses rivières qui s'épanchent par les lacs du Connaught ; telle est l'Erne, lac et non rivière dans la plus grande partie de sa vallée ; tel est aussi le Shannon, le cours d'eau le plus considérable de l'Irlande.

Sous le nom d'Owenmore, le Shannon naît sur les pentes de la montagne de Cuilcagh, dans le comté de Cavan ; mais la tradition populaire a donné le nom de source du Shannon (*Shannon-Pot*) à une fontaine abondante qui s'élance d'une grotte calcaire et qui provient souterrainement d'un petit lough situé à 2 kilomètres environ[1]. A peine formé, le ruisseau du Shannon se perd déjà dans le lac d'Allen, dont la hauteur au-dessus du niveau de la mer est de 49 mètres seulement, et où commence déjà la navigation fluviale, quoique le cours du Shannon en aval ait un développement total de 333 kilomètres. Au sud du lac d'Allen, le fleuve traverse successivement plusieurs bassins, ici épanouis en forme de lacs, ailleurs rétrécis en rivières, puis, au sortir du grand lac Derg, s'engage, à Killaloe, dans un défilé de montagnes, entre le massif du Slieve-Bernagh à l'ouest et les contres-forts des Silver-Mine à l'est. Comment se fait-il que le Shannon, au lieu de s'écouler directement dans la baie de Galway, dont ne le sépare aucun obstacle, aille précisément se heurter contre des montagnes

[1] Wilkinson; — Edward Hull, *Physical Geology and Geography of Ireland.*



RAPIDS ON THE SHANNON, AT CASTLE CONNELL.



pour chercher une issue sur leur versant méridional? Évidemment, cette « percée » du Shannon n'est pas une œuvre récemment accomplie par le fleuve; elle date de l'époque où la plaine centrale, aujourd'hui déblayée par les érosions de toutes ses couches superficielles, était beaucoup plus élevée. Alors le courant, plus haut de quelques centaines de mètres, descendait sans peine vers la brèche des montagnes du sud, où depuis il a pu se maintenir par un travail constant d'érosion[1]. Dans ce défilé, le fleuve, qui roule au moins 200 mètres cubes d'eau par seconde, s'échappe d'un flot rapide en rongeant le grès et les ardoises de son lit; puis, avant d'entrer dans la plaine inférieure, il lui faut descendre une déclivité rocheuse, que la navigation contourne à l'ouest par un canal. Sur la rive gauche du Shannon, les ruines d'un manoir fortifié, Castle-Connell, dominent une butte gazonnée, en face d'un château moderne dont les pelouses et les parterres descendent jusqu'au bord de l'eau. C'est là que commencent les rapides. Le courant écumeux descend de degré en degré par nappes inégales; des écueils, que le flot n'a pu démolir encore, se dressent au-dessus de l'onde tourbillonnante; çà et là des îlots inclinés portent des bouquets de saules incessamment arrosés par la poussière des vagues entrechoquées. En suivant les flots du regard on se sent entraîné comme par un vertige; un bruit assourdissant emplit l'espace; mais au bas des rapides l'eau profonde, assombrie par le reflet des grands arbres qui croissent sur les berges, semble s'endormir : à peine voit-on le courant se mouvoir; le fleuve est un lac que paraît limiter une muraille drapée de lierre contournant le méandre.

En aval de Limerick, le Shannon cesse d'être un fleuve pour se changer en un estuaire de forme irrégulière, lac dans sa partie supérieure, firth dans le voisinage de l'Océan. Le firth du Shannon, qui garde le nom de « rivière » comme plusieurs autres baies du littoral, est une des nombreuses indentations qui découpent la côte atlantique. De même que l'Écosse, et pour la même raison, l'Irlande a son rivage océanique beaucoup plus dentelé que son littoral tourné vers l'est. Les baies que forme la mer d'Irlande dans les côtes de Leinster ne méritent point le nom de firths. Sur le rivage qui regarde vers le sud-est, l'estuaire de Cork est le seul qui par ses ramifications nombreuses, ses détours et ses îles, ressemble aux golfes de la haute Écosse ou des Hébrides. Au nord-est de l'île, dans le voisinage des péninsules écossaises de Galloway et de Cantyre, la côte irlandaise est plus découpée et les loughs de Carlingford, de Strangford,

[1] Edward Hull, *Physical Geology and Geography of Ireland.*

de Belfast, de Larne, s'avancent au loin dans les terres; mais de Malin-Head, dans le comté de Donegal, au cap Clear, dans le comté de Cork, toute la côte tournée vers les flots de l'Atlantique est dentelée à l'infini de baies, de criques, de détroits. En outre, des îles et des îlots, soit épars, soit groupés en archipels, mais tous fragments détachés de l'ancien littoral, parsèment les baies et continuent les promontoires, formant un dédale qui contraste singulièrement avec la régularité du rivage oriental, de la baie de Wexford à celle de Dundalk : de ce côté on ne voit que des îlots, Lambay-Island et Ireland's Eye, près de la baie de Dublin, et les bancs sous-marins d'un littoral disparu, que termine au sud l'écueil de Toskar-Rock, éclairé par un phare.

La cause de ce contraste, on le sait, est que les mers de glace ont recouvert les côtes occidentales, tournées vers les vents humides, beaucoup plus longtemps que les côtes orientales, exposées aux vents secs du continent. Toutefois d'autres causes peuvent avoir contribué çà et là au creusement des firths occidentaux. Ainsi les longues baies de Kerry, si remarquables par leur parallélisme, semblent avoir été évidées peu à peu par l'action chimique des vagues : l'acide carbonique, contenu dans les eaux marines, attaque les roches calcaires des vallées, tandis qu'il respecte le grès rouge des promontoires, et c'est ainsi que la baie se prolonge peu à peu dans l'intérieur, par un phénomène analogue à celui de l'agrandissement des lacs dans la plaine calcaire[1]; d'ailleurs, comme sur les côtes de l'Écosse occidentale et de ses archipels, maint firth d'Érin se termine en lac intérieur : tel est le lough Curriane, près du promontoire extrême, au sud-ouest de l'île. En Irlande aussi, et dans le même comté de Kerry, au sud de l'entrée du Shannon, on voit des roches se calciner sous l'action du flot. Les falaises de Ballybunian, qui se dressent en tours et en aiguilles de trente à quarante mètres de hauteur, et que de profondes cavernes percent à la base, renferment des strates bitumineuses et des amas de pyrites, qu'un écroulement soudain expose quelquefois à l'influence de l'air. Alors les pyrites s'oxydent rapidement et développent une chaleur telle, que les roches bitumineuses s'allument et brûlent en un lent incendie; en bas les vagues jettent leur embrun, en haut tourbillonne la fumée[2].

Le climat de l'Irlande, essentiellement maritime, est encore plus humide que celui de la Grande-Bretagne. La quantité moyenne de pluie qui tombe sur le sol irlandais est évaluée à 916 millimètres pour toute la contrée,

[1] Edward Hull, *Physical Geology and Geography of Ireland.*
[2] William Ainsworth, *Caves of Ballybunian*, 1834.

et les hauteurs que viennent frapper les vents humides reçoivent sur leurs versants des pluies encore plus abondantes. Des contrées d'Europe, l'Irlande est donc la plus généreusement arrosée. Fréquemment les pluies qui tombent sur les côtes occidentales de l'île suffisent pour former au-dessus de l'Océan, même à distance des ruisseaux tributaires, une couche d'eau douce assez épaisse. Les pêcheurs y puisent l'eau pour leurs repas, et les naturalistes qui étudient la mer dans ces parages y ont le curieux spectacle de deux faunes superposées, l'une fluviatile, l'autre océanique. Les animaux marins que l'on retire d'en bas sont comme paralysés par les eaux supérieures, tandis que les espèces de la surface sont empoisonnées lorsqu'on les plonge dans les eaux profondes[1]. Quant aux vents, qui soufflent principalement de l'ouest et du sud-ouest, ils sont fréquemment d'une extrême violence, et c'est toujours par l'Irlande que les cyclones américains abordent les côtes européennes. Même entre les deux îles, la mer d'Irlande est fort tempêtueuse, à cause des vents du sud-ouest qui viennent s'y engouffrer et des marées qui s'y heurtent, les unes arrivant directement par la porte du sud, les autres pénétrant par le canal du nord, après avoir fait le tour de l'île entière. Ces ondulations, arrivant en sens contraire, se doublent en certains endroits et se neutralisent ailleurs par interférence. Tandis que la hauteur normale du flot est accrue de moitié sur les côtes d'Angleterre, le flux se trouve complètement supprimé par sa coïncidence avec le reflux devant les plages d'Arklow, entre la baie de Dublin et celle de Wexford.

L'extrême humidité du climat retarde singulièrement les récoltes. La moisson du froment ne se fait jamais avant les premiers jours de septembre, et pendant les années exceptionnellement humides elle est parfois repoussée jusqu'au milieu d'octobre; il arrive aussi que les champs d'avoine sont moissonnés seulement en novembre. En Russie, sous la même latitude, les céréales sont semées plus tard et récoltées un mois ou quarante jours plus tôt : tel est le contraste produit par la différence des climats. Mais les désavantages sont compensés par de grands privilèges. L'humidité entretient une végétation constante, aussi bien dans les bois, les prairies, les champs cultivés et les jardins que dans les tourbières. L'Irlande mérite bien le nom « verte Erin » et le surnom « Émeraude des mers » que lui ont donnés ses habitants. La riche verdure de l'île, les eaux que l'on entend murmurer dans tous les vallons, les brumes qui s'effrangent sur les montagnes, les nuages que le vent chasse dans le ciel, donnent à

[1] Edward Forbes, *Natural History of the European Seas.*

la nature un caractère triste et doux, laissant dans l'esprit la même impression que les mélodies irlandaises, à la fois tendres et mélancoliques[1]. L'égalité de température, qui est, avec l'abondance d'eau, un avantage du climat maritime, permet à un grand nombre de plantes méridionales le libre développement sur le sol de l'Irlande. Les riverains de la Méditerranée qui visitent les lacs de Killarney sont étonnés de voir des arbousiers sur les pentes des montagnes de Kerry; même dans les districts septentrionaux de l'île, les vallons bien abrités des vents polaires ont un hiver si doux, que ces plantes y croissent encore, à côté des cyprès, comme dans les campagnes de l'Italie. Pour une certaine partie de sa flore, l'Irlande se trouve dans l'aire lusitanienne : une dizaine d'espèces, y compris l'arbousier, appartiennent en commun aux Açores, à Madère, au Portugal, au littoral cantabrique et à l'Irlande, ce qui semble témoigner d'une ancienne communication terrestre entre ces contrées actuellement séparées les unes des autres; le continent dont ces terres éparses ne sont que des fragments, a disparu depuis de longues périodes géologiques[2]. A l'ouest de l'Irlande, chacune des îles de l'Atlantique, Achill, Clare, Inishbofin, Aran, a sa flore spéciale, où se mêlent diversement les plantes des aires botaniques[3].

L'Irlande était autrefois couverte de forêts, ainsi que le prouvent les débris végétaux trouvés dans les tourbières et un grand nombre de noms géographiques, tels que celui du comté de Derry, appellation qui signifie « Chênaie ». Mais les guerres et la mauvaise administration du pays ont eu pour conséquence de faire disparaître les bois; au moyen âge déjà, disent d'anciens manuscrits, le manque de bois obligeait en plusieurs districts de l'île à cercler les tonneaux avec des fanons de baleine; il y a trente ans, les arbres étaient devenus si rares dans certaines comtés de l'Ouest, notamment dans Mayo, que les paysans se les figuraient comme de grandes herbes. L'Irlande est plus pauvre en espèces végétales et animales que sa voisine la Grande-Bretagne et surtout que le continent : ce fait est la conséquence de la forme insulaire du pays. C'est ainsi qu'en Belgique on compte 22 espèces de reptiles; en Angleterre, le nombre est réduit de moitié; en Irlande, ils ne sont plus que cinq, lézards, grenouilles et salamandres. Forbes en a conclu que ces animaux ont émigré de l'est à l'ouest en suivant les isthmes qui rattachaient autrefois la Grande-Bretagne au continent d'Europe et l'Irlande au pays de Galles; lorsque les chemins ont été supprimés par la mer, l'émigration n'était pas encore

[1] Thackeray, *Irish Sketch-book*.
[2] Edward Forbes; — Charles Martins, *Revue des Deux-Mondes*. 1er mars 1867.
[3] G. More, *Proceedings of the R. Irish Academy*, July 1876.

achevée, ou les colonies, trop peu nombreuses, n'ont pu résister aux chances de destruction. Dans les campagnes irlandaises, le peuple, très-superstitieux, croit que les serpents et les crapauds existaient autrefois en multitudes sur le sol de leur île, mais qu'ils furent détruits par saint Patrick : on montre encore le promontoire du haut duquel il lança tous les reptiles dans la mer, et même, en dépit des preuves du contraire fournies par les jardins zoologiques, des paysans affirment que des serpents, apportés par des expérimentateurs curieux, sont morts immédiatement en touchant le sol de l'Irlande. Divers indices ont permis aux géologues de croire qu'à une époque antérieure l'île n'était pas habitée par les redoutables fauves qui parcouraient le continent et la Grande-Bretagne. Le grand cerf d'Irlande, ainsi nommé parce qu'on ne rencontre nulle part ses squelettes aussi nombreux qu'en Érin, et que divers naturalistes disent avoir vécu dans le pays jusque vers le douzième siècle de l'ère vulgaire, n'aurait pu se multiplier en Irlande comme il l'a fait, si de grands carnivores lui avaient disputé le sol[1].

La pauvreté relative de la faune irlandaise n'a pas été constatée seulement pour les animaux sédentaires; on l'a observée également pour les oiseaux visiteurs. Sur trente espèces de volatiles migrateurs du continent qui vont passer l'été en Angleterre, tous, à l'exception d'un seul, poussent leur voyage jusqu'en Écosse; mais il en est huit ou neuf, d'après Harting, qui ne se rendent pas en Irlande, soit que la traversée du détroit les effraye, soit qu'elles n'en connaissent pas même l'existence. Sur la foi du naturaliste Smith, on croyait naguère que la pie était un immigrant de date récente en Irlande. C'est une erreur; mais cet oiseau, protégé par la superstition, est devenu très-commun, et les soirs d'automne on voit les pies s'abattre en véritables nuées sur les champs ensemencés.

D'après une tradition, que l'on aimait à citer naguère, Ierne ou l'Irlande devait son nom d'*Insula sacra*, — qui lui vient peut-être d'une sorte de calembour entre *Ierne* et *Hiera*[2], — au privilège qu'elle avait eu de flotter comme l'arche au-dessus des eaux du déluge, avec les habitants qu'elle portait et qui peuplèrent ensuite les îles voisines[3]. Loin d'admettre que leurs ancêtres étaient venus d'une terre étrangère, les Irlandais voulaient au contraire avoir fourni des colons à tous les pays environnants. Quant aux « annales » irlandaises des anciens moines de la contrée, elles renferment

[1] Owen, *Palæontology;* — Hull, *Physical Geology and Geography of Ireland.*
[2] Henri Gaidoz, *Revue Celtique*, tome II.
[3] Halley, *Atlas maritimus et commercialis.*

aussi tant de récits fantastiques et de légendes, qu'il est presque impossible d'en extraire le fonds de vérité qui s'y trouve. Les chroniqueurs irlandais qui ont essayé de transformer la mythologie de leur race en une histoire régulière, avec dates et généalogie, désignent les Firbolgs, c'est-à-dire les « Hommes de la Peau de Bête », comme les plus anciens colons de la contrée. Ces « êtres de la nuit » furent vaincus par les « dieux du jour », les Tuatha-de-dananns ou « Gens de la Déesse Dana », la « Mère des Dieux[1] ». Ceux-ci connaissaient les métaux, fabriquaient des armes, des outils, des instruments de musique. Mais les Tuatha-de-dananns furent vaincus à leur tour : « une troisième invasion, celle des « Milésiens » d'Espagne, qui aurait eu lieu il y a peut-être trente-deux ou vingt-neuf siècles, suivant les divers historiens, renversa les royaumes d'Inis-Fail ou de l'Ile du Destin, et les nouveau-venus, que l'on dit avoir été de hardis marins et de vaillants guerriers, devinrent les maîtres du pays. De nos jours encore, on prétend reconnaître leur descendance : on croit en général que toutes les familles dont le nom patronymique est précédé des syllabes *O'* ou *Mac*, sont issues de ces envahisseurs d'autrefois. En Angleterre, les Irlandais sont fréquemment désignés avec ironie sous le nom de *Milesians*, comme les descendants du héros Milidh ou Milesius. Du reste, on le comprend, un peuple fier comme l'est le peuple irlandais, mais attristé de son humiliation présente, devait nécessairement s'éprendre de son passé et diviniser ses héros. Les descendants des anciens Ires célèbrent encore les gloires d'autrefois ; ils chantent avec enthousiasme les hauts faits de leurs guerriers comme s'ils en avaient eux-mêmes leur part de mérite. Fin-Mac-Cumhal, le roi légendaire dont le nom s'est changé en celui de Fingal dans les poèmes ossianiques, est encore présent à la pensée des enfants d'Erin ; ils lui consacrent les plus beaux sites de leur île : partout ils voient les restes de ses châteaux. Récemment, ceux d'entre eux qui se sont ligués en Amérique et en Irlande pour détacher leur patrie de l'Angleterre et la constituer en république indépendante se sont donné le nom de *Fenians*, en souvenir de Fenius, Fin ou Fion, qui commandait les milices nationales il y a dix-sept cents ans[2].

L'analogie de la langue erse, qui est celle des anciens Irlandais, et de l'idiome gaélique, parlé dans les Highlands d'Écosse, permet de considérer les habitants de l'antique Ierne, Igbernie ou Hibernie, à l'aurore des temps historiques, comme ayant formé une nation sœur des Calédoniens d'Écosse. Mais que d'étrangers, sans parler des Espagnols de Galway et de Kin-

[1] D'Arbois de Jubainville, *Esquisse de la Mythologie irlandaise*, Revue archéologique, juin 1878.
[2] Sullivan, *New Ireland*.

sale, se sont mélangés depuis avec les Celtes de la contrée! Les « Danois » ou Normands ont fait des invasions fréquentes dans le pays : ce sont eux qui ont donné son nom au Dan-na-n-Gall ou Donégal, et pendant plus de deux siècles ils furent les maîtres de Dublin; Wexford, Waterford étaient aussi des villes danoises. Par la diversité de leurs origines, les noms de lieux témoignent jusqu'à un certain point de l'importance relative des éléments qui ont formé la nation. Plus des trois quarts des appellations sont celtiques[1]; mais il en est aussi beaucoup de scandinaves. Les incursions et les colonisations les plus fréquentes vinrent naturellement de la grande île voisine, et non-seulement les Anglais et les Écossais, mais aussi les Gallois prirent leur part du territoire irlandais. La baronnie de Forth, située dans le voisinage de Wexford, à l'angle sud-oriental de l'Irlande, est occupée par une population que l'on dit être absolument pure de tout croisement avec les indigènes de l'île. Les habitants de cette petite contrée sont les descendants des Gallois, venus, il y a sept cents années, à la suite du conquérant Strongbow. Jusqu'à la fin du siècle dernier, ces colons étrangers parlaient la langue galloise, et leurs mœurs, différentes de celles de leurs voisins irlandais, témoignent encore de leur parenté avec les Gallois d'Angleterre. Ils sont, dit-on, plus rangés, plus tranquilles que les Irlandais, plus heureux aussi, ce qui tient sans doute en grande partie à leurs priviléges de possesseurs du sol. Mais, si l'on en croit Thackeray[2], ils auraient pris pour garder leur domaine le moyen le plus énergique, celui de tuer tous les étrangers qui avaient la prétention de s'installer en propriétaires sur leur territoire. Dans le pays de collines dit *Welsh Mountains* ou « Montagnes Galloises », il n'y avait, récemment encore, pas un seul domaine de seigneurs.

Les Anglais, comme les Gallois, et sans doute comme les peuples qui les avaient précédés, sont venus en conquérants : suivant une ancienne légende, le premier envahisseur de l'île, dans son empressement d'en prendre possession, coupa sa main avant d'aborder sur le rivage, afin qu'elle s'emparât aussitôt du sol : de là cette « main sanglante » qui figure dans les armoiries de tant de familles nobles de l'Irlande. Arrivés pendant la dernière moitié du douzième siècle, les Anglais eurent à lutter pendant plus de quatre cents ans avant d'assurer leur conquête, et la « Palissade » (*Pale*), c'est-à-dire l'espace, parfois limité par des pieux, qu'ils occupaient dans le Leinster, le Meath et le Munster, s'accroissait et se rétrécissait tour à tour suivant les alternatives de la guerre : même sous le règne de

[1] Chalmers, *Caledonia*.
[2] *The Irish Sketch-book.*

Henri VIII, alors que ce prince était au plus haut de sa puissance, la Palissade de la colonie anglaise n'embrassait plus qu'un espace d'environ 32 kilomètres autour de Dublin. Mais plus de quatre cents années d'occupation partielle avaient beaucoup fait pour mêler le sang des deux peuples et pour répandre la langue anglaise dans certaines parties de l'Irlande. Plus tard, lors des guerres religieuses, l'Irlande, complètement subjuguée, fut encore dévastée : des villes entières perdirent leurs habitants, soit par le massacre, soit par la déportation en masse ou par l'exil, et la distribution des terres conquises se fit partout au profit des colons de la Grande-Bretagne. Élisabeth déjà distribue aux colons anglais un territoire de 80 000 hectares dans la province de Munster; Jacques Ier confisque six comtés du nord, Armagh, Cavan, Fermanagh, Derry, Tyrone, Donegal, pour y introduire des protestants anglais et écossais, puis, grâce aux subtilités de jurisprudence, il se fait concéder en divers districts 180 000 hectares, qu'il distribue également à des immigrants de l'île orientale[1]. Lors de la Révolution puritaine, le Parlement commence par concéder un million d'hectares à des prêteurs anglais, et quand les catholiques sont définitivement vaincus, il leur assigne comme résidence les campagnes du Connaught et du comté de Clare, car les villes mêmes de ce territoire devaient être habitées par des protestants. Leur borne du côté du sud était le cours du Shannon, et tout Irlandais trouvé sur la rive gauche du fleuve pouvait être tué par qui que ce fût, sans qu'il y eût matière à procès : « Aller en enfer ou en Connaught » est un proverbe qui date de cette époque. Sans doute, beaucoup d'Irlandais catholiques, connus sous le nom de *tories*, restèrent, en dépit des ordonnances, dans les provinces interdites, surtout dans les montagnes de Tyrconnell, dans celles de Galtymore et de Kerry, de même que dans les régions presque inaccessibles des tourbières tremblantes; en outre, les propriétaires eux-mêmes eurent soin de garder des paysans pour cultiver leurs domaines. D'ailleurs, parmi les protestants de cette région, tous n'étaient pas des colons étrangers; mais ceux-ci n'en constituèrent pas moins une part très-considérable de la population d'Irlande, et plus tard l'immigration pacifique des Écossais fit de la province d'Ulster un pays qui ressemble à beaucoup d'égards par les mœurs de ses habitants aux Lowlands de la rive opposée. Des Scots irlandais avaient colonisé l'Écosse; à leur tour, des *Scotchmen* descendaient en Irlande. Ainsi, par les habitants d'origine anglaise et écossaise, la transition entre les Anglo-Celtes de l'île orientale

[1] Lingard; — Hallam; — Gustave de Beaumont, *l'Irlande sociale, politique et religieuse.*

et les Celtes de l'île occidentale présente toute la variété des croisements, quoique le fond de la population reste essentiellement celtique ; mais les races distinctes se maintiennent longtemps à côté les unes des autres sans se mêler. Quelques villes de l'Ulster sont à la fois triples et unes, comme jadis certaines cités de la Grèce et de l'Italie : ainsi Downpatrick a son quartier irlandais, son quartier anglais, son quartier écossais. Les Allemands sont aussi représentés en Irlande, des colonies de colons du Palatinat ayant été établies près de Galway au commencement du siècle dernier[1]. Mais un phénomène ethnologique étonnant, et qui rappelle des faits analogues dans la flore et la faune de l'Irlande, est que jamais on n'a vu de Bohémiens ou *Gypsies* dans cette île. Ces tribus errantes, dont on rencontre des représentants dans les autres contrées de l'Europe et de l'Asie, et même dans l'Amérique du Sud, n'ont point traversé l'étroit canal d'Irlande. Les Juifs, ce peuple omniprésent, sont aussi trop peu nombreux dans l'île pour y former des communautés religieuses.

Quelle que soit la part de l'élément vraiment irlandais dans la population actuelle d'Erin, l'ancienne langue, assez rapprochée du gaëlic des Highlands, dont un dialecte s'est maintenu dans l'île de Rathlin et dans les Glens of Antrim, au nord-est de l'Irlande, n'a plus qu'une faible importance parmi les idiomes de l'Europe, et en Irlande même il ne se parle plus, concurremment avec l'anglais, que dans le Connaught, surtout dans le Galway, qui mérite son nom de « Pays des Galls », dans les comtés de Kerry, de Donegal, de Waterford et dans quelques districts écartés : en 1851, on évaluait à un million et demi d'hommes le nombre des Irlandais de langue celtique : en 1871, ils n'étaient plus guère que huit cent mille, soit quinze pour cent de la population totale[2]. L'erse, que l'on écrit toujours en vieux caractères gothiques, comme l'idiome *bérla feini* auquel il a succédé, ne suffit pas à l'expression de toutes les idées modernes, et l'anglais est désormais la langue de la civilisation en Irlande aussi bien qu'en Écosse et qu'en Angleterre. D'ailleurs, la littérature irlandaise, déjà fort riche, incessamment accrue pour le public savant par de nombreuses publications, comprend en outre un très-grand nombre de documents manuscrits relatifs aux traditions de l'Irlande : pour la plupart, ces œuvres

[1] J. G Kohl, *Reisen in Irland*.

[2] Nombre des Irlandais parlant encore la langue erse : 23,3 pour 100 en 1851, 19 pour 100 en 1861 ; 15,11 pour 100 en 1871.

(Ravenstein, *Birthplaces of the people and the laws of migration.*)

témoignent de mœurs absolument différentes de celles de nos jours. Parmi les nombreux documents irlandais et les anciennes chroniques, la bibliothèque de Trinity-College, à Dublin, renferme les « sept fois cinquante » histoires que les poètes racontaient pendant les fêtes devant les chefs et les rois. Ces récits, où se voit à nu l'ancien genre de vie des Irlandais, sont classés de la manière suivante : Destructions, Massacres, Batailles, Invasions, Sièges, Pillages, Enlèvements de bétail, Enlèvements de femmes, Amours, Épousailles, Exils, Aventures, Navigations, Marches, Voyages, Grottes, Visions, Fêtes et Tragédies[1].

N° 176. — PROPORTION DES HABITANTS DE LANGUE IRLANDAISE.



Mais si la langue erse est sur le point de disparaître, remplacée par un idiome plus vivant, propre à l'expression des idées contemporaines, du moins continuera-t-elle de subsister dans la plupart des noms géographiques de la contrée. Les montagnes garderont leurs désignations de

[1] Brian O' Looney, *On ancient historic tales of the irish language*, Proceedings of the R. Irish Academy, Dec 1875.

Slieve, de *Ben* ou de *Knock ;* les collines, les monticules, les rochers seront toujours des *Dun*, des *Carrick*, des *Croagh* ou *Croghan*, des *Clogh*, des *Ken ;* les termes de *Lough* et d'*Innish* ou *Ennis* s'appliqueront aux lacs et aux îles ; ceux de *Curragh* à des plaines marécageuses, et d'*Ana* ou *Anagh* à des cours d'eau ; on reconnaîtra des paroisses et des villes dans les noms de lieux qui commencent par *Kill* et par *Bally; More* (Grand), *Beg* (Petit), serviront à représenter le contraste des dimensions entre les montagnes rapprochées, les fleuves, les marais, les indentations du rivage.

Les inscriptions « oghamiques » ou en écriture *ogham*, qui donnent lieu à d'incessantes discussions entre les membres des sociétés savantes, ont été trouvées en beaucoup plus grand nombre sur le sol irlandais que dans l'île sœur. Cette écriture, que l'on a pu déchiffrer grâce à des inscriptions bilingues de l'Angleterre méridionale et de Galles, où le texte latin se voit à côté du texte irlandais[1], se compose des éléments les plus simples, c'est-à-dire de traits plus ou moins fins, placés verticalement ou obliquement au-dessus et au-dessous d'une ligne droite, soit isolés, soit groupés par deux, trois, quatre ou cinq. Plusieurs inscriptions, les plus récentes, paraît-il, doivent être lues inversement, de droite à gauche. D'après les anciens chroniqueurs, l'alphabet ogham aurait été introduit en Irlande par les Tuatha-de-dananns, bien des siècles avant l'ère vulgaire; il date certainement de l'époque païenne. Il est probable que les caractères oghamiques étaient employés avant les Romains, car on s'expliquerait difficilement la naissance d'une pareille écriture aux temps où l'alphabet latin, plus clair et d'un usage plus facile, était déjà connu[2]. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'au moins la plupart des pierres oghamiques ont été élevées du cinquième au huitième siècle de l'ère actuelle, et portent des inscriptions et des emblèmes d'origine chrétienne. Quant aux rapports de filiation ou de parenté qui peuvent exister entre les runes scandinaves et l'écriture oghamique, on ne les connaît pas encore.

Les mégalithes, autrefois presque toujours attribués aux Danois, sont très-nombreux en Irlande et l'on y remarque surtout beaucoup de *raths* ou tertres funéraires : en quelques districts, chaque sommet, chaque rocher porte le sien ; en gravissant les pentes d'une montagne on s'attend d'avance à voir un *rath* la terminer. Dans le Donegal, les pierres de Raphre, au nombre de 67, forment un temple pareil à celui de Stonehenge ; près de Londonderry, les vastes fortifications de Grianan recouvrent toute une colline ; ailleurs, ce sont des dolmens qui s'élèvent en tables au

[1] Samuel Ferguson, *Proceedings of the R. Irish Academy*, Aug 1874.
[2] John Rhys, *Proceedings of the R. Irish Academy*, Dec. 1875.

milieu des bruyères. Mais de tous les anciens monuments de l'Irlande, les plus remarquables et les plus mystérieux à la fois sont les « tours rondes » (*round towers*), qui s'élèvent çà et là dans toutes les parties de l'île. Entiers ou en ruines, ces édifices sont au nombre de 83 en Irlande, tandis qu'en Écosse, où ils ont été construits probablement par des hommes de même race, on n'en compte que deux : dans le reste de l'Europe, il n'existe pas de tours rondes de même architecture. Les *round towers* de l'Irlande ont quelque ressemblance avec les minarets; quelques-unes sont construites en pierres brutes, non touchées par le fer; d'autres sont en pierres taillées : la plupart sont isolées et se dressent en moyenne de 21 à 39 mètres, sur un diamètre de 3 à 5 mètres : les murs vont en s'amincissant de la base vers le sommet, et sauf quatre exceptions, les seuils des portes sont à une certaine hauteur au-dessus du sol[1]. De même qu'aux *nuraghe* sardes, on a donné pour architectes aux tours rondes les peuples les plus divers : les uns y voient des monuments phéniciens ou carthaginois, les autres des tours d'adorateurs du feu; des Grecs aux Danois, tous ont été désignés comme les bâtisseurs de ces monuments, sur lesquels se tait l'histoire. Il est certain, en tout cas, que ces tours n'ont point été élevées par les Danois, car s'ils n'en construisaient point dans leur propre pays scandinave, comment, dans un pays étranger, auraient-ils eu l'idée d'édifier des tours dont ils ne trouvaient le modèle ni dans leur propre patrie, ni dans la contrée qu'ils venaient coloniser? Les tours rondes sont probablement un produit spontané de l'architecture irlandaise, et l'on pense maintenant qu'elles furent bâties du neuvième au douzième siècle, les unes comme beffrois et tours de guet, — ce sont les monuments isolés, — les autres comme annexes des édifices religieux. Il est vrai que nul document monastique ou ecclésiastique de l'Irlande n'en fait mention[2], à moins qu'il ne faille y voir des *clocteachs*, c'est-à-dire des clochers, ainsi que l'a supposé l'archéologue Petrie. On a reconnu que la tour de Kilkenny et plusieurs autres avaient été bâties sur l'emplacement de cimetières chrétiens, même postérieurs à l'arrivée de Patrick, car les morts y sont tous étendus dans le sens de l'est à l'ouest[3]. Mais quelle qu'ait été l'origine de ces tours, le clergé s'en empara certainement dans le moyen âge, car des églises et des chapelles se trouvent dans le voisinage, et en plusieurs endroits au nombre de sept, probablement en vue de quelque considération mystique. Maintenant les

[1] Hall and Mistress Hall, *Ireland, its Scenery and Character.*
[2] J. Bourke, *The Aryan Origin of the Gaelic Race and Language*
[3] Dunraven, *Notes on Irish Architecture.*



VALLÉE DE GLENDALOUGH. — LA « TOUR RONDE » ET LES « SEPT ÉGLISES »

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Payne Jennings.



tours rondes apparaissent aux patriotes irlandais comme le monument national par excellence, et pour honorer la mémoire de leur grand défenseur O' Connell, ils ont élevé un de ces minarets sur sa tombe, dans le cimetière de Dublin.

A maints égards, le moyen âge et même les âges préhistoriques se sont continués plus longtemps en Irlande que dans la Grande-Bretagne[1]. Les villages lacustres, dont on recueille les restes avec tant de curiosité dans les lacs des Alpes, ont existé jusqu'à une date récente dans les régions basses de l'Irlande : la nature du sol s'y prêtait ; dès que les grandes forêts eurent été coupées, le moyen de défense le plus naturel était en effet de s'établir dans un îlot défendu par une eau profonde. Des *crannoges*, espèces de forteresses de bois bâties dans les baies des lacs sur des pieux et des îles artificielles, étaient encore habitées au commencement du dix-septième siècle. D'ailleurs, les anciennes mœurs devaient se conserver d'autant plus longtemps que le district était plus écarté et que la population se trouvait moins fréquemment en contact avec des étrangers. Aran, où se voient encore de nombreux restes mégalithiques, dolmens et tombelles, ainsi que des restes d'anciens forts, était l'île Sainte par excellence, comme les îles de Sein, Mona, Iona, pour les Bretons d'Armorique et de la Grande-Bretagne, précisément parce qu'elle était en dehors du monde, défendue par les vagues et les vents. Encore bien plus isolés que les habitants d'Aran, ceux des Inishkea, îles situées au nord-ouest du Connaught, en plein Atlantique, loin de tout commerce, ignorés par tous les conquérants, sont restés païens jusqu'en 1872 et probablement jusqu'à nos jours. Quand les vents soufflent en tempête et rendent la pêche impossible, les insulaires vont chercher en grande pompe l'idole d'un dieu, vêtue de laine, et la promènent le long de la plage, dans l'espérance qu'elle voudra bien calmer les flots ; elle s'y refuse souvent, et ils la rapportent avec respect dans son sanctuaire. Les phoques sont nombreux sur les rivages des Inishkea ; cependant les habitants se gardent bien de les tuer : ils voient en eux les âmes de leurs ancêtres[2]. Innish-Torragh, ou Torry Island, n'a point ses dieux particuliers, mais elle a son roi, un pêcheur élu par ses trois ou quatre cents compatriotes, et ce potentat peut exiler sur la terre d'Irlande ceux des insulaires qui n'observent pas les anciennes mœurs[3]. Dans le comté de Clare, une montagne presque isolée, Slieve-Callan, qui domine au sud la baie de Lis-

[1] O'Curry, *On Manners and customs of the ancient Irish.*
[2] *Journal of the London Anthropological Institute*, II, p. 447.
[3] A.-M. Sullivan, *New Ireland.*

canor, portait encore en 1844 un autel consacré au soleil ; seulement à la fin du siècle dernier on cessa d'y sacrifier des porcs et de parsemer de fleurs le gazon des alentours[1].

Dans quelques districts reculés, les habitants ont un aspect que l'on peut qualifier de sauvage : de petits yeux, une figure aplatie, un front bas, une chevelure hérissée leur donnent une physionomie presque tartare. Mais en général la race est belle, malgré le nez petit et légèrement relevé, qui est le trait caractéristique de la figure irlandaise et qui permet le mieux de reconnaître les fils d'Erin au milieu des Anglais[2]. Les Irlandais de Joyce's Country, dans le district de Connemara, sont de taille presque gigantesque et se distinguent en même temps par la beauté du corps et la solidité des muscles ; dans le comté de Tipperary, les hommes, moins grands, mais non moins forts, ressemblent à des Méridionaux par la prestesse et la grâce des mouvements. Les observations comparées faites dans les universités du Royaume-Uni ont prouvé que les jeunes gens de Trinity-College, à Dublin, ne le cèdent point en stature et en force à leurs rivaux d'Oxford, de Cambridge, de Glasgow, d'Édimbourg, et qu'ils leur sont même légèrement supérieurs. De l'aveu des Anglais[3], la plupart des Irlandaises auxquelles le bien-être permet de soigner leur beauté se font remarquer à côté de leurs voisines de la grande île par une figure plus noble ; elles l'emportent aussi par la grâce, la gaieté franche, l'élégance, le goût dans la toilette. En peu de contrées d'Europe les femmes ont autant de dignité vraie et de respect pour leur personne. Les régions de l'Irlande sont nombreuses où les paysannes mêmes, malgré leur misère et le travail forcé auquel le sort les a condamnées, doivent cependant à leur race des traits purs et une fière attitude qui les ferait distinguer partout.

Ce serait faire tort aux Irlandais que de vouloir les juger par ceux d'entre eux qu'ont dépravés une longue oppression et la misère héréditaire ; il serait injuste de leur reprocher, comme l'ont fait tant de voyageurs, le langage obséquieux dont ils se servent, les flatteries qu'ils prodiguent à leurs supérieurs et de répéter le cruel mot des maîtres : « Mettez un Irlandais à la broche, et vous trouverez toujours un autre Irlandais pour la tourner. » Les plus misérables des Irlandais eux-mêmes, malgré leur abjection, ont gardé d'excellentes qualités. Ils s'aiment les uns les autres, s'entr'aident avec empressement dans l'infortune, et tiennent la porte de leur cabane toujours largement ouverte. Peu de chose

[1] Ferguson, *Evidences of Sun-Worship at Mount-Callan*, Proceedings R. Irish Academy, Dec. 1875.
[2] Roget de Belloguet, *Ethnogénie gauloise*, II
[3] Thackeray, *Irish Sketch-book.*

suffit pour les satisfaire : ils sont gais, quoique privés des aises de la vie. Le moindre bienfait ne s'efface jamais de leur mémoire. S'ils manquent souvent à la vérité par forfanterie ou par excès d'imagination, ils sont néanmoins sincères et naïfs au fond de leur âme et gardent fidèlement la parole donnée. Ils aiment à se battre, mais sans se haïr, et plutôt par amour du bruit que par colère. Par bien des côtés ils sont restés enfants malgré la dure expérience de la vie : ils ont la gaieté naturelle, l'élan, les emportements soudains. Ils se laissent facilement entraîner par leur fantaisie, et, ne jouissant pas de la réalité, se repaissent volontiers de chimères ; ils manquent d'ordre et n'ont pas dans leurs entreprises la persévérance nécessaire. Un vice non moins général en Irlande qu'en Angleterre est celui de l'ivrognerie. De 1839 à 1845, on put espérer que tous les Irlandais feraient vœu de tempérance et que l'*usquebaugh* ou whisky, c'est-à-dire l'eau par excellence, deviendrait à peu près inconnu en Irlande. Aux temps de la grande ferveur suscitée par la prédication du « Père » Mathew, environ la moitié des Irlandais jurèrent de s'abstenir de liqueurs fortes ; un seul jour jusqu'à treize mille personnes firent vœu de *teetotalism* ou de tempérance absolue, et les tavernes disparurent complètement de plusieurs districts. Mais la tentation de l'ivresse est forte dans un pays de misère, et les serments furent oubliés. C'est à la suite de la famine surtout que le vice de l'ivrognerie se répandit de nouveau ; en maints endroits, les distributeurs de fonds étaient en même temps des vendeurs d'eau-de-vie : ils reprenaient d'une main ce qu'on les chargeait de donner de l'autre.

Les Anglais aiment à se moquer des *Irish bulls*, balourdises qui peuvent échapper à quelque innocent Paddy ; mais, quoi qu'en disent les moqueurs, il est certain que les Irlandais sont en général très-fins sous leurs dehors naïfs : ils savent lutter de ruse contre la violence, de même qu'à la bonté ils savent répondre par la franchise. Très-ouverts d'intelligence, curieux, désireux d'apprendre, ils fréquentent les écoles avec empressement, et récemment encore on voyait en Irlande, comme en Grèce, des « écoles buissonnières » (*hedge-schools*) : les instituteurs, assis au bord des fossés, groupaient autour d'eux de studieux élèves[1]. Cette habitude s'était propagée aux temps, antérieurs à 1830, où l'instruction primaire autre que celle de l'église officielle était interdite sous des peines sévères : il fallait se cacher pour apprendre à lire ailleurs que dans le catéchisme anglican[2]. Les Irlandais sont pleins d'esprit naturel, véhéments en paroles, ardents à

[1] Laharpe, *Globe*, 1871.
[2] Sullivan, *New Ireland*.

l'attaque et à la répartie ; ils éclatent en saillies imprévues et trouvent sans peine le mot qui résume toute une situation : ce sont des orateurs-nés, et, par rapport à l'Angleterre, ils ont fourni beaucoup plus d'hommes vraiment éloquents. Leurs écrivains n'ont pas moins de verve que leurs parleurs, et la plupart des journaux irlandais ont un entrain que l'on chercherait en vain dans les journaux rédigés de l'autre côté du canal de Saint-Georges. La bravoure est une qualité commune chez les Irlandais : ils ont donné aux armées anglaises quelques-uns de leurs chefs les plus célèbres et ils fournissent au Royaume-Uni la moitié de son armée : c'est par dizaines de mille que leurs soldats volontaires, enrôlés au dix-septième et au dix-huitième siècle dans les régiments français, sont morts sur les champs de bataille, car de tout temps les Irlandais ont témoigné un grand amour pour la France : ennemis de l'Angleterre, ils reportaient naturellement leur sympathie vers la nation qui vécut durant tant de siècles en luttes envers leurs oppresseurs, et qui d'ailleurs professait leur religion. Les étroites baies du sud-ouest, découpées en criques nombreuses où pouvaient se cacher facilement de petites embarcations, étaient les lieux de rendez-vous des jeunes hommes qui s'enfuyaient de leur patrie[1].

Le peuple irlandais est resté ce qu'il était il y a deux cents ans, un peuple conquis. La domination anglaise, contre laquelle il a si longtemps lutté, lui pèse encore et, sous une forme ou sous une autre, il n'a cessé de revendiquer ses droits d'autonomie nationale. L'île d'Érin est le seul pays de l'Europe occidentale qui échappa complétement à la conquête romaine et qui n'eut pas à souffrir de l'invasion des barbares. Comparée à la civilisation des autres contrées de l'Europe, la sienne avait un caractère plus spontané, et quoique des patriotes ardents en aient certainement exagéré l'importance, elle eut réellement une influence considérable sur le développement de la Grande-Bretagne : au lieu d'être l'élève de l'Angleterre, l'Irlande en fut l'initiatrice en mainte occasion. La conquête anglaise fut l'irruption de barbares qni vint arrêter le libre essor du génie irlandais : en perdant leur liberté, les habitants d'Érin perdirent aussi les prérogatives qu'elle leur avait données. A partir de ce jour, leur rôle en Europe cessa d'exister pour longtemps. Toute civilisation devait disparaître dans les guerres atroces qui sévirent sur le sol de l'Irlande et qui se terminèrent en plusieurs districts par la dépopulation complète du pays. Sous le règne d'Élisabeth, sir John Norris et ses Anglais détruisirent tous les habitants de l'île de Rathin et les fugitifs qui s'y trouvaient, sans qu'il

[1] Sullivan, *New Ireland*.



TYPES ET COSTUMES. — GROUPE D'IRLANDAIS

Dessin de G. Durand, d'après nature.



en restât un seul : femmes, enfants, vieillards furent pourchassés dans les grottes et, suivant le rapport officiel, « tués comme des phoques ou des loutres[1] ». Plus tard, en 1641, les Irlandais se vengèrent en massacrant au moins 20 000 des Anglais et des Écossais qui se trouvaient alors en conquérants sur le sol de l'Irlande; mais Cromwell vint infliger aux habitants une punition terrible. On sait comment il traita la ville de Drogheda, avec quelle tranquilité d'âme il fit mettre le feu à l'église de Saint-Pierre, où s'étaient réfugiés les défenseurs de la ville. Cromwell agita la question de vendre toute l'Irlande aux Juifs moyennant une rente annuelle de 50 millions de francs. « Ce n'est pas violer la loi que de tuer un Irlandais » (*It is no felony to kill an Irishman*), était un proverbe du temps.

Le grand changement introduit par la domination des Anglais en Irlande fut la révolution dans le régime de la propriété. Autrefois la terre était commune : elle appartenait non à l'individu isolé, mais à la *sept*, c'est-à-dire à la tribu. Celle-ci déléguait, il est vrai, la gérance de sa terre au chef de la communauté, mais elle gardait le droit pour elle, et quand le chef mourait, elle faisait choix d'un nouveau délégué qui prenait à son tour la surveillance du domaine commun. Les souverains anglais, distribuant la terre à leur guise, la donnèrent en toute propriété, transmissible par héritage; mais les tribus frustrées n'ont point oublié que tous ses membres avaient jadis droit égal aux produits du sol, et dans maint village on montre encore le descendant direct de la famille qui le dernier avait eu la direction des biens communs : les habitants lui vouent un respect particulier ou même l'entretiennent comme s'il était encore leur élu.

Privés de la terre par les Anglais, les Irlandais ont été aussi longtemps persécutés par eux pour cause de religion. Lorsque les décrets relatifs à l'internement des catholiques dans la province de Connaught furent devenus lettre morte, les Irlandais non protestants, c'est-à-dire la grande majorité de la nation, n'en restèrent pas moins en dehors du droit commun; pendant longtemps une prime fut accordée au changement de religion, un fils de catholique héritant même de la propriété de son père vivant lorsqu'il en reniait la foi. Le métier de dénonciateur, de « chasseur de prêtres », était devenu en maint district une des professions qui menaient à la fortune et aux honneurs. Jusqu'en 1832, les seuls représentants de l'Irlande furent des protestants, et tout récemment encore les catholiques étaient obligés de payer la dîme aux curés de l'Église anglicane, quoique, depuis 1838, sous une forme indirecte, en l'ajoutant au payement de leur baux.

[1] Froude, *The English in Ireland.*

La masse du peuple irlandais est très-attachée à ses prêtres, qui semblent être les représentants naturels de la cause nationale : elle a oublié que si l'Irlande fut conquise par les Anglais, ce fut en vertu de la bulle de donation lancée par le pape Adrien IV, et que le clergé d'alors soutint avec zèle la cause des envahisseurs.

La misère doit être grande en un pays comme l'Irlande, où la petite propriété existe à peine, où la plupart des districts sont presque sans industrie, ou même de nombreuses manufactures ont été systématiquement supprimées au dix-huitième siècle par une jalouse politique du monopole. Dans la province d'Ulster du moins, les fermiers étaient protégés par la loi : en vertu des priviléges accordés aux « planteurs » par Jacques Ier, ceux-ci étaient devenus les possesseurs légitimes de toutes les améliorations faites par eux sur les fermes ; en payant un loyer fixe, ils pouvaient rester à jamais sur le sol cultivé par eux, à moins que l'accroissement de valeur de la propriété ne leur fût payé par le propriétaire du domaine. Mais dans les autres provinces les fermiers ne jouissaient pas des mêmes avantages. Une absurde routine agricole ne permettait pas de cultiver la terre autrement que l'avaient fait les ancêtres, et des pratiques de division du sol à outrance avaient succédé en plusieurs districts à l'ancienne propriété commune. Dans le comté de Donegal et dans presque tout le nord de l'Irlande les tenanciers d'une ferme divisaient la terre en autant de parcelles qu'il y avait de diverses qualités de sol et chacune de ces parcelles à son tour était divisée en autant de lots qu'il y avait de fermiers : chacun avait sa part de tous les champs. De même, en mourant, le père découpait ses propres lots suivant le nombre de ses enfants : la terre finissait par être émiettée pour ainsi dire. Cette méthode de partage, connue sous le nom de *rundale* ou *runrig*, ne pouvait s'appliquer aux animaux isolés, qui restaient dans l'indivision ; mais chaque propriétaire devait nourrir la bête à son tour. On comprend qu'avec de pareils usages le rendement de la terre devait se réduire à peu de chose : malgré sa fertilité naturelle, malgré les pluies abondantes qui la baignent, l'Irlande ne pouvait nonrrir tous ses enfants. La disette était en permanence, et les animaux, parqués toujours dans le même enclos, souffraient de la faim comme leurs maîtres. Souvent les bestiaux épuisés ne pouvaient revenir à l'étable, et les paysans faisaient le tour des pâturages pour soutenir au moyen de cordes de paille les malheureux animaux et les ramener au logis en les portant à demi : cette pratique usuelle était connue sous le nom de *cattle-lifting*[1]. Une loi

[1] Laharpe, *Globe*, 1871.

de 1634, révoquée plus tard, défendait de labourer au moyen de râteaux attachés à la queue des chevaux.

Depuis que l'Irlande a cessé de s'appartenir, les famines générales y ont été nombreuses. Pendant le dernier siècle, on cite surtout celle des deux années 1740 et 1741, qui fit mourir de faim environ 400 000 personnes dans les régions méridionales et occidentales de l'île ; mais la famine de 1847 fut plus terrible encore : en aucune contrée d'Europe, pareille mortalité ne s'était vue depuis les grandes épidémies du moyen âge. Plus d'un demi-million d'hommes périrent d'inanition. Les populations des champs, sans ressource d'épargne, se trouvèrent absolument ruinées par la perte d'une seule récolte, perte évaluée à quatre cents millions de francs. Les divers économistes qui se sont occupés de la condition des cultivateurs en Irlande évaluent, les uns à 40 centimes, les autres à 30 centimes seulement, la moyenne du salaire payé aux campagnards pendant la période qui s'écoula de la fin des guerres de l'Empire jusqu'à la grande famine ; encore faut-il tenir compte de ce fait, que nombre de paysans ne travaillaient qu'à demi journée, ou même avaient à subir de longues périodes de chômage. Vers le milieu du siècle, alors que la valeur de l'argent avait déjà beaucoup diminué, le salaire normal des manœuvres et des terrassiers variait, suivant les provinces et les métiers, de 3 à 6 francs par semaine[1]. De si faibles ressources, qui devaient suffire pour une famille entière, ne permettaient pas aux paysans irlandais de varier leur nourriture : ils étaient condamnés à ne manger que des pommes de terre. Ce tubercule introduit dans l'île à la fin du seizième siècle ou au commencement du dix-septième[2], donne ordinairement une abondante récolte sous le climat de l'Irlande, et, précisément à cause de cela, il a été l'un des fléaux du pays, en contribuant à donner aux populations des habitudes d'imprévoyance. La quantité considérable de pommes de terre recueillies chaque fois donnait toute sécurité au cultivateur : d'année en année il confiait la même plante à son champ sans craindre la disette : à peine essayait-il çà et là de quelque autre culture Lorsque la maladie l'eut soudain privé de la récolte attendue, le paysan d'Irlande se trouva réduit à égorger les cochons domestiques; cette ressource épuisée, il ne lui restait plus qu'à mourir. *Shan Van Vocht* ou « Pauvre Vieille Femme », tel est le nom que les Irlandais donnent mélancoliquement à leur patrie[3].

Pendant la famine de la « noire année quarante-sept » (*the black*

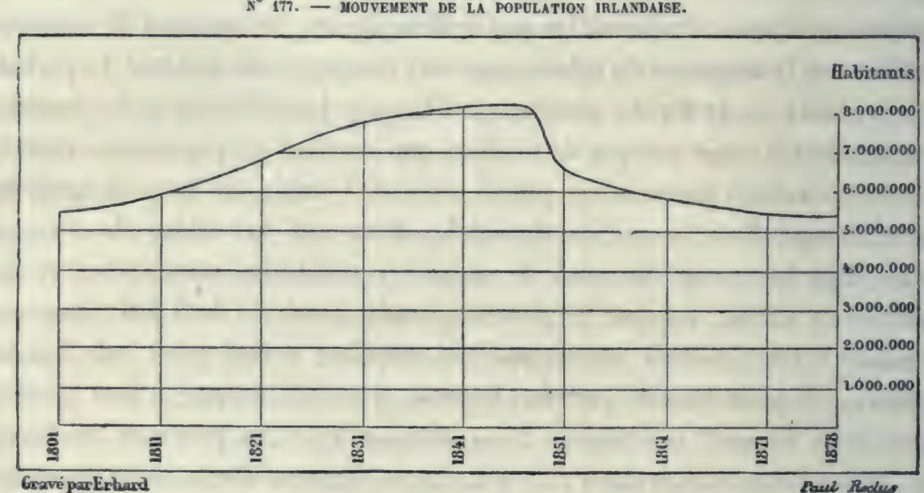
[1] Buckle. *History of Civilization in England.*

[2] Dufferin. *Irish Emigration and the Tenure of Land in Ireland.*

[3] Sullivan, *New Ireland.*

forty-seven), les malheureux cherchaient à tromper leur faim en mangeant des bêtes immondes, des viandes décomposées, de l'herbe même. Les uns se laissaient mourir dans leurs cabanes; les autres, vaguant au hasard, tombaient au bord des chemins pour ne plus se relever; jusque dans les villes, on voyait des faméliques s'affaisser soudain; mais les passants, habitués à cette vue, ne songeaient plus à relever les mourants : on attendait que la police vînt débarrasser la voie; en maints endroits, on ne se donnait plus la peine d'enterrer les morts, on se contentait de démolir les cabanes au-dessus des malheureux : les ruines de la masure servaient de tertre funéraire[1]. Trois millions d'individus, presque la moitié de la population d'alors, étaient classés parmi les indigents, et comme

N° 177. — MOUVEMENT DE LA POPULATION IRLANDAISE.



tels dépendaient de la charité publique[2]; mais que pouvaient les moyens ordinaires de secours, d'ailleurs souvent distribués au hasard, pour remédier à une situation pareille, sans exemple en Europe! Des districts entiers, surtout dans la partie occidentale de l'Irlande, furent presque changés en déserts par la mort et par la fuite des habitants. De près de neuf millions, chiffre auquel devait s'élever la population irlandaise en 1845, le nombre des indigènes a fini par tomber à cinq millions et demi : la perte en hommes s'est élevée à plus de trois millions. Ainsi que le constatèrent les statistiques locales, la famine fit beaucoup plus de victimes parmi les catholiques, d'origine celtique pour la plupart, que parmi les anglicans et les presbytériens, en grande partie de souche anglaise ou écossaise. D'ailleurs, ceux-ci, plus riches en moyenne, avaient pu presque tous

[1] Sullivan, *New Ireland*.
[2] Souscriptions faites pour l'allègement de la famine : 250 000 000 francs.

échapper à la mortalité par l'émigration[1]. En outre, le travail de la broderie sur mousseline, pratiqué par les jeunes filles dans presque toutes les cabanes de la province d'Ulster, la moins irlandaise de l'île, sauva de la mort une grande partie de la population[2].

Au siècle dernier, les protestants étaient les seuls Irlandais qui émigrassent vers les États-Unis : les catholiques restaient, non-seulement dans le pays, mais chacun dans sa paroisse, où il semblait avoir pris racine[3]. Mais après la grande famine le malheureux insulaire, de quelque race ou de quelque religion qu'il fût, devait apprendre facilement le chemin de pays plus fortunés que le sien. Encouragée à la fois par les Anglais, qui se débarrassaient ainsi de leurs faméliques, et par les Américains, qui gagnaient de nouveaux travailleurs pour la mise en culture de leurs campagnes et les industries de leurs cités, l'émigration vers les États-Unis s'accrut rapidement, au point de mériter le nom d'*exode*. Lors du recensement de 1871, on comptait aux États-Unis plus de 1 850 000 Irlandais, quoique la mortalité sur les nouveaux venus soit très-considérable et s'élève en moyenne au tiers des colons dans les trois premières années du séjour : de 106 000 émigrants qui se dirigèrent en 1848 vers le Canada, 17 300 moururent en route ou immédiatement à leur arrivée. Maintenant les Irlandais devenus citoyens américains peuvent après être évalués au moins à deux millions d'hommes, et le nombre des colons d'origine irlandaise vivant aux États-Unis dépasse certainement celui des habitants restés dans la mère-patrie : il est de 6 ou de 7 millions, et souvent les ennemis de l'Angleterre ont espéré que cette population pourrait leur servir de point d'appui pour faire éclater la guerre entre la République américaine et la Grande-Bretagne. Les émigrants irlandais, même lorsqu'ils sont devenus citoyens des États-Unis, restent constamment en rapport avec leurs compatriotes d'outre-mer. Touchant témoignage de l'esprit de solidarité qui distingue les Irlandais, même

[1] Diminution des Irlandais, de 1834 à 1861 :

	Population entière.	Catholiques.	Anglicans.	Presbytériens.
1834	7 954 100 hab.	6 436 060	853 160	643 058
1841	8 175 125 »	6 614 000	874 000	652 000
1861	5 798 967 »	4 505 165	693 357	523 291
Diminution depuis 1841.	2 376 158 hab.	2 108 835	180 643	128 709
	29 p. 100	32 p. 100	21 p. 100	20 p. 100

(Hancock; — Dufferin, *Irish Emigration and the Tenure of Land in Ireland.*)

[2] Dufferin, même ouvrage.

[3] Arthur Young, *Tour in Ireland.*

quand une longue expatriation a fait naître chez eux des intérêts nouveaux et des amitiés nouvelles, ceux des émigrants qui avaient prospéré aux États-Unis envoyèrent à leurs parents de la mère-patrie plus de 325 mil-

N° 178. — IRLANDAIS DANS LA GRANDE-BRETAGNE EN 1871.



lions de francs pendant les dix-sept années qui suivirent le grand exode. En trois ans, de 1852 à 1854, les faméliques d'Irlande reçurent de leurs parents d'Amérique plus de 114 millions, destinés principalement à leur faciliter le départ[1].

[1] Walcot, *Official return;* — Dufferin, *Irish Emigration and the tenure of Land in Ireland.*

Les Irlandais trop pauvres pour s'expatrier complètement ont du moins la facilité d'émigrer périodiquement en Angleterre pour aller couper les moissons et assister les fermiers dans les opérations de drainage et autres travaux agricoles. Leur aide est tout à fait indispensable à certaines saisons de l'année et le salaire qu'on leur offre alors en Angleterre est au moins double ou triple de celui qu'ils pourraient obtenir en Irlande ; aussi leur est-il facile, lorsqu'ils ont pu subvenir aux modiques dépenses de la traversée du Canal, de gagner une petite somme qu'ils rapportent à leurs familles. La plupart de ces émigrants périodiques retournent chaque année dans les mêmes districts et sont engagés d'avance par les mêmes fermiers : ce sont des serviteurs temporaires. Mais le nombre des Irlandais qui se transportent avec femmes et enfants en Angleterre et en Écosse pour y séjourner définitivement devient d'année en année plus considérable[1] ; il est même beaucoup plus fort que ne l'indique le recensement, car celui-ci énumère seulement les natifs de l'Irlande et ne tient pas compte de leurs enfants, classés comme Anglais, à cause du lieu de naissance[2]. Chaque ville populeuse de la Grande-Bretagne a sa « petite Irlande », quartier pauvre, sale, mal aéré, où le malheureux Paddy doit chercher d'abord son refuge ; mais il travaille et même certains métiers lui sont spécialement réservés. « Que ferions-nous sans les Irlandais ? » disent déjà les bourgeois anglais dans mainte ville, où les immigrants d'Erin sont les seuls ouvriers qui consentent à porter des fardeaux ou à remuer la terre. Il en résulte que les Irlandais d'Angleterre s'enrichissent peu à peu et que des milliers d'entre eux s'élèvent dans la classe moyenne, en prenant la place de rivaux anglais qui retombent dans le prolétariat.

En Irlande même, le niveau moyen du bien-être s'est notablement élevé pendant les vingt dernières années. Depuis la famine, époque à partir de laquelle il faut toujours compter, la proportion des petites fermes a doublé : dans la province de Connaught, la contrée celtique par excellence, elles ont quadruplé[3]. Le nombre des domaines seigneuriaux s'est accru également, grâce à la vente des terres hypothéquées, rendue facile par une loi de 1848[4], et tandis que les anciens possesseurs résidaient pour la plupart en Angleterre ou sur le continent, dépensant à l'étranger les

[1] Irlandais résidant en Angleterre :	en 1841 . . .	292 935	En Écosse . . .	126 321
» » »	1871 . . .	566 540	» . . .	207 770

[2] Ravenstein, *The Birthplaces of the people and the laws of migration.*

[3] Vente de terres irlandaises en vertus de l'*Encumbered Estates Act*, de 1849-57 : 511 898 900 fr. Acheteurs 7849, dont 7180 Irlandais, 309 Anglais, Écossais et Irlandais.

[4] Dufferin, *Irish Emigration and the tenure of Land in Ireland.*

revenus des fermages et s'en remettant à des agents ou à des sous-agents prévaricateurs pour la gérance de leurs terres, les propriétaires actuels, habitant plus fréquemment leurs châteaux irlandais, font entreprendre plus de travaux de toute espèce, et sous leurs yeux s'appliquent de nouveaux procédés de culture que l'on imite de proche en proche dans le pays. La destruction de villages, l'exil de populations entières, y compris les vieillards et les malades, ne sont plus des événements ordinaires : en vertu de la loi de 1870, les tenanciers ne peuvent plus être expulsés sans qu'un dédommagement leur soit payé par les maîtres pour les améliorations du sol. La pratique de la division des parcelles à l'infini entre les héritiers et les héritiers des héritiers a été presque entièrement abolie. Le nombre des têtes de bétail s'est accru de moitié ; de même que la Normandie et que la Bretagne, l'Irlande est devenue un des jardins d'approvisionnement de l'Angleterre; la production annuelle est beaucoup plus considérable qu'elle ne l'était au milieu du siècle, et ceux qui ont à se partager ces produits ont diminué : le revenu moyen de l'Irlandais a peut-être doublé. A bien des égards, l'Erin tend à s'assimiler à la Grande-Bretagne par ses conditions économiques.

Mais dans une île comme dans l'autre la misère des prolétaires est affreuse et des multitudes n'ont de ressources que dans la charité publique. Sans doute on ne cite plus maintenant de villes irlandaises, comme jadis Tipperary, où la population retenue captive dans le dépôt de mendicité dépasse le nombre des habitants libres; il n'existe plus de districts, comme pendant la génération précédente quelques paroisses du Donegal, où l'on ne comptait que deux matelas et huit paillasses pour 4000 habitants[1]. Le typhus de la faim ne décime plus les populations ; mais le manque de nourriture et d'une bonne hygiène continue de faire périr avant le temps des populations entières. On voit encore par milliers des *cabins* ou réduits en terre qu'emplit l'âcre fumée de la tourbe et qu'habitent dix ou douze individus, couchant sur le sol fangeux, pêle-mêle avec les porcs. En maintes régions du littoral, les riverains ajoutent des algues à leur nourriture, et non pas seulement en guise de salade, pour relever leur appétit, comme le font quelques familles aisées de Belfast et d'autres villes, mais parce que les produits des champs et des jardins ne suffisent pas à les nourrir. Par une singulière ironie du sort, dirait-on, les Irlandais les plus misérables aiment à s'affubler d'habits à queue et de culottes courtes ; ils portent aussi le chapeau noir. Des navires anglais débarquent des cargaisons

[1] George Hill; — Hall et Mrs Hall, *Ireland;* — Amédée Pichot, *L'Irlande et le Pays de Galles.*

entières de vieux habits que doivent vêtir les Irlandais, après avoir été usés jusqu'à la corde de l'autre côté du Canal ; en outre, on fabrique dans le pays même de grandes quantités de vêtements dont le drap est des plus grossiers, il est vrai, mais dont la coupe n'en a pas moins une certaine élégance.

Toutes les grandes villes de l'Irlande sont des ports de mer : située dans le voisinage de l'Angleterre et de l'Écosse, à l'extrémité de l'Europe, l'île « Émeraude » ne pouvait concentrer sa vie vers le milieu de son territoire ; c'est vers les rivages qu'elle devait porter ses foyers de civilisation pour entrer en relations constantes avec les pays commerçants dont la sépare un double détroit. Par ce trait de sa géographie politique, l'Irlande ressemble à l'Espagne, qui lui fait équilibre au sud du continent ; mais les causes de cette distribution pareille des villes populeuses diffèrent dans les deux pays. Dans la péninsule Ibérique, les habitants se sont groupés principalement sur le littoral à cause de la froidure et de l'aridité des plateaux et des montagnes du centre ; en Irlande, ce sont les échanges par mer et l'influence de l'étranger qui ont fait naître les cités actives sur la circonférence de l'île : toutefois les immenses tourbières qui occupent l'intérieur de la contrée et qui rendaient jadis les communications pénibles de l'est à l'ouest ont aussi contribué pour une certaine part à faire refluer la population vers le littoral. Naturellement, la rive la plus vivante est celle qui regarde l'Angleterre, et sur cette rive le point vital par excellence se trouve au milieu de la côte, précisément en face de Liverpool et du port de Holyhead, le plus rapproché de l'Irlande : la destinée de Dublin était indiquée d'avance par la forme des rivages. Au nord, Belfast occupe relativement à l'Écosse une situation analogue à celle de Dublin ; tandis que dans le voisinage de la pointe sud-orientale les deux baies de Wexford et de Waterford, rapprochées de Milford-Haven et de l'estuaire de Bristol, se partageaient au moyen âge le commerce de l'Angleterre méridionale. Sur la côte du sud, le havre de Cork, si vaste et si bien abrité, est admirablement situé pour servir d'entrepôt au commerce transatlantique ; enfin, à l'ouest et au nord, les ports de Limerick, de Galway, de Sligo, de Londonderry, ont aussi été des centres d'attraction pour la population de l'intérieur.

Dublin ou « Ballagh-Ath-Eliath-Duibhluinne » n'a pas toujours été capitale ; c'est à une quarantaine de kilomètres à l'ouest, sur la colline du Tara ou Teamhair, le « Grand Palais », qu'étaient couronnés les rois

d'Irlande, et, d'après quelques antiquaires, un pilier que l'on voit encore sur cette hauteur, serait un reste du monument d'où fut enlevée peut-être la « pierre de la Destinée » ou « Pierre Fatale » (*Saxum fatale*) qui, de voyage en voyage, a fini par être déposée dans l'église de Westminster[1] : cette pierre, dit la légende, mugissait avec une voix de tonnerre quand le roi légitime s'y asseyait; mais elle restait muette pour l'usurpateur; depuis l'introduction du christianisme dans l'île, elle a perdu sa vertu[2]. Quelle qu'ait été la dignité de Tara, Dublin ou « l'Eau Noire » avait certainement, comme ville de commerce, plus d'importance que le petit bourg royal de l'intérieur. Pendant deux siècles et demi, les Norvégiens et les Danois, grands appréciateurs des cités maritimes bien situées pour le trafic et pour la défense, disputèrent Dublin aux indigènes, et des faubourgs de la ville rappellent encore par leurs noms irlandais qu'ils furent la résidence des « Étrangers Noirs » et des « Étrangers Blancs », c'est-à-dire des Norvégiens et des Danois. Au commencement du douzième siècle, Dublin fut définitivement reprise sur les Scandinaves, mais pour tomber dans le même siècle au pouvoir des Anglais, auxquels elle n'a cessé d'appartenir depuis cette époque. Suivant les vicissitudes politiques, elle a passé par des périodes successives de prospérité et de décadence. Au commencement du dix-septième siècle, Dublin était la deuxième cité des Iles Britanniques : aussi grande que l'étaient alors Édimbourg et Bristol réunies, elle avait 300 000 habitants. Elle perdit beaucoup en 1800, lorsqu'elle cessa d'être le siège du parlement irlandais ; puis, après la famine, lorsque la population irlandaise eut diminué de deux millions d'hommes par les épidémies et l'émigration, la capitale vit s'amoindrir aussi le nombre de ses résidents, quoiqu'elle ne cessât de croître en étendue : lors du recensement de 1871, elle n'était plus que la sixième ville du Royaume-Uni par ordre de population, et même elle avait quelque peu déchu pendant la décade; mais depuis elle a repris soudain et plus de 400 000 habitants s'y trouvent réunis.

Comme cité industrielle, Dublin ne se distingue guère que par la fabrication des popelines, qu'avaient introduite les huguenots français, et par celle de la bière. Elle possède quelques-unes des plus grandes brasseries du Royaume-Uni. Pendant ces dernières années, elle a pris une importance extraordinaire comme port d'approvisionnement pour l'Angleterre, à laquelle elle envoie du gros bétail, des porcs, des denrées agricoles : elle importe des marchandises pour elle-même et pour toute

[1] Wakeman; — Petrie; — Forbes Leslie, *Early Races of Scotland.*
[2] Jeoffrey Keating, *The general History of Ireland*, trad. Dermod O'Connor.

BA

40'
35'
25'
Jamestown House
Santry
Santry
Blanchardstown
Observatoire
Finglas
Coolock
Tolka
Rosemount
Belle Vue
Artaine
Royal
Canal
Glasnevin
Castleknock
Jardin Botanique
Cimetière
Drumcondra
Marino House
Clont
Liffey
Zoological Garden
PHŒNIX PARK
Penitentiary
Workhouse
DUBLIN
Palmerston
Casernes
Fort
Newgate
Douane
Docks
Liffey
Chapelizod
Trinity College
Phare
Islandbridge
Royal Hospital
Château
Park
South W
Bourse
Ringsend
S.t Patrick
Kilmainham
Irishtow
Goldenbridge
53°
20'
Canal
S.t James
Grand
Ballsbridge
Killeen
Ranelagh
Haroldscross
Pembroke
Donnybrook
Crumlin
Rathmines
Redcow
Milltown
Round Town
Booterst
Green Hills
Terenure H.se
Windy Harbour
Rathfarnham
Tallaght
Dodder
Willbrook
Ponds
Dundrum
Firhouse
Marley House
Sandyford
Dodder
Harolds Grange
20'
15'

Dressé par A. Vuillemin *d'après les cartes de l'Ordnance et de l'Amirauté.*

N

Paris Hachette et Cie



Paris Imp. Fraillery.

l'Irlande. Les chemins de fer de l'île se ramifient autour de Dublin comme les branches d'un éventail, et c'est là que commence le canal qui sépare le pays en deux moitiés pour rejoindre la baie de Galway au canal d'Irlande. Naguère, la rade de Dublin, malheureusement exposée aux vents d'est et bordée sur tout son pourtour de vastes bancs de sable, ne se prêtait guère à la grande navigation, et la petite rivière Liffey, qui débouche dans la rade, ne formait qu'un port étroit et incommode, quoiqu'on l'eût bordée de bassins à flot près de son embouchure; mais le prolongement de la jetée du nord a débarrassé en partie la rade des bancs de sable qui l'obstruaient, et maintenant les navires d'un tirant d'eau de 7 mètres peuvent remonter dans la Liffey. Les ingénieurs ont complété le port de Dublin par deux havres artificiels créés en pleine mer, le port de Kingstown, l'ancienne Dunleary, facile à reconnaître de loin par la coupure abrupte de la colline où l'on a pris les matériaux des jetées, et celui de Howth, au nord de la péninsule du même nom; mais ce port, construit, dit-on, pour faciliter à un seigneur l'exploitation de ses carrières, est presque à sec à marée basse, et les navires, à l'exception des embarcations de pêche, en évitent les dangereux abords. Avec ces deux ports avancés, Dublin est l'une des cités maritimes du Royaume-Uni : en 1877, elle occupait le septième rang, après Londres, Liverpool, Newcastle, Cardiff, Glasgow et Hull[1].

La forme de Dublin est celle d'un ovale presque parfait, que la Liffey, coulant de l'ouest à l'est, partage en deux parties égales, et que des canaux limitent sur presque tout son pourtour. Elle a quelques belles rues, des places ombragées, qui sont parmi les plus vastes des Iles Britanniques, et de remarquables édifices, groupés pour la plupart dans le voisinage de la butte qui porte l'ancien château, résidence officielle du lord-lieutenant d'Irlande. Christ-church, rendue aux catholiques, est la plus ancienne église de Dublin : elle a été fondée en 1038 et reconstruite à la fin du douzième et au quatorzième siècle. La cathédrale de Saint-Patrick, dont les anglicans se sont emparés, est aussi un monument du moyen âge, élevé à côté de la fontaine où Patrick baptisait les païens. Le collège de la Trinité, université de l'île, a été fondé, il y trois siècles, comme la

[1] Mouvement des ports de Dublin en 1877, sans les navires de cabotage sur lest :

Entrées	7 725	navires,	jaugeant	1 871 980	tonnes.
Sorties	4 276	»	»	1 388 220	»
Ensemble	12 001	»	»	3 260 200	»

Flotte commerciale de Dublin en 1875 : 534 navires jaugeant 63 400 tonnes.
Exportation de Dublin à l'étranger : 1872 : 1 475 270 fr. (1877, 965 375 fr.).
mportation à Dublin de produits étrangers : 1872 : 97 337 400 fr.

citadelle du protestantisme contre les catholiques irlandais ; elle renferme de riches collections d'histoire naturelle et d'archéologie, un musée de géologie très-apprécié, une bibliothèque de plus de 200 000 volumes, contenant aussi, avec le *Senchus Môr* ou « Monument de la Sagesse Antique, » des manuscrits uniques irlandais et latins du moyen âge[1]. Le palais de l'Exposition de 1872 a été transformé en musée et en lieu d'amusement, comme le Palais de Cristal à Sydenham ; on y voit des galeries d'art et de travaux industriels et un admirable jardin. Dublin possède une galerie de tableaux ; enfin plusieurs sociétés savantes ont aussi de curieuses collections. Swift, Richard Steele, Sheridan, Thomas Moore, le duc de Wellington, naquirent à Dublin.

Les environs de la ville offrent de tous les côtés des promenades agréables, gâtées malheureusement en beaucoup d'endroits par de hautes murailles qui arrêtent la vue. Le Phoenix-Park, qui renferme le jardin zoologique, est une vaste campagne de 729 hectares de superficie, parsemée de bosquets où bondissent les chevreuils. Au nord de la ville, le beau jardin botanique de Glasnevin appartient à la Société Royale de Dublin. A l'est, sur la rive septentrionale de la baie, est le château normand de Clontarf. La presqu'île rocheuse de Howth, qui garde l'entrée de Dublin-bay, a son port, ses plages fréquentées par les baigneurs, son vieux château, son abbaye, son dolmen, ses ombrages et ses falaises superbes d'où l'on voit à ses pieds toute la baie. Les habitants de Dublin aiment à comparer ce golfe à celui de Naples, quoiqu'il n'ait point de Vésuve et de Somma entourés à leur base d'une ceinture continue de villes blanches et roses, et qu'il soit rarement éclairé par une franche lumière comme celle de la Méditerranée. En face du rocher de Howth est Kingstown, qui fait en réalité partie de Dublin, non-seulement comme avant-port, mais aussi comme lieu de promenade et de bains, et qui se continue à droite et à gauche par d'autres faubourgs élégants : à l'ouest, Blackrock, Williamstown, Booterstown ; à l'est, Dalkey et Killiney, dominant la mer du haut de leurs superbes promontoires. Plus au sud, la ville de Bray commande une vue plus belle encore, et dans les environs sont quelques-uns des sites les plus curieux des montagnes de Wicklow, parsemées de lacs.

Le petit bassin de la Liffey, dont Dublin occupe l'issue, ne renferme pas d'autre ville considérable : c'est là, au milieu de campagnes nues, que se trouve Maynooth, dont le séminaire catholique, doté par le gouvernement, a été l'occasion d'interminables discussions dans le parlement,

[1] Étudiants de Trinity-College en 1875 : 1500.



DUBLIN. — VUE PRISE DEVANT LA DOUANE.

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.



Clondalkin, au pied des contre-forts des montagnes de Wicklow, fut une ville royale où s'élevait un palais danois et l'on y voit encore une « tour ronde ». Au nord de Dublin, le bourg de Swords possède une autre de ces tours, l'une des mieux conservées de l'Irlande.

La rivière Boyne, qui naît à l'ouest de Dublin, dans le bog of Allen, ne baigne dans son cours qu'une seule ville importante, située près de l'embouchure. Cette antique cité, Drogheda, se trouve déjà dans le cercle d'attraction industrielle de Belfast et l'on y fabrique des toiles, ainsi que d'excellente bière ; son commerce est assez considérable[1]. C'est à moins de 2 kilomètres à l'ouest de Drogheda qu'a été livrée en 1690 la bataille dite de la Boyne, qui coûta le trône à la dynastie des Stuarts. Des buttes funéraires, des « tours rondes », des monuments du moyen âge, se rencontrent dans le pays. Le tumulus de New-Grange, découvert pour ainsi dire à la fin du dix-septième siècle par l'antiquaire Llhuyd, renferme l'une des chambres sépulcrales les plus curieuses de l'Europe, par la disposition régulière de ses parois et ses inscriptions en caractères oghamiques.

Dundalk, située à l'extrémité d'un estuaire où se jettent quelques ruisseaux, est une ville fort ancienne, où fut couronné l'Écossais Edward Bruce, et près de laquelle il fut battu et tué par les Anglais en 1318. Le port de Dundalk rivalise avec Drogheda par l'importance de son commerce[2] ; mais par son mouvement d'échanges il est de beaucoup inférieur à la ville de Newry, qui vient au quatrième rang parmi les ports irlandais, grâce à l'activité manufacturière de la contrée, riche en fabriques de toiles, en fonderies et autres usines. Le port de Newry, situé à l'extrémité septentrionale de la baie de Carlingford, n'est pas accessible aux gros navires ; cependant il est en communications fréquentes avec Liverpool, Cardiff et les autres ports que baignent les eaux de la mer d'Irlande et du golfe de Bristol[3]. Sur la rive septentrionale de la baie, bien abritée des vents du nord, sont deux villes de bains, Warrenpoint, où s'arrêtent les navires du plus fort tirant d'eau, et Rostrevor, d'où le regard s'élève vers les sommets des Mourne-Mountains. La plage la plus fréquentée maintenant par les baigneurs est celle de Newcastle, située à la base orientale du Slieve-Donard.

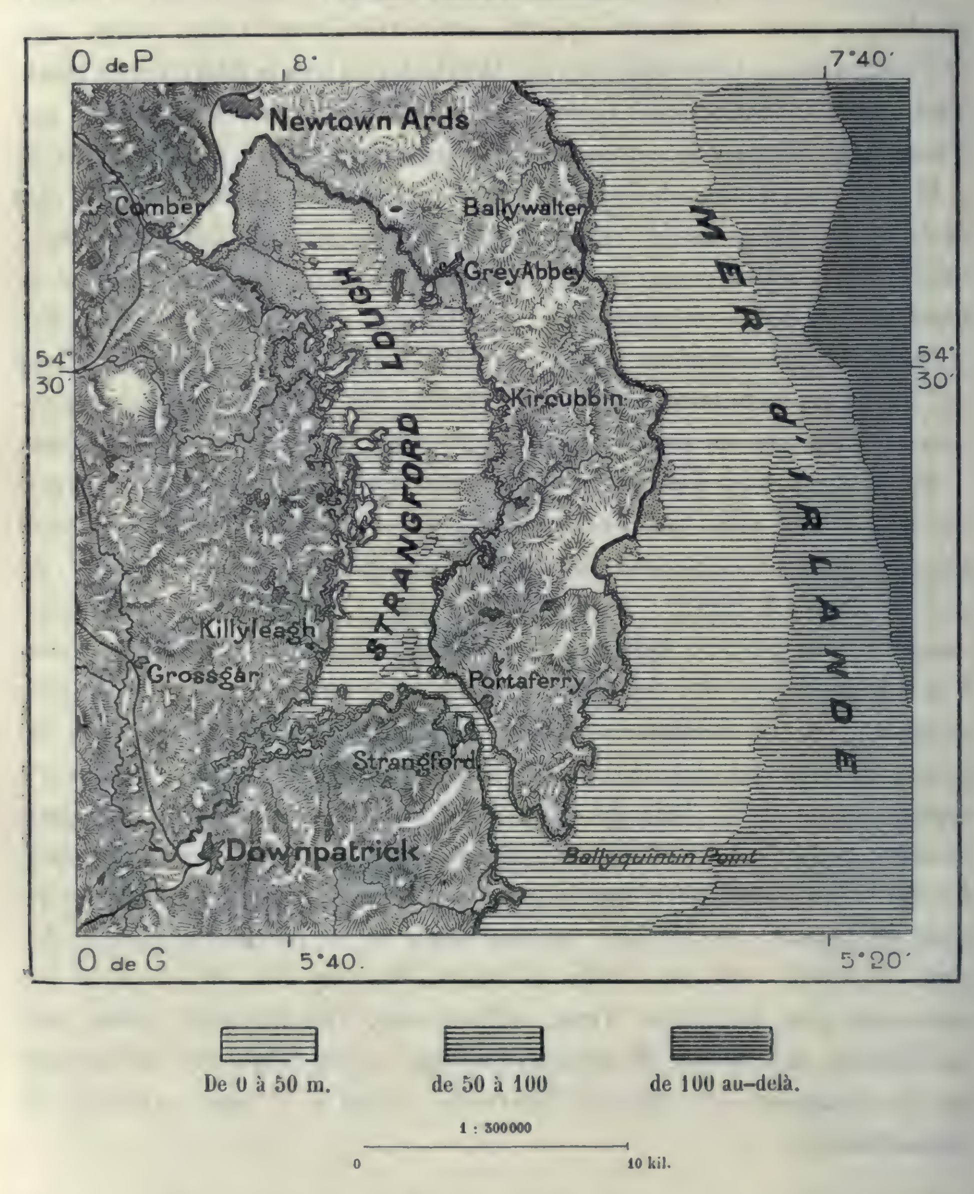
[1] Mouvement du port de Drogheda en 1877, non compris les caboteurs sur lest :
1113 navires, jaugeant. . . . . 259 350 tonnes.

[2] Mouvement du port de Dundalk en 1877, non compris les caboteurs sur lest :
1197 navires, jaugeant. . . . . 248 700 tonnes.

[3] Mouvement du port de Newry en 1877, non compris les caboteurs sur lest .
2932 navires, jaugeant . . . . 623 270 tonnes.

Le lough de Strangford, qui ressemble véritablement à un lac, car il ne reçoit les eaux de la mer que par un étroit canal, n'a point de port considérable : l'ancienne Downpatrick ou « Mont-Patrick », ainsi nommée en

N° 179. — LOUGH DE STRANGFORD.



l'honneur de l'apôtre de l'Irlande, n'est qu'un bourg peu important, malgré son titre de chef-lieu de comté. La ville la plus populeuse dont les eaux s'écoulent dans le bassin de Strangford, l'industrieuse Newtown Ards, exporte ses mousselines et reçoit son combustible par le port de Donaghadee, situé non sur le lough, mais sur la mer, au bord du détroit

qui sépare l'Irlande du Mull of Galloway : c'est là que fut attaché le premier câble immergé entre les deux grandes îles britanniques.

Belfast, la cité principale de la province d'Ulster et la seconde ville de l'Irlande par le nombre des habitants, est la première de l'île par l'importance de son industrie. En 1612, le terrain sur lequel se trouvait Belfast, alors simple village, fut donné par Jacques Ier à un favori, et c'est à l'un de ses descendants qu'appartient toujours la ville, avec ses palais, ses usines et ses faubourgs. Belfast est la cité d'Irlande qui s'accroît le plus rapidement : au milieu du dix-septième siècle, elle n'avait que de 7000 à 8000 habitants ; en 1821, elle en avait 37 000, et depuis cette époque la population a plus que quintuplé. Le mouvement de la navigation s'est accru dans une proportion plus rapide encore, et maintenant Belfast suit de très-près la capitale par le nombre des navires qui viennent mouiller dans ses eaux : elle la dépasse par le tonnage de sa flotte maritime. Pour l'accommodation de tous ces navires, qui n'auraient pu trouver place dans l'étroite rivière de Lagan, dont Belfast occupe l'embouchure, il a fallu creuser plusieurs docks dans les terrains bas qui avoisinent le port ; en outre, on a ouvert à travers des bancs de sable un chenal de navigation pour les navires de 3 à 4 mètres de tirant d'eau qui devaient mouiller autrefois à une assez grande distance en aval, dans le lough de Belfast[1]. Les bateaux à vapeur qui rattachent la métropole de l'Ulster à Liverpool, à Glasgow et à d'autres ports considérables du Royaume-Uni, de l'Europe et de l'Amérique, ont une part de beaucoup supérieure à celle des voiliers[2] dans le mouvement de la navigation.

C'est l'industrie du lin, très-ancienne dans le pays, mais grandement développée après les guerres religieuses des Flandres et la révocation de l'édit de Nantes, qui a fait de Belfast la cité prospère qu'elle est aujourd'hui, et parmi les nombreuses usines de la ville, les plus importantes sont toujours celles où se tissent les toiles. Une société puissante fondée pour l'encouragement de la culture du lin a son siège à Belfast, et grâce à elle, cette fibre est fournie aux filatures de l'Ulster par le sol même de

[1] Mouvement de la navigation dans le port de Belfast. à l'entrée :

1824	48 500 tonnes.	1845	445 550 tonnes.
1834	81 320 »	1870	1 225 000 »

Entrées en 1877	8 913 navires, jaugeant	1 770 700 tonnes.
Sorties »	5 625 » »	1 357 020 »
Mouvement total, sans les caboteurs sur lest . .	14 538 navires, jaugeant.	3 127 720 tonnes

Flotte de commerce : 387 navires, jaugeant 66 864 tonnes.

[2] Mouvement des bateaux à vapeur chargés en 1877. . 4148 jaugeant 1 234 520 tonnes.
» » voiliers » » . . 596 » 538 850 »

l'Irlande en quantités de plus en plus considérables[1]. Plus de cent soixante filatures occupent à Belfast environ 60 000 ouvriers. Cette métropole industrielle du nord de l'Irlande est aussi l'une des villes du Royaume-Uni où l'éducation publique est le plus en honneur. Elle a des collections importantes d'histoire naturelle et d'archéologie, et sa principale école, Queen's College, sans avoir rang d'université, prépare néanmoins ses étudiants pour les titres universitaires, conférés en dehors de l'établissement

N° 180. — BELFAST.



par un corps d'examinateurs, analogue à celui de l'Université de Londres : c'est à cette institution d'examen que l'on donne le nom de *Queen's University*. Mais, en dépit des écoles, les haines de race et de religion ont fait de Belfast la ville par excellence des « assauts et batteries », des combats sanglants livrés dans les rues. Il est rare que, le 1[er] juillet, anniversaire de la bataille de la Boyne, se passe sans qu'il éclate un conflit, suivi de meurtres et d'incendies. En prévision de ces luttes, les protestants ennemis de

[1] Valeur de la récolte de lin en Irlande, en 1847. . . . . 16 402 500 fr.
» » » » 1852. . . . . 25 000 000 »
» » » » 1870. . . . . 50 901 000 »

l'indépendance irlandaise se sont organisés en loges secrètes sur le modèle de la franc-maçonnerie. « Orange » est leur mot de ralliement et dans les processions et les cérémonies ils se distinguent par un ruban jaune. C'est en vain que la législation a maintes fois essayé de rompre cette ligue d'étrangers qui, sur le sol même de l'Irlande, prend à tâche de rappeler insolemment leur défaite et leur servitude politique aux Irlandais : soutenue, dit-on, par la complicité des dignitaires civils et ecclésiastiques de la race des conquérants, la ligue des Orangistes peut continuer de braver l'amour-propre et la dignité des vaincus : de là ces batailles qui ensanglantent si fréquemment le pavé de Belfast.

Les négociants de Belfast ont parsemé de villas les collines environnantes et quelques-uns des lieux de bains des alentours sont devenus des villages considérables; en outre, les villes principales de la contrée sont les dépendances industrielles du chef-lieu de l'Ulster. Carrickfergus, bourg situé près de l'entrée du lough de Belfast, sur la rive septentrionale, fut jadis la capitale de la contrée, et son pittoresque château était l'une des principales forteresses de l'Irlande : c'est au pied de ses murailles que Guillaume III débarqua pour aller mettre en déroute l'armée de son beau-père, et le Français Thurot en fut maître pendant trois jours en 1759. Actuellement, Carrickfergus n'est qu'un avant-port de la grande cité voisine. Lisburn, située au sud-ouest de Belfast, sur la même rivière, bordée de jardins et de vergers; Lurgan, qui s'élève à une petite distance des rives marécageuses du lough Neagh; Banbridge, sur la Bann naissante; Portadown, également sur cette rivière, mais à l'endroit où elle est déjà navigable pour les chalands d'un fort tonnage; Ballymena, qui se trouve aussi dans le bassin du Neagh, mais au nord de ce lac, sont toutes des villes manufacturières qui s'occupent du tissage des toiles, et toutes sont entourées de cultures bien tenues, de villages propres, où le bien-être est général. La cité d'Armagh, siège primatial de l'Irlande, à la fois pour les protestants épiscopaux et pour les catholiques, a moins d'importance industrielle, et depuis longtemps elle a perdu le rang qui lui a valu son titre; mais elle est l'une des villes les plus charmantes de l'Irlande du Nord : elle s'élève sur une colline, et sa vieille cathédrale, que l'on aperçoit de loin, domine l'amphithéâtre que forment ses maisons de marbre. Les savants de l'observatoire d'Armagh, fondé en 1793, ont fourni à la science de nombreux et utiles travaux, notamment un catalogue d'étoiles.

La ville de Coleraine, située à 8 kilomètres de la mer, sur la rivière Bann, forme avec la cité maritime de Portrush un seul district commercial assez fréquenté par les navires de cabotage, qui viennent y prendre

des chargements de toiles, de denrées agricoles, de saumons[1]. Mais le grand port de la contrée, et de beaucoup le plus actif de toute la côte septentrionale de l'Irlande, est le port de Londonderry, que forme la rivière Foyle à son entrée dans le lough ou estuaire du même nom[2]. La ville est une des plus pittoresques de l'Irlande : encore ceinte de murs qui servent de promenades, elle s'élève sur les pentes d'une colline terminée au

N° 181. — LONDONDERRY.

De 0 à 10 m. de 10 au-delà

1 : 350000

0 10 kil.

sommet par la pointe d'une cathédrale, et de toutes parts les promontoires qui s'avancent dans les eaux du lough Foyle offrent d'admirables perspectives. La capitale du comté de Derry a pris son nom actuel de Londonderry depuis qu'elle a été concédée par Jacques Ier avec tout le territoire envi-

[1] Mouvement de la navigation à Coleraine et à Portrush en 1877 :

654 navires, jaugeant . . . . 84 380 tonnes.

[2] Mouvement du port de Londonderry en 1877, sans les caboteurs sur lest :

2379 navires, jaugeant. . . . . 561 350 tonneaux.

Flottille commerciale de Londonderry : 58 navires, jaugeant 10 050 tonneaux.

ronnant aux douze grandes corporations de Londres; elles en sont encore propriétaires, non directement, mais par l'intermédiaire de la « Société Irlandaise », personne civile qui a dépensé en procès une forte part des revenus de son riche domaine. Le chemin de fer de Londonderry à Coleraine, qui suit les bords du lough Foyle, est construit en partie sur des terres basses que recouvraient autrefois les eaux et de vastes étendues y ont été conquises à l'agriculture. A une petite distance à l'ouest de Londonderry, mais déjà dans le comté de Donegal, se voient sur une colline les anciennes fortifications de Grianan, qui datent d'une époque inconnue.

Dans le bassin de l'Erne, une seule ville a de l'importance, la gracieuse Enniskillen, située à l'extrémité méridionale du lough Erne inférieur, l'un des lacs de l'Irlande où les îles sont en plus grand nombre. Les côtes voisines, tournées au nord-ouest vers l'Islande, le Labrador et Terre-Neuve, ne peuvent être visitées par beaucoup de navires, malgré l'excellence de leurs rades. Donegal, chef-lieu du grand comté de ce nom, n'est qu'un port de pêche, et comme lieu de rendez-vous pour les promeneurs qui parcourent les montagnes des environs, il a moins d'importance que la bourgade de Killybegs, la plus occidentale de la province d'Ulster[1]. Le plus commerçant des ports du nord-ouest est celui de Sligo, chef-lieu du comté du même nom[2]; Ballina, est beaucoup moins actif : c'est là que débarqua l'expédition du général Humbert pour aller remporter la victoire stérile de Castlebar, où il proclama la république Irlandaise. Le plus vaste port de la contrée et le mieux protégé contre la houle de l'Atlantique est celui de Westport, village blotti à l'issue d'un vallon, entre des rivages solitaires, que dominent des montagnes au profil superbe.

Galway, située à l'issue d'un cours d'eau sorti du lough Corrib et sur la rive septentrionale du golfe de l'Océan qui pénètre le plus avant dans l'intérieur de l'Irlande, jouit d'une excellente position commerciale, et dès le quatorzième siècle, peu de temps après sa fondation par une colonie d'Anglais dont les descendants furent longtemps connus sous le nom des « Douze Tribus », elle faisait un grand trafic avec l'Espagne. Andalous et

[1] Villes de la province d'Ulster, ayant plus de 5000 habitants en 1871 :

Belfast	174 400 hab.	Ballymena	7 950 hab.
Londonderry	25 250 »	Lisburn	7 900 »
Newry	13 400 »	Portadown	6 750 »
Lurgan	10 650 »	Coleraine	6 100 »
Newtown Ards	9 600 »	Enniskillen	5 850 »
Armagh	8 950 »	Banbridge	5 600 »

[2] Mouvement du port de Sligo en 1877 : 924 navires, jaugeant 145 650 tonneaux.

Castillans s'établirent dans la ville irlandaise et leur influence devint telle, que la ville prit un aspect espagnol : maint vieux palais à portail cintré, à larges escaliers, à balcons grillés, rappelle au voyageur les maisons de Burgos ou de Tolède. Galway fut pendant longtemps une ville de bretteurs : la vanité de ses jeunes hommes était de se battre en duel. Depuis des siècles, les marchands espagnols ont cessé de trafiquer directement avec l'Irlande, et Galway n'a pas encore conquis ces fréquentes relations commerciales avec le Canada et les États-Unis auxquelles sa position géographique semblerait au premier abord devoir lui donner droit. Certainement,


N° 182. — BAIE DE GALWAY.



1 : 800000

0 10 20 kil.

cette ville est de près de 400 kilomètres plus rapprochée de Halifax et de New-York que ne l'est Liverpool, mais elle n'a pas l'outillage indispensable à tout grand port et les denrées n'y trouveraient pas de marché. L'Irlande n'est pas encore assez riche par elle-même pour se passer de l'entremise de Liverpool dans ses échanges avec le Nouveau Monde. C'est même par le port de la Mersey que la plupart des émigrants irlandais ont quitté leur patrie[1].

Le bassin du Shannon renferme la plupart des villes importantes de

[1] Mouvement du port de Galway, non compris les caboteurs sur lest, en 1877 :

323 navires, jaugeant . . . . . 79 650 tonnes.

Commerce extérieur du port : 8 485 825 francs.

l'Irlande centrale : c'est là que se trouvent Mullingar, le chef-lieu du comté de Westmeath; Tullamore, où se fabriquent des toiles; la « laide » Athlone, bâtie sur les deux rives du Shannon; Ballinasloe, célèbre par ses foires de bétail[1]; Nenagh, dans une vallée des monts Silver-Mines[2]. Au nord d'Athlone est le village d'Auburn, appelé également Lishoy, où Goldsmith, né non loin de là, à Pallasmore, passa son enfance, et qu'il a décrit dans le *Deserted Village*. Au nord-est de Nenagh, près de Parsonstown, s'étend le domaine de lord Rosse, connu par son puissant télescope réflecteur, dont le miroir a près de 2 mètres de diamètre et plus de 18 mètres de longueur focale; il a été utilisé principalement pour l'observation des nébuleuses : grâce à l'emploi de ce gigantesque instrument, les astronomes ont pu résoudre certains groupes, tels que celui d'Orion, qui pour les deux Herschel étaient restés de simples amas lumineux.

Limerick, qui fut longtemps la troisième ville du royaume d'Irlande, n'occupe maintenant que le quatrième rang, quoiqu'elle soit le marché maritime de tout le bassin du Shannon[3]. Après la grande famine, elle a beaucoup perdu de son importance par l'appauvrissement et la dépopulation des campagnes environnantes, et des maisons modernes à demi ruinées se voient même au milieu de la ville; par le transport des denrées vers l'Angleterre, elle ne peut lutter contre Cork et Dublin, à cause du grand détour qu'ont à faire les navires, au sud-ouest des dangereuses péninsules de Kerry. Mais quelques débris intéressent par leur antiquité : ce sont les murs et les tours de l'ancien château qui se dressent près de la rive gauche du Shannon, au-dessus des maisons de la « ville anglaise », réunie par des ponts aux autres quartiers de Limerick. Les industries locales sont la minoterie, la pêche, la préparation des salaisons, la fabrication des toiles de lin, des dentelles, des gants. Les navires d'un tirant d'eau de 6 mètres peuvent remonter le fleuve jusqu'aux bassins de Limerick. Au nord, une ramification de l'estuaire se dirige vers la ville d'Ennis, chef-lieu du comté de Clare, et plusieurs petits ports se succèdent sur les deux rives. L'un d'eux est Kilrush, lieu de bains très-fréquenté, réuni

[1] Ventes à la foire de Ballinasloe en 1877 : 52 456 moutons; 12 750 bœufs.

[2] Villes de la province de Connaught, ayant plus de 5000 habitants en 1871 :

Galway	15 600 hab.	Athlone	6 600 hab.
Sligo	10 700 »	Ballina	5 850 »

Ballinasloe . . . . . 5 050 hab.

[3] Mouvement du port de Limerick en 1877, non compris les caboteurs sur lest :

950 navires, jaugeant . . . . . 258 900 tonnes.

Commerce extérieur, sans le cabotage : 24 178 675 francs.

par un chemin de fer à la plage de Kilkee, que baignent, non les eaux de l'estuaire, mais celles de l'Atlantique.

Au sud du Shannon, Tralee s'est emparée d'une partie du commerce qui appartenait autrefois au port de Limerick[1]; mais, avec Killarney, où la foule des visiteurs, sans cesse renouvelée, a graduellement attiré quelques milliers d'habitants, Tralee est la seule ville du comté de Kerry, si riche pourtant en vastes ports, profonds et bien abrités, pouvant offrir un abri à des flottes entières. Leurs plages ne servent guère qu'à fournir du sable, très-apprécié d'ailleurs pour l'amendement des terres voisines. Le village le plus connu de la côte du sud-ouest est situé dans la petite île de Valentia, naguère fréquentée seulement par les navires qui venaient prendre des cargaisons d'ardoises. C'est là que fut immergé en 1858 le premier câble transatlantique et que les premières paroles de paix et de « bonne volonté » furent échangées d'un continent à l'autre. Actuellement, quatre fils rattachent les rochers de Valentia aux côtes américaines. Cette île est le point de départ du grand arc de cercle mesuré à travers l'Europe jusqu'aux monts Oural.

Bantry, qui donne son nom à la baie dans laquelle devaient débarquer en 1796 les quatorze mille hommes destinés à soulever l'Irlande sous la conduite de Hoche, n'est qu'un bourg sans importance, connu seulement des pêcheurs et des artistes; Skibbereen, la ville la plus rapprochée du cap Clear, promontoire insulaire du sud-ouest de l'Irlande, n'est qu'un petit port de cabotage; Baltimore, qui a donné son nom à l'une des plus grandes cités du Nouveau Monde, n'est qu'un village de pêcheurs, que pillèrent jadis les pirates barbaresques. La première ville digne de ce nom que l'on rencontre sur la côte méridionale, en se dirigeant vers l'orient, est Kinsale, située à l'embouchure du Bandon : de même que Galway, elle a gardé plusieurs édifices de style espagnol, datant de l'époque où le port lui-même appartenait à l'Espagne; pendant plus de deux siècles, de 1381 à 1601, Galiciens et Castillans maintinrent, d'une rive à l'autre de la mer des Gaules, des communications fréquentes. En amont de Kinsale, la seule ville du bassin du Bandon porte le nom du fleuve; elle a été fondée en 1608.

Cork, la troisième cité de l'Irlande par sa population et par son mouvement commercial, n'était, dans les premiers siècles du moyen âge, qu'un terrain marécageux, d'où le nom irlandais de Corroch ou « Marais » donné

[1] Mouvement du port de Tralee en 1877, non compris les caboteurs sur lest :

409 navires, jaugeant . . . . 61 025 tonnes.



LIMERICK. — PONT DE THOMOND ET CHATEAU DU ROI JEAN.

Dessin de Taylor, d'après une photographie.



au village, devenu plus tard la capitale du Munster. L'ancienne ville est bâtie dans une île de la Luighe ou Lee, et communique par plusieurs ponts avec les quartiers des deux rives. D'autres îles sont occupées par des promenades et des jardins. Cork est une cité d'industrie et l'on y fabrique notamment presque tous les gants dits « de Limerick ». Ville littéraire, elle a l'une des grandes écoles de l'Irlande, des sociétés savantes, un musée. La profondeur de la rivière n'étant pas suffisante pour admettre les gros navires, c'est en aval de Cork que se trouvent les ports, et quand on descend l'estuaire de la Lee par l'un des nombreux bateaux à vapeur de la rade, on voit se succéder les groupes d'habitations, chantiers, magasins, lieux de bains et de plaisir ; la ville la plus considérable du bas estuaire, la véritable Cork maritime, est Queenstown, l'ancienne Cove : c'est là que s'arrêtent les grands navires, voiliers pour la plupart, car le port de la Lee est surtout un port de relâche et d'approvisionnement, et les bateaux à vapeur, qui bravent le vent contraire, prennent leur point d'attache à Liverpool ou dans quelque autre port de la Grande-Bretagne. Plus de la moitié des échanges extérieurs de Cork se font avec le Nouveau Monde[1]. Des forts défendent l'entrée de l'estuaire. Parmi les villages qui entourent Cork, un des plus fréquentés est, au nord-ouest, celui de Blarney, qui a donné son nom aux « gasconnades » irlandaises. Les habitants de la contrée ont-ils plus d'emphase ou d'imagination qu'ailleurs, ou bien se vantaient-ils jadis, comme les gens de Moncrabeau, d'être « les plus grands hâbleurs et menteurs » du monde? D'après la tradition, une des pierres du château de Blarney brouille à jamais avec la vérité tous ceux qui en approchent leurs lèvres.

La vallée de la rivière Blackwater, parallèle à celle de la Lee, est plus vaste, mais beaucoup moins importante : en amont de l'estuaire, elle n'a qu'une seule ville, Fermoy, qui fut un misérable bourg jusqu'au milieu du dix-huitième siècle ; Lismore, ancienne cité universitaire, n'est plus qu'un village, mais un village situé dans un pays enchanteur, où se voit un des plus beaux châteaux du monde, avec ses tours crénelées et ses jardins suspendus. La ville située à l'embouchure de la Blackwater, Youghal,

[1] Mouvement du port de Cork en 1877, non compris les caboteurs sur lest :

Entrées.	2 694	navires, jaugeant	729 125	tonnes.
Sorties	1 713	» »	523 525	»
Ensemble	4 407	» »	1 252 650	»

Flotte de commerce appartenant aux armateurs de Cork en 1877 :

277 navires, jaugeant. . . . . 41 030 tonnes.

Commerce extérieur : 55 491 775 fr. .	Voiliers. . . .	185	jaugeant	95 545 tonnes.
	Bateaux à vapeur	2	»	1 675 »

n'a qu'un petit port de cabotage : un pont de bois de 545 mètres de longueur y traverse l'estuaire. C'est dans les environs de Youghal que sir Walter Raleigh planta d'abord la pomme de terre, ce tubercule que plusieurs, se rappelant la grande famine d'Irlande, considèrent comme ayant été le présent le plus fatal du Nouveau Monde à l'Ancien. Les agriculteurs retirent chaque année environ 300 000 tonneaux de tangue des plages de Youghal. Au nord-est, un autre port de cabotage, Dungarvan, fait communiquer les deux bords de son estuaire par une chaussée de 300 mètres de longueur.

Le bassin de la Suir et du Barrow, dont les eaux se réunissent dans la baie de Waterford, renferme plusieurs villes considérables. Tipperary, que domine de loin la masse du Galtymore ; Thurles, où se tiennent des foires célèbres ; Cashel, ancienne résidence des rois de Munster, située à la base d'un roc qui porte le plus beau groupe de ruines qu'il y ait en Irlande, « tour ronde », église, chapelle et palais ; Clonmel, patrie de Sterne ; Carrick-on-Suir, sont les principales cités qu'arrosent la Suir ou ses affluents. Kilkenny, sur la Nore, est une ville déchue, pleine de ruines, qui fut près de deux fois plus populeuse que de nos jours à la fin du dernier siècle, mais qui possède de très-importantes mines de charbon bitumineux. Plus bas, sur la même rivière, Thomastown est la patrie du « Père » Mathew. Carlow, chef-lieu du comté de son nom, est la ville la plus considérable des bords de la Barrow ; les chalands peuvent remonter la rivière jusque devant les quais de Carlow, mais les navires de mer doivent s'arrêter, en aval du confluent de la Barrow et de la Nore, à New-Ross[1], dont le commerce de cabotage est assez actif; c'est près de là que, lors de l'insurrection de 1798, les insurgés irlandais, foule indisciplinée de plus de 20 000 hommes, fut mise en fuite par une petite armée anglaise.

Le grand port du Munster oriental[2], Waterford, est sur la Suir, que traverse un pont de 39 arches. D'après Thackeray[3], une partie fort consi-

[1] Mouvement du port de Ross en 1877 : 1071 navires, jaugeant 94 835 tonnes.

[2] Villes de la province de Munster ayant plus de 5000 habitants en 1871 :

Cork	78 650 hab.	89 000 hab.	Dungarvan	6 500 hab.
Queenstown	10 350 »		Ennis	6 500 »
Limerick		39 350 »	Kinsale	6 400 »
Waterford		23 350 »	Bandon	6 150 »
Clonmel		10 100 »	Youghal	6 100 »
Tralee		9 500 »	Nenagh	5 700 »
Carrick-on-Suir		7 800 »	Tipperary	5 650 »
Fermoy		7 350 »	Killarney	5 200 »
Thurles		5 000 hab.		

[3] *Irish Sketch-book*

dérable de la population de cette ville mériterait encore l'appréciation qu'en donnait un poète accompagnant, il y a quatre siècles, Richard II dans son voyage en Irlande : « *Watreforde, où moult vilaine et orde y sont la gente.* » Cette ville, où débarqua Henri II pour prendre possession de la terre d'Irlande qui lui avait été donnée par le pape, est toujours restée en communications fréquentes avec l'Angleterre et, sans compter les divers services de navigation régulière de Waterford à Liverpool et à Bristol, un bateau à vapeur quitte tous les jours la baie de Waterford pour Milford-Haven[1]. Wexford, sur la côte orientale, première place d'armes des Anglais sur le sol de l'Irlande, est restée d'aspect la ville la plus anglaise de l'île : on y voit encore un donjon, débris du château fort élevé par les envahisseurs. C'est aussi avec l'Angleterre que Wexford échange ses denrées ; mais la barre de l'estuaire et les bancs de sable qui l'obstruent ne permettent pas aux navires d'un fort tirant d'eau de remonter jusqu'à l'embouchure de la rivière Slaney, où se trouve la ville[2].

Outre Wexford, Enniscorthy est la seule ville de quelque importance arrosée par la Slaney. Sur la côte, entre Wexford et Bray, se succèdent Arklow et Wicklow, toutes les deux séparées de la haute mer par des bancs de sable. Arklow, station de pêche très-animée, s'occupe surtout de la capture du hareng et de l'exploitation des bancs d'huîtres[3]. Dans les environs d'Arklow et de Wicklow on visite quelques-uns des sites les plus gracieux des montagnes de Wicklow, les lacs naturels Bray et Dan et le grand lac artificiel créé par la municipalité de Dublin pour l'alimentation de la ville, le confluent des eaux de l'Avoca, Glendalough ou la « Vallée du Lac », avec sa belle « tour ronde » et ses chapelles antiques bâties au bord d'un lac, sur une moraine verdoyante[4].

[1] Mouvement du port de Waterford en 1877, non compris le cabotage sur lest :

4218 navires, jaugeant. . . . . 1 130 000 tonnes.

Flottille de port : 85 navires, d'un port de 8220 tonneaux.

[2] Mouvement du port de Wexford en 1877, non compris le cabotage sur lest :

1147 navires, jaugeant . . . . 117 450 tonnes.

[3] 358 bateaux de pêche à Arklow en 1872. Valeur de la pêche : 720 000 francs.

[4] Villes de la province de Leinster ayant plus de 5000 habitants en 1871 :

Dublin	246 550 hab.	312 450 h.	Dundalk	11 550 hab.
Pembroke	21 000 »		Carlow	7 850 »
Rathmines et Rathgar	20 600 »		New-Ross	6 800 »
Kingstown	16 400 »		Bray	6 100 »
Blackrock	8 100 »		Enniscorthy	5 600 »
Drogheda		13 500 »	Tullamore	5 200 »
Kilkenny		12 700 »	Arklow	5 200 »
Wexford		12 100 »	Mullingar	5 100 »

A 400 kilomètres des Hébrides, à 500 kilomètres des côtes irlandaises de Galway, et tout à fait en dehors du plateau sous-marin qui porte les Iles Britanniques, Rockall élève sa pyramide abrupte au-dessus d'une mer toujours agitée. Cette roche, que l'on pourrait prendre de loin pour un navire à la voile à cause de la couche blanchâtre de guano qui la recouvre, n'a pas même 100 mètres de tour, mais c'est la pointe émergée d'un vaste plateau montagneux, dont l'orientation, de même que celle des Färöer, est celle du sud-ouest au nord-est. Le plateau caché, que des abîmes de plus de 2000 mètres séparent de la Grande-Bretagne, s'étend en moyenne à 200 ou 300 mètres au-dessous du niveau marin et paraît être une ancienne terre érodée par les vagues. En certains parages, on y a découvert des dépôts coquilliers d'une grande étendue ; une vaste couche d'os de poissons y occupe même un espace considérable : ces débris agglutinés ne peuvent s'être formés que sur une plage et témoignent par conséquent du mouvement de dépression qui s'est opéré dans cette partie de la mer. Des poissons en multitudes se jouent autour de Rockall ; mais l'éloignement de la grande côte, les dangers du tempétueux Atlantique boréal empêchaient les marins, tout récemment encore, de se hasarder dans ces parages. C'est en 1860 seulement que les pêcheurs écossais comprirent l'importance de la « Californie » qui se trouvait au large de leurs côtes, et maintenant ils vont y capturer des morues qu'ils rapportent vivantes sur les marchés de Londres et des autres cités de la Grande-Bretagne. L'écueil atlantique et les bancs qui l'entourent appartiennent désormais à l'Angleterre, non comme dépendances politiques, mais comme usines d'approvisionnement.

XIV

STATISTIQUE DU ROYAUME-UNI

Avant le commencement du siècle, la population des Iles Britanniques n'était connue que d'une manière approximative, par des évaluations générales relatives au nombre des feux et au rendement des impôts. Pendant tout le moyen âge, l'accroissement des habitants ne put être que très-faible ; le manque de communications, la mauvaise culture du sol, l'état rudimentaire de l'industrie, les guerres fréquentes, l'ignorance de l'hygiène empêchaient toute augmentation rapide, et souvent des famines emportaient en quelques mois plus d'hommes qu'il ne s'en était ajouté au

nombre primitif pendant toute une génération. Il est probable qu'au commencement du dix-septième siècle la population des Iles Britanniques, non encore réunies en un seul État, était au plus de neuf millions d'habitants. Depuis cette époque, l'accroissement fut continu, grâce à la construction des routes et à l'augmentation constante de l'industrie et du commerce extérieur : ainsi le produit des bonnes récoltes pouvait s'équilibrer dans les diverses parties du pays et de nouvelles ressources subvenaient à plus de vies humaines.

En 1801, lors du premier recensement officiel, la population totale des Iles Britanniques était de 16 millions d'individus : elle a plus que doublé pendant les trois quarts de siècle qui se sont écoulés depuis[1]. De nos jours, l'accroissement annuel est de plus de 360 000 personnes : pendant la décade qui s'est écoulée avant le recensement de 1871, l'addition journalière au nombre des habitants était de 500 ; elle est maintenant de près d'un millier et l'on ne voit aucun indice de ralentissement. Les Iles Britanniques sont parmi les États dont la population est le plus dense. L'Angleterre proprement dite a plus d'habitants par kilomètre carré que tout autre pays d'Europe, à l'exception de la Belgique[2].

De même que pour toutes les contrées de commerce et d'industrie, l'accroissement de la population britannique est beaucoup plus rapide dans les villes que dans les districts ruraux : à cet égard, l'Angleterre et surtout l'Écosse occupent une situation exceptionnelle parmi les nations européennes. Depuis longtemps, les citadins sont plus nombreux que les campagnards dans la Grande-Bretagne et la différence augmente d'année en année : de neuf habitants du pays, cinq demeurent dans les cités. La ville de Londres renferme à elle seule la cinquième partie de toute la population d'Angleterre et du pays de Galles ; en Écosse, la proportion est la même entre Glasgow et le reste du pays. On peut prévoir le temps où

[1] Population des Iles Britanniques.

	1801.	1871.	1881.
Angleterre et Galles. .	8 892 500 hab.	22 712 250 hab.	25 970 000 hab.
Écosse	1 608 400 »	3 360 000 »	3 735 000 »
Irlande	5 395 500 »	5 411 500 »	5 160 000 »
Man et iles Normandes.	100 000 »	144 650 »	142 000 »
Total (avec sold. et mat.)	15 996 400 hab.	31 628 400 hab.	35 247 000 hab.

[2] Population kilométrique de divers pays de l'Europe en 1881 :

Angleterre et Galles	172
Écosse.	47
Irlande	61
Royaume-Uni	112
Belgique, pays de population dense	190
Empire russe » rare.	4,5

la campagne, parsemée non de villages, mais d'usines agricoles et de groupes d'hôtels, ne sera plus qu'une simple dépendance des cités. D'une part, les agriculteurs, devenus mécaniciens ou manœuvres, sont de plus en plus assimilés aux ouvriers des villes, et comme eux se déplacent facilement d'usine en usine; d'autre part, les citadins, chaque année plus nombreux, qui refluent vers la campagne pour y passer des

N° 185. — ACCROISSEMENT OU DÉCROISSEMENT DE LA POPULATION BRITANNIQUE SUIVANT LES COMTÉS, DE 1861 A 1871.



semaines ou des mois, n'en gardent pas moins dans les villes le siège de leurs affaires et leurs mœurs contrastent d'une manière absolue avec celles des villageois proprement dits. Sans parler de nombreux hameaux que les possesseurs de vastes domaines ont supprimés, au gré de leurs intérêts ou de leurs caprices, beaucoup de villages se sont spontanément dépeuplés depuis une ou deux générations; même en Irlande, dans presque toute la Haute Écosse, dans les montagnes des Lowlands et dans certains comtés agricoles de l'Angleterre, le mouvement d'émigration des campagnards

vers les cités industrielles a pris de telles proportions, qu'il a surpassé l'excédant naturel des naissances sur les morts et que la population totale du district, en y comprenant même les villes, a diminué. Quoique la fécondité des mariages soit la même dans les divers comtés, la population ne s'accroît que lentement dans le sud-ouest et dans les autres comtés agricoles, tandis qu'elle augmente rapidement à Londres et dans le nord

N° 184. — PROPORTION DES NATIFS DANS LES DIVERS COMTÉS DES ILES BRITANNIQUES.



industriel[1]. Les recensements partiels que l'on a faits de l'immigration annuelle, d'après l'origine des habitants, prouvent que l'attraction des grands centres de commerce et d'industrie s'exerce non sur les villes de moindre importance, mais directement sur les campagnes. Divers

[1] Accroissement de la population en Angleterre de 1861 à 1871 :

Comtés du Nord	23 pour 100.	Londres	16 pour 100.
Yorkshire	19 »	Comtés du Sud-Ouest	2 »
Comtés du Nord-Ouest	15 »	» de l'Est	7 »

Comtés du Centre . . . . 9 pour 100.

shires, où les usines importantes sont clairsemées, ont plus de représentants à Londres que dans leur propre chef-lieu; n'ayant pas de foyer d'attraction dans le district, les habitants de la campagne se portent soit vers Londres, soit vers toute autre cité commerçante ou manufacturière. Tandis que certains comtés d'Irlande, Kerry, Mayo, Donegal n'ont pas un vingtième de leurs habitants nés en dehors de leurs limites, et que dans presque tout le reste de l'île, ainsi que dans les comtés agricoles de l'Angleterre, l'origine de la population est locale pour les quatre cinquièmes au moins des résidents, d'autres comtés, le Middlesex, le Glamorganshire, le Durham, le Northumberland, le Lancashire, le Lanarkshire, avec leurs villes de commerce ou leurs mines de charbon, ont reçu d'autres comtés plus du cinquième ou même plus du quart de leurs habitants[1]. Aux causes diverses qui, dans toutes les contrées de l'Europe, poussent vers les villes la population des campagnes, s'en ajoute une autre spéciale à l'Angleterre : le régime de la propriété et l'état social qui en découle. Sur les vastes domaines héréditaires des grands seigneurs anglais, tout est réglé d'avance, la destinée et le genre de vie des tenanciers et des manœuvres, aussi bien que l'emploi du sol. En fuyant vers Londres ou quelque autre ville populeuse, le fils du cultivateur échappe du moins à la surveillance incessante des agents du maître, il reconquiert sa liberté. Dans sa nouvelle patrie, les chances d'infortune sont plus nombreuses, mais aussi les chances de succès : sa vie devient plus dramatique et les péripéties en sont plus émouvantes, à moins qu'il ne tombe dans une morne misère, comme il arrive à tant d'ouvriers des fabriques.

Naturellement, la mortalité des citadins dépasse en moyenne celle des campagnards ; l'air chargé de poisons qu'ils respirent ne peut qu'abréger leur vie; cependant il est un grand nombre de villes, Londres parmi elles, qui n'ont pas une proportion de morts supérieure à celle de maint district rural. C'est dans les villes que se trouvent les établissements publics où, grâce aux soins de l'hygiène, le nombre annuel des décès est réduit à la moindre proportion normale, et peut-être même est-ce dans la prison de Perth que l'homme se trouve le plus à l'abri des risques d'une mort prématurée. Toutes choses égales d'ailleurs, la mortalité de chaque ville est en rapport avec l'impureté des eaux d'alimentation, et tandis que de riches cités ont pu se procurer de l'eau excellente en construisant des bassins de retenue sur les plateaux ou dans les hautes vallées des montagnes, les villages voisins n'ont d'autre liquide que les ruisseaux souillés par les

[1] Dunant, *Influence de l'immigration de la population des campagnes dans les villes.*

usines de la cité. Une part très-notable des citadins, même dans la petite bourgeoisie, peut se procurer en outre tous les ans la joie et le renouvellement de forces que donnent les voyages et la résidence dans quelque endroit salubre des montagnes ou du bord de la mer. Les villes et les villages qui bordent les lacs du Cumberland et les lochs de l'Écosse, Lomond, Katrine, Awe, Rannoch, Ericht, sont des « faubourgs de Londres[1]. »

N° 185. — PROPORTION DES ÉTRANGERS DANS LES DIVERS COMTÉS DES ILES BRITANNIQUES.



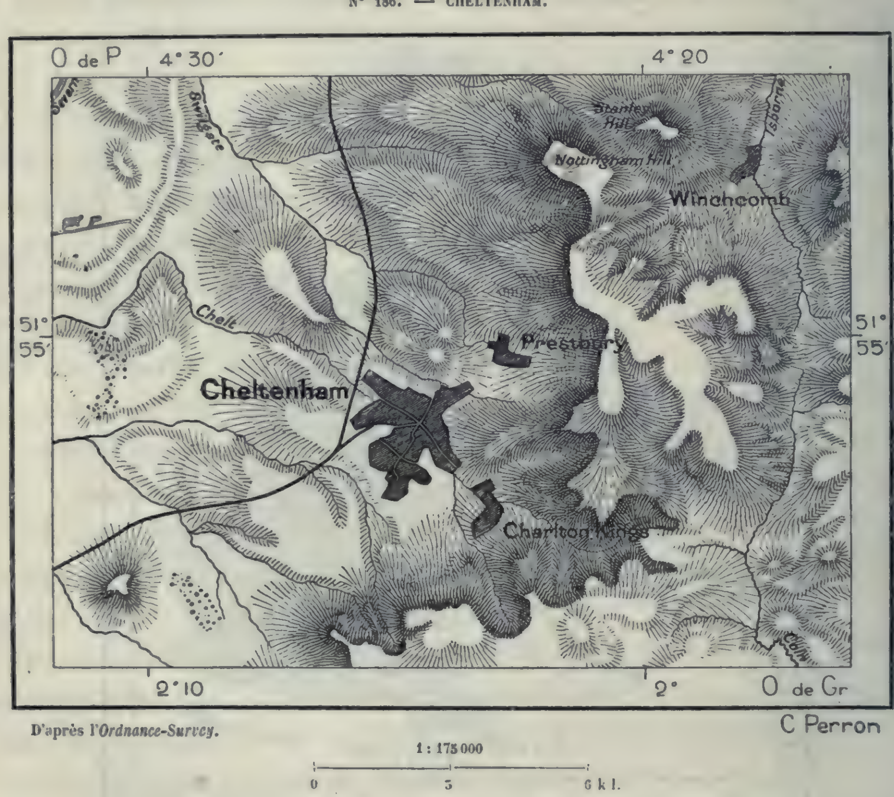
On peut en dire autant de Brighton et de toutes les villes de bains qui se succèdent sur les côtes de la Manche, de la mer du Nord, du canal d'Irlande. Malvern, Cheltenham, Leamington ne sont-elles pas construites spécialement pour assurer aux Anglais aisés le plaisir, les conforts, la santé? Telle ville de bains est vraiment somptueuse; dans l'intérieur des palais on ne voit que dorures, marbres, tapis, fleurs rares, tandis

[1] N. Hawthorne, *English Note-Books.*

qu'en dehors se dressent les falaises superbes et s'étendent les plages de sable fin.

Dans les Iles Britanniques, l'augmentation annuelle des habitants est due en entier à l'excédant des naissances sur les morts, et même elle serait beaucoup plus forte si l'émigration n'enlevait annuellement une part considérable du surplus. Même en Irlande, où pourtant la population diminuait encore en 1875, la natalité n'a cessé d'être régulièrement,

N° 186. — CHELTENHAM.



D'après l'*Ordnance-Survey*.

1 : 175 000

0 3 6 k l.

depuis la grande famine, plus forte que la mortalité[1]. Dans tout le Royaume-Uni, l'excédant a varié de 370 000 à 485 000 personnes chaque année pendant la dernière décade[2]. Les mariages, qui donnent environ les

[1] Naissances et morts dans les Iles Britanniques :

	1869.		1876.	
Angleterre et Galles.	772 877 nés.	495 086 morts.	887 464 nés.	510 308 morts.
Écosse.	113 595 »	75 789 »	126 749 »	74 122 »
Irlande.	145 912 »	90 039 »	140 438 »	92 499 »

[2] Mouvement de la population dans le Royaume-Uni :

1869. . .	1 032 184 naissances.	560 814 morts.	471 370 survivants.
1876. . .	1 154 651 »	676 929 »	477 722 »

De 1841 à 1876 : 34 naissances sur 1000 habitants ; 22.3 morts sur 1000 habitants.

dix-neuf vingtièmes de cette augmentation, se sont accrus en Angleterre et en Écosse, tandis qu'en Irlande ils ont souvent diminué d'une année à l'autre ou même pendant un laps de plusieurs années : la misère et l'émigration y ont empêché les alliances de se faire dans la proportion normale[1]. D'ailleurs il s'en faut de beaucoup que dans l'île orientale toute la population nubile contribue à fonder des familles nouvelles. La gêne et l'appréhension de la misère ont pour conséquence de maintenir en dehors du mariage des millions d'Anglais et d'Anglaises, d'Anglaises surtout, car celles-ci dépassent de 850 000 au moins le chiffre des hommes. Si les naissances de garçons sont plus nombreuses que celles des filles dans la proportion d'un vingtième ou d'un vingt-cinquième, la mortalité des enfants mâles est de beaucoup la plus forte et la proportion des sexes se maintient régulièrement, de manière à laisser toujours un excédant de femmes[2]. L'accroissement normal de la population britannique se trouve très-notablement réduit par le grand nombre des célibataires : si tous les Anglais se mariaient, la période de doublement des habitants ne serait en moyenne que d'une vingtaine d'années, car on compte de quatre à cinq naissances par mariage. En comparant l'Angleterre à la plupart des pays d'Europe et surtout à la France, on constate que les mariages y sont à la fois plus fréquents, plus hâtifs et plus féconds. Les Anglais se marient de plus en plus jeunes, ce qui contribue, en augmentant leur responsabilité, à les rendre plus laborieux, plus entreprenants, plus réglés dans leurs mœurs : la fécondité des mariages anglais est d'un tiers supérieure à celle des unions françaises.

La mortalité générale est à peu près la même en Angleterre qu'en France : elle est d'ordinaire considérée comme étant un peu moindre, mais les documents anglais ne constatant pas les décès des enfants dans les cinq premiers jours de la vie, il en résulte que les statistiques des deux pays ne sont pas comparables[3]. Néanmoins les Iles Britanniques doivent certainement être comptées parmi les contrées les plus salubres de la

[1] Mariages dans le Royaume-Uni :

Angleterre	En 1869.	175 629	En 1876.	201 835
Écosse.	»	23 788	»	26 563
Irlande.	»	27 364	»	26 503
Ensemble.	»	226 781	»	254 901

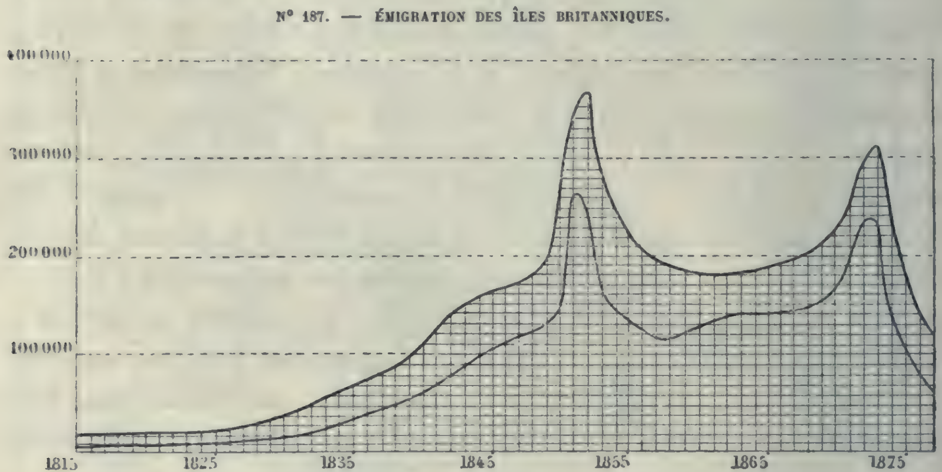
[2] Proportion des sexes dans les Iles Britanniques, de 1841 à 1876 :

A la naissance. . . . . 104 811 garçons ; 100 000 filles.
A tous les âges . . . . 105 374 femmes ; 100 000 hommes.

[3] Bertillon, *Encyclopédie des Sciences Médicales*.

Terre. Les médecins ont constaté que l'Anglais est très-dur au mal : la mortalité dans les services de chirurgie des hôpitaux anglais est moindre de moitié que dans les services correspondants des établissements français. « La chair anglaise diffère de la chair française, » disait Velpeau. La rougeole et surtout la scarlatine sont plus dangereuses en Angleterre que sur le continent ; mais, des deux côtés du détroit, la phthisie est le grand fléau : elle enlève près de la moitié des hommes et des femmes de 20 à 30 ans ; pour tous les âges, elle cause du septième au huitième des décès. C'est un fait remarquable que les deux genres de maladies qui tuent le plus d'Anglais, la goutte et la phthisie, sont celles auxquelles prédisposent les tempéraments les plus opposés. Tandis que les maladies de poitrine emportent les plus délicats et les plus raffinés, la goutte s'attaque surtout aux gens d'un tempérament sanguin doués d'une grande activité de corps et d'esprit, aux « Anglais modèles », pleins de bonne humeur et d'entrain.

N° 187. — ÉMIGRATION DES ÎLES BRITANNIQUES.



Ligne supérieure : Émigration totale. — Ligne inférieure : Émigration vers les États-Unis.

L'émigration n'enlève chaque année à l'Angleterre qu'une faible partie de l'excédant de population donné par les naissances. C'est après les guerres de l'empire, en 1815, que commença le mouvement d'émigration régulière. Il s'accrut peu à peu et, pendant la décade de 1841 à 1850, devint un véritable exode : il menaçait de se changer en une fuite générale dans plusieurs parties des Iles Britanniques et surtout en Irlande; en 1852, plus de 1000 personnes par jour quittèrent le Royaume-Uni, se dirigeant pour la plupart vers la République Américaine ; le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Brésil, les États Platéens recevaient aussi chaque année, pendant la période fiévreuse de l'émigration, un nombre

considérable d'Anglais en cherche d'une patrie nouvelle. Après 1852, le mouvement de sortie, qui d'ailleurs n'avait jamais été supérieur à l'excédant annuel des naissances sur les décès, diminua par degrés, pour reprendre vers 1870, puis il s'abaissa de nouveau, et maintenant il est presque sans importance dans l'économie générale de la nation. Depuis 1870, la statistique mentionne le phénomène inverse des retours d'émigrants, et en 1876 les deux courants inverses se trouvaient déjà presque égaux : la population des Iles Britanniques est revenue à son état d'équilibre; les déplacements temporaires dus aux voyages augmentent d'année en année, mais les expatriations complètes, les départs sans espérance de retour ne sont plus que des faits exceptionnels[1]. Dans son ensemble, l'émigration s'est élevée à plus de 8 millions d'Anglais, Écossais et Irlandais, pendant les deux tiers de siècle qui se sont écoulés depuis 1815[2]. Ces millions d'exilés, quoique décimés par les maladies à leur arrivée dans les pays d'outre-mer, ont fait souche d'autres millions d'hommes et leur descendance égale au moins la moitié de la population actuelle des Iles Britanniques.

Les produits de l'agriculture anglaise sont tout à fait insuffisants pour nourrir la population. Depuis 1793, c'est grâce à l'importation de céréales étrangères que l'Angleterre échappe à la faim. Chaque année les achats de blés et de farines deviennent plus considérables; réduite à ses propres ressources, l'agriculture nationale ne pourrait nourrir les habitants du pays que pendant une période, évaluée, dans les mauvaises années, à quatre mois, à un peu plus de six mois dans les bonnes[3]. Cependant l'Angleterre est la région où la culture des céréales donne le plus fort rendement,

[1] Mouvement d'émigration et d'immigration :

1870 . . .	Émigrants	202 511	Immigrants	49 151	Excédant	153 354
1874 . . .	»	197 272	»	118 129	»	79 143
1876 . . .	»	109 469	»	91 647	»	17 822
1878 . . .	»	147 663	»	77 951	»	69 712

[2] Émigration totale des habitants du Royaume-Uni :

1815 à 1820	123 528	personnes.	8 544 913 personnes.
1821 à 1830	297 292	»	
1831 à 1840	703 150	»	
1841 à 1850	1 684 892	»	
1851 à 1860	2 287 205	»	
1861 à 1870	1 967 570	»	
1871 à 1877	1 531 276	»	

[3] Quantité de froment et de farine de froment employée dans le Royaume-Uni (moyenne de neuf années, 1866 à 1875) : 62 200 750 hectolitres, soit 2 hectolitres par habitant.

double et même triple de celui qu'obtiennent les cultivateurs en beaucoup d'États du continent[1]; mais ce revenu ne suffit pas à payer l'intérêt des capitaux employés et l'agriculteur anglais préfère utiliser le sol pour la production de l'herbe. Le climat humide facilite cette transformation de la surface de l'Angleterre en d'immenses prairies : la région occidentale, la plus abondamment arrosée par les pluies, est aussi celle qui nourrit le plus de bestiaux[2] : c'est la contrée de pâture (*grazing country*) par excellence ; les comtés de l'est, moins humides, sont restés la terre des grains (*corn country*) : c'est là que croissent surtout les diverses céréales, les haricots et les pois. Il y a environ une centaine d'années que l'Angleterre a fait son évolution économique, du régime principalement agricole à l'état industriel. Pendant les deux premiers tiers du dix-septième siècle, elle exportait encore beaucoup de céréales ; puis elle commença d'importer en excès, et de décade en décade ses achats de froment à l'étranger se sont accrus ; dès l'année 1851, elle cessa même complètement d'en vendre : jusqu'au dernier grain de blé, tout ce qu'elle produit lui est nécessaire[3].

Outre les prairies naturelles et artificielles, les champs de céréales et de farineux, les Iles Britanniques ont aussi une partie de leur territoire utilisée pour les plantes industrielles, surtout le houblon dans l'Angleterre méridionale et le lin en Irlande : mais ces cultures n'ont qu'une faible importance relative; la betterave à sucre n'est pas cultivée, quoique le sol et le climat de l'Angleterre lui conviennent certainement aussi bien que celui de la Belgique et de l'Allemagne du Nord. L'agriculture anglaise est peu variée : les campagnes ne présentent pas ces rectangles diversement bariolés que l'on remarque en France et dans les autres pays de petite propriété ; c'est ainsi que la nature a pu garder sa beauté première, malgré l'intervention de l'homme ; du moins ses ondulations et ses lignes générales ne sont-elles pas contrariées par les innombrables limites de parcelles aux

[1] Rendement moyen par hectare en hectolitres :

Grande-Bretagne.	26.0 froment.	30.0 seigle.	34.0 orge.	40.0 avoine.	32.6 moyenne.
Irlande.	20 »	18.5 »	31.6 »	32.9 »	25.7 »
France.	15 »	13.8 »	18.1 »	22.1 »	16.7 »
Portugal	11.5 »	7.4 »	14.3 »	16.0 »	10.8 »

(*Statistique internationale de l'agriculture*, 1876.)

[2] William Howitt, *The rural and domestic life of Germany*.

[3]

1700-1770.	Excès d'exportation annuelle du froment d'Angleterre. . .				41 900 tonnes.
1770-1780.	» d'importation	»	»	en Angleterre .	5 900	»
1780-1800.	»	»	»	» . .	100 000	»
1840-1850.	»	»	»	» . .	600 000	»
1850-1870	»	»	»	» . .	2 000 000	»

(Laspeyres, *Deutsche Revue*, I, n° 1, 1877.)

CHATEAU DE WARWICK

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.



nuances disparates. Quant aux anciennes forêts, elles ont en grande partie cessé d'exister, mais des parcs s'étendent autour de tous les châteaux, des groupes d'arbres superbes s'élèvent çà et là au milieu des prairies et maint village est entouré d'arbres fruitiers, dont la verdure touffue assainit l'atmosphère et règle la chute des eaux de pluie comme le faisaient les bois d'autrefois. Depuis le milieu du siècle, de vastes étendues de landes, surtout dans les régions montagneuses de l'Irlande et de l'Écosse, ont été plantées de pins et d'autres conifères; en certains domaines grandissent de jeunes forêts comprenant jusqu'à cinquante millions d'arbres. Quoique l'Angleterre soit l'un des pays où les cultures sont le mieux tenues, on y voit encore, comme dans la haute Écosse et en Irlande, des espaces considérables n'offrant que des bruyères, des genêts, des ajoncs. Ces landes recouvrent non-seulement les pentes des montagnes, où l'atmosphère est trop froide pour faire mûrir les récoltes, mais aussi les plaines et les penchants des collines, où la température moyenne est bien suffisante pour les cultures ordinaires. Ainsi dans le comté de Cornwall, où le prince de Galles possède de si vastes propriétés de chasse, la proportion des terres laissées comme asile au gibier est de près des deux tiers[1]. Les terrains de culture et les pâturages s'accroissent d'année en année par l'empiètement des agriculteurs sur les terres jusqu'à maintenant laissées en friche; de 1879 à 1880 seulement, l'augmentation des cultures dans la Grande-Bretagne a été de 50 992 hectares, et dans les dix dernières années elle s'est élevée à 685 561 hectares, dont plus des deux tiers sur le territoire anglais[2]. Mais environ un tiers de l'archipel reste encore à conquérir, soit par le gazon, soit par la végétation arborescente. Proportionnellement, les Iles Britanniques ont plus de terres incultes que les autres contrées de l'Europe occidentale; ensemble, ces terres formeraient un espace plus grand que l'Irlande.

Les communes possèdent encore dans la seule Angleterre plus d'un mil-

[1] Territoire agricole des Iles Britanniques en 1877 :

Céréales	4 493 131	hectares.
Green crops (pommes de terre, betteraves, choux, etc.)	2 007 849	»
Prairies artificielles	2 613 928	»
» naturelles	9 672 955	»
Chanvre	52 937	»
Houblon	28 828	»
Bois et vergers	1 100 125	»
Jachères	256 356	»
Villes, canaux, chemins, terres non cultivées	11 288 991	»

[2] R. Giffen, *Official Report of* 1878.

lion d'hectares, consistant, au moins pour les deux cinquièmes, en bonnes terres arables : ces espaces, suffisants pour nourrir un demi-million d'hommes, ne sont guère employés que pour la vaine pâture. Les lois et les mœurs, qui favorisent la propriété individuelle, n'ont pas encore permis aux habitants des communes d'utiliser ces terrains pour une culture rationnelle, et chaque année les seigneurs dont les domaines sont contigus à ces communaux en détachent quelque partie. Les citadins et les villageois réussiront-ils du moins à sauvegarder celles de leurs propriétés dont ils ont besoin pour champs de jeux et terrains de promenades? Telle est l'importante question qui se discute dans la presse et dans les assemblées délibérantes, et qui n'a pas été toujours résolue en faveur des communes[1]. Du moins celles-ci, en perdant la terre, ont-elles pu conserver presque partout les anciens sentiers, et grâce à d'incessantes luttes devant les tribunaux, les villages des contrées agricoles ont encore leurs gracieux chemins, qui serpentent dans les prairies, ou sur le bord des ruisseaux, à l'ombre des arbres touffus[2].

Les Iles Britanniques sont des pays de grande propriété. Le nombre des possesseurs du sol, tel qu'il est établi par le nouveau *Domesday Book*, publié en 1876 en vertu d'un acte du Parlement, est plus élevé que ne le supposaient les statisticiens : il serait de 972 000 personnes pour l'Angleterre et le pays de Galles, de 1 173 000 pour tout le Royaume-Uni, non compris le district de la métropole ; mais il faut tenir compte de ce fait, que les propriétaires de moins de 40 ares, c'est-à-dire ceux qui possèdent simplement le terrain de leur maison et de leur jardin, soit huit ares et demi en moyenne, sont au nombre de plus de 850 000 et forment à eux seuls les trois quarts des possesseurs énumérés. Leurs parcelles réunies représentent une superficie totale d'environ 60 000 hectares, soit 12 000 hectares de moins que le seul domaine du duc de Northumberland. En outre, les grands propriétaires ayant des terres en plusieurs parties de l'Angleterre autour de leurs anciens châteaux, comme Warwick, ou de leurs palais modernes, comme Blenheim et Chatsworth, sont énumérés dans chaque comté comme des personnes distinctes. En évaluant à 250 000 le nombre des *landowners* de l'Angleterre[3] et à 300 000 celui de tous les propriétaires du royaume, on ne reste donc que bien faiblement au-dessous de la vérité. D'après le nouveau cadastre, les deux tiers de la surface du

[1] Terres communes d'Angleterre en 1700 . . . . 2 000 000 hectares.
» » » 1874 . . . . 625 100 »

[2] Hugh Miller, *First Impression of England and the English.*

[3] Cliffe Leslie; — Léonce de Lavergne, *Économie rurale de l'Angleterre.*

sol anglais appartiennent à dix mille personnes seulement et leurs biens ont une superficie moyenne de 1300 hectares, non compris des landes et des terres incultes non classées, qui sont aussi en très-grande partie dans les mains des mêmes seigneurs terriens[1]. Les membres de la famille royale, les églises, les corporations, les deux universités d'Oxford et de Cambridge ont une part considérable de ces vastes domaines, dont le revenu est évalué par la statistique officielle à des chiffres de beaucoup au-dessous de la réalité : tandis que les documents administratifs évaluent toujours au plus bas, la valeur marchande de la propriété ne cesse d'augmenter[2]. La pairie anglaise, prise dans son ensemble, est le groupe de propriétaires le plus puissant qu'il y ait en Europe, et cette immense richesse territoriale maintient et consolide son pouvoir dans l'État. Pairs et pairesses possèdent dans tout le Royaume-Uni une étendue de 6 240 000 hectares, soit pour chacun 12 000 hectares et un revenu moyen de 625 000 francs ; d'ailleurs, les énormes possessions territoriales sont toujours considérées, de même que les puissantes fortunes industrielles, comme donnant un droit à l'acquisition de la pairie. « L'Anglais, dit M. Gladstone, a la religion de l'inégalité. »

En Écosse et en Irlande la propriété est encore moins divisée qu'en Angleterre[3]. En vertu de lois récentes que nécessitait le désarroi social de l'Irlande, une étendue de domaines comprenant ensemble le sixième du territoire de l'île a changé de mains, et la vente des biens de l'Église établie vient d'accroître de quatre mille noms la liste des propriétaires irlandais : bientôt six mille autres parcelles, achetées presque toutes par d'anciens fermiers de l'Église, s'ajouteront au registre des propriétés distinctes. Mais en Écosse aucune intervention du parlement n'a modifié le

[1] Division du sol, non compris la métropole, en 1873 :

	Propriétaires de moins de 40 ares.	Propriétaires de plus de 40 ares.	Ensemble.
Angleterre et Galles	703 289	269 547	972 836
Écosse.	113 005	19 126	132 131
Irlande	36 144	32 572	68 716
Royaume-Uni.	852 438	321 245	1 173 683

[2] Accroissement de la valeur de la propriété de 1857 à 1877 :

Angleterre	21 pour cent.
Écosse.	26 »
Irlande.	6 »

(James Caird, *The Landed Interest and the Supply of Food.*)

[3] Superficie moyenne des propriétés d'après le *New Domesday Book :*

Angleterre.	13h,76.	Revenu estimé	2554 fr
Écosse	57h,97.	» »	3535 »
Irlande	118h,77.	» »	4379 »

régime de la tenure du sol, et les possesseurs de la terre, si l'on ne tient pas compte des simples propriétaires de maisons et de jardins, ne dépassent pas 8 000 ; quelques seigneurs possèdent à eux seuls de si vastes domaines, qu'ils ne pourraient, du haut de leurs montagnes, en saisir du regard toute l'étendue, et parmi les beaux lacs d'Écosse, il en est plusieurs qui se trouvent en entier dans les limites d'un seul parc.

Quoique la population des Iles Britanniques se soit grandement accrue depuis l'invasion normande, il est probable que le nombre des propriétés distinctes a diminué depuis l'époque où l'Angleterre fut divisée entre les compagnons de Guillaume. L'ancien *Domesday Book*, que l'on conserve dans le *Record Office* à Londres, compte pour l'Angleterre, sans le pays de Galles et cinq comtés du Nord, 9271 possesseurs de fiefs directs ou indirects et 44 531 détenteurs de « terres libres » astreints au service militaire ou à une rente fixe en échange du sol qu'ils occupaient. Les 108 407 « villains », classe séparée de celles des bourgeois et des serfs, n'étaient, il est vrai, que campés sur la terre et les seigneurs pouvaient les en chasser suivant leur caprice ; mais peu à peu leur droit d'usage devint un droit légal ; ils restèrent de père en fils les maîtres du sol en payant les taxes et le fermage : ce sont eux qui constituèrent cette forte *yeomanry*, qui donna tant de solidité et la conscience de sa valeur au peuple anglais du moyen âge. D'ailleurs, la coutume saxonne, qui reconnaissait la division de la propriété par égales parts entre les enfants, et qui se continue encore dans quelques parties de l'Angleterre, notamment dans le comté de Kent[1], devait accroître, même après la conquête, le nombre des paysans propriétaires. D'après Macaulay, les *yeomen* formaient encore le septième de la population dans la seconde moitié du dix-septième siècle.

Mais qu'est devenue cette « vieille Angleterre », avec ses paysans libres et ses gentilshommes de campagne ? Sans doute l'ouvrier des fabriques et le petit rentier essayent de découper sur le sol un carré de terre qui leur appartienne, et ils ont appliqué la force que donne l'association pour se grouper en « sociétés de construction » (*building societies*) et conquérir l'étroit espace dans lequel ils pourront bâtir leur propre maison, cultiver leur propre jardin. Autour de Birmingham, on compte 13 000 de ces propriétaires. Mais le paysan a disparu : à sa place il ne reste que des journaliers. Les petits domaines vont se perdre dans les grands. D'une part, la loi de l'*entail* qui ne permet pas à l'héritier d'une terre noble de la vendre sans le consentement de son propre héritier majeur, et qui

[1] Shaw Lefevre, *Fortnightly Review*, vol. XXI, New Series.



LAC KATRINE. — ELLEN'S ISLE. — VUE PRISE DU SILVER STRAND.

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de M. W. Wilson.



répond dans la pratique à l'institution du majorat ; d'autre part, la tendance générale qui porte les propriétaires à reculer les limites de leurs domaines, contrebalancent, et au delà, les efforts des petits acheteurs. Dans plusieurs comtés, la propriété moyenne a cessé d'exister : les anciens manoirs sont abandonnés ou changés en maisons de ferme ; c'est ainsi que dans le Dorsetshire on compte 129 paroisses rurales sur 252 qui n'ont pas dans leur territoire un propriétaire résidant. La seule partie du Royaume-Uni dont le sol soit réparti en petits domaines est le groupe des îles Normandes : là prévaut le régime français de la propriété ; là aussi l'aisance est générale.

Naturellement les vastes domaines seigneuriaux sont subdivisés en fermes, et ces fermes elles-mêmes sont en moyenne beaucoup plus grandes que ne le sont d'ordinaire les groupes de parcelles appartenant au propriétaire français. Les seigneurs gèrent eux-mêmes ou par des intendants les enclos les plus étendus, et le reste est divisé en fermes ayant dans la Grande-Bretagne une superficie moyenne de 22 à 25 hectares et de 10 à 11 hectares en Irlande [1]. Ces fermes sont pour la plupart entre les mains de tenanciers à vie ; même sur plusieurs grands domaines il s'établit entre la famille du suzerain et celles de ses fermiers des relations qui rappellent celles des patrons romains et de leurs clients et qui empêchent le propriétaire de faire des conditions trop dures à ceux qui dépendent de lui. Non-seulement il n'augmente pas le taux du fermage, mais il emploie une forte part de ses revenus à l'amélioration de son domaine, au drainage du sol, à l'ouverture des routes, à la construction d'édifices publics [2]. Une possession de second ordre s'établit ainsi sous la propriété supérieure.

En même temps que le nombre des parcelles du sol anglais diminue, s'amoindrit aussi la population agricole, et de la manière la plus rapide. D'après les recensements, elle se serait réduite d'un neuvième entre 1851 et 1861, et de près d'un quart pendant la décade qui s'est écoulée de 1861 à 1871 : de 2 084 150, elle serait tombée à 1 833 650 personnes, puis à 1 447 500 ; mais il semble que les éléments de comparaison ont été classés autrement à ces trois époques. Quoi qu'il en soit, il est certain que les habitants des campagnes sont de plus en plus rejetés dans l'industrie proprement dite : employés désormais au service des locomobiles et des

[1] Division du sol dans le Royaume-Uni :

Angleterre et Galles	469 500	fermes.
Écosse	139 000	»
Irlande	600 000	»

[2] De Laveleye, *Patria Belgica*, tome Ier.

machines de toute espèce, ils font plus de travail par l'intermédiaire de la vapeur qu'ils n'en faisaient autrefois par la force de leurs bras, et par cela même ils se rendent de moins en moins utiles et travaillent à réduire leur propre salaire : devenus trop nombreux pour le sol, ils sont obligés de chercher un refuge dans les mines et dans les manufactures, où leur venue contribue également à faire baisser le prix du travail. De tous les pays de l'Europe, l'Angleterre est celui qui se prête le mieux à la culture à vapeur, par l'abondance du combustible, le bon marché du fer, le grand nombre des ouvriers éprouvés, la nature du sol et le régime de la propriété. Dans les Iles Britanniques, les charrues à vapeur représentent une force totale bien supérieure à celle de tous les engins du même genre employés sur le continent d'Europe[1].

Par un singulier contraste, tandis que la surface des prairies n'a cessé d'augmenter dans les Iles Britanniques depuis 1860, le nombre des animaux, surtout des bêtes à cornes et des moutons, a diminué jusqu'en 1877, pour reprendre légèrement depuis[2] : en trois ans, de 1874 à 1877, l'Angleterre a perdu près de 2 millions de bêtes à laine[3]. L'Irlande est proportionnellement beaucoup plus riche en bestiaux que l'île occidentale; mais si la Grande-Bretagne est parmi les contrées de l'Europe qui possèdent le moindre nombre relatif de bœufs et de vaches, ces animaux y rachètent en partie leur faiblesse numérique par le poids et la qualité[4]. L'Angleterre est le pays du monde où l'on a su créer et modifier les variétés les plus précieuses des animaux domestiques, soit pour la force, soit pour la taille, pour la chair ou pour la laine. Le puissant durham ou

[1] Charrues à vapeur en 1876 :

Iles Britanniques	2000	France (1878)	14
Allemagne	104	Russie	9
Autriche-Hongrie	25	Roumanie	7
Italie	3		

[2] Cheptel agricole du Royaume-Uni en 1877 :

	Angleterre et Galles.	Écosse.	Irlande.	Ensemble.
Chevaux	1 221 086	191 416	504 750	1 927 066
Bêtes à cornes	4 642 741	1 095 387	3 964 751	9 761 288
Brebis	21 366 207	7 056 396	4 094 230	32 571 018
Cochons	2 343 459	140 189	1 269 340	3 767 960

[3] R. Giffen, *Official Report for* 1878.

[4] Race bovine en divers pays d'Europe, par 100 habitants :

Grande-Bretagne	22.4	Hollande	39.5
Irlande	77.6	Suède	47.1
France	30.8	Suisse	37.2
Belgique	23.6	Danemark	69.4

teeswater, aux courtes cornes, au pelage blanc; le bœuf de Hereford, à la tête blanche, à la robe d'un rouge brun, animal que l'on engraisse très-facilement ; le north-devon, de formes élégantes, de caractère docile, très-propre au travail des champs ; le bœuf noir d'Écosse, complètement dépourvu de cornes ; enfin les races qui donnent les bonnes laitières, l'ayrshire, le suffolk, le jersey, ont remplacé presque partout l'ancien bœuf des îles, aux membres anguleux, aux côtes saillantes, aux longues cornes[1]. Les races de brebis ont eu aussi leurs qualités singulièrement développées par les éleveurs de la Grande-Bretagne : c'est à Bakewell et à ses émules que l'on doit l'amélioration des grosses brebis des plaines, à la pesante toison, les cotswold, les leicester ou dishley, les lincoln, les teeswater, les kent ou romney-marsh, des brebis plus hardies des collines, les south-downs, les sussex, les hampshire, les shropshire et les dorset, enfin des races des montagnes, les cheviot et brebis à « tête noire » (*black-faced*) des bruyères écossaises. Les éleveurs du continent importent aussi d'Angleterre diverses races spéciales de porcs, des chiens et des volailles, surtout les poules dorking. Quant aux chevaux anglais, l'orgueil du pays, ils sont parfaitement adaptés au travail auquel on les destine. Le norfolk, si fortement musclé, le cleveland et d'autres encore, sont incomparables comme animaux de trait ; d'autres, légers de formes, agiles, pleins de feu, comme le suffolk-punch, sont propres à la traction rapide. Les Anglais peuvent revendiquer aussi en partie l'animal de course, quoiqu'ils l'aient obtenu par le croisement de sang arabe ; mais ce triomphe n'est pas de ceux qui profitent à l'agriculture : le coureur est une bête de luxe, employée uniquement pour les émotions du jeu. Les courses d'Epsom, près de Londres, attirent, on le sait, les foules de spectateurs les plus nombreuses.

La Grande-Bretagne, l'un des premiers pays du monde par sa pratique agricole, vient incontestablement en tête de tous les États pour la production minière : grâce à ses « Indes Noires » (*Black Indies*), elle est encore plus riche que la Californie ou le Mexique. C'est le charbon qui lui a donné sa grande supériorité industrielle, qui en a fait la nation commerciale par excellence et qui a contribué pour une bonne part à la domination politique de l'Angleterre. Combien de siècles, de décades ou seulement d'années se maintiendra cette supériorité pour l'extraction de la houille ? Question majeure, de laquelle dépendent en grande partie les

[1] Wilson, *British Farming*.

destinées de la nation britannique et dont la solution influera puissamment sur l'équilibre du monde !

Ainsi que l'ont reconnu les géologues, les strates houillères des Iles Britanniques s'étendaient autrefois en couches continues sur une très-vaste

N° 188. — FORMATIONS HOUILLÈRES AVANT L'ÉROSION.



partie du territoire, mais les agents d'érosion, détruisant par degrés toutes les saillies du sol, n'ont laissé que les bassins actuels, dont la superficie totale est évaluée à 23 000 kilomètres carrés, et qui sont encore les plus considérables et les mieux utilisés de l'Europe. Exploités probablement depuis l'époque romaine, puisqu'on a trouvé des cendres de houille dans les foyers d'Uriconium et, dans les mines de Wigan, des galeries antérieures à l'invasion saxonne, les charbonnages anglais fournissaient déjà

plus de 2 millions de tonnes de combustible en 1670[1]; cent ans après, on en retirait une quantité triple, et depuis cette époque, en un siècle environ, la production a vingtuplé ; maintenant elle dépasse 154 millions de tonnes. Cette énorme quantité, obtenue par le travail de 500 000 per-

N° 189. — GISEMENTS HOUILLERS DES ILES BRITANNIQUES.



sonnes, représente près de la moitié de toute la production houillère du monde ; en 1860, la proportion était plus forte : les Iles Britanniques livraient les deux tiers du charbon fossile exploité. Malgré l'accroissement d'extraction, qui est de 3 à 4 millions de tonnes par année, les mines anglaises ont donc une importance moindre qu'autrefois dans l'économie

[1] Thomas Wright ; — Edward Hull, *The Coalfields of Great Britain.*

du monde[1], et ce n'est pas sans raison qu'après avoir entendu le cri de frayeur poussé par le professeur Jevons[2], les économistes d'Angleterre n'ont cessé de se préoccuper de la question des houilles. Sans doute ils n'ont pas à craindre de voir s'épuiser complètement les réserves de combustible, que l'on évalue à 146 milliards de tonnes, jusqu'à la profondeur de 1200 mètres ; mais ils peuvent redouter l'appauvrissement rapide de toutes les couches rapprochées de la surface et l'accroissement de dépenses résultant de recherches poussées de plus en plus avant dans les profondeurs, au-dessous de 300, puis au-dessous de 600 mètres. Déjà quelques bassins houillers, celui de Coalbrookdale par exemple, ont dû être partiellement abandonnés ; d'autres, et parmi eux celui de South Staffordshire, le seront avant la fin du siècle, et pendant ce temps certaines contrées de la Terre, de beaucoup supérieures aux Iles Britanniques par l'étendue de leurs bassins houillers, auront peut-être conquis la prééminence pour le commerce des charbons[3]. Les crises industrielles réagissent en premier lieu sur le prix du combustible qu'emploient les usines, et, tout en augmentant, l'exportation peut représenter une valeur beaucoup moindre, ainsi qu'on a pu le voir pendant les dernières années[4] : la France, mal pourvue de houilles dans quelques parties de son territoire, restera certainement pendant de longues années le meilleur acheteur du combustible anglais[5], mais d'autres marchés peuvent être

[1] Production de la houille dans le monde, d'après Neumann-Spallart :

Grande-Bretagne et Irlande. . . .	80 700 000	tonnes	en 1860.	136 270 675	tonnes	en 1876.
Allemagne.	12 300 000	»	»	49 550 475	»	»
États-Unis.	9 500 000	»	»	48 273 210	»	»
France.	8 300 000	»	»	17 104 800	»	»
Belgique	9 600 000	»	»	14 529 575	»	»
Autriche-Hongrie.	3 500 000	»	»	13 318 875	»	»
Chine				2 965 000	»	»
Russie				1 392 880	»	»
Autres				4 206 410	»	»
	123 900 000	»	»	287 411 900	»	»

[2] *The Coal-Question*, 1866.

[3] Surface évaluée des bassins houillers du monde, par Neumann-Spallart :

Chine.	514 000 kil. car.	Iles Britanniques	23 130 kil. car.
États-Unis.	498 245 »	Allemagne.	9 252 »
Hindoustan	89 950 »	France	4 626 »
Belgique	2 513 kil. car.		

[4] Exportation des houilles anglaises :

1851.	3468545	tonnes.	Valeur	32561825	francs.
1861.	7855115	»	»	104144325	»
1873.	12077507	»	»	309265950	»
1880.	18702551	»	»	467563775	»

[5] Exportation du charbon anglais en France en 1880 : 3 711 000 tonnes. Valeur : 92 775 000 francs.

fermés à l'Angleterre par le plus faible déplacement de l'équilibre commercial. L'industrie des charbonnages est une de celles qui ont le plus à

N° 190. — GISEMENTS HOUILLERS DE L'ANGLETERRE A DIVERSES PROFONDEURS.

D'après Hull C Perron

Houille à moins de 300 mètres. Houille de 300 à 600 mètres. Houille de 600 à 1200 mètres.

souffrir des grèves, amenées presque toujours par la diminution des salaires, et des arrêts subits de production locale, causés par les effroyables explosions du feu grisou, qui font périr à la fois des centaines de mineurs. Plus de 1000 personnes en moyenne meurent chaque année par accident

dans les galeries souterraines de la Grande-Bretagne[1] : telle commune de Galles ou de Northumberland perd en un instant toute sa population mâle.

Un cinquième ou un sixième seulement de la houille retirée des mines anglaises est employé pour les usages domestiques; les trois quarts servent à l'entretien des fabriques, à la navigation, à la traction des locomotives; la plus grosse part est prise par les usines métallurgiques. L'exploitation du minerai de fer s'ajoute à celle de la houille dans un grand nombre de charbonnages anglais, et c'est grâce au voisinage du combustible qu'elle est devenue de beaucoup la principale industrie minière des Iles Britanniques après celle du charbon. Les mines de plomb du Cumberland, de la Northumbrie, du Derbyshire, du Shropshire et d'autres districts de l'Angleterre, fournissent aussi une quantité considérable de métal, mais l'importance relative de la Cornouaille, si fameuse jadis par ses veines d'étain, de cuivre, de plomb, a beaucoup diminué pendant ces dernières années[2].

Par la mise en œuvre, aussi bien que par l'exploitation des richesses souterraines, l'Angleterre a le premier rang dans le monde. Pour la fabrication du fer, elle a même proportionnellement une importance plus considérable que pour l'extraction des houilles, car la moitié de la fonte, du fer et de l'acier employés par les hommes sort des usines de l'Angleterre[3]. On répète souvent que la prospérité d'un pays se mesure à la quantité de fer qu'il consomme, et quoique la civilisation comprenne bien

[1] Morts par accident dans les mines de la Grande-Bretagne :

En 1871. . .	1075.	En 1872. . .	1060.	En 1880. . .	1318.

[2] Valeur totale de la production minière des Iles Britanniques, à l'état brut, en 1876 :

Houille.	1 166 766 700 francs.	Phosphates	15 625 000 francs.
Minerai de fer	170 642 600 »	Minerai d'étain.	15 025 000 »
Minerai de plomb . . .	30 451 900 »	Pierres bitumineuses . .	7 996 300 »
Sel	28 415 700 »	Minerai de cuivre . . .	7 929 650 »
Argiles.	18 605 600 »	Divers	5 859 200 »

Ensemble de la production en 1876.	1 467 295 650 francs.
» » 1873.	1 768 074 800 »

[3] Production de la fonte dans les principaux pays industriels du monde, en 1876 :

Iles Britanniques.	6 661 000	tonnes.	199	kilogr.	par tête.
États-Unis.	1 899 000	»	43	»	»
Allemagne	1 846 000	»	43	»	»
France.	1 453 000	»	39	»	»
Belgique	490 000	»	91	»	»
Autriche-Hongrie.	432 000	»	11	»	»
Suède	343 500	»	76	»	»
Russie.	326 000	»	4.5	»	»

des conquêtes autres que celle des métaux, il est certain que nulle n'a plus d'importance. En 1740, le traitement du fer, s'appliquant à une quantité de minerai quatre cents fois moindre que de nos jours, ne se faisait en Angleterre qu'à l'aide du charbon de bois. C'est peu de temps après que commencèrent les premiers essais pour fondre le minerai de fer au moyen de la houille, et en 1796 le travail au charbon de bois était à peu près complètement abandonné. Depuis, l'accroissement de l'industrie a été rapide en Angleterre, — plus encore en Écosse, — et c'est par centaines de mille tonnes que le produit de la fabrication s'est augmenté chaque décade jusqu'à ces dernières années. Les hauts-fourneaux de l'Angleterre, construits pour la plupart de manière à utiliser tous les procédés nouveaux, pourraient produire au moins 8 millions de tonnes de fer et d'acier; mais le monde n'a pas assez de sécurité matérielle pour acheter tout ce que les usiniers offrent de livrer, et récemment près de la moitié des fourneaux ont éteint leurs feux[1]. L'industrie métallurgique souffre de cette situation d'attente, mais partout on voit surgir de nouveaux ateliers de machines, d'instruments, d'outils de toute espèce.

L'Angleterre est aussi le pays où, depuis la fin du siècle dernier, c'est-à-dire depuis l'emploi des machines à vapeur, la fabrication textile a pris le plus d'importance. En 1861, l'Angleterre tissait à elle seule exactement la moitié de toutes les cotonnades du monde; depuis cette époque, la quantité des produits anglais s'est accrue, malgré de nombreuses oscillations[2], mais la proportion relative de son travail est moindre, l'industrie ayant grandi plus rapidement encore sur le continent d'Europe et aux États-Unis. Si l'Angleterre a toujours plus de la moitié des broches et prime ainsi l'ensemble des nations industrielles par sa puissance de production, elle doit néanmoins, par l'effet de la concurrence générale, retarder, même arrêter partiellement le travail dans ses filatures : les tisseurs du continent d'Europe lui ont enlevé plusieurs marchés et fabriquent mieux certaines étoffes; les États-Unis, dont l'industrie, protégée par des droits différentiels, prend un accroissement considérable, n'ont plus besoin d'acheter les cotonnades dans le Royaume-Uni, et même ont l'audace d'envoyer leurs tissus en plein Lancashire; il n'est pas jusqu'à l'Hindoustan

[1] Fourneaux allumés, en 1877 : 531; fourneaux éteints, 437. Ensemble, 968.

[2] Nombre de broches et fabrication du coton dans les diverses parties du monde en 1877 :

Iles Britanniques . . .	39 500 000 broches.	Coton employé	549 090 000	kilogr.
Continent d'Europe. . .	19 603 000 »	» »	407 130 000	»
États-Unis	10 000 000 »	» »	285 560 000	»
Hindoustan.	1 245 000 »	» »	43 134 000	»

qui ne devienne le rival de l'Angleterre pour fournir aux indigènes leurs vêtements de coton[1].

La supériorité du Royaume-Uni existe aussi pour la fabrication des étoffes de chanvre, de lin, de jute; Belfast est, de toutes les villes du monde, celle qui tisse le plus de toiles, et Dundee est le centre principal de l'industrie des jutes, quoiqu'elle ait maintenant de puissantes rivales dans l'Inde, aux lieux mêmes de production[2]. C'est aussi dans la Grande-Bretagne, qui d'ailleurs est le pays d'Europe fournissant le plus de laine[3], que se tissent en plus grand nombre les draps, les serges et autres lainages, dont elle vend à l'étranger une quantité toujours croissante, principalement en tissus à bas prix et de faible qualité. A l'égard de cette industrie, l'Angleterre a toujours une certaine supériorité sur la France, surtout pour le nombre des tapis[4]; mais elle lui reste de beaucoup inférieure, à la fois en qualité et en quantité, pour la fabrication des soies, l'étoffe par excellence[5]. Outre les laines, les soies, les crins et les principales fibres textiles, l'Angleterre emploie encore beaucoup d'autres maté-

[1] Commerce du coton en Angleterre :

	Importation.	Réexportation.	Mise en œuvre.
1815	45 045 000 kilogr.	»	»
1820	69 160 000 »	»	»
1830	120 120 000 »	»	»
1850	301 930 000 »	»	»
1860	632 450 000 »	»	»
1871	809 040 000 »	164 820 000 kilogr.	644 220 000 kilogr.
1881	759 597 160 »		

[2] Nombre des broches et des métiers pour la fabrication des étoffes de lin, de chanvre et de jute, en 1877, d'après Neumann-Spallart :

Iles Britanniques	1 475 050 broches.	45 111 métiers	
France	500 000 »	23 036 » à vapeur.	64 910 à la main.
Autriche-Hongrie	414 676 »	500 » »	60 000 »
Allemagne	326 538 »	8 000 » »	
Belgique	289 000 »	4 755 » »	
Russie	150 000 »	2 000 » »	11 460 »

[3] Production des laines dans le monde en 1877, d'après Neumann-Spallart :

Iles Britanniques	68 850 tonnes.	Australie	160 000 tonnes.
Russie	58 900 »	République Argentine	98 400 »
France	50 050 »	États-Unis	66 200 »
Autres pays d'Europe	113 550 »	Autres pays hors de l'Europe .	75 050 »

[4] Filatures de laine en Angleterre et en France en 1875 :

Iles Britanniques	5 348 361 broches.	139 090 métiers mécaniques.
France	3 303 000 »	141 650 » »

[5] Industrie des soies en France et en Angleterre, 1876 :

	Importation des soies grèges.	Exportation d'étoffes.
France	543 800 000 francs.	295 000 000 francs.
Angleterre	145 000 000 »	

riaux du même genre[1] et l'on sait quelle importance l'importation de l'alfa d'Algérie a prise dans ces dernières années pour la fabrication du papier, encore un de ces produits manufacturés par lesquels on mesure l'état de civilisation d'un peuple[2].

Les seules industries textiles emploient dans les Iles Britanniques environ un million de personnes, sans compter la multitude des prolétaires qui en vivent indirectement. Toute la population industrielle du Royaume-Uni se compose d'environ cinq millions d'individus, sans comprendre les familles des ouvriers qui dépendent du travail de l'usine sans y être occupées elles-mêmes. Outre ses mines, ses établissements métallurgiques, ses verreries et cristalleries, ses filatures, ses papeteries, l'Angleterre a ses fabriques de porcelaine, de faïence fine, de plaques émaillées, pour lesquelles elle ne reconnaît de supérieure que la France, ses usines de produits chimiques, ses chantiers de construction, et dans chaque cité ces mille ateliers où se préparent les aliments, les habits, les meubles, et où l'on subvient aux aises et aux plaisirs des habitants. Le « briquetier anglais », le « maçon écossais », le « forgeron gallois », le « terrassier irlandais », sont partout à l'œuvre pour construire des villes, des fabriques, des chemins de fer. Suivant l'ingénieur Fairbairn, le nombre total des chevaux-vapeur employés en Angleterre était en 1865 de 3650 000, équivalant au travail de 76 millions d'ouvriers. Actuellement on doit évaluer leur force comme étant au moins égale à celle de 100 millions d'hommes : chaque habitant, si les produits étaient également distribués, aurait à son service trois esclaves dont les muscles d'acier, mis en mouvement par la houille, ne se lassent jamais. Pris en masse, les revenus de l'industrie anglaise proprement dite sont évalués à plus de 12 milliards de francs; ils ont plus que quintuplé depuis 1815, tandis que les revenus des propriétaires terriens augmentaient du quadruple environ, et, de 900 millions de francs, s'élevaient à 3800 millions. Quant au salaire des ouvriers anglais[3], il est en moyenne supérieur d'un cin-

[1] Manufactures de tissus des Iles Britanniques et leur population en 1875 :

	Manufactures.	Ouvriers.	Ouvrières.	Ensemble.
Manufactures de coton.	2655	187 620	291 895	479 515
» laines, shoddy, worsted.	2617	125 338	154 795	280 133
» bonneterie, etc	556	15 693	12 004	27 667
» lin	449	37 931	90 528	128 459
» chanvre.	61	2 267	2 944	5 211
» jute	110	11 552	26 368	37 920
» soie	818	13 171	32 388	45 559

[2] Fabrication du papier dans le monde en 1875 : 890 850 tonnes.
Iles Britanniques . . . . . 180 000 tonnes. | France . . . . 148 000 tonnes.

[3] Salaire moyen de l'ouvrier anglais : 25 à 40 fr. par semaine.

quième à celui des travailleurs français, d'un quart au moins à celui des Belges, double de celui des Saxons et triple de celui que payent les manufacturiers italiens.

Mais les salaires de l'ouvrier anglais se distribuent d'une manière très-inégale suivant le genre d'industrie, le sexe, l'âge des travailleurs. Les chômages sont nombreux dans quelques industries et de brusques abaissements de salaires dérangent souvent l'équilibre du budget dans les ménages. Des femmes, des enfants même s'emploient par centaines de mille[1] dans les filatures, et quoique la loi ait pris certaines mesures protectrices pour les femmes et les enfants, interdisant de les faire travailler plus de 12 heures par jour, plus de 60 heures par semaine, néanmoins ce labeur trop pénible finit par détériorer la race. La plupart des médecins s'accordent à constater une véritable dégénérescence physique dans la population ouvrière du Lancashire et du Yorkshire depuis un demi-siècle : la proportion des enfants qui, arrivés à l'âge de treize ans, sont incapables de travailler, ne cesse de s'accroître.

La première parmi les nations par le travail industriel, l'Angleterre est aussi la première par le commerce extérieur aussi bien que par le trafic intérieur. Ses échanges représentent à peu près le tiers de ceux de toute l'Europe : depuis l'année 1871, ils dépassent régulièrement 15 milliards de francs, non compris le commerce des métaux et les énormes bénéfices réalisés par le transport des marchandises étrangères sur navires anglais[2]. L'Allemagne et la France, qui sont les pays les plus commerçants du continent européen, n'ont pas ensemble un mouvement d'échanges aussi considérable que celui de l'Angleterre. De 1867 à 1876, le trafic des Iles Britanniques a varié, suivant les années, de 415 à 531 francs par

[1] Enfants au-dessous de 13 ans employés dans les filatures en 1874 : 61 209 garçons ; 64 677 filles.
[2] Commerce du Royaume-Uni en 1877 :

IMPORTATIONS :		
De l'étranger.	7 621 642 100 fr.	9 860 492 050 francs.
Des possessions anglaises. . . .	2 238 849 950 »	
EXPORTATIONS :		
A l'étranger	3 224 242 875 »	6 308 650 480 »
Dans les possessions anglaises. .	1 748 083 730 »	
De marchandises étrangères. . .	1 336 323 875 »	
Marchandises étrangères transbordées dans les ports. .		304 556 025 »
Importation des métaux précieux.		928 819 975 »
Exportation » »		995 265 475 »
Total général du commerce.		18 397 784 025 francs.

tête[1], tandis qu'en moyenne le commerce de la France est seulement de 200 francs par personne.

C'est avec la nation américaine, sœur de la nation anglaise par la langue et en partie par la race, que les ports britanniques font le plus grand commerce. Puis vient la France, que l'étroit Pas-de-Calais sépare des falaises de Douvres, et qui contribue pour une forte part à l'alimentation des villes de l'Angleterre aussi bien qu'à l'embellissement et au luxe de leurs édifices[2]. Après les États-Unis et la France, l'Allemagne, l'Hindoustan, l'Australie, la Russie, la Hollande échangent avec l'Angleterre le plus de marchandises ; mais tous les pays maritimes du monde voient entrer dans leurs ports des navires anglais : Londres et Liverpool sont pour eux les principaux points d'attache avec le reste de la Terre[3].

Pays industriel par excellence, l'Angleterre doit importer à la fois de l'étranger une grande partie de ses aliments et les matières premières de ses manufactures : ses principaux objets d'importation sont les céréales, le sucre, le thé, les vins, le coton, la laine, la soie et les soieries, le chanvre, le jute et les fibres textiles en général, les bois, les œufs : en 1877 elle en a acheté à l'étranger plus de 750 000 000, pour une valeur

[1] Frederick Martin, *The Statesman's Yearbook*.

[2]

	Exportations d'Angleterre en France.		Importations de France en Angleterre.	
1846.	79 300 000	francs.	113 000 000	francs.
1850.	69 500 000	»	225 600 000	»
1860.	251 400 000	»	493 800 000	»
1861 (traité de commerce).	438 100 000	»	456 400 000	»
1875.	624 300 000	»	1 067 200 000	»

[3] Principaux pays d'échanges avec les Iles Britanniques en 1876 :

	Importations en Angl.		Exportations de l'Angl.		Total.	
États-Unis.	1 897 475 200	fr.	420 837 925	fr.	2 318 313 125	fr.
France.	1 122 621 350	»	402 140 375	»	1 524 761 725	»
Hindoustan. . . .	750 625 600	»	460 135 500	»	1 210 761 100	»
Australie.	549 048 225	»	442 041 525	»	991 089 750	»
Allemagne	527 879 725	»	402 056 550	»	929 936 275	»
Néerlande	415 053 850	»	294 429 800	»	709 483 650	»
Russie.	439 362 200	»	154 570 950	»	593 933 150	»
Belgique.	346 207 325	»	146 885 175	»	493 092 500	»
Chine.	375 966 025	»	115 279 500	»	491 245 525	»
Dominion.	275 594 550	»	183 953 775	»	459 548 325	»
Scandinavie. . . .	266 357 775	»	105 617 975	»	371 975 750	»
Égypte.	287 037 975	»	65 760 175	»	352 798 150	»
Turquie	186 108 075	»	148 070 625	»	334 178 700	»
Espagne	219 078 650	»	99 809 125	»	318 887 775	»
Brésil	129 459 650	»	147 993 950	»	277 453 400	»
Italie	103 805 025	»	167 235 050	»	271 040 075	»

de près de 62 millions de francs, surtout dans le Pas-de-Calais et dans les autres départements français voisins de la Manche. Mais les exportations du Royaume-Uni consistent presque uniquement en houilles et en produits de son industrie, cotonnades, lainages et toiles, fer, acier et machines[1]. Les recettes de la douane, qui proviennent principalement des tabacs, des vins et spiritueux, du thé, s'élèvent à 500 millions de francs par année moyenne, et le port de Londres à lui seul fournit près de la moitié de cet énorme revenu[2]. La consommation annuelle du thé est considérée comme le plus sûr indice de l'état de prospérité ou de malaise du peuple anglais[3].

Un fait économique des plus importants et gros de conséquences pour l'avenir est la diminution constante et rapide des exportations anglaises. L'industrie de la Grande-Bretagne, qui cherche à s'ouvrir incessamment de nouveaux marchés aux extrémités du monde, chez les sauvages de l'Océanie et les barbares de l'Afrique intérieure, voit précisément se fermer pour elle les ports des nations civilisées qui lui achetaient auparavant presque tous ses produits manufacturés : de plus en plus, les nations rivales sont en état de soutenir la lutte avec le peuple qui les initia à ses procédés industriels : depuis 1872, l'Angleterre n'a cessé chaque année de vendre moins de cotonnades et d'autres étoffes, moins de fer et de machines. L'écart de l'importation à l'exportation annuelle dépasse maintenant trois milliards et demi de francs.

[1] Importations et exportations principales des Iles Britanniques en 1881 :

Importations.			Exportations.		
Céréales et farines.	1 378 362 500	fr.	Tissus.	1 477 520 000	fr.
Coton.	1 087 540 000	»	Fer et acier. . . .	689 395 000	»
Laine.	645 645 000	»	Lainages	635 647 500	»
Sucre.	606 700 000	»	Filés de coton . . .	329 182 500	»
Bois	349 535 000	»	Machines	248 590 000	»
Thé.	285 620 000	»	Charbons	219 847 500	»

[2] Revenu de la douane anglaise en 1877 (année finissant le 31 mars 1878) :

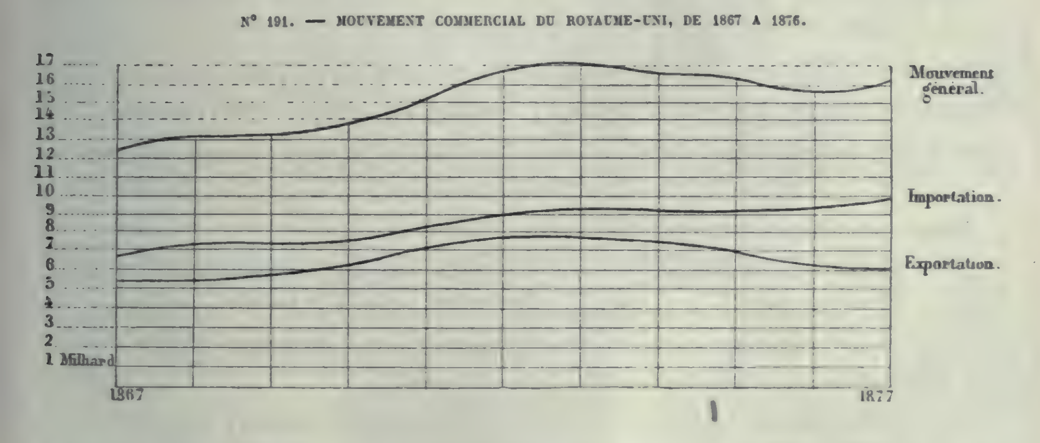
Tabacs	200 170 900	fr.
Spiritueux	138 550 175	»
Thé.	100 055 275	»
Vins	40 707 375	»
Autres.	21 595 775	»
Ensemble.	501 079 500	fr.

[3] Importations du thé en Angleterre dans l'année fiscale 1876 à 1877 :

Thé de la Chine et du Japon.	76 440 000	kilogrammes.
» de l'Inde	14 196 000	»
Stock au 31 décembre 1877	50 186 000	»
Consommation du thé en 1843 par habitant	553	grammes.
» » en 1881 »	2088	»

Mais, à n'en pas douter, cet écart énorme est en grande partie comblé par des bénéfices autres que ceux des usines. L'excédant des importations est surtout compensé par les placements considérables que les Anglais ont faits au dehors sur les fonds d'État et les valeurs industrielles. Prêteurs à la fois hardis et avisés, ils emploient leurs capitaux à commanditer des entreprises, agricoles, minières, industrielles, commerciales, non-seulement dans leurs propres colonies, mais encore dans tous les pays, jusqu'en Chine et au Japon. Presque toutes les lignes télégraphiques sous-marines leur appartiennent ; les mines du Brésil, les chemins de fer de la Plata, une grande part des sucreries de l'Égypte sont en leur possession ; dans les bureaux de la Cité se pressent des administrations qui dirigent

N° 191. — MOUVEMENT COMMERCIAL DU ROYAUME-UNI, DE 1867 A 1876.



l'activité matérielle des hommes sur une moitié de la Terre, et c'est dans les banques de Lombard-Street que viennent s'accumuler les prémices annuelles de cet immense labeur. On ne peut évaluer à moins de 3 ou 4 milliards la part que l'Angleterre prélève directement chaque année sur le travail des autres nations[1].

En outre, les Anglais, comprenant que les profits des manufactures peuvent diminuer ou même tarir complètement par la concurrence des nations étrangères, se sont appliqués avec succès à se mettre au service de tous les peuples par l'industrie des transports : ils se sont faits les porteurs généraux des marchandises du monde. Le *carrying-trade* leur appartient et les bénéfices considérables qu'ils en retirent ne sont pas comptés dans l'énumération des revenus annuels de l'Angleterre. La flotte de commerce des Iles Britanniques représente à peu près le tiers de la marine marchande européenne ; avec les navires de ses possessions coloniales, elle

[1] Robert Giffen, *Recent accumulations of capital in England.*

a beaucoup plus du tiers de la marine du monde entier[1]. D'année en année, cette flotte, montée par plus de 200 000 marins, ne cesse de s'accroître, non toujours par le nombre des bâtiments, du moins par leur capacité[2] et par leur vitesse. Les navires à vapeur augmentent constamment et dans plusieurs ports ils ont déjà sur les voiliers la supériorité par le nombre et surtout par la quantité des marchandises transportées : pour le service des voyageurs, les bateaux à voiles sont presque complètement abandonnés[3]. Sur les chantiers de la Clyde, appartenant aux armateurs de Glasgow et de Greenock, et qui sont de beaucoup les plus importants du Royaume-Uni, la proportion des bâtiments à voile est encore la plus forte[4]; mais dans les autres ports de la Grande-Bretagne, la part des bateaux à vapeur dépasse maintenant celle des voiliers, de même que les coques en bois sont graduellement remplacées par les carènes en fer[5].

La flotte commerciale de l'Angleterre est trop vaste pour que l'énorme commerce du Royaume-Uni puisse l'occuper en entier. Elle est présente sur toutes les mers et, dans les ports mêmes des pays étrangers, enlève

[1] Flotte commerciale des Iles Britanniques en 1877 :

Navires à voiles.	20 538	jaugeant	4 199 999	tonnes.
Bateaux à vapeur	4 552	»	2 136 361	»
Ensemble.	25 090	»	6 336 360	»

Flotte commerciale des Possessions Britanniques en 1877 :

Navires à voiles.	12 028	jaugeant	1 641 415	tonnes.
Bateaux à vapeur	1 130	»	156 062	»
Ensemble.	13 158	»	1 797 477	»
Grand total	38 248	jaugeant	8 133 837	tonnes.

[2] Capacité moyenne du navire anglais, d'après Laspeyres :

De 1841 à 1845. . . 139 tonnes. De 1871 à 1875. . . 270 tonnes.

[3] Construction des navires de 1863 à 1876 :

	Navires à vapeur.			Navires à voiles.		
1863 à 1869 :	2197, jaug.	880 003	tonnes.	6164, jaug.	1 700 389	tonnes.
1870 à 1876 :	3274, »	1 973 737	»	3695, »	1 010 778	»

[4] Construction des navires dans le Royaume-Uni en 1877 :

Chantiers de la Clyde	100 bateaux à vapeur,	jaugeant	43 190	tonnes.
	72 navires à voiles,	»	73 638	»
Autres chantiers.	289 bateaux à vapeur,	»	178 140	»
	635 navires à voiles,	»	138 726	»

Ensemble 389 bateaux à vapeur de 221 330 tonnes et 707 voiliers de 212 364 »

[5]

Navires en bois construits en 1877.	561	de	42 912	tonnes.
» fer » »	529	»	389 717	»
» mixtes » »	6	»	1 065	»
Ensemble.	1096	de	433 694	tonnes.



ENTRÉE DU PORT DE GLASGOW

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie



les transports aux marines locales[1]. Lorsque le canal de Suez fut creusé entre les deux continents d'Afrique et d'Asie, l'opinion générale était que les Grecs, les Triestins, les Italiens, les Français seraient les plus nombreux à l'utiliser. Et pourtant à quelle nation commerçante le canal a-t-il profité? A l'Angleterre, ainsi que l'avait prédit M. de Lesseps. Elle seule a de grands intérêts de commerce dans les Indes et dans l'extrême Orient, et plus que la France même elle dispose des énormes capitaux nécessaires

N° 192. — STORNOWAY.

Profondeurs : de 0 à 20 m. — de 20 à 50 — de 50 m. à 100 et au-delà.

1 : 160 000

0 — 5 kil

pour construire les bateaux à vapeur spécialement destinés à la navigation du canal[2].

Autour des Hébrides, des Shetland, de Rockall, des bancs de Terre-Neuve, de l'Islande, du Spitzberg, ce sont aussi des Anglais qui ont pris

[1] Mouvement de la navigation dans les ports du Royaume-Uni en 1876 :

Marine anglaise	33 441 979	tonnes.
Marine étrangère	17 342 923	»
Ensemble	50 784 902	»

[2] Bagehot, *Lombard-street.*

le plus hardiment possession des eaux poissonneuses, et quelques-uns des ports, tels que celui de Stornoway, dans l'île de Lewis, sont devenus des lieux de rendez-vous pour des centaines de navires, que l'on voit mettre ensemble à la voile, pareils à des mouettes qui s'envolent. Stornoway est

N° 193. — NAUFRAGES SUR LES CÔTES DES ILES BRITANNIQUES.



— *Navires disparus.* • *Navires brisés.*

1 : 12.500 000

0 400 kil.

de tous les ports du Royaume-Uni le plus actif pour la pêche : environ 4500 hommes arment ses bateaux. Sur les côtes des deux grandes îles, plus de vingt-cinq mille embarcations, montées par cinquante mille pêcheurs[1], s'occupent de l'approvisionnement des marchés de Londres

[1] Bateaux de pêche en 1877 : 25 463, jaugeant ensemble 104 742 tonnes et montés par 59 382 hommes.

et des autres grandes villes. Enfin, plus de douze cents *yachts* de plaisance, dont quelques-uns sont des palais flottants, complètent la marine libre de l'Angleterre. Pour accroître le nombre de leurs navires, les armateurs n'ont pas seulement à remplacer les bâtiments mis hors de service par un long usage, mais aussi les navires partiellement brisés ou complètement perdus. C'est dans le voisinage des ports, vers lesquels se presse la foule des voiliers et des bateaux à vapeur, sur les côtes périlleuses de l'est, notamment aux approches de Hartlepool, de Scarborough, d'Aberdeen, de Peterhead et sur les écueils des Orcades et des Shetland, que les naufrages sont le plus fréquents. Pourtant les côtes des Iles Britanniques sont les mieux éclairées et les mieux balisées du monde : des phares se pressent sur tous les promontoires et sur de nombreux écueils.

Le commerce intérieur des Iles Britanniques se mesure partiellement par l'étendue des voies artificielles de communication, et par le mouvement incessant des transports qui se fait sur les canaux, les routes, les chemins de fer. De même que les échanges avec l'étranger, le trafic intérieur s'est accru avec une étonnante rapidité. En 1763, il ne partait chaque mois qu'une voiture publique de Londres pour Édimbourg et la durée du voyage variait de douze à seize journées. Encore en 1779, c'est-à-dire il y a un siècle, un seul courrier par jour, voyageant à cheval par petites journées, de six kilomètres et demi à l'heure, suffisait au transport des dépêches d'Irlande, de Liverpool, de Manchester et de trente-deux autres cités d'Angleterre[1]. C'est en 1784 seulement qu'on eut l'idée de remplacer par des voitures les courriers à cheval. Jusqu'en 1755, l'Angleterre n'avait pas une seule ligne de navigation artificielle, et les communications par terre ne se faisaient qu'au moyen d'un petit nombre de routes mal tracées et mal entretenues[2]. Il ne restait qu'une fosse inutile d'un canal creusé jadis par les Romains, rétabli par les Hollandais, et rendu praticable dans les temps modernes : c'était le Fossdyke, « fosse » d'une longueur de 17 kilomètres, ouverte, au sud de Gainsborough, à travers une plaine peu élevée, entre le Trent et la Witham; elle est devenue pendant la suite des âges une véritable rivière, ayant du Trent à Lincoln plus d'un mètre de pente[3]. Mais vers la fin du siècle, les Anglais se mirent avec ardeur à canaliser leur territoire : de 1790 à 1815, précisément pendant une période occupée par leurs guerres les plus acharnées contre la France, ils dépensèrent près de 700 millions de francs à creuser des

[1] William Tegg, *Posts and Telegraphs.*
[2] Ch. Dupin, *Force commerciale de la Grande-Bretagne.*
[3] Priestley, *Canals.*

canaux[1]. Tous les bassins importants de rivières ont été réunis les uns aux autres; une voie navigable franchit les faîtes principaux d'une mer à l'autre mer. Les bateaux passent de la Tamise dans la Severn; de la plaine de la Medway, ils descendent sur le versant de la Manche par une galerie souterraine de 4 kilomètres de longueur; ils gravissent d'écluse en écluse les montagnes Pennines, passent de la mer du Nord dans la mer d'Irlande par le canal Calédonien et le canal Crinan : dans l'île occidentale, ils peuvent également parcourir dans tous les sens le réseau des eaux intérieures. Mais depuis que les chemins de fer ont recouvert le territoire, les canaux ont beaucoup perdu de leur trafic : creusés suivant des profils différents, n'ayant ni la même profondeur, ni la même largeur d'écluses, ils ne peuvent en maints endroits recevoir que de petits bateaux. D'ailleurs, la moitié de ces voies navigables appartient à de puissantes compagnies de chemins de fer qui ont intérêt à détourner le trafic de la voie d'eau qu'il suivait autrefois[2].

Malgré la faible étendue de son territoire, comparé à celui des grands États de l'Europe, le Royaume-Uni est encore, après l'Allemagne, l'État de l'Ancien Monde qui possède le plus long réseau de voies ferrées; après la Belgique, il est celui qui a le plus de chemins de fer, à égalité de surface[3]. Ayant eu l'honneur d'inaugurer le premier chemin de fer, en 1825, il a depuis ce temps consacré à la facilité des communications une part plus considérable de son épargne que tout autre pays d'Europe[4], et nulle part les locomotives ne transportent autant de voyageurs et de marchandises. En moyenne, chaque Anglais fait environ vingt voyages par che-

[1] Sutcliffe, *Traité sur les Canaux et les Réservoirs.*

[2] Longueur des canaux du Royaume-Uni en 1876 : 3797 kilomètres.

[3] Longueur des chemins de fer en divers pays du monde, à la fin de 1877 :

États-Unis. . . .	128 000	kil., soit	136,6	kil. par surface de	10 000	kil. carrés.	
Allemagne. . . .	30 303	»	560,3	»	»	»	»
Royaume-Uni. . .	27 540	»	874,3	»	»	»	»
France	23 383	»	441,5	»	»	»	»
Russie	20 467	»	38,1	»	»	»	»
Austro-Hongrie. .	18 058	»	289,2	»	»	»	»
Hindoustan. . . .	10 864	»	47,0	»	»	»	»
Italie.	8 210	»	273,3	»	»	»	»
Dominion	7 150	»	8,1	»	»	»	»
Espagne.	6 199	»	124,4	»	»	»	»
Suède.	4 791	»	107,4	»	»	»	»
Belgique. . . .	3 170	»	1259,0	»	»	»	»

[4] Capital employé à la construction du réseau des chemins de fer achevés du Royaume-Uni en 1877 : 18 750 000 000 francs.

CANAL CALÉDONIEN

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. W Wilson



min de fer, tandis qu'un Français en fait trois seulement [1]. Les lignes des Iles Britanniques appartiennent à 92 compagnies distinctes, mais les grandes lignes sont entre les mains de sociétés puissantes, telles



N° 194. — CHEMINS DE FER DE L'ANGLETERRE.

[1] Mouvement des voyageurs sur les chemins de fer du Royaume-Uni en 1877 :

Billets simples.	551 593 655	voyages.
Billets de saison : 394 427, représentant environ. .	105 000 000	»
Ensemble.	652 093 655	»

Transport des marchandises en 1876 : Angleterre 55 p. 100 des recettes.

»	»	»	Écosse	85	»	»
»	»	»	Irlande	47	»	»

que le *Great Western*, le *North Western*, le *Midland*, le *Great Eastern*, le *South Western*, le *Great Northern*, le *North British*, le *Caledonian*, qui ont acheté la plupart des petites lignes entremêlées à leur réseau, et tantôt par la concurrence, tantôt par l'association des intérêts, cherchent à grossir leurs revenus. En moyenne, le bénéfice net des compagnies représente près de la moitié de leurs dépenses[1]. Elles n'ont pas eu, comme plusieurs des États d'Europe, à percer de hautes montagnes; mais il leur a fallu jeter des viaducs sur de larges estuaires, franchir des bras de mer comme le détroit de Menai et le firth of Tay; elles ont dû surtout construire, dans l'intérieur des grandes cités, des chemins dont chaque mètre coûte plusieurs milliers de francs. On sait que, parmi les voies ferrées de l'Europe, celles de l'Angleterre se distinguent aussi, d'une manière peu enviable, par le nombre relativement élevé des accidents qui s'y produisent[2].

De même que les déplacements de plus en plus fréquents par chemins de fer, l'accroissement rapide des lettres, des envois postaux de toute espèce, des télégrammes, témoigne pour l'Angleterre d'une activité commerciale sans égale dans le reste de l'Europe. Si les Iles Britanniques ont un réseau de fils télégraphiques moindre que les États-Unis, la Russie, la France, l'Allemagne, elles expédient néanmoins plus de dépêches[3], et chaque Anglais écrit trois fois plus de lettres en moyenne que les autres Européens[4].

[1]
Recettes des chemins de fer du Royaume-Uni en 1876.	1 555 394 375	francs.
Dépenses » » » »	838 387 725	»
Bénéfice net » » » »	717 006 650	»

[2] Accidents en 1877 sur les chemins de fer du Royaume-Uni :

Voyageurs tués par la faute de la compagnie. .	126	Blessés	1283
» » par leur faute ou suicidés	407	»	259
Employés.	642	»	2163
Ensemble.	1175	»	3705

[3] Lignes télégraphiques et dépêches en 1877 :

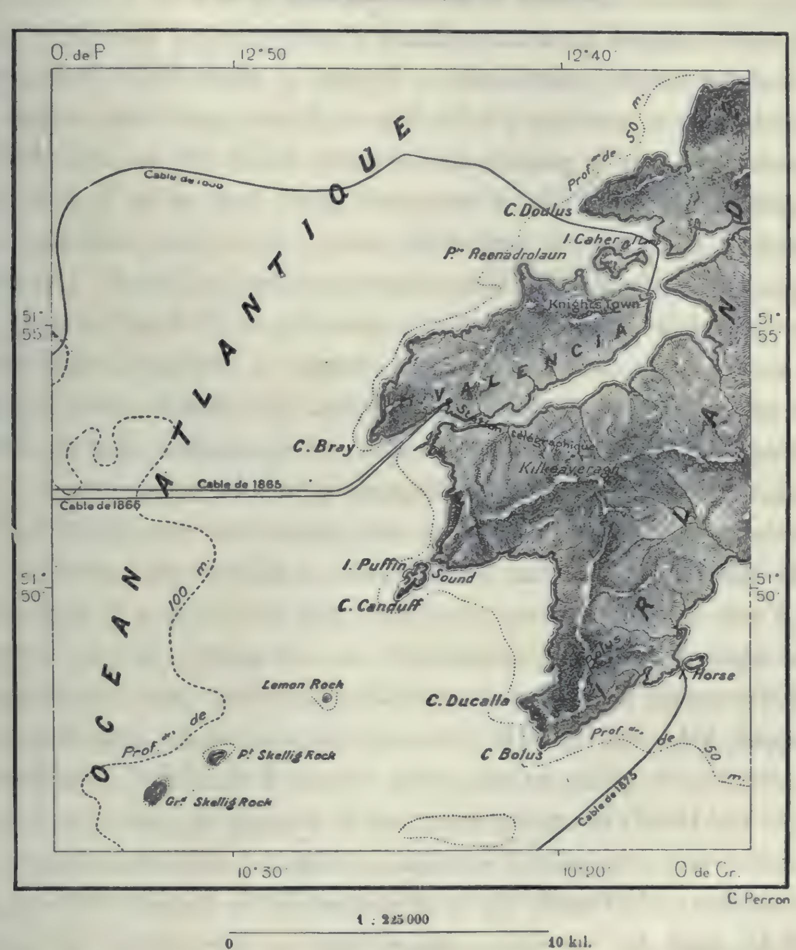
Iles Britanniques .	40 650 kilomètres de lignes.	21 820 020	dépêches.
États-Unis	123 897 » »	21 158 940	»
Allemagne. . . .	49 092 » »	13 456 728	»
France	54 550 » »	11 412 160	»
Russie	65 373 » »	4 178 530	»

[4] Nombre et proportion des lettres écrites en divers pays d'Europe en 1877 (Neumann-Spallart) :

Iles Britanniques.	1 116 688 000	soit	33.4	par habitant.
Suisse.	66 169 000	»	24.1	»
Allemagne	594 994 000	»	16.6	»
Hollande.	59 363 000	»	15.6	»
Belgique.	70 740 000	»	13.1	»
France.	366 506 000	»	10.2	»
Espagne.	80 633 000	»	4.8	»
Italie	119 552 000	»	4.5	»
Russie.	86 612 000	»	1	»
Turquie	2 439 000	»	0.2	»

Grâce à leur position insulaire, les Iles Britanniques sont de toutes les contrées du monde celle qui se rattache aux autres pays par les câbles sous-marins les plus nombreux. De toutes parts la Grande-Bretagne et l'Irlande sont comme frangées de fils télégraphiques. Les deux centres les plus im-

N° 195. — CABLES TÉLÉGRAPHIQUES DE VALENTIA.



portants pour les communications avec les pays d'outre-mer sont Penzance, près du cap Land's End, et Valentia, près du cap Clear.

Malgré la diminution constante de ses exportations, l'Angleterre est certainement le pays le plus riche de la terre. En s'appuyant sur les documents relatifs à l'*income-tax* ou impôt sur le revenu, M. Giffen constate que le capital britannique s'est accru de 5 milliards environ chaque année depuis 1865[1] : c'est un total de 60 milliards ajouté à la richesse de la

[1] *Recent accumulutions of capital in England*

nation. Mais, on le sait, cette richesse est fort inégalement répartie : l'Angleterre est le pays des immenses fortunes, mais aussi de la misère extrême. Plus de neuf cent mille personnes, la trente-sixième partie de la population, dépendent absolument des paroisses pour leur entretien, et la plupart de ces malheureux sont enfermés en des dépôts où le régime n'est pas moins sévère que dans les prisons. Outre ces pauvres officiels, il faut tenir compte de deux millions d'indigents qui demandent à leurs paroisses des secours temporaires. Depuis le règne d'Élisabeth, le droit à l'assistance est reconnu par les lois anglaises, mais c'est au lieu d'origine seulement que le pauvre peut trouver l'aide qui lui est nécessaire : un repas fortuit, un gîte d'une nuit, c'est tout ce qu'il peut espérer d'obtenir en dehors de la commune natale. C'est vers 1830 que la taxe des pauvres pesait le plus lourdement sur les finances de l'Angleterre : elle représentait alors une somme annuelle de 225 millions de francs et le nombre des misérables allait toujours croissant. Des paroisses furent même obligées de faire banqueroute, de vastes étendues de terrains tombèrent en friche ; les propriétaires ne trouvaient plus de locataires pour affermer les domaines sur lesquels pesait la taxe. Dans la paroisse de Sunderland, où l'on comptait à cette époque environ 17 000 habitants, 14 000 étaient inscrits sur les rôles de la bienfaisance publique[1]. A la suite d'une sévère enquête, on décida que les secours à domicile, qui étaient alors la règle, deviendraient une exception, et que l'entrée du *workhouse* serait désormais la condition première pour les pauvres faisant appel à la charité de la commune. Cependant les quatre cinquièmes des pauvres sont encore de nos jours assistés à domicile : les mœurs l'ont emporté sur la loi. De même que pour la plupart de leurs autres intérêts, les Anglais ont créé pour l'assistance publique une circonscription spéciale, différente du comté, de la municipalité, de la paroisse : ils lui ont donné le nom de *poor-law union* (union charitable) ; en moyenne, chacun de ces districts comprend 25 paroisses ou *townships*. Chacune est administrée par un conseil que l'on appelle « bureau des Curateurs » (*board of Guardians*) et qui se compose de membres de droit, en vertu de leur richesse et de la valeur de leurs propriétés, et de membres électifs, nommés par les contribuables et renouvelés annuellement. Le principal coût de l'assistance des pauvres pèse sur l'ensemble des unions, afin d'équilibrer les charges sur toute l'Angleterre. En Irlande, l'administration du fond des pauvres se fait à peu près de la même manière que dans les

[1] Pretyman, *Dispauperization*.

unions anglaises ; mais en Écosse c'est toujours la « paroisse » qui reste chargée de la distribution des secours. Dans le bureau de surveillance, l'église et la grande propriété ont tous les droits : les membres élus y sont trop peu nombreux pour exercer une influence quelconque.

L'enrichissement de l'Angleterre n'a pas eu pour unique résultat d'accroître l'opulence des propriétaires et des marchands : la classe moyenne et même celle des pauvres en ont profité dans une large mesure. Il est certain que le nombre des indigents a notablement diminué : de 1863 à 1877, tandis que la population totale de l'Angleterre seule augmentait de quatre millions d'individus, les workhouses se vidaient d'un tiers de leurs habitants et les deux tiers des pauvres valides trouvaient une occupation au dehors[1]. Ainsi les richesses qui, de toutes les parties du monde, affluent vers les Iles Britanniques sont assez considérables pour qu'une faible part, au lieu d'aller grossir les fortunes prodigieuses que possèdent les « marchands princes », contribue à réduire la foule des indigents : jusque dans les couches profondes du prolétariat pénètre un peu de l'or gagné sur les nations du globe. Quant aux artisans et aux employés de la classe moyenne, il suffit d'entrer dans leurs demeures pour se faire une idée de l'aisance qui s'est peu à peu répandue dans la masse du peuple : partout des meubles solides, des tapis, des objets de luxe ; les ouvriers anglais à salaire régulier habitent pour la plupart des maisons réellement supérieures aux habitations des paysans et des bourgeois français par l'aspect et l'agrément. Les économies de l'artisan anglais sont très-considérables, non-seulement dans les caisses d'épargne proprement dites et dans les bureaux de poste, qui sont également ouverts aux déposants[2], mais aussi en de nombreuses sociétés coopératives d'achat et de crédit. A la fin de 1876, les associations de ce genre enregistrées étaient au nombre de 1474, dont 1163 en Angleterre, 301 en Écosse et 7 seulement en Irlande, et plusieurs d'entre elles avaient des milliers de sociétaires et un mouvement annuel d'affaires s'évaluant par millions de francs. Celle des « Pionniers Équitables » de Rochdale possédait alors un capital de 5 709 350 francs, et la Société coopérative de vente en gros de Manchester

[1] Pauvres régulièrement assistés de l'Angleterre :

1863. .	253 499 pauvres adultes et valides.	889 125 autres pauvres.	Ensemble	1 142 624
1876. .	92 806 » » »	635 544 » »	»	728 350

[2] Dépôts d'épargnes au 31 décembre 1877 :

Trustee savings banks, 363 (1 500 000 déposants). . .	1 106 150 000	francs.
Postal » » (3 000 000 »). . .	718 750 000	»
Ensemble.	1 824 900 000	»

avait livré des marchandises pour une valeur de 56 184 900 francs ; elle possède en propre des ateliers, des fabriques, une mine de charbon, et même des comptoirs à l'étranger. Un peu plus des trois quarts de ces sociétés avaient publié leur bilan[1]. Les sociétés de construction (*building societies*), qui emploient leurs fonds pour se bâtir des maisons, sont beaucoup plus nombreuses. En Angleterre seulement, plus de huit mille de ces sociétés sont enregistrées et le nombre des sociétaires n'est guère inférieur à un million. Il est probable que dans tout le Royaume-Uni les fonds de ces sociétés de construction s'élèvent à 900 millions de francs, et que les revenus annuels, immédiatement appliqués à l'achat ou à la bâtisse, atteignent 500 millions. Les sociétés de secours mutuels (*friendly societies*) sont les associations les plus nombreuses. Les *Odd Fellows* de « l'unité » de Manchester comptaient, au commencement de 1870, plus de 480 000 sociétaires dans le Royaume-Uni et près de 50 000 autres membres dans le reste du monde. Les associés de « l'ancien ordre des Forestiers » étaient à la même date au nombre de 489 212 dans les deux îles. Ensemble les deux sociétés ont plus d'un million de membres et se divisent en centaines de « districts », en milliers de « loges ». Leurs fonds représentent un capital d'environ 160 millions de francs. Toutes les sociétés de secours mutuels enregistrées ont ensemble un avoir de 275 millions[2]. Quant aux *trades-unions*, sociétés d'ouvriers ligués pour le maintien des salaires, la plupart ne sont pas enregistrées. Dans le congrès annuel de 1877, à Leicester, 112 seulement de ces sociétés étaient représentées, mais elles comprenaient 691 089 membres. La plus nombreuse est celle des agriculteurs (*labourers*), qui se compose de 55 000 individus et soutient aussi des grèves ; la plus riche est celle des mécaniciens (*engineers*),

[1] Membres des 1170 sociétés qui ont publié leur bilan en 1876 : 480 076.

Fonds	171 912 625	francs.
Achats	402 744 175	»
Ventes	461 747 525	»

(Ludlow, *Notes manuscrites.*)

[2] Friendly Societies au 31 décembre 1875, dans le Royaume-Uni :

Angleterre	26 807	28 112 sociétés, ayant ensemble 4 millions de membres.
Écosse	835	
Irlande	470	

Old Fellows	98 331 140 fr.
Foresters	62 179 000
Ensemble	160 510 140
Autres sociétés enregistrées	115 000 000
Sociétés non enregistrées	50 000 000
Total plus de	325 000 000

(Ludlow, *Notes manuscrites.*)

qui compte 44 578 membres et dispose d'un capital de 6 878 650 francs. D'après M. Howell, les diverses sociétés locales ne sont guère moins de 3000; le nombre des sociétaires dépasse 1 250 000 et leur revenu annuel doit s'élever à près de 50 millions de francs.

De même que la misère, le crime a diminué, et dans une proportion telle qu'on ne saurait voir dans ce phénomène une simple fluctuation temporaire : il est certain que les mœurs s'adoucissent en Angleterre [1]. Les attentats contre les personnes, les violences, les meurtres y sont toujours plus nombreux qu'en France, mais ces crimes deviennent plus rares d'année en année : quant aux délits et aux contraventions, pour lesquels on observe une proportion inverse entre les deux pays, les juges anglais sont plus tolérants que la magistrature française, et il est difficile d'établir des comparaisons pour la statistique morale, puisque les éléments d'appréciation diffèrent [2]. L'Irlande fournit à la statistique des crimes beaucoup moins de cas que la seule ville de Londres; celle-ci représente à elle seule le tiers de la criminalité britannique. Un des vices les plus répandus dans la nation est l'abus des liqueurs fortes [3]. En parcourant les rues des grandes villes d'Angleterre, on est frappé, surtout le samedi soir, du nombre considérable de femmes ivres que l'on rencontre. Pendant l'année 1876, la seule prison de Westminster a reçu 5588 femmes condamnées pour ivresse publique. Les *public houses* sont remplies de buveurs. Aussi le nombre des malheureux atteints d'aliénation mentale et de délire alcoolique est-il très-fort et va progressant de décade en décade. Le vice de l'ivrognerie est une grande source de revenus pour le gouvernement anglais, à cause des droits de douane que l'État perçoit sur les spiritueux. L'Église anglicane, propriétaire de plusieurs centaines de cabarets fort bien achalandés, prend sa part de cet immense profit [4].

[1] Criminalité anglaise :

	1863.		1868.		1876.	
	Accusés.	Condamnés.	Accusés.	Condamnés.	Accusés.	Condamnés.
Angleterre et Galles. .	20 818	15 799	20 091	15 033	16 078	12 195
Écosse.			3 384	2 703	2 490	2 039
Irlande.			4 530	2 733	4 146	2 344
Royaume-Uni. . . .			28 005	20 469	22 714	16 578

[2] Bertillon, *Encyclopédie des Sciences Médicales*

[3] Consommation de bière, de vins et de spiritueux dans les Iles Britanniques, en 1873, d'après Dawson Burns :

693 086 000 litres, représentant 33 000 000 litres d'alcool pur.

Coût de la boisson dans le Royaume-Uni : 3 125 000 000 fr., soit 95 fr. par tête.

[4] Edward Jenkins, *The Devil's Chain.*

Les enfants du Royaume-Uni ne jouissent pas tous de l'instruction, puisque dans la capitale même on évalue à plus de 200 000 les places qui devraient être encore occupées sur les bancs des écoles; cependant les progrès de l'instruction publique ont été très-considérables dans ces dernières années. C'est en 1818 que le Parlement britannique intervint pour la première fois dans la surveillance des écoles, qui jusqu'alors avaient été laissées uniquement à l'initiative privée. En 1834, il accordait des subsides à divers établissements; quelques années après, il instituait un conseil privé d'éducation, puis il fondait des écoles industrielles, établissait des conseils d'examinateurs, réformait les grandes écoles de « grammaire » En 1870, l'instruction obligatoire, sous une forme indirecte, était votée pour l'Angleterre et le pays de Galles; deux années plus tard, une loi analogue était appliquée à l'Écosse. Quant à l'Irlande, elle avait déjà depuis le milieu du siècle ses « écoles nationales », fondées par le gouvernement pour soustraire les enfants catholiques à la direction exclusive d'instituteurs anglicans. L'éducation publique ne s'est développée nulle part suivant un plan étudié à l'avance : elle a dû partout son origine à l'initiative des corps religieux ou des individus, et maintenant encore le Parlement n'intervient qu'avec réserve dans les écoles non fondées ou subventionnées par l'argent de l'État : il n'a pas même interdit les coups, et la « verge » est toujours en honneur chez les maîtres anglais. Actuellement 15 000 écoles sont, en Angleterre et dans le pays de Galles, sous la surveillance du gouvernement et plus du septième de la population pourrait y trouver place[1]. La proportion des Anglais complètement ignorants de la lecture et de l'écriture est un peu moindre que celle des Français illettrés[2]. La région où les ignorants sont le plus nombreux est formée des comtés du centre occidental, le Staffordshire, le Lancashire, le pays de Galles : le Westmoreland[3], la contrée dont les paysans ont su garder le plus longtemps leur

[1] Écoles d'éducation élémentaire inspectées en Angleterre (1876) · 14 875.

Nombre des places en 1878.		3 626 000						
» des élèves.		2 458 274		soit	1	sur	10	hab.
Écoles de l'Écosse en 1876. . .	2 529 avec	302 262	écoliers,	»	1	»	12	»
» de l'Irlande en 1875 . .	7 257 »	1 006 121	»	»	1	»	5.3	»

[2] Proportion des illettrés en Angleterre, d'après Frederick Martin :

1841 à 1845. . .	Hommes	32.6 pour 100.	Femmes	48.9 pour 100.
1871 à 1875. . .	»	18.5 »	»	25.2 »

[3] Proportion des illettrés en 1875 :

Westmoreland	8 hommes.	8 femmes.
Staffordshire.	30 »	37 »
Moyenne de l'Angleterre	17 »	23 »

antique liberté, occupe, au point de vue de l'instruction, la place d'honneur parmi les comtés anglais.

Le nombre des enfants qui profitent de l'enseignement secondaire dans les Iles Britanniques est proportionnellement beaucoup moindre qu'en France. Tandis que 157 000 jeunes Français reçoivent l'instruction dans les lycées, les collèges et les écoles libres correspondantes, on ne compte que 20 000 Anglais dans les écoles de grammaire ou autres, qui donnent une instruction analogue à celle des établissements secondaires français. Ces écoles sont considérées en Angleterre comme destinées seulement aux riches et aux nobles, tandis qu'en France elles sont ouvertes à tous les enfants de la classe moyenne et servent à la recruter [1].

L'intervention de l'État, désormais prépondérante dans l'enseignement primaire, est beaucoup moins efficace pour l'enseignement secondaire. Il ne surveille même que très-indirectement les écoles supérieures destinées aux enfants des nobles et de la bourgeoisie. Le seul rôle de l'État dans les écoles publiques fondées en vertu de donations ou de legs est d'en reconnaître l'existence légale et de les constituer personnes civiles par l'octroi d'une charte de corporation. Il existe même certaines écoles, dotées et reconnues par l'État, qui n'ont point d'élèves; il en est aussi qui envoient leurs quelques pensionnaires à d'autres écoles. Les *colleges* anglais ne sont pas des institutions analogues aux collèges français. Ce sont des compagnies d'hommes studieux, qui se recrutent eux-mêmes par l'élection et jouissent en commun des propriétés et des privilèges appartenant à l'établissement. Des écoles ne sont pas toujours attachées au collège et là où ces écoles existent, les professeurs (*assistant masters*) sont des hommes du dehors, ne faisant pas partie du corps officiel, tandis que celui-ci a parmi ses membres un certain nombre d'élèves, ceux qu'on nommerait en France les « boursiers ». Les dignitaires de l'institution sont le « prévôt » (*provorst*) et les agrégés (*fellows*), au nombre de six ou sept, et tous ecclésiastiques [2]. Dans ces écoles, que leur antiquité même entoure d'un grand prestige et auxquelles leur richesse assure une cohorte de défenseurs intéressés, les vieux abus se maintiennent avec une singulière persistance. Il est des écoles, notamment celle de Dunfermline en Écosse, dont tous les professeurs sont à la nomination d'un marquis. La division des castes s'est maintenue dans certains collèges avec une rigidité digne de l'Inde : aussi dans la plus ancienne école de l'Angleterre, le fameux collège de Winchester, les élèves sont partagés en trois classes : les « élèves de

[1] Mathew Arnold, *Fortnightly Review*, novembre 1878.
[2] Demogeot et Montucci, *De l'Enseignement secondaire en Angleterre et en Écosse.*

fondation », qui sont entretenus aux frais de l'établissement ; les *commoners*, qui payent leur pension et leurs études, et les pauvres, qui reçoivent une éducation élémentaire, et sont obligés de servir les autres comme domestiques ! La tradition des écoles est telle, que la principale préoccupation des élèves est de dépenser beaucoup d'argent, afin de prouver leur richesse ou d'y faire croire. Pour l'Anglais riche qui n'est pas de grande famille, Eton ou telle autre école aristocratique est le lieu où son fils a le plus de chances de nouer des relations avec de futurs personnages, à la condition de dépenser avec prodigalité : c'est là un moyen indirect, mais presque sûr, de se procurer les places et les honneurs. Pendant quatorze années, de l'école à l'université, l'éducation, ou ce qui en prend le nom, coûte de 65 000 à 100 000 francs[1]. Dans certains établissements, le droit de punition corporelle est délégué par les professeurs à la classe des élèves les plus âgés. L'ancienne discipline du *fagging*, à la fois injuste et cruelle, s'est partiellement maintenue dans les écoles aristocratiques, et, comme le faste, elle contribue à dépraver les caractères : le fagging fait des « petits » les esclaves des « grands », et ceux-ci sont d'autant plus despotes dans leurs exigences qu'ils sont plus riches ; soutenus par la puissance de la tradition, ils tiennent à la fois leurs inférieurs par la force brutale et par le mépris superbe. Pareil régime n'est fait que pour façonner les mœurs à la servitude. Ainsi que le remarque Herbert Spencer[2], ces écoles exercent la plus funeste influence sur la nation ; elles tendent à accoutumer les enfants à une forme de gouvernement despotique, à la domination de la force, et leurs idées s'adaptent à un état social encore inférieur à celui qui existe : c'est parmi les anciens élèves de ces établissements que se recrutent surtout les membres des corps politiques de l'Angleterre.

Les deux grandes universités du royaume, qui possèdent, dans les diverses parties de l'Angleterre, plus de 100 000 hectares rapportant plus de 10 millions de francs, Oxford et Cambridge, n'étaient, pendant la première moitié du siècle, que des « séminaires ecclésiastiques[3] » : à l'exception des mathématiques, surtout à Cambridge, et de l'étude des classiques grecs et latins, tout dans ces grandes écoles avait été sacrifié à la théologie ; l'étude de la médecine même fut supprimée. Mais depuis le milieu du siècle des changements considérables se sont accomplis dans ces forteresses du moyen âge. Les différences de costume qui existaient entre les étudiants, nobles et

[1] Grant Duff, *Fortnightly Review*, II, Aug. 1877.
[2] *Essay on Education*
[3] Demogeot et Montucci, *De l'Enseignement secondaire en Angleterre et en Écosse*

roturiers, ont été abolies. La religion anglicane n'est plus imposée comme elle l'était jadis, et parmi les *tutors* il en est qui non-seulement n'appartiennent pas à ce culte, mais en sont même les ennemis déclarés. Le nombre des étudiants en théologie a diminué dans les deux universités et les évêques commencent à se plaindre de la difficulté qu'ils ont à recruter le personnel de leurs églises. En moyenne, le nombre des jeunes gens qui sortent de l'université pour entrer dans les ordres est évalué au quart des étudiants[1]. Jadis Oxford était principalement l'université des *tories*, Cambridge celle des *whigs*. De nos jours, cette dernière représente surtout les opinions modérées, tandis qu'Oxford renferme plus d'étudiants appartenant aux extrêmes de tous les partis et de toutes les opinions, d'un côté conservateurs, de l'autre socialistes.

Grâce à l'institution, par le sénat de l'Université de Londres, de conseils d'examinateurs devant lesquels peuvent se présenter désormais les jeunes gens, garçons ou filles, pour obtenir leurs diplômes, le monopole de l'instruction supérieure a été enlevé aux universités officielles du Royaume-Uni[2], et d'importantes écoles, à Londres, à Birmingham, à Manchester et ailleurs, préparent les étudiants aux examens des sciences. Les écoles de droit ou plutôt de procédure sont les études des avocats au *Temple* de Londres et dans le voisinage de toutes les grandes cours de justice. De même, des écoles de médecine sont attachées aux hôpitaux les plus considérables. Grâce à l'impulsion donnée par le musée de South-Kensington, plus de 30 000 jeunes gens fréquentent les 144 écoles spéciales d'art, et plus de 550 000 enfants suivent les cours de dessin dans les écoles primaires. Mais on s'étonne que l'Angleterre, ce pays industriel par excellence, ne possède pas une école pour le génie civil. La tentative faite à Durham n'a guère réussi : très-peu d'élèves se sont présentés pour profiter de ses cours. Essentiellement pratiques, les usiniers anglais veulent avoir sous la main des ingénieurs qui connaissent à fond leurs chantiers et qui ne changent rien brusquement à l'ancienne routine. Un jeune homme muni d'un diplôme d'ingénieur court plus de risques d'être refusé par un entrepreneur qu'un simple commis dépourvu de connaissances spéciales : celui-ci du moins n'a pas de prétentions gênantes pour le patron, et peut être employé pendant une année ou deux ainsi qu'il plaît à ses chefs[3].

[1] Walter Copland Perry, *Deutsche Rundschau*, Feb. 1878.

[2] Universités d'Angleterre : Oxford, Cambridge, Durham.
» d'Écosse . Glasgow, Edinburgh, Saint-Andrews, Aberdeen.
» d'Irlande : Dublin.

[3] Demogeot et Montucci, *De l'Enseignement secondaire en Angleterre et en Écosse.*

Quant à l'enseignement, vrai ou faux, bienfaisant ou funeste, qui se continue, en dehors des écoles et des universités, par les livres[1], les journaux[2], les cours publics, les expositions, les réunions scientifiques et littéraires, il prend une importance de plus en plus grande dans la vie de la nation. Si d'autres nations, l'Allemagne surtout, peuvent revendiquer l'honneur d'avoir eu des gazettes avant l'Angleterre, il est certain que la presse a conquis pour le première fois une influence politique réelle lors de la révolution qui renversa Charles Ier. Les assemblées populaires ou *meetings*, qui sont devenues une des grandes institutions nationales, ont eu lieu pour la première fois vers 1769, suivant les formes observées encore aujourd'hui[3]. Enfin les cours publics sur l'art, la science, l'hygiène, la politique, sont des innovations modernes, mais à peine moins nécessaires à l'Anglais que le journal, pour lui faire passer agréablement des heures de repos, soit en l'instruisant ou du moins en le renseignant sur ses intérêts, soit en caressant sa vanité nationale ou en flattant ses passions du moment.

La Société « Royale », fondée en 1660, est la première compagnie savante du Royaume-Uni. Ce n'est pas une société fermée : le nombre de ses membres n'est pas limité, si ce n'est pour les associés étrangers, fixés à cinquante, et tout Anglais qui s'occupe de questions scientifiques peut ambitionner le droit, fort apprécié, de mettre après son nom les trois lettres F. R. S. (*Fellow of the Royal Society*); d'ailleurs, les traditions de « loyauté » et de courtisanerie s'y sont maintenues jusqu'à nos jours. Les formalités d'admission sont assez rigoureuses, sauf pour les lords ou fils de lords, les ministres et les ambassadeurs, qui sont nommés sur la présentation d'un seul membre et dans la séance même où leur nom est proposé. Malgré cette déference traditionnelle envers l'aristocratie, la

[1] Ouvrages publiés dans le Royaume-Uni : 4854 en 1875; 4888 en 1876; 5095 en 1877.

» » » »	en 1877 . . .	3049 livres nouveaux.
» » » »	» . . .	2046 éditions nouvelles.
Ouvrages d'éducation et pour les enfants		1051
Romans.		1034
Ouvrages de littérature, poésie, drame.		766
» de sciences diverses et d'art.		1293
» théologie.		737
» divers.		214

[2] Journaux publiés dans le Royaume-Uni en 1877. 1885

Autres recueils	818
Bulletins de sociétés savantes	56
Ensemble : Journaux et revues.	2759

[3] Buckle, *History of the Civilization in England.*

Société royale a conservé son indépendance vis-à-vis de l'État. Le recueil des mémoires de la Société, les *Transactions Philosophiques*, publié depuis 1665, est une des collections les plus précieuses des bibliothèques de sciences.

L'institution scientifique libre la plus importante des Iles Britanniques est celle qui porte le nom de *British Association for the advancement of Science*. Fondée en 1831, sur la proposition de Brewster, et avec le concours des hommes les plus éminents de l'Angleterre, elle commençait à une époque où les études scientifiques étaient singulièrement délaissées et où des savants tels que Playfair, Herschel, Baily, Babbage, parlaient du lamentable déclin de leur patrie dans le monde de la pensée ; l'Association se mit à l'œuvre pour susciter les hommes d'étude, grouper les forces isolées, préparer de nouvelles recherches, et son appel fût entendu. Ce que ne pouvaient faire les académies en s'adressant à quelques privilégiés de la science, l'association put le faire en faisant appel à tous les dévouements et à l'ardeur du public entier, car la société est fort large dans l'admission des membres nouveaux : on peut dire qu'elle est ouverte pratiquement à tous ceux qui veulent en faire partie ; elle constitue aussi son comité général de la manière la plus généreuse. Dès les premières années, elle donna une singulière impulsion aux études astronomiques, fonda sur tous les points des côtes des stations pour l'observation comparée du flux et du reflux, encouragea l'établissement d'observatoires météorologiques. La collection de ses mémoires (*Transactions*) est l'histoire même du développement de la science en Angleterre depuis la fondation de la société.

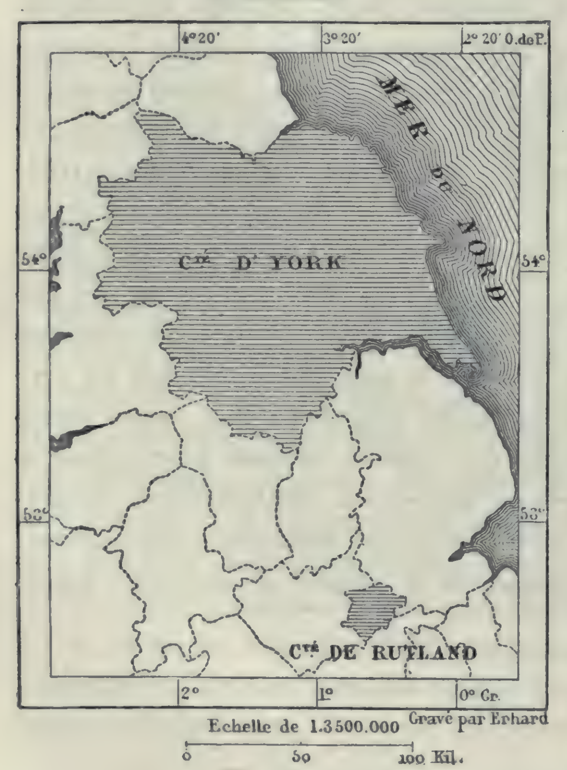
XV

GOUVERNEMENT ET ADMINISTRATION

À bien des égards, le Royaume-Uni est encore un pays féodal. L'Anglais n'a pas de droits inhérents à sa qualité d'homme, ni même à son titre d'Anglais ; mais il peut jouir d'avantages spéciaux comme habitant d'un domaine seigneurial, ou posséder un privilège comme membre d'une corporation ou comme citoyen d'un bourg municipal. Partout, dans la division du sol, aussi bien que dans les attributions des fonctionnaires locaux, se voient les traces de l'ancien ordre de choses, très-différent de celui que les colons anglais transportés soudain dans un milieu différent, en Australie et en Nouvelle-Zélande, ont établi pour répondre à leur idéal nou-

veau. Les trois royaumes qui composent l'État ont chacun une administration différente, des lois, des règlements distincts ou même contradictoires. Les divisions de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, connues sous le nom de *shires* ou de comtés, contrastent aussi les unes avec les autres par les dimensions et les prérogatives locales. Chacun des cinquante-deux comtés de l'Angleterre et de Galles se partage, au moins nominalement, en « centaines » ou *hundreds;* mais administrativement ces limites anciennes n'ont plus qu'une bien faible valeur. Lors de la création du hundred, ce district comprenait exactement cent familles : le commerce et l'industrie ont singulièrement changé la distribution des habitants, et tandis que certains hundreds n'ont guère accru leur population primitive, d'autres en ont une plusieurs milliers de fois plus considérable[1]. Dans certains comtés, les subdivisions correspondant aux hundreds portent les noms de *wapentakes*, de *sokes*, de *liberties* ou de *wards*, et sont groupées en *lathes* ou en *rapes*. Mais les limites des divisions administratives s'entremêlent avec beaucoup d'autres : suivant les convenances ou les intérêts spéciaux, les espaces sont distribués d'une manière différente. On peut citer en exemple la ville d'York, qui se trouve à la fois dans le North Riding du comté pour les élections du Parlement, dans l'East Riding pour le travail du recensement, dans le West Riding pour l'administration proprement dite[2].

N° 196 — DIMENSIONS COMPARÉES DES COMTÉS D'YORK ET DE RUTLAND



Les hundreds dont l'organisation rappelait le mieux celle des communes de France et de Belgique étaient les anciens *boroughs*. Tous les habitants du bourg, qu'entourait un fossé, une palissade ou un mur, étaient des

[1] Frederick Martin, *England*, Encyclopedia Britannica.
[2] *Official Report on the Census of* 1871.

hommes libres, solidaires les uns des autres, subvenant tous aux dépenses générales et partageant les mêmes dangers. Quelques-unes de ces communautés de bourgeois sont tombées à la condition de simples villages, d'autres ont disparu; mais plusieurs sont devenues de grandes cités. Des villes considérables, nées depuis le mouvement industriel et commercial des temps modernes, ont aussi réclamé le droit d'être incorporées comme cités autonomes et le Parlement leur a concédé leur charte d'émancipation. Lors du recensement de 1871, on comptait en Angleterre et dans le pays de Galles 224 bourgs municipaux. Des conseils locaux ou *local boards*, élus, comme les conseils des boroughs, par les *burgesses* ou citoyens, administraient 721 autres villes. C'est entre leurs mains que se trouve presque toute l'administration locale; ils s'occupent de l'édilité, administrent les biens communaux et même peuvent lever des taxes spéciales. Les comtés sont placés, au contraire, sous l'autorité des fonctionnaires de la couronne. Les *sheriffs*, nommés pour un an, représentent le souverain; ils veillent à l'exécution des jugements civils et criminels et président aux élections parlementaires; au-dessous d'eux, dans l'ordre hiérarchique, les *lords-lieutenants* ont surtout des fonctions honorifiques : ils sont choisis d'ordinaire parmi les pairs du royaume.

La représentation politique devait appartenir naturellement aux groupes assez forts pour l'exiger, soit qu'ils eussent quelque puissant baron pour protecteur, soit que les bourgeois eux-mêmes fussent assez riches pour que leur voix dût être écoutée dans les questions d'impôts. Conformément aux traditions du moyen âge, l'électorat n'est point un droit dans le Royaume-Uni, c'est un privilège, et ce privilège est attaché non à la personne, mais à la résidence. Il est vrai que de modifications en modifications l'antique mode électoral tend à se rapprocher quelque peu de la conception moderne, mais les inégalités maintenues n'en deviennent que plus choquantes. D'après le dernier *reform-bill*, promulgué en 1867, sont électeurs tous les habitants des districts ruraux qui payent un fermage ou une location de 125 francs par an et tous les résidants des boroughs parlementaires dont le loyer annuel s'élève à 250 francs. Les bills de réforme qui s'appliquent à l'Écosse et à l'Irlande sont analogues à celui de l'Angleterre, mais avec quelques différences. Les Universités du Royaume-Uni ont aussi reçu le droit d'élire des représentants. Ainsi les campagnards pauvres, c'est-à-dire les travailleurs de terre sans exception, et la grande majorité des ouvriers des villes sont exclus du scrutin. Plus des deux tiers de la population mâle et valide n'ont point de droits politiques; en Irlande, où la misère est si grande, un seul homme sur huit jouit du

privilège électoral. En fait, les députés des comtés ne peuvent représenter que la propriété territoriale, et les élus des boroughs sont nommés uniquement par les classes riches et moyennes[1]. Les femmes qui se trouvent dans les conditions de fortune spécifiées par la loi ont le privilège du vote municipal, mais elles sont privées du suffrage politique.

L'inégalité la plus choquante se retrouve dans la répartition des collèges électoraux. En vertu d'anciennes chartes, des faveurs royales et de caprices qu'on appelle le « droit » historique, mais qui sont en désaccord avec le développement de l'histoire elle-même, plusieurs grandes villes ne sont pas représentées, alors que de petits bourgs ont le privilège de nommer un ou deux députés spéciaux. La cité de Croydon, peuplée d'une centaine de mille personnes, n'a pas de représentants, tandis que Marlborough, avec moins de 600 électeurs, jouit d'un siège au parlement. Proportionnellement au nombre des mandataires, chaque groupe de 50 000 habitants devrait avoir droit à un délégué, mais il n'est presque aucune ville du Royaume-Uni où cette proportion normale ne soit violée d'une manière ou d'une autre. Ainsi Londres, où s'est pressée plus de la sixième partie de la population de l'Angleterre, devrait nommer près de 100 représentants : elle en nomme 22 ; en outre, les divers quartiers de la métropole ont la valeur politique la plus inégale : des districts de 500 000 habitants n'ont pas autant de poids dans la balance électorale que la petite « Cité », cinq fois moins populeuse. En calculant la puissance votative (*voting power*) de chaque suffrage individuel, il se trouve que tel électeur d'un « bourg-pourri » a pour la nomination d'un député 300 fois plus d'autorité que l'électeur d'un district de Londres comme Marylebone ou Finsbury[2].

L'origine de la Chambre des Communes se perd dans la nuit du moyen âge ; mais il est à peu près admis par tous les écrivains que le « tiers » fut représenté pour la première fois dans les conseils de la nation en 1264.

[1] Électeurs en juin 1877 :

	Électeurs des boroughs.	Électeurs des comtés.	Électeurs des Universités.	Totaux.
Angleterre et Galles.	1 514 716	850 587	12 458	2 377 761
Écosse	202 852	88 594	10 867	302 313
Irlande.	53 953	173 919	3 593	231 265
Royaume-Uni . .	1 771 521	1 113 100	26 718	2 911 339

[2]

	Députés des boroughs.	Députés des comtés.	Députés des Universités.	Totaux.
Angleterre et Galles.	293	187	5	485
Écosse	26	32	2	60
Irlande.	39	64	2	105
Royaume-Uni . . .	358	283	9	650

CHATEAU DE WINDSOR — VUE PRISE A L'INTÉRIEUR

Dessin de Barclay, d'après une photographie de M. Frith.



Simon de Montfort, en lutte avec Henri III, mais trop faible pour combattre sans l'appui des villes, prit les bourgeois pour alliés ; leurs délégués furent convoqués à siéger dans le Parlement à côté des nobles et des prêtres, et depuis cette époque les communes ont gardé leur part de gouvernement. De nos jours, elle exercent réellement le pouvoir, non d'une manière directe, mais par l'intermédiaire du cabinet des ministres. En effet, ce sont les membres de la Chambre des Communes qui soutiennent le ministère, et qui, sans dicter de noms au choix du souverain, n'en imposent pas moins, d'une manière générale, les hommes préférés par eux. Pour toutes les lois, les *commoners* ont le droit d'initiative, excepté quand il s'agit du budget : les ministres seuls proposent les taxes, que la Chambre vote, repousse ou amende à son gré. La souveraineté réelle de la Chambre est aussi limitée par la prérogative de dissolution dont le roi est armé. La durée normale d'un parlement est fixée à sept ans ; mais depuis l'union des trois royaumes en un seul « empire », il n'est pas d'exemple de Chambre qui soit arrivée à l'expiration légale de son mandat. Le président élu de l'assemblée porte le nom de *speaker* (orateur), quoiqu'il ait seulement à diriger les débats : ce titre lui vient de ce qu'il était autrefois chargé de porter la parole en présentant au souverain les résolutions ou les doléances des Communes.

La Chambre des Lords ou des Seigneurs, présidée par le lord-chancelier, existe par droit de naissance ou de fonction. Des prélats siègent de droit dans cette assemblée, et quatre cent trente-sept personnages nobles ont trouvé la pairie dans leur berceau ou l'ont reçue du souverain pour la transmettre héréditairement à l'aîné de leur famille. La haute Chambre a le premier rang par ordre de préséance et c'est dans la salle de ses séances, devant les seigneurs assis sur leurs sièges de velours et les *commoners* debout dans les couloirs, que se lit le message du souverain. Néanmoins la Chambre des Lords n'occupe qu'un rang secondaire dans le mécanisme de l'État, et il ne saurait en être autrement, car « les qualités qui distinguent un homme dans une assemblée délibérante ne sont pas héréditaires et ne se lèguent pas avec de grands domaines[1] ». Sans doute chaque membre isolé de la haute aristocratie est un personnage autrement considérable qu'un simple membre bourgeois de la Chambre des Communes : le caractère essentiellement respectueux du peuple anglais le porte à contempler comme une sorte de demi-dieu le riche descendant d'une vieille race. Mais, réunis en assemblée délibérante, ces hommes

[1] Bagehot, *English Constitution.*

perdent de leur prestige, comparés aux membres de la Chambre des Communes, plus actifs, plus intelligents en moyenne, et saisissant l'initiative en toutes choses. La plupart des lords restent absents de la salle des séances : la délibération est valide pourvu que trois membres soient présents, et souvent ce nombre est à peine dépassé. Toute la besogne des discours et des conférences est laissée à quelques personnages zélés, notamment aux légistes ; mais pour la grande majorité des membres la pairie n'est qu'un simple titre ajouté à d'autres. D'ailleurs, il fut longtemps de tradition chez les pairs de voir simplement dans la Chambre basse une succursale où ils plaçaient cadets, parents ou protégés, pour leur faire voter les lois sans avoir à s'en mêler eux-mêmes. Maintenant, cette Chambre basse est devenue le véritable souverain, et il est trop tard pour lui enlever sa puissance ; les Lords ne constituent guère qu'une chambre de révision, avec autorité suspensive. Quand le Parlement, soutenu par l'opinion publique, exige une réforme quelconque, la Chambre des Lords finit toujours par céder en approuvant les dispositions nouvelles. Relativement aux lois de finance, elle ne peut qu'accepter ou rejeter le budget dans son entier.

Le cabinet, qui dispose du pouvoir exécutif, est nommé directement par le souverain, quoiqu'il soit en réalité un comité désigné par le pouvoir législatif de la Chambre des Communes : le *leader*, c'est-à-dire le chef reconnu du parti triomphant, devient le *Premier*, c'est-à-dire premier ministre, et choisit dans les deux Chambres ses collègues, les secrétaires d'État. Ces personnages, inégaux en dignité et n'ayant pas tous les mêmes appointements, sont plus nombreux que les membres des États constitutionnels modernes[1], qui pour la plupart ont modelé leur propre gouverne-

[1] Cabinet anglais :

Premier lord de la Trésorerie	Salaire	125 000	francs.
Lord Haut-Chancelier (*High Chancellor*)	»	250 000	»
Chancelier de l'Échiquier (*Chancellor of the Exchequer*)	»	125 000	»
Lord Président du Conseil	»	50 000	»
Lord du Seing Privé (*Lord Privy Seal*)	»	50 000	»
Secrétaire de l'Intérieur (*Home Secretary*)	»	125 000	»
Secrétaire de l'Extérieur (*Foreign Secretary*)	»	125 000	»
Secrétaire des Colonies (*Colonial Secretary*)	»	125 000	»
Secrétaire de la Guerre (*War Secretary*)	»	125 000	»
Secrétaire des Indes (*India Secretary*)	»	125 000	»
Premier lord de l'Amirauté	»	112 500	»
Secrétaire en chef pour l'Irlande	»	110 625	»
Directeur des postes (*Postmaster General*)	»	62 500	»
Président du Conseil de Commerce (*Pres. of Board of Trade*)	»	50 000	»
» du *Local Government Board*	»	50 000	»
Chancelier du duché de Lancaster	»	50 000	»
Vice-Président du Conseil d'Éducation	»	50 000	»

ment sur celui de l'Angleterre : les traditions de l'ancienne royauté et l'immensité de l'empire colonial britannique font comprendre l'importance numérique du cabinet anglais. En outre, le souverain est assisté par un conseil privé, dont le rôle officiel est nul dans le gouvernement, mais qui par la noblesse, les titres, la richesse de ses membres, sert à rehausser l'éclat de la couronne. Quoique l'Angleterre soit en réalité, comme on l'a dit depuis longtemps, une république aristocratique, le souverain est censé réunir en sa personne le pouvoir exécutif et une part du pouvoir législatif : les actes du Parlement n'ont force de loi que revêtus de sa signature. Son droit de maître est une simple fiction. Il n'a de puissance, — et cette puissance est réellement très-grande, — que grâce à la déférence des hommes qui dirigent les deux Chambres et au sentiment profond de respect et de « loyauté » qui pénètre la nation. La royauté anglaise est héréditaire et transmissible aux femmes après extinction de descendance mâle. En vertu d'un acte récent du Parlement, la souveraine du Royaume-Uni porte aussi le titre officiel d'Impératrice des Indes. Son traitement annuel et les pensions des princes et des princesses dépassent actuellement la somme de 14 millions.

La justice se rend au nom de la reine-impératrice dans le Royaume-Uni et dans toutes les possessions anglaises. Dans chacun des comtés l'exercice du pouvoir judiciaire, de même que l'administration, appartient aux *justices of the peace* ou juges de paix, nommés par le chancelier du royaume, sur la présentation du lord-lieutenant du comté, et parmi les propriétaires ayant au moins 2500 francs de revenu. Leurs fonctions sont gratuites : ils se réunissent en assemblées trimestrielles (*quarter sessions*) dans les chefs-lieux de comté et de district : le *coroner*, officier public élu pour constater les décès, fournit aux *justices* les premiers éléments des instructions judiciaires. Des tribunaux criminels siègent pour les assises à Londres et dans les chefs-lieux des grands circuits de justice. Les tribunaux supérieurs sont réunis à Londres depuis 1874 sous le nom de *Supreme Court of Judicature*, et dans quelques cas spéciaux la Chambre des Lords elle-même constitue un comité judiciaire qui juge en dernier ressort. Le jury, dont les origines se retrouvent chez les envahisseurs normands et danois de l'Angleterre, s'est développé dans ce pays sous une forme particulière, et de là cette institution, plus ou moins modifiée par les légistes, s'est répandue dans la plupart des États de l'Europe et de l'Amérique. L'unanimité des jurés anglais est nécessaire pour prononcer le

verdict. Devant les cours anglaises, les prévenus au criminel sont entourés de toutes les garanties d'une loi impartiale et d'une libre défense; jusqu'à la condamnation, ils sont scrupuleusement réputés innocents par les magistrats et peuvent même refuser de se soumettre aux interrogatoires : c'est à l'accusation de produire ses preuves. Quant aux prévenus de simples délits, ils sont jugés sommairement et sans appel. En vertu d'une loi de 1869, la prison pour dettes est abolie, mais seulement pour les débiteurs de plus de 1250 francs ; elle est maintenue pour les malheureux qui n'ont pu contracter qu'une dette inférieure. Les législateurs n'ont pas cru devoir s'occuper des sommes moindres de 50 livres et la conséquence est que le nombre des Anglais emprisonnés pour dettes est encore de plusieurs milliers par an [1].

Le lord-chancelier porte en même temps le titre de « gardien de la conscience de Sa Majesté », et depuis Henri VIII le souverain est officiellement le « Défenseur de la Foi ». C'est dire que la religion anglicane est encore jusqu'à un certain point le culte officiel de l'Angleterre : il y a un demi-siècle, tout employé du gouvernement devait appartenir à la religion dominante, et nul mariage n'était valide que célébré par un ministre de l'Église maîtresse. En Irlande, elle a cessé complètement depuis 1871 d'être la religion « établie » ; ses propriétés sont vendues, et pratiquement elle se trouve dans cette île sur le même rang que la religion catholique, professée par la majorité des habitants. Mais en Angleterre une partie considérable de la fortune du pays est toujours entre les mains du clergé anglican. Les prélats de l'Église d'Angleterre et de Galles ont en moyenne un traitement de 150 000 francs et sont entourés de doyens, d'archidiacres, de chanoines, qui reçoivent aussi des sommes considérables, provenant des revenus annuels de fondations, qui n'ont cessé de s'accroître depuis le moyen âge. On évalue à 7500 francs par an le produit d'une cure ordinaire, et le pasteur jouit en outre d'une maison presque toujours très-confortable et d'un jardin assez étendu. Lorsque le curé, et tel est le cas qui se présente le plus fréquemment, joint aux émoluments

[1] Prisonniers pour dettes en Angleterre, 1874 :

Pour dettes au-dessus de 50 francs	2158
» de 6 francs à 50 »	2257
» de 1 fr. 25 à 6 »	23
	4438

(Lowe, *Fortnightly Review*, March 1877.)

du « bénéfice » quelque fortune personnelle, il a plus que l'aisance, il s'est élevé à la richesse[1]. Les places sont distribuées de manière à fortifier la puissance de l'aristocratie anglaise, et même à bien des égards l'Église est une simple délégation de son pouvoir. Ainsi que le prouve l'historique des votes dans la Chambre des Lords, les évêques ont toujours défendu les intérêts des seigneurs plus que les seigneurs eux-mêmes. La reine, le prince de Galles, le chancelier du royaume, les évêques, les universités, les grandes écoles ont le droit de distribuer des milliers de bénéfices, et ceux qui ne sont pas vendus indirectement, sont réservés à des fils, des neveux ou des collatéraux des grandes familles de l'Angleterre[2].

Sur vingt-neuf prélats de l'Église anglicane, vingt-quatre seulement ont droit à un siège dans la Chambre des Lords, quoique, par « courtoisie », le nom de *lord* soit donné à tous. L'Église épiscopale écossaise, beaucoup plus démocratique dans ses institutions que l'Église d'Angleterre, n'a point de sièges dans la Chambre des Lords pour ses évêques : les deux archevêques et les dix évêques d'Irlande n'ont pas droit non plus à siéger dans le Parlement. En dehors de l'Angleterre, l'évêque de Gibraltar, de même que six évêques missionnaires, dépendent de l'évêque de Londres. Ceux des colonies, relevant de métropolitains, sont actuellement au nombre de 20 en Amérique, de 8 en Afrique, de 8 en Asie, de 16 en Australasie; ils n'ont avec les prélats d'Europe que des rapports de confraternité, et ceux de l'Église anglicane des États-Unis n'ont aucunes relations avec ceux du Royaume-Uni.

Il est difficile de savoir si l'Église officielle compte en Angleterre et dans le pays de Galles plus ou moins de sectateurs que les diverses Églises d'autre dénomination. A cet égard, les statistiques sont en conflit. Ce fait provient de ce que la foule des indifférents est comptée par les uns comme

[1] Revenus de l'Église établie d'Angleterre et de Galles en 1877 :

Prélats	4 030 000	francs.
Doyens, archidiacres, chanoines, prébendaires	6 968 000	»
Curés, au nombre de 13 305	108 359 500	»

[2] Patronage ecclésiastique :

Bénéfices distribués par les évêques	3 472	Valeur	27 729 275	francs.
» » les universités et les écoles	774	»	7 962 475	»
» » le chapitre de Windsor	61	»	368 275	»
» » la reine	362	»	2 998 200	»
» » le prince de Galles	20	»	166 600	»
» » le lord-chancelier	679	»	5 321 125	»
» » le duché de Lancaster	42	»	419 600	»
» privés	8 151	»	63 393 950	»
Ensemble, sans les évêchés et les canonicats, etc.	13 561	»	108 359 500	»

faisant partie de l'Église dominante, tandis qu'elle est retranchée par les autres. En Angleterre, comme dans tous les pays d'Europe, ceux qui se soucient peu des choses religieuses, mais qui veulent garder une certaine apparence de fidélité au culte, disent pour la plupart appartenir à la religion de l'État ou du souverain ; ils se gardent bien d'entrer dans une secte quelconque qui leur demanderait des sacrifices et des témoignages de ferveur, sans leur procurer aucun avantage[1]. Aussi les actes officiels, les registres de baptême et de mariage prouvent qu'en Angleterre l'Église anglicane a, du moins nominalement, la majorité ; elle possède aussi les deux tiers des écoles subventionnées par le gouvernement ; mais, si l'on veut établir une statistique en constatant l'assiduité des fidèles dans les églises, ou leur esprit de sacrifice, les non anglicans ont une notable majorité. En 1699, un recensement religieux constata que les dix-neuf vingtièmes de la population professaient le culte officiel. En 1851, époque à laquelle les visiteurs réguliers des églises représentaient environ le tiers de la population, les anglicans étaient déjà en minorité, et depuis cette époque l'écart s'est accru[2]. La majorité numérique appartient aux dissidents dans la Galles du Sud ; dans les comtés agricoles de l'Angleterre proprement dite, surtout dans ceux du sud-est, ils ne forment qu'une très-faible minorité ; à Londres, à Liverpool, à Manchester, ils ne sont que d'un quinzième à un vingtième, tandis qu'à Plymouth ce sont les plus nombreux[3] ; en Écosse, ils constituent les deux tiers de la population. D'après un rapport du Registrar General, les dissidents de l'Église établie se divisaient à la fin de l'année 1877 en 122 groupes, sans compter ceux qui ne sont pas assez nombreux ou assez riches pour avoir fondé église ou chapelle ; d'ailleurs, il naît sans cesse de nouvelles sectes, qui, pour la plupart, périssent avec la mort de leur fondateur. Les principales sont celles des wesleyens et des baptistes, subdivisées l'une et l'autre en plusieurs branches secondaires ; mais parmi les Églises constituées il en est qui se composent de bien peu de membres : tels sont les chrétiens de l'Avènement, les Christadelphes, les Éliasites, les Inghamites, les Sandemaniens, la Bande de Gloire, la Bande d'Alleluia, la Bande du Réveil, les

[1] Budget volontaire des sociétés religieuses en Angleterre en 1870 :

Église établie. . . . 42 pour 100. Autres églises protestantes. . 58 pour 100.

[2] Fidèles assidus aux divers cultes en 1851 :

Église anglicane.	2 971 258	soit	47.4	pour 100.
Divers cultes protestants.	3 135 575	»	48.7	»
Église catholique romaine.	249 389	»	3.9	»

[3] En 1867, 54 08 sur 100. Ravenstein ; *Denominational Statistics of England and Wales.*

Psychologistes, les Éclectiques, les Humanitaires. Les quakers, secte faible par le nombre, ne sont pas même 18 000 dans tout le Royaume-Uni ; mais ils ont une influence considérable, grâce à leur instruction moyenne, à leur richesse, à leur esprit de solidarité[1].

Les catholiques et les Juifs de religion n'ont été assimilés politiquement aux autres Anglais que pendant le demi-siècle actuel, les uns en 1832, les autres en 1858. Les Juifs, banquiers, marchands, artistes, sont presque tous dans les grandes villes : près des quatre cinquièmes de la race se trouvent réunis à Londres[2]. Les catholiques ont beaucoup augmenté pendant le courant du siècle. Quoique l'exercice de la religion romaine ait été longtemps interdit dans la Grande-Bretagne, il y restait néanmoins, surtout parmi les clans d'Écosse, des populations entières qui n'avaient point changé de culte lors de la Réforme, et l'ancienne religion s'est maintenue chez un grand nombre des gentilshommes du centre de l'Angleterre, notamment du Lancashire et du Cheshire[3]. Quant à l'Irlande, les quatre cinquièmes de ses habitants font partie de l'Église romaine[4]. Les progrès du catholicisme dans la Grande-Bretagne doivent être attribués principalement

N° 197. — CATHOLIQUES DANS LA GRANDE BRETAGNE.



[1] Nombre des églises au 31 octobre 1877, d'après Frederick Martin : 19 486.

[2] Juifs dans la Grande-Bretagne en 1876 : 51 250, dont 38 880 à Londres. — Juifs en Irlande (1871) : 258.

[3] Catholiques d'Angleterre en 1699 : 27 696 ; en 1845 : 284 300
1767 : 67 916 ; 1866 : 982 060

[4] Recensement de l'Irlande par religions en 1871 :

Catholiques romains	4 141 933 hab.	Presbytériens	558 238 hab.
Anglicans	683 295 »	Autres	74 070 »

à l'immigration des Irlandais : ainsi que le montre la carte, c'est dans les comtés où les immigrants d'Erin se pressent en foule que la supériorité numérique des protestants est le plus amoindrie[1]. Le catholicisme fait aussi des progrès parmi les riches de la Grande-Bretagne, à la suite du mouvement « ritualiste » qui rapproche de plus en plus de l'Église de Rome les zélés anglicans, connus sous le nom de partisans de la « haute église » (*high church*). On compte actuellement près de douze cent mille catholiques dans la Grande-Bretagne : ils bâtissent des églises et des couvents, et le pays a été distribué par le pape en diocèses hiérarchiques[2], semblables à ceux du reste de l'Europe[3]. Cependant la proportion des catholiques anglais a cessé d'augmenter ; elle a même légèrement diminué depuis le milieu du siècle.

Les Anglais, les Écossais plus encore, sont fort zélés pour les choses religieuses. Le seul moyen de passionner la foule des campagnes lors des élections est de laisser de côté les questions politiques pour aborder celles du culte[4]. La ferveur des insulaires bretons se manifeste par l'énormité du budget volontaire consacré chaque année dans la Grande-Bretagne à la construction d'églises et de chapelles, à l'entretien de pasteurs et de prédicateurs, à l'impression de Bibles et d'ouvrages religieux[5], enfin à l'envoi de missionnaires dans tous les pays du monde. C'est un phénomène ethnique très-remarquable que cette ardeur singulière manifestée de tout temps par les Bretons pour la propagande religieuse. Ainsi que le dit César et que le confirment les recherches des savants modernes[6], c'est de la Grande-Bretagne que les missionnaires druides se répandirent dans les Gaules pour en convertir les indigènes. Plus tard, quand le christianisme vint remplacer les dieux anciens, les moines convertisseurs qui pénétraient dans les forêts de la Germanie et qui, de leur propre cognée, abattirent les chênes sacrés, étaient sortis des Iles Britanniques. Après la

[1] Ravenstein, *Denominational statistics of England and Wales.*

[2]

Nombre des prêtres anglais en 1857. . .	1 115	En 1877	2 088
» des églises » . . .	894	»	1 315
» des couvents de femmes » . . .	97	»	239
» » d'hommes » . . .	21	»	75

[3] Diocèses de l'Angleterre : 1 archevêché, 12 évêchés.
» l'Irlande : 4 archevêchés, 25 évêchés.

[4] Bagehot, *The English Constitution*

[5] Revenu des principales sociétés religieuses du Royaume-Uni en 1875 : 35 890 625 fr.
Société Biblique : Revenu, 5 500 000 francs.
Bibles publiées de 1812 à 1876 : 82 050 000 francs en 220 langues ou dialectes.
Société des Missions de Londres : Revenu, 5 575 000 francs ; 385 missionnaires.

[6] D'Arbois de Jubainville ; — Ernest Desjardins, *Description de la Gaule Romaine*, II.

Réforme, presque toutes les sectes protestantes ont pris leur origine en Angleterre et en Écosse pour se répandre de là dans le reste du monde chrétien, et maintenant ce sont encore des Anglais qui entretiennent dans leur pays le plus d'évangelistes et de prédicateurs ambulants et qui envoient parmi les païens le plus de missionnaires, à la fois agents de commerce et distributeurs de Bibles.

L'Angleterre, dont les voyageurs, les missionnaires, les commerçants envahissent le monde, est la puissance coloniale par excellence; elle a quatre fois plus de sujets étrangers que n'en gouvernent les autres puissances de l'Europe réunies[1]. Cependant elle est parmi les grands États d'Europe celui qui s'appuie sur l'armée permanente la moins considérable. La conscription n'existe pas en Angleterre et le gouvernement ne peut lever dans le peuple même les hommes qui pourraient lui servir à combattre les volontés du peuple : chaque année les forces militaires seraient licenciées de fait, si le Parlement n'en votait le maintien. En théorie,

[1] Colonies et possessions de l'Angleterre en 1878, sans compter les pays « protégés » :

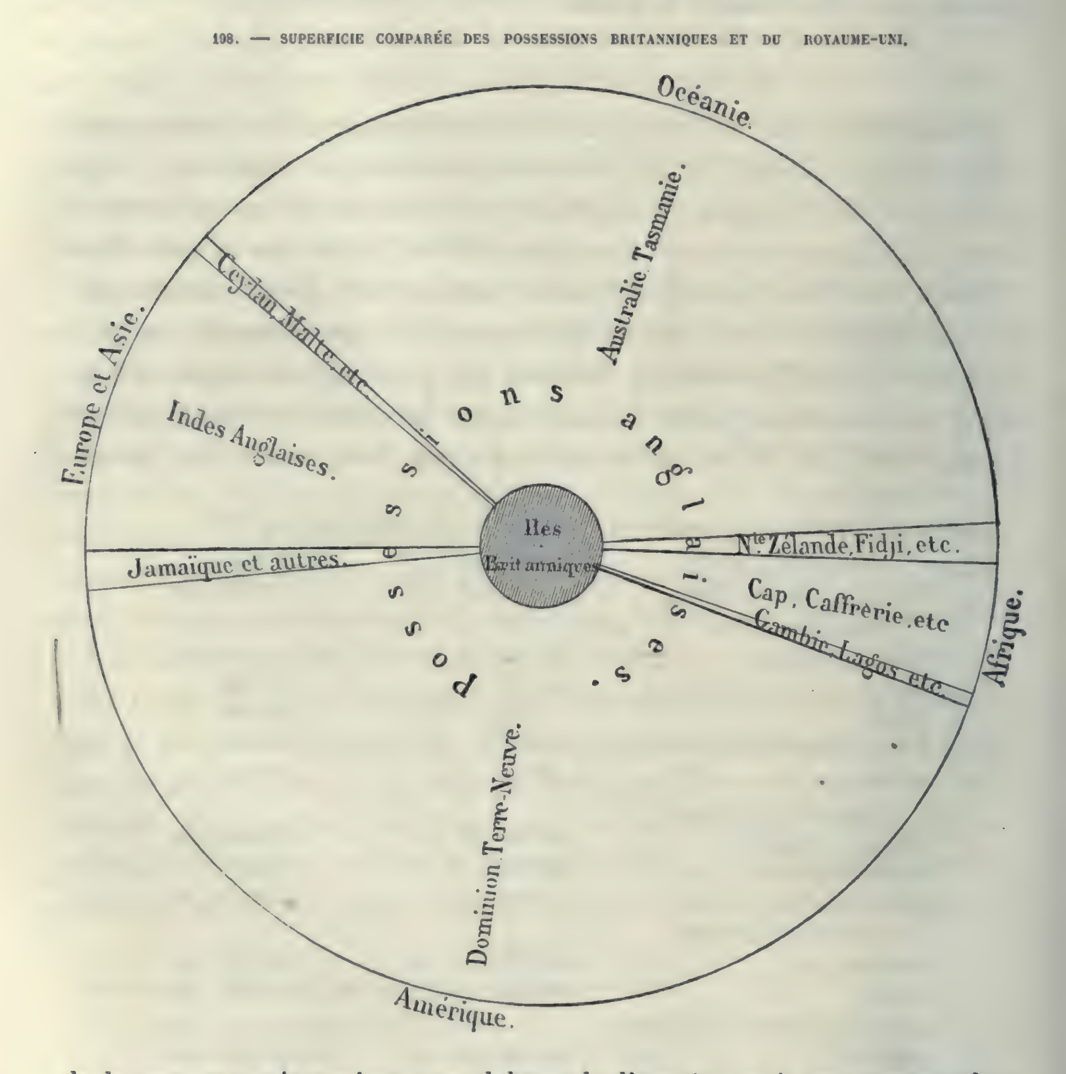
	Superficie.	Population.
POSSESSIONS D'EUROPE.		
Helgoland, Gibraltar, Malte . .	375 kil. car.	172 660 hab.
POSSESSIONS D'ASIE.		
Indes anglaises	2 354 140 kil. car.	191 168 400 hab.
Ceylan.	63 976 »	2 459 542 »
Chypre	5 342 »	180 000 »
Labuan, Bornéo du nord-ouest .	49 635 »	4 898 »
Autres.	14 511 »	496 148 »
POSSESSIONS D'AFRIQUE.		
Afrique méridionale	959 796 kil. car.	1 750 000 hab.
Afrique occidentale.	106 379 »	633 417 »
Iles.	3 218 »	359 115 »
POSSESSIONS D'AMÉRIQUE.		
Dominion, etc.	8 926 928 kil. car.	3 833 490 hab.
Autres.	292 272 »	1 551 987 »
COLONIES, POSSESSIONS D'AUSTRALASIE.		
Australie	7 695 768 kil. car.	2 071 882 hab.
Nouvelle-Zélande, îles Chatham.	272 194 »	444 585 »
Iles Fidji, etc, ...	21 010 »	118 229 »
Ensemble.	20 765 544 kil. car.	205 044 353 hab.

Colonies et possessions des autres puissances européennes en 1878, d'après Behm et Wagner

	Superficie.	Population.
Possessions hollandaises . . .	1 712 981 kil. car.	24 948 700 hab. en 1876.
» françaises . . .	615 007 »	6 528 800 » »
» espagnoles. . . .	311 567 »	8 421 700 » »
» portugaises . . .	1 826 800 »	3 587 400 » »
Ensemble.	4 446 355 kil. car.	43 486 600 hab. en 1876.

le souverain n'a pas le droit d'entretenir une armée permanente sans la sanction des Communes, qui fournissent les fonds nécessaires et proclament chaque année le *mutiny-act*, d'après lequel a été institué le code militaire. Mais ce n'est là qu'une fiction constitutionnelle ajoutée à tant d'autres. Le souverain, chef de l'armée, délègue son pouvoir au ministre

198. — SUPERFICIE COMPARÉE DES POSSESSIONS BRITANNIQUES ET DU ROYAUME-UNI.



de la guerre, pris toujours en dehors de l'armée, et à un commandant en chef, agissant sous les ordres du ministre responsable.

L'armée anglaise ne se recrute guère que parmi les jeunes gens de dix-huit à vingt ans : les hommes faits qui s'enrôlent sont très-peu nombreux, car la profession de soldat est une de celles qui n'offrent aucune perspective à l'ambition : tous les officiers sont choisis parmi les élèves, presque tous riches ou nobles, qui sortent des écoles militaires de Sandhurst et de Woolwich. Une forte proportion des soldats se compose d'hommes enrôlés

à court terme, c'est-à-dire pour trois années; ils passent ensuite neuf années dans la vie civile, avec une petite indemnité mensuelle, à charge par eux de rejoindre leurs drapeaux en cas de guerre. Le service militaire est, sinon plus pénible en Angleterre que sur le continent, du moins beaucoup plus redouté, et depuis la guerre de Crimée la moyenne des déserteurs n'a jamais été inférieure au cinquième des recrues; elle a été quelquefois de la moitié[1]. Souvent les magistrats profitent de toutes les ressources que leur offre l'interprétation de la loi pour ne pas condamner le déserteur, afin d'éviter ainsi à leur comté la dépense qu'occasionnerait son séjour en prison pendant quelques mois.

L'armée régulière du Royaume-Uni, qui se divise en régiments d'un effectif peu considérable[2], est d'environ 100 000 hommes. Mais à ces forces le gouvernement pourrait ajouter, en cas de péril, les réserves et les milices, qui doivent leur service militaire en vertu de la loi. En outre, l'Angleterre, tout en employant son armée régulière au dehors, devrait compter sur les volontaires pour la défense du territoire. Cette force, née d'un mouvement spontané de l'opinion publique, est d'ailleurs plus sérieuse que ne le disent de vieux soldats ayant le culte de la routine · bien exercée, bien dirigée, elle pourrait avoir une influence considérable sur les évènements militaires. Les volontaires ont déjà par leurs réclamations contribué pour une grande part aux améliorations de toute espèce qui ont été introduites dans l'armement et l'organisation des troupes régulières[3] : ce sont eux qui représentent l'opinion publique dans l'armée. On évalue à 400 000 hommes le nombre des soldats que l'Angleterre pourrait avoir sous les armes en cas de péril national[4].

[1]

Recrues de l'armée anglaise de 1862 à 1874.	130 171
Déserteurs » » » »	40 311
Proportion des déserteurs aux recrues de 1862 à 1874.	31 pour 100.

[2] Infanterie : 3 régiments de la garde; 109 régiments de ligne.
Effectif du régiment. . . . . 1097 hommes en temps de guerre.
» » . . . . . . de 600 à 900 » » paix.
Cavalerie : 10 régiments de la garde; 21 régiments de ligne.
Artillerie : 30 brigades.
Génie : 40 compagnies et 4 compagnies de pontonniers.

[3] Sir Garnett Wolseley, *Nineteenth Century*, 1878.

[4] Armée anglaise, en 1878, d'après sir Garnett Wolseley :

Armée permanente à l'intérieur.	99 000	hommes.
Réserve de l'armée et de la milice.	40 000	»
Milice.	85 000	»
Volontaires	180 000	»
Seconde classe de la réserve	10 000	»
Total.	414 000	»

Aucune ville de l'intérieur du pays n'a de fortifications ; les murailles qui entourent quelques cités du moyen âge n'ont de valeur que pour les archéologues et les amateurs du pittoresque. Il n'a encore été question d'établir des retranchements de défense que sur les collines des North-Downs, au sud du bassin de la Tamise, disposées déjà en forme de remparts : c'est en face d'une de leurs brèches qu'est placé le camp d'Aldershot. Sur les côtes, les fortifications sont nombreuses et toutes les baies, tous les estuaires tournés vers le continent sont armés de forteresses. Mais la véritable défense de la Grande-Bretagne a été jusqu'à maintenant

N° 199. — BRÈCHES DES NORTH-DOWNS ET CAMP D'ALDERSHOT.

1 : 160 000

0 — 5 kil.

dans ses « murailles de bois », c'est-à-dire dans les vaisseaux de la flotte. A cet égard, l'Angleterre a gardé sa supériorité sur les autres puissances de l'Europe et du Nouveau Monde. En principe, l'institution de la flotte diffère de celle de l'armée, car elle est permanente, et le Parlement n'a point à en voter annuellement le maintien. Les marins, qui sont en moyenne au nombre de 60 000, se recrutent comme les soldats au moyen d'enrôlements volontaires ; cependant la loi de la « presse », qui permettait aux agents recruteurs de saisir les marins pour le service de l'État, n'a pas encore été officiellement abolie. La flotte anglaise, sans compter les flottilles qui sont réservées spécialement à la défense de l'Inde et de l'Australie, comprend plus de 350 navires, vaisseaux de ligne, frégates, corvettes, avisos, transports ; en outre, plus de 50 bâtiments en

construction se préparent à maintenir la puissance de la flotte, en utilisant toutes les inventions modernes pour accroître en même temps sa force d'attaque et de défense[1]. La flotte blindée se compose de quarante navires cuirassés en état d'armement complet, ayant une épaisseur de blindage de 11 à 60 centimètres.

L'Angleterre est plus puissante encore par ses finances que par son armée et le nombre de ses navires : les ressources énormes de son budget, voilà ce qui lui donne une situation privilégiée parmi les États européens. Sans doute la dette du trésor anglais n'a de supérieure que celle de la France : elle dépasse même de plusieurs milliards celle des États-Unis ; mais depuis les guerres du commencement du siècle elle a décru de plus d'un milliard et demi, et comparée à la puissance productive de la nation, qui d'ailleurs a précisément doublé depuis cette époque par le nombre des habitants, le fardeau s'est considérablement amoindri[2]. Le service annuel de la dette, qui s'éleva jadis à 800 millions, a diminué de plus de 100 millions, et les excédants de recettes dont le trésor a disposé fréquemment ont été employés à diminuer les taxes qui pèsent sur la population. De 1862 à 1877, les taxes réduites ou supprimées ont dépassé de 667 millions les impositions nouvelles ; l'impôt sur le revenu ou *income-tax*, qui dans l'année 1855 s'élevait à 16 pence par livre sterling, c'est-à-dire à 4 pour 100, a été abaissé à 3 pence, soit à moins de 1 pour 100, et les revenus moindres de 3750 francs sont épargnés par le fisc. Le gouvernement anglais s'est prudemment abstenu, depuis un demi-siècle, de ces emprunts dont les autres États ont si largement profité. Tandis que les rentes françaises sont entre les mains de quatre millions de personnes, les « Consolidés britanniques » (*British Consols*) sont répartis entre 250 000 personnes seulement.

Néanmoins, pour comparer le poids des impôts chez les différentes nations, il faut tenir compte de toutes les dépenses locales et provinciales, aussi bien que nationales. Or le budget local des trois royaumes dépasse un milliard ; l'ensemble des taxes est donc supérieur à trois milliards dans

[1] Flotte cuirassée, effective, de l'Angleterre, au 1er janvier 1877 :

Vaisseaux de 1re classe.	4	Vaisseaux de 3e classe.	8
» 2e »	3	» 4e »	12

Vaisseaux de 5e classe 13

Nombre des canons : 446. Force en chevaux-vapeur : 498 776. Tonnage : 281 405 tonnes.
Autres vaisseaux armés et désarmés : 300, jaugeant 392 000 tonnes.

[2] Dette de l'Angleterre :

En 1817 . 21 021 262 275 fr.	En 1881. . . 19 217 500 000 fr.
1124 fr. par habitant.	545 fr. par habitant.

le Royaume-Uni[1]. L'Anglais paye en moyenne un peu plus que le Français pour l'entretien du gouvernement et de l'administration. En outre, le budget anglais est solidaire de celui des Indes, qui se solde régulièrement en déficit : les populations appauvries de l'Hindoustan ne peuvent plus suffire aux dépenses de leur gouvernement, et l'Angleterre est obligée, sous une forme ou sous une autre, par des subsides ou par l'appui de son crédit, de venir en aide à son empire indien. Aussi le Royaume-Uni, comme tous les États d'Europe, doit-il gérer ses finances avec le plus grand soin, en prévision des dangers que peut lui réserver l'avenir : lui non plus n'a pas de « ressources inépuisables ».

Il serait téméraire de hasarder une prédiction sur la destinée prochaine de l'Angleterre comme puissance politique. Une chose est certaine, c'est que, de toutes les nations du globe, aucune n'eut jamais des intérêts aussi complexes et ne se trouva davantage, par ses colonies lointaines, en rapport direct avec des populations plus nombreuses. Pas un évènement, pas une oscillation commerciale ne s'accomplit dans les deux mondes que l'Angleterre n'en ressente aussitôt le contre-coup. Nul organisme n'est plus sensible aux impressions du dehors : de la Nouvelle-Guinée aux îles Falkland, de Vancouver à Hong Kong, tous les mouvements se répercutent immédiatement à Londres, à Liverpool, à Glasgow, et l'équilibre de la Grande-Bretagne en est plus ou moins changé. Le sort du peuple anglais se lie à celui de toutes les nations avec lesquelles il est en relations continuelles d'intérêt.

Parmi les possessions anglaises, il en est, telles que le Canada, les diverses colonies de l'Australie, la Nouvelle-Zélande, qui ont acquis une existence réellement indépendante et qui se développent en liberté, augmentant à la fois leur propre puissance et l'autorité morale de leur mère-patrie. Ces possessions sont une force pour l'Angleterre et ne peuvent en aucun cas être pour elle une cause de dangers. Mais il n'en est pas ainsi de l'Inde. Là les Anglais ne sont pas chez eux : au nombre de quelques milliers, ils sont établis en dominateurs sur deux cents millions, même sur deux cent cinquante millions d'hommes, en y comprenant les États indirectement soumis ; bien plus, par leurs forts et leurs marchés, ils se posent en maîtres sur presque toutes les côtes méridionales du continent d'Asie, et leur politique est à la fois entremêlée avec celle des Arabes

[1]

Budget national de l'année fiscale 1876-1877	1 964 125 900	francs.
Budget local	1 113 193 000	»
Ensemble	3 077 318 900	francs.
Dépense par habitant	90	»

et des Persans, des Birmans, des Malais et des Chinois. Dans son immense ellipse, embrassant une grande partie de l'Ancien Monde, la domination britannique a deux foyers, le royaume d'Angleterre et l'empire hindou; mais dans cet empire la puissance anglaise n'a pas de point d'appui naturel, et le développement normal des populations hindoues les porte à



PHARE D'EDDYSTONE.

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

s'affranchir de la tutelle étrangère. Il s'agit actuellement pour les Anglais de garder solidement en leur pouvoir tous les chemins qui par terre ou par mer réunissent les deux foyers de leur domaine. Aucune nation ne leur dispute les routes de la mer qui contournent le continent d'Afrique; par le canal de Suez, dont ils sont devenus récemment les principaux propriétaires, par les forteresses de Gibraltar, de Malte et d'Aden, ils

possèdent aussi la voie directe qui passe par la Méditerranée et la mer Rouge. En s'emparant de Chypre, en assumant le protectorat de l'Asie Mineure, l'Angleterre surveille d'avance les routes commerciales qui s'ouvriront de Constantinople au golfe Persique par la vallée de l'Euphrate. Mais plus au nord il existe aussi d'autres routes, de la mer Noire et de la mer Caspienne aux défilés de l'Hindou-Kouch, et par là ses lignes de communication peuvent être menacées et rompues. Par le commerce, les mers appartiennent à tous, mais comme État militaire, la Russie fait effort pour s'ouvrir une issue vers le sud : il lui faut des portes sur les mers méridionales, sur l'Archipel et sur la mer d'Oman. L'Angleterre essaye de barrer le chemin à la Russie. Sera-t-elle assez forte, assez unie surtout, assez bien servie par les évènements, pour qu'elle puisse garder longtemps encore les passages de l'immense barrière qui s'étend des Balkans à l'Himalaya? De là dépend son avenir, non comme nation, car sans garder ses conquêtes elle peut envoyer ses colons à l'étranger et vendre ses marchandises, mais comme puissance prépondérante dans la Méditerranée et dans le continent d'Asie. La Grande-Bretagne se vante d'avoir vu, depuis plusieurs générations d'hommes, les révolutions s'arrêter au détroit qui la sépare du continent. Depuis un demi-siècle, les nations d'Europe et d'Amérique ont toutes eu leurs secousses violentes, tandis qu'elle n'en a ressenti que les ondulations lointaines. Maintenant une période critique commence pour elle : c'est à son tour peut-être de se trouver au milieu de la tourmente. Quoi qu'il en soit, des mouvements considérables se préparent, et l'Angleterre, plus que toute autre nation, aura son rôle dans ce nouveau drame de l'histoire du monde.

Les tableaux suivants indiquent l'importance relative des comtés du Royaume-Uni en superficie et en population :

ROYAUME-UNI

DIVISIONS DE RECENSEMENT.	COMTÉS.	SUPERFICIE.	POPULATION EN 1871.
	ANGLETERRE		
		kil. c.	hab.
South-Eastern (Sud-Orientale) . . . Superf. 16 451,14 : popul. 3 098 544.	Surrey	1937,52	1 091 635
	Kent	4206,22	848 294
	Sussex	3791,39	417 456
	Southampton (Hants, Hampshire)	4330,84	544 684
	Berks	1825,93	196 475
South-Midland (Sud-Centrale). . . . Superf. 12 954,70 : popul. 3 726 607.	Middlesex.	728,95	2 539 765
	Hertford.	1582,84	192 226
	Buckingham	1889,54	175 879
	Oxford	1912,96	177 975
	Northampton.	2550,87	243 891
	Huntingdon	928,89	63 708
	Bedford.	1196,14	146 257
	Cambridge.	2125,27	186 906
Eastern (Orientale). . . . . Superf. 13 006,53 : popul. 1 253 961.	Essex.	4291,93	466 436
	Suffolk	3834,98	348 869
	Norfolk	5480,48	438 656
South-Western (Sud-Occidentale). . Superf. 20 210,40 : popul. 1 879 914.	Wilts.	3500,78	257 177
	Dorset	2557,60	195 537
	Devon	6706,12	601 374
	Cornwall	3535,20	362 343
	Somerset	4257,80	463 483
West-Midland (Ouest-Centrale) . . . Superf. 17 443,62 : popul. 2 934 921.	Gloucester.	3258,00	534 640
	Hereford	2164,28	125 370
	Salop ou Shrop.	3342,80	248 111
	Stafford.	2947,90	858 326
	Worcester.	1910,73	338 837
	Warwick	2282,14	634 189
	Monmouth.	1490,80	195 448
North-Midland (Nord-Centrale). . . Superf. 14 339,10 : popul. 1 427 135.	Leicester	2080,67	269 311
	Rutland.	387,70	22 073
	Lincoln	7184,76	436 599
	Nottingham	2128,87	319 758
	Derby	2665,98	379 394
North-Western (Nord-Occidentale) . Superf. 8094,36 : popul. 3 380 696.	Chester	2861,54	561 201
	Lancaster	4933,83	2 819 495
York.	York	14789,29	2 436 355
Northern (Septentrionale) . . . . . Superf. 14 132,39 : popul. 1 356 998.	Durham.	2518,99	685 089
	Northumberland	5055,55	386 646
	Cumberland	4051,86	220 253
	Westmoreland	1964,41	65 010

DIVISIONS DE RECENSEMENT.	COMTÉS.	SUPERFICIE.	POPULATION EN 1871.
	GALLES	kil. c.	hab.
Pays de Galles . . . . Superf. 19 159,09 : popul. 1 217 135.	Flint.	748,25	76 312
	Denbigh	1562,25	105 102
	Anglesey	782,85	51 040
	Caernarvon	1498,38	106 121
	Merioneth	1559,17	46 598
	Montgomery	1955,86	67 623
	Radnor	1101,23	25 430
	Cardigan	1794,26	73 441
	Pembroke.	3625,53	91 998
	Caermarthen.	2453,62	115 710
	Brecknock ou Brecon . . .	1862,14	59 901
	Glamorgan.	2215,55	397 859
	ECOSSE		
Méridionale. . . . . Superf. 8057 : popul. 204 804 . . .	Wigtown	1256	38 830
	Kirkcudbright	2326	41 859
	Dumfries	2755	74 808
	Roxburgh	1722	49 407
Sud-Orientale . . . . Superf. 4725 : popul. 474 503 . . .	Selkirk	666	18 572
	Berwick.	1191	36 486
	Peebles.	917	12 330
	Haddington	702	37 771
	Edimbourg	938	328 379
	Linlithgow	311	40 965
Sud-Occidentale . . . . Superf. 5841 : popul. 1 183 095 . .	Ayr	2922	200 809
	Lanark	2284	765 339
	Renfrew	635	216 947
Ouest-Centrale. . . . . Superf. 10 774 : popul. 249 731 . .	Bute	562	16 977
	Dumbarton	624	58 857
	Stirling.	1158	98 218
	Argyll	8430	75 679
Est-Centrale. . . . . Superf. 10 386 : popul. 557 015 . .	Clackmannan.	122	23 747
	Kinross.	189	7 198
	Fife.	1274	160 735
	Perth.	6535	127 768
	Forfar	2266	237 567
Nord-Orientale. . . . . Superf. 9731 : popul. 398 093 . . .	Kincardine	992	34 630
	Aberdeen	5102	244 603
	Banff.	1775	62 023
	Nairn.	557	10 225
	Elgin.	1375	46 612
Nord-Occidentale. . . . . Superf. 21 253 : popul. 168 486 . .	Inverness	11020	87 531
	Ross et Cromarty	10233	80 955
Septentrionale. . . . . Superf. 6729 : popul. 64 309 . . .	Sutherland	4885	24 317
	Caithness	1844	39 992
Iles . . . . Superf. 2626 : popul. 62 882 . . .	Orkney	1036	31 274
	Shetland	1590	31 608

DIVISIONS DE RECENSEMENT.	COMTÉS.	SUPERFICIE.	POPULATION EN 1877.
	IRLANDE		
		kil. c.	hab.
Leinster . . . . Superf. 19 565,28 : popul. 1 339 451.	Carlow	895,49	51 650
	Dublin	915,81	405 262
	Kildare	1693,18	83 614
	Kilkenny	2052,69	109 379
	King's County.	1995,09	75 900
	Longford	1040,01	64 501
	Louth et Drogheda.	814,99	84 021
	Meath	2340,01	95 558
	Queen's County.	1719,28	79 771
	Westmeath	1755,35	78 432
	Wexford	2319,58	132 666
	Wicklow	2022,90	78 697
Munster . . . . Superf. 24 016,40 : popul. 1 393 485	Clare.	3108,96	147 864
	Cork	7441,59	517 076
	Kerry	4891,58	196 586
	Limerick	2682,89	191 936
	Tipperary et Cashel	4244,85	216 713
	Waterford.	1846,53	123 310
Ulster . . . . Superf. 21 527,67 : popul. 1 833 228.	Antrim	2883,54	404 015
	Armagh.	1263,91	179 260
	Cavan	1886,84	140 735
	Donegal.	4815,47	218 334
	Down.	2467,76	293 449
	Fermanagh	1690,65	92 794
	Londonderry.	2077,52	173 906
	Monaghan	1289,79	114 969
	Tyrone	3152,19	215 766
Connaught. . . . . Superf. 17 130,45 : popul. 846 213.	Galway	6066,83	248 458
	Leitrim.	1522,43	95 562
	Mayo.	5346,83	246 030
	Roscommon	2368,97	140 670
	Sligo	1825,39	115 493
		82239,80	5 412 377
	ILES DU ROYAUME AYANT UNE CONSTITUTION PARTICULIÈRE		
Man		728,41	53 867
Iles de la Manche.		188,91	90 563
		917,32	144 430
Ensemble du Royaume-Uni (avec les soldats et les matelots à l'étranger).		313675,03	31 817 108



CHAPITRE VI

ILES DE L'ATLANTIQUE BORÉAL

FÄRÖER, ISLANDE, JAN MAYEN

I

LES FÄRÖER

Les « Iles des Brebis » ou des « Navigateurs », — car les étymologistes ne sont pas d'accord sur le sens probable du nom Färöer, — sont une dépendance politique du royaume de Danemark; mais, géographiquement, elles n'appartiennent point au groupe des terres scandinaves. Archipel isolé au milieu de l'Atlantique, elles sont entourées par des abîmes de plusieurs centaines de mètres de profondeur : le plateau sous-marin qui les porte forme dans l'Océan une sorte de piédestal quadrangulaire, et c'est précisément à l'orient, dans la direction de la Scandinavie, que s'ouvre la fosse la plus profonde. Les Färöer sont deux fois plus rapprochées des archipels calédoniens, Shetland, Orcades, Hébrides, que du littoral norvégien le moins éloigné, et c'est également aux Hébrides que le banc des Färöer se rattache par un seuil sous-marin. A en juger par l'orientation générale des terres, il semble que les Färöer sont le débris d'une ancienne chaîne de montagnes dont Rockall est un autre fragment, et que cette chaîne se développait parallèlement aux arêtes des îles calédoniennes et de la haute Écosse. Par ses roches, son climat, sa flore et sa faune, l'archipel des Färöer ressemble également aux îles voisines de l'Écosse; mais, par l'histoire de leurs habitants, ces terres sont, les unes et les autres, scandinaves et non britanniques.

Comme les Shetland et les Orcades, les Färöer se composent de grandes îles faiblement peuplées, d'îlots inhabités, mais offrant quelques pâturages pour les brebis, et de rocs stériles, autour desquels les oiseaux

tourbillonnent en nuées[1]. Presque partout le sol est montueux et se redresse en promontoires et en collines : dans les îles de Stromö et d'Osterö, plusieurs sommets dépassent la hauteur de 600 mètres : le Slattaretindur, au nord d'Osterö, se dresse à 840 mètres. Les roches, recouvertes d'une mince couche de terre végétale, sont gazonnées ou moussues, et du rivage de la mer aux cimes les plus élevées se succèdent les nuances délicates des herbes et des bruyères. Les maisons, éparses pour la plupart, sont de la même couleur que les collines, à cause des mottes de gazon qui en forment la toiture : même à une faible distance, il est difficile de les reconnaître[2]. De même que les rochers de l'Écosse et de la Scandinavie, ceux des Färöer sont striés par les glaces : en maints endroits, on reconnaît nettement à des lignes tracées dans le sens de l'est à l'ouest et du nord au sud que l'archipel, alors à peine émergé des flots, était parcouru par des traînées de glaçons flottants tombés des glaciers norvégiens.

Les formations de l'archipel sont en grande partie d'origine volcanique : ce sont principalement des basaltes superposés en terrasses et délités à l'extérieur, de sorte qu'un peu de mousse se montre çà et là sur les colonnades et qu'en hiver on aperçoit des strates de neige blanche sur la roche noire, « semblables aux pièces de toile étendues sur les collines autour des villes de manufactures[3] » ; mais quelques promontoires, surtout dans Osterö ou l'Ile Orientale, offrent des rangées de piliers droits et superbes comme ceux de Rathlin et de Staffa. Ces basaltes datent probablement de l'époque miocène : des terrains sédimentaires, que l'on rencontre dans l'Ile du Sud (Suderö) et dans les îlots Mygenäs et Tindholm, et qui renferment du charbon, sont probablement du même âge. Blocs séparés d'un ancien massif, les roches de l'archipel se correspondent de falaise à falaise, mais la mer qui les a rompues promène entre eux ses marées et ses courants par de profonds détroits. Quelques-unes des falaises sont percées de grottes et de cavernes : une île même, Nalsö, près de Thorshavn, est percée de part en part comme une aiguille, — ce qui lui a valu son nom, — et l'on peut la traverser à marée basse sous une voûte de 300 mètres d'épaisseur[4]. Quelques-unes des falaises du nord des îles, coupées à pic par le heurt des vapeurs de l'Atlantique, se dressent presque verticalement à des centaines de mètres de hauteur. Tel est le promontoire

[1]

Superficie approximative des Färöer.	Population en 1880	Population kilométrique.
1333 kilomètres carrés.	11 100 habitants.	8 habitants.

[2] Wyville Thomson, *Depths of the Sea.*

[3] *Tracings of Iceland and the Feroe Islands.*

[4] Charles Forbes, *Iceland, its Volcanoes, Geysers and Glaciers.*



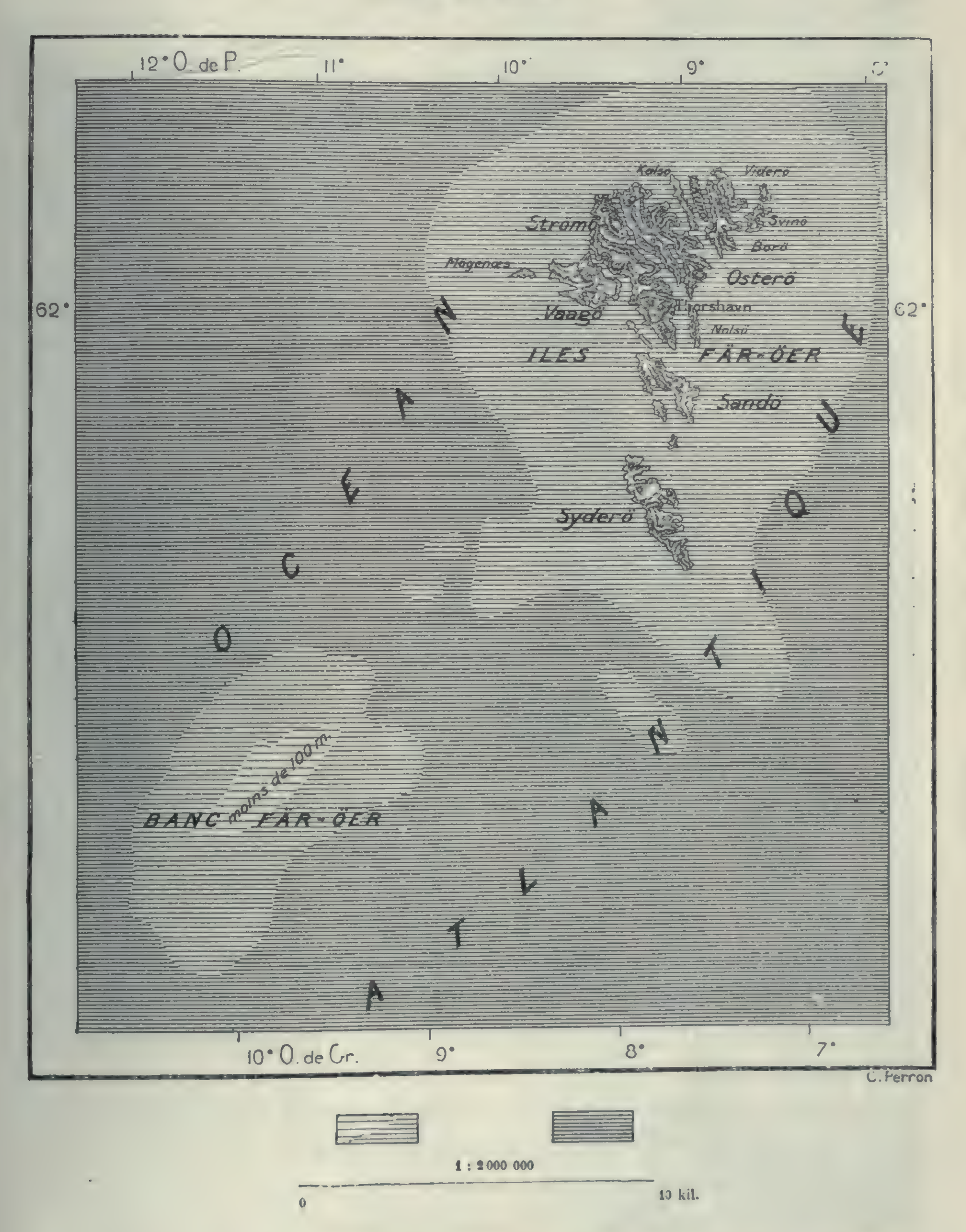
STAFFA. — VUE PRISE DU SOMMET DE LA FALAISE

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. W. Wilson.



du Kodlen, qui n'a pas moins de 340 mètres d'escarpement vertical et qui se compose dans toute son épaisseur de strates alternant par centaines,

N° 200. — FÄRÖER.



les unes consistant en argiles et en tufs de couleurs claires, les autres formées de trapps presque noirs : l'aspect de la roche est celle d'une immense draperie rayée.

Les Färöer sont l'archipel de l'Atlantique boréal le plus complètement baigné par le courant d'eau tiède qui vient des régions tropicales, apportant des graines, des troncs d'arbres ou même, comme en 1817, un fragment de canot d'acajou, percé par les pholades[1]; c'est à l'est seulement que se fait sentir dans les parties superficielles de la mer l'influence du courant d'eau froide. La température moyenne du flot qui heurte les rivages des Färöer ne change que d'environ 2 degrés pendant l'année : de 7°,5 en janvier, elle s'élève à 9°,5 en juillet; peut-être n'existe-t-il point, en dehors de la zone équatoriale, de parages marins où l'écart annuel du froid et du chaud soit moins considérable. Dans l'air, la variation moyenne de l'été à l'hiver dépasse à peine 7 degrés; en plein janvier, sous la même latitude que le Labrador, et tandis qu'il gèle sur maint rivage de la Méditerranée, la température atmosphérique des Färöer est d'environ 3 degrés; le ciel des îles est bas et humide, gris de vapeurs ou ruisselant de pluies. Ce n'est pas la chaleur, c'est la lumière qui manque : aussi presque tous les champs sont-ils inclinés au sud, afin de recevoir les rayons du soleil[2]. Les hivers n'ont pas de frimas, mais les étés sont sans chaleur; les tempêtes sont fréquentes; des orages, venus de l'ouest comme les flots de l'Atlantique, bouleversent souvent les flots et leur fureur s'ajoute à la violence des marées qui se rencontrent dans les détroits et font tourbillonner leurs courants en « moulins » redoutés des pêcheurs.

Les seuls mammifères sauvages de l'archipel étaient diverses espèces de souris, fidèles parasites de l'homme; mais depuis le milieu du siècle une espèce de lièvre, *lepus alpinus*, a été introduite dans les îles de Strömö et d'Osterö et s'y est multipliée en nombre considérable. En revanche, on n'a point réussi dans les tentatives d'acclimatement du coq de bruyère. Les reptiles, les amphibies manquent complètement à la faune de l'archipel. Mais les oiseaux de mer se voient par myriades autour des îles et surtout des îlots inhabités; en moyenne, les chasseurs prennent chaque année 235 000 *lundes* (*Fratercula arctica*), dont les plumes sont un objet de commerce important. Les poissons foisonnent sur les bas-fonds des alentours. Les bancs des Färöer sont très-fréquentés pendant la saison, surtout celui qui s'étend à 35 kilomètres à l'est et que les marins anglais appellent le *Bone-bed* ou « Lit d'Ossements », à cause des amas de débris qui le recouvrent : ainsi que le prouvent les fossiles, ces bancs ne peuvent être que d'anciennes terres immergées. La plupart des pêcheurs de toutes les nations qui visitent ces bancs tuent et préparent le poisson sur leurs chaloupes;

[1] Lyngbye; — Sartorius von Waltershausen, *Physisch-Geographische Skizze von Island.*
[2] Robert Chambers, *Tracings of Iceland and the Feroe Islands.*

STORNOWAY. — RETOUR DE LA PÊCHE AU HARENG

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de M. W. Wilson.



mais plusieurs des embarcations anglaises ont au milieu un réservoir dans lequel l'eau de mer pénètre et où l'on enferme les morues vivantes pour les vendre sur le marché de Londres. Au sommet des promontoires on aperçoit de petits murs en pierres sèches que les indigènes ont élevés pour y faire sécher le poisson, en le mettant à l'abri de l'atteinte des mouches, qui ne montent jamais jusqu'à ces hauteurs. Plusieurs de ces parois sont si escarpées, que le pêcheur ne peut les atteindre qu'au moyen de cordages. Le Grand Dimon est une île semblable à un pilier, dont les pâturages ne sont accessibles au berger que par un câble : c'est grâce à ce moyen qu'il a pu hisser ses brebis[1].

Quelquefois les dauphins globicéphales (*Delphinus melas*, *globiceps*, le *hval* des Féringeois), et d'autres cétacés échouent en grand nombre sur les grèves de l'archipel et fournissent ainsi aux habitants une source importante, mais irrégulière, de revenus. Les globicéphales visitent le plus fréquemment les parages des Färöer en été et en automne, surtout par les temps de brouillard, que les Féringeois désignent des noms de *grindemórke* et *grindeveir :* ils appellent *grind* les bandes de ces dauphins, qui voyagent toujours de compagnie, par centaines et même par milliers. Quand un équipage de pêcheurs découvre un grind dans le voisinage de l'archipel, une veste de matelot est immédiatement hissée au mât de l'embarcation, les bateaux accourent de toutes parts aux cris de *grinde bo! grinde bo!* et bientôt un demi-cercle d'esquifs, incessamment rétréci, se resserre autour du troupeau de cétacés et le chasse vers quelque plage en pente douce, entre deux promontoires. En fuyant vers la rive, les animaux affolés soulèvent des vagues écumeuses pareilles à un ras de marée, et, portés par l'ondulation du flot, ils viennent s'échouer haut sur le sable. Alors commence le *drab* ou la tuerie, à laquelle participe presque toute la population valide de l'archipel. Pendant trente années[2] les plus fortes pêches ont été celles de 1843, qui rapportèrent environ 3150 dauphins, d'où l'on retira 4000 hectolitres d'huile et dont la chair, découpée en longues lanières, servit à nourrir environ 600 vaches, au grand avantage de la production du lait. Chose curieuse, les marins ne voulaient jadis commencer la pêche sans s'être assurés d'avance que ni femme ni prêtre ne les regardait de la plage; autrement ils eussent eu malchance ou malheur[3].

[1] Robert Chambers, *Tracings of Iceland and the Feroe Islands.*

[2] « Tueries » de globicéphales dans les Färöer, de 1833 à 1862 : 248.
Globicéphales tués : 37 986. Moyenne de la tuerie : 153.
Valeur totale de l'huile exportée à Copenhague : 3 800 000 francs.
(Irminger, *Notice sur les pêches du Danemark.*)

[3] Xavier Marmier, *Expédition au Spitzberg.*

Du reste, les antiques superstitions se sont longtemps maintenues dans ces îles éloignées. Les graines de l'*Entada gigalobium* apportées des Antilles par le courant marin étaient considérées jadis aux Färöer comme ayant des vertus souveraines : avant que Debes ne les eût reconnues pour des « haricots des Antilles », on y voyait soit le rein d'un nain mystérieux, soit même le cœur de saint Thomas ; réduite en farine, la graine servait à traiter toutes les maladies, principalement celles des femmes en couches[1]. Certaines sources étaient considérées comme saintes, et c'est là que les parents, en l'absence du prêtre, allaient baptiser leurs enfants : l'ancienne adoration des fontaines s'était conservée[2], bien que les premiers habitants du pays aient été, dit la légende, des moines irlandais.

La population actuelle des Färöer est presque en entier d'origine norvégienne, quoique l'idiome parlé par eux soit maintenant le pur danois : ils ont eu pour ancêtres des fugitifs et des naufragés, qui abordèrent dans les îles pendant la deuxième moitié du neuvième siècle. Les Feringeois sont presque tous des hommes de grande taille, ayant un aspect de force et de santé : on ne trouve parmi eux qu'un très-petit nombre de boiteux ou d'infirmes ; plusieurs atteignent un âge très-avancé, grâce à la simplicité de leur genre de vie. Ils ont pour la plupart un air grave et presque sévère, répondant bien à celui de la nature qui les environne ; mais ils n'ont pas seulement la dignité du maintien, ils ont d'ordinaire aussi celle de la conduite, et quoiqu'ils voient avec une certaine frayeur arriver les étrangers, qui leur ont souvent apporté des épidémies, ils sont de mœurs très-hospitalières. Les voyageurs qui s'arrêtent à Thorshavn (Havre de Thor), le port principal de l'archipel, se félicitent toujours de l'excellent accueil qui leur a été fait par les gens du pays. Quant aux employés danois, qui se sentent exilés sur ces terres où ne se retrouve plus la vie de Copenhague, l'étranger est pour eux comme un messager du monde civilisé.

L'île est divisée en six districts : Strömö, Norderö, Oesterö, Vaagö, Sandö, Süderö. Les habitants nomment une assemblée locale et sont représentés aux Chambres de Copenhague.

[1] Peder Claussön ; Debes ; Olaus Worm ; évêque Gunnerus, cités par Schübeler, *Pflanzenwelt Norwegens*.

[2] Xavier Marmier, *Expédition au Spitzberg ;* Revue des Deux-Mondes, 1839.

II

ISLANDE

Cette terre danoise, trois fois plus étendue que le petit groupe de péninsules et d'îles dont elle dépend politiquement, a cependant une population bien moindre : si ce n'est dans le voisinage des côtes, elle est presque déserte[1] ; elle a deux fois moins d'habitants que le groupe de Malte et de Gozzo dans la Méditerranée, ayant à elles deux une surface 280 fois moindre.

Quoique appartenant par sa population au monde scandinave, l'Islande semblerait, comme les Färöer, devoir se rattacher plutôt à la Grande-Bretagne qu'à la Scandinavie. Séparée de la Norvège par des abîmes où la sonde trouve jusqu'à 4000 mètres de profondeur, elle se continue au sud-est vers les Färöer et les Hébrides par des bancs et des seuils qui ne descendent pas à 1000 mètres au-dessous de la surface. Mais par sa position en plein Atlantique boréal, l'Islande est une terre bien isolée, distincte du reste de l'Europe. Plus rapprochée du Nouveau Monde, l'île paraîtrait même en être une dépendance ; mais elle est certainement européenne par le piédestal sous-marin qui la porte, par sa flore et sa faune, non moins que par l'histoire de ses populations. Il arrive parfois que la grande banquise polaire, s'appuyant sur la péninsule nord-occidentale de l'Islande, ferme complètement le canal qui la sépare du Groenland : l'Europe s'unit alors à l'Amérique par un continent éphémère. Des labyrinthes de « bourguignons » ou glaçons épars précèdent la barrière continue de la banquise. L'île mérite bien alors son nom de « Terre des Glaces » que lui donna le marin scandinave Floki ; elle avait été d'abord désignée par l'appellation de Snjóland ou « Terre des Neiges ».

Les voyageurs n'ont pas encore exploré tout l'intérieur de l'île. Couverts de neiges et de glaces, percés de cratères d'éruption et de gouffres d'effondrement, entourés d'âpres coulées de laves, défendus contre les explorateurs par des torrents aux crues soudaines, aux rivages fuyants, les massifs du centre de l'Islande sont du plus difficile abord et récemment les indigènes les disaient tout à fait inaccessibles ; c'est en 1874 seulement que le plateau du Vatna Jökull, dans la partie orientale de l'île, a été parcouru

[1]

Superficie de l'Islande.	Population en 1880.	Population kilométrique.
102 963 kilomètres carrés.	72 000 habitants.	7 habitants par 10 kilom. carrés.

pour la première fois et que la croupe suprême en a été gravie[1]. Ces espaces naguère inconnus, qui jusqu'à maintenant ne sont traversés que d'un seul itinéraire, étaient pour les anciens Islandais le pays des mystères et des fables. Peut-être est-ce là que se trouvait la cité d'Asgard dont parle la cosmogonie de l'Edda. Pour les colons scandinaves, l'Islande était le monde entier, entouré par les vastes replis du fleuve d'Ifing, c'est-à-dire de l'Océan ; la Terre ou Midgard n'était pour eux que le littoral d'Islande avec sa bordure d'écueils ; mais cette région de l'intérieur, sur laquelle on voyait le frêne Ygdrasil étaler parfois son branchage immense de cendres noires, n'était-ce pas le séjour des Dieux, maîtres de l'Eau et du Feu, dispensateurs des éruptions et des orages? Encore de nos jours, même chez des gens instruits, se maintient, dit-on[2], la tradition d'un lieu de délices, d'un « jardin des Ases », caché dans quelque vallée du milieu de l'île.

Dans son ensemble, l'Islande est une terre assez élevée, car des plateaux en occupent tout l'intérieur et des montagnes volcaniques se dressent en dehors des hautes régions du centre, jusque dans les péninsules. Un des sommets les plus superbes de l'île, le Snaefells-Jökull, est précisément un de ces monts presque séparés de la grande terre : il se dresse en cône parfait à l'extrémité de la presqu'île qui limite au nord le golfe de Faxa. Les marins qui viennent de contourner les écueils de Reykjanes, au sud-ouest de l'Islande, voient la cime du volcan pointer et s'élever graduellement au-dessus des flots en étalant au loin ses pentes neigeuses : bien avant que le pourtour des rivages ne se montre à eux, la montagne superbe se dresse isolée, surgissant comme une île du milieu de la mer. La grande péninsule nord-occidentale, séparée du corps principal de l'île par un isthme de 8 kilomètres de largeur, est aussi fort montueuse, et plusieurs des cimes qui hérissent en promontoires la côte dentelée ont de cinq cents à neuf cents mètres de hauteur. Les caps de la côte septentrionale sont pour la plupart également dominés par des montagnes abruptes. Quant à la région orientale, la plus rapprochée du plateau, elle a quelques cimes de plus d'un kilomètre de hauteur, que les navigateurs peuvent souvent apercevoir de loin, dessinant leurs escarpements dans le ciel bleu, au-dessus des brouillards qui recouvrent les rivages. Le sommet le plus élevé de l'Islande, l'Oraefa-Jökull ou le « Mont Glacé de la Solitude », est à l'angle méridional du grand plateau de Vatna-Jökull; sa hauteur est de près de 2000 mètres, à peu près le quadruple de l'élévation moyenne qu'en l'ab-

[1] Watts, *Across the Vatna-Jökull.*
[2] Noak, *Ausland*, n° 3, 1871.

sence de mesures précises on attribue à l'ensemble de l'île[1]. Dans son ensemble, l'Islande peut être comparée à un plan incliné de l'est à l'ouest et surtout au sud-ouest. La région la plus peuplée, celle où se trouve la capitale, Reykjavik, est aussi la partie de l'Islande dont l'altitude moyenne est la moins considérable.

La limite des neiges persistantes varie dans les montagnes de l'île suivant les latitudes et l'exposition; mais elle est plus haute que le nom de « Terre des Glaces » ne pourrait le faire supposer : en maints endroits, des sommets de plus de 1000 mètres sont complètement découverts de neiges pendant l'été ; en moyenne, c'est à 860 ou 870 mètres[2] au-dessus du niveau de la mer que passe cette ligne de la fusion des neiges d'hiver. Par un singulier contraste, les neiges descendent beaucoup plus bas sur les pentes méridionales du Vatna-Jökull que sur le versant du nord; la cause en est au vent du sud, qui apporte en abondance sur le penchant du midi les vapeurs sous forme de neige[3]. Le *fell* est la montagne, isolée ou rattachée à d'autres sommets, dont les chaleurs de l'été font reparaître en entier les escarpements rocheux; le *jökull*, au contraire, reste couvert de neiges, et de vastes névés emplissent les cavités de ses pentes[4].

Les glaciers proprement dits ne sont pas très-nombreux en Islande. Il est vrai qu'une grande partie de l'île est couverte de *jöklar*[5], mais la plupart de ces masses glacées sont très-faiblement inclinées ou même horizontales sur de vastes étendues et leurs dômes les plus élevés atteignent à peine une centaine de mètres au-dessus des plaines environnantes. Par suite de leur immobilité relative, les jöklar restent à l'état de névé et ne se transforment que très-imparfaitement en glace. L'immense Vatna ou Klofa-Jökull, qui s'étend au sud-est de l'île sur un espace évalué diversement de sept mille cinq cents à huit mille huit cents kilomètres carrés, est un de ces champs de névé, çà et là bosselé de croupes, épanchant l'eau blanche des torrents. Les vrais glaciers se trouvent surtout

[1] Altitude moyenne de l'Islande, d'après Leipoldt : 470 mètres.

[2] Gunnlaugsson; — Burton, *Ultima Thule*.

[3] Watts, *Across the Vatna-Jökull*.

[4] Altitudes diverses de l'Islande :

Oraefa-Jökull	1956	mèt.	Smjörfjall (nord-est)	1211	mèt.
Croupe supérieure du Vatna-Jökull	1920	»	Kistufell (sud-est)	1098	»
Snaefell (est)	1824	»	Lambafell (est)	1082	»
Oester-Jökull ou Eyjafjalla-Jökull	1818	»	Dránga-Jökull (nord-ouest)	889	»
Herðubreið	1658	»	Glámu-Jökull (» »)	901	»
Hekla	1550	»	Keilir (au sud-ouest de Reykjavik)	389	»
Snaefells-Jökull	1433	»	Heimaklettur (Vestmannaeyjar)	285	»

[5] Pluriel de *jökull*.

sur le pourtour de l'île, à l'issue des brèches qui séparent les divers massifs de montagnes et des vallées qui découpent l'extérieur des plateaux. Parmi ces glaciers, le plus anciennement étudié est celui de Geitland, qui remplit une haute vallée, près du Hval-Fjörðr[1], au nord de Reykjavik. Les naturalistes Ólafsson et Pálsson le parcouraient déjà vers le milieu du siècle dernier et y faisaient, avant l'exploration des Alpes suisses, mainte observation sur les phénomènes des glaces : ils y reconnurent l'existence de crevasses, de courants superficiels, de « moulins », de « tables », de moraines, et cherchèrent à en donner l'explication. D'après les indigènes de l'époque, ce glacier, qu'ils n'osaient parcourir, aurait enfermé une profonde vallée, riche en prairies et en cultures, habitée par une tribu d'Hommes des Bois, descendants des anciens géants. Au sud-est de l'Islande, les Skriðjöklar ou « Glaciers Frémissants » qui s'épanchent des névés du Vatna-Jökull sont les plus considérables de l'île et ceux qui se meuvent avec le plus de rapidité, grâce à la pression des neiges supérieures. Ils descendent jusque dans le voisinage de la mer, et ne laissent aux voyageurs qu'un étroit passage n'ayant guère plus de 200 mètres en 1874 et rendu fort dangereux par les torrents dont le lit change incessamment au milieu des sables. Ces glaciers ressemblent à ceux de la Suisse et le travail intérieur de la masse cristalline en mouvement s'y accomplit de la même manière : les seules différences sont celles qui proviennent du climat et de la nature du sol.

Comme dans le reste de l'Europe, les glaciers ont en Islande des périodes d'accroissement et de diminution. Au milieu du siècle dernier, ils étaient en voie de développement, puisque Ólafsson et Pálsson visitèrent sur la côte occidentale, près du Borgar-Fjörðr, des glaciers de formation récente. De nos jours, au contraire, il y aurait eu recul des fleuves de glace dans la plupart des vallées[2]; d'après le témoignage des indigènes, les montagnes de l'Islande et les Alpes suisses, soumises depuis une vingtaine d'années aux influences d'une même vague atmosphérique, auraient vu leurs courants de glace diminuer dans la même proportion; cependant M. Watts cite l'exemple de glaciers qui ont récemment débordé au loin dans les plaines. De 1871 à 1874, les moraines méridionales du Vatna-Jökull ont été repoussées vers le sud et, sur le versant septentrional du plateau, une langue de glace s'est projetée de 16 à 18 kilomètres en dehors de la vallée qu'elle occupait lorsque Gunnlaugsson leva le plan de la contrée;

[1] La lettre islandaise Ð, ð, se prononce comme le *th* anglais doux, dans *the*, *these*.
La lettre » Þ, þ, » » *th* anglais dur, dans *thunder*, *thrust*.

[2] Richard Burton, *Ultima Thule*.

la route qu'il prit alors est complètement recouverte par les glaces. Ainsi, en quarante années, les progrès du glacier auraient été d'au moins 400 mètres par an[1]. L'Islande semble avoir aussi passé par une période de froid, pendant laquelle les fleuves cristallins descendaient beaucoup plus bas, même jusque dans la mer : les flancs des vallées qu'ont explorées les voyageurs portent les traces du passage de glaciers disparus. On en voit aussi de chaque côté des fjords, sur les falaises riveraines. Il est vrai que des glaces flottantes, tombées des glaciers dans les baies, à une époque où le sol de l'île était moins élevé que de nos jours, auraient pu laisser ces marques sur le rivage[2]; mais les stries profondes burinées sur la pierre et l'usure des rochers prouvent que les masses entraînées cheminaient à l'étroit dans les vallées et dans les fjords : c'étaient bien des glaciers qui s'avançaient ainsi dans les couloirs des montagnes.

L'île des Glaces, on le sait, mérite aussi le nom d'île des Laves : de là sans doute cette assertion de l'ancien chroniqueur Adam de Brême, que les glaces de l'Islande, rendues noires par l'âge, finissaient par prendre feu. L'île se compose en entier de terrains sortis du sein de la terre sous forme de laves et de cendres ; mais il est vrai que dans la plus grande étendue de l'île ces roches ont été reprises par les eaux marines et distribuées en assises nouvelles de tufs et de palagonite : dans son ensemble, l'Islande est de formation récente ; elle appartient à l'époque tertiaire. C'est alors que les volcans islandais commencèrent de s'élever hors des flots et que s'épanchèrent les premières coulées de lave qui servirent de fondement solide à tous les terrains de l'île. Depuis cette époque, l'Islande, tantôt déprimée, tantôt soulevée, relativement au niveau des mers environnantes, n'a cessé d'être secouée par les feux intérieurs. Des volcans flambent encore en mainte partie de l'île et plusieurs cimes qui vomirent autrefois des laves et qui semblent se reposer actuellement témoignent d'un reste d'activité par les sources thermales et les fumeroles de leur base.

L'axe principal des volcans d'Islande est une ligne de fracture qui commence à l'est dans le plateau de Vatna-Jökull et qui se continue vers l'ouest jusqu'à la pointe dite Reykjanes, et au delà, dans les profondeurs marines. Sur cette ligne de fracture s'ouvrent plusieurs bouches d'éruption, dont la plus connue est celle de l'Hékla, ou le « Mont du Manteau », ainsi nommé

[1] Watts, *Across the Vatna-Jökull.*

[2] Eugène Robert, *Voyage en Islande et au Groenland.*

des amas de vapeurs qui en entourent si fréquemment la cime[1]. Cette montagne fameuse, qui fut longtemps considérée, avec le Vésuve et l'Etna, comme l'un des soupiraux de l'enfer, n'a pas de fréquentes éruptions : de 1104, « l'année de la grande pluie de sable », à 1875, on en compta seulement une vingtaine, et l'intervalle de repos dura jusqu'à trois quarts de siècle; mais d'ordinaire les convulsions de la montagne brûlante sont terribles. Les cendres qui s'en échappent, et que le vent emporte à des centaines de kilomètres, s'abattent en couches épaisses dans les plaines environnantes, dont elles brûlent toute la végétation. En 1766, l'air fut complètement obscurci à la distance de 240 kilomètres autour de la montagne : à quelques mètres, la lumière la plus brillante disparaissait aux regards. En 1845, une poussière noire sortie de l'Hékla recouvrit le pont d'un navire, à 330 kilomètres au sud de la montagne : dès le soir même de l'éruption, la cendre tombait aux Färöer; le lendemain, elle noircissait le gazon des Orcades[2]. Autrefois, les fréquentes aurores boréales que l'on voyait de l'Écosse du Nord étaient prises pour le reflet des éruptions de l'Hékla. Halley lui-même, au commencement du dix-huitième siècle, raconte que des Orcades il a vu cette lueur dans la direction de l'Islande et que, d'après le témoignage unanime des insulaires, il fallait en attribuer la cause à un incendie de l'Hékla[3]. Après chaque éruption, la forme de la montagne se trouve avoir changé; on a même pu croire, en comparant les mesures de MM. Descloiseaux et Bunsen à celles de leurs prédécesseurs, que l'éruption de 1845 aurait eu pour résultat d'abaisser de 150 mètres le cône suprême de l'Hékla; il est vrai que le cratère de 1845, encore visible, s'ouvre sur le versant, à une assez grande distance au-dessous du sommet[4]; mais peut-être cette bouche n'était-elle que l'issue inférieure des laves et les cendres s'échappaient-elles par le sommet du volcan. Depuis 1770, époque de l'ascension de Bank et Solander, l'Hékla a été souvent gravi; avant l'éruption de 1875, la cime principale était percée de deux bouches.

Le volcan le plus méridional de l'Islande, le Katla ou Kötlugjá, qui s'élève à 60 kilomètres au sud-est de l'Hékla et que les marins d'autrefois ont souvent confondu avec lui, a fait explosion à peu près aussi fréquemment que l'Hékla : son cratère, maintenant empli de glace, a rejeté des cendres et des torrents d'eau quinze fois depuis l'année 900, et parfois

[1] W. Preyer et F. Zirkel, *Reise nach Island.*
[2] Eugène Robert, *Voyage en Islande et au Groenland sur la corvette* la Recherche.
[3] *Atlas maritimus et commercialis,* p. 49.
[4] Burton, *Ultima Thule.*

avec une formidable violence; pendant l'époque historique il n'a pas vomi de laves; mais d'anciennes cheires, fort nombreuses, se voient autour de sa base. De toutes les révolutions volcaniques, la plus considérable et celle qui eut les conséquences les plus graves pour le peuple islandais, est la grande éruption de 1783. Une fissure ouverte de l'est à l'ouest, à la base du Skaptár-Jökull, c'est-à-dire des escarpements orientaux du

N° 201 — CHEIRES DU SKAPTÁR-JÖKULL ET SABLES TREMBLANTS.

Gravé par Erhard. D'après Mackenzie et Gunnlaugsson.

1 : 1 000 000

0 10 20 30 kil.

plateau de Vatna, fut injectée de laves dans toute sa longueur et des sources de matières incandescentes jaillirent çà et là de la fente du sol. Un immense lac de feu se forma d'abord dans la plaine qui s'étend à l'ouest du Skaptár, puis, cherchant une issue vers la mer, il s'échappa par deux brèches entre les collines qui s'opposaient à son passage et s'étala sur le versant maritime en deux coulées de forme ovale, qui ne cessèrent de grandir pendant plusieurs mois, sans pouvoir atteindre le littoral de l'Atlantique. La principale coulée, celle de l'occident, n'avait pas moins de 80 kilomètres de longueur sur une largeur de 24 kilomètres :

l'autre avait de moindres dimensions, mais la profondeur de la masse était, en certains endroits, de 150 mètres[1]. On a évalué toute la lave rejetée par le Skaptár dans cette éruption à 500 milliards de mètres cubes, quantité suffisante pour revêtir la planète d'une pellicule de lave de près d'un millimètre. Les plus beaux pâturages de l'île furent recouverts de cendres ; les brebis périrent par milliers, puis vinrent la famine et les épidémies. Nulle époque ne fut plus désastreuse pour l'Islande : en deux années, l'île avait perdu 9336 hommes, 28 000 chevaux, 11 500 têtes de gros bétail, plus de 190 000 brebis[2].

Des volcans inconnus s'agitent sous l'immense champ de névé du Vatna ou Klofa, d'où se répand quelquefois sur l'île entière une atmosphère sulfureuse, empestée. En 1861, des éruptions sous-glaciaires, peut-être aussi des coulées de lave superficielles, fondirent une telle quantité de neige, que toute la plaine méridionale fut entièrement inondée par une mer en mouvement et qu'à plus de 150 kilomètres du rivage, des navires anglais eurent à traverser en plein océan un courant d'eau boueuse de 50 kilomètres de largeur. Depuis cette époque, l'hydrographie de la région se trouva complètement changée. La rivière Skeiðara, qui sortait de la partie orientale du glacier du même nom, a été remplacée par des ruisseaux insignifiants, tandis que la vraie Skeiðara, en certaines saisons presque infranchissable et large de plusieurs centaines de mètres, coule maintenant à 15 kilomètres à l'ouest de son ancien cours et déjà ses nouvelles alluvions ont changé le profil du rivage marin[3]. Les explosions du Vatna doivent avoir aussi expulsé de l'intérieur de la terre d'énormes quantités de cendres, car non-seulement les névés sont en maints endroits recouverts de débris noirâtres, mais certaines parties du glacier de Skeiðara sont entièrement noires : nulle part M. Holland n'a pu y trouver de cristal transparent ; le glacier ressemblait à un immense gisement d'anthracite.

Pendant les dernières années, les éruptions ont été fréquentes dans la partie septentrionale du Vatna-Jökull et se sont produites suivant une direction transversale à celle de l'Hékla au Skaptár. L'explosion du 29 mars 1875, la plus forte de toutes, répandit sur les neiges de l'Islande orientale au moins 300 millions de mètres cubes de pierre ponce réduite en poussière et en imperceptibles filaments. A l'est du foyer d'expulsion, le ciel était complètement obscurci par les cendres : en plein midi, on ne pouvait

[1] Mackenzie, *Travels in Iceland.*
[2] Henderson, *Iceland, journal of a residence in that Island.*
[3] Holland, *Peaks, Passes and Glaciers*, vol. I.

y voir qu'à la clarté des lampes. Portées par un vent d'ouest très-rapide, les cendres se répandirent en longues traînées inégales sur les neiges de la Norvège, et l'on en trouva même aux environs de Stockholm, à 1900 kilomètres du foyer de l'éruption : c'est la distance la plus considérable qui ait jamais été mesurée pour le voyage des cendres volcaniques[1]. Pendant l'été de l'année suivante, M. Johnstrüp et d'autres savants allèrent à la découverte du cratère d'où les débris de pierre ponce avaient été lancés et le trouvèrent au milieu des montagnes de Dyngju, dans la plaine d'Askya. Autour de la bouche du volcan, la pierre ponce reposait en une couche épaisse sur un lit de neige d'une puissance de plusieurs mètres qui ne s'était pas fondue et qui subsiste probablement encore, la pierre ponce étant un très-mauvais conducteur de la chaleur : pourtant un lac d'eau chaude, emplissant une cavité d'effondrement, se trouve dans le voisinage immédiat de ces neiges. D'ailleurs, cette alternance des couches de lave et de neige est un phénomène ordinaire autour des volcans de l'Islande : dans les explosions, les bombes de matières fondues et les blocs de glace sont entremêlés.

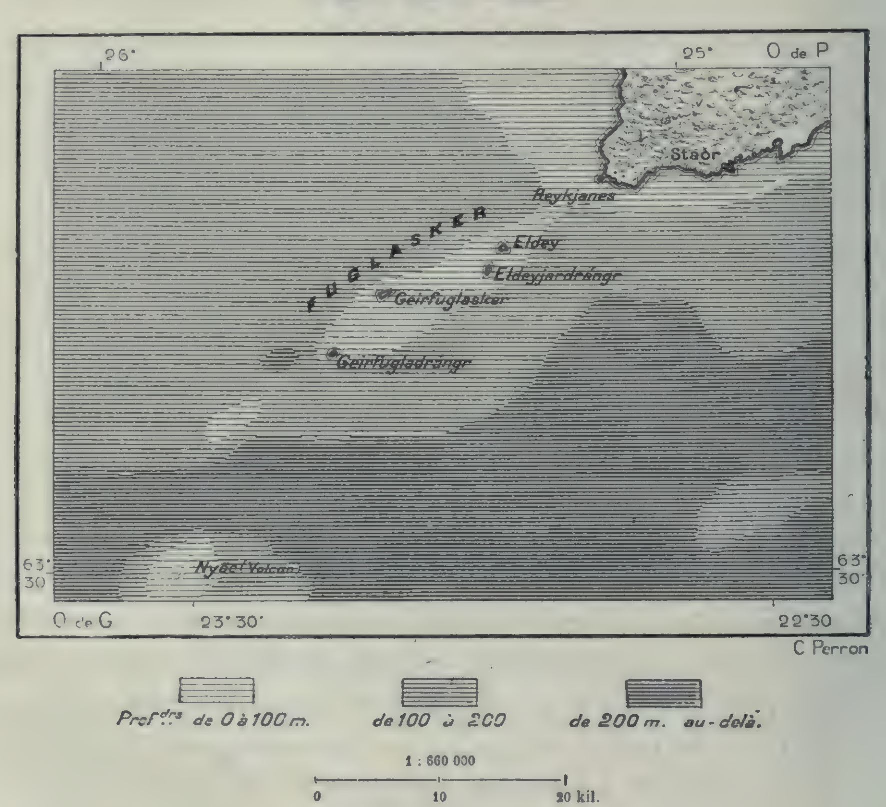
Si l'Islande est riche en volcans sous-glaciaires, elle a aussi des volcans sous-marins. Environ un mois avant l'éruption de 1783, un volcan sous-marin fit explosion à 100 kilomètres environ au sud-ouest du Reykjanes et vomit une si grande quantité de pierre ponce que la surface de l'Océan en fut couverte jusqu'à la distance de 250 kilomètres et que les navires furent arrêtés dans leur course. Une montagne à trois pointes, Nyöe ou l'Ile Nouvelle, surgit au-dessus des flots ; mais, composée de cendres et de laves incohérentes, elle s'effondra peu à peu et disparut comme devaient disparaître plus tard les îles Sabrina près des Açores, et Ferdinandea dans la Méditerranée sicilienne. A la place de Nyöe, il ne resta que des bas-fonds ; mais encore en 1834 de la fumée s'éleva des mers qui baignent le Reykjanes, et de la pierre ponce, rejetée par un cratère caché, vint se mêler à l'écume sur les rivages. Les Fuglasker ou « Écueils des Oiseaux », dont les roches bizarres, semblables à des tours penchées, annoncent aux navigateurs d'Europe le voisinage de la grande terre, que sont-ils également, sinon les restes de volcans détruits par les flots, et dans l'intérieur de l'île ne voit-on pas d'anciennes laves et des tufs d'origine sous-marine, puisqu'ils sont encore parsemés de coquilles océaniques ? Au nord-ouest de l'île, la baie de Breidi-Fjörðr semble aussi recouvrir une région volcanique, surdans les environs de Flatey ou « Ile Plate ». Dans ces parages, des

[1] Gumbel, *Ausland*, n° 24, 1875.

sources d'eau chaude jaillissent du fond de la mer : les marins et les pêcheurs des îlots voisins utilisent celle de fontaines bouillantes qui sont accessibles à marée basse ; il en est une qui recouvre d'incrustations les galets de ses bords[1].

Les couches de laves qui se sont échappées des volcans de l'Islande pendant les dix siècles de son histoire sont bien peu de chose en comparaison des énormes coulées ou *hrauns* qui constituent, avec les tufs, une si grande

N° 202. — NYÖE ET REYKJANES.



partie des roches de l'île. C'est ainsi qu'en parcourant les laves qui s'étendent du Skjaldebreið occidental, entre les Geysirs et Þíngvalla, jusqu'au Reykjanes, sur une longueur de plus de 100 kilomètres et une largeur de 30 à 40, on se trouve toujours sur un même fleuve de scories[2]. Et le champ de laves d'Odáda Hraun, ou la « Cheire des Crimes », dont la surface rugueuse, presque inaccessible au voyageur, recouvre dans la partie centrale de l'île, au nord du Vatna-Jökull, plusieurs milliers de kilomètres

[1] Ólafsson et Pálsson, *Reise igjennem Island.*
[2] Eugène Robert, *Voyage en Islande et au Groenland sur la corvette* la Recherche.

carrés, ne se compose-t-il pas de coulées dont chacune pourrait emplir un vaste bassin comme le lac de Genève? La source de ces laves est peut-être le Skjaldbreið oriental ou Trölladyngjá (Gouffre des Sorciers), qui s'élève au sud du champ de scories et dont la dernière éruption connue date de l'année 1305[1].

De même que les Färöer, l'Irlande septentrionale et les Hébrides, l'Islande a de nombreuses colonnades naturelles, dont l'aspect est celui de palais construits pour les géants. La montagne de Baula, volcan d'une forme admirable qui se dresse à une centaine de kilomètres au nord de Reykjavik, a été souvent visitée par les minéralogistes, à cause de ses colonnes régulières de trachyte, parmi lesquelles les anciens Islandais allaient chercher des pierres tombales : on en retrouve encore çà et là, couvertes d'inscriptions runiques, en diverses parties de l'Islande[2]. Maint promontoire attaqué par les vagues a révélé la structure intérieure de ses basaltes, et c'est ainsi que de la haute mer on aperçoit au cap Dyrhólaey ou Portland, aux îlots Vestmann et en cent autres endroits, la côte bordée de piliers, se succédant régulièrement comme les troncs d'une forêt ébranchée. Ailleurs, ce sont les eaux des cascades qui ont entamé les coulées de lave et, des deux côtés du flot qui s'élance, la roche se dresse en d'innombrables fûts. Ailleurs encore, les agents atmosphériques ont dénudé le sommet des rochers, sur lesquels on voit se dresser comme un temple à colonnes. Telle montagne, où les saillies du basalte succèdent aux pentes de neige, semble rayée comme une étoffe blanche et noire ; les masses colonnaires apparaissent sous les formes les plus bizarres au milieu des neiges qui les entourent et qui en font valoir toutes les arêtes géométriques[3]. Les pentes méridionales du Snaefells-Jökull, où l'on a compté cinquante couches de laves superposées, sont des plus curieuses par leurs massifs de colonnes basaltiques, diversement dégradés par le temps et présentant un aspect étrange, même celui de gigantesques polypes : à la base de cet ancien volcan, des falaises, des îles sont percées de grottes pareilles à celles de Staffa et ne seraient pas moins fameuses si elles ne se trouvaient dans les mers polaires. De même la conformation des montagnes de la péninsule du nord-ouest est des plus remarquables : cette région tout entière semble le produit de quelque prodigieuse cristallisation, si géométriques sont les contours de ses montagnes, qui affectent les formes

[1] Watts. *Across the Vatna-Jökull.*
[2] W. Preyer et F. Zirkel, *Reise nach Island.*
[3] Eugène Robert, *Voyage en Islande et au Groenland;* — Sartorius von Waltershausen, *Physisch Geographische Skizze von Island.*

de cubes, de prismes, plus souvent encore celle de pyramides, s'élevant de la base à la cime en assises régulières de trapp[1].

Ces roches de l'Islande renferment diverses substances rares dans les autres pays volcaniques et très-recherchées par les collectionneurs; mais de tous ces minéraux nul n'est plus apprécié que le spath d'Islande, d'ailleurs indispensable aux physiciens pour sa propriété de double réfraction. Les chercheurs le rencontrent çà et là en petits cristaux; mais on ne l'obtient en quantité considérable qu'aux bords du ruisseau Silfra-lœkr ou « Ruisseau d'Argent », à une centaine de mètres de hauteur au-dessus du rivage septentrional de l'Eski-Fjörðr, presque exactement vers le milieu de la côte orientale de l'île : en cet endroit, il emplit une espèce de géode, ayant un peu plus de 500 mètres cubes, soit 16 mètres de long sur 8 mètres de large et 4 mètres de haut[2]. Quant au soufre, dont la valeur économique est devenue si grande dans ce siècle d'industrie, il se trouve surtout près de Krisuvik, dans la péninsule sud-occidentale de l'Islande, et dans la région du nord qui s'étend du lac Myvatn à la Jokülsá. Dans cette partie de l'île, des milliers de solfatares subliment incessamment les matières sulfureuses et produisent d'immenses quantités de soufre, que l'on exploite avec plus ou moins de méthode et de succès depuis le milieu du seizième siècle; des bancs que l'on pourrait abattre en carrière et où l'activité volcanique a cessé, occupent aussi une partie de cette région et tiennent en réserve pour l'industrie une quantité de soufre plus ou moins pur, que les voyageurs disent être inépuisable[3]. Le havre d'exportation pour ces mines est le port de Husavik, un des meilleurs de la côte septentrionale de l'Islande. Le soufre se rencontre aussi sous diverses formes en plusieurs autres districts de l'Islande. Un grand nombre de cours d'eau doivent le nom de Füli-lœkr ou de « Rivière Puante » aux pyrites décomposées de leur lit, dont le soufre s'unit à l'hydrogène[4].

Les volcans de boue, semblables aux *maccalube* de la Sicile, et les sources thermales ne sont pas moins nombreux en Islande que les solfatares et les « mines vivantes » (*vende namer*)[5] de toute espèce, c'est-à-dire les gisements de terres ou de minerais chauffés par le feu souterrain. En maints endroits, les sources thermales sont assez abondantes pour former des ruisseaux tièdes en plein hiver, où les truites séjournent en multitudes,

[1] Dufferin, *Letters from High Latitudes*.
[2] Sartorius von Waltershausen, *Physisch-Geographische Skizze von Island;* — Descloizeaux.
[3] Dufferin; — Pierce; — Johnstrüp; — Richard Burton, etc.
[4] Richard Burton, *Ultima Thule*.
[5] Ólafsson et Pálsson, *Reise igjennem Island*.

s'engraissant tellement que leur chair finit par n'être presque plus mangeable[1]. Çà et là, les champs de neige sont interrompus par des espaces de lave noire, d'où l'on voit s'élever en nuages la vapeur des sources. La ville de Reykjavik et le Reykjanes doivent leurs noms « Baie de la Fumée » et de « Cap de la Fumée » à des sources thermales dont les vapeurs obscurcissent l'atmosphère.

Parmi tant de milliers de sources thermales dont l'eau se perd obscurément dans les lacs, les ruisseaux, la mer ou les tourbières, il en est qui sont devenues fameuses et que l'on a cru pendant longtemps des exemples uniques de la puissance des volcans : ces sources sont les *geysirs*, jets d'eau naturels que lancent soudain hors de la terre les vapeurs emprisonnées. Le grand Geysir, qui jaillit, dans la partie sud-occidentale de l'île, au milieu de la plaine inégale que traverse le fleuve Hvitá et que domine au nord la montagne allongée de Blafell, est mentionné pour la première fois par les annalistes à la fin du treizième siècle; c'est probablement alors qu'il fit sa première apparition, et depuis cette époque il n'a cessé d'agir, déposant à chaque éruption une mince pellicule siliceuse autour de son orifice : c'est ainsi que s'est formée peu à peu une margelle de dépôts, qui de nos jours n'a pas moins de 12 mètres de hauteur, et d'où l'on voit parfaitement l'ensemble de la vasque, pleine d'eau bouillonnante lors des éruptions, et l'entonnoir dans lequel monte et descend tour à tour le cristal transparent. Quand le jet se prépare, on aperçoit dans l'eau du puits les vapeurs qui s'élèvent en nuages, puis se dissolvent et se reforment de nouveau. Tout à coup la résistance de l'eau supérieure est vaincue, la colonne des vapeurs profondes, dont la température dépasse de 32 degrés le point d'ébullition[2], s'élance d'un jet dans l'air en soulevant avec elle, jusqu'à 30 mètres de hauteur, une masse d'eau que l'on évalue à plus de 160 tonnes. Depuis le voyage d'Ólafsson et de Pálsson, les observateurs varient singulièrement dans leurs descriptions : les premiers ont vu la source jaillir à 108 mètres de hauteur, tandis que depuis cette époque des voyageurs ont assisté à des éruptions dont le jet ne dépassait pas 18 mètres. Du reste, il semble que le grand Geysir soit maintenant dans une période de décadence. Les visiteurs, campés sur ses bords, attendent parfois le jaillissement de la grande eau pendant des journées et même pendant plus d'une semaine; à mesure que s'élève la margelle et que la profondeur relative de l'entonnoir s'accroît, la pression de l'eau supérieure augmente et les vapeurs comprimées du fond cher-

[1] Borrow, *Ein Besuch auf der Insel Island.*
[2] Bunsen et Descloizeaux; — Buff, *Physics of the Earth.*

chent à se trouver d'autres issues. Le Geysir voisin, que les paysans des environs ont appelé Strokkr ou la « Baratte », à cause de l'eau qui monte et s'abaisse incessamment dans le puits, lançait autrefois ses jets aussi haut que ceux de la source principale; maintenant il exhale ses vapeurs assez régulièrement, mais sans les expulser d'un coup par une violente éruption; ce n'est que par artifice, en le remplissant de grandes masses de tourbe, qu'on parvient encore à l'exaspérer. Le « petit Geysir » que décrivent les voyageurs du siècle dernier, a complètement disparu en en 1789, à la suite d'un tremblement de terre[1]. D'ailleurs, un grand nombre d'autres « barattes » de moindres dimensions bouillonnent dans la plaine, emplies d'eaux diversement nuancées, rouges, vertes, bleues, grises, et lancent leurs jets à diverses hauteurs, soit librement, soit sollicitées par les expédients des voyageurs. Un grand lac souterrain s'étend sous toute la contrée : il suffit de percer la couche d'argile qui recouvre les pentes du coteau voisin, Laugafjell ou le « Mont des Sources chaudes », pour voir aussitôt jaillir la vapeur brûlante[2]. Parfois il arrive que le voyageur passe au-dessus d'une couche de concrétions trop faible pour le porter et se trouve tout à coup dans une source thermale[3]. Une île située dans un lac voisin du Geysir est formée en entier d'incrusations siliceuses déposées par des sources profondes.

A peu près à moitié chemin entre la plaine des Geysirs et Reykjavik est l'une des curiosités géologiques de l'Islande et en même temps le site historique le plus remarquable de l'île. C'est la plaine de Þingvalla (Thingvalla) ou de l'Assemblée, qui se termine au sud par un lac, le plus vaste de l'Islande. Cette plaine, de plusieurs kilomètres de largeur, fut autrefois le chemin d'une puissante coulée de laves dont on voit encore les restes. De chaque côté, les parois qui bordèrent le courant se dressent abruptement à 30 mètres de hauteur, offrant çà et là des arcades et des piliers de basalte qui ressemblent à des constructions régulières[4]. Entre ces parois et les restes du courant de lave s'ouvrent de véritables fossés, formés par la séparation de la masse centrale d'avec ses rives, lorsque la lave liquide intermédiaire se fut écoulée sous la carapace refroidie de la roche. C'est par une sorte d'arrachement que se produisirent ainsi la grande fissure latérale d'Almannagjá, longue de 8 kilomètres, celle de Hrafnagjá, qui lui est parallèle à l'est, et les diverses crevasses qui s'ouvrent çà et là dans les

[1] W. Preyer et F. Zirkel, *Reise nach Island.*
[2] Robert Chambers, *Tracings in Iceland and in the Faroe Islands.*
[3] Watts, *Across the Vatna Jökull*
[4] Eugène Robert, *Voyage en Islande et au Groenland, sur la corvette* la Recherche.

laves de la plaine. Trois de ces fissures se réunissent de manière à isoler presque complètement un énorme bloc de lave revêtu de gazon · ce bloc, qu'un isthme étroit rattache au reste de la coulée, est l'Alþíng, forteresse naturelle que le peuple islandais avait choisie pour en faire le siège de son parlement. Une butte qui s'élève vers l'extrémité septentrionale de la péninsule rocheuse était le lieu de délibération des juges, le Lögberg, la « Montagne de la Loi ». Lorsque, par un beau temps, on contemple du haut du Lögberg le panorama de la vallée, on se demande s'il se trouve dans le monde entier un seul paysage qui offre tant de grâce charmante mêlée à tant d'austère grandeur. C'est là que pendant des siècles s'assemblèrent les délégués du peuple. L'Homme de la Loi prenait place sur le degré le plus élevé des laves ; les assesseurs du haut tribunal, assis sur des degrés inférieurs, se groupaient autour de lui ; des sentinelles gardaient l'isthme de l'entrée, et de l'autre côté de la fissure s'étageait le peuple, écoutant la lecture des résolutions et les sentences prononcées par le congrès du haut de la montagne. Les criminels étaient précipités dans le gouffre après la proclamation des juges, tandis que les magiciens et les sorcières étaient brûlés sur un bûcher dressé sur une pointe de roc. Au bord de la rivière, dans les basses prairies, s'élevait une ville de tentes pour la population de l'île. Le þíng n'était pas seulement la grande assemblée politique, c'était aussi le marché annuel où pendant huit jours se faisaient les échanges de toute la nation : de là le nom de l'Almannagjá, la « Cluse de Tous les Hommes ». Maintenant l'Alþíng n'est qu'un pâturage souvent désert.

Lorsque le printemps a descellé les dalles glacées des lacs et fondu les neiges des plaines et des collines, l'Islande est abondamment arrosée ; les eaux coulent de toutes parts, si ce n'est dans les régions où les cendres couvrent le sol en couches épaisses, car l'humidité provenant de la neige ou de la pluie s'enfuit aussitôt dans ces matières sans cohésion, et la contrée reste stérile, sans verdure aucune : telle est, au centre de l'île, immédiatement à l'ouest de l'Ódada Hraun, la région connue sous le nom de Sprengisanðr, ou de « Sables qui crèvent », parce que les chevaux des voyageurs qui traversent cette solitude risquent d'y périr : on n'a osé qu'en 1810 traverser ces solitudes pour la première fois [1]. Quelques-unes des rivières qui naissent autour de ce désert et sur les pentes du Vatna-Jökull sont de véritables fleuves par la masse liquide. La Þjorsá, qui naît

[1] Watts, *Across the Vatna-Jökull.*

au nord du Skaptar-Jökull et qui reçoit toutes les eaux de la région de l'Hékla, l'Olfusa, où s'écoulent, avec la Hvitá, les tièdes ruisseaux des Geysirs et l'émissaire du þíngvalla, sont, au sud-ouest de l'île, les deux grands cours d'eau de l'Islande historique; au nord et au nord-est, quatre rivières abondantes descendent du plateau glacé de Vatna, le Skjálfjandifliót, les deux Jokulsá ou les « Eaux du Glacier », et le Lagarfliót. La Jokulsá de l'ouest, qui limite à l'orient le pays du soufre, est le fleuve le plus considérable de l'Islande et l'une de ses chutes est le fameux Dettifoss, qui plonge d'un mur perpendiculaire de basalte en une nappe de 60 mètres de hauteur et de plusieurs centaines de mètres de largeur. Ce cours d'eau puissant est difficile à traverser, même là où ses eaux sont contenues entre deux berges régulières; mais combien plus dangereux est le passage, lors de la fonte des neiges, quand les flots débordés se répandent au loin sur un sol incertain, qui fuit sous les pas des chevaux! Sur le versant méridional de l'Islande, les crues, descendant par une pente rapide, arrivent soudainement et recouvrent à droite et à gauche les terres basses du littoral : aussi les torrents glaciaires sont-ils presque infranchissables; leur régime change constamment de saison en saison et d'année en année. Les indigènes de la côte orientale qui se rendent à Reykjavik préfèrent contourner au nord tout le massif du Vatna-Jökull et allonger ainsi considérablement leur voyage, que de s'exposer aux rivières changeantes et chargées de glaces qui s'échappent de la base méridionale du plateau. Ils redoutent surtout les Skeiòárar-Sandr ou « Sables Tremblants », qui s'étendent sur plus de 1000 kilomètres carrés au sud du Vatna-Jökull.

L'Islande n'a pas un seul lac de grande étendue : ses nappes d'eau les plus vastes sont, au sud le þingvalla, au nord le Myvatn, celui-ci partiellement comblé de 1724 à 1730 par les cheires sorties des volcans de Krafla et de Leirhnúkur; mais l'île a des centaines, des milliers de bassins de moindres dimensions, du lac proprement dit à la simple vasque. Comme dans l'île d'Érin, on peut de mainte colline apercevoir à la fois des lacs sans nombre, les uns brillant à la lumière, entre des berges vertes, les autres ternes et comme sans vie, visibles à peine entre les roches sombres des alentours. Comme en Irlande aussi, un grand nombre de lacs sont en suspension, pour ainsi dire, dans les mousses des tourbières, et se trouvent retenus, non-seulement dans les dépressions des vallées, mais sur les pentes des collines : en diverses régions de l'Islande, on peut voyager pendant des journées entières, par monts et par vaux, en cheminant sans cesse sur le sol élastique des tourbes, au-dessus des eaux



CLUSE D'ALMANNAGJA

Dessin de Sorrieu, d'après une photographie.



cachées. Les lacs sans émissaires visibles qui sont épars en multitudes dans certaines régions de l'Islande ne sont point salés, soit parce que les eaux s'en écoulent souterrainement, soit parce que les laves modernes qui les contiennent dans leurs vasques résistent à la destruction et que l'eau ne peut ainsi leur enlever de particules salines[1].

Sur le pourtour de l'Islande, les lacs se rapprochent en maints endroits des fjords extérieurs dont ils faisaient autrefois partie, et même çà et là on voit quelques nappes d'eau qui semblent appartenir en même temps à la terre et à la mer. Ainsi les voyageurs Ólafsson et Pálsson parlent d'un lac qui se trouve au nord du Snæfells-Jökull, sur les bords de l'Olafs-Fjörðr, et où l'on pêche encore, à côté de poissons d'eau douce, plusieurs poissons de mer, la morue ordinaire, la morue noire, le flétan et la raie, tous de plus petite taille que ceux du large, mais très-appréciés à cause de l'excellence de leur chair. En hiver, les habitants percent des trous dans la glace du lac afin de pouvoir pêcher ces poissons à la ligne. Il n'y a probablement pas d'exemple sur la Terre d'un golfe d'eau salée changé en réservoir d'eau douce, où la naturalisation des espèces marines se soit accomplie pour autant de poissons. Les mêmes explorateurs islandais citent aussi, parmi les lacs à demi maritimes, le Diupalón, situé près de l'extrémité du promontoire du Snaefells-Jökull. Ce lac est séparé de la mer par un rempart de laves, mais il communique avec elle, puisqu'il s'élève et s'abaisse après le flux et le reflux. Cependant l'eau du Diupalón est douce; le flot marin agit donc souterrainement à la manière de l'eau qui soulève le niveau des « puits à maréyage » creusés sur le bord de la mer. En pénétrant dans les fissures profondes, la marée se glisse au-dessous des eaux plus légères du lac et les fait monter peu à peu; puis, en s'enfuyant, elle les laisse retomber : en moyenne, l'effet du flux et du reflux marin se fait sentir dans le lac avec une heure de retard.

Les côtes de l'Islande sont découpées de fjords nombreux; la péninsule nord-occidentale, s'avançant dans la mer en forme de bois de cerf, présente surtout le plus curieux exemple de rivages dentelés. Cependant l'île, prise dans son ensemble, est moins bizarrement tailladée que la Norvège, le Groenland, l'Écosse septentrionale, les Hébrides. La cause en est probablement aux fréquentes éruptions volcaniques et à la distribution plus rapide des alluvions qui en est la conséquence. Les cendres rejetées par les volcans, les crues soudaines produites par la fusion des glaces aux alentours des cratères, les courants de laves ont comblé la plupart des

[1] Richard Burton, *Ultima Thule*

fjords sur la face méridionale de l'Islande ; il n'en reste plus que des estuaires ou même des marigots déjà séparés de la mer par des flèches de sable. La plaine des Geysirs était jadis un fjord et l'on peut encore en reconnaître les contours. Au nord des îles de Vestmann, non-seulement

N° 203. — PÉNINSULE DU NORD-OUEST DE L'ISLANDE.

1 : 1 500 000

0 25 50 kil.

les fjords qui s'avançaient jadis au loin dans l'intérieur de l'île ont été comblés, mais les alluvions apportées par les torrents ont même dépassé le profil normal de la côte et se développent au devant du rivage en un arc de cercle de 50 kilomètres de longueur ; la distance qui séparait les Vestmanneyjar basaltiques des premiers massifs rocheux de l'intérieur est

diminuée de plus de moitié. Par un phénomène bizarre qui témoigne de l'énorme quantité de cendres et d'autres débris qu'ont à transporter les eaux, tout ce vaste delta, qui d'un côté se rapproche des îles et de l'autre

N° 204. — DELTA DU MARKARFLJOT.

D'après d'Olsen et Gunnlaugsson — C. Perron

De 0 à 100 mèt. — de 100 à 200 — de 200 au-delà.

1 : 730 000

0 — 10 — 20 kil.

va rejoindre l'estuaire de la Thjorsá, n'a pour origine qu'un simple ruisseau, le Markarfljot : on dirait le delta d'un fleuve puissant.

L'assèchement des fjords est dû aussi à une autre cause que l'apport des alluvions : il provient en maints endroits du soulèvement général de la côte. Sur les rivages du nord on a trouvé des coquillages modernes et des

bois flottés à plus de 60 mètres au-dessus du littoral actuel, et d'après Ólafsson et Pálsson, ce mouvement d'ascension du sol se continuerait d'une manière assez rapide. Au nord-ouest de l'île, sur les bords du Breidi-Fjördr, les habitants montrent dans le golfe nombre d'îles, d'îlots et d'écueils ayant émergé pendant le courant du siècle dernier. Parmi les dépôts soulevés se trouvent des amas de bois flottés semblables à ceux que dépose actuellement le courant sur les plages; mais en outre on découvre dans les tufs et dans les laves des bois à demi carbonisés, encore munis de leurs feuilles et de leurs aiguilles, qui proviennent certainement d'anciennes forêts du pays : ces bois sont connus par les Islandais sous le nom de *surturbrandur*. Jusqu'à trois couches superposées de ces bois fossiles, indiquant la succession de trois forêts, ont été reconnues par Ólafsson et Pálsson sur le même emplacement, et dans ce nombre se voyaient plusieurs fûts d'un pied de diamètre. Près de la montagne trachytique de Baula, au sud du Hvamms-Fjörðr, un gisement de « bois noir » dont parlent les anciennes sagas a des arbres d'une épaisseur de 650 millimètres[1]. Dans les surturbrandur du sud-ouest de l'île, le naturaliste Steenstrup a reconnu les feuilles et les semences de dix espèces d'arbres des mêmes essences que ceux du Canada et de la Nouvelle-Angleterre, conifères, bouleaux, saules, érables, ormeaux, tulipiers. Lorsque ces arbres croissaient en Islande, le climat était certainement plus doux, ainsi que semble le prouver d'ailleurs la faune fossile des mollusques, associée aux surturbrandur.

Le climat actuel de l'Islande est beaucoup plus doux que ne l'indiquerait le nom de l'île. La mer qui baigne une partie de cette terre est incessamment réchauffée par les eaux qui viennent des mers tropicales, et dont la température moyenne est à Reykjavik, d'après Scheel, de 5°,42. Refroidie par le voisinage des glaces polaires, l'atmosphère de l'Islande est naturellement plus froide que l'eau des mers environnantes; mais sa température est cependant plus élevée que celle de toute autre terre située sous la même latitude, à l'exception de la Norvège. Le climat moyen de Reykjavik est le même que ceux de la Russie centrale ou de la Nouvelle-Écosse. L'île presque tout entière se trouve dans la zone supérieure au point de glace : seulement le littoral et les péninsules du nord-est sont traversés par la ligne isothermique de zéro. Grimsey, îlot situé au nord de l'Islande, par delà le cercle polaire, jouit d'une température assez douce pour rester

[1] E. Robert, *Voyage en Islande et au Groenland sur la corvette* la Recherche.

habitée. Le courant des eaux tropicales y jette sur les grèves des troncs d'acajous et de palmiers[1].

Toutefois le contraste des climats est considérable entre les deux moitiés de l'île, car si des eaux tièdes viennent déferler sur les plages occidentales, ce sont des flots du froid courant polaire qui viennent se heurter aux promontoires tournés vers le Spitzberg. Cette opposition des courants influe nécessairement sur les climats locaux; tandis que les eaux relativement chaudes, qui contournent l'Islande par l'ouest, élèvent la température des côtes septentrionales, le courant froid qui longe le littoral de l'est refroidit l'air et flétrit la végétation : par un bizarre renversement des phénomènes, le froid devient plus vif dans la direction du sud. Dans les années très-froides, le courant polaire amène avec lui des glaçons et des fragments de banquises qui viennent échouer sur les côtes d'Islande[2]. Les ours blancs sont transportés fréquemment par les glaçons sur les rivages d'Islande; mais ils ne passent jamais l'été dans l'île: après avoir ravagé dans les troupeaux de moutons, ils se rembarquent sur les glaçons détachés de la rive et parfois nagent à de très-grandes distances pour aller les rejoindre : on en a tué treize dans une seule année[3]. Les glaces déposent aussi d'étranges alluvions sur les côtes du nord et de l'est : ce sont des dalles de schiste, des blocs de granit et de serpentine arrachés aux montagnes du Spitzberg; le courant polaire les transporte à des centaines de lieues des roches natales pour en former sur une autre terre des assises nouvelles[4]. C'est de la même manière que l'Écosse s'est recouverte des blocs erratiques de la Scandinavie.

Les oscillations du courant polaire et l'échouement des glaces sur les côtes de l'Islande ont pour conséquence de rendre le climat très-variable. Peut-être n'est-il pas une contrée sur la Terre où la moyenne de la température annuelle varie davantage : quelquefois l'écart est de 5 à 6 degrés sur la côte occidentale[5], et probablement il est bien plus considérable

[1] W. Preyer et F. Zirkel, *Reise nach Island.*

[2] Températures de la mer en juillet, d'après Irminger et Dufferin :

Côte du Nord-Ouest.	de 7°,22 à 9°,61.
» de l'Est.	de 4°,44 à 5°,89.

[3] W. Preyer et F. Zirkel, *Reise nach Island.*

[4] Sartorius von Waltershausen, *Physisch-Geographische Skizze von Island.*

[5] Observations de Thorlacius à Stykkishólm, sur la rive méridionale du Breidi-Fjörðr, de 1845 à 1871 :

Température moyenne de l'année.	2°,3
» » » la plus froide.	— 1°,3
» » » » chaude	4° 3

encore sur les côtes du nord et du nord-est, suivant la présence ou l'éloignement des glaces : il arrive souvent que le golfe d'Akreyri, au nord de l'Islande, reste encombré de glaçons jusqu'en juillet. Cette inconstance des climats annuels se retrouve aussi dans les saisons : tandis que la moyenne de mars en 1846 a été de 4°,5 à Stykkishólm, elle a été de — 10°,9 en 1866 ; c'est pour le même mois un écart de plus de 15 degrés. Le printemps est la saison la plus désagréable de l'année, surtout pendant la deuxième moitié du mois de mai, à cause des violentes tempêtes de neige qui soufflent du nord-est ; mais on peut dire que les giboulées de printemps continuent pendant tout l'été. Cette extrême variabilité du climat islandais est le grand désavantage de la « Terre des Glaces » : il faut y voir la cause principale des famines qui ont arrêté le mouvement de la population et qui n'ont pas permis à l'Islande de prendre l'importance qui semblerait devoir lui appartenir[1]. L'hiver est long et rendu plus pénible par la longue durée des nuits que par le froid : cependant les aurores polaires illuminent souvent le ciel dans la direction du Groenland[2]. En été le crépuscule rejoint l'aurore, et les neiges, éclairées par-dessus l'horizon, grâce au reflet du ciel, resplendissent d'une lumière écarlate : tout semble flamboyer, les montagnes, les plateaux et la plaine elle-même[3].

Naguère, les Islandais ne se servaient d'autre bois que des arbres flottés apportés par les courants du sud et qu'ils se figuraient pousser sur des bancs de sable éloignés[4]. Ils trouvaient en quantité sur les plages le bois d'une espèce de sapin qu'ils employaient à la fabrication de meubles et d'instruments, et les autres bois ne leur manquaient ni pour la construction, ni pour le chauffage de leurs maisons et de leurs églises. Mais actuellement le combustible de leurs tourbières et le sapin de Norvège remplacent les bois flottés dans l'économie domestique de la contrée. L'Islande, riche en prairies qui donnent d'excellents foins aux paysans, est presque entièrement privée de végétation arborescente, ou plutôt, ainsi que le dit

[1] Température moyenne au sud-ouest et au nord de l'Islande :

REYKJAVIK		AKREYRI	
Température de l'année	4°,5	Température de l'année	0°,58
» du mois le plus chaud (juillet)	13°,5	» de l'été	13°,5
» du mois le plus froid (févr.)	— 2°,1	» de l'hiver	— 6°,2
Extrême de chaud	21°,25	Extrême de chaud	24°
» de froid	—16°,25	» de froid	—34°

(Schell, Humboldt, Sartorius, Preyer et Zirkel.)

[2] En 1750 et 1751 : 151 aurores boréales en 606 jours, d'après Horrebow.

[3] W. Preyer et F. Zirkel, *Reise nach Island.*

[4] Ólafsson et Pálsson, *Reise igjennem Island.*

un voyageur, elle possède encore des forêts, mais elle n'a plus d'arbres, ce nom ne pouvant convenir aux plantes ligneuses qui croissent dans ses vallées. Toutefois c'est là une exagération, et dans quelques sites abrités il existe des saules, des bouleaux, des sorbiers. Dans un des jardins de Reykjavik, on montre avec orgueil un sorbier des oiseaux dont le tronc a près d'un décimètre de largeur et qui developpe son branchage à 4 ou 5 mètres d'élévation. Près de la « ville » d'Akreyri, les Islandais viennent admirer deux arbres, deux frênes, qui s'élèvent à la hauteur de près de 8 mètres : ils sont parmi les géants du monde végétal de l'Islande [1]. Dans la vallée de la Sula, sur le versant méridional du Vatna-Jökull, un bouleau les égale en élévation et près de là se voit une véritable forêt [2]. Il existe aussi des forêts (*skogar*) dans les régions septentrionales de l'île, au bord des sinuosités fluviales bien abritées du vent. En longeant la rive de la Fnjóska, qui se jette dans l'Eyja-Fjörðr, Zirkel a eu le plaisir de chevaucher pendant trois quarts d'heure sous les branchages de bouleaux qui s'élèvent jusqu'à 5 et 6 mètres; il pouvait se croire transporté dans les bois de l'Europe centrale, d'autant plus qu'il y entendait aussi le chant d'oiseaux originaires du continent. La température des parties basses de l'Islande est certainement assez élevée pour suffire à la végétation arborescente, et si les arbres sont rares dans l'île, la cause en est à la violence des tempêtes et des pluies, à la stérilité des laves et partiellement à l'insouciance des habitants, qui ne veulent point se donner la peine d'élever des arbres. Au moyen âge, les régions du sud-ouest étaient parsemées de bois, et les anciennes sagas racontent, sans le signaler comme un fait extraordinaire, que les constructeurs de maisons et même de navires allaient couper les billes nécessaires dans les forêts voisines [3]. Ólafsson et Pálsson, qui virent eux-mêmes un arbre de 12 mètres de hauteur, entendirent aussi parler d'un navire construit en bois de chêne, qui fut lancé dans le Hval-Fjörðr, au nord de Reykjavik, et de là cingla vers la Norvège. Dans leurs voyages nombreux, ces explorateurs ont reconnu les restes de forges considérables : d'après eux, c'est aux fondeurs de fer et aux charbonniers qu'il faudrait attribuer la destruction des anciennes forêts, dont il ne reste maintenant d'autres débris que le bois pourrissant dans les tourbières.

L'Islande n'a dans sa flore aucune espèce qui lui soit particulière ; toutes lui viennent des continents d'Europe, d'Asie ou d'Amérique, mais de l'Eu-

[1] Shepherd, *The Northwest peninsula of Island.*
[2] Watts, *Across the Vatna Jökull.*
[3] Svarfdvela Saga, — A. Geffroy, *Revue des Deux-Mondes*, 1er nov. 1875.

rope surtout : par ses végétaux, l'île fait partie du monde scandinave et britannique[1]. Il en est de même pour sa faune, qui est essentiellement européenne et beaucoup moins riche que celle des îles et des péninsules les plus rapprochées. Des classes d'animaux manquent complètement. Ainsi l'on n'y trouve point un seul papillon de jour, quoiqu'on y ait découvert douze espèces de phalènes[2]. De même les reptiles, serpents, lézards, grenouilles, ont été vainement cherchés dans l'île[3]. Mais si les espèces diverses sont beaucoup moins nombreuses que sur le continent d'Europe, il en est qui pullulent singulièrement : tels sont les moucherons et les cousins, qui rendent certaines parties de l'Islande presque inhabitables. Le Myvatn, c'est-à-dire le « Lac des Cousins », est situé dans une de ces régions redoutées. Un ancien chef du pays, voulant se venger d'un ennemi, lui lia les pieds et les mains et le porta nu dans un îlot du lac : bientôt les cousins en eurent fait un cadavre[4].

Les oiseaux d'Islande, presque tous de nuance uniforme, blancs, gris, bruns, comprennent, à côté de 25 espèces importées d'Europe, 84 espèces indigènes, dont plus de la moitié appartiennent à la classe des nageurs[5]; ils semblent avoir beaucoup diminué en nombre pendant le courant du siècle. Le grand pingouin a cessé d'exister, et les naturalistes qui ont parcouru l'île à sa recherche n'ont pu trouver que ses ossements. D'autres espèces sont devenues rares, surtout dans l'intérieur de l'île, où d'ailleurs, paraît-il, le peuple ailé n'a jamais été bien nombreux. Jadis très-habiles à dresser les gerfauts, puisque les rapaces de cette espèce offerts chaque année par le roi de Danemark à la fauconnerie de France[6] venaient d'Islande, les insulaires ont exterminé par la chasse une multitude d'oiseaux; mais c'est principalement par le vol méthodique des œufs qu'ils ont réduit les espèces à un petit nombre d'individus. Pourtant, en mainte partie du littoral, les oiseaux sont la principale richesse et sans eux ces régions deviendraient presque inhabitables. Ils donnent leurs plumes, leur duvet, leurs œufs, leur chair, leur huile, et si tout à coup ces trésors venaient à manquer au chasseur, il ne pourrait plus soutenir dans son âpre patrie le rude combat pour l'existence, car les volailles domestiques sont rares dans le pays. Au lieu de tourbe ou de bois flotté, il utilise comme combustible des oiseaux marins desséchés, et pour allumer

[1] Lindsay, *Flora of Iceland.*
[2] Alfred Newton, *Nature*, 31 janv. 1878
[3] Sartorius von Waltershausen, *Physisch-Geographische Skizze von Island.*
[4] O. S. *Edinburgh Review; — Revue Britannique*, 1876.
[5] W. Preyer, *Reise nach Island*
[6] Geffroy, *Revue des Deux-Mondes*, 1er nov. 1875.

le feu se sert des plumes huileuses du pétrel des tempêtes. L'archipel de Vestmann est le principal siège de cette exploitation de combustible animal. Au jour fixé pour la tuerie, les habitants tombent à coups de bâtons sur les pingouins, les goëlands, les macareux, qui dorment en foules sur les corniches des promontoires et ils en font massacre.

Les eiders sont considérés comme l'un des trésors les plus précieux de l'île, et l'on ne peut s'en étonner, puisque des rochers, qui ne pourraient donner à leurs propriétaires aucune récolte, rapportent chaque année, et sans frais, de trente à quarante mille francs de duvet. Aussi a-t-on pris les plus grandes précautions pour assurer la conservation de l'espèce. Il est non-seulement défendu de chasser les eiders, mais encore de tirer des coups de fusil dans le voisinage, de peur de les effrayer; ils deviennent si familiers, qu'ils se laissent fréquemment approcher et même caresser par l'homme[1]. Dans l'île de Vigr, près d'Isa-Fjörðr, la maison du propriétaire est garnie de nids; les eiders occupent tout l'espace libre des portes et des fenêtres. D'ailleurs les couveuses se laissent enlever tranquillement les œufs de dessous le corps : on ne leur en laisse qu'un ou deux pour propager la race.

Seulement deux ou trois mammifères terrestres semblent être indigènes de l'Islande, la souris, le mulot, et peut-être le renard; mais il se peut que celui-ci ait été transporté dans l'île par des glaçons en dérive. L'Européen ne s'est pas fait suivre en Islande de tous ses animaux domestiques. Il en a même perdu quelques-uns : le porc, qu'il possédait au moyen âge, a disparu du pays; les chats et les chèvres sont très-rares. Les chevaux introduits dans la contrée sont devenus une race spéciale par l'effet du climat. Sobres, patients, vigoureux, ils résistent aux plus grandes fatigues et dans les passages malaisés ils savent choisir leur chemin avec un instinct d'une telle sûreté, que le cavalier se laisse toujours guider par eux. Ces chevaux sont fort appréciés en Angleterre, non-seulement à cause de leur douceur et de leur intelligence, mais aussi à cause de leur petite taille, qui les rend très-propres au travail des mines. L'exportation de ces animaux est l'une des branches de commerce les plus importantes de l'île[2].

Les rennes ont été introduits en Islande il y a un siècle environ, en 1770. Il n'en resta que trois, mais ces trois animaux multiplièrent si bien qu'on les rencontrait en grands troupeaux dans toutes les parties de l'île et l'on dut songer à s'en défaire. En effet, les Islandais ne se félicitent point d'avoir ainsi augmenté leur faune, le renne ne pouvant leur servir

[1] George Aragon, *Revue des Deux-Mondes*, 15 oct. 1875.

[2] Exportation des chevaux d'Islande en Angleterre, en 1875 : 3500. Valeur totale : 1 500 000 fr

comme animal de trait sur le sol inégal, tout coupé de ravins et de rivières; d'ailleurs les pluies fréquentes incommodent ce ruminant : son pelage supporte facilement la neige, mais non l'eau ruisselante[1]. Quand les hivers sont très-rigoureux, les rennes font irruption dans les champs cultivés du sud-ouest pour en brouter la mousse. Des brebis sauvages se voient aussi dans les environs de Núpstàð, au sud du Vatna-Jökull[2].

Après les chevaux, les moutons sont pour l'Islandais l'animal le plus précieux, et ils en possèdent un nombre proportionnellement plus considérable que tous les autres peuples de l'Europe[3]; pourtant le nombre en a beaucoup diminué depuis le milieu du siècle par l'effet des épizooties. Ces animaux sont même la cause d'une maladie très-grave qui se développe fréquemment chez les indigènes. Le parasite appelé *cœnurus echinococcus* existe en multitudes chez lez moutons et se change en ténia dans le corps du chien, qui à son tour peut le transmettre à l'homme. En 1871, à la suite d'un rapport médical du docteur Krabbe, qui s'assura de l'identité de l'*echinococcus* chez le mouton et chez l'homme, on a cherché à diminuer le nombre des chiens au moyen de forts impôts et la population a été mise en garde contre le dangereux parasite[4].

Les mers islandaises sont très-poissonneuses; mais ce ne sont pas les seuls habitants du pays qui profitent des trésors de la mer. Environ cinq mille Islandais s'occupent de la pêche des saumons dans les rivières et de la capture des morues dans les baies; principalement sur les côtes occidentales ou sur les « rives d'Or », voisines des bancs de poissons, les ateliers de séchage et de salaison se rencontrent au bord de toutes les criques où peuvent mouiller les chaloupes. Mais, outre les embarcations islandaises, des navires scandinaves, anglais et français, ceux-ci de beaucoup les plus nombreux, viennent pêcher la morue et l'apocale ou requin des mers arctiques : l'huile de cet animal, que l'on prend à des profondeurs de 500 à 600 mètres, est très-recherchée pour la fabrication des savons et sa peau sert aux Islandais pour confectionner des sandales remarquables par leur souplesse et leur légèreté[5]. Dans les années de bonne pêche, les baies occidentales sont couvertes de bateaux : en 1869, on n'en comptait pas moins de 3180 sur le Faxa-Fjörðr, entre les deux péninsules de Reykjavik et du Snaefells-Jökull. Les pêcheurs français, au nombre de 7000, équipaient à eux seuls une

[1] Richard Burton, *Ultima Thule.*
[2] Watts, *Across the Vatna-Jökull.*
[3] Moutons de l'Islande en 1871 . 366 130.
[4] H. C. Lombard, *Traité de Climatologie médicale.*
[5] George Aragon, *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1875.

flotte de 269 navires d'un port moyen de 60 tonneaux, protégée par trois petits vaissaux de guerre[1]. Depuis longtemps, la pêche d'Islande est considérée comme l'une des meilleures écoles pour l'éducation de matelots expérimentés, et certes il est peu de parages où le marin ait à faire preuve de plus d'adresse et de sang-froid que dans le voisinage de ces côtes semées d'écueils et souvent masquées par les brouillards, au milieu de ces eaux que bouleversent des tempêtes soudaines, soufflant tour à tour de tous les points de l'horizon. Les pêcheries du Faxa-Fjörðr et du Breidi-Fjörðr, le « Cimetière des navires », ont eu aussi la plus grande importance pour le peuple islandais en le maintenant en communications fréquentes avec les nations civilisées de l'Europe occidentale.

On pense qu'avant les invasions modernes, l'Islande fut de tout temps inhabitée, car on n'y a pas découvert la moindre trace des âges de pierre et de bronze : aucun tumulus ne s'élève sur les promontoires; aucun dolmen ne se montre au milieu des landes ou des tourbières. Probablement les premiers colons d'Europe s'établirent sur les côtes orientales de l'île vers la fin du huitième siècle. Les Norvégiens qui les rencontrèrent en parlent comme de *papas* ou de « moines », et les objets laissés par eux, cloches, crosses, livres religieux, font supposer qu'ils étaient d'origine irlandaise. En 825, des Celtes écossais pénétrèrent dans l'île, mais la véritable colonisation de l'île des Glaces ne commença qu'en 874, quatorze ans après la nouvelle découverte de l'île par le Danois Gardar[2]. Des chefs norvégiens, fuyant l'épée de Harald à la Belle Chevelure, qui voulait à la fois les soumettre à son pouvoir et les convertir au christianisme, réunirent parents, serviteurs et amis, pour aller chercher avec eux un asile lointain. L'Islande leur servit de refuge et ils y fondèrent des communautés païennes qui conservèrent plus longtemps que la Norvège les vieux chants et le trésor des anciennes traditions. Il est probable que les descendants des immigrants Celtes ne furent pas exterminés par les nouveau-venus, car il reste encore beaucoup d'appellations d'origine irlandaise dans la topographie locale, et même un Patrick a laissé son nom, Patreks-Fjörðr, à l'une des indentations de la péninsule nord-occidentale[3]. L'archipel des Vestman-

[1] Pêche française de l'Islande en 1877 :
244 navires, jaugeant 23 718 tonnes et montés par 4500 hommes.
Poisson rapporté : 13 102 tonnes d'une valeur de 8 252 800 francs.

[2] C. Rafn, *Antiquitates Americanæ.*

[3] Richard Burton, *Ultima Thule.*

naeyjar, c'est-à-dire des « Hommes de l'ouest », porte également l'appellation que les Norvégiens appliquaient jadis aux marins d'Erin. Une ancienne tradition citée au dernier siècle par l'évêque Uno von Troil raconte que les Irlandais opprimés par les Scandinaves durent quitter le pays, mais en partant ils allumèrent le feu des volcans : c'est depuis lors que brûlent les incendies souterrains et que débordent les courants de laves.

En l'an 1000, l'Alþíng adopta le christianisme comme religion nationale, des couvents se fondèrent en maintes parties de l'île, mais l'antique religion se maintint par diverses pratiques, et le vieux Thor fut longtemps vénéré. Son nom se retrouve dans celui de beaucoup de familles et c'est lui qu'on invoquait dans les actes qui demandent de la force ou de l'audace. Encore pendant la première moitié du siècle, les trois cents pasteurs de l'île étaient en même temps forgerons : comme aux temps des anciens Scandinaves, le travail du fer et les rites religieux étaient confiés au même personnage, à la fois artisan et magicien[1].

Jusqu'au milieu du treizième siècle, l'indépendance des insulaires put se maintenir, et la république, d'ailleurs gouvernée par les riches propriétaires, continua d'exister. Ce fut l'époque de la grande prospérité islandaise. D'après la tradition, l'île, dont la partie septentrionale était alors la plus populeuse, n'avait pas moins de cent mille habitants, et l'initiative locale permettait aux citoyens des communes éparses de développer toute leur valeur individuelle. Sous les brumes et les glaces, près du cercle polaire et de la grande banquise, la liberté produisait les mêmes fruits que sous le soleil de l'Italie : malgré leur isolement, les petits groupes de familles islandaises prenaient aussi leur place dans le mouvement général du progrès humain, comme les républiques italiennes et les communes flamandes : l'amour de la science et des lettres était répandu partout ; des poètes et des historiens, tels que Snorri Sturluson, chantaient ou racontaient les gloires et les traditions nationales, et ce sont eux qui conservèrent au monde l'Edda, la précieuse épopée scandinave. Ainsi l'Islande peut revendiquer sa part dans l'histoire de l'humanité : c'est chez elle que les érudits vont chercher les origines de l'institution du jury, et peut-être les souvenirs des anciennes relations de l'Islande avec le le Groenland et le Vinland ont-ils exercé une influence décisive sur l'esprit de Colomb, lors de sa visite dans l'île de Tile (Thulé) en 1477 : Éric le Rouge, Leif l'Heureux, Thorfinn Karlsefne, auraient été les prédécesseurs directs de celui qui retrouva le Nouveau Monde. Peut-être aussi

[1] Barrow, *Ein Besuch auf der Insel Island.*

Giovanni Gabotto, qui connaissait l'Islande, n'ignorait-il pas, lorsqu'il découvrit Terre-Neuve, que cette île avait été déjà découverte deux fois par les Islandais et qu'ils lui avaient donné précisément le nom de *Fundu Nyia Land* ou de « Terre nouvellement Trouvée »[1].

En 1262, l'Islande perdit son indépendance; ses prêtres, subordonnés à des évêques étrangers, décidèrent les habitants à prendre le roi de Norvège pour leur « premier *jarl* » et l'union sous un même roi finit par devenir un assujettissement réel, d'abord à la Norvège, puis au Danemark. Dès lors, les Islandais eurent constamment à lutter contre des abus de pouvoir, et, régis par des lois étrangères, ils cessèrent d'avoir cette liberté d'action, plus nécessaire en Islande que partout ailleurs, à cause de l'infertilité du sol et de l'hostilité des éléments. Les malheurs se succédèrent et certaines parties de l'île furent complètement dépeuplées : les famines, les épidémies, les « pestes noires » décimèrent souvent la population; encore en 1707, la petite vérole fit périr dix-huit mille Islandais; des villages, restés vides, tombèrent en ruines; en 1759, une famine coûta la vie à dix mille personnes; puis en 1783 vint la grande éruption du Skáptar-Jökull. Des incursions étrangères avaient contribué à l'infortune générale. Au quatorzième siècle, des pirates anglais s'étaient établis dans l'archipel des Vestmannaeyjar et de là faisaient des apparitions soudaines sur les côtes de la grande terre pour piller les églises, capturer et rançonner les paysans, ou même les vendre en esclavage. Encore en 1627, les pirates barbaresques firent une descente dans l'île principale de Vestmann, enlevèrent une partie des habitants et massacrèrent ceux qui résistaient[2]. D'ailleurs, un monopole commercial rigoureux séparait l'Islande du reste du monde et l'empêchait de trouver par l'échange les ressources indispensables pour récupérer la richesse passée. C'est à la fin du dix-huitième siècle que l'Islande se trouvait au plus fort de sa décadence : en 1786, elle ne comptait plus que 38 142 habitants, un peu plus de la moitié de la population actuelle. En 1808, l'indépendance locale fut proclamée à Reykjavik, mais le régime danois fut bientôt rétabli, et c'est en 1874 seulement, dans l'année millénaire de la colonisation norvégienne, que l'Islande a pu reprendre, relativement au Danemark, une quasi-autonomie politique. Mais déjà, depuis 1854, une loi avait affranchi le commerce local en autorisant les négociants de tout pays à y prendre part sans restrictions.

Les Islandais sont en général de haute taille; ils ont la face ronde, le front haut, entouré d'une chevelure épaisse; l'œil, gris ou bleu, manque

[1] Rafn, *Antiquitates Americanæ*.
[2] Óláfsson et Pálsson, *Voyages*.

de douceur ; la démarche est lourde, les attaches sont grossières. Quant aux femmes, elles sont pour la plupart, sinon belles, du moins agréables à voir ; leurs cheveux blonds, très-longs et d'une grande finesse, tombent en nattes sur les épaules et sont recouverts d'une petite toque en drap noir d'où pend une tresse de soie flottante. Aux jours de fête, cette coiffure charmante, qui ressemble à celle de la Grecque, était remplacée jadis par une sorte de mitre qui se recourbait en avant et qui cachait absolument la chevelure. Le corsage, garni d'agrafes qui ne se boutonnent que dans la partie inférieure, est orné de galons de velours et d'argent, parfois d'une valeur considérable.

Les mariages entre parents sont la règle dans la plupart des régions de l'Islande ; mais on peut citer la population comme une de celles où se rencontrent le moins d'infirmes, à l'exception des aveugles. La mortalité est très-forte dans l'île, et il ne saurait en être autrement, les enfants étant sevrés par leurs mères dès le troisième jour, puis nourris uniquement de lait de vache, de poisson et de grosses viandes. Dans l'île habitée des Vestmannaeyar, que les indigènes appellent Heimaey ou l'Ile-Patrie, la plupart des nouveau-nés meurent de convulsions comme ceux de Saint-Kilda. Les médecins attribuent cette effroyable mortalité à l'insalubrité des cabanes, où la fiente d'oiseau est le seul combustible et où la lampe même se composait naguère d'un corps d'oiseau enduit de graisse puante enfermant une mèche. La mortalité des enfants de Vestmann a beaucoup diminué depuis qu'on a construit une maison d'accouchement où les mères et les nouveau-nés passent quelques semaines à respirer l'air pur[1]. Grimsey, située dans le voisinage immédiat des banquises, se distingue également par des maladies spéciales. La plupart des visiteurs y sont atteints d'une espèce de scorbut, et meurent en peu de temps, à moins qu'ils ne cherchent leur salut dans la fuite vers la grande terre[2].

Il semble assez étrange que sous ce rude climat de l'Islande la phthisie soit à peu près inconnue : le docteur Finsen n'a rencontré que six phthisiques, dont quatre Islandais, sur 7539 malades qu'il a traités dans l'île. La plupart des médecins croient que cette immunité doit être attribuée à l'alimentation, qui consiste en laitage, en pain de seigle et en poisson séché, auquel on ajoute assez rarement de la viande de mouton. En revanche, la grippe ou bronchite épidémique est une maladie très-répandue, celle qui fait périr la plus forte proportion des Islandais. Cette épidémie, dont les étrangers ne sont jamais atteints, se montre surtout en été et

[1] H. C. Lombard, *Traité de Climatologie médicale.*
[2] W. Preyer et F. Zirkel, *Reise nach Island.*

fait de cette saison la plus dangereuse de l'année; un tiers de la mortalité porte régulièrement sur les trois mois d'été : février, si insalubre dans les contrées du midi de l'Europe, est en Islande le mois où l'on compte le moins de malades. Le scorbut, la lèpre, l'éléphantiasis n'ont pas encore disparu de l'île.

Les appréciations sur le caractère des indigènes varient singulièrement suivant la nationalité des voyageurs, l'accueil qui leur a été fait, le succès de leurs explorations. Toutefois on peut dire qu'en général les Islandais se distinguent par la dignité, la réserve, le courage; mais on les accuse d'être fort soupçonneux, et comme leurs frères de race, les Norvégiens, et leurs parents par alliance, les Normands français, de se passionner volontiers pour les disputes légales : aux sanglantes luttes d'autrefois, aux duels, aux jugements de Dieu, ont succédé les procès. Quoi qu'il en soit de leurs défauts, les Islandais, si peu nombreux qu'ils soient parmi les Européens civilisés, sont certainement des premiers par la force de l'intelligence, la profondeur de la pensée, l'amour de l'étude. On raconte que les insulaires avaient autrefois l'habitude de se rassembler pour entendre la lecture publique de leur *Gamba-Sagar*, c'est-à-dire de l'histoire nationale; des poètes, successeurs des anciens skaldes qui chantaient pendant les fêtes, s'exerçaient à la lecture pour charmer les assistants; d'autres, tels que Sæmundur, le poète de l'Edda, tenait une école où les enfants accouraient de toutes parts. En beaucoup de maisons, des peintures et des sculptures naïves rappelaient les principaux évènements de l'histoire du pays, et c'est là qu'on a fouillé pour trouver les cinq cents sagas islandaises que vont maintenant consulter les savants dans la bibliothèque de Copenhague; peut-être de précieux manuscrits sont-ils encore jalousement gardés dans quelques *bœrs* ou fermes de l'intérieur. Les paysans de certains districts de l'ouest étaient tellement passionnés pour les ouvrages d'histoire, qu'ils avaient parmi eux des écrivains spécialement chargés de faire à leur usage des compilations de mémoires historiques[1]. La lecture et le jeu d'échecs occupaient leurs longues soirées d'hiver. Dès l'année 1531, avant la conversion des Islandais au luthéranisme, l'imprimerie était introduite dans le pays. De nos jours, le mouvement scientifique trouve des collaborateurs dans les villages d'Islande, même dans les fermes isolées et jusque dans les îlots du littoral; un indigène, Arne Magnusson, a légué une partie de sa fortune pour faire publier tous les monuments de la littérature islandaise. Il y a plus d'un siècle déjà que

[1] Ólafsson et Pálsson, *Reise igjennem Island*.

l'île a sa presse périodique et sa société littéraire. Quant à l'instruction primaire, elle est si répandue, que les pasteurs refusent de marier les illettrés, quand il s'en présente devant eux. A Reykjavik et dans tous les autres villages de commerce, la population parle le danois aussi bien que la langue maternelle; mais dans les campagnes, surtout le long des côtes orientales, l'islandais est seul en usage : c'est là qu'on le parle le plus purement, avec un certain accent et une cadence qui le rapprochent du norvégien. Quant aux formules de politesse en latin, introduites par les pasteurs, elles sont encore habituelles aux paysans.

Les Islandais sont proportionnellement assez nombreux en dehors de leur île, qui pourtant est pour eux « la meilleure terre qu'éclaire le soleil ». Une forte proportion des jeunes gens qui vont faire leurs études à Copenhague restent dans le Danemark, où la carrière s'ouvre plus librement devant eux : le père de Thorwaldsen était un des insulaires expatriés. L'émigration proprement dite est considérable et maintenant on parle islandais sur les bords des grands lacs canadiens, dans le Michigan, le Wisconsin, le Minnesota, sur le plateau du Grand Lac Salé. Une gazette islandaise est publiée à Keewatin, sur la Rivière Rouge du Nord : de même que les Gallois, les Islandais essayent de fonder dans le Nouveau Monde des colonies où ils pourront à la fin conquérir le bien-être matériel et conserver dans leur pureté les traditions de race et la langue de leurs aïeux.

L'Islande n'a point de ville, à moins que Reykjavik, la capitale, où près de 5000 habitants sont maintenant rassemblés, ne soit considérée comme telle. Ce n'était qu'une ferme isolée en 1752, quoique les premiers colons norvégiens s'y soient établis en 874[1]; elle succéda comme chef-lieu au hameau de Skalholt, situé dans la vallée de la Hvità, entre la plaine des Geysirs et la mer. Le bourg de þingvellir, à l'extrémité septentrionale du lac de þingvalla, est aussi considéré comme une sorte de capitale, à cause du voisinage du Lögberg : c'est là que s'est tenue l'assemblée de 1875, où se prépara la constitution de l'Islande autonome.

Il faut compter aussi parmi les autres « villes » islandaises, Isafjörðr, située sur la racine d'une péninsule basse qui s'avance dans l'intérieur d'un fjord de la grande péninsule du nord-ouest : fort propre et bien bâtie, elle n'en fait pas moins désagréable accueil à l'étranger par l'odeur qui

[1] Landnámabók, *Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord*, 1847.



REYKJAVIK. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Taylor, d'après une photographie.



s'en échappe : c'est un centre de fabrication d'huile de foie de morue. Akreyri, la capitale des districts du nord, possède un meilleur port que Reykjavik. Elle est sur la rive orientale de l'Eyja-Fjördr, à peu près vers le milieu de la côte, et non loin de Fridriksgáfa ou Mödruvellir, chef-lieu administratif de l'une des deux régions de l'île. Une des fermes du district est occupée depuis six cents années par la même famille[1].

La constitution islandaise promulguée en 1874 assure aux populations de l'île une autonomie presque complète. L'union de l'Islande avec l'ensemble de la monarchie danoise se fait uniquement par la personne du roi. Les insulaires ne prennent aucune part à la législation du Danemark et ne participent à aucune de ses charges, mais ils sont représentés dans le cabinet de Copenhague par un ministre spécial et responsable, exerçant le pouvoir exécutif dans l'île par l'intermédiaire d'un gouverneur. Le Parlement national ou Alþíng se compose de deux Chambres, dont la première est formée de douze membres, six nommés par le roi et six élus dans son propre sein par la Chambre basse. Les vingt-quatre membres qui restent dans cette deuxième Chambre sont tous choisis par le corps électoral. Celui-ci comprend seulement les hommes de vingt-cinq ans d'âge payant au moins 25 francs d'impôt, exerçant un emploi public ou bien ayant joui d'une éducation académique. Les électeurs ne deviennent éligibles qu'à l'âge de trente ans.

L'Islande se divise administrativement en deux provinces, subdivisées elles-mêmes en 21 *sýslur* ou « sièges » et en 169 *hreppar* ou communes[2]; chaque hrepp a son conseil municipal élu, composé de trois, cinq ou sept membres. En 1862, la force armée de l'Islande comprenait trois hommes, deux gardes de jour et un veilleur de nuit, à Reykjavik.

III

JAN MAYEN

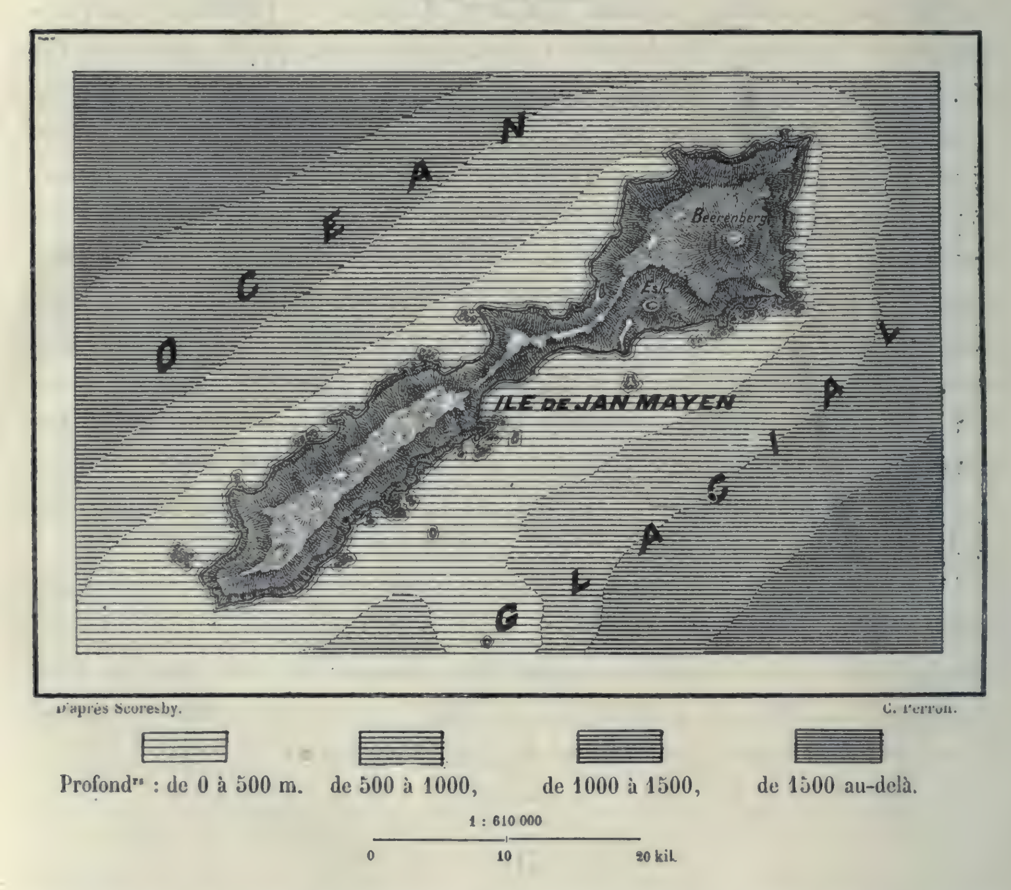
L'Islande, quoique pénétrant dans la zone arctique par ses péninsules extrêmes, n'est point la dernière terre de l'Atlantique boréal. Le

[1] Watts, *Across Vatna-Jökull.*

[2] Provinces du sud et de l'ouest : *Sudur-Umdaemid* et *Vestur-Umdaemid.*
Chef-lieu, Reykjavik. 14 sýslur, 103 hreppar.
Provinces du nord et de l'est : *Nordur-Umdaemid* et *Austur-Umdaemid.*
Chef-lieu, Fridriksgáfa. 7 sýslur, 66 hreppar.

plateau qui la porte se continue au nord-est vers la mer de Norvège et se termine par une sorte de promontoire se redressant à sa pointe pour former l'île double de Jan Mayen. Immédiatement au delà du « Mont des Baies » ou Baerenberg, qui se dresse à 1943 mètres de hauteur au nord-est de l'île, la mer se creuse en abîme. A 600 mètres seulement du rivage, Scoresby n'a trouvé le lit marin qu'à 550 mètres; à 1850 mètres de distance, la sonde jetée par Mohn a touché le lit marin à une profon-

N° 205 — JAN MAYEN.



deur égale : la berge sous-marine se continue donc suivant un angle de 45 degrés[1].

La longue terre de Jan Mayen, dont la superficie est évaluée à 413 kilomètres carrés, a été probablement vue pour la première fois en 1607 par le navigateur hollandais Henry Hudson[2]; mais Jan Mayen, qui la retrouva quatre ans plus tard, lui donna son nom. Elle est souvent enveloppée de

[1] Mohn, *Nature*, 18 oct. 1877; — *Mittheilungen von Petermann*, VI, 1878.
[2] Asher; — Oscar Peschel, *Geschichte der Entdeckungen*.

brouillards intenses et, pour employer le langage des premiers voyageurs, il est alors « plus facile d'entendre la terre que de la voir » ; mais parfois on a reconnu par-dessus les vapeurs le reflet des éruptions volcaniques ; en 1818, on a vu flamber l'Esk, un des volcans latéraux du Beerenberg. Au-dessous des glaciers qui recouvrent en partie les pentes de cette montagne, les géologues voyageurs ont pu constater que l'île est de formation récente : ses laves ressemblent aux plus modernes de l'Islande, notamment à celles qui forment la péninsule de Reykjanes; elles diffèrent complètement des dolérites de l'archipel des Färoër.

L'île est inhabitée, mais les eaux environnantes sont fréquentées par les pêcheurs de phoques venus pour la plupart des ports de l'Écosse orientale et du fjord de Christiania. Les embarcations de chasse longent les banquises qui s'étendent à l'ouest et au nord de l'île et qui vont rejoindre les champs de glace du Groenland. Là est souvent la limite entre la mer libre et la mer fermée. Jan Mayen, baignée dans son entier par les eaux du froid courant polaire, est comme la borne du monde, à l'entrée de la région des glaces.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

En terminant chacun des volumes de cet ouvrage, j'ai à remplir l'agréable devoir de remercier ceux qui m'ont aidé à le présenter aux lecteurs plus riche de renseignements exacts, moins parsemé d'erreurs. Je dois une reconnaissance toute spéciale à M. Ernest Desjardins, qui a revu toutes les épreuves du volume, à MM. Émile Tandel et Bauduin, qui ont mis une complaisance inépuisable à me procurer des documents sur la Belgique, à M. Kuyper, qui a bien voulu, au nom de la Société de Géographie d'Amsterdam, revoir mon chapitre sur la Hollande : s'il y reste encore des erreurs, c'est à moi seul qu'il faut les attribuer. MM. Ravenstein, Frederick Martin, Woodward, Ludlow, Fairfield, et mon frère M. Élie Reclus, m'ont aussi fourni de précieux renseignements sur les Iles Britanniques, et M. Charles Martins a eu la bonté de me signaler une grave erreur. M. Charles Schiffer, à Paris, et M. Paul Guérin, près de moi, m'ont aidé avec un zèle dont je leur exprime toute ma reconnaissance. Enfin, j'ai à remercier pour les soins apportés au dessin des cartes mon vieil ami M. Vuillemin, M. Charles Perron, M. Słomczinsky, M. Dumas-Vorzet, M. Thuillier. Je sais combien je leur dois, combien je dois également aux artistes qui ont enrichi ce volume de leurs gravures.

INDEX ALPHABÉTIQUE

C

D

E

F

I

M

N

O

S

T

U

V

W

TABLE DES CARTES

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

ERRATA

Trois fautes graves sont à signaler dans ce volume :

Pages 13 et 14. — Les titres des cartes 3 et 4 sont à intervertir. Au lieu de *juillet*, lisez *janvier* et *vice versa*.

La gravure de la page 16 représente une allée de yuccas, et non de palmiers.

La carte n° 76, placée à la page 360, représente, non l'*Extension de la Langue anglaise*, ainsi que le porte le titre, mais les *Colonies et les Possessions Britanniques*.

Page 434, 20e ligne : au lieu de *kilomètres*, lisez : *mètres*.

---

[328] Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

